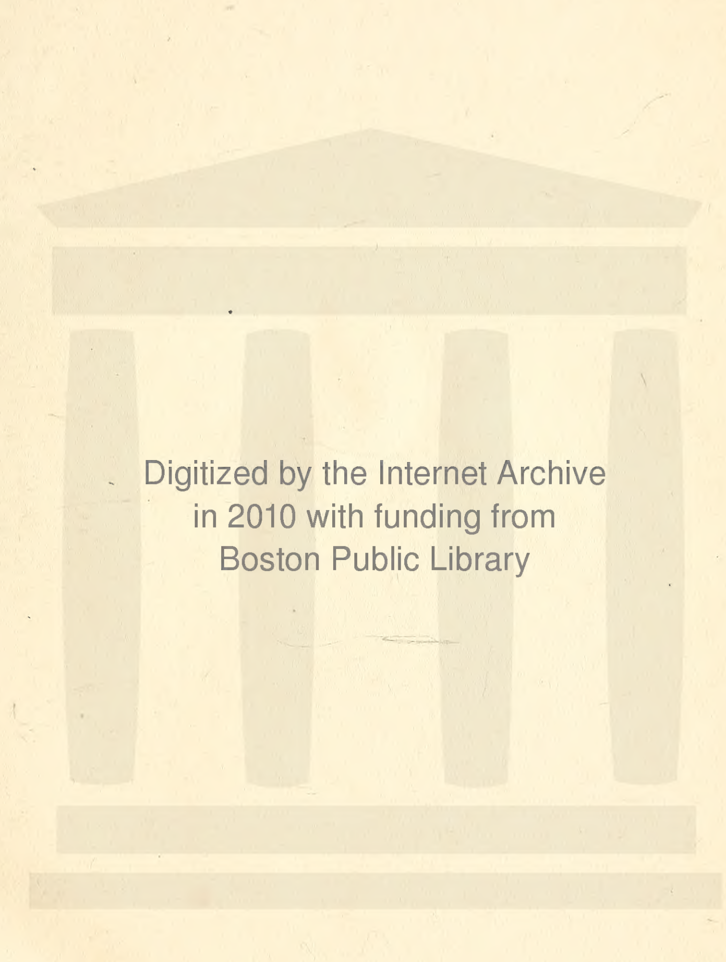



No. 22412.6
Vol. 18
THE TRVSTEES OF THE PVBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
MDCCCLII
MDCCC LXXVIII
OF THE CITY OF BOSTON
1852 · 1878



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/nouvellebiograph18hoef

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME DIX-HUITIÈME.

—

Florus. — Fryxell.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D[r] HOEFER.

Tome Dix-Huitième.

1 129/3?

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie], ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LVIII.

Les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

AZ1.N35H v.18 v.18

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

F

* **FLORUS** (*C. Aquillius*), consul en 259 avant J.-C., la sixième année de la première guerre punique. La Sicile lui fut assignée pour province. Il surveilla les mouvements d'Hamilcar pendant les mois d'automne et d'hiver, et resta dans cette île en qualité de proconsul jusqu'à l'été de 258. Il bloqua Mytistratum, emplacement fortifié, qui, après une vigoureuse résistance, finit par se rendre aux légions réunies de Florus et de son successeur dans le consulat, A. Atilius Calatinus. Florus triompha des Carthaginois le 5 octobre 258.

Tite-Live, *Epit.*, XVII. — Zonaras, VIII, 11. — Polybe, I, 24. — Orose, I, 24. — *Fasti triumphales.*

* **FLORUS** (*Gessius*), administrateur romain, né à Clazomènes, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il succéda à Albinus comme procurateur de la Judée en 64. Il dut sa nomination à l'influence qu'exerçait sa femme Cléopâtre sur l'impératrice Poppée. Si oppressif qu'eût été le gouvernement d'Albinus, Florus trouva moyen de le faire regretter. Sans pitié et sans honte, aussi rapace que cruel, Florus pilla systématiquement sa province. Aucun gain ne lui semblait illicite, aucune extorsion trop énorme; et il étendait ses ravages aussi bien sur des provinces entières que sur des villes ou des particuliers. Les bandits qui infestaient la Judée étaient sûrs de l'impunité pourvu qu'ils partageassent le butin avec le gouverneur. Josèphe, dont le témoignage est confirmé par Tacite, attribue expressément à Florus la dernière guerre des Juifs contre les Romains. Le gouverneur, dit-il, poussa à dessein les Juifs à la révolte pour cacher les énormités de son administration. A Césarée, en 66, les Juifs lui payèrent huit talents pour obtenir la libre entrée de leur synagogue; Florus reçut l'argent, et il partit aussitôt, les abandonnant aux insultes et à la fureur de la population grecque. Les Juifs lui envoyèrent des députés à Sébaste pour réclamer la protection promise; il les fit mettre en prison. Il n'épargna rien de ce qu'avaient respecté les plus détestables de ses prédécesseurs. Il demanda dix-sept talents du trésor du temple au nom de César. Deux fois, dans l'espace de quelques jours, il excita à Jérusalem de terribles séditions avec l'intention de profiter du tumulte pour piller le temple; son espoir fut déçu, mais il en coûta la vie à 3,600 personnes. Des citoyens romains de rang équestre et Juifs de naissance furent battus de verges et suppliciés, bien que Bérénice, de la race asmonéenne et sœur d'Agrippa, fût venue pieds nus et en habits de deuil implorer leur grâce. Lorsque Cestius Gallus, proconsul de Syrie, se rendit à Jérusalem pour la fête des azymes au mois d'avril 65, trois millions d'hommes lui portèrent plainte contre la tyrannie de Florus. Le proconsul se contenta de leur promettre qu'à l'avenir le procurateur se montrerait plus doux à leur égard, et tandis qu'il leur donnait des paroles d'espoir, Florus, assis à côté de lui, riait des suppliants. La haine des Juifs pour leur procurateur plutôt que pour Rome rendit inutiles tous les efforts que fit Agrippa dans le but de prévenir une insurrection générale. On ne sait si Florus périt dans cette révolte ou s'il parvint à s'échapper. Suétone dit qu'il y fut tué, mais le silence de Josèphe à cet égard peut laisser des doutes.

Tacite, *Hist.*, V, 10. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIV, 9: XVIII, 1; XX, 9, 11; *Bel. Jud.*, 11, 15, 16. — Suétone, *Vespas.*, 4. — Orose, VII, 9. — Sulpice Sévère, *Sacr. Hist.*, 11, 42.

FLORUS (*Julius*), rhéteur latin, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Horace lui adressa deux épîtres. Nous y voyons que Julius Florus fut attaché à la suite de Claudius Tibère Néron, qui allait replacer Tigrane sur le trône d'Arménie. D'après Porphyrion, ce rhéteur composa des satires; il est plus probable qu'il publia

des extraits des ouvrages satiriques d'Ennius, de Lucile et de Varron. C'est peut-être le même Florus que Sénèque mentionne comme l'élève de M. Porcius Latro, et dont il cite un passage appartenant à une déclamation intitulée Flaminius. Peut-être est-ce le même Julius Florus que Quintilien place dans un rang élevé parmi les orateurs de la Gaule. Enfin, il n'est pas impossible que ces trois Florus soient identiques avec un Julius Florus qui, dans la huitième année du règne de Tibère, se mit à la tête d'une insurrection des Trévires. Le complot fut facilement réprimé, et Florus se tua pour échapper aux soldats romains.

Horace, *Epist.*, I, 3; II, 2. — Sénèque, *Controv.*, IV, 25. — Quintilien, X, 3. — Tacite, *Ann.*, III, 40, 42. — Weichert, *Poet. lat. relig.*

* **FLORUS** (*Julius-Secundus*), orateur romain, vivait vers 70 de l'ère chrétienne. Il était contemporain et ami intime de Quintilien. Julius Florus, cité plus haut comme célèbre par son éloquence en Gaule, était l'oncle paternel de Julius Florus Secundus.

Quintilien, X, 13. — Sénèque, *Controv.*, IV, 25.

FLORUS (*Annæus*), historien romain, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Nous avons sous le nom d'Annæus Florus un *Epitome* de l'histoire romaine et quelques poésies. Rien ne prouve que ces compositions de genres si différents appartiennent au même écrivain. L'auteur des poésies était contemporain d'Adrien. L'auteur de l'*Epitome* semble avoir vécu à la même époque; mais à ce sujet les témoignages directs font défaut, et l'opinion ne peut se fonder que sur de rares renseignements recueillis dans l'historien lui-même. Son ouvrage, divisé en quatre livres, s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à l'établissement définitif de l'empire, sous Auguste, en l'an 20 avant J.-C. Il est intitulé *Rerum Romanarum Libri IV*, ou *Epitome de Gestis Romanorum*. Le prologue, en le supposant authentique, nous apprend qu'il fut composé sous le règne de Trajan ou d'Adrien. Ce n'est pas un simple abrégé de Tite-Live, c'est une compilation faite d'après des autorités diverses et offrant dans des limites très-restreintes un résumé intéressant des événements accomplis pendant une période de huit siècles. Malgré quelques erreurs de chronologie et de géographie, les faits sont en général bien choisis, bien disposés et suffisamment exacts; l'ensemble, conçu dans un esprit philosophique, n'a que le tort de trop ressembler à un panégyrique du peuple romain. Le style est la partie défectueuse de l'œuvre. Brillant, mais d'un éclat emprunté à la poésie, il abonde en métaphores forcées et tourne trop souvent à l'emphase déclamatoire. Si de l'ouvrage on passe à l'auteur, tout est doute et incertitude. Beaucoup de manuscrits l'appellent L. Annæus Florus, d'autres le nomment Lucius Julius Florus, d'autres L. Annæus Seneca; un seul, peut-être le plus ancien de tous, lui donne simplement le nom de L. Annæus. Ces variétés de dénomination ont fait naître autant de conjectures. Certains critiques ont identifié l'auteur de l'*Epitome* avec J. Florus Secundus, dont l'éloquence est louée par Quintilien (*Inst. Orat.*, X, 13). Vossius et Saumaise le reconnaissent avec plus de vraisemblance dans le poëte Florus, contemporain d'Adrien, tandis que, selon Vinet et Schott, il n'est autre que Sénèque, précepteur de Néron. Cette dernière opinion s'appuie principalement sur un passage de Lactance où il est dit que Sénèque divisait l'histoire romaine en quatre âges, correspondant à ceux de la vie humaine. Cette division se trouve en effet dans l'*Epitome* de l'histoire romaine, mais avec des différences assez sensibles. Sénèque étend l'adolescence de Rome jusqu'à la destruction de Carthage. Florus en marque le terme à la fin de la première guerre punique. Il nomme virilité de l'empire le règne d'Auguste, que Sénèque appelle commencement de sa vieillesse. Florus a pu prendre dans Sénèque l'idée de cette division, et son emprunt ne doit pas faire attribuer à l'un l'œuvre de l'autre. Il faut noter aussi que cette identification de Sénèque et de Florus est en contradiction avec la préface de l'*Epitome*. Un récent éditeur de Florus, M. Titze, a cru reconnaître dans l'Abrégé deux auteurs, différents. Il suppose que le premier est le Julius Florus auquel Horace a adressé deux de ses épîtres; l'autre serait un interpolateur inconnu, appartenant au déclin de la littérature latine. Le premier, suivant cette théorie, peut revendiquer tout ce qui dans ce livre est digne d'éloges, soit pour le fond, soit pour la forme, tandis qu'il faut rejeter sur le second toutes les erreurs de faits, toutes les fautes de goût. La supposition de M. Titze est purement gratuite, et on peut se dispenser de la réfuter. Ce serait aussi perdre son temps que de discuter sur le pays natal et l'histoire personnelle d'un auteur dont le nom même ne peut pas être indiqué avec certitude. C'est pourquoi nous nous abstiendrons d'examiner les arguments que les critiques ont employés pour démontrer que Florus était Italien, Gaulois, Espagnol. Nous rappellerons seulement les passages de l'Abrégé qui peuvent servir à fixer la date de cet ouvrage: il est fait mention (l. I, 16) des feux du Vésuve, dont la première éruption n'eut lieu que sous Titus, en 79 après J.-C. Il est parlé (l. III, 2) des forêts de la Calédonie, où les Romains ne pénétrèrent que sous le règne de Claude. Florus dit (l. IV, 12) que la conquête de la Dacie fut remise à une autre époque, allusion évidente à la conquête de ce pays par Trajan. Enfin, voici ce qu'on lit dans la préface même de l'*Epitome :* « Depuis César Auguste jusqu'à nos jours, on ne compte pas beaucoup moins de deux cents ans, pendant lesquels l'inertie des césars a fait vieillir et décroître l'empire; mais sous le règne de Trajan, il retrouve ses forces, et, contre toute espérance, il est rendu à sa

jeunesse, et reprend une vigueur nouvelle. » Comme cette phrase est parfaitement claire, comme rien n'autorise à en contester l'authenticité, et qu'aucun manuscrit ne permet d'y faire des corrections qui en modifient le sens, on peut tenir pour avéré que l'*Epitome* fut composé sous le règne de Trajan. On regarde généralement comme l'édition *princeps* de Florus celle qui fut imprimée à Paris, à la Sorbonne, vers 1471, in-4°, par Gering, Friburg et Crantz, sous la direction de Gaguinus, avec ce titre : *Lucii Annæi Flori de tota Historia Titi Livii Epitome.* Mais deux autres éditions, sans indication de date ni de lieu d'impression, l'une en caractères gothiques, l'autre en caractères romains, ont, de l'avis de beaucoup de bibliographes, précédé celle de la Sorbonne. On connaît encore au moins six éditions antérieures au seizième siècle, publiées par Béroalde l'ancien, Antonius Sabellicus, Thannerus et Barynthus ou Barynus. Depuis cette époque les éditions de Florus se sont succédé rapidement; nous indiquerons seulement celles qui ont contribué à l'épuration graduelle du texte, très-corrompu dans les manuscrits. Ces éditions principales sont celles de J. Camers, Vienne, 1518, in-4°; Bâle, 1532, in-fol., avec de savantes notes historiques; de El. Vinet, Poitiers, 1553, in-4°; 1563, in-4°; de Gruter, Heidelberg, 1609, in-8°; de Freinshemius, Strasbourg, 1632, 1636, 1655, in-8°; de Grævius, Utrecht, 1680, in-8°, avec de nombreuses illustrations d'après les médailles et les monuments anciens; de Duker, Leyde, 1722, 1744; Leipzig, 1832. C'est la meilleure édition de Florus; elle donne un texte très-pur et des commentaires abondants et instructifs. On consultera aussi avec profit les éditions de Titze, Prague, 1819, in-8°, et de Seebode, Leipzig, 1821, in-8°. Spartien rapporte qu'un certain Annæus Florus adressa à l'empereur Adrien les vers suivants (dimètres trochaïques) :

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

Adrien répondit sur le même ton :

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Calices pati rotundos.

On ne peut douter que ce ne soit le même que le Florus Annæus deux fois cité par Charisius comme autorité pour l'ablatif *poematis* (*Annæus Florus ad divum Hadrianum, poematis delector*). On trouve dans plusieurs manuscrits sous le nom de Florus (le *Codex Thuaneus* donne *Floridus*) huit courtes épigrammes en vers trochaïques trimètres catalectiques. Saumaise en découvrit une neuvième, en cinq hexamètres, et attribua le tout à l'historien Florus. Wernsdorf vit même en lui l'auteur du *Pervigilium Veneris ;* mais il rétracta plus tard cette opinion, qui n'a en effet aucun fondement. Les poésies de Florus ont été recueillies dans l'*Anthologia Latina* de Burmann, I, 17, 20, 110-115, 265, 291; I, 97 (n° 212-221, éd. Meyer), et dans les *Poetæ Latini minores* de Wernsdorf, vol. III, p. 425, vol. IV, part. II, p. 854. On a publié il y a quelques années un curieux fragment d'après un manuscrit de Bruxelles intitulé : *Pannii Flori* (faute de copiste pour *P. Annii*) *Virgilius orator an poeta incipit.* Le fragment publié ne contient que l'introduction de ce traité : elle est en forme de dialogue, supposé tenu vers 101, et nous apprend que l'auteur était né en Afrique. S'étant rendu très-jeune à Rome, il concourut pour le prix de poésie aux jeux capitolins célébrés par Domitien (vers 90). Les applaudissements du public lui décernèrent le prix, mais l'empereur refusa de le lui donner. Révolté de cette injustice, Florus ne voulut pas revenir dans sa patrie, et se mit à voyager. Il visita tour à tour la Sicile, la Crète, Rhodes et l'Égypte, traversa les Alpes et les Pyrénées, et finit par se fixer à Tarragone, où il devint surintendant de l'instruction des enfants. L'identité du nom et la concordance des dates nous autorisent presqu'à ne voir dans ces trois Annæus Florus qu'un seul et même personnage. Le poëte voyageur put composer son *Epitome* de l'histoire romaine dans sa studieuse retraite de Tarragone, vers la fin du règne de Trajan. Il porta ensuite cet ouvrage à Rome, et fut retenu dans cette capitale par les bienfaits d'Adrien. Vieux, il revint à la poésie, qu'il avait cultivée dans sa jeunesse, et qu'il avait toujours aimée, comme l'attestent le style poétique de son histoire et les nombreux souvenirs de Virgile et d'Horace qu'on peut y signaler. Il est facile de reconstruire ainsi par conjecture, et sans invraisemblance, la biographie de Florus ; mais il y manquera toujours l'autorité des témoignages historiques.

Leo Joubert.

Vossius, *De Historicis Latinis.* — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography.*— Ritschl, dans le *Rheinisches Museum,* 1841, p. 302.

FLORUS (*Drepanius*), théologien gallo-romain, mort vers 860. Diacre de l'église de Lyon, il se mêla à la querelle du moine Gottescalk et d'Hincmar, et attaqua aussi par ses écrits Érigène Scot, l'allié de l'archevêque de Reims. Il a laissé des poésies latines, où un sentiment assez profond des misères de son époque se révèle par une déclamation un peu vague, mais quelquefois aussi par des traits précis et caractéristiques Ces poésies, imprimées pour la première fois à Paris, 1550, ont été insérées dans les *Poetæ christiani* de G. Fabricius, Bâle, 1562, dans les *Analecta* de Mabillon, et dans les *Anecdota* de D. Martène et Durand. André Rivin les a publiées séparément; Leipzig, 1653, in-8°. L'écrit de Florus, intitulé *Liber de Prædestinatione*, *contra Johannis Scoti erroneas definitiones*, est inséré dans toutes les collections des Pères, ainsi que son *Commentarius sive Expositio in canonem Missæ.* On a encore

de lui : *Commentarius in omnes sancti Pauli Epistolas*. Cet ouvrage, extrait de saint Augustin, a été attribué à Bède, et se trouve parmi les œuvres de ce Père, Bâle, 1553; Cologne, 1612. Mabillon a restitué le *Commentarius* à Florus. La bibliothèque d'Avranches possède en manuscrit (in-folio, n° 2,428) (1) une *Histoire universelle* par Florus. Elle comprend sept livres, depuis la création du monde jusqu'à l'ère chrétienne. Avec cette dernière époque commence une nouvelle série de livres, et cette seconde partie est dédiée à la fameuse impératrice Judith, mère de Charles le Chauve. L'auteur est donc vraisemblablement le même personnage que le Florus qui fut adversaire d'Érigène Scot.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France*. — *Histoire littéraire de la France*, t. V.

*FLOTTE (*Pierre*), homme d'État français, chancelier de Philippe le Bel, mort en 1302. Il était fils d'un obscur gentilhomme d'Auvergne. Élevé à l'école des légistes, des *chevaliers ès lois*, qui depuis Louis IX gouvernaient le pays et servaient l'autorité royale avec un zèle passionné, il joua un rôle fort important dans la lutte qui s'éleva entre la papauté et la France, à la fin du treizième siècle. Il fut envoyé à Rome en 1297, avec le duc de Bourgogne et le comte de Saint-Paul, pour la canonisation de saint Louis ; il fallait au roi un mandataire habile auprès d'un adversaire tel que Boniface. Enfin, quand l'explosion eut lieu, après l'offense faite au roi par le légat évêque de Pamiers, Pierre Flotte, devenu chancelier, rédigea l'acte d'accusation contre ce prélat (voyez SAISSET [*Bernard* DE]), et dès lors fit tout ce qui était en son pouvoir pour soulever le royaume contre Boniface. Ce fut lui qui se chargea de porter au pape la réponse de Philippe à la bulle *Ausculta, fili*, réponse qui n'était qu'une insulte. L'altercation entre Boniface et « ce petit avocat borgne » (2) fut violente, et le chancelier sortit de Rome avec une haine mortelle contre les prêtres et la ferme résolution de prévenir leurs entreprises. De retour à Paris, il se hâta de relever les propositions choquantes noyées dans le doucereux verbiage de la cour pontificale, et déclara bien haut que ce serait une lâcheté aux Français de soumettre au servage du pape un royaume qui avait toujours été indépendant. De son côté, Boniface, au milieu d'un consistoire tenu le 26 juin 1302, prit la parole pour expliquer sa bulle, et s'exprima ainsi : « Un nouvel Achitophel, Pierre « Flotte, homme aigre et plein de fiel, homme « qu'on doit croire hérétique (car depuis qu'il « conseille son roi, il l'a précipité, lui et le « royaume, de mal en pis contre l'Église); cet « homme nous a accusé, etc., etc. »

(1) Voy. *Rapports sur les bibl. de l'Ouest*, par M. Ravaisson (1841), p. 120.

(2) *Belial ille Petrus Flote, semividens corpore, menteque totaliter excæcatus* (Bulle de Boniface aux prélats de France), Dupuy, *Hist. du Diff.*, preuves, 65.

C'était en effet un adversaire redoutable que le chancelier. Prenant pour prétexte la longueur de la bulle, il n'en communiqua pas tout le contenu aux trois ordres du royaume; il jugea plus convenable d'en présenter un résumé arrangé par lui de manière à faire exprimer plus brutalement, plus crûment au pape toutes ses prétentions. Ce sommaire perfide est connu dans l'histoire sous le nom de la *petite bulle*. Pour achever de faire prendre feu à la nation, Flotte répandit en même temps une fausse réponse du roi à la fausse bulle. Cette réponse commençait ainsi : « Philippe, par la grâce de « Dieu, roi des Français, à Boniface, prétendu « pape, peu ou point de salut. Que votre très- « grande fatuité sache que nous ne sommes sou- « mis à personne pour le temporel, etc. »

A l'assemblée des états, tenue dans l'église de Notre-Dame de Paris le 10 avril 1302, le chancelier porta encore la parole pour exposer la question aux trois ordres, et s'y prit d'une manière aussi habile que hardie. Pendant l'été, de graves événements survenus en Flandre firent diversion à cette querelle. Pierre Flotte suivit l'armée française qui marcha contre les Flamands, et périt à la désastreuse bataille de Courtray, en compagnie de toute la chevalerie de France.

Vitæ Bonifacii, dans les *Scriptores Ital.*, t. III. — *Continuatio Chronici Nang.* — *Chronique de Saint-Denys.* — Sismondi, *Histoire des Français*, t. IX. — Le Bas, *Dict. encyc. de la France*.

*FLOTTE (*Étienne-Gaston*, baron DE), littérateur français, est né en 1805, à Saint-Jean-du-Désert, près de Marseille. Neveu de Lantier, il fut élevé auprès de son oncle, puis, de 1815 à 1823, à l'école militaire de La Flèche. Émule de l'auteur des *Voyages d'Anténor*, il n'accepta pourtant pas son héritage philosophique, et resta toujours attaché aux principes religieux et monarchiques. Il débuta, en 1833, par un poëme intitulé *Dante exilé*, suivi de *Souvenirs*, poésies; Marseille, in-8°. Il publia ensuite un *Essai sur l'état de la littérature à Marseille depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours*; Marseille, 1836, in-8°. Cet ouvrage, qui commence à D'Urfé, finit à Méry et Barthélemy, en passant par d'Hozier, Ruffi, Mascaron, Bonnecorse, Pellegrin, Dumarsais, Barthe, l'abbé Barthélemy, Guys, Dorange, Lantier, Pastoret, Jauffret, Capefigue, Thiers, Gozlan, etc. En 1841, M. Gaston de Flotte fit paraître un poëme religieux ayant pour titre *Jésus-Christ*, suivi de *Souvenirs*, poésies; Marseille, in-18. Enfin, il mit au jour un poëme sur *La Vendée;* Paris, 1845; 2e édition, Paris, 1848. Il a écrit en outre un grand nombre d'articles dans la *Gazette du Midi*. Collaborateur de *La Mode*, de plusieurs revues et de différents recueils, on lui doit aussi une *Notice biographique et littéraire* mise en tête des *Œuvres complètes* de Lantier. Membre de l'Académie de Marseille, M. de Flotte a présidé ce corps savant en 1852. L. LOUVET.

Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — *Notice biographique*, par M. Perraud de Thoury, dans le *Panthéon biogr. universel*.

*FLOTTES (*Jean-Baptiste-Marcel*, abbé) (1), critique français, né à Montpellier (Hérault), le 16 janvier 1789. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et devint successivement professeur de philosophie à la Faculté des lettres et vicaire général à Montpellier. On a de cet écrivain : *Introduction aux ouvrages de Voltaire, par un homme du monde qui a lu ses ouvrages immortels;* Montpellier, 1816, in-12; — *Errata du troisième volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion, *ou observations critiques adressées à M. l'abbé F. de La Mennais, par un ancien professeur de théologie;* Montpellier, 1823, in-8°; — *M. l'abbé F. de La Mennais réfuté par les autorités mêmes qu'il invoque, ou observations critiques sur la défense de cet illustre écrivain;* Paris, 1824, in-8°; — *M. l'abbé de La Mennais réfuté par les autorités mêmes qu'il invoque, ou observations critiques sur le* 3e *et* 4e *volume de l'*Essai, *pour faire suite aux Observations critiques sur la Défense;* Montpellier et Paris, 1825, in-8°; — *M. l'abbé F. de La Mennais réfuté par M. le comte de Maistre, ou supplément aux Observations critiques sur la Défense et sur le* 3e *et le* 4e *volume de l'*Essai; Paris, 1826, in-8°; — *Aphorismatibus in quatuor articulos declarationis anno* 1682 *editæ, ad juniores theologos, auctore F. D. L. M.* (François de La Mennais), *alia opponuntur Aphorismata, auctore J. B. M. F.;* Montpellier, 1826, in-8°; — *Exposition de la doctrine de Benoît XIV sur le prêt, sur l'usure et sur divers contrats par lesquels on fait valoir l'argent;* Montpellier, 1826, in-8°; — *Observations sur la brochure de M. l'abbé F. de La Mennais, intitulée :* Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église; Montpellier et Paris, 1829, in-8°; — *Des attaques dirigées contre les études philosophiques*, discours prononcé le 4 janvier 1839, à l'ouverture du cours de philosophie de la Faculté des lettres de Montpellier; 1839, in-8°; — *De l'esprit philosophique*, autre discours; 1839, in-8°; — *Précis analytique des Leçons de Philosophie faites pendant l'année* 1843; Montpellier, 1843, in-8°; — *Études sur Pascal;* Montpellier, 1846, in-8°. L'abbé Flottes est l'un des principaux collaborateurs de la *Revue du Midi*, de l'*Encyclopédie moderne*, et de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. Il a fourni des articles à divers *Recueils* périodiques, notamment aux *Tablettes catholiques*, et à *la France catholique*.

H. Fisquet (de Montpellier).

(1) M. Quérard l'a confondu avec *J.-S. Flotte*, professeur de philosophie et secrétaire de la Faculté des lettres d'Amiens, lequel a publié : *Leçons élémentaires de Philosophie, destinées aux élèves de l'université qui aspirent au grade de bachelier ès-lettres;* 1815, 3 vol. in-12.

Bibliographie de la France. — *Documents particuliers*.

FLOTWELL (*Célestin-Christian*), théologien allemand, natif de Kœnigsberg, mort en 1759. Il étudia dans sa ville natale et à Iéna, où il fut reçu docteur en 1733, après avoir soutenu une thèse ayant pour titre : *Dissertatio exhibens animam in æquilibrio liberam*. En 1743 il obtint à Kœnigsberg le titre de professeur titulaire de philosophie et d'éloquence. Depuis 1750 jusqu'à sa mort, il remplit les fonctions de recteur de l'école cathédrale de la même ville. On a de lui : *De Oratore romano philosopho;* 1739, in-4°; — *Dissertatio de præscientia Dei;* — *Dissertatio de Luthero, Teutonici Sermonis auctore, ex versione codicis S. Germanica vindicata;* 1743, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Meusel, *Lex. der vom Jahre* 1750-1800 *verstorbenen teutschen Schriftsteller*.

*FLOTWELL (*Édouard-Henri*), homme d'État prussien, né à Insterburg, le 23 juillet 1786. Après avoir étudié le droit à Kœnigsberg, il entra dans la magistrature, et devint successivement auditeur, assesseur, conseiller de régence à Kœnigsberg et à Dantzig. De 1825 à 1830 il fut président de la régence de Marienwerder; en décembre 1830, lors de la révolution de Pologne, il fut appelé à la présidence suprême de la province de Posen. Il garda cette position jusqu'en 1841, époque où on lui confia la présidence suprême de la province de Saxe, à Magdebourg. Flotwell avait été nommé conseiller intime quelque temps avant l'avénement de Frédéric-Guillaume IV. Il devint ministre d'État et des finances en 1844. Après avoir rempli pendant deux ans ces hautes fonctions, il demanda lui-même à reprendre, avec le titre de président suprême, l'administration d'une province. On lui confia celle de la Westphalie. En conséquence il s'établit à Munster, d'où il vint siéger comme représentant de la province de Saxe à l'assemblée nationale allemande. Nommé député de la seconde chambre de Berlin en 1849, il se retira quelque temps après de la carrière parlementaire, pour devenir administrateur de la province de Prusse.

Conversations-Lexikon.

FLOUR (Saint), premier évêque de Lodève, mort le 1er novembre 389. Il est regardé comme l'apôtre d'une grande partie du Languedoc. Il ne se contenta pas de prêcher dans la Gaule Narbonnaise et l'Aquitaine, il porta l'Évangile dans les Cévennes et dans l'Auvergne. Il séjourna quelque temps au lieu où l'on a depuis bâti la ville qui porte son nom, et qui s'appelait alors *Indiac* ou *Indiciac*. On a prétendu que ce saint avait souffert le martyre, mais tout ce qui a été publié à ce sujet dans l'*Histoire* et le *Bréviaire réformé de Lodève* par Plantavit de La Pause, évêque du lieu, vient d'une légende sans autorité et composée longtemps après la mort du saint. « Il est avéré, disent Richard et Giraud, que Flour mourut d'une mort tranquille et heu-

reuse, vers la fin du règne de Théodose; et alors la paix était donnée à l'Église par les empereurs chrétiens. » On bâtit une chapelle à l'endroit où il fut enterré. Saint Odilon y fonda une abbaye, que Jean XXII érigea en évêché. Les reliques de saint Flour sont conservées dans la cathédrale de la ville qui a pris son nom. On célèbre sa fête le 5 novembre, et encore le 1er de juin, qui fut sans doute le jour de sa translation.

Baillet, *Vies des Saints*, III, 3 novembre.

*FLOURENS (*Marie-Jean-Pierre*), célèbre physiologiste français, né en 1794, à Maureilhan, près de Béziers (Hérault). Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'en 1813 il fut reçu docteur en médecine à Montpellier; il vint à Paris l'année suivante. Il s'y lia avec ce que la science possédait alors de plus éminent: Chaptal, Georges et Frédéric Cuvier, Destutt de Tracy, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., devinrent ses amis bienveillants. En 1819, M. Flourens fit paraître ses premiers écrits scientifiques; ils eurent un succès mérité; en 1821, il donna à l'Athénée de Paris une suite de leçons sur la théorie physiologique des sensations, et à la même époque il présenta à l'Académie des Sciences une série de mémoires qui attirèrent l'attention du monde savant sur ses belles recherches relatives à l'organisation de l'homme et des animaux. Il écrivait en outre dans la *Revue encyclopédique* et le *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle*. En 1828, il fut élu membre de l'Académie des Sciences, dans la section d'économie rurale (en remplacement du naturaliste Bosc), et G. Cuvier le chargea du cours d'histoire naturelle au Collége de France. Deux ans plus tard, l'illustre professeur lui confia le cours d'anatomie comparée du Jardin du Roi. En 1832, M. Flourens fut nommé professeur titulaire au Muséum. En 1833, il remplaça Dulong comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et en 1840 il fut élu membre de l'Académie Française (en remplacement de M. Michaud). Comme directeur de cette assemblée, il a fait, le 20 janvier 1843, le *Rapport sur les prix de vertu*. En 1838, il avait été élu député de l'Hérault. Nommé pair de France en 1846, il siégea jusqu'à la suppression de ce corps, en 1848. Depuis lors il a consacré tous ses instants à la science, et continue à remplir avec autant d'autorité que de talent la chaire de physiologie comparée du Muséum. On a de lui: *Notice sur la Vénus hottentote*; dans le *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales*; — *Analyse de la Philosophie anatomique*; dans la *Revue encyclopédique*; — Un grand travail expérimental, intitulé: *Détermination des propriétés du système nerveux, ou recherches physiques sur l'irritabilité et la sensibilité*. Ce travail fut l'objet d'un *Rapport* approfondi de G. Cuvier, adopté par l'Académie des Sciences, le 22 juillet 1822, dans lequel le savant rapporteur constatait l'importance des expériences faites par M. Flourens, expériences qui tendaient à prouver que le siége des sensations, des perceptions et des volitions est dans les lobes cérébraux, que la coordination régulière des mouvements dépend du cervelet, et que le jeu de l'iris et l'action de la rétine tiennent aux tubercules appelés, dans les mammifères, quadrijumeaux, ou mieux tubercules optiques; — *Note sur la délimitation de l'effet croisé dans le système nerveux*; Paris, 1823, in-8°; — *Mémoire sur les fonctions spéciales des diverses parties qui composent la masse cérébrale*, lu à l'Académie en 1823; — *Recherches sur les propriétés et les fonctions du grand sympathique*; 1823; — *Recherches sur les effets de la coexistence de la réplétion de l'estomac avec les blessures de l'encéphale*; 1823; — *Recherches physiques touchant l'action déterminée ou spécifique de certaines substances sur certaines parties du cerveau*; 1823; — *Recherches sur les conditions fondamentales de l'audition et sur les diverses causes de surdité*; dans les *Mémoires de l'Académie*, 1824. L'auteur y fait connaître que la membrane du tympan peut être enlevée sans altérer l'ouïe; que l'enlèvement de l'étrier hors du cadre que lui fournit la fenêtre ovale affaiblit la sensation; que la destruction de la pulpe intérieure du vestibule l'anéantit; — *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*; Paris, 1824 et 1842, in-8°; traduites en allemand par le Dr G.-W. Becker, sous le titre de *Versuche und Untersuchungen über die Eigenschaften und Verrichtungen des Nervensystems*, etc., avec préface; Leipzig, 1824, in-8°; — *Expériences sur le système nerveux*, faisant suite aux *Recherches expérimentales*; Paris, 1825, in-8°; trad. en allemand par Becker; Leipzig, 1827, in-8°; l'auteur, à l'aide d'une analyse expérimentale aussi neuve que rigoureuse, est parvenu à isoler les divers phénomènes de l'intelligence, des sensations et des mouvements, et à rapporter chacun de ces phénomènes à l'organe dont il dérive. Voici comment se résument ses vues: le nerf excite les contractions des muscles; la moelle épinière lie ces contractions en premiers mouvements d'ensemble; le cervelet coordonne ces mouvements en mouvements réglés et déterminés de locomotion; enfin, par les lobes cérébraux ou hémisphères, l'animal perçoit et veut; quant aux mouvements dits *de conservation*, l'auteur établit qu'il existe « dans la moelle *allongée* (c'est lui-même qui parle) un point très-circonscrit, lequel est tout à la fois et le point premier moteur du mécanisme respiratoire, et le point central et vital du système nerveux. J'ai déterminé, continue-t-il, les limites précises de ce point, et j'ai fait voir que dans les animaux de petite taille, dans le lapin, par exemple, il a trois lignes à peine d'étendue. Ainsi donc, c'est d'un point, d'un point unique,

et d'un point qui a quelques lignes à peine d'étendue, que la respiration, l'exercice de l'action nerveuse, l'unité de cette action, la vie entière de l'animal, en un mot, dépendent. Nul physiologiste encore n'avait vu avant M. Flourens ce qu'il fallait faire pour porter la précision dans les expériences sur l'encéphale. On n'isolait point les unes des autres les parties soumises à l'expérience. On n'avait donc que des expériences confuses, et par ces expériences confuses, que des phénomènes complexes, et par ces phénomènes complexes, que des conclusions vagues et incertaines. Une autre cause d'erreur était de borner l'expérience à certaines parties du système nerveux et d'attribuer ensuite à l'ensemble du système des effets qui presque toujours n'appartenaient qu'à telles ou telles de ces parties. C'est dans l'isolement des parties, qui lui a permis de dégager la fonction propre de chacune d'elles, que consiste le caractère de la méthode expérimentale de M. Flourens; — *Expériences sur l'encéphale des poissons;* dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1825; — *Mémoire sur les effets de la section des canaux semi-circulaires dans les oiseaux et les mammifères;* mêmes *Mémoires*, 1828; — *Observations pour servir à l'histoire naturelle de la taupe;* dans les *Mémoires du Muséum*, ann. 1829; — *Recherches sur la cicatrisation des plaies du cerveau et sur la régénération de la peau et des os;* — *Expériences sur l'oreille des oiseaux et des mammifères;* dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. VIII-IX; — *Observations sur l'action de l'émétique sur les animaux ruminants;* 1832; — *Cours sur la génération, l'ovologie et l'embryologie*, fait en 1836 au Muséum d'Histoire naturelle, recueilli par M. Deschamps, aide-naturaliste au Muséum; Paris, 1836, avec 10 pl. — *Recherches sur le développement des os et des dents;* 1 vol. grand in-8°, avec pl.; Paris, 1842. — *Anatomie générale de la peau* (particulièrement dans les races humaines colorées) *et des membranes muqueuses;* 1 vol. grand in-4°, avec pl.; Paris, 1843 : travail qui a eu ce grand résultat de démontrer, par l'anatomie même, l'*unité physique* de l'homme; — *Mémoires d'anatomie et de physiologie comparées* (*Études sur les lois de la symétrie dans le règne animal; Expériences sur le mécanisme de la rumination; Expériences sur le mécanisme de la respiration des poissons; Parallèle des extrémités dans l'homme, les quadrupèdes et les oiseaux*); 1 vol. grand in-4°, avec pl., Paris, 1844. — *Théorie expérimentale de la formation des os;* Paris, 1847 : c'est dans ce beau travail que le célèbre savant a le premier expérimentalement démontré cette grande loi de la vie : *La matière change et se renouvelle sans cesse; la forme et la force restent.* Les comptes-rendus de l'Académie des Sciences (année 1847) contiennent plusieurs mémoires de M. Flourens sur les effets de l'inhalation de l'éther, alors tout nouvellement connus, et c'est lui qui le premier a fait connaître l'action du chloroforme; — *Cours de Physiologie comparée : De l'ontologie ou étude des êtres* (recueilli et rédigé par M. Ch. Roux; Paris, 1855). A ces travaux scientifiques il faut ajouter une suite de volumes sur la philosophie des sciences, qui ont paru depuis 1841. M. Flourens s'est ainsi ouvert une voie nouvelle, qui agrandit chaque jour l'autorité de son nom : le premier de ces volumes porte pour titre : *Analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier;* Paris, 1841, in-12; 2e édit., 1845; — *Buffon, Histoire de ses idées et de ses travaux;* Paris, 1844, in-12; 2e édit. 1850; — *De l'Instinct et de l'intelligence des animaux, résumé des observations de Frédéric Cuvier;* Paris, 1841; 2e édit., augmentée, en 1845, in-12; — *Examen de la Phrénologie;* Paris, 1842 et 1845, in-12; — *Fontenelle, ou de la philosophie moderne relativement aux sciences physiques;* Paris, 1847, in-12; — *Histoire de la découverte de la Circulation du Sang;* Paris, 1854, in-12; — *De la Longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe;* Paris, 1854, in-12; 3e édit., 1855: cet ouvrage eut un grand retentissement et un succès très-mérité. De 1853 à 1855, M. Flourens a publié une édition des *Œuvres de Buffon avec la nomenclature Linnéenne et la classification de Cuvier*, revue sur l'édition in-4° de l'Imprimerie royale et annotée avec un grand soin et une rare érudition En qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Flourens a prononcé les *Éloges historiques de Georges Cuvier, Chaptal, Laurent de Jussieu, Louiche-Desfontaines, La Billardière, Frédéric Cuvier, De Candolle, Dupetit-Thouars, Blumenbach, Benjamin Delessert, Geoffroy Saint-Hilaire, Blainville, Léopold de Buch;* et chaque année il donne au *Journal des Savants* d'excellentes et consciencieuses analyses des ouvrages scientifiques qui sont confiés à son appréciation. M. Flourens a été nommé en 1855 professeur au Collége de France. A une science profonde il joint un vrai talent d'écrivain : nul ne sait mieux que lui revêtir la science de tous les charmes d'un style à la fois simple et élégant. L'illustre académicien a retrouvé le secret que les savants semblaient avoir perdu depuis Buffon.

Revue encyclopédique, t. XVI, p. 229; XVIII, 705; *Nouvelle Rev. Enc.* — *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1840. — Quérard, *La France littéraire.*

FLOYD (*Jean*), controversiste anglais, né dans le comté de Cambridge, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il fit ses études sur le continent, entra dans la Compagnie de Jésus en 1593, et retourna en Angleterre comme missionnaire; mais il fut arrêté et banni. Ses supérieurs le nommèrent professeur de belles-lettres et de théologie à Saint-Omer et à Louvain.

L'époque de sa mort est inconnue. Dans ses controverses avec divers docteurs protestants, il prit les pseudonymes de *Daniel a Jesu*, *Hermannus Loemelius*, etc., et publia : *Answer to William Crashaw;* Saint-Omer, 1612, in-4°; — *A Treatise of Purgatory, in answer to sir Edward Hobby;* Saint-Omer, 1613; — *Synopsis apostasiæ M. A. de Dominis;* Anvers, 1617, in-8°; — *Detectio hypocrisis M. A. de Dominis;* Anvers, 1619, in-8°.

Alegambe, *Bibliotheca Script. Societ. Jesu.*

FLOYER (*Jean*), médecin anglais, né à Hintes (comté de Stafford), en 1649, mort à Lichtfield, le 1[er] février 1734. Il fit ses études médicales à l'université d'Oxford, obtint le grade de docteur le 8 juillet 1680, et fut plus tard créé chevalier. On a de lui : Φαρμακοβάσανος, *or The touchstone of medicines, discovering the virtues of vegetables and animales, by their tasts and smelts;* Londres, 1687, in-8°; — *the Preternatural state of animal humours, described by their sensible qualities, which depend on different degrees of their fermentation : two appendices : 1° about the nature of fevers; 2° concerning the effervescence of the several cacochymies, especially in the gout and asthma;* Londres, 1696, in-8°; — *An Inquiry into the right use of baths;* Londres, 1697, in-8°. Partisan outré des bains froids, Floyer veut les appliquer au traitement de toutes les maladies; à côté de pareilles exagérations, le livre contient quelques bons conseils; — *A Treatise of the Asthma;* Londres, 1698, in-8°; — *The physicians pulse-watch, to explain the art of seeling the pulse and to impare it by the pulse-watch;* Londres, 1707, in-8°; — *The Sibylline Oracles, translated from the greek and compared with the sacred propheties;* Londres, 1713, in-8°; — *Medicina gerocomica of preserving old mens health, with an appendix concerning the use of oil and unction, and a letter on the regimen of jounger years;* Londres, 1725, in-8°; — *Commentaria on forty-two histories described by Hippocrates in the I and III books of the Epidemies;* Londres, 1726, in-8°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FLUCTIBUS (DE). *Voy.* FLUDD (*Robert*).

FLUDD (*Robert*), en latin **DE FLUCTIBUS**, médecin et théosophe anglais, né à Milgate (comté de Kent), en 1574, mort à Londres, le 8 septembre 1637. Fils de Thomas Fludd, trésorier de guerre de la reine Élisabeth, il fit son éducation à Oxford, au collége Saint-Jean. Il consacra ensuite sept années à parcourir l'Europe. Ce fut probablement pendant ce voyage qu'il s'affilia à la secte des Roses-Croix, dont il adopta et développa les étranges doctrines. A son retour, il se fit recevoir docteur en médecine, s'établit à Londres, et devint membre du Collége des Médecins de cette ville. Fludd fut un des savants les plus extraordinaires de son temps. Malgré son culte aveugle pour les chimères de la cabale, pour la sorcellerie, l'astrologie judiciaire, il fit preuve d'un rare esprit d'observation dans les sciences exactes. Nul ne montra des connaissances plus variées. Il fut tout à la fois philosophe, médecin, anatomiste, physicien, chimiste, mathématicien et mécanicien. Il construisit des machines qui firent l'admiration des contemporains; mais il dut surtout sa réputation à son grand système théosophique et cosmogonique. Amalgamant les opinions de Paracelse et de Cornélius Agrippa, les idées cabalistiques, les chimères de l'alchimie, les traditions hébraïques et néo-platoniciennes de Mercure Trismégiste, les complétant par son érudition et ses observations, il en forma un vaste système, étonnant mélange de vrai savoir et de charlatanisme, de hardiesse philosophique et de mystagogie extravagante. Ce système est un panthéisme matérialiste. Avec le secours de l'interprétation allégorique, Fludd le donne comme le sens véritable du christianisme. En voici une courte exposition. Dieu est le principe, la fin et la somme de toutes choses. Tous les êtres dont l'univers est peuplé et l'univers lui-même sont sortis de son sein, sont formés de sa substance, et retourneront en lui. Il faut considérer Dieu à la fois dans son absence absolue, et dans l'univers par lequel il s'est manifesté. Ce qu'on appelle création, c'est la séparation, au sein de l'unité divine, du principe actif (*voluntas divina*) représenté par la lumière, et du principe passif (*noluntas divina*) représenté par les ténèbres. De l'action simultanée et de la combinaison de ces deux principes sont nés tous les éléments, toutes les qualités dont l'univers se compose, c'est-à-dire le chaud, le froid, l'air invisible, l'éther, l'eau, la terre et le feu. L'univers se compose de quatre mondes étroitement unis et subordonnés l'un à l'autre : le monde archétypique, où Dieu se révèle à lui-même; le monde angélique, habité par les anges, agents immédiats de la volonté divine; le monde stellaire, formé par les étoiles, les planètes; le monde sublunaire, c'est-à-dire la terre et les créatures qui l'habitent. Ces quatre monde peuvent se réduire à trois, le monde archétype, le macrocosme et le microcosme, Dieu, le monde, l'homme. Le monde archétype est formé de dix manifestations de Dieu, qui sont les conditions générales de l'existence et de la pensée. Ces dix formes de la nature divine peuvent se ramener à trois : 1° Dieu existe en puissance dans l'unité ineffable : c'est la première personne de la Trinité ou Dieu le Père; 2° il se manifeste à lui-même comme la pensée universelle : c'est la seconde personne de la Trinité ou le Fils; 3° sa pensée se réalise hors de lui : c'est la troisième personne de la Trinité ou l'Esprit. Dieu dans ces trois états offre, selon Fludd, qui se sert d'une expression employée dans Mercure Trismégiste, l'image d'un cercle dont

le centre est partout et la circonférence au delà de tout (*cujus centrum est in omnibus, circumferentia extra omnia*).

Le monde, ou le macrocosme, est une image et une émanation de Dieu. Il se divise en trois régions correspondant aux trois personnes de la Trinité : la région empyrée, ou la nature angélique; la région éthérée, ou le ciel des étoiles fixes; et la région élémentaire, occupée par la terre et les autres planètes.

L'homme forme à lui seul un petit monde, appelé *microcosme* parce qu'il offre un abrégé de toutes les parties du *macrocosme*, ou grand monde. Ainsi, la tête répond à l'empyrée, la poitrine au ciel éthéré, le ventre à la région élémentaire. Toutes les parties du grand et du petit monde correspondent entre elles par la loi des sympathies, et agissent nécessairement les unes sur les autres; enfin, l'homme, aussi bien que le minéral et la plante, peut subir, au moyen de l'art, une transformation merveilleuse et conquérir dès cette vie le don de l'immortalité. Selon Fludd, ce système révélé au premier homme par Dieu lui-même, transmis par la tradition aux patriarches et à Moïse, révélé une seconde fois par le Christ, constitue la véritable doctrine de l'Écriture Sainte, et fournit la seule explication du christianisme. Les trois grands philosophes de l'antiquité, Pythagore, Platon et Mercure Trismégiste, étudièrent ce système dans la *Bible;* mais ils l'altérèrent en le reproduisant. Aristote, ne connaissant pas les livres saints, prit pour guides la raison et l'expérience; ses livres sont un tissu de folies et d'erreurs, et lui-même peut être regardé comme la cause première de toutes les hérésies.

Ces singulières attaques contre le christianisme, Aristote et le sens commun, ne restèrent pas sans réponse : Gassendi les réfuta dans un excellent livre, intitulé : *Exercitatio in Fluddanam Philosophiam*; Paris, 1630, in-12. Parmi les adversaires de Fludd, on compte aussi le P. Mersenne et Kepler. Les ouvrages de Fludd sont nombreux et rares. On les trouve le plus souvent réunis en cinq ou six volumes in-fol. Cette collection se compose des dix-sept pièces suivantes: *Utriusque Cosmi, majoris scilicet et minoris, metaphysica, physica atque technica Historia;* Oppenheim, 1617; — *Tractatus secundus de Naturæ Simia, seu technica macrocosmi historia;* Oppenheim, 1618 : par *singe de la nature*, Fludd entend parler de l'art; — *Tomus secundus de supernaturali, naturali, præternaturali et contranaturali Microcosmi Historia;* Oppenheim, 1619; — *Tomi secundi Tractatus primi Sectio secunda de technica Microcosmi Historia* (sans date ni lieu d'impression); — *Tomi secundi Tractatus secundus de præternaturali utriusque Mundi Historia* (sans date ni lieu d'impression); — *Veritatis Proscenium;* Francfort, 1621; — *Anatomiæ Amphitheatrum, effigie triplici, more et conditione varia, designatum;* Francfort, 1633; — *Monochordum Mundi symphoniacum;* Francfort, 1622-1624; — *Philosophia sacra et vere christiana, seu meteorologia cosmica;* Francfort, 1626; —*Medicina catholica, seu mysticum artis medicandi sacrarium, in tomos divisum duos;* Francfort, 1629; — *Pulsus, seu nova et arcana pulsuum historia, h. e. portionis tertiæ pars tertia;* Francfort, 1629; — *Sophiæ cum Moria Certamen;* Francfort, 1629; — *Summum Bonum, quod est verum Magiæ, Cabalæ et Alchymiæ veræ ac fratrum Roseæ-Crucis subjectum;* Francfort; 1629. Ces deux derniers ouvrages sont dirigés contre le P. Mersenne; — *Integrum Morborum Mysterium, seu medicinæ catholicæ tomi primi tractatus secundus;* Francfort, 1631; — Καθολικὸν *medicorum* Κάτοπτρον, *seu tomi primi tractatus secundi sectio secunda;* Francfort, 1631; — *Clavis Philosophiæ et Alchymiæ Fluddanæ;* Francfort, 1633 : contre les critiques de Gassendi, Lanovius et Mersenne;—*Philosophia Mosaica;* Gouda, 1638. On trouve dans cet ouvrage la figure d'un thermomètre. Fludd prétend l'avoir fait graver d'après une esquisse contenue dans un manuscrit qui datait au moins de cinq cents ans. C'est probablement une imposture imaginée pour enlever à Drebbel l'honneur de son invention; — *Responsum ad hoplocrisma spongum M. Fosteri;* Francfort, 1638. Outre les dix-sept traités contenus dans cette collection, on a de Fludd : *Apologia compendiaria, fraternitatem de Rosea-Cruce abluens et abstergens;* Leyde, 1616, in-8°; — *Tractatus theologico-philosophicus, de Vita, Morte et Resurrectione;* Oppenheim, 1617, in-4°; — *Pathologia dæmoniaca*; Gouda, 1640, in-fol.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Brucker, *Historia critica Philosophiæ.* — Fuller, *Worthies.* — Chalmers, *General biographical Dictionary.* — *Dictionnaire des Sciences philosophiques.* — *Biographie médicale.* — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

** **FLUEGEL** (*Jean-Godefroi*), lexicographe allemand, né à Barby, le 22 novembre 1788. Entré d'abord dans le commerce, il travailla chez plusieurs négociants des principales places en Allemagne. En 1805, il se rendit dans l'Amérique du Nord, où il s'appliqua particulièrement à la langue anglaise. A son retour, il alla demeurer à Leipzig, y devint lecteur pour la langue anglaise à l'université, et en 1838 il succéda à List dans le consulat des États-Unis. Plusieurs instituts scientifiques d'Amérique le choisirent pour leur correspondant dans les pays allemands et slaves. Il composa d'utiles ouvrages, dont les principaux sont : *A Series of commercial Letters;* Leipzig, 1822; — *Vollstaendige englische Sprachlehre* (Grammaire Anglaise complète); Leipzig, 1824-1826; — *Triglotte oder Kaufmaennisches Woerterbuch in drei Sprachen, deutsch englisch und franzœsich* (Triglotte, ou Dictionnaire du négociant en trois

langues, en allemand, en anglais et en français); Leipzig, 1840, 3 vol.; - *Kleines Kaufmaennisches Handwoerterbuch in drei Sprachen* (Petit Dictionnaire manuel, en trois langues); Leipzig, 1840; — *Praktisches Handbuch der engl. Handelscorrespondenz* (Manuel pratique de Correspondance commerciale anglaise); Leipzig, 1827 et 1850, 5e édit.; — *Practical Dictionary of the English and German Language*; Leipzig, 1847-1852.

Conversations-Lexikon.

* **FLUEGEL** (*Gustave*), orientaliste allemand, né à Bautzen, le 18 février 1802. Après avoir étudié la théologie, la philologie et les langues orientales à l'université de Leipzig, il se rendit, aux frais du roi de Saxe, d'abord à Vienne, en 1827, puis à Paris, où il eut pour maître Silvestre de Sacy. A son retour, en 1832, il obtint à l'école de Meissen une place de professeur, dont il se démit en 1850, à la suite d'une grave et longue maladie. On a de lui : *Der vertraute Gefährte in schlagfertigen Gegenreden* (Le Compagnon fidèle, ou Recueil de répliques et sentences), par *Abu Manssur Abdu'lmelik ben Mohammed ben Ismaïl Ettsealebi aus Nisabur*, texte abrégé et traduction allemande; Vienne, 1829, in-4°. Le texte était trop corrompu et la traduction offrait trop de difficultés pour que ce travail fût exempt d'erreurs; — *Geschichte der Araber* (Histoire des Arabes); Leipzig, 1832-1840, 3 fascicules; — *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum a Mustafa ben Abdallah katib Jelebi dicto et nomine Haji Khalfa celebrato compositum*, texte et traduction latine, publiés aux frais du comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne; Leipzig et Londres, 1835-1854, t. I à VI. Un septième volume contiendra un appendice et un index de tous les noms d'auteurs cités dans cette biographie arabe, persane, turque. A la fin du 6e volume on trouve un supplément à Hadji Khalfa par Ahmed Hanifzadeh; la liste des écrits de Soyouthi, et le catalogue des ouvrages usités dans le nord de l'Afrique; — *Corani textus arabicus*; Leipzig, 1834, in-4°; 2e édition, en cours de publication depuis 1842; — *Concordantiæ Corani arabicæ, ad litterarum ordinem et verborum radices diligenter dispositæ*; Leipzig, 1842, in-4°; — *Dissertatio de Arabicis Scriptorum Græcorum Interpretibus*; Meissen, 1841, in-4°; — *Definitiones viri meritissimi Sejjid scherif Dochordschani* (Djordani), texte arabe; Leipzig, 1845, in-8°; — *Geschichte der dreihundertjährigen Jubelfeier der Landschule Sancta-Afra zu Meissen* (Histoire de la troisième fête séculaire du gymnase de Sainte-Afra à Meissen); Meissen, 1844. E. BEAUVOIS.

Conversations-Lexikon. — Zenker, *Bibl. Orient.* — De Sacy, art. dans le *Journal des Sav.*, 1830, p. 593; 1836, p. 335.

FLURY (*Louis-Noël*), économiste français, né à Versailles, le 20 novembre 1771, mort dans la même ville, le 7 avril 1836. Nommé en 1803 consul en Moldavie, il fut appelé l'année suivante dans les bureaux du ministère des affaires étrangères comme sous-directeur. Il devint en 1814 directeur des consulats et du commerce, et conseiller d'État en 1816. Il profita de sa position pour rassembler une foule de renseignements sur le commerce et l'industrie, et publia le résultat de ses recherches sous ce titre : *De la Richesse; sa définition et sa génération, ou notion primordiale de l'économie politique*; Versailles et Paris, 1833, in-8°. L'auteur attaque la doctrine d'Adam Smith sur le rôle que jouent les métaux précieux dans l'économie politique. Il définit la richesse : produits médiatement ou immédiatement consommables. Cet ouvrage a peu d'importance. L'auteur a d'ailleurs la modestie de ne réclamer « qu'une modique part dans l'honneur réservé aux fondateurs de l'économie politique ». « Il ne lui en revient en effet qu'une très-modique, » ajoute le *Dictionnaire de l'Économie politique.*

Biographie de Seine-et-Oise.

FOA (*Eugénie*), femme auteur française, née à Bordeaux, vers la fin du dix-huitième siècle, morte à Paris, en avril 1853. Son père se nommait Rodrigues Gradis. Sa famille était juive et d'origine espagnole. Mariée fort jeune à un homme qui la délaissa ou qu'elle abandonna, réduite, après cette séparation, aux ressources pécuniaires qu'elle trouvait dans la sollicitude de son père, et dépensant d'ailleurs très-insoucіamment les secours qu'elle recevait de lui, Mme Foa prit la plume, non par vocation, mais par nécessité. Écrire ne fut d'abord pour elle qu'une profession, ou plutôt un métier, dont elle se fit un amusement lorsqu'il devint plus lucratif. Elle composa et publia beaucoup de charmants ouvrages historiques et moraux pour les enfants et les jeunes personnes. Dans presque tous les livres de Mme Foa brillent une imagination vive, une gaieté entraînante qui ne lui fit jamais défaut dans les circonstances même les plus tristes de sa vie, et une sensibilité communicative dont cependant son caractère était dépourvu. La fondation successive du *Journal des Enfants*, du *Journal des Demoiselles*, du *Dimanche des Enfants*, publications périodiques auxquelles Mme Foa a fourni un grand nombre d'articles, contribua à étendre sa réputation d'auteur. Elle s'essaya aussi dans le roman, et quelques journaux quotidiens ont inséré dans leurs feuilletons des nouvelles qu'elle signait du pseudonyme de *Maria Fitz-Clarence.*

Mme Foa avait une physionomie masculine, en rapport avec ses manières. Pendant les dernières années de sa vie, de cruelles souffrances physiques, qu'aggravait une cécité complète, n'eurent pas le pouvoir d'altérer sa joyeuse humeur. Parmi les nombreuses productions de

Mme Eugénie Foa, nous ne citerons que les moins oubliées; savoir : *Le Ridouschim;* Paris, 1830, 4 vol. in-12; — *La Juive, histoire du temps de la Régence;* Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *Les Mémoires d'un Polichinelle;* Paris, 1839, in-8°; — *Le Petit Robinson de Paris;* Paris, 1840, in-18; — *Le Vieux Paris, contes historiques;* Paris, 1840, in-16. Camille Lebrun.

Renseignements particuliers.

FOCA ou **PHOCAS**, grammairien latin, vivait probablement dans le quatrième siècle après J.-C. On a de lui une *Vie* de Virgile en vers hexamètres. Il nous en reste deux fragments, formant ensemble cent quatre-vingt-dix vers, et une courte ode saphique servant d'introduction à cet ouvrage, dont voici le titre : *Vita Virgilii a Foca, grammatico urbis Romæ, versibus edita.* Quelques manuscrits donnent le même titre avec cette addition : *Grammatico urbis Romæ perspicacissimo et clarissimo.* On peut conclure de cette qualification que Foca était un de ces professeurs payés par l'État qui sous les derniers empereurs faisaient des cours publics à Rome; son nom au contraire indiquerait un Grec. Peut-être aussi la ville dont il s'agit ici n'est pas l'ancienne Rome, mais la nouvelle Rome, Constantinople. On n'a aucun détail sur Foca; on sait seulement qu'il vivait avant Priscien et Cassiodore, puisqu'il est cité par l'un et par l'autre. Outre la *Vie* de Virgile, on a de Foca trois distiques *in Æneidem Virgilii*, et deux traités en prose, l'un *De Aspiratione*, et l'autre *Ars de Nomine et Verbo*, avec une préface en vers élégiaques. Les productions versifiées de cet écrivain se trouvent dans l'*Anthologia Latina*, II, 175, 185, 186, 256, édit. Burmann, ou n° 286-289, édit. Meyer. Les traités en prose ont été insérés dans les *Grammaticæ Latinæ Scriptores antiqui*, p. 1687 et p. 1722.

Wernsdorf, *Poet. Latini min.*, vol. III, pp. 347, 410.

***FOCHERAIS** (*Alexis* de Pat-Aymery, sieur de), littérateur français, vivait à la fin du seizième siècle. Il est auteur d'un poëme à la louange d'Henri IV, sous le titre de : *Le Roy triomphant, où sont contenues les merveilles du très-illustre, très-invincible prince Henri, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre; dédié au roy*, etc.; Cambray, 1594. Cette Henriade, qui n'a pas moins de 2,000 vers ou lignes rimées, touche au burlesque par l'expression, mais non par les sentiments; elle est d'une extrême rareté. J.-P. Faber.

Mémoires de la Société d'Émulation de Cambray, in-8°, 1856, 2e partie.

FOCKENBROCH (*Guillaume* van), poëte hollandais, mort le 14 septembre 1695. Il se fit remarquer dans le genre burlesque, ce qui lui valut le surnom de *Scarron de la Hollande*. Il traduisit en vers la *Gigantomachie* de l'écrivain français et une partie du *Virgile travesti.* La plupart de ses ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *W. van Fockenbroch's Thalie* (Thalie de W. van Fockenbroch); Amsterdam, 1682, 3 vol. in-12, et 1709, in-8°.

Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, V.

FODÉRÉ (*Jacques*), controversiste français, né à Bessan (haute Maurienne), vivait au commencement du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Cordeliers. On ignore l'époque de sa mort; suivant Papillon, il vivait encore en 1619. On a de lui : *Avertissement aux archevêques et évêques de France sur l'arrêt rendu en* 1606 *contre les Récollets;* Lyon, 1607, in-8°; — *Traité des Indulgences, et confirmation de celles de saint François;* Lyon, 1611, in-8°; — *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de Saint-François et des monastères de Sainte-Claire, érigés en la province de Bourgogne, ou de Sainte-Bonaventure;* Lyon, 1619, in-4°.

Wadding, *Bibliotheca Fratr. Minor.* — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

FODÉRÉ (*François-Emmanuel*), médecin savoisien, né à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie), le 8 janvier 1764, mort à Strasbourg, le 4 février 1835. Il était d'une famille pauvre, et son père était mort lorsqu'il vint au monde. Mais de bonne heure il se montra si studieux, qu'il intéressa M. de Saint-Réal, intendant de la Maurienne, qui obtint son entrée gratuite au Collége des Provinces, dans l'université de Turin. Il étudia ensuite la médecine à Turin, où il fut reçu docteur. Bientôt un ouvrage sur le crétinisme attira sur lui l'attention. Étant encore étudiant, il avait osé déterrer clandestinement un crétin qui venait de mourir; l'autopsie qu'il en avait faite avec soin lui avait fourni quelques observations neuves sur l'organisation de cette race humaine dégénérée. Le roi Victor-Amédée III lui donna une pension pour qu'il allât visiter les principales facultés de l'Europe. Le jeune Fodéré alla à Paris et à Londres, puis revint dans sa patrie en 1790, où, pour mettre à profit les études de médecine légale auxquelles il s'était surtout adonné, on le nomma médecin juré du duché d'Aoste. Lorsque la Savoie fut réunie à la France (1792), il entra dans le service de santé de l'armée d'Italie. Arrivé à Marseille avec le corps d'armée du général Cartaux, il épousa la fille du docteur Moulard, qui était cousine des deux sœurs Clary, femmes de Joseph Bonaparte et de Bernadotte. Une telle alliance aurait pu le conduire à la fortune; mais Fodéré n'avait d'autre ambition que le succès dans l'art de guérir et le progrès de la science. Il se contenta d'être nommé médecin de l'hospice des aliénés et de l'hôpital de Marseille, et, tout en remplissant ces fonctions, en faisant divers cours,

il réunissait les matériaux d'un grand traité de médecine légale, science alors dans l'enfance et qu'il créa en quelque sorte. Lors de l'exil du roi d'Espagne Charles IV à Marseille, ce prince le choisit pour son médecin, et il fut chargé de soigner Ferdinand VII, malade, quand ce prince eut été transporté à Valençay. Après de longs travaux, tant comme professeur que comme médecin des hôpitaux de diverses villes, Fodéré concourut, vers 1812, à une chaire de médecine légale qui se trouvait vacante à la faculté de Strasbourg, et fut nommé à l'unanimité des suffrages. Il exerça ces fonctions jusqu'à la fin de sa vie, consacrant ses loisirs à des recherches et à des écrits nombreux, pour lesquels il prenait souvent sur son sommeil. Dans ses dernières années, devenu aveugle, il n'en continuait pas moins ses travaux, aidé par sa fille aînée; le jour même de sa mort, il lui dicta environ deux pages. Modeste, il n'alla point au-devant des récompenses, et il fut oublié; il mourut sans fortune, et ses filles furent obligées de chercher des ressources dans un travail manuel. Cependant ses concitoyens lui élevèrent à Saint-Jean-de-Maurienne une statue en bronze, exécutée par Rochet. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Traité du Goître et du Crétinisme, précédé d'un discours sur l'influence de l'air humide sur l'entendement humain;* Turin, 1789, in-8°, plusieurs fois réimprimé par le gouvernement sarde et traduit en allemand; — *Opuscules de Médecine philosophique et de Chimie;* Turin, 1789, in-8°; — *Mémoire sur une affection des gencives endémique à l'armée des Alpes;* Embrun, 1795, in-8°. — *Analyse des eaux du Plan-de-Saly, sous Montluçon;* Embrun, 1795, in-8°; — *Essai sur la phthisie pulmonaire quant à la préférence qu'il convient de donner à un régime tonique ou à un régime relâchant;* Marseille, 1796, in-8°; — *Les Lois éclairées par les Sciences physiques, ou traité de médecine légale et d'hygiène publique;* Paris, 1798, 3 vol. in-8°; Bourg, 1812, 3 vol. in-8°; 3e édit., Paris, 1815, 6 vol. in-8°, ne portant que la seconde partie du titre; — *Sur le climat et les maladies des montagnards et sur l'épidémie de Nice;* Paris, 1800, in-8°; — *Essai de Physiologie positive appliquée à la médecine pratique;* Avignon, 1806, in-8°; — *De Apoplexia, disquisitio theorico-practica;* 1808, in-8°; — *Voyage aux Alpes maritimes, ou histoire naturelle du comté de Nice et lieux limitrophes;* Paris, 1812, 2 vol. in-8° : ouvrage estimé; — *De Infanticidio;* 1810, in-8°; — *Manuel des garde-malades;* Strasbourg, 1815, in-12, et Paris, 1827, in-8°; — *Traité du Délire, avec application à la médecine, à la morale et à la législation;* Paris, 1817, 2 vol. in-8°; — *Leçons sur les épidémies et sur l'hygiène publique, faites à la Faculté de Médecine de Strasbourg;* Strasbourg, 1822-24, 4 vol. in-8°; — *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux et les enfants trouvés;* Paris, 1827, in-8°; — *Mémoire sur la petite vérole, vraie ou fausse, et sur la vaccine;* Strasbourg, 1826, in-8°; — *Essai sur la Pneumatologie humaine, ou sur la nature, les causes et la formation de divers cas d'aberration et de perversion de la sensibilité, tels que l'extase, le somnambulisme, la magie-manie et autres vésanies, et sur les effets qui s'ensuivent;* Strasbourg, 1829, in-8°; — *Nouvel Examen des questions suivantes de police médicale : est-il des cas où, d'après l'expérience, l'accouchement prématuré artificiel est avantageux à la mère et à l'enfant?* etc.; Strasbourg, 1829, in-8°; — *Recherches historiques et critiques sur le choléra-morbus;* Strasbourg, 1831, in-8°; — *Essai médico-légal sur les diverses espèces de folie, vraie, simulée et raisonnée, sur leurs causes et les moyens de les distinguer, sur les effets excusants ou atténuants devant les tribunaux et sur leur association avec les penchants au crime,* etc.; Strasbourg, 1832, in-8°; — *Recherches toxicologiques sur la grande ciguë et expériences avec le produit immédiat de cette plante, appliquées à ce qu'on rapporte de la mort de Socrate;* insérées dans les *Mémoires de la Société royale académique de Savoie,* 1835. M. Fodéré a en outre donné des articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales.*

Guyot de Fère.

Ducros (de Sixt), *Notice historique sur la Vie et les Travaux du Dr Fodéré;* Paris 1845.

FODHAIL, *ben-Aiadh at-temimi al-fondini at-talacani* (*Abou-Ali*), saint et ascète musulman, né soit à Abiwerd (Khorassan), soit à Samarkand, mort à La Mecque, en 187 de l'hégire (803 de J.-C.) Il commença par être voleur de grand chemin, puis il étudia les traditions à Coufa, et alla se fixer à La Mecque, qui fut son dernier séjour. On cite de lui un grand nombre de sentences et de reparties, dont quelques-unes méritent d'être rapportées : « Dieu, disait-il, augmente les afflictions de celui qu'il aime et la prospérité mondaine de celui qu'il déteste ; — les actes de piété que l'on fait par ostentation sont des actes de païen ; — il vaut mieux être affectueux avec ses semblables et essayer de leur être agréable, que de passer la nuit en prières et la journée en abstinences. » Fodhail avait un jour refusé des présents du khalife Haroun ar-Raschid; comme ses compagnons lui faisaient observer qu'il aurait dû recevoir ces dons pour les distribuer aux pauvres : « Si cet argent, répliqua-t-il, avait été légalement acquis, il aurait été légal de l'accepter. » Fodhail ne rit qu'une seule fois depuis sa conversion: c'est lorsqu'il apprit la mort de son fils; « car,

dit-il, ce qui plaît à Dieu me plaît aussi. » A propos de cette disposition chagrine, on fit ce brocard : La tristesse a quitté le monde en même temps que Fodhail. E. Beauvois.

Ibn-Khallikan, *Biogr. Dictionary*, trad. par M. Mac-Guckin de Slane, t. II, p. 478. — Aboulféda, *Annales*, édit. de Reiske, t. II, p. 87. — Djami, *Nefahat al-Ouns*. — D'Herbelot, *Bibl. orient.* — De Hammer, *Literatur-Geschichte der Araber*, t. III, p. 149. — Weill, *Hist. du Khalifat*, t. II, p. 166-167, 171.

FOË (*Daniel* de), publiciste et romancier anglais, né à Londres, vers l'an 1663, mort le 26 avril 1731. Il était fils d'un boucher, nommé James Foë ; mais il prit le nom de *De Foë*, soit qu'il fût d'origine française, ou qu'il voulût le paraître. Sa famille appartenait à la religion des protestants dissidents ; et, élevé lui-même dans ses principes, il s'en montra toute sa vie le zélé et puissant défenseur. En 1687, il publia un écrit où il signalait les mesures inconstitutionnelles de Jacques II ; et, avec les amis de la liberté, il salua la révolution à laquelle il avait travaillé de son épée et de sa plume. A cette époque, Foë dirigeait une maison de mercerie ; mais, négligeant les affaires de son commerce, il fréquentait des sociétés où ses saillies vives et piquantes le faisaient accueillir avec joie, et consacrait au plaisir des banquets ou à la culture des lettres les heures qu'il lui aurait fallu employer aux calculs du comptoir. Une faillite en fut la conséquence ; cependant ses principaux créanciers acceptèrent, sur sa signature, un arrangement dont il remplit honorablement les conditions. Son intégrité scrupuleuse alla plus loin encore ; car lorsque son sort eut été amélioré par les bienfaits du roi Guillaume III, il satisfit pleinement ceux de ses créanciers qui étaient eux-mêmes tombés dans la détresse ; et, en outre de l'exécution des engagements qu'il avait pris, il réduisit toutes ses dettes, de 17,000 livres sterling, à moins de 5,000, exemple de probité bien louable dans un homme chargé d'une nombreuse famille, et qui n'était soutenu que par son énergie, souvent paralysée par des malheurs indépendants de sa conduite.

En 1697, Foë publia un *Essay on Projects* (Essai sur les Projets), qui prouve une vaste étendue de connaissances et le désir d'être utile à son pays. En 1701 parut le *True born Englishman* (Le vrai Citoyen anglais), écrit dirigé contre les détracteurs de Guillaume, qui lui reprochaient surtout d'être étranger à la nation anglaise. « Nos ancêtres, répondait Foë, furent aussi des étrangers, Danois, Saxons, Normands : en valons-nous moins pour cela ? » Ce premier essai de la muse satirique de l'auteur eut un débit prodigieux, et lui procura quelques entrevues personnelles avec le roi, qui pourtant ne s'occupait guère de poésie. Quand le grand jury de Kent présenta, en mai 1701, une pétition par laquelle les membres de la chambre des communes étaient priés en termes peu cérémonieux de s'occuper davantage des affaires publiques et beaucoup moins de leurs querelles d'amour-propre, Foë fit paraître une remontrance signée *Légion* contre la mise en accusation de Culpepper, de Polhill, de Hamilton et de Champney, qui avaient avoué cet écrit courageux. Vers ce temps, il donna au public un traité sur le pouvoir qui réside dans le peuple d'Angleterre pris collectivement. Les *Raisons qui s'opposent à une guerre contre la France*, qu'il publia ensuite, sont, pour la vigueur du style et la sagesse des pensées, un des plus beaux morceaux qui aient été écrits en anglais.

Au milieu des querelles de parti qui eurent lieu à l'avénement de la reine Anne, Foë fut en butte aux haines qu'il avait soulevées en suivant, sans en dévier, la ligne de l'intégrité, et en dirigeant constamment l'effort de ses talents contre toutes les sortes de malversations ou de folies publiques. Il fut condamné au pilori, à une forte amende et à l'emprisonnement, et fut ainsi ruiné une seconde fois. Dans sa prison de Newgate, il s'amusa à composer *The Hymn to the Pillory* (Hymne au Pilori), dans lequel des sentiments généreux sont mêlés à de piquantes satires contre ses persécuteurs. En 1706, Foë, mis en liberté, fut envoyé par le gouvernement anglais en Écosse, où, par les renseignements qu'il fournit sur toutes les questions de commerce, d'administration, etc., il ne contribua pas peu à la grande mesure de l'union entre les deux pays. De retour à Londres, il célébra l'Écosse dans un poëme intitulé *Caledonia*, et écrivit, sous le titre de *History of Addresses*, l'Histoire de l'Union ; puis il s'occupa d'un recueil périodique, *Review*, dont il avait formé le plan dans sa prison, et qui ouvrit la voie de la popularité au *Tatler*, au *Spectator*, au *Guardian* ; il abandonna pourtant bientôt cette entreprise pour écrire *A general History of Trade* (Histoire générale du Commerce). De Foë, qui vivait alors retiré à quelques milles de Londres, observant l'insolence du parti jacobite, ne put demeurer passif spectateur des événements, et publia divers écrits en faveur de la dynastie protestante.

Cependant, à l'avénement de Georges Ier, il fut mis cruellement de côté par ceux même à qui ses efforts énergiques avaient le plus profité. Ce traitement injuste lui dicta son *Appeal to the honour and justice* (1715). Une attaque d'apoplexie, causée par le vif chagrin qu'il ressentit à cette occasion, faillit l'emporter ; mais ce choc servit à le détacher de la politique et à tourner son esprit vers des compositions d'un autre genre, et ce fut à cette époque de sa vie qu'il écrivit (1719) l'œuvre qui devait l'immortaliser : *Life and surprising Adventure of Robinson Crusoe* (Les Aventures de Robinson Crusoé). Cet ouvrage eut immédiatement le succès extraordinaire qu'il méritait. Il y règne en effet un air de réalité qui n'appartient point d'ordinaire aux écrits de pure fiction : de là vient

que, tandis qu'il captive l'attention de l'enfance, il fixe aussi celle de l'âge mûr. C'est le livre de tous les pays, de tous les âges, de toutes les classes; il fait les délices des gens sans éducation, et amuse les personnes de l'esprit le plus cultivé. Il contient en outre sinon un traité, au moins une espèce de système pratique d'éducation naturelle mis en jeu avec des détails d'une vérité et d'une simplicité charmantes. Quant à la supposition absurde que l'auteur s'était approprié les papiers d'un marin écossais nommé Alexandre Selkirk, qui, à la suite d'un naufrage, avait vécu trois ou quatre ans dans l'île de Juan Fernandez (*voy.* ce nom), Chalmers, Wilson et depuis l'auteur de l'article publié dans les *Miscellaneous* de W. Scott, M. Bellantyne, en ont fait justice en prouvant que Selkirk n'avait point de papiers à perdre; et d'ailleurs, quand on admettrait que Foë eût puisé à cette source quelques idées, en quoi cette circonstance diminuerait-elle le mérite de son génie, qui sut donner la vie à ces ossements arides? De 1720 à 1728, Foë publia encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *The Life and Piracies of captain Singleton; — A new Voyage round the World;* 1725; — *History of Duncan Campbell;* 1720; — *A Journal of the Plague;* 1722; — *A Plan of the English Commerce;* 1727. Enfin, après une vie laborieuse et agitée, Foë mourut, à l'âge de soixante-huit ans. C'était un homme d'un caractère bon et honnête, d'un génie plein de vigueur uni à un jugement clairvoyant, brillant dans la conversation, d'un esprit entreprenant, mais doué de peu de prudence. La fertilité de l'invention, la netteté des conceptions, la clarté du style et une simplicité inimitable caractérisent ses productions. Quoique le mérite de Foë, soit comme citoyen, soit comme écrivain, ait été du premier ordre, peu d'hommes ont été traités plus injustement par leurs contemporains. Ses écrits politiques sont une mine qui offre de riches trésors d'éloquence, de sagesse et de vérité; cependant, la renommée de cet auteur s'appuie principalement sur les ouvrages fruit de son imagination, et parmi tout ce qui a été publié dans ce genre, *Robinson Crusoé* occupera toujours le premier rang. [L. Galais, *Enc. des G. du M.*, avec add.]

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — *Biog. Brit.* — W. Scott, *Miscell.* — Chasles, *Hist. du dix-huitième siècle en Angleterre.*

FŒDOR. *Voy.* Fédor.

FŒLIX (*Jean-Jacques-Gaspard*), jurisconsulte français, né à Oberstein (ancien département de la Sarre), le 3 juin 1791, mort à Paris, le 26 mai 1853. Son père était conseiller à la cour royale de Cologne. Après avoir fait ses études à l'université de Trèves, Fœlix fit son droit à la faculté de Coblentz, où il fut reçu licencié en 1812. Il suivit ensuite le barreau, et devint avocat-avoué à Coblentz en 1814. Fœlix vit avec douleur son pays séparé de la France. Il prit le parti de s'établir à Paris en 1826, se fit naturaliser Français en 1829, et fut admis en cette même année au tableau de l'ordre des avocats à la cour royale. Fœlix écrivit alors dans quelques journaux de jurisprudence, notamment dans la *Gazette des Tribunaux* et dans les *Annales de Législation.* Il publia aussi plusieurs ouvrages sur divers points de la législation française, parmi lesquels nous citerons *Le Code Forestier annoté;* Paris, 1827, in-8°; avec la collaboration de M. De Vaulx, aujourd'hui président de la cour impériale d'Alger, — un *Traité des Rentes foncières;* Paris, 1828, in-8°; en société avec M. Henrion, — un *Commentaire sur la loi du* 17 *avril* 1832 *relative à la contrainte par corps;* Paris, 1832, in-8°, etc. Dans le but de faire connaître à la France les principaux ouvrages de droit publiés à l'étranger et les documents législatifs les plus importants qui pourraient s'y produire, Fœlix conçut et réalisa, en 1834, le projet de sa *Revue étrangère de Législation et d'Économie politique*, qu'il publia jusqu'en 1850. Il fut secondé dans cette vaste entreprise par un grand nombre de jurisconsultes français et étrangers. En 1840, MM. Duvergier et Valette furent placés avec Fœlix à la tête de ce recueil périodique, dont le plan fut modifié et où une part plus considérable fut réservée à la législation française. Il prit alors le titre de *Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Économie politique.* L'ouvrage qui a le plus contribué à faire connaître Fœlix est son *Traité du Droit international privé* (1 vol. in-8°), dont la première édition parut en 1843. Elle fut traduite en italien et promptement épuisée. L'auteur en publia une seconde en 1847, et M. Demangeat en donna une troisième; Paris, 1856, 2 vol. in-8°. Enfin, suivant en cela sa préférence pour l'étude du droit public et du droit des gens, Fœlix avait traduit et continué, au milieu des souffrances qui abreuvèrent les dernières années de sa vie, le *Résumé de l'Histoire des Traités de paix* de Martens. Cet ouvrage est resté inédit.

Fœlix a participé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques étrangers, s'occupant de législation et d'économie politique, notamment à la *Kritische Zeitschrift*, de M. Mittermaier.

Fœlix avait reçu le diplôme de docteur en droit de la faculté de Fribourg en Brisgau (grand-duché de Bade) le 11 février 1838, et il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1850. A. Taillandier.

Gazette des Tribunaux du 27 juin 1853 (art. de M. Taillandier). — M. Valette, *Notice sur Fœlix*, en tête du *Catalogue de la bibl. de Fœlix;* Paris, 1854, in-8°. — *La Litterature française contemp.*

FOERSTER (*Charles*), poëte et traducteur allemand, né à Naumbourg, sur la Saale, le 3 avril 1784, mort le 18 décembre 1841. Il fit ses études, d'abord à l'école cathédrale de sa ville natale, ensuite à Leipzig. A la mort de son

père, il accepta une place de précepteur à Dresde. En 1807 il fut attaché à l'école des cadets comme professeur adjoint, puis comme professeur titulaire. Enfin, il devint premier professeur en 1828. Foerster employa ses loisirs à cultiver la poésie et à faire des travaux sur l'histoire de l'art et de l'ancienne littérature allemande. Longtemps il fit paraître ses ouvrages sous le voile de l'anonyme. On a de lui : *Gedichte* (Poésies), traduites de Pétrarque; Leipzig, 1818-1819; — *Sammlung auserlesener Gedichte*, etc. (Collection de Poésies choisies, etc.); Dresde, 1820; — *Auserlesene lyrische Gedichte* (Choix de poésies lyriques); Zwickau, 1821; — une traduction de la *Vita nuova* de Dante; Leipzig, 1841. Foerster donna aussi en 1828 le tome XIV de la *Bibliothek deutscher Dichter* (Bibliothèque des Poëtes allemands), commencée par Guillaume Müller. Ses compositions musicales ont été publiées après sa mort avec un *Avant-propos* de Louis Tieck; Leipzig, 1842, 2 vol.

Biographische und literarische Skizzen aus dem Leben und der Zeit K. Foersters; Dresde, 1846. — *Conversat.-Lexic.*

* **FOERSTER** (*Frédéric*), historien allemand, né à Muenchengosserstaedt, le 24 septembre 1792. Il reçut sa première instruction au gymnase d'Altenbourg, et étudia la théologie à Iéna; puis il s'appliqua à l'archéologie et à l'histoire de l'art militaire. En 1813 il entra avec Théodore Koerner dans le corps franc de Lützow, et comme son ami il publia des chants de guerre pour exciter l'enthousiasme patriotique des Allemands. Blessé dans les campagnes qui suivirent, il fut nommé chevalier de la Couronne de Fer, de Saint-Georges de Russie, et élevé au grade de capitaine. Revenu de Paris, où il avait contribué à l'enlèvement des objets d'art revendiqués par les gouvernements étrangers, il devint professeur à l'école d'artillerie et des ingénieurs de Berlin. Soupçonné d'opinions démocratiques, il perdit cet emploi en 1817, et fut inquiété dans les cours qu'il faisait en qualité de *Privatdocent* (répétiteur universitaire). A dater de 1821, il rédigea la *Neue Berliner Monatschrift* (Nouvelle Gazette mensuelle de Berlin); de 1823 à 1827, il fut rédacteur de la *Voss' sche politische Zeitung* (Gazette politique de Voss), et de 1827 à 1830 de la *Berliner Conversations-Blatt* (Feuille berlinoise de Conversation), en collaboration avec Alexis. Il fit ensuite le voyage d'Italie avec son frère Ernest, et à son retour il fut employé au musée de Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Schlachtenruf an die erwachten Deutschen* (Appel au Combat, adressé aux Allemands tirés du sommeil); 1813; — *Beitraege zur neuen Kriegsgeschichte* (Documents pour servir à une nouvelle histoire de la guerre); 1816; — *Friedrichs d. Gr. Jugendjahre, Bildung und Geist* (Jeunesse, éducation et esprit de Frédéric le Grand); Berlin, 1822; — *Handbuch der Geschichte, Geographie und Statistik des Preussischen Reichs* (Manuel de l'histoire, de la géographie et de la statistique du royaume de Prusse); Berlin, 1820-1822; — *Briefe eines Lebenden* (Lettres d'un Vivant); 1827; — *Albrecht von Wallenstein* (Albert de Wallenstein); 1834; — *Wallenstein's Process*, etc. (Procès de Wallenstein, etc.); Leipzig, 1844; — *Geschichte Friedrich-Wilhelm's, Kœnig von Preussen* (Histoire de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse); 1834; — *Gedichte* (Poésies); 1838; — *Antigone*; Berlin, 1842, en collaboration avec Boeckh et Toelken; — *Leben und Thaten Friedrich's d. Gr.* (Vie et actes de Frédéric le Grand); 1840-1841; — *Christoph Columbus*; 1842-1843; — *Preussens Helden in Krieg und Frieden* (Les Héros de la Prusse en temps de paix et de guerre); Berlin, 1850.

Conversat.-Lex.

* **FOERSTER** (*Ernest-Joachim*), amateur d'art et artiste allemand, frère du précédent, né à Muenchengosserstaedt, le 8 avril 1800. Il étudia d'abord à Iéna et à Berlin la théologie, et en 1822 il se livra à la peinture, pour laquelle il avait un penchant presque exclusif. Devenu ensuite élève de Cornélius à Munich, il fut employé à Bonn aux fresques de l'Aula et à Munich à celles de la Glyptothèque et des Arcades. Puis il fit le voyage d'Italie, qui lui fournit l'occasion d'amasser des matériaux précieux pour l'histoire de l'art, par exemple sa découverte des fresques d'Avanzo dans la chapelle Saint-Georges de Padoue. Revenu en Allemagne, il s'occupa de la publication de plusieurs ouvrages, et collabora avec Schorn au *Kunsblatt* (Feuille des Arts). Allié par mariage à la famille de Jean-Paul Richter, il contribua de 1826 à 1838 à une édition des œuvres posthumes et de la correspondance de ce grand poëte. On a de Foerster : *Wahrheit aus Jean Paul's Leben* (La Vérité tirée de la vie de Jean-Paul); Breslau, 1827-1833; — *Beitraege zur neuern Kunstgeschichte* (Documents pour servir à l'histoire moderne de l'art); Leipzig, 1835; — *Briefe ueber Malerei* (Lettres sur la Peinture); Stuttgard, 1838; — *München, ein Handbuch fuer Fremde und Einheimische* (Munich, Manuel pour les indigènes et les étrangers); Munich, 1838; — *Handbuch für Reisende in Italien* (Manuel des Voyageurs en Italie); 1840; — *Leben der ausgezeichnetsten Maler, Bildhauer und Baumeister* (Vie des Peintres, Sculpteurs et Architectes les plus distingués); Stuttgard, 1843-1849 : c'est une traduction de Vasari; — *Handbuch für Reisende in Deutschland* (Manuel des Voyageurs en Allemagne); 1847; — *Geschichte der deutschen Kunst* (Histoire de l'Art allemand); Leipzig, 1851.

Conversat.-Lex.

FOËS (*Anuce*), en latin **FOESIUS**, célèbre helléniste et médecin français, né à Metz, en

1528, mort en 1595. Issu d'une famille peu fortunée, qui était venue des environs de Trèves s'établir à Metz, il fit ses premières études dans cette dernière ville. Il fut envoyé à Paris à l'âge de douze ans, et suivit pendant huit années les cours de l'université. Après s'être fait dès le collége la réputation d'un bon helléniste, il se décida pour la médecine. Sa profonde connaissance des langues anciennes et son assiduité lui valurent l'estime des deux principaux professeurs de la Faculté, Houiller et Goupil. Ces deux médecins lui procurèrent des livres et des manuscrits. Ils obtinrent pour lui, par l'entremise de Fernel, la permission de copier trois très-anciens manuscrits d'Hippocrate, conservés à la bibliothèque de Fontainebleau. Ils lui procurèrent aussi une copie de celui du Vatican. La médiocrité de fortune de Foës ne lui permit pas de rester à Paris. Se contentant de prendre le grade de bachelier, il revint dans sa patrie en 1552, pour y pratiquer la médecine. Ses compatriotes le nommèrent médecin de la ville. Sa réputation s'étendit au loin. Des princes étrangers lui firent des offres brillantes pour l'attirer à leur cour; mais rien ne put vaincre son attachement à sa ville natale. Foës partageait son temps entre la pratique de la médecine et ses travaux sur les œuvres d'Hippocrate. C'est en grande partie à ses efforts que l'on doit la chute de ce qu'il appelle l'*arabisme*, c'est-à-dire les doctrines de Galien mêlées aux subtilités des médecins arabes. Il contribua au rétablissement de la méthode d'observation, et fit tout pour remettre en honneur les écrits d'Hippocrate. On a de lui : *Hippocratis Coi Liber secundus de morbis vulgaribus*, *difficillimus et pulcherrimus : olim a Galeno commentariis illustratus, qui temporis injuria interciderunt; nunc vero pene in integrum restitutus, commentariis sex et latinitate donatus;* Bâle, 1560, in-8° ; — *Pharmacopœa medicamentorum quæ hodie ad publica medentium munia in officinis exstant*, *tractationem et usum ex antiquorum medicorum præscripto continens;* Bâle, 1561, in-8° : c'est une énumération des médicaments que les apothicaires de Metz devaient avoir dans leurs officines avec les formules pour les préparer; — *Œconomia Hippocratis*, *alphabeti serie distincta*, *in qua dictionum apud Hippocratem omnium, præsertim obscurarum, usus explicatur, et velut ex amplissimo penu depromitur, ita ut lexicon Hippocrateum merito dici possit;* Francfort, 1588, in-fol.; Genève, 1662, in-fol. « Cet ouvrage, dit la *Biographie médicale*, fonda solidement la gloire de son auteur. C'était une grande idée que celle de réunir tous les termes obscurs ou équivoques qu'on rencontre dans les écrits d Hippocrate, et d'en éclairer le sens, non-seulement d'après les meilleurs manuscrits, mais encore avec le secours des ouvrages qui nous restent de tous les autres écrivains de l'ancienne Grèce. Il fallait une aussi vaste érudition que la sienne pour ne pas échouer dans cette entreprise difficile. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de son travail, c'est qu'encore aujourd'hui il est véritablement classique, et que celui qui veut lire Hippocrate dans la langue originale ne saurait se dispenser de le consulter à chaque instant; » — *Magni Hippocratis*, *medicorum omnium facile principis*, *Opera omnia quæ exstant*, *in octo sectiones ex Erotiani mente distributa; nunc recens latina interpretatione et annotationibus illustrata;* Francfort, 1595; 1603-1624; 1657, in-fol.; Genève, 1675, 2 vol. in-fol. L'édition de Genève contient en outre l'*Œconomia*, ainsi que les *Glossaires* d'Érotien, d'Hérodote et de Galien. Un texte pur, des variantes nombreuses et bien choisies, une critique profonde, des commentaires savants et étendus, tels sont les mérites qui recommandent ce grand travail, resté jusqu'à nos jours la meilleure édition d'Hippocrate. Elle n'a été surpassée que tout récemment, par l'excellente édition de M. Littré.

Teissier, *Éloges des hommes savants, tirés de l'histoire de M. De Thou.* — Huet, *De claris Interpretibus*, liv. II. — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.* — Bégin, *Biographie de la Moselle*, t. II.

*FOGARASSY (*Jean*), jurisconsulte et philologue hongrois, né à Käsmárk, en 1801. Du collége réformé de Sarospatak il entra dans la carrière du barreau, devint avocat en 1829, et remplit ensuite diverses fonctions publiques. En 1848 il fut nommé membre du conseil des finances et de la Table supérieure de district de Pesth. D'importants travaux de jurisprudence et de lexicographie le firent élire membre de l'Académie hongroise de 1848. Ses principaux ouvrages sont : *A' magyar nyelo' metaphysicája* (Métaphysique de la langue hongroise); Pesth, 1834; — *Diákmagyar müszókönyo a magyarhoni törveny-es országtudomanybol* (Lexique hongrois-latin pour l'étude du droit et de l'économie politique); Pesth, 1835; — *Magyarhoni magános torvénytudomány elemei* (Principes du droit civil hongrois); Pesth, 1839; — *Potlék* (Supplément) à l'ouvrage précédent; 1841; — *Magyar kereskedési és váltojog* (Droit commercial et de change de la Hongrie); Pesth, 1840; — *A, magyar nyelo' szelleme* (Esprit de la langue hongroise); Pesth, 1845.

Conversations-Lexikon.

FOGEL (*Martin*), et non *Vogel*, comme quelques biographes l'écrivent par erreur, médecin allemand, né à Hambourg, en 1632, mort dans la même ville, le 21 octobre 1675. Destiné à l'état ecclésiastique, il commença par étudier la théologie; mais il l'abandonna pour la médecine, et alla se faire recevoir docteur à Padoue, en 1663. Il revint ensuite dans sa ville natale pratiquer la médecine. En 1672, il fut nommé professeur de logique et de métaphysique

au gymnase de Hambourg. Une mort prématurée l'empêcha d'achever et de publier des ouvrages pour lesquels il avait rassemblé de nombreux matériaux. On a de lui : *Joachini Jungii præcipuæ Opiniones physicæ passim receptæ, breviter quidem sed accuratissime examinatæ*; Hambourg, 1679, in-4°; — *Observatio de submersis non suffocatis;* dans les *Éphémérides de l'Académie des Curieux de la Nature*, n° 115. Bianchi, dans son édition du *Phytobasanos* de Colonna en 1744, a donné un précis de l'*Historia Lynceorum*, laissée manuscrite par Fogel.

Morhof, *Polyhistor*, t. I. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

FOGEL (*Charles-Jean*), fils du précédent, jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se fit recevoir licencié en droit à Orléans, en 1702, et vint pratiquer dans sa patrie. On a de lui : *Disputatio inauguralis de emptione et venditione;* — *Wohleingerichtetes Register ueber alle Woerter und Materien in dem Hamburgischen Stadtbuche* (Registre soigneusement tenu des mots et sujets qui se trouvent dans le livre municipal de Hambourg).

Möller, *Cimbr. litt.*

FOGEL (*Théodore-Jacques* et *Jean-Henri*), érudits allemands, fils du précédent, vivaient dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a d'eux : *Verzeichniss derer* 300 *hamburgischer Stadtkinder* (Indication sur 300 enfants de la ville de Hambourg); Hambourg, 1735, in-8°; — *Verzeichniss derer Hamburger welche an fremden Orten zu geistlichen Ehrenstellen befoerdert worden* (Liste des Hambourgeois qui sont parvenus à des dignités ecclésiastiques dans les pays étrangers); ibid., 1738, in-4°. Théodore-Jacques a publié la *Bibliotheca Hamburgensium eruditione et scriptis clarorum;* ibid., 1738, in-fol.

Thiess, *Hamburg. gel. Gesch.*

FOGELBERG et non **FOGELBERT** (*Beng*), sculpteur suédois, né à Gottenborg, le 8 août 1787, mort à Trieste, le 22 décembre 1854. Son père, qui était fondeur, voyant qu'il avait plus de goût pour les arts du dessin que pour son métier, l'envoya en 1801 à l'École des Beaux-Arts de Stockholm. Recommandé en même temps à un sculpteur de talent, nommé Serghel, le jeune Fogelberg puisa auprès de celui-ci son enthousiasme pour les types antiques et son goût pour l'étude sévère de la nature. Il désirait ardemment aller visiter les chefs-d'œuvre de l'art et les grandes écoles; cependant, ce ne fut qu'en 1818 qu'il obtint de son gouvernement une pension qui lui permît de voyager. Après un court séjour en Allemagne, il se rendit à Paris, resta dix-huit mois dans l'atelier de Guérin, et passa ensuite dans celui du sculpteur Bosio. Pressé d'aller en Italie, il partit en 1820, et bientôt s'installa à Rome, qui devint sa patrie adoptive, tant était vive son admiration pour les chefs-d'œuvre dont il y était entouré. Après divers travaux, un *Mercure endormant Argus*, qu'il envoya en Suède, attira sur lui la bienveillance de son souverain, qui lui commanda quelques ouvrages destinés à orner son pays. Jusque là il s'était inspiré des sujets de la mythologie antique; il fallait maintenant concilier ses types classiques avec les légendes scandinaves, et entrer dans une sphère nouvelle, encore étrangère à l'art. Il y trouva de nouveaux succès : on admira ses statues d'*Odin*, de *Thor* et de *Balder*, ces deux dernières surtout. Son talent eut ensuite à s'exercer sur des figures historiques de sa nation, et il sut non-seulement rendre le caractère particulier de chaque personnage, mais aussi concilier les exigences du costume avec les lois sévères de l'art. En 1854, il revint dans son pays natal, qu'il n'avait depuis son premier voyage revu qu'une fois, en 1845 : un ordre du roi avait exigé ce nouveau voyage. Après avoir été l'objet d'un véritable triomphe, il retourna en Italie, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie et termina subitement ses jours à Trieste. Outre les statues déjà citées, son œuvre se compose des morceaux suivants : *Amour à la coquille;* — *Hébé;* — *Baigneuse* (c'est un de ses ouvrages les plus estimés); — — *Vénus; Apollon Citharède;* — *Vénus à la pomme;* — *Psyché* (cette statue est son morceau capital); — *Pâris se préparant à juger les trois déesses;* — *Balder;* — *Burger-Jall*, fondateur de Stockholm; — *Gustave-Adolphe;* — *Charles XII*, esquisse en plâtre; — *Charles XIII;* — *Charles-Jean XIV*. La riche collection de médailles que Fogelberg avait rassemblées fut achetée par le roi Louis de Bavière, et se trouve à Munich. GUYOT DE FÈRE et P. L. MÖLLER (de Copenhague).

G. Planche, *Revue des Deux Mondes*, ann. 1855. — *Journal des Arts*, 1855. — *Journal des Débats*, du 22 janvier 1855.

FOGGINI (*Pierre-François*), archéologue italien, né à Florence, en 1713, mort à Rome, le 31 mai 1783. D'abord destiné aux beaux-arts, il préféra la prêtrise, et se fit recevoir à Pise docteur en théologie. Ses premiers ouvrages sur l'histoire ecclésiastique, et surtout son édition du fameux manuscrit de Virgile conservé à la bibliothèque de Florence, attirèrent l'attention des archéologues, et le firent admettre dans la plupart des académies de l'Italie. En 1742, il refusa la place de professeur d'histoire ecclésiastique à Pise, et accepta celle de sous-bibliothécaire de la Vaticane à Rome. Benoît XIV, qui appréciait son mérite, le plaça dans l'académie de l'histoire pontificale. Mais, au lieu de se consacrer à cette histoire, Foggini s'occupa de l'examen des manuscrits du Vatican, et en tira des ouvrages inédits. Pie VI, à son avénement au trône pontifical, le choisit pour camérier secret. En 1775, il succéda à Bottari comme bibliothécaire de la Vati-

cane. Son grand âge et ses infirmités le firent dispenser des charges de cette place, dont il n'eut que le titre et les émoluments. On a de Foggini : *De primis Florentinorum Apostolis Exercitatio singularis;* Florence, 1740, in-4°; — *De Romano D. Petri Episcopatu;* Florence, 1741, in-4°; — *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus a Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus, qui nunc Florentiæ in bibliotheca Mediceo-Laurentiana asservatur;* 1741, in-4° : c'est un fac-simile du *codex Mediceus* sur lequel Heinsius a écrit une savante dissertation insérée par Burmann dans son édition de Virgile. Le manuscrit original paraît être plus ancien que celui même du Vatican. Il semble avoir appartenu à Rodolphe Pius, cardinal du temps de Paul III. Rodolphe le légua à la Vaticane, d'où il passa, on ne sait comment, à la Laurentiane; — *La Vera istoria di S. Romolo, vescovo e protettore di Fiesole, liberata delle calunnie,* etc.; Rome, 1742, in-4°; — *S. Epiphanii De XII gemmis rationalis summi sacerdotis Hebræorum, liber ad Diodorum, ex antiqua versione latina;* Rome, 1743, in-4°; — *S. Epiphanii Salomonis, in Cypro episcopi, Commentarius in Canticum canticorum, ex antiqua versione latina;* Rome, 1750, in-4°; — *Appendix Historiæ Byzantinæ;* Rome, 1777; — *Fastorum anni Romani a Verrio Flacco ordinati Reliquiæ ex marmorearum tabularum fragmentis Prænestæ effossis, una cum Verrii Flacci operum fragmentis omnibus, quæ exstant, ac fastis romanis singulorum mensium;* Rome, 1779, in-fol.

Elogio di P. F. Foggini; Florence, 1784, in-8°. — Sax, *Onomasticon liter.*, t. VII, p. 2.

FOGLIANI (*Louis*), écrivain sur la musique italien, né à Modène, vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1540. Il était très-versé dans les langues anciennes. On a de lui : *Musica theorica, docte simul ac dilucide pertractata, in qua quamplures de harmonicis intervallis non prius tentatæ continentur speculationes;* Venise, 1529, in-fol. C'est un traité des proportions et des consonnances musicales, et de la division du monocorde. Les principes développés par Fogliani sont conformes à ceux de Ptolémée. Tiraboschi cite de lui un autre traité sur la musique resté inédit et intitulé : *Refugio di dubitanti.*

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

FOGLIANI (*Louis*), littérateur italien, né à Modène, en 1630, mort à Reggio, le 9 mars 1680. Il fut d'abord juge dans sa ville natale, puis il devint lieutenant à Reggio. On a de lui : *In obitum S. principis Almerici Estensis et card. Julii Mazarini Elegia;* Reggio, 1661, in-4°; — *Saggio delle glorie del S. Alfonso IV, duca di Modena, orazione;* Reggio, 1663, in-4°.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese.*

FOGLIETA (*Uberto*), historien italien, né à Gênes, en 1518, mort le 5 septembre 1581. Il était issu d'une famille noble et illustre. Il alla faire ses études à Rome et à Pérouse, et s'occupa particulièrement de jurisprudence. On a très-peu de détails sur sa vie. Quelques biographes ont prétendu qu'il était prêtre, mais ce fait paraît fort douteux. De retour dans sa patrie, il s'y fit connaître par des écrits presque tous consacrés à la gloire de Gênes. Il n'en fut pas moins banni. La cause et la date de son exil sont inconnues. Il retourna à Rome, et trouva dans le cardinal Hippolyte d'Este un protecteur zélé, qui le mit à l'abri du besoin pour le reste de sa vie. On a de lui un grand nombre d'opuscules historiques publiés d'abord séparément, puis réunis sous le titre de : *Uberti Folietæ Opera subseciva, opuscula varia, de Linguæ Latinæ usu et præstantia; clarorum Ligurum Elogia;* Rome, 1579, in-4°. On a encore de Foglieta : *De Causis Magnitudinis Turcarum Imperii, ad M.-Antonium Columnam cardinalem,* imprimé plusieurs fois en Italie et réimprimé par les soins de David Chytræus, avec des additions; Rostock, 1594, in-8°; — *De Philosophiæ et Juris civilis inter se Comparatione Libri tres;* Rome, 1586, in-4°; — *De sacro Fœdere in Selimum Libri quatuor, necnon variæ expeditiones in Africam cum Melitæ obsidione;* Gênes, 1587, in-4°; — *Conjuratio J.-L. Flisci; Tumultus Neapolitani; Cædes P.-L. Farnesi, Placentiæ ducis;* Naples, 1571; — *Historiæ Genuensium Libri XII, ad Joannem-Andream Auriam, Melphiæ principem;* Gênes, 1585, in-fol. Cette histoire, écrite dans un latin simple et élégant, est le meilleur ouvrage de Foglieta. Elle a été traduite en italien par Serdonati; Gênes, 1597, in-fol. Grævius l'a insérée dans son *Thesaurus Antiquit.* et *Histor. Ital.*, ainsi que tous les opuscules historiques de Foglieta.

Teissier, *Éloges des hommes savants, tirés de l'histoire de M. De Thou.* — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,* t. XXI. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana,* t. VII, part. II, p. 345.

* **FOGOLINO** (*Marcello*), peintre et graveur de l'école vénitienne, né à Vicence, vivait en 1530. Quelques biographes lui donnent à tort les noms de *Figolino* et *Fogalino* et les prénoms de *Giovanni-Battista;* une *Vierge glorieuse* du musée de Berlin est signée *Marcellus Fogolinus,* et deux de ses gravures existant au cabinet de Vienne portent les noms de *Marcello Fogolino,* ainsi que deux de ses tableaux à Vicence. Cet artiste déploya dans ses ouvrages un caractère très-original, beaucoup de variété dans ses costumes et ses physionomies; il avait une grande intelligence des effets de lumière et de perspective; ses détails sont exécutés avec un fini précieux. Il peignit avec un égal talent l'histoire, le paysage et l'ornement. On regarde comme son chef-d'œuvre son *Adoration des Mages*, grande composition, enrichie d'une splendide architecture et d'un très-beau paysage; sur une frise

divisée en trois compartiments sont représentées l'*Annonciation*, l'*Adoration des Bergers* et la *Fuite en Égypte*. Ce beau tableau est au musée de Vicence. E. B—N.

Ridolfi, *Vite de' Pittori Veneti*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Zani, *Materiali per la storia dell' Incisione*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — G.-B. Berti, *Nuovo Guida per Vicenza*.

FOHI. *Voyez* FOU-HI.

FOHLEN. *Voyez* FOLLEN.

FOIGNY (*Jean* DE), imprimeur et traducteur français, né à Reims, vivait au seizième siècle. Dévoué aux princes de la maison de Lorraine, il publia beaucoup de libelles composés par les écrivains du parti de la Ligue. On a de lui : une *Traduction françoise de l'Oraison funèbre prononcée à Rome aux obsèques de François de Lorraine, duc de Guise, par Jules Poggius*; Reims, 1563, in-8° ; — *Le Sacre et couronnement du roi de France* (Henri III), *avec les cérémonies et prières qui se font en l'église de Reims;* Reims, 1575.

Un autre imprimeur de la même famille, *Jacques* DE FOIGNY, a publié un ouvrage intitulé : *Les Merveilles de la vie, des combats et victoires d'Ermine, citoyenne de Reims* ; Reims, 1648, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, I, 4973; II, 25960; III, 32298.

FOIGNY (*Gabriel*), ou **COGNY**, romancier français, né en Lorraine, vers 1640, mort vers 1692. D'abord cordelier en Lorraine, il s'enfuit en Suisse vers 1667, embrassa le protestantisme, et devint chantre de l'église de Morges. Il en fut chassé pour cause d'inconduite, et passa à Genève, où il vécut en donnant des leçons d'allemand. Ses *Aventures de Jacques Sadeur* faillirent l'en faire expulser, à cause des passages impies et licencieux qu'elles contenaient. On l'y toléra cependant encore plusieurs années; mais il finit par s'enfuir, « en laissant à sa servante, dit l'abbé Chaudon, des marques scandaleuses de leur commerce ». Il se retira en Savoie, et s'enferma dans un couvent, où il mourut. On a de lui : *L'Usage du jeu royal de la Langue Latine, avec la facilité et l'élégance des langues latine et française;* Lyon, 1676, in-8°; — *La Terre australe connue, c'est-à-dire la description de ce pays inconnu jusque ici, de ses mœurs et de ses coutumes, par M. Sadeur, avec les aventures qui le conduisirent sur ce continent, et les particularités du séjour qu'il y fit durant trente-cinq ans et plus;* Vannes (Genève), 1676, in-12. Ce roman, plus scandaleux qu'intéressant, fut plusieurs fois réimprimé à la fin du dix-septième siècle; il est aujourd'hui justement oublié.

Bayle, *Dictionn. hist. et crit.*, à l'article SADEUR. — Barbier, *Dictionn. des Anonymes ; Examen critique des Dictionn. historiques.*

FOINARD (*Frédéric-Maurice*), théologien français, né à Conches (Normandie), vers 1683, mort le 19 mars 1743. Il était savant dans la théologie et la philosophie, et possédait parfaitement, outre plusieurs langues modernes, le latin, le grec et l'hébreu. Il devint curé à Calais, et mourut sous-principal du collége du Plessis à Paris. Il fut enterré en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Voici ses principaux ouvrages : *Projet d'un nouveau Bréviaire, avec des observations sur les bréviaires anciens et nouveaux;* Paris, 1720, in-12; — *Analyse du Bréviaire ecclésiastique, dans laquelle on donne une idée précise et juste de cet ouvrage;* Paris, 1726, in-12 ; — *Breviarium ecclesiasticum, editi jam prospectus executionem exhibens, in gratiam ecclesiarum in quibus nova facienda erit breviariorum editio; Embricæ, sumptibus Arnoldi Nicolai* (*scilicet* Arnoul du Bois *et* Phil.-Nicolas Lottin, le premier imprimeur à Amsterdam, le second à Paris); 1726, 2 vol. in-8° ; — *La Genèse en latin et en françois, avec une explication du sens littéral et du sens spirituel, tirée de l'Écriture et de la tradition;* Paris, 1732, in-4° (très-rare), et 2 vol. in-12. « Cet ouvrage, dit Moréri, fit du bruit et fut supprimé, parce que l'auteur, après l'approbation donnée, avait inséré dans son *Explication* bien des idées hasardées et singulières, principalement par rapport au *sens spirituel*. L'abbé Foinard fut obligé de se cacher pendant quelque temps, et ce contre-temps a empêché qu'il n'ait donné les autres livres de la Bible, sur lesquels il avait travaillé dans le même goût » ; — *La Clef des Pseaumes, ou l'occasion précise à laquelle ils ont été composés, avec les preuves sur lesquelles on s'appuie, les objections que l'on peut faire, et les réponses à ces objections;* Paris, 1740, in-12. Cette brochure n'était que l'annonce de l'ouvrage suivant : *Les Pseaumes, dans l'ordre historique, nouvellement traduits de l'hébreu, et insérés dans l'histoire de David et dans les autres histoires de l'Écriture Sainte, auxquels ils ont rapport, avec des Arguments et des Sommaires qui en marquent l'occasion précise et le sujet, et des prières à la fin de chaque pseaume tirées d'anciens manuscrits du Vatican, lesquels en renferment l'abrégé et en font recueillir le fruit; on y a joint une table historique et géographique où l'on explique le nom des lieux et des personnes dont il est parlé dans les Pseaumes et plusieurs autres tables qui peuvent rendre l'usage de ce livre plus commode et plus utile;* Paris, 1742, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Quérard, *La France littéraire*.

FOIX, en latin *Fuxum* (Comtes DE), ancienne famille française, qui remonte au onzième siècle (1). Parmi les principaux membres, on remarque :

Roger, mort en 1064, hérita en 1050 de son

(1) La plus ancienne monnaie que l'on connaisse de la

oncle Pierre-Roger, comte de Carcassonne, la partie du Carcassez qui lui manquait (pays de Foix), et prit dès lors le titre de *comte de Foix*. Le premier il fixa sa résidence dans le château de Foix, autour duquel s'étendait la ville, soumise à la puissance de l'abbaye de Saint-Volusien. Le trône des califes d'Espagne commençait alors à chanceler; Roger profita de leurs revers pour consolider son pouvoir au pied de l'immense boulevard qui le protégeait contre eux, et où il se tenait comme la sentinelle avancée de l'Europe chrétienne. Il mourut en 1064, sans laisser d'enfants de sa femme Amyca.

Son frère *Pierre* lui succéda, et mourut en 1070.

Roger II, fils aîné de Pierre et de Ledgarde, posséda le comté de 1070 à 1125. Après de longs démêlés avec Ermengarde, sa cousine, épouse de Raimond-Bernard, vicomte d'Albi et de Nîmes, à laquelle il disputait le comté de Carcassonne, comme fief masculin, il renonça à ses prétentions en 1095, quand la voix de Pierre l'Ermite invita les chrétiens à tourner leurs armes contre les infidèles, et se hâta de rejoindre parmi les princes qui marchaient à la tête de la croisade. Un puissant motif stimulait sa piété : le légat puis le pape Pascal II l'avaient frappé d'excommunication, comme coupable d'avoir usurpé des biens ecclésiastiques. Il ne restitua une partie de sa proie qu'en 1108, et partit pour la guerre sainte sans avoir reçu l'absolution. A son retour, il fonda la ville de Pamiers, dont le nom était un souvenir de l'Orient, puisqu'il rappelait celui d'Apamé, capitale de la seconde Syrie. Roger mourut en 1125, après s'être, par de riches donations, réconcilié avec l'Église. Il laissa trois fils.

Roger III, fils aîné du précédent, mort en 1141. Il porta le titre de comte de Foix, et fit revivre les prétentions de sa maison sur la seigneurie de Carcassonne. Il posséda d'ailleurs l'héritage paternel par indivis avec ses frères.

Roger-Bernard Ier, fils du précédent et de Ximène de Barcelone, succéda à son père, et mourut en 1188. En 1151 il reconnut la suzeraineté du comte de Barcelone, quoique ses États fussent originairement dans la mouvance des comtes de Toulouse. En 1167, Raymond V de Toulouse disposa en sa faveur de la ville de Carcassonne, du Carcassez, du Rasez, et de tous les biens de son vassal Roger, fils de Raymond-Trencavel, qu'il voulait punir de l'hommage qu'il avait rendu au roi d'Aragon. Recevant de toutes les mains, Roger-Bernard se laissa, en 1185, investir par Alphonse II, roi d'Aragon, du gouvernement du marquisat de Provence. Enfin, dès l'année 1168, il avait été appelé en paréage pour le haut domaine de la ville de Foix, par l'abbé de Saint-Volusien.

Raymond-Roger, fils unique du précédent et de Cécile de Carcassonne, leur succéda, et mourut en mars ou avril 1223. Entreprenant et brave comme ses aïeux, il passa pour l'un des plus habiles capitaines de son siècle. Il alla, en 1190 faire ses premières armes en Terre Sainte, à la suite de Philippe-Auguste. De retour en France il guerroya sans succès contre les comtes de Comminges et d'Urgel; puis il se lia d'amitié avec Raymond VI, comte de Toulouse, son suzerain, et cette union intime lui fit jouer un des principaux rôles dans les sanglantes poursuites exercées sur les albigeois. En 1209, sur les accusations d'hérésie et d'impiété formulées par l'abbé de Saint-Antonin de Pamiers contre le comte de Foix, dont la mère et la sœur pratiquaient ouvertement les nouvelles doctrines, Simon de Montfort entra sur son territoire. Dans la première terreur qu'inspirait alors le massacre de Béziers, le comte Raymond-Roger n'osa pas tenir la campagne, et se retira dans la partie la plus inaccessible de ses États, tandis que le clergé catholique de ses principales villes s'empressai autour du chef des croisés. Celui-ci fut reç sans combat dans Pamiers et dans Albi. Le château de Mirepoix lui fut aussi livré, et Montfort en investit Gui de Lévis, son maréchal, la postérité duquel ce fief est demeuré, avec le titre de comté. Raymond-Roger demanda enfin à traiter; ses propositions furent d'abord agréées, mais Montfort, voyant arriver de nouveaux croisés, jeta bientôt le masque. Pendant qu'il recommençait les hostilités contre le comte de Toulouse, il déclara toute négociation rompue avec le comte de Foix, en l'accusant d'avoir assassiné l'abbé d'Eaulnes, qui avait été le négociateur du traité entre eux. C'était Simon lui-même qui avait commis ce crime.

En 1211, Raymond VI renouvela son alliance avec le comte de Foix, qui, ainsi que son fils lui fut un utile auxiliaire, surtout pendant les siéges de Lavaur et de Toulouse. Pour faire oublier son échec devant cette dernière ville, Simon de Montfort porta encore ses ravages dans le pays de Foix, qu'il mit à feu et à sang. Pendant ce temps, le comte Raymond-Roger parut avec Raymond VI devant Castelnaudary, et y battit et dispersa à deux reprises les chevaliers croisés (1212). Montfort se vengea, comme l'année précédente, en recommençant à désoler les terres de ce redoutable ennemi. En 1214, Raymond-Roger assista avec son fils aîné, Roger-Bernard au jugement que le conseil des seigneurs languedociens prononça contre Baudouin, frère de Raymond VI, comte de Toulouse. Baudouin arrêté en flagrant délit de trahison par le sire d'Olme et convaincu de liaison avec les croisés

ville de Foix remonte à l'époque mérovingienne : c'est un triens sur lequel on lit d'un côté, autour d'une croix, RANEPERTO, et de l'autre, autour d'une tête tournée à droite, CASTRO FVSII. Il faut ensuite descendre jusqu'au douzième siècle pour trouver une pièce frappée à Foix : c'est un denier de Roger III, fabriqué à l'imitation de ceux de Toulouse. On y voit, d'un côté, un astre avec la légende R. COMES, et de l'autre une croix pommetée à chaque extrémité de trois besants, et dépassant le champ. Autour, on lit le nom de la ville : FVXII.

fut condamné à mort, et les deux comtes de Foix le pendirent immédiatement à un noyer. La même année, cependant, Raymond-Roger se réconcilia avec l'Église, de même que ses alliés, les comtes de Toulouse, de Comminges et de Roussillon, en faisant sa soumission au légat Pierre de Bénévent, auquel il remit son château de Foix, comme caution de sa sincérité. Ensuite il se rendit au concile de Latran, pour demander la restitution de ses domaines usurpés par le chef de la croisade. On ne les lui rendit qu'à titre provisoire, et dès l'année 1217 Montfort, qui se refusait aux restitutions ordonnées par le concile, déclara de nouveau la guerre à Raymond-Roger. Le château de Montgrenier, défendu par le fils de ce dernier, fut emporté après six semaines de résistance. Toutefois, pendant le siége de Toulouse et à la journée de Basiége, Raymond-Roger prit d'éclatantes revanches contre les croisés. En 1223 il fit en hiver le siége de Mirepoix, dont il parvint à se rendre maître; mais les fatigues qu'il avait endurées pendant cette expédition le menèrent au tombeau. Son nom se rencontre parmi ceux des poëtes provençaux, dont il fut le protecteur et l'émule.

Roger-Bernard II, dit *le Grand*, fils du précédent, mourut en 1241. Lorsqu'il succéda à son père, il s'était depuis longtemps signalé contre les croisés. Dès le printemps de 1223, il s'allia avec le successeur de Raymond VI, pour chasser Amaury de Montfort qui, enfermé dans Carcassonne, dut traiter, le 14 janvier 1224, avec ces deux seigneurs. Le jeune Trencavel, vicomte de Béziers et de Carcassonne, placé sous la tutelle du comte de Foix, reprit alors possession de son patrimoine. En 1226, quand Raymond VII vit s'avancer contre lui la formidable armée de Louis VIII, roi de France, le comte de Foix, auquel il avait concédé de nouveaux fiefs, était son unique allié; et tous deux furent excommuniés au concile de Narbonne. Le comte de Toulouse, ayant acheté son pardon de l'Église et du roi par les plus honteuses concessions (1229), prit en outre l'engagement de tourner ses armes contre Roger-Bernard, et saisit sur lui, en qualité de suzerain, les terres de Foix, en deçà du Pas de la Barre. Mais, tout en lui faisant la guerre, il travailla et réussit à lui faire obtenir la paix à des conditions pareilles à celles que lui-même avait souscrites (16 juin). Roger-Bernard fut excommunié de nouveau en 1237, pour avoir refusé de répondre à une assignation des inquisiteurs, et n'obtint son absolution qu'en 1240, après avoir comparu devant leur tribunal. Il mourut l'année suivante, dans l'abbaye de Bolbone, où il avait pris l'habit monastique.

Roger IV, fils et successeur du précédent, mourut le 25 février 1265. Il fit hommage à Raymond VII pour la partie de ses domaines située en deçà du Pas de la Barre, et au roi de France pour les terres du Carcassez. Arrivé au pouvoir dans un moment où une vaste ligue se formait contre le roi dans les pays de la *Langue d'Oc*, il fut un des premiers à promettre son assistance au comte de Toulouse. Mais le combat de Taillebourg frappa cette ligue d'un coup mortel; Roger, effrayé, ne tarda pas à faire sa paix avec Louis IX, et déclara qu'il voulait dépendre désormais du roi de France. Raymond protesta contre le traité qui fut conclu sur cette base, non-seulement comme suzerain, mais comme propriétaire d'une partie du pays de Foix, et somma, en 1245, son infidèle allié de lui restituer ses domaines. Mais l'affaire en demeura là, parce que la force n'appuyait pas cette réclamation. En 1251 Roger guerroya, sans succès, contre le roi d'Aragon, et en 1256 contre son beau-frère le comte d'Urgel.

Roger-Bernard III, fils et successeur du précédent, mourut le 3 mars 1302. Il figura parmi les meilleurs poëtes du treizième siècle, et fut plus favorisé des muses que de la fortune; de concert avec Géraud V, comte d'Armagnac, son beau-frère, il brava à plusieurs reprises Philippe le Hardi, qui marcha contre lui. Le roi d'Aragon et le vicomte de Béarn, beau-père de Roger-Bernard, vinrent à la rencontre du roi de France, et dans une conférence on convint que le comte viendrait se remettre à la discrétion du monarque. Dès qu'il parut, on se saisit de sa personne, et il fut conduit à la tour de Carcassonne, pieds et poings liés. Il ne recouvra qu'en 1273 sa liberté et ses États. En 1280 il entra dans la ligue des seigneurs catalans contre Pierre III d'Aragon, qui le fit prisonnier. Dix ans après il commença la guerre avec la maison d'Armagnac, au sujet de la vicomté de Béarn, que Gaston VII, seigneur de ce pays, lui avait léguée; il mourut maître de la province en litige.

Gaston Ier, fils du précédent et de Marguerite de Béarn, mourut le 13 décembre 1315. En succédant à son père, il hérita de sa querelle contre les Armagnac. Pour rétablir la paix entre les deux adversaires, il fallut successivement un arrêt de Philippe le Bel (23 janvier 1304), une sentence d'excommunication prononcée par le pape Clément V contre Gaston (1308), et un arrêt du parlement de Paris, assemblé à Cachan (26 avril 1309), à la suite duquel ce comte fut emprisonné au Châtelet. Élargi au prix de quelques soumissions, il suivit, en 1315, Louis X à la guerre de Flandre, et mourut au retour de cette expédition. Il avait épousé Jeanne d'Artois.

Gaston II, fils aîné du précédent, auquel il succéda, mourut en septembre 1343. Ce fut sous son règne que se terminèrent les différends des maisons de Foix et d'Armagnac (19 octobre 1329). Gaston répondit ensuite à l'appel des Navarrais, en lutte avec les Castillans, et il leur assura la victoire à la journée de Tudela (1335). Deux ans après, il rendit à la France, dans la guerre contre les Anglais, d'éminents services, que le roi récompensa par le don de la moitié

de la vicomté de Lautrec (27 octobre 1337); enfin, en 1343, il alla secourir Alphonse XI, roi de Castille, qui assiégeait les Maures dans Algésiras. La mort le frappa à Séville, au milieu de ses glorieux exploits.

Gaston III, surnommé *Phébus* (à cause de sa beauté), fils du précédent, né en 1331, mort en août 1391. Il succéda à son père, sous la tutelle d'Éléonore de Comminges, sa mère. Il fit ses premières armes contre les Anglais pendant l'invasion de 1345, et le roi sembla dès lors attacher un grand prix à son amitié; car, après avoir congédié ses gens d'armes, il nomma Gaston et Bertrand de l'Ile-Jourdain ses lieutenants spéciaux et généraux en Gascogne, Agenais, Bordelais, et autres parties de la Langue d'Oc (*lettres* du 31 décembre 1347). En 1349, il épousa Agnès, fille de Philippe III, roi de Navarre, qu'il abandonna dans la suite. Soupçonné de conspirer contre la France avec Charles le Mauvais, son beau-frère, il fut, en 1356, enfermé au Châtelet de Paris. Rendu à la liberté un mois après, il alla courir les aventures avec le captal de Buch à la croisade de l'ordre Teutonique, contre les Prussiens. De retour à Châlons en 1358, il délivra les princesses de la famille royale, assiégées dans le marché de Meaux par les *Jacques;* et il fut forcé de partir en toute hâte combattre le comte d'Armagnac, avec lequel les éternelles dissensions des deux familles étaient ravivées au sujet du comté de Bigorre. La journée de Launac (5 décembre 1372) décida entre les deux compétiteurs. Gaston remporta une victoire complète, et fit prisonnier son rival, qui dut lui payer une indemnité d'un million de livres.

En 1374, après s'être assez longtemps ménagé une prudente neutralité entre les Anglais et les Français, Gaston se décida à donner un gage de dévouement au sénéchal, duc d'Anjou; et ce gage fut un acte de perfide cruauté exercé sur Arnaud de Berne, son parent, gouverneur du château de Lourdes pour les Anglais Charles V craignit cependant que l'antique haine des maisons de Foix et d'Armagnac ne finît par jeter la première dans le parti de l'Angleterre; il mit donc tous ses soins à les réconcilier, et il les engagea, en 1376, à prendre le duc d'Anjou pour arbitre. Le 12 novembre une trêve fut signée entre les deux comtes, le 25 janvier Gaston s'engagea à servir le roi contre les Anglais moyennant une somme de 100,000 francs, et le 3 février suivant la paix entre lui et Jean d'Armagnac fut publiée. Le fils du comte de Foix épousa la fille de Jean, Béatrix, dite *la gaie Armagnanaise*. Pour achever de pacifier les esprits, le roi nomma, en 1380, Gaston son lieutenant général dans le Languedoc, malgré les témoignages manifestes du mécontentement des princes du sang, accoutumés à exploiter à leur profit ce riche gouvernement. Mais Charles V étant mort le 16 septembre de la même année, un des premiers actes de la régence du duc d'Anjou fut de remplacer Gaston par Jean, duc de Berry. En apprenant cet affront, l'impétueux Gaston prit sur ce qu'il avait à faire l'avis des notables convoqués à Toulouse : la majorité encouragea le comte à résister, et mit à sa disposition des troupes et de l'argent. Gaston Phébus marcha alors à la rencontre du duc Jean de Berry, et, l'ayant joint dans les plaines de Reve (15 ou 16 juillet 1381), le battit complétement. Un accord ménagé par le cardinal d'Amiens termina ces malheureuses hostilités, et Gaston consentit à se retirer dans ses montagnes. Il ne songea plus qu'à se reposer dans sa cour, dont les splendeurs ont été si bien décrites par Froissart. Ses instants s'écoulaient entre la chasse et la poésie, lorsqu'en 1382, égaré par les fausses dénonciations d'Yvain, un de ses bâtards, le comte de Foix fit arrêter son fils unique, Gaston, comme coupable d'avoir voulu l'empoisonner, à l'instigation de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Le jeune prince, cruellement maltraité par son père, se laissa mourir de faim dans sa prison. Plus tard son innocence fut reconnue.

En 1390, Gaston reçut dans son château de Mazères Charles VI avec sa cour. Après plusieurs conférences secrètes, le comte et le roi signèrent un acte (5 janvier 1390) dont les articles ne devaient être mis au jour qu'après la mort de Gaston. Le roi s'engagea à lui donner la jouissance viagère du comté de Bigorre et à lui payer la somme de cent mille francs d'or; à ces conditions, le comte fit donation à Charles après sa mort, du comté de Foix, des vicomtés de Béarn, Marsan, Gavardan et Lautrec, et de tous ses autres domaines. Un an ne s'était pas écoulé depuis ce traité, que Gaston mourut d'apoplexie, dans l'hôpital de Riom (près d'Orthez), au retour d'une chasse.

Cet exercice était la passion favorite de Gaston; ses équipages de chasse surpassaient en magnificence ceux des princes les plus riches; ses écuries ne nourrissaient pas moins de deux cents chevaux, la plupart destinés à cet usage et il avait de douze à seize cents chiens. Froissart lui amena d'Angleterre quatre lévriers, dont il nous a conservé les noms. Les oiseaux de fauconnerie étaient aussi élevés avec grand soin au château d'Orthez. Enfin, Gaston nous a laissé un monument intéressant de son profond savoir en vénerie : c'est un traité complet et méthodique, dans lequel le comte expose les préceptes de cet art. Cet ouvrage est connu sous le titre de *Miroir de Phébus, des déduicts de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proie*. On y lit « qu'elle (la chasse) sert à fuir les péchés mortels. Or, qui fuit les sept péchés mortels selon notre foy, il doit estre saulve. Doncques bon veneur aura en ce monde joye, léesse et déduit, et après aura paradis encore. » La Bibliothèque impériale de Paris en conserve un manus-

crit précieux, orné de miniatures, et une dizaine d'autres qui n'offrent rien de remarquable, sauf un d'un format plus petit que celui du premier et des dessins d'une grande fraîcheur de coloris. Cet ouvrage a été plusieurs fois imprimé. Son style emphatique et embrouillé a donné naissance au proverbe *faire du Phébus*.

Matthieu, comte de Castelbon et de Foix, mort en 1398. Tous les domaines des comtes de Foix devaient alors retourner au roi de France Charles VI, en vertu de la donation que Gaston Phébus lui en avait faite (1390); mais ce monarque, ou plutôt le duc Jean de Berry, qui gouvernait le royaume, les céda, par lettres datées de Tours, le 20 décembre 1391, moyennant une somme, à Matthieu, fils de Bernard II, vicomte de Castelbon et arrière-petit-fils de Roger Ier, comte de Foix. Matthieu mourut sans enfants.

Isabelle, sœur du précédent, femme d'*Archambault de Grailly*, captal de Buch et sénéchal de Guienne pour Richard II, se porta comme héritière des biens de sa maison. Mais le maréchal de Sancerre eut ordre de s'opposer à ce que cette belle succession passât dans une maison qui s'était toujours montrée hostile à la France. Il saisit donc la plus grande partie des domaines de Foix. Toutefois, le 10 mars 1401, Archambault ayant fait ses soumissions, le parlement de Paris lui accorda mainlevée ainsi qu'à sa femme, et l'admit à faire hommage au roi, comme comte de Foix, après qu'il eut déclaré s'attacher à la fortune de la France. Archambault mourut en 1412.

Jean de Grailly, fils aîné des précédents, mort le 4 mai 1436. A peine en possession du comté, il fut nommé capitaine général du roi en Languedoc et en Guienne, et reçut ordre de faire la guerre au comte d'Armagnac, mission qu'il remplit avec plus d'empressement que de succès. En 1415, Armagnac, rival du duc de Bourgogne, se hâtant de retourner à Paris pour y rendre à son parti sa première vigueur, fit la paix avec Jean, au château de Mazères, le 6 décembre. En janvier 1419, Charles VI et le dauphin (depuis Charles VII) nommèrent encore, chacun de son côté, le comte de Foix, gouverneur général aux pays de Languedoc, d'Auvergne et de Guienne. La conduite équivoque qu'il tint entre le parti du duc de Bourgogne et celui du dauphin engagea bientôt ce dernier à lui enlever ces fonctions (1420). Le comte s'y maintint néanmoins, par un traité signé, le 3 mars 1422, avec les rois de France et d'Angleterre. Le dauphin étant monté sur le trône, Jean se réconcilia avec lui, en reçut le commandement de l'armée et le comté de Bigorre (*lettres patentes* datées de Mehun-en-Berry, 18 novembre 1425). Cependant ses fréquentes usurpations d'autorité troublèrent plus d'une fois cette bonne intelligence (1).

Gaston IV, fils et successeur du précédent, mourut en juillet 1472. Il fut le premier des princes de Foix qui renonça, sur la demande du roi, à la qualification de *comte par la grâce de Dieu*. Le 26 décembre 1447, il acheta de Pierre de Tinnières le vicomté de Narbonne. Il rendit d'éminents services à Charles VII dans les guerres de Guienne. Son beau-père, Jean II, roi d'Aragon et de Navarre, le déclara, en 1455, son successeur au trône de ce dernier royaume, après avoir déshérité l'infortuné don Carlos (*voy* ce nom), prince de Viane, son fils aîné. En 1458, Charles VII conféra à Gaston IV la dignité de pair, et lui donna pour son fils aîné Gaston, comte de Castelbon, la main de Madeleine de France (7 mars 1461). Louis XI ajouta encore à ces faveurs. Gaston était cependant un des ministres de Charles VII dont le nouveau roi avait le plus éprouvé l'inimitié; mais il faisait le plus grand cas de son habileté. Or, ce prince appelait habileté ce que le commun des hommes qualifie ordinairement du nom de crime. C'était en effet par une suite de forfaits que le comte espérait assurer à sa femme la couronne de Navarre. Pour les accomplir, il avait besoin de l'appui de Louis. Le voyage de ce prince dans les provinces du midi servit à resserrer leur alliance. Gaston fut l'intermédiaire du traité d'alliance conclu, en 1462, entre son beau-père et le roi de France, et fut chargé de délivrer la reine d'Aragon, assiégée dans Girone. A peine était-il revenu de cette expédition, que Louis, pour conserver l'affection du comte, lui donna, le 24 mai 1463, la seigneurie de Carcassonne. Louis XI nomma le comte de Foix capitaine général de ses troupes, qu'il envoya au secours du roi de Navarre. Gaston s'empara du Roussillon : le roi lui donna l'investiture de ce comté avec celui de Cerdagne. Gaston de Foix fut présent aux états de Tours en 1468.

Malgré ces faveurs, Gaston abandonna, en 1471, le parti de Louis XI. Le duc de Bretagne, qui venait d'épouser une des filles du comte, le fit entrer dans la ligue formée par lui et Charles, duc de Guienne, contre le trône de France. Quand la mort du frère du roi (21 mai 1472) eut désorganisé ce parti, Gaston passa en Navarre pour s'y mettre à la tête des ennemis de son beau-père; mais il mourut deux mois après. Gaston de Foix avait épousé, en 1434, Éléonore de Navarre, qui lui apporta en dot la Navarre. Cette union fit monter les comtes de Foix sur un trône royal et la maison de Foix-Grailly se confondit, à partir de cette époque, dans celle de Navarre.

Son fils aîné, Gaston, comte de Castelbon et prince de Viane, avait péri, deux ans avant lui, d'une blessure reçue dans un tournoi;

(1) On lit dans les *Annales de Saint-Denis:* Jean de Grailly, comte de Foix et de Bigorre, fit battre à Pamiers, vers 1426, une monnaie appelée *guilhems*. Mais le roi fut mécontent de cette entreprise, et ne la pardonna au comte de Foix qu'en considération de ses services.

et le prince *François-Phébus*, fils de Madeleine, sœur de Louis XI, était mineur. Madeleine fit hommage au roi, le 26 février 1473, comme régente, des comtés de Foix et de Bigorre, au nom de son fils. D'un autre côté, le roi avait écrasé le pouvoir des d'Armagnac, que le mariage de Jean V avec une fille de Gaston avait rapprochés de la maison de Foix. Ainsi se trouvèrent ou détruites ou soumises les puissantes familles qui jusque alors avaient maintenu leur indépendance au pied des Pyrénées.

Éléonore, veuve de Gaston, mourut en 1479, l'année même de son avénement à ce trône de Navarre qu'elle et son mari avaient acheté par tant de crimes (*voyez* Éléonore et Jean II). Elle avait choisi pour son successeur son petit-fils, François-Phébus, alors âgé de dix ans, qui fut couronné à Pampelune, en 1481, et mourut à Pau, le 30 janvier 1483.

Annales de Saint-Denis. — *Gallia christiana nova.* — Nangis, *Chron.* — Froissart, *Chron.*; *Répertoire et inventaire du trésor et des secrets de Gaston de Foix*, 7 décembre 1445. — Mss. Doat, vol. 164, pièce 3; vol. 215, f° 120. — Mss. Dupuy, n° 389. — Bréquigny, n° 33. — *Registre du trésor des chartes*, I. I., 179, f° 28. — Daniel, *Histoire de France*, avec les *Observations* du P. Griffet, 1755, in-4°, tome VII, page 370. — Georges Chastelain, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. IV, page 75. — Barante, *Ducs de Bourgogne;* à la table. — Du Chesne, *Recherches des Antiquites des villes de France.* — La Perrière, *Annales de Foix.* — Olhagaray, *Hist. de Foix.* — De Thou, *Historia*, t. XXXIX. — Le Bas, *Dict. de la France.* — Sismondi, *Histoire des Français*, t. VI, 299-518; VIII, 231-508; IX, 31-226; X; 226-599; XII, 590-604; XIII, 16-556; XIV, 19-613.

FOIX (*Catherine* de), reine de Navarre, née en 1470, morte en 1517. Elle était fille de Gaston de Foix, prince de Viane, et de Madeleine de France. En 1484, elle épousa le fils du comte Alain, Jean d'Albret, qui, à l'âge de cinquante ans, avait eu la prétention d'épouser la princesse Anne de Bretagne, laquelle entrait à peine alors dans sa quinzième année.

La couronne de Navarre, que Catherine de Foix avait apportée en dot à Jean d'Albret, était passée de la maison de Bigorre, qui l'avait possédée pendant quatre cents ans, à la maison de Champagne, par le mariage de Thibaut V avec Blanche de Navarre, héritière de son frère Sanche le Fort. Jeanne de Navarre, fille unique de Henri, petit-fils de Thibaut, apporta cette couronne à la maison royale de France en épousant Philippe le Bel. Louis le Hutin, leur fils, eut pour fille Jeanne II, mariée au comte d'Évreux, et qui la fit porter dans cette maison. Blanche, héritière du dernier comte d'Évreux, la porta à son tour à Jean, roi d'Aragon, qui fut père d'Éléonore, aïeule de Catherine de Foix et sœur de Ferdinand le Catholique. De là vinrent les prétentions de ce prince à la possession du royaume de Navarre, dont il s'empara par ruse, en 1512. Ferdinand s'était d'abord borné à demander le passage pour les troupes avec lesquelles il voulait envahir la Provence. Catherine, femme d'un caractère énergique, voulait que son mari résistât à cette demande; mais Jean, qui n'aimait que le repos et les plaisirs, céda, malgré les remontrances et les prières de la reine. Ce qu'elle prévoyait arriva. Ferdinand, aussitôt entré en Navarre, mit une garnison dans Pampelune et dans les places fortes, et y exerça tous les actes de la souveraineté. Les Français vinrent au secours du roi de Navarre; mais ils ne purent reconquérir Pampelune, sa capitale, et l'hiver les força de repasser les Pyrénées. Catherine, désolée d'avoir perdu un royaume qui lui appartenait en propre et qu'elle aurait eu le courage de disputer vigoureusement au roi d'Aragon, s'écria plus d'une fois d'un ton de douloureux reproche: « Don « Juan, mon ami, si nous fussions nés, vous Ca« therine, et moi don Juan, nous serions encore « rois de Navarre ». Et probablement il en eût été ainsi. Catherine ne put se consoler de cette perte; elle mourut de chagrin cinq ans après, à Mont-de-Marsan. Elle était mère de Henri d'Albret, qui dans la suite recouvra une partie de ses États, et fut l'aïeul de Henri IV. Camille Lebrun.

Histoire chronologique du président Hénault. — Moréri, *Grand Dict. historique.* — Anquétil, *Histoire de France.*

FOIX (*Germaine* de), reine d'Aragon et de Naples, née vers 1488, morte le 18 octobre 1538. Elle était fille de Jean de Foix, comte d'Estampes et vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII. Ce monarque avait beaucoup d'affection pour sa nièce, qui était d'ailleurs cousine de la reine Anne; Marguerite de Foix, sœur du vicomte de Narbonne, ayant épousé le duc de Bretagne, François II, père d'Anne. En 1505, le vieux roi Ferdinand le Catholique (*voy.*), veuf d'Isabelle de Castille, ayant eu de graves différends avec son gendre Philippe d'Autriche, rechercha l'alliance de Louis XII. L'espoir d'avoir d'un second mariage avec une jeune princesse des enfants auxquels il laisserait son royaume d'Aragon, au préjudice de sa fille, Jeanne la Folle et des héritiers de celle-ci, détermina Ferdinand à envoyer des ambassadeurs au roi de France pour négocier son mariage avec Germaine. Il ne demandait pour la dot de cette princesse que l'abandon en sa faveur des droits ou prétentions de Louis XII à la couronne de Naples. Le roi d'Aragon s'engageait d'ailleurs à assurer la succession de cette couronne aux enfants qui naîtraient de son union avec Germaine, et, à défaut d'enfants, à la jeune reine elle-même, avec reversion à la couronne de France. Cette proposition parut avantageuse à Louis; sa nièce en fut enchantée. La grande disproportion d'âge qui existait entre elle et Ferdinand, non plus que son caractère sombre et dissimulé, ne la rendirent pas un instant indécise. Le traité d'alliance entre les deux maisons de France et d'Aragon fut donc signé, à Blois, en 1505. Mais le pape se fit longtemps prier avant d'accorder les dispenses nécessaires à l'accomplissement du

mariage de Ferdinand et de Germaine. Le roi d'Aragon se trouvait être le grand-oncle de sa future épouse (1) : cette circonstance retarda les noces jusqu'au mois de mars de l'année suivante ; elles eurent lieu sans pompe, à Denia, où la nièce de Louis XII arriva, accompagnée de l'ambassadeur de France, Pierre de Saint-André, du cardinal Louis d'Amboise, ainsi que de l'archevêque de Saragosse, qui était allé avec un grand cortége de seigneurs et de dames espagnoles recevoir à Fontarabie la nouvelle reine. La cour se rendit ensuite à Valladolid, où Ferdinand et Germaine furent couronnés comme roi et reine de Naples.

A l'époque de son mariage, Germaine était, suivant Fleurange, « une belle et bonne princesse » ; il est certain qu'elle avait des manières affables et gracieuses. Le vieux roi, qui n'ignorait pas que son caractère était fort peu sympathique à ses sujets napolitains, hâta la visite qu'il voulait leur faire pour leur présenter sa jeune épouse. Le roi et la reine partirent ensemble d'Espagne pour Naples ; les vents contraires rendirent leur traversée longue ; ils furent obligés de relâcher dans divers ports d'Espagne et de France. Au commencement de novembre, ils arrivèrent à Naples ; on leur fit un accueil splendide, dont les curieux détails ont fourni plusieurs pages aux historiens espagnols et italiens. Quelque flattée que dût être la reine des honneurs que lui rendirent les Napolitains, le point le plus important pour elle était la confirmation solennelle par les états généraux de l'article du traité avec Louis XII, stipulant que les enfants qui naîtraient de Ferdinand et de Germaine hériteraient du royaume de Naples. Néanmoins, dans l'assemblée qui peu après leur arrivée fut convoquée par le roi, le serment de fidélité que prêtèrent tous les ordres du royaume s'adressa seulement à Ferdinand, à la reine de Castille, sa fille et aux enfants de cette princesse ; on ne fit nulle mention de la nouvelle reine d'Aragon. Cette omission étonna et offensa Germaine ; on répondit à ses plaintes en alléguant qu'elle avait déjà été proclamée reine de Naples à Valladolid. La princesse dissimula son mécontentement ; peut-être l'astucieux Ferdinand sut l'apaiser par ses promesses ; toujours est-il positif que, soit espoir de capter son époux, soit confiance en ses explications, Germaine devint tout Espagnole. Lors de l'entrevue qu'elle eut avec son oncle à Savone, en revenant de Naples avec Ferdinand, elle accueillit froidement et même incivilement son frère Gaston, duc de Nemours, lequel était allé de Milan, où il se trouvait, joindre en cette ville le roi Louis XII. « De quoi M. de Nemours lui en « sut bien dire quelque chose, ajoute le chroni- « queur français ; et après qu'il eut aperçu sa « contenance, il ne tint grand compte d'elle, et « ils se séparèrent assez mal l'un de l'autre. »

(1) Éléonore de Navarre, mère de Jean de Foix, était sœur de Ferdinand le Catholique.

Il paraît même que la reine d'Aragon, comblée, en cette occasion, de présents et d'amitiés par son oncle, le récompensa de ses bontés en tirant de lui, avec adresse, des confidences dont elle fit profiter Ferdinand. Cette entrevue de Savone, qui abonde en amusantes particularités, retint le roi et la reine de Naples trois jours à Savone, puis ils remirent à la voile, malgré les vents, qui ne cessèrent pas de leur être contraires pendant tout leur voyage, en revenant comme en allant. La peste désolait alors la Catalogne ; au lieu d'aborder dans un port de cette province, ils allèrent jusqu'à Valence, où ils débarquèrent, au mois de juillet 1506.

Germaine jouit pendant onze années des honneurs souverains, auxquels elle attachait un haut prix ; mais son ambition fut déçue à l'égard de la position qu'elle s'était imaginé pouvoir conserver après la mort de Ferdinand. Le seul fils qu'elle avait eu du roi, et qu'on avait nommé Juan, était mort peu après sa naissance. Contrairement aux conventions faites avec le roi de France, Ferdinand fit successivement trois testaments en faveur de sa fille Jeanne la Folle. Seulement, un article exprès assurait à la reine d'Aragon trente mille ducats de pension, assignés sur les revenus du royaume de Naples. Encore à ce sujet Germaine eut à subir des mortifications. Le régent Ximénès, appréhendant qu'elle n'intriguât dans le royaume de Naples en faveur du prince de Tarente, retenu prisonnier en Espagne et qu'elle paraissait voir de bon œil, lui paya cette pension sur d'autres fonds ; la princesse en fut extrêmement piquée, quoique Ximenès lui donnât en dédommagement quatre villes, dont elle prit possession. Il en eut regret plus tard, en découvrant que la reine avait des intelligences avec don Pedro de Guzman, gouverneur de l'infant Charles d'Autriche, et qui, lui aussi, était mécontent de la régence de Ximenès. Comme d'ailleurs Germaine avait de nombreux partisans, le régent, pour éviter que des factions se formassent, mit des garnisons dans les villes appartenant à la reine, ce qui irrita fortement cette dernière contre lui ; mais sa colère resta impuissante. En 1519, deux ans après la mort de Ximenès, Germaine se remaria à Jean, marquis de Brandebourg et gouverneur de Valence. Celui-ci étant mort, elle épousa en troisièmes noces Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. Ce fut à Valence qu'elle termina sa vie.

Camille Lebrun.

D'Auton, *Histoire de Louis XII*. — Guicciardini, *Histoire d'Italie*. — Mariana, *Histoire d'Espagne*. — Fleuranges, *Mémoires*.

FOIX (*Paul* de), prélat français, né en 1528, mort à Rome, à la fin du mois de mai 1584. Fils de Jean, comte de Carmain, et de Madeleine Caupène, il suivit d'abord la carrière de la magistrature, et fut nommé à dix-neuf ans conseiller au parlement. En avril 1559, il fut impliqué dans une affaire qui exerça sur sa vie une influence considé-

rable. On délibérait au parlement de la conduite à tenir envers les luthériens : Henri II arrive tout à coup, et ordonne que la discussion continue sous ses yeux. Anne du Bourg et Paul de Foix firent appel à la tolérance. « Il faut, disait ce dernier, se montrer bien moins sévère pour ceux qui ont des doutes sur la forme des sacrements de l'Église que pour ceux qui en nient la réalité. » La séance terminée, le roi, pour toute réponse, fit mettre à la Bastille les membres qui avaient opiné pour l'indulgence. Chacun sait le triste sort du premier. Le second, jugé à deux reprises, fut une fois condamné, et l'autre fois absous. Il rentra dans les bonnes grâces de la cour, et fut de quelque poids dans les conseils de Catherine de Médicis (1). Sa première ambassade auprès de Marie Stuart n'offre rien de saillant. Envoyé ensuite en Angleterre, il y prépara avec Élisabeth le traité de Troyes (11 avril 1564), qui a conservé Calais à la France. A son arrivée à Paris, l'année suivante, il se démit de sa charge de conseiller au parlement, et obtint les fonctions de conseiller d'État et d'ambassadeur à Venise : c'est lui qui conclut avec la république cet emprunt de cent mille écus à l'aide duquel Charles IX paya les reîtres et les contraignit à repasser la frontière.

En récompense des services rendus, de Foix fut nommé en 1570 conseiller d'honneur au parlement, et chargé de demander à Élisabeth sa main pour le duc d'Anjou ; cette entreprise échoua comme une autre de même genre tentée deux ans plus tard pour le duc d'Alençon. Il avait à proposer un jeune prince catholique de dix-huit ans à une reine protestante de trente-neuf; outre la différence de religion, l'âge devait entrer pour quelque chose dans la balance. Élisabeth le fit observer ; de Foix tâcha de la vaincre par des exemples tirés de l'histoire, de la philosophie et de la médecine ; mais ce fut en vain. Après avoir, comme par miracle, échappé au massacre de la Saint-Barthélemy, de Foix dut quitter Paris et aller remercier tous les souverains d'Europe de leur empressement à reconnaître Henri d'Anjou pour roi de Pologne. En mai 1576, il fut député vers le roi de Navarre, pour l'engager à changer de religion, et reçut l'archevêché de Toulouse des mains du cardinal d'Armagnac, qui s'en démit en sa faveur. Enfin, reparti pour Rome en 1579, il y resta comme ambassadeur jusqu'à sa mort. Montaigne faisait un grand cas de Paul de Foix : après lui avoir dédié durant sa vie un petit poëme de son ami La Boëtie, dont il était l'éditeur, il écrivit les lignes suivantes dans ses *Essais :* « Ce sont, dit-il en parlant de l'archevêque de Toulouse et du conseiller du Faur de Pibrac, pertes importantes à notre couronne. Je ne sçay s'il reste à la France de quoy substituer une autre couple pareille à ces deux garçons en sincérité et en suffisance pour le conseil de nos roys. C'estoient âmes diversement belles, selon le siècle, chacune en sa forme. Mais qui les avoit logées en cest âge si desconvenables et si disproportionnées à nostre corruption et à nos tempestes ? » En 1628, Auger de Mauléon a fait imprimer *Les Lettres de messire Paul de Foix, archevesque de Toloze et ambassadeur pour le roy auprès du pape Grégoire XIII, au roi Henry III;* ce sont 57 missives, toutes diplomatiques, adressées au roi depuis le 29 mai 1581 jusqu'au 4 novembre de l'année suivante. On les a attribuées depuis, mais sans preuves, à l'éditeur et à d'Ossat, qui fut longtemps secrétaire du cardinal. Louis LACOUR.

Sainte-Marthe, *Opera ;* Paris, 1633, in-4°. — Moréri *Grand Dict. hist.* — Teissier, *Additions aux Éloges de M. De Thou*, p. 284. — Ant. Muret, *OEuvres ;* Vérone 1727. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, n° 30,204. — *Lettres de Paul de Foix*, éd. Mauléon, Paris, 1628. — Secousse, *Mémoires de l'Academie des Insc.*, t. XVII, p. 620. — Montaigne, *Essais*, I, III, ch. 9.

(1) Il demeura toute sa vie attaché à cette princesse, car en 1575 nous le voyons encore la suivre dans ses voyages.

FOIX (*Louis* DE), architecte et ingénieur français, né à Paris, florissait vers la fin du seizième siècle. Il habita longtemps l'Espagne, et on prétend qu'il bâtit une partie du palais de l'Escurial, sur les dessins de Vignole. La France lui doit plusieurs travaux importants. En 1570 il combla l'ancien canal de l'Adour et en creusa un nouveau, aboutissant au port de Bayonne. Son chef-d'œuvre est la fameuse tour de Cordouan, qu'il construisit sur un rocher à l'embouchure de la Gironde, à 24 kil. de Bordeaux. Commencé en 1584, ce beau monument fut achevé en 1610; il est de forme circulaire, et n'a pas moins de 56 mètres de hauteur ; il est décoré de trois ordres, toscan, dorique et corinthien; il est percé de fenêtres surmontées de frontons, et se termine par une calotte. On regarde ce phare comme le plus magnifique qui ait été élevé dans les temps modernes. E. B—N.

Fontenai, *Dictionnaire des Artistes.* — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture.*

FOIX. *Voy.* CANDALE, CHATEAUBRIAND, LAUTREC, LESCUN, LESPARRE, NEMOURS (Gaston DE Foix, duc DE), RABAT, RANDAN ET SAINTE-FOIX.

FOLARD (Chevalier *Jean-Charles* DE), tacticien français, né à Avignon, le 13 février 1669, mort dans la même ville, le 23 mars 1752. Il appartenait à une famille noble, mais nombreuse et pauvre. Il montra dès l'enfance un goût décidé pour les armes, et la lecture des Commentaires de César développa, dit-on, à tel point cette inclination précoce, qu'un beau jour de l'année suivante il s'échappa de la maison paternelle pour s'engager dans un régiment qui passait par Avignon. Arrêté sur la demande de son père, il s'évada deux ans après du couvent où il était enfermé, et s'enrôla comme cadet dans le régiment de Berry. Sa naissance et sa conduite lui valurent bientôt une sous-lieutenance. Lors de sa première campagne (en 1688), il fut employé dans un corps de partisans, et eut ainsi une excellente occasion d'étudier les principes

de son art, dont ce genre de guerre est en quelque sorte le résumé. Promu quelques années plus tard au grade de lieutenant, il se rendait à Naples avec son corps : pendant la marche, il s'aperçut que l'ennemi recevait ses vivres et ses munitions par mer, et imagina un moyen d'enlever le poste de la Mesola, qui protégeait le débarquement des convois. Il remit à cet effet un plan au marquis de Guébriant, son colonel, qui l'envoya à la cour. La cour l'approuva, mais le fit exécuter par un autre, et l'auteur en demeura ignoré. En 1702, le duc de Vendôme, instruit de cette injustice, fit donner à Folard le brevet de capitaine, le nomma son aide de camp, et ne le céda qu'avec regret, en 1705, au grand-prieur, son frère, qui allait commander en Lombardie. Folard, dans cette expédition, se distingua à la prise des postes de Rovère, d'Ostiglia, et principalement à la défense de la cassine de La Bouline. On récompensa ses services par la croix de Saint-Louis; mais son talent, sa franchise, et aussi son extrême amour-propre, lui firent tant d'ennemis dans l'état-major, qu'il fut contraint d'abandonner l'armée. Retournant alors auprès du duc de Vendôme, il l'aida beaucoup par sa présence d'esprit et ses conseils à la bataille de Cassano, où il reçut trois coups de feu. Ce fut à la suite de cette bataille, remarquable par l'incertitude des résultats, et au milieu des souffrances que ses blessures lui causaient, qu'il conçut son fameux système des colonnes et de l'ordre profond, système que dès lors il s'efforça de mettre en pratique, et dont ses écrits ne sont guère que le développement. Vendôme, sur ces entrefaites, fut envoyé en Flandre ; Folard eût désiré l'y suivre, mais il resta en Italie, d'après le vœu du duc d'Orléans, qui vint prendre le commandement des troupes. L'estime que ce prince lui marquait, mais surtout les brusques boutades et la vanité de Folard, lui suscitèrent de nombreux ennemis. Leurs insinuations furent bientôt cause qu'on lui donna l'ordre de s'enfermer dans Modène, dont les Impériaux se préparaient à faire le siége, et où son honneur et sa vie coururent les plus grands risques. Grande fut sa joie, après la capitulation, de pouvoir rejoindre en Flandre son protecteur. Il passa par Versailles, et se présenta au roi, qui, outre un fort bon accueil, lui accorda une pension de quatre cents livres. En Flandre, le duc de Bourgogne, sous qui Vendôme commandait, agréa d'abord diverses entreprises que Folard lui proposa contre le bourg de Chaumont, l'île de Cadsand, la place de Leffingue, et qui réussirent à souhait ; puis il refusa de tenir compte de ses conseils. Villars, Boufflers et Montesquiou, à qui dans la même campagne Folard soumit des plans d'opérations, les rejetèrent aussi; non qu'ils fussent mauvais, l'événement le prouva à diverses reprises; mais l'indiscrétion de son zèle et l'extrême importance qu'il attachait à la moindre de ses idées rendaient ses avis inacceptables. A la bataille de Malplaquet, il fut blessé de nouveau et dangereusement. Envoyé quelques mois après à M. de Guébriant, qui était menacé d'un siége dans la place d'Aire, il fut pris en route par les Autrichiens ; mais rien ne put le décider à trahir ses instructions ni à passer au service de l'empereur ; au contraire, il abusa le prince Eugène sur les opérations de l'armée française. Échangé au bout de quelques semaines, il obtint le commandement de la place de Bourbourg, dont il conserva le titre et les honoraires jusqu'à sa mort.

Condamné au repos par la paix de 1713, il se mit à écrire ses *Commentaires ;* mais à la première occasion il quitta la plume pour reprendre l'épée : ce fut en 1714, lors de la tentative des Turcs contre l'île de Malte. Folard alla offrir ses services au grand-maître de l'ordre, qui les accepta avec empressement ; mais il s'abandonna comme de coutume à son caractère, entier et présomptueux. Jaloux de voir que son opinion ne prévalait pas exclusivement sur celle des autres officiers français, il quitta bientôt l'île. Demeurer inactif ne lui fut pas longtemps possible. Le bruit des exploits de Charles XII retentissait alors dans toute l'Europe : il désira d'en être le témoin, et se rendit à Stockholm. Le roi de Suède l'accueillit fort bien, l'écouta complaisamment exposer son système de tactique, et le chargea bientôt d'une mission délicate : c'était d'aller en France négocier le rétablissement de Jacques III. Lorsque ce projet eut échoué, Folard retourna à Stockholm, accompagna Charles XII dans son expédition de Norvège, et se trouva au siége de Frédérikshall, où ce roi fut tué. Il revint alors en France, fut nommé mestre de camp à la suite, et fit en cette qualité sa dernière campagne, dans la courte guerre de 1719 contre les Espagnols. La paix, qui devint générale, le força ensuite au repos. Il en profita pour se livrer à des travaux littéraires, et publia en 1724 son livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Cherchant ensuite un cadre où il pût réunir les résultats de ses longues observations et faire entrer un exposé de ses nouveaux systèmes, il donna une traduction de l'histoire de Polybe, et y plaça ses Commentaires soit en notes, soit à la suite de chaque chapitre. Cette œuvre de Folard contient, à côté des dissertations les plus dénuées d'intérêt, les plus curieux détails sur les divers événements dont il a été le témoin. Il en explique les causes et les effets avec sa franchise ordinaire, franchise dont l'histoire peut faire bon profit, mais qui, après l'avoir déjà empêché de parvenir aux premiers grades de l'armée, vint encore mettre obstacle à la publication de ses livres ; on lui fit en effet défense, lorsqu'il fut parvenu au sixième volume de son Polybe, de se livrer aux mêmes discussions que dans les précédents.

On conçoit qu'un homme aussi ardemment

épris des inspirations de son propre génie dut facilement s'égarer, quand l'exaltation religieuse accrut, vers la fin de ses jours, sa bizarrerie naturelle. On le vit en effet, avec peine, affronter le ridicule en s'engageant dans la secte des convulsionnaires. Il mourut dans sa ville natale, avec le titre de commandant de la place de Bourbourg, modeste retraite qu'on lui avait accordée quarante ans auparavant, pour payer de si nombreux et de si éclatants services. L'histoire de Polybe, *avec commentaires*, a paru à Paris, en 1727-1730, 6 vol. in-4°, et à Amsterdam, 1753, 7 vol. in-4° : cette dernière édition est la plus estimée; elle contient la plupart des écrits de Folard, Les *Commentaires* sur Polybe ont été abrégés et publiés séparément par Chabot; Paris, 1757, 3 vol. in-4°.

Quant à la valeur des idées que Folard a soutenues dans ses écrits sur l'art militaire, le grand Frédéric (quel meilleur juge choisir?) les traite de visions dans plusieurs passages de sa Correspondance. Voici au reste un échantillon de son jugement : « Folard s'extasie sur les moyens que les peuples de l'antiquité avaient pour l'attaque et la défense des places, et n'hésite pas à dire que s'il lui était possible d'attaquer avec les machines des anciens une place défendue par l'artillerie des modernes, il se ferait fort de la réduire à bref délai. Ses idées sur la stratégie ne sont pas moins singulières, et son système de colonnes et de l'ordre profond sera jugé, si l'on pense que dans les nombreuses guerres qui ont eu lieu depuis sa publication, pas un souverain, pas un général n'a daigné le mettre en usage. » Tout en estimant peu Folard, Frédéric fit cependant un extrait de ses ouvrages sous le titre de *Esprit du chevalier Folard;* 1761, in-8°. Voici comment, dans sa préface, il s'exprime sur l'auteur qu'il abrège : « Folard, dit-il, avait enfoui des diamants au milieu du fumier; nous les avons retirés. On a fait main basse sur le système des colonnes : on n'a conservé que les manœuvres de guerre, dont il donne une description juste, la critique sage qu'il emploie sur certains généraux français, certaines règles de tactique, des exemples de défenses singulières et ingénieuses, et quelques projets qui fournissent matière à des réflexions plus utiles que ces projets mêmes. »

Mémoires pour servir à l'histoire de la vie du chevalier Folard; Ratisbonne (Paris), 1753, in-12. — Le Bas, *Dict. encyc. de la France*.

FOLCHER (*Jean*), théologien suédois, natif de Calmar, mort en 1729. Il étudia à Upsal et à Giessen, devint maître ès arts en 1693, licencié en théologie en 1696, professeur de philosophie à Calmar en 1698, enfin professeur de théologie à Pernau en 1701. Ses sympathies pour les doctrines piétistes l'engagèrent dans de violentes controverses; obligé de fuir à Stockholm lors de la prise de la Livonie par les Russes, il dut quitter cette ville, à cause de la répulsion excitée par ses tendances religieuses. Il se retira alors sur un bien qu'il possédait dans la Scanie. En 1723 il revint à Stockholm, où il retrouva dans l'épiscopat la même opposition. On a de lui : *Disputatio de spiritu animali;* Upsal, 1689; — *Disputatio de Q. Fabio Cunctatore*; Giessen, 1693, in-4°; — Δοκιμασία *veri hominis christiani*, etc.; ibid, 1696, in-4°; — *Streitschriften mit Broems, Gezelius und Humble* (Écrits polémiques engagés avec Broems, Gezelius et Humble).

Gadebusch, *Liefl. Bibl.*

FOLCUIN (Saint), mort le 14 décembre 855. Il était fils de Jérôme, frère du roi Pepin. Il quitta les dignités dont il était comblé à la cour de Charlemagne, et vécut dans une pieuse retraite. Il en sortit en 817 pour occuper le siége épiscopal de Thérouanne. Les hagiographes vantent beaucoup la pureté de ses mœurs, sa charité, sa dévotion pour les reliques des saints, mais ils ne citent de lui aucun acte mémorable.

Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 14 décembre.

FOLCUIN, chroniqueur français, mort vers 975. Il descendait, comme le précédent, de Jérôme, fils de Charles Martel. Son père, appelé Folcuin, et sa mère, nommée Thiédale, le consacrèrent à Dieu, en 948, dans le monastère de Saint-Bertin, dont Womar était abbé. Folcuin y fut élevé à l'ordre du diaconat. D'après la volonté d'Adalulf, abbé de Saint-Bertin, il rangea par ordre chronologique tous les diplômes et les chartes de son monastère, et il en forma une espèce de chronique contenant la suite des abbés de Saint-Bertin depuis la fondation de cette abbaye jusqu'en 961, avec des notices sur leur vie. Dom Mabillon a fait imprimer plusieurs fragments de cet ouvrage dans ses *Acta Benedict.*, t. V, p. 587, et dans sa *Diplomatique*, p. 605, 606. On attribue encore à Folcuin l'épitaphe de saint Folcuin, évêque de Thérouanne, en six vers élégiaques, dans les *Actes* de ce saint.

Dom Rivet, *Histoire littéraire de France*, t. VI. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclés.*, t. XIX.

FOLCUIN, hagiographe français, né en Lorraine, mort en 990. Dès son enfance il fut placé dans le monastère de Saint-Bertin, et il y reçut une instruction aussi complète qu'il était possible au dixième siècle. « A l'aide d'un esprit vif et pénétrant, dit l'*Histoire littéraire*, il fit beaucoup de progrès dans les lettres divines et humaines. Il acquit surtout une grande connaissance des temps, et une manière d'écrire plus poliment qu'on ne faisait pour l'ordinaire en son siècle. On voit par divers endroits de ses écrits qu'il avait tous les principes de la bonne théologie. » Aletran, abbé de Lobes dans le diocèse de Liége, étant mort en 965, Éracle, évêque de Liége, choisit pour le remplacer Folcuin, très-jeune encore. Celui-ci fut sacré à Cologne, le jour de Noël de la même année. Il eut avec Rathier, ancien moine de Lobes, revenu dans

son couvent après avoir été évêque de Vérone, des démêlés qui l'obligèrent à quitter le monastère. Un an plus tard il se réconcilia avec Rathier, qui se retira à Aine, et le laissa paisible possesseur de l'abbaye de Lobes. On a de lui une *Vie de saint Folcuin*, évêque de Thérouanne, publiée par dom Mabillon dans les *Actes de l'ordre de Saint-Benoît*, t. V; — une *Histoire des Abbés de Lobes*, dans le *Spicilegium* de dom Luc d'Acheri, t. VI. C'est une des chroniques les plus intéressantes rédigées au dixième siècle. — On attribue à Folcuin des *Vies* de saint Omer, de saint Bertin, de saint Vinnoc et de saint Silvain.

Trithème, *De Script. eccles.*, c. 301. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*. — *Histoire littéraire de France*, t. VI, p. 451-458. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclés.*, t. XIX.

FOLCZ. *Voy.* FOLZ.

* **FOLENGO** (*Nicodème*), poëte italien, né à Mantoue, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle; il a laissé beaucoup de poésies latines, qui restent inédites dans les grandes bibliothèques publiques; on n'a, à ce que nous croyons, publié de lui que quatre pièces de vers en l'honneur de Cosme de Médicis; elles sont insérées dans les *Carmina Poetarum latinorum*, t. IV, p. 419. G. B.

Bandini, *Catalogus codicum latinorum biblioth. Laurentianæ*, t. III, p. 223.

FOLENGO (*Théophile*), plus connu sous le nom de MERLINO COCCAJO ou MERLIN COCCAÏE, poëte italien, frère du précédent, né à Mantoue, le 8 novembre 1491, mort près de Bassano, le 9 décembre 1544. Issu d'une famille ancienne, il entra à l'âge de seize ans dans l'ordre de Saint-Benoît, et quitta son premier prénom de *Jérôme* pour prendre celui de Théophile. Après avoir observé tant bien que mal, pendant quelques années, ses vœux monastiques, il s'enfuit avec une femme nommée Girolama Dieda, et mena une vie errante de 1515 jusqu'à la fin de 1526. Il publia pour vivre des poésies burlesques et licencieuses, auxquelles il donna le nom de *macaroniques*. Ces productions eurent du succès, mais sans enrichir l'auteur, qui à son premier pseudonyme de *Merlino* joignit celui de *Pitocco* (mendiant). Enfin, las de cette vie misérable, il rentra dans son ordre. Il se retira dans un monastère de bénédictins, situé sur le promontoire de Minerve (royaume de Naples). Pour réparer le mal que pouvait faire la lecture de ses poésies de jeunesse, il se mit à composer des œuvres pieuses, plus orthodoxes qu'amusantes. Du royaume de Naples, il passa en Sicile, vers 1533, et dirigea d'abord le petit monastère, aujourd'hui abandonné, de Santa-Maria-della-Ciambra. Il s'établit ensuite à Palerme, dans l'abbaye de Saint-Martin. Quelques années avant sa mort, il revint de Sicile en Italie, et alla finir ses jours dans le couvent de Santa-Croce-di-Campese, près de Bassano. On a de Folengo : *Opus Merlini Cocaii, poetæ Mantuani, Macaronicorum*; Venise, 1520, in-8°. Folengo est le premier qui ait cultivé avec succès la poésie macaronique, s'il n'en est pas l'inventeur. Cette poésie est un mélange de mots latins et de mots italiens avec une terminaison latine. On l'a, dit-on, nommée *macaronique* parce qu'elle ressemble aux macaronis d'Italie, qui sont un mélange de farine, de fromage et de beurre. D'après Tomasini, « la *Macaronée* de Folengo est une pièce de fort bon goût, remplie d'agréments, qui cache des sentiments et des maximes fort sérieuses sous des termes facétieux et sous les railleries apparentes d'un rieur, et qui contient un mélange du plaisant et de l'utile fait avec beaucoup d'art ». Cet éloge est un peu exagéré; cependant, il faut reconnaître que si la *Macaronée* de Folengo offense trop souvent la délicatesse des sentiments, elle abonde en bouffonneries originales, que Rabelais n'a pas dédaigné d'imiter. Folengo après sa conversion corrigea son œuvre, et en retrancha tout ce qui pouvait choquer les bonnes mœurs. C'est d'après cette sévère révision que fut publiée l'édition de Venise, 1561, in-12. Cet ouvrage a été traduit en français, sous le titre de *Histoire macaronique de Merlin Coccaye, prototype de Rabelais; plus, l'horrible bataille des mouches et des fourmis*; Paris, 1606, in-12; — *Orlandino, per Limerno pitocco da Mantova composto*; Venise, 1526, in-8°. Ce poëme a pour sujet la naissance illégitime de Roland, les amours de son père Milon et de sa mère Berthe, la misère qui assaillit son enfance et les premières preuves qu'il donna de force et de valeur. D'après Ginguené, « son plan fut de n'en faire aucun, de ne contraindre en rien sa verve, de traduire en burlesque un sujet jusque alors héroïque, et surtout de saisir toutes les occasions de lancer des traits satiriques contre les abus de la vie cléricale et monacale, qu'il avait vues de près »; — *Chaos del tri per uno*; Venise, 1527, in-8°. « C'est, dit Tiraboschi, un ouvrage aussi obscur que singulier, dans lequel, partie en vers et partie en prose, tantôt en italien, tantôt en latin, et quelquefois dans son style macaronique, Folengo raconte les événements de sa propre vie, ses erreurs et sa conversion »; — *L'Umanità del Figliulo di Dio, in ottava rima, per Teofilo Folengo Mantovano*; Venise, 1533, in-8°; — *Joannis Bapt. Chrysogoni Folengii Mantuani, anachoretæ, Dialogi, quos Pomiliones vocat*; au promontoire de Minerve, 1533, in-8°.

Tomasini, *Illust. Vir. Vitæ*, t. II, p. 72. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. VIII et X. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. III, p. 302. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. V, p. 533.

FOLENGO (*Jean-Baptiste*), théologien italien, né à Mantoue, en 1490, mort à Rome, le 5 octobre 1559. A l'âge de seize ans, il entra dans un monastère de bénédictins à Mantoue. Il en devint le prieur. Il fut ensuite abbé de Sainte-

Marie dans la Marche Trévisane, et séjourna quelque temps au mont Cassin. Il publia *sur les Psaumes de David* et *sur les Épîtres canoniques* des *Commentaires* où les protestants signalèrent beaucoup de passages conformes aux opinions de Luther. Ces livres furent en conséquence mis à l'index et prohibés. Cependant l'auteur ne fut point inquiété sur sa foi. Paul IV, qui se montra si sévère à l'égard d'illustres prélats, ne mit pas en doute l'orthodoxie de Folengo, et l'envoya même en Espagne en qualité de visiteur. Les *Commentaires sur les Psaumes*, publiés pour la première fois à Bâle en 1557, furent réimprimés en 1585, par ordre de Grégoire XIII, après avoir été revus et purgés de tous les passages suspects de protestantisme.

Armellini, *Bibliotheca Bened. Casin.*, p. II, 24. — Dupin, *Bibliot. eccles.* (seizième siècle). — Richard Simon, *Critique de la Bibliot.* de Dupin, t. II. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VII, p. V, p. 355.

FOLEY (Sir *Thomas*), amiral anglais, né dans le Pembrokeshire, en 1757, mort à Portsmouth, le 3 janvier 1833. Il descendait d'une très-ancienne famille, entra fort jeune au service, et devint lieutenant à bord du vaisseau *Prince-Georges*, de 98 canons. Il servit sous les ordres de Rodney, et prit part aux nombreux combats qui eurent lieu de 1780 à 1782 entre les flottes françaises et anglaises. Le 21 septembre 1782 Foley fut promu au grade de capitaine, et en 1793, lors de la reprise des hostilités entre l'Angleterre et la France, il obtint le commandement du *Saint-Georges*, portant le pavillon du contre-amiral Gell, appelé à diriger les opérations maritimes dans la Méditerranée. Dans la traversée, Foley captura le *Sant-Yago*, bâtiment espagnol portant deux millions de dollars. Passant ensuite sous les ordres du vice-amiral Hotham, il se distingua dans plusieurs rencontres avec la flotte sortie de Toulon. Le 14 février 1797, il commandait le *Britannia* à la bataille du cap Saint-Vincent, et contribua au dénoûment de cette sanglante affaire. Peu après il passa au commandement du *Goliath* (de 74 canons), et l'année suivante il rejoignit l'escadre de Nelson. Lors du combat du Nil (1er août 1798), Foley forma la tête de la flotte anglaise; il commença l'attaque et accomplit le premier l'audacieuse manœuvre qui décida de la destruction de l'armée navale française. Après le départ de Nelson, Foley fut chargé de la surveillance des côtes de l'Égypte. Le 30 août suivant, il rallia son amiral, et fut employé au blocus de Malte. Vers la fin de 1799, il rentra dans sa patrie, mais il n'y prit qu'un court repos. Il reçut le commandement de *L'Éléphant*, vaisseau de 74, employé à la croisière dans la Manche, et le 26 mars 1801 se rangea sous les ordres des amiraux Hyde Parker et Nelson, allant attaquer Copenhague. Dans le combat acharné qui eut lieu le 2 avril contre l'escadre danoise commandée par Olfart Fischer, Nelson mit son pavillon à bord de *L'Éléphant*. Hyde Parker, voyant la ligne danoise forcée et un grand nombre de vaisseaux anglais désemparés ou échoués, résolut d'arrêter le carnage et de tenter une démarche de conciliation. Il donna en conséquence le signal de cesser l'action. Foley fit part de cet ordre à Nelson, qui manifesta une vive colère. « Foley, s'écria-t-il, faites cesser le feu si vous voulez; quant à moi, qui n'ai plus qu'un œil, j'ai quelque droit d'être parfois aveugle. » Et, appliquant sa lorgnette sur son œil fermé, il ajouta : « En vérité, je ne vois pas ce signal. » Foley fut nommé successivement colonel des gardes marins royaux (octobre 1807); contre-amiral (28 avril 1808); commandant en chef des Dunes (printemps de 1811); vice-amiral (1812); chevalier (*knight companion*) de l'ordre du Bain (2 janvier 1815); grand'croix du même ordre (6 mai 1820); enfin gouverneur de Portsmouth (mai 1830). A. DE L.

Rose, *Biographical Dictionary*.

FOLIANUS. *Voy.* FOGLIANI.

FOLIETA. *Voy.* FOGLIETA.

FOLIGNO (La bienheureuse *Angèle* DE), religieuse italienne, née à Foligno (duché de Spolète), morte le 4 janvier 1309. Elle se fit remarquer dès sa jeunesse par une piété exaltée; néanmoins, elle se maria avec un gentilhomme de sa ville natale, mais n'en continua pas moins ses pratiques religieuses. Restée veuve à la fleur de l'âge, elle fit profession dans un couvent du tiers ordre de Saint-François, et se lia étroitement avec Ubertino de Casal, moine du même ordre et demeuré célèbre par son mysticisme. Au rapport d'Ubertino, « ce fut la bienheureuse Angèle qui le guida dans la voie du salut, ranima ses forces, soutint sa constance et par l'exemple et par les conseils. » Elle l'aida aussi dans la rédaction de l'*Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, Venise, 1485, in-fol., livre aussi rare que singulier, dans lequel les deux auteurs avancent que Jésus lui-même fut le fondateur de leur ordre. Angèle se soumettait volontairement aux flagellations, aux macérations et aux épreuves les plus pénibles, répétant sans cesse que « la marque d'amour la plus sûre est de vouloir souffrir pour ce qu'on aime ». Elle a fait le récit des nombreuses tentations auxquelles elle a été en butte de la part de l'esprit malin et de ses propres passions, dans divers opuscules réunis sous le titre de *Theologia Crucis*; Paris, 1538 et 1601. Cet ouvrage a été traduit en français; Cologne, 1696, in-12.

Le P. J. Blancone, *Vie spirituelle d'Angélique de Foligno, gentilfemme italienne*; Paris, 1604, in-12. — Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 4 janvier. — Bossuet, *États d'Oraison*, liv. IX. — François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*.

FOLIIS (DE). *Voy.* FOULIS.

FOLIUS ou **FOLLIUS.** *Voy.* FOLLI.

FOLKES (*Martin*), archéologue et philosophe anglais, né à Londres, le 29 octobre 1690, mort à Londres, en 1754. Après avoir commencé ses études sous la direction du savant Cappel, ancien professeur d'hébreu à Saumur, il entra

en 1707 au collége de Clare-Hall, dans l'université de Cambridge. Ses progrès dans toutes les branches de connaissances, et particulièrement en mathématiques et en philosophie furent si rapides, qu'à l'âge de moins de vingt-quatre ans il devint membre de la Société royale. Il en fut ensuite nommé vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence de cette compagnie. Il justifia ce choix par les nombreux mémoires qu'il lut à la Société royale et qu'il inséra dans les *Transactions philosophiques*. En 1733, il partit pour l'Italie, et il ne revint en Angleterre qu'en 1735. Comme tous les cabinets d'antiquités de l'Italie lui furent ouverts, il en tira un grand profit pour ses études archéologiques. Il lut à la Société des Antiquaires de Londres une *Dissertation sur les poids et la valeur des monnaies chez les anciens;* ce mémoire n'a pas été imprimé. En 1736, Folkes fit part à la même Société de ses *Observations sur les colonnes Trajane et Antonine* à Rome; mémoire inséré dans le 1er volume de l'*Archæologia*, publiée par la Société des Antiquaires. Au mois d'avril de la même année, Folkes communiqua encore à la Société *A Table of english gold coins, from the 18th of Edward III, when gold was first coined in England, to the present time, with their weights and intrinsick values;* Folkes le publia en 1736, et en 1745, avec des additions. La Société des Antiquaires en donna une nouvelle édition, sous le titre de *Table of english silver et gold coins, new reprinted with explanation;* Londres, 1763, 2 vol. in-4°. En 1739, il fit le voyage de Paris, et fut admis à l'Académie des Sciences; il offrit à cette compagnie un *Mémoire sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre*. Folkes possédait une nombreuse bibliothèque et un cabinet très-riche en belles médailles. On lui éleva, en 1792, un monument dans l'abbaye de Westminster.

Bowyer, *Anecdotes*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

* **FOLLEN** (*Auguste*, ou *Adolphe-Louis*), poëte et polygraphe allemand, né à Giessen, le 21 janvier 1794. Il étudia au gymnase de sa ville natale, fit deux années de théologie, et entra comme précepteur chez un seigneur de Low à Steinfurt, dans la Wettéravie. En 1814 il fit avec les volontaires hessois la campagne contre la France, et à son retour il étudia le droit à Heidelberg. Plus tard, il prit à Elberfeld la rédaction de l'*Allgemeine Zeitung* (Gazette universelle), publié dans cette localité. Recherché pour sa participation à des menées démagogiques, il fut détenu à Berlin de 1819 à 1821. Il passa alors en Suisse, remplit à Aarau un emploi dans l'enseignement; plus tard il vint demeurer à Altikost, à Zurich et aux environs de cette ville. Il fut membre du grand conseil. Recherché ensuite comme impliqué dans des menées communistes, il n'eut à subir qu'une courte détention. En 1845, il voulut s'établir à Heidelberg; mais le gouvernement badois lui refusa un permis de séjour. On a de lui : *Freie Stimmen frischer Jugend* (Libres Accents de la fraîche Jeunesse); Iéna, 1819; — *Bildersaal deutscher Dichtung* (Musée de la Poésie allemande); Winterthur, 1827; — *Malegys und Viviane* (roman de magie et de chevalerie). Follen travailla aussi à la publication de la première partie des *Niebelungen*.

Conversat.-Lexik.

FOLLEVILLE (DE). *Voy.* GUYOT.

* **FOLLI** (*Sebastiano*), peintre de l'école siennoise, né à Sienne, en 1568, mort en 1621, élève d'Alessandro Casolani. On admire avec raison l'élégance d'ornementation, la connaissance de la perspective et la vive imagination qui brillent dans ses ouvrages; malheureusement il sacrifia au mauvais goût de son époque, et son style est maniéré. Malgré ce défaut, ses nombreuses peintures sont loin d'être sans mérite. Presque toutes sont restées dans sa patrie, parce qu'il a surtout peint à fresque. On doit citer parmi ses tableaux une *Madeleine* à l'église Sainte-Marguerite de Sienne, un *Saint Michel* à Saint-Dominique, et deux autres toiles au monastère de la Visitation; et aux environs de Sienne *La Vierge avec le B. Franco,* à l'église de Fogliano, un *Crucifiement* à celle de Pilli, enfin *La Vierge dite del Manto* à Ancajano.

Parmi les fresques de Folli, le premier rang appartient aux gracieux camaïeux de la voûte de Saint-Sébastien, et au saint devant Dioclétien, qui se trouve dans la même église. Les principaux peintres de l'époque concoururent à la décoration de ce sanctuaire, et le seul Butilio Manetti pourrait se vanter de l'avoir emporté sur Folli. D'autres camaïeux d'une aussi parfaite illusion aussi bien que l'architecture et les stucs peints qui les accompagnent sont à la voûte de l'église de Sainte-Marthe, où le même maître a peint également une lunette représentant la sainte *portée au tombeau*. Sur la porte de l'église des Sourds-Muets, ancien monastère de Sainte-Marguerite, Folli a peint une *madone entre saint François et sainte Marguerite,* fresque aujourd'hui très-endommagée. Citons encore à la Visitation trois petites compositions, *L'Annonciation*, *Sainte Élisabeth* et la *Naissance du Christ*, deux lunettes du Palais public retraçant chacune *deux faits de l'histoire de l'empereur Charles IV*, un *Christ mort* peint sur la façade de la Casa Mensini, enfin quelques autres fresques dans une loge de la villa *S. Colomba* hors la porte Camollia, et dans une niche de la villa delle Volte, hors la porte Saint-Marc. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Catalogo della Galleria dell' Istituto di Belle-Arti di Siena*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

FOLLI ou **FREOLI** (*Cécile*), médecin italien, né

à Modène, en 1615, mort vers 1660. Il fut élevé à Venise, chez son oncle maternel, qui était un des premiers médecins de cette ville. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il alla suivre les cours de médecine à Padoue, et s'y fit recevoir docteur. Il revint ensuite à Venise, et y exerça la médecine avec assez de succès pour que le sénat lui conférât la dignité de chevalier et le nommât professeur d'anatomie. On ignore la date de la mort de Folli; on sait seulement qu'il vivait encore en 1653. On a de lui : *Sanguinis a dextro in sinistrum cordis ventriculum defluentis facilis reperta Via; cui non vulgaris in lacteas nuper patefactas venas animadversio præponitur;* Venise, 1639, in-4°; — *Nova Auris internæ Delineatio;* Venise, 1645, in-4°. Cet opuscule, aujourd'hui fort rare, se compose de six planches bien exécutées, avec l'explication des figures. Folli y indique la longue apophyse du marteau, dont personne n'avait parlé avant lui. Les descriptions de Folli sont claires et concises. « C'est ainsi, dit Portal, que les esprits judicieux et clairvoyants savent décrire en peu de mots les objets les plus compliqués, et faire part des découvertes les plus intéressantes. Si l'on eût suivi la méthode de Folli, on eût eu moins de volumes, et non pas moins de connaissances positives »; — *Discorso anatomico nel quale si contiene una nuova opinione sopra la generazione e l'uso della pinguedine;* Venise, 1644, in-4°. C'est une hypothèse inadmissible sur l'origine de la graisse.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biogr. médicale.*

FOLLI (*François*), médecin et agronome italien, né en Toscane, le 3 mai 1624, mort à Citerna, en 1685. Il pratiqua d'abord la médecine à Bibbiena, puis il devint, en 1665, médecin du grand-duc de Toscane. Il se dégoûta bientôt de la cour, et se retira dans la petite ville de Citerna, où il passa ses dernières années. Folli s'occupa beaucoup d'agriculture et de physique. Il rendit le thermomètre plus commode pour les observations météorologiques en y adaptant un hygromètre. On a de Folli : *Recreatio physica, in qua de sanguinis et omnium viventium universali analogia circulatione disseritur;* Florence, 1665, in-8°; — *Stadera medica, nella quale, oltre la medicina infusoria ed altre novità, si balanciano le ragioni favorevoli e le contrarie alla transfusione del sangue;* Florence, 1680, in-8°; — *Dialogo intorno alla coltura della vite;* Florence, 1670, in-8°.

Biographie médicale.

FOLLIE (*Louis-Guillaume* DE LA). *Voy.* LA FOLLIE.

FOLLIE (***), voyageur français, né à Paris, en 1761, vivait en 1792. Il s'embarqua à Bordeaux, à bord du navire de commerce *Les Deux Amis*, et fit naufrage sur la côte d'Afrique, le 17 janvier 1784. Assez heureux pour gagner la terre, lui et ses compagnons furent pris par les Maures et réduits en esclavage. Après plus d'un an de captivité et ayant éprouvé des souffrances de tous genres, Follie revit sa patrie, et publia ses aventures, sous ce titre : *Mémoires d'un Français qui sort de l'esclavage;* Amsterdam et Paris, 1785, in-8°; plus tard il fit paraître : *Voyage dans le désert de Sahara*, Paris, 1792, in-8°; trad. en allemand par J.-Reinhold Forster, Berlin, 1795, in-8°.

Relation des Voyages de Saugnier à la côte d'Afrique, à Maroc, au Sénégal, etc., publiée par Jean-Benjamin de La Borde; Paris, 1791 et 1799, in-8°.

FOLLIN (*Herman*), médecin hollandais, né dans la Frise, vivait au dix-septième siècle. Il exerça avec distinction son art à Bois-le-Duc. Il devint ensuite professeur de médecine à Cologne. Ses ouvrages ont très-peu d'importance; en voici les titres : *Amulethum Antonianum, seu luis pestiferæ fuga; cui accessit utilis libellus de Cauteriis, ad Thomam Fienum;* Anvers, 1618, in-8°; — *Orationes duæ : De natura febris pedicularis ejusque curatione; De studiis chymicis conjungendis cum hippocraticis;* Cologne, 1622, in-8°; — *Speculum Naturæ humanæ, sive mores et temperamenta hominum usque ad intimos animorum secessus cognoscendi modus, methodo Aristotelis illustratus;* Cologne, 1649, in-12. Cet ouvrage avait été d'abord écrit en hollandais. Jean Follin, fils de l'auteur, le traduisit en latin.

Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FOLLIN (*Jean*), médecin hollandais, fils du précédent, né à Bois-le-Duc, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Synopsis tuendæ et conservandæ bonæ Valetudinis;* Bois-le-Duc, 1646, in-12; — *Tyrocinium Medicinæ practicæ, ex probatissimis auctoribus digestum;* Cologne, 1648, in-12.

Biographie médicale.

FOLLISIUS. *Voy.* FOULIS (*Jacques*).

FOLQUET ou **FOULQUES DE MARSEILLE**, en latin **FULCO**, en italien *Folchetto*, troubadour provençal et prélat français, né à Marseille, vers 1160, mort en décembre 1231. Son père, nommé Amphoux ou Alphonse, natif de Gênes, mourut jeune, en lui laissant une fortune suffisante pour qu'il pût vivre dans l'aisance. Folquet fit ses débuts poétiques à la cour d'Alphonse Ier, comte de Provence. Il fut également bien accueilli par Barral des Baux, vicomte de Marseille. La femme de ce seigneur, Alazaïs ou Adélaïde de Roquemartine, était d'une rare beauté. Folquet, à qui elle inspira aussi une vive passion, fit beaucoup de vers pour elle. Mais la dame, qui était vertueuse et qui aimait sincèrement son mari, repoussa l'hommage du poëte, et lui fit défendre sa présence. Folquet jura alors, dans son chagrin, qu'il ne ferait plus de vers. Il se rendit ensuite à la cour de Guillaume VIII, vicomte de Montpellier. Eudoxie Comnène, première femme de ce seigneur, obtint facilement que Folquet renoncerait à son serment de ne

plus rimer. Après son séjour à Montpellier, il alla visiter le roi Richard Cœur de Lion, Raimond V, comte de Toulouse, Alphonse II, roi d'Aragon, et Alphonse IX, roi de Castille. Son séjour auprès de ce prince fut marqué par un grand événement. Les Castillans perdirent contre les Maures la bataille d'Alarcos, le 18 juillet 1195. Folquet composa à ce sujet un énergique *sirvente*, dans lequel il reprochait aux princes, aux barons et aux peuples leur léthargie, et les sommait de venir au secours de la chrétienté. Ce *sirvente*, à la fois religieux et politique, forme la transition entre la vie mondaine de Folquet et sa vie apostolique. De retour à Marseille, vers 1196, il obligea sa femme à se faire religieuse dans l'ordre de Cîteaux; il y entra lui-même, et y consacra ses deux fils avec lui. Son avancement ecclésiastique fut rapide : dès 1197 il était abbé de Thoronet. Peu de temps après commencèrent les troubles religieux qui amenèrent la guerre des albigeois. Folquet, qui joignait une foi ardente à un caractère passionné, hautain, atrabilaire, parut propre à servir la cause de l'orthodoxie. Aussi, en 1205, les légats du pape déposèrent Raimond de Rabastens, évêque de Toulouse, et firent élire Folquet à sa place. Celui-ci se montra digne de cette confiance, et fit de l'extermination des hérétiques le but de toutes ses actions. Il commença par aller à Rome demander de nouveaux missionnaires; puis, tandis que l'armée des croisés saccageait le Languedoc, il établit une confrérie appelée *la Blanche*, à cause d'une croix blanche que les confrères portaient sur leurs vêtements. En 1211, le nombre des croisés étant diminué, Folquet alla solliciter en France des renforts. A son retour, il envoya cinq mille hommes de sa confrérie blanche dans le camp des croisés; il s'y rendit bientôt lui-même. En 1215 Toulouse fut prise par les croisés. Folquet voulait qu'on la réduisît en cendres, Montfort se contenta d'en détruire les fortifications. Les horribles cruautés commises par les bandes de Montfort, cruautés dont Folquet fut non-seulement le complice, mais encore l'instigateur, poussèrent les malheureux Toulousains à la révolte, et la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le prélat repartit pour la France, et alla prêcher une nouvelle croisade. Montfort, pour récompenser tant de zèle, lui fit alors donation du château d'Urefeil et de vingt villages qui en dépendaient. Depuis cette époque jusqu'à la paix définitive, en 1229, Folquet vécut dans les camps. Sa fortune était immense. Le roi Louis VIII étant venu à l'armée, l'évêque le défraya ainsi que toute sa suite. La paix de 1229 le ramena dans son évêché; mais pendant les deux années qu'il vécut encore il ne cessa pas d'être en hostilité avec le comte de Toulouse, Raymond VII. De tous les actes de l'épiscopat de Folquet, un des plus mémorables fut l'institution des *Frères Prêcheurs*, fondée à Toulouse, par saint Dominique (*voy.* ce nom), en 1215, sous la protection et par les soins de l'évêque. Cette institution fut l'origine du tribunal de l'inquisition. « Tel fut Folquet, dit l'*Histoire littéraire de France;* poëte, homme de cour, moine, évêque, missionnaire, guerrier; toujours passionné, turbulent, ambitieux, fanatique, il oublia les devoirs de l'humanité, et il eut la faiblesse de s'enrichir, en croyant accomplir des devoirs qu'il jugeait apparemment plus sacrés que la justice et la charité. » Comme poëte, Folquet de Marseille ne fut le premier dans aucun des genres cultivés par les troubadours, et il dut à l'importance de son rôle religieux la plus grande partie de sa réputation littéraire. Pétrarque l'a loué dans son *Trionfo d'Amore* (cap. IV); Dante l'a placé dans le paradis. « Dans ma jeunesse, lui fait-il dire, j'ai été plus amoureux que la fille de Bélus, que Rhodope trahie par Démophon, qu'Alcide quand il tenait Iole renfermée dans son cœur. Ici on ne pense plus à se repentir de ses fautes; elles ne reviennent pas dans la mémoire.... Ici on voit les effets admirables de la Providence, et l'amour qui règne sur la terre s'épure et se change en amour divin. » Il subsiste en tout vingt-cinq pièces de Folquet, dont quelques-unes sont attribuées à d'autres troubadours. Raynouard a publié onze de ces pièces, dans son *Choix des Poésies des Troubadours*, t. IV. M. de Rochegude en a donné deux, dans son *Parnasse Occitanien*, p. 62-64. On en trouve deux dans le recueil intitulé : *Les Poëtes français depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe*, publié par Auguis.

Dom Vaissette, *Histoire générale du Languedoc*, t. III. — Papon, *Histoire de la Provence*. — *Gallia christiana*, XIII. — Crescimbeni, *Dell' Istoria della volgar Poesia*, t. II. — Millot, *Histoire des Troubadours*, t. Ier. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII.

* **FOLQUET DE LUNEL**, troubadour, né vers 1244; on ignore la date de sa mort. Il reste, dans divers manuscrits, onze pièces de sa composition; on y remarque un *sirvente* de plus de 500 vers, dans lequel il critique les gens de tous les états, gens d'église, rois, ducs, etc., et six *Hymnes à la Vierge*, qui présentent une forme assez piquante. On croit qu'il s'agit d'une dame dont le poëte a été bien traité; ce n'est qu'à la fin de sa pièce qu'il détrompe le lecteur. G. B.

Millot, *Hist. des Troubadours*, t. II, p. 138. — Raynouard, *Choix des Poésies*, t. IV. — *Hist. littéraire de la France*, t. XX, p. 556. — De Rochegude, *Parnasse Occitanien*, p. 165. — Diez, *Leben der Troubadours*, p. 591.

* **FOLZ** ou **FOLCZ** (*Hans*), poëte allemand (*Meistersänger*), vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Né à Worms, il vint de bonne heure s'établir à Nuremberg, et y exerça la profession de barbier. Ce fut dans cette ville qu'il composa ses contes (*Schwänke*), ses pièces de carnaval (*Fastnachtspiele*), et ses poésies lyriques (*Meisterlieder*).

Comme conteur, il est de la famille de ces malins trouvères que Boccace et plus tard La Fontaine ont mis si largement à contribution, et

dont Legrand d'Aussy a publié les fabliaux, remaniés et traduits dans la langue du dix-huitième siècle. Autant et peut-être plus encore que nos compatriotes, le barbier de Nuremberg prodigue dans ses récits les détails graveleux et les expressions grivoises. Nous croyons cependant pouvoir donner ici le résumé d'un de ses contes, en l'expurgeant convenablement. Un chevalier est invité à la table du roi de France, qui, charmé de sa valeur, veut en faire son gendre. Mais, moins fait aux usages de la cour qu'aux exercices militaires, il commet pendant le repas mille gaucheries. Au dessert on lui offre une poire : il la prend, la coupe en deux, et, sans la peler, en met une moitié tout entière dans sa bouche. La princesse, indignée, lui lance un regard qui renverse toutes ses espérances, et le pauvre chevalier va conter sa disgrâce à son écuyer. Celui-ci lui donne alors le bizarre conseil de prendre un costume de fou et de pénétrer, ainsi déguisé, dans l'appartement de la fille du roi. « Feignez, dit-il à son maître, d'avoir perdu la parole en même temps que la raison, et jouez bien votre rôle de muet. » — Le prétendu fou était bien tourné; son infirmité répondait de sa discrétion, et la princesse, qui le trouvait de son goût, crut pouvoir sans danger satisfaire son caprice..... Le lendemain matin il était mis à la porte sans cérémonie, et quelques heures après, ayant repris son costume ordinaire, il se présentait au palais pour s'entendre signifier devant toute la cour la décision royale. « Ah ! s'écria la princesse en le voyant paraître, c'est ce rustre grossier qui avale une moitié de poire sans la peler ! » Pour toute réponse, le chevalier se mit à redire à haute voix les termes de tendresse qu'elle lui avait prodigués durant la nuit précédente, et la dédaigneuse fille, s'apercevant alors du tour qu'on lui avait joué, se vit obligée, pour ne pas être publiquement déshonorée, de presser elle-même son père de conclure le mariage. En terminant ce conte, qui est intitulé : *La Moitié de poire* (*Die halbe Birn*), l'auteur s'adresse aux femmes, et les engage à ne pas se montrer trop dédaigneuses ni trop promptes dans leurs jugements, de peur d'être obligées de changer d'opinion et d'accueillir avec empressement celui qu'elles avaient méprisé. « Gardez-vous, dit-il, d'un pareil travers, et que la fille du roi vous serve de leçon; ainsi parle Hans Folz le barbier (*also spricht Hans Folcz Barwirer*; impr. 1486). »

Les pièces de carnaval de Hans Folz se composent d'une seule scène, dont la longueur varie de cent à deux cents vers : une discussion ou pour mieux dire une dispute sur quelque question féconde en grosses plaisanteries en fait généralement le sujet, et dix ou douze jeunes gens, déguisés en paysans, en diablotins, et le plus souvent en bouffons, en sont les acteurs ordinaires. Ce sont des mascarades, et non de véritables œuvres dramatiques. Nous citerons seulement deux de ces petites pièces, imprimées toutes deux en 1483. Dans l'une c'est une bande de fous (*Narren*), qui sous la conduite d'une sorte de chorége (*der Hoffnarr*) pénètrent dans une taverne, et, après avoir salué les buveurs attablés et décliné leurs noms et qualités burlesques, se plaignent chacun à leur tour des mauvais procédés que les femmes ont à leur égard. Dans la seconde, des amoureux (*Puler*), au nombre de neuf, conduits par un crieur (*ein Schreyer*), parcourent la ville en voiture : ils s'arrêtent devant la porte d'un bourgeois de leur connaissance, et le crieur explique à l'auditoire improvisé pourquoi ses compagnons portent oreilles d'âne, marottes et bonnets à grelots; c'est que l'amour les a rendus fous. Ils ne veulent pas en convenir, ajoute-t-il, et se flattent que dame Vénus (qui paraît sans doute en ce moment) va les absoudre et les déclarer sains d'esprit et de jugement. Chaque amoureux se met en effet à protester contre l'injurieuse qualification, et nous fait connaître les motifs qui la lui ont attirée. L'un s'est laissé tromper par une coquette qui a fini par se moquer de lui; l'autre s'est laissé ruiner par une femme qui lui était infidèle, etc. Bref, tous ont été d'une façon ou d'une autre dupes de leur sottise et de leur vanité. Aussi dame Vénus les déclare-t-elle fous à lier, et se retire en faisant des vœux ironiques pour leur prospérité. Le crieur donne alors le signe du départ, et la voiture chargée de masques continue sa marche à travers les rues (*in den Gassen hin und her*). Par une singulière méprise (typographique?) la première de ces pièces est intitulée *le Jugement de Vénus* (Venus Urtheil), et la seconde *les Amoureux fous* (Die Weibernarren).

Comme on le pense bien, les gros mots et les bouffonneries rabelaisiennes abondent dans les mascarades de Hans Folz, plus encore que dans ses contes. Mais il savait à l'occasion changer de ton, comme le prouvent ses poésies lyriques, qui sont en général pleines d'élévation, de grâce et de délicatesse. Nous signalerons en particulier le *lied* en l'honneur du mariage (*von dem Lob der Eh*) et une autre pièce intitulée : *Ein neu Liedin Prenbergers Ton*. Le joyeux barbier, qui rit de si bon cœur des maris trompés, parle avec un singulier respect de la femme vertueuse, *couronne et sceptre de tout honneur;* il exalte le bonheur de la paternité, et termine ce morceau vraiment inspiré par une pieuse invocation : « O Seigneur et Créateur, quand deux êtres s'unissent par le mariage, sois présent à leur union et guide leurs pas, afin qu'ils marchent dans la justice et dans la paix : *also spricht Hans Folcz Barwirer*. Une idée gracieuse, rendue plus gracieuse encore par les détails, fait le fond du *lied* composé par Hans Folz d'après une disposition métrique (*Ton*) inventée par le minnesænger Brennenberger. S'étant un jour endormi dans un vallon, au bord d'une claire fontaine, il rêva qu'il se trouvait dans une salle

magnifique, pleine de lumière et de verdure et de petits oiseaux qui chantaient. Lors sa dame lui apparut, plus belle que la plus belle dame de la cour du roi Artus; et elle lui sourit avec bonté, l'embrassa tendrement, et s'assit à côté de lui. Mais à peine commençait-il à jouir de son bonheur, qu'il se réveilla.... La belle dame avait disparu. Ainsi s'évanouissent, ajoute-t-il mélancoliquement, toutes les joies de ce monde et la jeunesse et les beaux jours : au moment où le soleil brille avec le plus d'éclat, l'orage fond tout à coup sur nos têtes. O homme, emploie de telle façon ta jeunesse, qu'après qu'elle se sera évanouie, il te reste le fruit de tes œuvres et dans le ciel un asile assuré.

Tout ce qui nous reste des œuvres de Hans Folz se trouve dans un recueil, contemporain du poëte, que possède la bibliothèque de Wolfenbüttel. A. Keller en a réédité une partie, dans son livre intitulé : *Altdeutsche Gedichte*; Tubingen, 1846. Alexandre Pey.

C. Gœdeke, *Das Mittelalter*, 1854, 6e livraison, passim.

FONCEMAGNE (*Étienne* Lauréault de), littérateur français, né à Orléans, le 8 mai 1694, mort à Paris, le 26 septembre 1779. Il fit d'abord partie de la congrégation de l'Oratoire, puis il alla professer les humanités à Soissons. Sa mauvaise santé le fit rentrer dans la maison paternelle, où on le décida à renoncer aux ordres. Sous la protection du duc d'Antin, il vint se fixer à Paris. Son érudition le fit admettre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1722), ainsi qu'à l'Académie Française (1737). En 1752 il fut choisi pour être sous-gouverneur du duc de Chartres; il n'accepta qu'après une longue résistance cet emploi, qu'il quitta en 1758, par suite de la vive douleur que lui causa la perte de sa femme. Il a publié les tomes XVI et XVII des travaux de l'Académie des Inscriptions, et fait l'historique de ces travaux pour les années 1741, 1742, 1743. Les *Mémoires* de cette académie (tomes VI, VIII et X) lui doivent des dissertations sur la première race des rois de France et sur la question de savoir si la couronne était alors élective ou héréditaire. Il pense qu'elle était réellement héréditaire, et il établit que c'est par un faux préjugé qu'on a cru que les filles de France étaient exclues de la succession au trône par une disposition expresse de la loi salique. De Foncemagne se distingua aussi dans une discussion littéraire qu'il eut avec Voltaire. Ce dernier avait prétendu, dans son livre intitulé : *Les Mensonges imprimés*, que l'ouvrage ayant pour titre *Testament politique du cardinal de Richelieu* n'était point ni ne pouvait être de ce ministre. De Foncemagne soutint au contraire l'authenticité de cet écrit, en répondant aux objections de son confrère dans une *Lettre sur le Testament politique du cardinal de Richelieu*, lettre qu'il publia en 1750. Voltaire, en reconnaissant « que la réponse était pleine de sagesse et de politesse, » y répliqua dans ses *Doutes nouveaux sur le Testament du cardinal de Richelieu*. En 1764, de Foncemagne, en publiant une édition de ce *Testament politique* (2 vol. in-8°), avec des remarques, donna aussi une nouvelle édition, augmentée de sa *Lettre*. Voltaire fit une nouvelle réplique; mais l'opinion semble s'être définitivement prononcée en faveur de son antagoniste. Les *Lettres* de Foncemagne se trouvent aussi dans les éditions du *Testament* publiées en 1794 et 1829. Doué d'une grande érudition, d'un caractère doux et obligeant, cet académicien fut unanimement regretté.

Guyot de Fère.

Desessarts, *Siècles littéraires de la France*. — Sabathier, *Les Trois Siècles*. — *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*.

FONCENEX (*François* Daviet de). *Voy.* Daviet.

FONDOLO (*Gabrino*), seigneur de Crémone, décapité à Milan, en 1425. C'était un soldat de fortune, dont Ugolino Cavalcabo, tyran de Crémone, avait fait son général et son premier ministre. Ugolino ayant été surpris et fait prisonnier à Manerbio par Astorre Visconti, chef gibelin du Milanais (14 décembre 1404), Fondolo continua la guerre pour délivrer ou venger son maître, et demeura en possession de la forteresse de Crémone et des principaux châteaux du pays. Carlo Cavalcabo, cousin d'Ugolino, fut déclaré seigneur de la ville pendant la captivité de son parent. Celui-ci ayant réussi à s'échapper de sa prison (1406), accourut à Crémone pour reprendre le pouvoir; mais il trouva Carlo peu disposé à s'en dessaisir. Une lutte paraissait imminente : Fondolo s'offrit pour médiateur; il invita les deux compétiteurs à se rendre dans sa forteresse avec tous les membres de leur famille. Un grand repas fut préparé pour le 18 juillet 1406; le partage de la souveraineté devait être réglé entre les conviés. Lorsque Fondolo vit ainsi en sa puissance ceux qui prétendaient à la souveraineté, les chefs des deux partis et tous les hommes influents qui pouvaient mettre obstacle à ses desseins, il fit un signal à ses satellites, qui envahirent la salle du repas et la changèrent en une épouvantable boucherie; Ugolino et Carlo furent massacrés, et avec eux soixante-dix des premiers citoyens du pays. Gabrino Fondolo, après ce massacre, fut reconnu, sans opposition, seigneur de Crémone. Il fit la paix avec les Visconti, et les aida même à triompher d'Otto-Bono Terzo, autre condottiere, qui lui aussi, par un mélange de bravoure et de perfidie, s'était emparé des seigneuries de Parme et de Reggio. Ce chef fut défait à Castelleto, le 19 juin 1408. En 1413, l'empereur Sigismond et le pape Jean XXIII, convenant des arrangements qui devaient précéder le concile de Constance, visitèrent Fondolo. Il les accueillit avec un grand faste; cependant, les deux monarques conçurent quelque soupçon sur la fidélité de leur hôte, et quittèrent Crémone avec précipitation. En 1415, Fondolo entra dans la ligue fomentée par

Filippo Aicelli, tyran de Plaisance, contre Filippo-Maria Visconti, duc de Milan. Quoique ce duc comptât en outre parmi ses ennemis Pandolfo Malatesta, tyran de Brescia; Lottiere Rusca, de Côme; Coleoni, de Bergame; Beccaria de Pavie, et Tomaso de Campo-Fregoso, doge de Gênes, il triompha de ses adversaires par sa perfidie ou par la valeur de son général, le célèbre Francesco Carmagnola (*voy.* ce nom). Après s'être défendu avec quelque succès, Fondolo vit, en 1421, ses possessions envahies. Ses châteaux de Pizzighetto et de Soncino se rendirent aux Milanais dès les premières attaques. Fondolo offrit aux Vénitiens de leur céder Crémone et ce qui lui restait de son territoire, mais ses propositions furent rejetées; il fut donc obligé de traiter avec Visconti, et lui remit sa principauté moyennant trente-cinq mille florins, se réservant seulement le château de Castiglione, où il se retira avec ses trésors. En 1425, Visconti, qui redoutait toujours Fondolo, corrompit Oldrado, ami de ce condottiere, et par sa trahison s'empara du seigneur de Castiglione. Sous divers prétextes, il le condamna aussitôt à perdre la tête. Monté sur l'échafaud et exhorté par son confesseur à se repentir, Fondolo s'écria : « Je me repens en effet, et d'une faute irréparable : j'ai tenu l'empereur et le pape au haut de mon clocher de Crémone; je pouvais les précipiter tous deux en bas, j'en ai eu la pensée : j'accordais ainsi guelfes et gibelins et je rendais ma mémoire impérissable. Mon seul remords est d'avoir lâchement laissé échapper cette occasion. »

Andrea Bilius, *Historia Mediolanensis et Lombardica*, liv. II, p. 23, et liv. III, p. 53. — Redusius de Quero, *Chron. Tarvin.*, p. 805. — Campi, *Cremona fedele*, l. III, p. 109. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. XIX. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VIII, chap. LX, p. 134; LXI, 225; LXIII, 322.

FONFRÈDE (*Jean-Baptiste* BOYER), homme politique français, né à Bordeaux, en 1766, exécuté à Paris, le 31 octobre 1793. Issu d'une famille qui tenait un des premiers rangs dans le commerce de cette ville, Fonfrède, s'étant marié très-jeune, contre le gré de ses parents, se retira en Hollande, et y demeura plusieurs années. La révolution ayant éclaté, il revint à Bordeaux, et à la fin de 1792 il fit partie de cette célèbre députation de la Gironde dont l'influence, qui avait accéléré la marche du char révolutionnaire, devint impuissante pour l'arrêter. Plus jeune que tous ses collègues de Bordeaux, Fonfrède, par son talent, se plaça immédiatement après les trois grands orateurs Vergniaud, Guadet et Gensonné. Une grande exaltation de sentiments et d'idées, qui chez lui n'excluait pas la droiture des intentions, une brillante facilité d'élocution, donnaient à ses improvisations un caractère ardent et passionné dont l'effet était irrésistible. A la suite de la discussion qui précéda le jugement du roi, Fonfrède fit adopter la rédaction des trois questions relatives à la culpabilité, à l'appel au peuple et à la nature de la peine, sur lesquelles devait voter l'assemblée. Son vote personnel fut pour la peine de mort. Aveuglé par un fanatisme de haine contre la royauté, il déclara que si cet arrêt faisait gémir en lui l'humanité, il laissait sa conscience tranquille; mais adversaire non moins prononcé de cette tyrannie réelle qui se couvrait du masque du patriotisme, il défendit la liberté de la presse contre les attaques du montagnard Duhem. Dans la séance du 8 mars 1793, cet aide de camp politique de Marat avait demandé que tous ceux des députés qui prenaient part à la rédaction des journaux fussent expulsés de la Convention, et même que tous les journalistes fussent, en masse, chassés du lieu des séances : Fonfrède fit repousser ces violentes et illibérales propositions. La conspiration du 10 mars, qui avait pour but de se défaire par l'assassinat des chefs du côté droit, ayant échoué, trois jours après, Fonfrède fit décréter l'arrestation et la mise en jugement des membres du comité insurrecteur. Dans les premiers jours d'avril, il dénonça le jeune duc de Chartres comme complice de Dumouriez, et demanda que tous les Bourbons qui se trouvaient encore en France fussent détenus comme otages et répondissent sur leur tête du salut des commissaires conventionnels livrés à l'ennemi par le général rebelle. Ces propositions furent adoptées et immédiatement mises à exécution. Il n'en avait pas été ainsi de la mesure relative aux conspirateurs anarchistes du 10 mars : impunis et libres, ils préparaient ouvertement une nouvelle insurrection. Leur audace était redoublée par le triomphe que Marat venait de remporter au tribunal révolutionnaire, où, sur la motion de Fonfrède, il avait été traduit le 12 avril par décret de la Convention nationale. Trois jours seulement après, la commune de Paris ayant demandé par l'organe du maire Pache que vingt-deux députés fussent exclus de la Convention, Fonfrède, en s'étonnant de l'omission de son nom sur cette liste honorable, soutint que, présentée par une faible fraction du peuple français, cette demande de proscription contre une partie de la représentation nationale signalait une tendance réelle au fédéralisme. Il proposa en même temps le renvoi de la pétition à la nation entière réunie en assemblées primaires. C'était placer la question sur son terrain véritable, et ce discours de Fonfrède, ainsi que celui que, cinq jours auparavant, il avait prononcé sur une question analogue, offrent les plus éloquents modèles de la logique parlementaire.

Nommé président de la Convention pour la première quinzaine de mai, dans la séance du 18 mai, Fonfrède fut le premier élu membre de la fameuse commission des douze, créée sur la proposition de Barrère pour rechercher les auteurs de la conspiration du 10 mars et déconcerter leurs nouvelles menées. Cette commission ayant fait arrêter Hébert et trois autres déma-

gogues, par une contradiction impossible à qualifier, Fonfrède s'opposa à cette mesure, et, aussi incertain dans le conseil qu'il s'était montré résolu à la tribune, le 28 mai il arracha à la Convention un décret qui remettait provisoirement ces détenus en liberté. Cette concession faite à l'anarchie devint le gage de son triomphe. Si, malgré les efforts de Bourdon de l'Oise, elle valut à Fonfrède une exception personnelle dans le décret d'arrestation porté le 2 juin contre la commission des douze en masse et contre vingt-deux autres membres de la Convention, dès le 15 juillet suivant, Billaud-Varennes, infatigable pourvoyeur de l'échafaud révolutionnaire, demanda la mise en accusation de Boyer Fonfrède. Celui-ci, qui pendant toute la durée du mois de juin n'avait cessé de presser le rapport qui devait être fait par le comité de salut public sur les députés incarcérés, voyant l'inutilité de ses efforts, s'était enfin voué au silence. Il pouvait se croire oublié, lorsque, le 3 octobre, il fut, ainsi que Ducos, demeuré libre comme lui, compris dans le décret d'accusation rendu contre ces mêmes députés, sur le rapport d'Amar. Fonfrède ayant demandé la parole, le montagnard Albitte lui ferma la bouche par ces mots atroces : « Tu parleras au tribunal révolutionnaire ! » A ce tribunal de sang, le seul fait imputé à Fonfrède fut d'avoir, après le 31 mai, provoqué l'insurrection bordelaise contre les auteurs de cette journée. Cela suffit pour le faire comprendre dans l'arrêt qui, le 31 octobre, envoya à l'échafaud vingt-un députés, l'élite de la Convention. Ducos et Fonfrède, les plus jeunes parmi ces illustres victimes, jouissaient l'un et l'autre d'une grande fortune. Fonfrède périt à vingt-sept ans ; sa carrière fut courte et mémorable. La chaleur et la sincérité de ses opinions républicaines doivent couvrir d'un voile d'indulgence des erreurs si cruellement expiées. [P. A. VIEILLARD, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Thiers, *Histoire de la Révolution française*. — Lamartine, *Histoire des Girondins*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. des Contemporains*.

FONFRÈDE (*Henri*), publiciste français, fils du précédent, né à Bordeaux, le 21 février 1788, mort le 23 juillet 1841. Élevé à l'école centrale de Bordeaux, Henri Fonfrède se destina à la profession d'avocat. Il se rendit dans ce but à Paris, et il y prit ses premiers grades ; mais sa santé, fortement altérée, ne lui permit pas de réaliser son projet ; il fut contraint de regagner sa ville natale. Il entra alors dans une maison de commerce, dont il dirigea longtemps la correspondance, et plus tard, s'associant à son oncle, Armand Ducos, frère du girondin, il fonda la maison Fonfrède et A. Ducos. Ce ne fut qu'en 1820 que Henri Fonfrède aborda la carrière d'écrivain politique. A cette époque il créa à Bordeaux le journal *La Tribune*, dont la durée fut limitée aux cent jours de la liberté de la presse. On a prétendu que Fonfrède avait professé dans ce journal des principes républicains : le fait est inexact ; une opposition avancée, fondée sur les vrais principes du gouvernement représentatif, forme la base de toute la polémique de *La Tribune*, et la république y est, au contraire, signalée comme antipathique au caractère national.

Bordeaux était encore la ville qui avait reçu avec enthousiasme le duc et la duchesse d'Angoulême, et le journal *La Tribune* fut brûlé en plein théâtre pour un article commémoratif de la journée du 12 mars. Henri Fonfrède avait été déjà l'objet des poursuites du parquet. Dans un procès pour délit de presse, de Martignac porta la parole contre lui au nom du ministère public, et, si nous en croyons les souvenirs des témoins de cette brillante lutte, le journaliste ne fut pas inférieur à son redoutable adversaire. Le tribunal sanctionna par un acquittement l'éloquente plaidoirie de Henri Fonfrède ; néanmoins, *La Tribune* fut enveloppée dans la ruine de toute la presse indépendante, et ce ne fut que six ans après que l'ardent tribun ressuscita dans les colonnes de *L'Indicateur de Bordeaux*. En 1830, sa polémique s'éleva à la hauteur des événements. A côté de la page qui contenait les fameuses ordonnances, il signa de son nom un appel à la résistance, et il en donna lui-même le signal en s'asseyant sur les presses de *l'Indicateur*, dont on voulait opérer la saisie, et en arrêtant par sa contenance résolue les entreprises des agents de l'autorité. Autant Fonfrède avait été ardent dans le combat, autant il fut modéré après la victoire, et dès les premiers jours qui suivirent la révolution de Juillet il écrivait dans *L'Indicateur* ces lignes remarquables : « La Charte a été notre cri de ralliement pendant le combat, elle doit être notre cri de ralliement après la victoire (8 août 1830). »

Depuis, soit dans *L'Indicateur*, soit dans *Le Mémorial*, qui lui ouvrit ses colonnes en 1831, soit dans *La Paix* et le *Journal de Paris*, auxquels il prêta son appui pendant le séjour qu'il fit dans la capitale (1836), soit enfin dans *Le Courrier de Bordeaux*, qu'à son retour il fonda lui-même, en 1837, Henri Fonfrède soutint les principes du parti conservateur, avec une énergie qui lui suscita des adversaires nombreux et passionnés. Défenseur infatigable des intérêts méridionaux, il fit partie des divers comités vinicoles et commerciaux qui se formèrent successivement à Bordeaux. Nommé député en 1830 par le collége extra-muros de cette ville, il fournit lui-même à la chambre la preuve de son inéligibilité ; depuis lors, il refusa constamment la députation. Mais il fut nommé membre du conseil général de la Gironde, qui le choisit pour secrétaire, et il montra un talent distingué dans les comptes-rendus qu'il rédigeait des délibérations de cette assemblée, à la fin de chaque séance.

Comme publiciste, H. Fonfrède fit preuve

d'esprit, de finesse et d'une grande fermeté d'argumentation. La politique conservatrice n'eut pas de défenseur plus décidé et plus loyal. Seul parmi les écrivains provinciaux de son temps, il parvint à attirer sur lui les regards de la presse parisienne et à commencer, à force de bon sens, de verve et d'originalité, la décentralisation du journalisme. Outre les nombreux articles insérés dans les journaux mentionnés plus haut, Henri Fonfrède publia : *Réponse à la brochure de M. de Châteaubriand, intitulée : De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille;* Paris, 1831, in-8°; — *Du gouvernement du roi et des limites constitutionnelles de la prérogative parlementaire;* Paris, 1839, in-8°. Les *Œuvres* de Henri Fonfrède ont été recueillies par M. Ch.-Al. Campan; Bordeaux et Paris, 1844, 10 vol. in-8°. [F. SOLAR, dans l'*Encyc. des G. du M.*, avec additions.]

E. Ferbos, *Éloge de Henri Fonfrède*, couronné par l'Acad. de Bordeaux. — Eug. Robin, dans la *Revue nouvelle*, février 1846. — Louis Lurine, *Train de Bordeaux*.

FONS (*Jacques* DE LA), poëte français. *Voy.* LA FONS.

* **FONS** (*Victor*), jurisconsulte français, né vers la fin du dernier siècle. Après avoir été avocat à Toulouse, il devint juge au tribunal civil de Muret. Il a été aussi rédacteur en chef du *Mémorial de Jurisprudence des Cours royales du midi.* Ses principaux ouvrages sont: *Le Petit Code voiturin, ou précis des lois réputées encore en vigueur* de 1789 à 1828 *exclusivement*, etc.; Toulouse, 1828; — *Jurisprudence inédite de la Cour royale de Toulouse depuis* 1800 *jusqu'à* 1820, etc.; Toulouse, 1834, in-8°; — *Les Tarifs en matière civile annotés*, etc.; Paris, 1842, in-8°, en collaboration avec Niel; — *Aphorismes de droit classés suivant l'ordre des matières du Code Civil*, etc.; Paris, 1846, 2e éd.

Louandre et Bourquelot, *La Litt. fr. contemp.*

FONSECA (*D. Juan-Rodriguez* DE), prélat espagnol, né à Toro, en 1451, mort à Burgos, le 4 mars 1524. Il fut successivement doyen de Séville, évêque de Badajoz, de Cordoue, de Palencia, de Burgos, et archevêque de Rosana. Il remplit diverses missions diplomatiques, et fut employé longtemps aux affaires des Indes occidentales. Il était doyen de Séville lorsqu'il fut chargé d'ordonner l'armement destiné à la découverte du Nouveau Monde. Consulté précédemment sur le projet de Christophe Colomb, il avait traité le grand navigateur de visionnaire. Il ne lui pardonna jamais d'avoir réussi, et ne laissa passer aucune occasion de lui nuire. Ce fut surtout après la mort d'Isabelle que Fonseca, chargé de tout le maniement des affaires qui regardaient le Nouveau Monde, put poursuivre de sa haine la famille de Christophe Colomb. Il ne fut pas moins hostile à Fernand Cortès et à Las Casas (*voy.* ce nom), qui le récusèrent et obtinrent, en 1520, la dissolution d conseil dont le prélat était le président. Depu ce temps Fonseca montra plus de complaisan pour Las Casas, qui avait su se concilier la fa veur d'Adrien d'Utrecht (*voy.* ce nom). Homm dur, fanatique et passionné, Fonseca fut gran ami de Torquemada. V. MARTY.

Herrera, *Hist. de los hechos de los Castellanos en la islas y tierra firme del Oceano*, 1re, 2e et 3e *décades*. · Le P. Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, t. Ier. — G Gonçalez d'Avila, *Teat. ecl.*

FONSECA SOARES (*Antonio* DA), plus conn sous le nom d'ANTONIO DAS CHAGAS, théologie portugais célèbre, né à Vidigueira, le 25 jui 1631, mort le 20 octobre 1682. Son père appar tenait à la meilleure noblesse du pays; sa mèr était Irlandaise : elle s'était réfugiée en Portug durant les guerres de religion. Il fit ses étude à l'université d'Evora, et, après la mort de so père, s'engagea comme simple soldat. Il éta poëte, et plaisait par la vivacité de son esprit mais il tua malheureusement un homme en duel et il fut contraint de se réfugier au Brésil. I mena à Bahia la vie licencieuse qu'il avait me née à Moura, le lieu de sa garnison; mais u traité de F. Luiz da Granada lui étant tomb entre les mains, il rentra en lui-même, et réso lut de se faire franciscain. Pour accomplir sa ré solution, il repassa en Europe; néanmoins, le délices de Lisbonne lui firent oublier ses sainte résolutions. Une maladie violente les lui rappela un coup de sabre qui le blessa légèrement dan une rixe à Setuval fut aussi, dit-on, un sérieu avertissement pour qu'il changeât de vie; il all trouver le provincial des franciscains de Saint Paul des Algarves, et quelque temps après, le 1 mai 1662, il se trouva affilié à l'ordre de Saint François d'Evora. Après avoir donné des ga ranties du changement absolu qui s'était opér en lui, il prononça solennellement ses vœux l 19 mai 1663. Ce fut alors seulement qu'il all étudier la théologie à Coïmbre. Bientôt la répu tation de frey Antonio das Chagas (c'était so nom de religion) se répandit dans toute la Pénin sule; il refusa l'évêché de Lamego, que le prince régent, D. Pedro, lui offrit en 1679. Il avait ins titué l'année précédente un séminaire à Torres Vedras; ce fut là qu'il mourut, en odeur de sainteté. Les populations du voisinage se dispu tèrent ses cheveux, des parcelles de ses ongles, les plus minces fragments de sa robe, et il fut enterré dans la salle du chapitre. On a de lui les ouvrages posthumes suivants : *Faiscas de amor divino e lagrimas da alma;* Lisbonne, 1683, in-8°; — *Obras espirituaes*, 1a parte; Lisbonne, Mig. Deslandes, 1684, in-8°; 2a parte, Lisbonne, 1687, in-8°; — *O Padre nosso commentado;* Lisbonne, 1688, in-4°; — *Espelho do Espirito em que deve verse e comporse a Alma, que quer chegar à união de Deos;* Lisbonne, 1683, in-8°; — *Escola da penitencia e flagello dos peccadores;* Lisbonne, 1687, in-4°; — *Sermoẽs Genuinos, e practicas*

espirituaes; Lisbonne, 1690, in-4°; — *Cartas espirituaes,* 1ª parte, com notas de D. João da Sylva; Lisbonne, 1684, in-4°; 2ª parte, Lisbonne, 1687; — *Semana santa espiritual ou meditaçoens pias para qualquer dia della;* Lisbonne; — *Ramilhete espiritual composto com as flores doutrinaes em doze sermoens;* Lisbonne, 1722, in-4°. On conserve un grand nombre d'autres ouvrages ascétiques du P. Ant. das Chagas restés manuscrits; mais on a réimprimé plusieurs fois en 2 vol. la trad. française de ses divers ouvrages. On trouve quelques-unes de ses poésies dans un recueil intitulé : *A Feniz renascida;* Lisbonne, 1728, in-8°, t. V. C'est à son poëme de *Filis et Démophonte*, à ses chansons profanes, que s'applique une petite anecdote racontée sans grand fondement : Le bon père, dit-on, jeûnait et se donnait la discipline pour le salut de tout individu qui lui rapportait quelque copie de ses œuvres profanes; il y a de lui un opuscule poétique qu'il serait à souhaiter qu'on publiât : *Descripção da victoria que alcançarão em 14 de janeiro* de 1659 *os Portuguezes, na campanha de Elvas.* Cet écrivain est mis au nombre des classiques.

Ferdinand Denis.

Le P. Manoel Godinho, *Vida*, 1687, et 1788, in-4°. — F. Fernando da Soledad, *Historia serafica da provincia de Portugal,* parte 3, liv. 3, cap. 17. — Costa, *Corografia Portugueza.* — Fonseca, *Evora gloriosa.* — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

FONSECA (*Rodrigo* da), médecin portugais, né à Lisbonne, au seizième siècle, mort en 1642. Il avait acquis déjà une grande renommée dans la pratique de son art, lorsque le gouvernement de Venise lui fit des offres considérables pour venir professer à Pise. Il se rendit en Italie au commencement de 1606. De l'université de Pise, il passa à celle de Padoue, où il expliqua surtout les aphorismes d'Hippocrate. Il était l'inventeur d'une certaine huile d'*Aparicius*, qui opérait, disait-on, des merveilles et qui lui valut l'entrée de bien des palais. Philippe II lui-même l'avait en grande estime; il mourut à Rome, et il y est enterré, au milieu des merveilles de l'art, dans l'église de San-Lorenzo. Nous donnons ici sa bibliographie, incomplétement reproduite dans d'autres ouvrages : *De calculorum remediis, qui in renibus et vesica gignuntur, Libri duo;* Roma, 1586, in-4°; — *In Hippocratis Legem Commentarium, quo perfecti medici natura explicatur;* Roma, 1586, in-4°; — *De Venenis, eorumque curatione;* Roma, 1587; — *Opusculum quo adolescentes ad medicinam facile capessendam instruuntur, casus omnium febrium methodice discutiuntur et curantur, juxta normam in punctis tentativis pro doctoratu recitandis et post utilem medendi methodum in particularibus, si quis exercere possit, consultationes aliquot, et modus demonstratur curandi capitis vulnera sine apertione et peradmirabile Aparicii oleum,* Florence, 1594, in-4°; — *Commentaria in septem libros Aphorismorum Hippocratis eo ordine contextā quo doctoratus puncta exponi consuevere;* Florence, 1591; Venise, 1596; ibid., 1608; — *In Hippocratis Prognostica Commentarii, quibus universa ejus doctrina in conclusiones deducitur;* Padoue, 1597, in-4°; ibid., 1678; — *De tuenda valetudine et producenda vita Liber;* Florence, 1602, in-4°; Francfort, 1603, in-4°; trad. en italien par Policiano Mancino, Florence, 1603; — *De hominis excrementis;* Pise, 1613, in-4°; — *Tractatus de febrium acutarum et pestilentium Remediis diæteticis, chirurgicis et pharmaceutis;* Venise, 1621, in-4°; — *Consultationes medicæ singularibus remediis refertæ, non modo ex antiqua verum etiam ex nova medicina, depromptis ac selectis, quorum usus exactissima methodo explicatur et experimentis probatur accessit : de consultandi ratione breve compendium et consultatio de plica polonicā;* Venise, 1618, in-fol.; ibid., 1619, 1622, 1628; Francfort, 1625, 2 vol. in-8°. On trouve dans le même vol. le petit traité *De Virginum Morbis qui intra clausuram curari nequeunt.* Ferd. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

FONSECA (*Antonio* da), historien portugais, né en 1517, mort après 1559. Son père, Antonio Correa, était fondateur du couvent de Santa-Anna. Il se fit dominicain, et vint à Paris, où il reçut le grade de docteur en Sorbonne, le 6 janvier 1542. Il joignait à la connaissance des langues anciennes celle de l'hébreu. Jean III le rappela bientôt pour professer à Coïmbre; il commença ses cours en 1544, et les continua durant de longues années. Avant de venir à Paris, et comme il comptait à peine vingt-deux ans, il avait écrit en latin l'ouvrage suivant : *Annotationes marginales in Commentaria Thomæ de Vio cardinalis Caietani in Pentateuchum;* Paris, 1539, in-fol. Comme prédicateur, il s'éloigna de la voie commune, et l'un des plus grands prosateurs de la langue portugaise, Frey Luiz de Souza, a pu dire de lui : « Il introduisit dans ce pays le sens littéral de l'Écriture, en rendant l'explication des saints Évangiles ou plus facile ou moins ardue pour qui la veut suivre. » Il sépara ainsi son style de l'ancien style oratoire, si embarrassé jadis de tropes, de figures et de fleurs de rhétorique. Fonseca, contre l'opinion générale, est un réformateur qui durant le seizième siècle fit école et rentra dans la simplicité.

Ferd. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

FONSECA E EVORA (*D. Fr.-Jozé*), théologien portugais, né le 3 décembre 1690, à Evora, mort le 14 avril 1760. Il s'appelait dans le siècle Jozé Ribeiro da Fonseca Figueiredo e Souza. Son père était militaire, et avait servi en Allemagne, en Flandre et en Italie. Il fit étudier son fils à Evora d'abord, puis à Coïmbre. En 1712, Jozé Fonseca se rendit à Rome, avec le marquis

d'Abrantès, nommé ambassadeur extraordinaire près le saint-siége; il s'y fit franciscain, et prit l'habit dans le couvent d'Ara-Cœli, le 8 décembre 1712. Il y professa bientôt la théologie et la philosophie, et parvint en peu de temps à toutes les dignités de l'ordre, dont il fut par la suite le réformateur. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir introduit dans le Vatican la statue de saint François en habit de l'observance, et pour cela il lui fallut vaincre plus d'un obstacle. Il ne se borna pas à ce genre de mérite, qui lui valut du reste tous les honneurs que l'ordre réformé pouvait accorder à l'un de ses membres; il fonda dans le couvent où il avait professé une immense bibliothèque, l'une des plus belles que l'on ait admirées dans Rome; il s'était réservé le droit d'en nommer le bibliothécaire et les divers employés. Non-seulement il avait été déclaré publiquement l'honneur de la religion séraphique, mais il n'y eut guère d'affaire religieuse ou même administrative à laquelle il ne participât, et Venise elle-même le nomma patrice. Après avoir refusé plusieurs évêchés, il se vit contraint d'accepter celui de Porto, auquel l'avait nommé João V. Il s'y fit aimer et estimer, et il y mourut. On a de lui : *Jura Romanæ provinciæ et ordinis super ecclesiam Aracelitanam, schalam, conventum et clausuram, contra excellentissimum* S. P. Q. R. *discussa et vindicata;* Rome, 1719, in-fol.; — *Privilegia terræ sanctæ et facultas utendi pontificalibus atque sacrum chrisma in sacramento confirmationis;* Roma, 1721; — *Libellus contra Fraticellorum sectam falso attribuitur B. Jacob de Marchia;* Roma, 1724, in-fol.; — P. Fr. Claudii Frassen *Philosophia et Theologia correcta;* Rome, 1626, 16 tom, in-4°; — *Excellencias y virtudes del apostol de las Indias, san Francisco Salano;* 1727, in-8°; — *Arcadia festiva pell' inalzamento al trono del eminentissimo card. Corsini col nome di Clemente XII;* Rome, 1730, in-4°. F. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

FONSECA (*Pedro* da), théologien philosophe portugais, né à Cortizada, dans le prieuré de Crato, en 1528, mort le 4 novembre 1599. Il fut admis dans la Compagnie de Jésus en qualité de novice, le 17 mars 1548. Il résida d'abord à la maison de Coïmbre, dont les professeurs jouissaient d'une haute renommée. Le cardinal D. Henri venait de fonder en 1551 l'université d'Evora, où Clénard déployait tant de science et de zèle, lorsque Fonseca y fut appelé; il y reçut les enseignements théologiques de Bartholomeu dos Martyres. Fonseca finit par professer avec éclat où il avait été un élève studieux, et il fut reçu docteur de l'université d'Evora en 1570, devant le jeune roi D. Sébastien, qu'assistaient son oncle D. Henrique et l'infant D. Duarte. En 1572, à l'époque où se réunit la congrégation provinciale, il fut élu pour voter au chapitre général, où Évérard Mercuriano fut élu général de l'ordre. Il passa avec lui à Rome; pendant sept ans il l'assista. Après la chute de Sébastien, Philippe II le choisit pour établir la réforme en Portugal; il devint visiteur de la province. On lui dut l'établissement de la maison des catéchumènes à Lisbonne, et en outre celui de l'orphelinat qui fut établi dans l'ancienne forteresse de la capitale (O Castelho). La maison des Converties fut également l'une de ses fondations, ainsi que le collége des Irlandais et le couvent de Santa-Martha. Grégoire XIII s'en rapportait à lui pour l'administration des affaires les plus graves, pour celles même auxquelles l'Église tout entière était intéressée. Il mourut après cinquante-et-un ans de religion, et après avoir donné la preuve des sentiments les plus pieux. On a de lui : *Institutionum dialecticarum Libri VIII;* Lisbonne, 1564, in-4°; Cologne, 1567; Venise, 1575, in-8°; ibid., 1582; Lyon, 1622, in-8°; — *In Libros Metaphysicorum Aristotelis Stagiritæ*, tomus primus; Rome, 1572; 1591, in-4°; tomus secundus, Rome, 1589, 1590; tomus tertius, Cologne, 1604, in-4°; Lyon, 1605, in-4°; tomus quartus, Lyon, 1602; ibid., 1612. Tout l'ouvrage a été imprimé à Strasbourg, 1594, in-4°. Fonseca doit probablement à ce livre l'honneur d'avoir été appelé l'*Aristote portugais*. Il dispute à Molina l'avantage d'avoir inventé la science moyenne (*sciencia media*), et la priorité lui demeure. Cette méthode nouvelle de concilier le libre arbitre avec la prédestination s'offrit, dit-il, un jour à son esprit comme une lumière nouvelle. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

***FONSECA** (Le P. *Francisco* Duarte), historien portugais, né à Evora, en 1668, mort à Rome, en 1738. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et enseigna les humanités à l'île de Madère. De retour en Portugal, il accompagna en 1708, en qualité de confesseur, le comte de Villar-Maior, nommé ambassadeur extraordinaire pour assister aux noces de l'archiduchesse d'Autriche avec le roi Jean V. On a de lui : *Evora gloriosa, embaixada do conde de Villar-Maior, Fernando Telles da Sylva de Lisboa a corte de Vienna, e viagem da raynha dona Anna de Austria a corte de Lisboa, com uma sommaria noticia dos lugares e provincias por onde se fez a jornada em Vienna;* Rome, 1717, in-4°. F. D.

Pinto de Souza, *Biblioth. historica.*

***FONSECA** (1) (*Pedro-Jozé* da), philologue portugais, mort le 8 juin 1816. Il était membre de l'Académie des Sciences de Lisbonne, et il conçut, dès l'année 1780, le plan du grand dictionnaire de la langue portugaise que devait élaborer

(1) Il ne faut pas confondre ce lexicographe avec Sebastião de Fonseca, le premier président de l'Académie dos Singulares de Lisbonne, qui fut fondée au mois d'octobre 1663, et finit complétement ses travaux en 1665. La vanité puérile de ce personnage n'est égalée que par la modestie de son homonyme.

ce corps savant. On lui adjoignit deux autres membres, Agostinho Jozé da Costa de Macedo ʒt Barth. Ignacio Gorge.

Ce travail a pour titre : *Diccionario da Lingua Portugueza, publicado pela Academia das Sciencias de Lisboa ;* tomo Iº; Lisbonne, ıa officina da mesma Academia, 1793, in-fol. On y trouve : *Catalogo dos autores e obras que se lerão e de que se tomarão as autoridades para a composicão do Diccionario la Lingua Portugueza formado pelo ordem las abbreviaturas dos nomes e apellidos dos nesmos autores, e dos titulos das obras inonymas.* Cette suite de biographies concises eut édifier les nationaux et les étrangers sur le rai mérite littéraire des auteurs portugais qui ɔnt autorité dans leur langue. On doit en outre Fonseca un Dictionnaire Latin-Portugais et 'ortugais-Latin, réimprimé plusieurs fois et adopté ıar les établissements d'instruction publique du oyaume; — un Dictionnaire de la Fable; — et lusieurs ouvrages élémentaires.

Ferd. Denis.

Historia e Memorias da Academia real das Sciencias de Lisboa ; Lisb., 1817, t. V, parte 1, et parte 2 ann. 318. — Balbi, *Essai statistique sur le royaume de Portugal.*

FONSECA (*Éléonore* Pimentel, marquise E), née à Naples, en 1758, morte en 1799. Elle ppartenait à une des familles les plus illustres du ɔyaume. Dès l'enfance, elle s'occupa d'études érieuses, et eut pour maîtres Métastase et Spallanzani. Son mariage avec le marquis de Fonseca fut suivi de sa présentation à la cour de erdinand IV et de Marie-Caroline. Mais elle 'éloigna bientôt de cette cour et d'une reine vec laquelle elle ne pouvait sympathiser. Pendant la courte et désastreuse domination des ızzaroni de Naples, au moment où Championnet s'avançait sur cette ville, on vit la marquise e Fonseca, qui avait fait des efforts inutiles our ouvrir les portes aux Français, traverser ı foule irritée à la tête d'une troupe de dames obles, ses compagnes, en imposer par son attitude fière à la multitude, et gagner ainsi le fort aint-Elme, d'où elle ne sortit qu'après l'établissement de la République Parthénopéenne. Tant ue dura cette forme de gouvernement, la maison de la marquise de Fonseca fut le rendezous des patriotes napolitains et le foyer du béralisme. Cette dame, belle et aimable, consacra sa fortune et son talent au triomphe de la évolution : elle fonda le *Moniteur napolitain*, our en défendre et pour en propager les principes; elle travailla elle-même à ce journal, ui ne devait pas survivre à la République Parténopéenne. La discorde des généraux français t la destitution de Championnet amenèrent l'évacuation de Naples et la restauration de Ferinand IV. En dépit des clauses formelles de la apitulation, Eléonore Fonseca, sur laquelle s'acharnait la haine de Marie-Caroline (aigrie par es propos tenus sur son compte au sujet de ses liaisons avec Acton), fut traduite devant la giunta di Stato, et condamnée à mort pour avoir travaillé à la rédaction du *Moniteur napolitain.*

Elle montra le calme le plus héroïque au moment où sa sentence fut prononcée, et, en marchant au supplice, elle répétait ce vers célèbre :

... Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Au moment où elle arriva au pied du gibet, la populace voulut la contraindre à crier: *Vive Ferdinand!* Elle demanda un instant de délai pour haranguer ce peuple qui avait naguère applaudi aux accents de la liberté; mais le bourreau, craignant une émeute, ne lui en laissa pas le temps. Cet assassinat juridique fut le signal de massacres et de scènes d'horreur : en quelques jours cent dix têtes tombèrent, à Naples, par ordre de Ferdinand, et près de trente mille personnes furent emprisonnées. G. Vitali.

Atto Vannucci, *I Martiri della Libertà Italiana.* — Botta, *Storia d'Italia.* — Colletta, *Storia del Reame di Napoli.* — Vincenzo Cuoco, *Saggio storico sulla Rivoluzione napolitana del* 1799.

FONTAINE (*Charles*), poëte français, né à Paris, le 13 juillet 1513, mort vers 1587. Son père était marchand dans une

Maison assize vis-à-vis
De Nostre-Dame et du parvis,
Qui a la belle fleur de France
Pour son enseigne et demonstrance.

Il eut pour oncle Jean du Gué et pour cousin Le Coigneux, tous deux avocats au parlement; mais la manière négligente dont l'éleva à Clamart Jean Ticier lui donna de bonne heure le goût de la dissipation. Tout jeune encore, il partit seul pour voyager, et parcourut la France. De retour à Paris, il se mit dans les bonnes grâces de Renée de France, duchesse de Ferrare, qui l'emmena avec elle en Italie; il vit ainsi Pavie, Turin, et de ce lieu se rendit à Venise par le Pô. Ses parents et son frère étant morts, il resta seul avec une sœur du nom de Catherine, qui le précéda aussi dans le tombeau et sur laquelle il a fait une élégie où se lit ce jeu de mots :

Pourquoy m'es-tu tant contraire, ô fortune !
Quand après tout tu m'en as fait perdre une,
Une de corps qui valoit *dix de cœur.*

Sa première femme s'appelait Marguerite; elle mourut jeune. Il ne paraît pas l'avoir beaucoup regrettée, si l'on en croit la passion qui éclate dans ces vers adressés peu d'années après « *A sa Flora* » :

J'ay délaissé à Paris mes parents
Pour avec toy estre à Lyon lié :
J'ay laissé loing mes amis apparens,
J'ay mon païs et mon bien oublié
Pour à toy seule estre seul desdié.

Cette seconde union s'accomplit en 1544 : six enfants en furent les fruits; mais le cinquième, nommé René, mourut en naissant. Les vers suivants sur la naissance de Jean, son second fils,

nous fournissent quelques renseignements sur sa vie :

> Vien voir le monde où y a tant de maux,
> Vien voir ton père en procès et en peine :
> Vien voir ta mère en douleurs et travaux
> Plus grands que quand elle estoit de toy pleine :
> Vien voir ta mère à qui n'as laissé veine
> En bon repos : vien voir ton père aussi,
> Qui a passé sa jeunesse soudaine
> Et à trente ans est en peine et souci.

Ce grand souci était un procès qui appela Fontaine à Paris en 1547 : on lui contestait quelques sommes d'argent, dont il avait grand besoin :

> ..... Ne puis, par faulte de monnoye,
> Livres avoir, soit en prose ou en vers !

Après avoir dépensé son patrimoine à faire des voyages, il se repentit de n'avoir pas voulu apprendre le droit tandis que son oncle du Gué mettait ses livres à sa disposition et lui disait :

> ... mieux vaut gaing que de philosopher
> A gens qui ont leur ménage à conduire.

Fontaine était d'un caractère généreux et aimant à faire le bien, et il se plaisait à dire :

> J'ay bien deux ou trois cens amis,
> Mais voire bien deux ou trois mille.

Citons, parmi les plus célèbres, Cl. Marot, l'un de ses fréquents convives, Ronsard, du Bellay, des Autels, Saint-Romat, J. Pierre de Mesme, Jacques Pelletier, B. Aneau, Fumée, Baïf, Amyot, Dorat, Gryphius, Fernel, Fournier, etc. Ce que l'on est autorisé à reprocher à Charles Fontaine, c'est un certain orgueil, que ne justifie pas à beaucoup près son talent poétique : il n'est pas de page où il ne retourne de cent façons cette phrase audacieuse :

> Je devanceray la carrière
> Sur ceux qui vont courant plus vitte.

A part trois ou quatre passages comme celui que nous allons citer, ne demandez à Fontaine qu'un témoignage très-ordinaire sur les hommes et les choses de son temps :

> Petit enfant, peux-tu le bien venu
> Estre sur terre, où tu n'apportes rien,
> Mais où tu viens comme un petit ver nu?
> Tu n'as ne drap, ne linge qui soit tien,
> Or ny argent, n'aucun bien terrien :
> A père et mère apportes seulement
> Peine et souci : et voilà tout ton bien.
> Petit enfant, tu viens bien povrement.

Quoi qu'il en soit, Fontaine n'a pas vécu sans gloire : il eut l'honneur de lire un ou deux dizains devant François Ier et d'en présenter d'autres aux princes de sa cour, par lesquels il était fort bien vu. Voici la liste de ses ouvrages, par ordre chronologique : *Estreines à certains seigneurs et dames de Lyon;* Lyon, 1546; — *La Contr'amye de Court;* Lyon, 1547, in-8° (c'est un des *Opuscules d'amour par Héroet, La Borderie et autres divins poëtes*); — *Le Quintil Horatien;* 1551, in-18 (critique de deux ouvrages de Du Bellay, où Fontaine se montre homme de goût, et qui a été réimprimée plusieurs fois de son vivant, entre autres dans l'*Art poétique* de Siblet, 1576, in-16); — *S'ensuyvent les ruisseaux de Fontaine, œuvre contenant Épistre[s], Élégies, Chants divers, Épigrammes, Odes [et] Estrenes pour cette présente année* 1555, pa[r] *Charles Fontaine, Parisien. Plus y a un trait[é] du passetemps des amis, avec un translat d'u[n] livre d'Ovide et de* 28 *énigmes de Symposiu[s] traduits par le dict Fontaine;* à Lyon, 1555, 1 [v.] petit in-8° ; — *Les XXI épistres d'Ovide;* Lyo[n] 1556, 2 vol. in-16. (Cette traduction, où [se] trouvent quelques remarques sur la poétiq[ue] française, qui ne manquent pas de justesse, [a] été faite en collaboration avec Saint-Romat [et] Saint-Gelais; à la fin se trouve *Le Muse[e] des amours de Léandre et de Héro,* p[ar] Cl. Marot.); — *Les Dicts des sept Sages, e[n]semble plusieurs autres sentences latin[es] extraites de divers bons et anciens autheur[s] avec leur exposition française;* Lyon, 155[7] in-8° ; — *Odes, énigmes et épigrammes ;* 155[7] in-8°. — Fontaine dit en outre dans les *Rui[s]seaux* qu'il avait écrit en prose un ouvrage i[n]titulé *Le Livre de medales.* Louis LACOUR.

Du Verdier, *Bibliothèque franç.* — Moréri, *Dictio[n]naire.* — Les œuvres mêmes de Fontaine, qui abo[n]dent en renseignements sur sa vie.

FONTAINE (*Jean* DE LA). *Voyez* LA FO[N]TAINE.

FONTAINE (*Jacques*), médecin français, [né] à Aix (Provence), dans la seconde moitié [du] seizième siècle, mort en 1621. Il était conseille[r] médecin de Louis XIII, et premier régent de [la] faculté de médecine à l'université d'Aix. On [a] de lui : *Traité de la Thériaque;* Avignon, 160[.] in-12; — *Discours problématique de la n[a]ture, usage et action du diaphragme;* Ai[x] 1611, in-12; — *Deux paradoxes appartena[nt] à la chirurgie : le premier contient la faç[on] de tirer les enfants de leur mère par la vi[o]lence extraordinaire; l'autre est de l'usa[ge] des ventricules du cerveau, contre l'opinio[n] la plus commune;* Paris, 1611, in-12; — *Di[s]cours contenant la rénovation des bains [de] Gréoux,* etc.; Aix, 1619, in-12.

Histoire des hommes illustres de la Provence. — Élo[y,] *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FONTAINE (*Gabriel*), médecin français, fi[ls] du précédent, vivait au dix-septième siècle. [Il] se distingua par son attachement aux doctrin[es] d'Hippocrate et par ses attaques contre les pa[r]tisans de Paracelse et de Van-Helmont. On a [de] lui : *De Veritate Medicinæ Hippocraticæ, fi[r]missimis ratione et experimentorum m[o]mentis stabilita, seu medicina anti-herm[e]tica;* Lyon, 1657, in-4° ; — *Epitome tractat[us] de Febribus. Tetras gravissimorum capit[is] adfectuum, vertiginis, epilepsiæ, convulsion[is] et apoplexiæ;* Lyon, 1657, in-40.

Dictionnaire des hommes illustres de la Provenc[e]. — *Biographie médicale.*

FONTAINE (*Nicolas*), hagiographe, histori[en] et traducteur français, né à Paris, en 1625, mo[rt] à Melun, le 28 janvier 1709. Confié à l'âge [de] vingt ans aux solitaires de Port-Royal, il pa[...]

tagea leurs travaux et leurs austérités, professa dans les écoles qu'ils avaient fondées, et consacra ses loisirs à transcrire leurs écrits en attendant qu'il pût raconter leur vie à la postérité. Compagnon de captivité de M. de Sacy à la Bastille, Fontaine en sortit en 1668. Mais, sauf pendant l'intervalle de calme qu'on appela paix de l'Église, Fontaine, comme tous ses amis de Port-Royal, fut exposé à la persécution. Il dut pour sa sûreté souvent changer de séjour, et il vécut dans la plus grande retraite. Ses ouvrages nombreux, mais publiés sous le voile de l'anonyme ou sous des noms supposés, ne le dénonçaient pas à l'attention publique, et il mourut obscurément, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Son extrait mortuaire dit qu'il était « recommandable par plusieurs ouvrages de piété qu'il a laissés au public, mais plus encore par sa grande piété et sainteté de vie ». Il n'est connu aujourd'hui que par ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*; Cologne, 1736, 2 vol. in-12. Cet ouvrage contient de nombreux et intéressants détails sur les célèbres solitaires de Port-Royal. On y trouve trop de minuties; le style en est diffus et languissant; mais il plaît par une certaine naïveté et une parfaite bonne foi. Ses autres ouvrages sont : *Abrégé de saint Jean Chrysostome sur le Nouveau Testament*; Paris, 1670, in-8°; — *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, représentée avec des figures et des explications tirées des saints Pères*; Paris, 1723, in-fol. Fontaine paraît être le principal auteur de cet ouvrage, qui fut publié sous le nom de Royaumont. Il le composa à la Bastille, où il partageait la captivité de Lemaistre de Sacy, et probablement en collaboration avec celui-ci, à qui le livre a été généralement attribué; — *Vies des saints de l'Ancien Testament*; Paris, 1679, 5 vol. in-8°; — *Les Vies des Saints pour tous les jours de l'année*; Paris, 1679, 5 vol. in-8°; — *Traduction des homélies de saint Chrysostome sur les épîtres de saint Paul*; Paris, 1682-1690, 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme; le jésuite Daniel le dénonça, et l'archevêque de Paris Harlay le condamna. On fit des cartons à certains endroits de cette traduction, et elle ne fut pas supprimée; — *Œuvres de saint Clément d'Alexandrie traduites du grec, avec les opuscules de plusieurs Pères*; Paris, 1696, in-8°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FONTAINE DE LA ROCHE (*Jacques*), controversiste français, né à Fontenay-le-Comte, le 5 mai 1688, mort à Paris, le 26 mai 1761. Il entra dans les ordres, et fut pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours. Son attachement au parti janséniste lui ayant fait craindre des tracasseries, il quitta en 1728 les emplois ecclésiastiques, et se rendit à Paris. Il eut, depuis 1731, la principale part aux feuilles qui paraissaient toutes les semaines sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques, ou mémoires pour servir à l'histoire de la constitution Unigenitus*. Ce journal, inspiré par l'esprit de secte le plus étroit et le plus opiniâtre, se déroba à toutes les poursuites de la police, et se continua jusqu'en 1803. La collection complète forme 25 vol. in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*. — Dessarts, *Les Siècles littéraires*.

FONTAINE (*Alexis*), géomètre français, né à Claveison (Dauphiné), vers 1705, mort à Cuiseaux (Bourgogne), le 21 août 1771. Il avait environ vingt ans lorsque son père mourut. Ses parents désiraient qu'il étudiât le droit, afin de pouvoir acheter une charge judiciaire; mais le style barbare des commentateurs des lois romaines le dégoûta de cette étude. Pressé par ses parents de faire choix d'un état, il se rendit à Paris pour y chercher de l'occupation. Le hasard lui offrit un livre de géométrie, et en le parcourant il fut saisi du désir d'approfondir une science qu'il avait apprise très-superficiellement dans son enfance. Après deux ans d'études dans ce but, il retourna en Dauphiné, et y resta jusqu'à la mort de son frère aîné. Maître alors d'une terre d'environ 50,000 liv., il la vendit, et revint à Paris, avec l'intention de se consacrer entièrement à la science. Il se lia avec Clairaut et Maupertuis, et se montra digne de leur amitié, en donnant pour les problèmes *de maximis* une méthode plus générale que celle de Bernoulli, dont il n'avait pas encore lu les ouvrages. Il trouva ensuite une nouvelle solution du problème des *tautochrones*, que les recherches de Jean Bernoulli avaient mis à la mode; il appliqua ce problème à des cas absolument nouveaux, et il montra qu'il était susceptible d'une très-grande généralité. Il s'occupa de la théorie générale des équations différentielles, et embrassa le calcul intégral dans toute son étendue dès 1739. Ce calcul ne fut pas le seul objet des recherches de Fontaine. On trouve dans ses *Mémoires* une méthode d'approximation pour les équations déterminées où l'on n'a pas besoin, comme dans celle de Newton, de connaître d'ailleurs une première valeur approchée de l'inconnue, et qui donne toutes les racines, soit réelles, soit imaginaires. Fontaine avait aussi sur la mécanique des idées nouvelles; il les exposa dans un livre publié en 1764. « Dans tous les mémoires de Fontaine, dit Condorcet, on voit briller une manière absolument à lui; c'est presque toujours un fil délié qu'il saisit, et qui aurait échappé à la vue de tout autre, que souvent même on a de la peine à suivre avec lui. Toutes ses solutions sont dues à des vues fugitives, pour ainsi dire, qui ont dirigé les procédés de ses calculs, mais que souvent il n'a pas jugé à propos de développer. Aussi n'a-t-on de lui que des essais. Le calcul intégral est le seul objet qui l'ait occupé longtemps, et peu de géomètres y ont fait d'aussi grands pas. Fontaine dédaignait les louanges, surtout celles qui tirent tout leur prix du rang de celui qui les

donne; il était même insensible aux honneurs littéraires. La seule chose qui parut le flatter fut son entrée à l'Académie des Sciences (1733); peut-être parce que cet événement ayant précédé ses plus belles recherches, il était alors moins sûr de ce qu'il valait. » Fontaine était d'un esprit caustique, un peu égoïste et envieux; il ne s'en cachait pas. Il disait de Condorcet : « J'ai cru un moment qu'il valait mieux que moi; j'en étais jaloux, mais il m'a rassuré depuis. » En 1764 Fontaine vendit ses livres, et se retira à Cuiseaux, petite ville de Bourgogne, où il avait acheté une terre. Ses dernières années furent troublées par une cruelle maladie, qu'il supporta avec courage. Les mémoires insérés par Fontaine dans le recueil de l'Académie des Sciences sont : *Solutions de divers problèmes* (1732); — *Sur les courbes tautochrones* (1734); — *Problème de géométrie : Une courbe étant donnée, trouver celle qui serait décrite par le sommet d'un angle dont les côtés toucheraient continuellement la courbe donnée; et réciproquement la courbe qui doit être décrite par le sommet de l'angle, étant donnée, trouver celle qui sera touchée par les côtés* (id.); — *Réponse aux remarques de M. Clairaut sur la solution du problème ci-dessus* (id.); — *Sur la résolution des équations* (1747); — *Mémoire sur le mouvement des absides de la Lune* (1767); — *Addition à la méthode pour la solution des problèmes* de maximis et minimis (1767); — *Addition au mémoire imprimé en* 1734 Sur les courbes tautochrones (1768). Une partie des mémoires de Fontaine avait paru sous le titre de *Mémoires de mathématiques, recueillis et publiés avec quelques pièces inédites;* Paris, 1764, in-4°.

Condorcet, *Éloge de Fontaine*. — Quérard, *France littéraire*.

FONTAINE (*Jean-Claude*), philosophe savoyard, né à Talloires, en 1715, mort en 1807. Il était professeur de philosophie au collége d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville. On a de lui : *Dissertation latine sur l'existence de Dieu, prouvée par le consentement unanime des peuples*, couronnée par l'Académie de Leyde; 1775; — *Réfutation de la nécessité et du fatalisme;* Annecy, 1783, 2 vol. in-8°; — *Méthode facile et simple pour calculer les intérêts;* Paris, 17.., in-8°; — *Le Véritable Système sur le mécanisme de l'univers, ou démonstration de l'existence du premier moteur;* Annecy, 1785, 2 vol. in-8°; — *Discours sur l'amour de Dieu;* Annecy, 1791.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie universelle et portative des Contemporains*.

FONTAINE (*Pierre-François-Léonard*), architecte français, né à Pontoise, le 20 septembre 1762, mort à Paris, le 10 octobre 1853. Il étudia de bonne heure chez Peyre, où il se lia avec Percier, dont il devint l'ami et ensuite le collaborateur. La catastrophe de la rue Saint-Nicaise (24 décembre 1800) fut favorable à Fontaine : en recherchant les conspirateurs, quelques soupçons furent élevés contre Lecomte, architecte des Tuileries; Bonaparte désigna aussitôt Fontaine pour remplir ces fonctions, qui allaient devenir importantes. Il paraît que ce dernier chercha généreusement à justifier son confrère; mais ce fut en vain, et il lui fallut se borner à demander que Percier restât son associé. Plus tard il fut chargé également des travaux de réparation aux palais de Saint-Cloud, de Fontainebleau et des Tuileries, et d'y construire une chapelle. En 1802, Napoléon s'occupa du projet de réunion du Louvre et des Tuileries, que Fontaine et Percier rédigèrent. Leur idée de percer une rue qui aboutirait à ces deux palais fut d'abord exécutée : la rue de Rivoli, qui s'étendait parallèlement au jardin jusqu'à la rue de l'Échelle, fut ouverte avec des bâtiments à arcades et façades uniformes sur les dessins des deux architectes. Vers cette époque, Fontaine manqua d'être frappé d'une disgrâce; Napoléon trouva très-exagérées les dépenses des bâtiments, surtout celles relatives à la restauration de la maison de l'Assomption, destinée à servir d'hospice pour les gens de service du palais. Vainement Fontaine chercha-t-il à se justifier; Napoléon demanda à Chaptal, alors ministre de l'intérieur, qu'il lui choisît un architecte qui fût à la fois le plus honnête et le plus habile. « Général, répondit le ministre, je suis alors forcé de vous proposer Fontaine et Percier. » Duroc appuya ce témoignage, et Napoléon rendit sa confiance à ces deux architectes. L'empereur examina avec une grande attention les plans de l'achèvement du Louvre. Il décida d'abord que rien ne serait changé aux grosses constructions; mais Fontaine ne se conforma pas exactement à cet ordre : il fit disparaître les traces de la création de Pierre Lescot, dans les parties des deux façades nord et sud de la cour du Louvre, qui avaient été construites avant Claude Perrault, et les raccorda avec le système adopté par le célèbre auteur de la colonnade pour la façade orientale et pour les parties attenantes des façades nord et sud. Ce travail était en pleine exécution, lorsque Napoléon, de retour à Paris, après la victoire d'Austerlitz, vint visiter le palais. Il examina les travaux avec une attention silencieuse; l'architecte, peu rassuré, s'apprêtait à justifier l'infraction aux ordres qu'il avait reçus. Mais l'empereur ne prit la parole que pour parler d'autres projets. Il adopta l'idée de déblayer l'espace entre le Louvre et les Tuileries. « On pourra, dit l'empereur, élever, à chaque « extrémité de l'espace du milieu, deux arcs de « triomphe, l'un à la Paix, l'autre à la Gloire. » Bientôt, en effet, il dicta une note prescrivant la démolition des maisons qui obstruaient la place, l'érection d'un arc de triomphe entre les deux palais, le percement d'une rue devant la colonnade, avec une place circulaire pour la-

quelle l'église Saint-Germain l'Auxerrois eût été démolie. Fontaine devait présenter dans le plus bref délai les projets en exécution de ces idées. Ils furent soumis à l'empereur, qui, sans l'examen ordinaire du ministre et du conseil des bâtiments, décréta définitivement la construction d'un arc de triomphe consacré à la gloire de la grande armée. Cependant l'emplacement pour cet arc de triomphe fut disputé. Fontaine avait choisi le lieu où il a été élevé; l'empereur disait: « Ne faut-il pas craindre que l'arc ne tue le châ« teau, ou que le château n'écrase l'arc? » L'impératrice appuya l'avis de Fontaine, qui l'emporta. Ce monument fut terminé à la fin de l'année 1807. L'empereur s'arrêta à le voir d'une fenêtre des Tuileries : il trouva la masse trop large : « Cela ressemble, dit-il, à un pavillon « plutôt qu'à une porte; la Porte Saint-Denis est « préférable par sa forme et par sa grandeur. » Cet arc de triomphe, du reste assez élégant, n'est guère qu'une copie de l'Arc de Septime Sévère; mais malgré les critiques qu'il excita Fontaine fut désigné, dans le travail sur les prix décennaux, pour le grand prix d'architecture. Il est vrai que c'était la seule œuvre d'architecture monumentale qui eût été exécutée dans les dix années. En 1806, Fontaine fut chargé de remplacer par une salle de spectacle, aux Tuileries, la salle où la Convention avait tenu ses séances. L'empereur témoigna sa satisfaction pour cette salle, qui fut terminée le 12 décembre 1808; mais quand, le 9 janvier suivant, on l'inaugura par une représentation de *Cinna*, l'on s'aperçut, au froid qu'on y éprouvait, que l'architecte avait oublié d'y établir un système de chauffage; cet inconvénient, et quelques autres, valurent des reproches à Fontaine, qui s'empressa de faire élever sept poêles et d'opérer quelques changements. En 1808, Fontaine eut à restaurer les palais de Compiègne et de Rambouillet. A cette époque, on reprit le projet pour la réunion du Louvre et des Tuileries; on discuta l'opportunité d'une galerie transversale faisant face aux Tuileries, sur la place du Carrousel, galerie que l'architecte proposait, et qui, élevée jusqu'à la hauteur d'un premier étage seulement, serait couverte en terrasse. La divergence des opinions décida l'empereur à ordonner une exposition publique des divers projets que plusieurs architectes avaient aussi présentés. Dans une nouvelle séance, qui eut lieu le 5 février 1810 aux Tuileries, où l'on discuta le projet de Fontaine, le roi de Naples et le cardinal Fesch furent contraires à son idée de galerie transversale, et l'empereur termina la séance en disant : « Ce qui est grand « est beau, et je ne saurais me décider à par« tager en deux un espace dont le principal « avantage est la grandeur. » Fontaine finit par vaincre momentanément l'opinion de Napoléon, et le projet de la galerie fut alors adopté; mais en 1811 l'empereur déclara que définitivement il n'en voulait pas. Une idée que Fontaine jeta par hasard, dans une de ses conférences aux Tuileries, fit naître le projet de bâtir sur le sommet de la montagne de Chaillot, à Paris, un palais consacré au roi de Rome. Fontaine donna le plan de ce palais; vingt millions furent portés pour cette destination au budget des bâtiments; mais les événements désastreux de 1812 firent ajourner le projet, qui ne devait pas se réaliser. Le 9 mars 1812 Fontaine fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, et l'année suivante il reçut le titre de premier architecte de l'empereur. La chute de Napoléon n'entraîna pas celle de l'architecte, qui devint celui du roi Louis XVIII. Les travaux du Louvre, toutefois, furent interrompus. Ils ont été repris en 1852, sous le règne de Napoléon III, qui en les achevant fit en peu de temps ce que d'autres n'avaient pu exécuter pendant de longues années.

Avant d'être roi, Louis-Philippe avait chargé Fontaine d'élever au Palais-Royal la galerie qui en termine le parallélogramme et qui reçut le nom de *Galerie d'Orléans*. Il eut à faire des travaux aux châteaux de Neuilly et d'Eu, à exécuter (de 1832 à 1834) l'agrandissement du château des Tuileries par la fâcheuse suppression de la terrasse qui séparait le pavillon de l'horloge de la chapelle, en détruisant ainsi l'harmonie du plan primitif de Philibert de Lorme. Une œuvre plus importante fut confiée à Fontaine, lorsque Louis-Philippe eut décidé la création du musée historique dans le palais de Versailles. Fontaine en traça le plan, et conduisit avec autant de vigueur que d'habileté ce grand travail d'appropriation. Malgré son grand âge, il espérait encore, sous le nouvel empire, être chargé de l'achèvement du Louvre; mais, après avoir atteint sa quatre-vingt-dixième année, il finit sa laborieuse carrière. Fontaine a publié avec Percier : *Palais, maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome*; 1798, in-fol., publiés de nouveau en 1810; — *Description des Fêtes et Cérémonies du Mariage de Napoléon et de Marie-Louise*; 1810, in-folio, avec planches; — *Recueil de décorations intérieures pour tout ce qui concerne l'ameublement*; 1812, in-folio; une nouvelle édit. en 1817. Cet ouvrage a exercé pendant assez longtemps une grande influence sur les modèles de l'industrie pour l'ameublement. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Beaux-Arts, 1842, 2e vol. — *Annuaire statistique des Artistes*; 1836. — *Notes particulières.*

** **FONTAINE** (*Émile*), auteur dramatique et publiciste français, né vers 1814, dans les environs de Bergerac (Dordogne). Il fit ses études au collége de Périgueux, et vint à Paris en 1834 pour suivre les cours de la faculté de droit, qu'il délaissa pour le théâtre. Il débuta par des pièces représentées sur les théâtres du quartier latin et du boulevard. Quelques-unes obtinrent des succès de vogue, entre autres *Louisette, ou la chanteuse des rues*, en collaboration avec Marc Michel, comédie-vaudeville en deux actes, jouée à la Gaîté en 1840.

il s'adonna en même temps au journalisme, et écrivit successivement dans *Le Globe*, *L'Europe monarchique*, *La France*, *L'Union*, et il est aujourd'hui l'un des principaux rédacteurs de ce dernier journal. A la fin du règne de Louis-Philippe, il fut un des collaborateurs les plus assidus des *Nouvelles à la main*, petites brochures mensuelles dans le genre des *Guêpes* de M. Alphonse Karr. On a en outre de M. E. Fontaine : *Sara la Juive*, drame, trois actes, avec prologue et épilogue (1838), avec H. Deschamps ; — *Un Neveu du faubourg*, comédie-vaudeville, un acte (1840) ; — *Rifolard, épisode d'une vie agitée*, trois actes mêlés de chant (1840), avec Marc Michel ; — *Qui se ressemble se gêne* (1842), comédie-vaudeville, un acte, avec le même et A. Peupin; — *Le Nourrisson*, vaudeville, un acte (1842), avec Marc Michel ; — *La Chasse du Roi*, comédie-vaudeville, un acte (1843) ; — *Abd-el-Kader à Paris*, vaudeville épisodique, un acte (1843), avec Dumersan ; — *L'Épicier de Chantilly*, vaudeville, deux actes (1844). — Il a aussi fait jouer au Théâtre-Français *Les Spectateurs*, drame en cinq actes, qui n'a pas été imprimé. M. Ch.

Documents particuliers. — *Biographie des Journalistes*, par Edmond Texier. — *La Littérature française contemporaine*, par Louandre et Bourquelot, t. III.

FONTAINE (De La). *Voy.* La Fontaine.

FONTAINE-MALHERBE (*Jean*), littérateur français, né près de Coutances, vers 1740, mort en 1780. Il fut pendant quelques années inspecteur de la librairie et censeur royal. Ses pièces dramatiques sont dénuées d'intérêt, mais ses poésies ne manquent pas d'un certain mérite. On a de lui : *Calypso à Télémaque*, héroïde ; 1761, in-8° ; — *Éloge historique de Carle Vanloo ;* dans le *Nécrologe des hommes célèbres* de 1766, et Paris, 1767, in-12 ; — *Éloge de M. Deshayes ;* Paris, 1767, in-12, et dans le *Nécrologe* de la même année ; — *La Rapidité de la vie*, poëme couronné par l'Académie Française; 1766, in-8° ; — *Discours* (en vers) *sur la philosophie ;* ibid.; — *Épître aux pauvres ;* couronnée par l'Académie Française en 1768 ; Paris, même année, in-8° ; — *Fables et Contes moraux ;* Londres et Paris, 1769, in-12 ; — *Argillan, ou le fanatisme des croisades*, tragédie en cinq actes en vers ; Paris, 1769, in-8°, avec fig. ; — *Les Noces d'un Fils de Roi, ou le gouverneur*, drame, trois actes ; Amsterdam, Paris, 1770, in-8° ; — *Le Cadet de famille, ou l'heureux retour*, comédie en un acte; — *L'École des Pères*, id. ; — *Les Mariages assortis*, comédie italienne mêlée d'ariettes. Fontaine-Malherbe a aussi publié un grand nombre de poésies dans divers recueils littéraires, principalement dans l'*Almanach des Muses*. Il a en outre coopéré à la traduction des *Œuvres de Shakspeare* avec le comte de Catuélan et Letourneur ; Paris, 1776-1783, 20 vol. in-8°. On estime cette traduction; cependant elle ne fait connaître qu'imparfaitement le gén[ie] de l'illustre auteur anglais ; il y est plus so[u]vent imité que traduit. A. Jadin.

Ersch, *La France littéraire.*

* **FONTAINE DE RESBECK** (*Adolphe-Charles-Théodose*), polygraphe français, né à Lill[e] le 3 avril 1813. Les principaux de ses nombreu[x] ouvrages sont : *Conseils à une femme chr[é]tienne sur les devoirs de son état ;* Paris, 183[.] in-8° ; — *L'Enfant religieux*, suivi de l'*Hi[s]toire de l'Église racontée aux enfants ;* ibid 1836, in-12 ; — *Ernest et Louis ;* ibid., 183[.] in-18 ; — *Adalbert, ou l'Anacharsis chréti[en] au treizième siècle ;* ibid., 1836, 2 vol. ; — *L[a] Mer, nouvelle histoire des naufrages ;* ibid 1836, 2 vol. in-18 ; — *Vies des saints raconté[es] aux enfants ;* ibid., 1837, 2 vol. in-12 ; — *Hi[s]toire de la Religion avant et après Notr[e] Seigneur Jésus-Christ, racontée aux enfants* ibid., 1837, in-18 ; — *L'Anacharsis des Atelier[s] ou lettres à Célestin sur le choix d'un éta[t]* ibid., 1838, in-18 ; — *Vie de Jean-Baptiste [de] Lasalle ;* ibid., 1838, in-18 ; — *Le Fénelon d[es] écoles primaires*, etc.; ibid., 1837 ; — *Les Cont[es] en voyage, ou une histoire par relais ;* ibid 1838, in-32 ; — *Les Mémoires du Petit-Pouce[t]* ibid., 1838, in-32 ; — *Les Aventures de Pol[i]chinelle ;* ibid., 1838, in-32 ; — *Les Souveni[rs] d'un Pantin ;* ibid., 1840 ; — *Les Soirées d[u] jeune Navigateur ;* ibid., 1844, in-12.

Louandre et Bourquelot, *La Litt. franç. contemp.*

FONTAINES (*Pierre* de), magistrat et ju[]risconsulte français, était originaire du com[té] de Vermandois, et vivait dans le treizième siècl[e]. Après avoir été bailli de Vermandois en 1253, [il] devint maître (conseiller) en parlement. Sai[nt] Louis, quand il rendait la justice à ses sujets, tenait toujours près de sa personne, comme l'u[n] de ses principaux conseillers. Suivant Joinvill[e], ce prince commandait souvent à Pierre de Fo[n]taines et à Geoffroy de Villette de délivrer l[es] parties, c'est-à-dire de juger leurs différend[s]. Pierre de Fontaines est mentionné en deux ju[]gements de l'an 1260, cités par Du Cange, et [il] est nommé deux fois dans le 1er volume d[es] *Olim*, années 1258 et 1266. Enfin, d'après l[a] *Chronique de Reims* et les *Archives administratives de la ville de Reims*, Pierre de Fo[n]taines fut un des conseillers ou maîtres de la co[ur] du roi, en 1259, dans le procès relatif à la gard[e] de Saint-Remy de Reims, entre le roi, l'abbé [et] le couvent de Saint-Remy, d'une part, et Th[o]mas de Beaumets, archevêque de Reims, d'au[]tre part. Dans le but de faire connaître à u[n] jeune gentilhomme l'ordre judiciaire établi e[n] France, il composa sous ce titre : *Le Conseil qu[e] Pierre de Fontaines donna à son ami*, u[n] livre dans lequel, mêlant les coutumes française[s] aux lois romaines, mais faisant un choix parm[i] ces dernières, il indique celles qui lui paraissen[t] applicables, et expose en quoi l'usage du temp[s] y est conforme ou en diffère. Il fut le premier

comme il le dit dans la préface, qui entreprit d'écrire sur cette matière. « Saint Louis, dit M. Laferrière (*Histoire du Droit français*), tâchant d'épurer l'élément coutumier et d'abolir les usages antisociaux, fut activement secondé par Pierre de Fontaines. Ce savant trace dans son *Conseil* les règles à suivre dans les relations civiles, et s'efforce d'adoucir la rude empreinte de la féodalité par la sagesse des lois romaines. » Du Cange a publié l'ouvrage de Pierre de Fontaines, à la suite de l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville; Paris, 1668, in-fol., d'après un manuscrit de l'hôtel de ville d'Amiens, maintenant perdu ou égaré. M. Marnier en a donné une nouvelle édition annotée; Paris, 1846, in-8°, d'après un manuscrit du treizième siècle, qui appartient à la bibliothèque de Troyes, et qui a fait partie de celle de Pierre Pithou. E. REGNARD.

Du Cange, *Préface* des *Établissements de saint Louis*. — Lenain de Tillemont, *Histoire de saint Louis*. — Colliette, *Mémoires pour servir à l'histoire du Vermandois*, t. II. — *Hist. litt. de la France*, t. XIX. — Klimrath, *Mémoire sur les monuments inédits du Droit français*. — Hardouin, *Notice sur Pierre de Fontaines*; Amiens, 1841, in-8°. — M. Marnier, *Introduction*, en tête du *Conseil*.

FONTAINES (*Marie-Louise-Charlotte* DE PELARD DE GIVRY, comtesse DE), romancière française, morte en 1730. Elle était fille du marquis de Givry, ancien commandant de Metz (1). Elle se fit remarquer par ses qualités aimables, et eut pour amis tout ce que la littérature de l'époque comptait d'hommes remarquables. On lui doit plusieurs productions ingénieuses écrites sans prétentions, et qui lui méritèrent les vers suivants de Voltaire :

Quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénelon seul avait joint.
. . . .
Sapho, qui ne croirait que l'amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;
Ah, pouvez-vous donner des leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu!

Cependant, s'il faut en croire le président Hénault, la comtesse de Fontaines était loin d'être aussi inhumaine que le proclame Voltaire, et son cœur n'était pas plus à elle que ses écrits, dont Chapelle et Ferrand, toujours d'après le même, auraient été les discrets auteurs. En vieillissant la comtesse de Fontaines tomba du rang qu'elle occupait dans la belle société parisienne, et la pauvreté fut la seule et triste compagne de ses vieux jours; on cite parmi ses ouvrages : *Histoire d'Aménophys, prince de Lydie*; Paris, 1725 et 1728, in-12; — *Histoire de la Comtesse de Savoie*; 1726, in-12 : on prétend que c'est dans ce roman que Voltaire a puisé les sujets de ses deux tragédies d'*Artémise* et de *Tancrède*. Le grand écrivain loue beaucoup la grâce et la pureté du style de cet ouvrage, qu'il trouve écrit avec

Ce naturel aisé, dont l'art n'approche point.

Les *Œuvres complètes* de la comtesse de Fontaines ont été publiées avec une *Notice littéraire*; Paris, 1812, in-18. Ses romans ont été souvent réimprimés à la suite de ceux de mesdames de La Fayette et de Tencin. A. JADIN.

Le président Hénault, *OEuvres inédites*. — Barbier et Desessarts, *Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Goût*, t. V, p. 27. — Voltaire, *Correspondance* et *Poésies*.

FONTAINES (DES). *Voy.* DESFONTAINES et GUYOT.

FONTAN (*Louis-Marie*), journaliste et auteur dramatique français, né à Lorient, le 4 novembre 1801, mort à Thiais, près Paris, le 10 octobre 1839. Il entra d'abord dans l'administration de la marine; mais en 1820 il fut forcé de donner sa démission, pour avoir assisté à un banquet offert par sa ville natale à M. Villemain à l'occasion du changement de la loi électorale. Il vint alors à Paris, et fit insérer quelques articles dans l'*Album* et les *Tablettes*. Cinq de ces articles furent incriminés, et Fontan se vit traduit en police correctionnelle; mais à l'audience il montra une telle confiance en lui-même, qu'il intimida le ministère public et que le tribunal crut devoir remettre la cause indéfiniment. Un tel résultat ne pouvait qu'exciter la verve de Fontan; il reprit la direction de l'*Album*, et, non content de cribler d'épigrammes le ministère, il s'attaqua au roi, et publia *Le Mouton enragé*. Ce pamphlet, qui fit un grand scandale, valut à son auteur une condamnation à cinq ans de prison et à dix mille francs d'amende. Pour se soustraire à cet arrêt, Fontan quitta la France, et se sauva en Belgique; mais on ne lui permit pas d'y rester, et, en butte à des persécutions de toutes sortes, il fut conduit les fers aux mains de Belgique en Hollande, de Hollande en Prusse, puis en Hanovre; et telles furent les souffrances qu'il endura, qu'il préféra revenir en France se constituer prisonnier. A son retour, on l'envoya à la maison d'arrêt de Poissy, où il resta jusqu'à la révolution de 1830. On a de lui : *L'Aigle et le Proscrit*; ode; Paris, 1823, in-8°; — *Odes et épîtres*; Paris, 1823-1827, in-12; — *L'Actrice, ou les deux portraits*, comédie en un acte, avec M. Ader; — *L'Homme entre deux âges*, comédie en un acte, en prose, avec M. Charles Desnoyers; — *Perkins Werbec*, drame en cinq actes, en vers, avec M. Halévy et Drouineau; — *L'Espion*, drame en cinq actes, en prose;

(1) Suivant les écrivains du temps, le marquis de Givry ayant favorisé l'établissement des juifs (1) dans la ville de Metz, ceux-ci, par reconnaissance, lui firent une pension considérable, reversible sur ses enfants. C'est à cette circonstance que Voltaire fait allusion lorsqu'il adresse les vers suivants à madame de Fontaines :

Adieu : malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans
Et taxer quatre synagogues.

(1) C'est par une singulière erreur que Chaudon et Delandine, dans leur *Dictionnaire historique*, édit. de 1811, ont écrit « l'établissement *des jésuites* ».

— *Jeanne la Folle, ou la Bretagne historique au treizième siècle*, drame historique, en cinq actes et en vers, avec une préface contenant *Le Mouton enragé;* — *Jeanne de Flandre*, drame en quatre actes; — *Le Moine*, drame en cinq actes et huit tableaux; — *Le Procès d'un maréchal de France*, avec M. Dupeuty; — *Le Comte de Saint-Germain*, drame en cinq actes; — *Le Maréchal Brune*, drame en cinq actes, etc., etc. H. Malot.

Journaux français d'octobre 1839 et notamment *Journal des Débats* du 14 octobre. — Rabbe Boisjolin, etc., *Biographie des Contemporains;* supplément. — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *Littérature contemporaine.*

*FONTANA (*Prospero*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1512, mort en 1597, dans cette ville, où il fut inhumé, dans l'église des Servites. Il fut élève d'Innocenzio d'Imola, qui avant sa mort le choisit pour terminer un de ses tableaux. Après avoir perdu son maître, il s'attacha à Vasari et à Pierino del Vaga, qu'il aida dans leurs travaux. Fontana fut appelé en France par le Primatice, qui l'employa à Fontainebleau, mais étant tombé malade, il retourna bientôt dans sa patrie. Malheureusement Vasari lui apprit plutôt à faire vite qu'à bien faire, et plus tard le besoin d'alimenter un luxe dont il prit l'habitude et qui devint pour lui une nécessité, le poussa encore dans cette voie funeste, en lui faisant accepter d'innombrables commandes, qu'il était forcé d'exécuter avec plus de rapidité que de soin. Il avait une fécondité d'idées, une culture d'esprit, une hardiesse de main qui le rendaient propre aux grandes compositions; mais, ayant renoncé à la manière finie de son premier maître pour s'attacher aux doctrines de Vasari, il peignit, à l'exemple de celui-ci, d'immenses murailles en peu de temps et presque dans le même goût. Son dessin est plus négligé que celui de Vasari, ses mouvements ont plus de feu, ses couleurs sont de même crues et jaunâtres, mais elles ont plus de délicatesse. Lorsqu'il voulut travailler avec plus de soin et de conscience, Fontana s'éleva parfois à de hautes qualités, et quelques-uns de ses tableaux, par l'éclat de la composition, la richesse des costumes, le grandiose de l'ensemble, rappellent le style du Véronèse; c'est alors seulement qu'il peut mériter l'éloge pompeux d'Orlandi, qui le nomme *fonte d'ogni virtù* (source de toutes qualités). On peut s'étonner qu'avec la fougue de son imagination, Fontana ait pu se plier à peindre des portraits; cependant, il excella dans ce genre, et c'est à ce titre que Michel-Ange le présenta au pape Jules III, qui le pensionna et l'admit au nombre des peintres du palais, position qu'il conserva sous les trois successeurs de ce pontife. Le plus beau titre de Fontana à l'estime et à la reconnaissance de la postérité est d'avoir été le maître de sa fille Lavinia, de Denis Calvart, auquel nous devons le Guide, et surtout de Louis et d'Augustin Carrache. Ce fut ainsi qu'il devint le lien traditionnel de l'école bolonaise entre son fondateur, le Francia, et ses réformateurs, les Carrache. Malheureusement pour lui, dans sa vieillesse ces illustres élèves firent un peu oublier le maître, et Fontana, après avoir mené un train de grand seigneur, après avoir vu son salon le joyeux rendez-vous de tous les artistes de son temps, serait mort dans un état voisin de la gêne, s'il n'eût été soutenu par sa fille.

Parmi les nombreux ouvrages de ce maître, nous signalerons à Bologne : église de San-Salvatore, l'*Adoration des Mages;* — à la Madonna-del-Baracano, la *Dispute de sainte Catherine;* — à Santo-Giacomo-Maggiore, un *Saint Alexis faisant l'aumône* et *Baptême de Jésus-Christ* signé : *Prosper Fontana faciebat* MDLXVI; — au musée, *Un Enfant jouant avec un lion*, fresque transportée sur toile. Il avait peint à fresque la chapelle du palais public; cette salle servant aujourd'hui de dépôt pour les archives, les peintures de Fontana sont cachées par des armoires. Il ne reste plus rien de ses fresques à Saint-Étienne. — Au musée de Milan, on a de lui : une *Annonciation* avec *le Père éternel* dans le haut; — à Berlin: une *Adoration des Mages;* — à Dresde : *La Vierge allaitant l'Enfant-Jésus*, en présence de sainte Catherine, sainte Cécile et saint Joseph.

E. B—n.

Borghini, *Il Riposo.* — Oretti, *Memorie.* — Malvasia, *Felsina pittrice.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Viardot, *Musées de l'Europe.* — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.*

*FONTANA (*Lavinia*), fille de Prospero, peintre de l'école bolonaise, née à Bologne, en 1552, morte à Rome, en 1614, selon Oretti, Lanzi, Ticozzi et Campori, en 1602 si l'on en croit Orlandi, Malvasia et Winckelmann, dont l'opinion paraît moins probable. Lavinia épousa Gian-Paolo Zappi, d'une riche et noble famille d'Imola, peintre amateur, qui l'aida souvent dans les accessoires de ses tableaux; c'est à raison de ce mariage qu'on trouve quelquefois cette artiste désignée sous le nom de Lavinia Zappi; elle-même a signé plusieurs de ses ouvrages : *Lavinia Fontana de Zappis*.

Élève de son père, Lavinia l'imita pour le coloris, mais ne put l'égaler pour le dessin et la composition; sentant elle-même son infériorité, elle s'adonna plus spécialement à la peinture de portraits, art dans lequel elle finit par égaler et quelquefois surpasser son père. Elle étudiait ses modèles avec une patience qui semble être plus particulière aux femmes, et elle réussissait à rendre avec fidélité jusqu'aux moindres linéaments des visages, jusqu'aux moindres détails des habillements, tels que les lui présentait la nature. Elle parvint à acquérir une telle suavité, une telle finesse de pinceau, surtout quand elle eut étudié les ouvrages du Carrache, que plusieurs de ses portraits ont pu être attribués au Guide. Dans tout

l'éclat de son talent, elle alla à Rome, où l'appelait la protection de la famille Buoncompagni et surtout celle de son illustre chef, le pape Grégoire XIII, qui la nomma son peintre. Les dames romaines se disputèrent l'honneur d'obtenir d'elle leurs portraits, succès d'autant plus facile à comprendre que Lavinia avait l'art de flatter ses modèles sans s'éloigner de la ressemblance et de faire ressortir leurs avantages par l'élégance des ajustements. De son vivant comme après sa mort, elle fut célébrée à l'envi par les poëtes et les orateurs, et dans l'école italienne il est peu de femmes qui aient égalé sa renommée.

Lavinia a laissé de nombreux ouvrages, dont nous indiquerons ici les principaux : à Bologne: à San-Giacomo-Maggiore, *La Vierge, Saint Côme et Saint Damien*; à la Madonna-del-Baracano, *La Madone entre saint Joseph et saint Joachim;* à Santa-Trinità, la *Nativité de la Vierge;* aux Mendicanti, la *Multiplication des Pains;* — à Sainte-Lucie, dans la sacristie, *Le Christ sur la Croix;* enfin, au musée, *Saint François de Paule bénissant le fils de la duchesse Louise de Savoie* (François Ier); — à Rome : à Sainte-Sabine-du-Mont-Aventin, un *Saint Dominique*, fort admiré; à Santa-Maria-della-Pace, des *Saintes* peintes sur les pilastres du chœur; la *Lapidation de saint Étienne*, l'un des plus grands tableaux de Lavinia, a péri dans l'incendie de Saint-Paul-hors-les-murs, le 15 juillet 1823 ; — à Florence, Galerie publique, *portrait de Lavinia* peint par elle-même; *portrait de Fra Panigarola*, célèbre prédicateur milanais; *Le Christ apparaissant à la Madeleine, sous la figure d'un jardinier;* galerie Pitti, un *portrait de femme;* — à Naples, au musée, *La Samaritaine;* — à Modène, à la galerie ducale, un *Religieux assis*, demi-figure; sur le dossier du siége on lit : *Lavinia Font. de Zappis* fec. MDLXXXI; — à Milan, au musée de Brera, sept *portraits;* — en Espagne, à l'Escurial, une *Sainte Famille;* — à Berlin, au musée, *Vénus et l'Amour;* — à Dresde, au Musée, une *Sainte Famille*. Le musée du Louvre ne possède aucun ouvrage de cette artiste. Lavinia a peint plusieurs fois son propre portrait, soit à part, soit dans ses tableaux; le plus frappant de tous est celui que l'on conserve à Imola, dans le palais Zappi. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Baldinucci, *Notizie.* — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon.* — Campori, *Artisti negli Stati Estensi.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Malvasia, *Pitture di Bologna.* — M. A. Gualandi, *Tre giorni in Bologna.* — M. A. Guilandi, *Memorie originali di Belle-Arti.* — Oretti, *Memorie.* — Baglione, *Vite de' Pittori dal* 1573 *al* 1642. — Viardot, *Musées de l'Europe.* — *Catalogues des Musées de Florence, Rome, Bologne, Milan, Naples, Modène, Dresde et Berlin.* — *Magasin pittoresque*, t. XVI, 1848.

FONTANA (*Giovanni*), architecte italien, né à Mili, sur le lac de Côme, en 1540, mort à Rome, en 1614. Il vint jeune à Rome, dans cette ville d'où il envoya, en 1577, les dessins du *palais Gori*, à Sienne, qui paraît avoir été son premier ouvrage de quelque importance. A Rome il construisit le *palais Giustiniani*, qui, sans être un édifice de premier ordre, n'est cependant pas sans mérite. Découragé peut-être par la supériorité de son frère, Fontana s'adonna presque exclusivement aux grands travaux hydrauliques, quoiqu'il ait encore, en 1613, une année avant sa mort, élevé à Sienne la *façade de l'église Saint-Martin*. Rome lui doit deux *fontaines* construites par ordre de Paul V, celle *du pont Sixte*, composée d'une grande niche décorée de colonnes soutenant un attique, et la *fontaine Pauline*, si admirable par l'abondance de ses eaux, et qui fut construite des débris du Forum de Nerva. Fontana amena l'eau à ces deux fontaines en rétablissant l'aqueduc d'Auguste. Un autre aqueduc que Fontana construisit fournit à Frascati les eaux qui embellissent les villes Mondragone et du Belvédère. Il nettoya l'embouchure du Tibre à Ostie, régla le cours du Velino entre Terni et Narni, et fournit des eaux à Cività-Vecchia et à Velletri. Envoyé par Paul V à Ferrare et à Ravenne pour réparer les dommages causés par les inondations du Pô, il tomba malade dans ce voyage, et revint mourir à Rome, où il fut enterré, dans l'église d'Ara-Cœli.

E. B—N.

M. A. Guilandi, *Memorie originali di Belle-Arti.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.* — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture.* — Valery, *Voyage historique et littéraire en Italie.*

FONTANA (*Domenico*), architecte et ingénieur italien, frère du précédent, né en 1543, dans le village de Mili, situé sur le lac de Côme, mort à Naples, en 1607. A peine âgé de vingt ans, il se rendit à Rome, auprès de son frère aîné, Giovanni Fontana, qui y étudiait l'architecture. Les chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens et les copies qu'il faisait chaque jour des ouvrages de Vignole, du Bramante et de Michel-Ange, développèrent son intelligence sous le rapport de l'art, et l'amenèrent à comprendre la beauté des formes. A force de persévérance et de travail, il attira l'attention de quelques puissants seigneurs de la cour de Rome. Le cardinal Montalto, ayant remarqué l'intelligence de ce jeune artiste, le prit à son service, et lui fit exécuter une chapelle dans l'église de Sainte-Marie-Majeure et un palais dans le jardin de cette basilique. Ce cardinal, qui devint si célèbre sous le nom de Sixte-Quint, voulant, comme tous les grands de cette époque, attacher son nom à quelques constructions imposantes et riches, employait l'argent avec profusion; mais il était né de famille pauvre, et tout ce qu'il possédait, il le devait aux libéralités du pape Grégoire XIII, qui, jaloux du cardinal, fit suspendre le payement de la pension qu'il lui avait accordée. Mais Fontana, soit désintéressement, soit prévoyance de l'élévation future du cardinal, fit un acte qui assura sa fortune : il em-

pêcha que les travaux ne fussent interrompus, en les faisant terminer à ses frais et en y consacrant le fruit de ses épargnes. Quand Montalto parvint au trône pontifical, il nomma sur-le-champ Fontana son premier architecte, et lui fit achever la coupole de la basilique de Saint-Pierre. Près de la vieille sacristie de cette basilique se trouvait caché, au milieu des décombres, un monument qui avait été transporté à Rome sous le règne de Caligula. Ce monument n'était autre qu'un obélisque long de 111 palmes et demi et large à sa base de douze palmes (le palme romain fait un peu plus de 8 pouces 3 lignes, ou environ 24 centimètres). Tous les prédécesseurs de Sixte-Quint avaient formé le projet de l'ériger sur la place de Saint-Pierre; mais la difficulté du transport, la diversité des moyens proposés en avaient toujours retardé l'exécution. Le nouveau pape, voulant éterniser la mémoire de son pontificat, résolut d'accomplir cette œuvre gigantesque : il s'adressa aux architectes, aux ingénieurs et aux mathématiciens les plus habiles d'Europe. Plus de 500 mémoires, dessins ou modèles arrivèrent à Rome; mais les opinions qui y étaient renfermées étaient si opposées les unes aux autres que Sixte-Quint se trouva forcé de s'en rapporter à Fontana pour avoir la solution de cet important problème. Fontana examina tous ces avis avec soin, et en soumit un au pape qui se trouvait en contradiction avec ceux-là. Il soutenait que l'obélisque devait être transporté couché jusque sur la place, et que là il fallait le relever au moyen de machines et de cabestans. Sixte-Quint lui fit faire cette expérience sur un petit obélisque du mausolée d'Auguste, couché dans une rue voisine : elle fut heureuse, et aussitôt ce projet fut accepté. Mais comme on conservait quelques doutes sur les moyens d'exécution, on lui adjoignit Giacomo della Porta et Bartholomeo Ammanati. Fontana, affligé du peu de confiance qu'on lui accordait, fit tant d'instances auprès de son bienfaiteur qu'on le laissa seul diriger cette entreprise. Alors il se mit à l'œuvre, fit creuser le terrain de la place de 60 palmes en carré sur 33 de profondeur, et renferma l'obélisque dans une charpente prodigieuse soutenue par huit pieux de bois. Pour qu'il n'arrivât aucun accident, la foule était tenue de se taire, afin qu'on entendît les sons des trompettes qui réglaient les mouvements et ceux des cymbales qui marquaient les repos. Enfin, après plusieurs essais tentés avec succès, le 10 septembre 1586, jour de l'entrée du duc de Piney-Luxembourg, ambassadeur de Henri III, à Rome, l'obélisque s'éleva majestueusement vers le ciel, et se plaça sur son piédestal, à la grande joie de la multitude. Les ouvriers, glorieux des talents d'un tel maître, le portèrent en triomphe sur leurs épaules, et le promenèrent par la ville aux sons des instruments et des acclamations du peuple. Sixte V récompensa dignement son architecte : il fit frapper des médailles en mémoire de cette journée, ennoblit Fontana, le créa chevalier de l'Éperon d'Or, lui donna en récompense 5,000 écus d'argent, et lui fit une pension annuelle de 2,000 écus d'or réversible sur ses héritiers. Mais il ne s'en tint pas là : il lui fit en outre don de la charpente et de tous les matériaux qui avaient servi à l'érection de cet obélisque, « ce qui fut estimé, dit un auteur contemporain, à plus de 20,000 écus ». La réputation de Fontana parcourut le monde, et chaque souverain désirait l'avoir dans son royaume; mais il resta à Rome, et, d'après les ordres de Sixte-Quint, il embellit cette antique cité. Il ouvrit des rues, éleva des obélisques sur les places, continua un grand nombre d'édifices remarquables, entre autres la bibliothèque du Vatican, acheva, sur le mont Quirinal, le palais pontifical dit de *Monte-Cavallo*, fit transporter des Thermes de Dioclétien sur la place voisine les deux groupes attribués à Phidias et à Praxitèle, représentant des dieux domptant des coursiers, et enfin répara les colonnes Antonine et Trajane. Fontana, comme tous les hommes qui atteignent à l'apogée de la gloire, eut des envieux, des accusateurs : on prétendit qu'il avait détourné à son profit des sommes considérables. Le pape eut la faiblesse de le croire, et son protégé tomba en discrédit. Alors Fontana accepta le titre d'architecte et de premier ingénieur que lui offrit le vice-roi de Sicile. Il se rendit à Naples en 1592, et s'y maria. Ses constructions dans cette ville sont : un palais pour le roi, où il mêla, sans beaucoup de succès, l'ordre dorique et ionique avec le composite, et plusieurs canaux. Il allait commencer le pont que construisit plus tard, sur les plans de Fontana, François Richetti, lorsque la mort vint le surprendre. Il fut inhumé en grande pompe dans l'église de Sainte-Anne. Son fils, Giulio-Cesare lui fit ériger un superbe mausolée.

Fontana n'a laissé qu'un seul ouvrage sur l'architecture; il a pour titre : *Del modo tenuto nel trasportare l'obelisco Vaticano, e delle fabriche fatte da nostro signore Sisto V*; Rome, 1589, in-folio. On y trouve de curieux détails sur les procédés qu'il employa pour transporter et ériger l'obélisque du Vatican. Il fut réimprimé en 1604, en deux volumes in-folio. « Cet artiste, dit l'abbé de Fontenai, eut beaucoup de talent pour les mécaniques; mais son style en architecture n'est pas correct; il n'a point conservé aux différents ordres le caractère qui leur convient, et a donné dans le sec et dans le maigre. Malgré cela, le chevalier Dominique Fontana mérite un rang distingué parmi les architectes. » [E. Bareste, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

G. Ticozzi, *Dizionario*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

FONTANA (*Giulio-Cesare*), fils du précédent, architecte italien, né à Rome, vivait au commencement du dix-septième siècle

élève de son père, il se montra digne de lui, continua ses travaux à Naples, et en exécuta plusieurs autres très-importants. Nous ne ferons que mentionner les greniers publics, devant citer en première ligne le palais des *Studj* (des Études), aujourd'hui *Museo Borbonico*. Les fondations avaient été jetées en 1586 par le vice-roi, duc d'Ossuna, pour élever des écuries et un manége; en 1599, son successeur, le comte de Lemos, grand protecteur des lettres et des arts, fit faire de nouveaux plans par C. Fontana, et commença l'édifice destiné à l'université, mais qui resta longtemps imparfait. En 1780 l'université fut transférée dans un autre local, et en 1790 on conçut le projet de réunir dans le palais resté vacant les divers musées. A cette époque l'étage supérieur fut achevé par Pompeo Schiantarelli; mais les événements politiques ayant arrêté les travaux, ils ne furent repris et conduits à fin qu'après la révolution. E. B—N.

G. Ticozzi, *Dizionario*.

FONTANA (*Publio*), poëte latin moderne, né en 1548, à Palusco, dans le diocèse de Brescia, mort dans la même ville, en 1609. Nommé curé de Palusco par Dominico Bollani, évêque de Brescia, il passa toute sa vie dans cette humble position, malgré les offres du cardinal Aldobrandini, qui essaya à plusieurs reprises de l'attirer à Rome. Son meilleur poëme est intitulé : *Delphinis Libri III;* Venise, 1582, in-4°. Ses poésies ont été recueillies et publiées par le cardinal Furietti; Bergame, 1752, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, III, p. 272.

FONTANA (*Francesco*), astronome napolitain, né vers 1580, mort de la peste, en 1656. Il étudia d'abord le droit, et se fit recevoir docteur; mais il se consacra bientôt entièrement aux mathématiques. Unissant la pratique à la théorie, il s'occupa de la taille des verres d'optique et du perfectionnement des instruments scientifiques. On a de lui : *Novæ cœlestium et terrestrium Rerum Observationes, specillis a se inventis, et ad summam perfectionem perductis editæ;* Naples, 1646, in-4°, avec un grand nombre de figures, bien exécutées. Dans cet ouvrage Fontana prétend avoir inventé en 1608 « le télescope astronomique formé d'une double lentille convexe ». Montucla regarde cette prétention comme mal fondée. On trouve dans le même livre un traité sur le microscope, et sur les observations qu'on peut, à l'aide de cet instrument, faire sur les plus petits objets.

Weidler, *Historia Astronomiæ*, c. XV, 71. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. II.

FONTANA (*Carlo*), architecte italien, né à Bruciato, village du diocèse de Côme, en 1634, mort à Rome, en 1714. Ce fut dans cette dernière ville qu'il passa sa vie entière; il y vint jeune se placer sous la direction du Bernin, auquel il emprunta quelques-unes de ses qualités, mais dont aussi trop souvent il imita les défauts. Comme son maître, il se laissa entraîner à sacrifier la pureté des formes essentielles à son goût pour la décoration; cependant, ses ouvrages ne manquent pas de grandiose dans les masses et d'une certaine élégance dans l'exécution. Sa renommée devint telle que, dans le cours de sa longue carrière et sous le règne de sept papes, il fut chargé d'innombrables travaux. Sous Alexandre VII, il contruisit la *façade* et le *maître autel de Santa-Maria-de'-Miracoli* et sous Clément X la grande *fontaine* de gauche de la place de Saint-Pierre. Innocent XII le chargea de terminer la *Curia Innocenziana* et le grand *hôpital de Saint-Michel* à Ripa-Grande. Ce fut à la même époque qu'il transforma en fonts baptismaux, pour la basilique de Saint-Pierre, le grand couvercle de porphyre du tombeau d'Othon II. Innocent XII lui confia aussi le *Mausolée de la reine de Suède Christine*, morte à Rome, en 1689, monument qui ne fut achevé que sous le règne de Clément XI, et dans lequel il fut aidé par les sculpteurs Jean Teudon, Giardini et Lorenzo Attone. Quoique arrivé à un âge avancé, Fontana n'avait rien perdu de son activité pendant quatorze années qu'il vécut encore sous le pontificat de Clément XI; c'est pendant cette dernière période de sa vie qu'il éleva à Sainte-Marie-du-Peuple la magnifique *chapelle Cibo*, l'un de ses meilleurs ouvrages, qu'il restaura l'antique *église Saint-Clément*, donna le dessin du *plafond de San-Pietro-in-vincoli*, construisit les greniers de la place de' Termini et le *portique de l'église Santa-Maria-in-Trustevere*. Indiquons encore parmi ses travaux à Rome la *façade de Saint-Marcel*, où, plus que partout ailleurs, domine le mauvais goût de son école et de son siècle, le beau *palais Bolognetti*, aujourd'hui Torlonia, le *maître autel* et la *chapelle Ginetti* de Saint-André della Valle, le *palais Grimani*, une *chapelle* à Saint-Sébastien-hors-les-murs, enfin l'immense *bibliothèque* du couvent de la Minerva. Il donna les *dessins de la Villa Visconti* à Frascati, et *de la cathédrale de Montefiascone*, remarquable par l'élégance de sa coupole. Aux environs de Sienne, il construisit le joli *casino de Cetinale ;* enfin, à Gênes, on lui doit les deux magnifiques *escaliers* du palais Marcel Durazzo, aujourd'hui palais du roi. Parmi divers projets qui lui avaient été demandés pour l'Allemagne, on remarqua celui pour la cathédrale de Fulda.

Innocent XI avait chargé Fontana de faire la description de l'église de Saint-Pierre. Dans cet ouvrage, rempli d'excellents principes pour les jeunes architectes, Fontana donna plusieurs projets pour ajouter à la basilique quelques beautés extérieures; il défendit vivement le Bernin contre ceux qui l'accusaient d'avoir causé les lézardes de la coupole de Saint-Pierre en affaiblissant les piliers qui la soutiennent, et il s'efforça de prouver que les alarmes occasionnées par ces fentes étaient mal fondées et que les cercles de fer dont la coupole a été entourée étaient complétement inutiles. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Fontenai, *Dictionnaire des Artistes.* — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture.* — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie.* — *Magasin pittoresque*; 1839.

FONTANA (*Agostino*), comte SCAGNELLI, jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut successivement juge à Plaisance, sénateur à Mantoue, enfin auditeur de rote à Bologne. On a de lui : *De Successione monasterii bonorum capacis*; Bologne, 1685, in-fol.; — *Amphitheatrum legale, seu bibliotheca legalis amplissima*; Parme, 1688, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage est une sorte de répertoire dont les deux premiers volumes sont distribués par ordre alphabétique d'auteurs, tandis que les trois autres, rédigés par ordre de matières, renvoient aux premiers pour la bibliographie; — *Anomalogia, seu tractatus de omni genere expensarum*; — *Astrea criminalis, overo breve metodo di ben procedere nelle criminali*; vers 1688; — des *Poésies* dans le *Salmista toscano*; Bologne, 1688.

Biografia univ. (éd. de Venise).

FONTANA (*Gaëtan*), astronome italien, né à Modène, en 1645, mort dans la même ville, le 25 juin 1719. Il se fit théatin, et professa dans les maisons de son ordre à Rome, à Padoue, à Vérone et à Modène. Il cultiva avec succès l'astronomie, la géographie et la physique. Dominique Cassini était en correspondance avec lui. Ce célèbre astronome dit, dans une de ses lettres, que de toutes les observations qu'il recevait, celles de Fontana étaient les plus exactes et les mieux faites. On a de Fontana : *Institutio physico-astronomica; adjecta in fine appendice geographica*; Modène, 1695, in-4°. On remarque dans cet ouvrage l'opinion de Fontana sur la cause du mouvement des corps célestes. Il ne pense pas qu'ils soient emportés par un fluide ambiant, et croit qu'ils se meuvent en vertu d'une force motrice qui leur est propre; — *Animadversiones in historiam sacro-politicam, præsertim chronologiam spectantes*; Modène, 1718, in-4°. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris* (1701, 1704, 1706) des observations de Fontana sur des éclipses de soleil et de lune.

Weidler, *Historia Astronomiæ*, ch. XV, 172. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Italiana*, t. VIII, p. 200.

FONTANA (Abbé *Felice*), naturaliste italien, né le 13 avril 1730, à Pomarole, petite bourgade du Tyrol, mort à Florence, le 9 mars 1803. Après avoir fait de bonnes études à Vérone, à Parme, à Bologne, à Padoue, il fut nommé professeur de philosophie rationnelle à l'université de Pise. Pendant son professorat, l'abbé Fontana publia plusieurs traités de physiologie. Nous citerons ses *Expériences sur les parties irritables et sensibles*, dans le 3e volume des *Mémoires de Haller* (1757); son traité *Dei Moti dell' Iride* (Des Mouvements de l'Iris), publié à Lucques en 1767; ainsi que ses *Ricerche filosofiche sopra il veleno della vipera*. Cet ouvrage fut refondu et réimprimé à Florence, sous le titre de *Traité sur le Venin de la Vipère, sur les poisons américains, sur le laurier cerise et sur quelques autres poisons*; Florence, 2 vol. in-4°, avec figures. Nommé directeur du Muséum de Physique et d'Histoire naturelle de Florence par le grand-duc Pierre-Léopold, l'abbé Fontana fit à cette occasion plusieurs voyages scientifiques en France et en Angleterre, avec Jean Fabroni. Il consacra trente ans de son existence à enrichir le muséum de pièces nouvelles, et le rendit un des mieux assortis de toute l'Europe. On lui doit plus de 1,500 pièces anatomiques, parfaitement exécutées en cire. L'empereur Joseph II, lors de son voyage à Florence, le nomma chevalier du Saint-Empire, et lui commanda 150 pièces nouvelles, ainsi que le double de toutes celles qui existaient à Florence, pour le muséum de Vienne. Fontana publia successivement : *Descrizioni ed usi di alcuni strumenti per misurare la salubrità dell' aria*; Florence, 1775, in-8°; — *Sur la Physique animale*; Florence, 1776, in-4°; — *Recherches sur la nature de l'air déphlogistiqué et de l'air nitreux*; Paris, 1776, in-8°. Des expériences que Fontana avait faites sur ce sujet, et qui furent maladroitement répétées par un physicien jaloux, lui valurent quelques désagréments. Sa sympathie pour les idées révolutionnaires de la France l'exposa à des persécutions. Il fut emprisonné. Traité avec égards par l'armée française d'occupation en 1799, Fontana ne recouvra ni sa gaieté naturelle ni même son ancienne habileté. Il dut fournir à la France un double de ses pièces anatomiques; plus tard, il échoua dans la fabrication d'une statue anatomique colossale, qu'il avait entreprise. Réintégré dans ses fonctions par le roi d'Étrurie, Fontana fit encore paraître un livre intitulé : *Principes raisonnés sur la Génération*, et mourut bientôt après, des suites d'une chute. Ses restes furent déposés dans les caveaux de l'église de Santa-Croce. Il avait esquissé un travail sur la résurrection des animaux microscopiques, rotifères et anguilles, qu'il avait cru découvrir dans le seigle ergoté. On possède encore de lui une série d'articles scientifiques réunis en volume et traduits par Gibelin, d'Aix; Paris, 1781, in-8°.

G. VITALI.

Enciclopedia popolare; Turin, 1846. — Rabbe, Vieilh et Sainte-Preuve, *Biographie universelle et portative*. — Mangili, *Elogio di Felice Fontana*; Milan, 1813.

FONTANA (*Grégoire*), mathématicien et physicien italien, frère du précédent, né à Rogarola, près de Reveredo, dans le Tyrol, le 7 décembre 1735, mort à Milan, le 24 août 1803. Après ses études, il entra dans la congrégation des *Écoles pies*, et fut envoyé à Sinigaglia comme professeur. Bientôt il prit du goût pour les mathématiques, qu'il étudia avec ardeur et avec un

tel succès qu'en 1763 il fut appelé à succéder à Boscowich dans la chaire de mathématiques transcendantes, à Pavie. Bonaparte, lorsqu'il commanda l'armée d'Italie, lui donna un témoignage de son estime en le nommant un des membres de la Consultà. Dans les dernières années de sa vie, Fontana fut obligé de renoncer à tous travaux, par suite de l'affaiblissement de sa santé. On a de lui des *Dissertations* sur divers sujets de physique, en italien et en latin, à Venise et à Pavie, de 1763 à 1776; 4 *Mémoires* insérés dans ceux de l'Académie de Sienne; 17 dans la collection des *Mémoires de Mathématiques et de Physique de la Société italienne des Sciences;* 5 dans le *Recueil de l'Académie de Turin;* 4 dans le *Journal médical de Turin.* Entre autres traductions en italien, on lui doit l'*Hydrodynamique* et divers ouvrages de l'abbé Bossut. GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, etc., *Biogr. des Contemp.*

FONTANA (*Mariano*), mathématicien d'origine italienne, né en Tyrol, le 18 février 1746, mort le 8 novembre 1808. Il entra à l'âge de seize ans dans l'ordre des Barnabites. Ses progrès dans toutes les branches des sciences physiques et mathématiques le firent appeler, en 1771, à la chaire de philosophie du collége de Sainte-Lucie à Bologne. Il passa ensuite en la même qualité à Florence. Le comte Firmiani le rappela en Lombardie, et lui donna une chaire de mathématiques, d'abord à Mantoue, puis à Milan. En 1783 Fontana fut nommé professeur à l'université de Pavie, où il enseigna successivement la mécanique, la géométrie et l'algèbre. En 1802 il prit sa retraite, et alla finir ses jours dans le couvent de Saint-Barnabé à Milan. Fontana n'était pas seulement un savant distingué, il était aussi un excellent bibliophile et un amateur très-habile des œuvres d'art. On a de lui : *Corso di Dinamica;* Paris, 1790, 1792, 1795, 3 vol. in-4°; et divers mémoires dans les t. I et II des *Atti de l'Institut national du royaume d'Italie.* Dans le plus important de ces mémoires, intitulé : *Osservazioni storiche sopra l'Aritmetica di Francesco Maurolico*, Fontana revendique pour François Maurolico la gloire d'avoir inventé les caractères et les formules algébriques.

Bazzarini, *Dizionario enciclopedico della Lingua Italiana.* — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et portative des Contemporains.*

FONTANA (*François-Louis*), frère du précédent, prélat italien, né le 28 août 1750, à Casal-Maggiore (duché de Milan), mort à Rome, le 19 mars 1822. Entré dans la congrégation des Barnabites, il y prononça ses vœux en 1767. Dès qu'il eut terminé ses cours de théologie, il accompagna le père Ermenegilde Pini, qui s'était alors fait une réputation de minéralogiste, et qui fut chargé en 1772, par l'impératrice Marie-Thérèse, d'aller visiter les mines de la Hongrie. A son retour en Italie, il partagea avec son frère la direction du collége de Sainte-Lucie de Bologne. Nommé peu de temps après professeur d'éloquence au grand collége de Milan, il déploya dans ces fonctions des connaissances littéraires variées; très-familiarisé avec le grec, il improvisait des vers dans cette langue. Élu supérieur des Barnabites de la province de Milan, Fontana fit preuve d'une grande prudence au milieu de la fermentation des esprits, peu favorables alors aux congrégations religieuses, et par la sagesse de sa conduite il sut conserver tous les colléges placés sous sa direction. Il fut au nombre de ceux qui en 1804 accompagnèrent le pape Pie VII en France. On le nomma successivement procureur général de son ordre, consulteur des rits et de l'inquisition et général de sa congrégation. Quand Pie VII fut, comme son prédécesseur, amené en France, Fontana, de même que plusieurs autres chefs d'ordres religieux, reçut l'ordre de sortir de Rome et de venir à Paris.

Il était exilé à Arcis-sur-Aube quand on l'appela pour faire partie de la commission nommée par l'empereur, en 1809, dans le but de s'occuper des affaires de l'Église. L'état de sa santé ne lui permit d'assister qu'aux premières séances. Enfermé à Vincennes à l'époque où le bref du pape fut signifié au cardinal Maury, qui venait d'être élevé par le pouvoir civil à la dignité d'archevêque de Paris, on attribua l'emprisonnement de Fontana à une mission qu'il aurait reçue du souverain pontife à l'occasion de cet abus de la puissance temporelle; il paraît toutefois que son incarcération fut provoquée par des papiers qu'on trouva dans le cabinet du pape à Savone. Il ne recouvra sa liberté qu'après l'arrivée des alliés en France. De retour à Rome, où il remplit les fonctions de secrétaire de la congrégation instituée pour délibérer sur les affaires extraordinaires de l'Église, il fut nommé cardinal le 8 mars 1816. Placé à la tête de la congrégation de *l'Index*, il conserva cependant son titre de supérieur général des Barnabites. Des commissions extraordinaires ayant été formées pour rédiger un plan d'études ainsi que pour fixer les attributions de l'inquisition romaine, Fontana en fut un des membres les plus influents. En 1818 il passa de la congrégation de l'*Index* à celle de la Propagande, et de plus on lui conféra la préfecture des études du Collége Romain.

En 1790, au moment où il était professeur au Collége des Nobles à Milan, il avait publié les vies de plusieurs savants, que Fabroni a insérées dans son recueil. On a aussi de lui quelques inscriptions et poésies grecques, imitées de saint Grégoire de Nazianze. A la mort du cardinal Gerdil, son ami, il prononça à Rome l'*Éloge funèbre* de ce prince de l'Église, et deux ans après, en 1804, il lut à l'Académie des Arcades un *Éloge littéraire* du savant ecclésiastique. Le premier de ces éloges a été traduit en français et accompagné de notes par l'abbé d'Auri-

beau. Enfin, il commença une édition in-4° des œuvres considérables du cardinal Gerdil, dont il fit paraître 15 vol. A. R.

L'Ami de la Religion.

FONTANA (*Gabriel*). *Voyez* PAYERUS.

FONTANELLA (*Francesco*), philologue italien, né à Venise, le 28 juin 1768, mort dans la même ville, le 22 mars 1827. Il étudia pour être prêtre, et acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les langues orientales. Une dissertation sur la véritable orthographe du mot *Johannes*, et quelques autres travaux du même genre lui valurent une chaire de grammaire à Venise. Nommé professeur d'éloquence latine au lycée d'Udine lors de la réunion de Venise au royaume d'Italie, il fut destitué après 1814. Il se fit alors correcteur d'imprimerie. Le gouvernement autrichien vint au secours de Fontanella en le chargeant de dresser, avec G. Petrettini, le catalogue de la bibliothèque *Zeniana*. Le patriarche Milesi le nomma professeur d'hébreu et de grec au séminaire de Venise; mais cette chaire ayant été supprimée, Fontanella revint à ses corrections d'épreuves, et ce fut jusqu'à sa mort sa principale ressource. On a de lui : *La Ortografia del nome Johannes;* Venise, 1790, in-8°; — *Prosodia che serve d'appendice alle regole generali della sintassi latina;* ibid., 1812, in-8°; — *Osservazioni sopra la seconda edizione dell' Iliade d'Omero, publicata da Vincenzo Monti;* ibid., 1814, in-8°; — *Lo Stampare non è per tutti farsa;* ibid., 1814, in-8°; — *Addenda ad Græcam Grammaticen;* Milan, 1819, in-8°; — *La Paleortoepia della lettera græca H;* Venise, in-8°. L'auteur soutient que la lettre η doit se prononcer comme E; mais plus tard il revint sur cette opinion, et admit que la meilleure prononciation était I; — *Limen Grammaticum, sive prima græcæ linguæ erudimenta;* ibid., 1819, in-8°; — *Secunda Pars, sive syntaxis græcæ grammatices;* ibid., 1821, in-8°; — *Vocabolario Greco-Italiano et Italiano-Greco;* ib., 1821, in-8°; — *Erudimenti della Lingua Greca;* ibid., 1822, in-8°; — *Memoria sopra la grammatica greca elementare ad uso delle classi III e IV del corso ginnasiale;* ibid., 1822, in-12; — *Vocabolario Ebraico-Italiano ed Italiano-Ebraico;* ibid., 1824, in-8°; — *Vita di Francesco Fontanella, prete Veneziano, scritta da lui medesimo;* ibid., 1825, in-8°; — *Quesito intorno all' opera : Ortografia enciclopedica universale della Lingua Italiana;* ibid., 1826, in-8°; — *Nuovissima Grammatica Italiana, per apprendere la lingua ebraica;* ibid., 1826, in-8°; — *Corso di Mitologia;* ibid., 1826, 2 vol. in-8°; — *Lettera alla Nazione Ebrea per eccitarla allo studio;* ibid., 1827, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

FONTANELLE. *Voy.* DUBOIS.

FONTANELLI (*Alphonse*), diplomate italien, né en 1557, à Reggio (Lombardie), mort le 11 février 1621. Il fut introduit dès sa jeu nesse à la cour d'Alphonse d'Este, qui le nomm un de ses chambellans et lui confia divers missions auprès du gouvernement de Venis Fontanelli devint plus tard ambassadeur à Rom puis en Espagne. Sa piété, qui était très-vive, décida à quitter le monde. Il entra dans les ordre et consacra le reste de sa vie à des pratiques r ligieuses. On a de lui : *Oratio in ecclesi D. Prosperi habita in ejus die festo 7 ca jul.* 1570; Reggio, in-8°.

Fontanelli, *Descrizione d'alcuni Discendenti di Gi como seniore da Font. di Reg. in Lomb.*

FONTANELLI (*Alphonse-Vincent*, marqu DE), homme politique et littérateur italien, né Reggio, en 1706, mort à Modène, le 3 décemb 1777. Il se fit connaître par ses voyages dar toute l'Europe, par ses liaisons et ses corre pondances avec les premiers littérateurs de so temps, par son amour des lettres et par les em plois éminents qu'il occupa successivemen Colonel du régiment de La Mirandole, gouverne du duché de Massa-Carrara, et membre de junte chargée de gouverner le duché de Modèr en l'absence du duc, Fontanelli se montra adm nistrateur habile, et contribua beaucoup à l'en bellissement de Modène. Outre un grand nomb de pièces de vers insérées dans divers recueil Fontanelli composa des traductions restées ma nuscrites de diverses tragédies de Voltaire, d Racine, de Corneille.

Un autre membre de la même famille, *A phonse-François* FONTANELLI, né à Bologne le 20 décembre 1721, mort à Reggio, le 15 jui 1782, composa une histoire des membres de l famille Fontanelli, sous le titre de : *Descrizion d'alcuni Discendenti di Giacomo o Giacobin seniore da Fontanella di Reggio, in Lomba dia;* Reggio, 1773, in-4°.

Dizionario istorico.

FONTANES (*Louis*, marquis DE), poëte e célèbre homme politique français, né à Nio (Poitou), le 6 mars 1757, mort à Paris, l 17 mars 1821. Issu d'une famille de protestant originaire d'Alais (Languedoc), le père de Fon tanes professait la religion catholique. Ne jouissan d'aucune fortune, il exerça les fonctions d'ins pecteur de manufactures, successivement Saint-Gaudens, à Niort et aux Andelys. Ce fu dans cette dernière ville qu'après avoir fait se études au collége de Niort, tenu par les pères d l'Oratoire, le jeune Louis de Fontanes vit éclor en lui les premières étincelles du feu poétique Il perdit en 1774 son père, qui mourut à Nan tes; c'était un homme instruit, et dont plusieur bons écrits sur l'économie agricole et commer ciale avaient été remarqués de Turgot. Aussi lorsqu'à l'époque même de cette mort, celui-c fut devenu contrôleur général des finances, il fi profiter le jeune poëte de l'estime que lui avaien inspirée les talents de son père, et lui accord une pension de 800 fr. Fontanes en jouit jusqu'e

1777, année où, Necker étant arrivé à la direction générale des finances, cette pension se trouva supprimée par mesure d'économie. Fontanes, qui perdait par là son unique revenu, se rendit à Paris pour solliciter la révocation de la mesure qui le dépouillait : il ne put l'obtenir, et pendant de longues années il se vit réduit à une situation voisine de l'indigence.

Comme tant d'autres poëtes illustres, Fontanes dut au sentiment du malheur ses premières inspirations. On n'en saurait méconnaître l'expression dans la pièce de vers intitulée *Le Cri de mon cœur*, qu'il composa à seize ans, mais qui ne fut publiée qu'en 1778. Son penchant à la mélancolie fut encore augmenté par la perte de son frère aîné, Marcelin de Fontanes, mort à vingt-et-un ans. Cette douleur ne contribua pas peu à donner au talent poétique de Fontanes un caractère de simplicité solennelle et religieuse qui en fait peut-être le plus grand charme, et dont aucun de ses ouvrages n'offre l'empreinte à un plus haut degré que le poëme intitulé : *Le Jour des Morts dans une campagne.* Outre les pièces déjà mentionnées, Fontanes fit paraître dans l'*Almanach des Muses*, de 1778 à 1790, *La Forêt de Navarre*, *La Chartreuse de Paris*, divers fragments d'un poëme sur *les Montagnes*, et de l'*Essai sur l'Astronomie*, compositions de peu d'étendue, mais remarquables sous le rapport de la philosophie de la pensée et de la poésie de l'expression. La traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, publiée en 1783, ne produisit que peu de sensation, malgré l'élégance du style et la fidélité avec laquelle le traducteur avait rendu le sens du texte. Mais le discours préliminaire, rempli d'aperçus ingénieux et profonds, éleva très-haut, dès ce début, la réputation de Fontanes comme prosateur. Le poëme en un chant intitulé *Le Verger* parut en 1788. Plusieurs passages très-remarquables dans le genre descriptif en firent le succès ; l'auteur a depuis étendu ce poëme jusqu'à trois chants. L'*Essai sur l'Astronomie*, publié en 1789, et l'*Épître sur l'édit en faveur des non-catholiques*, couronnée la même année par l'Académie Française, assignèrent dès lors à Fontanes une place notable parmi les poëtes contemporains. La Harpe dit tout haut qu'on lui devrait la ruine de l'école de Dorat, et il le couvrit avec ardeur de son patronage, auquel se joignit celui de Marmontel. A ce protectorat, qui ne fut pas sans utilité pour sa vogue et pour sa fortune, s'unit pour Fontanes l'honorable et solide amitié de MM. de Marnesia, de Boisjolin, Joubert et de Langeac, amitié qui fit le charme de toute sa vie.

Dans la première période de la révolution, un *Poëme séculaire sur la fédération de* 1790 prouva que l'âme de Fontanes était ouverte aux sentiments les plus élevés du patriotisme, mais que chez lui l'amour de l'ordre et le respect des lois étaient indissolublement unis à l'amour de la liberté. On en jugera par les vers suivants :

O peuple magnanime, imite en tout les cieux ;
Pardonne ! et souviens-toi des complots homicides
Où la Ligue autrefois entraîna tes aïeux ;
Tremble de t'égarer sous d'infidèles guides,
Redoute un zèle factieux, etc.

Ce fut à la même époque, et guidé par les mêmes principes, que Fontanes attacha son nom à la rédaction d'un journal intitulé *Le Modérateur*. Ce titre était, à son égard, l'expression d'un caractère et d'un système de conduite dont l'accord ne se démentit jamais. Après la chute du trône, retiré à Lyon, où il s'était marié, en 1791, il parvint à échapper à la proscription qui, lorsque cette ville eut succombé sous les armes de la Convention, atteignit en masse ses généreux défenseurs. Il osa prêter le secours de son éloquence à ceux qui avaient survécu, et, dans une courageuse pétition apportée le 20 décembre 1793 à la barre de la Convention par Changeux de Bourges et trois prolétaires lyonnais, il émut un instant la redoutable assemblée au récit des atrocités par lesquelles Collot d'Herbois et autres proconsuls (*voy.* FOUCHÉ) avaient souillé leur sanglante victoire. Bientôt proscrit lui-même pour cet acte d'intrépidité patriotique, il ne sortit qu'après le 9 thermidor de la retraite ignorée à laquelle il dut son salut, et que lui avait ouverte la généreuse amitié de Mme Dufresnoy, si connue dans les lettres.

Dès que la tourmente révolutionnaire fut un peu apaisée, on chercha à réorganiser l'instruction publique, et Fontanes fut, au commencement de 1796, nommé professeur de littérature à l'école centrale établie à l'ancien Collége des Quatre-Nations. Lors de la formation de l'Institut, au mois de novembre 1795, il en fit partie comme membre de la classe de Littérature et Beaux-Arts. Il en sortit au 18 fructidor, par une proscription que lui valut la part qu'il avait prise, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, à la rédaction du *Mémorial*, journal opposé au Directoire. Cailhava d'Estandoux (*voy.* ce mot) fut appelé à le remplacer à l'Institut. Échappé à la déportation, ce fut en Angleterre que Fontanes alla attendre la chute d'un pouvoir oppresseur, dont la violence même décelait la faiblesse. A la même époque, le vicomte de Châteaubriand, que la terreur avait forcé de s'exiler, vint chercher un asile à Londres, et cette ville vit former entre lui et Fontanes une amitié sincère. A leur retour en France, après le 18 brumaire (novembre 1799), tous deux entreprirent la rédaction du *Mercure*, dans laquelle ils s'adjoignirent La Harpe, Esménard et de Bonald ; ce recueil obtint bientôt une grande vogue. Le 4 pluviôse an VIII (24 janvier 1800), le premier consul Bonaparte fit célébrer une fête funèbre en l'honneur de Washington, mort à la fin de l'année précédente : Fontanes fut désigné pour prononcer à cette fête l'éloge du libérateur de l'Amérique. Le panégyriste se montra digne du héros. Bientôt Lucien Bonaparte, ministre de

l'intérieur, l'attacha à son administration, où il occupa pendant une année environ un emploi supérieur.

Il faut placer à cette même époque l'origine de la protection, osons même dire de la faveur, que Fontanes trouva auprès de Mme Bacciochi, Élisa Bonaparte, l'aînée des sœurs du premier consul. Ce fut peut-être à ce puissant patronage qu'il dut sa promotion au corps législatif en février 1802, et d'être compris au nombre des premiers membres de la Légion d'Honneur, lors de la formation de cet ordre. Lors de la réorganisation de l'Institut, en février 1803, il y fut rappelé, et prit place dans la classe de la Langue et de la Littérature françaises, qui représentait l'Académie Française et en reprit le nom en 1816. Le 1er prairial an IX (22 mai 1801), Fontanes fit connaître par la voie de la presse que désormais il devenait étranger à la rédaction du *Mercure de France*. La date de cette déclaration marque dans sa vie le passage des habitudes de la littérature à celles de la politique. La même année, d'accord avec sa protectrice Élisa, Fontanes avait mis sous les yeux du premier consul un rapport tendant au rétablissement de l'empire de Charlemagne, et indiquant comme premier moyen la conclusion d'un concordat avec le pape. Le concordat fut promulgué au commencement de l'année suivante; au mois de janvier 1804, Fontanes fut nommé président du corps législatif, et la fin de la même année vit couronner Napoléon comme successeur de Charlemagne et empereur des Français. On sait que le mutisme imposé au corps législatif par les constitutions impériales n'admettait d'exception qu'à l'époque de l'ouverture et de la clôture des sessions et dans quelques autres occasions solennelles, où le président, parlant au nom de tous ses collègues, était admis à haranguer l'empereur. Du commencement de 1804 à la fin de 1808, Fontanes, constamment investi des fonctions de la présidence, s'acquitta de sa tâche comme orateur officiel de manière à justifier pleinement le témoignage que l'équitable amitié d'un grand écrivain lui rendit après sa mort. « Il maintint, dit Chateaubriand, la dignité de la parole sous un maître qui commandait un silence servile. »

Le 1er février 1804 Fontanes avait dit au premier consul : « Vous suivrez tranquillement le « cours de vos destinées, qui semblent entraîner « celles de l'univers. La nouvelle époque du « monde que vous devez fixer aura le temps de « recevoir de vous son éclat, son influence et sa « grandeur. » Le 5 janvier 1805, jour où fut inauguré dans la salle des séances du corps législatif le buste en marbre de l'empereur, Fontanes, qui présidait, dit à cette occasion : « La « première place était vacante, le plus digne a « dû la remplir : en y montant, il n'a détrôné « que l'anarchie qui régnait seule dans l'absence « de tous les pouvoirs légitimes. » Voilà par quelles paroles Fontanes saluait l'avénement d'un pouvoir réparateur. Nous allons voir comment il savait mêler la leçon à la louange lorsque ce pouvoir déviait de la route d'équité qu'il avait d'abord suivie. A l'époque du procès de Georges Cadoudal, Pichegru et Moreau, une manifestation comminatoire ayant été provoquée par le gouvernement auprès du corps législatif, Fontanes la repoussa en disant : « Les lois seules ont le droit de con- « damner et d'absoudre, et le corps qui les sanc- « tionne doit attendre en silence leur jugement. » Le 24 mars, quatre jours seulement après le meurtre juridique du duc d'Enghien, Bonaparte fit clore la session législative; elle avait été marquée par l'achèvement du Code Civil. Fontanes, portant la parole au nom de l'assemblée, dit au premier consul : « La sagesse uniforme de vos « lois dans un empire immense en va réunir de « plus en plus tous les habitants. » Au mot *lois* Bonaparte fit substituer à l'impression le mot *mesures*, apologie indirecte d'un crime qui avait soulevé contre lui l'opinion. Fontanes réclama avec tant de force contre ce changement que l'expression textuelle de *lois* fut rétablie dans le *Moniteur*. Dans le même discours, l'orateur avait rappelé que c'est par des titres du même genre « que se recommande encore la mémoire de Justinien, quoiqu'il ait mérité de graves reproches. Les travaux des jurisconsultes qu'il rassembla autour de lui, avait-il ajouté, ont plus fait pour sa gloire que les triomphes de Bélisaire et de Narsès ».

C'est la hardiesse de quelques-unes de ses observations qui explique pourquoi la police impériale n'a jamais voulu autoriser l'impression du recueil de ses discours. En effet, l'éditeur fut toujours repoussé avec cette réponse : « C'est bien assez qu'on ait entendu ces discours une seule fois. » L'humeur qui avait dicté cette décision a laissé encore une trace dans le fait suivant : en 1806, un homme d'État, qui commençait alors sa carrière politique, ayant publié un ouvrage où il faisait l'éloge du pouvoir absolu, Fontanes fit insérer dans le *Mercure* une apologie de ce livre. On prétend que l'empereur lui dit à cette occasion : « Pour Dieu ! monsieur de Fontanes, laissez-nous au moins la république des lettres ». En supposant exact ce propos, rapporté par Montgaillard, nous laissons à juger si l'on doit en faire honneur à la franchise du grand capitaine.

Si la parole de Fontanes blessait parfois Napoléon, il n'en rendait pas moins justice à sa haute capacité; aussi ne balança-t-il pas à le mettre, sous le titre de *grand-maître*, à la tête de l'université, lorsqu'il la rétablit, en septembre 1808. Personne ne pouvait mieux mériter ce choix que l'homme qui à l'époque du sacre, faisant allusion à la loi du concordat, avait dit au pape : « La France, abjurant de trop longues « erreurs, donna les plus utiles leçons au genre « humain; elle sembla reconnaître devant lui « que toutes les pensées irréligieuses sont des

« pensées impolitiques, et que tout attentat contre « le christianisme est un attentat contre la so- « ciété. » Aux honneurs universitaires Fontanes unit bientôt ceux du premier corps de l'État : il fut appelé au sénat le 5 février 1810. Comme grand-maître, il ne put exercer qu'une influence bornée sur un système général d'éducation qu'on voulait avant tout rendre militaire. Il ne négligea rien cependant pour y introduire, à côté d'é-udes fortement classiques, un enseignement ı la fois moral et religieux, et il y réussit, au noins en partie. Le développement de ces dis-ositions se trouve, avec une expression de re-;ret, dans les paroles suivantes, que, le 3 mai 814, jour de l'entrée de Louis XVIII à Paris, e grand-maître (1) adressa à ce prince : « L'université, sire, dont l'existence nouvelle ne compte que cinq années, a vu plus d'un obstacle arrêter sa marche et contrarier le bien qu'elle eût voulu faire; mais elle peut se rendre ce témoignage qu'elle a du moins empêché quelque mal. Il est vrai que l'éducation qui forme les mœurs n'y est pas au même degré que l'instruction; ce n'est pas que l'université n'ait fait de constants efforts pour les perfectionner ensemble : un succès aussi désirable était dans ses vœux plus que dans sa puissance. »

Le sénat conservateur ayant été, au mois de iin 1814, réorganisé, sous la dénomination de hambre des pairs, Fontanes fut appelé à y iéger. Bientôt après il devint l'objet d'attaques éitérées, dont le but était de ruiner sa position, n décriant ses opinions et sa conduite politiques. ;eux qui perdaient tout par la chute de Napo-éon et ceux qui croyaient tout gagner à l'avé-ement des Bourbons poursuivaient avec une gale ardeur les hommes d'élite qui avaient servi : pouvoir déchu et que l'habile prudence du ouveau roi cherchait à rattacher à son gouver-ement. Un libelle, intitulé : *L'Université et on Grand-Maître*, donna le signal de la guerre vrée par la presse à Fontanes. Ce libelle fut ictorieusement réfuté par une plume anonyme ; éanmoins, à la suite de la seconde restauration, : nom de Fontanes figura de nouveau dans le *)ictionnaire des Girouettes*.

L'organisation de l'université ayant été modi-ée au mois de février 1815, la dignité de grand-aitre se trouva supprimée. Le titulaire reçut ı revanche le grand-cordon de la Légion d'Hon-eur. Inactif et absent de Paris pendant les Cent ours, après le retour du roi, il présida le ollége électoral du département des Deux-Sè-res, et le 19 septembre 1815 il fut nommé nembre du conseil privé. L'un des juges du ma-échal Ney, il vota contre la peine de mort.

(1) A la suite de la déclaration du sénat relative à la :chéance de Napoléon, déclaration revêtue de la signa-re de Fontanes, mais dont on a dit faussement qu'il ait été le rédacteur, il fut, par arrêté du gouvernement ovisoire, en date du 9 avril, confirmé dans l'exercice s fonctions de grand-maître.

M. Desèze, ayant été nommé successeur de Ducis à l'Académie Française, y prononça son discours de réception le 25 août 1816. Comme directeur de l'Académie, Fontanes fit au récipiendaire une réponse dans laquelle on remarqua surtout le passage suivant : « Votre plus bel éloge est dans ce « testament simple et sublime où, déjà détaché « de la terre et presque dans les cieux, Louis « vous a légué ses bénédictions et sa reconnais- « sance; plus auguste en ce moment que sur le « trône même, il vous communiqua de son lit « de mort je ne sais quoi de sacré. » Par lettres patentes du 31 août 1817, Louis XVIII conféra à Fontanes, déjà comte de l'empire, le titre de marquis. Après avoir été l'orateur obligé du corps législatif et du sénat auprès de Bonaparte consul et de Napoléon empereur, Fontanes fut auprès de Louis XVIII l'orateur officiel de la chambre des pairs; et dans ces discours d'apparat, comme dans les discussions législatives, il offrit constamment un modèle d'éloquence parlementaire.

A l'époque de la formation de la *Société des Bonnes Lettres* (*voy.* FONVIELLE), en janvier 1821, Fontanes fut investi de la présidence de cette société, dont le but était d'opposer une digue à l'envahissement rapidement progressif des idées libérales et philosophiques empruntées à l'école de Voltaire. Mais au commencement de 1821 la santé de Fontanes, minée depuis plus d'un an par le chagrin profond que lui avait causé la perte de son fils adoptif, le jeune Saint-Marcellin, mort victime d'un duel, s'affaiblit rapidement; et le 17 mars il succomba à une attaque d'apoplexie. Il fut dignement loué sur sa tombe par Roger, son ami et son confrère à l'Académie; à la Société des Bonnes Lettres, par le marquis d'Herbouville. En apprenant sa mort, Châteaubriand, alors absent de France, écrivit de Berlin : « L'école à jamais célèbre fondée « par Boileau, Racine et Fénelon finit en M. de « Fontanes. Notre gloire littéraire finit avec la « monarchie de Louis XIV. »

Au nombre des poëmes inédits de Fontanes se trouvait celui de *La Grèce délivrée*, auquel on sait que depuis sa jeunesse il travaillait avec prédilection, et dont à peine quelques fragments sont connus. On cite encore un charmant petit poëme intitulé *Le Vieux Château*, dont il avait fait lecture à quelques amis. Le nombre des odes inédites est de plus de trente. Dans les derniers temps, il avait revu avec soin sa traduction de l'*Essai sur l'Homme* : par une bizarre et triste coïncidence, la nouvelle édition parut la veille même de sa mort, presque en même temps que la traduction du même poëme par l'abbé Delille, publication posthume.

De son vivant, Fontanes avait en quelque sorte désigné comme son successeur à l'Académie Française M. Villemain, jeune lauréat couvert des palmes du concours, et professeur renommé dès l'âge où l'on est encore élève. L'A-

cadémie s'empressa de sanctionner ce vœu testamentaire, et le 21 juin 1821 M. Villemain vint occuper le fauteuil de Fontanes. La manière dont il loua son prédécesseur prouva que personne plus que lui n'était digne d'entrer en possession de son héritage.

Après la mort de Fontanes, tous ses manuscrits étaient devenus la propriété de sa fille unique, M[me] la comtesse Christine, chanoinesse du chapitre royal de Sainte-Anne de Bavière. Retirée depuis plusieurs années à Genève, elle ne paraissait plus songer à en faire jouir le public, lorsque M. Sainte-Beuve (*voy.* ce nom), que des intérêts littéraires avaient, en 1837, conduit en Suisse, reçut de sa confiance ce précieux dépôt. Par ses soins, et pour la première fois, les *Œuvres de Fontanes* ont été publiées, Paris, 1839, 2 vol. in-8°. Outre les divers ouvrages déjà mentionnés, ce recueil comprend : les 1[er], 2[e] et 8[e] chants de *La Grèce délivrée*, seuls fragments qui restent de cette épopée; *La Maison rustique; Essai sur l'Astronomie*, en son entier; *Épître à mon ami Boisjolin sur l'emploi du temps; Les Livres saints*, poëme; *Stances à M. de Châteaubriand sur* Les Martyrs, déjà imprimées à la suite de ce poëme; *Les Tombeaux de Saint-Denis*, ode lue à l'Institut le 2 mai 1817, et plusieurs autres odes inédites. Un choix des morceaux de critique littéraire et des discours d'apparat, qui ont mérité à Fontanes la réputation de l'un de nos premiers prosateurs, complète cette collection, à laquelle viennent s'ajouter quelques pages de Châteaubriand, un travail critique et biographique par M. Sainte-Beuve, et un autre de Roger.

Au résumé, Fontanes fut un homme très-distingué, qui n'offre aucun des traits du grand homme. Comme poëte, il réunit tout ce que peuvent donner l'étude, le travail et l'art, tout ce qui, en un mot, constitue le talent, en l'absence du génie. En effet, le souffle brûlant et spontané de l'inspiration anime trop rarement cette riche et brillante poésie, qui satisfait toujours, qu'on admire souvent, mais qui ne transporte jamais. Aussi Napoléon, appréciant à sa manière les productions de cet écrivain, disait-il en se frappant la poitrine : « Tout cela est bien, mais il n'y a pas de ça. » Comme prosateur, le talent de Fontanes est peut-être plus remarquable. Dans son style, l'harmonie la plus parfaite règne entre la pensée et l'expression, l'une et l'autre constamment justes, lucides et élevées : les tours sont simples avec noblesse, la phrase correcte avec élégance et variété; jamais de termes ambitieux ou bizarres, jamais d'enluminures ni de faux brillants, mais aussi point de mouvements inattendus ni d'effets saisissants. La véhémence seule manque à cette prose, comme le seul enthousiasme manque à cette poésie. Le mérite incontestable de Fontanes lui valut de brillants succès; sa conduite, toujours habile sans cesser d'être honorable, lui ouvrit la route des honneurs. Dès lors il devait avoir des envieux et par conséquent des détracteurs : en revanche ses qualités morales lui firent de nombreux et sincères amis. [P. A. VIEILLARD, dans *l'Encycl. des G. du M.*]

Montgaillard, *Hist. de la Révolution française.* — Villemain, *Éloge de Fontanes;* dans le *Recueil de l'Académie*, 28 juin 1821. — Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, 4[e] série, t. XVI, et dans les *Portraits littéraires*, t. II, édit. in-12. — Châteaubriand, *Mémoires d'outre-tombe.*

FONTANEY (*Jean* DE), missionnaire français, vivait en 1720. Il appartenait à la Société des Jésuites, professait les mathématiques dans le collége de cette compagnie à Paris, et était, comme astronome, membre correspondant de l'Académie des Sciences, lorsqu'il fut désigné pour faire partie d'une mission à la fois religieuse et scientifique. Cette mission, composée des PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, était envoyée dans les mers de la Chine, sous la protection du gouvernement français. Durant le voyage, le P. Fontaney fit de nombreuses observations météorologiques, qu'il communiquait successivement à son ami Cassini. En septembre 1685, Fontaney arriva sur les côtes de l'Annam; il y continua ses travaux astronomiques, et s'embarqua en juillet 1686 pour Macao; mais les vents contraires, les tempêtes et l'ignorance de son équipage le forcèrent de rentrer à Siam. Le 19 juin 1687, il reprit la mer sur une jonque chinoise, et atterrit heureusement le 23 juillet suivant à Ning-Fo (province de Tche-Kiang). Trois mois plus tard l'empereur Ching-Tsou-Jin-Hiang-Ti l'autorisa à venir jusqu'à Pé-King; mais il ne le retint pas longtemps dans sa capitale, et le P. Fontaney dut se rendre à Kiang-Nan (Nan-King), où il arriva en mai 1688. Durant plus de deux ans il y propagea le catholicisme; mais, chose remarquable, il trouva dans les Portugais des ennemis acharnés. Bien que pratiquant le même dogme, ceux-ci lui suscitèrent toutes sortes d'entraves, et interceptèrent ses communications avec l'Europe. Le P. Fontaney fit deux voyages à Kouang-Toung (*Canton*) pour obtenir justice de cette violation des droits internationaux; mais il trouva les mandarins chinois peu diposés à le satisfaire. Il s'adressa alors à l'empereur, qui le manda à Pé-King. Ayant été assez heureux pour guérir Ching-Tsou d'une maladie grave, ce monarque lui accorda un logement dans la première enceinte de son palais. En 1699, Fontaney revint en Europe. Après un court séjour, il s'embarqua de nouveau pour la Chine, où il arriva vers juillet 1701, et se fixa à Thang-Tcheou (province de Fou-Kian). Il resta dans ce port jusqu'au 1[er] mars 1703, prit passage sur un bâtiment anglais, et descendit à Londres. Il demeura dans cette ville une année environ, s'entendit avec les supérieurs de son ordre, et retourna courageusement dans l'Asie centrale.

En octobre 1720 il était rentré en France, et depuis lors sa vie demeure inconnue. On n'a conservé de cet intrépide voyageur que deux *lettres* insérées dans les t. VII et VIII des *Lettres édifiantes;* cependant, le P. du Halde lui doit beaucoup de documents curieux. Le P. Fontaney fit aussi présent à la Bibliothèque du Roi des premiers livres chinois apportés en France. Il a édité, en 1674, le *Planisphère ou globe céleste* du P. de Pardies. Alfred DE LACAZE.

Abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam* (suite), p. 12. — Le P. Gerbillon, *Relation de huit Voyages en Tartarie et en Chine faits depuis* 1688 *jusqu'en* 1698. — Du Halde, *Description de la Chine,* t. IV.

* **FONTANEY** (*A.*), critique et romancier français, mort en juin 1837. Il composa des poésies qui furent remarquées, et fut l'un des rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes.* Il faisait surtout la guerre aux femmes auteurs, au sujet desquelles il partageait l'opinion du *Chrysale* de Molière; et l'on dit que ces dames étaient loin d'éprouver de la sympathie pour le critique. Outre de nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes,* souvent sous les pseudonymes de *lord Feeling* et de *O' Donnoz,* on a de Fontaney : *Ballades, mélodies et poésies diverses;* Paris, 1829, in-18; — *Scènes de la vie castillane et andalouse;* Paris, 1835, in-8°.

Rev. des Deux Mondes, 1831-36. — Louandre et Bourquelot, *La Litt. fr. contemp.*

FONTANGES (*Marie-Angélique,* duchesse DE), favorite de Louis XIV. *Voy.* SCORAILLE de ROUSSILLE.

* **FONTANIER** (*Victor*), diplomate et voyageur français, né en Auvergne, vers 1796. Il étudia d'abord la pharmacie, puis il entra à l'École Normale. En 1819 il fut admis à l'école des naturalistes voyageurs, récemment fondée par M. le duc Decazes. Après avoir voyagé en Orient aux frais de l'État, il fut attaché à un consulat; il devint ensuite vice-consul, et consul par intérim. En 1840 il fut destitué, pour avoir, sans autorisation, rompu avec le consul anglais. En 1846 il rentra en grâce, et fut nommé consul à Singapore et chevalier de la Légion d'Honneur. Il obtint vers la même époque le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a de lui : *Voyage en Orient, entrepris par ordre du gouvernement français, de l'année* 1821 *à l'année* 1829; Paris, 1829, 2 vol. in-8°, avec une carte et des figures. Cet ouvrage traite de la Turquie d'Asie, de Constantinople et des événements de la Grèce de 1827 à 1829; — *Voyage en Orient, fait pendant les années* 1831-32; Paris, 1834, in-8°; — *Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique, par l'Égypte et la mer Rouge;* Paris, 1844-47, 3 vol. in-8°, et des articles dans la *Revue de l'Orient.*
F. BEAUVOIS.

Diction. de la Conversation, supplém. — Louandre et Bourquelot, *Littér. franç. contempor.* — *Nouvelles Annales des Voyages,* an. 1830, t. I.

FONTANIEU (*Gaspard-Moïse*), historien français, né en 1693, mort en 1767. Il fut intendant de Grenoble, puis conseiller d'État et contrôleur général des meubles de la couronne. Il rassembla sur l'histoire du Dauphiné une immense collection de titres empruntés aux diverses archives de la France et même des pays étrangers. Ce recueil, qui forme 841 portefeuilles in-4°, est déposé à la Bibliothèque impériale. Fontanieu avait aussi composé plusieurs ouvrages historiques restés manuscrits. On n'a imprimé de lui que la *Rosalinde,* imitée de l'italien de Bernard Morando; La Haye (Paris), 1732, 2 vol. in-12. D'après Barbier, « le manuscrit de la *Rosalinde* fut volé à l'auteur par un valet, et imprimé furtivement à Grenoble, en 1730, in-4°, au nombre de quinze exemplaires. »

Barbier, *Examen critique des Diction. histor.* — Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Querard, *France littéraire.*

FONTANIEU (*Pierre-Élisabeth*), chimiste français, fils du précédent, né vers 1730, mort le 30 mai 1784. Il fut, comme son père, contrôleur général des meubles de la couronne. Il cultiva particulièrement la chimie, et devint membre de l'Académie des Sciences et de celle d'Architecture. On a de lui : *L'Art de faire les cristaux colorés imitant les pierres précieuses;* Paris, 1778, 1786, in-8°. Suivant Desessarts, Fontanieu a laissé en manuscrit un ouvrage *sur les couleurs en émail,* dont la composition diffère peu de celle des pierres factices.

Desessarts, *Siècles littéraires.*

FONTANINI (*Juste*), archéologue italien, né à Saint-Daniel (Frioul), le 30 octobre 1666, mort à Rome, le 17 avril 1736. Élevé chez les jésuites de Goritz, il s'occupa particulièrement des lettres sacrées, et entra dans les ordres. Il alla ensuite achever ses études à Venise et à Padoue, et s'attacha au service du cardinal Renato Imperiali, qui le choisit pour bibliothécaire. Fontanini s'établit à Rome en 1697, et se lia avec les principaux archéologues de l'époque, entre autres avec Fabretti. Nommé professeur d'éloquence par Clément XI, il fit preuve d'un savoir étendu et d'un esprit éclairé en défendant Mabillon contre les attaques paradoxales du jésuite Germon, et en protégeant auprès du pape l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont, histoire dont les jésuites réclamaient la mise à l'index. Son traité *Sur l'Éloquence italienne* lui attira de la part d'Apostolo Zeno une critique qui est un des meilleurs ouvrages d'histoire littéraire du dix-huitième siècle. Sa polémique contre Muratori, à propos de la ville de Comacchio, que se disputaient l'empereur Joseph Ier et le pape, lui valut de la part de ce dernier le titre de camérier apostolique et plusieurs bénéfices. Clément XI, jugeant Fontanini très-propre à ces discussions politiques, le chargea de soutenir les droits du saint-siége sur le duché de Parme et Plaisance. Fontanini plaida cette cause avec beaucoup de savoir, mais trop peu de ménagement. Clé-

ment XI mourut sur ces entrefaites, et son successeur, Innocent XIII, disgracia le trop ardent avocat des droits temporels du saint-siége. Plus tard le successeur d'Innocent XIII, Benoît XIII, combla Fontanini de faveurs, le nomma archevêque titulaire d'Ancyre, et lui confia le soin de donner une nouvelle édition des *Décrets de Gratien*. Dans sa vieillesse, Fontanini, qui avait conservé le goût de la polémique, écrivit contre la prétention des évêques d'Arezzo à porter le pallium. Cette polémique assez futile excita la colère de Laurent Corsini (Clément XII), qui à son avénement au trône pontifical disgracia complétement Fontanini. Celui-ci se consola par le travail, et s'occupa avec beaucoup d'ardeur d'une *Histoire littéraire du Frioul*. Il ne put achever que la partie relative à Aquilée; elle fut publiée par son neveu Dominique Fontanini. Ses principaux ouvrages sont : *Della Masnade ed altri servi secondo l'uso de' Longobardi*; Venise, 1698, in-4°; — *Oratio de usu et præstantia bonarum litterarum*; Rome, 1704, in-4°; — *Vindiciæ antiquorum diplomatum contra Bartholomæum Germonium, libri II*; Rome, 1705, in-4°; — *Ragionamento della Eloquenza italiana, in lettera al marchese Giuseppe Orsi*; Rome, 1706, in-4°. Fontanini donna une édition très-modifiée et surtout très-augmentée de cet important ouvrage; Rome, 1736, in-4°. Sous cette forme, il fut l'objet d'une excellente critique de la part d'Apostolo Zeno. Le livre de Fontanini et les notes de Zeno ont été réimprimés ensemble; Venise, 1755, 2 vol. in-4°; — *De Antiquitatibus Hortæ*; Rome, 1708, in-4°; — *Il Dominio temporale della S. Sede apostolica sopra la città di Comacchio*; Rome, 1709, in-fol.; — *Seconda Difesa del medesimo dominio*; Rome, 1711, in-fol.; — *Risposta a varie scritture contra la S. Sede in proposito di Comacchio*; Rome, 1720, in-fol.; — *Bibliothecæ cardinalis Imperialis Catalogus*; Rome, 1711, in-fol.; — *Dissertatio de Corona ferrea Longobardorum*; Rome, 1717, in-4°; — *Della storia del dominio temporale della Sede Apostolica nel ducato di Parma e Piacenza*; Rome, 1720, in-fol.; — *Gratiani Decretorum Libri V, secundum Gregorianos Decretalium libros titulosque distincti, præfatione, scholiis et indicibus illustrati*; Rome, 1726, 2 t. in-fol.; — *Discus votivus argenteus commentario illustratus*; Rome, 1727, in-4°; — *Achates Isiacus annularis, commentariolo illustratus*; Pavie, 1728, in-4°; — *Codex constitutionum, quas summi pontifices ediderunt in solemni canonisatione sanctorum, a Joanne XXIII ad Benedictum XIII*; Rome, 1729, in-fol.; — *I Morali di S. Gregorio, ec., ridotti a facile lezione ed intelligenza*; Rome, 1714-1730, 4 tom. in-4°; — *Historiæ litterariæ Aquilejensis Libri V*; Rome, 1742, in-4°. C'est un ouvrage posthume, ainsi que les deux suivants : *Collationes, ovvero discorsi accademici di storia ecclesiastica ed altro*; Venise, 1758, in-4°; — *Vita arcana di fra Paolo Sarpi*; Venise, 1803, in-8° : c'est une diatribe violente et souvent calomnieuse contre la mémoire de Paolo Sarpi.

Dominique Fontanini, *Vita del Fontanini*; Venise, 1755. — Liruti, *Notizie dei Litterati del Friuli*. — Fabbroni, *Vitæ Italorum doctrina excellentium*, t. XIII, p. 202. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VII.

FONTANON (*Denys*), médecin français, né à Montpellier, dans la seconde partie du quinzième siècle, mort en 1544. Il professa avec distinction la médecine à Montpellier. Ses leçons furent recueillies et publiées par Jean Reinier, sous ce titre : *Practica medica, seu de morborum internorum curatione, libri IV*; Lyon, 1550, in-8°. Luisini a tiré de cet ouvrage le chapitre intitulé : *Cephalalgiæ a gallico morbo Curatio*, et l'a inséré dans le premier tome de sa compilation.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biog. médicale*.

FONTANON (*Antoine*), jurisconsulte français, né en Auvergne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia le droit à Bourges, et devint avocat au parlement de Paris. C'était un savant distingué, que Covarruvias appelait *vir maximæ apud Francos auctoritatis*. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Azonis ad singulas leges XII librorum codicis Justiniani Commentarius, ex bibliotheca Ant. Contii : accesserunt summaria copiosissima Ant. Fontanoni, in singulos titulos atque leges ejusdem commentarii*; Paris, 1577, in-fol.; — *La Pratique de Masuer, traduite de latin en françois, par Ant. Fontanon, et par lui illustrée d'annotations sur chacun titre*; Paris, 1577, in-4°, 6e édit., *augmentée et illustrée de trois briefs traitez : l'un, des successions; l'autre, des testamens; et le troisiesme, de la quarte légitime, Falcidie, et Trébellianique*; Lyon, 1594, in-4°; — *Les Édits et ordonnances des Roys de France, depuis saint Loys jusques à présent*, etc.; Paris, 1580, 4 vol. in-fol.; nouv. édit., revue et augmentée par Gabriel Michel (de La Rochemaillet); Paris, 1611, 3 vol. in-fol. Étienne Pasquier (*Lettres*, liv. IX) écrit au président Brisson que Fontanon a le premier, après Rebuffe, mais avec plus de succès, travaillé à mettre en ordre les ordonnances des rois de France. Les actes contenus dans ce recueil y sont placés, non suivant l'ordre chronologique, mais suivant l'ordre des matières. Ils ont été depuis insérés dans la collection ordonnée par Louis XIV, et publiée après sa mort, par de Laurière et ses continuateurs, sous le titre d'*Ordonnances des Rois de France de la troisième race, recueillies par ordre chronologique*; Paris, 1737-1849, 21 vol. in-fol. E. Regnard.

Denis Simon, *Nouv. Bibl. des Auteurs de Droit*. — Taisand, *Vies des plus celèbres Jurisc.* — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.* — Moréri, *Grand Dic-*

tion. hist. — Catal. de la bibl. des avocats au parl. de Paris.

* **FONTANUS**, poëte latin, vivait au commencement de l'ère chrétienne. D'après Ovide, il chanta les amours des nymphes et des satyres. Il est d'ailleurs tout à fait inconnu.

Ovide, *Ex Ponto*, IV, 16, 35.

FONTANUS (*Nicolas*). *Voy.* FONTEYN.

FONTE MODERATA. *Voy.* POZZO.

FONTE. *Voy.* FUENTES.

FONTECHA (*Jean-Alphonse*), médecin espagnol, né à Daimiel, vers 1560, mort vers 1620. Il professa la médecine à Alcala-de-Henarez, et fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. On a de lui : *Medicorum incipientium Medicina, seu medicinæ christianæ speculum;* Alcala-de-Henarez, 1598, in-4°; — *Diez privilegios para mugeres penadas con un dicionario medico;* Alcala-de-Henarez, 1606, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

* **FONTEIUS** (Maison des), *Fonteia gens*. Les Fonteius étaient originaires de Tusculum; ils étaient plébéiens, et portaient les surnoms d'*Agrippa*, de *Balbus* et de *Capiton*. Le premier membre de cette maison qui figure dans les *Fastes consulaires* est C. Fonteius Capiton, un des consuls suppléants, en 33 avant J.-C. Les principaux Fonteius sont :

* **FONTEIUS** (*Titus*), lieutenant de P. Cornelius Scipion en Espagne, en 212 avant J.-C. Après la défaite et la mort de Publius et de Cneius Scipion, Fonteius, alors préfet du camp, leur succéda comme commandant provisoire des légions. Les soldats, ne le croyant pas à la hauteur de cette tâche difficile, le remplacèrent par un officier d'un grade inférieur, nommé L. Marcius. Cependant, si ce Fonteius était le même dont parle Frontin, c'était un brave soldat, sinon un habile général.

Tite-Live, XXV, 32, 34, 38; XXVI, 17. — Frontin, *Strateg.*, I, 5; IV, 5.

FONTEIUS (*Cneius*), lieutenant du préteur Q. Servilius Cépion, vivait vers 100 avant J.-C. Il fut tué avec son préteur, en 90, dans un tumulte populaire à Asculum, dans le Picenum. Ce meurtre fut le signal de la guerre sociale ou Marsique.

Cicéron, *Pro Font.*, 14, 17. — Tite-Live, *Epit.*, 72. — Velleius Paterculus, II, 15. — Appien, *Bel. civ.*, I, 38. — Orose, V, 18.

* **FONTEIUS** (*Marcus*), administrateur romain, fils du précédent, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Cicéron énumère dans l'ordre suivant les charges occupées par L. ou M' Fonteius, car le prénom de celui-ci est fort incertain. Fonteius fut triumvir; on ignore s'il eut en cette qualité à distribuer un territoire, à fonder une colonie ou à administrer le trésor public. Questeur entre les années 86-83, légat en Espagne en 83, avec le titre de pro-questeur, plus tard légat en Macédoine, où il repoussa les incursions des tribus thraces, Fonteius obtint la préture à une époque incertaine. Il gouverna la Gaule Narbonaise pendant trois ans, de 76 à 73. En 75, il envoya des approvisionnements, des munitions et des recrues à Metellus Pius et à Cneius Pompée, alors occupés à guerroyer contre Sertorius en Espagne. Les exactions qu'il se permit à cette occasion fournirent plus tard des sujets d'accusation contre lui. Il revint à Rome en 73-72, et ne fut poursuivi qu'en 69. M. Fabius intenta l'accusation, M. Plætorius la soutint. A peu d'exceptions près, les principaux habitants de la Narbonaise vinrent témoigner à Rome contre leur ancien gouverneur; le plus éminent de ces témoins à charge fut Induciomar, chef des Allobroges. Ce procès avait d'autant plus d'importance que c'était la première cause décernée aux tribunaux créés par la loi *Aurelia, de judiciis*. Le droit de juger, réservé jusque là aux sénateurs, venait d'être confié à des tribunaux mixtes composés de sénateurs, de chevaliers et de tribuns du trésor (*ærarii*). Cicéron, alors édile, et devenu célèbre par ses vigoureuses attaques contre Verrès, prit la défense d'un concussionnaire moins illustre, mais presque aussi coupable. Les détails de cette affaire ne sont connus que par un fragment de la défense de Cicéron. On reprochait particulièrement à Fonteius d'avoir imposé des taxes excessives sur les vins de Narbonne; d'avoir vendu des exemptions pour le travail des routes, ce qui avait rendu les moyens de communication impraticables ou avait obligé à un énorme surcroît de travail ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas acheter d'exemptions. Comme Cicéron n'oppose à des charges aussi précises que de vagues déclamations, on ne peut guère douter de la culpabilité de son client. On ne connaît point la sentence des juges, mais il est sûr que Fonteius ne fut pas condamné à l'exil, puisqu'on le voit peu après acheter une somptueuse maison à Naples.

Cicéron, *Pro Fonteio; ad Att.*, I, 6. — Drumann, *Gesch. Rom's*, vol. V. — Orelli, *Onomasticum Tullianum*, au mot *Fonteius*.

* **FONTEIUS** (*Publius*), jeune homme d'une famille obscure, que P. Clodius Pulcher choisit pour père adoptif en 60 avant J.-C. Ce turbulent patricien, voulant obtenir le tribunat, charge réservée aux plébéiens, se fit admettre dans la maison des Fonteius. Cette prétendue adoption eut tous les caractères de l'illégalité ou plutôt de la parodie. Fonteius, déjà père de trois enfants, n'avait aucun motif d'en adopter un quatrième. Il avait à peine vingt ans, tandis que Clodius en avait trente-cinq. Après la cérémonie, le premier acte paternel de Fonteius fut d'émanciper son fils adoptif.

Cicéron, *Pro Domo*, 13; *Harusp. resp.*, 27.

FONTENAI (*Pierre-Claude*), historien ecclésiastique français, né à Paris, en 1663, mort à La Flèche, le 15 octobre 1742. Il entra dans la Société de Jésus le 31 août 1698, et s'occupa

particulièrement d'érudition religieuse. Il travailla en ce genre à divers ouvrages qui ne portent point son nom, et fournit de nombreux extraits au *Journal de Trévoux*. Après la mort du père Longueval, il fut rappelé à Paris, et chargé de continuer l'*Histoire de l'Église gallicane*, dont ce père avait publié huit volumes in-4°; Fontenai donna le neuvième, le dixième, et le onzième presque entier. Il avait aussi rassemblé des matériaux pour une histoire des papes.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FONTENAY (*J.-B.* Blain de), peintre français, né à Caen, en 1654, mort à Paris, en 1715. Son grand-père, Jehan de Fontenay, travaillait à Fontainebleau avec les Dubois et les Fréminet. Son père, Claude de Fontenay, peintre du roi, mort le 12 octobre 1694, à l'âge de soixante-quinze ans, était protestant. Le jeune Fontenay, élevé dans la même croyance, fut placé chez Baptiste Monnoyer, célèbre peintre de fleurs. En 1685, Fontenay abjura le calvinisme et épousa la fille de Monnoyer. Initié par ce peintre à tous les secrets de l'art, il l'égala bientôt, et tous deux n'eurent pas de rival jusqu'à Van Huysum. Louis XIV employa Fontenay à Versailles, à Marly, à Compiègne, à Fontainebleau. Les buffets des salles à manger et les dessus de porte peints par cet habile artiste attestent une touche vraie et délicate, un pinceau léger et brillant.

D'Argenville, *Vies des Peintres français*.

FONTENAY (*Louis-Abel* de Bonafons, abbé de), compilateur et journaliste français, né en 1737, à Castelnau-de-Brassac, près de Castres, mort à Paris, le 28 mars 1806. Il entra dans la Société de Jésus, et professa au collége de Tournon. Après la suppression de son ordre, il se rendit à Paris, et y publia, sous le nom d'abbé de Fontenay, quelques compilations utiles. Il prit une part active à la rédaction des *Affiches de Province* et du *Journal général de France*, et se montra un des plus ardents défenseurs des idées réactionnaires. Le 10 août le força de se réfugier à l'étranger. Rentré en France après le 18 brumaire, il renonça à la politique pour reprendre ses anciens travaux littéraires. On a de lui : *Antilogies et Fragments philosophiques*; Paris, 1774, 4 vol. in-12; — *Dictionnaire des Artistes*; Paris, 1777, 2 vol. in-8°; — *Abrégé de la Vie des Peintres*; Paris, 1786, in-fol.; — *l'Ame des Bourbons, ou tableau historique des princes de l'auguste maison des Bourbons*; Paris, 1783-1790, 4 vol. in-12. L'abbé Fontenay publia aussi les *Tables de l'Histoire universelle* traduites de l'anglais, formant le XLVI[e] vol. in-4°; — la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*; 1786-1808, 59 livraisons in-fol.; — des éditions augmentées du *Dictionnaire de l'Élocution française*, par Demandre; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — du *Dictionnaire géographique* de Vosgien; Paris, 1803, in-8°; — de la *Géographie moderne* de Lacroix; Paris, 1805, 2 vol. in-12.

Arnault, Jouy, Jay, *Biographie nouvelle des Conten-porains*. — Quérard, *La France littéraire*.

FONTENAY. *Voy*. Bastard et La Cressonnière.

FONTENAY-MAREUIL. *Voyez* Val (Du).

FONTENAY. *Voy*. Coldoré.

FONTENELLE (De la). *Voy*. La Fontenell[e]

FONTENELLE (*Bernard* Le Bouyer ou L[e] Bovier de), célèbre écrivain français, qui s'essay[a] dans les genres les plus divers, fils d'un avoc[at] au parlement de Rouen, et de Marthe Corneill[e] sœur de l'auteur du *Cid*, naquit à Rouen, le 1[1] février 1657, et mourut à Paris, le 9 janvier 175[7]. Ainsi, par sa vie, qui embrasse un siècle, il par[-]ticipe aux deux grandes époques de la littéra[-]ture française; et l'on peut dire qu'il y a deu[x] hommes en lui, le bel esprit du dix-septièm[e] siècle, et le philosophe du dix-huitième; le neve[u] du grand Corneille, et le contemporain de Vol[-]taire; l'ingénieux écrivain d'une école un pe[u] maniérée, et le dernier des cartésiens. Il form[e] l'anneau intermédiaire entre les deux âges. Té[-]moin de toutes les révolutions de l'esprit humai[n] accomplies dans cet intervalle de temps, il y [a] pris lui-même une part active, et si sa nature l['a] détourné d'un rôle agressif, il a toujours le mérit[e] incontesté d'avoir le premier rendu la philoso[-]phie et la science populaires en France.

Il avait fait d'assez brillantes études au collég[e] des jésuites de sa ville natale; mais il n'eut pa[s] le même succès dans la logique, hérissée alo[rs] de termes barbares. Il dit lui-même : « Je pr[is] mon parti de ne rien entendre à la logique. Ce[-]pendant, continuant de m'y appliquer, j'y enten[-]dis quelque chose; je vis bientôt que ce n'éta[it] pas la peine d'y rien entendre, que ce n'étaien[t] que des mots. » Son père le destinant au barreau[,] il se fit recevoir avocat, et plaida même un[e] cause, qu'il perdit. Promptement dégoûté de cett[e] carrière, il se décida à suivre son penchant pou[r] la littérature, et se rendit à Paris, auprès de so[n] oncle Thomas Corneille, qui dirigeait alors l[e] *Mercure galant* avec de Visé. La gloire du gran[d] Corneille fut d'abord pour lui une amorce trom[-]peuse; il débuta par des tragédies, et une épi[-]gramme de Racine nous apprend quel fut le so[rt] de son *Aspar*, représenté en 1680.

Dès les premiers temps de son séjour à Paris[,] il s'était lié avec son compatriote l'abbé de Sain[t-]Pierre, ce rêveur homme de bien, l'historie[n] abbé de Vertot, et le mathématicien Varignon[.] Le premier les recevait dans une petite maiso[n] de la rue Saint-Jacques. « Nous nous rassem[-]blions, dit Fontenelle, avec un extrême plaisi[r,] jeunes, pleins de la première ardeur de savoi[r,] fort unis, et, ce que nous ne comptions peut-êtr[e] pas pour un assez grand bien, peu connus. »

Vers ce temps-là, s'était engagée la querell[e] des *anciens* et des *modernes*, dans laquelle Fon[-]tenelle prit parti avec Perrault et Lamotte-Hou[-]dart pour la supériorité des modernes, contr[e] Boileau et Racine, qui soutenaient avec M[me] Da[cier]

cier la prééminence des anciens. Il est trop vrai de dire que ses jugements sur les anciens ne sont pas exempts de légèreté, lorsqu'il appelle par exemple Eschyle « une espèce de fou, qui avait l'imagination vive et pas trop réglée. On ne sait ce que c'est que son *Prométhée*, dans lequel il n'y a ni sujet, ni dessein, mais des emportements fort poétiques et fort hardis ». Quant à Euripide, « il ne connaît point du tout l'intrigue, et les jeux de théâtre sont rares dans ses pièces. Voyez comme, dans *Alceste*, Hercule, arrivant chez Admète, se met aussitôt à faire bonne chère. Cette description est si burlesque, qu'on dirait d'un crocheteur qui est de confrérie ». Il maltraite un peu moins Aristophane; il le déclare « *plaisant*, et lui trouve de *fort bonnes choses* ». Si la plupart de ses pièces sont « sans art, s'il n'y a ni nœud ni dénoûment, c'est que la comédie était alors extrêmement imparfaite. On voit bien par ces ébauches informes qu'elle ne fait que naître en Grèce ». (*Remarques sur quelques pièces d'Aristophane, et sur le théâtre grec.*) Pour Théocrite, il est d'une grossièreté repoussante; les « discours qu'il prête à ses personnages sentent trop la campagne; ce sont là de vrais paysans, et non des bergers d'églogue... Ses bergers sont trop bergers ». (*Discours sur la nature de l'églogue.*)

Il est donc aisé de comprendre pourquoi les *poésies pastorales* de Fontenelle, qui parurent en 1688, choquent par une absence complète de naturel et de sentiment. Les opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, de *Thétis et Pélée, Lavinie, Endymion,* qu'il avait fait jouer dans cet intervalle, sont oubliés aujourd'hui. Le premier ouvrage où il réussit, ses *Dialogues des Morts*, qu'il fit paraître en 1683, sont parsemés de traits d'affectation et de faux goût. Trois ans après, en 1686, il publia ses *Entretiens sur la pluralité des mondes,* où il expose avec une heureuse clarté les découvertes de Galilée et le système de Descartes sur les tourbillons. On y admira le talent de mettre les matières scientifiques à la portée de tous les lecteurs. On peut y relever encore quelque chose d'un peu prétentieux et de quintessencié dans le style; mais cette recherche même ne déplaisait pas alors, et elle contribua peut-être à attirer le public, qui trouvait d'ailleurs dans ce livre l'exposition du système du monde, tel qu'on le connaissait alors, traduite en langue vulgaire. Déjà l'on y sent une certaine liberté de penser; la clarté des idées se réfléchit dans le langage, et l'on reconnaît l'empreinte du penseur à quelques réflexions telles que celle-ci : « Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paraître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. » (IIe *soirée*, à la fin.)

Voici un exemple de la sage circonspection de son esprit, et de la méthode prudente qui règle toujours sa marche, même dans ses ingénieux badinages. Au commencement de la troisième soirée, à propos des conjectures auxquelles il vient de se laisser aller sur les habitants de la lune, il ajoute : « Il ne faut donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin. »

L'année suivante, Fontenelle mit en français l'*Histoire des Oracles* du savant hollandais Van Dale, c'est-à-dire qu'il donna un abrégé élégant et lumineux de ce traité, dont l'érudition un peu diffuse prit sous la plume de Fontenelle une forme plus appropriée au goût des lecteurs français. L'auteur lui-même en témoigna sa reconnaissance, et s'exprima ainsi dans le journal de Bayle, les *Nouvelles de la République des Lettres :* « J'ai lu avec bien du plaisir l'*Histoire des Oracles* faite par un auteur français, où je suis copié fidèlement; j'approuve la liberté qu'il s'est donnée de tourner ce que j'avais avancé dans mes deux dissertations sur ce sujet, au génie de sa nation... C'est peut-être un malheur pour la cause qu'il soutient avec moi qu'il ne soit pas dans un pays de liberté; car je ne puis imputer à une autre raison le silence qu'il a gardé ou les déguisements qui semblent l'avoir commandé sur des faits de conséquence. » Malgré les précautions prises par Fontenelle, malgré les déguisements dont s'enveloppait sa discrète ironie, l'ouvrage n'en parut pas moins très-hardi. Plus tard, il fut vivement attaqué par le jésuite Baltus, qui soutint que les démons avaient fait des oracles, et qu'ils s'étaient tus à l'arrivée du Messie. Fontenelle n'eut garde de s'engager dans une controverse théologique. « Je ne répondrai point au jésuite de Strasbourg, » écrivait-il à Leclerc, « quoique je ne croie pas l'entreprise impossible. Mais l'*Histoire de l'Académie des Sciences* me donne trop d'occupation, et tourne toutes mes études sur des matières trop différentes de celle-là. Ce serait plutôt à M. Van Dale à répondre qu'à moi; je ne suis que son interprète, il est mon garant. Enfin, je n'ai point du tout l'humeur polémique, et toutes les querelles me déplaisent. J'aime mieux que le diable ait été prophète, puisque le père jésuite le veut et qu'il croit cela plus orthodoxe. »

Vers le même temps, il avait publié ses *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*. Quoiqu'il professât une vive admiration pour Malebranche, qu'il appelle « le plus grand génie du siècle », il critique ses idées par des raisonnements serrés, mais toujours avec mesure. Il prouve, d'une manière irrécusable, que le système des causes occasionnelles est contraire à la simplicité avec laquelle Dieu doit agir dans l'exécution de ses desseins. C'est en proposant ses doutes sur ce système, que Fontenelle dit avec une finesse si spirituelle : « Ce

qui doit répondre de la sincérité de mes paroles, c'est que je ne suis ni théologien, ni philosophe de profession, ni homme d'aucun nom, en quelque espèce que ce soit; que, par conséquent, je ne suis nullement engagé à avoir raison, et que je puis avec honneur avouer que je me trompais, toutes les fois qu'on me le fera voir. » Ce petit écrit se termine par une réflexion dont le tour piquant relève encore la justesse : « La vérité n'a ni jeunesse ni vieillesse; les agréments de l'une ne la doivent pas faire aimer davantage, et les rides de l'autre ne lui doivent pas attirer plus de respect. »

Cartésien décidé, il resta toute sa vie fidèle à cette doctrine, mais sans aucun fanatisme. Aussi dit-il quelque part : « Il faut admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois. » — « Ce grand homme, écrit-il ailleurs, poussé par son génie et par la supériorité qu'il se sentait, quitta les anciens pour ne suivre que cette même raison que les anciens avaient suivie; et cette heureuse hardiesse, qui fut traitée de révolte, nous valut une infinité de vues nouvelles et utiles sur la physique et sur la géométrie. Alors on ouvrit les yeux, et l'on s'avisa de penser. »

De tous les titres de gloire de Fontenelle, ses *Éloges des Académiciens* (1) sont sans contredit le plus réel et le plus durable. En 1697, il avait été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Ce fut pour s'acquitter de ces fonctions qu'il écrivit l'histoire de cette académie depuis l'année 1666 jusqu'en 1699, et que pendant plus de quarante années il prononça les éloges des savants qui avaient appartenu à cette académie. Le recueil de ces Éloges forme assurément un des meilleurs livres de notre langue. On n'y retrouve plus l'afféterie qui dépare quelquefois les écrits de sa jeunesse : là sa manière est beaucoup plus simple; il sème toujours les aperçus spirituels, mais jamais aux dépens de la vérité, et l'expression dont il la revêt emprunte une grâce particulière à son tour d'esprit, fin et délicat. Il fallait une grande variété de connaissances pour apprécier convenablement plusieurs générations de savants, astronomes, mathématiciens, chimistes, physiciens, naturalistes, médecins, philosophes. Fontenelle donna le premier exemple de cet esprit encyclopédique, de cette universalité, que Voltaire, après lui, devait reproduire avec tant d'éclat. Il possède en outre l'art d'intéresser à la vie studieuse de ces hommes dévoués à la science; i rend leurs découvertes accessibles aux gens du monde; tour à tour Vauban, Cassini, Tournefort, Malebranche, Leibnitz, Newton, en un mot tous les plus grands génies de l'Europe passent devant nous avec leurs travaux et leurs systèmes, en nous communiquant une instruction aussi agréable que variée.

Ce qui caractérise essentiellement l'esprit de Fontenelle, c'est la justesse unie à la finesse. I se rendit célèbre par le charme singulier qui s'attachait à sa conversation autant qu'à ses écrits Il avait été reçu à l'Académie Française le 5 ma 1691. Doyen des trois académies, on l'appelait *le Nestor de la littérature*, et il resta jusqu'à la fin de sa vie l'ornement de ces salons du dixhuitième siècle, qui méritent d'occuper une place dans l'histoire, car ils étaient le siége d'une puissance nouvelle, l'opinion publique. Tout, jusqu'aux agréments de son style, qui n'est pas irréprochable au jugement d'un goût sévère, a contribué à propager les lumières et à répandre le goût de la raison.

Cet esprit philosophique, que nous avons indiqué comme le véritable mérite de Fontenelle il serait facile de le faire ressortir dans ses principaux ouvrages; il suffirait d'en extraire un certain nombre de maximes, d'observations justes, de réflexions à la fois fines et profondes qui formeraient, pour ainsi dire, le code du bon sens, les règles de la méthode pratique, une sorte de métaphysique populaire, mise à la portée des gens du monde. On aurait ainsi le résumé et comme la quintessence de sa philosophie.

Dans sa réponse à l'évêque de Luçon (Bussy Rabutin), qui remplaçait Lamotte à l'Académie Française (6 mars 1732), il disait : « Il s'est répandu depuis un temps un esprit philosophique presque tout nouveau, une lumière qui n'avait guère éclairé nos ancêtres. » Cet esprit nouveau, qui devait faire la gloire et la puissance du dixhuitième siècle, se révèle de deux manières : en premier lieu par la méthode expérimentale, fondée sur l'observation des faits : « Comme on s'est avisé de consulter sur les choses naturelles la nature elle-même plutôt que les anciens, elle se laisse aisément découvrir; et assez souvent, pressée par de nouvelles expériences que l'on fait pour la sonder, elle accorde quelques-uns de ses secrets. » (*Histoire de l'Académie des Sciences*,

(1) Les éloges contenus dans cet ouvrage sont ceux de Cl. Bourdelin, Dan. Tauvry, Adr. Tuillier, Vinc. Viviani, le marquis de L'Hospital, Jacques Bernoully, Guillaume Amontons, J.-B. Du Hamel, P. Sylv. Regis, le maréchal de Vauban, l'abbé J. Gallois, Den. Dodart, Jos. Pitton de Tournefort, Enf.-W. de Tschirnhaus, Fr. Poupart, J. Math. de Chazelles, Dom. Guglielmini, L. Carré, Cl. Berger, J.-Dom. Cassini, P. Blondin, Mart. Poli, L. Morin, Nic. Lemery, Guill. Homberg, le P. Nic. Malebranche, Jos. Sauveur, Ant. Parent, -God. Guil. Leibnitz, Jacq. Ozanam, Th. de La Hire, de La Faye, Gay, Cresc. de Fagon, l'abbé de Louvois, P. Rem. de Montfort, Mich. Rolle, Bern. Renau d'Eliçagaray, le marquis Dangeau, Gille Filleau des Billettes, le marquis d'Argenson, Cl.-Ant. Couplet, J. Méry, P. Varignon, le czar Pierre Ier, Alex. Littré, H. Hartsoecker, Guill. Delisle, Nic. de Malezieu, Is. Newton, le P. Ch. Reyneau, le maréchal de Tallard, le P. Séb. Truchet, Fr. Bianchini, Jacq.-Th. Maraldi, J.-B.-H. du Trousset de Valincourt, Guich.-Jos. Duverney, le comte Marsigli, Et.-Fr. Geoffroy, Fr. Ruysch, le prés. de Maisons, P. Chirac, le chev. de Louville, Th. de Fantet de Lagny, J.-B. Deschiens de Ressons, Jos. Saurin, Eust. Herm. Boerhaave, Eust. Manfred, Ch.-Fr. de Cisternay du Fay. La première édition des *Éloges*, la moins complète, parut en 1708, une seconde édition fut publiée en 1719; Paris, 3 vol. in-12, une nouvelle édition, continuée jusqu'en 1789, porte les dates de 1742 et 1766, 2 vol. in-12.

préface.) En second lieu, par les progrès de l'esprit géométrique : « Les mathématiques servent à donner à notre raison l'habitude et le premier pli du vrai. Elles nous apprennent à opérer sur les vérités, à en prendre le fil, souvent très-délié, et presque imperceptible... A mesure que ces sciences ont acquis plus d'étendue, les méthodes sont devenues plus simples et plus faciles. Enfin, les mathématiques n'ont pas seulement donné une infinité de vérités de l'espèce qui leur appartient, elles ont encore produit assez généralement dans les esprits une justesse plus précieuse que toutes ces vérités. »

Son sens droit avait deviné l'éclectisme : « Tout le monde ne sait pas voir : on prend pour l'objet entier la première face que le hasard nous en a présentée... Il n'est pas étonnant que l'on fasse quelques faux pas dans des routes nouvelles que l'on s'ouvre soi-même. L'esprit original, qui est ardent, vif et hardi, peut n'être pas toujours assez mesuré ni assez circonspect. » De cette manière d'envisager les connaissances humaines résulte comme conséquence naturelle la nécessité de la tolérance philosophique : « On voulut surtout qu'aucun système ne dominât dans l'Académie, à l'exclusion des autres, et qu'on laissât toujours toutes les portes ouvertes à la vérité. »

Et ailleurs : « Il y a un ordre qui règle nos progrès. Chaque connaissance ne se développe qu'après qu'un certain nombre de connaissances précédentes se sont développées, et quand son tour pour éclore est venu.... Quand une science ne fait que de naître, on ne peut guère attraper que des vérités dispersées qui ne se tiennent pas, et on les prouve chacune à part, comme l'on peut, et presque toujours avec beaucoup d'embarras. Mais quand un certain nombre de ces vérités désunies ont été trouvées, on voit en quoi elles s'accordent, et les principes généraux commencent à se montrer, non pas encore les plus généraux ou les premiers : il faut encore un plus grand nombre de vérités pour les forcer à paraître. Plusieurs petites branches que l'on tient d'abord séparément mènent à la grosse branche qui les produit, et plusieurs grosses branches mènent au tronc. — Un avantage d'avoir saisi les premiers principes serait que l'ordre se mettrait partout de lui-même, cet ordre qui embellit tout, qui fortifie les vérités par leur liaison. »

N'a-t-il pas parfaitement caractérisé Leibnitz, lorsqu'il l'appelle « un esprit universel, non pas seulement parce qu'il allait à tout, mais encore parce qu'il saisissait dans tout les principes les plus élevés et les plus généraux, *ce qui est le caractère de la métaphysique* » ?

Fontenelle, dans un de ses Éloges (celui de Duhamel), parle de raisonnements philosophiques qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convient. Ces paroles s'appliquent très-bien à lui-même, et il se trouve avoir donné ainsi l'idée la plus fidèle de son propre talent.

Tout ce que l'on raconte de son caractère le montre tout à fait assorti à la nature de son esprit. Ce qu'il prisait par-dessus tout, c'était la tranquillité. Ainsi s'explique ce mot bien connu : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » On lui demandait un jour comment il avait su se faire tant d'amis, et pas un ennemi : « Par deux axiomes, répondit-il, *Tout est possible*, et *Tout le monde a raison*. » Il craignait les émotions vives, il évitait celles qui troublent, et l'on a dit de lui qu'il n'avait jamais ni ri ni pleuré. On comprend par là comment il ne trouva jamais le pathétique dans ses tragédies, ni la verve dans aucune de ses pièces de théâtre. C'est de lui-même qu'il a dit : « Il me manqua d'aimer. » (*Églogue II.*) — « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, lui disait un jour Mme de Tencin en montrant sa poitrine, c'est de la cervelle, comme dans la tête. » — Cependant le sentiment de l'honnête ne lui a pas manqué, et lorsque l'abbé de Saint-Pierre fut exclu de l'Académie Française pour une censure que nous trouverions aujourd'hui fort modérée, une seule boule protesta dans l'urne contre cet excès de rigueur : ce fut celle de Fontenelle. ARTAUD.

Trublet, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Fontenelle.* — Fouchy, *Éloge de Fontenelle*; dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences* (1757) — Le Beau, *Éloge de Font.*; dans les *Mém. de l'Acad. des Insc. et Bell.-Lett.*, t. XXVII. — Garat, *Éloge de Font.* — Grimm, *Correspondance littér.* — Charma, *Biographie de Fontenelle* (1846). — Flourens, *Fontenelle, Histoire de ses travaux et de sa vie.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III.

FONTENETTES (*Louis* DE), médecin et poëte burlesque français, né au Blanc (Berry), en 1612, mort à Poitiers, en octobre 1661. Il étudia la médecine à Paris et à Montpellier, où il fut reçu docteur, puis il alla s'établir successivement au Blanc, sa ville natale, et à Poitiers. On a de lui : *Anatomie des fautes contenues en la réponse au discours des maladies populaires de* 1652; Poitiers, 1653, in-8°; — *L'Hippocrate dépaïsé, ou la version paraphrasée de ses aphorismes en vers françois*; Paris, 1654, in-8°. Ce dernier ouvrage, dont la versification est plate et manque de sel, est dédié à Guy Patin, que l'auteur appelle son meilleur et plus fidèle ami. H. B.

Eloi, *Dict. hist. de la Médecine.*

FONTENU (*Louis-François* DE), archéologue français, né au château de Lilledon (Gâtinais), le 16 octobre 1667, mort le 4 septembre 1759. Élevé à Paris, au collège des Grassins, il embrassa la carrière ecclésiastique, où il se distingua par sa piété et son savoir. Ayant accompagné en 1700 le cardinal de Janson au conclave, il prit pendant son séjour à Rome le goût des antiquités. Il y étudia aussi la botanique sous Triumfetti. De retour à Paris, il se lia avec les savants qui composaient la société de Mme de Lam-

bert. Il fut reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1714. Il composa pour cette académie plus de vingt *Mémoires*, qui ont été imprimés, soit en entier, soit par extraits, dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions. Ces *Mémoires*, écrits avec une élégante simplicité, contiennent de curieuses recherches sur plusieurs lieux de la France connus sous le nom de *Camp de César ;* sur la source du Loiret; sur diverses médailles; sur quelques sujets de mythologie. Quoique d'une santé si délicate que jusqu'à trente ans on le crut poitrinaire, Fontenu dépassa l'âge de quatre-vingt-douze ans. Sa vie fut remplie d'actes de charité et de traits de bienfaisance, que sa mort seule révéla. On attribue à l'abbé Fontenu la traduction de *Théagène et Chariclée*, publiée à Paris, 1727, 2 vol. in-12.

Le Beau, *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIX, p. 349.

FONTENY (*Jacques* DE), poëte et auteur dramatique français, vivait à la fin du seizième siècle. Il faisait partie de la Société des Confrères de la Passion. On a de lui : *Le Bocage d'amour;* Paris, 1578, 1615, in-12; — *Les Esbats poétiques;* Paris, 1587, in-12; — *Les Ressentiments de Jacques de Fonteny pour sa Céleste;* Paris, 1587, in-12; — *Anagrammes et Sonnets*, dédiés à la reine Marguerite; Paris, 1606, in-4°. On trouve dans le premier de ces recueils la *Pastorelle de la chaste Bergère;* dans le deuxième, la *Pastorelle du beau Pasteur*, et dans le troisième la *Galatée divinement délivrée*. Fonteny a aussi traduit en prose, de l'italien d'Andreini de Pistoja, les *Bravacheries du capitaine Spavante;* Paris, 1608, in-12. Le père Lelong cite sous le nom de Jacques de Fonteny les deux ouvrages historiques suivants : *Antiquités, fondations et singularités des villes et châteaux du royaume de France;* Paris, 1611, in-12; — *Sommaire Description de tous les chanceliers et gardes des sceaux, depuis le règne de Mérovée jusqu'au règne de Louis XIII, avec un discours de leur vie; revu et augmenté par Laurent Bouchel;* dans le 1er vol. de la *Bibliothèque du Droit français* de Laurent Bouchel; Paris, 1667, in-fol. On ignore s'il y a identité entre l'auteur de ces ouvrages historiques et le poëte dont nous avons mentionné plus haut les pastorales, car nous n'avons aucun détail sur la vie ni de l'un ni de l'autre.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* — Lelong, *Bibl. histor. de la France.*

FONTETTE. *Voy.* FEVRET.

FONTEYN (*Nicolas*), souvent désigné sous le nom latinisé de **FONTANUS**, médecin hollandais, né à Amsterdam, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il enseignait publiquement la médecine dans sa ville natale. On ignore les détails de sa vie, mais on connaît encore et on consulte avec fruit quelques-uns de ses nombreux ouvrages, en voici la liste : *Institutiones pharmaceuticæ;* Amsterdam, 1633, in-1[2]; — *Aphorismi Hippocratis methodice exposit[i] quibus accedit tractatus De Extractione Fo[e]tus mortui per uncum;* Amsterdam, 163[.] in-12; — *Florilegium medicum;* Amsterdan[n] 1637, in-12; — *Responsionum et curationu[m] medicinalium Liber unus;* Amsterdam, 163[.] in-12; — *Auctuarium annotationum in praxi[.] artis medicæ Remberti Dodonæi;* Amsterdan[n] 1640, in-8°; — *Observationum rarioru[m] Analecta;* Amsterdam, 1641, in-4°; — *Ann[o]tationes ad Epitomen Anatomiæ Andreæ V[e]salii;* Amsterdam, 1642, in-fol.; — *Comme[n]tarius in Sebastianum Austrium de Puer[o]rum Morbis;* Amsterdam, 1642, in-12; — *Sy[n]tagma medicum de Morbis Mulierum;* Am[s]terdam, 1644, in-12; — *Fons sive Origo F[e]brium earumque remedia;* Amsterdam, 164[.] in-12.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biog. médicale*

FONTEYRAUD (*Alcide*), économiste fra[n]çais, né à l'île Maurice, le 15 octobre 182[.] mort à Paris, le 12 août 1849. Amené tout jeu[ne] en France, il fut élève, puis professeur à l'Éc[ole] du Commerce, où il enseigna successivement l'h[is]toire, la géographie, la littérature et enfin l[']conomie politique. Partisan déclaré de la liber[té] des échanges, il visita l'Angleterre en 1845, [et] assista aux grandes réunions de la ligue [du] libre échange ou des *free-traders*. A son reto[ur] à Paris, il fut un des fondateurs de l'associati[on] destinée à propager en France les idées des [li]*bres échangistes*. Une attaque de choléra l'enle[va] jeune encore, à la science qu'il était fait po[ur] honorer. Fonteyraud a donné des articles da[ns] divers recueils d'économie politique; les prin[ci]paux sont : *La Ligue anglaise;* dans la *Rev[ue] britannique* de janvier 1846; — *La Vérité s[ur] l'économie politique ;* dans le *Journal d[es] Économistes* (août et octobre 1848); — *Pri[n]cipes d'économie politique;* dans les *Cent Tr[ai]tés pour les connaissances les plus indispe[n]sables;* Paris, 1849, 2 vol. gr. in-8°. Ce pe[tit] traité a été composé en collaboration av[ec] M. Wolowski, qui a mis à la première pa[ge] la note suivante : « La rédaction appartient [en] majeure partie à mon ami et collaborateur [M.] Fonteyraud. Celui-ci a su donner une forme [à] la fois concise et claire aux idées qui nous so[nt] communes. Si quelque erreur de doctrine ét[ait] signalée, la responsabilité m'en appartient; m[ais] si ce modeste opuscule a quelque valeur, [le] mérite en revient au jeune économiste, qui [a] bien voulu me prêter le concours de sa plu[me] facile et de son esprit judicieux et pénétrant. » Fonteyraud a publié, dans la *Collection d[es] principaux Économistes* (Paris, 1847), [la] traduction de divers ouvrages de Ricardo et [de] Malthus; il y a aussi inséré une *Notice sur [la] vie et les écrits de Ricardo.*

Blanqui, *Notice sur Fonteyraud;* dans le *Journal d[es] Économistes*, t. XXIV, p. 182. — *Dict. de l'Écono[mie] politique.*

FONTI (*Barthelémy*), en latin **FONTIUS**, philologue italien, né en 1445, mort en 1513. Disciple de Jérôme Savonarole, il succéda en 1480 à François Philelphe dans la chaire d'éloquence et de littérature grecques à Florence. Il fut ensuite appelé à diriger la belle bibliothèque que Matthias Corvin, roi de Hongrie et de Bohême, avait fondée à Bude. Les œuvres oratoires et littéraires de Fonti ont été recueillies par Georges Remi, sous le titre de : *Opera exquisitissima Bartholomæi Fontii*; Francfort, 1621, in-12. Fabricius cite une première édition in-4°, mais il n'en indique pas la date. On cite encore de Fonti une édition de Celse; Florence, 1478, in-fol.; — un *Commentaire sur Perse;* Venise, 1482, in-fol., plusieurs fois réimprimé; — des *Annales* de 1448 à 1483, restées manuscrites; — une traduction en italien des *Lettres de Phalaris;* Florence, 1491, et des poésies italiennes.

Fabricius, *Bibl. Latina mediæ et infimæ Latinitatis.* — Crescimbeni, *Storia della Volgar Poesia.*

FONTIDONIUS. *Voy.* FUENTIDUEGNA.

FONTON (*Charles*), orientaliste français, vivait à Constantinople au dix-huitième siècle. On a de lui deux ouvrages contenus dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale sous le n° V $\frac{1793}{D}$. Le premier est une traduction d'un roman persan intitulé : *Aventures de Zélide et de Ferannés;* le second porte le titre de : *Essai sur la Musique orientale comparée à la musique européenne.* Ces deux ouvrages ont peu d'importance.

Catalogue de la Bibl. impériale.

FONTRAILLES (*Louis d'*ASTARAC, marquis DE MARESTANG, vicomte DE), homme politique français, né dans les premières années du dix-septième siècle, mort en juillet 1677. Il joua un rôle important dans les intrigues de cour, sous le ministère de Richelieu, et nous en a laissé une relation curieuse. C'était un gentilhomme gascon, d'une rare résolution et d'une grande habileté. Il avait été, à la suite d'une querelle avec son beau-frère, protégé par Cinq-Mars contre les ordres sévères du cardinal, et dès lors il s'était dévoué à la fortune du favori. A son dévouement se joignit encore une haine personnelle pour Richelieu, auquel il ne pardonnait pas de l'avoir plaisanté, un jour, sur sa laideur et ses difformités corporelles. Aussi ce fut lui qui irrita le plus Cinq-Mars contre Richelieu, et qui le poussa d'abord à recourir contre le cardinal aux moyens extrêmes. Le duc d'Orléans, au service duquel le vicomte de Fontrailles était attaché, s'étant associé aux conspirateurs, fit choix de lui pour l'envoyer en Espagne, en son nom, en celui de Cinq-Mars, et peut-être aussi au nom de la reine, conclure un traité avec les ennemis de l'État. Quand les chances de la conspiration commencèrent à diminuer, Fontrailles pressa en vain Monsieur et Cinq-Mars de se mettre en sûreté à Sedan. N'ayant pu les y décider, il prit la résolution de s'évader lui-même au plus vite, et dit à son imprudent ami : « Pour vous, monsieur, vous serez encore d'assez belle taille « quand on vous aura ôté la tête de dessus les « épaules; mais moi, je suis en vérité trop petit « pour cela. » Là-dessus, il s'enfuit en Angleterre, et ne rentra en France qu'après la mort du cardinal. Ses habitudes de factieux et d'intrigant le poussèrent dans la cabale des *importants*, « composée, dit le cardinal de Retz, de gens qui sont tous morts fous, mais qui dès ce temps-là ne paraissaient guère sages ». L'exil et la prison firent bientôt disparaître les importants; la Fronde les ramena sur la scène politique. Fontrailles n'y joua que le rôle d'agent secondaire du cardinal de Retz. Il fut un de ceux dont Mazarin s'assura la soumission par des bénéfices et des honneurs, et passa les dernières années de sa vie dans la retraite. On a de lui une *Relation des choses particulières de la cour arrivées pendant la faveur de M. de Cinq-Mars, grand-écuyer, avec sa mort et celle de M. de Thou.* Il composa « ce livre parce que, ayant été celui qui s'est rencontré le plus avant dans la confiance de Cinq-Mars, il était bien aise de laisser ces mémoires parmi les papiers de sa maison, afin que ceux qui trouveront l'*abolition* (1) qu'il avait prise, n'ignorent pas les sujets qui l'y avaient obligé ». La *Relation* de Fontrailles fut publiée du vivant de l'auteur, avec les *Mémoires* de Montrésor; Cologne, 1663, in-12. On la trouve dans les diverses éditions de ces mêmes *Mémoires* et dans la *Nouvelle Collection de Mémoires* de Michaud et Poujoulat, IIIe série, t. III.

Montrésor, *Mémoires.* — Retz, *Mémoires.* — Le Bas, *Diction. encycl. de la France.*

FONVIELLE aîné (*Bernard-François-Anne*, dit le chevalier DE), publiciste, économiste et poëte français, né à Toulouse, en 1759 (2), mort en juin 1837. Il était avant 1789 employé de la régie des aides à Perpignan. D'abord il professa hautement les principes révolutionnaires, se fit remarquer dans les clubs de Montpellier, et le 14 novembre 1791 il fut élu secrétaire de l'assemblée électorale de l'Hérault. Tout à coup il changea de langage, et afficha un royalisme si expansif, si fervent, qu'il mérita le surnom de *petit abbé Maury*, et fut obligé de s'enfuir de la ville. Réfugié à Marseille, il y fonda une maison de commerce, devint secrétaire d'une section, et s'agita beaucoup en faveur de la coalition départementale. A l'époque du 31 mai 1793, il alla prêcher l'insurrection dans les départements voisins et gagna Lyon. Là, il se fit encore l'orateur de tous les lieux publics. Son éloquence *gasconne* contribua à exalter l'effervescence populaire; il fit même chasser les députés de la Franche-Comté, qui venaient engager les

(1) Les lettres d'abolition accordées par le roi.

(2) Et non pas en 1770, comme l'ont écrit plusieurs biographes.

Lyonnais à accepter la nouvellé constitution décrétée par la Convention. Cependant, lorsqu'il vit les forces républicaines se disposer à bloquer la ville, Fonvielle quitta Lyon précipitamment; il traversa la Suisse, l'Italie et rentra à Marseille, par Gênes. Toulon était alors au pouvoir des étrangers, Fonvielle s'y rendit, et recommença ses publications royalistes; mais les républicains remportant chaque jour de nouveaux avantages, il crut prudent de s'embarquer. Il erra en Espagne, en Italie, alla trouver à Vérone Louis XVIII (24 septembre 1794), et se fit admettre au nombre des agents secrets de ce prince. La révolution du 9 thermidor venait d'avoir lieu, et lui permit de rentrer bientôt à Lyon; celledu 13 vendémiaire le força de fuir encore. Il essaya alors de renouer des intrigues à Marseille, mais il fut expulsé de nouveau. Vers le 18 fructidor (1797) il se trouvait à Paris; s'y croyant en danger, il partit pour l'Espagne. Il revint à Cette (15 août 1798), puis à Paris, écrivit quelques brochures dans l'intérêt du gouvernement consulaire, et reçut de Napoléon, devenu empereur, une place de chef de bureau au ministère de la guerre. Plus tard il entra à la Banque de France, et exploita des carrières de plâtre. Congédié lors de la rentrée des Bourbons (avril 1814), il fut, malgré ses pressantes sollicitations, repoussé de tout emploi public, et termina cette vie agitée dans la gêne la plus complète. Il se donnait les titres de chevalier de l'Éperon d'Or, de secrétaire fondateur de l'Académie des Ignorants, de fondateur sociétaire de celle des Bonnes Lettres, etc., etc. (1). On a de lui : *Momus régisseur de théâtre*, prologue en vers; Nîmes et Montpellier, 1788; — *Collot d'Herbois dans Lyon*, tragédie en cinq actes, en vers, an III (1795), in-8°; — *Fonvielle à J.-M. Chénier, membre de l'Institut national de France, législateur, philosophe, orateur, poëte avec privilége;* Paris, 1796, in-8°. Cet écrit attira l'attention de Chénier, et dans une de ses satires il plaça ce vers caractéristique :

Fonvielle en son patois osera nous louer!

— *Essai sur l'état actuel de la France au 1er mai* 1796; Paris, 1796, in-8°; — *Les Mœurs d'hier*, satire avec cette épigraphe : *Facit indignatio versum*; Paris, 1799, in-8°; — *Résultats possibles de la journée du* 10 *brumaire an* VIII, *ou continuation des Essais sur l'état actuel de la France;* Paris, 1799, in-8°; — *Essais de Poésies;* Paris, 1800, in-8°, ou 2 vol. in-12 et in-18; — *Situation de la France et de l'Angleterre à la fin du dix-huitième siècle, ou conseils au gouvernement de la France, et réfutation de l'Essai sur les finances de la Grande-Bretagne* (de F. Gentz); Paris, 1800, 2 vol. in-8°; — *Essais historiques, critiques, apologétiques et économico-politi ques sur l'état de la France* au 14 juille 1804; Paris, 1804, in-8°; — *Ali, ou les Kare gites*, tragédie en cinq actes, 1811, in-8°; – *Considérations sur la situation commercial de la France au dénoûment de la Révolution sur les conséquences de la commotion qu'ell a éprouvée pendant vingt-cinq ans; sur le effets du rétablissement de la contrainte pa corps pour dettes, et sur la nécessité urgent d'en suspendre l'action dans les circonstance actuelles;* Paris, 1814, in-8°; — *La Théorie de factieux dévoilée et jugée par ses résultats ou essai sur l'état actuel de la France;* Pari 1815, in-8°; — *Ode à Louis XVI, martyr*, pré sentée au roi à Vérone, en 1795; Paris, 181 in-8°; — *Coup d'œil sur le budget; sur no besoins; sur le projet d'emprunt; sur la théo rie moderne du grand livre; sur nos ressour ces; sur nos vacillations politiques; et proje d'un emprunt pour acquitter notre contribu tion de guerre;* Paris, 1817, in-8°; — *Ode la patrie;* Paris, 1817, in-8°; — *Condé mou rant*, hommage à la mémoire du prince d Condé, stances; Paris, Didot, 1818, in-8°; – *Recueil de Fables*, dédié au roi; Paris, 181 in-8°, avec augmentations successives, 182 1827, 1828, et dans les *Mémoires de l'Académi des Ignorants;* — *Examen critique et impar tial du tableau de M. Girodet* (Pygmalion e Galatée), *ou lettre d'un amateur à un jour naliste;* Paris, 1819, in-8°; — *Louis XVI, o l'école des peuples*, tragédie en cinq actes et e vers, dédiée en 1794 à *Islou* (anagramme d Louis, alors régent de France à Vérone); Pari 1820, in-8°, et dans les *Mémoires de l'Acadé mie des Ignorants*, année 1823; — *Sur la con grégation des sœurs Saint-André;* Pari 1820, in-8°, et dans le *Mercure royal;* — *Dio médon, ou le pouvoir des lois*, tragédie en cin actes et en vers; Paris, 1820, in-8°; — *Anniba* tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1821 in-8°; — *Arthur*, tragédie en cinq actes et e vers; Paris, 1821, in-8°; — *Sapho, ou le sau de Leucade*, tragédie en trois actes et en vers Paris, 1821, in-8°; — *Théodebert, ou la ré gence de Brunehaut*, tragédie en cinq actes e en vers; Paris, 1821, in-8°; — *Hélène*, tragé die lyrique, trois actes; Paris, 1821, in-8°; – *Le Mauvais Joueur*, comédie en trois actes e en vers; Paris, 1822, in-8°; — *Voyage en Es pagne en* 1798; Paris, 1822, in-8°. L'auteu prétend que son manuscrit lui avait été volé pa les cosaques, lors du pillage de sa maison d Pantin, et qu'il lui fut renvoyé de Suisse en 182 par un honnête inconnu; quoi qu'il en soit, c'es un ouvrage de circonstance, qui n'offre aucu intérêt; — *La Guerre d'Espagne*, poëme; Pa ris, 1823, in-8°; — *Loi sur la réduction de rentes*, croquis d'un projet de rapport à fair à la chambre des pairs, au nom de la commis sion chargée de l'examen de la loi de réductio

(1) On a prétendu que Picard, le spirituel auteur du *Gil Blas de la Révolution*, avait puisé le type de son principal personnage, *le perruquier gascon Giffard de Quissac*, dans les aventures du chevalier de Fonvielle.

des rentes; Paris, 1824, in-8°; — *Mes Mémoires historiques sur la Révolution;* Paris, 1824, 4 vol. in-8° : c'est l'autobiographie de l'auteur, qui, s'il faut l'en croire, a pris une vaste part dans tous les grands événements de l'époque; — *Les trois Fonvielle ramenés à leur honorable et invariable unité, ou justification éclatante du chevalier de Fonvielle, affermi pour jamais dans ses incontestables droits aux bontés du roi, à l'intérêt des ministres de S. M., à l'estime des honnêtes gens*, etc.; Paris, 1825, in-8°. Dans cet écrit, l'auteur affirme « avoir dépensé huit cent mille francs, exposé mille fois sa vie, et consacré pendant trente-cinq ans toutes ses facultés à faire triompher la cause des Bourbons. » Cependant, cette requête provoqua du duc de Doudeauville la réponse suivante : « D'après des renseignements très-positifs, il a été reconnu que vos réclamations ne peuvent être accueillies, etc... (16 mai 1825) »; — *Note entièrement confidentielle, dictée par la confiance la plus absolue dans le bon esprit, l'équité et la bienfaisance de M. de Doudeauville, et destinée, s'il y a lieu, contre toute espérance, à servir comme document historique au règne de S. M. Charles X, à justifier, quand le temps sera venu, M. le chevalier de Fonvielle des injustes et outrageants dédains dont sa fidélité immaculée continuerait de se voir abreuvée;* Paris, 1825, in-8°; — *Très-humble Pétition à messieurs les très-honorables membres de la Chambre des Députés;* Paris, 1828, in-8°; — *Lucifer, ou la contre-révolution*, extrait des *Mémoires et du portefeuille de l'Académie des Ignorants;* Paris, 1828, in-8°. Fonvielle a été le rédacteur du *Parachute monarchique, ou Mémoires de l'Académie des Ignorants* depuis 1823 jusqu'à 1828. Les premiers cahiers parurent sous le titre de *L'Accusateur public*, et eurent, selon l'auteur, l'approbation personnelle de Louis XVIII. — Ses *Œuvres dramatiques complètes* ont été publiées séparément, sauf les pièces d'*Ali* et de *Collot d'Herbois;* mais il y a ajouté : *L'Agioteur*, comédie en cinq actes et en vers; — *Les Réfugiés provençaux*, comédie historique mêlée d'ariettes; — *Agar au désert*, tragédie lyrique en trois actes.

Mme de Fonvielle, épouse du précédent, a publié : *Dernier cri d'une famille royaliste ruinée par la restauration;* Paris, 1825, in-8°. A. Jadin.

Fonvielle, ses *Mémoires*. — *Biographie des Contemporains*. — *Documents particuliers.*

FOOTE (*Samuel*), auteur comique et artiste dramatique anglais, né vers 1721, à Truro (près l'île de Cornouailles), mort à Douvres, le 20 octobre 1777. Il fut élevé au collège de Worcester à Oxford. Il se destinait au barreau, et fréquenta d'abord à cet effet le Temple; mais, après avoir mené une vie très-dissipée, qui entraîna la perte de sa modique fortune, il tourna ses vues vers le théâtre, comme la seule ressource qui lui restât. Il parut pour la première fois dans *Othello;* mais ayant obtenu peu de succès dans les rôles tragiques, il se fraya dès lors une route qui n'avait pas encore été parcourue, dans sa double qualité d'auteur et d'acteur. En 1747 il inaugura le petit théâtre de Haymarket par une pièce dramatique qu'il intitula *Diversions of the morning*; elle n'avait guère d'autre mérite que l'imitation fidèle, et souvent fort plaisante, de quelques caractères bien connus, en scènes détachées écrites par Foote, qui toujours y figurait en première ligne. Cette pièce réussit à tel point que, pour éluder l'acte qui limite le nombre des théâtres, il la reproduisit sous le titre de : *M. Foote giving tea to his friends* (M. Foote donnant un thé à ses amis); — *An Auction of Pictures* (La Vente de Tableaux), au moyen d'un procédé semblable, obtint le même succès. Alors, ayant découvert son côté fort, il composa différentes farces en deux actes, qui furent jouées depuis 1751 jusqu'en 1757 sous ces titres : *Taste; The Englishman in Paris; The Knights; The Englishman returned from Paris; The Author.* Depuis 1752 jusqu'en 1761, Foote continua à jouer chaque hiver à l'un des grands théâtres de Londres, en général pour un nombre déterminé de représentations, et d'ordinaire pour y produire quelques pièces de sa composition. Le mauvais état de ses affaires le contraignit, en 1760, à faire représenter son *Minor* à Haymarket par une troupe telle qu'il avait pu la réunir à la hâte. Ensuite il prit le parti de tenir constamment ouvert le théâtre de Haymarket en été, où tous les autres étaient fermés, et depuis 1762 jusqu'à la saison qui précéda sa mort il joua régulièrement à ce théâtre. En 1763 il fit représenter son *Mayor of Garrett* (Maire de Garret), qui fut suivi d'une autre pièce : *The Patron and the Commissary*, remplie de plaisanteries sur le public et sur des particuliers. En 1766 il fit une chute de cheval, et se fractura une jambe : il fallut recourir à l'amputation. Toutefois, il ne tarda pas à rétablir sa santé et à recouvrer sa vigueur; alors cet accident lui suggéra l'idée d'un personnage qu'il devait remplir lui-même. Le même accident contribua encore à sa fortune, en ce qu'il détermina le duc d'York à lui procurer une patente à vie pour le théâtre de Haymarket. En 1775, la duchesse de Kingston s'étant rendue l'objet des conversations publiques, Foote pensa qu'elle lui fournirait un sujet heureux pour le théâtre, et la représenta, sous le nom de *Lady Kitty Crocodile*, dans une nouvelle pièce de sa façon intitulée : *A Trip to Calais.* Ayant eu soin que l'hostilité de son projet parvînt à la connaissance de la dame, une négociation fut entamée dans le but d'en prévenir la réalisation, moyennant un sacrifice pécuniaire. Mais il demanda une si forte somme que la duchesse recourut à son influence sur le lord chambellan, et l'exerça avec un tel succès que Foote fut obligé de supprimer le rôle

de son drame. Il fut, aussitôt après, poursuivi par une accusation d'une nature infamante, portée par un domestique que Foote avait renvoyé, et qui avait été, selon quelques rapports, excité par la vengeance d'une femme. Quoiqu'il fût acquitté par les suffrages unanimes des juges, ce procès l'affecta au point que sa santé déclina, et quelques mois après il fut atteint, sur le théâtre, d'une attaque de paralysie qui l'obligea de se retirer et de passer l'été à Brighton; de là il se rendit à Douvres, où il mourut.

On peut se faire une idée du caractère de Foote d'après la simple esquisse qui précède. Il était totalement dépourvu de délicatesse et de sensibilité; mais sa gaieté était irrésistible, ce qui le fit constamment admettre comme un agréable convive à la table des grands et des personnes d'humeur enjouée. Inépuisable en bons mots, il en faisait sur le théâtre comme en société, et son esprit caustique n'épargnait personne. Court et trapu, il avait la figure d'un gros réjoui; ses yeux étaient d'une vivacité extrême, et, malgré sa jambe de bois, il était d'une étonnante mobilité. Comme auteur dramatique, il possédait au suprême degré la *vis comica* (verve comique), et il y a une force et un naturel dans certaines de ses esquisses de personnages qui ne seraient pas indignes même de Molière. A l'exception du *Maire de Garrat*, aucune de ses pièces, qui sont au nombre de vingt, n'est plus aujourd'hui représentée. Ses œuvres ont été publiées en 4 vol. in-8°; Londres, 1778; et en deux vol., Londres, 1797. Cooke a publié les *Mémoires of Samuel Foote*, Londres, 1805, ouvrage rempli d'anecdotes piquantes et comiques. [*Enc. des G. du M.*]

Baker, *Biog. dr.* — Boswell, *Life of Johnson.* — Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — *Revue brit.*, mai 1856.

FOOTE (*Marie*). *Voy.* HARRINGTON et STANHOPE (*Charles*).

*__FOPPA__ (*Vincenzo*), *le jeune*, peintre, né à Brescia, vers 1420, mort en 1492. Par sa naissance, ce maître appartient à l'école vénitienne; mais on doit plutôt le classer parmi les peintres milanais, car il fonda pendant son séjour à Milan, sous les règnes de Philippe Visconti et de François Sforce, une école florissante de peinture, qui précéda celle de Léonard de Vinci. Vasari dit, dans la vie du Scarpaccia, que vers le milieu du quinzième siècle on considérait Vincenzo comme un très-bon peintre; il écrit aussi, dans la vie de Michelozzo et de Filarete, que quelques-unes des constructions élevées par ces architectes sous François Sforce, c'est-à-dire de 1450 à 1466, sont ornées de peintures de Vincenzo Foppa de Lombardie, un des plus habiles maîtres qu'on eût pu trouver. A Bergame, à l'école Carrara, un petit tableau du *Christ entre les deux larrons* porte ces mots : *Vincentius Brixiensis fecit anno MCCCCLVI, mens. April.* Il n'est donc pas permis d'admettre avec Lomazzo que cet artiste ait pu être Milanais il n'est pas supposable non plus que le pein qui, suivant Rossi et Ridolfi, vivait en 1 soit le même qui était dans toute la force son talent en 1456, le même surtout que c qui fut enterré en 1492, dans le premier clo de San-Barnaba de Brescia, où l'on voit core l'épitaphe *Excellentis ac eximii picto Vincentii de Foppis Ci. Br.* Force est d d'admettre l'existence de deux artistes du mê nom, tout en avouant que nous n'avons eux que des données fort incertaines.

On trouve dans les ouvrages du Foppa be coup de soin, un bon dessin, des raccourcis vants, un coloris vrai quoique un peu sec, têtes et des costumes variés, mais peu de m vement et des expressions parfois insignifian et communes. Foppa excella dans la persp tive, mais il n'en fut pas l'inventeur, com l'a prétendu Lomazzo; il ne fit qu'appliquer peut-être perfectionner un art dont les premi principes étaient dus à Pietro della Francesca

Au musée de Milan est une fresque de Fo apportée de l'église Santa-Maria di Bre le style en est ancien et manque de nobles elle représente *Saint Sébastien* et *trois arche* Les ouvrages de ce maître sont nombreu Brescia; on y voit au palais de la Loggia un bleau du *Rédempteur portant la croix*, et *Sai Faustin et Saint Jovite* peints sur mur; — San-Barnaba, une *Cène* dans la sacristie; A San-Pietro-in-Oliveto, un *Christ marcha au supplice*, l'un de ses meilleurs tableaux, quelques fresques dans un corridor du sém naire attenant à cette église. Rossi dit que Fop écrivit un ouvrage sur la peinture; mais cet o vrage paraît être perdu. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Baldinucci, *Notizie, giunta di G. P cenza.* — Rossi, *Memorie delle Belle Arti.* — Ridol *Vite de' Pittori Veneti.* — Lomazzo, *Idea del Tem della Pittura.* — Zamboni, *Memorie intorno alle pu bliche Fabbriche più insigni della città di Brescia.* Fed. Odorici, *Guida di Brescia.* — Pirovano, *Gui di Milano.* — *Catalogo del Museo di Brera* — Lan *Storia della Pittura.* — Orlandi, *Abbecedario.* — cozzi, *Dizionario.*

FOPPENS (*Jean-François*), historien et l bliographe belge, né à Bruxelles, le 17 noven bre 1689, mort à Malines, le 16 juillet 1761. était petit-fils, fils et frère d'imprimeurs Bruxelles. Il commença chez les jésuites de cet ville ses études, qu'il termina à Louvain, collége du Lys, où il donna, en 1713, des leço de philosophie, qui attirèrent un grand nomb d'auditeurs. Ayant embrassé l'état ecclésiastiqu il fut nommé chanoine de l'église collégiale Saint-Martin à Alost. Devenu chanoine de la c thédrale de Bruges en 1721, il fut en mêm temps professeur de théologie au séminaire cette ville. En 1729, il obtint un canonicat l'église métropolitaine de Malines, en 1732 il f créé archiprêtre, en 1737 pénitencier, et enfi en 1740 archidiacre et censeur des livres. L douceur de son caractère et son savoir lui avaie obtenu l'amitié du cardinal d'Alsace, archevêqu

de Malines, qui cultivait les lettres et avait formé une nombreuse bibliothèque, à laquelle Foppens avait souvent recours. On lui doit un grand nombre d'écrits relatifs à l'histoire de son pays, et dont les principaux ont pour titres : *Historia Episcopatus Antverpiensis, continens episcoporum seriem et capitulorum, abbatiarum et monasteriorum fundationes*, etc.; Bruxelles, 1717, in-4° ; — *Historia Episcopatus Sylvæducensis, continens episcoporum et vicariorum generalium seriem et capitulorum, abbatiarum et monasteriorum fundationes*, etc.; Bruxelles, 1721, in-4° : cet ouvrage a été traduit en flamand ; — *Compendium chronologicum episcoporum Brugensium, necnon præpositorum, decanorum et canonicorum, etc., ecclesiæ cathedralis F. Donatiani Brugensis;* Bruges, 1731, in-8° (en société avec Arents); — *Bibliotheca Belgica, sive virorum in Belgio vita scriptisque illustrium catalogus librorumque nomenclatura, continens scriptores a clariss. viris Valerio Andrea, Aub. Miræo, Franc. Sweertio aliisque recensitos usque ad annum* 1680; Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4°, fig. (dédié au cardinal d'Alsace). L'auteur a fait de nombreuses suppressions dans les ouvrages de ses devanciers; on peut donc consulter encore avec fruit les éditions originales de Valère André, Aubert Le Mire, Sanderus et Sweert. Ermens a calculé que Foppens a donné des notices sur 1954 écrivains omis par Paquot dans ses *Mémoires*, et que ce dernier parle de 1438 écrivains dont Foppens ne fait pas mention. Enfin, Prosper Marchand, dans son *Dictionnaire historique* (pag. 101 à 109, note C) a réparé ou signalé de nombreuses omissions dans la *Bibliotheca Belgica*. Foppens a publié comme éditeur : *Basilica Bruxellensis, sive monumenta antiqua, inscriptiones et cenotaphia insignis ecclesiæ collegiatæ SS. Michælis et Gudilæ, editio auctior et emendatior;* Malines, 1743, 2 parties en 1 vol. in-8°. — *Auberti Miræi Opera diplomatica et historica, editio secunda, auctior et correctior;* Louvain et Bruxelles, 1723-1748, 4 vol. in-fol.

Foppens a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits, parmi lesquels nous citerons : *Belgica christiana, in qua omnium Belgii episcoporum vitæ ad hæc usque tempora, accurate describuntur, eorumque effigies et insignia gentilitia exhibentur; junctæ sunt delineationes præcipuarum Belgii ecclesiarum et urbium, tabulæ quoque geographicæ singularum Belgii diœcesium :* ce curieux livre se trouve à la bibliothèque de l'archevêché de Malines; — *Bibliothèque historique des Pays-Bas, contenant le catalogue de presque tous les ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui traitent de l'histoire, principalement des dix-sept provinces, avec des notes;* in-fol.; — *Supplementum Bibliothecæ Belgicæ* J.-F. Foppens, 5 vol., in-4°; — *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas, par J.-F. Foppens, servant de second volume à la même histoire par G. Gazet;* 2 tomes en 1 vol. in-fol.; — *Chronique abrégée de la ville de Bruxelles, de* 647 à 1760, in-fol.; — *Epitaphia Brugensia quæ exstant in diversis ecclesiis; nec non Ostendana, Dixmudana, et in ecclesia parochiali de Poucques collegit J.-F. Foppens;* — *Dissertatio de bibliomania belgica hodierna, quæ specialiter de libris agitur quos, anno* 1755, *placuit phœnices librorum appellare;* in-8°; — *Doctores Theologiæ ac Professores qui supremum hunc titulum adepti sunt Lovanii*, in-fol.; — *Historia et series doctorum Academiæ Duacensis, ab anno* 1562 *ad annum* 1750, *auctore J.-F. Foppens.* La plupart des manuscrits de Foppens sont conservés à la Bibliothèque royale de Bruxelles; beaucoup d'entre eux ont fait partie de la bibliothèque de Van Hulthem.

FOPPENS (*François* et *Pierre*), frères du précédent, ont donné une nouvelle édition des *Délices des Pays-Bas;* Bruxelles, 1743, 4 vol. in-12, ouvrage corrigé et augmenté dans six réimpressions successives, publié pour la première fois à Bruxelles, 1697, in-12, et dont Reiffenberg a donné l'histoire littéraire dans son *Essai sur la Statistique ancienne de la Belgique.*

E. Regnard.

Annuaire de la Bibl. roy. de Belgique, t. I et II. — De Reiffenberg, *Notice sur J.-F. Foppens*, dans le t. VI, nos 3 et 4, des *Bulletins de l'Acad. de Bruxelles.* — *Le Bibliophile Belge*, t. V, p. 43. — *Catalogue des manuscrits de la Bibl. des ducs de Bourgogne;* Bruxelles, 1842, 3 vol. in-fol.

FOQUELIN (*Antoine*), jurisconsulte et philologue français, né dans le Vermandois, vivait au seizième siècle. Il enseigna d'abord la philosophie à Paris, et alla ensuite professer le droit à Orléans. On a de lui : une édition de Perse avec un commentaire latin; Paris, 1555, in-8° ; — *Prælectiones Aurelianæ;* Paris, 1559, in-8°.

Sax, *Onomasticum literarium*, t. III, 337.

FORBES (*Patrice*), théologien et prélat écossais, né dans le comté d'Aberdeen, en 1564, mort en 1635. Il était lord de Corse et baron d'O'Neil. Il fut élevé à Aberdeen, entra dans les ordres à l'âge de quarante-huit ans, et fut élevé sur le siége épiscopal d'Aberdeen, tout à fait contre sa volonté, mais à la pressante sollicitation de Jacques Ier. Il fut un grand bienfaiteur de l'université d'Aberdeen, et y fit revivre l'enseignement de la jurisprudence, de la physique et de la théologie. On a de lui : *Commentarius in Apocalypsin;* Londres, 1613, in-4°.

Biographia Britannica.

FORBES (*Jean*), théologien anglais, fils du précédent, né à Aberdeen, en 1593, mort en 1648. Il fit avec beaucoup de succès ses études d'abord à l'université d'Aberdeen, ensuite à celle de Heidelberg, où il suivit les cours de Paræus, enfin dans les principales universités d'Allemagne. Il retourna à Aberdeen en 1619, et fut nommé

professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique au Collége du Roi. Il prouva par ses ouvrages qu'il était parfaitement digne de remplir cette place. Il souscrivit aux articles du synode de Perth, et se montra très-favorable à l'introduction de l'épiscopat en Écosse. Il refusa en conséquence de signer la ligue nationale du Covenant dirigée précisément contre cette mesure, et fut exclu de sa chaire en 1640. En 1642 il passa en Hollande, et il y resta quelques années. De retour en Écosse, il vécut retiré dans ses domaines de Corse. Son principal ouvrage est intitulé : *Institutiones historico-theologicæ;* Amsterdam, 1645, in-fol. C'est un vaste recueil, où, en traitant de la doctrine chrétienne, Forbes signale les différentes circonstances qui y ont successivement amené des changements, les diverses erreurs qui sont nées dans chaque siècle, les disputes et controverses qui y ont été agitées depuis les temps apostoliques jusqu'au dix-septième siècle. Il a rassemblé avec grand soin les passages des anciens auteurs ecclésiastiques relatifs aux sujets qu'il traite. Il parle rarement en son nom, mais il fait preuve dans ses citations de beaucoup de jugement et d'une immense érudition. Les *Œuvres* de J. Forbes ont été recueillies par Gutler, professeur de théologie à Deventer; Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol.

Garden, *Vita Forbesii*, en tête de ses *OEuvres*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, vol. XLII. — Chalmers, *Gen. biog. Dictionary*.

FORBES (*Guillaume*), prélat écossais, premier évêque d'Édimbourg, de la famille des précédents, né vers 1585, à Aberdeen, mort à Édimbourg, le 1er avril 1634. Il fit rapidement ses études dans sa ville natale, et à l'âge de seize ans il se trouva en état de professer la logique au collége que Georges Marshal venait de fonder à Aberdeen. Il voyagea ensuite en Allemagne, et s'arrêta particulièrement dans les universités d'Helmstædt, d'Heidelberg et de Leyde. En revenant dans sa patrie, il passa par Londres, où on lui offrit la chaire de professeur d'hébreu à l'université d'Oxford; il refusa, à cause de la faiblesse de sa santé. De retour en Écosse après une absence de cinq ans, il ne tarda pas à être nommé principal du collége de Marshal. Il quitta cette place pour celle de ministre à Édimbourg. Mais son penchant pour l'épiscopat et sa modération lui aliénèrent les presbytériens ardents, et il quitta cette ville pour revenir à Aberdeen. En 1633, Charles Ier, ayant érigé Édimbourg en évêché, donna ce siége à Forbes; mais celui-ci n'en jouit pas longtemps, car il mourut trois mois après son installation. « Guillaume Forbes, dit Nicéron, était très-bon dialecticien, et possédait très-bien les controverses, à quoi il avait d'abord eu lieu de s'appliquer et de s'exercer en Prusse, en Pologne et en Allemagne, où se trouvaient tant de partis divisés de sentiments au sujet de la religion. Il s'était flatté de concilier tous les différents partis qui divisent la religion chrétienne; mais, étant mort à quarante-neuf ans, il n'eut pas le temps d'avancer l'exécution d'un si grand projet; il n'avait pas d'ailleurs assez de netteté ni dans les pensées ni dans le style. » Il laissa en manuscrit un ouvrage publié sous le titre de : *Considerationes modestæ controversiarum;* Londres, 1658, in-8°; Helmstædt, 1704; Francfort, 1717, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, vol. XLII.

FORBES (*Duncan*), jurisconsulte écossais, né à Culloden, en 1685, mort en 1747. Il étudia dans les universités d'Édimbourg, d'Utrecht, de Leyde et de Paris, et peu après son retour en Écosse, en 1707, il exerça la profession d'avocat. Il devint successivement solliciteur général pour l'Écosse en 1717, député du comté d'Inverness au parlement en 1722, lord avocat en 1725, et lord président de la cour de la session en 1737. Pendant la révolte de 1745, il s'opposa énergiquement au prétendant; la cour n'en refusa pas moins de le dédommager des sacrifices qu'il avait faits pour la cause royale. Il ressentit si vivement cette injustice qu'il en mourut de chagrin. Forbes était un érudit distingué, particulièrement versé dans l'hébreu. Il avait lu, dit-on, huit fois l'Ancien Testament dans l'original. On a de lui : *Thoughts on religion*, *a letter to a bishop on Hutchinson's writings ; reflections on incredulity;* 1750, 2 vol. in-12. Ces trois ouvrages ont été traduits en français par Houbigant, 1768, 1775, in-8°. La correspondance de Forbes relative aux insurrections de 1713 et de 1745 a été publiée à Londres, 1815, in-4°.

Rose, *New general biographical Dictionary*.

FORBES (*Alexandre*, lord DE PISTLIGO), connu par son dévouement à la famille des Stuarts, né en Écosse, vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1762. C'est, dit-on, le prototype du baron de Bradwardine dans le *Waverley* de Walter Scott. Il se déclara pour le prétendant, et commanda une troupe de cavalerie dans la révolte de 1745. Après la bataille de Culloden, il s'enfuit en France, et fut privé de ses biens et de ses titres. Il revint en Écosse en 1749, ne put pas obtenir que la sentence portée contre lui fût cassée, et mourut obscurément à Auchinries, dans le comté d'Aberdeen. Il avait publié, en 1734, des *Moral and philosophical Essays*.

Rose, *Biographical Dictionary*.

FORBES (*Guillaume*, baronnet DE PISTLIGO), biographe écossais, né en 1739, mort en 1807. Héritier d'une grande fortune, il contribua beaucoup au développement de la prospérité commerciale de son pays. Il fonda avec sir James Hunter Blair une des premières maisons de banque établies à Édimbourg. Dans ses relations d'affaires Forbes était très-libéral, et ses occupations financières ne l'empêchèrent pas de cul-

tiver les lettres. Il fut un des premiers membres du célèbre club littéraire où figuraient Johnson, Burke, Reynolds, Garrick, et d'autres noms illustres. Il consacra les loisirs de ses dernières années à écrire la vie de son intime ami Beattie. Cet ouvrage est intitulé : *Memoirs of the life and writings of Dr James Beattie*; 1806, 2 vol. in-4°.

Aikins, *Athenæum*. — Gorton, *General biographical Dictionary*.

* **FORBES** (*John*), botaniste et voyageur anglais, né en 1799, mort en Afrique, en 1824. Il était élève de Shepherd, directeur du jardin de botanique de Liverpool, se fit recevoir docteur en médecine, et fut chargé par la Société Horticole de Londres de recueillir des plantes rares ou nouvelles sur les côtes de l'Afrique orientale. A cet effet il partit en février 1822 à bord de l'escadre commandée par le capitaine William Owen, destinée à tenir une croisière contre la traite. Forbes avait déjà recueilli et expédié plusieurs collections remarquables, lorsqu'il entreprit de remonter le fleuve Zambesi ou Cuama, grand cours d'eau de l'Afrique centrale, qui se jette dans le canal Mozambique par 18° de lat. sud. L'intention de Forbes était de remonter le Zambesi jusqu'à l'établissement portugais de Zoumbo, situé sur une île du fleuve, à trois cents lieues de son embouchure, ensuite, se dirigeant vers le sud, d'atteindre le cap de Bonne-Espérance; mais il succomba sous la fatigue et la chaleur avant d'être arrivé à la moitié de sa course. On a de lui : *Observations on the climate of Penzance*, etc.; Londres, 1821, in-8°. Cet ouvrage est écrit dans le but de prouver que Penzance et le comté de Cornouailles (Cornwall) présentent tous les avantages que les poitrinaires vont chercher en Italie et dans le sud de la France. Le climat y est doux; on y respire un air pur, moins humide que dans les autres parties de l'Angleterre. A. DE L.

Biographia Britannica. — *Revue encyclopédique*, XII, p. 574.

* **FORBICINI** (*Eliodoro*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, dans les premières années du seizième siècle, vivait en 1568. Il excella dans les arabesques, et fut employé par les plus habiles artistes de son temps, surtout par Bernardino India et Felice Bruciasorci.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Bennassuti, *Guida di Verona*.

FORBIN, famille ancienne de Provence, dont les principaux membres sont :

FORBIN (*Palamède* DE), seigneur DE SOLIES, président de la chambre des comptes, et premier ministre du roi René d'Anjou, mort à Aix, en 1508. Il employa son crédit à soutenir les intérêts de Louis XI, qui avait eu soin de le gagner par des présents. Charles d'Anjou, successeur de René, abandonna entièrement à la domination de Forbin, et se laissa persuader par lui de nommer par son testament le roi de France son héritier universel. Après la mort du prince (1481), le premier ministre prit possession de la Provence au nom de Louis XI, réduisit à l'obéissance les partisans de René II, duc de Lorraine, assembla les états, par lesquels il fit reconnaître la validité du testament de Charles et l'autorité du roi, et accomplit enfin la réunion de cette belle province à la France, dont elle était séparée depuis les temps des premiers Carlovingiens. Louis donna au seigneur de Forbin un pouvoir presque absolu sur ce nouveau domaine, en lui disant : « Tu m'as fait « comte (*de Provence*), je te fais roi; » paroles dont la maison de Forbin a fait sa devise.

Un de ses descendants, *Gaspard* DE FORBIN, seigneur de Solies et de Saint-Gannat, député par la noblesse de Provence à l'assemblée des notables de Rouen, a laissé des mémoires, restés manuscrits, et intitulés : *Mémoire sur les troubles de Provence* de 1578 à 1588, in-4°; — *Mémoire pour servir à l'histoire de Provence.... depuis le mois de mai* 1588 *jusqu'au* 16 *novembre* 1597; ouvrage qui a beaucoup servi à César Nostradamus pour la rédaction de son *Histoire de Provence*.

César Nostradamus, *Histoire de Provencé*. — Bouche, *Histoire de la Provence*. — *Histoire des hommes illustres de la Provence*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

FORBIN (*Claude* DE), célèbre marin français, né le 6 août 1656, au village de Gardanne, près d'Aix (Provence), mort à Marseille, le 4 mars 1733. Les premières années de sa vie furent marquées par une violence de caractère qui effraya ses parents, mais qui n'était chez lui que l'indice de la bravoure qu'il devait montrer plus tard. Quelques actes de sévérité, quoique exercés avec justice, aigrirent le jeune homme à un tel point qu'il s'enfuit un jour de la maison paternelle. Il se réfugia chez le commandeur de Forbin, son oncle, qui le reçut comme cadet à bord de la galère qu'il commandait, et il entra dans la marine sous le nom de *chevalier de Forbin*. Doué d'un esprit fin et naturellement porté à l'ironie, d'une figure charmante, d'une taille haute et d'une force physique extraordinaire, il abusa souvent de ces avantages, et des duels fréquents en résultèrent. Forbin déplore lui-même, dans les *Mémoires* qu'il a laissés sur sa vie, ces désordres de sa jeunesse, et il en attribue la cause à l'oisiveté dans laquelle vivaient alors les jeunes gardes de la marine.

Il fit sa première campagne en 1675 sur l'une des galères de l'armée navale aux ordres du maréchal de Vivonne, et il assista au combat de Messine, ainsi qu'au siége d'Agousta. Lors du retour de cette armée à Toulon, la compagnie des gardes de l'étendard, dont Forbin faisait partie, ayant été réformée, il entra dans la compagnie des mousquetaires que commandait le bailli de Forbin, son oncle, lieutenant général. En 1676, il prit parti avec ce corps aux siéges de Bouchain, d'Aire et de Condé, que dirigeait

Louis XIV en personne. Toutefois, entraîné par un goût invincible pour le service de mer, il y rentra l'année suivante, avec le grade d'enseigne de vaisseau. Après avoir été employé pendant deux ans à Brest à exercer les troupes de la marine, il passa à Rochefort, où il fut embarqué sur l'un des vaisseaux de l'armée commandée par le comte d'Estrées (*voy*. ce nom), avec laquelle il fit la campagne d'Amérique et de la Nouvelle-Espagne. Il prit part ensuite aux deux bombardements successifs qu'essuya Alger pendant le cours de l'année 1683 (*voy*. DUQUESNE). Les preuves multipliées de courage et d'intrépidité qu'il donna dans ces campagnes lui méritèrent le grade de lieutenant de vaisseau. En 1685 le chevalier de Forbin fut nommé major de l'ambassade envoyée auprès du roi de Siam. Les jésuites avaient persuadé à Louis XIV que ce prince était dans l'intention de se convertir au christianisme si on lui en facilitait les moyens. Le chevalier de Chaumont fut désigné comme ambassadeur, et l'abbé de Choisy lui fut adjoint, ainsi qu'un certain nombre de missionnaires. La navigation fut heureuse, et six mois après son départ de Brest l'ambassade débarquait à Siam. Elle y resta au moins trois mois. Le roi ne se fit point chrétien; mais, au départ de Chaumont, il fit proposer à Forbin de rester auprès de lui avec le titre d'amiral et de généralissime des troupes de l'empire. Forbin y consentit, quoique avec répugnance. Il fut assez bien traité tant que ses services furent nécessaires aux vues du négociant grec qui s'était élevé au rang de premier ministre; mais les intrigues, la fourberie et enfin la haine de cet homme faillirent être funestes au chevalier, et ce ne fut qu'après avoir éprouvé pendant deux ans toutes sortes d'avanies qu'il parvint, à force de résolution et de présence d'esprit, à se tirer de cette position difficile. Forbin revit la France en 1688. A son arrivée à Versailles, il apprit que, par suite de l'emploi qu'il avait accepté auprès du roi de Siam sans y avoir été autorisé, il avait été rayé des listes de la marine. Toutefois, sa disgrâce ne fut pas de longue durée : Louis XIV voulut voir le chevalier de Forbin; il l'interrogea sur les circonstances de son voyage, sur le royaume de Siam, et il fut si satisfait de ses réponses, qu'il ordonna au ministre de la marine, Seignelay, de le rétablir sur ses états et de lui faire payer ses appointements pour toute la durée de son absence.

La révolution qui précipita Jacques II du trône d'Angleterre alluma, en 1689, une guerre qui offrit au chevalier de Forbin plusieurs occasions de se signaler. Il alla prendre à Dunkerque le commandement d'une frégate de 16 canons, avec laquelle il fit une croisière dans la Manche. Rentré dans ce port, il en sortit quelques mois après avec Jean Bart (*voy*. ce nom), qui commandait une frégate de 24 canons, escortant un convoi destiné pour le port de Brest. Ils reçurent ensuite l'ordre de se rendre au Havre, pour prendre un autre convoi qui avait la même des tination. Arrivés par le travers de l'île de Wigh ils eurent connaissance de deux vaisseaux an glais de 50 canons qui leur donnèrent la chass Après s'être concertés sur les moyens de sauv leur convoi, ils n'en virent pas d'autre que d'a border ces deux vaisseaux et de tâcher de s'e rendre maîtres. Le combat fut long et sanglant mais enfin, obligées de céder à la supériorité d l'ennemi, les frégates françaises amenèrent le pavillon. Le chevalier de Forbin avait reçu s blessures, et la moitié de son équipage ava été mis hors de combat. Jean Bart avait ét blessé à la tête. Tous deux furent conduits Plymouth. Entreprenants comme ils l'étaien leur captivité ne pouvait être de longue durée aussi à peine la nouvelle de leur affaire était-el parvenue à la cour que Forbin y arrivait. I ministre de la marine, en le voyant, ne p s'empêcher de lui témoigner son étonnemen « Eh! d'où venez-vous donc? lui dit Seignela « — D'Angleterre. — Mais par où diable ave « vous passé? — Par la fenêtre, monseigneur. En effet, Jean Bart et lui s'étaient sauvés de le prison en sciant les barreaux d'une des fenêtr et au moyen de leurs draps.

Forbin brûlait du désir de prendre sa r vanche sur les Anglais, et il pria le roi de l confier le commandement d'un vaisseau. Que ques jours après il fut nommé capitaine d vaisseau, et le roi lui accorda une gratificatio de 400 écus pour l'indemniser de ses perte Lorsque le ministre informa Forbin de ces grâce le généreux marin lui témoigna son étonneme de ce que Jean Bart n'eût point participé à s récompenses, et demanda à Seignelay la pe mission de faire à ce sujet des représentatio au roi. Le ministre, charmé de ces sentiment lui procura une audience. Louis XIV tourna vers le marquis de Louvois et M. de Se gnelay, qui étaient à ses côtés, et leur dit : « I « chevalier de Forbin vient de faire uue actic « bien généreuse, et qui n'a guère d'exemple « ma cour. » Jean Bart fut fait capitaine de vai seau, et reçut en gratification la même somm que Forbin.

En 1690, Forbin commandait un vaissea dans l'armée navale aux ordres du comte d Tourville, et il participa au combat qui eut lie le 30 juillet, à la hauteur de l'île de Wight contre l'armée combinée anglaise et hollandais Il se rendit ensuite à Dunkerque pour y prendr le commandement de *La Perle*, frégate d 32 canons, qui faisait partie d'une division d six frégates commandée par Jean Bart. Quoiqu bloqués par une forte escadre anglaise, ils pa vinrent à sortir du port, et ils allèrent établ une croisière dans les mers du Nord, où i firent un grand nombre de prises sur les Angla et les Hollandais.

Au retour de cette campagne, Forbin se re

dit à Versailles, et Jean Bart l'y suivit. La cour était un pays tout neuf pour ce dernier : Forbin se chargea de l'y présenter. Et comme les manières brusques de l'illustre marin contrastaient avec les formes élégantes des courtisans, ceux-ci disaient souvent : « Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours ! »

Au combat de La Hogue (29 mai 1692), Forbin commandait un des vaisseaux de l'armée du comte de Tourville (*voy.* ce nom); placé au corps de bataille, il eut à soutenir le feu de plusieurs vaisseaux anglais, et il reçut une blessure très-grave. Son vaisseau fut du nombre de ceux qui échappèrent au désastre de l'armée française. A la journée de Lagos (27 juin 1693), où le maréchal de Tourville prit sa revanche sur les Anglais, Forbin, qui commandait un des vaisseaux de l'avant-garde, contribua puissamment à la déroute du convoi, en s'emparant de quatre bâtiments, dont trois furent brûlés à la côte. En 1696, Forbin accompagna le comte d'Estrées au siége et à la prise de Barcelone. En 1700 il fut nommé chevalier de Saint-Louis.

Dans la guerre de la succession d'Espagne, on lui confia le commandement d'une division de bâtiments légers, avec lesquels il fut chargé de croiser dans l'Adriatique pour intercepter les secours en vivres que les villes situées sur le golfe, et principalement Venise, pourraient faire passer à l'armée du prince Eugène en Italie. La mission était difficile et d'autant plus dangereuse dans son exécution que la république étant en paix avec la France, il fallait la ménager tout en l'empêchant de favoriser l'empereur. Forbin s'en tira en homme habile : il détruisit tous les bâtiments de commerce autrichiens qu'il rencontra dans le golfe, intercepta un grand nombre de navires vénitiens qu'il savait être chargés pour le compte de l'Autriche, et menaça même de brûler et de détruire tous ceux qui ne seraient pas munis de patentes spéciales indiquant leur destination. Ces mesures étaient si préjudiciables à l'empereur qu'il ordonna à son ambassadeur à Venise d'armer, le plus secrètement possible, un bâtiment en état de combattre la division française et de la détruire, si cela se pouvait. L'ambassadeur, pour remplir sa mission, fit choix d'un vaisseau anglais de 50 canons qui se trouvait dans le port, lequel devait être secondé par une frégate de 26, qui sortirait de Trieste. Forbin, instruit de cet armement, se dirige sur Venise et manœuvre de manière à n'y arriver que la nuit. Parvenu à l'entrée du port de Malamocco, il quitte son bâtiment avec cinquante hommes, qu'il embarque dans ses chaloupes, et se rend à l'endroit où était amarré le vaisseau objet de son expédition; il y arrive, l'aborde, tue tout ce qui résiste, fait prisonnier le capitaine ainsi que quelques-uns de ses officiers, et se retire après avoir mis le feu à ce bâtiment, qui, sautant au milieu du port avec un fracas épouvantable, y causa les plus grands désastres. Ce trait d'audace intimida tellement les Vénitiens que leur alliance avec l'Angleterre et l'Autriche en fut troublée. Le bombardement de Trieste et l'incendie de Loucano, qui eurent lieu quelque temps après, rendirent Forbin si redoutable dans l'Adriatique que le souhait ordinaire que se faisaient entre eux les capitaines allant à la mer, après s'être recommandés à saint Marc, était : *Iddio ci guardi della bolina* (1) *e del cavaliere di Forbino.*

Au commencement de l'année 1706, le chevalier de Forbin reçut l'ordre de se rendre à la cour, où le ministre lui annonça que le roi lui confiait le commandement d'une escadre de huit bâtiments, dont l'armement devait avoir lieu à Dunkerque. Forbin, qui avait eu l'occasion de reconnaître combien était vicieux le système adopté dans les bureaux du ministère, de donner aux commandants d'escadre des instructions qui leur prescrivaient de point en point la route qu'ils avaient à tenir et les opérations qu'ils devaient exécuter, demanda au ministre de Pontchartrain qu'en lui indiquant seulement le but de son expédition il lui laissât le choix des moyens propres à le remplir. Le ministre consulta le roi, qui répondit : « Le chevalier de Forbin a raison; il faut se fier à lui et le laisser « faire. » « Vous êtes bien heureux, lui dit le ministre; il n'y a en France que M. de Turenne et vous qui ayez eu carte blanche. » Forbin justifia complétement la confiance du monarque; car pendant les deux campagnes de 1706 et 1707 il désola le commerce des Anglais et des Hollandais dans les mers du Nord, poursuivit leurs vaisseaux jusque sur les côtes du Danemark et de la Russie, et prit, coula bas ou brûla plus de 180 bâtiments. En récompense de ces services, le roi l'éleva au grade de chef d'escadre et lui conféra le titre de comte.

En 1708, Louis XIV, ayant résolu de faire une tentative sur l'Écosse en faveur du prétendant, qu'on appelait alors Jacques III, ordonna l'armement à Dunkerque d'une flotte destinée à y transporter 6,000 hommes, commandés par le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon. Forbin fut choisi pour diriger et commander cette expédition. Aussi habile politique que marin intrépide, Forbin, qui avait calculé toutes les chances de la mission qui lui était confiée, osa représenter au roi les nombreuses difficultés qui s'opposaient au succès d'une descente en Écosse; mais Louis XIV, esclave de la promesse qu'il avait faite au prétendant, voulut être obéi. Trente bâtiments légers escortés par cinq vaisseaux de guerre, et sur lesquels étaient embarquées les troupes, sortirent du port de Dunkerque au mois de mars 1708, et se dirigèrent sur les côtes d'Écosse. Forbin se trouvait à en-

(1) *Bolina* est une espèce de météore que les marins de l'Adriatique regardent comme le présage d'une tempête prochaine.

viron trois lieues de l'entrée de la rivière d'Édimbourg, lorsqu'on signala une armée anglaise forte de 38 vaisseaux. La flotte française prit chasse, et les manœuvres du comte de Forbin furent si habiles qu'il parvint à regagner Dunkerque, trois semaines après en être sorti, n'ayant perdu qu'un seul de ses vaisseaux tombé au pouvoir des Anglais. Lorsque Forbin reparut à la cour, à la suite de cette expédition, il y trouva les esprits aigris et animés contre lui; et comme son caractère franc ne pouvait supporter les cabales, les sourdes menées, il se décida à se retirer. Le vieux roi, mal conseillé, ne sut pas conserver à son service un homme qui était à cette époque l'un des plus fermes soutiens de sa gloire. Il consentit à la retraite de Forbin, qui passa le reste de sa vie dans une maison de campagne près de Marseille. [HENNEQUIN, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Reboulet et le P. Le Comte, *Mémoires de Claude, comte de Forbin* (rédigés sur les notes de Forbin lui-même); Amsterdam, 1730, 2 vol. in-12. — Richer, *Vie de Forbin.*

FORBIN (*Gaspard-François-Anne* DE), mathématicien français, de la même famille que le précédent, né à Aix (Provence), le 8 juillet 1718, mort vers 1780. Il embrassa d'abord la carrière militaire, et devint chevalier de Malte. Il se livra ensuite à l'étude des sciences mathématiques et physiques. Il publia sous le voile de l'anonyme des ouvrages scientifiques plus remarquables par les paradoxes que par le savoir; en voici les titres: *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde et d'expliquer les différents mystères de la religion;* Cologne et Paris, 1757, 2 vol. in-12; — *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton sur la génération du cercle et de l'ellipse;* Paris, 1761, in-12; — *Éléments des forces centrales;* Paris, 1774, in-8°.

Barbier, *Examen critique des Diction. historiques.*

FORBIN (*Louis-Nicolas-Philippe-Auguste*, comte DE), peintre et archéologue français, né au château de La Roque d'Antheron, sur les bords de la Durance (Bouches-du-Rhône), le 19 août 1777, mort à Paris, le 23 février 1841. Cadet de l'ancienne famille de Forbin, il fut en naissant décoré de la croix de l'ordre de Malte. Le soin de son enfance fut, dit-on, confié à une paysanne. Avant d'apprendre à lire et à écrire, il essayait déjà de dessiner. Un peintre de paysage, nommé Constantin, qui habitait la ville d'Aix, fut son premier maître dans l'étude régulière du dessin. C'est dans son école que Forbin connut Granet, et dès lors se forma entre eux cette amitié qui devait durer toute leur vie. La révolution fit partir sa famille pour Lyon. Il s'y trouvait avec ses parents lors de l'insurrection de cette ville contre la Convention. Il combattit à côté de son gouverneur, qui y perdit un bras. Son extrême jeunesse sauva Forbin; mais son père périt victime des vengeances révolutionnaires. La marquise de Forbin, sans ressources, se retira avec ses enfants, à Vienne en Dauphiné, et y vécut dans l'obscurité.

Le goût du jeune Auguste de Forbin pour le dessin se développa de plus en plus. Il avait reçu à Lyon des leçons de Boissieu: il se mit à reproduire les sites du Viennois, du Beaujolais et du Lyonnais dans des dessins au lavis à la manière de son maître, qu'il imitait parfaitement. Après deux années passées ainsi, madame de Forbin put ramener ses enfants en Provence et y recueillir les débris de sa fortune. Le jeune Forbin avait retrouvé son ami Granet, et chaque jour ils faisaient ensemble des excursions artistiques dans le pays. Cependant le Directoire ayant succédé à la Convention, Auguste de Forbin vint à Paris. « La nature l'avait favorisé de toutes les façons, disait en 1841 le vicomte Siméon, son collègue à l'Académie. Une taille élevée, une tournure élégante et noble, de beaux yeux, des traits réguliers et qui rappelaient les belles têtes du siècle de Louis XIV, en faisaient ce qu'on eût appelé dans l'ancienne cour un gentilhomme accompli. Le prestige d'un beau nom, qui, lorsqu'il se joint à des qualités plus solides, ne cesse pas d'exercer une influence favorable à celui qui le porte, un esprit vif et enjoué, beaucoup d'imagination, une mémoire bien meublée et le désir de plaire, placèrent bientôt M. de Forbin au nombre des jeunes gens les plus aimables et les plus recherchés. »

A Paris, Forbin ne négligea pas la peinture. Ses succès dans le monde ne lui firent pas oublier son art. Il avait puisé dans les leçons de Boissieu une grande admiration pour l'école hollandaise; il rechercha donc parmi les peintres alors vivants celui dont la manière se rapprochait le plus des maîtres de cette école; cet artiste se nommait Demarne. Forbin se fit recevoir dans son atelier. Bientôt il appela Granet près de lui, prenant noblement sur ses plaisirs et même sur son nécessaire de quoi satisfaire son amitié. Granet vint à Paris, près de Forbin; mais le genre de Demarne n'étant pas le sien, il n'alla d'abord étudier qu'au Louvre. Enfin, les deux jeunes artistes sollicitèrent et obtinrent la faveur, si recherchée, d'entrer dans l'atelier de David. S'ils n'y apprirent point la peinture historique, ils y puisèrent du moins le goût du grand et du beau.

La conscription appela Forbin sous les drapeaux. Il entra dans un régiment de cavalerie en garnison à Paris. Bientôt ses amis songèrent à le marier. Mlle de Dortan, riche et belle héritière, vivait auprès de sa mère dans le château d'Audour, en Bourgogne. On leur présenta Forbin, et le mariage se conclut en 1799. Néanmoins la peinture ne cessait pas de l'occuper. Ses premiers ouvrages, qui avaient paru au Louvre en 1796, en 1799 et en 1800, avaient été assez bien accueillis, et Gérard ne dédaigna pas de faire les figures d'un tableau que Forbin ex-

posa en 1801. L'année suivante il obtint un congé, et partit avec son ami Granet pour Rome, où ce dernier se fixa. Le recueillement, les travaux solitaires n'étaient pas le fait du comte de Forbin. « Quels dons heureux, a dit M. Fr. Barrière, n'eût pas reçus celui qui aurait réuni un grand talent aux mille qualités que recherchait en lui le monde; celui qui, même au sein des plaisirs, des affaires, aurait pu s'isoler assez pour rendre son dessin plus correct, sa couleur plus vraie, son trait moins indécis, plus pur? Doué de la plus rare aptitude, M. de Forbin prit d'un art si difficile ce qui s'accordait avec des études légères, des occupations graves ou des amusements dont il se faisait une occupation. Il fut plus ingénieux que vrai, plus adroit qu'habile, plus théâtral que touchant, plus varié que réfléchi. Mais, par un des bonheurs qu'il méritait, sa réputation d'artiste gagnait à ses succès d'homme à la mode, et l'on savait gré au gentilhomme d'aimer avec un goût délicat et fin tous les arts. »

Recherché par la plus haute société de Rome, le comte de Forbin fut reçu avec amitié par les membres de la famille Bonaparte qui habitaient cette capitale. Par suite de ces relations il revint à Paris à l'époque du couronnement de l'empereur. Napoléon, voulant reconstituer une cour, cherchait à rallier auprès de lui tout ce qui restait de l'ancienne noblesse. Il formait des maisons à ses frères et à ses sœurs. Le comte de Forbin fut créé en 1804 chambellan de la princesse Borghèse, Pauline Bonaparte. Châteaubriand le montre vers ce temps à Genève « dans la béatitude; il promenait dans ses regards, dit-il, le bonheur intérieur qui l'inondait; il ne touchait pas terre. Porté par ses talents et ses félicités, il descendait de la montagne comme du ciel, veste de peintre en justaucorps, palette au pouce, pinceaux en carquois. Bonhomme néanmoins, quoique excessivement heureux... Le noble gentilhomme, peintre par le droit de la révolution, commençait cette génération d'artistes qui s'arrangent eux-mêmes en croquis, en grotesques, en caricatures. »

La princesse Borghèse, à la fois la plus belle et la plus jolie femme de son temps, « avait, dit le vicomte Siméon, une cour où régnaient le luxe, l'élégance et le plaisir. Il ne manquait à M. de Forbin rien de ce qui devait l'y faire réussir. La princesse ne fut pas, dit-on, la dernière à le distinguer, et cette faveur excita des jalousies et des intrigues qui le décidèrent à demander de se rendre à l'armée. » Il partit pour le Portugal comme officier d'ordonnance du général Junot, s'y conduisit avec distinction, et reçut la croix d'Honneur pour un fait d'armes. Ensuite il fit en Autriche la campagne de 1809, sous les ordres du maréchal Bessières. Après la paix de Schœnbrunn il quitta le service militaire, et retourna en Italie. Il parcourut plusieurs fois cette riche et poétique contrée, et visita aussi la Sicile. C'est de ce temps que date son *Inès de Castro*, ainsi qu'un tableau de *La Prise de Grenade*, qu'il fit pour la reine de Naples. Il a reproduit depuis ces deux sujets. A la même époque son roman de *Barimore* prouvait qu'il pouvait tenir avec le même bonheur la plume, le pinceau ou l'épée.

La restauration arriva. Le comte de Forbin fut parfaitement accueilli par Louis XVIII. Denon ayant résigné ses fonctions de directeur des musées devenus royaux, après la perte de ces chefs-d'œuvre acquis par tant de victoires; le duc de Richelieu demanda cette place pour le comte de Forbin. La tâche était difficile. Comment remplir de tels vides? Par bonheur il y avait encore de belles choses dans l'ancien cabinet du roi, et les magasins du Louvre étaient remplis de bonnes toiles, qu'on avait roulées pour faire place aux tableaux conquis. On y joignit la galerie de Rubens et celle de Lesueur, qui se trouvaient au Luxembourg, ainsi que les Ports de France de Joseph Vernet et les plus beaux tableaux de l'école française qui avaient été rassemblés à Versailles. D'un autre côté, le musée des Petits-Augustins, qu'on détruisit pour rendre aux églises ce qui leur avait appartenu, fournit quelques beaux morceaux de sculpture de la renaissance. La galerie Borghèse fut achetée par l'État, et bientôt le musée du Louvre resplendit d'un nouvel éclat.

Vers la même époque l'Institut était reconstitué. Une classe de membres libres était ajoutée à l'Académie des Beaux-Arts. Le 6 avril 1816 le comte de Forbin obtint une de ces places par ordonnance royale. Il avait aussi reçu du roi la permission d'entreprendre un voyage dans le Levant, où il devait recueillir tout ce qui pourrait enrichir les musées. La frégate *La Cléopâtre* fut mise à sa disposition. Il partit en 1817, accompagné de son cousin l'abbé de Forbin-Janson, devenu depuis évêque de Nancy, de l'architecte Huyot, de Prévost, célèbre par ses panoramas, et du jeune peintre Cochereau, qui succomba dans la traversée de Toulon à Athènes. Le comte de Forbin visita la Grèce, Constantinople, l'Archipel, la Syrie et l'Égypte. Il suivit à peu près la même route que Châteaubriand, et publia aussi la relation de son voyage; les vues qu'il avait dessinées, et qui ont été reproduites sur pierre, ont donné un certain prix, à cet ouvrage, qui n'était au dire de l'auteur que le *livre de croquis d'un voyageur*.

Dans son voyage, qui dura jusqu'en 1818, le comte de Forbin avait fait l'acquisition de divers morceaux d'antiquité. Peu de temps après, le Louvre s'enrichit de la Vénus de Milo, et, luttant contre l'esprit de parti, le directeur des musées fit acheter par Louis XVIII les tableaux de David : L'*Enlèvement des Sabines* et *Les Thermopyles* devinrent l'ornement de la galerie de peinture. C'est également à lui que l'on doit l'acquisition du *Naufrage de la Méduse* de Géricault (*voy.* ce nom). Les sculptures

modernes depuis la renaissance furent réunies dans le musée dit d'Angoulême; les salles où le conseil d'État avait autrefois siégé s'ouvrirent ornées de plafonds et de tableaux de nos meilleurs maîtres. Enfin, le musée Charles X, consacré aux antiquités étrusques et égyptiennes, s'acheva en 1827. En même temps une collection de plâtres, reproduction fidèle des morceaux les plus précieux des musées étrangers, était réunie dans une galerie inférieure sous la colonnade. Cette collection doit bientôt aller augmenter les trésors de l'École des Beaux-Arts. Le musée du Luxembourg fut aussi une création du comte de Forbin. Ces galeries reçurent les produits de l'art contemporain acquis par le gouvernement comme dignes de passer un jour dans le musée du Louvre.

A la fin de 1828, le comte de Forbin éprouva une première atteinte de la maladie qui, après des alternatives de calme et de longues souffrances, devait le conduire au tombeau. Ses facultés intellectuelles baissèrent, et sa mémoire se perdit. Un voyage en Italie améliora son état; mais le coup était porté. Il se confina alors dans une retraite studieuse; loin de quitter ses pinceaux, il ne semblait que plus tourmenté du besoin de produire. Sa touche devint lourde et incertaine; et, à défaut de nouveaux sujets, que sa tête ne lui fournissait plus qu'avec peine, il barbouillait, retouchait, gâtait des tableaux qu'il avait autrefois achevés. Le roi Louis-Philippe, à son avénement au trône, lui avait conservé le titre de directeur général des musées royaux avec les avantages qui y étaient attachés; mais M. de Cailleux, qui lui était adjoint depuis plusieurs années, était véritablement chargé du travail.

Cependant, la santé du comte de Forbin paraissait se rétablir, lorsque, après avoir passé toute une matinée à peindre, une attaque de paralysie le frappa, dans la soirée du 12 février 1841. Ses deux filles, madame Pinelli et madame de Marcellus, accoururent près de lui, et lui prodiguèrent inutilement leurs soins. Il expira après onze jours de douleurs.

Lieutenant-colonel de cavalerie, le comte de Forbin avait été promu aux grades d'officier et de commandeur de la Légion d'Honneur sous la Restauration, puis nommé gentilhomme honoraire de la chambre du roi. En 1819, Louis XVIII lui donna le cordon de Saint-Michel. « Depuis longtemps, dit le vicomte Siméon, cet ordre ne se donnait qu'aux artistes et aux savants; un homme de qualité ne l'eût pas accepté avant la révolution. On le fit observer à M. de Forbin. Je suis avant tout, répondit-il, l'enfant de mes œuvres, et je m'honore d'une distinction qui me place à côté de tant d'hommes de mérite. »

Comme peintre, Forbin se fait surtout remarquer par l'entente du coloris. Il disait que les peintres ont trop souvent peur de leur palette, et il donnait à sa couleur tout l'éclat possible cherchant les effets les plus brillants, les ton les plus riches, les contrastes les plus frappants L'harmonie qu'il parvenait à en tirer donne à se tableaux quelque chose d'original et de poétique Dans toutes ses peintures, la lumière, vivemen accidentée, introduit une grande variété d'effets Paysagiste habile, il a concouru à la fondatio d'un grand prix de paysage historique à l'Écol des Beaux-Arts.

Parmi les tableaux composés et exposés pa le comte de Forbin, nous citerons : *Paysage*; — *Intérieur de chapelle* (1800); — *Intérieu d'un ancien monument* (figures de Gérard) — *Intérieur d'un cloître* (1801); — *La Visio d'Ossian*; — *Procession des pénitents noir* (1806); — *L'Éruption du Vésuve, ou la mo de Pline*; — *La Religion au tribunal de l'In quisition* (1817); — *Inès de Castro couron née après sa mort* (1819); — *Gonsalve d Cordoue s'emparant de l'Alhambra de Gre nade*; — *Mort du roi André de Hongrie*; — *Un Arabe mourant de la peste au lazaret d Saint-Jean d'Acre*; — *Un Maure de Tange interrogé dans un souterrain de l'inquisition* — *Conversion d'un corsaire albanais* (1822) — *Ruines de la haute Égypte*; — *Ruines d Palmyre*; — *Une Chartreuse d'Italie*; — *Pay sage de Sicile*; — *Ruines d'une chapelle*; — *Intérieur d'un cloître* (1824); — *Site de Pro vence*, près de la mer, au soleil levant; — *Sit d'Italie*, près de la Riccia, après un orage; — *Vue prise aux environs de Lyon*; — *Vue d Jérusalem, près de la vallée de Josapha* (1826, à la galerie Lebrun); — *Scène du tri bunal de l'Inquisition*; — *Vue du Campo Santo de Pise*; — *Le pape Innocent II pour suivi par des assassins*; — *Vue intérieure d cloître de Santa-Maria-Novella à Floren* (1827); — *Intérieur d'un bazar souterrai au Caire* : un religieux achète la dépouille mo telle d'une jeune esclave grecque qui s'est don la mort (1833); — *Épisode de la peste d Marseille en* 1720 : M. de Belzunce visite l'é glise souterraine de Saint-Victor; — *Vue d Cazzafanti, dans l'île de Chypre*; — *Vue d l'ancienne Via Appia, près de Terracin* (1834); — *Chapelle dans le Colisée, à Rom* (les figures sont de Granet, 1835); — *Via Ap pia*, soleil levant après une nuit orageuse; — *Réunion de corsaires, au soleil couchant, dan une île déserte de l'archipel grec*; — *Ruine en Sicile, à l'aube du jour*; — *Un Écueil dan l'océan Atlantique après une tempête*; — *Prière du matin à la Vierge dans une vall des Abruzzes* (1839); — *Oratorio dans l ruines d'un colisée à Paula, près de Spal tro, en Dalmatie, sur les bords de la me Adriatique*, effet de soleil levant; — *Vue de environs de Messine*; — *Environs du lac Ma jeur* (1840). Le musée du Louvre possède d comte de Forbin un *Intérieur du péristyle d'u*

monastère, sur le bord de la Méditerranée, près de Carrare; des moines donnent des secours à des naufragés, cadeau fait par l'auteur au roi Charles X, en 1830, et la *Chapelle dans le Colisée de Rome,* avec les figures de Granet, dont nous avons parlé plus haut, acheté par Louis-Philippe 3,000 fr.

Le comte de Forbin a publié : *Charles Barimore,* roman sentimental; Paris, 1810, in-8°; 2[e] édition, Paris, 1817, in-8°; 4[e] édit., Paris, 1823, 2 vol. in-12, fig. : les trois premières éditions sont anonymes; — *Voyage dans le Levant en* 1817 *et* 1818; Paris, 1819, un vol. in-fol., orné de 80 planches lithographiées pour la plupart : tiré à 325 exemplaires; le même ouvrage, Paris, Impr. royale, 1819, in-8°, avec une planche; — *Souvenirs de la Sicile;* Paris, 1823, in-8°; avec une fig.; — *Un Mois à Venise, ou recueil de vues pittoresques* dessinées par M. le comte Forbin et M. Dejuinne, peintre d'histoire, avec texte; Paris, 1824-1825; in-fol. M. Quérard lui attribue en outre *Sterne, ou le voyageur sentimental,* comédie (1800). Depuis la mort du comte de Forbin, on a fait paraître : *Charles Barimore,* suivi des œuvres inédites; Paris, 1842, in-8°; et *Le Portefeuille de M. le comte de Forbin,* contenant 45 dessins, un portrait de M. de Forbin, et 60 pages de texte in-4° (1843). Ce texte est dû à M. de Marcellus, gendre de M. de Forbin. L. LOUVET.

Notice historique sur M. le comte de Forbin, lue à l'Academie des Beaux-Arts le 27 *mars* 1841 par M. le vicomte Siméon, *Moniteur* du 4 avril 1841. — *Note* sur la mort du comte de Forbin, par M. Benedict Revoil, *J. des Débats* du 14 mars 1841. — *Nécrologie,* par M. F. Fayot, dans *L'Artiste* du 21 mars 1841. — *Notice des tableaux exposés dans les galeries du musée impérial du Louvre,* par M. Fréd. Villot, 3[e] partie, École française. — Miel, dans l'*Encycl. des Gens du Monde.* — M. Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.* — Châteaubriand, *Mémoires d'outre-tombe,* 4[e] volume.

FORBIN DES ISSARTS (*Charles-Joseph-Louis-Henri,* marquis DE), général et homme politique français, né à Avignon, en 1770, mort à son château des Issarts (Gard), en 1851. Quand la révolution éclata, il appartenait depuis une année à la marine française. Il émigra aussitôt, prit du service en Espagne, combattit contre la France en plusieurs occasions, et se distingua notamment au siége de Toulon. Rentré dans son pays en 1803, il vécut dans la retraite jusqu'en 1814. Le 31 mars de cette année, il fut un des premiers à crier *Vive le Roi!* dans les rues de Paris, ce qui lui attira les mauvais traitements de la multitude; Louis XVIII le nomma peu de temps après lieutenant des gardes du corps et chevalier de Saint-Louis. Au 20 mars 1815, il accompagna les princes aux frontières, chercha vainement à rejoindre le duc d'Angoulême dans le midi, et se rendit à Gand. Après la seconde restauration, il fut nommé président du collége électoral de Vaucluse, où il fut élu député à la chambre de 1815. Il s'y fit remarquer par son exaltation ultra-royaliste, au point que le président Lainé dut le rappeler à l'ordre. Il ne fut pas réélu en 1816; mais il revint en 1820 à la chambre, où, siégeant à l'extrême droite, il ne cessa d'appuyer le ministère. Une lettre de lui, insérée dans *La Quotidienne* du 22 juin 1822, en réponse à une lettre de B. Constant insérée dans *Le Courrier français* et *Le Constitutionnel,* amena un duel entre les deux députés. B. Constant étant souffrant, les deux adversaires se placèrent sur des chaises à dix pas de distance, et échangèrent deux coups de pistolet à un signal donné, mais sans se toucher. Forbin des Issarts était alors colonel. Le 17 août 1822, il fut élevé au grade de maréchal de camp. L'année suivante, il fut nommé conseiller d'État et attaché au comité de la guerre. Il fit partie de la commission chargée d'examiner la proposition tendant à exclure Manuel de la chambre. Réélu après cette session, il défendit encore avec ardeur les projets du ministère. Ce dévouement lui valut les honneurs de la pairie dans la grande fournée du 5 novembre 1827. Après la révolution de Juillet, les nominations de pairs faites par Charles X ayant été annulées, le général Forbin se retira dans son château des Issarts, d'où il vit encore tomber cette monarchie tempérée qui lui avait enlevé son siége au Luxembourg. L. LOUVET.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Encycl. des Gens du Monde.* — *Dictionn. de la Conversation.*

* **FORBIN-JANSON** (*Charles-Auguste-Marie-Joseph,* comte DE), missionnaire apostolique, et prélat français, né à Paris, le 3 novembre 1785, mort le 12 juillet 1844, près de Marseille. Il connut de bonne heure l'exil; son père, le marquis de Forbin-Janson, et sa mère, issue des princes de Galéan, dont le dévouement à la famille royale était notoire, émigrèrent en Allemagne dès l'année 1790. Revenu en France à la suite du rétablissement des autels, le jeune Forbin fut nommé auditeur au conseil d'État en 1805. Mais cette carrière n'était point celle où le portaient ses inclinations religieuses. Quelques années après, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, qui était alors placé sous l'habile direction de l'abbé Émery. En 1811 il fut consacré prêtre par l'évêque de Gap et nommé immédiatement grand-vicaire du diocèse de Chambéry; il remplit aussi, peu de temps il est vrai, les fonctions de supérieur du séminaire. Dévoré du besoin de raviver la foi dans des esprits plutôt égarés que pervers, il s'occupa, de concert avec M. de Rauzan, de l'établissement des missions. C'était là sa véritable vocation. Il prêcha d'abord en France, puis il se dirigea vers l'Orient. Revenu à Paris, il fit du mont Valérien un autre Golgotha, reproduisant, dans les mêmes proportions et les mêmes formes, les stations diverses qu'il avait visitées dans les lieux saints. Sacré, en 1824, évêque de Nancy et de Toul, avec le titre de primat de Lorraine,

M. de Janson ne reçut pas dans sa ville épiscopale un accueil très-encourageant. Il avait été missionnaire, et à cette époque les semeurs de la parole évangélique étaient fort mal vus; on les croyait tous jésuites. Des mandements où il combattit le libéralisme lui aliénèrent en outre beaucoup d'esprits. Ses instructions épiscopales furent presque toutes reproduites dans les journaux de l'époque et attaquées par les feuilles libérales. Telle fut la passion politique du temps que plusieurs journaux ne craignirent pas de l'accuser d'avoir pillé la caisse de son séminaire, lui dont le désintéressement fut proclamé par ceux qui l'ont connu, et que les pauvres trouvèrent toujours disposé à soulager leurs misères. Dans les journées de la révolution de Juillet, des attroupements se formèrent autour de l'évêché, et on parla de pendre M. de Forbin-Janson. Ce prélat ne trouva de sécurité que dans la fuite. Voyant que tous ses efforts pour le bien de son diocèse seraient paralysés par l'hostilité de ceux qui s'étaient déchaînés contre lui, il se fit nommer un coadjuteur, et partit pour l'Amérique. Les succès qu'il obtint parmi les tribus nomades, et principalement dans le Canada, eurent quelque chose de prodigieux. Des peuplades entières le suivaient, dit-on, à travers les montagnes, à d'énormes distances. Depuis longtemps il songeait à une grande œuvre de charité, et il en préparait la réalisation au moment où la mort le surprit. La coutume barbare des Chinois qui les fait immoler leurs enfants avait inspiré à M. de Forbin-Janson la généreuse pensée de racheter la vie de ces innocentes créatures. Déjà d'augustes personnages, le roi et la reine des Belges, s'étaient associés à son projet, mais le temps lui manqua pour accomplir ce nouveau bienfait. A. R.

Biographie du Clergé contemporain. — *L'Ami de la Religion.* — L'abbé Lacordaire, *Éloge funèbre de monseigneur Forbin-Janson.*

FORBISHER. *Voy.* FROBISHER.

FORBONNAIS. *Voy.* VÉRON.

FORCADEL (*Étienne*), en latin **FORCATULUS**, jurisconsulte français, né à Béziers, en 1534, mort en 1573. Il étudia le droit, obtint le grade de docteur, et devint en 1554, à la suite d'un concours, professeur à l'université de Toulouse. On a souvent écrit que dans cette circonstance Forcadel l'avait emporté sur Cujas; mais M. Poitevint-Peitavi (*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Montpellier*, nº 74) a établi que Cujas avait quitté Toulouse avant la fin du concours, et que ce fut seulement après son départ que Forcadel fut jugé le plus habile. Ses ouvrages de jurisprudence ont été recueillis; Paris, 1595, gr. in-4°. Voici les titres, quelquefois bizarres, de ces écrits : *Necyomantia, sive de occulta jurisprudentia dialogi;* — *Sphæra legalis;* — *Penus Juris civilis, sive de alimentis tractatus;* — *Aviarium Juris civilis;* — *Commentarius in titulum Digestorum de justitia et jure;* — *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes;* — *In feudorum jura nobilis Commentarius.* Il est auteur de livres d'histoire, tels que : *De Gallorum Imperio et Philosophia Libri VII;* Paris, 1569, in-4°; Lyon, 1595, in-8°; — *Montmorency gaulois; opuscule dédié à monsieur d'Anville, mareschal de France, visroy en plusieurs provinces; sur l'excellence de son origine, et autres gestes des François;* Lyon, Jean de Tournes, 1571, in-8°, rare. Enfin, on a de lui : *Epigrammata;* Lyon, 1554, in-8°; — *Le Chant des Seraines* (sirènes), *avec plusieurs compositions nouvelles, par E. F.*; Lyon, 1548, in-8°; Paris, même année, in-16. Une nouvelle édition, sous le titre de *Poésie d'Estienne Forcadel*, a été donnée à Lyon, par Jean de Tournes, 1551, petit in-8°. Après la mort de Forcadel, son fils fit paraître les *Œuvres poétiques de Estienne Forcadel, dernière édition, revue, corrigée et augmentée par l'autheur;* Paris, G. Chaudière, 1579, in-8°, volume rare (dédié à Charles de Bourbon, fils de Louis de Bourbon, prince de Condé), et dont la bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire. Les divers ouvrages de Forcadel sont pour la plupart assez médiocres.

E. REGNARD.

Taisand, *Vies des plus célèbres Jurisc.* — Baillet, *Jugements des Savants sur les princip. ouv. des auteurs.* — Goujet, *Bibl. franç.* — *Bibliothèque historique de la France*, édit. de Fevret de Fontette. — *Les Poëtes français depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe.*

FORCADEL (*Pierre*), mathématicien français, frère du précédent, né à Béziers, dans la première moitié du seizième siècle, mort vers 1573. Il avait visité l'Italie et séjourné dans plusieurs villes de cette contrée, notamment à Rome, lorsqu'il vint habiter Paris, où Ramus le fit nommer, en 1560, professeur de mathématiques au Collége Royal, en remplacement de Jean Pena. Depuis 1556 jusque dans les dernières années de sa vie, il consacra tous ses moments aux leçons qu'il donnait et à la composition de divers ouvrages, dont les principaux ont pour titres : *Les Six premiers livres des Éléments ou principes de Géométrie d'Euclide, traduits en françois;* Paris, 1564, in-4°; — *Deux livres de Proclus, Du Mouvement, traduits et commentés;* Paris, 1565, in-4°; — *Le Premier livre d'Archimède, Des choses également pesantes, traduit et commenté;* Paris, 1565, in-4°; — *Le Livre d'Archimède, Des Poids, qui est dict aussi des choses tombantes en l'humide, traduit et commenté, ensemble ce qui se trouve du livre d'Euclide, Du léger et du pesant;* Paris, 1565, in-4°; — *Le Livre de la Musique d'Euclide, traduit;* Paris, 1566, petit in-8°; — *La Description d'un anneau solaire convexe descritte et démontrée de l'invention de P. Forcadel;* Paris, 1569, in-4°; — *Traduction de la Practique de la Géométrie d'Oronce Finé, Dauphinois, en laquelle est compris l'usage du quarré géome-*

trique et de plusieurs autres instruments servants au même effet; ensemble la manière de bien mesurer toutes sortes de plans et quantités corporelles, avec les figures et démonstrations; Paris, 1570, in-4°; — *Deux livres d'Autolice, l'un De la Sphère, et l'autre Du Lever et coucher des Estoiles non errantes; ensemble le livre de Théodose, Des Habitations, traduits;* Paris, 1572, in-4°. E. REGNARD.

Goujet, *Mémoire hist. et litt. sur le Collège Royal de France.* — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises.*

FORCE. *Voyez* CAUMONT et LA FORCE.

FORCE (DE LA). *Voyez* PIGANIOL.

FORCELLINI (*Egidio*), célèbre lexicographe italien, né à Fener, petit village de l'ancienne Marche Trévisane, le 26 août 1688, mort le 4 avril 1768. Il commença tard, dans le séminaire de Padoue, l'étude de la langue latine, qui devait occuper toute sa vie et illustrer son nom. Après avoir été le disciple du directeur, Jac. Facciolati, sorti comme lui d'une famille pauvre, et qui s'était élevé à la considération que donnait alors le renom d'habile latiniste, il resta son ami et son collaborateur, prit sous ses yeux les ordres sacrés, et ne le quitta presque plus. Les premiers fruits de cette coopération fidèle, qui se dévoua sans effort à la gloire d'autrui, furent la révision du lexique grec de Schrevelius et une nouvelle édition, publiée à Padoue en 1718 et souvent depuis, du vocabulaire polyglotte d'Ambroise de Calepio, vulgairement nommé Calepin. Mais bientôt s'apercevant, comme jadis Robert Estienne (*voy.* ce nom), qui avait commencé par s'occuper aussi d'une édition de ce recueil, qu'il était bien loin de former un trésor complet de la langue latine, quoiqu'elle y dominât toutes les autres, ils concurent ensemble un plus vaste projet, celui de donner au monde savant un lexique vraiment universel de tous les âges de cette langue, fondé, comme celui de la Crusca pour la langue italienne, sur l'autorité même des écrivains, et où chaque mot, chaque locution, trouveraient à la fois, dans les citations les plus exactes, une preuve et un éclaircissement. Le travail à peu près semblable d'Estienne, malgré les additions successives de ses divers éditeurs, dont quelques-uns furent des hommes habiles, était devenu imparfait depuis la publication de plusieurs textes jusque alors inédits, et surtout depuis les précieuses observations d'un grand nombre de critiques sur les monuments littéraires de l'ancienne Rome.

C'est vers la fin de l'année 1718 que le jeune abbé Forcellini, préparé à ce nouveau labeur par ses études sur Calepin, encouragé par l'évêque de Padoue, le cardinal Georges Cornaro, et dirigé d'abord par son ancien maître, se mit à lire, la plume à la main, tous les auteurs de la littérature latine et leurs meilleurs interprètes, tous les recueils d'inscriptions et de médailles latines. Chargé en 1724 de la direction du séminaire de Ceneda, près de Bellune, où il remplit la chaire de rhétorique, il fut obligé d'interrompre une première fois le travail auquel il avait consacré sa vie avec autant de zèle que de docilité. Rappelé à Padoue, il reprend sa tâche au mois d'avril 1731, et la continue sans distraction jusqu'en 1742. Un nouveau devoir lui est alors imposé : les fonctions de confesseur des clercs l'enlèvent de temps en temps à son autre vocation, jusqu'au moment où le cardinal-évêque Rezzonico, qui fut pape sous le nom de Clément XIII, persuadé avec raison qu'il ne fallait pas le contrarier plus longtemps dans l'exécution d'un ouvrage qui pouvait honorer l'Italie, le rend tout entier, en 1751, à la liberté de ses longues et pénibles études. Le 21 février 1753, le dictionnaire est achevé. Du 4 juin 1753 au 9 avril 1755, près de deux ans sont employés à la révision. Louis Violato en avait commencé la transcription le 3 décembre 1753, et il la termine le 13 novembre 1761. Ces dates sont extraites d'une note autographe de Forcellini lui-même, qui mourut avant d'avoir eu le bonheur de voir les autres profiter du fruit de ses veilles. Ce ne fut qu'en 1771 que le dictionnaire fut imprimé.

Le séminaire de Padoue, qui fit sortir enfin de ses presses cet immortel ouvrage d'un de ses élèves, garde encore avec un soin religieux et montre avec un juste orgueil dans sa bibliothèque, à côté des auteurs latins dont Forcellini se servit pour composer son lexique, exemplaires usés et presque détruits par d'infatigables études, les douze volumes *in-folio* de ses propres manuscrits, surchargés de ratures et de renvois, le plus glorieux trésor de ce riche dépôt. On ne peut voir, s'il nous est permis de parler ici d'après nos souvenirs, on ne peut voir sans quelque émotion, sans un vif sentiment de reconnaissance respectueuse, cette longue série de cahiers où un seul homme, pendant près de quarante ans, accumula les immenses matériaux de son grand ouvrage, les extraits de ses innombrables lectures, et on se représente alors par la pensée tout cet intervalle qu'il exprime si bien dans les simples et touchantes paroles de sa préface : *Adolescens manum admovi; senex, dum perficerem, factus sum, ut videtis.*

Outre les secours philologiques et historiques amassés autour de lui, Forcellini consultait Jules Pontedera sur les questions d'antiquité, Poleni sur les termes d'architecture, Morgagni sur ceux de médecine; mais les livres et les hommes ne lui auraient point suffi pour le succès d'une telle entreprise, s'il n'avait trouvé en lui-même une volonté ferme et une rare sagacité. Ceux qui, par une tradition de l'ingratitude contemporaine, donnent encore au dictionnaire latin publié pour la première fois à Padoue en 1771 le nom de Facciolati, ne savent point que Facciolati lui-même, homme d'un amour-propre assez ombrageux, dans une épître latine qu'il

rendit publique dès 1756, proclama qu'il n'était pour rien dans la composition du lexique, dont plusieurs lettres avaient été rédigées sans qu'il y coopérât même de ses conseils, et que Forcellini en était le premier auteur, le seul auteur : *Princeps hujus operis conditor atque adeo unus Forcellinus est.* M. Vedova, le plus récent biographe des écrivains padouans, arrivé à Facciolati, ne dit pas un mot du lexique; il est vrai qu'il n'accorde même pas un article à Forcellini.

La première édition, qui portait dès lors ce titre : *Totius Latinitatis Lexicon*, fut dédiée à l'évêque de Padoue, le cardinal Prioli, dont la protection rendit enfin possible l'impression de ce grand ouvrage, terminé depuis dix ans. L'édition sortit, en 4 vol. in-fol., des presses du séminaire. Toute l'Europe savante accueillit d'une approbation unanime ce nouveau présent de l'Italie. L'éditeur de l'ouvrage, Gaétan Cognolato, chanoine de l'église de Monselice, qui l'avait fait précéder d'une préface instructive, à sa mort, en 1802, laissa des suppléments, dont une partie seulement fut employée dans la seconde édition, très-peu supérieure à la première, et qui fut publiée en 1805 par les mêmes presses, dans le même format. Là aussi furent imprimés, en 1816, les suppléments d'abord négligés, et que M. l'abbé Furlanetto joignit aux siens dans un Appendice, annoncé alors comme renfermant 1,060 mots de plus et 2,770 corrections.

Depuis longtemps M. Joseph Furlanetto, disciple et maître, comme tous les précédents, de l'école épiscopale de Padoue, recueillait patiemment les matériaux d'une troisième édition, plus soignée, plus digne des mémorables travaux du premier auteur, enrichie des suppléments de l'Appendice, mais dégagée des fausses inscriptions d'Emmanuel Campolongo qui s'y étaient glissées, lorsqu'il fut prévenu, en 1826, par un éditeur anglais, qui reproduisit en 2 gros vol. in-4°, très-bien imprimés, à Londres, le dictionnaire de Forcellini, où chaque mot fut traduit en anglais au lieu de l'être en italien, où l'on mit les suppléments à leur place, et où l'on répandit çà et là, tantôt quelques mots de plus, tantôt des observations nouvelles. On y joignit même, en 1828, un *Auctarium*, composé du traité *De Particulis* du jésuite Tursellin, du *Siglarium Romanum* de J. Gerrard (Londres, 1792), de l'*Index etymologicus* de J.-Math. Gesner, mais qui reçoit beaucoup plus de prix d'un nouveau recueil fait par Jac. Bailey, soit de mots puisés dans les auteurs les moins lus, dans les glossateurs et les scoliastes, soit principalement de noms historiques et géographiques omis à dessein par Forcellini, dans la crainte de trop agrandir le champ, déjà si vaste, qui s'ouvrait devant lui.

Cette édition anglaise dut exciter l'émulation de M. Furlanetto, qui se détermina enfin, après plus de dix ans de recherches persévérantes, à communiquer aux savants, dans une troisième édition italienne, les nombreux suppléments qu'il avait rassemblés. Le 5 octobre 1827, en parcourant la célèbre imprimerie du séminaire de Padoue, nous avons vu tirer les premières feuilles grand in-4°, du premier volume; le quatrième et dernier est de 1831. Le mérite de ce nouveau travail est incontestable; et si, après tant d'additions dues au savant éditeur, le lexique ne remplit pas encore tout son but, au moins peut-on dire qu'il y est plus fidèle aujourd'hui que jamais. On assure en Italie qu'il s'est accru de 5,000 mots et de 10,000 corrections nouvelles.

A peine cette troisième édition de Padoue fut elle connue, qu'elle devint la proie de la contrefaçon. Un imprimeur de Schneeberg (Saxe) Charles Schumann, secondé par sa famille et ses associés de Zwickau, annonça dès 1828 et termina en 1835 une réimpression en 4 vol. in-fol. de l'ouvrage et de tous ses suppléments; on en a seulement banni, à l'exception de quelques phrases allemandes, toute traduction en langue vulgaire. C'est maintenant l'édition la plus répandue.

Les correcteurs employés par l'imprimeur Schumann ont eu le tort, surtout dans le premier volume, de transcrire plusieurs des précieuses additions de M. Furlanetto sans les marquer de son nom, peut-être parce qu'ils avaient commencé par lui reprocher amèrement de comprendre fort peu de chose à la doctrine des particules et de ne leur être bon à rien : *ut rem integram esse facile intelligeremus*. Qu'ont-ils ajouté eux-mêmes au travail du docte Italien? Des étymologies fort incertaines, d'obscures définitions, des discussions grammaticales à peu près inintelligibles, des exemples tirés d'inscriptions fausses, un inutile amas de variantes, une singulière confusion, qu'ils appellent l'ordre logique, et, il faut bien le dire, une innombrable multitude de fautes d'impression, de barbarismes, de lacunes, d'où l'on ne peut quelquefois tirer un sens qu'avec l'aide des anciennes éditions. Cette réimpression saxonne pourrait cependant être recommandée aux personnes capables de s'en servir avec discernement, comme étant aujourd'hui la plus complète, et comme résumant assez bien, si on lui pardonne les lignes passées, tous les travaux faits en Italie et en Angleterre, depuis le commencement du siècle dernier, sur la lexicographie latine. Seulement, les auteurs de cette entreprise de librairie n'auraient pas dû oublier deux choses : d'abord, qu'il est odieux d'insulter ceux que l'on copie; ensuite, qu'il est toujours difficile pour une main étrangère de perfectionner à la hâte des travaux qui ont coûté plus d'un siècle d'études à une succession de savants illustres, qu'il n'est permis de toucher qu'avec une extrême réserve à de tels travaux, et qu'on s'honore en les respectant. [VICTOR LECLERC, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Ferrari, *Vie de Forcellini;* Padoue, 1792, in-4°.

FORCELLINI (*Marco*), littérateur italien,

frère du précédent, né à Campo, dans la Marche Trévisane, en 1711, mort à San-Salvador, en 1794. Il étudia le droit, se fit recevoir docteur à Padoue, et exerça la profession d'avocat à Venise. Il devint ensuite assesseur criminel des podestats vénitiens, et finit ses jours à San-Salvador, où il remplissait les fonctions de juge. Il était lié d'amitié avec le poëte Lastesio, et cultivait lui-même les lettres avec succès. On a de lui : *Le Feste Trivigiane d'amore;* Venise, 1745, in-4° ; — *Lettere famigliari*, publiées par Gamba; Venise, 1835, in-4°; — une édition des ouvrages de Sperone Speroni; Venise, 1740, 5 vol. in-4°; — une édition des *Opere di mons. della Casa;* Venise, 1752, 3 vol. in-4°; et une édition de la *Bibliotheca Italiana* de Fontanini ; Venise, 1758.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II.

* **FORCHHEIM** (*Matthias*), écrivain allemand, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui une pièce, dans le dialecte de la basse Allemagne, sur un trait de l'histoire romaine raconté par Aulu-Gelle : *Ein schoen Spiel der Historien von dem Papyrio prætextato ;* in-8°, sans lieu ni date. G. B.

Kehrein, *Die dramatische Poesie der Deutschen*, t. I.

* **FORCHHAMMER** (*Paul-Guillaume*), antiquaire et philologue allemand, né à Husum, en 1803. Il étudia à Lubeck et à l'université de Kiel, et devint docteur en philosophie en 1828. Venu à Londres et à Paris, en 1830, il résolut en même temps de séjourner quelques années en Italie et en Grèce. Amateur de l'antiquité, il était convaincu que pour la bien connaître il ne suffit pas d'être familier avec les chefs-d'œuvre classiques, mais qu'il faut encore visiter le sol qui les vit éclore. Il fit deux fois le voyage de Grèce, et visita l'Asie Mineure afin de reconnaître le lieu où fut Troie et en lever le plan exact. Il put atteindre ce but après avoir accompagné en 1839 le roi Othon dans une excursion vers le nord de la Grèce. L'amirauté anglaise lui prêta un concours actif, et lui donna dans le lieutenant Spratt un auxiliaire qui le seconda parfaitement. A l'issue de cette expédition d'un si grand intérêt historique, Forchhammer parcourut la région du Nil et des pyramides, d'où il se rendit à Athènes et à Rome. A son retour à Kiel, où il avait été appelé à une chaire de professeur, il s'occupa à fonder dans cette ville un musée des antiques. Aidé de l'antiquaire Jahn, il eut l'idée, pour mieux atteindre ce but, de faire instituer des solennités ou fêtes archéologiques. Les ouvrages de Forchhammer portent naturellement sur le même sujet. On a de lui : *Zur Topographie von Athen* (Matériaux pour servir à la Topographie d'Athènes) ; Gœttingue, 1833; — *Hellenika;* Berlin, 1837; — *Die Athener und Sokrates* (Les Athéniens et Socrate); Berlin, 1837 ; — *Apollo's Ankunft in Delphi* (l'Arrivée d'Apollon à Delphes); Kiel, 1840; — *Die Geburt der Athene* (Naissance de Minerve); Kiel, 1841 ; — *Topographie von Athen* (Topographie d'Athènes); 1841; — *De ratione quam Aristoteles in disponendis libris De animalibus secutus sit;* Kiel, 1846; — *De Aristotelis Arte Poetica, ex Platone illustranda ;* Kiel, 1847 ; — *Die cyklopischen Mauern* (Les Murs cyclopéens); Kiel, 1847; — *Demokratenbuechlein* (le Livre des Démocrates); Berlin, 1849. Forchhammer base, dans ce livre, les principes démocratiques sur la politique d'Aristote.

Conversat.-Lex.

FORD ou **FORDE** (*John*), auteur dramatique anglais, né à Islington, en 1586. On ignore l'époque de sa mort. Au mois de novembre 1602, il commença au Temple l'étude des lois, dont il s'occupa beaucoup moins que du culte des muses. Il fut aussi lié avec les célébrités littéraires du temps, telles que Rowley, Dekker et Drayson, qu'il seconda même dans quelques-unes de leurs compositions. Il écrivit onze pièces de théâtre, qui eurent du succès et furent imprimées, de 1629 à 1639. Les principales sont : *The Lover's Melancholy;* 1629; — *Love's Sacrifice ;* 1633; — *The broken Heart ;* 1633; — *The Ladies Trial;* 1639, in-4° ;— *T'is Pity she's a Whore ;* 1633, in-4°. Malgré la singularité du titre, cette dernière pièce est une des meilleures de Ford. Le théâtre de Ford a été recueilli et publié par Henri Weber : *The dramatic Works of John Ford;* 1811, 2 vol. in-8°.

Quarterly Review, n° XII. — Baker, *Biog. dram.* — Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

FORD (*John*), mécanicien anglais, né dans le comté de Sussex, en 1605, mort le 3 septembre 1670. Il fit ses études à Oxford, devint haut sheriff, du comté de Sussex, et montra pour la cause de Charles Ier une fidélité que ce prince récompensa par le titre de chevalier. Il commanda ensuite un régiment dans l'armée royale. Emprisonné en 1647, comme complice de l'évasion de Charles Ier, il fut sans doute relâché à la sollicitation du général Ireton, dont il avait épousé la sœur. En 1656, on le trouve occupé d'importants travaux de mécanique. Encouragé par Cromwell, et à la requête des habitants de Londres, il construisit une machine pour faire monter l'eau de la Tamise dans les rues les plus élevées de la ville, à une hauteur de quatre-vingt-treize pieds. Il exécuta, dit-on, cet ouvrage dans l'espace d'une année, et à ses propres dépens. La même machine fut plus tard employée dans d'autres parties du royaume, pour le desséchement des terres et des mines. Il construisit aussi une grande machine hydraulique à Somerset House, pour l'approvisionnement du Strand ; mais comme cette construction masquait les fenêtres du palais, la reine Catherine, femme de Charles II, la fit démolir. Après la restauration, Ford imagina une manière de frapper la monnaie qui devait rendre toute contrefaçon impossible. Il obtint pour cette invention un brevet en Irlande, et il s'y rendit pour l'exploiter, mais il mourut peu

après. On a de lui : *A Design for bringing a river from Rickmansworth in Hertfordshire to St.-Giles's in the Fields, near London, the benefits of it declared, and the objections against it answered;* Londres, 1641, in-4° ; — *Experimental Proposals how the king may have money to pay and maintain his fleets, with ease to the people; London may be rebuilt, and all proprietors satisfied; money may be lent at six per cent. en pawns; and the fishing trade set up, and all without straining or thwarting any of ours laws or customs ;* Londres, 1646, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FORDUN (*Jean* DE), le plus ancien des historiens écossais, né à Fordun, village du comté de Mearns, dans la première partie du quatorzième siècle, mort vers 1386. Sa vie est inconnue; on croit qu'il fut chanoine à Aberdeen. Son histoire est en cinq livres, et s'étend jusqu'à la fin du règne de David Ier, en 1153. L'auteur commence à la création, et son premier chapitre est intitulé : *De Mundo sensibili, Terra scilicet et suis quatuor punctis principalibus, orientali, occidentali, australi et boreali;* et ce qui suit immédiatement est plutôt un traité de cosmogonie qu'une chronique ou une histoire. Outre ces cinq livres, Fordun laissa des matériaux pour continuer l'histoire d'Écosse jusqu'en 1385. Ces matériaux furent mis en ordre par Walter Bower, abbé d'Inchcolm, qui conduisit le récit jusqu'à la mort de Jacques Ier, en 1437. L'ouvrage ainsi complété forme seize livres. Fordun nous apprend qu'il avait consacré beaucoup de temps à recueillir des matériaux pour son histoire, et qu'il n'y avait épargné ni recherches ni voyages. Il semble avoir fait un bon usage des sources d'information auxquelles il a pu puiser. Il nous a conservé un grand nombre de faits qui sans lui auraient été perdus. Quoiqu'il ne soit pas exempt de la crédulité qui caractérise cette époque, Fordun peut être regardé relativement à ses contemporains comme un historien judicieux et éclairé. Les cinq premiers livres de sa chronique furent imprimés pour la première fois sous le titre de : *Joannis Fordun, Scoti,* (1) *Chronicon, sive Scotorum historia,* dans les *Historiæ Britannicæ, Saxonicæ, etc., Scriptores XV,* de Gale; Oxford, 1691, in-fol., p. 363-701. La première édition complète de cette histoire parut par les soins de Hearne, sous le titre de *Joannis de Fordun, Scoti, Chronicon;* Oxford, 1722, 5 vol. in-8°. Walter Goodall en donna une édition plus complète et plus soignée, intitulée : *Joannis Fordun, Scotichronicon, cum supplementis et continuatione Walteri Boweri;* Édimb., 1759, 2 vol. in-f.

Mackenzie, *Scotch Writers.* — Pinkerton, *Introd. to Inquiry into hist. of Scotland.* — *Penny Cyclopædia.*

(1) Dans tous les manuscrits de Fordun *Scoti* est joint à *Chronicon.* Gale a eu tort de l'en séparer pour en faire une épithète de Fordun.

FORDYCE (*David*), moraliste écossais, né à Aberdeen, en 1711, mort en 1750. Élevé au collége Marshal, il fut quelque temps chapelain de John Hopkins, mais il ne devint jamais pasteur d'aucune congrégation. En 1742, il fut nommé professeur de philosophie morale au collége Marshal. Il publia, sous le voile de l'anonyme, en 1745, un volume de *Dialogues concerning education,* qui fut suivi d'un second volume, en 1748. Il écrivit aussi *Sur la Philosophie morale* un traité, qui parut d'abord dans *Le Précepteur* de Dodsley, et fut plusieurs fois réimprimé séparément. En 1750 il fit un voyage en France, en Italie, et dans diverses autres contrées de l'Europe, pour visiter les antiquités de ces pays. En revenant en Angleterre, il perdit la vie dans un naufrage sur les côtes de Hollande. Il laissa manuscrit : *Theodorus, a Dialogue on the Art of preaching,* publié en 1552, in-12.

Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FORDYCE (*Jacques*), prédicateur et moraliste écossais, frère du précédent, né en 1720, mort à Bath, le 1er octobre 1796. Il fut, comme son frère, un théologien presbytérien, et se rendit célèbre par son éloquence. Après avoir fait ses études au collége Marshal, il obtint le droit de prêcher, et devint second ministre de l'église collégiale de Brechin. Il publia divers sermons, dont l'un : *On the folly, infamy, and misery of unlawful pleasure,* imprimé en 1760, eut un grand succès, et lui fit conférer le grade de docteur à l'université de Glasgow. Vers 1762 il accepta la place de coadjuteur du Dr Lawrence, ministre de l'Église écossaise à Londres, et il lui succéda quelques mois après. Pendant plusieurs années il fut un des prédicateurs dissidents les plus populaires de la capitale; mais sa dispute avec son coadjuteur Toller partagea la congrégation, et nuisit à la popularité de Fordyce. En 1782 il résigna ses fonctions pastorales, et se retira dans le Hampshire. Il résidait auprès du comte de Bute, dont il était l'ami et qui lui avait ouvert sa bibliothèque. Outre les sermons déjà mentionnés, on a de Fordyce ; *Sermons to young Women ;* 1765, 2 vol. in-12 ; — *Addresses to young Men;* 1777, 2 vol. in-12 ; — *Addresses to the Deity ;* 1785, in-12 ; — *Poems;* 1786.

Aikins, *General Biography.*

FORDYCE (*Guillaume*), médecin écossais, frère des deux précédents, né à Aberdeen, en 1724, mort le 4 décembre 1792. Il fit ses études au collége Marshal, et s'adonna de bonne heure à la médecine et à la chirurgie. Il servit quelque temps comme volontaire dans les armées britanniques, et ne tarda pas à y obtenir un emploi de chirurgien militaire. Il vint ensuite exercer sa profession à Londres, et s'acquit une grande célébrité. Il fut créé chevalier en 1787. Fordyce pensait que tous les phénomènes de la nature se rattachent à une même série de lois, et il

essaya d'établir un rapprochement, plus ingénieux qu'exact, entre l'attraction universelle et l'irritabilité, qu'il désignait sous le nom d'attraction vitale. On a de lui : *A Review of the venereal Disease, and its remedies;* Londres, 1768, in-8°; — *A New Inquiries into the causes, symptoms and cure of putrid and inflammatory Fevers and of the ulcerated and malignant fore throat;* Londres, 1773, in-8°; — *A Letter to Dr John Sinclair upon the antiseptical virtues of muriatic acid;* Londres, 1790, in-8°; — *The great Importance and proper methode of cultivating and curing Rhubard in Britain for medicinal use;* Londres, 1792, in-8°.

Chalmers, *General biographical Dictionary.* — *Biog. médicale.*

FORDYCE (*Georges*), médecin écossais, fils de Daniel Fordyce, né à Aberdeen, le 18 novembre 1736, mort le 25 mai 1802. Doué des plus heureuses dispositions, il obtint à l'âge de quatorze ans le grade de maître ès arts. A quinze ans il fut placé chez son oncle Jean Fordyce, chirurgien et pharmacien à Uppingham, dans le comté de Rutland. Il se rendit ensuite à Édimbourg, où il mérita la bienveillance de l'illustre professeur Cullen. Reçu docteur en 1758, il alla suivre pendant un an les cours de l'université de Leyde. Il s'établit ensuite à Londres, où il fit des cours publics, qui attirèrent bientôt de nombreux auditeurs. Il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Thomas en 1770, membre de la Société Royale en 1776, et membre du Collége des Médecins en 1787. Il était très-faible de constitution et sujet à de graves infirmités. « Ce qui fonda surtout sa réputation, dit la *Biographie médicale*, ce furent ses belles et nombreuses observations, faites en 1774, sur la température des animaux en général et sur celle du corps de l'homme en particulier. Ces expériences constatèrent la faculté dont les corps organisés jouissent de se maintenir dans une température à peu près constante. » On a de Fordyce : *Dissertatio de Catarrho*; Édimbourg, 1758, in-4°; — *Elements of Agriculture and Vegetation;* Édimbourg, 1765, in-8°; — *Elements of the Practice of Physic;* Londres, 1768, in-8°; — *A Treatise on the Digestion of Food;* Londres, 1791, in-8°; — *A Dissertation on Fever;* Londres, 1795, in-8°; — divers mémoires dans les *Philosophical Transactions* et dans les *Medico-Chirurgical Transactions.*

Chalmers, *General biographical Dictionary.* — *Biog. médicale.*

FOREEST (*Pierre* VAN), connu sous le nom de **FORESTUS**, médecin hollandais, né à Alkmaer, en 1522, mort dans la même ville, en 1597. Il commença ses études dans sa ville natale, et les continua à Harlem et à Louvain, où il suivit les cours de médecine de Triverus. Il se rendit ensuite en Italie, et se fit recevoir docteur à Bologne. Il suivit les leçons d'André Vesale, à Padoue, celles de G. Horst, à Rome, celles de Guido Guidi et de Jacques Dubois, à Paris. Il se fixa pendant un an à Pluviers, dans la Beauce, puis il revint dans sa patrie. Appelé à Delft durant une peste meurtrière, il rendit de si grands services aux habitants que ceux-ci le retinrent parmi eux, en lui assignant une pension considérable. Il passa près de quarante ans à Delft, et revint mourir à Alkmaer. Foreest fut un bon médecin; mais ses ouvrages, quoique estimables, n'ont guère contribué aux progrès de la pathologie et de la thérapeutique; ils ont été recueillis sous le titre de : *Observationum et Curationum medicinalium Libri XXVIII;* Francfort, 1602-1606, 4 vol. in-fol.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, t. XII. — Éloy, *Diction. hist. de la Médecine.*

FOREIRO (*François*), théologien et philologue portugais, né dans la première partie du seizième siècle, mort le 10 janvier 1587. Issu d'une famille noble de Lisbonne, il reçut une éducation distinguée, et entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Jean III, roi de Portugal, l'envoya à Paris pour y perfectionner son éducation. De retour à Lisbonne, vers 1540, Foreiro, qui joignait à une parfaite connaissance du latin, du grec et de l'hébreu, un savoir théologique étendu, brilla soit dans l'enseignement, soit dans la prédication. Il fut chargé de l'instruction de l'infant don Antoine, et envoyé en 1561 au concile de Trente en qualité de théologien du roi. Les Pères du concile l'adjoignirent à Léonard Marini, évêque de Lanciano, et à Gilles Foscarari, évêque de Modène, pour la correction du bréviaire et du missel romain, la composition du catéchisme du concile et l'examen des livres. Le roi le rappela à Lisbonne en 1565. Foreiro fut élu la même année prieur du couvent des dominicains de Lisbonne, et provincial l'année suivante. Ayant fait bâtir un couvent de son ordre à Almada, près de Lisbonne, il y partagea ses dernières années entre l'étude et la prière. On a de lui : le sermon qu'il prononça au concile de Trente, le premier dimanche de l'Avent 1562, imprimé à Brescia, 1563; — *Isaiæ prophetæ vetus et nova ex hebraico Versio, cum commentario;* Venise, 1563, in-fol.; Anvers, 1565, in-8° : cet ouvrage, regardé comme excellent, a été réimprimé à Londres, 1660, dans le t. V des *Critici sacri;* — la préface qui est en tête de l'*Index* des livres défendus publié à Rome en 1564.

Quétif et Échard, *Scriptores Ord. Prædic.* — Touron, *Hommes ill. de l'ordre de Saint-Dominique*, t. IV, p. 472.

*__FORELIUS__ (*Hemming*), érudit suédois, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Dissertatio de Cæremoniis Romanorum;* Upsal, 1693, in-8°; — *De Aquila Romanorum;* ibid., 1694, in-8°; — *Zeno philosophus leviter adumbratus;* ibid., 1700, in-8°; — *Dissertatio de Prometheo;* ibid., 1704, in-8°; — *Dissertatio continens præ-*

cognita in vitam Ulyssis; ibid., 1707, in-8°.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lex.*

FORERIUS, théologien portugais. *Voy.* FOREIRO.

FORERUS (*Laurent*), controversiste suisse, né à Lucerne, en 1580, mort à Ratisbonne, le 7 janvier 1659. Entré dans la Société de Jésus, il fut successivement professeur de théologie et de philosophie dans les colléges de son ordre, chancelier de l'université de Dillingen, recteur du collége de Lucerne, et enfin confesseur de l'évêque d'Augsbourg. Sothwel mentionne de lui quarante-quatre ouvrages en latin ou en allemand, la plupart relatifs à des sujets de controverse; nous ne citerons que les plus importants, savoir : *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum;* Dillingen, 1622, in-4°; — *Lutherus thaumaturgus;* ibid., 1626, in-4°; — *Grammaticus Proteus, arcanorum Societatis Jesu Dedalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus;* Ingolstadt, 1636, in-8°.

Sothwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.* — Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du XVIIe siècle.*

***FOREST** (*Jacques*), trouvère du treizième siècle; tout ce que l'on sait sur son compte, c'est qu'il écrivit un assez long poëme, dont un manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale, et qu'il a intitulé : *Jules César.* C'est une traduction de *La Pharsale* de Lucain, continuée jusqu'à la dictature de César. Un style diffus et lâche, une foule de vers oiseux donnent une triste idée du mérite de cette œuvre, qui ne sera sans doute jamais imprimée. G. B.

Hist. litt. de la France, XIX, 681.

FOREST DU CHESNE (*Nicolas*), mathématicien et théologien français, né à Chesne-le-Populeux, près Vouziers, en 1595, mort vers 1650. Il entra chez les Jésuites en 1612, et professa d'abord les mathématiques à Pont-à-Mousson, et ensuite la théologie à Reims. Se trouvant à Rome en 1638, il fut autorisé par le P. Mutio Vitellesci, son général, à entrer dans l'ordre de Cîteaux. Peu de temps après il devint abbé d'Écurey, dans le duché de Bar; on ignore le lieu de sa mort. On a de lui : *Horoscopus Delphini;* Paris, 1638, in-4°; — *Les Fleurs des pratiques du Compas de proportion;* Paris, 1639, in-8°; — *Cardinali Richelio Carmen sotericum;* Paris, 1639, in-4°; — *Cardinalis Richelii Soteria, triumphus, mors, immortalitas;* Paris, 1643, in-4°; — *Selectæ Dissertationes physico-mathematicæ;* Paris, 1647, 2 vol. in-4°; — *Poesis varia;* Paris, 1649, in-8°; — *Præcautiones Tridentinæ adversus novitates in fide;* Paris, 1649, in-8°; — *Florilegium universale liberalium artium;* Paris, 1650, 2 vol. in-4°; — *Lettres d'un Théologien à un sien ami malade, contenant l'abrégé de Jansenius;* Paris, 1650, in-4°; — *Selecti Sermones theologici;* Rouen, 1656, in-4°; — *Mars vere Gallicus, adversus Jansenii Martem falso Gallicum;* Rouen, 1660, in-fol. C'est une réfutation du *Mars Gallicus*, publié par Jansenius contre l'alliance des Français avec les protestants.

Alegambe, *Bibliotheca Societatis Jesu.* — Sothwel, *Scriptores Societatis Jesu.* — Boulliot, *Biog. Ardennai*[se]. — Aug. et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivai*[ns] *de la Compagnie de Jésus*, 1re série.

FOREST (*Pierre* DE LA). *Voy.* LA FORES[T].

FOREST (*Antoine* DE LA). *Voy.* LECLERC [DE] LA FOREST.

***FORESTEL** (*Jean* DE). *Voy.* WAURIN (DE).

FORESTI (*Jacques-Philippe*), historien it[a]lien, plus connu sous le nom de *Jacques Ph[i]lippe de Bergame*, né près de cette ville, en 143[4], mort le 15 juin 1520. Après avoir fait avec beau[]coup de succès ses études dans sa ville natale, [il] entra dans l'ordre des Ermites de Saint-August[in] à l'âge de dix-sept ans. Depuis cette époque l[es] devoirs de son état et l'étude se partagèrent so[n] temps. Malgré son aversion pour les dignités il ne put se dispenser d'accepter successivemen[t] les charges de prieur d'Imola, de Forli et [de] Bergame; mais ses fonctions ne l'empêchèren[t] pas de se livrer à son goût pour les sciences [et] les lettres. Il inspira le même goût à ses reli[]gieux, et il forma des bibliothèques dans le[s] couvents qu'il fut appelé à diriger. On a de lui *Supplementum Chronicorum Orbis, ab initi[o] Mundi ad annum* 1485; Brescia, 1485, in-fo[l.] Cet ouvrage, quoique fort imparfait, eut plusieur[s] éditions; la plus complète est celle de Venise 1506, in-fol.; — *De Claris Mulieribus chris[]tianis Commentarius;* Ferrare, 1497, in-fol. réimprimé par Jean-Ravisius Textor, dans l[e] recueil intitulé : *De Memorabilibus et Clari[s] Mulieribus aliquot diversorum Scriptorum Opera;* Paris, 1521, in-fol. Cet ouvrage, plein de faits imaginaires et où l'on trouve entre autre[s] fables celle de la papesse Jeanne, ne donn[e] pas une idée avantageuse du jugement de l'au[]teur; — *Confessionale, seu interrogatorium aliorum novissimum;* Venise, 1487, in-4°, e[t] 1500, in-8°.

Gesner, *Bibliotheca.* — Ant. Gandolfi, *Dissertatio d[e] Augustinianis Scriptoribus.* — Ph. Elssius, *Encomiasticon Augustinianum* — Vossius, *De Historicis Latinis.* — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVII.

FORESTI (*Antoine*), historien et théologien italien, vivait au dix-septième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il était jésuite. Il est connu par un ouvrage intitulé : *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperi del mundo, delle vite de' pontefici e i fatti più illustri dell' antica e moderna storia;* Parme, 1690, 6 vol. in-4°. Si imparfait que soit cet ouvrage, on doit savoir gré à l'auteur d'avoir osé le premier entreprendre une histoire universelle. Il n'en fit paraître que six volumes. Les quatre suivants, qui contiennent l'histoire des rois d'Angleterre, d'Écosse, de Suède, de Danemark, des ducs d'Holstein et des comtes de Gueldre, sont l'œuvre du célèbre Apostolo Zeno. Le onzième, qui traite des califes,

est du marquis Dominique Suarez ; le douzième, qui concerne la Chine, est du docteur Silvio Sanchez. L'ouvrage entier fut réimprimé; Venise, 1745, 14 vol. in-4°. Il avait été traduit en allemand par Georges Schlueter; Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. On a encore de Foresti : *I Conforti celesti inviati alle milizie cristiane della Sacra lega;* Parme, 1686; — *Il Sentiero della Sapienza mostrato a' giovani studenti;* Parme, 1689; — *La Strada al Santuario mostrato a' clerici, i quali aspirano al sacerdozio;* Modène, 1699.

Dizionario istorico (éd. de Bassano).

FORESTIER (*Antoine*), en latin **SILVIOLUS**, poëte latin moderne. Il était né à Paris, et, selon La Croix du Maine, il vivait vers 1540. La Monnoie pense au contraire qu'il vécut à peine jusqu'en 1520. Selon La Croix du Maine, Forestier écrivit plusieurs comédies françaises, mais La Croix du Maine n'en indique pas les titres, et La Monnoie ajoute qu'elles n'ont jamais été imprimées. Tous les renseignements que nous avons sur Forestier se réduisent à deux ou trois lignes de La Croix du Maine et à la liste de ses ouvrages donnée par Gesner. En voici les titres : *Elegiæ aliquot, videlicet de Spiritu Sancto; De Signo lignoque Crucis; De Resurrectione Domini; De Lauro; De Nobilitate Generis; De Victoria Ludovici XII in Genuenses; item Hendecasyllaborum et carminum ad diversos Liber; Dialogi aliquot et Epigrammata;* Pavie, 1508, in-4°. On connaît encore de Forestier un poëme intitulé : *Carmen de triumphali atque insigni victoria Ludovici XII, Galliæ regis, in Venetos*, sans date et sans indication du lieu d'impression.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française.* — Gesner, *Bibliotheca.*

FORESTIER (*Pierre*), théologien et hagiographe français, né à Avalon, le 16 décembre 1654, mort le 30 novembre 1723. Il entra dans les ordres, et devint chanoine de Notre-Dame d'Avalon. Sa vie austère, entièrement consacrée à l'étude, n'offre aucun événement remarquable. On a de lui : Trente-deux *Homélies prêchées aux Ursulines d'Avalon;* Paris, 1690, 2 vol. in-12; — *Explication littérale des Évangiles des dimanches et fêtes de l'Avent et du Carême;* Paris, 1700, in-12; — *Histoire des Indulgences et des Jubilés;* Paris, 1700, in-12 : cet ouvrage, estimé, passe pour le meilleur des écrits de Forestier; — *Les Vies des Saints patrons, martyrs et évêques d'Autun;* Dijon, 1713, in-12. Forestier laissa deux manuscrits, l'un *sur les Vies des évêques d'Auxerre*, l'autre *sur la Fondation de l'église collégiale d'Avalon.* Le conseiller Étienne de Clugny cite souvent ce dernier ouvrage dans sa *Généalogie de la famille de Clugny;* Dijon, 1737, in-4°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **FORESTIER** (*François-Gabriel*), agronome français, né en 1762, à Vieuvicq, d'une famille de cultivateurs, mort à Chartres, le 10 janvier 1832. Il devint vicaire de Saint-Jean-le-Rotrou, et prêta serment à la constitution civile du clergé. A la fin de 1792, il renonça à l'état ecclésiastique, et fut nommé garde général des Eaux-et-Forêts, et secrétaire de la Société d'Agriculture d'Eure-et-Loir. On a de lui : *Extrait d'une analyse critique de l'ordonnance de* 1669 *et de tous les projets présentés aux législateurs*, précédé *d'Observations sur le danger d'aliéner les forêts*, et *Projet de code des eaux et forêts*; Chartres, an IX, in-8°; — *Cours d'Agriculture du département d'Eure-et-Loir;* Paris, 1821-1824, 4 cahiers in-8°, où il y a de bonnes choses sur la nature du sol de la Beauce. ROULLIER.

Documents particuliers.

FORESTIER (*Henri*), surnommé *l'Achille vendéen*, général vendéen, né à La Pommeraye (Anjou), en 1775, mort à Londres, le 14 septembre 1806. Il était fils d'un cordonnier, et fut élevé pour être dans les ordres; mais en 1793 il prit les armes contre la république, et joignit Stofflet, qui lui donna, malgré son jeune âge, le commandement d'une partie de la cavalerie vendéenne. Forestier se distingua surtout aux combats de Beaupréau, Saint-Florent, Génétaux et Chalonnes. Lorsque la grande armée royaliste s'organisa, il fut élu l'un des chefs divisionnaires, et s'opposa souvent victorieusement aux troupes du général Duhoux. Il fit admirer son courage au passage du pont Vérin, aux batailles de Doué, Montreuil, Saumur, Châtillon, Vihiers, et fut nommé général en chef de toute la cavalerie des insurgés. Après les défaites de Savenay et du Mans, il resta sur la rive droite de la Loire, se jeta dans la forêt de Gâvres, et aida puissamment le comte de Puisaye dans l'organisation de la première chouannerie. En 1794 il commandait l'aile gauche des troupes de Puisaye lorsque celui-ci tenta vainement de surprendre la garnison de Rennes. Forestier devint ensuite, dans le Morbihan, l'un des plus actifs lieutenants de Cadoudal. Pressé par les républicains, il se réfugia en Angleterre; mais lors de la nouvelle insurrection de 1799 il releva le drapeau blanc dans le haut Anjou. Vainqueur à Mareau, puis complétement défait et gravement blessé à Cerisaie, il disparut jusque après l'amnistie de 1801. Il vint alors à Paris; mais ses relations ne tardèrent pas à éveiller la surveillance du gouvernement : il se rendit à Bordeaux, puis à Bayonne, et gagna l'Espagne. Après un court séjour dans ce pays, il s'embarqua pour Londres. La rupture du traité d'Amiens ranima les espérances des royalistes: Forestier revint à Bordeaux, et, conjointement avec son ami Céris, il essaya vainement de soulever la Guyenne. Il noua des intelligences avec Dupérat, La Rochejaquelein et Cadoudal. Ce dernier ayant échoué dans ses tentatives

contre le premier consul, Forestier se trouva compromis: la commission militaire de Nantes le condamna à mort par contumace; il avait pu fuir en Espagne, et de là en Angleterre, où il mourut. Henri LESUEUR.

Biographie moderne, édit. de 1806. – Arnault, Jay, etc., *Biog. nouv. des Contemp.* — Th. Muret, *Histoire de la Vendée.*

* **FORESTIER** (*Henri-Joseph*), peintre français, né à Saint-Domingue, vers 1790. Élève de Landon et de Vincent, il exposa, en 1812, *Ulysse et Télémaque massacrant les poursuivants de Pénélope*, et l'année suivante (1813) *La Mort de Jacob* lui valut le premier prix au concours. Il acheva ses études à Rome; il exposa, après son retour d'Italie, plusieurs autres tableaux, parmi lesquels on remarque : *Les Funérailles de Guillaume le Conquérant* et *Jésus-Christ guérissant un possédé.* « Les qualités saillantes du talent de M. Forestier sont, dit M. Delécluze, la sévérité des lignes de la composition et une manière énergique de modeler les chairs et de les peindre : quant aux défauts, c'est un peu d'affectation dans les mouvements et les expressions des personnages. » Après la révolution de 1848, M. Forestier fut élu colonel de la 6e légion de la garde nationale, et figura dans la démonstration révolutionnaire du 13 juin 1849. Arrêté au Conservatoire des Arts et Métiers, il fut renvoyé avec ses complices devant la haute cour de Versailles, qui prononça son acquittement, le 14 novembre 1849. CHAMPAGNAC.

M. Delécluze, feuilleton du *Journal des Débats* du 27 octobre 1855.

FORESTIER. *Voy.* LE FORESTIER.

FORESTUS. *Voy.* FOREEST (*Pierre* VAN).

FORFAIT (*Pierre-Alexandre-Laurent*), ingénieur maritime et homme d'État français, né à Rouen, en 1752, mort dans la même ville, le 8 novembre 1807. Il était fils d'un négociant en toiles, et fit ses études chez les jésuites de sa ville natale. Il y obtint successivement les prix de mathématiques et d'hydrographie proposés par l'Académie de Rouen, qui l'inscrivit dès l'âge de vingt-et-un ans au nombre de ses membres. Protégé par le duc de Penthièvre, il obtint, le 19 avril 1773, une commission d'élève ingénieur constructeur. Il servait à ce titre lorsqu'il obtint le prix de l'Académie de Mantoue accordé au meilleur mémoire (en latin) sur le curage des cours d'eau et les canaux navigables (1). Le 8 novembre 1781 il fut nommé membre de l'Académie royale de Marine. En 1783 Forfait, embarqué comme sous-ingénieur sur le vaisseau *Le Terrible*, faisant partie de la flotte franco-espagnole commandée devant Cadix par le comte d'Estaing (*voy.* ce nom), sut tenir les bâtiments français en bon état. La paix le rappela à Brest. Il s'occupa alors de travaux scientifiques, et fit des rapports *Sur un moulin à vent* (avec Parmentier); — *Sur les vers marins;* — *Sur une machine propre à curer et à creuser les canaux, rivières et ports*, inventée par les frères Eckhard. Vers la même époque, Forfait fut chargé de la construction de paquebots transatlantiques destinés à établir une navigation régulière entre la France, les colonies, et les États-Unis. Il réussit dans ses essais, et construisit des navires de 800 tonneaux, dont l'élégance, la marche et l'arrimage ne laissaient rien à désirer. Il inventa surtout un nouveau système de cabestan, réunissant à la fois la force et la facilité de manœuvre. En octobre 1789, il reçut l'ordre d'aller en Angleterre rejoindre L'Escallier et d'y étudier les progrès maritimes de la nation anglaise. Revenu au Havre en janvier 1790, il rendit compte de sa mission dans un manuscrit, aujourd'hui au dépôt général de la marine, n° 2916, sous le titre de *Observations sur la Marine d'Angleterre.*

Nommé en juin 1791 député de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, il y fit partie du comité de marine, et contribua à donner une grande impulsion aux chantiers de construction. Sur ses plans furent exécutés et lancés au Havre *La Seine*, *Le Spartiate*, *Le Révolutionnaire*, *La Pensée* et *L'Indienne.* A l'expiration de son mandat, il ne fut point réélu, et son peu de sympathie pour le gouvernement révolutionnaire le fit dénoncer au comité de salut public, qui après une courte détention le rendit à la liberté. Le 21 vendémiaire an III, il fut nommé inspecteur général des forêts et chargé de la construction de bateaux qui, dans le but d'approvisionner constamment Paris, devaient en tout temps descendre et remonter la Seine. Il atteignit complétement le but proposé, et publia vers cette époque sur ce sujet plusieurs mémoires intéressants. En janvier 1797, le Directoire le chargea avec le vice-amiral Rosily et le commissaire de marine David de rechercher par tous les moyens le développement de la marine française dans les pays nouvellement réunis à la France au nord et à l'est. Les travaux de cette commission amenèrent la création du port militaire d'Anvers, port qui devint si important que les Anglais en exigèrent l'anéantissement en 1814. Forfait reçut quelque temps après l'ordre d'aller à Venise prendre possession de la flotte et des arsenaux de cette ville. Paris lui dut l'envoi des *quatre chevaux* dits *de Saint-Marc*, que l'on vit jusqu'en 1814 figurer sur l'arc de triomphe du Carrousel. Forfait fut nommé, dans les derniers jours de nivôse an VI (janvier 1798), président d'une commission chargée de préparer les moyens d'opérer une descente en Angleterre.

(1) Solutio problematis ab regia Scientiarum et Litterarum Academia Mantuana propositi, ad annum MDCCLXXVI : *Eum modum determinare quo, minimo labore et minima impensa, navigabiles alvei expedientur ex arenæ et terræ acervis qui horum fundum altius evehunt;* a Petro-Alexandro Forfait, Rhotomagensi, navium galliarum regis pro-architecto, exhibita, ab eademque Academia probata. (Pl.) Mantuæ, Hæres Alberti Pazzoni, 1777, in-4°.

Ses collègues étaient le contre-amiral Lacrosse, le général Andreossy et le capitaine Muskein (1).

Forfait, qui était resté au Havre, y repoussa, le 20 mai 1798, une agression des Anglais, qu'il obligea à s'éloigner, et dirigea les travaux qui mirent désormais ce port à l'abri de toute attaque. Le 28 brumaire Bonaparte, qui avait connu Forfait à Venise, s'empressa de l'appeler au ministère de la marine. Forfait y resta vingt-trois mois, durant lesquels d'importantes mesures furent adoptées, telles que l'organisation du service des travaux maritimes, la création des préfectures, la composition et les attributions du corps des officiers de vaisseau, de l'artillerie et des officiers de santé. En même temps, il dirigea la construction des douze divisions de chaloupes canonnières, qui furent échelonnées de Flessingue à Lorient, et fit exécuter dans le port de Boulogne des travaux qui, en moins de trois mois, lui donnèrent une augmentation de six pieds d'eau, et firent échouer les deux attaques que Nelson dirigea contre ce port et la flottille, le 2 et le 15 août 1801. Tandis qu'il déployait cette féconde activité, ceux qu'avait mécontentés son avénement au ministère le dénigraient sans cesse et gagnaient du terrain, à la faveur de son fréquent éloignement. Froissé dans son amour-propre, aigri d'ailleurs par l'injustice et la continuité de ces attaques, il offrit sa démission, que le premier consul refusa d'abord. Mais, au milieu de tant de récriminations, Bonaparte finit par croire que si Forfait se distinguait par des qualités qui rendaient ses services utiles, son caractère était loin de réunir toutes les conditions exigibles chez un véritable homme d'État. Sollicité d'un côté par des rivaux, de l'autre par Forfait lui-même, il se décida donc, deux jours après la signature des préliminaires du traité d'Amiens, à accepter sa démission, souvent offerte, toujours refusée jusque là. Ce ne fut pas là une disgrâce, car Forfait devint successivement conseiller d'État, inspecteur général de la flottille destinée au débarquement en Angleterre, commandant de la Légion d'Honneur, préfet maritime au Havre, puis à Gênes. Une correspondance animée qu'il eut avec le ministre de la guerre Decrès, au sujet de l'échouement du vaisseau *Le Génois*, lancé le 6 août 1805, amena sa révocation. Il se retira dans sa famille, mais le chagrin l'y suivit. Une faillite qui lui emporta la meilleure partie de sa fortune vint l'accabler, et il succomba, à cinquante-cinq ans, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui, outre les ouvrages déjà cités : *Traité élémentaire de la Mâture des Vaisseaux;* Paris, 1788, in-8°; très-augmenté par Et. Wuillaume et suivi d'un *Mémoire sur le système de construction des mâts d'assemblage* par Rolland, Paris, 1815, in-4°. Tout ce qui concerne les bois, les mâts, les voilures, les vergues et les autres parties du vaisseau y est décrit avec une précision remarquable; — *Observations sur l'établissement des milices bourgeoises et de la milice nationale de l'armée;* 1789, in-8°; — *Lettres d'un Observateur de la marine;* an x (1802), in-8°; — *Mémoire sur l'art de faire les peignes*, publié dans la *Collection des Arts et Métiers;* — *Relation des expériences faites sur la navigation de la Seine*, avec carte; imp. dans l'ancien Recueil de l'Institut, t. I[er], 1798 (section des Sciences mathématiques et physiques); — un grand nombre de *Mémoires* envoyés à l'Académie des Sciences, ou d'articles insérés dans le *Dictionnaire de Marine*, l'*Encyclopédie méthodique*, etc. P. LEVOT.

Archives du ministère de la marine et du port de Brest. — La Coudrais, *Du Budget et du contrôle des dépenses.* — P. Levot, *Essais de biographie maritime.* — *Documents inédits.*

FORGE (DE LA) (*Louis*). *Voy.* LA FORGE.

FORGET (*Pierre*), sieur DE FRÊNE, homme d'État français, né en 1544, mort en 1610. Après avoir exercé divers emplois, il obtint celui de secrétaire des finances, et fut choisi par Henri III pour être secrétaire d'État. Il prêta serment en cette qualité le 22 février 1589, fut envoyé peu de temps après ambassadeur en Espagne, en revint après la mort de Henri III, et continua de remplir les fonctions de secrétaire d'État auprès de Henri IV. Ce prince l'employa dans toutes les affaires importantes, et le chargea de rédiger l'édit de Nantes; il le fit aussi intendant des bâtiments. Forget aimait et protégeait les lettres. On lui attribue *La Fleur de lys, qui est le discours d'un François, où l'on réfute la déclaration du duc de Mayenne;* 1593, in-8°.

Fauvelet du Toc, *Histoire des Secrétaires d'État.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FORGET (*Pierre*), sieur DE BEAUVAIS et DE LA PICARDIÈRE, diplomate et poëte français, mort en 1638; il exerça sous le règne de Louis XIII des fonctions assez importantes, et devint « conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé, et l'un de ses maistres d'hostel ordinaires ». Il fut chargé de missions en Allemagne et en Turquie, et il exerça pendant un an les fonctions d'historiographe de l'ordre de Saint-Michel. Jaloux de marcher sur les traces de Pibrac et du président Matthieu, il voulut composer des quatrains moraux et philosophiques; mais il eut le tort d'en porter le nombre à près de onze cents; des amis trop zélés les publièrent avec peu de soin;

(1) Cette commission, dont il est fait mention au *Moniteur* du 25 ventôse (13 février), n'eut d'existence que sur le papier. Si on lui attribua ostensiblement de vastes pouvoirs, ce fut afin de concentrer l'attention des Anglais sur le projet de descente. L'expédition d'Égypte, seul objet des préoccupations véritables, fut en effet, en vertu d'arrêtés du Directoire exécutif du 15 ventôse an 6 (5 mars 1798), préparée par les soins d'une autre commission, dont la nomination ne fut pas rendue publique, et qui se composait du contre-amiral Blanquet Du Chayla, président, du général de brigade d'artillerie Dommartin, et de deux ordonnateurs, Le Roy pour la marine, et Sucy pour la guerre.

l'auteur revit son œuvre, et huit ans après sa mort, en 1646, il en fut donné à Paris une édition qualifiée de quatrième. G. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, 1843, t. I, p. 453.

FORGET (*Jean*), médecin lorrain, né à Essey, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il était premier médecin du duc de Lorraine Charles IV, suivit ce prince dans tous ses voyages et dans toutes ses expéditions militaires, et fut anobli le 24 août 1630. On a de Forget : *Artis signatæ designata Fallacia;* Nanci, 1633, in-8°. C'est une réfutation du système ridicule de J.-B. Porta, qui prétendait que le caractère extérieur des plantes suffisait pour faire connaître leurs vertus au premier aspect, et que ces vertus étaient déterminées par la ressemblance des plantes avec certaines parties du corps de l'homme, ou des animaux, ou même avec les astres. Forget fit preuve d'un esprit judicieux en repoussant ces chimères. Forget avait aussi composé des mémoires, restés manuscrits. D. Calmet s'en est beaucoup servi pour son histoire de Lorraine.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine; Histoire de Lorraine*, t. III, p. 240, 283, 398. — Chifflet, *Commentarius Lothariensis.*

FORGEOT (*Nicolas-Julien*), auteur dramatique français, né à Paris, en juillet 1758, mort dans la même ville, le 4 avril 1798. Il se fit recevoir avocat, mais n'exerça pas cette profession : il préféra entrer dans l'administration des postes, où il devint inspecteur. Sa vie fut courte : cependant, il acquit une certaine célébrité comme auteur dramatique, et plusieurs de ses nombreux ouvrages sont restés longtemps l'objet de la faveur publique. Nous citerons entre autres : *Les Deux Oncles*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1780, in-8°; — *Lucette et Lucas*, comédie, un acte; Paris, 1781, et Amsterdam, 1781, in-8°; — *L'Amour conjugal, ou l'heureuse crédulité*, comédie en un acte; Paris, 1781, in-8°; — *Les Rivaux amis*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1782, in-8°; — *Les Épreuves*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1785, 1786, in-8°; — *Les Dettes*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes; Paris, 1787, in-8° : c'est la meilleure pièce de Forgeot; — *Le Rival confident*, opéra-comique en deux actes, mêlé d'ariettes; Paris, 1788, in-8°; — *Les Pommiers et le Moulin*, comédie lyrique, en un acte et en vers libres; Paris et Amsterdam, 1791, in-8°; — *Le Double Divorce, ou le bienfait de la loi*, comédie en un acte et en vers; Paris, an III (1795), in-8°; — *Le Mensonge officieux*, comédie en un acte; Paris, an V (1796), in-8°; — *La Ressemblance*, comédie en trois actes et en vers libres; Paris, 1796, in-8°.

Quérard, *La France littéraire.*

* **FORGUES** (*Émile-Dauran*), connu sous le pseudonyme d'*Old-Nick*, littérateur français, né au commencement du siècle. Il débuta dans les lettres vers 1830. Après avoir publié des feuilletons dans *La Charte de* 1830, il écrivit dans le journal *Le Commerce* des articles de critique signés *Old Nick*, pseudonyme qu'il garda depuis. Plus tard il devint rédacteur de la *Revue de Paris*, de la *Revue des Deux Mondes*, de *L'Illustration*, enfin du *National*. M. Forgues, qui est très-versé dans la littérature anglaise, concourt depuis longtemps à la rédaction de la *Revue Britannique*. Il a publié en outre plusieurs ouvrages, remarquables par un esprit d'observation fin et profond. On cite de lui : *Les Petites Misères de la vie humaine;* Paris, 1841, avec vignettes par Grandville; — *La Chine ouverte : Aventures de Fan Koueï dans le pays de Tsin;* Paris, 1844, avec illustrations; — une traduction de l'*Histoire générale des Voyages* par Desborough Cooley, en collaboration avec Adolphe Joanne. M. Forgues publie actuellement une édition des *Œuvres* de M. de La Mennais (1856).

Rev. des Deux Mondes. — Louandre et Bourquelot, *La Litt. fr. contemp.* — E. Texier, *Biog. des Journalistes.*

FORKEL (*Jean-Nicolas*), compositeur allemand et écrivain sur la musique, né le 22 février 1749, à Meeder, près Cobourg, et mort en 1818, à Gœttingue. Il se livra de bonne heure à l'étude des langues, du droit et de la musique. Après avoir obtenu le grade de docteur en philosophie à l'université de Gœttingue, il fut nommé organiste et ensuite directeur de musique. Satisfait de sa modeste position, Forkel partagea son temps entre l'exercice de ses fonctions et les savantes recherches qui furent l'objet constant de ses travaux. Habile organiste et compositeur distingué, c'est principalement par ses écrits qu'il s'est acquis une réputation justement méritée. Il n'est pas de partie de la littérature musicale qu'il n'ait explorée avec le soin le plus minutieux, notamment l'histoire et la bibliographie. Son *Histoire générale de la Musique* est le plus important de ses ouvrages, et témoigne de la vaste érudition de son auteur; on y trouve une exactitude de faits qui laisse peu à désirer. Deux volumes seulement de cette histoire ont paru : le premier volume est consacré à la musique des Grecs et des Romains; le second embrasse une période qui s'étend depuis les premiers temps de l'Église jusque vers le milieu du seizième siècle. Forkel s'occupait de mettre en œuvre les matériaux qu'il avait réunis pour la suite de son travail, lorsque la mort vint le frapper avant qu'il ait pu terminer la partie qui se rapporte à l'époque si intéressante de la création de l'art moderne. On a de lui : *Ueber die Theorie der Musik, insofern sie Liebhabern und Kennern derselben nothwendig und nützlich ist* (De la Théorie de la Musique en tant qu'elle est utile ou nécessaire aux amateurs); Goettingue, 1774, in-4°; — *Musikalisch-kritische Bibliothek* (Bibliothèque critique de Musique); 3 vol. in-8°, Gotha, 1778, 1779; — *Ueber die beste Einrichtung œffentlicher Concerte* (De la meilleure Organisation des Con-

certs publics); Gœttingue, 1779, in-4°; — *Genauere Bestimmung einiger musikalischen Begriffe* (Définition de quelques Idées de Musique); Gœttingue, 1780, broch. in-4°; — *Musikalischer Almanach für Deutschland auf das Jahr* 1782, idem 1783, 1784 et 1789 (Almanach Musical de l'Allemagne pour les années 1782, 1783, 1784 et 1789; Leipzig, in-8°; — *Allgemeine Geschichte der Musik* (Histoire générale de la Musique); 2 vol. in-4°, Leipzig : le premier volume a été publié en 1788, le second n'a paru qu'en 1801; — *Allgemeine Litteratur der Musik oder Anleitung zur Kenntniss musicalischer Bücher*, etc. (Bibliographie générale de la Musique); Leipzig, 1792, in-8°; — Traduction allemande de l'Histoire de l'opéra italien d'*Arteaga*, avec des notes; Leipzig, 1789, 2 vol. in-8°; — *Ueber Johann Sebastian Bach's Leben, Kunst und Kunstwerke* (Sur la vie, le talent et les œuvres de J.-S. Bach); Leipzig, 1803, in-4°. Comme compositeur, Forkel a publié : *Nouvelles Chansons de Gleim, avec des mélodies pour le clavecin*; Gœttingue, 1773; — six sonates pour le clavecin; 1778; — six idem; 1779; — une sonate et un air avec des variations pour le même instrument; 1781; — vingt-quatre variations pour le clavecin sur l'air anglais *God save the king*; Gœttingue, 1792; — trois sonates pour le piano-forte, avec accompagnement de violon et violoncelle; Londres, 1799. — Forkel a laissé en manuscrit *Hiskias*, oratorio; — *Le Pouvoir de l'Harmonie*, cantate avec chœurs doubles; — *Les Bergers à la crèche de Bethléem*, cantate; — diverses pièces de musique écrites pour des circonstances particulières; — des morceaux de chant isolés; — des chœurs; — des symphonies, etc. Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.*

FORLENZE (*Joseph-Nicolas-Blaise*), oculiste napolitain, né à Picerno, petite ville de la Basilicate, en mai 1769, mort le 2 juillet 1833. Après avoir fait ses études à Naples, il voyagea en Sicile, à Malte et dans les îles de la Grèce. Il vint ensuite à Paris suivre les cours de Louis et de Desault, puis il alla passer deux ans en Angleterre, à l'hôpital Saint-Georges, dirigé par le célèbre John Hunter. Il visita aussi, dans un but d'instruction médicale, quelques villes de la Hollande et de l'Allemagne. De retour en France, il s'occupa spécialement des maladies des yeux, et mérita par ses travaux le nom de créateur de la pathologie oculaire. Il fut nommé successivement chirurgien oculiste de l'hôtel-Dieu, des Invalides, et de tous les hôpitaux de France ainsi que de tous les établissements de bienfaisance. On a de Forlenze : *Considérations sur l'opération de la pupille artificielle, suivies de plusieurs observations relatives à quelques maladies graves de l'œil;* Paris, 1805, in-4°.

Rabbe, Boisjolin, Sainte-Preuve, *Biographie universelle des Contemporains.*

* **FORLI** (*Ansovino* DE), peintre italien, né à Forli, vivait vers la fin du quinzième siècle. Par sa patrie il appartiendrait à l'école bolonaise, mais il doit plutôt être classé parmi les peintres de l'école vénitienne, étant élève du Squarcione, et ayant surtout travaillé à Padoue. Dans cette ville, à l'église des Eremitani, on voit dans une chapelle une fresque représentant des *guerriers agenouillés devant saint Christophe;* cette peinture, signée *Opus Ansuini*, est, par son style et par la richesse des costumes, bien supérieure à celles de Bono et de Nicoletto Pizzolo qui l'entourent. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Paolo Faccio, *Nuovo Guida dei Forestieri.*

FORLI (*Jacques* DE), médecin italien. *Voy.* TORRE (*Giacomo* DELLA).

FORMAGE (*Jacques-Charles-César*), fabuliste français, né à Coupe-Sartre, près de Lisieux, le 16 septembre 1749, mort le 11 septembre 1808. Il se voua à l'enseignement public, et devint, en 1779, professeur de troisième au collége de Rouen. Il fut dans la même ville professeur de langues anciennes aux écoles centrales, et conserva sa chaire lorsqu'elles prirent le nom de lycées. On a de lui : *Fables mises en vers;* Rouen, 1801, 2 vol. in-12; et quelques poésies latines et françaises couronnées par l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen, et insérées dans le recueil de cette académie.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biographie universelle des Contemporains.*

* **FORMAGLINI** (*Thomas* DE), jurisconsulte italien, né à Bologne, vers 1265, mort en 1331. Il professa avec éclat dans sa patrie la science du droit, et il jouit d'une grande réputation, mais les ouvrages qu'il composa n'ont pas été imprimés. G. B.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. X, p. 331. — Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, t. III, p. 337. — Pancirolli, *De claris Legum Interpretibus*, II, 59.

FORMALEONI (*Vincent*), historien et voyageur vénitien, né à Venise, en 1752, et mort à Mantoue, en 1797. Après avoir fait de fortes études dans sa ville natale, il pensa un moment à embrasser l'état ecclésiastique, se maria ensuite avec une femme qu'il aimait, voyagea en Égypte et sur les bords de la mer Noire, se fixa pendant quelque temps à Constantinople, revint à Venise, et y fit jouer des tragédies qui n'eurent pas de succès. Il se livra ensuite à l'histoire et à la géographie, où il réussit beaucoup mieux. Son caractère vif et emporté lui attira de nombreux désagréments, qui le forcèrent à quitter Venise en 1792. Il se retira à Trieste, puis à Paris, où il fut emprisonné pour avoir dévoilé au gouvernement vénitien les projets de la France sur la république vénitienne, s'échappa, trouva un refuge à Milan, où il fut aussi incarcéré pour des motifs que l'on ignore, et d'où il fut transféré dans la prison de Mantoue, où il mourut. Ses écrits n'offrent rien de remarquable au point de vue du style; mais on y trouve une foule de documents curieux et rares.

L'auteur cependant fait quelquefois une part trop large à l'esprit d'hypothèse. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Descrizione topografica e storica del Dogado di Venezia;* in-8°, avec carte, 1777; — une traduction de l'Abrégé des Voyages de La Harpe, avec des cartes, des notes et une continuation, en 42 vol. in-8°; l'auteur y a joint une dissertation intitulée : *Illustrazione di due carte antiche della biblioteca di San-Marco che dimostrano l'Isole Antillie cognosciute prima della scoperta di Cristoforo Colombo.* Formaleoni cherche à y démontrer que l'archipel des Antilles ne diffère point de l'île Antillia, si fameuse au moyen âge, mais qui n'en est pas moins fabuleuse, bien qu'elle ait donné son nom aux Antilles que nous connaissons. Ses preuves sont basées sur deux cartes vénitiennes, dont la principale est celle d'Andrea Bianco, qui remonte à l'année 1436. L'Antillia se retrouve également sur la carte de Weimar, plus ancienne de douze ans; mais dans ces vieux monuments géographiques elle n'est placée qu'à deux cents et quelques lieues marines des côtes du Portugal, d'où il résulte bien clairement qu'elle n'avait aucun rapport avec les îles de la mer des Caraïbes; — *Storia curiosa delle Aventure di Caterino Zeno in Persia;* 1783; — *Saggio sulla Nautica antica dei Veneziani,* in-8°; cet ouvrage important a été en grande partie inséré dans le *Dictionnaire de Marine* de l'*Encyclopédie méthodique*, et l'on n'a pas cité une seule fois le nom de Formaleoni, qui, en 1784, s'éleva contre ce plagiat dans son *Apologia del Saggio sulla Nautica*, etc.; — *Storia filosofica e politica della Navigazione.... nel mare Nero;* 1783, 2 vol. in-12, traduite en français par le chevalier d'Hénin; Venise, 1789, 2 vol. in-12, et suivie de notes très-étendues et fort érudites, mais souvent empreintes de l'esprit de système dont nous avons parlé, surtout en ce qui a rapport aux origines de Venise. On y trouve deux cartes de la mer Noire, dont l'une, fort curieuse, a été levée par les Vénitiens au treizième siècle. Cette histoire est le premier et, on peut dire, le seul ouvrage où la question de la navigation de la mer Noire soit traitée dans son ensemble. L'auteur part de l'expédition des Argonautes et ne s'arrête qu'au dix-huitième siècle; mais l'espace occupé souvent par des réflexions prolixes aurait été consacré plus utilement à un grand nombre de faits importants, qui y sont omis. Il est vrai qu'il a laissé en manuscrit une continuation de ce livre. Formaleoni avait travaillé pendant longtemps à un ouvrage sur les *Origines Vénitiennes,* qu'il n'a pas publié. Il faut citer aussi parmi ses manuscrits : *Dizionario topografico, storico, civile ed economico dello Stato Veneto.* Alexandre Bonneau.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

FORMAN (*Simon*), astrologue anglais, né à Quidham, près de Wilton (Wiltshire), en 1552, mort sur la Tamise, le 12 septembre 1611. Il fut envoyé à l'école libre de Salisbury, où il passa deux ans. A l'âge de quatorze ans, il entra comme apprenti chez un épicier droguiste de Salisbury, apprit à connaître un certain nombre de plantes et de préparations pharmaceutiques, et essaya d'augmenter ses connaissances par la lecture. A dix-huit ans il se fit maître d'école dans le prieuré de Saint-Giles. Avec le peu d'argent qu'il recueillit dans cette profession, il put aller passer deux ans au collége de La Madeleine à Oxford. Il y étudia la médecine et l'astrologie. Il voyagea en Hollande, avec l'intention de se perfectionner dans ces deux sciences, et il vint ensuite les pratiquer à Londres, à Philpot-Lane. Quatre fois condamné à l'amende et emprisonné pour avoir exercé illégalement la médecine, il alla se faire recevoir docteur à Cambridge, et, s'établissant à Lambeth, près de Londres, il y exerça publiquement la médecine et l'alchimie. Il était consulté par les personnes du rang le plus élevé. Il mourut subitement, sur un bateau, en traversant la Tamise. Wood a donné un catalogue de ses écrits d'après l'Ashmolean Museum, où ils sont presque tous déposés. Quelques-uns de ses manuscrits se trouvent aussi au British Museum.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Rose, *New general biographical Dictionary.*

* **FORMÉ** (*Nicolas*), musicien français, né à Paris, y mourut, en 1638. Il fut maître de musique de Louis XIII, chanoine de la Sainte-Chapelle, et abbé de Notre-Dame de Reclus. Il passe pour l'inventeur des mottets à deux chœurs. Sauval le donne comme un musicien fantasque, passionné pour son art au point de se trouver mal quand il faisait chanter ses compositions. Après la mort de Formé, Louis XIII enferma, dit Sauval, « les œuvres de ce musicien dans une armoire qu'il fit faire exprès, dont il avait toujours la clef, et en prenait plus de soin que des plus riches meubles de la couronne. » Ce musicien est enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois. Ch.-L. Livet.

Sauval, *Hist. et Antiquités de la ville de Paris*, liv. IV, p. 126-127. — Kircher, *Musurgia universalis*, *sive ars magna consoni et dissoni;* Rome, 1650, 2 vol. in-fol. — Lobineau, *Preuves de l'Hist. de Paris de dom Félibien*, tom. III, 78-79.

FORMEY (*Jean-Henri-Samuel*), littérateur prussien, d'origine française, né à Berlin, le 31 mai 1711, mort dans la même ville, le 8 mars 1797. Son père, Jean Formey, avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes. Formey fit ses études avec distinction, et avant l'âge de vingt ans il devint ministre de l'église française de Brandebourg. En 1736, il succéda à Forneret comme pasteur de l'église de Berlin. L'année suivante il fut choisi pour professeur d'éloquence au collége français de la même ville; en 1739 il remplaça La Croze dans la chaire de philosophie. Nommé membre de l'Académie de Berlin lorsqu'elle fut organisée, en 1744, il en devint secrétaire perpétuel en 1748. Enfin, en 1789

il obtint le fauteuil de directeur de la classe de philosophie. Formey s'acquitta de toutes ces fonctions avec une activité infatigable, et il trouva encore le temps d'écrire une énorme quantité d'ouvrages, « dans lesquels on remarque, dit M. Bartholmès, une érudition variée et choisie, un sens droit et ferme, beaucoup de modération et de franchise, un esprit aimable et doux ». Tous ces ouvrages, composés à la hâte, sont écrits d'un style très-négligé et n'offrent aujourd'hui que bien peu d'intérêt. Les principaux sont : *La Belle Wolfienne, ou abrégé de la philosophie wolfienne;* La Haye, 1741-1753, 6 vol. in-8°. Admirateur de la philosophie de Wolf, Formey employa tous ses efforts à la répandre; mais il écrivait avec trop peu d'agrément pour devenir populaire. « *La Belle Wolfienne,* dit M. Bartholmès, est une dame allemande, citoyenne de Berlin, ayant nom *Espérance,* qui, en se promenant sur les rives de la Sprée et dans les jardins de Charlottenbourg, disserte correctement sur les divers principes de la logique et de la morale, mais qui ne produit sur le lecteur d'autre impression que celle dont à la fin elle se trouve accablée elle-même, un profond ennui ! » — *Bibliothèque critique, ou mémoires pour servir à l'histoire littéraire ancienne et moderne;* Berlin, 1746, 3 parties, in-12; — *Histoire de l'Académie des Sciences de Berlin ;* Berlin, 1750, in-4°; — *Le Philosophe chrétien;* Leyde, 1750, in-8°. C'est un recueil des sermons de l'auteur, qui s'est proposé la conciliation des dogmes chrétiens avec la philosophie, de la foi avec la science; — *Mélanges philosophiques ;* Leyde, 1754, 2 vol. in-12; — *Éloges des Académiciens de Berlin et de divers autres Savants;* Paris, Berlin, 1757, 2 vol. in-12 : ces éloges sont au nombre de quarante-six; Fermey est resté bien au-dessous de Fontenelle, qu'il avait pris pour modèle; — *Abrégé de l'histoire de la Philosophie;* Amsterdam, 1760, in-8°; — *Choix des Mémoires et abrégé de l'Histoire de l'Académie de Berlin;* Berlin, 1761, 4 vol. in-12. « Dans ses *Mémoires,* dit M. Bartholmès, on sent un peu trop le prédicateur, et l'on retrouve le savant étendu mais superficiel. Dans ses discours, on rencontre une agréable variété, des mots souvent fins, quelquefois énergiques, mais surtout une singulière adresse à préconiser Frédéric. » — *Souvenirs d'un Citoyen;* Berlin, 1789, 2 vol. in-8°. Les *Mémoires de l'Académie de Berlin* contiennent encore un grand nombre d'éloges, de mémoires, de dissertations de Formey depuis 1746 jusqu'en 1793. Outre les publications périodiques dont il fut le fondateur ou le principal rédacteur, Formey travailla à l'*Encyclopédie française* et à l'*Encyclopédie d'Yverdun*, aux *Nouvelles littéraires*, au *Journal encyclopédique.*

Bartholmès, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse.* — Eug. et Em. Haag, *La France protestante.*

FORMEY (*Jean-Louis*), médecin allemand, fils du précédent, né à Berlin, en 1766, mort le 28 juin 1823. Il étudia d'abord au collége français, et se rendit ensuite à l'université de Halle. En 1788 il se fit recevoir docteur en médecine, puis il se rendit à Paris. C'était à l'époque de la révolution. Obligé de fuir la France, il passa en Suisse, d'où il vint en Autriche, dans l'intention de suivre à Vienne les cours de l'université de cette ville. A son retour à Berlin, il fut attaché au service médical de l'armée et chargé en particulier de l'organisation des ambulances. En 1794 il fit la campagne de Pologne en qualité de premier médecin d'état-major, et en 1796 il devint médecin ordinaire de Frédéric-Guillaume II. Après la mort de ce prince, Formey fut nommé membre du conseil supérieur de médecine et du comité de pharmacie. En 1798, il fut appelé à professer la médecine militaire au collége médico-chirurgical de Berlin, et plus tard on lui confia le cours de médecine générale. En 1803 il obtint le titre de médecin ordinaire de la colonie française, et l'année suivante il fut nommé médecin de l'état-major général. Revenu en Prusse après un voyage en France, où Louis Bonaparte l'avait appelé pour le consulter sur la santé de la reine Hortense, Formey fut un des trois députés envoyés par la ville de Berlin au vainqueur d'Iéna. Il fut aussi membre de plusieurs sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio sistens quædam circa systematis absorbentis pathologiam ;* Halle, 1788, in-8°; — *Versuch einer medicinischen Topographie von Berlin* (Essai d'une Topographie médicale de Berlin); Berlin, 1796, in-8°; — *Medicinische Ephemeriden von Berlin* (Éphémérides médicales de Berlin); Berlin, 1799, 1800; — *Ueber den gegenwaertigen Zustand der Medicin* (De l'État actuel de la Médecine); Berlin, 1809, in-8° ; — *Von der Wassersucht der Gehirnhoehlen* (De l'Hydrocéphale); Berlin, 1810; — *Allgemeine Betrachtungen ueber die Natur und die Behandlung der Kinderkrankheiten* (Observation sur la nature et le traitement des Maladies des Enfants); Berlin, 1811, in-8°; — *Vermischte medicinische Schriften* (Mélange d'écrits sur la Médecine); Berlin, 1821, in-8° ; — *Bemerkungen ueber den Kropf,* etc. (Remarques sur le Goître), etc.; Berlin, 1821, in-8° ; — *Biographie Selle's* (Biographie de Selle); Berlin, 1821, in-8°; — *Versuch einer Wuerdigung des Pulses* (Essai d'une Appréciation du Pouls); Berlin, 1823, in-8°. Formey a publié en outre les *Medicinische Miscellen* (Mélanges médicaux) de Roose; Francfort, 1804, in-4°, et il a contribué avec Klaproth à la publication de la *Pharmacopœa Borussica;* 1799-1812.

Eug. et Em. Haag, *La France protestante.* — Ersch et Grüber, *Allg. Enc.*

FORMI (*Pierre*), médecin et littérateur français, né à Nîmes, au commencement du dix-sep-

tième siècle, d'une famille protestante, et mort dans cette ville, le 5 juillet 1679. Après avoir fait de bonnes études à Montpellier, il exerça la médecine avec un grand succès dans sa ville natale. Quand Gustave-Adolphe visita le midi de la France, en 1631, il le prit pour médecin, et se fit accompagner par lui aux bains de La Mausson. On prétend même que, voulant conserver auprès de sa personne un homme dont il avait apprécié le mérite, il lui proposa de l'emmener en Suède, mais que Formi ne put se décider à quitter sa patrie. On a de lui : *De l'Adianton, ou cheveu de Vénus, contenant la description, les utilités et les diverses préparations galéniques et spagyriques de cette plante;* Montpellier, 1644, in-8° : ce traité, joint a celui *De l'Origine des Macreuses* d'André Graindorge, a été réimprimé par les soins de Buchoz, sous ce titre : *Traités très-rares concernant l'histoire naturelle;* Paris, 1780, in-12; — *Idée de la fièvre épidémique qui depuis le commencement de cette année a paru et continue à paraître à Nismes et aux lieux circonvoisins;* Nîmes, 1666, in-8°. Les recettes bizarres qu'il donne dans ce livre pour se préserver de la peste montrent combien on se faisait à cette époque de fausses notions des propriétés des corps; — *Vita Samuelis Petiti, professoris theologi in Academia Nemausensi;* Grenoble, 1673, in-8°; dédié à l'université d'Oxford; — *Florilegium heliconium, sive Musæ latinæ et gallicæ*, Arausione, 1674, in-12; en l'honneur de Gustave-Adolphe. Il laissa inédits : *L'Art de bien former les discours, enrichi d'une courte et claire suite d'exemples et d'une Histoire de l'homme et de ses divers états, naturel, moral et surnaturel, dans laquelle on fait voir l'anatomie de son corps et de toutes les parties qui le composent, avec la description de son âme, de ses facultés, de ses actions et de son innocence première, des malheurs du péché et de la félicité de la grâce.* Il devait dédier cette histoire, en la publiant, aux magistrats de Berne et de Zurich, en témoignage de reconnaissance pour la bienveillante hospitalité que ces cantons avaient accordée à ses ancêtres pendant les troubles religieux du seizième siècle.

Formi avait épousé la fille de Samuel Petit. De ce mariage il eut deux fils. L'un, *Pierre Formi*, prit le parti des armes. Il eu le bras droit emporté à la bataille de Lutzen. La croix de Saint-Louis fut la récompense de ses services. Il termina ses jours dans sa ville natale, où il s'était retiré. L'autre, *Jacques Formi*, fut médecin comme son père. Il fut membre de l'Académie de Nîmes. On dit qu'il était versé dans la connaissance des langues orientales et qu'il publia la traduction de divers opuscules de Maimonides avec des notes explicatives. Nous n'avons trouvé aucune indication précise de ces publications. A la révocation de l'édit de Nantes, il fit profession publique de catholicisme; mais en 1687 il passa à l'étranger. Les de[illegible] frères moururent sans laisser de postérité.

Michel Nicolas.

MM. Haag, *La France protestante.* — Ménard, *Hi[illegible] de Nismes.* — Michel Nicolas, *Hist. littéraire de Nîm[illegible]* t. I.

FORMONT (*Jean-Baptiste-Nicolas*), co[illegible] respondant et ami de Voltaire, né à Rouen, ve[illegible] la fin du dix-septième siècle, mort en novemb[illegible] 1758. Riche, spirituel et paresseux, Formo[illegible] qui aurait pu prétendre à la gloire littéraire, [illegible] contenta d'être un homme du monde, aimable, un bon juge des ouvrages des autres. Il fut l'a[illegible] de ses plus illustres contemporains, et il véc[illegible] dans l'intimité de Mme du Deffand et de Voltair[illegible] On a de lui quelques poésies légères recueilli[illegible] dans les *Œuvres* de Voltaire.

Voltaire, *Correspondance.*

FORMOSE, pape, mort le 4 avril 896. Il ét[illegible] évêque de Porto, lorsque le pape Jean VIII [illegible] dépossédа de ce siége, et l'exila, en lui défe[illegible] dant de revenir soit à Porto, soit à Rome, et [illegible] lui faisant promettre de se contenter de la con[illegible] munion laïque. Le pape Marin II releva Formo[illegible] de ses serments, et le rétablit sur son siége. L[illegible] papes Adrien III et Étienne VI le traitère[illegible] honorablement. Il fut élu pape le 21 septemb[illegible] 891. C'était la première fois qu'un évêque éta[illegible] transféré d'un autre siége à celui de Rom[illegible] Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvel[illegible] imposition des mains; il fut seulement intronis[illegible] Il eut d'abord à s'occuper de Photius et de s[illegible] adhérents. Il permit aux évêques ordonnés p[illegible] ce patriarche de garder leurs siéges, à la cond[illegible] tion qu'ils reconnaîtraient leur faute par écrit [illegible] en demanderaient pardon. Après la mort [illegible] Guido, le saint-père appela secrètement à Ron[illegible] le roi de la Germanie Arnoul, et le couronn[illegible] empereur en 895. Dans le serment que les R[illegible] mains prêtèrent à Arnoul, le pape fit insér[illegible] cette clause : « Sauf la foi due à Formose. » [illegible] s'entremit dans les affaires de la France, et r[illegible] commanda à Eudes de ne pas attaquer Charl[illegible] le Simple. Il mourut après avoir occupé penda[illegible] cinq ans le siége pontifical. Sa mémoire, anath[illegible] matisée par le pape Étienne VII (*voy.* ce nom[illegible] fut solennellement réhabilitée par Jean IX.

Baronius, *Annales ecclesiastici.* — Platina, *Vit[illegible] Pontificum.* — Artaud de Montor, *Hist. des souverain[illegible] Pontifes*, t. II.

FORMY (*Samuel*), chirurgien français, né [illegible] Montpellier, vivait dans la première partie d[illegible] dix-septième siècle. Il servit en qualité de ch[illegible] rurgien dans l'armée de Henri IV contre la Li[illegible] gue, et assista au siége de Paris en 1590. Aprè[illegible] la paix, il retourna dans sa patrie. On a de l[illegible] un traité qui, selon la *Biographie médicale* contient beaucoup de remarques critiques su[illegible] l'état de la chirurgie à l'époque où il vivait, [illegible] dans lequel on trouve encore des choses utiles malgré les progrès que l'art a faits depuis lors Cet ouvrage est intitulé : *Traité chirurgical de*

bandes, lacs, emplâtres, attelles et bandages; Montpellier, 1651, in-8°.

Éloy, *Dict. historique de la Médecine.* — *Biographie medicale.*

FORNARI (*Simon*), littérateur italien, né à Reggio (Calabre), au commencement du seizième siècle, mort en 1560. Son frère, l'abbé Fornari, avait écrit un commentaire sur l'Arioste. Ce travail s'étant perdu, Simon Fornari le recommença sur le même plan, et le publia sous le titre de *Sposizione sopra l'*Orlando furioso; Florence, 1549-1550, 2 vol. in-8°. On a encore de Fornari une *Vie de l'Arioste*, imprimée dans l'édition de l'*Orlando;* Venise, 1566, in-4°.

Toppi, *Biblioteca Napoletana.*

* **FORNARI** (*Giovanni-Battista*), sculpteur italien, né à Parme, travaillait dans cette ville dans la seconde moitié du seizième siècle. Parmi les sculptures, assez nombreuses, qu'il y a laissées, on remarque les deux élégants *bénitiers de Saint-Jean-Évangéliste*, surmontés des statuettes de marbre des deux saints Jean, et le *buste d'Octave Farnèse* sur son tombeau à l'église de la Steccata. E. B—n.

Bertoluzzi, *Nuovissimo Guida di Parma.*

FORNARI (*Maria-Victoria*), fondatrice italienne d'un ordre religieux, née à Gênes, en 1562, morte le 15 décembre 1617. Elle fut mariée à Angelo Strate, dont elle eut cinq enfants, trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des *Annonciades célestes.* Son ordre avait une centaine de maisons en Italie, en Allemagne, en France. Ses religieuses étaient habillées de blanc, avec un manteau bleu de ciel. C'est de ce costume qu'elles avaient pris le nom de *Célestes* ou *Celestines.*

P.-F. Amb. Spinola, *Vita Mariæ Vict. Fornari;* Gênes, 1640, in-4°. — P. Ferdin. Melzi, *Vita di Maria-Vitt. Fornari;* Lyon, 1631, in-8°.

* **FORNARI** (*Nicolo*), prélat italien, né à Rome, le 23 janvier 1788, mort le 15 juin 1854. Né d'une famille pauvre, il étudia avec ardeur, reçut les ordres, et se consacra à l'enseignement de la théologie; son mérite fut remarqué : le pape Grégoire XVI le fit entrer dans la carrière diplomatique, et lui confia la nonciature de Bruxelles. le nomma ensuite préfet de la congrégation des études, emploi qui correspond au ministère de l'instruction publique. Créé cardinal *in petto* dans le consistoire du 21 décembre 1846, Fornari ne fut proclamé que dans celui du 30 septembre 1850. Fornari fut pendant quelque temps nonce du pape à Paris, où il est mort. Guyot de Fère.

L'Univers, juin 1854.

* **FORNARINA** (La), belle Romaine que Raphael a immortalisée en la prenant pour modèle plastique de ses figures idéales, mais dont la vie est d'ailleurs presque entièrement inconnue, vivait au commencement du seizième siècle. Elle était fille d'un boulanger, qui demeurait au delà du Tibre, du côté de Sainte-Cécile. Il y avait dans sa maison un petit jardin entouré d'un mur peu élevé. C'est là que cette belle fille venait très-souvent prendre ses ébats; et comme la renommée de sa beauté s'était répandue et attirait la curiosité des jeunes gens, et surtout celle des disciples de l'art, qui vont en quête de la beauté, tous désiraient la voir. Un jour que la jeune fille, croyant n'être pas vue, se lavait les pieds dans l'eau du Tibre, Raphael vint à passer. L'artiste, s'étant haussé par-dessus le petit mur, vit la jeune fille, l'examina attentivement, la trouva très-belle et en devint aussitôt amoureux. Cette passion n'échappa point à Agostino Chigi, qui faisait alors travailler Raphael à la Farnésine; il fit en sorte que la Fornarina pût chaque jour tenir compagnie au peintre. Comme il arrive d'ordinaire aux amoureux de ne pouvoir tenir aucune conversation sans y mêler l'objet de leur affection, ainsi Raphael ne savait plus peindre s'il ne parlait de sa bien-aimée dans la langue divine de l'art. Il la peignit dans plusieurs de ses compositions : dans la grande fresque de l'Héliodore, dans celle du Parnasse au Vatican, sous les traits de Clio dans *Lo Spasimo di Cecilia*, et jusque dans son grand tableau de la *Transfiguration.* Il fit aussi son portrait à part dans un magnifique tableau sur bois qu'il envoya à Taddeo, son ami intime, à Florence. Ce portrait a péri ou a été emporté loin de l'Italie. La Tribune de Florence et la galerie du palais Barberini prétendent aussi posséder des portraits originaux de la Fornarina; mais les conjectures à ce sujet ont été combattues dans une *Lettre de Melchior Missirini à Renato Arrigoni* (Rome, 6 avril 1806). C. B.

Revue Britannique, t. XIX, année 1839. — J. Dumesnil; *Histoire des plus celèbres Amateurs italiens, et de leurs relations avec les artistes;* Paris, 1853, in-8°.

FORNARIS (*Fabricio*), auteur comique et acteur italien, né à Naples, vivait à la fin du seizième siècle. Il composa diverses pièces; une seule a été imprimée, l'*Angelica* (cinq actes, en prose); il en existe deux éditions : Paris, 1585, Venise, 1607, et une traduction française par L.-C. (peut-être Larivey, Champenois); Paris, 1599, in-12. On trouve dans cette comédie le rôle du capitaine espagnol *Cocodrillo*, fanfaron, hâbleur, lâche, type de ces *matamores* qui furent longtemps à la mode. Fornaris jouait lui-même ce personnage avec tant de succès que le nom lui en resta. Ben Johnson a reproduit les façons et le langage de Cocodrillo en la personne du capitaine *Bobadil*, dans une de ses meilleures pièces, *Every one in his humour.* Molière n'a pas dédaigné d'emprunter à l'*Angelica* quelques traits qu'il a placés dans *L'Étourdi.* G. B.

OEuvres de Molière, édition d'Aimé Martin, 1824, t. II, p. 103-105.

* **FORNASIERO** (*Zulian*), sculpteur vénitien, vivait à Padoue dans la première moitié du seizième siècle. Il termina en 1529 un des bas-reliefs de la chapelle de Saint-Antoine de Padoue, bas-relief commencé par Zuan Maria, sculpteur

padouan. Les parties traitées par Farnasiero sont très-supérieures à celles exécutées par son prédécesseur. E. B—N.

Paolo Faccio, *Nuovo Guida di Padovo.* — *La Basilica di S. Antonio di Padova;* 1852. — Ticozzi, *Dizionario.* — Cicognara, *Storia della Scultura.*

FORNER (*Juan-Pablo*), littérateur espagnol, né dans l'Estramadure, en 1756, mort en 1797, à Séville, où il remplissait des fonctions de magistrat. Homme de goût et critique judicieux, il combattit avec vigueur l'affectation et la monotonie où était tombée la poésie castillane, et il s'efforça dans ses vers de ramener ses contemporains à l'étude des modèles. Le temps lui manqua pour justifier toutes les espérances qu'il avait fait naître. Un écrit qu'il mit au jour à Madrid en 1786 (*Oracion apologetica por la España y su merito literario*) fit sensation. Il eut recours à divers pseudonymes, tels que *Tomé Cecial, Varas, Bartolo*, pour déguiser les traits qu'il lançait contre de méchants auteurs. Ses vers sont épars en partie dans la *Biblioteca selecta* publiée à Bordeaux en 1819 par Mendibil y Silvela et dans le 4e tome des *Poesias selectas* de Quintana. On a essayé de réunir ses œuvres complètes, mais le 1er volume seul a paru à Madrid, en 1843. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 294.

FORNERET (*Philippe*), prédicateur français, né à Beaune, le 29 janvier 1666, mort à Berlin, le 26 février 1736. Élevé dans le protestantisme et sorti de France en 1686, pour se soustraire à la persécution religieuse, Forneret fit ses études à Francfort-sur-l'Oder et à Lausanne. Après avoir été quelque temps pasteur de Cœpenick (Prusse), il fut nommé, en 1711, pasteur de l'église française de Berlin. Forneret était un bon prédicateur, bien que son manque de mémoire l'exposât quelquefois à rester court. Formey publia de lui dix-huit *Sermons;* Berlin, 1738, in-8°.

Eug. et Em. Haag, *France protestante.*

FORNIER ou **FOURNIER** (*Jehan*), littérateur français, né à Montauban, vivait en 1558. Il fit ses études à Toulouse, et se consacra à la culture des belles-lettres. On a de lui : *Épigrammes érotiques* (au nombre de deux-cent-une); Toulouse, in-8°; — *Chansons lyriques* (au nombre de dix-neuf); Toulouse, in-16; — *L'Uranie*, au très-chrétien roi de France Henri II, contenant dix-huit sonnets, auxquels est décrit l'horoscope de la nativité de ce grand roi, avec la figure d'icelle, qui fut l'an 1529, le dernier de mars, à six heures quinze minutes du matin, et autres figures servant à cette matière, plus *L'Uranomachie du Thoreau et du Capricorne*, auquel combat céleste le Thoreau et le Capricorne sont pris pour significateurs de deux graves princes, comme étant les signes ascendants, en leurs naissances; desquels le Thoreau est maison de Vénus et exaltation de la Lune : et le Capricorne est maison de Saturne et exaltation de Mars; et par le naturel mouvement des cieux se suivent en la forme que l'auteur décrit leurs figures colloquées au zodiaque; avec brièves *Annotations* sur les phénomènes d'icelle *Uranomachie;* Paris, 1555, in-8°; — les quinze premiers chants de *Roland furieux*, composés en tuscan par Loys Arioste, Ferrarois, traduits en stances françoises; Paris, Christophle Plantin, 1555, in-4°. Le curieux passage suivant, tiré du cinquième livre du *Roland furieux*, pourra donner une idée du talent de Fornier :

Tous animaux lesquels sont en la terre
Vivent en paix, et tranquille est leur fait;
Ou bien, s'ils ont débat et se font guerre,
A la femelle onc le masle n'en fait;
L'ourse avec l'ourse seure, par les bois erre;
Près du lion la lionne se plaît,
Avec le loup la louve est sans contrainte,
Et du taureau la vache n'a point crainte.
Quelle furie et peste tant infâme
Vient à troubler les hommes vicieux,
Qu'on oyt tousiours le mary et la femme
S'entrepincer de mots pernicieux?
S'égratigner d'outrage qui diffame,
Baigner de plaincts seulement, mais bien pire,
Souvent de sang les baigne leur folle ire, etc.;

Les Affections de divers Amants, livre contenant trente-six chapitres, traduit du grec de Partenius de Nicée, ancien auteur, en prose françoise : plus les *Narrations d'amour*, écrites par Plutarque, Paris et Lyon, 1555, in-8°; Paris, 1743, même format et précédé d'un *Mémoire* de Mercier de Saint-Léger dans la *Bibliothèque des Romans grecs*, Paris, 1797; — *Histoire des Guerres faites en plusieurs lieux de la France*, tant en la Guienne et Languedoc, contre les hérétiques, qu'ailleurs contre certains ennemis de la couronne; et de la conquête de la Terre Sainte; et de tout ce qui est advenu en France digne de mémoire, depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1311, auquel tous les templiers furent détruits; Toulouse, 1568, in-4°; — *Histoire de l'affliction de la ville de Montauban lorsqu'elle fut assaillie par plusieurs fois et longtemps assiégée des chevaliers et grands de France, l'an* 1562, poëme en trois livres, in-4°, resté manuscrit.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*, t. I, p. 497; IV, 416. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, IV, n° 17888.

FORNIER, **FORNERIUS**. *Voy.* FOURNIER.

FORNIER-FÉNEROLS (*Jacques-Marguerite-Étienne*), général français, né à Escoussent (Languedoc), le 28 décembre 1761, tué au combat de Golymin (Pologne), le 26 décembre 1806). Fils d'un capitaine au régiment de Navarre-infanterie, le jeune Fornier, sortant du collége de Sorèze, entra (1779) au régiment de Condé, qui devint plus tard 2e régiment de dragons. Le courage qu'il montra dans plusieurs circonstances et l'instruction qu'il avait reçue facilitant son avancement, il arriva rapidement (19 juillet 1795) au grade de chef de brigade, et enfin à celui de général de brigade le 20 août

1803. Les services importants qu'il rendit, tant à Hohenlinden, où il mit en déroute une colonne autrichienne qui menaçait de s'emparer d'un parc d'artillerie, qu'à Zurich, où il sauva le 2e régiment de chasseurs, lui méritèrent le grade d'officier de la Légion d'Honneur. Se trouvant à Golymin (Pologne) au moment où une lutte des plus sanglantes venait de s'engager entre l'armée ennemie et la division française commandée par le général Lassalle, Fornier tomba mortellement blessé d'un éclat d'obus, après avoir assuré la victoire aux Français. Le nom de ce général est gravé sur les tables de bronze du palais de Versailles. A. SAUZAY.

Archives de la guerre.

***FORNOVO** (*Giovanni-Battista*), habile architecte parmesan, du seizième siècle. Il donna les dessins d'une belle église de Parme, l'*Annunziata*, dont la première pierre fut posée par le duc Ottavio Farnèse, le 4 juin 1566. E. B—N.

Bertoluzzi, *Nuovissima Guida di Parma.*

FORREST (*Thomas*), navigateur anglais, mort vers 1802. Il entra fort jeune au service de la Compagnie des Indes, et par ses talents devint rapidement capitaine de vaisseau. Il coopéra beaucoup en 1772 à la création d'un comptoir anglais à Balambangan, île située au nord de Bornéo, par 7° 15' de lat. nord et 114° 43' de long. est. La fertilité du sol, les belles forêts qui l'ombrageaient, ses côtes faciles et poissonneuses en faisaient pour les Anglais un entrepôt heureusement choisi pour centraliser les relations avec les îles de la Sonde, les Moluques, les Philippines et la Nouvelle-Guinée ; mais les populations malaises environnantes étaient alors, comme aujourd'hui, hostiles à tout établissement européen. Forrest essaya de vaincre ces répugnances. Une ambassade du sultan de Mindanao venait d'arriver à Balambangan (1771) : dans son personnel se trouvait un nommé Ismael-Toan-Hadii, musulman intelligent, connaissant parfaitement, dans une grande étendue, les parages si dangereux de la Polynésie et parlant les divers dialectes des indigènes. Forrest s'attacha cet homme, et entreprit avec lui un voyage à la Nouvelle-Guinée. Il arma à cet effet un petit bâtiment, *Tartar*, de 10 tonneaux, manœuvrant à rames et à voiles. L'équipage fut composé de vingt-deux hommes, presque tous lascars, et le 9 novembre 1774 on mit à la voile en se dirigeant au sud-est. Chemin faisant, Forrest noua des relations avec divers souverains insulaires, entre autres avec le sultan de Batchian, île des Moluques, célèbre par ses mines d'or (1). Une tradition malaise plaçait dans cette île le berceau des princes moluques, issus d'un œuf de dragon. Quelques jours plus tard, Forrest toucha sur les rochers de corail qui entourent la petite île de Tomoghy. Il fut assez heureux pour pouvoir réparer ses avaries, gagna Véguiou, où il acheta deux *korokoros* (1), et visita les havres de Fofahak, Rawak et Piapis, tous offrant de bons mouillages et où il se procura du poisson, du sagou et des tortues. Il signala le fait, vérifié depuis par Dumont d'Urville, qu'un isthme étroit sépare le port de Fofahak d'une grande baie méridionale. Forrest faillit périr sur cette terre : « s'étant seul, rapporte Marsden, un peu trop écarté du rivage, il vit s'avancer vers lui une dizaine de sauvages armés, dont les dispositions hostiles n'étaient pas douteuses. La résistance eût été vaine : Forrest le comprit, et, tirant avec sang-froid une flûte qu'il avait dans sa poche, il l'ajusta, et se mit à jouer un air de gigue. Les sauvages, étonnés d'abord, puis charmés, jetèrent leurs armes et se mirent à danser; reculant alors en continuant de jouer, il regagna le lieu où l'attendaient ses marins. » Après avoir relevé Véguiou, Boni et Kabaréi, il prolongea sa route au nord-est. A vingt milles de Véguiou, il découvrit le groupe *Aïou* (0° 19' et 0° 41' lat. nord, 128° 21' et 129° 45' long. est), formé de petites îles et environné d'un rocher de corail de cinquante milles de circuit. Aïou-Baba, la plus importante et la plus méridionale de ces îles, a six kilomètres de circuit et cent soixante mètres d'élévation. Forrest y trouva plusieurs femmes enlevées aux Hollandais : il en témoigna sa surprise au *mondo* (2); ce chef lui répondit « qu'il s'inquiétait peu des Hollandais, parce qu'ils étaient bien loin, et que d'ailleurs quand les Européens demandaient comme satisfaction la tête d'un chef papou, on leur expédiait celle d'un esclave qu'on décapitait à cet effet ». Le 13 janvier 1775 Forrest aperçut la partie orientale de la Nouvelle-Guinée. Le 25 un choc sous-marin brisa l'un de ses navires; cependant le 27 il entra dans le havre de Doréi. Il y prit un certain nombre de plants de muscadier, dans l'intention de les repiquer dans les colonies anglaises. Il s'avança au sud jusqu'à Mysol; virant alors de cap, il se dirigea sur Mindanao, où il atterrit le 5 mai. Il y apprit qu'en son absence les Soulous avaient attaqué Balambangan et en avaient expulsé les Anglais, dont les débris s'étaient réfugiés à Bornéo. Il obtint alors du sultan de Mindanao la cession de l'île Bunwot dans la baie d'Illano (lat. nord 7° 10', long. est 122° 10'). Ce fut dans ces parages qu'il se sépara d'Ismael Toan-Hadji. Lui-même fit route pour Bornéo (8 janvier 1776), et arriva dans cette île le 10 février suivant. Il remit à la voile le 27, se rendit à Achem (13 mai), et essaya de gagner Calcutta; mais son navire percé par les vers et faisant eau, il fut obligé d'échouer sur la côte occidentale de Sumatra et de gagner Bencoulen par la voie de terre. Après un court séjour dans cette ville, il

(1) Batchian fut longtemps possédée par les Espagnols, qui y avaient bâti plusieurs forts. En 1610, ils en furent chassés par les Hollandais.

(1) Espèce de pirogue particulière aux habitants des Moluques.

(2) Le *mondo* est, avec le *sinagui* et le *kimalaya*, l'un des trois principaux chefs de cet archipel.

se rembarqua pour Calcutta, et de là pour l'Angleterre. En 1789, la Compagnie des Indes chargea Forrest d'explorer l'archipel Mergui, situé dans la partie orientale du golfe du Bengale (entre 7° et 14° de lat. nord et 94° à 96° de long. est). Il partit de Calcutta, et accomplit sa tâche avec un soin minutieux : il releva successivement les Muscos, Tavaï, Tenasserim, King-Island, les Torres, Mel, Susannah, Saint-Matthieu, les Seyer et Djonkseylon. Malgré l'étendue qu'occupe cet archipel et la fertilité de ses terres, les habitants, nommés *Tchalomés*, sont peu nombreux (400 environ); ils sont bouddhistes. Le détroit qui sépare les îles Mergui de la côte de l'Indo-Chine reçut le nom de *Forrest*. Ce navigateur constata dans ces parages l'existence d'une espèce particulière de loches de mer voisine du genre *onchidium*, et non dénommée jusque alors par les ichthyologues. De retour en Angleterre, il continua son service actif, et s'occupa de la publication de ses voyages. Il y consigna une foule d'observations nouvelles, et les enrichit de cartes et de figures dessinées par lui-même avec beaucoup de talent : la première relation fut publiée en 1779, à Londres, in-4°, et à Dublin, in-8°. Elle fut traduite assez inexactement en français par Demeunier, sous le titre de *Voyage de Balambangan à la Nouvelle-Guinée et aux Moluques, fait en* 1774, 1775 et 1776, et suivi d'un *Vocabulaire de la Langue de Mangindano*, Paris, 1780, in-4°, cartes et figures; un extrait en a été publié en allemand, Hambourg, 1782, in-8°. Forrest publia ensuite : *Voyage de Calcutta à l'archipel Mergui*, etc., suivi d'une *Notice des îles de Djonkseylon*, *de Poulo-Pinang, du port de Kedah*, et d'une *Relation de Célèbes;* Londres, 1792, in-4°, fig. et cartes; — *Traité des Moussons;* Londres, 1784, in-4°; Paris, Imp. royale, 1786, in-4°. Ce traité est le meilleur que l'on ait encore sur ce sujet, si controversé par les marins et les géographes.

C'est à tort que l'on a quelquefois confondu Thomas Forrest avec le capitaine *Autin* FORREST, qui fit naufrage le 1er mai 1806, sur le récif Sydney, situé au sud des îles de l'Amirauté, par 3° 20 de lat. sud et 144° 30' de long. est.

Alfred DE LACAZE.

Alexander Dalrymple, *Historical Collection of Voyages.* — Marsden, *History of Sumatra.* — Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque.* — Freycinet et Duperrey, *Voyage autour du Monde.* — Domeny de Rienzi, *Océanie*, dans l'*Univers pittoresque*, III, p. 316, 325 et 326.

FORSELL (*Charles* AF), statisticien suédois, né à Sköttorp, le 18 mars 1783, mort le 25 octobre 1848. En 1809 il entra dans la célèbre conjuration de cette époque; il fut employé ensuite par Adlersparre à diverses négociations, en particulier auprès du prince Chrétien-Auguste, dont il devint aussi l'aide de camp, quand ce prince fut désigné comme héritier du trône. Sur le désir exprimé par Chrétien-Auguste de voir dresser enfin une carte générale de la Suède, Forsell leva la carte de la Scandinavie sur l'éche de $\frac{1}{1000000}$, et l'acheva en 1817. Major dans corps des ingénieurs en 1810, il devint, à l'av nement de Bernadotte à la couronne, adjuda du nouveau roi, puis professeur de mathém tiques et de géographie du prince Oscar, aujou d'hui roi. Chargé en 1813 de porter d'importan dépêches de Gothembourg à Londres, il assi aussi aux batailles de Grossbeeren, Dennewitz Leipzig, ainsi qu'aux autres opérations de l'arm suédoise. A partir de 1817 il siégea dans toutes diètes du royaume. En 1819 il dressa le plan jonction de la navigation à vapeur entre Sto holm et Gothembourg, et entre la première ces deux villes et la Wetteravie (*Westerå* En 1824 Forsell fut nommé directeur général cadastre du royaume. Les travaux de Forsell la statistique le firent aussi connaître à l'étrang Ses principaux ouvrages sont : *Statistika T beller* (Tablettes statistiques); Stockholm, 18 — *Statistik öfver Sverige* (Statistique de Suède); Stockholm, 1834; — *Sockenstatist öfver Sverige;* Stockholm, 1834; — *Ante ningar af en resa till England* (Guide Voyageur en Angleterre); Stockholm, 1835; *Anteckningar och statistika upplyssnin öfver Sveringa* (Indications pour une statisti générale de la Suède); Stockholm, 1839.

Convers.-Lex.

FORSIUS (*Siegefried-Aronsen*), astrono et mathématicien suédois, natif de la provi du Nyland, mort en 1637. En 1603 il profes Upsal, puis il devint successivement prédicat à Stokholm et à Ekenäs. Des prédictions as logiques qu'il fit en 1619 amenèrent sa dest tion. Ses principaux ouvrages sont : un *Cal drier*, continué pendant neuf ans, en lan suédoise; — *Minerographia, seu de meta et fossilibus*, également en suédois.

Scheffer, *Suec. lit.* — Gezelius, *Biog. Lex.*

FORSKAL (1) (*Pehr*), naturaliste et vo geur suédois, né à Kalmar, dans le Smal (Suède), en 1736, mort à Djérim, le 11 ju 1763. Il fit ses études à Gœttingue, et il couronna par une thèse publiée sous ce tit *Dubia de principiis philosophiæ recentio* qui fut accueillie avec faveur. Un petit écrit, blié peu de temps après son retour en Suè *Pensées sur la liberté civile* (1759), lui al les bonnes dispositions de son gouvernem Ce fut alors, et pour se consoler de cette disgr qu'il se livra avec une nouvelle ardeur à l'ét des sciences naturelles que Linné lui avait aimer. Il y fit des progrès rapides, et mérita fection du maître, habile à reconnaître mérite partout où il se montrait. Une exp tion scientifique, ayant pour mission de vis l'Asie Mineure, l'Égypte et l'Yémen, avait

(1) Les auteurs varient d'une manière singulière sur thographe du nom de ce botaniste, écrit tour à Forskaal, Forskael et Forskahl; la manière suédois la seule admissible.

résolue par le roi de Danemark Frédéric V : Linné obtint que Forskål en ferait partie en qualité de naturaliste; il se réunit donc à ses compagnons, Von Haven pour les langues orientales, Cramer pour les sciences médicales, Braurenfeind pour le dessin, et Niebuhr pour les mathématiques, le seul de tous destiné à survivre, et ils partirent au commencement de janvier 1761. Linné, dans une lettre adressée à Ellis, le 6 novembre 1759, annonce en ces termes le voyage projeté, voyage dont les apprêts durèrent près de deux années : « Forskål est l'un de mes meilleurs disciples; récemment nommé professeur à Copenhague, il vient d'être envoyé en Arabie, aux dépens du roi de Danemark. Si Dieu nous le conserve, nous devons en attendre une foule de découvertes intéressantes. Il excelle particulièrement dans la connaissance des insectes, quoique de bien peu inférieur dans les autres branches de l'histoire naturelle. » Après une navigation pénible, l'expédition atteignit Marseille, et Forskål, après avoir dressé une liste de plus de 260 plantes recueillies sur la plage maritime de l'Estac, alla visiter Sauvages et le jardin de Montpellier. Ayant repris la mer, la commission scientifique gagna Malte, puis successivement Smyrne, Constantinople, Ténédos, Imbros, Rhodes, et débarqua enfin à Alexandrie. Pendant ce long trajet Forskål dressa une liste des poissons qui vivent dans les eaux de Malte, ainsi que celle des plantes, peu nombreuses, qui croissent dans cette île célèbre; il chercha à connaître le degré de salure des eaux de la mer et les causes de leur phosphorescence. Rosette et Le Caire ayant été explorés, l'expédition gagna Suez, et visita l'Arabie Heureuse, non sans courir de grands dangers; Tor, Djadda, Lahaja et plusieurs lieux, dont Forskål étudia soigneusement la constitution géologique, lui fournirent une foule de belles plantes; mais lorsque, pour en recueillir un plus grand nombre, il allait explorer le mont Sadder, il fut atteint de la peste, et mourut en peu de jours, à Djérim, dix-huit mois environ après avoir quitté le Danemark. Ce peu de temps lui avait suffi pour recueillir plus de 2,000 espèces de plantes, dont un quart absolument nouvelles, avec les noms vulgaires grecs, turcs et arabes. Niebuhr mit en ordre les papiers et collections de son compagnon, et, de retour en Danemark, il publia les deux ouvrages suivants : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium, quæ in itinere orientali observavit P. Forskål*; Copenhague, 1775, in-4°; — *Flora Ægyptiaco-Arabica, sive descriptiones plantarum quas per Ægyptum inferiorem et Arabiam Felicem detexit, illustravit Petrus Forskål. Post mortem auctoris edidit Carsten Niebuhr. Accedit tabula Arabiæ Felicis geographico-botanica*; Copenhague, 1775, in-4°. A cet ouvrage se trouvent jointes une florale de la plage d'Estac, près de Marseille, une florale de l'île de Malte, et une autre du littoral de Constantinople, des Dardanelles et de quelques îles de la mer Égée. Enfin, un an plus tard Niebuhr acheva de payer sa dette à son malheureux compagnon par des *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit C. Niebuhr*; Copenhague, 1776, in-4°. Linné a consacré à la mémoire de Forskål un genre de la famille des urticacées, le *forskalia*, ayant pour type le *caidbeja adhærens*, plante d'Égypte voisine du chanvre. A. F.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FORSTER, nom commun à plusieurs personnages allemands, que voici dans l'ordre chronologique :

FORSTER (*Jean*), hébraïsant allemand, né à Augsbourg, en 1495, et mort à Wittemberg, en 1556. Il embrassa avec ardeur les opinions de Luther et de Mélanchthon, et fut envoyé par Luther à Strasbourg, en 1535. La réforme avait fait de grands progrès dans cette ville, Forster y organisa l'église luthérienne; mais il ne sut pas garder l'esprit de modération nécessaire pour se maintenir au milieu d'une population attachée encore en grande partie au catholicisme, et en 1539 il fut obligé de quitter Strasbourg. Il se retira à Wittemberg, où il enseigna l'hébreu avec beaucoup d'éclat. Emporté par son zèle pour le protestantisme, il abandonna plus tard sa chaire, et parcourut en missionnaire les différentes contrées de l'Allemagne. Forster est auteur d'un *Dictionarium Hebraicum novum, ex sacris Bibliis depromptum*; Bâle, 1552, in-fol. Cet ouvrage, comme l'indique le titre, est composé uniquement avec les matériaux que la Bible fournit à la linguistique. Forster a dédaigné l'hébreu rabbinique, qui pourtant a bien son importance. Son dictionnaire a été regardé longtemps comme le meilleur, et il est encore estimé; mais il a perdu beaucoup de son importance depuis la publication des savants travaux de Gesenius et de plusieurs autres hébraïsants modernes. Al. B.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

FORSTER (*Valentin*), jurisconsulte allemand, né à Wittemberg, le 20 janvier 1530, mort le 28 octobre 1608. Fils d'un magistrat, il étudia à son tour le droit dans sa ville natale. En même temps il s'appliqua à la philosophie; il eut alors pour maîtres Luther, Mélanchthon, Eber. Il approfondit aussi les mathématiques, et lorsqu'il se rendit à Padoue, il se trouva assez versé dans cette science pour la professer. En France, où il fit ensuite un voyage, il se lia avec les plus renommés jurisconsultes de ce pays. C'était à l'époque des hostilités entre le roi de France Henri II et Philippe II d'Espagne. Forster s'enrôla momentanément dans l'armée espagnole. A son retour d'Espagne, Forster passa par Bourges, où il se fit recevoir docteur en droit. Puis il alla faire des cours sur la jurisprudence, d'abord à Ingolstadt, ensuite à Wittemberg. Sa réputation lui valut d'être ap-

pelé par le duc Eric de Brunswick aux fonctions d'administrateur supérieur à Minden, dans le pays de Hanovre. En 1569 il fut chargé par le landgrave Guillaume de Hesse de professer le droit à Marbourg. En 1580 il devint premier professeur de droit à Heidelberg, où ses cours eurent le plus grand succès. Des dissentiments religieux avec le gouvernement lui firent abandonner cette position, en 1583 ; il vint alors à Worms, où il donna des répétitions, puis à Helmstædt, où il fut professeur de droit jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Juris civilis Romani*, etc., Bâle, 1565 ; Cologne, 1594, in-fol. ; Mayence, 1607. Cet ouvrage, longtemps estimé, fit cependant accuser Forster de plagiat par plusieurs jurisconsultes, notamment par Thomasius ; — *De Jurisdictione Romana, a primordio urbis ;* Lyon, 1586, in-fol. (posthume) ; — un recueil de *Traités* sur diverses questions de droit ; Bâle, in-fol., et Francfort, 1565. Quelques-uns de ces traités avaient été publiés séparément. Les principaux sont : *De Pignoribus et Hypothecis ;* 1580, in-4° ; — *De Jurejurando ;* Heidelberg, 1581, in-4°.

Henri Dœring, dans Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FORSTER (*Valentin-Guillaume*), fils du précédent, jurisconsulte allemand, né à Marbourg, le 28 août 1574, mort le 23 octobre 1620. Il professa le droit à Wittemberg, et fut assesseur à l'échevinat de cette ville. On a de lui : *Tractatio Justinianea ;* — *Paratitla in Pandectas ;* — *De Jure canonico*, etc. ; — *De Juris Interpretatione Libri II ;* — *De Nuptiis ;* — *De Donationibus ;* — *De Substitutionibus ;* — *Solonis Leges latine, cum notis.*

Witte, *Diar. biog.*

FORSTER (*Froben*), philosophe et philanthrope allemand, né à Kœnigsfeld, le 30 avril 1709, mort le 11 octobre 1791. Il fit ses premières études à Freisingue et à Ingolstadt ; à dix-huit ans il se rendit à Ratisbonne, où il entra en 1728 dans l'ordre de Saint-Benoît. On lui donna alors le nom de *Froben*. Il se fit consacrer prêtre en 1733, et la même année il fut chargé de professer la philosophie dans le monastère de Saint-Emmeran. Le succès de ses leçons fut tel qu'on lui confia la chaire de philosophie à Salzbourg. Il y fit des cours qui soulevèrent maintes controverses ; on l'accusa même d'innovation, tandis qu'il était animé d'un ardent amour de la vérité. Rappelé dans son chapitre, il continua de traiter les matières philosophiques avec une telle distinction qu'il s'acquit l'amitié de plusieurs personnages importants, parmi lesquels le cardinal Quirini. Il s'éleva aussi dans la hiérarchie. A dater de 1750 il devint successivement prieur, bibliothécaire, enfin abbé de Saint-Emmeran, dont il fit un foyer de lumières et de bienfaisance, car il était aussi charitable qu'éclairé. On a de lui : *Quid est veritas ?* etc. ; Salzbourg, 1745, in-4° ; — *Methodus inveniendi veritatem per meditationem, breviter exposita ;* ibid., 1746, in-4° ; — *Meditatio philosophica de mundo m chanico et optimo secundum systema Lei nitio-Wolfianum ;* ibid., 1747, in-4° ; — *Scripturæ Sacræ vulgata editione ;* 174 in-4° ; — *Systema primorum Principioru breviter expositum ;* 1749, in-4° ; — *Be Flacci Albini, seu Alcuini, abbatis Car Magni, regis ac imperatoris magistri, Ope post primam editionem a viro clar. D. Andr Quercetano curatam, de novo collecta*, et Ratisbonne, 1777, in-fol.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FORSTER (*Nathaniel*), théologien et pl lologue anglais, né le 3 février 1717, à Sta combe (comté de Devon), mort le 20 octol 1757. Forster suivit la carrière ecclésiastiq et mérita d'être admis, deux ans avant mort, dans la Société royale de Londres. était profondément versé dans les lettres gr ques et latines, et n'était pas moins fort hébreu. Il joignait à une vaste érudition esprit de critique très-remarquable. Il a lai les travaux suivants : *Reflections on the n tural antiquity of government art a sciences in Egypt ;* Oxford, 1743, ouvrage tr bon pour l'époque où il fut composé, mais a beaucoup moins d'importance depuis les é des modernes, qui ont si puissamment contri à nous faire connaître l'antique pays des Ph raons ; — *Platonis Dialogi quinque, recens et notis illustrati ;* Oxford, 1745. Les ci dialogues compris dans ce recueil sont l *Amoureux* d'Eutyphron, l'*Apologie de Socra* le *Criton*, le *Phédon*. Ce travail se recomman à la fois par la pureté du texte grec et par les servations lumineuses de l'auteur ; — *Appen Liviana continens ; : 1° selectas codic manuscript. et editionum antiquarum lect nes, præcipuas variorum emendationes supplementa lacunarum in iis Titii Li qui supersunt libris ; — Freinshemii Supp mentorum Libros X, in locum decadis cundæ Livianæ deperditæ ;* Oxford, 17 Forster composa cet ouvrage avec la collabo tion d'un de ses savants collègues au collége Christ ; — *Popery destructive of the e dence of Christianity*, sermon ; Oxford, 17 — *A Dissertation upon the account suppo to have been given of Jesus-Christ by Jo phus ;* Oxford, 1749. On a regardé cette d sertation, qui tend à démontrer que ce pass peut être considéré comme authentique, com un des meilleurs morceaux de critique du d huitième siècle ; — *Biblia hebraica sine pu tis ;* Oxford, 1750, 2 vol. in-4°. Alex. B.

Biog. Brit. — Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

FORSTER (*Jean-Reinhold*), naturaliste voyageur allemand, né à Dirschau, le 22 oc bre 1729, mort le 12 janvier 1794. Il fit ses p mières études à Marienwerder, d'où il pa au gymnase Joachim de Berlin. En 1748 il rendit à l'université de Halle, avec l'intent

d'y suivre les cours de médecine ; mais la médiocrité de ses ressources entravait cette vocation, contrariée d'ailleurs par son père, qui donnait la préférence au droit; il se décida alors pour la théologie. En 1751 il quitta Halle, se rendit à Dantzig, et deux ans plus tard il devint prédicateur à Vassenhof. Toutefois la théologie occupa dans ses travaux moins de place que l'histoire naturelle. Les circonstances développèrent en lui un goût jusque alors latent, celui des voyages. L'envoyé russe à Dantzig, Rehbinder, lui ayant proposé d'entrer au service de son gouvernement et de visiter les colonies fondées dans la Russie méridionale par Catherine II, Forster se rendit, le 5 mars 1765, à Kœnigsberg, d'où, en passant par Memel et Riga, il arriva à Pétersbourg. Il y prit ses instructions, et vint par Moscou à Saratow. Il s'acquitta fidèlement de sa mission, vit et étudia avec soin les hommes et les choses, et dressa du tout une relation exacte, qu'il remit au comte Orloff, à son retour de Constantinople. Ce voyage, pour lequel Forster renonça à ses fonctions, lui rapporta plus de savoir que d'argent; le gouvernement russe ne s'empressa guère de l'indemniser, et Forster dut se rendre en Angleterre pour s'y créer des ressources avec ses connaissances scientifiques et littéraires. Il accepta à Warrington, dans le Lancashire, une chaire de professeur d'histoire naturelle, de langues française et allemande. Il crut pouvoir alors faire venir sa femme et ses enfants; mais de nouvelles difficultés surgirent : Forster ne s'entendit pas avec ses collègues; il envoya sa démission, et se contenta de donner des leçons particulières et d'entreprendre des traductions. En 1772, il accompagna le capitaine Cook (*voy.* ce nom), en son second voyage dans la mer du Sud. Forster partait en qualité de naturaliste de l'expédition, aux appointements de 4,000 fr. affectés à ce titre par le parlement. Il emmena avec lui son fils, âgé de dix-sept ans. Les voyageurs quittèrent Londres le 26 juin 1772; arrivés à Plymouth, ils s'embarquèrent le 11 juillet, à bord du vaisseau *La Résolution*. Ce voyage, qui dura trois ans, fut marqué par des incidents assez désagréables pour Forster : il s'accordait peu avec les autres passagers, et Cook lui-même semblait tenir en mince estime les explorations scientifiques de son compagnon de voyage. A son retour en Angleterre, Forster ne rencontra pas chez les ministres, tels que lord Sandwich, l'accueil encourageant auquel il aurait eu droit de s'attendre. Peut-être y voyait-on d'un œil jaloux les découvertes scientifiques opérées par un étranger. Il espéra en vain que le gouvernement se chargerait de l'impression de l'histoire de ce voyage, et dut se contenter d'en constater dans un ouvrage spécial les résultats botaniques; il en fit autant pour la géographie physique et l'histoire naturelle et ethnographique des pays qu'il avait parcourus. Ces ouvrages, d'une si grande valeur scientifique, rapportèrent peu à leur auteur. Bientôt il se trouva tellement endetté, qu'il fut emprisonné sur la demande de ses créanciers. Les regards de sa famille malheureuse se tournèrent alors vers la première patrie, où l'on avait suivi avec intérêt toutes les péripéties du voyage de Forster. Son fils, qui fut l'historien de l'expédition, se rendit par Paris (1777) en Hollande et en Allemagne. Il atteignit son but : les princes allemands, les loges maçonniques se cotisèrent, firent des collectes, et Jean-Reinhold Forster fut rendu à la liberté et reçut le titre de docteur en droit à l'université d'Oxford. Son fils lui fit obtenir à Halle la chaire de professeur titulaire d'histoire naturelle et de minéralogie. En juillet 1780 Forster se rendit dans cette ville avec sa famille. Il y fut attaché à la faculté et nommé directeur du jardin botanique. Ses cours attirèrent d'abord une affluence considérable; mais dès les premiers jours Forster adopta vis-à-vis de ses auditeurs un si rude langage que la désertion fut presque immédiatement générale. Il ne vécut pas en meilleure harmonie avec ses collègues, et les francs-maçons qui le reçurent durent bientôt, à cause de ses exigences, le traiter avec une froideur telle qu'à partir de 1792 il renonça à se présenter parmi eux. Au milieu de cet abandon universel, il trouva son salut dans ses travaux intellectuels, qu'il appliqua aux branches les plus diverses, mais particulièrement aux sciences naturelles. Sous les formes âpres qui lui firent un tort si considérable, Forster cachait un caractère loyal et souvent compatissant. « C'est un bien savant homme, disait de lui le grand Frédéric; mais jamais je ne vis un plus grossier personnage. » Il possédait dix-sept langues; mais il aimait par-dessus tout les anciens; Horace le charmait particulièrement, et ce poëte fut son inséparable compagnon de voyage. On a de lui : *Characteres generum plantarum quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis* 1772-1775, *Jo.-R.-F. et Georg. Forster;* Londres, 1776, in-4°, avec gravures. — *Liber singularis de Bysso antiquorum;* 1776; — *Observations made during a voyage round the world on physical geography, natural history and ethic philosophy;* Londres, 1779, in-4°; — *Zoologiæ Indicæ rarioris Spicilegium;* 1781; — *Tableau de l'Angleterre pour l'année* 1780, *continué par l'éditeur jusqu'à l'année* 1783, et en allemand; Dessau, 1784. Cet ouvrage, écrit pour Frédéric II, fut à peine remarqué par ce souverain; — *Enchiridion Historiæ naturali inserviens, quo termini et delineationes ad avium, piscium, insectorum et plantarum adumbrationes intelligendas et concinnandas secundum methodum systematis Lynnæani continentur;* 1788; — *Onomatologia nova systematis oryctognosiæ vocabulis latinis expressa;* 1795; — *Beobachtungen und*

Wahrheiten, etc. (Observations et vérités sur la théorie de la terre); Berlin, 1798. Forster collabora aussi à plusieurs ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse, entre autres : *Geschichte der Entdeckungen und Schifffahrten im Norden* (Histoire des Découvertes et des entreprises maritimes dans le Nord); Francfort, 1784. V. R.

Georges Forster, *A Voyage round the world in His Britannic Majesty's sloop* Resolution, *commanded by capt. James Cook*; Londres, 1777. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FORSTER (*Jean-Georges-Adam*), fils aîné du précédent, voyageur et naturaliste allemand, né à Vassenhof, le 27 novembre 1754, mort à Paris, le 12 février 1794. Il commença ses études sous la direction de son père, et les continua quelque temps à l'école Saint-Pierre de Saint-Pétersbourg. Neuf mois plus tard il suivit son père en Angleterre, où il le seconda dans les traductions qu'il faisait pour vivre, et donna des leçons de français dans quelques maisons d'éducation. Venu ensuite à Londres, il traduisit en anglais les voyages de Bougainville. Au mois de juillet 1772, il mit à la voile avec son père, qui venait d'accepter la proposition d'accompagner Cook, en route pour les régions polaires du Sud. Tout jeune encore, il fut cependant soumis à mainte épreuve, son père, dont le caractère était irascible, se trouvant souvent aux prises avec le chef de l'expédition. Revenu en Angleterre, le jeune Forster éluda la disposition en vertu de laquelle il était interdit à Jean-Reinhold Forster de publier la relation du voyage. Cette interdiction ne pouvait l'atteindre. En conséquence, il fit paraître sous son nom l'ouvrage intitulé : *A Voyage round the world in His Britannic Majesty's sloop* Resolution, *commanded by capt. James Cook*; *during the years* 1772, 1773, 1774 *and* 1775; Londres, 1777, 2 vol. in-4°. Il publia ensuite une traduction allemande de cette relation, avec additions, d'après le journal de Cook; Berlin, 1779, in-8°. Cette publication, dans laquelle l'auteur développait des pensées et des sentiments supérieurs à son âge, n'apporta qu'un allégement momentané aux souffrances de la famille. Georges Forster songea alors à chercher ailleurs qu'en Angleterre des ressources suffisantes. Au mois d'octobre 1777, il se rendit en France, où il connut Buffon et Franklin; mais ses relations dans ce pays ne paraissent pas s'être étendues plus loin. Ayant appris alors que son père venait d'être emprisonné pour dettes, il passa par la Hollande en Allemagne, où il espérait, avec raison, trouver des secours. Il fut bien accueilli par le landgrave de Hesse, par le duc Ferdinand de Brunswick, enfin par le prince de Dessau, et accepta une place de professeur au gymnase Carolin de Cassel. Son père et sa famille se trouvaient alors dans une telle pénurie que pour leur venir en aide il dut continuer de faire des traductions. C'est de cette époque que date la continuation de sa traduction de l'*Histoire* *turelle* de Buffon entreprise par Martini. Il trouvait d'ailleurs soutenu par de précieu amitiés, celles de Dohm, de Jean de Müller, Soemmering, de Tiedemann, enfin de Jac Malheureusement ses travaux furent troub pendant quelque temps par une certaine exa tion philosophique ou religieuse. Cette situat ne dura pas; Forster était un trop bon es pour compromettre ainsi son avenir. Il cepta donc les fonctions de professeur d'h toire naturelle à l'université de Wilna, lui offraient le roi de Pologne et le prince chel Poniatowski. Avant de se rendre à sa d tination, il visita plusieurs villes importan entre autres Prague, Vienne et Varsovie. L' pereur Joseph II, qui le reçut en audience pa culière, sembla vouloir le détourner de se ren à Wilna. « Si vous tenez à travailler, dit-i Forster, ce n'est pas en Pologne que vous trouverez les moyens. Les Polonais sont peuple vaniteux et borné. En entrant dans pays, il est bon d'aviser à la manière d'en sor — Sire, répondit Forster, je ne désire qu' chose: travailler à mon aise. — Alors, répli l'empereur, vous vous en retournerez bientôt La prévision de Joseph II se réalisa en par Forster, qui tenait tant à se livrer à ses occu tions studieuses, rencontra de nombreuses d cultés. Cependant il se fit recevoir docteur médecine à la faculté de Halle, puis il épo Thérèse, fille de son ami Heyne. Au mois d'a 1787, il quitta la Pologne pour aller pren part, sous les conditions les plus avantageus à un voyage de découvertes ordonné par l'im ratrice de Russie. Mais la guerre de Turq qui survint alors fit avorter ce projet et en mê temps les espérances de Forster. Il vint al à Mayence, où, grâce à Jean de Müller, il ob un modeste emploi de bibliothécaire; en mê temps il s'occupa de divers travaux, et parti lièrement de traductions. Un voyage de t mois, qu'il fit ensuite avec Alexandre de H boldt, lui fournit l'occasion de composer un vrage qui lui assure un rang honorable pa les bons écrivains allemands. A son retou Mayence, au mois de juillet 1790, il reprit traductions, tout en s'occupant de la publicat de l'œuvre que lui avaient inspirée ses voyag Dès lors aussi il s'occupa de matières pol ques. A l'époque où Custine fit son entrée d Mayence à la tête de l'armée française, For fut l'objet de la confiance du général répu cain : il avait compris l'impossibilité de dem rer fidèle à une cause qui s'était abandonnée e même, celle de l'électeur, qui « avait fui, dit avec la caisse des orphelins; celle de la blesse, qui, ayant mis en sûreté tout ce qu' possédait, demandait à la bourgeoisie de se crifier; enfin, celle du clergé, qui s'était re odieux à la population. » Ce langage lui attir haine des classes privilégiées, qui mirent sa têt

prix. La ville de Mayence chargea Forster de porter à la Convention nationale de Paris le vœu formulé par les Mayençais d'être incorporés à la nation française. En même temps il espérait être nommé député de Mayence; mais la retraite de Custine et les événements qui suivirent déjouèrent toutes ses espérances, et il dut rester à Paris, où il mourut. Outre la relation de son voyage avec le capitaine Cook, on a de lui : *Reply to M. Wales's on M. Forster's Account of capt. Cook's last Voyage;* Londres, 1778, in-4°; — *Geschichte und Beschreibung des Brodbaums* (Histoire et description de l'Arbre à Pain); Cassel, 1784, in-4°; en français, Cassel, 1784; — *Dissertatio botanico-medica de plantis esculentis insularum Oceani australis;* Halle, 1785, in-8°; — *Florulæ insularum australium Prodromus;* Gœttingue, 1786, in-8°; — *Kleine Schriften*, etc. (Mélanges, etc.); Leipzig, 1789-1797, in-8°, en 6 parties; les cinq dernières ont été publiées par Huber, après la mort de Forster; — *Ansichten vom Niederrhein, von Brabant, Flandern, Holland, England und Frankreich, im April, May und Junius* 1790 (Vues du bas Rhin, du Brabant, de Flandre, de Hollande, d'Angleterre et de France aux mois d'avril, mai et juin 1790); Berlin, 1791-1794, 3 vol. in-8°; trad. en français par Ch. Pougens, Paris, 1795, 3 vol., in-8°. Forster a pris part aux traductions anglaises de Lamonosof, d'Osbeck, de Kalm et de Bossu, publiées par son père. Il a lui-même traduit en allemand de nombreux ouvrages, parmi lesquels : La *Lettre* de Morozzo à Macquer sur *la décomposition des acides carbonique et nitrique;* Stendal, 1784, in-8°; — La *Relation du troisième voyage de Cook;* Berlin, 1787-1788, 2 vol. in-4°. Il a publié en outre de nombreux mémoires dans plusieurs recueils. V. R.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Biographie médicale.* — Jean-Reinhold Forster, dans les *Annal. der Philos.* de Jacobs. — A. et W. Schlegel, *Charakteristiken und Kritiken*, I.

FORSTER (*Georges*), voyageur anglais, mort à Allahabad, en 1792. Employé au civil par la compagnie des Indes orientales à Calcutta, il fit, de 1782 à 1784, un long et périlleux voyage à travers l'Inde septentrionale et la Perse. Il parlait l'indou avec une pureté et une facilité peu communes; le persan lui était également familier; il avait aussi fait quelques progrès dans le sanscrit, mais il se servait plus particulièrement de l'idiome usité chez les Mahrattes. Doué de tous ces avantages, et déguisé en négociant musulman, il entreprit son expédition. Du Bengale, il entra dans le Cachemyr et en Perse, et il arriva en Angleterre (1784), après avoir traversé la Russie. En 1785, Forster publia à Londres un ouvrage sur la mythologie et les mœurs des Indous; puis il repartit pour Calcutta, où il fit paraître, en 1790, la relation de son voyage sous ce titre : *A Journey from Bengal to England*, édition fort rare, qui fut réimprimée avec la suite de la relation à Londres, et dont on a une traduction en français, avec des additions importantes, par Langlès; Paris, 1802, 3 vol. in-8°. On ignore à qui est due la publication de la suite de l'ouvrage original, en 1798; car Forster était mort en 1792, à Allahabad, pendant un voyage qu'il faisait pour entamer des négociations avec le chef des Mahrattes. Les informations prises par ce voyageur étaient plutôt le résultat de ses recherches locales et de ses observations que de la lecture. Aussi faut-il se défier de ses considérations historiques; mais lorsqu'il rapporte ce qu'il a vu, on peut avoir toute confiance dans ses récits.

Conversat.-Lexik. — Ersch et Gruber, *Allg. Eucycl.*

* **FORSTER** (*Thomas-Ignace-Marie*), naturaliste, astronome et mécanicien anglais, né à Londres, le 9 novembre 1789. Il passa une partie de sa première jeunesse à la résidence de son aïeul, à Walthamstow. De bonne heure il manifesta un vif penchant pour les sciences naturelles, qu'il commença d'étudier sérieusement à l'âge de seize ans; dès lors aussi il commença la série de ses publications; les premières en date sont le *Liber rerum naturalium* et le *Journal of the Weather* (1805), continués l'un et l'autre depuis cette époque. Forster reçut en même temps de son oncle Benjamin les premières notions d'astronomie, de mécanique et d'aérostatique, puis il apprit les langues, et s'occupa de phrénologie. En 1808 il écrivit un ouvrage sur les hirondelles; en 1811 il s'occupa d'astronomie à propos de la comète de cette année. Une maladie, dont il avait été atteint l'année précédente, lui fit faire au sujet de l'influence de l'atmosphère sur la santé des observations qu'il consigna dans le *Philosophical Magazine*, et qui amenèrent entre lui et Arago une vive polémique. En 1812, dans une brochure sur l'influence des spiritueux sur l'homme, Forster émit une doctrine qui ne fut pas moins controversée que ses opinions sur l'action atmosphérique. Comme Rousseau l'avait soutenu avant lui, il prétendit que l'homme n'était pas né carnivore. Il appuya cette thèse non-seulement sur ce qu'il avait lu, mais encore sur sa propre expérience. Jusque alors Forster avait étudié dans la maison paternelle : il obtint enfin de son père d'aller compléter ses connaissances au collége Corpus-Christi de l'université de Cambridge. Il y prit ses degrés. Pour se conformer à la volonté paternelle, il étudia les lois, auxquelles il préféra bientôt la médecine, qu'il abandonna ensuite également pour s'adonner uniquement aux sciences. Il fit imprimer alors une édition d'Aratus, sous le titre grec de Ἀράτου Διοσημεῖα, *notis et collatione scriptorum illustrata;* Londres, 1813, in-8°. Quelques notes dont il était peu satisfait le portèrent ensuite à brûler une partie de ce travail. Il résulta de ce sacrifice que le livre devint assez rare. Obligé de suspendre ses travaux par suite d'une blessure à la main gauche reçue en faisant une expérience, Forster se rendit

à Oxford en 1813. A son retour au collége, il composa une ode grecque commençant par ces mots : « Τί μὴ νῦν φεύγεις Μάρια. » C'est en 1814, pendant un voyage dans la principauté de Galles, qu'en franchissant les collines du pays, Forster se livra à ses premières expériences relatives à l'effet de l'air raréfié sur les oreilles.

Dans un voyage à Londres, Forster étudia, avec Spurzheim, qu'il y connut, l'anatomie et la physiologie du cerveau. Il suivit à Édimbourg le célèbre phrénologiste, qu'il seconda dans la propagation de la nouvelle doctrine. Ainsi que cela lui arrivait habituellement en étudiant une science, il composa à son tour sur ce sujet un écrit, lu en mars 1816, et ayant pour titre *Mémoire sur l'anatomie comparée du cerveau.* Une excursion dans les Highlands d'Écosse lui inspira des observations météorologiques qu'il publia dans le *Philosophical Magazine,* et qui furent suivies d'ouvrages divers sur l'influence de l'air dans les maladies périodiques et d'une édition annotée de Catulle.

Le 3 juillet 1819, à onze heures du soir, il découvrit dans la région du nord une comète, aperçue dans la même nuit à l'Observatoire de Greenwich. Dans la même année, il visita la Flandre, la Belgique, la Suisse et Paris; puis il consigna dans le *Philosophical Magazine* ses observations sur la variété dans le pouvoir dispersif de l'atmosphère et sur les couleurs des étoiles. Presque en même temps il publia un calendrier perpétuel de tous les phénomènes de l'année. Élu membre de la Société des Astronomes de Londres, Forster se retira sur son domaine à Hartwell, où il revint à la botanique, tout en continuant ses travaux astronomiques, et publia de nouveaux ouvrages, particulièrement sur cette dernière science. En 1827, il se rendit à Aix-la-Chapelle et à Spa, où il signala des traces de tremblements de terre. En 1833 il vint à Bruxelles, et en 1834 il voyagea en Italie et dans le midi de l'Europe. Une brochure intitulée *Ontophilos,* dans laquelle il prétend que les animaux ont une âme immortelle, lui attira d'assez violentes attaques de la part du clergé, qui l'accusa en particulier d'avoir voulu introduire les doctrines indiennes dans une université chrétienne. Forster répliqua par une nouvelle brochure en s'autorisant de l'opinion de quelques Pères de l'Église ou prélats, tels que Tertullien, Origène, Bellarmin. Parmi ces travaux Forster trouvait le temps de faire de la poésie; une pastorale fut le résultat de ses loisirs poétiques. Retiré plus tard en Flandre, il se livra avec une ardeur nouvelle à la culture de la botanique. Forster fut nommé membre de la Faculté de Médecine de Cambridge, membre de la Société de Linné à Londres, enfin correspondant de l'Académie des Sciences naturelles à Philadelphie. Les principaux ouvrages d'Ignace-Thomas Forster sont : *Researches about atmospheric Phenomena;* Londres, 1812; — *Reflections on spirituous liquors;* Londres, 1812, in-8°; — *Catulli Carmina, cum notis* 1816, in-12; — *Observations on the casua and periodical Influence of the Atmospher in Diseases;* Londres, 1817, in-8°; — *Perennial Calendar;* Londres, 1824, in-8°; — *Pocke Encyclopædia for shepherds, mariners an husbandmen;* Londres, 1826; — *Circle o Seasons and Key to the Almanack and Calendar;* Londres, 1828; — *Somatopsychologia or body, life and mind;* in-8°; — *Origina Letters of Locke, Shaftesbury and Algerno Sidney, with a metaphysical Preface;* Londres, 1830; — *Essay on the atmospherica Origin of epidemic Diseases;* 1830; — *Aeria land Alpine Voyages;* — *Medicina simplex or the pilgrims Waybook, being a popula guide to a healthy life and happy old age* 1830; — *Beobachtungen ueber den Einflus des Luftdruckes auf das Gehoer,* etc. (Observations sur l'influence de l'air sur l'ouïe); Francfort, 1835; — *Cambridge, Nugæ;* 1836; — *Observations sur l'influence des comètes, e réponse à M. Arago;* 1836; — *Philozoia, o reflections on the condition of the anima kingdom;* 1839; — *Pan, a pastoral;* 1840 — *Philosophia Musarum;* Bruges, 1842; — *Harmonia Musarum;* 1844; — *Biographica Sketches of Dr Forster.* — *Sonate,* 1851.

Conversat. Lex.

* FORSTER (*François*), graveur en taille douce, naturalisé Français, né au Locle, principauté de Neuchâtel, en Suisse, le 22 août 179 Il vint à Paris vers la fin de l'année 1805, f ses études de graveur dans l'atelier de P.-J. Langlois, et suivit en même temps les cours d l'École des Beaux-Arts, où il obtint d'abord un seconde médaille, puis une première. En 180 au concours des grands prix de gravure, il reçu le deuxième prix; enfin, en 1814, il remporta premier grand prix. Le roi de Prusse étant Paris et apprenant que le jeune Forster était n dans un pays dont il avait été et redevena souverain, lui adressa une médaille d'or et l gratifia d'une pension annuelle de 1500 franc pour deux années. Ce graveur a donné le œuvres suivantes : un grand nombre de planche pour d'importantes collections, notamment pou le *Musée Napoléon,* de Robillard-Péronville; — pour le *Musée Royal;* — pour la *Galerie d Florence;* — pour l'*Iconographie grecque e romaine,* etc.; les sujets ci-après : *Aurore e Céphale,* d'après Guérin; — *Enée et Didon* d'après le même; — *François Ier et Charles Quint,* d'après Gros; — *Sainte Cécile,* d'aprè Delaroche; — *La Vierge au bas-relief,* d'aprè Léonard de Vinci; — *La Vierge de la maiso d'Orléans,* d'après Raphael; — *Les troi Grâces,* d'après le même; — *La Vierge de l Légende,* d'après le même; — *Le Christ sur l croix,* d'après Sébastien del Piombo, de mêm grandeur que le tableau original; — les *por traits* du *roi de Bavière,* d'après Streler; —

du *roi de Prusse*, d'après Gérard ; — *du baron de Humboldt*, d'après Steuben ; — *d'Albert Durer*, d'après ce peintre lui-même ; — *De Henri IV*, d'après Porbus ; — *De Raphael*, d'après ce peintre ; — un *Portrait en pied de Wellington*, d'après Gérard ; — le *Portrait de Victoria* 1re, *reine d'Angleterre*, d'après F. Winterhalter ; — ceux de *Millin*, de *Rabelais*, etc. M. Forster a reçu pour récompenses : une médaille de deuxième classe en 1824, et une de première classe en 1831, deux médailles du roi des Belges, la décoration de la Légion d'Honneur le 23 avril 1828 ; celle de l'ordre de Léopold le 1er décembre 1845, à la suite de l'exposition de Bruxelles. Enfin, il est membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis le 14 septembre 1844. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Beaux-Arts, 10 octobre 1842, et renseignements particuliers.

FORSTER. *Voy.* FOERSTER.

FORSTNER (*Christophe*), diplomate allemand, né au château de Birkenstein, le 7 octobre 1598, mort le 28 décembre 1667. De Linz, où il fit ses premières études, il passa à l'université de Tubingue, où il acquit de telles connaissances, qu'il put publier dès l'âge de dix-neuf ans ses *Hypomnemata politica*. Après avoir passé quelque temps à l'université de Vienne, il revint en 1620 à Tubingue, où il resta jusqu'en 1623 ; il se rendit alors en Italie, et, après un séjour de trois ans dans cette contrée, il fit un voyage en France. Revenu ensuite en Autriche, il y fit connaissance avec le comte Hohenlohe, qu'il suivit en Franconie et dont il devint conseiller en 1630. C'est en cette qualité qu'il devint ambassadeur à Vienne, et qu'il assista à la diète de Ratisbonne. En 1631, il fut nommé vice-chancelier, plus tard chancelier à Mœmpelgard, dans le Wurtemberg. Il conserva ces dernières fonctions jusqu'à sa mort. Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *Ad libros sex priores Annalium C. Cornelii Taciti Notæ politicæ* ; — *Epistolæ negotium pacis Osnabrugo-Monasteriensis concernentes* ; — *De moderno Imperii Statu*. Ses lettres politiques ont paru dans le *Magazin fuer Staaten-und Kirchengeschichte* (Magasin de l'histoire politique et ecclésiastique) de Le Bret.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FORSYTH (*Guillaume*), horticulteur écossais, né dans le comté d'Aberdeen, en 1737, mort le 25 juillet 1804. Il se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'agriculture et à la pratique du jardinage. En 1763 il vint à Londres, travailla à Chelsea, sous la direction de Miller, et le remplaça dans son emploi de jardinier du Jardin botanique. Il fut nommé en 1784 surintendant des jardins royaux de Saint-James et de Kinsington. Il apporta de grandes améliorations dans l'arboriculture. On a de lui : *Observations on the diseases, defects, and injuries of fruit and forest-trees* ; Londres, 1791, in-8° ; — *Treatise on the culture and management of fruit-trees* ; Londres, 1804, in-4°.

Gentleman's Magazine.

FORT (Le). *Voy.* LE FORT.

FORTE ou **FORTIO** (*Ange*), en latin **FORTIUS**, médecin italien, vivait à Venise dans le seizième siècle. Il était grand partisan de l'astrologie, et par ses paradoxes et son ridicule orgueil il se fit beaucoup d'ennemis parmi ses confrères. On a de lui : *Opera nuova, ove si contenghono quattro dialoghi* ; Venise, 1532, in-8° ; — *Dialogo nominato Specchio de la vita umana, in cui si ragiona dell' influenza celeste nelle malattie correnti della squinancia, della pontura, e delle febre* ; Venise, 1535, in-8° ; — *Veritatis redivivæ Militia* ; Venise, 1541, in-8° ; — *De Mirabilibus humanæ Vitæ naturalia Fundamenta* ; Venise, 1543, in-8°. — *Il Trattato de la Peste, dove si fa conoscere l'esser suo* ; Venise, 1556, in-8°.

Biographie médicale.

FORTE ou **FORTI** (*Léonard*), archéologue italien, vivait à Rome au seizième siècle. On a de lui : *De Re Militari et variis instrumentis belli*, avec fig. ; Venise, 1531, in-8°.

Gesner, *Bibliotheca*. — Mandosio, *Bibliotheca Romana.*

FORTE-BRACCIO (*Nicola*), *condottiere* (1), seigneur de Pérouse, mort en 1435. Il était neveu d'Andrea Braccio di Montone (voy. *ce nom*), et fit ses premières armes sous ce célèbre capitaine, qu'il suivit au siége de Rome et dans les guerres contre les *sforzeschi* (2). En 1424, à la mort de son oncle, Forte-Braccio fut reconnu pour chef par une grande partie des bandes de Braccio. Il se mit au service de la République Florentine, et se plaça bientôt au premier rang des généraux italiens par son habileté et son courage. En 1429 il soumit Volterra, insurgée contre Florence. Le 22 novembre de la même année, il envahit le territoire de Paolo Guinigi, seigneur de Lucques, ravagea son territoire, et vint assiéger sa capitale. Selon Andrea Billi, les Lucquois employèrent alors pour la première fois en Italie des armes à feu portatives et à longue portée (*schioppi*, fusils). Au moyen de ce nouveau mode de guerre et par de nombreuses sorties, ils fatiguèrent les Florentins. Antonio Petrucci ayant amené aux assiégés un renfort considérable de Siennois, et Francesco Sforza s'étant mis en campagne à la tête de six mille soldats milanais, Forte-Braccio dut abandonner son entreprise, et se cantonna dans ses châteaux. En 1433, à l'instigation de Filippo-Maria Visconti, duc de Milan, et conjointement avec Francesco Sforza, il envahit le patrimoine de saint Pierre, s'empara de Tivoli, et menaça Rome. Le pape Eugène IV eut recours à la ruse, et divisa ses deux ennemis en réveillant leurs anciennes haines de famille. Cependant, les Ro-

(1) Conducteur ou capitaine.

(2) Sous ce nom on désignait alors les partisans des Sforze.

mains, fatigués d'un gouvernement qui les accablait de contributions et ne savait pas les défendre, s'étant insurgés, le saint-père dut fuir, et Forte-Braccio entra dans Rome. Forcé de guerroyer sans cesse contre les papalins et les sforzeschi, il finit par être blessé mortellement à la bataille de Capo-di-Monte. Son parent, le fameux Nicola Piccinino, hérita de sa puissance.

A. DE L.

Macchiavelli, *Istor. Fiorent.*, t. IV, p. 28-35. — Andrea Billi, *Hist. Mediolanens.*, l. VII, p. 117. — Gino Capponi, *Commentari di Neri*; p. 1165. — Pietro Russi, *Histor. Fragm. Senensis*, p. 27. — Leonardo Aretino, *Comment.*, p. 934. — Poggio Bracciolini, *Hist. Florent.*, l. VI, p. 354. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, chap. LXV, p. 399.

* **FORTE-GUERRA** (La signora), héroïne italienne, vivait au milieu du seizième siècle. En 1554, lorsque le duc de Florence vint assiéger Sienne, les dames de cette ville, résolues d'en défendre la liberté, prirent les armes, et se partagèrent en trois bandes. La première était conduite par la signora Forte-Guerra, la seconde par la signora Piccolomini, et la troisième par la signora Livia-Fausta. Ces trois bataillons composaient un corps de trois mille soit dames, soit bourgeoises, qui s'employèrent à réparer les fortifications de la ville aussi énergiquement qu'auraient pu faire les hommes, qui pendant toute cette guerre furent encouragés par l'exemples que leur donnèrent ces femmes, à ce point que les ecclésiastiques s'empressaient de travailler comme elles aux fortifications, même le dimanche et ayant l'archevêque à leur tête.

Lenglet Dufrénoy, *Hist. de Jeanne d'Arc*, trois. partie, p. 239.

FORTEGUERRI ou **FORTIGUERRA** (*Scipion*), célèbre érudit italien, plus connu sous le nom de *Carteromaco*, né à Pistoie, le 4 février 1466, mort le 16 octobre 1515. Un de ses grands-oncles, le cardinal Nicolas Forteguerri, résigna en sa faveur le bénéfice de Saint-Lazare à Spazzavento Ce revenu servit à lui faire donner une excellente éducation. Il s'appliqua particulièrement à l'étude du grec, et eut pour maître Ange Politien. Alde Manuce, qui rassemblait de tous côtés des philologues pour les employer à la correction de ses classiques grecs, fit venir Forteguerri à Venise. Celui-ci entra dans l'Académie Aldine, et y prit le nom de *Carteromacus*. Son travail, comme celui de ses confrères, consistait à préparer les manuscrits pour l'impression, soit en les corrigeant, soit en les transcrivant plus correctement, à joindre aux éditions des avertissements et des préfaces, à traduire les auteurs grecs en latin. Forteguerri fut aussi chargé de professer publiquement le grec. L'imprimerie des Alde ayant été fermée en 1506, par suite de la guerre, Forteguerri se retira à Rome, où il eut successivement pour patrons les cardinaux Galeotto Franciotti de la Rovère et François Alidosi. La fin prématurée du premier, en 1508, la mort tragique du second, tué par le duc d'Urbin, en 1511, décidèrent Forteguerri à rentrer dans sa ville natale. Il y resta peu de temps, et revint s'établir à Rome, chez Ange Colocci, évêque de Nocera. Ce prélat le recommanda au cardinal Jean de Médicis, qui devenu pape, sous le nom de Léon X, le chargea de l'éducation de son parent Jules de Médicis, cardinal et archevêque de Florence. Forteguerri suivit le cardinal Jules à Florence, et il y mourut. On a de Forteguerri : *Oratio de laudibus litterarum græcarum;* Venise, 1504, in-4°; Bâle, 1517, in-4°; Rome, 1543, in-4°, avec les discours du cardinal Bessarion. Henri Estienne l'a placé en tête de son *Thesaurus Linguæ Græcæ;* — *Aristidis Oratio de laudibus urbis Romæ, e græco in latinum versa;* Venise, 1519, in-8°, avec les *Écrivains de l'Histoire Auguste;* — *Claudii Ptolemæi De Geographia Libri VIII;* Rome, 1507, in-fol. Forteguerri avait rédigé en grec les règlements de l'Académie Aldine. Ce curieux document a été publié pour la première fois par Ciampi, dans ses *Memorie di Scipione Carteromaco;* Pise, 1811, in-8°. On trouve dans les mêmes *Mémoires* huit épigrammes grecques de Forteguerri et une dissertation de lui fort intéressante sur un passage de l'*Histoire des Animaux* d'Aristote, relatif à la rage.

Zaccaria, *Biblioteca Pistojese.* — Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, t. XXII. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, part. II, p. 154.

FORTEGUERRI (*Nicolas*), prélat et poëte italien, surnommé *le jeune*, pour le distinguer d'un ancien membre de sa famille, le cardinal Nicolas Forteguerri, né à Pistoie, le 25 novembre 1674, mort le 17 février 1735. Il montra de bonne heure beaucoup de dispositions pour la poésie. Ses parents tinrent à ce qu'il fît son droit. Après avoir été reçu docteur en 1695, il se rendit à Rome, s'y distingua par son savoir, et suivit en Espagne le légat pontifical Zondadari. De retour à Rome, il devint camérier honoraire de Clément XI, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et référendaire des deux chancelleries. Il fut vers la même époque admis à l'Académie des Arcades, sous le nom de *Nidalmo Tisco.* En 1715, passant l'automne à la campagne dans la société de quelques jeunes gens instruits, il s'engagea, à la suite d'une conversation sur la difficulté de la poésie narrative, à improviser un poëme dans le genre du Berni, du Pulci et de l'Arioste. Ce fut l'origine du *Ricciardetto*, poëme qui continue le *Roland Furieux*, et qui, sans avoir l'admirable poésie de l'Arioste, en a l'agrément, la grâce piquante, la liberté poussée quelquefois jusqu'à la licence. Cette production légère, que Forteguerri laissa circuler sous le pseudonyme de *Carteromaco*, augmenta sa réputation, mais nuisit à son avancement ecclésiastique. Il espéra longtemps le cardinalat, et mourut, dit-on, de douleur de n'avoir pu l'obtenir. On a de lui : *Oratio in Funere Innocentii XII;* Rome, 1700, in-4°; — *Oratio in*

Traslatione sacratissimi corporis S. Leonis Magni; Rome, 1715, in-4°; — *Orazione delle nobili Arti, della Pittura, della Scultura e dell' Architettura;* dans les *Prose degli Arcadi,* t. II; — *Ragionamento allegorico intorno la origine delle cose;* ibid.; — *Discorso pastorale;* ibid.; — *Risposta ad Alfesibeo Cario, custode d'Arcadia;* ibid.; — *Rime;* dans les *Rime degli Arcadi,* dans la *Raccolta del Gobbi*, et ailleurs; — *Commedie di Terenzio, tradotte per la prima volta in versi italiani;* Urbin, 1736, 2 vol. in-fol.; — *Ricciardetto;* Venise (sous la fausse indication de Paris), 1738, in-4°; — *Raccolta di Rime piacevoli;* Gênes (Florence), 1763, in-8°. Ce sont onze épîtres en vers adressées à ses amis; les mêmes furent publiées avec des additions, Pescia, 1780, in-8°. Pour les traductions françaises du *Ricciardetto*, *voy.* DUMOURIEZ et NIVERNOIS.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri,* t. VIII.

FORTESCUE (Sir *John*), célèbre jurisconsulte anglais. On ignore la date et le lieu précis de sa naissance. On ne sait pas mieux où il fit ses études. Au rapport de Tanner, il fut élève du collége d'Exeter; Prince, au contraire, désigne Oxford. Quant à la jurisprudence, il l'étudia à Lincoln's Inn, où il acquit une profonde connaissance des lois. Il devint lui-même gouverneur de cet établissement dans la quatrième année du règne de Henri VI, et trois ans plus tard il remplit de nouveau ces fonctions. En 1430 il fut nommé sergent ès lois, et en 1441 il obtint le titre de sergent ès lois du roi. Enfin, l'année suivante, il fut élevé aux fonctions de chief-justice du Banc de la Reine. Il se fit remarquer pendant plusieurs années par une sage et sévère administration de la justice. Malheureusement cette carrière si glorieusement remplie fut interrompue par les troubles civils. Attaché à Henri VI, qui mettait en lui sa confiance, il fut déclaré coupable de haute trahison par le premier parlement d'Édouard IV, en vertu de l'acte lancé contre le roi, la reine Marguerite, leur fils Édouard et d'autres personnages haut placés. En Écosse, où Henri VI dut se réfugier, Fortescue fut nommé chancelier d'Angleterre. Lui-même s'intitule ainsi dans son grand ouvrage *De Laudibus Legum Angliæ.* Il passa d'abord en Flandre, avec la reine Marguerite, puis en Lorraine, où il composa plusieurs de ses ouvrages. Dans l'intervalle les choses changèrent encore de face. Abandonné par le *faiseur de rois*, Édouard dut fuir à son tour, et, le 6 octobre 1470, Henri VI remonta sur le trône. Fortescue profita de ces événements pour rentrer dans sa patrie; mais il ne prit plus aucune part à la lutte qui continua entre les deux prétendants à la couronne. Cette conduite prudente lui valut de n'être pas inquiété dans la retraite où il vivait, quand enfin Édouard IV resta seul maître du pouvoir. Il mourut âgé, dit-on, de près de quatre-vingt-dix ans. Les principaux de ses ouvrages, dont quelques-uns n'ont pas été imprimés, sont: *De Laudibus Legum Angliæ.* Ce remarquable traité de la législation anglaise ne fut imprimé que sous Henri VIII, sans date précise. Il fut ensuite traduit à des époques diverses, depuis 1516 jusqu'aux temps modernes; — *The Difference between an absolute and limited monarchy, as it more particularly regards the english constitution;* publié seulement en 1714, par John Fortescue-Aland.

Biog. Brit. — Prince, *Worthies.* — Bridgman, *Legal Bibliography.*

* **FORTI** (*Girolamo*), poëte italien, né à Teramo, mort en 1489. Il traita un sujet alors fort à la mode, en mettant en vers des récits relatifs aux paladins de Charlemagne; et c'est d'après des auteurs français (il en convient lui-même) qu'il composa son poëme intitulé: *Innamoramento di Rinaldo da Monte-Albano;* cet ouvrage parut in-folio, sans lieu ni date; mais on y a reconnu les caractères de Riessinger, qui imprimait à Naples en 1474; on ne connaît qu'un seul exemplaire de ce précieux volume; et en 1840, à la vente de la bibliothèque du comte Boutourlin, il fut acquis au prix de 1355 francs, et passa dans la riche collection de sir Thomas Grenville, léguée depuis au Musée Britannique. Dans cette première édition, le récit des exploits de Renaud, de sa mort et de ses miracles, remplit 58 chants; l'auteur jugea que ce n'était point assez, et remaniant, développant son œuvre, il la porta à 75 chants; mais ce ne fut que longtemps après sa mort que cet ample récit fut publié, à Venise, en 1533; l'ouvrage se trouva d'ailleurs du goût des lecteurs, car il obtint plusieurs éditions, et l'on prit assez judicieusement la peine de l'abréger. Aujourd'hui il est tombé dans un oubli d'où sans doute il ne sortira plus. G. B.

Melzi, *Bibliografia dei Romanzi e dei Poemi romanzeschi,* 1831, p. 224. — *Catalogue de la bibliothèque Boutourlin;* Florence, 1831, n° 774. — *Bibliotheca Grenviliana*, Londres, 1842, p. 607.

* **FORTI** (*Giacomo*), peintre de l'école bolonaise, florissait en 1483. Il fut condisciple du Francia à l'école de Marco Zoppo; il aida souvent son maître, principalement dans les fresques dont il ornait les façades d'église ou de palais; mais il lui fut toujours inférieur, quoique ne manquant pas d'une certaine habileté à peindre le nu. On lui attribuait une Vierge, dite *La Madonna del Paradiso,* fresque qui existait à Bologne dans l'église de S.-Tommaso-al-Mercato. E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

FORTI ou **FORTIS** (*Raimond-Jean*), plus généralement connu sous le nom de *Jean Fortius* et de *Zanforti*, médecin italien, né à Vérone, en 1603, mort à Venise, le 26 février 1678. Il fit ses études à Padoue, et après s'être fait recevoir docteur, il alla pratiquer la médecine à

Venise. Il s'acquit rapidement une grande réputation. Le sénat le nomma successivement médecin d'Udine et professeur de médecine à l'université de Padoue. Ses infirmités l'obligèrent de quitter cette chaire en 1675. L'année suivante il fut appelé à Vienne, pour soigner l'empereur Léopold, qui le récompensa par le titre de conseiller-médecin de la cour impériale, et à son retour il fut créé chevalier de Saint-Marc. Forti était un médecin habile, mais on lui reproche un engouement excessif pour le galénisme. On a de lui : *Consilia de Febribus et Morbis Mulierum facile cognoscendis et curandis;* 1668, in-8°; — *Consultationum et responsionum medicinalium Centuriæ quatuor;* Padoue, 1669, in-fol.; avec l'ouvrage précédent, Genève, 1677-1678, 2 vol. in-fol.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

FORTI. *Voy.* FORTE.

FORTIA, ancienne famille française, originaire du royaume d'Aragon; elle se divise en quatre grandes branches, *de Fortia-Chailly*, *d'Urban*, *de Montréal* et *de Piles*, qui ont formé en Languedoc, en Touraine, à Avignon, à Paris, dans le comtat Venaissin, en Provence, etc., diverses branches secondaires, presque toutes éteintes aujourd'hui. Le nom de Fortia est connu depuis la fin du dixième siècle; dans le douzième, les membres de cette famille sont nommés *très-hauts seigneurs;* en 1113, lorsque Raimond-Bérenger vint prendre possession de la Provence et du Gévaudan, l'histoire nous apprend que deux frères, seigneurs de Fortia, accompagnaient ce prince. Sous le règne du roi d'Aragon Jacques Ier, surnommé *le Conquérant*, vers 1230, *Pierre* DE FORTIA fut celui de tous les seigneurs catalans qui se signala le plus durant les guerres du belliqueux monarque. *Philippe* DE FORTIA, commandant en Provence les troupes du même prince, illustra son nom par ses exploits. L'un de ses descendants, *Bernard*, dit *le chevalier* DE FORTIA, commandait les armées de don Pèdre IV lorsqu'il chassa le reste des infidèles qui infestaient l'Espagne. *Sibylle* DE FORTIA, fille du chevalier Bernard, devint l'épouse de ce même roi, en 1381; *Isabelle et Éléonore* épousèrent, l'une don Jacques II d'Aragon, prince de la maison royale et dernier comte d'Urgel, l'autre Jean Ier, roi de Castille.

Bouche, *Essai sur l'histoire de Provence*, t. II, p. 800. — Expilly, *Dictionnaire géographique*, au mot *Peyruis*.

FORTIA D'URBAN (*Jean-François*), chef de la branche des Fortia d'Urban, né à Montpellier, en 1477, mort à Avignon, en 1555. Il était seigneur d'Orthez (Languedoc), et épousa, en 1505, Françoise de' Vitali, noble Romaine, qui valut à son mari l'admission à toutes les charges et dignités de la ville d'Avignon, alors soumise au pape. Fortia d'Urban fut nommé trésorier général du comtat Venaissin. Il se distingua dans les guerres que le roi Louis XII eut en Italie pour le Milanais, et mourut laissant quatre fils et deux filles.

FORTIA D'URBAN (*Marc*), fils aîné du précédent, né en 1507, à Montpellier, mort le 22 septembre 1582. Il devint coseigneur de Caderousse, petite ville du comtat Venaissin, et viguier d'Avignon; ainsi que ses frères, il avait été naturalisé par lettres patentes du roi Henri II, enregistrées le 15 juillet 1550 au parlement de Provence. Il s'était fixé à Carpentras, où il remplissait la charge de président de la chambre apostolique. Veuf de Juana Henriquez, il avait épousé, en 1559, Françoise de La Plane, et mourut laissant une riche succession et beaucoup d'enfants.

FORTIA (*Gilles* DE), fils aîné du précédent, né le 10 septembre 1552, mort en 1617. Il fut quatre fois élu viguier d'Avignon, en 1595, 1603, 1610 et 1617. Henri IV, roi de France, le nomma capitaine de galère, chevalier de Saint-Michel et gentilhomme de sa chambre. Gilles de Fortia acheta de Truphémond de Raymond, de Modène, le 17 mars 1584, le fief et territoire foncier d'Urban.

FORTIA (*Louis* DE), fils aîné du précédent, né en 1597, mort en 1696. Il fut seigneur d'Urban, de Caderousse, etc. En 1621 il fit hommage de la terre d'Urban à la chambre apostolique; il devint viguier d'Avignon, et laissa dix-sept enfants.

FORTIA (*François* DE), sieur de *Salettes*, né en 1631, à Avignon, mort en 1700. Il était capitaine dans le régiment de la Marine, et se distingua au service du roi, dans le combat du faubourg Saint-Antoine de Paris, le 2 juillet 1652; aux siéges d'Étampes, Montmédy, de Dunkerque, de Gravelines, à la bataille des Dunes, etc. Élevé au commandement du régiment Dauphin (infanterie), il prit une part active aux guerres de Catalogne, et se distingua surtout au siége de Puycerda. Lors de la conquête de la Catalogne, Louis XIV lui inféoda les bourgs de Forthia et de Forthianet, situés sur le golfe de Roses, et qui avaient appartenu à ses ancêtres. Le roi le nomma en même temps major de brigade. Après la paix de 1679, il fut créé gouverneur de Mont-Louis, au traitement de 12,000 livres. C'est de lui dont il est question dans l'ode de Saint-Geniès intitulée : *Ad Petronium Mascaronem in obitum Franc. Fortiæ Balmæi.*

FORTIA (*Paul* DE), marquis d'Urban, frère cadet du précédent, mort en 1734. Il épousa, le 4 mai 1681, Marie-Esprit de Vissée de La Tude de Ganges, et par cette union la famille de Fortia se trouva alliée à celle de saint Louis; en effet, la marquise de Fortia, dont il est ici question, descendait du saint roi par Diane de Joanis de Château-Blanc, femme de Charles de Vissée, marquis de Ganges. Le marquis de Fortia d'Urban fut *élu* de la noblesse, premier consul et viguier d'Avignon; il laissa huit enfants.

FORTIA (*François* DE), marquis d'Urban, fils aîné du précédent, né le 10 janvier 1685, mort

en 1733. Il fut page du roi et vice-légat d'Avignon.

FORTIA (*Hercule-Paul-Catherine* DE), fils aîné du précédent, né en 1718, mort victime de la révolution', en mai 1790. Il était viguier d'Avignon. Il avait eu deux enfants : *Pauline* DE FORTIA, née en 1753 et morte en 1794, sans avoir été mariée; et *Agricole* DE FORTIA, marquis d'Urban, qui fait l'objet de l'article suivant.

FORTIA (*Agricole-Joseph-François-Xavier-Pierre-Esprit-Simon-Paul-Antoine*, marquis DE FORTIA D'URBAN), né le 18 février 1756, mort à Paris, le 4 août 1843. Il dut la multiplicité de ses prénoms à cette circonstance qu'il eut pour parrains tous les magistrats de la cité d'Avignon, son père en ayant été nommé viguier l'année précédente. Amené fort jeune à Paris, il fit ses premières études à Passy, puis, en 1765, au collége de La Flèche, d'où il fut transféré, en 1771, à l'École Militaire de la capitale. Le 28 avril 1773 il entra, avec le grade de sous-lieutenant en second, au régiment du Roi (infanterie), alors en garnison à Nancy. Appelé à Rome (mai 1777), par un procès important devant le tribunal de la Rote, il donna sa démission (1779), et passa deux années dans la capitale du monde chrétien, partageant les moments que lui laissaient ses affaires entre l'étude des beaux-arts, celle des antiquités et les mathématiques.

Après avoir gagné son procès, il revint à Châteauneuf-Calcernier, dans le Comtat. Il ne tarda pas d'aller à Paris, où il fit connaissance avec D'Alembert. De retour à Avignon, le pape le nomma colonel des milices d'infanterie dans le comtat Venaissin. Fortia épousa, en 1785, M[lle] de Sainte-Colombe des Achards, et fit de nouveau en 1788 le voyage de Rome. En février 1789, il revit la France. Appelé à faire partie de la première municipalité constitutionnelle d'Avignon, en 1790, par les suffrages de ses concitoyens, il s'éloigna dès qu'il vit le parti révolutionnaire triompher, et se rendit à Paris. Quoique religieux et royaliste, le comte de Fortia n'émigra point lors de la terreur; mais il vécut caché à Vitry-sur-Seine, et ne rentra à Paris qu'après la chute de Robespierre. Il cessa dès lors de se mêler aux affaires publiques. Occupé à de nombreuses recherches, il rendit aux sciences et aux lettres des services qui recommandent son nom à la reconnaissance de tous ceux qui les cultivent. En 1830 il remplit la place laissée vacante à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par la mort de Dambray, ancien chancelier de France. Il était déjà membre de plusieurs autres académies de France, d'Italie et d'Allemagne. Les gens de lettres trouvèrent en lui un généreux protecteur, et il consacra sa fortune à la publication d'un grand nombre d'ouvrages, choisis malheureusement la plupart sans discernement. « La moitié des sommes qu'il prodiguait dans un si noble but aurait suffi, disait avec raison M. Letronne, pour rendre de véritables services aux lettres et aux sciences, et attacher le nom Fortia à des monuments plus durables. »

On a de lui : *Traité d'Arithmétique;* Avignon, 1781 et 1794, in-8°; — *Principes et questions de Morale naturelle;* Yverdun, 1781, avec additions; Avignon, 1803, in-12; Paris, 1804, in-12; Paris, 1834, 2 vol. in-12; — *Amusements littéraires;* Yverdun, 1784, in-12; — *Traité des Progressions par addition*, précédé d'un *Discours sur la nécessité d'un nouveau système d'arithmétique*, terminé par de *Nouvelles vues sur la quadrature du cercle;* 3[e] édit., 1795, in-8°; — *Discours sur les nombres polygones, figurés et pyramidaux de tous les ordres;* Paris, 1795, in-8°; — *Vie de Xénophon*, suivie d'un *Extrait historique et raisonné de ses ouvrages*; Paris, 1794, in-8°. Cet ouvrage est terminé par l'*Apologie de Socrate,* trad. en français par P. de La Montagne; — *Œuvres complètes de Luc Clapiers, marquis de Vauvenargues*, revues et augmentées sur les manuscrits communiqués par sa famille, accompagnées de *Notes;* Paris, 1797, 2 vol. in-8° et in-12; — *Mémoires de l'Athénée de Vaucluse;* Avignon, 1802-1806, cinq pièces, in-8°; — *Catalogue de la bibliothèque de la ville d'Avignon;* Avignon, 1804, in-8°; — *Vie de Pétrarque*, augmentée de la première traduction qui ait paru en français de la *Lettre* adressée *à la postérité* par ce poëte; Avignon, 1804, in-16; — *Introduction à l'histoire de la ville d'Avignon;* 1805, in-8°; — *Mélanges de Géographie, d'Histoire et de Chronologie ancienne*, avec deux cartes, et suivis d'un *Mémoire* de M. Barbié du Bocage, destiné à servir de supplément aux *Œuvres* de Xénophon et principalement à l'*Histoire de la Retraite des Dix-Mille;* Paris, 1795 et 1805, in-8°; — *Législation des rentes foncières et application de ses principes*, etc.; Paris, 1805-1806, in-8°; — *Histoire ancienne des Saliens, nation ligurienne ou celtique, et des Saliens, prêtres de Mars;* Paris, 1805; réimprimée sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe terrestre;* Paris, 1811; — *Antiquités et Monuments du Vaucluse;* Paris, 1808, 2 parties in-12, avec pl. : la première partie contient l'histoire des Cavares et du passage d'Annibal par le département de Vaucluse; la seconde, l'histoire de la conquête de la Gaule méridionale par les Romains, l'explication de médailles celtiques nouvellement découvertes, et l'histoire de l'ancienne Atlantide; — *Histoire de la Maison de Fortia, originaire de Catalogne;* Paris, 1808, in-12; — *Mélanges de Géographie et d'Histoire, ou plan d'un atlas historique portatif*, suivi d'une liste des écrivains et artistes célèbres jusqu'au troisième siècle avant J.-C.; Paris, 1809, in-12; — le même avec un *Catalogue raisonné des Géographes grecs*, par Luc Holstenius; Paris, 1809, in-12; — *Histoire d'Aristarque de Samos*,

suivie de la traduction de son ouvrage *Sur les Distances du Soleil et de la Lune;* Paris, 1810 et 1823, in-8°; — *Tableau historique et géographique du Monde depuis son origine jusqu'au siècle d'Alexandre;* Paris, 1810 et 1814, 4 vol. in-12; — *Histoire de la marquise de Ganges;* Paris, 1810, in-12; — *Principes des Sciences mathématiques*, contenant des éléments d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie et de mécanique, suivis d'une *Notice historique* sur quinze mathématiciens célèbres; Paris, 1811, in-12, avec 3 pl.; — *Projet d'une nouvelle Histoire Romaine*, etc.; 1813, in-12, 6 pl.; — *Tableau historique et généalogique de la Maison de Bourbon, depuis son origine jusqu'à nos jours*, suivi de l'*État actuel des diverses branches de cette illustre Maison;* Avignon, 1816, in-8°. Cet ouvrage a été refait entièrement et imprimé en tête du 1er vol. de l'*Histoire généalogique du chevalier de Courcelles;* 9 vol. in-4°; — *Hipparque, ou de l'amour du gain*, dialogue trad. de Platon; Paris, 1819, in-8°; — *Système général de Bibliographie alphabétique, appliqué au tableau encyclopédique des connaissances humaines, et en particulier à la philologie;* Paris, 1819, in-12; réimprimé sous le titre de *Nouveau Système de Bibliographie alphabétique*, et précédé de *Considérations sur l'orthographe française*, divisées en trois parties; Paris, 1822, in-12, avec 2 port.; — *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal l'an* 218 *avant notre ère;* dans les *Antiquités et Monuments du Vaucluse*, et Paris, 1821, in-8°, avec cartes; — *Mémoires pour servir à l'histoire romaine pendant les cent vingt-six ans qui ont précédé l'ère chrétienne*, extraits du Ve vol. de l'*Art de vérifier les dates;* Paris, 1821, in-8°; — *Direction pour la conscience d'un roi;* Paris, 1821, in-12; — *Mémoire sur une question proposée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, suivi d'un *Opuscule de Héron de Byzance, Sur les mesures*, et de quelques *Observations sur les mesures itinéraires des anciens;* Paris, F. Didot, 1823, in-8°; — *Supplément* au Tite-Live, inséré dans la *Collection des auteurs classiques* de Lemaire; Paris, 1823, in-8°; — *La Journée de Guinegate*, poëme (1825); — *Vie de Louis de Balbes de Berton de Crillon, surnommé* le brave Crillon (par l'abbé de Crillon), suivie de *Notes historiques et critiques;* Paris, F. Didot, 1826, 3 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage une histoire des duels, depuis la plus haute antiquité, jusqu'au règne de Charles IX inclusivement; — *Histoire du Hainaut*, trad. du père Jacques de Guyse, avec le texte latin en regard et des *Notes;* Paris et Bruxelles, 1826-1839, 2 vol. in-8°, ouvrage qu'on n'avait connu jusque là que par une mauvaise traduction (le texte n'ayant jamais été imprimé), et qui donne non-seulement l'histoire de la Belgique en remontant jusqu'au siége de Troie, mais aussi les annales sacrées et pro[fanes] du monde entier; — *Extrait des Mé[moires] du Comte de Modène;* Paris, 1826 [et] 1827, in-8°; — *Tableau chronologique de[s] événements rapportés par Tacite, et anté[rieurs] à l'avénement de l'empereur Tibère;* Paris, 1827, in-8°; — *Chronologie de la vi[e] de Jésus-Christ*, faisant suite au précédent *Tableau;* Paris, 1827, in-8°, et 1830, in-12; — *Histoire générale du Portugal, depuis l'origine de[s] Lusitaniens, jusqu'à la régence de don Miguel* (avec Mielle); Paris, 1828-1830, 10 vol. in-8°, avec cartes et portraits; — *Méditation[s] de madame Deldir, sultane indienne;* 1828; — *Note sur le Génie du Christianisme*, concernant l'auteur de l'*Imitation de J.-C.;* Paris, 1830, in-8°; — *Sur la véritable situation d[e] l'île de Calypso;* Paris, 1830, in-12; — *Histoire du pont sur le Rhône à Avignon*, extraite d'une *Note sur les œuvres de Châteaubriand;* Paris, 1830, in-8°; — *Essai sur l'origine de l'écriture, sur son introduction dans la Grèce, et son usage jusqu'au temps d'Homère*, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1000 avant notre ère; Paris, 1832, in-8°. L'auteur se montre plein de respect pour les monuments chrétiens, tou[t] en avançant cette opinion que les écrivains sacrés n'ont point été inspirés par des faits purement historiques. De Fortia, auquel, dans cet ouvrage comme dans presque tout ce qui est sorti de sa plume, on peut reprocher parfois une érudition un peu trop causeuse, rejette la croyance de l'école théologique. Il parle du langage d'action, puis de celui des signes, et enfin démontre qu'au temps d'Homère l'écriture et l'usage du papier étaient connus en Égypte depuis plusieurs siècles. Dugas-Montbel avait tout récemment soutenu le contraire; — *Homère et ses écrits;* Paris, 1832, in-8°; — *Examen d'un diplôme attribué à Louis le Bègue, roi de France*, suivi d'un *Traité sur saint Denis, premier évêque de Paris;* Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Sur les trois Systèmes d'Écriture des Égyptiens;* Paris, 1833, in-12 : c'est une nouvelle explication du passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie concernant ces écritures; — *Essai sur l'immortalité de l'âme et sur la résurrection;* Paris, 1835, in-12; — *Discours* (seize) *prononcés au Cercle de Morale universelle;* Paris, 1835-1839, in-12 : on distingue parmi ces discours ceux *sur l'existence du mal; la Providence; les mystères; la morale universelle; la tolérance religieuse; la morale chrétienne;* — *Mémoires pour servir à l'histoire de l'introduction du christianisme dans les Gaules;* Paris, 1838, in-8°; — *Histoire anté-diluvienne de la Chine, ou histoire de la Chine dans les temps antérieurs à l'an* 2298 *avant notre ère;* Paris, 2 vol. in 12; — *Description de la Chine et des États tributaires de l'empereur;* Paris, 1839-1840, 3 vol. in-12, avec carte, par Dufour; — *His-*

toire et ouvrages de Hugues Metel (né à Toul, en 1080), *ou mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du douzième siècle;* Paris, 1839, in-8° : cette publication est une sorte de complément à l'*Histoire du Hainaut;* — *La Chine et l'Angleterre, ou histoire de la déclaration de guerre faite par la reine d'Angleterre à l'empereur de Chine;* Paris, 1840-1842, 3 vol. in-12; — *Maximes de Washington;* Paris, 1840, in-12; — *Discours sur l'empereur Kieng-Long*, suivis d'*Extraits* tirés des ouvrages précédents; Paris, 1841, in-12; — *Abrégé chronologique de la vie de Platon;* Paris, 1843, in-12; — *Recueil des Itinéraires anciens*, comprenant l'*Itinéraire* d'Antonin, la *Table* de Peutinger, un choix des *Périples grecs*, avec 10 cartes dressées par le colonel Lapie; Paris, 1845, in-4°.

Le marquis de Fortia est encore auteur de l'*Histoire de l'Optique* dans la nouvelle édition de l'*Histoire des Mathématiques* de Montucla. Il a en outre travaillé aux traductions des *Chefs-d'Œuvre des Pères de l'Église;* Paris, 15 vol. in-8°; à l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition d'Égypte;* Paris, 1844; à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle;* aux *Annales de la Philosophie chrétienne;* au *Dictionnaire chronologique;* au *Magasin encyclopédique;* à l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, à diverses autres revues et recueils périodiques. Il a pris une part importante à la publication d'une nouvelle édition et à la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, ce savant ouvrage des Bénédictins qui forme à lui seul une bibliothèque historique des plus complètes. La première partie, embrassant les périodes antérieures à la naissance de Jésus-Christ, n'existait encore qu'en manuscrit : de Fortia la fit précéder d'un discours préliminaire, et il fit paraître, de concert avec plusieurs savants, la troisième partie, commençant à l'année 1770 et continuée jusqu'à nos jours. On doit aussi à de Fortia une édition des *Œuvres complètes* de Châteaubriand, augmentées de *Notes* (1829 à 1831). On trouve à la suite des *Mémoires* du chevalier Pougens, publiés par Mme Louise Brayer de Saint-Léon, Paris, 1834, in-8°, plusieurs *Lettres* du marquis de Fortia à son ami, ou écrites à son sujet.

Ripert-Montclar, *Essai sur la Vie et les Ouvrages de Fortia d'Urban.* — *Journal des Savants*, septembre 1831, p. 566 et suiv. — *Bibliographie des ouvrages composés ou traduits par le marquis de Fortia d'Urban;* Paris, Garnot, 1840, in-8°.

FORTIA DE PILES (*Alphonse-Toussaint-Joseph-André-Marie-Marseille*, comte DE), né à Marseille, le 18 août 1758, mort à Sisteron, le 18 février 1826. Dès l'âge de neuf ans il fut pourvu de la charge de capitaine gouverneur-viguier de Marseille en survivance de son père; mais il ne fut reçu en cette qualité qu'en 1779. Il servit successivement dans les chevau-légers du roi (1er octobre 1773) et dans le régiment d'infanterie du Roi, et était lieutenant et chevalier de Saint-Louis lorsque son régiment fut licencié, en 1790, après les affaires de Nancy. Quoiqu'il appartînt à l'ordre de Malte, il avait épousé en 1786 Mlle de Cabre, fille d'un président au parlement d'Aix. Entraîné par ses relations, il émigra, mais ne porta pas les armes contre la France, et passa le temps de son exil volontaire à parcourir l'Europe en compagnie du chevalier de Boisgelin de Kerdu (*voy.* BOISGELIN). Après la chute de Robespierre, il s'empressa de rentrer en France. En 1801 il hérita, du moins légalement, du titre de duc accordé à son grand-père et à ses descendants par une bulle du pape Pie VI, en 1776. Sous la Restauration il défendit avec beaucoup de vivacité les opinions royalistes. Son zèle ne fut récompensé ni par le public ni par la cour, et Fortia, découragé, se retira à Sisteron, où il mourut. En lui s'éteignit la branche des Fortia de Piles. Parmi ses nombreuses productions en tous genres, nous citerons : *Correspondance philosophique de Caillot-Duval*, Nancy et Paris, 1785, in-8°; avec de Boisgelin : ouvrage devenu rare (1); — *Correspondance de M. M**** (Mesmer) *sur les nouvelles découvertes du baquet octogone, de l'homme baquet et du baquet moral;* avec Journiac de Saint-Méard et L. de Boisgelin; Libourne et Paris, 1785, in-12; — *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne, fait en* 1790, 1791 *et* 1792; Paris, 1796, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage se distingue par beaucoup d'exactitude, mérite rare chez les voyageurs modernes; — *Six lettres à S.-L. Mercier, de l'Institut national de France, sur les six tomes de son* Nouveau Paris, *par un Français;* avec cette épigraphe.

> Quid Romæ faciam? Mentiri nescio : librum,
> Si malus est, nequeo laudare.
>
> (JUVÉNAL, *Sat.*, III.)

Paris, an IX (1801), in-12; — *Examen de trois ouvrages sur la Russie*, savoir : *Le Voyage* de Chantreau; *La Révolution de* 1762, par Rulhière; et *Les Mémoires secrets*, par Masson; Paris, 1802; — *Quelques mots à M. Masson*, auteur des *Mémoires secrets sur la Russie;* Paris, an XI (1803), in-8°; — *Quelques erreurs* de la Géographie universelle *de M. Guthrie* et du *Cours de Cosmographie de M. Mentelle;* Paris et Marseille, 1804, in-8°, — *Coup d'œil rapide sur l'état présent des puissances européennes considérées dans leurs rapports entre elles;* précédé d'*Observations critiques sur deux ouvrages politiques publiés en l'an V* (2) *par un Français;* Paris,

(1) Cette correspondance est un recueil de mystifications renfermant des lettres adressées sous ce pseudonyme par Fortia de Piles à des gens d'esprit simple ou d'une vanité démesurée, et les réponses, où leur crédulité amusait le public à leurs dépens.

(2) Le premier avait pour titre : *Vues générales sur l'Italie*, etc., par S.-R.-J. de Pommereul, Paris, in-8°; l'autre était de Ginguené.

in-8°. Cet ouvrage fut imprimé en 1805, mais il ne put être mis en circulation qu'après 1814; — *Omniana, ou extrait des archives de la Société universelle des Gobe-Mouches*, avec Guys de Saint-Charles et publié sous le pseudonyme de *C.-A. Moucheron;* Paris, 1808, in-12; — *Quelques Réflexions d'un homme du monde sur les Spectacles, la Musique, le Jeu et le Duel;* Paris, 1812, in-8°; — *A bas les masques! ou réplique amicale à quelques journalistes, déguisés en lettres de l'alphabet;* Paris, 1813, in-8° : cette brochure fait suite aux *Réflexions d'un homme du monde;* — *Souvenirs de deux anciens Militaires, ou recueil d'anecdotes inédites et peu connues*, avec Guys de Saint-Charles; Paris, 1813, 1817, in-12; — *Nouveau Recueil d'Anecdotes inédites, ou suite des Souvenirs de deux anciens Militaires*, avec le même; Paris, 1813, in-12,; — *Le Curieux puni*, comédie en un acte, avec le même; publié sous le pseudonyme d'*André et Austin;* Paris, 1813, in-8°; — *L'Hermite du Faubourg Saint-Honoré à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin;* Paris, 1814, in-8°; — *Quatre Conversations entre le Gobe-Mouche Tant-Pis et le Gobe-Mouche Tant-Mieux;* Paris, 1814-1816, 4 parties in-8°; — *Nouveau Dictionnaire Français;* Paris, 1818, in-8°; — *Un mot sur la Charte et le gouvernement représentatif;* 1820, in-8°; — *Un mot sur les armées étrangères et sur les troupes suisses;* 1820, in-8°; — *Un mot sur les Mœurs publiques;* 1820, in-8°; — *Un mot sur quatre Maux;* 1820, in-8°; — *Un mot sur la Noblesse et sur les Pairs;* Paris, 1820, in-8°; — *Préservatif contre la Biographie nouvelle des Contemporains;* Paris, 1822-1825, 5 vol. in-8°, en six parties. Les écrits politiques du duc de Fortia ont été inspirés par un royalisme fervent.

Fortia de Piles était musicien, et avait étudié la composition sous Ligori. Dans sa jeunesse il se livra avec passion à l'étude de la musique, et on lui doit dans cet art : *La Fée Urgèle; Venus et Adonis; Le Pouvoir de l'Amour; L'Officier français à l'Armée*, opéras représentés à Nancy de 1784 à 1786. On connaît encore de lui neuf œuvres de musique instrumentale, gravés à Paris, et qui se composent de *sonates pour le piano; sonates pour le violoncelle; trios pour violons, alto* et *basse; quatuors pour clarinettes, haut-bois et basson; quintelle pour flûte, haut-bois, violon, alto* et *violoncelle; symphonie à grand orchestre*, etc.

A. JADIN.

Le Biographe, n° 12. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*. — *Documents particuliers*.

FORTIN (Le P. *François*), écrivain théreuticographe, surnommé *le Solitaire inventif*, né à Tours, vers la fin du seizième siècle, mort le 21 juillet 1661. Il entra dans l'ordre de Grandmont ses supérieurs favorisèrent le goût qu'il avait toujours montré pour les études ornithologiques, et lui permirent de vivre à la campagne, où il rassembla une belle collection d'oiseaux. Les observations qu'il fit par lui-même et celles qu'il trouva dans les ouvrages des anciens sur la chasse et la pêche lui fournirent le sujet d'un livre qu'il publia sous ce titre : *Les Ruses innocentes, dans lesquelles on voit comment on prend les oiseaux passagers et non passagers, et plusieurs sortes de bêtes à quatre pieds, avec les plus beaux secrets de la pêche;* Paris, 1660, 1680, 1688 et 1700, in-4°; Amsterdam, 1695, in-8°.

Rich. Lallemand, *Biblioth. Thereuticographique*. — Marolles, *Dénombrement de ceux qui m'ont donné des livres*.

* **FORTIN** (*Augustin-Félix*), sculpteur français, né vers 1760, mort en 1832. Il remporta le grand prix de sculpture en 1783. Ses principaux ouvrages sont : *Le Monument de Desaix*, à la place Dauphine; — *Le Fronton du Louvre*, en face le pont des Arts; — *La Victoire*, bas-relief de l'arc de triomphe du Carrousel; — les bas-reliefs d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le grand escalier du Louvre; — plusieurs bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme; — les figures de lion de la fontaine du boulevard Saint-Martin; — les sculptures de la fontaine de la place des Trois-Maries, une statue d'*Harpocrate*, etc. On a aussi de lui quelques tableaux qui furent exposés dans divers salons.

GUYOT DE FÈRE.

Guyot de Fère, *Annuaire des Artistes français*, 1833-1834.

FORTIN (*Jean*). *Voy.* FROTIN.

FORTIN. *Voy.* HOGNETTE.

FORTIO (*Angelo*). *Voy.* FORTE.

FORTIS (L'abbé *Jean-Baptiste*, dit *Albert*), naturaliste et voyageur italien, né à Padoue, en août 1741, mort à Bologne, le 21 octobre 1803. Élevé au séminaire de Padoue, il entra à l'âge de seize ans dans l'ordre de Saint-Augustin; la vivacité de son esprit, l'ardeur de son caractère, la sûreté de son jugement et de sa mémoire le signalèrent à l'attention de ses supérieurs, et le père Giorgi, préfet de la bibliothèque Angélique, l'appela à Rome. Malgré les ressources qu'il y trouvait pour son instruction, Fortis s'ennuya bientôt de la vie monastique, et demanda la permission de voyager. Il visita d'abord l'île de Cherso-ed-Osero, et ensuite, de 1771 à 1774, la Dalmatie, où il recueillit les matériaux de son excellent ouvrage sur ce pays. Il ne donna pas moins d'attention à l'histoire naturelle qu'à l'archéologie. Son voyage eut un brillant succès, qui l'engagea à composer d'autres ouvrages du même genre; mais il était peu propre aux œuvres de longue haleine. Tour à tour naturaliste, poëte, journaliste, bibliographe, érudit, il passait rapidement d'un sujet à l'autre. Il était très-aimable en société; mais ses idées, un peu hardies pour son temps et son pays, lui avaient fait des ennemis. Il quitta l'Italie

pendant les troubles qu'y fit naître la révolution française, et il n'y rentra qu'après la bataille de Marengo. Il fut nommé membre de l'Institut national d'Italie, et préfet de la riche bibliothèque de Bologne. On a de lui : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso-ed-Osero*; Venise, 1771, in-4°; — *Viaggio in Dalmazia*; Venise, 1774, 2 vol. in-4°. L'exactitude de cette relation de voyage fut attaquée dans une dissertation de Lovrich, intitulée : *Osservazioni sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia*; 1776, in-4°. Fortis répondit à cette critique, dans une lettre qui avait pour titre : *Sermone parenetico di Pietro Sclamer Chersino al sig. Giovanni Lovrich, nativo di Sign. Morlacchia*; Modène, 1776, in-4°; — *Della Valle vulcanico-marina di Roncà*; Venise, 1778, in-4°; — *Versi d'amore e d'amicizia*; Vicence, 1783, in-8°; — *Il Principe Cloro, o la rosa senza spine, novella morale*; Vicence, 1784, in-8°; — *Lettere geografico-fisiche sulla Calabria e sulla Puglia*; Naples, 1784, in-8°; — *Delle Ossa di Elefanti ed altre curiosità naturali de' monti di Romanano, nel Veronese*; Vicence, 1786, in-8°; — *Del Nitro minerale*; 1787, in-8°; — *Tre Lettere al sig. conte Niccolo da Rio......... intorno alle produzioni fossili dei monti Euganei*; Cesana, 1791, in-8°; — *Della Torba que trovassi appiè de' colli Euganei*; Venise, 1795, in-8°; — *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie et des pays adjacents*; Paris, 1802, 2 vol. in-8°. L'abbé Fortis a aussi donné un assez grand nombre de mémoires et d'articles dans divers recueils scientifiques italiens et français.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. II.

FORTIS. *Voy.* FORTI.

*__FORTOUL__ (*Hippolyte-Nicolas-Honoré*), littérateur français, né à Digne (Basses-Alpes), le 13 août 1811, mort à Ems, le 7 juillet 1856. Il termina au collége de Lyon ses études, commencées dans sa ville natale. Il se rendit à Paris à la fin de l'année 1829, et lut à la Société des Bonnes Études un travail sur les chants populaires des basses Alpes. De 1830 à 1839, sa vie tout entière fut consacrée à la littérature. Les nombreux articles qu'il publia dans divers recueils périodiques, tels que l'*Encyclopédie nouvelle*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, ne l'empêchèrent pas de s'occuper particulièrement des arts. Les voyages le familiarisèrent avec les chefs-d'œuvre artistiques des pays étrangers. Deux thèses de doctorat, l'une *Sur le Génie de Virgile*, l'autre *Sur les Rapports entre la métaphysique et la logique d'Aristote*, lui ouvrirent les portes du haut enseignement universitaire. Nommé professeur de littérature française à la faculté des lettres de Toulouse, il développa avec beaucoup de succès pendant cinq ans l'histoire des lettres françaises depuis la renaissance. M. de Salvandy l'appela, en 1846 à diriger comme doyen la faculté des lettres que le gouvernement venait de fonder à Aix. En 1849, ses compatriotes des Basses-Alpes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Dès son entrée à la chambre, il se rangea parmi les plus dévoués défenseurs de la politique du président. Réélu à la législative, il continua à soutenir le pouvoir, et entra le 28 octobre 1851, comme ministre de la marine, dans le cabinet qui précéda le coup d'État du 2 décembre. Le 3 décembre il fut nommé ministre de l'instruction publique. Il s'empressa de mettre la grande administration qui lui était confiée en harmonie avec la constitution que le président venait de donner à la France. Le décret du 9 mars 1852 rendit au pouvoir supérieur la nomination des hauts fonctionnaires de l'instruction publique. L'enseignement secondaire surtout fut l'objet de nombreuses réformes. La philosophie, dont les hardies spéculations inquiétaient quelques esprits, fut ramenée aux justes proportions d'une classe de logique. Le système connu sous le nom de bifurcation permit aux élèves destinés aux carrières scientifiques de ne pas acquérir des connaissances philologiques et littéraires qui leur étaient inutiles; le même système dispensa des études scientifiques les jeunes gens dont le but était de devenir avocats, magistrats, hommes de lettres, etc. L'expérience n'a pas encore prononcé sur cette grande innovation. Dans les parties de son administration qui ne concernent pas spécialement l'instruction publique, les actes de M. Fortoul n'ont pas été moins importants, mais ils sont trop nombreux pour être mentionnés ici; citons seulement celui qui, le 13 juillet 1855, a donné à l'Institut impérial une législation plus conforme aux institutions de l'empire. Il avait été élevé en 1853 à la dignité de sénateur. En février 1854, l'Institut (Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres) lui ouvrit ses portes, et le 1er janvier 1855 il reçut la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur. Non content de continuer les entreprises littéraires ou scientifiques des ministres ses prédécesseurs, M. Fortoul proposa et fit décréter des publications nouvelles qui honoreront sa mémoire, le *Recueil des Inscriptions de la Gaule et de l'Algérie*, les *Chants populaires de la France*, la *Collection des vieux Poëtes français*, le *Catalogue de la Bibliothèque impériale*. Il a déjà paru trois volumes de cette dernière publication, qui en aura plus de soixante-dix (Paris, Didot, à partir de 1855). Ces travaux si divers et si multipliés ne suffisaient pas encore à l'activité de M. Fortoul; il méditait pour la restauration complète de l'université et pour l'illustration du règne de Napoléon III de grands projets, qu'une mort prématurée et subite ne lui a pas permis d'exécuter. Il a été frappé d'apoplexie aux bains d'Ems, où il était allé chercher le repos et la santé. Ses travaux littéraires sont : *Grandeur de la vie privée*;

Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Histoire du seizième siècle;* Paris, 1838, in-18, dans la *Bibliothèque du Magasin pittoresque;— Étude sur la Maison des Stuart;* Paris, 1839, in-8°; extrait de *l'Encyclopédie nouvelle;* — *Du Génie de Virgile;* Lyon, 1840, in-8°; — *La Danse des Morts, dessinée par Hans Holbein, gravée sur pierre par Joseph Schlotthauer, professeur à l'Académie de Munich,* expliquée par *Hippolyte Fortoul;* Paris, 1842, 1 vol. in-16; — *De l'Art en Allemagne*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; — *De la Littérature antique au moyen âge;* Paris, 1842, in-8°; — *Les Fastes de Versailles, depuis son origine jusqu'à nos jours;* Paris, 1844, grand in-8°; — *Essai sur la théorie et sur l'histoire de la peinture chez les anciens et chez les modernes*; Paris, 1845, in-8°, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle;* — *Simiane et Steven*, 2 vol. in-8°; — *Études d'Archéologie et d'Histoire;* Paris, 1854, Paris, Didot, 2 vol. in-8°.

Biographie des hommes remarquables des Basses-Alpes. — *Réforme de l'Enseignement, ou recueil des décrets, arrêtés, circulaires, instructions et notes ministérielles depuis le* 2 *décembre* 1851 *jusqu'au* 31 *décembre* 1855. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine. Éloges funèbres* prononcés par le maréchal Vaillant, M. Dumas et M. Ravaisson, dans le *Moniteur*, 13 juillet 1856.

FORTUNAT (Saint), hagiographe italien, né à Verceil, au commencement du sixième siècle, mort à Chelles près Paris, vers 569. On l'a quelquefois confondu avec Venantius Fortunat. Il mérita par son savoir le surnom de *Philosophe des Lombards*, et fut élevé à l'épiscopat; on ignore dans quel diocèse. Des motifs qui nous sont inconnus l'obligèrent à quitter son église. Il se retira en France, et se lia d'amitié avec saint Germain, évêque de Paris. Sa fête est indiquée au 5 mai et au 18 juin. On lui doit une *Vie de saint Marcel*, insérée dans le recueil de Surius. On lui attribue aussi une *Vie de saint Hilaire*, qui paraît appartenir à Venantius Fortunat.

Histoire littéraire de France, t. III.

FORTUNAT (Saint) (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*), évêque de Poitiers et dernier représentant de la poésie latine en Gaule, naquit en 530, près de Ceneda, dans les environs de Trévise, d'une famille considérable, s'il faut l'en croire, par son ancienneté, et mourut à Poitiers, dans les premières années du septième siècle. Il étudia la grammaire, la rhétorique et la poétique à Ravenne, où se conservaient encore au sixième siècle quelques restes des traditions littéraires que Théodoric avait essayé d'y ranimer. Il prit aussi dans cette ville quelque teinture de jurisprudence. Là semble s'être bornée toute sa culture littéraire, car il avoue modestement son ignorance en philosophie; « à peine, dit-il, s'il connaît de nom Platon, Aristote, Chrysippe et Pittacus ». Les écrits des Pères lui furent également étrangers, au moins jusqu'à son voyage en Gaule, et rien ne prouv même qu'il ait entretenu plus tard un commerc bien intime avec ces génies sévères, dont il étai peu fait pour goûter les enseignements.

Vers l'année 565, soit qu'un vœu l'appelât au tombeau de saint Martin, soit que le spectacl de sa patrie déchirée par la guerre lui fît sou haiter une retraite plus sûre et plus tranquille Fortunat quitta l'Italie, passa les Alpes, remont le Danube, puis traversa le Rhin et pénétra e Austrasie. Il trouva à la cour du roi Sigeber une complaisante hospitalité. Rien n'est plu étrange que le contraste des mœurs grossière et sanglantes de cette cour avec la délicatess molle et doucereuse des vers dont Fortuna amusait les loisirs du prince. A l'occasion d mariage de Sigebert et de Brunehaut, Fortuna marqua sa reconnaissance en composant pou son Mécène un épithalame. Il faut lire cett pièce pour voir jusqu'où peut aller le faux goû d'un bel esprit courtisan. Cupidon et Vénu s'entretiennent de l'humanité, de la douceur de la bonté de l'époux, de la candeur et de grâces de l'épouse, *des lis mêlés de roses d son teint* (1). Sigebert est un autre Achille Brunehaut une seconde Vénus. « Vivez long temps unis de corps et d'âme, s'écrie le poëte époux égaux en mérite et en vertus. » Dans un autre pièce sur le roi Sigebert et la reine Bru nehaut, Fortunat épuise pour eux les formule de la plus banale flatterie.

C'est d'un tout autre style que Fortunat, dan sa dédicace au pape Grégoire, parle de ces bar bares du Nord, de leurs chants grossiers et d leurs scènes bruyantes d'ivrognerie. Peut-être s fatigua-t-il à la fin de la brutalité de ces homme « qui, comme il le dit, ne font pas différenc entre le cri de l'oie et le chant du cygne ». Mais après un an ou deux de séjour en Austrasie, dit adieu à Sigebert, et se dirigea vers le midi voyageant à petites journées, comme il avait fai en quittant l'Italie, et visitant sur son chemi les évêques, les comtes et les personnages le plus considérables du pays, partout invité choyé, fêté. Il se rendit à Tours, fit ses dévotion (un peu tardives) au tombeau de saint Martin puis continua son pèlerinage à travers la Gaule recueillant partout des témoignages d'admiratio ou de sympathie, liant amitié avec ce qu'il avait de plus lettré dans la haute société frank ou gallo-romaine, occupant ses heures à cor

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de citer ce pas sage du portrait de fantaisie de Brunehaut :

Altera nata Venus, regno dotata decoris.
Nullaque Nereidum de gurgite talis Hibero
Oceani sub fonte natat, non ulla Napæa
Pulchrior. . . . .
Lactea cui facies incocta rubore coruscat.
Lilia mixta rosis, aurum si intermicet ostro
Decertata tuis nunquam se vultibus æquant.
Saphirus, alba adamas, crystalla, smaragdus, iaspis
Cedant cuncta; novam genuit Hispania gemmam.
Fortunat, l. VI, carm. 2, v. 84.

respondre avec ses anciens hôtes, composant çà et là de petits vers ou de longues pièces sur mille sujets, décrivant les sites et les pays qu'il traversait, faisant l'éloge des évêques et des seigneurs, vivant chez les uns et chez les autres, au jour le jour, sans se fixer nulle part, et promenant en tous lieux son aimable indolence et ses complaisantes flatteries. Après le belliqueux Sigebert, il chantait le pacifique Caribert; après Caribert, Chilpéric; il louait tour à tour Brunehaut, Frédégonde, Galswinthe, traitant les barbares et les vives tragédies qui se jouaient parmi eux de stériles lieux communs de rhétorique. Rien ne fatigue autant que cette poésie roide et sans accent, où les jeux d'esprit et la puérilité de mille détails laborieusement cherchés remplacent les idées et les sentiments. Rien n'est plus artificiel; rien n'est plus loin de la nature et de la vérité; aucun trait ne part du cœur. C'est une musique monotone où le plaisir de la difficulté vaincue remplace toute inspiration. On sent que l'âme du poëte est absente de ces vers, et que véritablement la langue de Lucrèce et de Virgile est pour lui une langue morte. Si, dans le poëme de Galswinthe, Fortunat a rencontré quelques situations pathétiques, on ne peut nier qu'il n'en ait singulièrement affaibli l'effet par les longueurs, la subtilité et l'affectation du style dont il les a couvertes.

Dans ses pérégrinations à travers la Gaule, notre poëte voyageur visita à Poitiers sainte Radegonde, qui depuis 550 vivait retirée dans le monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé dans cette ville. La règle du couvent n'était pas d'une extrême sévérité. Dans cette maison, qui était comme un refuge contre l'ignorance et la barbarie des mœurs plutôt qu'un asile consacré à la prière et à la pénitence, les femmes mêlaient aux exercices religieux la culture des lettres, s'occupaient même à transcrire des livres, profanes peut-être, et se permettaient quelquefois l'innocent plaisir de jouer de petites scènes dramatiques. Les portes de l'abbaye étaient ouvertes aux visiteurs, et l'abbesse Agnès leur faisait avec grâce les honneurs d'une table délicate. L'accueil que Fortunat reçut dans ce monastère le séduisit au point qu'il n'eut pas la force de se remettre en route, et qu'il accepta la charge de chapelain et d'aumônier du couvent. Il faut lire dans les *Récits mérovingiens* les pages charmantes que M. Augustin Thierry a employées à nous retracer cette période de la vie de Fortunat, admiré, exalté, choyé par deux femmes dont il était l'oracle, et qui, connaissant le faible de leur poëte, se plaisaient à caresser sa vanité par leurs éloges et à flatter sa gourmandise par mille petites surprises féminines. Il était au dehors « le conseiller, l'agent de confiance, l'ambassadeur, l'intendant, le secrétaire de la reine et de l'abbesse... ; au dedans, l'arbitre des petites querelles, le modérateur des passions rivales..... Les adoucissements à la règle, les grâces, les congés, les repas d'exception s'obtenaient par son entremise et à sa demande (1). » Rien de plus curieux en ce siècle de mœurs brutales que ce commerce de galanterie toute spirituelle et de tendresse langoureuse, que cet échange de douceurs sentimentales entre le chapelain bel-esprit et ces deux religieuses. Il les appelle « ma mère et ma sœur bien aimées.. ma vie, ma lumière, mes délices »; il leur adresse mille doux propos dans un latin précieux. Il est à croire que l'intimité de ces relations fit chuchoter autour du couvent, car Fortunat, dans une pièce de vers, prend le Christ à témoin qu'il n'a pour Agnès que l'affection d'un frère. Les œuvres de Fortunat contiennent un grand nombre de petites pièces qui nous initient aux futilités de cette vie oisive dans laquelle les petites fêtes, les bons repas, les anniversaires de naissance, les jours de jeûne sont les grands événements. Il est à remarquer que la muse de Fortunat est particulièrement sensible à la bonne chère, car il n'est pas de sujet qui revienne plus fréquemment dans ses vers et qui soit traité plus éloquemment ou plus vivement.

Fortunat était en rapport avec ce que la société d'alors avait de plus éclairé. Il comptait au nombre de ses amis et de ses admirateurs presque tous les évêques ses contemporains, saint Euphrone, Grégoire de Tours, saint Syagrius d'Autun, saint Félix de Nantes, saint Germain de Paris, saint Avitus de Clermont, saint Léon de Bordeaux. Il leur écrivait et allait les voir fréquemment. En 580, à l'occasion du concile de Braine, il envoya aux évêques rassemblés un panégyrique de Chilpéric. Ce n'était pas, comme on eût pu s'y attendre, l'apologie de Grégoire de Tours, son bienfaiteur, alors accusé d'avoir calomnié Frédégonde, mais un lieu commun de flatteries banales à l'usage de tous les souverains. Fortunat demeura dans sa retraite de Poitiers jusqu'à la mort de sainte Radegonde, en 587. Il était parvenu à un âge très-avancé lorsqu'il fut nommé évêque de Poitiers. Il succédait à Platon, qui avait été ordonné évêque en 592. Il occupa peu de temps le siége de Poitiers, et mourut au commencement du septième siècle, avec la réputation de premier poëte de son siècle.

Le plus considérable des ouvrages de Fortunat est un recueil de vers (élégiaques pour la plupart) divisé en onze livres. Les sujets les plus divers y sont traités. Ce sont des descriptions, des éloges, des épithalames, des épitaphes, des lettres, des hymnes, le *Pange* et le *Vexilla regis* entre autres adoptés par l'Église. Deux ouvrages en prose, l'explication du *Credo* et l'explication du *Pater*, surprennent le lecteur, par la netteté et la simplicité du style. Il est douteux

(1) Augustin-Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, tom. II, VIe récit.

que ces deux pièces soient de Fortunat, dont la prose est aussi embarrassée, aussi guindée et aussi tourmentée que sa poésie. Deux pièces de vers placées à la fin du onzième livre ont une couleur et sont empreintes d'une émotion qui fait contraste avec la froideur et l'insipide banalité des autres morceaux. L'une a pour titre *De Excidio Thuringiæ ex persona Radegondis*. Elle est adressée à Amalfred, cousin de Radegonde, qui vivait en exilé à Constantinople. L'autre est adressée à Artachis, fils d'Amalfred. Ces deux pièces de vers, écrites sous l'évidente inspiration de Radegonde, dernière descendante des rois de Thuringe, portent l'expression d'un certain patriotisme, que rappelle plus d'un passage d'Ossian.

Il faut citer, après ces onze livres de poésie, quatre livres de la *Vie de saint Martin de Tours*. Fortunat n'a fait que mettre en vers hexamètres la prose incomparablement meilleure de Sulpice Sévère; en outre, la *Vie de sainte Radegonde*, la *Vie de saint Germain de Paris, de saint Aubin d'Angers, de saint Paterne d'Avranches, de saint Médard de Noyon, de saint Hilaire de Poitiers.*

Paul Diacre d'Aquilée assure que Fortunat avait composé des hymnes pour toutes les fêtes de l'année, et Hincmar lui attribue un résumé de la vie de saint Remi; mais ces derniers ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Certaines pièces font connaître et la futilité d'esprit de Fortunat et la décadence littéraire de son temps : c'est la figure d'une croix dessinée en vers d'inégale longueur, et enclavée dans un rectangle de trente-cinq vers hexamètres dont chacun a trente-cinq lettres; c'est un carré de trente-trois vers hexamètres de trente-trois lettres chaque : les quatre diagonales sont figurées par quatre vers hexamètres de trente-trois lettres également; c'est un losange en acrostiches avec la manière de le lire. Ces puérils alignements de vers, « ces toiles d'araignée, » qui ravissaient d'admiration les contemporains de Fortunat prouvent encore plus la patience et la stérilité de sa muse que *la force de génie et le feu* que les auteurs de l'*Histoire littéraire* lui accordent trop complaisamment. Il a paru diverses éditions des œuvres de Fortunat. La première à Cagliari, en 1573, la deuxième dans la même ville, en 1574. Elle fut réimprimée quatre ans plus tard à Venise, puis en 1584 à Cagliari, et en 1660 à Cologne. Trois autres éditions parurent ensuite, deux à Mayence, in-4°, 1603-1606, l'autre à Cologne, 1617. B. AUBÉ.

Maxima Bibliotheca veterum Patrum, tom. X, Lyon, 1678; et *Recueil des Pères*, Paris, 1644. — Grégoire de Tours, *Hist. Francor.*, liv. V. — Paul Diacre, *Histor. Longobard.*, liv. II. — Hilduin, *Epist. ad Ludov. Pium.* — Hincmar. *Vie de saint Remi.* — Joannes Trithemius, *De Scriptoribus ecclesiasticis.* — Amoinus monachus, livre III, *Hist. franc.*, chap. XIII. — Petrus Crinitus, *De Poetis latinis*, liv. V. — *Hist. litt. des Benédict. de Saint-Maur* tom. V. — Augustin Thierry, *Récits mérovingiens*, tom. II, *récits* 5e et 6e. — Ampère, *Hi[...] littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. — Guizot, *Hist. de la Civil. en France*, tom. II, leçon 1[...]

* **FORTUNATIANUS** (*Atilius*), grammairi[...] latin, vivait dans le quatrième ou le cinquièn[...] siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un trai[...] sur la prosodie et les mètres d'Horace. Cet o[...] vrage, qui est inséré dans la collection de Putsc[...] nous est arrivé dans un désordre extrême. Fo[...] tunatianus ne vivait pas postérieurement au ci[...] quième siècle, puisqu'il est cité par Cassiodore. [...] diction, comme on peut le voir par une épît[...] dédicatoire adressée à un jeune sénateur, est pu[...] et fleurie.

Putsch, *Gram. Latinæ Auctores antiqui*, p. 26[...]

FORTUNATIANUS (*Curius* ou *Chirius*[...] rhéteur romain, vivait vers 450 après J.-C., p[...] de temps avant Cassiodore, qui le mentionne. [...] a de lui un *Abrégé de Rhétorique* par demand[...] et par réponses, sous le titre de : *Curii Fortun[...] tiani Consulti Artis Rhetoricæ scholicæ Lib[...] tres*. Cet ouvrage, très-répandu dans les écol[...] du moyen âge, fut imprimé pour la premiè[...] fois in-4°, sans indication de lieu ni de date, m[...] vers 1490, dans un recueil contenant, outre l[...] trois livres de l'*Ars Rhetoricæ*, un *Comput[...] Fortunatiani*, une *Dialectica Chirii Consu[...] Fortunatiani*, une lettre de Franciscus Put[...] lanus à Jacobus Antiquarius, et trois opuscul[...] de Denys d'Halicarnasse traduits par Théodo[...] Gaza. Les autres éditions de l'*Ars Rhetori[...]* sont celles de Venise, 1523, in-fol., dans un v[...] lume contenant *Rufinianus* et d'autres rhéteur[...] de Louvain (par les soins de P. Nannius), 155[...] in-8°; de Strasbourg (par Erythræus), 156[...] in-8°. L'*Ars Rhet.* a été aussi inséré dans l[...] *Rhetores Latini antiqui* de Pithou, Paris, 159[...] in-4°, p. 38-78, et dans l'édition du même r[...] cueil donnée par Capperonier, Strasbourg, 175[...] in-4°, 53-101.

Il ne faut confondre ce rhéteur ni avec [...] Curius Fortunatianus qui avait composé u[...] histoire de Maximus et de Balbinus (Capitoli[...] *Max.* et *Balb.*), ni avec un Fortunatianus d'[...] rigine africaine et évêque d'Aquilée, mention[...] par saint Jérôme (*De Vir. illus.*, 97).

Vossius, *De Histor. Lat.*, l. II, c. III. — Fabricius, *B[...] blioth. Lat.*, t. III, p. 458-460. — Schœll, *Hist. de la Li[...] rom.*, III, 197. — Panzer, *Annales typographici*, II, p. 9[...]

* **FORTUNATIEN**, évêque d'Aquilée. Il éta[...] Africain d'origine, et prit une part active au[...] troubles qui agitèrent l'Église, au quatrièn[...] siècle; il signa la condamnation de saint Athana[...] dans le concile de Milan en 355; après l'an 35[...] il n'est plus question de lui. Il composa d[...] commentaires sur les évangiles. Saint Jérôme d[...] qu'ils étaient écrits d'un style peu correct, ma[...] qu'ils sont utiles. G. B.

Cellier, *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, t. [...] p. 11. — Fontanini, *Histoire littéraire d'Aquilée*, l. I[...]

FORTUNATINO (*Tommaso*). *Voy.* STEFAN[...] peintre florentin.

FORTUNATUS. *Voy.* AMALAIRE.

FORTUNIO (*Jean-François*), grammairien talien, vivait au seizième siècle. Slavon d'ori- ;ine, il passa la plus grande partie de sa vie en talie, où il exerçait la profession de jurisconulte. Il eut une fin funeste. Il était podestat l'Ancône, et s'acquittait de ces fonctions avec ıeaucoup d'honneur. Un jour on le vit tomber ıort, précipité d'une des fenêtres du prétoire, ans qu'on pût dire si cet acte était le résultat 'un suicide ou d'un crime. On a de Fortunio : *e Regole gramaticali della Volgar Lingua;* ncône, 1516.

Apostolo Zeno, *Note al Fontanini.* — Tiraboschi, *'oria della Letteratura Italiana*, t. VII, p. III, p. 390.

FORTUNIO (*Augustin*), chroniqueur et ographe italien, né à Fiesole, vers 1550, mort Florence, vers 1595. Après avoir fait d'excelntes études au collége de Pise, il entra au cou- ɪnt des Saints-Anges à Florence, et y prononça s vœux. On a de lui : *Historia Camaldunsium;* Florence, 1575-1579, 2 vol. in-4°. ette histoire, où l'érudition abonde, mais qui anque de critique, fut attaquée par le P. Luc. ɪrtunio se défendit dans un ouvrage intitulé : *ɔologia Augusti Florentini pro libris suis istoriarum Camaldulensium;* Florence, 92, in-12. On a encore de Fortunio: *Chroniɪetta del monte San-Savino di Toscana;* orence, 1583, in-4°; — *Liber Carminum;* orence, 1591, in-8°.

Mittarelli et Costadoni, *Annales Camaldulenses.*

FORZATE ou **FORZATI** (*Claude*), poëte itan, né à Padoue, vivait dans la seconde moitié ı seizième siècle. On a de lui : *Rime;* Padoue, 85, in-12; — un volume de vers dans le pais padouan, sous le titre de *Scareggio tandallo;* Padoue, 1583, in-4°; — une tragédie de *ecinda*, plusieurs fois imprimée; la meilleure ition est celle de Venise, 1609, in-12.

Dizionario istorico (édit. de Bassano).

FOSCARARI (*Gilles*), en latin *Foscherarius*, éologien italien, né à Bologne, le 27 janvier 12, mort à Rome, le 23 décembre 1564. Enɛ fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, professa dans diverses maisons de son ordre, vint en 1544 inquisiteur et prieur du count de Bologne, et fut nommé quelques années us tard évêque de Modène. Cette dignité ne angea en rien la manière de vivre simple et stère de Foscarari. Ce prélat charitable trouva ns sa frugalité et sa modestie assez d'argent ur subvenir aux nécessités des pauvres, pour nder une maison de filles repenties et pour emllir son église et le palais épiscopal. Malgré s vertus, il fut accusé d'hérésie. Le pape ul IV le fit arrêter et conduire au château int-Ange; mais Pie IV, successeur de Paul, clara l'accusation calomnieuse, et Foscarari vint à Modène. Il retourna en 1561 au concile Trente, où Jules III l'avait déjà envoyé. On chargea avec deux autres dominicains, Léord Marini et Foreiro, de dresser un catéchisme et de réformer le bréviaire et le missel de Rome. Foscarari était encore occupé de ce travail lorsqu'il mourut.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

FOSCARI (*Francesco*), doge de Venise, né vers 1372. Issu d'une famille patricienne, il était arrivé aux premiers rangs de l'État, et faisait partie du grand conseil, lorsqu'en 1412 il fut nommé l'un des tuteurs du jeune marquis de Mantoue, Francesco di Gonzaga. Il sut dans son administration mériter la reconnaissance de son pupille et celle du peuple mantouan. Procurateur de Saint-Marc en 1421, il proposa de prendre parti pour les Florentins contre Filippo-Maria, duc de Milan. Le doge Tomaso Moncenigo s'opposa à cette guerre; il fit plus : il recommanda en mourant (15 avril 1423) de ne pas nommer Francesco Foscari pour doge : « Dieu vous préserve d'un pareil choix! dit-il; si vous le faites, vous élirez la guerre; et qu'est-ce donc que les conquêtes, lorsque la dépense en absorbe les revenus? De maîtres que vous êtes vous vous trouverez sujets; et de qui? Des gens de guerre, d'une soldatesque que vous soudoyez. » Malgré cette opposition, après six jours de scrutins balancés et à l'aide des menées d'Albino Baduero, Foscari, doyen des électeurs, réunit la majorité des suffrages, et fut élu souverain de Venise. « Mais il faut savoir, dit Marino Sanuto, que ce seigneur avait employé les fonds de sa procuratie à se faire des partisans, et en donnant des secours à un grand nombre de patriciens pauvres et en dotant leurs filles. On l'accusait d'avoir ainsi dépensé plus de trente mille ducats; aussi avait-il beaucoup de créatures. » Pour la proclamation du nouveau doge, « on adopta, rapporte Sismondi, une formule nouvelle, qui acheva d'effacer, jusqu'au souvenir, le droit que le peuple avait eu jusqu'alors de prendre part aux élections. » Foscari donna un asile à Carmagnola (*voy.* ce nom) fuyant l'ingratitude de Filippo-Maria, et, à l'instigation de cet illustre proscrit, il déclara la guerre au duc de Milan (27 janvier 1426). La victoire suivit d'abord les drapeaux des Vénitiens; Carmagnola força Filippo-Maria à acheter la paix (18 avril 1427), au prix du Bergamasque, du Crémonais et du Bressan. La guerre s'étant rallumée en 1431, les Milanais furent vainqueurs à leur tour sur terre et sur le Pô; les Vénitiens s'en prirent à leur général Carmagnola, et après l'avoir indignement torturé, le mirent à mort (5 mai 1432). Cet acte cruel ne ramena pas la fortune du côté de la république. Giovanni-Francesco de Gonzaga, prince de Mantoue, successeur de Carmagnola, ne fit rien d'important dans la Valteline : le provéditeur Giorgio Cornaro se laissa envelopper et prendre avec tout un corps d'armée, et sur mer Pietro Loredani, blessé à l'attaque du château de Sestri, dut ramener sa flotte après avoir commis d'inutiles ravages. Foscari consentit à traiter, et, mieux servi par ses diplo-

mates que par ses généraux, il obtint que les frontières vénitiennes seraient désormais fixées par le cours de l'Adda. Malgré cette paix inespérée, Foscari voulut se décharger de la responsabilité des événements (1), et le 27 juin 1433 il proposa son abdication; elle ne fut point acceptée. Le doge reprit sans peine le pouvoir, et, fidèle à ses instincts guerriers, il profita d'une insulte faite par le peuple de Bologne au résident vénitien pour attaquer cette ville; en même temps, il renouvela son alliance avec Cosme de Médicis, qui lui prêta quinze mille ducats et déclara qu'il appuierait les efforts des Génois pour leur indépendance. Visconti cette fois fut le premier à frapper, et lançant son habile général Niccolò Piccinino sur les possessions de la seigneurie, il reprit le Bergamasque, le Bressan, le Véronais et le Vicentin, malgré les savantes manœuvres de Giovanni de Nani Gatta-Melata, général vénitien, et la belle défense de Francesco Barbaro, podestat de Brescia. La flotte vénitienne elle-même, commandée par Dario Malipieri et Bernardo Navigieri, fut anéantie dans un combat près de Pavie. Foscari, trahi par le marquis de Mantoue, mit à la tête de son armée Francesco Sforza, marquis d'Ancône (février 1439). Craignant que Nicolà d'Este, marquis de Ferrare, ne tournât aussi contre Venise, il lui rendit Rovigo et toute la Polésine, que la république occupait depuis trente-quatre ans comme nantissement d'une créance de 60,000 ducats. En même temps il contracta une alliance avec le pape Eugène IV, qui lui fournit un secours assez important. Visconti reçut, d'un autre côté, des troupes napolitaines, aragonaises et angevines. Malgré son infériorité, Sforze battit les Milanais dans les défilés de Ten (9 novembre 1409), débloqua Brescia, et conclut la paix avec Visconti (le 23 novembre 1441). Par ce traité, dit de Cavriano, Venise acquit Lonato, Velaggio et Peschiera, que le marquis de Mantoue fut obligé de lui céder. Quelques mois plus tard, Foscari vint au secours de Francesco Sforza, attaqué dans sa Marche d'Ancône par le duc de Milan, le pape et le roi de Naples Alfonso d'Aragon, et soutint les Bolonais dans leur révolte contre Visconti. La même année Foscari s'empara de Ravenne par des moyens plus adroits qu'honorables. Ortasio de Polenta régnait alors sur cette ville. Il avait été placé par son père sous la tutelle du gouvernement vénitien, qui devait en hériter dans le cas d'une mort prématurée ou par défaut de successeurs directs. Ortasio fut accusé d'avoir favorisé le duc de Milan dans la dernière guerre, et Foscari se crut en droit de punir l'imprudent pupille. Il eût d'ailleurs été long d'en attendre l'héritage, car Ortasio venait d'avoir un fils. Des troubles furent excités dans Ravenne, et le 24 février les habitants déposèrent leur prince, comme incapable. Le doge feignit alors de cra dre l'intervention de quelque voisin, et envo des troupes qui prirent possession de la vil Ortasio se réfugia à Venise, trompé par les offi du sénat; aussitôt après son arrivée, il fut e barqué pour l'île de Candie avec sa femme son enfant. Ils y trouvèrent une mort rapide (

Tandis que les Vénitiens s'occupaient d'éte dre leur territoire italique, ils souffraient cru lement dans leur commerce; des pirates rav geaient impunément leurs côtes, et le soud d'Égypte, profitant de leurs troubles, les chas des ports d'Alexandrie, de Tripoli, de Dam et de Béryte, et confisqua tout ce qu'ils y po sédaient (environ 235,000 ducats). Fosca dont tous les moyens étaient absorbés dans guerre continentale, ne put tirer vengeance cette avanie. Il manifesta de nouveau l'intenti d'abdiquer sa dignité; mais le conseil s'y refu encore, et exigea de lui le serment de ne pl quitter le dogat.

Le 24 septembre 1443, Foscari forma une lig avec le duc de Milan, le comte Sforza, les r publiques de Gênes, de Florence et de Bologn dans le but de s'opposer à l'accroissement de puissance d'Alfonso d'Aragon, roi de Naple Le saint-père prit parti pour ce monarque, excommunia les Vénitiens; mais deux victoir de Sforza amenèrent rapidement la paix et retrait du foudre papal. En janvier 1445, Fos cari eut à souffrir un cruel chagrin. Déjà tro de ses fils étaient morts au service de la répu blique; le dernier, Jacopo, fut dénoncé au conse des Dix comme ayant reçu des présents de plu sieurs princes étrangers. Après des aveux arra chés par la torture, le 20 février, il fut condamn au bannissement perpétuel et relégué à Napo de Romanie, puis à Trieste; l'infortuné doge dû prononcer le jugement de son fils. Par une d ces fréquentes variations qui caractérisent l politique italienne, le duc de Milan prit, en 1445 les armes contre son gendre Sforza, et s'uni au pape et au roi de Naples. Foscari soutin Sforza, et, le 28 septembre 1446, les Vénitiens commandés par Michele Altendolo dit Cotignola remportèrent à Casal-Maggiore une victoire écla tante sur leurs ennemis. Filippo-Maria Visconti étant mort (13 août 1447), Sforza revendiqua la souveraineté de Milan; mais, gagné par les présents du pape Nicolas V, il abandonna le parti des républiques. Il montra autant d'acharnement contre les Vénitiens qu'il avait mis de talent à leur service, et détruisit successivement leur flotte à Casal et leur armée, le 14 septembre 1448, devant Caravaggio. Foscari sut encore faire une heureuse paix (19 octobre 1448); il reconnut Sforza comme duc de Milan, mais obtint la cession du Bergamasque, du Bressan et du Crémonais.

(1) La guerre de Lombardie venait de coûter à Venise sept millions de ducats.

(1) Jean Simoneta dit : « Missus in insulam Cretam; intra paucos dies, cum unico filio, exstinctus est. »

Il était dans la destinée de ce doge d'avoir sans cesse les armes à la main. Sa réconciliation avec Sforza lui fit encourir l'inimitié d'Alfonso d'Aragon, qui prétendait au trône de Milan. Dès les premières hostilités, Foscari arma une flotte de quarante-cinq galères, qui, sous le commandement de Luigi Loredano, se présenta devant Messine, brûla l'arsenal et douze galères siciliennes; le même dégât fut fait à Syracuse, et obligea Alfonso à demander la paix. Enflés par ce succès, les Vénitiens signifièrent à Sforza de renoncer à une partie de ses prétentions sur le Milanais. Sforza accepta la guerre, et, suppléant par la rapidité des mouvements à l'inégalité des forces, il fit repentir ses agresseurs de leur injustice. Foscari, quoique accablé par des malheurs de famille, et vivement attaqué par la faction des Loredani, ne voulut accéder à aucun accommodement, et se ligua avec le roi de Naples, le duc de Savoie, le marquis de Montferrat, les villes de Bologne et de Pérouse.

Sforce appela à son aide Cosme de Médicis, seigneur de Florence, les Génois, le marquis de Mantoue et plus tard le roi de France. Les hostilités reprirent en 1452, et l'Italie fut ravagée en tous sens par les deux partis et leurs auxiliaires. Suivant Neri Capponi, durant cette guerre, le gouvernement vénitien tenta deux fois de se délivrer du redoutable Sforce par le fer et par le poison. Il rapporte les détails du projet et la somme promise par le conseil des Dix; mais rien ne prouve que Foscari fût partisan de ce crime. Après beaucoup de sang versé, la paix se conclut à Lodi, le 5 avril 1454. Vers la même époque, un traité fut conclu avec Mahomet II, qui venait de s'emparer de Constantinople. La république vénitienne put enfin respirer. Foscari, devenu octogénaire, jouissait de la gloire d'avoir étendu considérablement les possessions de sa patrie, lorsque son fils unique fut encore une fois traduit devant le terrible conseil des Dix, et condamné de nouveau à l'exil. Foscari se montra inflexible à ses sollicitations, et lui répondit : « Non, mon fils; respectez votre arrêt, et obéissez sans murmure à la république. » La résignation du doge ne désarma pas ses ennemis; la famille Loredani lui suscita d'autres douleurs. Il était échappé à Foscari de dire « qu'il ne se croirait véritablement prince que quand Pietro Loredano aurait cessé de vivre »; et cet illustre amiral était mort peu après, d'une incommodité qu'on ne put expliquer, on accusa Foscari d'avoir hâté une mort qu'il désirait, et Jacopo Loredano jura de venger ce meurtre. Le chagrin que manifestait le doge de la ruine de son fils, condamné injustement, fut expliqué comme une protestation contre l'arrêt des décemvirs, et, sur la proposition de Jacopo Loredano, il fut invité à donner sa démission dans les vingt-quatre heures. Foscari répondit fermement que deux fois il l'avait offerte, qu'on avait exigé de lui le serment solennel de ne plus réitérer cette demande, et qu'il se trouvait lié par cette promesse et ne céderait qu'à la volonté générale. Le lendemain les Dix lui enjoignirent de sortir du palais ducal dans les huit jours, sous peine de voir ses biens confisqués. Loredano eut la cruelle joie de lui présenter ce décret. Foscari répondit : « Si j'avais pu prévoir que ma vieillesse fût préjudiciable à l'État, le chef de la république ne se serait pas montré assez ingrat pour préférer sa dignité à la patrie; mais cette vie lui ayant été utile pendant tant d'années, je voulais lui en consacrer jusqu'au dernier moment. Le décret est rendu, j'obéirai. » Et il rendit l'anneau ducal, qui fut brisé devant lui. Il voulut descendre dignement du palais, devant le peuple, et par l'escalier des Géants. Il s'écria alors : « Mes services m'y avaient appelé, la malice de mes ennemis m'en fait sortir. » Le peuple laissa échapper quelques regrets : une proclamation du conseil des Dix ordonna sous peine de mort le silence le plus absolu sur cette affaire. Le 30 octobre 1457, Pasquale Malipieri fut élu doge. En entendant la cloche de Saint-Marc, qui annonçait à Venise un nouveau prince, Francesco Foscari éprouva un tel saisissement qu'il mourut le lendemain (1).

Un an après (25 octobre 1458), il fut déclaré que le conseil des Dix avait dépassé ses droits : il lui fut interdit désormais de s'ingérer à juger le prince, excepté en cas de flagrante félonie.

A. DE L.

And. Billi, *Historia*, lib. V, p. 86. — Poggio-Bracciolini, *Historia Florent.*, lib. V et VI, p. 339. — Andrea Navagero, *Storia Veneziana*, 1086-1097. — Marino Sanuto, *Vite de' Duchi di Venez.*, 976-1028. — Platina, *Istoria Mantuana*, liv. V. — Cristoforo da Soldo, *Istoria di Brescia*, p. 808. — M. A Sabellico, *Historia Rerum Venetarum*, dec. III. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, chap. LXIV. — Daru, *Histoire de Venise*, lib. XIV et XV.

FOSCARI (*François*), diplomate vénitien, né le 30 décembre 1704, mort le 17 décembre 1790. Il appartenait à la même famille que le précédent, et son illustre naissance le fit entrer au sénat. Il fut successivement nommé ambassadeur à Rome en 1748, à Constantinople en 1756, à Vienne en 1765, à Saint-Petersbourg en 1781. Les affaires, qu'il conduisit toujours avec habileté, ne l'empêchaient pas d'aimer les lettres et les arts, et de rechercher ceux qui les cultivaient. Le *Thesaurus Antiquitatum sacrarum*, les *Œuvres de* Théophylacte et la *Bibliotheca Patrum* de Galland furent publiés sous ses auspices.

Solari, *Éloge historique de Foscari;* Venise, 1791.

FOSCARINI (*Paul-Antoine*), mathématicien italien, né à Venise selon le P. Jacob, ou dans le royaume de Naples d'après d'autres

(1) Jacopo Loredano sur ses livres de compte avait inscrit le doge au nombre de ses débiteurs, avec cette formule : « Francesco Foscari, pour la mort de mon père et de mon oncle. » De l'autre côté, il avait laissé une page en blanc pour y porter l'acquit. Et en effet, après la triste mort du doge, il écrivit en rayant cette page : *L'ha pagata.*

biographes, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Carmes, et professa la philosophie à Naples et à Messine. Il fut un des premiers à se déclarer en faveur du système de Kopernic, expliqué et défendu par Galilée, et il s'efforça de démontrer que le texte de la *Bible* n'est pas contraire à cette opinion. Il publia à ce sujet un opuscule remarquable intitulé : *Lettera sopra l'opinione de' Pittagorici e del Copernico, della mobilità della Terra e stabilità del Sole, e il nuovo Pittagorico Sistema del Mondo;* Naples, 1615, in-4°. On a encore de Foscarini quelques opuscules théologiques écrits en latin. Ils ont été réunis en un volume; Cosenza, 1611, in-8°.

Le P. Jacob, *Bibliotheca Carmelitana*.

FOSCARINI (*Michel*), historien vénitien, né en 1632, mort le 31 mai 1692. Après avoir rempli diverses charges importantes, il fut nommé, le 7 septembre 1664, gouverneur de Corfou, avec le titre de provéditeur et de capitaine. Cinq ans plus tard on l'élut *sage de terre ferme*; et quelques années après il fut élevé à la dignité de *sage du conseil*. En 1678, il succéda à Nani dans la charge d'historiographe de Venise. Il s'occupa activement de rédiger cette histoire, qu'il continua jusqu'en 1690. La mort l'empêcha de mettre la dernière main à cet ouvrage, qui fut publié par son frère Sébastien Foscarini, sous le titre de *Istoria della Repubblica Veneta;* Venise, 1696, in-4°, réimprimé à Venise, 1699, in-4°; l'*Histoire de Venise* a été insérée dans le recueil des *Historiens de Venise*, 1722, in-4°. On a encore de Foscarini deux *Nouvelles*, imprimées dans les *Novelle amorose degli Accademici incogniti;* Venise, 1651, in-4°; 3e partie. Foscarini annota le *Museum illustrium Poetarum* de Caramella, placé à la suite de la *Sacra Purpura* du même auteur; Venise, 1653, in-12.

A. Zeno, *Memorie de' Scrittori Veneti patritii*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XII.

FOSCARINI (*Marc*), homme d'État et littérateur vénitien, né le 30 janvier 1696, mort le 31 mars 1763. L'illustration de sa famille et son propre mérite lui donnèrent accès aux plus hautes dignités de la république. Il devint chevalier et procurateur de Saint-Marc. Le sénat le nomma historiographe de Venise. Mais diverses missions dont il fut chargé auprès de plusieurs cours de l'Europe l'éloignèrent des archives secrètes, où se trouvaient les documents à consulter, et l'empêchèrent d'écrire l'histoire de Venise. Il dirigea alors ses recherches sur un sujet plus accessible, et résolut de composer l'histoire littéraire de sa patrie. Cette histoire devait être divisée par genres, et l'auteur, réservant pour une seconde partie tous les genres simplement agréables, se proposait de traiter dans la première des genres d'écrire les plus utiles à l'État, c'est-à-dire du droit civil et du droit canonique, de l'histoire nationale et étrangère, de l'astronomie et de la navigation, de la géographie, de l'architecture nautique et militaire, de l'hydraulique, et enfin de l'éloquence politique et judiciaire. Une moitié seulement de cette première partie a paru, et fait vivement regretter que les fonctions politiques aient empêché Foscarini d'achever son excellent ouvrage. Foscarini succéda en 1762 à François Loredano dans la place de doge. Il n'occupa le trône ducal que dix mois. Son gouvernement fut marqué par une réforme qui, à une autre époque, aurait eu peut-être une heureuse influence sur l'avenir de la république : le grand conseil adopta quelques règlements tendant à augmenter l'influence du doge sur l'administration. On a de Foscarini : *Della Letteratura Veneziana, libri otto;* Padoue, 1752, in-fol. Ce volume, quoi qu'en dise le titre, ne contient réellement que quatre livres.

Daru, *Histoire de Venise*, t. V, p. 202 (édit. de 1853). — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I.

FOSCHI (*Ferdinando*), peintre de l'école bolonaise, vivait à Bologne dans le dix-huitième siècle. Le Musée du Louvre possède un bon *Effet de neige*, paysage dû au pinceau de cet artiste.

On connaît deux autres peintres de ce nom, Sigismondo, qui en 1527 peignit *Une Vierge* et quatre *Saints*, tableaux conservés au musée de Milan, et le Fra Salvator, qui fut élève de Vasari et l'aida dans ses travaux à Rome. E. B.

Vasari, *Vite*. — *Catalogue du Musée de Brera*. — Villot, *Musée du Louvre*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

FOSCHINI (*Antonio*), habile architecte ferrarais, florissait à la fin du siècle dernier. Parmi les nombreux travaux exécutés à Ferrare sous sa direction, les plus importants sont le bel escalier de l'université et le grand théâtre, l'un des plus élégants et des mieux construits de l'Italie. E. B—n.

N.-L. Cittadella, *Guida di Ferrara*.

FOSCO (*Placide*), en latin **FUSCUS**, médecin italien, né en 1509, à Montefiori, dans les environs de Rimini, mort à Rome, le 18 mars 1574. Après avoir exercé l'art de guérir en Sicile et à Malte, il devint le médecin du pape Pie V. Il composa un ouvrage *De usu et abusu astrologiæ in arte medica*, dont l'existence ne nous est connue que par le témoignage de Manget.

Son frère *Lactance* Fosco, savant philologue, fut chanoine de Rimini, et mourut le 9 juin 1559.

Manget, *Bibliothèque des Auteurs de Médecine*, t. VI

FOSCO (Palladio), *Voy*. Negri.

FOSCOLO (*Ugo*), poëte et littérateur italien, né à l'île de Zante, vers 1778, mort à Turnham Green, près de Londres, le 10 octobre 1827. Ayant perdu de bonne heure son père, il dut à sa mère sa première éducation. Venise étendait alors sa domination sur les îles Ioniennes; et comme elle n'y avait établi ni colléges, ni gym-

nases, ni universités, les parents étaient forcés d'envoyer leurs enfants soit dans la métropole, soit sur la terre ferme, pour leur faire achever leurs études. C'est ainsi que Foscolo, après ıvoir passé quelque temps dans les écoles de Venise, alla ensuite à l'université de Padoue, où l suivit les cours de Cesarotti sur la littérature :lassique. Ardent admirateur d'Alfieri, imbu :omme lui des souvenirs mythologiques, Foscolo :omposa une tragédie intitulée *Tieste*, représen-ée le 4 janvier 1797, sur le théâtre de Saint-ınge à Venise. La pièce eut du succès. Voyant nsuite sa patrie déchue de sa grandeur et au ouvoir des armées étrangères, il se rendit en 'oscane, et bientôt après à Milan, devenue la apitale de la République Cisalpine. Il y fut ientôt nommé officier dans la légion dite *lom-arde*. Puis, après la chute de la République isalpine, il se retira avec les Français à Gênes, rs du siége de cette ville en 1800. Les hor-bles souffrances qu'il devait y endurer ne mpêchèrent cependant pas d'écrire l'éloge à ouise Pallavicini, *Caduta da Cavallo*, en tête iquel il plaça le *Sollicitæ Oblivia Vitæ* d'Ho-ce, pour se rappeler l'état malheureux dans quel il se trouvait lorsqu'il composa cet ou-age. Gênes s'étant enfin rendue, il fut trans-ırté avec la garnison à Antibes, sur des vais-aux anglais. Là il apprit que Bonaparte avait ějà passé le Saint-Bernard, se disposant à re-nquérir la Lombardie.

Le premier consul convoqua un congrès de :putés à Lyon, afin de donner une nouvelle rme à la République Cisalpine, gouvernée par un iumvirat. Bonaparte, mécontent des triumvirs, argea Foscolo de critiquer vivement l'adminis-ation triumvirale. C'est alors que celui-ci écrivit n fameux *Discours à Bonaparte* pour le con-ès de Lyon. En 1802 il publia ses *Ultime Lettere Jacopo Ortis*, ouvrage que lui avait inspiré le *'erther* de Gœthe. Bonaparte, méditant une pédition contre l'Angleterre, appela l'armée d'I-lie sur les bords de l'Océan. Foscolo avait le ade de capitaine attaché à l'état-major du gé-ral Teulié. Le contingent italien s'établit à int-Omer et à Calais, où Foscolo se livra à tude de la langue anglaise. L'entreprise de ıpoléon n'ayant pu être mise à exécution, scolo revint à Milan, où il partagea son temps tre les livres et les plaisirs, souvent les plus lgaires. C'est à cette époque qu'il donna la lendide édition de Montecucculi, d'après un anuscrit appartenant au marquis Jean-Jacques ivulce. Il la dédia au général Caffarelli, mi-stre de la guerre. Foscolo s'était retiré sur une tite colline près de Brescia, afin de se livrer tièrement à l'étude des lettres. En 1808 il t appelé à la chaire d'éloquence de l'uni-rsité de Padoue, laissée vacante par la mort Cerretti. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, ulut ainsi occuper un homme dont le carac-e indocile et querelleur était peu propre à la milice; le prince disait parfois que les trois poëtes qu'il avait dans son armée, c'est-à-dire Foscolo, Gasparinetti et Ceroni, lui donnaient plus à faire que l'armée tout entière. Les leçons de Foscolo sur l'origine et le développement de la littérature furent accueillies avec enthousiasme par les étudiants. Mais comme il attaquait indirectement les actes et le système de Napoléon, il dut bientôt renoncer au professorat. Il se retira alors sur les bords du Lario. Il n'y vécut pas longtemps tranquille. La représentation de sa tragédie d'*Ajace*, qui a pour sujet la querelle soulevée entre Ajax et Ulysse relativement aux armes d'Achille, fut cause que Foscolo dut abandonner la Lombardie, car ses ennemis, non contents de le dénigrer dans une épigramme injurieuse (1), répandirent le bruit que l'auteur de cette tragédie avait voulu personnifier Napoléon dans le personnage d'Agamemnon, et le général Moreau dans celui d'Ajax, qui n'obtenait pas les armes d'Achille. Pour échapper à ces persécutions, Foscolo vint se fixer entre Florence et Pistoja, où il composa plusieurs ouvrages. Lors de la chute de Napoléon, Foscolo reprit l'habit militaire, et en 1814 il fut nommé chef d'escadron par la régence de Milan. Mais il disparut à l'improviste, et se réfugia à Zurich, où il publia, avec la fausse date de Pise, ses *Didymi Cherici Hypercalypseos*. C'est une satire écrite en prose latine, dans le style biblique; il y attaque Paradisi ainsi que beaucoup d'autres personnages qui avaient rempli de hautes fonctions dans le royaume d'Italie. En dernier lieu, Foscolo se retira en Angleterre. Il y publia bientôt ses *Essais sur Pétrarque*, écrits en anglais. Cet ouvrage lui acquit assez de célébrité pour qu'il vît se presser autour de lui, lorsqu'il ouvrit des cours d'italien à Londres, en 1823, un nombreux auditoire, dont l'assiduité ne lui rapporta pas moins de mille livres sterling. Mais les prodigalités auxquelles il s'abandonna ensuite lui attirèrent les plus fâcheux désagréments. Obligé de fuir les poursuites de ses créanciers, il dut, tout en se cachant, chercher des ressources dans la rédaction de quelques articles de journaux et de préfaces pour les classiques italiens. En même temps sa santé s'altéra, il devint hydropique. Il se retira alors dans une petite maison de Turnham-Green, où il mourut. Dans la matinée même du jour fatal, il reçut la visite du comte Capo-d'Istria, qui partait pour la Grèce afin d'y remplir les fonctions de président. L'état dans lequel il se trouvait ne lui permit même pas de voir son illustre compatriote. Sa dépouille mortelle fut déposée dans le cimetière de Chiswich, où une pierre placée par Hudson Gurney rappelle en latin le nom et l'âge de l'illustre défunt. De ce qui précède on peut facile-

(1) Per porre in scena il furibondo Ajace,
Il fiero Atride, e l' Itaco fallace,
Gran fatica Ugo Foscolo non fè :
Copiò se stesso, e si divise in tre.

ment se faire une idée du véritable caractère de Foscolo. Inquiet, turbulent, impétueux, foulant aux pieds ces convenances qu'il faut pourtant respecter si on veut vivre en société, il ne trouva ni paix ni trêve en aucun lieu et sous aucun gouvernement. Mordant jusqu'au cynisme et ne pouvant écouter aucun conseil, aucune remontrance, il n'eut pour amis que ceux qui, doués d'une nature calme et placide, pouvaient lui pardonner à cause de son grand talent les extravagances de son caractère et de sa conduite. Sa propre physionomie, ses manières, son accent, ne prévenaient en aucune façon, et cela se trouve confirmé par un de ses sonnets (c'est le septième), *Solcata ho la fronte, occhi incavati intenti*, etc.

Les principaux ouvrages d'Ugo Foscolo ont pour titres : *Ultime Lettere di Jacopo Ortis;* Milan, 1795. C'est un roman écrit avec enthousiasme, qui tend à inspirer la haine contre la société, le dégoût de la vie, le désespoir et le suicide; — *Orazione a Bonaparte pel congresso di Lione.* Ce discours abonde en phrases de rhéteur et de pédant, par exemple à l'endroit où, voulant flatter Napoléon, l'auteur le met au-dessus de Thésée, de Romulus, de Brutus, et le compare à Tibère, à Marc-Aurèle, à Léon X, et enfin à Jupiter. Le style est pompeux, quelquefois boursouflé, et ses périodes sont longues, traînantes, et souvent fastidieuses; — *Discorso dell' Origine e dell' Ufficio della Letteratura.* Dans cet ouvrage on trouve çà et là des passages éloquents, mais l'ensemble est un peu obscur et manque de liaison; — Une *Traduction du Voyage sentimental de Sterne*, écrite d'un style clair, pur et très-élégant; — *Discorso preliminare sul testo di Dante;* Londres, 1826 : cet ouvrage est loin d'avoir la correction du précédent; il s'y rencontre une affectation de mystère qui fatigue le lecteur; — Les *Sepolcri;* Brescia et Milan, 1808. C'est le chef-d'œuvre de Foscolo, le fruit de sa propre imagination et de son caractère mélancolique. Dans cette composition, il exalte la mémoire des grands hommes et de ceux qui brillèrent par leurs vertus; aussi insiste-t-il sur la nécessité de leur ériger des monuments qui entretiennent dans les cœurs des idées de charité et d'humanité. Il ne veut pas qu'on mêle leurs sépultures avec celles des méchants, dont la mémoire est inutile aux vivants. — Aux tragédies de Foscolo que nous avons citées, il faut joindre *Ricciarda*, qu'il dédia à lord John Russell. — Parmi ses traductions, on doit mentionner la *Chioma di Berenice*, Milan, 1803, dont les vers sont graves et harmonieux. Les poésies de Ugo Foscolo ont été réunies en un volume; Milan, 1812-1822, in-16. B. BELMIN.

Maffei, *Storia della Letteratura Italiana, secolo XIX.* — *Vita di Ugo Foscolo, scritta da* Giuseppe Pecchio; Lugano, 1830. — *Cenni sulla vita, la persona, il carattere e le opere di Ugo Foscolo,* par Giuseppe Caleffi, en tête de ses Œuvres choisies; Fiesole, 1835.

* **FOSS** (*Henri-Hermann*), poëte et homme d'État norvégien, né à Bergen, le 17 septembre 1790. Il se fit d'abord commerçant, selon le vœu de ses parents, puis il entra dans la carrière militaire, en 1808. Lieutenant en 1810, il combattit vaillamment contre les Anglais dans l'île Langenland. A son retour dans sa patrie, en 1813, il professa à Bergen, puis il visita l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Il publia ensuite, avec Jonas Rein et Magnus Falsen, une feuille périodique intitulée *Le Spectateur du Nord*. En 1827 et en 1830 il fut élu député au storthing, et s'y fit particulièrement remarquer. Chef de bataillon à Christiania, il représenta aussi cette ville en 1833 et les années suivantes. Son caractère libéral lui gagna promptement la confiance du peuple. En 1845 il fut nommé ministre de la marine par le roi Oscar; mais en 1849 le mauvais état de sa santé lui fit résigner ses fonctions. Il vit aujourd'hui retiré à Christiania. On a de lui : *Frithjof*, traduit de Tegner; *Tidsnornerne* (les Signes du temps).

Conversat.-Lex.

* **FOSSA**, poëte italien, né à Crémone, vivait vers la fin du quinzième siècle. Il célébra un des héros de la cour du roi Arthur dans une épopée chevaleresque intitulée : *Libro novo do lo inamoramento de Galvano;* Milan, vers 1500, in-4°; une édition moins ancienne, Venise, 1607, in-8°, atteste que plus d'un siècle après sa publication ce poëme trouvait encore des lecteurs. G. B.

Melzi, *Bibliografia dei Romanzi e dei Poemi romanzeschi d'Italia.*

FOSSANO. *Voy.* BORGOGNONE.

FOSSATI (*Jean-François*), historien italien, né à Milan, vers la fin du seizième siècle, mort en 1653. Il entra dans la congrégation bénédictine du Mont-Olivet, et devint évêque de Tortone. Il faisait partie de l'académie des *Animosi*, sous le nom d'*Assicurato*. On a de lui : *Orazione funebre nella morte del ser. Cosimo II Medici, gran-duca di Toscana;* Sienne, 1620, in-4°; — *Discorso nella morte della signora D. Francesca da Cordova, moglie del duca di Feria ;* Milan, 1623, in-4°; — *Memorie istoriche delle Guerre d'Italia del secolo presente d'all' anno* 1600; Milan, 1640, in-4°.

Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis*, t. I, part. II, pag. 643.

FOSSATI ou **FOSSATO** (*Davide-Antonio*), peintre et graveur de l'école vénitienne, né en Suisse, à Morco, canton du Tessin, en 1720, mort à Venise, vers 1780. A l'âge de douze ans il se rendit auprès de son oncle, riche marchand établi à Venise, qui, reconnaissant ses dispositions pour la peinture, le confia au P. Vincenzo Mariotti, habile dessinateur d'architecture et de perspective. Fossato fit à son école d'assez grands progrès pour que bientôt Daniel Gran, peintre allemand, l'un des meilleurs élèves de Solimène, chargé de décorer de fresques une salle de la

villa Cornaro, l'employât à y peindre les architectures et les ornements. Ce travail achevé, Gran emmena à Vienne le jeune Fossato, qui y peignit sous sa direction la voûte de la bibliothèque impériale, et fit quelques autres ouvrages dont le succès l'engagea à se livrer également à la peinture à l'huile. De retour à Venise, il exécuta plusieurs fresques au palais Contarini. Désireux de connaître les chefs-d'œuvre des diverses écoles italiennes, il entreprit de parcourir l'Italie; il s'arrêta d'abord à Bologne, pour étudier les ouvrages des Carrache et du Guide. C'est probablement pendant son séjour dans cette ville que l'électeur de Saxe le chargea de dessiner *Le Christ à la monnaie* du Titien, *La Nuit* du Corrége et plusieurs autres des principaux tableaux qui composaient alors la galerie de Modène. Il s'apprêtait à continuer son voyage, quand il fut rappelé à Venise par la mort de son oncle, qui lui laissait une succession embarrassée, dont l'administration ne lui permit plus d'entreprendre d'ouvrages de longue haleine. Il employa le peu d'instants de loisir que lui laissaient ses affaires à graver des eaux-fortes, dont les plus connues sont : vingt-quatre paysages représentant des *Vues de Venise et des environs*; *La Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, d'après le magnifique tableau de Paul Véronèse conservé au palais Pisani; *Jupiter et les Vices*, et *La Vocation de saint Pierre à l'apostolat*, également d'après Paul Véronèse. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Quadri, *Otto Giorni in Venezia*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

* **FOSSATI** (*Jean-Antoine-Laurent*), médecin italien, né le 30 avril 1786, à Novarre, en Lombardie. Après y avoir reçu sa première éducation, il embrassa la carrière médicale, et alla étudier à l'université de Pavie, où Scarpa lui délivra, en 1807, le diplôme de docteur en chirurgie. Il s'établit d'abord à Milan, où il devint l'aide et bientôt le remplaçant de Sacco, directeur général de la vaccine, qui le fit admettre plus tard comme son assistant dans le service médical de l'hôpital civil. Peu de temps après, il fut attaché comme aide de clinique au professeur Rasori, dont il devint aussi l'ami. Il l'aida dans ses études sur l'action des médicaments et à établir les nouvelles lois physiologiques et thérapeutiques que ce professeur avait méditées. Lors de l'épidémie de typhus pétéchial qui désola la Lombardie en 1817, il dirigea avec zèle divers hôpitaux ouverts pour le traitement de cette maladie. Malgré ses services, le gouvernement, qui repoussait ses idées d'indépendance et de liberté, lui était peu favorable; M. Fossati se trouvait compromis par ses liaisons et ses antécédents : cette position le décida à quitter son pays et à venir à Paris, où il arriva en 1820. Il y fit connaître la doctrine de Rasori, qui fut employée, d'après ses indications, par Laennec, à l'hôpital Necker, et par Kapeller, à l'hôpital Saint-Antoine, en donnant l'émétique comme contre-stimulant dans les maladies inflammatoires, la digitale, l'aconit, la gomme-gutte à fortes doses dans les cas déterminés, etc. Après un voyage qu'il fit à Londres pour y enseigner ce système, de retour à Paris, il devint l'ami et le disciple de Gall, qui le mit bientôt à même de faire des cours sur sa doctrine phrénologique. Le premier eut lieu chez Gall lui-même, de 1823 à 1824. Appelé ensuite en Italie par un de ses oncles, très-malade, M. Fossati en profita pour porter dans les universités principales du pays la connaissance des découvertes de Gall. Pendant son séjour à Bologne, il publia, dans les *Opuscules scientifiques*, un mémoire sur l'*épilepsie* d'après quelques idées nouvelles. Il revint à Paris en 1825, et, décidé à s'y fixer définitivement, il demanda et obtint l'autorisation de s'y livrer à la pratique de la médecine, et même d'ouvrir des cours de phrénologie. Lors de la dernière maladie de Gall, en 1828, il fut chargé de terminer à l'Athénée le cours sur la physiologie du cerveau, que ce savant ne pouvait plus continuer. Il fut un des principaux fondateurs de la Société Phrénologique de Paris, dont il a dirigé les travaux jusqu'en 1852.

Lorsque la révolution de Juillet éclata, Fossati réunit chez lui les Italiens qui se trouvaient à Paris, et forma une association qui demanda l'appui de la France pour qu'elle s'opposât à l'intervention de l'Autriche dans les États au dehors de la Lombardie et de Venise. Après la révolution de 1848, il fut appelé à présider une réunion d'Italiens qui eut lieu à Paris. Il tâcha d'opposer sa modération à l'exaltation des partis; mais il ne put ni les contenir ni les diriger, et depuis, renonçant à toute politique active, il consacra son temps à l'étude de la science. Cependant, après s'être marié, en 1851, s'étant rendu à Rome avec sa femme, le gouvernement du saint-siége le fit arrêter et mettre au secret pendant cinq jours, puis on l'obligea à sortir de l'État dans les quarante-huit heures. Voici la liste de ses ouvrages : *Dell' Epilepsia*; inséré dans la nouvelle collection des *Opuscules scientifiques* de Bologne, ann. 1826; — *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger; application de ce principe à la physiologie intellectuelle*; Paris, 1827, in-8°; — *De l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts*; suivi d'un *Rapport sur la phrénologie en Italie*, fait à la Société Phrénologique d'Édimbourg; Paris, 1828, in-8°; — *De la Mission du Philosophe au dix-neuvième siècle et du caractère qui lui est nécessaire*; suivi d'un *Discours prononcé* par l'auteur *aux funérailles du docteur Gall*; Paris, 1835, in-8°; — *Nouveau Manuel de Phrénologie par Georges Combe, ex-président de la Société Phrénologique d'Édimbourg*, trad. de l'anglais et augmenté d'additions nombreuses et de

notes; Paris, 1835, in-12; — *Manuel pratique de Phrénologie, ou physiologie du cerveau d'après les doctrines de Gall, de Spurzheim, de Combe et des autres phrénologistes;* Paris, 1845, in-12, avec portraits; — dans la *Revue encyclopédique*, un grand nombre d'articles, particulièrement sur les ouvrages scientifiques de l'Italie; — dans l'*Encyclopédie* de MM. Didot, divers articles, entre autres ceux : *Encéphale, Folie, Organologie;* — dans le *Dictionnaire de la Conversation*, plusieurs articles de médecine et surtout de phrénologie. — En 1841, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Broussais au Val-de-Grâce, il prononça un discours qui a été imprimé. En 1842 il donna la biographie du *comte Caccia*, de Novarce, dans la *Biographie des hommes utiles.* En 1844, il inséra dans le *Bulletin des Sciences*, de Bologne, un *Mémoire sur l'anévrisme de l'artère basilaire;* en même temps, il envoyait à la Société Médico-Chirurgicale de cette ville, dont il est membre honoraire, la pièce pathologique de cette maladie, extrêmement rare et presque unique. M. Fossati a toujours pris une grande part aux travaux de la Société Phrénologique de Paris. Indépendamment des mémoires qu'il a fournis à l'ancien journal de cette société, il a publié dans le journal anglais *Zoist* deux mémoires, l'un *Sur l'Éducation et l'Instruction*, et l'autre *Sur l'Art de faire des fous à volonté;* l'auteur démontre dans ce mémoire que les fanatiques de toutes sortes sont réellement des fous artificiellement formés. Dans la *Revista frenologica*, qui se publie à Barcelone, le docteur Fossati a inséré deux autres mémoires qu'il avait lus à la Société phrénologique de Paris; l'un traite *De la Direction à donner aux études phrénologiques;* l'autre, *Du Choix d'un Législateur, ou des conditions physiologiques pour faire un bon législateur*, etc. M. Fossati s'occupe de réunir ses divers opuscules phrénologiques, pour les publier dans un recueil intitulé : *Questions sociales, philosophiques et politiques, traitées d'après les principes de la physiologie du cerveau.* GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

FOSSE. *Voyez* LA FOSSE et LA HAYE.

* **FOSSÉ** (*Charles-Louis-François*), ingénieur militaire français, né à Écouen, le 25 août 1734, mort à Paris, le 19 juin 1812. Il s'engagea à l'âge de dix-sept ans, fit toutes les campagnes de 1752 à 1780, et se distingua particulièrement dans la guerre de Sept Ans. Sa belle conduite, son habileté dans l'art de lever les plans, l'élevèrent de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-colonel, commandant Huningue. On a de lui : *Idées d'un militaire pour la disposition des troupes confiées aux jeunes officiers pour la défense et l'attaque des postes;* Paris, Didot, 1783, in-4°; ouvrage encore estimé, réimprimé sous le titre de *Questions expliquées pour les jeunes officiers sur la fortification de campagne et sur la fortification, l'attaque et la défense des places de guerre;* Paris, 1830, in-18; — *Cheminée économique, à laquelle on a adapté la mécanique de Franklin;* Paris, 1786, in-8°; — *Précis sur la défense relative au service de campagne, à l'usage de l'officier d'infanterie;* Paris, 1802, in-12; — *Cours pratique militaire, ou partie de la science de l'officier;* in-8°, avec 14 pl.; — *Éléments d'Arithmétique et de Géométrie à l'usage du régiment d'infanterie du Roi;* in-8°, avec 7 pl.; — quelques opuscules scientifiques et des manuscrits intéressants.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin, etc., *Biographie univ. et portative des Contemporains.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine.*

FOSSÉ (*Pierre-Thomas* DU). *Voy.* THOMAS.

FOSSEUSE (La belle). *Voyez* MONTMORENCY et SAINT-MARS.

* **FOSSOMBRUNO** (*Angelus* DE), physicien italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il publia deux ouvrages : *De Motu locali*, Venise; 1494, in-4°, et *Tractatus de Velocitate Motus*, sans lieu ni date, in-fol. L'un et l'autre sont oubliés. On manque de renseignements biographiques sur leur auteur. G. B.

Haïn, *Reportorium bibliographicum, edit. sæc. XV*, t. I, p. II, p. 411.

FOSTER (*Samuel*), mathématicien anglais, natif du Northamptonshire, mort en juillet 1652. Il fit ses études au collége Emmanuel de Cambridge, devint maître ès arts en 1623, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Le 2 février 1636, il fut nommé professeur d'astronomie au collége Gresham; mais il ne garda ces fonctions que jusqu'au mois de novembre de la même année. La démission de son successeur Murray les lui rendit le 22 mai 1641. Versé dans les sciences mathématiques, il cultivait en même temps les langues anciennes. Foster fit de curieuses observations astronomiques sur les éclipses, le Soleil et la Lune. On a de lui : *The Description and use of a small portable Quadrant for the more easy finding of the hour of azimuth;* 1624, in-4°; — *The Art of Dialling;* 1638, in-4°; — *Posthuma Fosteri, containing the description of a Ruler upon which are inscribed divers scales;* 1652, in-4°; — *Four Treatises of Dialling;* 1654, in-4°; — *The Sector altered and other scales added with the description and use thereof, invented and written by Mr Foster, and now published by William Leybourne;* 1661, in-4°; — *Miscellanies, or mathematical lucubrations of Mr Samuel Foster*, etc., publié par John Twysden.

Biog. Brit. — Hutton, *Math. Dict.*

FOSTER (*Michael*), légiste anglais, né à Marlborough, le 16 décembre 1689, mort le 7 novembre 1763. Il était d'une famille de jurisconsultes, et fit ses études à Oxford. En 1707 il entra dans la carrière du barreau, et y eut d'a-

bord peu de succès, ce qui le détermina à revenir dans sa ville natale, où il se lia avec Algernon, comte d'Hertford, depuis duc de Somerset. Venu ensuite à Bristol, quelques années plus tard il y exerça sa profession avec la plus grande distinction. Au mois d'août 1735, il fut nommé *recorder* de cette ville; il remplit ces fonctions pendant plusieurs années, puis il devint sergent ès lois. En avril 1745, il succéda à William Chapple, un des juges du Banc du Roi, et remplit ces fonctions jusqu'au 7 novembre 1763. Cette magistrature fut signalée par des décisions importantes sur diverses questions de jurisprudence qui fournirent à Foster l'occasion de faire preuve de ses connaissances comme légiste. On a de lui : *A Letter of Advice to protestant dissenters;* 1720; — *An Examination of the Scheme of Church Power laid down in the Codex Juris ecclesiastici Anglicani*, etc.; 1735; — *Report of the proceedings on the commission for the trial of the rebels in* 1746 *and other crown cases;* 1763, in-fol.; 1776, in-8°.

Biog. Brit. — Bridgman, *Legal Bibl.*

FOSTER (*Mark*), mathématicien anglais, vivait au dix-septième siècle. Il est connu par un traité de trigonométrie (*Treatise of Trigonometry*).

Hutton, *Math. Dict.* — Ward, *Gresham Professors.*

FOSTER (*William*), mathématicien anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Londres, où il eut Oughtred pour professeur. On a de lui : *On the Circles of proportion and the horizontal instrument;* 1633, in-4°.

Hutton, *Math. Dict.* — Ward, *Gresham Professors.*

FOSTER (*James*), théologien anglais, né à Exeter, en 1697, mort le 5 novembre 1753. Il étudia à l'école des dissidents de sa ville natale, et commença de prêcher en 1718. Mais les controverses qui éclatèrent dans l'ouest de l'Angleterre eurent un tel caractère de violence, que Foster dut se retirer à Melbourne, dans le Somersetshire, et bientôt après à Ashwick. En 1720 il écrivit un ouvrage de théologie, dont le débit n'améliora guère sa position. Il se décida alors à apprendre la profession de gantier chez un M. Norman, dans la maison duquel il alla habiter. Quelque temps après, il entra comme chapelain dans la famille de Robert Houlton, et en 1724 il succéda au docteur Gale à Barbican. En même temps, convaincu par les doctrines de son prédécesseur sur le baptême des adultes, il se fit administrer de nouveau ce sacrement. En 1728, il fit tous les dimanches une lecture du soir, qu'il continua jusqu'à sa mort avec un succès sans exemple. Il eut des auditeurs de toutes les classes et de toutes les opinions. Foster termina sa carrière pastorale chez les Indépendants de Pinner's-Hall. On a de lui : *Essay on fundamentals, and his Sermon on the Resurrection of the Christ;* 1720; — *Defence of the Usefulness Truth*, etc., *of christian Revelation against Tindal;* 1731; — *Tracts on Heresy;* — *Sermons;* 4 vol. in-8°; — *Discourses on natural Religion and social Virtue;* in-4°.

Pope, *Satires* (*Préface*).

FOSTER (*John*), littérateur anglais, né à Windsor, en 1731, mort en septembre 1773. Il fut élevé à Eton, où il eut Plumptree et Burton pour maîtres. Ils lui enseignèrent les langues grecque et hébraïque. En 1748 il entra au King's-College de Cambridge; puis il succéda à Barnard dans la direction du collége d'Eton. Mais, n'ayant pas les qualités physiques et la connaissance du monde nécessaires à ces fonctions, il dut les résigner en 1765. Un canonicat à Windsor vint le dédommager de cette perte, en 1772. Malheureusement de précoces infirmités ne lui permirent pas de jouir longtemps de sa nouvelle position. On a de lui : *Essay on the different nature of accents and quantity, with their use and application in the pronunciation of english, latin and greek tongues, with the defence of the greek accentual marks against Is. Vossius, Sarpedonius, D. Gally;* 1762, in-8°. A cet essai se trouve joint le poëme grec de Musurus, adressé à Léon X avec une élégante traduction latine; — *Enarratio et comparatio doctrinarum moralium Epicuri et stoicorum;* Cambridge, 1754. C'est une appréciation des écrivains dont il est question dans l'ouvrage précédent.

Harwood, *Alumni Etonenses.*

FOSTER (*Henri*), navigateur anglais, né à Woodplumpton (Lancastershire), en 1797, noyé dans le Chagres, le 5 février 1831. Il entra fort jeune dans la marine royale, et prit une part active à plusieurs sanglantes affaires. En 1818 il obtint de faire partie de l'expédition dirigée vers les mers arctiques sous les ordres du capitaine Ross dans le but de découvrir un passage au nord-ouest entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique. Foster servit comme officier à bord de l'*Alexander*, commandé par le lieutenant W.-E. Parry (*voy.* ce nom). Ils pénétrèrent par la passe de Lancastre jusqu'au méridien de la rivière Mines-de-Cuivre (découverte par Hearne), atteignirent le 110° de longitude occidentale, et conséquemment parvinrent de 30 degrés plus à l'ouest qu'on n'avait encore pu le faire (1). Le mérite dont fit preuve Foster dans ce pénible voyage lui mérita une médaille d'honneur de la Société Royale anglaise. Cette compagnie scientifique confia au jeune navigateur la direction d'une autre expédition, dont le but était de constater la forme exacte du globe terrestre et la direction des grands courants océaniques. Ces résultats devaient être obtenus par une suite d'observations faites dans les deux hémisphères. La corvette *Chanticler* fut mise à la disposition de Foster. Elle fut munie de tout ce qui pouvait être nécessaire pour un voyage dans les

(1) Les détails de cette expédition se trouvent aux articles PARRY et ROSS.

climats les plus opposés et dont la durée était illimitée. Un équipage résolu et des savants distingués, entre autres le chirurgien W.-H.-B. Webster, furent placés à bord. Foster mit à la voile le 27 avril 1828, et visita successivement Madère, Ténériffe et quelques autres îles du Cap-Vert, puis San-Fernando de Noronha, Rio-Janeiro, Sainte-Catherine, Montevideo, et entra dans le détroit de Le Maire. Ayant dépassé le cap Horn, il continua de porter au sud, et le 2 janvier 1829 il rencontra par 60° de latitude S. les premières glaces flottantes. Le 5 il entra dans le détroit de Bransfield, et reconnut l'archipel du New-Shetland ou Shetland-South (1). Après avoir relevé la position des îles Levingston, Cornwallis, King-George, Robert et Déception, toutes environnées de rochers et formées de substances volcaniques, le 7 Foster relâcha sur la terre de la Trinidad, dont il prit possession malgré la découverte antérieure de cette île par des navigateurs portugais et espagnols (2). Le 2 mars il regagna le cap Horn, et doubla l'Amérique méridionale pour se rendre dans les Antilles. Après avoir fait diverses expériences dans cet archipel, il se dirigea sur Panama, où il atterrit le 5 février 1831. Il s'embarqua aussitôt sur une pirogue pour descendre le Rio-Chagres; mais dans la traversée il tomba dans le fleuve, et s'y noya. Son navire revint en Angleterre le 17 mai suivant. La relation du voyage de l'infortuné Foster fut publiée par Webster; Londres, 1834, 2 vol. in-8°, avec cartes et fig.

Alfred de Lacaze.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — *Revue encyclopédique*, t. XI.

FOTHERBY (*Robert*), navigateur anglais, vivait en 1616. Il fit partie de la première expédition (1614) commandée par William Baffin et Robert Bylot. Ce voyage n'eut pas grand succès, car les navigateurs se bornèrent à examiner la côte du détroit de Davis jusqu'à l'île de la Résolution. Ils furent effrayés en voyant une montagne de glace qui avait deux cent quarante pieds de hauteur; d'après leur estimation, cette masse devait avoir deux mille quatre cents pieds de son extrémité inférieure à son sommet. Fotherby accompagna encore Baffin dans son second voyage, en 1615-1616, l'un des plus importants faits jusque alors; ils dépassèrent le 80e degré de lat. boréale, et découvrirent les îles *Carey*, la baie *Jones* et celle de *Lancastre* (3); mais, arrêté encore une fois par les glaces, Fotherby dut renoncer à tout espoir de découvrir un passage au nord pour arriver à la terre d'*Yedzo* (le Japon). Le reste de la vie de ce navigateur est inconnu.

A. de Lacaze.

(1) Découvert en 1819 par William Smith; il se compose de douze îles principales, et est situé entre 61° et 63° de lat. sud et entre 56° et 65° de long. ouest.

(2) C'est une terre basse, déserte, boisée, située par 63° 26' de latitude sud. On y trouve des phoques en grande quantité.

(3) Pour les détails de cette expédition, *voy.* Baffin.

Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*, dans l'*Univers*.

FOTHERGILL (*Georges*), théologien angla[is], né en 1705, dans le Westmoreland, mort en 17[..]. Il était principal du collége Saint-Edmond [à] Oxford. On a de lui deux volumes de serm[ons] imprimés séparément, et réimprimés en 17[..], in-8°.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FOTHERGILL (*Jean*), célèbre médecin a[n]glais, né à Carr-End, dans le comté d'York, [le] 8 mars 1712, mort le 26 décembre 1780. Apr[ès] avoir étudié la pharmacie sous l'apothicai[re] Bartlett à Bradford, il alla suivre à Édimbou[rg] les leçons de Monro, d'Alston, de Rhuterfor[d], de Sinclair et de Plummer, tous élèves [de] Boerhaave, et se fit recevoir docteur en 1736. [Il] parcourut ensuite, pour perfectionner son in[s]truction médicale, la Hollande, la France [et] l'Allemagne. De retour en Angleterre, il se fi[xa] à Londres, et donna particulièrement ses soi[ns] aux pauvres de cette capitale. Une angine épid[é]mique, qu'il combattit avec succès par les vom[i]tifs, les boissons vineuses, les acides minéra[ux] et les amers, contribua beaucoup à étendre [sa] réputation. Il fut agrégé au Collége des Médeci[ns] de Londres, président de la Société de Méd[e]cine de cette ville, membre de celle de Phil[a]delphie, associé étranger de la Société royale d[e] Médecine de Paris. Passionné pour les progr[ès] des sciences naturelles, il acheta à Upton u[ne] vaste propriété. Il la transforma en un jardi[n] magnifique, qu'il remplit de plantes exotiques recueillies à ses frais dans toutes les parties d[u] monde. Il possédait aussi un très-riche cabin[et] zoologique et minéralogique. Il légua en mou[]rant toute sa fortune aux pauvres, sauf une faibl[e] portion qu'il laissa à sa sœur. On mit sur [sa] tombe cette simple épitaphe : « Ci-gît le docteu[r] Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinée[s] pour le soulagement des malheureux. » Fother[]gill était membre de la secte des quakers. « I[l] fut, dit la *Biographie médicale*, un philan[]thrope dans la plus belle acception de ce mot; i[l] mérite une place des plus honorables parmi le[s] bienfaiteurs de l'humanité. Je doute, disait l'immortel Franklin, qu'il ait existé un homme plu[s] digne que Fothergill de l'estime et de la vénération universelles ». Fothergill a inséré un gran[d] nombre de mémoires dans les *Transactions philosophiques* et dans divers autres recueils. Il n'a publié à part qu'une dissertation sur l'angine épidémique de 1746, *An account of the putride sore-throat*; Londres, 1748, in-8°. Letsom a donné le catalogue des plantes du jardin de Fothergill, sous le titre de *Hortus Uptoniensis*, et recueilli tous les mémoires de Fothergill; Londres, 1783-1784, 3 vol. in-4°. Elliot avait déjà publié les principaux; Londres, 1781, in-8°. Ils ont tous été traduits en allemand; Altenbourg, 1785, 2 vol. in-8°. La vie de Fothergill a été écrite par G. Hird et par Elliot;

par G. Thompson, par Letsom, par Simmons. Linné fils a donné le nom de *fothergilla* à un arbuste odorant de la Caroline de la famille des hamamélidées. D'après l'opinion de M. F. Hoefer, cet arbuste pourrait s'acclimater en France.

Vicq d'Azyr, *Éloges des Membres de la Société royale de Médecine.* — *General biographical Dictionary.* — *Biographie médicale.*

* **FO-THO-YE-HO**, missionnaire bouddhique, né en Hindoustan, vers la fin du quatrième siècle. Il vint en Chine peu après Fo-Thou-Tchhing (*voy.* ce nom), dont il était disciple, et contribua non moins que lui a répandre le culte qu'il professait et à ouvrir à ses compatriotes le chemin du Céleste Empire. Sous ce rapport on peut le classer au nombre des premiers voyageurs qui ont exploré avec profit ces régions encore aujourd'hui si peu connues.

Louis Lacour.

Rémusat, *Foe-koue-ki, ou relation des Royaumes bouddhiques*, p. 39. — Charton, *Hist. de Voyages*, t. II.

FOUBERT (*Jean*), traducteur français, né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, mort le 19 avril 1619. Il entra chez les bénédictins de sa ville natale, et se fit remarquer par sa piété et son savoir. On a de lui : *Histoire des Lombards*, traduite de Paul Diacre; Paris, 1603, in-8°.

Lelong, *Bibl. hist.*

* **FOUCAUD** ou **FOULQUES**, seigneur de Merle, maréchal de France. On ignore les dates de la naissance et de la mort de ce personnage. Pourvu de la charge de maréchal de France en 1302, après la mort de Guy de Clermont, dit *de Nesle*, il prit (1303) le commandement de la ville de Tournay, défit quelques troupes de Flamands sorties de la ville de Lille, et fit plusieurs prisonniers. Après avoir été envoyé par Philippe le Bel dans le Lyonnais en 1310, et à Vienne l'année suivante, il se trouva à l'armée de Flandre en 1314. A. S.

Anselme, *Hist. générale et chron. des Grands-Officiers.* — Pinard, *Chron. milit.*, t. II, p. 115.

FOUCAUD (*Jean*), fabuliste français, né à Limoges, le 5 avril 1747, mort dans la même ville, le 14 janvier 1818. Après avoir fait ses études chez les jésuites et les jacobins de cette ville, il entra dans les ordres, et se distingua dans la prédication. Après 1789, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, et célébra sur la place Tourny de Limoges la messe de la première fédération. La Société des Amis de la Constitution l'élut successivement son fondateur, son secrétaire, son président et son orateur en vogue. Il rédigea avec Pédou le *Journal du département de la Haute-Vienne*. Payeur des armées, juge de paix, professeur, chef d'institution, il parcourut toutes ces carrières, et mena joyeuse vie aux cafés, où il s'illustra au billard par un coup connu sous le nom de *coup de Foucaud*. Ce fut sur les dernières années de sa vie que Foucaud écrivit ses belles fables patoises, œuvre originale plutôt qu'une traduction de La Fontaine. Ces fables firent dire à l'avocat Fuzibay, qui aimait assez à plaisanter : « Les Limousins sont tellement bêtes que Foucaud a été obligé de leur traduire en patois les fables de La Fontaine pour les leur faire comprendre, et encore ne les comprennent-ils pas. » Sa fin fut tout un événement à Limoges. Comme il refusait de se confesser, l'évêque Dubourg se transporta dans la demeure du malade. Foucaud lui montra le petit doigt, en disant : « Voilà mon directeur. » L'évêque ayant répondu que l'entrée de l'église lui serait interdite : « Je vous interdis ma porte, » répliqua le moribond. M. Massinguiral, grand-vicaire, s'étant présenté à son tour, obtint ce que l'évêque n'avait pu obtenir. Foucaud se confessa, et le viatique lui fut donné. On a de Foucaud : *Discours sur l'organisation civile du clergé*, prononcé dans la séance publique des Amis de la Constitution, à Limoges, le 13 janvier, an II de la liberté. Ce discours a été réfuté par M. de Montbrial, professeur de théologie civile du clergé; — *Statuts de la Confédération;* Limoges, 1791, in-12; — *Chansons et pièces fugitives*, en patois limousin. L'une de ces chansons, qui exalte la gloire de l'ère impériale, est aussi célèbre dans les montagnes du Limousin que les chants d'Ossian en Écosse; — *Les Fables de La Fontaine*, imitées et traduites en vers patois, avec le texte français à côté; Limoges, 1809, 2 vol. in-12; idem, 1835, 1 vol. in-8°; 1849, Limoges, 1 vol. in-12.

Martial Audouin.

Documents particuliers. — *Notice sur Foucaud*, en tête de la dernière édition de ses poésies. — Othon Péconnet, *Foucaud, sa politique et ses Fables;* Limoges, 1854, in-8°. — Auguste Du Boys et l'abbé Arbellot, *Biog. des hom. illustr. de l'anc. prov. du Limousin.*

FOUCAULD (*Louis*), marquis de Lardimalie, homme politique français, né au château de Lardimalie, en Périgord, en 1755, écrasé dans le même château, le 2 mai 1805. Il fut reçu chevalier de l'ordre de Malte dès l'âge de neuf ans, et entra de bonne heure au service. Il était capitaine dans les chasseurs du Hainaut lorsqu'il fut élu député de la noblesse du Périgord aux états généraux de 1789. D'un caractère droit et énergique, il accepta dans la révolution tout ce qui ne portait pas atteinte à sa foi religieuse et monarchique. Il vota contre l'abus des pensions militaires, contre les traitements accordés aux gens de cour, et appuya l'abolition de tous les droits de mainmorte sans rachat. Il se prononça pour la justice gratuite. Il refusa de voter l'emprunt proposé par Necker, mais il offrit de s'engager pour ses commettants jusqu'à concurrence de 600,000 livres, montant de toute sa fortune personnelle. Il demanda que puisqu'on fondait le cens sur le revenu, les femmes fussent admises à voter par procureur. Il réclama pour les jésuites un traitement égal à celui qui était accordé aux autres religieux. Il fit adopter un projet de banque territoriale. Les violences populaires et les empié-

tements de l'assemblée sur la prérogative royale trouvèrent dans Foucauld un adversaire courageux, qu'aucun murmure ne déconcertait, qu'aucune menace n'effrayait. Il défendit et fit amnistier son collègue Faucigny, qu'un acte irréfléchi allait conduire à l'abbaye (*voy.* FAUCIGNY). Accusé par Robespierre d'avoir donné asile chez lui à des proscrits, il répondit avec un superbe dédain : « Je ne me serais jamais attendu à me justifier devant vous d'une bonne action; je ne m'accuse pas, je me vante d'avoir fait ce que mon amitié pour M. Pérotin me prescrivait, ce que la religion et l'humanité exigeaient de moi à l'égard de M. Savardin, qui m'était inconnu. » Il prêta l'appui de son énergique rudesse au talent oratoire de l'abbé Maury, et cet appui n'était pas inutile, puisque Mirabeau dit un jour : « Je redoute plus le gros bon sens de ce sanglier du Périgord que l'esprit et l'éloquence de l'abbé Maury. » Foucauld émigra après la session de l'Assemblée constituante. Il servit en 1792 à l'armée des princes, et en 1793 à celle de Condé. Après avoir fait toutes les campagnes de l'émigration, il profita de l'amnistie de l'an X pour rentrer en France. Il faisait réparer en 1805 une vieille tour de son château; elle s'écroula, et il fut enseveli sous les décombres. L. T.

Moniteur de 89, 90, 91. — Rabbe et Boisjolin, *Biog. univer. et portat. des Contemporains.* — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.*

FOUCAULT (*Louis* DE), comte DAUGNON, maréchal de France, né vers 1616, mort à Paris, le 10 octobre 1659. Élevé comme page dans la maison du cardinal de Richelieu, il s'attacha ensuite au duc de Brézé, par le crédit duquel il obtint la charge de vice-amiral. Après avoir fait en cette qualité les campagnes de 1640 à 1642 dans la Méditerranée, et avoir vaincu les Espagnols, tant devant Cadix que sur les côtes de Catalogne, il fut nommé, sur la démission du duc de Brézé, lieutenant général au gouvernement du Brouage, d'Oléron et des îles adjacentes (1643), et fit partie l'année suivante de l'armée navale qui commença le blocus de Tarragone, que le maréchal du Plessis-Praslin avait investie par terre. Nommé lieutenant général au gouvernement d'Aunis et de La Rochelle après la démission du comte de Jonzac, il servit en 1645 sur l'escadre qui bloqua la ville de Roses (Catalogne), et se trouva en 1646 au combat naval d'Orbitello, où le duc de Brézé eut la tête emportée par un boulet de canon. Ayant embrassé, pendant les troubles de la Fronde, le parti du prince de Condé, Foucault, qui s'était retranché dans son gouvernement du Brouage, fut destitué de toutes ses charges. Ses amis ayant ménagé sa réconciliation avec le roi (1653), Foucault fut réintégré dans sa lieutenance générale du pays d'Aunis, et fut élevé à la dignité de maréchal de France (20 mars 1653). Il se démit alors de sa lieutenance, et ne servit plus. A. SAUZAY.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. II, p. 604. — Anselme, *His des Grands Offi. de la Couronne.* — Quincy, *Hist. milit*

FOUCAULT (*Nicolas-Joseph*), administrateu et archéologue français, né à Paris, le 8 janvie 1643, mort dans la même ville, le 7 février 172 Il était fils d'un secrétaire au conseil d'Éta Doué d'un esprit vif et brillant, il débuta ave éclat au barreau. Son mérite joint à sa naissanc l'éleva successivement aux charges de procureu général aux requêtes de l'hôtel, d'avocat géné ral au grand conseil, de maître des requêtes, e enfin de chef du conseil de Madame. Il fut ap pelé à l'intendance de Montauban, puis à celle d Pau, à celle du Poitou, et enfin à celle de Caen Dans toutes ces fonctions, et à une époque o la révocation de l'édit de Nantes créait de nom breuses difficultés aux intendants, Foucault s montra administrateur ferme et habile. No content de maintenir ou de rétablir la tranquillit dans les provinces qu'il administrait, il contri bua activement au bien-être de ses administré en faisant exécuter un grand nombre de tra vaux d'utilité publique, tels que des ponts, de ports, des routes, des canaux, des hôpitaux Aux qualités d'un excellent intendant, Foucaul joignait le goût des lettres et des arts. Sa bi bliothèque, son cabinet de médailles et d'an tiques étaient ouverts à tous ceux qui pouvaien en faire usage. Il obtint du roi en 1705 la for mation d'une Académie des Belles-Lettres à Caen En 1704 il avait découvert l'ancienne ville de Viducassiens, à deux lieues de Caen. Quelqu temps auparavant il avait trouvé le curieux ou vrage *De Mortibus Persecutorum*, attribué à Lactance, et connu seulement par une citation de saint Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit découvert dans l'abbaye de Moissac que Baluze fit son édition. On doit aussi à Foucault la publication du traité des *Origines de la Langue Française* de Caseneuve, imprimé à la suite du *Dictionnaire étymologique de Ménage.*

De Boze, *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions*, t. II.

FOUCAULT (*Léon*), physicien français, auteur de travaux du premier ordre sur l'optique et la mécanique, naquit à Paris, le 18 septembre 1819. Son père, libraire éditeur, est connu par la publication de l'importante collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France.* La plus grande partie des études du jeune Léon Foucault fut faite dans la maison paternelle, et quoique n'ayant pas le puissant stimulant de l'émulation, ces études furent solides et complètes. Léon Foucault, obligé de choisir une carrière, opta pour la médecine, qui lui permettait de suivre en partie son goût inné pour les sciences d'observation. Quoique n'ayant point poursuivi ces études jusqu'à obtenir le titre qui les couronne, on peut assurer que M. Léon Foucault y acquit sur la physiologie de précieuses connaissances, qui trouvent toujours leur emploi même dans les théories relatives à la nature inorganique. C'est le daguer-

éotype qui a révélé à M. Léon Foucault sa raie vocation expérimentale. Sitôt après l'ap- arition de cette merveilleuse découverte, no- re physicien s'y livra avec une ardeur qui in- iquait non un simple goût d'amateur, mais ien une passion provenant d'un génie naturel. n peut dire qu'il devint subitement opticien. Il e familiarisa promptement avec toutes les théo- ies de la physique de la lumière. Ce fut alors ue M. Donné, lui-même excellent physiologiste t physicien, se l'attacha comme préparateur et ollaborateur expérimental pour son cours de mi- roscopie médicale. Cette collaboration dura trois ns. M. Léon Foucault, frappé des inconvénients 'entraîne l'inconstance de notre climat par pport à l'emploi des rayons solaires, qui font uvent défaut à l'observateur, imagina de sub- ituer à la lumière du soleil celle de l'électricité, i ne manque jamais en aucun lieu ni en aucun mps. En 1844, M. Léon Foucault construisit appareil illuminateur, où la lumière qui éclate tre les deux charbons qui terminent les deux s communiquant aux deux pôles d'une pile de lta remplaçait le soleil, et permettait de répéter toute heure et en toute localité toutes les ex- riences d'optique. Cet appareil a été depuis opté universellement pour les cours de phy- que et pour les recherches d'optique pure ou pliquée. On ne voit guère aujourd'hui comment pourrait s'en passer. Un régulateur électro- agnétique, qui rend permanente l'action de l'ap- reil et maintient les charbons incandescents à e distance constante, est mis en action par la le elle-même. Ce mécanisme n'emprunte rien dehors. On sait que la lumière électrique de ppareil Foucault est devenue un agent industriel portant dans l'éclairement pour la nuit des eliers et des chantiers les plus vastes à ciel dé- uvert, de manière à pouvoir ne jamais inter- mpre des travaux urgents. Ce fut encore la otographie qui opéra un rapprochement entre . Léon Foucault et un autre physicien d'un and mérite, M. Hippolyte Fizeau, et donna issance à une série brillante de travaux opti- es qui ont pris rang dans la science. L'asso- ation de ces deux éminents expérimentateurs oduisit une série de mémoires aussi remarqua- es par leur originalité que par leurs déductions éoriques dans un ordre de connaissances où les vaux antérieurs de Huygens, de Malus, d'A- go, de Young et surtout de Fresnel ne per- ettaient guère d'espérer des progrès impor- nts. Nous citerons parmi ces travaux faits en mmun : 1° La comparaison de l'éclat de la mière de la pile avec celui de la lumière du leil, au moyen de procédés photographiques : rayons lumineux électriques furent trouvés re environ les deux cinquièmes de ceux du leil; 2° La production de bandes d'interférence moyen de rayons différant dans leur marche ne quantité considérable, par l'emploi d'une mière rendue homogène au dernier degré avec de prismes multiples : chose merveilleuse! au lieu d'apercevoir la septième ou la huitième alternative des couleurs récurrentes, on atteignait à la sept millième interférence au moins, résultat important pour la constitution de l'onde lumineuse et pour le mode de vibration de la molécule qui lui donne naissance; 3° Une étude complète et tout à fait nouvelle des lois de la polarisation chromatique, étude riche en faits nouveaux; 4° L'interférence des rayons calorifiques reconnue au moyen d'appareils spéciaux et par l'emploi de thermomètres réduits à des dimensions microscopiques; 5° L'action négative des rayons rouges extrêmes sur les plaques daguerriennes déjà impressionnées : ces rayons détruisent ici l'effet produit antérieurement par d'autres rayons.

Ces recherches, qui rappelaient celles de Fresnel et qui les complétaient en beaucoup de points, valurent aux deux actifs collaborateurs une célébrité méritée, et qui ne fut provoquée par aucun des artifices au moyen desquels, suivant l'expression de Fresnel lui-même, *on courtise la renommée*. Dans la question, si controversée en optique, où il s'agit de savoir si la lumière va plus vite ou plus lentement dans le vide que dans les corps transparents, M. Léon Foucault n'eut plus de collaborateur. Cette importante recherche tranche définitivement le débat entre les deux théories rivales de l'optique en faveur de la nature vibratoire de l'agent lumineux. M. Arago, après avoir emprunté à M. Wheatstone l'idée de son miroir tournant, sans pouvoir arriver à un résultat positif, avait engagé les jeunes physiciens à s'occuper de cette difficile expérience. M. Léon Foucault répondit par un succès complet, dû à un appareil des plus ingénieux, qui évitait des difficultés autrement insurmontables. Nous ne pouvons donner ici une idée de cet appareil; il nous suffira de dire que le retard du rayon qui traverse l'eau comparativement au rayon qui marche dans l'air est mis en complète évidence, et M. Arago lui-même s'empressa d'applaudir sans réserve à l'expérience délicate qui avait enfin forcé la nature à révéler un secret, si longtemps gardé. Par une aptitude intellectuelle spéciale, que ne pouvaient faire pressentir ni ses travaux ni ses études antérieurs, M. Léon Foucault se trouva aussi clairvoyant dans les épineuses théories de la mécanique qu'il l'avait été dans l'optique. Ayant compris par le raisonnement abstrait qu'un pendule ordinaire oscillant librement devait suivre invariablement la même route, il entrevit cette incroyable conséquence que puisque la route du pendule était fixe dans l'espace elle devait servir de point de mire pour voir le déplacement graduel de la Terre tournant sur elle-même. L'expérience confirma pleinement et ouvertement cette vérité hardie, et certes l'une des plus inattendues de la mécanique du globe. Ce fut une séance académique bien remarquable que celle où M. Arago apporta cette brillante découverte à l'Institut et en établit les impor-

tantes déductions. La rotation de la Terre est ici manifestée sans prendre pour point de mire des objets étrangers, comme les corps célestes ou les rayons du soleil qui tracent l'heure sur un cadran. C'était une observation à domicile, et ce fut même dans une cave que l'appareil pendulaire de M. Léon Foucault, si ingénieux et si simple, fonctionna pour la première fois. On sait que cette belle expérience est devenue célèbre dans le monde entier, et qu'il n'est point de corps ou d'association s'occupant de science qui ne se soit empressée de la répéter. Les publications mathématiques auxquelles elle a donné naissance se comptent par centaines, en sorte que cette découverte marque un progrès dans la mécanique rationnelle comme dans la physique mécanique.

Un autre appareil d'une nature toute différente en principe, le *gyroscope*, fut déduit par M. Léon Foucault de la connaissance approfondie des lois de la rotation des corps, et surprit les mathématiciens les plus avancés dans cette belle théorie par la nouveauté de ses résultats. Ici un corps mis en mouvement rotatoire est tout à fait isolé et librement suspendu dans l'espace. Il va sans dire que, comme le pendule, le gyroscope donne de nouvelles indications qui rendent sensible et mesurent la rotation de la Terre. Mais, par une particularité bien inattendue, le gyroscope exécute des évolutions qui permettent de trouver l'orientation astronomique dans un lieu quelconque *sans aucune inspection du ciel et des astres*, résultat dont l'annonce eût paru fabuleuse avant la réalisation du fait. Qui eût pu croire d'avance que la détermination du méridien eût été possible même au fond d'une mine? Rien n'est plus vrai cependant, et même on peut atteindre une certaine précision dans cette opération paradoxale.

Pour caractériser les recherches de M. Léon Foucault en ce qu'elles ont d'original, nous dirons qu'il a introduit la physique dans le domaine de l'astronomie. Dans plusieurs cas il a su mettre l'expérience au service d'une science qui ne procédait que par l'observation de phénomènes dont il fallait jusqu'à ce jour épier l'apparition.

Les divers travaux (1) de notre excellent physicien sur l'optique et sur la mécanique lui o[nt] valu la médaille de Copley, que la Société royal[e] de Londres décerne aux travaux qui ont marqu[é] un progrès dans la science. A cette occasion [il] serait injuste de ne pas mentionner les encoura[-]gements que M. Léon Foucault a reçus de l[a] munificence impériale pour son expérience d[u] pendule. Peu de temps après, l'invention d[u] gyroscope vint prouver que l'auguste faveur s'é[-]tait montrée parfaitement éclairée en s'adressan[t] à M. Léon Foucault. Ces découvertes lui on[t] valu de plus la position qu'il occupe comm[e] physicien à l'Observatoire impérial de Paris.

La dernière expérience de M. Léon Foucau[lt] se rapporte à la fois au magnétisme et à la théo[-]rie mécanique de la chaleur. Un corps métalliqu[e] mis en rotation rapide entre les deux pôles d'u[n] aimant s'échauffe considérablement, comme pa[r] l'effet d'un frottement énergique, quoiqu'e[n] réalité il ne soit en contact avec aucun corp[s] matériel et qu'il se meuve librement dans u[n] vide apparent. On en tire une nouvelle confirma[-]tion des doctrines qui établissent une corréla[-]tion entre le mouvement et la chaleur.

Dans la dernière élection académique de la sec[-]tion de physique, M. Léon Foucault a balancé le[s] suffrages avec le candidat élu, et ce n'est qu'a[u] scrutin de ballottage qu'il a échoué définitivement.

Depuis 1845, M. Léon Foucault est charg[é] au *Journal des Débats* de la rédaction des arti[-]cles de science. Sans sacrifier la rigueur mathé[-]matique, il a su rendre intelligible à ses lecteur[s] les résultats les plus élevés des recherches mo[-]dernes. On peut le mettre au rang des popu[-]larisateurs les plus consciencieux et les plu[s] utiles. C'est un des savants qui sont en pos[-]session du rare avantage d'être connus du publi[c] hors de la sphère restreinte du domaine scien[-]tifique. BABINET (de l'Institut).

Documents particuliers.

FOUCHÉ (*Joseph*), duc D'OTRANTE, homm[e] d'État français, né dans une petite commun[e] près de Nantes, le 29 mai 1763, mort à Trieste le 25 décembre 1820. Son père, capitaine de na[-]vire, armateur, le destinait à la marine mar[-]chande, et son enfance fut vouée à l'étude de[s] mathématiques. Mais la débilité de sa constitu[-]

(1) Voici les titres des mémoires où ces travaux sont exposés : *Recherches sur l'intensité de la lumière émise par le charbon dans l'expérience de Davy;* dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3e série, tome XI, p. 370; — *Microscope photo-électrique;* dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*, septembre et décembre 1845; — *Appareil photo-électrique à régulateur électro-magnétique;* dans les *Comptes-rendus des Séances de l'Académie des Sciences*, tome XXVIII, page 68; — *Mémoire sur le phénomène des interférences entre deux rayons de lumière dans le cas de grandes différences de marche;* dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3e série, tome XXVI, page 138; — *Mémoire sur la polarisation chromatique produite par les lames cristallisées;* dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3e série, tome XXX, page 146; — *Recherches sur les interférences des rayons calorifiques;* dans les *Comptes-rendus des Séances de l'Académie des Sciences*, tome XXV, page 447; — *Sur les vitesses relatives de la lumière dan[s] l'air et dans l'eau;* dans les *Comptes-rendus des Séance[s] de l'Académie*, tome XXX, page 551; dans les *Annale[s] de Chimie et de Physique*, 3e série, tome XLI, page 129 — *Démonstration physique du mouvement de rotatio[n] de la Terre au moyen du pendule ;* dans les *Compte[s-]rendus des Séances de l'Académie*, tome XXXII, pag[e] 135; — *Sur une nouvelle démonstration expérimental[e] du mouvement de la Terre, fondée sur la fixité du pla[n] de rotation;* dans les *Comptes-rendus des Séances d[e] l'Académie*, tome XXXV, page 421; — *Sur les phéno[-]mènes d'orientation des corps tournants entraînés pa[r] un axe fixe à la surface de la Terre; nouveaux signe[s] sensibles du mouvement diurne;* dans les *Comptes-ren[-]dus des Séances de l'Académie*, tome XXXV, page 424 — *De la chaleur produite par l'influence de l'aiman[t] sur les corps en mouvement;* dans les *Comptes-rendu[s] des Séances de l'Académie*, tome XLI, page 450.

tion et la légèreté apparente de son caractère firent renoncer à ce projet. Entré, à l'âge de neuf ans, au collége des Oratoriens de Nantes, toute son aptitude parut tournée vers les sciences morales et la littérature. Il témoigna de bonne heure le désir de se vouer à la carrière de l'enseignement, et, ayant obtenu l'aveu de son père, l se rendit à Paris, à l'institution de l'Oratoire, lirigée par Mérault de Bissy, qui devint son protecteur. Il fit de rapides progrès dans ses tudes, où il eut pour condisciples plusieurs hommes distingués, entre autres Cazalès, avec equel il conserva toujours des rapports de ienveillance. Il professa successivement aux olléges de Juilly, d'Arras, de Vendôme. La évolution le trouva préfet des études à Nantes. omme il n'était point engagé dans les ordres, quitta l'habit ecclésiastique pour se maer, et devint bientôt l'un des coryphées de société populaire. L'exaltation de son zèle réolutionnaire le mit en un tel crédit qu'au mois septembre 1792 le département de la Loireférieure le choisit pour l'un de ses députés à Convention nationale. Fouché y retrouva Rospierre, qu'il avait connu lors de son séjour à ras, et auquel même il avait prêté quelque gent pour se rendre aux états généraux. Cette constance parut d'abord les rapprocher; mais, tré au comité d'instruction publique, Fouché lia plus étroitement avec Condorcet et avec rgniaud. Le procès du roi lui fournit bientôt e triste occasion de mettre au jour ses dispoions sanguinaires. Sur la question de l'appel peuple, il s'exprima ainsi : « Je ne m'attenis pas à énoncer à cette tribune d'autre opion contre le tyran que son arrêt de mort. Il mble que nous soyons effrayés du courage ec lequel nous avons aboli la royauté; nous ancelons devant l'ombre d'un roi, etc. » 11 mars 1793 il fit rendre un décret révolunnaire sur la recherche des biens des émigrés. elques jours après il partit pour Nantes avec n collègue Villers, muni de pouvoirs illimités ur arrêter l'insurrection des départements de uest. Envoyé au mois de mai dans le déparnent de l'Aube pour presser la levée d'hommes stinés à se rendre aux frontières, il remplit ec succès cette mission, dans le cours de laelle il fit parvenir à la Convention son adhén formelle aux événements du 31 mai. Chargé suite de mettre à exécution dans le départent de la Nièvre la loi *des suspects*, il dit s une proclamation, en date du 25 août : Prendre pour base de son opinion des dénontions vagues provoquées par des passions viles, serait favoriser un arbitraire qui répugne ant à mon cœur qu'à l'équité. Il ne faut pas e le glaive de la loi se promène au hasard. La commande de sévères punitions, et non des oscriptions, aussi immorales que barbares. » Malheureusement ce fut à ces vaines paroles e se borna toute la partie philanthropique de la longue mission de Fouché. Dès le mois suivant, secondé par Chaumette, originaire de Nevers, et qui se trouvait alors en cette ville, Fouché y manifesta la plus grande hostilité contre le culte établi. La clôture et la spoliation des églises, l'envoi, renouvelé quatre fois, à la Convention de toutes leurs dépouilles, l'incarcération des prêtres, la destruction de tous les signes extérieurs du culte, le matérialisme érigé en dogme par cette inscription apposée à l'entrée du cimetière : *La mort est un sommeil éternel*, tels furent les traits principaux de la mission de Fouché dans la Nièvre. Affectant alors un superbe dédain pour la richesse, il écrivait à la Convention : « Abolissons l'or et l'argent, traînons dans la boue ces dieux de la monarchie. » Ce début fit juger que Fouché était digne de figurer sur une scène plus étendue, et à la fin d'octobre la Convention l'adjoignit à Collot d'Herbois, envoyé à Lyon pour châtier par le fer et par le feu la révolte de cette héroïque et malheureuse cité. Les deux commissaires devaient entrer en fonctions le 10 novembre. Ce même jour fut signalé à Paris par la fameuse orgie d'impiété connue sous le nom de *fête de la Raison*. Elle eut pour pendant, à Lyon, l'*apothéose du martyr de la liberté, Challier*. Dans cette fête, célébrée en plein air, et où l'atrocité surpassa le ridicule, on vit figurer un âne, mitre en tête, et revêtu de tous les autres insignes épiscopaux; à sa queue étaient attachés la Bible et l'Évangile; une odieuse parodie des cérémonies de la religion catholique eut lieu devant un autel, sur lequel s'élevait le buste du héros de la fête; les livres saints y furent livrés aux flammes, et on y donna à boire à l'âne dans les vases sacrés. Des torrents de pluie mirent fin à cette scène de profanation.

Le surlendemain, les saturnales de l'échafaud commencèrent à Lyon. Un tribunal de sang y fut organisé par les proconsuls, sous le nom de *commission populaire;* mais le fer ne leur livrant pas assez de victimes à la fois, ils cherchèrent un moyen plus expéditif dans la fusillade en masse. Le 4 décembre, la mort de cinquante-neuf personnes mitraillées aux Brotteaux signala pour la première fois l'emploi de cet infâme procédé : de pareilles exécutions, de plus en plus nombreuses, se succédèrent rapidement; elles durèrent quatre mois, et coûtèrent la vie à plus de dix-sept cents individus (*voy.* DORFEUILLE). Collot ayant quitté Lyon à l'époque de la prise de Toulon sur les Anglais, Fouché lui écrivit, le 19 décembre : « Anéantissons d'un seul coup tous les traîtres, pour nous épargner le long supplice de les punir en rois. Exerçons la justice à l'exemple de la nature : frappons comme la foudre, et que la cendre même de nos ennemis disparaisse du sol de la liberté... Les larmes de la joie coulent de mes yeux, elles inondent mon âme. Nous n'avons qu'une manière de célébrer la victoire : nous envoyons ce soir deux cent

treize rebelles sous la foudre. » La fête dite *de l'Égalité* ayant eu lieu, à Lyon, le 20 ventôse an II (10 mars 1794), Fouché adressa à la Convention une lettre, signée aussi de Méaulle et de Laporte, où on lit ces incroyables paroles : « Dans la fête qui a eu lieu hier, nous avons observé tous les mouvements : nous avons vu le peuple applaudir à tout ce qui pouvait réveiller des idées fortes, terribles ou touchantes. Le tableau qu'offrait la commission révolutionnaire, suivie de deux exécuteurs de la justice nationale, tenant en main la hache de la mort, a surtout excité *sa sensibilité et sa reconnaissance.* »

Pendant sa mission à Lyon, dénoncé par Hébert à la tribune des Jacobins, Fouché avait applaudi à la chute de son adversaire, et successivement à celle de Danton et de Chaumette, quoiqu'il eût eu jadis avec ces deux derniers d'étroites liaisons. Après une absence de près de huit mois, il revint à Paris, le 10 germinal an II (8 avril 1794). Robespierre était alors à l'apogée de sa puissance. Ce fut aux Jacobins que Fouché s'empressa de rendre compte des opérations de son proconsulat, et il termina ainsi cette apologie : « Le sang du crime fertilise le sol de la liberté et établit le pouvoir sur d'inébranlables fondements. » Élu président du fameux club, le 4 juin (15 prairial), ce fut cinq jours seulement après qu'il eut, à la *fête de l'Être suprême*, l'imprudence, difficile à comprendre, de poursuivre de ses invectives dérisoires Robespierre, le véritable dieu à l'ordre du jour. C'était jouer sa tête avec la presque certitude de la perdre. Aussi, trois jours plus tard, Robespierre l'apostropha, aux Jacobins, de la manière la plus violente, à l'occasion d'une adresse présentée par les patriotes de Nevers. Fouché était doué de trop de pénétration pour ne pas lire son arrêt futur dans cette attaque; il comprit Robespierre, et devint dès lors l'un des agents les plus actifs de sa chute. Robespierre, à son tour, comprit Fouché. Celui-ci fut sommé de comparaître devant la Société des Jacobins, pour y répondre aux reproches dont il était l'objet : le 26 messidor (14 juillet), il écrivit qu'il devait avant tout attendre que le rapport du comité de salut public eût mis sa conduite en lumière. Alors Robespierre s'écria : « Je regarde Fouché comme le chef de la conspiration que les Jacobins ont à déjouer. Il est étonnant que celui qui briguait l'approbation de la Société la néglige lorsqu'il est dénoncé, et qu'il semble implorer pour ainsi dire les secours de la Convention contre les Jacobins. Craint-il les yeux et les oreilles du peuple? Craint-il que sa triste figure ne présente visiblement le crime? que six mille regards fixés sur lui ne découvrent dans ses yeux son âme tout entière, et qu'en dépit de la nature, qui les a cachées, on y lise ses pensées? Fouché est un imposteur, vil et méprisable; ses mains sont pleines de rapines, etc., etc. » A la suite de cette sortie, Fouché fut exclu des Jacobins; mais le 10 thermidor vint l'y réintégrer, en fa[...] sant tomber sur l'échafaud la tête de Robespierr[...]

On sait qu'après sa mort celui-ci devint le bo[...] émissaire de tous les crimes commis par s[...] plus dignes émules. Aussi dès le 7 fructid[...] Fouché, à la tribune de la Convention, parla [...] « la douleur profonde dont il était pénétré à [...] vue des scènes d'horreur et du féroce brigandag[...] qui depuis trois mois régnaient à Lyon, *au nom d[...] Maximilien Ier* ». Le 13 vendémiaire (4 octob[...] 1794) il proposa de restituer à la ville de Lyon s[...] nom, qui avait été changé en celui de *Com[...] mune affranchie*, et de déclarer qu'elle ava[...] cessé d'être en état de rébellion. D'un autre côt[...] la marche rapide de la réaction ouverte au 9 the[...] midor excita bientôt les alarmes de Fouché. S[...] gnalé par le conventionnel Guffroy, dans le pa[...] phlet intitulé : *La Queue de Robespierre*, comm[...] l'un des principaux fauteurs de la tyrannie déce[...] virale, il dénonça cet écrit aux Jacobins, le [...] fructidor (1er septembre 1794), se plaignit q[...] « l'on jetât les couleurs sanglantes d'une féroce i[...] justice sur son caractère vertueux et sensible, » [...] gnala « le système de sensibilité fausse et hypocri[...] qui se développait depuis quelque temps, » [...] finit par déclarer que « toute pensée d'indulgen[...] et de modérantisme était une pensée contre-r[...] volutionnaire ». Dès lors, pressé entre les so[...] venirs d'un passé accusateur et de nouvell[...] tendances, que ces souvenirs contrariaient sa[...] cesse, Fouché pendant une année eut à sou[...] nir la lutte la plus pénible au sein de la Conve[...] tion. Désavoué par les thermidoriens, il se [...] jeta d'abord du côté des anarchistes, et pas[...] du drapeau de Tallien sous celui de Babœ[...] Dénoncé cependant et par les habitants de Ga[...] nat, qui l'accusaient d'avoir fait égorger sa[...] jugement, à Lyon, trente-deux citoyens notabl[...] de Moulins, et par les corps constitués de [...] Nièvre, qui signalaient sa proclamation aux a[...] ministrateurs du département, où il leur disai[...] *Que la foudre éclate par humanité! Ayo[...] le courage de marcher sur des cadavres po[...] arriver à la liberté!* Fouché chercha des app[...] contre l'orage qui de tous côtés s'amassait s[...] lui, et il réussit à se rapprocher de Tallien, [...] Fréron et de Legendre. Dans la séance du 9 a[...] 1795, un rapport sur les dénonciations port[...] contre lui ayant été présenté à la Conventio[...] ces députés invoquèrent en sa faveur, avec én[...] gie, les souvenirs du 9 thermidor; mais Bois[...] d'Anglas s'écria : « Fouché n'a point eu de p[...] au 9 thermidor! Cette journée est trop be[...] pour avoir été déshonorée par son secours. » [...] fut ensuite, par décret, mis en arrestati[...] L'amnistie qui, le 26 octobre suivant, consa[...] la mise en activité de la constitution de l'an [...] vint le rendre à la liberté.

Rentré au sein de la vie privée, et retiré a[...] sa famille dans la vallée de Montmorency, il n[...] sortit un instant que pour remplir sur les fro[...] tières d'Espagne une courte mission, dont il n'[...]

point resté de trace. Réduit à l'isolement par les fâcheux souvenirs qui pesaient sur sa tête, il reprit ses relations avec Babeuf et ses adhérents. Initié dans tous les secrets de cette faction démagogique, il les révéla au directeur Barras, et en 1796 le supplice de Babeuf anéantit les dernières chances de succès du parti vaincu au 9 thermidor. Le prix que Fouché obtint de ce service et de cette apostasie fut d'abord un intérêt considérable dans les fournitures de l'armée, puis sa nomination aux fonctions d'ambassadeur auprès de la République Cisalpine. Il y fut porté en septembre 1798 par l'influence de Barras, auquel les événements du 18 fructidor avaient fait de plus en plus apprécier toute la puissance d'intrigue qui constituait le génie de Fouché.

A peine rendu à son nouveau poste, Fouché s'empressa de défaire tout l'ouvrage de Trouvé, son prédécesseur. De concert avec Brune, alors général en chef de l'armée d'Italie, Fouché tenta à Milan une sorte de parodie du 18 fructidor contre la majorité du Directoire et des conseils de cette république, organisée à l'instar du gouvernement français. Les directeurs et les députés mis hors de fonctions protestèrent entre les mains de Fouché lui-même. Le Directoire, qui siégeait au Luxembourg, accueillit leurs réclamations, rappela Brune, improuva les mesures de Fouché, et, sur son refus de remettre en Italie les choses sur le pied où il les avait trouvées, lui ordonna d'en sortir, en envoyant Rivaud pour le remplacer. Fort de l'appui du général Joubert, successeur de Brune, Fouché continua ses intrigues à Milan, se rit des menaces de Rivaud, qui voulait le faire arrêter, et n'obéit à l'ordre de rappel du Directoire que lorsqu'il eut acquis la certitude du prochain triomphe de Barras sur Rewbell, Réveillière, Merlin de Douai et Treilhard. Il revint enfin à Paris, dans les premiers jours de 1799.

Le mouvement parlementaire qui expulsa le parti Rewbell du Directoire et y fit entrer Sieyès s'opéra au mois de mai (30 prairial an VII); en même temps Joubert fut appelé au commandement de Paris, et par son crédit Fouché obtint l'ambassade de Hollande. Il n'y fit pour ainsi dire qu'une apparition. Les embarras que les jacobins, tant de fois vaincus, recommençaient à susciter au gouvernement firent sentir la nécessité d'opposer à leurs intrigues l'habileté d'un homme qui eût le secret de tous leurs moyens. Fouché était cet homme, et le 20 juillet 1799 il fut nommé ministre de la police générale, en remplacement de l'insignifiant Bourguignon.

A peine installé au ministère, il publia une proclamation dans laquelle il prenait l'engagement de « veiller pour tous et sur tous, afin de rétablir la tranquillité intérieure et de mettre un terme aux massacres ». Joignant les actes aux paroles, le 6 août Fouché fit fermer le club anarchique qui venait d'être transféré de la salle du Manége à l'église des Jacobins de la rue du Bac. A droite et à gauche, il fit succéder à des actes de rigueur contre les jacobins de Paris un rapport sur les menées des royalistes de l'ouest. Bientôt il fit saisir les presses et arrêter les auteurs de onze journaux, organes les plus exaltés des deux partis hostiles au gouvernement. Cet acte, si opposé à l'esprit de la révolution, fit jeter les hauts cris à ceux qui avaient compté sur Fouché pour le maintenir. L'orage éclata avec violence, surtout au Conseil des Cinq Cents, où Briot demanda la suppression du ministère de la police. En revanche, le Directoire fit le lendemain insérer dans tous les journaux une apologie du système d'administration de Fouché.

A cette époque, tous les esprits éclairés étaient déjà convaincus que la concentration du pouvoir dans une seule main était le moyen unique de sauver les destinées de la France. Mais la première garantie de succès pour celui qui devait être mis à la tête du gouvernement, c'était de jouir d'une grande renommée militaire. Dans l'absence de Bonaparte, alors en Égypte, et sur le refus de Moreau, Fouché et les hommes de son parti jetèrent les yeux sur Joubert. Celui-ci venait d'être replacé à la tête de l'armée d'Italie, d'où il adhéra aux propositions qui lui vinrent de Paris. Sa mort, arrivée le 15 août, à la bataille de Novi, sembla compromettre un instant la réussite du plan adopté par Fouché et la minorité du Directoire; mais le débarquement de Bonaparte à Fréjus reporta bientôt sur sa tête toutes les espérances des conjurés. De concert avec Sieyès, et sans opposition de la part de Barras, Fouché travailla à réaliser ces espérances, et le 18 brumaire le trouva en mesure pour assurer le succès et pour en profiter. Les mesures de Fouché étaient en effet si bien réglées que lorsque après le succès de l'affaire, les députés fugitifs voulurent rentrer dans Paris, ils en trouvèrent les portes déjà gardées par les agents de la police. A cette époque si critique, personne plus que Fouché n'eut d'influence sur la marche des affaires, et il est juste d'ajouter que cette influence fut tutélaire.

Maintenu au ministère par le gouvernement provisoire, malgré les efforts de Sieyès, qui voulait le remplacer par Alquier, Fouché employa tous ses soins à neutraliser l'influence de ce prêtre haineux, qui provoquait contre le parti vaincu des mesures de rigueur. Quarante députés exclus des conseils devaient être emprisonnés : Fouché prit sur lui de ne pas mettre à exécution cet arrêté des consuls. Le 26 brumaire, un autre acte consulaire condamna à la déportation cinquante-neuf individus; le ministre démontra dans un rapport l'inutilité dangereuse de cette violence, et une simple mise en surveillance remplaça la déportation. Par cette conduite, Fouché confirmait les paroles de sa proclamation du 20 brumaire. « Le gouvernement directorial, y disait-il, fut oppresseur, « parce qu'il fut faible; celui qui lui succède

« s'impose le devoir d'être fort, pour remplir « celui d'être juste. Il appelle pour le seconder « tous les amis de la république et de la liberté, « tous les vrais Français. Bientôt les bannières « de tous les partis seront détruites, etc. » On le voit, le nom de la république continuait à être le mot d'ordre d'un état de choses où le système républicain allait faire place au pouvoir absolu. L'action immédiate de la police sur la presse et sur les théâtres signala bientôt cette tendance.

Dès le 19 brumaire Fouché avait obtenu des consuls la clôture de la liste des émigrés. Il organisa la révision de cette liste, et accorda les radiations d'après un système de large tolérance. Il en étendit le bénéfice aux prêtres non assermentés, qu'une loi encore en vigueur condamnait à la déportation. Il flétrissait en même temps d'un blâme énergique les rigueurs exercées par les autorités du Nord et de la Somme envers les émigrés naufragés à Calais. « Aucune des mesures que la sûreté publique exige, leur écrivait-il, ne commande l'inhumanité. » Bientôt après il obtenait la libération de ces victimes, qui jusque là avaient semblé réservées à la mort. Le 25 décembre 1799 vit la mise en action de la constitution de l'an VIII et l'installation du gouvernement consulaire. On sait combien d'espérances s'attachèrent à cet ordre de choses, qui à son origine n'eut que les anarchistes pour ennemis déclarés. Impatients du joug d'un maître que la force appuyée de la ruse leur avait imposé, ils ne l'acceptèrent jamais ; mais la surveillance à la fois ferme et modérée de Fouché déconcerta longtemps leurs desseins hostiles. Indulgent envers eux, autant par politique que par souvenir, il fut ouvertement bienveillant pour les royalistes. Enfin, il sut protéger et contenir à la fois les deux partis. Il chercha des appuis réels au gouvernement dans les écrivains à qui leur talent assurait le plus d'influence sur l'esprit public. Leurs services furent largement rétribués. Fouché ne s'oublia pas lui-même dans la répartition des récompenses. La ferme des jeux, dont il eut soin de donner le privilége à ses familiers, lui ouvrit une source intarissable de bénéfices ; il y puisait sans cesse, non-seulement pour accroître son immense fortune, mais encore pour satisfaire aux habitudes dispendieuses de l'épouse du premier consul et à l'avidité du secrétaire intime Bourrienne (1). Se défiant peut-être des intentions réelles de Fouché, Napoléon, consul ou empereur, eut toujours à sa disposition plusieurs polices secrètes, dont l'organisation avait pour but de contrôler les opérations de la police ministérielle. On juge combien l'action du ministre devait être contrariée et risquait d'être compromise par de pareilles complicatio[ns.] Pour s'en affranchir, les confidences de Jo[sé]phine et les révélations de Bourrienne étaie[nt à] Fouché d'un grand secours ; aussi échappa-[t-il] constamment au danger d'être pris en défa[ut.] L'adresse avec laquelle il sut déjouer une [in]trigue dont le but était de l'engager à repla[cer] les Bourbons sur le trône le mit plus av[ant] que jamais dans la confiance du premier c[on]sul. Cette intrigue, ourdie à Londres par [le] comte d'Artois, avait pour agent à Paris la [du]chesse de Guiche : elle obtint plusieurs ren[dez-]vous de Joséphine ; celle-ci en instruisit Fouc[hé,] qui fit un rapport foudroyant, et s'arrangea [ce]pendant de manière à ce que Mme de Guiche [pût] retourner à Londres en toute sûreté.

Toutefois, cette première tentative offrait [la] preuve que les royalistes avaient toujours l'[œil] fixé sur le but auquel ils voulaient parve[nir.] D'un autre côté, les jacobins renouaient acti[ve]ment leurs trames. La surveillance de Fou[ché] fit avorter en son germe un complot dans leq[uel] étaient compromis Rossignol et Laignelot, e[t il] en borna la répression à quelques arrestation[s.] A cette échauffourée succéda bientôt celle de Cer[ac]chi et Arena (*voy.* ces noms), qui eut des su[ites] plus funestes pour ses auteurs, puisqu'ils la pa[yè]rent de leur tête. Ces deux conspirations anar[chi]ques furent suivies d'un premier essai de mach[ine] infernale, fabriquée par un artilleur nom[mé] Chevallier. Fouché prévint l'effet de ce troisiè[me] complot en faisant arrêter Chevallier, ainsi [que] ses complices. Il suivait depuis plusieurs m[ois] la trace des nombreux affidés de Georges [Ca]doudal, parmi lesquels se trouvait Saint-Réj[ant.] Aussi, lors de la catastrophe du 3 nivôse, [ne] se méprit-il pas sur le caractère de ce nou[vel] attentat. Il n'en fut pas de même du prem[ier] consul. Lorsqu'au retour de l'Opéra Fou[ché] parut aux Tuileries : « Eh bien ! lui dit Bo[na]parte en l'apostrophant avec violence, dir[ez-]vous encore que ce sont les royalistes ? » « Oui, sans doute, répondit Fouché, je le di[s,] et, qui plus est, je le prouverai. » Il ne ta[rda] pas à le prouver en effet (1). L'habile minist[re,] cédant à la nécessité ou profitant de l'occasi[on,] exploita en faveur de son crédit les préventi[ons] d'un maître irrité. Sous forme de concessio[n à] l'intérêt de l'État et au salut de son chef [il] dressa une liste de cent-trente individus signa[lés] comme l'élite du jacobinisme, dont il propos[a la] déportation, qui cependant ne fut effectuée q[u'à] l'égard de quelques-uns seulement. « Ces ho[m]mes affreux, disait-il dans son rapport, s[ont] en petit nombre, mais leurs attentats sont [in]nombrables... Ils ne sont pas les ennemis de [...]

(1) Fouché, dit-on, recevait par jour 1,000 écus de la ferme des jeux ; il en donnait un tiers à Joséphine ; la part de Bourrienne était fixée à 25,000 francs par mois. Ceci se passait sous la république consulaire.

(1) Nous devons dire cependant que l'exactitude [de] cette version est contestée, entre autres par B[our]rienne, et qu'on en a produit sur cette entrevue plusie[urs] qui diffèrent entre elles. C'est donc un détail histori[que] qui reste à éclaircir. On peut consulter sur ce point [les] *Mémoires* de l'ex-directeur Gohier.

gouvernement, mais de toute espèce de gouvernement. Tout ce qu'ils ont tenté depuis un an n'avait pour but que des assassinats. C'est une guerre atroce, qui ne peut être terminée que par *une mesure de haute police extraordinaire*. Il ne s'agit pas seulement de punir le passé, mais de garantir l'ordre social. » La condamnation capitale et l'exécution d'Arena, Ceracchi, Demerville et Topino-Lebrun, pour l'affaire de l'Opéra; le supplice de Chevallier et de quatre complices, pour la première machine infernale; et celui enfin de Carbon et Saint-Réjant, pour l'attentat du 3 nivôse, complétèrent, dans les premiers mois de 1801, les grandes mesures de rigueur.

On a prétendu que ces attentats étaient le résultat des provocations de la police, agissant d'après les ordres de Bonaparte. Il est certain du moins qu'instruit d'abord par sa police militaire du complot d'Arena, au lieu de l'étouffer dans sa naissance, il fit lui-même fournir aux conjurés les moyens d'exécution qui servirent ensuite à les convaincre. Tout gouvernement naissant saisit d'ordinaire l'occasion du danger qu'il a conjuré pour acquérir plus de crédit et plus de force sur l'opinion : telle devait être la manière de voir de Bonaparte, en 1800, lorsqu'il essayait le pouvoir; mais ce pouvoir une fois affermi, sa politique au contraire était d'écarter jusqu'à la pensée que l'on pût essayer de l'attaquer. Aussi disait-il alors : « L'Europe doit savoir qu'on ne conspire pas contre moi. » Quant à Fouché, il avait le tact trop sûr pour croire que, réelle ou supposée, une conspiration pût jamais être bonne à quelque chose, et il le démontrait en disant : « L'existence d'un gouvernement date toujours dans l'opinion de la dernière conspiration découverte, parce qu'une découverte de ce genre remet nécessairement en problème ce que l'on croyait déjà affermi. » C'était donc à empêcher les conspirations de naître, en leur ôtant tout prétexte, que Fouché appliquait surtout son habileté; mais c'était là une rude tâche. Les révolutionnaires voyaient clairement où Bonaparte en voulait venir, et ils étaient furieux; les royalistes, forcés enfin de renoncer à l'espoir qu'ils avaient placé en lui pour le rétablissement du trône des Bourbons, n'étaient pas des ennemis moins dangereux que les jacobins eux-mêmes. L'impatience qu'éprouvait Napoléon de mettre la couronne sur sa tête, impatience stimulée par l'ambition personnelle de ses frères et par les encouragements de quelques-uns de ses conseillers intimes, rendait la situation encore plus difficile. Fouché, convaincu que l'opinion n'était pas mûre pour la résurrection des formes monarchiques, avait beaucoup à faire pour parer à tant de dangers, pour combattre tant d'influences. L'espèce d'opposition que les vœux du maître rencontraient en lui était présentée par Joseph et Lucien comme un symptôme de connivence avec les mécontents de tous les partis; Rœderer et Regnault, envieux de Fouché, appuyaient ces conjectures. La craintive Joséphine partageait seule les vues du ministre, et une circonstance, qui surgit inopinément du sein de cette lutte, vint démontrer toute la justesse de son opinion. Dans les derniers mois de 1800, un pamphlet intitulé : *Parallèle de Cromwell, Monk et Bonaparte*, fut répandu dans le public avec profusion (1). Le but évident de cet écrit était d'appeler le premier consul au trône. Imprimé avec le plus grand secret, il avait été envoyé dans toute la France sous le couvert du ministre de l'intérieur, qui était alors Lucien Bonaparte. Fouché lui représenta avec force les dangers d'une démarche aussi hasardée. Lucien, pour se justifier, lui montra la minute corrigée de la main du premier consul : le rusé ministre courut aussitôt mettre sous les yeux de celui-ci la correspondance des provinces, où cet écrit était dénoncé de toutes parts; il eut soin de tout attribuer à l'imprudence de Lucien, qui, désavoué et blâmé par son frère, quitta en courroux le ministère, et laissa le champ libre à plus habile que lui. L'irritation que, quelques mois plus tard, produisit au sein du Tribunat l'introduction des mots *sujets français* dans un projet de traité entre la France et la Russie acheva de donner gain de cause à Fouché et de démontrer combien les projets monarchiques de la cour consulaire étaient prématurés.

La paix avec la Russie avait été, dès le mois de février 1801, précédée du traité de Lunéville avec l'Autriche. La fin de cette même année fût remplie par des négociations avec l'Angleterre, qui amenèrent enfin la conclusion du traité signé à Amiens le 25 mars 1802. La radiation définitive de 150,000 émigrés, avec une réserve de 1,000 noms maintenus sur la liste, et la promulgation du concordat, tels furent les grands accessoires de la paix d'Amiens. Le 10 mai, les deux consuls Cambacérès et Lebrun arrêtent, par un acte en dehors de leur compétence, que le peuple français sera consulté sur la question du consulat à vie pour Bonaparte : le sénat et les deux conseils, intimidés, adhèrent à l'arrêté, qui est ratifié par le vote national, à une majorité de trois millions et demi contre environ neuf mille. La paix rétablie au dehors semblait être assurée au dedans. Une incartade républicaine, excitée par deux jeunes colonels, Donnadieu et Fournier-Sarlovèse, ne troubla pas l'ordre un seul instant. Le vent était au succès; le pouvoir fit un pas vers la clémence. Par un sénatus-consulte du 4 août 1802, le droit de faire grâce, cet attribut par excellence de la souveraineté, vint accroître les prérogatives constitutionnelles du premier consul. Devenus moins nécessaires, les services de Fouché risquaient de paraître

(1) Voir dans les *Mémoires de Bourrienne* le texte de ce curieux pamphlet.

bientôt à charge. Son immense crédit sur l'opinion était pour Bonaparte un continuel sujet d'ombrage; il disait avec hauteur à son ministre: *Je ne me repose pas sur la police, je fais la police moi-même.* Accueilli par la population parisienne avec un silence glacial lorsqu'il alla, le 21 août, présider pour la première fois le sénat; outré de ce que le soir du même jour on avait placardé sur les murs des Tuileries et dans les carrefours une affiche, avec ce vers si connu :

Le silence du peuple est la leçon des rois,

le premier consul s'en prit au ministre de la froideur avec laquelle il avait été reçu, et termina une altercation assez vive par ces mots : « Il y a de la bizarrerie et du caprice dans ce qu'on appelle l'opinion publique; je saurai bien la rendre meilleure. » Fouché vit dans cette phrase l'annonce de sa disgrâce, et il ne se méprit pas. Elle fut arrêtée à Morfontaine chez Joseph Bonaparte; mais il fut convenu en même temps qu'on l'entourerait de tout ce qui devait en déguiser l'amertume. La suppression nominale du portefeuille de la police (15 septembre), dont les attributions se trouvaient réunies à celles du ministre de la justice, à la tête duquel on plaçait un grand-juge; la dévolution de ces hautes fonctions au conseiller d'État Regnier, trop faible pour un pareil fardeau; l'entrée de Fouché au sénat, et sa promotion à la sénatorerie d'Aix, telles furent les conditions stipulées par le premier consul. Les émoluments de Fouché comme sénateur étaient de 36,000 fr.; le revenu de sa sénatorerie lui en donnait 30,000; il laissait sur les fonds de la police une réserve de 2,400,000 fr., qu'en partant il remit à Bonaparte, et dont celui-ci lui abandonna la moitié : on voit qu'après avoir trouvé une mine d'or dans le ministère, il en sortit par un pont d'or. En outre, aucun témoignage d'estime et de satisfaction ne fut refusé à l'ex-ministre. Son renvoi fut mis sur le compte des circonstances, devenues, grâce à lui, tout à fait rassurantes. Le consul écrivit au sénat que « si d'autres circonstances redemandaient un ministre de la police, le gouvernement n'en trouverait pas qui fût plus digne de sa confiance ». On va voir que ces circonstances ne tardèrent pas à se présenter. En attendant, Fouché, à la fin de 1802, alla jouir de son indépendance et de sa fortune dans sa belle terre de Pont-Carré. Ses loisirs s'y prolongèrent pendant vingt-et-un mois.

L'année 1803 avait vu la rupture d'une paix mal cimentée entre la France et l'Angleterre. La renaissance des complots contre le gouvernement de Bonaparte suivit de près cette rupture. Le commencement de 1804 vit éclater la formidable conspiration de Georges Cadoudal (*voyez*); le meurtre juridique du duc d'Enghien vint encore compliquer de la manière la plus déplorable cette série de périls et d'attentats. L'homme devenu gênant quand on jouissait de la sécurité redevint nécessaire au moment du danger. A la nouvelle de l'arrestation du dernier des Condé, Fouché courut à la Malmaison, et, soit que pour dissuader Bonaparte d'attenter à la vie de ce prince il ait dit ce mot devenu historique : *C'est plus qu'un crime, c'est une faute;* soit qu'il ait combattu de toute autre manière une sanguinaire résolution, il est certain qu'il s'y montra fortement opposé : on sait que ce fut en vain. Il remporta un succès plus heureux en faisant valoir les motifs qui devaient soustraire Moreau à la peine capitale, et grâce à lui une sentence dictée par la politique obtint les honneurs dus à la générosité.

Après avoir scellé du sang d'un Bourbon les engagements qui lui étaient prescrits par les révolutionnaires ralliés à sa cause, délivré par l'ostracisme de la seule rivalité de gloire qui pût faire obstacle à son ambition, le moment était venu pour Bonaparte de monter au trône. Fouché lui-même en reconnut l'opportunité, et en même temps que le premier consul se faisait empereur, le sénateur Fouché rentrait au ministère de la police. Ce fut le 10 juillet 1804 que cette réintégration eut lieu.

Ce second ministère, d'une durée double du premier, fut pour l'homme d'État une ère de succès dont il est difficile de trouver d'équivalent dans la destinée d'aucun autre grand ministre. Toutes les questions capitales de la révolution semblaient alors résolues sans retour, et l'établissement du régime impérial paraissait en avoir donné le mot. Fouché était de fait après Napoléon la plus grande existence politique de l'empire. Pendant les fréquentes et longues absences de Napoléon, auxquelles l'obligeait la guerre rallumée contre lui dans toute l'Europe, c'était au ministre de la police générale à maintenir la paix au sein de l'État. Chaque coalition formée contre le grand empereur ne fit, en définitive, qu'ajouter à l'agrandissement de l'empire. Fouché avait à craindre qu'il ne se formât aussi des coalitions dans l'intérieur : guidé par l'esprit de conciliation le plus soutenu, il réussit à convaincre les hommes d'élite de tous les partis que désormais leur intérêt le mieux entendu était de se rallier sans arrière-pensée au pouvoir monarchique né de la révolution. Grâce à un système de fusion mis en pratique avec autant de constance que d'habileté, il réunit dans l'exercice des mêmes fonctions et fit vivre en bonne intelligence ceux que jusque là les opinions et les intérêts les plus opposés semblaient séparer sans retour. A dater de 1804, il ne fut plus question de complots; toutes les anciennes haines semblèrent même disparaître devant l'admiration qu'excitaient les éclatants succès du dehors et la confiance qui au dedans s'attachait à la sagesse de l'administration. Celle de Fouché avait captivé l'estime de l'Europe, subjuguée par l'ascendant du génie de Napoléon. Les témoignages contemporains

sont unanimes à cet égard. Après le triomphe d'Austerlitz, l'empereur, à l'apogée de sa fortune et de sa gloire, rétablit les titres nobiliaires et les distinctions honorifiques abolis par la révolution. Fouché ne fut pas oublié dans cette dispensation de grâces : il obtint le titre de *duc d'Otrante*, avec une riche dotation sur les revenus du royaume de Naples (1809). Cette faveur reporta l'attention sur un mot du ministre, dont l'impression fut grande sur l'esprit de Napoléon : « Sire, avait-il dit après la campagne de 1805, Austerlitz a ébranlé la vieille aristocratie; le faubourg Saint-Germain ne conspire plus. »

Cependant, l'enthousiasme universel qui avait accueilli les triomphes d'Austerlitz se refroidissait à mesure que s'établissait la conviction des exigences d'une ambition décidée à tout envahir. Instruit de ces dispositions de l'esprit public, conformes d'ailleurs à sa manière de voir personnelle, Fouché en prit occasion d'adresser à l'empereur de fréquentes représentations, toujours assez mal accueillies, et qui devinrent le germe de dissentiments déclarés. Napoléon, en outre, était travaillé de l'idée que Fouché cherchait à se faire valoir aux dépens de l'admiration due à son propre génie. Il est certain que le système d'administration de la police était regardé dans toute la France comme le *palladium* de la tranquillité de l'État et du salut de son chef. Le ministre s'en prévalait lui-même avec assez peu de discrétion.

A ces causes d'un mécontentement toujours croissant se joignaient encore les révélations des contre-polices. Par elles l'empereur apprit que deux fois Fouché avait reçu de Londres des propositions tendant au rétablissement des Bourbons. Quoiqu'il eût refusé d'entrer en négociations à cet égard, on fit un crime au ministre d'avoir laissé échapper Vitel et Daché. Une secte républicaine qui s'était formée dans l'armée, sous le nom de *philadelphes*, donnait des inquiétudes; Bernadotte était suspect de liaisons avec les chefs de cette secte, et l'intimité de Fouché et de Bernadotte était un fait reconnu. Cet illustre général, à qui on avait contesté sa part de gloire dans le succès de Wagram, quitta l'armée, et revint mécontent à Paris. On était alors dans l'automne de 1809, et les Anglais venaient de débarquer dans l'île de Walcheren (Zélande), d'où ils menaçaient toute la Belgique. L'intérieur de la France, dépourvu de troupes de ligne, n'avait que des gardes nationales à opposer à cette invasion. Fouché, qui venait d'être chargé par intérim du portefeuille de l'intérieur, et qui, à la tête de deux ministères importants, prit alors une grande influence sur la direction des affaires, en l'absence de l'empereur, parvint à faire accepter à Bernadotte le commandement de cette armée improvisée. Guidée par lui, elle obtint un succès complet, et les Anglais furent forcés de se rembarquer; mais le préliminaire de ce succès avait été une proclamation de Fouché, où il disait : « Prouvons à l'Europe que si le génie de Napoléon peut donner de l'éclat à la France par ses victoires, sa présence n'est pas nécessaire pour repousser ses ennemis. » L'importance du service rendu ne put couvrir l'indiscrète confiance d'un tel langage; elle ne fit peut-être que la rendre plus inexcusable. Napoléon ne pardonna ni au général ni au ministre qui s'étaient vantés de n'avoir pas besoin de lui pour sauver la France. De retour à Paris, son humeur éclata sans réserve, et il ôta à Fouché le portefeuille de l'intérieur.

Les négociations pour son second mariage étaient alors sur le point de s'ouvrir. Le principe du divorce avait été arrêté avant l'ouverture de la campagne d'Autriche, et Fouché avait reçu la commission difficile d'en porter à Joséphine les premières paroles. Cette démarche lui aliéna sans retour la bienveillance de l'épouse sacrifiée; et il s'exclut à l'avance de celle de Marie-Louise, en opinant dans le conseil pour le choix d'une princesse de Russie, de préférence à une princesse autrichienne. Il blâma l'injuste rigueur des mesures adoptées, en 1809, contre le pape Pie VII, et en adoucit autant qu'il put l'exécution. Enfin, il fit sa paix avec Lucien, qui depuis son mariage s'était retiré à Rome. De plus en plus irrité contre ce frère, qui avait préféré son indépendance républicaine à un trône, où il n'eût été qu'un sujet couronné, Napoléon résolut de le faire arrêter. Fouché en avertit Lucien, qui mit sa liberté à couvert en passant en Amérique : nouveau grief de Napoléon contre l'officieux ministre.

Enfin, une dernière cause de mécontentement vint y mettre le comble : devenu le gendre de l'empereur d'Autriche, l'empereur des Français espérait que cette haute alliance disposerait l'Angleterre à reconnaître son titre de souverain. Il essaya à cet effet d'ouvrir des négociations, par une voie détournée, avec le cabinet de Saint-James; mais ce fut à l'insu du duc d'Otrante. Celui-ci, qui avait pénétré les vues de son maître, tout en ignorant ses démarches, crut se rendre agréable en envoyant aussi en Angleterre un agent chargé d'opérer dans le même sens. Homme d'intelligence et d'intrigue, le fameux munitionnaire Ouvrard fut chargé de cette mission. Le ministère anglais, auprès duquel on agissait sans accord de deux côtés à la fois, se crut joué, et expulsa d'une manière assez humiliante les deux négociateurs. Le résultat de cette échauffourée diplomatique fut la disgrâce définitive de Fouché. « Ainsi, lui dit Napoléon en plein conseil, vous faites la guerre et la paix sans ma participation! » Le lendemain, 3 juin 1810, le portefeuille de la police fut ôté au duc d'Otrante et donné à Savary. Celui-ci était déjà depuis plusieurs mois investi du commandement de la gendarmerie d'élite, autorité militaire rivale de la police et créée pour

la surveiller. Aussi Fouché rejetait-il sur cette institution toutes les rigueurs dont on venait se plaindre à lui. « L'empereur, disait-il, ne me consulte plus; il a sa gendarmerie, qui fait la police. Je n'ai plus rien à faire qu'à prendre garde à moi-même. » Le coup qui vint le frapper ne dut donc pas le surprendre. D'ailleurs, encore cette fois on donna une apparence dorée à sa disgrâce. Le ministre renvoyé devint titulaire du gouvernement de Rome. Sa promotion à cette dignité lui fut annoncée par une lettre conçue dans les termes les plus flatteurs. Il y répondit avec une soumission résignée, mais à travers laquelle perçait un vif sentiment de sa disgrâce. On aura peine à croire que le soin de l'éducation ministérielle de son successeur lui fut confié, et que pendant trois semaines celui-ci reçut ses instructions avec une confiante docilité, qui mériterait un tout autre nom. Fouché alla ensuite dans son château de Ferrière attendre son ordre de départ pour Rome. Il y fit avec ostentation les préparatifs d'un voyage qu'il prévoyait bien ne pas devoir se réaliser.

A peine Fouché était-il installé dans ce magnifique domaine (1), qu'il y reçut la visite du grand-veneur, le maréchal Berthier, et des conseillers d'État Dubois et Réal, chargés par l'empereur de lui redemander les lettres autographes de Napoléon et les autres papiers qui ne se trouvaient plus au ministère. Fouché, au lieu de satisfaire à cette demande, ne livra que des papiers insignifiants; il prétendit que les autres n'existaient plus. A cette réponse, la fureur de Napoléon n'eut pas de bornes, et pour s'y soustraire il ne resta à l'ex-ministre d'autre ressource que la fuite.

Parti en hâte pour l'Italie, avec son fils aîné, il se rendit à Florence; il reçut de Paris des nouvelles tellement alarmantes qu'il s'embarqua à Livourne, dans l'intention de passer aux États-Unis. Le mal de mer le prit avec tant de violence qu'il fut sur-le-champ obligé de se faire mettre à terre. Enfin, grâce à l'entremise bienveillante de la princesse Élisa, grande-duchesse de Toscane, il lui fut permis de revenir en France, sous la condition de livrer le dépôt de papiers déjà réclamé. On lui délivra en échange un titre qui l'affranchissait de toute responsabilité à cet égard. Autorisé à faire résidence dans sa sénatorerie, l'accueil qu'il reçut à Aix dut lui faire oublier les épreuves auxquelles il venait d'être soumis. Il y fut entouré de soins et d'hommages empressés par toutes les classes de la société. Enfin, au mois de juin 1811, il eut permission de revenir habiter sa terre de Pont-Carré.

L'année suivante fut marquée par l'expédition de Russie. Le duc d'Otrante, mis dans le secret de cette entreprise, tenta vainement d'en dissuader l'empereur. On assure que, dans un co seil privé où ne furent admis que Berthier, Ca bacérès et Duroc, Napoléon parla de faire arrêt Fouché et Talleyrand, dont il redoutait les i trigues pendant son absence. De retour à Pa après le désastre de Moscou, il soupçonna e core Fouché d'avoir été l'un des moteurs de récente conspiration des anciens philadelph Mallet, Guidal et Lahorie. Une enquête sévè détruisit cette conjecture. Au contraire, l'ex-m nistre donna à Napoléon plusieurs avis utiles s les démarches du prétendant auprès du sénat sur les dispositions inquiétantes de l'Autrich L'année 1813 fut féconde en désastreuses pér péties pour la fortune de Napoléon. Fouch dont la présence à Paris ne cessait d'inquiét son maître, reçut l'ordre de se rendre au qua tier général à Dresde; de là il fut bientôt e voyé à Laybach, en qualité de gouverneur d provinces illyriennes. A peine était-il instal dans ce nouveau poste, qu'il fallut le quitter l'approche de l'armée autrichienne. Napoléon que la victoire venait de trahir à Leipzig, envoy à Fouché l'ordre de se rendre à Rome, d'où fallut encore qu'il se transportât à Naples, po y surveiller les mouvements très-suspects d Murat. En effet, celui-ci se préparait à attaqu les troupes françaises en Italie. Il ne s'en cach point avec Fouché, qui, à la suite de pourparle d'un caractère assez équivoque, le quitta en l recommandant surtout d'*avoir une bonne a mée*. Rentré à Rome le 18 janvier 1814, le du d'Otrante écrivit à Napoléon pour l'engager embrasser enfin un système de modération q pût le réconcilier avec l'Europe. Ces conseils déjà tant de fois repoussés, ne furent pas mieu accueillis cette fois-ci. Bientôt l'État Romain e la Toscane furent envahis par Murat. Fouch eut ordre de revenir en France. Jugeant la s tuation avec son ordinaire sagacité, en passan à Lyon, à Avignon, il annonça hautement l chute du gouvernement impérial. Arrivé à Pari le 10 avril, deux jours avant le comte d'Artois il proposa dans le sénat d'envoyer à ce princ une députation, dont, par un sentiment de con venance, il refusa de faire partie. Le 23 i adressa à Napoléon une nouvelle lettre, où il es sayait, par les motifs les plus pressants, de l décider à se rendre aux États-Unis d'Amérique en quittant l'île d'Elbe.

En relation avec le duc d'Havré, en corres pondance réglée avec Malouet, devenu ministr de la Marine, et qui transmettait ses lettres à Louis XVIII, Fouché conseillait au roi l'adop tion des mesures propres à tout concilier. Ave le maintien des couleurs nationales, il deman dait des garanties pour la liberté individuell et la liberté de la presse, ainsi que la creatio d'un fonds d'indemnité pour les émigrés. Le préoccupations de l'esprit de parti et l'entraî nement des circonstances ne permirent pas d s'arrêter à ce plan. Dès lors, retiré à Ferrière

(1) Ferrière et Pont-Carré réunis formaient un des plus beaux domaines de l'empire. L'étendue en était de quatre lieues au moins; il était à environ trente lieues de Paris.

Fouché ne parut plus prendre part aux affaires. Les mécontents commençaient cependant en secret à préparer le retour de Napoléon. Provoqué par un billet à s'associer à ces intrigues, Fouché écrivit sur ce billet même : « Je ne travaille point en serre chaude. Je ne veux rien faire qui ne puisse paraître au grand air de la nation. » Le gouvernement royal recourut à lui à la nouvelle du débarquement de l'empereur. Reçu aux Tuileries par le roi, il en obtint, dit-on, l'autorisation d'accepter dans l'intérêt de la cause royaliste toutes missions qu'il recevrait de Napoléon. Le lendemain il eut chez la princesse de Vaudemont, son amie, une autre entrevue, avec *Monsieur*, comte d'Artois. Le portefeuille de la police lui fut offert; il le refusa, en disant : « Il est trop tard; le seul parti qui reste maintenant est celui de la retraite. » On assure qu'à la suite de cette entrevue il écrivit au duc d'Aumont : « Sauvez le monarque, je sauverai la monarchie. » Cependant l'approche de Napoléon fit craindre que Fouché n'abusât des secrets qui lui avaient été livrés par la cour. L'ordre de l'arrêter fut donné. Dandré, qui était à la tête de la police, avertit Fouché. Celui-ci se mit à l'abri en escaladant un mur mitoyen entre son hôtel et celui d'Hortense Beauharnais. Le lendemain Bonaparte était aux Tuileries, et quelques heures après Fouché commença son troisième ministère.

C'était la puissance des souvenirs de la révolution plus que la magie de ceux de l'empire qui avait rouvert à Napoléon les portes de la France. La gloire militaire l'entourait encore de son auréole; mais les traces de son despotisme étaient encore trop récentes. Fouché ne négligea donc rien pour le porter à ratifier, par un acte spontané, l'abdication forcée de Fontainebleau. La proclamation du principe républicain et la promotion de Bonaparte à la tête du gouvernement, sous le titre de généralissime, voilà ce que proposait Fouché pour aviver l'esprit public et pour enlever tout prétexte d'attaque aux puissances étrangères. C'est dans ce but que, le 25 mars, il fit insérer cette phrase dans la déclaration du conseil d'État : *La souveraineté réside dans le peuple; il est la source du pouvoir.* Mais tous les instincts d'ordre répugnaient chez l'empereur à de pareilles transactions : les maréchaux ralliés autour de lui n'étaient rien moins que disposés à y souscrire, et le système impérial prévalut sur le vœu populaire. La déclaration des souverains en date de Vienne ne laissa d'ailleurs aucun doute sur leur ferme résolution de poursuivre, à quelque prix que ce fût, la chute définitive de Napoléon. Dès lors son ministre ne songea plus qu'à s'arranger de manière à ne pas être entraîné avec lui. Il organisa donc dans toute la France une surveillance active, qu'il se garda bien de rendre oppressive; en flattant les patriotes, il ménagea les royalistes. Il fit par là que les uns ne s'en méfièrent pas, et que les autres ne cessèrent point de compter sur lui. Ainsi il inspirait assez de confiance à La Fayette pour que celui-ci lui proposât de profiter de la cérémonie théâtrale du Champ-de-Mai pour détrôner Napoléon. Il est à peine besoin de dire que Fouché déclara que la chose était inexécutable. Il avait cependant empêché l'empereur de faire fusiller de Vitrolles, fait prisonnier avec le duc d'Angoulême, et non compris dans la capitulation. Ses prudentes mesures ne contribuèrent pas moins que les opérations militaires à arrêter le développement de l'insurrection de la Vendée. La réclamation des diamants de la couronne, emportés par les princes fugitifs, lui servit de prétexte pour se mettre, de l'aveu même de Napoléon, en relation avec eux. Il ouvrit non moins adroitement avec M. de Metternich des négociations qui semblaient avoir pour but d'assurer en tout état de cause les droits du fils de Napoléon à succéder au trône impérial (1). Depuis la déclaration des souverains alliés, Fouché n'avait cessé de provoquer une abdication de l'empereur en faveur de cet enfant. L'irritation occasionnée par ces conseils, et qu'augmentaient encore les insinuations hostiles de Savary, mirent Fouché à deux doigts de sa perte, et il ne dut son salut qu'à la nécessité qui entraîna rapidement Napoléon aux frontières (2).

La journée de Waterloo décida irrévocablement du sort de Napoléon. On sait qu'une abdication définitive suivit de près son retour à Paris. Fouché fut l'un des plus ardents à la provoquer. Un gouvernement provisoire, composé de cinq membres, ayant été établi le 23 juin, Fouché y fut porté le premier, par le choix de tous les partis. La sagesse de ses mesures, auxquelles on dut le salut de Paris, justifia cette marque de confiance. Des négociations furent entamées par la commission de gouvernement avec les différents chefs des armées coalisées. Les plénipotentiaires étaient chargés de proposer au choix des puissances étrangères pour futur souverain du peuple français le fils de Napoléon, un prince de Saxe ou le duc d'Orléans. Ces plénipotentiaires ne trouvèrent d'accès qu'auprès du duc de Wellington, qui imposa, comme condition préliminaire de rigueur, la reconnaissance explicite des droits de Louis XVIII.

Cependant, l'empereur semblait s'obstiner à ne pas vouloir quitter la France; il s'était rendu à la Malmaison, d'où il envoya demander à la commission gouvernementale le commandement de l'armée. A cette proposition Fouché s'écria : « Mais cet homme est donc fou ! » Il décida enfin

(1) Consulter sur les détails de cette intrigue le *Memorial de Sainte-Helène* et les *Mémoires de M. de Montholon*.

(2) On a imprimé qu'à cette époque Napoléon dit à Fouché : « Vous êtes vendu à l'ennemi, je le sais; je devrais vous faire fusiller : d'autres se chargeront de cet acte de justice. Je prouverai que vous ne pesez pas un cheveu dans la balance de ma destinée. »

Napoléon à partir sous la conduite du général Becker. On sait trop quel étrange patronage ce souverain déchu alla chercher sur les mers. Après son départ, il restait encore à vaincre les résistances que le parti des indépendants opposait au rétablissement des Bourbons. Vouloir défendre Paris contre les alliés, c'était compromettre l'existence de cette grande cité. Sur l'avis même de Davout, ministre de la guerre, il fut décidé que la ville serait rendue. Aux termes de cette capitulation, conclue le 3 juillet 1815, sous le nom, moins humiliant, de *convention*, les troupes confédérées ne devaient pénétrer dans Paris que trois jours après la signature. Fouché, par qui tout se faisait, employa ces trois jours à négocier de tous les côtés; il parvint à assurer le départ et la retraite derrière la Loire de ce qui restait encore à Paris de troupes réglées; il sut en faire sortir sans désordre les fédérés, qui d'abord avaient paru vouloir mettre tout à feu et à sang. Au moyen de négociations entamées avec de Vitrolles et suivies avec Talleyrand, le duc d'Otrante fut le 6 juillet admis auprès du roi à Arnouville. Il sortit de cette conférence investi, pour la quatrième fois, des fonctions du ministère de la police, et le surlendemain, 8 juillet, Louis XVIII rentra dans Paris, précédé de plus de 10,000 hommes de la garde nationale, qui étaient allés le recevoir à Saint-Denis.

Fouché fit une faute en rentrant au ministère; c'en fut une aussi de la part de Louis XVIII que de l'y rappeler. Influencé par Talleyrand, le roi céda ou crut céder à la nécessité. « On criait de toutes parts que sans Fouché il n'y avait ni sûreté pour le roi ni salut pour la France; que lui seul avait empêché une grande bataille; que lui seul avait déjà sauvé Paris, etc.» (Châteaubriand, *Mélanges politiques.*) L'erreur de Fouché s'explique plus aisément encore que celle du roi. L'habitude du pouvoir, qui en rend la perte si amère à ceux auxquels il est près d'échapper; l'enivrante fascination d'un succès qui surpassait tout ce qu'on pouvait attendre; de si hautes séductions durent empêcher le duc d'Otrante de s'apercevoir que, vainqueur des bonapartistes et des révolutionnaires pour le compte des royalistes, son triomphe devait le mettre bientôt au nombre des vaincus. Il dut perdre son illusion en voyant repousser ses premières propositions. Par elles, il insistait encore plus fortement qu'en 1814 sur le maintien de la cocarde et du drapeau aux trois couleurs, sur le licenciement de la maison militaire du roi, etc., etc. De pareils changements ne pouvaient être obtenus en présence des baïonnettes étrangères. Le seul rôle que les exigences, chaque jour croissantes, du parti vainqueur permissent à Fouché de conserver, fut celui de modérateur. Il se plaça donc, autant qu'il put, entre les demandes et les mesures de proscription. On provoquait, dit-on, ces dernières contre plus de trois mille personnes: par ses soins, l'ordonnance du 24 juillet la réduisit à cinquante-sept noms; mais ces noms pour la plupart étaient ceux d'hommes qui l'avaient vu constamment dans leurs rangs. Cette concession aux plus impérieuses circonstances, toute faible qu'elle était, fut regardée par les proscrits comme une trahison, tandis que les royalistes en dénonçaient hautement l'insuffisance comme un signe de complicité avec les vaincus. Ainsi, désavoué par ceux qu'il essayait de défendre, attaqué sans relâche par ceux dont il avait facilité le succès, Fouché ne tarda pas à reconnaître que la place n'était plus tenable.

Il aima mieux du moins aller au-devant de sa disgrâce que de la subir en silence. Dans deux *Rapports adressés au roi en son Conseil*, et dans des *Notes transmises aux ministres des puissances alliées sur la situation de la France et des Bourbons*, il osa signaler la fausse direction et le danger imminent de la marche imprimée aux affaires. La date de ces écrits, espèce de testament politique où se révélaient toutes les menaces de l'avenir, est du commencement de septembre 1815. Ils remuèrent tous les esprits, exaltèrent toutes les passions. Un cri de réprobation répondit à ce cri d'alarme. La chambre de 1815, dite *introuvable*, allait se réunir. Fouché y avait été porté par la triple élection des départements de la Seine, de Seine-et-Marne et de la Corrèze; mais le soulèvement d'opinion excité contre lui l'obligea à donner sa démission avant l'ouverture de la session, et le 19 septembre il remit le portefeuille de la police. Un mois avant cette dernière disgrâce, le roi avait signé son contrat de mariage avec Mlle de Castellane, d'une des premières maisons de Provence. Nommé à l'ambassade de Dresde le jour même où il quitta le ministère, Fouché s'y rendit sur-le-champ, mais il ne resta que trois mois en fonctions. La loi du 12 janvier 1816 vint le dépouiller du caractère d'ambassadeur et le frapper en même temps de bannissement comme régicide relaps. De Dresde, Fouché se retira à Prague, où il vécut pendant deux ans presque exclusivement occupé de la composition de divers écrits politiques et apologétiques, répandus avec profusion dans toute l'Europe. Naturalisé sujet autrichien en 1818, il obtint la permission de se rendre à Lintz et de là à Trieste, où, affaibli par le travail, épuisé par les accidents de la vie la plus agitée, il tomba dans un état de dépérissement qui le conduisit au tombeau, le 25 décembre 1820. « *Maintenant*, dit-il à sa femme, *vous pourrez retourner en France.* » Ce furent là ses dernières paroles. Il mourut à cinquante-sept ans et demi, laissant à deux fils, issus de son premier mariage, une fortune évaluée à près de 14 millions.

Fouché est un des hommes dont l'appréciation offre le plus de difficultés, parce que ce fut l'homme des contrastes, parce que son existence fut en quelque sorte multiple. Or, dans

son cours varié, cette existence toucha à tant de passions et à tant d'intérêts subsistant aujourd'hui dans toute leur force, que pour Fouché l'heure de la postérité n'est pas encore venue. La première partie de sa vie politique ne peut être convenablement appréciée que par un seul mot : elle fut odieuse. Que l'erreur, la peur ou l'entraînement aient été les mobiles de sa conduite révolutionnaire, elle n'en reste pas moins inexcusable. Sa carrière administrative nous paraît digne d'une tout autre appréciation. Un savoir-faire porté au plus haut degré, une sagacité presque infaillible dans les aperçus, une habileté soutenue dans l'exécution, voilà ce qui nous paraît caractériser la partie intelligente de la vie ministérielle de Fouché. Il eut le talent de répandre et de faire accroire que partout où trois ou quatre personnes se réunissaient il avait à son service des yeux et des oreilles. L'un des moyens qui lui réussirent le mieux fut une extrême loyauté dans ses engagements : il n'abandonnait jamais ceux à qui il avait promis son appui. Quant à sa foi politique, objet de tant d'attaques, qui ont été jusqu'à le présenter comme l'homme de parjure et de trahison par excellence, nous oserons dire que s'il servit successivement plusieurs gouvernements, il ne suit pas de là qu'il ait trahi l'un au profit de l'autre. Il est établi au contraire qu'il donna constamment à Napoléon les conseils qui auraient pu prévenir sa perte; il agit de même à l'égard de la Restauration. Nous croyons en effet que l'intérêt personnel fut toujours le mobile réel de sa conduite; mais nous ne voyons nulle part qu'en abandonnant des causes perdues sans lui, et en dépit de lui, il ait jamais sacrifié à cet intérêt individuel l'intérêt de l'État. Les auteurs pseudonymes de l'*Histoire de la Révolution française, par l'abbé de Montgaillard,* détracteurs virulents de Fouché, ont affirmé qu'il avait le ridicule de se comparer au cardinal de Richelieu : ses prétentions nous eussent paru mieux fondées s'il se fût comparé à Mazarin. Napoléon, qui aimait d'autant moins Talleyrand et Fouché qu'il pouvait moins se passer d'eux, s'exprimait, dit-on, ainsi à leur égard : « Fouché est le Talleyrand des clubs, et Talleyrand le Fouché des salons. » Il paraît certain que ces deux hommes, unis par tant d'intérêts, s'étaient pendant les Cent-Jours liés par une espèce d'acte d'assurance mutuelle. Le prince de Bénévent garantissait au duc d'Otrante le maintien de sa situation auprès de Louis XVIII, et il en recevait la même garantie auprès de Napoléon. Cette clause fut observée par Talleyrand, puisque son associé rentra en même temps que lui au ministère; on sait, au reste, que deux mois après ils en sortirent ensemble pour la dernière fois.

Comme homme privé, Fouché a droit à de justes éloges; il eut surtout les qualités de l'ami et du père de famille. Ajoutons encore qu'il sauva plus d'une existence, adoucit beaucoup de rigueurs et soulagea beaucoup de misères. Enfin, à beaucoup d'égards, la seconde moitié de sa vie rachète la première, et parmi ses détracteurs acharnés il aurait pu reconnaître plus d'un ingrat.

Fouché n'était pas orateur; mais s'il ne pouvait aspirer aux succès de la tribune, en revanche il avait tout ce qui peut faire briller dans la conversation, et personne n'eut plus que lui l'esprit d'à-propos et de repartie. Il n'est resté de lui aucune œuvre littéraire. Le petit nombre d'écrits publiés sous son nom ont tous trait à la politique. Les plus remarquables sont ses deux *Rapports au roi*, ses *Notes aux ministres étrangers* (1815), et sa *Lettre au duc de Wellington* (1817). Comme écrivain, Fouché se recommande plus par la justesse des aperçus et la force de la pensée que par l'éclat du style. Attaqué dans un grand nombre d'écrits, il a été défendu dans quelques-uns. On en trouve une liste détaillée à la fin de la notice que M. Mahul a consacrée à Fouché.

L'ouvrage publié sous le titre de *Mémoires de Fouché, duc d'Otrante*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°, a été juridiquement déclaré pseudonyme. On sait en effet que la rédaction appartient à Alphonse de Beauchamp; mais il est très-permis de croire que cet auteur a travaillé sur des documents authentiques et sur des notes autographes. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Galerie historique des Contemporains; Bruxelles, 1817-1820. — *Mémorial de Sainte-Helène.* — Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1820. — *Sept mois de la vie de Fouché de Nantes* (1793-1794); Paris, 1816, in-12. — *Vie de Fouché depuis son entrée à la Convention jusqu'à sa mort;* Paris, 1821, in-12. — *Mémoires de la vie publique de M. Fouché, duc d'Otrante;* Paris, 1819, in-8°. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains.*

***FOUCHER DE CHARTRES**, FULCHERIUS CARNOTENSIS, historien français, né à Chartres, en 1059, mort à Jérusalem, en 1127. Il était prêtre, et habitait sa ville natale, lorsqu'en 1096 il partit pour la première expédition des Français en Palestine, avec Étienne, comte de Blois et de Chartres, et Robert, duc de Normandie. Attaché à Baudouin en qualité de chapelain, il le suivit dans toutes ses expéditions, et résida ensuite habituellement à Jérusalem, où il mourut. Son *Histoire de Jérusalem* s'étend jusqu'à l'année même de sa mort. Cet ouvrage comprend la plus grande partie des événements de la croisade depuis le concile de Clermont, tenu en 1095. Il est d'autant plus important, que l'auteur n'y rapporte que ce qu'il a vu lui-même ou ce qu'il a appris de témoins oculaires. Si notre historien est le même (ce qui paraît assez certain) qu'un Foucher de Chartres dont parle Gilon de Paris dans son poëme, il aurait pris une part glorieuse aux événements qu'il a racontés, et il aurait manié l'épée aussi bien que la plume. Le poëte en effet nous le représente comme un guerrier intrépide, qui

au siége d'Antioche exhorte les autres par ses paroles et ses exemples, escalade les murs, égorge les sentinelles, et entre victorieux dans la ville.

. . . . . Fulcherius ille,
Natus Carnoti, proceres præcedere mille
Non timet, invictæ properans ad mœnia villæ, etc.

On a deux éditions de l'histoire de Foucher. La première a été publiée par Bongars, dans son *Recueil des Historiens de la Croisade;* la seconde, plus ample et plus correcte, par Duchesne, dans le 4[e] volume des *Historiens de France.* Une troisième édition, revue sur les manuscrits, a paru dans la collection des *Historiens des Croisades*, publiée par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France. — Hist. litt. de la France,* t. XI.

*FOUCHER (*Jean*), missionnaire français, mort à Mexico, en 1572. Probablement originaire de Paris, il entra ensuite dans un couvent de dominicains, et il fut envoyé dès l'origine au Mexique. Il y vint pour ainsi dire avec les conquérants que conduisait Cortez : ses vastes connaissances en théologie et en droit le rendirent d'une telle utilité aux premiers Européens qui s'établirent à Mexico, qu'après sa mort nul ne se trouva en état de le remplacer. Il avait appris en peu de temps la langue aztèque, et il avait même composé un *Arte de la Lengua Mexicana*, qui a été perdu; il prêchait dans cette langue, et mourut après avoir résidé près de quarante ans dans le Nouveau Monde. Il avait écrit en latin nombre d'ouvrages, qui ont disparu avec le temps, mais qui pourraient être retrouvés dans quelques bibliothèques du Mexique. Tels sont les traités suivants : *De Electionibus per scrutinium celebrandis conformiter ad concilium Tridentinum ; — Expositiones diversorum Diplomatum pro fratribus Indiarum in Evangelici Ministerii favorem; — Antidotus Infirmorum, hoc est quomodo absolvendi infirmi loquelæ privati; — De Judice ecclesiastico ; — Manuale Prælatorum; — De Cognitionis spiritualis tertia specie ; — De Justa Delinquentium Punitione ; — De Immunitate Ecclesiarum Itinerarium catholicum.* Ferd. DENIS.

Torquemada, *Monarquia Indiana*, t. III. p. 511.

FOUCHER (*Simon*), philosophe français, né à Dijon, le 1[er] mars 1644, mort à Paris, le 27 avril 1696. Il entra dans les ordres, et devint chanoine honoraire de la Sainte-Chapelle de Dijon. Il garda cette place à peine deux ou trois ans. L'amour de l'étude le conduisit à Paris, où il ne tarda pas à acquérir l'estime et l'amitié d'un grand nombre de savants. Il se fit recevoir bachelier à la faculté de théologie. Une trop grande ardeur au travail abrégea ses jours. Partisan zélé de la philosophie des académiciens, la regardant comme la plus conforme à la raison et à la foi, il avait entrepris de la faire revivre. Baillet l'appelle « le restaurateur de la philosophie académicienne ». Le même historien dit que Foucher, à la prière de Rohault, s'était chargé de l'oraison funèbre de Descartes. Ménage faisait le plus grand éloge de l'érudition de Foucher; il le regardait, lui et Huet, « comme étant les plus versés qu'il y eût dans l'histoire des différentes sectes des philosophes ». Foucher était en correspondance avec Leibnitz. On a de lui : *Poëme sur la mort d'Anne d'Autriche*; Paris, 1666, in-4°; — *Nouvelle façon d'Hygromètres ;* Paris, 1672, in-12 ; — *Dissertation sur la recherche de la vérité, ou sur la philosophie des académiciens, où l'on réfute les préjugés des dogmatistes, tant anciens que nouveaux ; avec un examen particulier des sentiments de Descartes;* Paris, sans date (probablement en 1673), in-12 ; — *Critique de la Recherche de la Vérité, où l'on examine en même temps une partie des principes de M. Descartes. Lettre par un académicien anonyme;* Paris, 1675, in-12; — *Réponse pour la Critique à la préface du second volume de la Recherche de la Vérité ;* Paris, 1676, in-12; — *De la Sagesse des anciens, où l'on fait voir que les principales maximes de leur morale ne sont pas contraires au christianisme*; Paris, 1682, in-12 ; — *Réponse à la Critique de la Critique de la Recherche de la Vérité sur la philosophie des académiciens*; Paris, 1686, in-12 ; — *Traité des Hygromètres ou machines pour mesurer la sécheresse ou l'humidité de l'air*; Paris, 1686, in-12; — *Dissertation sur la Recherche de la Vérité, où l'on fait voir que leur manière de philosopher est plus utile pour la religion et plus conforme au bon sens;* Paris, 1687, in-12; — *Lettre sur la Morale de Confucius, philosophe de la Chine;* Paris, 1688, in-8° ; — *Dissertation sur la Recherche de la Vérité, ou sur la philosophie des académiciens : livre I contenant l'histoire de ces philosophes*; Paris, 1690, in-12; — *Lettre à M. Lantin sur la question si Carnéade a été contemporain d'Épicure* ; dans le *Journal des Savants* de 1691 ; — *Dissertation sur la Philosophie des académiciens*, livre III ; Paris, 1692, in-12; — *Extrait d'une lettre à M. de Leibnitz sur les académiciens;* dans le *Journal des Savants*, 1693; — *Dissertation sur la Recherche de la Vérité, contenant l'histoire et les principes de la philosophie des académiciens*; Paris, 1693, in-12 ; — *Réponse de M. S. F.* (Simon Foucher) *à M. de L. B.* (Leibnitz); dans le *Journal des Savants* de 1695 ; — *Dialogue entre Empiriastre et Philalèthe ;* in-12, sans date et sans nom de lieu.

Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne.*

FOUCHER (*Paul*), érudit français, né à Tours, en 1704, et mort à Paris, en 1778. Son père, marchand de soieries, lui fit faire ses études chez les jésuites de Tours. Foucher n'avait

alors de goût que pour la poésie, et la *Batrachomyomachie*, attribuée à Homère, lui inspira un poëme du même genre, où il mettait aux prises les chats et les rats. Il entra ensuite chez les oratoriens, suivit plus tard les cours de théologie de la Sorbonne, et s'appliqua avec ardeur à l'étude des langues anciennes. Son père ayant fait de mauvaises affaires, Foucher accepta les fonctions de précepteur des enfants du comte de Chatelux, et ne quitta cette maison que pour faire l'éducation des enfants de la duchesse de La Tremoille. Il devint en 1753 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, à laquelle il fournit des travaux considérables. Celui de ses ouvrages qui obtint le plus de succès fut son *Traité historique de la Religion des Perses*, formant quatorze mémoires insérés dans les tomes XXV, XXVII, XXIX, XXXI et XXXIX de son Académie, et dont J.-F. Kleuker fit une traduction allemande; Riga, 1781-1783, 2 vol. in-4°. Lorsque Foucher rédigea ces nombreux mémoires, Anquetil du Perron n'avait pas encore publié sa traduction du *Zend Avesta*, de sorte que les longues et pénibles recherches de l'auteur ont perdu une grande partie de leur importance. Après l'apparition du code sacré des Parsis, Foucher ajouta à ses travaux précédents un supplément, dans lequel il rétracta plusieurs de ses opinions, mais sans se trouver encore à la hauteur de son sujet, subitement transformé. En traitant cette grande question de la religion des anciens Perses, il s'était proposé surtout de combattre les opinions de Th. Hyde, qui regardait les Perses comme ayant conservé la religion naturelle et le culte du vrai Dieu. Foucher publia ensuite des *Recherches sur l'origine et la nature de la Religion des Grecs*, série de neuf mémoires insérés dans les tomes XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVIII et XXXIX des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Mais ce second ouvrage est encore bien inférieur au premier. L'auteur en effet part d'un principe radicalement faux, lorsqu'on y veut plier, comme il l'a fait, tous les détails des religions anciennes. Il ne voit dans le panthéon grec et romain que des hommes divinisés, et découvre dans tous ces mythes un fond historique. Il applique le même système à la religion des Égyptiens et à celles des Phéniciens, des Indiens, des Celtes, des indigènes de l'Amérique. On a aussi de Foucher une *Géométrie métaphysique, ou essai d'analyse sur les éléments de l'étendue bornée ;* 1758, in-8°. Cet ouvrage donna lieu à des discussions assez vives, parce que l'auteur y combat un certain nombre de propositions adoptées par tous les géomètres; mais il partait en géométrie, comme en mythologie, d'un faux principe, car il admettait que le calcul infinitésimal suppose nécessairement l'existence d'éléments physiques infiniment petits. Il finit d'ailleurs par reconnaître lui-même son erreur. Il a aussi laissé en manuscrit différents ouvrages de peu de valeur, si l'on en excepte son *Histoire de la Maison de La Trémoille*, composée d'après des documents inconnus aux historiens. Ce travail, dont il avait lu plusieurs parties à l'Académie, allait être imprimé lorsque Foucher fut frappé tout à coup par une attaque d'apoplexie.

Al. Bonneau.

Éloge de l'abbé Foucher, par Dupuy, dans le t. XLII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

FOUCHER D'OBSONVILLE, et non d'*Opsonville*, voyageur et naturaliste français, né à Montargis, en 1734, mort près de Château-Thierry, le 14 janvier 1802. Il était fils du lieutenant général du bailliage de Montargis. Vers 1753, il fut séduit par l'espoir de trouver la fortune loin de sa patrie, et s'embarqua pour les Indes orientales. Son voyage ne fut pas direct : descendu à Smyrne, il gagna Alep par la voie de terre. Il prit passage dans une caravane qui se rendait à Bassorah; mais après quelques jours de marche il fut atteint d'une espèce de charbon pestilentiel, nommé *mal d'Alep*. Resté en arrière avec un fakir (sorte de religieux mahométan), celui-ci lui prit ses bagages, le dépouilla de ses vêtements, et l'abandonna au milieu du désert. Il fut assez heureux pour être rencontré par des Arabes qui eurent pitié de lui, et le traînèrent jusqu'à leur douar. Son corps, brûlé par le soleil, était couvert d'ulcères; cependant, sans autre secours que de rares ablutions, il guérit et put se faire reconduire jusqu'à Alep. Deux mois après, il se remit en route, atteignit Bagdad, descendit le Tigre, le Chat-el-Arab, et, s'embarquant sur le golfe Persique, atteignit la côte de l'Inde orientale. Il y fut chargé de plusieurs missions importantes, soit comme militaire, soit comme négociateur auprès des chefs du pays, soit comme *coloal*, ou juge de paix de Pondichéry. Il put ainsi étudier les antiquités, les mœurs, la religion et la politique des Indiens. Après la paix de 1763, il suivit Law de Lauriston, qui s'était retiré vers Patna avec la garnison et la meilleure partie des habitants de Chandernagor. Dans cette circonstance fâcheuse, Foucher rendit encore de grands services à ses concitoyens, et ne se décida à revenir en France qu'en 1771. Il naviguait sur le golfe Persique, lorsqu'il fut assailli par une violente tempête : l'indolence fataliste de son équipage lui fit courir les plus grands dangers. Accroupis, les bras croisés et gardant un morne silence, les matelots se confiaient entièrement à la Providence pour sauver le navire. On fut assez heureux pour échouer près d'Ormuz, et Foucher exécuta son retour par la voie qu'il avait parcourue lors de son arrivée. De retour en France, il s'occupa de la rédaction de ses Mémoires, qu'il ne parvint pourtant pas à terminer. Lors de la révolution, il se montra partisan des idées libérales, et écrivit plusieurs brochures sur les questions du moment. Cependant, il ne remplit aucune fonction publique. On a de lui : *Essais philosophi-*

ques sur les mœurs de divers animaux, avec des Observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, ou extraits des voyages de M. D. en Asie; Paris, 1783, in-8° et in-12. Cet ouvrage fut publié à la sollicitation de Buffon. L'auteur y traite de particularités inconnues jusque alors : il nomme et décrit les animaux dont les divers peuples orientaux font leur nourriture. Il donne de curieux renseignements sur les crocodiles, les caméléons, les serpents, les sauterelles, etc.; il raconte les nombreuses manières de chasser les animaux féroces; explique les causes de la vénération des Indous pour certaines bêtes, etc.; — *Supplément au Voyage de M. Sonnerat*, par un ancien marin; Amsterdam et Paris, 1785, in-8°; — *Lettre d'un Voyageur à M. le baron de L*** sur la guerre des Turcs;* Paris, 1788, in-8°; — *Le Bagavadam, ou doctrine divine* (des Indiens) *sur l'Être suprême, les dieux, les géants et les hommes;* Paris, 1788, in-8°. C'est la traduction d'un des *Védas*, livres sacrés que les Indous croient avoir été tracés par Vyâsa, fils de Brahma et fondateur de l'école Védanta. Le système de cette école consiste à faire dériver toutes choses de Dieu. L'une de ses branches va même jusqu'à nier la matérialité; — *Le Français philanthrope, ou considérations patriotiques relatives à une ancienne et nouvelle aristocratie;* Paris, 1789, in-8°; — *Éveil du Patriotisme sur la Révolution*, par un citoyen de Paris; 1791, in-8°. Alfred DE LACAZE.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.* — Rabbe, etc., *Biographie universelle des Contemporains.*

FOUCHER DE CAREIL (*Louis-François*, comte DE), général français, né à Guérande, le 11 décembre 1762, mort le 22 août 1835. Il était fils de Louis-François de Foucher, conseiller au parlement de Bretagne. Nommé aspirant dans l'arme de l'artillerie le 1er septembre 1781, il fut envoyé à l'armée du Rhin. Capitaine, il sauva l'armée de Custine par la défense du pont de la Nidda près Francfort. Nommé chef d'escadron pour cette action d'éclat, après le siége de Mayence, il servit à l'armée de Sambre et Meuse, prit part sous Hoche au passage du Rhin, où il enleva les batteries de l'ennemi. A Hohenlinden, il fut remarqué du général en chef, ce qui lui valut les épaulettes de général de brigade. Le 8 mars 1807 il fut nommé général de division. Envoyé en Portugal, où il servit sous Junot, il en fut rappelé en 1809 pour faire le siége de Saragosse. Il y tint la rive gauche de l'Èbre, et, secondé par le colonel du génie Dode de La Brunerie, il y put élever dix batteries, et faire avec ses cinquante bouches à feu quatre brèches dans les murs du faubourg de l'Arabal. En 1810, le siége et la prise d'Astorga, qu'il conduisit seul et presque sans ressources, lui valut de Junot ces paroles insérées dans son rapport à Berthier : « L'artillerie, dirigée par le général de division de Foucher, a ser[vi] avec beaucoup de distinction, et, malgré le pe[u] de moyens qu'avait cet officier général, il a ob[tenu] des résultats qu'on avait peine à espérer. Je prie votre altesse de mettre sous les yeux [de] sa majesté la conduite du général de Foucher. Rappelé à la grande armée du nord en 1811, il prit le commandement de l'artillerie du mar[é]chal Ney. A la Moskowa, où il eut deux cheva[ux] tués sous lui, l'empereur lui confia soixan[te] nouvelles pièces à pointer contre l'ennemi, et [le] cita dans le bulletin de cette victoire. Il f[ut] pourvu par décret impérial (17 mars 1808) d'[un] majorat en Westphalie, avec le titre de baron [de] l'empire. Son nom figure sur l'arc de triomph[e] de l'Étoile. A. F. DE C.

Bulletins de la grande armée. — Baron Fain, *Manu[s]crit de* 1812. — *Victoires et Conquêtes.* — Matthieu D[u]mas, *Journal des Siéges dans la Péninsule.* — Babi[é] Saint-Sauveur, *Archives de l'Honneur.* — Le colon[el] Du Mirat, *Oraison funèbre.* — *Renseignements* part[i]culiers.

***FOUCHER** (*Victor-Adrien*), magistrat fra[n]çais, né à Paris, le 1er juin 1803, d'une ancienn[e] famille de l'Anjou. Après avoir étudié le dro[it] dans sa ville natale, il entra en 1823 dans [la] magistrature comme substitut du procureur d[u] roi à Alençon, et fut successivement procureu[r] du roi à Argentan, avocat général à la co[ur] royale de Rennes, maître des requêtes en servi[ce] extraordinaire et directeur général des affair[es] civiles en Algérie. Nommé en 1847 conseill[er] à la cour royale de Paris, il devint en 1849 pr[o]cureur de la république près le tribunal de [la] Seine, et l'année suivante conseiller à la co[ur] de cassation. Il est en outre conseiller à la hau[te] cour de justice, membre du conseil de la Lé[]gion d'Honneur, du conseil municipal de Pari[s] et commandeur de la Légion d'Honneur depuis l[e] 21 février 1850.

Voici en quels termes le maréchal Bugeau[d] parle de M. Foucher, dans un rapport fait su[r] la situation de l'Algérie en 1847. « Je dois di[re] que M. Foucher est un homme essentiel pou[r] l'Afrique; il a une ardeur, une activité, un zè[le] que l'on trouve bien rarement dans les fonc[]tionnaires civils; il sait se dépouiller des préju[]gés de robe pour suivre ce qui est utile et vrai. Voici également le jugement qu'en porte M. l[e] maréchal de Saint-Arnaud, dans ses spirituell[es] lettres (t. II, p. 140). « Je rentre à Orléan[s]ville, pour y recevoir le directeur général M. Victor Foucher, le second personnage de l'Al[]gérie, et qui comprend très-bien l'Afrique. »

Les services rendus par ce magistrat à la caus[e] de l'ordre pendant les mauvais jours de no[s] derniers troubles civils ont été souvent signalé[s] par ses journaux de l'époque. Désigné par l[a] cour de Paris (le 26 février 1848), pour dirige[r] l'instruction contre les incendiaires qui s'atta[]quaient aux châteaux royaux et aux chemin[s] de fer, il se porta de sa personne sur les lieu[x] théâtre de ces épouvantable sinistres, et ce fu[t]

ouvent à force ouverte qu'il put s'emparer des oupables et arrêter les progrès des incendies.

Après les journées de juin 1848, nommé présient de la commission des transportés, il se renit successivement dans les rades de Brest, de herbourg, de Lorient, où se trouvaient détenus ur des pontons plusieurs milliers de ces maleureux dans un état d'exaspération difficile à écrire, pour accomplir une mission que des ifficultés de toutes natures rendaient aussi délite que périlleuse. Nommé en novembre 1849 ous-secrétaire d'État du ministère de l'intérieur, iargé de la sûreté générale, il déclina les honeurs de cette haute position, pensant que ses rvices seraient plus utiles dans les fonctions chef du parquet du département de la Seine, i'il remplissait alors. Comme membre du conil municipal et général, ses rapports, imprimés ir ordre du conseil, sur plusieurs des grands avaux de la ville de Paris et surtout sur les iestions si importantes des subsistances resront comme des documents précieux à conlter.

On doit à M. Foucher de nombreux travaux, rmi lesquels on distingue : *De l'Administraon de la justice militaire en France et en igleterre;* Paris, 1825, in-8°; — *Acte du irlement d'Angleterre, du 22 juin 1825, odifiant et réunissant en une seule loi tous s statuts relatifs au jury*, traduit sur le xte officiel; Paris, 1827, in-8°; — *Du Pouvoir cordé aux cours et tribunaux de connaître i compte-rendu de leurs séances;* Paris, 30, in-8°; — *De la Législation en matière interprétation des lois en France;* Paris, 34, in-8°; 2e édit., ibid., 1835, in-8°; — *Comentaire des lois, des 25 mai et 11 avril 1838, latives aux justices de paix et aux tribuiux de première instance;* Paris, 1839, -8°. M. Foucher est le directeur de la *Collecon des Lois civiles et criminelles des États odernes*, dont dix volumes ont paru, savoir : *ode Pénal général de l'empire d'Autriche;* aris, 1833, in-8°; — *Code Criminel de l'emre du Brésil;* Paris, 1834, in-8°; — *Lois de Procédure criminelle et Lois Pénales du yaume des Deux-Siciles;* Paris, 1836, in-8°; *Code Civil de l'empire d'Autriche;* Paris, 337, in-8°; — *Code de Procédure civile du nton de Genève;* Paris, 1837, in-8°; — *Code Commerce et de Procédure commerciale i royaume d'Espagne;* Paris, 1838, in-8°; — *ode de Commerce du royaume de Hollande;* aris, 1839, in-8°; — *Code Civil de l'empire Russie;* Paris, 1841, in-8°; — *Code Civil du yaume de Sardaigne;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°. . Foucher a mis au jour comme éditeur les *ssises du royaume de Jérusalem, textes ançais et italien, conférées entre elles ainsi i'avec les lois des Francs, les Établisseents de saint Louis et le droit romain*, etc.; aris, 1839 et ann. suiv., 5 livraisons in-8°; il reste à publier l'*Assise des barons*. Il est auteur d'une brochure intitulée : *Le Suffrage universel et la loi du 31 mai 1850;* Paris, 1850, in-8°, qui eut alors dans le monde politique un retentissement d'autant plus grand qu'on la considérait comme l'écho de la pensée d'un haut personnage. On attribue à ce magistrat : *Mademoiselle de Chevreuse, épisode de la Fronde;* Rennes, 1841, in-8°, tiré à cinquante exemplaires. Comme membre du comité de l'Algérie, M. Fouché a rédigé un *Rapport sur l'organisation de la justice musulmane en Algérie*, qui a été publié par ordre de ce comité; Paris, imprimerie imp., 1854, in-fol. Il vient de terminer, sous le titre de *Code impérial de Justice militaire pour l'armée de terre*, un important projet, dont l'impression a été ordonnée par l'empereur, et qui est en ce moment soumis à l'examen d'une commission spéciale, dont l'auteur fait partie. Enfin, M. Foucher a fourni des articles à divers journaux ou revues, notamment à la *Gazette des Tribunaux*, à la *Revue française*, à la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, et à la *Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Économie politique.* E. REGNARD.

Journal des Débats.—Le Constitutionnel. — Le Moniteur universel, 1848 et 1849. — Journal de la Librairie. — Documents particuliers.

*FOUCHER (*Joseph-Désiré*), général français, né à Quélaines (Maine), le 17 avril 1786. A l'âge de dix-huit ans il entra au service, dans les vélites grenadiers de la garde impériale, et fit les guerres d'Autriche, de Prusse et de Pologne de 1805 à 1807, celle d'Espagne de 1808 et celle d'Allemagne de 1809. Devenu capitaine, il se signala à l'armée d'Espagne en 1810 et 1811, et prit une part glorieuse aux campagnes de Russie et de Saxe de 1812 et 1813, ainsi qu'aux guerres de 1814 et 1815 en France et en Belgique. En 1819 il passa avec le grade de chef de bataillon dans la légion départementale de l'Orne (devenue 31e de ligne), et se fit remarquer pendant la campagne d'Espagne de 1823. Le 20 novembre de cette année, le roi Louis XVIII le nomma lieutenant-colonel du 11e léger. Devenu colonel du 45e de ligne le 27 décembre 1829, M. Foucher donna à ce corps une excellente direction, qui le fit remarquer par sa bonne administration et sa belle tenue. Le 18 avril 1834 il reçut la croix de commandeur de la Légion d'Honneur, et le 31 décembre 1835 le brevet de maréchal de camp. L'année suivante il obtint le commandement d'une brigade d'infanterie à Lyon, qu'il conserva jusqu'en 1838, époque à laquelle il prit celui des départements du Rhône et de l'Ain. Il occupait encore ce poste important à la fin de 1843, lorsqu'une décision ministérielle l'attacha au département de Vaucluse. Appelé en 1845 au commandement d'une brigade d'infanterie à Paris, il fut nommé lieutenant général le 22 avril 1846, et reçut en même

temps le commandement de la 3e division militaire (Metz). Après la révolution de Février, il obtint successivement le commandement des 1re et 2e divisions (Paris et Lille). En 1850 il cessa d'être employé activement, fut admis à la retraite l'année suivante et placé dans le cadre de réserve. Un décret de l'empereur du 31 décembre 1852 lui conféra la dignité de sénateur. Le général Foucher est grand-officier de la Légion d'Honneur depuis le 2 décembre 1851.

SICARD.

Annuaires militaires. — *Documents particuliers.*

FOUCHIER (*Bertrand*), peintre hollandais, né à Berg-op-Zoom, le 10 février 1609, mort dans la même ville, en 1674. Placé par son père chez Antoine Van Dyck, il devint en peu de temps très-habile portraitiste. Il alla ensuite se perfectionner à Rome, et s'attacha de préférence aux ouvrages du Tintoret. De retour dans sa patrie, s'apercevant que la manière de ce peintre ne plaisait pas aux amateurs, il l'abandonna pour celle de Brauwer. Il exécuta en ce genre des tableaux encore estimés aujourd'hui.

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, t. Ier.

FOUCHY (*Grand-Jean* DE). *Voyez* GRAND-JEAN (*Jean-Paul*).

***FOUCQUÉ** (*Michel*), poëte français, né à Sainte-Cécile-sur-Loir, dans les premières années du seizième siècle, mort sous le règne de Charles IX. La Croix du Maine lui donne le nom de *Fouque*, et Du Verdier ceux de *Phoque* et de *Fourque*. Il était vicaire perpétuel de Saint-Martin de Tours. On a de lui : *La Vie, Faitz, Passion, Mort, Résurrection et Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ;* Paris, 1574, in-8°. C'est un poëme en vers de dix syllabes sur le texte des Évangiles. Plusieurs paraphrases de saint Jean Chrysostome, de Lactance, etc., etc., publiées à Tours en 1550, suivant Du Verdier, sont l'ouvrage de Michel Foucqué. La Croix du Maine lui attribue encore d'autres traductions poétiques du même genre. Elles sont restées inédites, et pour la plupart elles ont disparu. Nous pouvons cependant désigner parmi les manuscrits de La Vallière que possède aujourd'hui la Bibliothèque impériale, sous le numéro 159 : *Les Cantiques de Salomon translatez, en rime françoise, par Michel Phoque, martinopolitain,* poëme dédié à Catherine, duchesse de Bretagne.

B. HAURÉAU.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques.* — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. III.

FOUCQUET. *Voyez* FOUQUET (*Nicolas*).

FOUGERET DE MONBRON. *Voy.* MONBRON.

FOUGEROLLES (*François* DE), médecin français, né dans le Bourbonnais, vers 1560, mort vers 1620. Il étudia la médecine à Montpellier, et s'y fit recevoir médecin. Après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, il s'établit à Lyon, puis à Grenoble, où il exerça son art jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui une traduction du *Théâtre de la Nature* de Jean Bodin; Lyon, 1597, in-8°; — une traduction des *Vies des Philosophes* de Diogène Laerce; Lyon, 16[illegible] in-8°; — *De Senum Affectibus præcaven[illegible] nonnullisque curandis Enarratio;* Lyon, 16[illegible] in-4°; — *Methodus in septem Aphorismor[illegible] libros ab Hippocratè observata, omnil[illegible] sæculis inaudita;* Paris, 1612, in-4°.

Biographie médicale.

FOUGEROUX DE BONDAROY (*Augus[illegible] Denis*), physiologiste archéologue franç[illegible] né à Paris, le 10 octobre 1732, mort le 28 [illegible]cembre 1789. Neveu du célèbre Duhamel, il [illegible] sous la direction de son oncle le goût des étu[illegible] scientifiques. Il parcourut l'Anjou et la Breta[illegible] pour y examiner les carrières d'ardoise; et pa[illegible] ensuite dans le royaume de Naples, où il fit [illegible] curieuses observations sur la solfatare et [illegible] jaune de Naples. A son retour il perdit son [illegible]cle, et devint par cette mort propriétaire [illegible] domaine étendu où Duhamel perfectionnait [illegible] la pratique ses nouvelles méthodes d'agricult[illegible] Fougeroux fut membre de l'Académie des Sci[illegible]ces. On a de lui : *Art de tirer des carrière[illegible] pierre d'ardoise, de la fendre et de la t[illegible]ler;* Paris, 1762, in-fol.; — *Art de travai[illegible] les cuirs dorés ou argentés;* Paris, 1762, [illegible]fol.; — *Art du Tonnelier;* Paris, 1763, in-fol. [illegible] *Art du Coutelier en ouvrages communs;* [illegible]ris, 1772, in-fol. Ces quatre volumes font pa[illegible] des *Descriptions des Arts et Métiers, fa[illegible] ou approuvées par messieurs de l'Acadé[illegible] royale des Sciences.* Les autres ouvrages [illegible] Fougeroux sont : *Mémoires sur la format[illegible] des os;* Paris, 1763, in-8°; — *Recherches [illegible] les ruines d'Herculanum et sur les [illegible]mières qui peuvent en résulter, relativem[illegible] à l'état présent des sciences et des arts, [illegible] un traité sur la fabrication des mosaïqu[illegible]* Paris, 1769, in-12; — *Observations faites [illegible] les côtes de Normandie,* avec Tillet; Pa[illegible] 1773, in-4°; — un grand nombre de mémo[illegible] insérés dans le *Recueil de l'Académie [illegible] Sciences* de 1759 à 1788; — de nombreux [illegible]ticles dans l'*Encyclopédie* et dans les *Mémo[illegible] de la Société d'Agriculture.*

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universe[illegible]* Quérard, *France littéraire.*

FOU-HI, empereur de Chine. D'après les [illegible]numents historiques les plus probables, Fou[illegible] a été le fondateur de l'ordre social en Chi[illegible] environ 3,300 ans avant J.-C. C'est à lui q[illegible] attribue l'institution du mariage, la division [illegible] temps, l'invention du calendrier, de la music[illegible] de la médecine et des arts les plus utiles [illegible] société, tels que la culture des céréales, la c[illegible]truction des maisons, la cuisson des alimen[illegible] l'extraction du sel, le tissage des toiles, la [illegible]che, la chasse, etc. De son temps, l'écri[illegible] chinoise n'avait pas encore été inventée; il fu[illegible] premier à en concevoir l'idée et à en jeter vag[illegible]ment les bases dans un diagramme, ou fig[illegible] circulaire appelée *Pa-Koua*, laquelle se comp[illegible] de huit séries, chacune de trois lignes pa[illegible]

eles, les unes entières, les autres brisées. On ne ait rien de positif sur le sens que Fou-Hi atta-hait aux différentes combinaisons de ces lignes; nais elles n'ont pas moins servi de thème jus-u'à nos jours à une infinité de commentateurs ui ont prétendu y découvrir tous les secrets de ı nature et de l'avenir ainsi que le germe de outes les connaissances humaines. Fou-hi avait xé le siége de son gouvernement dans la pro-ince de Honan, qui était son pays natal. On oit qu'il vécut cent quinze ans et qu'il eut pour ıccesseur Chèn-Noung, le fondateur de l'agri-llture chez les Chinois. CALLERY.

Documents chinois.

FOUILLOU (*Jacques*), controversiste fran-is, né à La Rochelle, en 1670, mort à Paris, le septembre 1736. Diacre-licencié de Sorbonne, fut un janséniste ardent, et consacra à la dé-ıse de ses opinions un grand nombre d'écrits, jourd'hui oubliés. Il eut beaucoup de part à la emière édition de l'*Action de Dieu sur les éatures*, in-4°; aux éditions des *Quatre Gé-ssements de Port Royal*, in-12; des *Grands exaples*, 1721, 7 vol. in-4°; de l'*Histoire des s de Conscience*, 1705, 8 vol. in-12, et à ısieurs autres productions polémiques dont trouve la liste dans Moréri.

Moréri, *Grand Diction. historique.*

FOUILLOUX (*Jacques* DU), seigneur de UILLÉ, écrivain français, né vers 1521, au âteau du Fouilloux, paroisse de Saint-Martin Fouilloux, dans la partie du Poitou qu'on pelle encore aujourd'hui la Gastine, mort 5 août 1580. Il doit sa célébrité à l'ouvrage, plus connu et le plus recherché des livres la chasse, qu'il mit au jour sous ce titre : *Vénerie de Jacques du Fouilloux, es-yer, seigneur dudit lieu, pays de Gastine Poitou, dédiée au roy très-chrestien arles neufiesme de ce nom : plusieurs re-ptes et remèdes pour guérir les chiens de verses maladies; plus l'Adolescence de l'au-ur;* Poitiers (de Marnefz et Bouchetz frè-), 1561, petit in-fol., fig. sur bois; ce vo-ne est fort rare. L'*Adolescence* est un petit ıme de 368 vers. Les mêmes éditeurs publiè-t de nouveau (Poitiers, 1562 et 1568, in-4°) ıvrage de du Fouilloux, qui fut depuis plu-ırs fois réimprimé, notamment à Paris, en 3 et 1585, et à Bayreuth, en 1754. Enfin, la nière édition est intitulée : *La Vénerie de ques du Fouilloux, précédée de quelques es biographiques et d'une notice biblio-phique* (par M. Jérôme Pichon); Angers, 4, grand in-8°, fig. *La Vénerie*, traduite en mand, fut imprimée à Strasbourg, 1590, t in-fol., et César Parona en a donné une uction italienne, Milan, 1615, in-8°.

ıcques du Fouilloux eut un fils, qui fut page omte du Lude, gouverneur du Poitou, et mou-jeune. Les éditeurs des *Historiettes* de Tal-nt des Réaux (3e édit., t. Ier, p. 365) sup-posent à tort que du Fouilloux, dont Tallemant cite la réponse cynique aux filles d'honneur de la reine, était l'un des arrière-petits-fils de l'auteur de *La Vénerie : Charles de Meaux, sei-gneur de Fouilloux*, tenait son nom d'un fief situé dans la baronnie d'Arvert en Saintonge. Il mourut peu de jours après le combat du fau-bourg Saint-Antoine, des suites de la blessure qu'il y avait reçue. E. REGNARD.

Notice, en tête de *La Vénerie*, édit. de 1844. — H. Fil-leau, *Dictionnaire des Familles de l'ancien Poitou.* — M. Pressac, *Notice sur Jacques du Fouilloux*; dans les *Mémoires de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, année 1850. — *Charles de Meaux, seigneur du Fouilloux*, 1630-1652; Paris, 1854, in-8° de 15 p.

FOUINET (*Ernest*), poëte et romancier français, né à Nantes, en 1799, mort à Paris, en 1845. Employé au ministère des finances, il consacrait ses loisirs à écrire des romans, des contes pour la jeunesse, des poésies, des ar-ticles dans les journaux et recueils périodiques. Ses romans sont : *La Stréga*; 1833, 2 vol. in-8°; — *Le Village sous les sables*; 1834, 2 vol. in-8°; — *La Caverne des Morts*; 1836 et 1845, 2 vol. in-8°; — *Romans du coin du feu; Roch le Corsaire*; 1836, 2 vol. in-8°, et 4 vol. in-12; — *L'Enfant de trois Mères*; 1836, 2 vol. in-8°; — *Gerson, ou le manuscrit aux enlumi-nures*. Ses ouvrages d'éducation sont : *Le Ro-binson des glaces*; 1835, in-12; — *Le Jeune Déporté à Botany-Bay*; 1836 et 1845, in-12; ce livre a obtenu un des prix Montyon; — *L'Ile des Cinq*, avec une préface sur les livres d'éducation; 1840, in-12, avec grav.; — *La Salle d'Asile au bord de la mer*; in-12, 4 grav.; — *Le Maître d'École de Montigny*; 1843 et 1845, in-18, grav.; — *Donato, ou la lan-terne magique*; 1847, in-18; ces petits ou-vrages ont été souvent réimprimés; — Poé-sies : *Le Musée de Versailles*, poëme qui a reçu de l'Académie Française l'accessit de poésie en 1839; 1839, in-4°; — une traduction en vers de divers *poëmes arabes et malais*, formant la 11e livr. de la *Biblioth. choisie*; 1830, in-18; la traduction de la *Collection des Poëtes an-glais*; 1837, in-8°; — traduction de l'*Hamlet* de Shakspeare; dans la *Biblioth. Anglo-Fran-çaise*; — un grand nombre de pièces en vers, dans les keepsakes; — des articles dans le livre des *Cent-et-un* (t. II, IV et VII); dans *La France littéraire* de Ch. Malo, etc.

GUYOT DE FÈRE.

Statistique des Gens de Lettres. — *Journal de la Li-brairie.*

FOULCHER. *Voy.* FOUCHER.

FOULCOIE, en latin **FULCOIUS**, poëte fran-çais, né à Beauvais, vers 1020, mort à Meaux, vers 1083. Il appartenait à une famille noble. Après avoir fait ses études à Reims, il alla se fixer à Meaux. Il reçut le sous-diaconat, mais il ne s'engagea pas plus avant dans la carrière ecclésiastique, et il se consacra entièrement à la poésie. Ses vers latins forment un recueil

divisé en trois parties. La première comprend un seul livre, contenant les *Épîtres*, les *Épitaphes* et autres pièces de peu d'étendue. L'auteur donna à ce livre le titre modeste d'*Utrum*. La seconde partie (en deux livres) est intitulée *Neutrum*. Ce sont des vies de saints. Foulcoie s'y met en frais d'imagination : il prête gratuitement à ses personnages une foule de miracles. Dans la troisième partie (en sept livres), intitulée : *Utrumque de nuptiis Ecclesiæ*, Foulcoie se propose de célébrer l'union de Jésus-Christ avec l'Église. Dans un sujet aussi grave, et qui se prêtait peu à la poésie, Foulcoie n'a su éviter ni l'exagération dans les idées ni la sécheresse dans le langage; sa versification est d'ailleurs barbare. Cependant, relativement à l'époque où il écrivait, Foulcoie peut être considéré comme un poëte de talent. Sa réputation fut grande parmi ses contemporains, et s'étendit jusqu'en Italie. Divers fragments de cet ouvrage ont été imprimés dans les *Annales Benedict.* de Mabillon, dans l'*Histoire de l'Église de Meaux* de dom Toussaint Duplessis, dans la *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis* de Fabricius.

L'abbé Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire de la ville de Paris*, t. II. — *Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p. 113. — Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacr. et ecclés.*, t. XX, p. 595.

*FOULD (*Achille*), ministre d'État, né à Paris, le 17 novembre 1800. Fils d'un banquier israélite, il fut de bonne heure élevé dans la pratique des affaires commerciales et financières. Associé à son frère Benoît, il dirigea avec lui la maison de banque connue sous la raison Fould-Oppenheim. M. Achille Fould était déjà depuis plusieurs années membre et secrétaire du conseil général du département des Hautes-Pyrénées, lorsqu'en 1842 il fut élu député par le deuxième collége électoral de ce département. Il prit part à diverses discussions relatives aux budgets de l'État. Réélu en 1846, par les électeurs de l'arrondissement de Tarbes, il fut presqu'en même temps nommé président du conseil général des Hautes-Pyrénées. Ses fonctions législatives cessèrent à la révolution de Février. Le 17 septembre 1848 il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, y siégea sur les bancs du parti de l'ordre, prit place dans le comité des finances, et fit partie du comité de la rue de Poitiers. En juillet 1849, à l'époque des élections partielles, M. Fould fut présenté comme candidat par l'Union électorale et admis à faire partie de l'Assemblée législative. Le 31 octobre suivant, il reçut des mains du président de la république le portefeuille des finances, en remplacement de M. Passy, démissionnaire. Il le conserva jusqu'au 24 janvier 1851, où un ministère transitoire vint remplacer celui du 9 janvier, qui se retira devant le vote de défiance de l'Assemblée. Le ministère de M. Fould fut marqué par le retrait du projet d'impôt sur le revenu, par le maintien de l'impôt des boissons, en même temps que par la demande d'une enquête sur l'assiette e mode de répartition de cet impôt. Ces actes et projets se rattachaient à la préparation du bud de 1851, que le ministre présenta, le 4 avril 18 en équilibre, moyennant la vente de 50 milli en forêts, et de 6 millions de domaines nationa appartenant en grande partie à la famille d' léans, et remplaçant les 60 millions que M. Pa espérait tirer de l'impôt sur le revenu. On à l'administration de M. Fould le raffermis ment du service des impôts, le rétablissem du crédit et une amélioration sensible dans t tes les branches des services financiers, me res qui firent monter la rente presque au p Rentré aux affaires le 10 avril 1851, il en so de nouveau le 26 octobre suivant pour repren le même portefeuille le 3 décembre. Démiss naire le 23 janvier 1852, il fut élevé à la dig de sénateur par décret du 26 du même m et nommé ministre d'État de la maison de l' pereur dans le mois de juillet suivant. SICA

Biograp. des Membres du Sénat. — *Galerie hist biographique des Membres du Sénat.*

FOULERESSE (DE LA). *Voy.* LA FOULERE

FOULIS (*Robert* et *André*), imprimeurs é sais, natifs de Glasgow, morts le premie 1776, l'autre en 1774. On a peu de détails les commencements de ces industriels célèb on sait seulement que Robert commença à primer en 1740 et qu'un de ses premiers es typographiques fut un *Démétrius de Phal* in-4°. Quatre ans plus tard il fit paraître édition d'*Horace*, dont il exposa les épre dans le collége de Glasgow, en invitant les naisseurs à signaler les incorrections et pro tant une récompense à ceux qui rendraie l'imprimeur ce service. Depuis, l'*Horace* Robert Foulis fut souvent réimprimé à Glasg Les deux frères s'associèrent ensuite pou publication de nombreux ouvrages classiques, l'on remarque pour la beauté de l'exécu comme pour la correction des textes. Ma ces importants travaux, qui leur valurent d comparés aux Alde, les deux Foulis ne r sirent point dans leurs affaires, peut-être p qu'ils n'épargnèrent aucun soin, aucune pense pour rendre parfaites leurs œuv Parmi les éditions sorties de leurs presses peut citer : *Homère*; 4 vol. in-fol.; — *H dote*; 9 vol. in-12; — *Thucydide*; 8 vol. in — *Xénophon*; 8 vol. in-12; — *Epictète*; in — *Longin*; in-12; — *Ciceronis Opera*; 20 in-12; — *Horace*; in-12 et in-4°; — *Virg* in-12; — *Tibulle* et *Properce*; in-12; — *nelius Nepos*; 3 vol. in-12; — *Tacite*; 4 in-12; — *Juvénal* et *Perse*; in-12; — *Lucr* in-12, etc.

Nichols, *Bowyer*. — Lemoine, *Hist. of Printing.*

FOULLON ou FOULON (*Abel*), savant f çais, né à Loué (Maine), vers 1513, mo Orléans, en 1563. Il était valet de chambr Henri II. Falconnet assure qu'il eut en c

. charge de *maitre à monnoie* dans la ville de aris, et sa mort précoce fit soupçonner, sui- ınt La Croix du Maine, qu'il avait été empoi- ›nné par quelque rival de sa gloire. Son principal ıvrage a pour titre : *L'Usage et description ? l'Holomètre*. Il a été traduit en plusieurs ngues; nous nous bornerons à signaler la tra- ıction latine de Nicolas Stoup : *De Holometri abrica et usu, instrumento geometrico ab bele Fullonio olim invento;* Bâle, 1577, -fol. On lui doit encore : *Les Satyres de Perse* vers français; Paris, 1544, in-4°. L'abbé ›ujet a marqué peu d'estime pour les vers de ›ulon. Sur ses œuvres inédites, il faut consulter ı Croix du Maine : il témoigne seul qu'elles t existé. B. HAURÉAU.

.a Croix du Maine, *Bibliotheque française*. — B. Hau- u, *Hist. litt. du Maine*, t. III.

FOULON (*Joseph-François*), administrateur ınçais, connu par sa fin tragique, né à Saumur, 1715, massacré à Paris, le 22 juillet 1789. Il nplit successivement les fonctions d'intendant- ıéral des armées des maréchaux de Soubise de Broglie pendant la guerre de sept ans, celles ıtendant de la guerre et de la marine, sous maréchal de Belle-Isle, et d'intendant des ınces en 1771. Il était conseiller d'État lors du ıvoi de Necker le 12 juillet 1789, et fut nommé médiatement administrateur de l'armée qui ıs les ordres du maréchal de Broglie devait r contre Paris. Mais les événements ne lui nnèrent pas le temps d'entrer en exercice. ne Campan rapporte qu'il avait remis à la reine ux mémoires pour diriger la conduite du roi : n conseillait la résistance et l'arrestation du c d'Orléans; l'autre de prévenir l'explosion volutionnaire en prenant l'initiative des ré- mes et les accordant de la propre volonté du avant qu'elles lui fussent demandées par l'as- mblée. Ses opinions contre-révolutionnaires le signaient aux fureurs du peuple. On lui attri- ait ce mot odieux, au sujet de la misère du uple : « Eh bien! si cette canaille n'a pas de in, elle mangera du foin. » Foulon, qui con- issait son impopularité, fut saisi de frayeur à la uvelle de la prise de la Bastille et se réfugia à ry, dans la propriété de son ami M. de Sartines. s paysans le reconnurent, l'arrêtèrent, et le con- isirent le 22 juillet au premier district de Paris. mme souvenir et punition de l'infâme propos 'on lui attribuait, ils lui avaient attaché à la bou- nnière un bouquet d'orties, et sur le dos une tte de foin. Les électeurs auxquels il fut remis r les envoyés du district, voulurent le faire con- ire secrètement à l'Abbaye. Mais le bruit de son restation s'étant répandu, la Grève fut bientôt uverte d'une immense multitude, qui faisait tendre des cris de mort, et que l'on essayait ıtilement de calmer. Tout à coup la masse po- laire s'ébranla, força la garde, et envahit la le des électeurs. La Fayette, général de la garde tionale, arriva au moment où le peuple venait de nommer des juges pour prononcer sur le sort de Foulon. Il fit les plus généreux efforts pour sauver la vie du prisonnier, et annonça qu'il al- lait le faire conduire à l'Abbaye. Le peuple ap- plaudit : Foulon se croyant sauvé applaudit aussi. Cette singulière distraction irrita la multitude. Une foule nouvelle se précipita sur celle qui remplissait la salle. Dans cette horrible confu- sion, la table sur laquelle était Foulon fut ren- versée. On traîna le malheureux vieillard sur la place, et on le pendit à un réverbère. Sa tête, pro- menée dans Paris au bout d'une pique, fut présen- tée à son gendre Bertier de Sauvigny, qu'on ame- nait prisonnier à l'hôtel de ville. (*Voy.* BERTIER.)

Mémoires de Mme Campan, ch. 14. — Thiers, *Histoire de la révolution française*, t. I. — Louis Blanc, *Histoire de la révol. franç.*, t. III. — Le Bas, *Dictionn. encycl. de la France*.

FOULON (LE). *Voy*. LE FOULON (*Guillaume*).

FOULQUES, nom de cinq comtes souverains de l'Anjou, que voici dans leur ordre chronologique :

* **FOULQUES Ier**, dit *le Roux*, mort en 938, était fils d'Ingelger et d'Adèle ou Alinde, dame de Busançais, et succéda à son père dans le gouvernement de l'Anjou. Il obtint bientôt du roi de France la réunion en sa faveur des deux comtés de deçà Maine et d'outre Maine, qui ne de- vaient plus être séparés. Le roi le gratifia aussi des abbayes de Saint-Aubin et de Saint-Lezin d'Angers, qui auparavant étaient du domaine de la couronne. Vaillant, hardi, dur à la fatigue, Foulques tint en respect les Bretons et les Nor- mands, et sa libéralité le rendit cher aux gens d'église. Il mourut laissant tout son trésor aux pauvres et de grands dons aux couvents, et fut inhumé à Saint-Martin de Tours, qu'il honorait d'une piété particulière. Il avait épousé Ros- cille, fille de Garnier, seigneur de Loches, de Villandri et de La Haye, qu'elle apporta en dot à son mari. L'aîné de ses fils, Ingelger, périt en combattant les Normands; Gui, le dernier, d'a- bord chanoine de Saint-Martin de Tours, devint évêque de Soissons; le second est Foulques le Bon. Célestin PORT.

Barthélemy Roger, *Histoire d'Anjou*, publiée par la *Revue de l'Anjou*, 1re année, t. I, p. 107-109. — Godard Faultrier, *L'Anjou et ses Monuments*. — *Gesta Consulum Andegavorum*.

FOULQUES II, dit *le Bon*, mort à Tours, en 958. Élevé dans la culture des belles-lettres, de la grammaire, de la philosophie, ce qui ne l'em- pêchait pas d'être un pieux chevalier, les chro- niques nous le représentent chantant au chœur de Saint-Martin de Tours, revêtu du costume des clercs, assis au rang des chanoines. Lui-même avait fait des airs, dont on vantait l'harmonie, et une suite de répons où il célébrait l'histoire du saint. Un jour le roi, de passage à Tours, le vit ainsi fonctionnant au chapitre, et se prit à rire avec ses courtisans. Foulques, averti, lui écrit : « Au roi des Francs, le comte d'Anjou. — Sa- chez, seigneur, qu'un roi illettré est une âne cou- ronné. » Le roi lit la lettre, et, touché par la vérité de cette sentence, dit tristement : « Il a

raison : la sagesse, l'éloquence et les lettres conviennent surtout aux rois et aux gouvernants; plus on est élevé, plus on doit briller par l'éclat des mœurs et de la science. » C'était d'ailleurs alors pour l'Anjou comme pour toute la France un temps de paix et de repos. Les Normands, loin de nuire, tenaient en bride les Bretons, et avaient mis fin ainsi à des ravages incessants. Foulques, ami de tout ce qui était bon et beau (1), en profita pour protéger l'industrie, l'agriculture, le commerce. L'Anjou, ravagé par des guerres implacables, se refit sous son gouvernement; les villes se rouvrirent, les champs se repeuplèrent, l'abondance succéda aux famines périodiques. On y accourut des provinces voisines pour défricher partout la terre, depuis si longtemps stérile. Le comte était aimé des pauvres, qui lui donnaient entre eux le surnom de *bon*. Un jour de la Saint-Martin d'hiver, Foulques, au sortir de la table de communion, se trouva mal, et expira entre les bras des clercs. Il fut enterré auprès de Foulques le Roux, dans l'église même de Saint-Martin de Tours, alors appelée Saint-Martin de Châteauneuf, que Bourdigné et Hiret ont confondue avec Châteauneuf en Anjou. On a sous le nom de Foulques une lettre adressée à saint Odon, qui, citée comme authentique dès le treizième siècle, est néanmoins supposée apocryphe par les Bénédictins. Célestin PORT.

Bart. Roger. p. 109-112. — Bodin, *Recherches hist. sur l'Anjou*. — Martenne, *Ampliss. Coll.*, t. V, p. 987. — Mabillon, *Act. Bened.*, t. VII, p. 154. — *Hist. littéraire*, t. VI, p. 262-265. — *Gesta Consulum Andegavorum*.

* **FOULQUES III**, dit *Nerra*, né en 972, mort à Metz, le 22 mai 1040. C'est le véritable fondateur de la maison d'Anjou, qui devait égaler les maisons royales. Ses actions aventureuses, son caractère turbulent, mélange étrange de piété soumise et d'arrogance farouche, donnent à sa vie une certaine grandeur, qui frappe tout d'abord et en fait un des personnages les plus remarquables du moyen âge. Il était âgé de quinze ans à la mort de Geoffroy Grisegonelle, son père (987). L'Anjou, tel qu'il le recevait, morcelé et en grande partie enclavé dans les possessions des comtes de Blois et de Touraine, de Poitiers, de Rennes, de Nantes, semblait un héritage de difficile défense. Dès l'an 990 Foulques fut aux prises avec Eudes, comte de Blois, qui ressaisit par surprise la ville de Tours. Foulques se porta d'abord sur Châteaudun; cette ville, bien défendue, fut réduite à se rendre; au retour, Landry, vassal rebelle, fut soumis dans Amboise, et sa forteresse rasée. Une convocation royale appelait les principaux seigneurs à Orléans. Foulques s'y rendit des premiers; il se trouvait, ne pensant à mal, dans une chambre secrète, quand, à travers une simple cloison, il entendit le puissant duc de Bretagne, Conan Ier, dire à ses fidèles : « Dans quatre jo[urs] Angers est à nous; l'ordre est donné, mes [gens] sont partis. » Foulques, sans perdre de tem[ps], prétexte un voyage à Château-Landon, arr[ive] suivi de bonne escorte à Angers; au jour dit [les] Bretons sont aux portes, mais les Angevins [se] trouvent pour les recevoir. Deux des qua[tre] fils de Conan tombent parmi les morts; t[ous] les autres furent massacrés. Une des tours [du] château garda jusqu'au dix-septième siècle le n[om] d'*Ecache-Breton*, ainsi qu'une des rues d[e la] ville. Conan apprit la défaite et la mort de [ses] fils en voyant leurs dépouilles aux mains [des] soldats de Foulques. Les évêques, le roi [de] France, les grands s'interposèrent; un sembl[ant] de paix fut conclu. Quelque temps après, s[ur] un prétexte futile, Foulques vint assiéger Nan[tes]. Conan le provoqua au combat dans la pla[ine] de Conquereux, là même où Geoffroy Gri[se]gonelle avait été vaincu par les Bretons. A[ussi] brave que son père, Foulques fut renversé [de] cheval dans la mêlée, mais il se releva et [ré]tablit la victoire. Conan resta parmi les mo[rts]. Violent de son naturel et exalté par ses suc[cès], le comte d'Anjou se mit à parcourir la T[ou]raine, semant les campagnes de stations [mi]litaires et imposant partout sa loi. Les chanoi[nes] de Saint-Martin lui ayant refusé l'entrée, il [pé]nétra de force dans l'église. Aussitôt les cr[oix] sont descendues, les châsses voilées, les reliq[ues] déposées dans les épines, tout service divin [est] suspendu. Foulques acheta son pardon par [des] jeûnes, par des aumônes; puis, l'an 1000 pas[sé], les terreurs apaisées, les guerres assoupies [il] partit pour Jérusalem (1003). On raconte q[ue] dans un saint délire, il saisit avec ses dents [un] des bords de la pierre du sépulcre, et que la pier[re], amollie par un miracle, céda et se laissa bris[er]. Foulques revint, emportant sa précieuse relic[que] et un morceau de la vraie croix acheté à p[rix] d'or aux infidèles. Pour donner asile à ces t[ré]sors, il fonda, sous l'invocation de la Sainte-T[ri]nité et des Saints-Anges, le monastère de Beaul[ieu] près Loches (1005). L'archevêque de Tours [fut] convié à le consacrer; mais il mit son concour[s à] des conditions qui équivalaient à un refus. Fo[ul]ques partit alors pour Rome, et obtint du pa[pe], qu'il avait eu l'occasion, à son retour de Jéru[sa]lem, de défendre contre ses ennemis, l'envoi d'[un] légat, qui dédia l'église nouvelle, au grand sc[an]dale des évêques de France, émus des empié[te]ments de l'évêque de Rome (1). Vers l'an 10[..] mourut le frère de Foulques, Maurice, que qu[el]ques annalistes lui donnent pour père, et que d[es] historiens, même des plus récents, comptent [à] tort parmi ses prédécesseurs. Foulques reprit [la] guerre à peine interrompue contre Eudes [de] Blois. Assisté d'Herbert Éveille-Chien, comte [du] Mans, il entra en Touraine, pilla Montsoreau, Candes, Chinon, Azaï et saccagea les vignes

(1) Totius bonitatis amator (*Gesta Consulum Andegavorum*).

(1) Raoul Glaber.

les moissons de l'archevêque et de son église. Averti de toutes parts, excommunié par les prélats, il n'en tint pas moins la campagne. La victoire de Pont-le-Voi (6 juillet 1016), qu'il dut au courage de son fils Geoffroi Martel et du comte du Mans, ne termina pas la guerre, mais lui laissa le champ plus libre. Après diverses alternatives, et dans le temps même où Eudes campait aux portes d'Angers, Foulques s'empara de Saumur (1025). Il y fit place nette en expulsant les moines de Saint-Florent, qui, logés dans le château, gênaient la défense, et pendant que le feu mis par ses mains dévorait le monastère, le prince dévot, craignant la colère du saint, protestait *par les âmes Dieu*, son serment ordinaire, de ses intentions pieuses, et s'écriait : « Saint Florent, laisse-toi brûler, je te promets à Angers un logis meilleur, que je te veux bâtir. » La paix fut enfin conclue : le comte de Blois abandonna définitivement à Foulques sa nouvelle conquête, qui resta pour toujours angevine. Après une autre guerre, sans cause connue, contre le comte du Mans, soutenu par les Bretons, qui cette fois gardèrent l'avantage, Foulques laisse le gouvernement de ses États à Geoffroi, son fils, et s'achemine une seconde fois vers la ville sainte, où la légende le suit encore (1035). En passant par Rome, il y rencontre Robert, duc de Normandie, qui se disposait au même voyage. Tous deux s'embarquent pour Constantinople, où l'empereur Michel les reçoit et les fait accompagner jusqu'à Antioche. Là les deux pèlerins, liés par des vœux différents, se séparent pour continuer leur route chacun de leur côté. Foulques revint la même année en Anjou, et se vit réduit à reconquérir par la force des armes le gouvernement, dont son fils ne voulait plus se dessaisir. Mais, las des grandeurs, pressentant d'ailleurs sa fin prochaine, pour apaiser les angoises de sa conscience, il reprit une troisième fois le chemin de Jérusalem. On vit alors ce prince, au cœur fier et superbe, traîné sur une claie à travers les rues de la ville sainte, nu, la corde au cou, fouetté par deux de ses valets, et criant à chaque pas : « Seigneur, ayez pitié du traître, du parjure Foulques (1039). » Il revint par Constantinople et l'Allemagne ; mais arrivé à Metz, il y mourut, après une maladie de quelques jours. Ses entrailles furent déposées dans un des cimetières de la ville ; son corps, rapporté, suivant ses dernières volontés, à Loches, fut inhumé dans l'église du monastère qu'il avait fondé.

Le nom de Foulques est resté populaire en Anjou. Quelque chose de chevaleresque s'attache à sa légende, qui en propage le souvenir. Cet autre César (1), comme l'appellent les chroniqueurs, a laissé d'ailleurs d'autres traces dans ces campagnes que celles de son cheval de guerre. C'est le *grand édificateur*, dont il n'est ville d'Anjou ou des marches du Poitou ou de la Touraine qui ne garde le souvenir : Amboise, Montbazon, Mirebeau, Passavant, Montreuil-Bellay, Langeais, Montrichard, Chaumont, Sainte-Maure, Saumur, Trèves, Montrésor, Faye, Moncontour, Maulevrier, Durtal, Baugé, Château-Gontier lui ont dû ou leurs châteaux, ou leurs murailles, ou leurs églises. On a peine à croire à une telle activité en présence même de l'unanimité des témoignages contemporains. En même temps un certain esprit de politique lui inspirait des chartes favorables à la liberté des serfs, aux franchises des *colliberts*, aux priviléges des marchands. Comme on l'imagine, le clergé n'était pas oublié dans ses largesses. Outre l'abbaye de Beaulieu près Loches, Foulques a fondé à Angers l'abbaye de Saint-Nicolas, en exécution d'un vœu fait pendant son premier pèlerinage. Il fit reconstruire l'église du Ronceray et celle de Saint-Martin, qui tombaient en ruines, enrichit de ses dons la cathédrale et les paroisses voisines ; et par tout l'Anjou, grâce à ses libéralités, s'élevèrent de blanches églises, dont partie subsistent encore.

Foulques eut pour première femme Adèle, suivant d'autres Élisabeth, fille de Bouchard, comte de Vendôme. On prétend que, surprise en adultère, elle fut brûlée vive par son mari sur une place publique d'Angers ; selon d'autres, elle périt dans un incendie qui dévora une partie de la ville. Sa seconde femme, Hildegarde ou Hermengarde, est la mère de Geoffroi Martel I. — La statue de Foulques Nerra, exécutée par David, est une des douze statues qui entourent le piédestal du monument élevé au roi René sur la place du Château, à Angers. Célestin PORT.

L'abbé Rangeard, *Mémoires pour servir à l'hist. des comtes et ducs d'Anjou*, mss. de la Bib. d'Angers. — Barth. Roger, *Chroniques d'Anjou*, recueil des historiens originaux, publié par la *Société de l'Histoire de France*, par MM. Marchegay et Salmon, t. 1er. — Guill. de Malmesbury, t. III. — Dom Bouquet, t. XI et XII.

***FOULQUES IV**, dit *le Réchin*, c'est-à-dire le Hargneux, né à Château-Landon, le 14 avril 1043, mort à Angers, le 14 avril 1109. Il était fils de Geoffroy Ferréol, comte du Gâtinais, et d'Hermengarde, fille de Foulques Nerra. A la Pentecôte de l'an 1060, Geoffroy Martel, son oncle maternel, à qui il devait succéder, l'arma chevalier, et lui confia, quoiqu'il n'eût que dix-sept ans, la défense de la Saintonge. Dans l'héritage de ce prince, Foulques dut se contenter d'abord de cette province, augmentée du Gâtinais et de quelques fiefs dans le Poitou, tandis que son frère aîné, Geoffroy le Barbu, recevait l'Anjou et la Touraine (1060). Unis depuis à peine quelques mois, les deux frères ne tardèrent pas à être divisés ; Foulques s'attacha d'abord à gagner les principaux seigneurs du parti contraire, et bientôt la guerre éclata. Après sept ans de querelles et de trêves sans bonne foi, le 25 février 1067, il s'empara de Saumur ; le 5 avril, jeudi saint, il vint à Angers, où il arrêta son frère. Geoffroy, à peine délivré par l'ordre du pape Alexandre II, reprit les armes, et, vaincu de nouveau, fut fait

(1) Alter César, magnus ædificator.

prisonnier. Foulques resta seul maître de l'Anjou (1068) et des quatre forteresses d'Angers, de Loches, de Tours et de Loudun, ces fleurons, comme il le dit lui-même, de la couronne des comtes (1); mais il perdit la Saintonge, que reconquit, grâce aux divisions fraternelles, Guillaume VIII, duc d'Aquitaine; en même temps il fut réduit à faire hommage du comté de Tours au comte de Blois et à céder le Gâtinais au roi de France. Libre au moins de ce côté, il se trouva assez fort pour tenir tête par deux fois au duc de Normandie, Guillaume, qui venait de conquérir l'Angleterre et qu'il obligea à faire la paix et à rendre La Flèche, dont il avait surpris le château. Actif dans sa jeunesse, Foulques, en atteignant l'âge viril, se livra aux débauches de la table, à la paresse, à l'amour des femmes; « aussi, dit le moine de Marmoutier, ni lui ni personne en son nom ne s'occupait plus de la justice; tout au contraire, en Anjou comme en Touraine, nombre de larrons s'élevèrent pour troubler par des rapines les voyages des marchands. »

Foulques, du vivant même de sa première femme, avait épousé Ermengarde, fille d'Archambault le Fort, seigneur de Bourbon (1070). Après quinze ans de mariage, il la répudia, sous prétexte de parenté, en réalité dans l'accès d'une passion nouvelle. Il venait de voir la fille de Simon de Montfort et d'Agnès d'Évreux, Bertrade, la plus belle fille de France, et, grâce à l'intervention de Robert de Normandie, il fut agréé comme époux. Il y avait à peine quatre ans que cette nouvelle union était accomplie, quand elle se rompit brusquement (1092). Bertrade quitta le comte d'Anjou pour l'amour adultère du roi de France. Une autre douleur de la vieillesse du Réchin fut la mort de son fils aîné Geoffroy Martel II, tué traîtreusement au siége de Candé. Le fils que Foulques avait eu de Bertrade devint ainsi son héritier. Peut-être est-ce la cause qui ramena cette femme en Anjou. Elle y revint avec Philippe I[er], son nouvel époux, et y fut traitée en reine (1096). Foulques retrouva tout son amour : il se tenait assis à ses pieds, sur un escabeau, avec tout le respect, dit Suger, d'un mortel pour une déesse. Il mourut quelque temps après, et fut enterré à Lévière, dans un faubourg d'Angers. Un incendie consuma vingt-trois ans plus tard et l'église et son tombeau.

Le règne de Foulques fut témoin d'événements qui marquent dans l'histoire. Urbain II prêche la croisade, et, à son passage à Angers, consacre l'église de Saint-Nicolas (1096) : Foulques l'accompagne à Tours, et reçoit de ses mains la rose d'or, honneur réservé aux souverains. Robert d'Arbrissel parcourt l'Anjou, entraînant la foule sur ses pas et peuplant les déserts de tribus pieuses; Bérenger proteste sur le tertr d'Angers au nom de la raison humaine contre le mystères aveugles de la foi.

(1) Quæ sunt capita honoris comitum Andegavorum (*Fragmentum Rechini*).

Foulques, qui a droit à une place dans l'his toire politique, en tient une aussi dans l'histoir littéraire. C'est un fait qui n'est pas commu chez un prince du onzième siècle que celui d'é crire et surtout d'écrire l'histoire. Foulques entre prit de raconter celle des comtes d'Anjou, et sur tout le récit de sa propre vie. Malheureusemen cette dernière partie, la plus précieuse, est per due. Le fragment qui nous reste de ce trava n'est à proprement parler que le préambule d l'ouvrage. Foulques indique au début qu'il l commença vingt-huit ans après son avénement a comté d'Anjou, c'est-à-dire en 1096. Il laisse d côté l'histoire des quatre premiers comtes, dor le souvenir est déjà si loin de lui, qu'il ignor même le lieu de leur sépulture, et emprunte u récit rapide et sommaire à Geoffroy Grisegonell Le fragment conservé est net, clair, précis, res pirant la bonne foi et la vérité. Le texte, publi pour la première fois par d'Achery, t. X de so *Spiciléye*, vient d'être réédité pour la Société d l'Histoire de France, dans la collection des *Chro niques d'Anjou*, par MM. Marchegay et Salmon

Roger. — Rangeard. — *Chroniques d'Anjou*, pa MM. Marchegay et Salmon. — Orderic Vital, l. III. - Martenne, *Ampliss. Coll.*, t. V, p. 1004. — Labbe, *Bib nova*, t. I, p. 276. — *Histoire littéraire*, t. IX, p. 39 — Dom Bouquet, t. XI-XII.

***FOULQUES V**, dit *le jeune*, comte d'Anjou du Maine, de Touraine et roi de Jérusalem, fil de Foulques Réchin et de Bertrade, né en 1090 mort le 13 novembre 1142. En allant du vivan de son père recevoir l'investiture à la cour d France, il fut retenu en route par le comte d Poitiers, Guillaume, auprès duquel il remplis sait alors la charge de grand-bouteiller. Il fallu que le roi intervînt pour sa délivrance, et céde quelques places qu'enviait le comte depuis long temps. Dès le début de son règne, Foulques fu forcé d'entrer en composition avec les bourgeoi d'Angers : on ne sait d'ailleurs rien de plus su cet événement (1109). En 1110 il batailla contr son vassal de Doué, et hérita de son beau-pèr Helye, comte du Mans. En 1118, sollicité pa Louis le Gros de fournir son contingent féoda contre les invasions anglaises, Foulques fit se conditions, et demanda que la charge héréditair de grand-sénéchal, concédée à Geoffroy Grisegonelle, délaissée depuis par ses successeurs, lu fût solennellement confirmée. Il s'agissait d porter la bannière de France dans la bataille de commander l'avant-garde au départ, l'arrière garde au retour, d'administrer le palais, la justice royale, la signature des actes publics. Hugues de Cleers fut chargé de revendiquer ce droits, et le roi s'empressa de les reconnaître à Marchénoir (Beauce). Guillaume de Garlande alors grand-sénéchal, dut faire hommage d cette dignité à Foulques, et le roi, heureux d'a voir satisfait un tel vassal, ne put s'empêche

de dire (1) : « Enfin, grâce à Dieu, me voici donc bien avec le comte d'Anjou ! » Foulques, rassemblant alors ses troupes, prit sans coup férir Alençon, et quelque temps après, revenant sur ses pas, battit sous les murs de la même ville l'armée anglaise et celle du comte de Blois. Le roi d'Angleterre, Henri Ier, jaloux de son alliance, lui envoya des ambassadeurs et préféra une union plus intime. Guillaume Athelin, héritier du trône d'Angleterre, épousa Mathilde, fille du comte d'Anjou (1119). Elle devait revenir bientôt cacher son veuvage à Fontevrault. Mais, huit ans plus tard, Geoffroy Plantagenet, fils de Foulques, en épousant Mathilde, fille de ce même Henri Ier, allait ajouter à sa couronne de comte la couronne royale d'Angleterre et élever ainsi la maison d'Anjou à des grandeurs inespérées (1127).

En 1119 le pape Calixte II s'arrêta à Angers; en 1120 Foulques, dans la douleur, encore récente, de la mort de la comtesse Éremburge, partit pour la Terre Sainte. L'évêque d'Angers, Raynaud de Martigné, qui s'était joint à lui, mourut en route avant l'embarquement. Foulques passa un an à guerroyer contre les infidèles, avec une troupe de cent chevaliers, qu'il entretenait à ses frais, et l'assistance des Templiers, à qui, au départ, il assigna sur ses États une rente annuelle de 30 livres pesant d'argent. Il laissait ainsi en Palestine un grand renom de vaillance et de prud'homie. A peine était-il de retour en Anjou que deux chevaliers français vinrent lui offrir de la part de Baudouin, roi de Jérusalem, sa fille Mélisente, avec promesse d'un trône en héritage. Il se démit en faveur de son fils Geoffroy, dont il venait de célébrer les noces au Mans, de ses comtés d'Anjou, du Maine et de Touraine, et repartit pour Jérusalem. « Vers le milieu du printemps de 1129, dit Guillaume de Tyr, on vit débarquer au port d'Accon un homme illustre, le seigneur Foulques, comte d'Anjou; il arriva suivi d'une brillante escorte de nobles et dans un appareil qui surpassait la magnificence des rois. » Quelques jours à peine après son arrivée, Baudouin lui donna sa fille et à titre de dot les deux villes maritimes de Tyr et de Ptolémaïs, que Foulques posséda pendant trois ans, sans changer son titre de comte. Baudouin étant mort le 21 août 1131, Foulques fut couronné solennellement le 14 septembre, dans l'église du Sépulcre, par le patriarche de Jérusalem. Il lui fallut tout d'abord maintenir et contre les chrétiens et contre les Turcs les droits de la fille de Bohémond à la principauté d'Antioche. Pour les défendre il lui choisit pour époux Raymond de Poitiers, qu'il invita à quitter la France, comme il l'avait fait lui-même, pour cette couronne lointaine. Foulques eut bientôt à rétablir l'ordre dans son propre royaume et jusque dans sa maison, ouverte à l'adultère. Le comte de Jaffa, accusé, se souleva, mais, cédant aux prières du patriarche, consentit à s'exiler pour trois ans. Enfin, pour prix d'un secours prêté aux musulmans de Damas, Foulques obtint leur aide pour reconquérir la ville de Panéas, ou Césarée de Philippe, qui capitula après quelques jours de siége et fut réunie au royaume de Jérusalem. Foulques, étant à la chasse dans la plaine de Ptolémaïs, tomba de cheval, et mourut de sa chute, ne laissant pour lui succéder que deux enfants en bas âge. « Foulques était d'une taille « moyenne, roux comme David, rempli d'ail« leurs de fidélité, de douceur, affable, bon, « miséricordieux, contre le caractère des hom« mes qui ont le même teint, généreux à l'excès « pour toutes les œuvres de piété et de charité. »

Célestin Port.

Guillaume de Tyr, l. XIV, l. XV. — Michaud, *Hist. des Croisades*, t. II, p. 90. — Dom Bouquet, t. XII. — *Chroniques d'Anjou*, par Marchegay et Salmon, t. I. — Roger. — Rangeard.

FOULQUES. *Voy.* Clément IV, *pape*.

FOULQUES, en latin **FULCO**, prélat et homme politique français, né vers 850, mort en 900. Il était proche parent de Gui, duc de Spolète, et de Lambert, son fils, qui furent l'un et l'autre empereurs d'Occident. Dès son enfance il fut élevé dans l'église de Reims, où il occupa une place de chanoine. Charles le Chauve l'appela à sa cour, et lui donna l'abbaye de Saint-Bertin. Outre sa naissance, Foulques avait du savoir, de l'éloquence, et passait pour un des plus habiles personnages de son temps. Après la mort d'Hincmar, le clergé et le peuple de cette église l'élurent pour leur archevêque. Il fut ordonné dans les premiers jours de mars 883. Il envoya aussitôt sa profession de foi au pape Marin, qu'il avait connu à Rome lorsqu'il y accompagna le roi Charles, en 875. Le pontife lui concéda le droit au *pallium*, dont avaient joui les autres archevêques de Reims.

Foulques trouva l'église de Reims ravagée par les Normands. Il s'efforça de la rétablir dans son premier lustre. Il releva aussi les deux écoles de cette ville, qui avaient eu beaucoup à souffrir des dévastations des barbares. Il fit venir deux maîtres célèbres, Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, et Hucbald, moine de Saint-Amand. Pour exciter l'émulation des élèves, il ne dédaignait pas d'étudier lui-même avec les plus jeunes clercs. Son activité ne se borna pas à l'administration de son diocèse : il adressa des réprimandes très-sévères à la veuve de Charles le Chauve, l'impératrice Richilde, dont la conduite donnait lieu à des bruits fâcheux. Il ne blâma pas avec moins d'ardeur les excès du comte Baudouin, comte de Flandre et gendre de Charles le Chauve. Il se montra en général fidèle et dévoué à la famille de Charlemagne. Après la mort de Louis III et de Carloman, regardant Charles le Simple, fils de Louis le Bègue, comme trop jeune pour occuper le trône, il appela en France Gui, duc de

(1) Et adjecit rex : Ego, Dei gratia, jam sum bene cum comite Andegavensi. (Hug. de Cleers.)

Spolète. Ce prince fut proclamé roi à Langres; mais, ne se voyant pas soutenu, il retourna en Italie. Foulques recourut alors à Arnolphe, roi de Germanie, et lui offrit la couronne de France; mais sur ces entrefaites Eudes s'en saisit. Arnolphe reconnut le nouveau roi, et l'archevêque de Reims consentit à le sacrer le jour de Noël 888. Le peu de succès que Eudes obtint dans ses guerres contre les Normands détacha de lui ses partisans, et rendit la confiance à ses adversaires. Pendant une expédition que Eudes fit au delà de la Loire, ses ennemis profitèrent de son absence pour le détrôner. Foulques les rassembla à Reims, et avec leur assentiment il donna l'onction royale à Charles le Simple, le 28 janvier 893. Il s'ensuivit une guerre civile, peu meurtrière, car les prétendants n'avaient avec eux qu'un petit nombre de partisans, toujours prêts à les quitter, et ils cherchaient plutôt à s'éviter qu'à combattre. Après plusieurs campagnes, terminées presque sans effusion de sang, Charles le Simple dut abandonner la lutte en 896, et Foulques promit encore une fois obéissance à Eudes. Mais celui-ci étant mort le 1er janvier 898, les grands neustriens s'accordèrent à rendre le trône à Charles le Simple, qui fut pour la seconde fois couronné à Reims. Ce prince, en reconnaissance des services que Foulques lui avait rendus, le nomma chancelier de son royaume et lui donna l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Baudouin, qui avait des prétentions à cette abbaye et qui depuis longtemps détestait Foulques, en fut très-irrité. L'archevêque de Reims crut se mettre à l'abri de son ressentiment en échangeant avec le comte Altmar l'abbaye de Saint-Vaast contre celle de Saint-Médard. Plus exaspéré que jamais, Baudouin fit assassiner Foulques par un de ses vassaux, nommé Wincmar. Flodoard a conservé plusieurs extraits des lettres écrites par Foulques aux papes, aux évêques, aux abbés et aux princes. On y trouve des faits intéressants pour l'histoire du neuvième siècle.

Annales Vedastini. — Flodoard, *Hist. eccl. Remens.*, l. IV. — Baronius, *Annal. eccl.*, *ad ann.* 882, 885 et seq. — Dupin, *Biblioth. eccles.* (*dixième siècle*). — Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacr. et ecclés.*, t. XIX, p. 403. — *Histoire littéraire de la France*, t. V.

FOULQUES, surnommé *le Grand*, historien religieux français, né dans la première partie du onzième siècle, mort en 1095. Il fut le trente-unième abbé de Corbie. Il assista en cette qualité au concile de Reims en 1049 et aux états généraux de Corbie en 1065. Il dut son surnom à des actions qui parurent grandes aux moines de Corbie, mais que la postérité a complétement oubliées. La plus mémorable de ces grandes actions fut sa longue lutte pour les priviléges de son église contre deux évêques d'Amiens. Il présenta à ce sujet au pape Alexandre un mémoire, publié en partie par Mabillon, dans les *Annales Ordin. Bened.*, l. LXI. Il composa aussi un écrit pour revendiquer la vicomté de Corbie, qu'Enguerrand, comte de Bovines, avait usurpé sur l'abbaye. Cet ouvrage n'a pas été imprimé.

Histoire littéraire de la France, t. VIII, p. 426.

FOULQUES DE NEUILLY, orateur religieux français, né dans la seconde partie du douzième siècle et mort en 1201. Il est célèbre par la prédication de la quatrième croisade. « Sachiés, dit Villehardouin, que mil et cent et quatre vins et dis uit ans après l'incarnation Jhesu-Crist, au tens Innocent l'apostole de Rome, Phelippon, roi de France, et Richart, roi d'Engleterre, ot un saint homme en France qui ot nom Foulque de Nulli. Cis Nulli siet entre Laigni sur Marne et Paris. Il estoit prestre et tenoit la paroisce de la ville. Cis Foulques commença à parler de Nostre-Seigneur par France et par les autres païs d'entour, et nostre Sires fist maint espert miracle pour lui. La renommée de cil saint homme ala tant qu'ele vint à l'apostole Innocent, et l'apostoles li manda qu'il sermonast de la croix par s'autorité. » Depuis l'année 1196, Foulques exerçait, par l'éloquence ou au moins par l'impétuosité de ses prédications, un prodigieux empire sur la multitude. On racontait des conversions étranges obtenues par son zèle dans ces classes que de tout temps l'opinion publique repousse : il s'était surtout attaché à convertir les usuriers et les filles de joie, et, après leur avoir fait abandonner leur métier, il mettait sa gloire à les réhabiliter aux yeux du monde. Ainsi, il avait sollicité et obtenu d'Innocent III une indulgence plénière en faveur de ceux qui épouseraient des courtisanes. Plusieurs disciples se mirent sous sa direction pour prêcher d'abord à Paris, puis dans les provinces soumises aux rois de France et d'Angleterre. En 1198, Foulques parla devant Richard Cœur de Lion, et l'exhorta à se défaire au plus tôt de ses trois méchantes filles : « Superbe, Cupidité et Luxure. » Richard se contenta de répondre devant tous ses barons : « Eh bien, pour me conformer aux vœux « de cet hypocrite, je donnerai mes trois filles « en mariage : Superbe, aux Templiers; Cupi« dité, aux moines de Cîteaux; et Luxure, aux « prélats de mes églises. » Mais le moment était venu où Foulques devait abandonner ses prédications morales pour se borner au texte de la délivrance de la Terre Sainte. La mort de Saladin, l'avénement d'un jeune pape plein de génie et d'ardeur, la nouvelle de la mort de Henri de Champagne, roi de Jérusalem, et du danger des chrétiens enfermés dans Acre, ranimaient la chrétienté. Ses nouvelles exhortations engagèrent une foule de seigneurs à prendre la croix; mais le curé de Neuilly ne vit pas le résultat de la croisade. Déjà affaibli par l'âge, il revint à Neuilly, après avoir accompli sa mission, et y mourut, en 1201. L'église de son village a possédé son tombeau jusqu'à la fin du dernier siècle.

Villehardouin, *Histoire de la Conquête de Constantinople*, ch. I. — Raynaldi, *Annal. eccles.*, t. XIII, année 1198. — Rigord, *Chronique de Saint-Denis.* — Lebeuf

Histoire du Diocèse de Paris, t. VI. — Le Bas, *Dict. encyc. de la France*.

FOULQUET. *Voy.* Folquet.

FOUNG-TAO, ministre chinois, né en 887, mort en 960. Élevé en 930 à une des plus hautes dignités de l'État, il garda cette place sous les quatre dynasties qui se succédèrent en Chine de 930 à 960. Il obtint de l'empereur Ming-Tsoung la permission de faire imprimer une édition des neuf *king* à l'usage des élèves de l'école impériale. Cette édition ne fut achevée qu'en 952, sous l'empereur Taï-Tsou ; elle fut faite au moyen de planches de bois et par le procédé de la gravure. C'est le plus ancien monument connu de l'imprimerie chinoise.

Duhalde, *Description de la Chine*, t. IV. — Rémusat, dans le *Journal des Savants*, année 1820.

FOUNTAINE (*André*), archéologue anglais, né à Narford, dans le Norfolk, vers 1680, mort en 1753. Il fut élevé au collége du Christ à Oxford, et s'occupa particulièrement de numismatique. Il succéda à Newton dans la place de directeur de la monnaie. Il rassembla une magnifique collection de tableaux et de statues. On a de lui : *Numismata Anglo-Saxonica et Anglo-Danica*, dans le *Thesaurus* du D. Hickes.

Nichols, *Liter. Anecdotes*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FOUQUÉ (Baron de la Mothe-). *Voyez* La Mothe-Fouqué.

FOUQUERÉ (Dom *Antoine-Michel*), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Châteauroux, en 1641, mort à Meaux, le 3 novembre 1709. Il entra dans son ordre en 1657, et prononça ses vœux dans l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges l'année suivante. Dès qu'il eut terminé ses études, il fut envoyé par ses supérieurs au monastère de Saint-Pierre de Mauriac pour y enseigner la rhétorique. Il y acquit la réputation d'un professeur excellent, surtout pour le grec, dont il fit sa spécialité. Denys, patriarche de Constantinople, avait en 1672 publié un écrit pour réfuter l'opinion propagée par les calvinistes que l'Église grecque partageait leur sentiment sur les points contestés par l'Église romaine, surtout en ce qui touche la présence réelle. Cet ouvrage fut traduit du grec en latin par dom Fouqueré, qui publia le texte et la traduction sous le titre de : *Dionysii patriarchæ Constantinopolitani super calvinistarum erroribus ac reali imprimis præsentia Responsio*. Cette traduction parut en 1676, à la suite de celle des Actes du concile qui se tint à Jérusalem la même année que parut l'ouvrage du patriarche Denys et pour la même cause. Le premier titre de cette traduction fut *Synodus Betleemetica pro reali præsentia anno* 1672 *celebrata, græce et lat.*; Paris, 1676, in-8°. Mais ces deux traductions n'étaient pas très-exactes, et, d'après les conseils du dominicain François Combefis et du célèbre Antoine Arnauld, Fouqueré revit son œuvre et la refit. Il en résulta, deux ans après la première, une seconde édition, sous ce titre : *Synodus Hierosolymitana pro reali præsentia*; Paris, 1678, in-8°. Sous le pseudonyme de *Tamaguinus*, il publia la même année : *Celebris historia Monothelitarum atque Honorii controversia scrutiniis octo comprehensa;* Paris, 1678, in-8°. Cette histoire du monothélisme, ainsi que celle des autres hérésies, a occupé dans le temps bien des plumes de théologiens, dont les plus récents avec Fouqueré sont Combefis et le père Pétau. Tout cela est aujourd'hui sans intérêt. L'année même de cette dernière publication, dom Fouqueré fut nommé superieur de son couvent. Il y exerça cette autorité pendant quinze années, au bout desquels il se retira dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il mourut. Hipp. Boyer.

D. François, *Biblioth. générale de l'Ordre de Saint-Benoît*.

* **FOUQUET** (*Guillaume*), marquis de La Varenne, diplomate français, né à La Flèche, en 1560, mort en 1616. Issu de basse extraction, il arriva aux plus hautes fonctions, et devint le favori de Henri IV. Selon d'Aubigné, il aurait été employé d'abord dans les cuisines du Béarnais ou de sa sœur, la princesse Catherine, et aurait commencé sa fortune en servant les penchants de ce prince (1). Mais on sait que l'auteur, pas toujours véridique, de la *Confession de Sancy* ne fait grâce à personne, encore moins aux protestants devenus catholiques; et il paraît que le sieur de La Varenne se trouvait dans ce cas. Ce qu'il y a de plus certain que les accusations de ses ennemis, c'est qu'il mérita son élévation par ses talents diplomatiques. Aux états de Blois, il gagna un secrétaire du duc de Guise, et fit connaître au roi de Navarre les intentions les plus cachées de la maison de Lorraine. Lorsqu'en septembre 1589 l'armée du duc de Mayenne se présenta devant Dieppe, il ramena de Champagne et de Picardie le maréchal d'Aumont et le duc de Longueville, dont l'appui devenait nécessaire au nouveau roi de France. Envoyé en Angleterre, il obtint de la reine Élisabeth un secours important de troupes. Déjà conseiller d'État, il accepta, peu de temps après l'abjuration de Henri IV, la périlleuse mission de rendre à leur destination des lettres adressées par Mayenne au roi d'Espagne et interceptées par l'armée royale. Il joua si bien son rôle d'envoyé de la Ligue, que Philippe II ne lui cacha aucune de ses intrigues avec la France. Fouquet vit aussi l'infante Claire-Eugénie, trouva moyen de lui montrer le portrait de Henri IV à demi divorcé, et poussa la hardiesse jusqu'à ajouter qu'un mariage seul pouvait rétablir le repos de la chrétienté. La princesse rougit, ne répondit pas, mais garda le portrait. Instruit, par des intelligences qu'il avait su se faire à la cour d'Espagne, que l'artifice allait être découvert, Fouquet n'eut que le temps d'échapper, par une

(1) Selon Palma Cayet, « il était serviteur ancien, et de père en fils dans la maison du roi ».

prompte fuite, à la colère de ce terrible souverain, qui ne permettait guère qu'on le trompât impunément. De pareils moyens étaient acceptés dans la politique de l'époque, et les serviteurs du prince ne croyaient nullement se déshonorer en les employant. Le zèle de Fouquet fut récompensé par le collier de Saint-Michel, la charge de contrôleur général des postes et celle de lieutenant général du roi en Anjou. On assure qu'il travailla à la paix de Vervins. En 1603, il contribua par son influence au rétablissement des Jésuites, et obtint pour eux l'institution, aux frais du roi, d'un collége à La Flèche, sa ville natale, dont il était gouverneur. Fouquet eut trois enfants : Guillaume Fouquet, évêque d'Angers, mort à trente-cinq ans, avec la réputation d'un prélat pieux et appliqué aux affaires de son diocèse; René, marquis de La Varenne; et Catherine, mariée au comte de Vertus, dont la fille, renommée pour sa beauté, épousa Hercule de Rohan, duc de Montbazon. A. G.

Le Duchat, *Notes sur la Confession de Sancy*. — Palma Cayet, *Chronologie novenaire*. — Mézeray, *Abrégé chronologique de l'histoire de France*. — L'Étoile, *Journal de Henri IV*. — Sully, *Économies royales*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — P. Anselme, *Histoire généalogique des Grands-Officiers de la Couronne*.

FOUQUET ou **FOUCQUET** (*François*), vicomte *de Vaux*, magistrat français, était né en 1587, et mourut le 22 avril 1640. Suivant d'Auvigny, il descendait d'une ancienne famille de chevaliers qui avaient suivi le métier des armes jusqu'au règne de Henri III. Ce prince engagea l'aïeul de François Fouquet à entrer dans le parlement de Paris, en même temps qu'il plaçait son frère dans celui de Rennes. M. Sainte-Beuve (1) dit que le père du surintendant Nicolas Fouquet était un riche armateur breton, que Richelieu avait fait entrer dans le conseil de la marine et du commerce. L'épitaphe de François Fouquet, rapportée par Piganiol de La Force, l'appelle « messire François Foucquet, chevalier, conseiller du roi ordinaire dans tous ses conseils, fils de messire François Foucquet, conseiller au parlement de Paris, » et ajoute qu'après avoir passé par les charges de conseiller audit parlement et de maître des requêtes ordinaire de son hôtel, il fut nommé pour ambassadeur du roi vers les Suisses, et puis retenu pour être employé aux plus secrètes et plus importantes affaires de l'État. Moréri nous apprend que pour sa rare probité et grande capacité, il était très-estimé du roi Louis XIII et du cardinal de Richelieu. Il avait épousé Marie, fille de Gilles de Maupeou, seigneur d'Ablèges, conseiller d'État, intendant et contrôleur général des finances, née en 1590, morte en 1681, dont il eut douze enfants, entre autres le célèbre surintendant des finances Nicolas Fouquet. « Elle ne s'étoit point élevée de la fortune de son fils, dit l'abbé de Choisy, toujours occupée de la prière et du soin des pauvres. » Quand La Forest, valet de chambre du surintendant, lui eut appris l'arrestation de son fils à Nantes, elle se jeta à genoux, et dit : « Je vous remercie, mon Dieu ! Je vous ai toujours demandé son salut, en voilà le chemin. » D'une piété exemplaire et d'une charité extrême, elle distribuait aux pauvres de l'argent et des remèdes qu'elle composait elle-même. On lui doit un *Recueil de Recettes choisies, expérimentées et approuvées;* Villefranche, 1665, in-12; réimprimé sous le titre de *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12, et plusieurs fois depuis, avec des additions.

L. Louvet.

D'Auvigny, *Les Vies des hommes illustres de la France*. — Abbé de Choisy, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*. — Piganiol de la Force, *Description de Paris*.

(1) *Causeries du lundi*, 12 janvier 1852 : le surintendant Fouquet.

FOUQUET ou **FOUCQUET** (*Nicolas*), vicomte de Melun et de Vaux, marquis de Belle-Isle, célèbre surintendant des finances, fils du précédent, naquit en 1615, à Paris, et mourut à ce qu'on croit, dans la forteresse de Pignerol, le 23 mars 1680. Il donna des marques de son esprit et de son habileté dès sa première jeunesse, selon Moréri. Fait maître des requêtes à l'âge de vingt ans, il acheta, en 1650, la charge de procureur général au parlement de Paris, et dans cette place importante il rendit de grands services à la reine mère et au cardinal Mazarin. Celui-ci l'en récompensa en le faisant nommer avec Servien surintendant des finances, en 1653. « Tous deux, dit d'Auvigny, jouissoient pour cette partie d'un pouvoir égal; mais la charge de procureur général que M. Fouquet conserva lui donnoit plus de crédit, et son caractère généreux le lui faisant employer en toute occasion, tantôt pour l'État en général, souvent pour le cardinal Mazarin en particulier, à qui il rendit personnellement les services les plus essentiels; comme on le voit par plusieurs lettres de la main de ce ministre, il jouissoit de sa confiance, excitée par le besoin, de sorte qu'avec un collègue d'un grand mérite il étoit regardé comme seul surintendant des finances. »

Cette place, selon le même biographe, était alors plus pénible qu'honorable. Non-seulement il ne restait rien dans l'Épargne; mais l'État était considérablement endetté. Pour répondre à la multitude des besoins de l'État et à ceux du cardinal, Fouquet emprunta des sommes immenses sur son crédit, vendit une partie de son bien et celui de sa femme, et se trouva par ces moyens ruineux mis à même de fournir aux frais de la cour et des armées. Selon d'autres, Fouquet s'enrichissait par des pots-de-vin et en acceptant des traitants, en payement d'une partie de leurs marchés, des papiers décriés; papiers publics presque sans valeur, et qu'il recevait au pair pour le compte de l'État.

Aux habitudes du grand monde, Fouquet joignait une certaine facilité de travail. Ses vues étaient étendues, et l'on assure qu'il eut l'idée

première des encouragements à donner au commerce, à l'industrie et à la marine : encouragements qui ont fait la gloire de Colbert. « Fouquet avoit du génie, de l'esprit, des talents et le la grandeur d'âme, dit encore d'Auvigny; nais il portoit cette dernière qualité à l'excès, et 'on peut dire que s'il se fût montré moins libéal et moins ami de ceux qu'il aimoit, il eût été bien plus heureux. » Mazarin ménagea Fouquet avec un soin extrême pendant les négociations qui aboutirent à la paix des Pyrénées, dont le urintendant avança la conclusion par sa promptitude à trouver l'argent nécessaire; mais peu le temps après le mariage de Louis XIV Fouquet se brouilla avec le premier ministre. Croyant 'apercevoir que le cardinal perdait le souvenir e ce qu'il lui devait, il ne cacha pas certains aits dont l'éclat ne pouvait qu'indisposer de nouveau le peuple contre Mazarin; mais la fortune u cardinal était alors trop bien établie, les iscours du surintendant ne purent l'ébranler. Mazarin se serait dès lors vengé de Fouquet si elui-ci n'eût été protégé par sa charge de procureur général au parlement; le cardinal savait ar expérience avec quelle chaleur cette compagnie prenait la défense de ses membres : il attendit une occasion favorable, et se contenta de diminuer les prérogatives du surintendant. Craignant que Mazarin ne se portât contre lui à la ernière extrémité, Fouquet rédigea alors un lan de conduite pour les siens afin de résister u cardinal s'il tentait un jour de l'opprimer. Ce lan, trouvé dans ses papiers lors de son arrestation, servit de base à sa condamnation.

Cependant, le surintendant achetait de tous ôtés des partisans, et aspirait à remplacer le ardinal. Depuis 1655, il avait acquis plus d'influence; et après la mort de son collègue Servien, en 1659, alors surtout qu'on put prévoir la in prochaine de Mazarin, il sema l'argent pour e créer des amis et pour préparer son règne. ses partisans le nommaient déjà *l'Avenir*. Richelieu et Mazarin s'étaient assuré un asile dans e Havre; Fouquet acheta Belle-Isle pour s'en aire une place de sûreté. Nuchèze, qui était à a tête d'une flotte sur l'Océan, lui était dévoué, insi que Créqui, général des galères de France. Fouquet avait pour gendres Charost et Crussol, aut placés dans l'armée. Le ministre de Lionne ui était lié par d'étroites obligations. Le maréchal de Gramont, le maréchal et la maréchale l'Aumont et la comtesse de Soissons étaient ans ses intérêts, ainsi que la plupart des filles l'honneur de la reine, sans compter la reine nère. Il avait acheté jusqu'au confesseur de ette princesse, et il cherchait à corrompre celui u roi. Il s'était attaché aussi quantité de gens e lettres par ses générosités. Il s'était créé à Vaux, selon l'expression de M. Sainte-Beuve, omme un Versailles anticipé. Là il s'était donné, vant Louis XIV, Le Vau pour architecte, Le Brun pour peintre, Le Nôtre pour dessinateur des jardins, Molière et La Fontaine pour poëtes, Pélisson pour secrétaire, Vatel pour maître d'hôtel, tout ce que Louis XIV aura plus tard à lui, excepté La Fontaine.

Si le cardinal mourant cacha sa haine pour Fouquet en le mettant à la tête de ses exécuteurs testamentaires, il prit plus de soin encore de manifester son amitié pour Colbert. Le roi se rendait tous les jours auprès du premier ministre, et restait quelquefois deux ou trois heures dans son appartement. « On dit que le cardinal profita de cette assiduité du roi, rapporte d'Auvigny, et de la confiance que son état devoit inspirer à ce prince, pour perdre Fouquet dans son esprit; soit qu'il eût reconnu que le surintendant, quoique rempli d'ailleurs de bonnes qualités, manquoit de celles dont il avoit besoin pour remplir dignement la place qu'il occupoit, soit, comme le disent ses ennemis, que le cardinal voulût faire retomber sur Fouquet seulement toutes les malversations qui s'étoient passées dans les finances depuis son administration et auxquelles, si on les croit, le premier ministre avoit eu la meilleure part. » Selon l'abbé de Choisy, Mazarin aurait conseillé au roi de se défaire de Fouquet, comme d'un homme sujet à ses passions, hautain, qui voudrait prendre ascendant sur lui-même, au lieu que Colbert (*voyez* ce nom), plus modeste et moins accrédité, serait prêt à tout et réglerait l'État comme une maison particulière.

Quoi qu'il en soit, dès que le cardinal eut fermé les yeux (9 mars 1661), Louis XIV réunit ses ministres, et leur dit qu'ayant perdu le cardinal, sur lequel il se reposait de tout, il avait résolu d'être à l'avenir son premier ministre, et qu'il ne voulait plus qu'aucun d'eux signât la moindre ordonnance et le moindre passeport sans avoir reçu ses ordres. Si l'on en croit Choisy, il dit en particulier au surintendant qu'il voulait enfin être roi et prendre une connaissance exacte de ses affaires. S'imaginant que le jeune roi, entraîné par les passions, séduit par les plaisirs, enivré par les fêtes, ne pourrait soutenir longtemps un travail aussi ennuyeux, Fouquet lui donna des états de dépenses, qu'il grossissait, et des états de revenus, qu'il diminuait, faisant les choses pires qu'elles n'étaient, dans le but de se rendre plus important. Mais Louis XIV, à l'insu de Fouquet, montrait tous les soirs ces états à Colbert, qui lui en faisait remarquer les faussetés. Cette épreuve détermina le roi à perdre Fouquet. Il concerta avec Colbert les moyens de le faire avec sûreté. Pour cela tous deux mirent en jeu les artifices de la plus profonde dissimulation.

Le roi voulant faire juger Fouquet par des commissaires, il était essentiel de l'amener à se défaire de sa dignité de procureur général. Colbert se chargea de l'y décider. Pour en venir à bout, il fit les démarches les plus humbles. Il prit le surintendant par les louanges, et fit si

bien que ses manières soumises firent presque oublier à Fouquet les démêlés qu'ils avaient eus ensemble du temps du cardinal. « Dans le même temps, dit Choisy, le roi ne parloit que de M. le surintendant, l'envoïoit chercher à tous momens, décidoit une infinité de petites choses par son avis, sans consulter ses autres ministres, lui accordoit toutes les grâces qu'il demandoit, et venoit de recevoir, avec des distinctions particulières, l'évêque d'Agde, son frère, pour maître de l'Oratoire. » Colbert faisait valoir tout cela, et Fouquet lui ayant dit qu'il donnerait sa vie pour le roi, Colbert lui rappela qu'il n'y avait rien à l'épargne, c'est-à-dire au trésor, et lui suggéra l'idée de faire au prince qu'il servait le cadeau du prix d'une charge qu'il ne pouvait guère remplir. Le roi devait lui savoir gré d'un tel sacrifice, et ne manquerait pas de l'en récompenser. Fouquet, se croyant assuré de l'esprit du prince, dit bientôt à Colbert qu'il avait envie de vendre sa charge pour en donner le prix au roi. « Ce fut alors, dit Choisy, que Colbert se jetta dans des acclamations; et Fouquet, enyvré de la belle action qu'il croïoit faire, alla sur-le-champ le dire au roi, qui le remercia, et accepta l'offre sans balancer, en lui cachant le véritable sujet de sa joie. Le roi, dès le même soir, ne manqua pas de dire à Colbert : Tout va bien, il s'enferre de lui-même; il est venu dire qu'il porteroit à l'épargne tout l'argent de sa charge. »

Cette négociation dura jusqu'au mois d'août, et dès que Fouquet eut vendu sa charge à M. de Harlai, et qu'il eut fait porter un million à Vincennes, où le roi le voulut avoir pour des dépenses secrètes, les rôles changèrent. Le roi redoubla ses caresses; mais Colbert, qui s'était contraint pendant quelque temps, ne le ménagea plus, et ne garda plus de mesures avec un homme qu'il voulait et qu'il croyait pouvoir pousser à bout. Louis XIV n'osa pas faire arrêter Fouquet à Paris. On lui supposait un parti puissant. Il l'engagea à lui donner une fête dans sa belle maison de Vaux, « résolu, dit Choisy, de le faire arrêter au milieu des hautbois et des violons, dans un lieu qui se pouvoit dire une preuve parlante de la dissipation des finances ». Mais, avant de préparer l'exécution de ce projet, Louis XIV n'avait pu s'empêcher d'en faire confidence à la reine mère, qui lui avait dit tant de raisons pour l'en empêcher qu'il avait consenti à remettre la partie à une autre occasion. La reine mère avait quelque peine à abandonner Fouquet, soit qu'elle connût mieux que personne qu'il n'était pas seul coupable, soit, comme le pense Choisy, qu'elle fût persuadée que Colbert, plus rustique, lui laisserait encore moins de crédit. D'après d'Auvigny, on fit agir sur elle les supérieures de deux couvents où elle allait souvent; selon Choisy, la vieille duchesse de Chevreuse la gagna dans une fête qu'elle donna exprès. En tout cas ce fut d'accord avec la reine mère que Fouquet d être plus tard arrêté.

Quoique l'arrestation du surintendant eût remise à une autre époque, « le roi ne p pas s'empêcher, dit Choisy, d'aller à Vaux, tout étoit prêt pour le recevoir. On y repr senta, pour la première fois, *Les Fâcheux* Molière, avec des balets et des récits en m sique dans les intermèdes. Le théâtre ét dressé dans le jardin, et la décoration étoit orn de fontaines véritables et de véritables ora gers; et il y eut ensuite un feu d'artifice et bal, où l'on dansa jusqu'à trois heures du mati Les courtisans, qui prennent garde à to remarquèrent que dans tous les plafonds et a ornemens d'architecture on voïoit la devi de M. le surintendant. C'étoit un écureuil (sont ses armes) qui montoit sur un arbre, av ces paroles : *Quo non ascendam?* Où ne mo terai-je point? Mais ils n'ont remarqué que d puis sa disgrâce qu'on y voïoit aussi partout d serpens et des couleuvres qui siffloient ap l'écureuil. » La couleuvre était l'emblème hér dique de Colbert. Selon Voltaire, le palais et l jardins de Vaux avaient coûté dix-huit million Fouquet. « Il avait, dit cet historien, bâti le p lais deux fois, et acheté trois hameaux, dont terrain fut enfermé dans ces jardins immense plantés en partie par Le Nôtre, et regardés al comme les plus beaux de l'Europe. Il est vi qu'il s'en fallait beaucoup que Saint-Germain Fontainebleau, les seules maisons de plaisan habitées par le roi, approchassent de la beau de Vaux. Louis XIV le sentit, et en fut irrité. L'ambition de la devise de Fouquet ne servit p à l'apaiser.

De tous côtés cependant Fouquet recevait av de sa défaveur. Un billet de madame du Plessi Bellierre l'avait informé qu'on devait l'arrêter milieu des fêtes de Vaux, mais que la reine mè s'y était opposée. Gourville, son ami particuli lui dit que le roi, piqué de la magnificence Vaux, n'avait pu s'empêcher de dire à la rei mère : « Ah, madame! est-ce que nous ferons pas rendre gorge à tous ces gens-là? Enfin, dans un conseil, il vit le roi proposer d' bolir les ordonnances de comptant que les su intendants donnaient sous prétexte de dépens secrètes, ce qui lui fit échapper cette exclam tion : Je ne suis donc plus rien? « Il sentit da le moment, ajoute Choisy, qu'il venoit de di une sottise, et tâcha de la réparer en disant qu falloit donc trouver d'autres moïens de cacher l dépenses secrettes de l'Etat, et le roi dit qu'il pourvoiroit. » Cette scène se passait à Fontain bleau. Le roi partit pour Nantes quatre jou après, donnant pour prétexte à ce voyage la n cessité de surveiller les états de Bretagn Fouquet croyait s'être mis à couvert en o vrant son cœur au roi et lui parlant avec si cérité. Mais il était trop tard. Le roi dissimula à s ordinaire, et lui fit plus de caresses que jamai

Arrivé à Nantes le 1er septembre, Louis XIV alla loger au château. Fouquet fit marquer son logis à l'autre bout de la ville. « On a sçu depuis, dit Choisy, qu'il y avoit dans cette maison un aqueduc sous terre qui se rendoit à la rivière, et qu'il songeoit à se sauver à Belle-Isle, en cas qu'on vînt pour l'arrêter. » Il était parti de Fontainebleau avec la fièvre; la fatigue du voyage en redoubla les accès. Cependant, Louis XIV lui fit donner l'ordre de se trouver au conseil le 5 au matin. Le roi avait assemblé les mousquetaires sous prétexte d'aller à la chasse. Ses gardes étaient partis pour se rendre à l'exercice. Le conseil se tint à l'ordinaire. Fouquet s'aveuglait au point de croire que toutes ses mesures étaient prises contre Colbert. Le roi lui demanda encore quatre-vingt-dix mille livres pour distribuer aux officiers de la marine. Le Tellier sortit du conseil le premier, et mit dans la main de Boucherat l'ordre d'aller poser les scellés chez le surintendant. Fouquet sortit à son tour : d'Artagnan, capitaine lieutenant des mousquetaires, aposté pour l'arrêter, le manqua d'abord; mais il courut après lui, et le rattrapa sur la place de l'église. « Monsieur, je vous arrête par ordre du roi, » lui dit-il. Fouquet ne parut point étonné, et lui répondit seulement : « Mais, monsieur d'Artagnan, est-ce bien à moi que vous en voulez? — Oui, monsieur, reprit d'Artagnan. » Et sans plus de discours le fit monter dans un carrosse entouré de cent mousquetaires, et le conduisit au château d'Angers.

Fouquet accepta sa disgrâce avec beaucoup de fermeté; il ne proféra aucune plainte, et, ayant aperçu un de ses domestiques, il lui dit : « Qu'on obéisse au roi dans Belle-Isle. » Fourille marchait déjà sur cette place avec les compagnies des gardes. Il n'y eut aucune résistance, et un commandant y fut mis au nom du roi. Louis XIV écrivit aussitôt à sa mère les détails de l'affaire.

Dans ses *Mémoires et instructions pour le Dauphin*, Louis XIV, revenant sur l'arrestation de Fouquet, s'exprime ainsi : « La vue des vastes établissemens que cet homme avoit projetés et les insolentes acquisitions qu'il avoit faites ne pouvoient manquer qu'elles ne convainquissent mon esprit du déréglement de son ambition, et la calamité générale de tous mes peuples sollicitoit sans cesse justice contre lui. Mais ce qui le rendoit plus coupable envers moi étoit que, bien loin de profiter de la bonté que je lui avois témoignée en le retenant dans mes conseils, il en avoit pris une nouvelle espérance de me tromper, et bien loin d'en devenir plus sage, tâchoit seulement d'en devenir plus adroit. Mais, quelque artifice qu'il pût pratiquer, je ne fus pas longtemps sans reconnaître sa mauvaise foi; car il ne pouvoit s'empêcher de continuer ses dépenses excessives, de fortifier des places, d'orner des palais, de former des cabales, et de mettre sous le nom de ses amis des charges importantes qu'il leur achetoit à mes dépens, dans l'espoir de se rendre bientôt l'arbitre souverain de l'État. »

Mais ce n'était pas là seulement ce que Louis XIV avait à reprocher au surintendant. « Il avoit encore le défaut, dit Choisy, d'être insolent, et, si je l'ose dire, insatiable sur le chapitre des dames. Il attaquoit hardiment tout ce qui lui paroissoit aimable, persuadé que le mérite soutenu de l'argent vient à bout de tout. Il osa lever les yeux jusqu'à Mlle de La Vallière (*voyez* ce nom); mais il s'aperçut que la place étoit prise, et voulant se justifier auprès d'elle et de son amant secret, il se donna la mission de confident; et, l'aïant mise à un coin dans l'antichambre de Madame, il lui vouloit dire que le roi étoit le plus grand prince du monde, le mieux fait, et autres mêmes propos; mais la demoiselle, fiere du secret de son cœur, coupa court, et dès le soir s'en plaignit au prince, qui n'en fit pas semblant et ne l'oublia pas. Madame du Plessis-Bellierre, amie de Fouquet, l'avoit aussi attaquée en lui disant que M. le surintendant avoit vingt mille pistoles à son service; et sans se fâcher elle lui avoit répondu que vingt millions ne lui feroient pas faire un faux pas; ce qui avoit fort étonné la bonne confidente, peu accoutumée à de pareilles reponses. »

Par ordre du roi, Vouldi, gentilhomme ordinaire, était parti en poste pour aller mettre les scellés dans les maisons de Fouquet à Paris, à Saint-Mandé et à Vaux. Il n'arriva que douze heures après un valet de chambre du surintendant qui tenait les relais de son maître et qui apporta la nouvelle de son arrestation à Paris. L'abbé Fouquet était d'avis de mettre le feu à la maison de Saint-Mandé et d'anéantir par là tous les papiers qui pouvaient faire tort à son frère. Madame du Plessis-Bellierre s'y opposa, et dit que ce serait le perdre absolument, qu'on ne le condamnerait pas sans l'entendre; qu'on n'avait rien à lui reprocher depuis que le roi gouvernait par lui-même, et que pour le temps précédent il n'avait rien fait que par l'ordre du cardinal. Pendant que l'abbé Fouquet disputait avec madame Duplessis Bellierre, sans rien résoudre, Vouldi arriva, et des officiers de justice mirent les scellés partout chez le surintendant. Des commissaires furent nommés pour dresser inventaire de ses papiers, que le roi voulut examiner lui-même. Une cassette trouvée à Saint-Mandé contenait des lettres de presque toutes les femmes de la cour; car, « peu de personnes de la cour, selon madame de Motteville, furent exemptes d'avoir été sacrifier à ce veau d'or ». Le roi ne voulut pas que ces tendres correspondances figurassent dans l'inventaire des papiers du surintendant. Suivant un fragment des mémoires manuscrits de Bussy-Rabutin, cité par M. de Monmerqué, Le Tellier avait vu seul avec le roi les lettres qui étaient dans la cassette. Madame de Motteville dit que « le roi et la reine sa mère, les ayant toutes lues, y virent des choses qui firent tort à beaucoup de

personnes. » Le surintendant nia pourtant plus tard, avec une énergique et noble indignation, avoir rien reçu ni rien écrit de semblable à certaines lettres qu'on lui attribuait. Cependant, les copies de ces lettres, vraies ou supposées, se multiplièrent beaucoup. « Par ces lettres, dit madame de Motteville, on vit qu'il y avoit des femmes et des filles qui passoient pour sages et honnêtes qui ne l'étoient pas. Il y en eut même de celles-là qui souffrirent pour lui, et qui firent voir que ce ne sont pas toujours les plus aimables, les plus jeunes ni les plus galants qui ont les meilleures fortunes, et que c'est avec raison que les poëtes ont feint la fable de Danaé et de la pluie d'or. » Parmi ces lettres de la fameuse cassette, il y en avait de madame de Sévigné (*voyez* ce nom); mais celles-ci n'étaient du moins que d'une amie. Les papiers de Fouquet révélèrent sans doute à Louis XIV des secrets plus importants que des intrigues amoureuses; c'est l'opinion de l'auteur des *Mémoires touchant la vie et les écrits de madame de Sévigné.* « Le procès de Fouquet exerça la plus haute influence sur tout le règne de Louis XIV, dit le baron Walckenaër. Les papiers saisis chez le surintendant furent portés directement au roi, qui les examina lui-même, connut ainsi les ennemis cachés de son gouvernement, les secrets des plus puissantes familles et les intrigues ourdies à l'entour du trône. L'arrestation de Fouquet ne fut donc pas seulement une disgrâce personnelle, mais un acte qui eut tout l'éclat, tout le retentissement d'une affaire générale et d'un coup d'État. Elle inspira la terreur aux concussionnaires, et répandit parmi les grands et les courtisans une crainte qui les rendit plus souples et plus obéissants. »

Du château d'Angers, Fouquet fut transféré à Amboise, où il resta jusqu'à la fin de décembre 1662, et de là à Vincennes, à Moret, et enfin à la Bastille, où il fut amené le 18 juin 1663. Pélisson (*voyez* ce nom), qui avait été son premier commis, fut arrêté en même temps par ordre du roi et enfermé aussi à la Bastille. La femme et les enfants du surintendant avaient été conduits à Limoges aussitôt après son arrestation. Le reste de sa famille avait été éloigné de la capitale; personne ne put obtenir la permission de communiquer avec le prisonnier, même par écrit. Madame du Plessis-Bellierre fut exilée à Montbrison, et les demoiselles de Menneville et de Montalais, filles d'honneur de la reine, furent reléguées dans un couvent. Par malheur, on avait trouvé dans les papiers de Fouquet, écrit de sa propre main, ce mémoire qu'il avait rédigé autrefois et dans lequel il énumérait les moyens de résister au cardinal Mazarin, dans le cas où celui-ci chercherait à l'opprimer. Il y indiquait à sa mère, à sa femme, à son gendre, à ses frères, ce qu'ils auraient à faire pour sa délivrance. Sa femme devait se rendre dans un couvent, et confier ses affaires à diverses personnes qu'il nommait. Son gendre devait s'enfermer à Belle-Isle, ses frères devaient tenter de soulever le clergé. On devait en outre demander l'appui du parlement. Dans ses interrogatoires, Fouquet se plaignit de ce qu'on lui dérobait chaque jour les pièces qui pouvaient le plus servir à sa défense, pendant que l'on en substituait de fausses, capables de le perdre et dans lesquelles il s'en trouva, disait-il, de 1662 quoique les scellés eussent été apposés en 1661. « Quant au mémoire incriminé, il soutint qu'il ne regardait que le cardinal. Connaissant, disait-il le mauvais vouloir du cardinal à son égard, et sachant qu'il n'entreprendrait rien contre lui que quand il croirait pouvoir l'opprimer complétement, il avait dû s'occuper des moyens d'échapper à sa vengeance, en ordonnant des mesures de précaution; mais ce projet de soulèvement ne devait s'exécuter qu'en cas d'oppression seulement. Du reste, il croyait avoir brûlé ce projet depuis longtemps, et niait qu'on eût pu le trouver sur une table en évidence, comme le disait le procès-verbal de saisie. Quant à l'établissement de Belle-Isle, il prétendait qu'il avait pu acheter cette propriété comme toute autre personne, et que ce droit de propriété lui avait donné celui de faire travailler à l'accroissement des fortifications, à y réunir des canons et à y amasser des munitions.

« Fouquet, pour avoir dissipé les finances de l'État, et pour en avoir usé comme des siennes propres, dit Voltaire, n'en avait pas moins de grandeur dans l'âme. Ses déprédations n'avaient été que des licences et des libéralités... La chute de ce ministre, à qui on avait bien moins de reproches à faire qu'au cardinal Mazarin, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. » Colbert, qui avait tendu les piéges dans lesquels était tombé le surintendant, continuait de diriger cette vaste procédure, et soufflait sa haine dans l'esprit des juges. Le roi, informé que madame Fouquet la mère récusait les rapporteurs de l'affaire de son fils, alla jusqu'à ordonner au premier président de les maintenir dans cet emploi.

Le procès dura trois ans, avec un appareil menaçant de rigueurs judiciaires. Les amis de Fouquet luttèrent pendant ce temps de dévouement et de courage. La Fontaine implora la grâce du surintendant dans une élégie touchante. Madame de Sévigné, dans une suite de lettres à Pomponne, rend compte du procès de ce *cher et malheureux ami*, avec la plus grande sollicitude. Pélisson le défendit avec éloquence. Saint-Évremond, Mlle de Scudéry se prononcèrent aussi pour lui; Hesnaut fit un sonnet sanglant contre le persécuteur de Fouquet. Loret fit l'éloge du surintendant, et se vit enlever sa pension. Le médecin Pecquet regretta toujours d'avoir été séparé de Fouquet. Brébeuf, dit-on, tomba malade de chagrin. Les épigrammes les plus injurieuses pleuvaient sur Colbert; des émissaires

parcouraient les provinces afin d'échauffer la pitié en faveur de l'accusé. Gourville distribuait plus de 100,000 écus pour sauver le surintendant; enfin, la Bastille renfermait des gazetiers, des imprimeurs, des colporteurs, des marchands, qui avaient voulu servir la cause de l'opprimé, et qui passaient des cachots aux galères.

Fouquet prétendait, comme procureur général, ne pouvoir être jugé que par le parlement; mais il ne put obtenir d'autres juges que ceux que le roi avait nommés d'abord; on regarda même comme nul tout ce qu'il put alléguer contre Talon, procureur général, et contre le chancelier Seguier, son ennemi déclaré, qui voulut présider à son jugement, malgré les instances du surintendant et les murmures de toute la France. Ce fut donc en vain qu'il renouvela ses protestations; il se vit forcé de répondre devant les commissaires qui avaient été tirés par ordre du roi de tous les parlements du royaume.

L'avocat général Talon avait requis que l'ancien surintendant Fouquet, accusé de péculat et de rébellion, fût condamné à être pendu et étranglé tant que mort s'ensuive, en une potence qui pour cet effet serait dressée en la place de la cour du Palais. De vingt-deux juges, neuf votèrent la mort, et les treize autres opinèrent pour le bannissement perpétuel et la confiscation de ses biens, comme « atteint et convaincu d'abus et malversations par lui commises au fait des finances dans les fonctions de surintendant. » Le roi, Colbert, Le Tellier et les grands ennemis de Fouquet s'indignèrent de n'avoir pas été mieux servis. « On s'attendoit à la cour, écrit Guy Patin (lettre du 23 décembre 1664), que par le crédit de M. Colbert, sa partie, M. Fouquet seroit condamné à mort, ce qui auroit été infailliblement exécuté, sans espérance d'aucune grâce. » Anne d'Autriche avait répondu à madame Fouquet, mère du surintendant, quatre jours avant le jugement : « Priez Dieu et vos juges tant que vous pourrez en faveur de M. Fouquet, car du côté du roi il n'y a rien à espérer. » Racine assure, dans ses *Fragments historiques*, que le roi dit chez Mlle de La Vallière : « S'il avoit été condamné à mort, je l'aurois laissé mourir. » Du moins il aggrava la peine prononcée par la chambre de justice. Jugeant « qu'il pouvoit y avoir grand péril à laisser sortir ledit Fouquet hors du royaume, vu la connoissance particulière qu'il avoit des affaires les plus importantes de l'État, » il commua la peine du bannissement en celle de la prison perpétuelle.

L'arrêt avait été rendu le 20 décembre 1664. Trois jours après, Fouquet partit pour le château de Pignerol, où Saint-Mars (*voyez* ce nom), qui fut plus tard le geôlier de Lauzun et de l'homme au masque de fer, devait le garder prisonnier. On retint à la Bastille le médecin et le valet de chambre de Fouquet, de peur qu'étant en liberté, ils ne donnassent avis de sa part à ses parents et à ses amis pour sa délivrance. Dès que Fouquet fut arrivé à Pignerol, le 10 janvier 1665, et enfermé dans le donjon, les inquiétudes du roi et les précautions de surveillance s'accrurent successivement. Louvois, qui eut la prison de Fouquet dans ses attributions de secrétaire d'État de la guerre, enjoignit à Saint-Mars d'envoyer des nouvelles toutes les semaines, quand bien même il n'aurait rien à mander. Le roi signa l'instruction qui fut remise à Saint-Mars : elle défend que Fouquet ait communication avec qui que ce soit, de vive voix ni par écrit, et qu'il soit visité de personne, ni qu'il sorte de son appartement pour quelque cause ou sous quelque prétexte que ce puisse être, pas même pour se promener; elle refuse des plumes, de l'encre et du papier au prisonnier, mais elle permet que Saint-Mars lui fasse fournir des livres s'il en désire, observant néanmoins de ne lui en donner qu'un à la fois et de prendre soigneusement garde, en retirant ceux qu'il aura eus à sa disposition, s'il n'y a rien d'écrit ou de marqué dedans; elle charge Saint-Mars d'acheter les habits et le linge dont Fouquet aura besoin, et de lui choisir un valet qui sera pareillement privé de toute communication, et n'aura non plus de liberté de sortir que ledit Fouquet; elle autorise Saint-Mars à lui faire tenir un confesseur, en observant encore de n'avertir ledit confesseur qu'un moment avant qu'il doive entendre ledit Fouquet et de ne lui pas donner toujours la même personne pour le confesser.

Cependant, plus Saint-Mars était actif à empêcher Fouquet d'écrire, plus celui-ci s'ingéniait à le faire. Il fabriquait des plumes avec des os de chapon, et de l'encre avec de la suie délayée dans du vin; il inventait des encres qui ne paraissaient qu'en les chauffant; il écrivait sur ses rubans, sur la doublure de ses habits, sur ses mouchoirs, sur ses serviettes, sur ses livres, sur son linge; et continuellement Saint-Mars, qui le fouillait lui-même, découvrait des écritures dans le dossier de sa chaise et dans son lit. Plusieurs soldats de la compagnie franche de Saint-Mars passèrent devant un conseil de guerre pour avoir parlé à Fouquet; quelques-uns furent pendus, d'autres envoyés aux galères. On ne veut à aucun prix qu'il ait communication avec le dehors : ses fenêtres sont garnies de claies, de sorte qu'il ne voit plus que le ciel; il donne une pistole pour un couvent, on la garde; le médecin Pecquet formule un emplâtre, on en donne une copie au prisonnier, et on brûle l'original après le lui avoir montré. Le roi désire qu'il ne se confesse qu'aux quatre bonnes fêtes de l'année. Un jésuite se présente à la porte de la prison; on lui en interdit l'entrée.

Des craintes et des soupçons s'étaient élevés dans l'esprit des amis de Fouquet. « Notre cher ami est par les chemins, disait Mme de Sévigné en janvier 1665. Le bruit a couru qu'il était bien malade; tout le monde disait : Quoi! déjà? »

Cependant, la catastrophe qu'on redoutait n'eut pas lieu, et même la vie du prisonnier fut protégée miraculeusement lorsque, en juin 1665, la foudre tomba en plein midi sur le donjon de Pignerol, mit le feu aux poudrières, et fit sauter une partie de la prison avec bien des victimes, écrasées sous les ruines. Fouquet, presque lui seul sain et sauf, conservé dans la niche d'une fenêtre, fournit à ses amis l'occasion de répéter que souvent ceux qui paraissent criminels devant les hommes ne le sont pas devant Dieu. A la suite de cet accident, il fut transféré au fort de Pérouse, d'où il revint à Pignerol. Guy Patin dit, au mois de septembre 1670 : « Il est certain que le roi d'Angleterre a écrit au roi en faveur de M. Fouquet; mais il n'y a pas d'apparence que M. Colbert consente à cette liberté, contre laquelle il a fait tant de machines. » Ailleurs, il dit que les jésuites, à qui Fouquet, leur *grand patron* du temps de ses richesses, avait donné tant de marques de munificence (plus de 600,000 fr.), s'employèrent aussi, mais en vain, par reconnaissance à secourir leur bienfaiteur.

Quant au prisonnier, renonçant au bout de deux ans à lutter de ruse avec Saint-Mars, il se contenta, suivant le rédacteur du *Procès de Fouquet*, d'exercer ses beaux talents à la contemplation des choses spirituelles, et composa de mémoire plusieurs traités de morale dignes de l'approbation de tout le monde, pour imiter le ver à soie dans sa coque, dont il avait fait son emblème avec cette devise : *Inclusum labor illustrat*.

A la fin de 1672 quelques adoucissements furent apportés à sa captivité. On lui remit une lettre de sa femme, avec permission d'y répondre en présence de Saint-Mars; depuis, d'autres lettres de Mme Fouquet lui parvinrent encore par l'entremise de Louvois. Il obtint successivement d'écrire au roi et à Louvois; d'être instruit des succès du roi dans ses guerres, de recevoir par écrit des consultations de son médecin Pecquet et de plusieurs praticiens de Paris; de prendre l'air de deux jours l'un pendant deux heures chaque jour, sous la menace de retourner dans sa chambre pour toujours s'il essayait de lier des intelligences avec quelqu'un; de communiquer avec le comte de Lauzun (*voy.* ce nom), prisonnier d'État comme lui à Pignerol; de lire le *Mercure galant*, d'adresser des mémoires cachetés au roi, de jouer et converser avec les officiers de Saint-Mars à tous les jeux honnêtes qu'il pouvait désirer, de se promener dans l'étendue de la citadelle accompagné de quelques soldats; de dîner avec Mme de Saint-Mars, quand même il y aurait des étrangers, de passer des matinées et des après-dîners enfermé dans son appartement, en compagnie des officiers de la garnison du château; enfin, au mois de mai 1679, il put embrasser sa femme et ses enfants. Sa femme s'établit même à Pignerol, et enfin on devait permettre à sa fille d'aller habiter au donjon une chambre au-dessus de la sienne, lorsqu'on apprit la mort d[e] Fouquet.

On fixe en général la date de cet événement [à] 1680. Gourville dit, dans ses *Mémoires*, que Fouquet sortit de prison quelque temps avant s[a] mort. « La comtesse de Vaux, sa belle-fille, di[t] Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*, m'avai[t] déjà confirmé ce fait; cependant on croit le con[-] traire dans sa famille. Ainsi on ne sait pas o[ù] est mort cet infortuné, dont les moindres action[s] avaient tant d'éclat quand il était puissant. »

La correspondance de Louvois avec Saint[-] Mars fait mention cependant de la mort de Fo[u-] quet, que lui aurait annoncée une lettre de c[et] officier, écrite le 23 mars 1680. Ses amis croyaie[nt] alors qu'il allait obtenir sa grâce. « Vous save[z] je crois, écrit Bussy, la mort d'apoplexie d[e] M. Fouquet dans le temps qu'on lui avait per[-] mis d'aller aux eaux de Bourbon? Cette permi[s-] sion est venue trop tard : la mauvaise fortun[e] a avancé ses jours. » Cette lettre singulière es[t] datée de Paris le 25 mars 1680, deux jours se[u-] lement après la mort de Fouquet à Pignero[l]. Le 3 avril, Mme de Sévigné apprend ainsi cet[te] nouvelle à sa fille, Mme de Grignan : « Ma chèr[e] enfant, le pauvre Fouquet est mort, j'en suis tou[-] chée : je n'ai jamais vu perdre tant d'amis; ce[la] donne de la tristesse.... Mlle de Scudéry e[st] très-affligée de la mort de M. Fouquet. Enf[in] voilà cette vie qui a tant donné de peine à co[n-] server. Il y auroit beaucoup à dire là-dessus; [sa] maladie a été des convulsions sans pouvoir v[o-] mir. » Le surlendemain, elle écrit encore à [sa] fille : « Si j'étois du conseil de la famille [de] M. Fouquet, je me garderois bien de faire voi[a-] ger son pauvre corps, comme on dit qu'ils vo[nt] faire : je le ferois enterrer là; il seroit à Pign[e-] rol, et, après dix-neuf ans, ce ne seroit pas [de] cette manière que je voudrois le faire voïager. » Puis elle écrit encore à M. de Guitaud : « Si [la] famille de ce pauvre homme me croyoit, elle [ne] le feroit point sortir de prison à demi; puisq[ue] son âme est allée de Pignerol dans le ciel, j[e] laisserois son corps après dix-neuf ans : il iro[it] de là tout aussi aisément dans la vallée de Jos[a-] phat que d'une sépulture au milieu de ses p[è-] res; et comme la Providence l'a conduit d'u[ne] manière extraordinaire, son tombeau le sero[it] aussi. » Cependant, le 9 avril, Louvois écrivit [à] Saint-Mars : « Le roi me commande de vo[us] faire savoir que sa majesté trouve bon que vo[us] fassiez remettre aux gens de Mme Fouquet [le] corps de feu son mari, pour le faire transport[er] où bon lui semblera. » Ce n'est pourtant qu'u[n] an plus tard que le corps, transporté à Paris, f[ut] inhumé, dit-on, le 28 mars 1681, en l'église d[u] couvent des Filles de la Visitation Sainte-Mari[e;] mais aucun acte, aucune inscription ne le con[s-] tate, et son cercueil n'a pas été retrouvé da[ns] des fouilles pratiquées à cette église vers 184[.] Faut-il supposer qu'on craignait de déplaire a[u]

ɔi en faisant le moindre bruit autour de cette ɔmbe, et en écrivant seulement, même sur un ɔmbeau, le nom de ce malheureux à qui le roi 'avait pas pardonné; ou bien, comme l'imagine [. le bibliophile Jacob, la famille, craignant une ıbstitution de cadavre, aurait-elle reculé devant ɜs hommages rendus à un mort étranger?

M. Paroletti, qui, au commencement du dix-ɜuvième siècle, a fait des recherches spé-ales à Pignerol, n'y a trouvé aucun acte con-rnant la mort de Fouquet. D'après ses re-erches, il suppose que la mort de Fouquet a ı avoir lieu à la citadelle de Pignerol, vers le ilieu du mois de mars 1680; que son corps a ś probablement déposé dans les caveaux de glise Sainte-Claire, jusqu'à ce qu'il fût trans-rté à Paris; mais il n'apporte aucune preuve, pense que la dispersion des papiers de ce ıvent est la cause du manque d'indications écises. Comment expliquer cependant l'igno-ıce de la famille? C'est néanmoins aller trop n, nous le craignons, que d'inférer de ces diffi-tés, comme le fait M. Paul Lacroix, que ɔmme au masque de fer n'est autre que Fou-ɜt, parce que le roi voulait se débarrasser des ɔortunités de sa famille et ne pas le rendre à liberté; parce que sa mort n'est pas claire-ɜnt constatée et que c'est à partir de cette épo-ɜ qu'on voit poindre le prisonnier masqué; ·ce que c'est le même geôlier, les mêmes pré-ıtions, la même vengeance, etc. Mais d'abord uquet aurait encore vécu dans ce cas vingt-is ans; il aurait eu à la mort du prétendu rchialy quatre-vingt-huit ans. C'est beaucoup ır un homme qui aurait tant souffert! D'ail-rs, les amis de Fouquet ne nous semblent pas ıter précisément de sa mort: les détails seuls leur en sont pas bien connus.

Dans sa prison, Fouquet apprenait le latin et pharmacie à ses domestiques; il composait ; vers pieux à l'aide du *Dictionnaire des mes;* il imaginait des onguents et des remè- pour différents maux. Louvois ayant eu mal ı yeux, en 1678, ne craignit pas de lui faire nander par Saint-Mars de l'*eau de casse-lu-te* et un mémoire sur la manière dont elle se t. Le 8 avril 1680, le même Louvois écrit à nt-Mars: « Vous avez eu tort de souffrir M. de Vaux ait emporté les papiers et les s de M. son père, et vous deviez faire en-ner cela dans son appartement. » Le *Recueil s Défenses de M. Fouquet* fut imprimé en llande par les Elzevier, 1665-1667, 15 vo-ıes in-12, malgré les négociations mena-tes de Colbert avec les États-Généraux. Il ıtient tout le procès de Fouquet. Les défenses ent sans doute écrites ou corrigées par lui. Pé-on et Levayer de Boutigny y coopérèrent. Une onde édition, en 16 volumes, porte ce titre : *ıvres de M. Fouquet*, 1696. On attribue à ıquet les *Conseils de la Sagesse, ou recueil maximes de Salomon*, publié par le père Boutauld (*voy.* ce nom), à Paris, en 1677. Ce ne fut qu'en juin 1683 que le père Boutauld put obtenir la permission d'imprimer la *Suite des Conseils de la Sagesse.* En 1682, le comte de Vaux publia une nouvelle édition des *Conseils de la Sagesse,* avec cette mention : *Revue et augmentée par l'auteur.* On peut encore attribuer à Fouquet : *Méthode pour converser avec Dieu*, 1684, in-16, sorte d'extrait des *Conseils de la Sagesse*, qui fut supprimé malgré l'approbation de la Compagnie de Jésus; et *Le Théologien dans les conversations avec les sages et les grands du monde,* 1683, in-4°, que le père Boutaud recueillit dans ses papiers et dédia au roi. Le père d'Avrigny nie, il est vrai, que Fouquet ait composé cet ouvrage, qu'il revendique, comme les précédents, pour le père Boutauld. « Mais il suffira, dit M. Paul Lacroix, de comparer entre eux les différents livres publiés par le père Boutauld depuis 1680, pour s'assurer qu'ils partent tous de la même main, et qu'ils ont été écrits sous la même inspiration : on y retrouve à chaque page Fouquet et le prisonnier de Pignerol. » Bien des passages en effet rappellent une certaine grandeur et une chute profonde. Les *Conseils de la Sagesse*, contrefaits en Hollande avec les caractères d'Elzevier, à La Haye, ont eu depuis quatre ou cinq éditions.

Fouquet avait été marié deux fois; sa première femme s'appelait Marie Fourché, dame de Quéhillac, riche héritière de Bretagne; la seconde se nommait Marie-Madeleine de Castille-Villemareuil, fille unique de François de Castille, maître des requêtes, puis président aux requêtes du Palais, née en 1633, morte en 1716. Choisy l'accuse de fierté et d'insolence; mais il dit qu'elle changea beaucoup après la chute de son mari. Depuis la condamnation de Fouquet, elle assiégea le roi de placets et de sollicitations pour obtenir que la prison du surintendant fût changée en exil (1). Il n'eut du premier lit que *Marie* FOUQUET, mariée, en 1657, à Armand de Béthune, duc de Charost, pair de France, gouverneur de Calais et pays reconquis, lieutenant général en Picardie et au pays de Hainault, chevalier des Ordres du Roi. Du second lit il laissa *Louis-Nicolas* FOUQUET, comte de Vaux, vicomte de Melun, qui épousa Jeanne Guyon, et mourut en 1705; *Charles-Armand*, prêtre de l'Oratoire; *Louis*, marquis de Belle-Isle; et *Marie-Magdeleine*, qui épousa Emmanuel de Crussol d'Usez, marquis de Montsalez.

(1) On trouve un de ces placets présenté au roi le jour de sa fête dans le 1er volume des *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille;* une harangue de Mme Fouquet au roi parut dans un petit livre intitulé: *Formulaire des inscriptions et soubscriptions des lettres dont le roi de France est traité par tous les potentats de l'Europe et dont il les traite réciproquement.* Les exemplaires de ce petit in-16 eurent beaucoup de peine à s'introduire en France, dit le bibliophile Jacob, quoique le sujet adulateur de l'ouvrage eût été imaginé sans doute pour servir de recommandation à la harangue.

Le surintendant avait cinq frères et six sœurs. L'aîné, *François*, mourut archevêque de Narbonne, en 1673 ; le second, *Basile*, abbé de Barbeaux, de Rigny, fut chancelier des Ordres du Roi ; le troisième, *Yves*, mourut jeune, conseiller au parlement de Paris, sans avoir été marié; les deux derniers furent *Louis*, évêque et comte d'Agde, et *Gilles*, premier écuyer de la grande écurie, mort en 1694, marié à Anne d'Aumont, fille du marquis d'Aumont, gouverneur de Touraine. Ses sœurs avaient toutes été religieuses, cinq de l'ordre de Sainte-Marie, et une abbesse du Parc aux Dames. L. LOUVET.

Abbé de Choisy, *Mémoires pour servir à l'histoire du règne de Louis XIV*. — D'Auvigny, *Les Vies des hommes illustres de la France*, t. V. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Mme de Sévigné, *Lettres*. — Guy Patin, *Lettres*. — Mme de Motteville, *Mémoires pour servir à l'histoire de la reine Anne d'Autriche*. — Mlle de Montpensier, *Mémoires*. — Marquis de Montglat, *Mémoires*. — Gourville, *Mémoires*. — Mme de La Fayette, *Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*. — Paul L. Jacob, bibliophile, *Hist. de l'homme au masque de fer*. — Delort, *Hist. de la détention des philosophes*. — Modeste Paroletti, *Sur la mort du surintendant Foucquet ; notices recueillies à Pignerol*. — Dufey (de l'Yonne), notice dans le *Dict. de la Conversation*. — Sainte-Beuve, le surintendant Fouquet, dans les *Causeries du lundi*. — P. Clément, article Fouquet, dans l'*Histoire de Colbert*. — Walckenaër, *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*.

* **FOUQUET** ou **FOUCQUET** (*Louis*), prélat français, frère du surintendant, mort en 1703, évêque et comte d'Agde, maître de l'Oratoire du roi, joua un certain rôle dans les troubles de la Fronde. On lui attribue l'invention du signe de ralliement du papier, qui fut alors opposé à celui de la paille. Il devint un moment le médiateur de la paix entre] la cour et les princes. Le cardinal de Retz prétend, dans ses *Mémoires*, que l'abbé Fouquet proposa à la reine de le faire assassiner. Il chercha toujours à perdre le coadjuteur à la cour, et se montra en tout temps le promoteur et l'exécuteur le plus ardent des résolutions prises contre ce chef de la Fronde. Attaché à Mazarin, l'abbé Fouquet servit d'intermédiaire entre son frère et le ministre exilé. Les deux frères ne restèrent pas toujours d'accord, si l'on en croit Choisy, qui raconte une querelle qu'ils auraient eue dans l'anti-chambre du cardinal Mazarin, deux mois avant sa mort. L'abbé aurait reproché au surintendant des dépenses excessives; le surintendant se serait moqué des dépenses inutiles de l'abbé pour faire l'agréable à Mme de Châtillon. En tous cas, les deux frères ne restèrent sans doute pas ennemis. Après la disgrâce du surintendant, l'abbé Fouquet reçut l'ordre de se retirer dans ses abbayes. Vers la fin de sa vie, âgé et infirme, il dut confier la direction de son diocèse à son neveu, l'abbé Charles-Armand Fouquet, qui la garda jusqu'à la mort de son oncle. L. LOUVET.

Mlle de Montpensier, *Mémoires*. — Cardinal de Retz, *Mémoires*. — Guy Joly, *Mémoires*. — Marquis de Montglat, *Mémoires*. — Gourville, *Mémoires*. — Choisy, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*.

* **FOUQUET** ou **FOUCQUET** (*Charles-A mand*), abbé, fils du surintendant Fouquet, le 9 août 1657, mort à Paris, le 18 septemb 1734, entra dans la congrégation de l'Oratoi vers 1680. En 1701 il alla à Agde, pour gouve ner le diocèse de son oncle, et l'administra pe dant dix-huit mois. Il fut ensuite supérieur du s minaire de Saint-Magloire à Paris de 1699 à 170 En 1711 il devint assistant du général de l'Or toire jusqu'en 1717. « C'étoit, dit Moréri, homme d'une grande sagesse, très-instruit d matières ecclésiastiques et non moins resp table par ses vertus que digne de louanges p son esprit, sa rare prudence et ses talents. » I particulièrement avec Arnauld et Nicole, il un des légataires universels de ce dernier. L abbés Bignon, Boileau, Couet et Duguet fure aussi ses amis. Le cardinal de Noailles lui a corda également sa confiance. L. LOUVET.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

* **FOUQUET** ou **FOUCQUET** (*Louis*), ma quis DE BELLE-ISLE, baron de VILLARS, seigne DE POMAI, fils du surintendant, et frère du p cédent, né en 1660, mort à Paris, le 26 a 1738, fut d'abord chevalier de Saint-Jean de rusalem ; mais n'étant point profès, il quitta croix, et épousa Catherine-Agnès de Lévis. Il s tait présenté à tout, au dire de Saint-Simon; m le roi n'avait voulu de lui pour rien. Il eut son mariage : le maréchal de Belle-Isle, qui su *Louis-Charles-Armand*, chevalier de Belle-Isl *Marie-Anne-Madeleine*, morte en 1743, mar à Marc-Antoine Valon, baron de Montmorin; *Marie-Madeleine*, morte en 1749, veuve Louis, marquis de la Vieuville. L. LOUVET.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FOUQUET (*Charles-Louis-Auguste* DE comte, puis duc DE BELLE-ISLE, maréchal France et ministre, né à Villefranche de Rou gue, le 22 septembre 1684, mort à Paris, 26 janvier 1761. Petit-fils du surintendant finances, il entra à seize ans dans les mo quetaires, fut nommé capitaine dans le ré ment de royal-cavalerie en 1702, et fit cette qualité les campagnes d'Allemagne et Rhin, dans lesquelles sa bouillante valeur fit recevoir plusieurs blessures. Il assista a deux batailles d'Hochstett, à celle de Donawe à la prise d'Augsbourg; il passa ensuite à l' mée d'Italie en qualité de mestre de camp d' régiment de dragons qui portait son nom, distingua sous Vendôme, revint ensuite aux mées du Rhin et de Flandre, et défendit Li avec Boufflers. Il fut un des otages livrés ap la reddition de la place. Nommé brigadier dragons, il fit encore les campagnes d'Allemag et du Rhin, sous les maréchaux d'Harcourt Berwick; servit dans la guerre de 1719, con l'Espagne, en qualité de maréchal de cam grade qu'il avait obtenu en 1718, comman en 1727 le camp de la Moselle, fortifia Me et fut créé lieutenant général en 1734. Il s

it sous Berwick à l'armée du Rhin, et obtint ientôt le gouvernement des Trois-Évêchés. près la mort de Charles VI, empereur d'Alle-ıagne, il fut envoyé près des princes en qua-té d'ambassadeur extraordinaire et plénipo-ntiaire, et ne contribua pas peu à faire élire npereur l'électeur de Bavière; il assista à son ouronnement, et déploya une magnificence qui :lipsait même celle de la plupart des électeurs. n l'a accusé avec raison d'avoir poussé le roi cette guerre de Sept Ans, qui ne rapporta rien la France; mais Belle-Isle y gagna des grades des décorations. Créé maréchal de France en 41, quelques jours avant son départ pour ancfort, et duc de Gisors l'année suivante, il çut de l'empereur d'Allemagne le titre de ince de l'Empire, et du roi d'Espagne la déco-ion de la Toison d'Or. Il commanda l'armée Bohême, et remporta de brillants avantages; is le roi de Prusse, en traitant avec la reine Hongrie, affaiblit les forces de l'empereur, et rmée française fut enfermée dans Prague. uquet, ayant reçu l'ordre de quitter Prague et sauver l'armée, montra une habileté peu or-laire dans la retraite qu'il fit à travers un pays stile et par un froid excessif; les ennemis purent pas entamer un seul de ses régiments. rès avoir commandé l'armée du Rhin sous le , conjointement avec Noailles, Coigny et illebois, il fut envoyé à Munich pour convenir ec les rois alliés du plan de la prochaine cam-gne. Arrêté à son retour, sur le territoire de novre, sous prétexte qu'il n'avait pas de sse-ports, il fut conduit en Angleterre, et y sta détenu pendant six mois. Rendu à la liberté mois d'août 1745, il alla prendre le comman-ment de l'armée de Piémont sous l'infant don ilippe, força les ennemis à repasser le Var, battit à Vintimille et à Montauban, et leur fit is de dix mille prisonniers. La paix se conclut octobre 1748. De retour en France, le maré-al de Belle-Isle fut créé pair par le roi, et cadémie l'admit dans son sein, sans doute ur ses proclamations et discours aux armées; r un opuscule qu'on lui a attribué n'est pas ème de lui. Le 16 mai 1756, il fut nommé mi-tre d'État, et secrétaire d'État au département la guerre en mars 1758. Il opéra des réformes ns son département, mais s'attacha beaucoup x petites choses et accueillit trop légèrement elquefois des projets inexécutables. « J'ai fait s fautes, disait-il, mais je n'ai jamais eu l'or-eil ridicule de ne pas en convenir. » On lui ussi reproché d'avoir trop aimé les femmes; était d'une grande sobriété. Le duc de Belle-e prit une grande part aux affaires politiques de urope dans la première partie du dix-huitième cle, et s'il n'agit pas toujours dans les véritables érêts de la France, il ne faut accuser que son cernement et non son cœur; il avait le culte l'honneur et l'amour de son pays. Il déploya e habileté consommée dans ses négociations : Frédéric, après le couronnement de l'empereur, l'appelait « le législateur de l'Allemagne ». Il mourut après une longue maladie; il était dans la soixante-dix-septième année de son âge. Le père Neuville prononça son oraison funèbre.

H. C.

Voltaire, *Siècle de Louis XV*. — Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVII, XXVIII, XXIX. — De Courcelles, *Dictionn. des Généraux français*. — Soulavie, *Mémoires de Richelieu*. — *Mercure historique* (août 1762).

FOUQUET (*Louis-Marie* DE), comte de BELLE-ISLE, duc DE GISORS, fils unique du précédent, né à Paris, le 27 mars 1732, mort en 1758. Il commanda, encore tout jeune, un régiment que lui fit donner son père, obtint le gouvernement des Trois-Évêchés et la lieutenance générale des duchés de Bar et de Lorraine, dont son père se démit en sa faveur. Il montra en Allemagne et sur le Rhin une brillante valeur. Il donnait les plus belles espérances, lorsque, dans une charge imprudente qu'il fit à Crevelt, à la tête d'un régiment de cavalerie, il reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. Sa mort excita des regrets universels : il n'avait pas vingt-six ans. H. C.

De Courcelles, *Dictionn. des Généraux français*.

FOUQUET (*Charles-Louis-Armand* DE), chevalier, puis comte de BELLE-ISLE, frère du maréchal de France, né à Agde, le 19 septembre 1693, mort le 19 juillet 1747. Il entra dans les mousquetaires en 1707, fut fait capitaine dans le régiment de dragons de son frère, servit en Flandre et sur les bords du Rhin comme colonel, et se trouva dans Lille avec Boufflers. Mestre de camp d'un régiment de dragons, il fit la campagne de Flandre, et son régiment fut réformé bientôt après. Il reprit du service en 1733, comme volontaire à l'armée du Rhin, se trouva au siége de Kehl, fut fait brigadier en 1734 et maréchal de camp en 1738. Il s'était distingué par une action d'éclat à Trarbach sous Berwick. Ayant accompagné son frère à Francfort, il fut chargé d'annoncer au roi la nouvelle du succès de la négociation, et il reçut le grade de lieutenant général le 27 février 1742. Il fut employé en Bohême en cette qualité, se distingua à Suffelsheim, et soumit la partie de l'Autriche comprise entre le Danube et le lac de Constance. Arrêté et conduit en Angleterre avec son frère, il servit sous lui à son retour dans le Piémont, le seconda vaillamment durant la première campagne, et fut tué d'un coup de feu, à la tête des troupes qu'il conduisait, en voulant forcer les retranchements du col de l'Assiette qui couvraient Exiles et Fenestrelles.

H*** C***.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Botta, *Storia d'Italia*, l. XLV. — Lacretelle, l. VIII.

FOUQUET (*Henri*), médecin français, né à Montpellier, en 1727, mort dans la même ville, le 10 octobre 1806. Il fit son éducation chez les jésuites, et dès lors il montra un penchant décidé pour

l'étude de la médecine; mais son père le fit entrer dans le commerce. Cette carrière lui déplut; il la quitta promptement, s'attacha, comme secrétaire intime, à un homme qui occupait une place élevée dans la diplomatie, et le suivit à Paris. Il devint ensuite secrétaire général de l'intendance du Roussillon, et revint enfin dans sa ville natale. Quoique âgé de trente-deux ans, il résolut de commencer ses études de la médecine; il y porta la sagacité d'un esprit déjà formé, dans la capitale, par la fréquentation assidue des cours au Jardin du Roi et des bibliothèques publiques. Il fut reçu bachelier en 1759, et soutint à cette occasion une thèse, *De Fibræ Natura, viribus et morbis in corpore animali;* Montpellier, 1759, in-4°. Après avoir exercé la médecine avec succès à Marseille pendant quelques années, il se fixa, en 1766, à Montpellier, et dès l'année suivante il publia son *Essai sur le pouls, considéré par rapport aux affections des principaux organes;* Montpellier, 1768, in-8°. Peu de temps après, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de la citadelle. Partageant son temps entre la pratique et l'étude, il se fit connaître dans le monde savant par d'importants ouvrages. Il avait déjà fourni à l'*Encyclopédie* les articles *Sensibilité* et *Vésicatoire,* qui, suivant Desgenettes, « lui avaient fait beaucoup d'honneur, » mais que Fouquet lui-même jugea plus tard avec une extrême sévérité. Il publia en 1780 une traduction des *Mémoires de Lind sur les fièvres et la contagion*, et une autre de l'ouvrage de Dimsdale, *sur l'inoculation de la petite vérole;* il ajouta à celle-ci un mémoire qui, sous le titre de *Traitement de la Petite Vérole des Enfants* (Amsterdam, 1772, in-12), contribua beaucoup à répandre la pratique de ce préservatif. Il remplaça en 1782, à l'école de médecine, Imbert et Barthez, retenus à Paris par d'autres fonctions, et pendant trois ans il enseigna la physiologie ; il remplit ensuite avec succès la chaire vacante par la mort de Sabatier.

Lorsque les écoles de médecine furent réorganisées, il professa dans celle de Montpellier la médecine clinique, et le mode d'enseignement qu'il adopta fut aussitôt suivi dans les universités étrangères. Peu après, il rendit compte de cette méthode dans son *Discours sur la Clinique,* Montpellier, 1803, in-4°; et il y joignit, à l'exemple de Sydenham, le *Tableau des Observations recueillies dans ses leçons.* Fouquet était médecin des salles militaires à l'hospice civil de Montpellier, et on le regardait comme l'oracle de l'école de cette ville. « Il réunissait, dit Desgenettes, tout ce qui peut donner l'idée d'un philosophe et d'un médecin. Aux dons de l'esprit, dont la nature l'avait comblé, elle avait ajouté une taille élevée et imposante, une figure décente, noble, calme. Son urbanité vraiment attique tenait à des mœurs douces... La littérature grecque ne lui était point étrangère, et il faisait ses délices de la lecture de Lucrèce, d'Horace, de Virgi[...] Parmi les médecins qu'il prisait le plus éta[...] Hippocrate, et loin après lui Galien et Ar[...] parmi les anciens; Baillou, Sydenham et Ba[...] parmi les modernes. Il ne cachait point à [...] amis l'admiration que les éclairs de Van Helr[...] lui avaient parfois arrachées. » Outre les ouvr[...] déjà cités, on a de Fouquet : *De Corpore crib[...] Hippocratis, seu de textu mucoso Borde[...]* ibid., 1774, in-4°; — *Prælectiones me[...] decem in Ludovicæo Monspeliensi;* ibid., 1[...] in-12; — *De nonnullis morbis convuls[...] œsophagii;* ibid., 1778, in-4°; — *Dissert[...] medica de diabeta;* ibid., 1783, in-8°; — [...] *servations sur la constitution des six [...] miers mois de l'an* V; 1798, in-4°.

Dumas, *Éloge de Fouquet;* Montpellier, 1807. — [...]mès, *Éloge de Fouquet;* ibid., 1808. — Desgenettes[...] ticle FOUQUET, dans la *Biographie médicale.*

FOUQUET (*Jean-François*), missionn[...] français, vivait en 1729. Il entra dans la So[...] de Jésus, et fut choisi pour aller faire de la [...]pagande catholique dans l'Asie centrale. Il [...]prit rapidement la langue chinoise et les dive[...] idiomes du pays. Il s'instruisit alors dan[...] théogonie du céleste empire, et fut frappé [...] reconnaître de grandes ressemblances non-[...]lement avec le dogme chrétien, mais en[...] avec les prophéties contenues dans les Écrit[...] Saintes. Selon lui, le *Chou-King* (livre s[...] de Confucius) n'est qu'une paraphrase d[...] Genèse, et les glorifications adressées à V[...] Wang et à Tcheou-Koung, dans le *Chi-Kin[...]* sont que des hymnes en l'honneur du Me[...] On comprend combien cette interprétation c[...]ciencieuse ou habile dut aider au prosélyti[...] parmi les Chinois, qui se trouvaient ainsi n'a[...] à changer que les noms de leurs dieux pour[...] venir les aînés des chrétiens dans la religion[...]vélée. D'austères théologiens s'élevèrent co[...] les rapprochements du P. Fouquet, et blâmè[...] ses moyens de conversion. Néanmoins, de re[...] à Rome, en 1720, le pape Clément XI lui con[...] le titre d'évêque d'Eleuthéropolis. Il ne pa[...] pas que Fouquet soit retourné en Chine. L[...] que Fourmont composa sa grammaire chino[...] l'Académie des Inscriptions lui conseilla d[...] soumettre au P. Fouquet, comme seul cap[...] d'apprécier ce travail. On a de lui : *Tab[...] chronologica historiæ Sinicæ*, 1729, en t[...] feuilles, dans lesquelles le nom des monarq[...] chinois et la relation des principaux événeme[...] de leur règne se trouvent retracés. L'aute[...] donne une série complète des *Nianhao*, [...] noms d'années. Matth. Seutter a publié [...] réimpression de cette feuille, Augsbourg, 17[...] in-fol., avec table chronologique en 2 feui[...] in-fol.; — une *Lettre* adressée au duc de [...] Force, et insérée dans les *Lettres édifian[...]* t. V. Cette missive donne des détails curi[...] sur l'armée chinoise et sur les bonzes.

A. DE L.

Abel de Rémusat, *Mélanges.*

FOUQUIER (*Pierre-Éloy*), médecin français, né à Maissemy (Picardie), le 25 juillet 1776, mort à Paris, en 1850. Il étudia la médecine à Paris, où il vint en 1794; au bout de quelques mois, il était placé en qualité de chirurgien de troisième classe à l'École de Mars; mais bientôt il revint continuer ses études comme élève de l'École de Santé, où il remporta un premier prix. Sa thèse inaugurale fut une sorte de paradoxe, qui eut cependant quelque succès : elle avait pour sujet les *Avantages d'une constitution débile* (1802, in-8°). En 1807 il fut nommé médecin suppléant à l'hôpital de La Charité, et en 1811 il ouvrit un cours de pathologie, auquel il joignit bientôt des leçons cliniques. Ses succès comme professeur et comme praticien le firent nommer, en 1820, professeur à la Faculté de Médecine. Il n'avait encore publié que divers mémoires de thérapeutique, de matière médicale et d'anatomie pathologique. A l'époque du blocus continental, il avait été chargé, par le doyen de la Faculté de Paris, de déterminer les vertus relatives des substances fébrifuges, afin de suppléer, autant que possible, au quinquina. Il fut désigné aussi par la Faculté pour aller, avec d'autres jeunes médecins, porter des secours aux habitants des départements de l'est, qui à la fin de l'année 1812 étaient atteints du typhus contagieux, sévissant dans cette partie de la France. Son dévouement dans cette occasion lui valut la décoration de la Légion d'Honneur. A son retour, le typhus avait pénétré dans Paris; Fouquier se chargea d'une salle de l'hôpital de La Charité consacrée exclusivement à cette maladie. A la mort de Corvisart, il fut titulaire de l'enseignement de la clinique interne, qu'il faisait déjà depuis quelque temps. Lors de la nouvelle organisation de la Faculté, qui eut lieu en 1823, il se retrouva professeur de clinique. Il fut aussi un des membres de l'Académie de Médecine dès la formation de ce corps. Charles X et Louis-Philippe le mirent au nombre de leurs médecins consultants. Lorsque la duchesse de Berry eut été incarcérée à Blaye, il reçut la mission d'aller constater sa grossesse, et s'acquitta d'une manière satisfaisante de cette mission délicate. A la mort de Marc, Louis-Philippe le nomma son premier médecin, et peu de temps après il fut promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur. Fouquier est auteur des écrits suivants : *Traduction des Éléments de Médecine de Brown ;* 1805, in-8°; — *Considérations générales sur le mode d'administration des médicaments, et observations sur l'usage interne de l'acétate de plomb ;* publiées par F.-S. Ratier; 1820, in-8°; — *Traité de Médecine de Celse*, trad. en latin et en français, avec F.-S. Ratier; 1823, in-8°. Il a publié aussi les *Mémoires* suivants dans le *Bulletin de la Faculté de Médecine*, depuis 1814 : *Sur les bons effets de la noix vomique et de la strychnine dans la paralysie;* — *Sur la vertu de l'acétate de plomb pour arrêter les sueurs des phthisiques;* — *De l'action de la jusquiame, du laurier-cerise, de la laitue vireuse et de plusieurs autres substances narcotiques;* — *Sur la vertu comparative des divers succédanées de quinquina;* — avec M. Frédéric Bourdon, *Mémoire sur les affections chroniques de l'estomac et des autres viscères de l'abdomen.* Fouquier était aussi l'un des rédacteurs du *Journal de Médecine.* GUYOT DE FÈRE.

Sarrut, *Biog. des Hommes du Jour,* t. III, 2e partie. — Sachaille, *Les Médecins de Paris.* — Rabbe, etc., *Biog. port. des Contemporains.*

FOUQUIER-TINVILLE (*Antoine-Quentin*), fameux accusateur public, né à Hérouel (Artois), en 1747, guillotiné à Paris, le 8 mai 1795. Il était fils d'un cultivateur, fit ses études à Saint-Quentin, vint à Paris faire son droit, et y acheta une charge de procureur au Châtelet; malgré beaucoup d'activité, d'intelligence et une grande facilité d'élocution, il ne réussit pas, à cause de son inconduite, et il fut forcé de vendre sa charge, sans pouvoir acquitter ses dettes. Réduit aux expédients pour vivre, il adressa, en 1781, à Louis XVI, des vers médiocres, que l'abbé Delille a recueillis dans les notes de son poëme de *La Pitié.* Il dut à cette flatterie un modeste emploi de commis dans les bureaux de la police. Lors de la révolution, il se rangea violemment du côté des plus hardis démocrates, se fit remarquer dans la journée du 14 juillet, et devint bientôt commissaire de son district (Saint-Merry). La veille du 10 août, il passa la nuit à la commune, et se mêla le lendemain aux plus exaltés révolutionnaires. Robespierre et Danton le firent nommer, le 10 mars 1793, juré au tribunal révolutionnaire (c'est la date de l'institution de ce tribunal); son instruction, son air de froideur, un certain esprit de saillie le firent élire directeur du jury, puis accusateur public. Cette place parut suffire à son ambition. Il se regardait comme ministre de la justice politique; le comité de salut public devint son souverain, les jurés et le bourreau furent ses commis, de degrés différents. Il n'interrogeait que pour la forme, et ses recherches avaient pour objet non de s'éclairer sur la culpabilité de l'accusé, mais de remplir une formalité judiciaire en taillant de la besogne au bourreau. Le soir, vers dix heures, il allait rendre compte au comité de salut public de ce qui avait été fait à l'audience du jour; c'était à Robespierre, à Billaud-Varennes ou à Collot d'Herbois qu'il s'adressait. Il exposait ses conjectures, ses découvertes, et revenait avec des ordres nouveaux ou définitifs qu'il faisait exécuter le lendemain. Les jurés l'attendaient; il donnait le mot d'ordre à la section en activité; c'était de frapper ou d'acquitter. Il était logé au Palais de Justice, et ne sortait guère que pour aller le jour au tribunal et la nuit au comité.

Ce fut devant lui (24 avril 1793) que parut

Marat, mis en accusation par l'Assemblée nationale. Il contribua à l'acquittement; mais il méprisait l'accusé, dans lequel il ne voyait qu'une « bête féroce ». Il dénonça à la Convention Montané, juge à son tribunal, comme coupable d'indulgence. « Montané a laissé voir, disait-il, des sentiments girondins dans le procès de Charlotte Corday. » Ce fut lui qui plus tard accusa et fit condamner à mort Hébert et toute la commune de Paris; ce fut lui qui requit la mort contre Danton et ses amis; cependant, par instants, dans cette dernière affaire, il parut fort embarrassé, et prit les avis de Saint Just. Lorsque, le 22 prairial an II, on réorganisa le tribunal révolutionnaire, Fouquier-Tinville fut maintenu dans ses fonctions, ainsi que Dumas, Coffinhal, Herman, etc. Le 9 thermidor il resta chez lui. Le 10 il eut à constater l'identité de Robespierre, celle de la plupart de ses chefs, de ses collègues, mis hors la loi et traînés à la barre. Aux observations de quelques jurés qui s'interrogeaient sur ce qu'ils avaient à faire, il répondit: « Tout cela ne nous regarde pas, nous autres hommes de justice : c'est de la politique, la justice doit avoir son cours. »

Le 12 thermidor, Barrère, dans un rapport sur a nécessité de continuer les pouvoirs du comité de salut public, proposa de maintenir Fouquier-Tinville dans ses sanglantes fonctions; mais des murmures universels éclatèrent aussitôt: Fréron, qui avait lui-même une odieuse célébrité, s'écria : « On demande que Fouquier-Tinville aille cuver dans les enfers le sang dont il s'est enivré ». Et l'assemblée décreta le 14 qu'il serait jugé. Il demanda à comparaitre à la barre de la Convention : il s'y présenta le 21, et rejeta tous ses actes sur Robespierre. Cependant, l'instruction traîna en longueur; on espérait tirer de Fouquier des révélations sur les hommes et le gouvernement de la terreur. Il publia en effet un *Mémoire* où il rapporte des détails horribles sur la justice révolutionnaire; mais il ne parvint pas à se disculper des atrocités dont il fut l'ignoble instrument. Le tribunal se constitua en permanence; le procès dura quarante-un jours, et occupa une dizaine de séances; 200 témoins à charge et autant de témoins à décharge furent entendus. Fouquier fut convaincu « d'avoir fait périr une foule d'individus de l'un et de l'autre sexe et de tout âge sous le prétexte de conspiration, d'avoir fait juger en trois ou quatre heures jusqu'à soixante ou quatre-vingts personnes, sans que les formes légales fussent respectées ni épuisées, d'avoir fait encombrer des charrettes, préparées le matin, de victimes qui n'étaient pas désignées et contre lesquelles les jugements, signés en blanc, ne contenaient aucune disposition; d'avoir requis et ordonné l'exécution de plusieurs femmes qui s'étaient déclarées enceintes. » Ce misérable essaya de se défendre, et termina son plaidoyer par ces paroles : « La Convention a mis la terreur à l'ordre du jour : elle a proclamé l'extermination des rebelles : les comités me les envoyaien pour que je remplisse les formalités du jugement Je n'ai fait qu'obéir à vos ordres, citoyens représentants, et vous m'accusez! Lequel de vous m'a fait entendre une parole de réprimande? Le sang découlait de la bouche de tous vos orateurs, et vos décrets surpassaient encore vos tribuns. Si je suis coupable, vous l'êtes tous, et j'accuse l'Assemblée entière. Je n'ai été que la hache de la Convention : punit-on une hache? » (1).

Condamné avec quinze autres agents de la justice révolutionnaire, il demanda à être promptement exécuté. Le lendemain il fut conduit à l'échafaud. Quelques hommes du peuple poursuivaient la charrette de leurs huées, et lui criaient « Tu n'a plus la parole aujourd'hui »; par allusion à ce qu'il disait aux malheureuses victimes qui voulaient se justifier devant son tribunal). A quoi il répliquait avait cynisme : « Et toi, canaille imbécile, va chercher tes trois onces de pain à la section; moi du moins je meurs le ventre plein. »

Fouquier-Tinville avait la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et plissé, les yeux petits, le visage plein et grêlé, le regard sombre et pénétrant, la taille moyenne et la jambe forte. Son organe était bref et sourd, sa parole laconique. Il aimait la vie aisée, élégante et la recherchа comme un but.

« En 1829, dit M. Fayot (auquel sont empruntés les principaux passages de cette notice), une femme mourait dans une mansarde de la rue Chabannais. Nul ne se présenta pour recueillir l'héritage, pas même sa fille, pauvre demoiselle de comptoir à Château-Thierry. Le gouvernement hérita donc et fit vendre le mobilier, qui rapporta 253 francs. Il y avait quelques vieux meubles, quelques papiers. deux ou trois livres de piété, un Christ, une relique, un portrait gravé et une médaille de cuivre. Le portrait était celui de Fouquier. A la médaille pendait un papier sur lequel on lisait : « Il la portait au cou lorsqu'il fit condamner la veuve Capet.» La pauvre femme qui laissait cet héritage au fisc royal était la veuve Fouquier-Tinville. A. DE L.

Frédéric Fayot, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — A. de La Martine, *Histoire des Girondins*. — A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*. — Le Bas, *Dictionnaire encycl. de la France*.

FOUQUIER D'HÉROUEL (*Antoine-Éloy-Jean-Baptiste*), agronome français, né à Forest (Nord), le 30 mars 1793, mort le 17 juin 1852. Il appartenait à la famille de Fouquier-Tinville. Après avoir servi quelque temps en qualité d'officier supérieur dans la maison du roi, il

(1) Les débats de son procès révélèrent des détails odieux; entre autres le suivant, rapporté par M. Fayot. Pour suffire à ces atroces exécutions il offrit au comité du salut public de faire agrandir la salle du tribunal, pour qu'on pût y condamner et exécuter en même temps. Un modele même de la machine y fut placé; mais son ami Collot d'Herbois survint, et la fit enlever, s'écriant avec énergie : « Mais, malheureux, tu veux donc démoraliser le supplice ! »

nna sa démission, pour se vouer à l'agriculture à l'industrie. Il fonda dans le département de Aisne une sucrerie indigène, qui a été un des emiers établissements de ce genre. Nommé embre du conseil général de l'Aisne en 1833, fut chargé, en 1842, de l'inspection du haras épartemental et de la distribution des primes cordées pour l'amélioration de la race chevaic. Président du comité agricole de Saint-Quenı, membre du conseil général d'agriculture et ı commerce, il contribua puissamment à la formation du congrès agricole des sept départeents du nord, et fut nommé, en 1846, viceésident du congrès d'Amiens. En 1849, il fut mmé membre de l'Assemblée législative. Il héra l'un des premiers à l'acte du 2 décembre, fut l'un des membres de la commission conltative nommée par le président de la répuque. Il a été compris sur la première liste des embres appelés à siéger au sénat (26 janvier 52). SICARD.

es *Grands Corps politiques de l'État, Biographie nplète des Membres du Sénat, du Conseil d'État et Corps législatif.* — *Galerie historique et biograque des Membres du Sénat.* — *Documents particurs.*

FOUQUIÈRES (*Jacques*), peintre flamand, à Anvers, vers 1580, mort à Paris, en 1659. ève du paysagiste J. Breughel, dit *de veurs*, il acquit une grande réputation dans le me genre de peinture. Il fut appelé en France 1621, et chargé de peindre les vues des férentes villes du royaume. Ces tableaux deient orner la galerie du Louvre, et Louis XIII ur encourager l'artiste lui donna des lettres noblesse. Fouquières avait un pinceau facile brillant; mais il travaillait peu, et dépensait pidement le prix de ses ouvrages. Il eut de ands démêlés avec Poussin, à propos de la dération du Louvre. Poussin le traite fort mal ns sa correspondance, et l'appelle ironiqueent le *baron de Fouquières;* car ce peintre, r de ses lettres de noblesse, se donnait les s d'un gentilhomme, et ne peignait que l'épée côté. Après une lutte assez longue, Poussin rdit patience, et retourna à Rome. Cette vicre ne profita pas à Fouquières, qui, se laissant er plus que jamais à la paresse et au désordre, nba dans la misère, et mourut oublié. Sa rétation s'est relevée depuis; ses paysages sont core estimés.

élibien, *Entretiens sur les Ouvrages et les Vies des intres.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FOUR. *Voy.* DUFOUR.

FOURCAULT (Le P. *Jean-Baptiste*), orniologiste français, né le 4 mars 1719, à Fonne-Française, près de Dijon, mort à Florence, 4 août 1775. Entré dans l'ordre des Minimes, il t envoyé à Mâcon, où, dans ses loisirs, il se mit à ıpailler des oiseaux avec une étonnante perfecn, et parvint à former une collection ornithoique si importante que l'Académie royale des Sciences envoya la visiter par deux de ses membres, qui en firent un rapport très-avantageux. Mais les confrères du P. Fourcault l'obligèrent à s'en défaire, et il la vendit en 1761 à La Tourette, secrétaire de l'Académie de Lyon. En 1763, il fut appelé à Parme, par l'infant don Philippe, qui le nomma son ornithologiste, en le chargeant de la formation d'un cabinet d'histoire naturelle. Dans un voyage que le P. Fourcault fit à Rome, en 1775, il fut accueilli par le pape Pie VI, et ensuite retenu à Florence par le grand-duc; mais la mort le surprit dans cette ville. Les académies de Lyon et de Dijon, ainsi que l'Institut de Bologne et l'Académie des Arcades de Rome, l'avaient admis au nombre de leurs membres.

GUYOT DE FÈRE.

Girault, *Notice;* dans le *Journal de la Côte-d'Or* du 20 décembre 1818.

FOURCROY (*Bonaventure*), poëte et jurisconsulte français, né à Clermont (Beauvoisis), vers 1610, mort le 25 juin 1691. Il fut reçu avocat en 1645, et choisi pour secrétaire des conférences qui se tinrent chez de Lamoignon dans le but de rédiger les arrêts de jurisprudence. Il fut l'ami de Molière, de Boileau, de Patru et du président de Lamoignon. Saint-Marc raconte que quand les *Satires* de Despréaux parurent pour la première fois, Fourcroy fit courir par toute la ville un imprimé conçu en ces termes : « On fait savoir à tous ceux qui n'ont pas lieu d'être satisfaits des satires nouvelles qu'ils aient à se trouver un tel jour, et à telle heure, chez le sieur Rollet, ancien procureur, où se tiendra le bureau des mécontents desdites satires, afin d'aviser aux intérêts des honnêtes gens mêlés en icelles. » Un jour que Molière disputait à table avec lui, en présence de Despréaux, l'avocat s'échauffant beaucoup et criant à tue-tête, Molière se tourna du côté du satirique, et lui dit « : Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une gueule comme cela ? » On a de Fourcroy divers plaidoyers imprimés, entre autres celui qu'il fit pour *le gueux de Vernon.* Ses autres ouvrages sont : *Sonnets à M. le prince de Conti;* 1651, in-4° : le cardinal Mazarin est fort maltraité dans ces sonnets; — *Les Sentiments du jeune Pline sur la Poésie, tirés de quelques-unes de ses lettres;* Paris, 1660, in-12; — *Réflexions sur les décrétales d'Innocent III, touchant l'élection du patriarche de Constantinople;* Paris, 1689, in-8°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FOURCROY (*Antoine-François*, comte DE), célèbre chimiste français, né à Paris, le 15 janvier 1755, mort dans la même ville, le 16 décembre 1809. Il appartenait à la même famille que le précédent; mais cette famille était graduellement tombée dans une position de fortune très-précaire. Son père exerçait l'état de pharmacien, en vertu d'une charge qu'il avait dans la maison d'Orléans; la corporation des apothi-

caires ayant obtenu la suppression générale de ces sortes de charges, il perdit le peu de fortune qu'il avait, et la première jeunesse de Fourcroy fut atteinte par les malheurs que le monopole des privilégiés faisait éprouver à sa famille. Il en conserva un souvenir d'autant plus vif, qu'un tempérament délicat lui avait donné dès l'enfance une extrême sensibilité. Il brilla peu dans ses premières études, et quitta le collége d'Harcourt à quatorze ans, guère plus instruit qu'il n'y était entré; il se passionna ensuite pour la musique et pour la poésie, se mit à composer des pièces de théâtre, et eut un moment la fantaisie de se faire comédien. Toutes ses mesures étaient prises; mais heureusement le mauvais succès d'un de ses amis qui l'entraînait dans cette périlleuse carrière, et qui voulait le faire débuter après lui, l'en dégoûta et le guérit pour jamais de la folle passion qui l'avait séduit quelques instants.

Ses vues se tournèrent alors vers le commerce. Il prit des leçons d'écriture, étudia les changes, et accepta un emploi dans le bureau d'un commis du sceau, ami de sa famille. Il se fit bientôt du produit de ses honoraires et des leçons d'écriture qu'il donnait en ville un revenu de 9 fr. par jour. Mais au bout de deux ans, outré d'une injustice qu'on lui avait faite en le privant, en faveur d'un nouveau-venu, d'un avancement auquel il avait des droits incontestables, il sortit du bureau pour n'y plus reparaître; et il retomba, pour la troisième fois, dans l'incertitude et les perplexités d'un jeune homme sans fortune et sans état.

Par bonheur pour lui, Vicq-d'Azir s'était mis en pension chez son père. Cet homme illustre avait depuis longtemps reconnu la trempe d'esprit de Fourcroy. Ses conseils, son exemple, la juste célébrité qu'il s'était faite de bonne heure, les facilités et les secours qu'il offrait à son jeune protégé, achevèrent de le déterminer à embrasser la carrière de la médecine. Fourcroy se mit à étudier avec ardeur l'anatomie de l'homme et des animaux, la chimie, la botanique et l'histoire naturelle. Deux ans après, il publia une traduction d'un ouvrage de Ramazzini sur les *Maladies des Artisans*, qu'il enrichit de notes et d'éclaircissements puisés dans les lumières d'une chimie toute nouvelle.

Ce premier essai parut sous les auspices de la Société royale de Médecine, instituée en 1776, sur la demande et d'après le plan présenté par Vicq-d'Azyr, qui en fut créé secrétaire perpétuel. Cette Société était une sorte d'académie et comme un ministère de la médecine. La nature de ses fonctions lui donnait presque l'importance et l'autorité d'un corps politique. L'ancienne Faculté crut voir dans cette institution une atteinte portée à ses priviléges; ceux de ses membres qui siégeaient à la Société furent traités par elle de rebelles et d'hérétiques. Bientôt le schisme devint général, et ce ferment de discorde alla jusqu'à troubler le repos et corrompre l'équ de ce corps, si respectable d'ailleurs.

Ce fut dans ces circonstances que s'ouvrit concours dont voici le sujet et l'origine : un cien membre de la Faculté, le docteur Die avait institué un legs pour la réception gratu d'un jeune médecin tous les deux ans. L'époq d'un de ces concours étant arrivée en 177 Fourcroy se présenta, et réunit tous les suffrag mais la Faculté ne vit en lui qu'un protégé Vicq-d'Azyr : elle se plut à humilier dans personne toute la Société, et il fut rejeté d'u voix unanime. Bucquet se récria contre ce injustice; il tenta de faire rougir ses confrè d'une semblable partialité, et leur proposa faire les fonds pour la réception de Fourcroy (1 la Faculté consentit seulement à le recevoir *que ad meliorem fortunam* : c'était la form usitée. Mais Fourcroy refusa à son tour, et trouva dans la générosité de ses amis pl qu'il ne fallait pour suffire à tant de dépense il fut enfin reçu en 1780.

Il n'était pas seulement médecin; il était au devenu un chimiste de premier ordre. Élève Roux, de Maquer et surtout de Bucquet, il av ouvert des cours particuliers de chimie, et il attirait une foule prodigieuse. En 1784, la m de Maquer laissa vacante la chaire de chimie Jardin du Roi : c'était Buffon qui devait nomm à cette place; Fourcroy se mit sur les rangs, quoiqu'il eût Berthollet pour concurrent, il choisi. Il entra l'année suivante à l'Acadén des Sciences, où on le plaça dans la section d' natomie, pour le faire passer ensuite dans ce de chimie, à laquelle il appartenait plus nat rellement.

La chimie cependant allait prendre une fa nouvelle, par le changement qu'on faisait su à sa nomenclature. La première idée de ces i novations était due à Bergmann, qui entreten souvent G. de Morveau sur cette matière. L voisier recevait alors chez lui les hommes l plus éclairés, Condorcet, Monge, Bertholle Vicq-d'Azir, Baumé, Vandermonde, Poulleti de la Salle, etc. De ces excellents esprits avait composé une sorte d'académie, à laquel il soumettait, depuis 1778, ses belles expérienc sur l'acide nitrique, l'acide sulfurique, l'aci carbonique, l'air atmosphérique et l'eau. En 17 Fourcroy fut admis à ces conférences; de 17 à 1787 on y jeta les fondements de la nouvel nomenclature, et dans le courant de l'année 17 Fourcroy publia le résultat de ce beau travai

Deux ans après commença pour lui une no velle carrière. Appelé, en 1789, à faire partie d comité des électeurs de Paris, il fut élu, en 179 député suppléant de Paris à la Convention n tionale. Après avoir travaillé jour et nuit, pe dant dix-huit mois, à l'extraction et à la puri

(1) Le diplôme de docteur coûtait alors plus de 6,0 livres.

ation du salpêtre destiné à la fabrication de la oudre, dont la France, attaquée de tous côtés à a fois, faisait alors une si grande consommation, l fut appelé, en juillet 1793, à siéger dans l'Assemblée, et devint aussitôt l'un des membres les plus actifs du comité d'instruction publique. C'est à lui que l'on dut l'agrandissement du Jardin des Plantes, la formation d'une commission des arts pour sauver de la destruction une foule d'ouvrages d'art et de chefs-d'œuvre. Il réussit à arracher des prisons Desault, chirurgien de l'hôtel-Dieu; il parvint à soustraire Chaptal à l'accusation de fédéralisme, en le faisant appeler de Montpellier à Paris pour l'employer à la fabrication du salpêtre. Il prit la défense de Darcet, et eut le bonheur de le sauver. Mais il ne put rien pour Lavoisier, et la calomnie lui fit plus tard un crime de son impuissance: on lui attribua la mort de Lavoisier. Il a repoussé avec éloquence cette odieuse imputation, qui fit le tourment du reste de sa vie : « On m'accuse de la mort de Lavoisier, dit-il dans une notice sur cet illustre chimiste; moi, son ami, le compagnon de ses travaux, son collaborateur dans la chimie moderne, son admirateur constant, comme on peut le voir dans tous mes ouvrages écrits avant ou depuis la révolution; moi! naturellement doux, non envieux, sans ambition; moi, qui, de tous ses confrères et ses amis, l'ai le plus défendu, le plus regretté, le plus pleuré, le plus loué publiquement et dans toutes les occasions. Elle est trop absurde cette calomnie pour avoir fait quelque impression sur ceux qui me connaissent de près ou de loin; mais elle laisse du louche dans quelques esprits peu accoutumés à réfléchir; elle a fait plaisir à des hommes qui se repaissent de méchancetés, à quelques hommes jaloux de mes succès et de la portion de gloire que j'ai acquise dans la carrière des sciences. Je l'ai trop méprisée pour y répondre; mais j'ai été peiné de voir que personne parmi ceux qui me connaissent, parmi ceux que j'ai instruits, servis, avancés, n'ait pris ma défense; ils l'ont sans doute méprisée comme moi; peut-être ont-ils bien fait. Il y a des choses si atroces dans l'âme des méchants qu'on se refuse à les envisager, à les combattre. » A cette justification éloquente, qui porte toute l'empreinte de la sincérité et de la bonne foi, ajoutons l'opinion d'un savant célèbre, Cuvier : « Si dans les sévères recherches que nous avons faites, dit-il, lors de la lecture de son éloge historique à l'Institut, nous avions trouvé la moindre preuve d'une si horrible atrocité, aucune puissance humaine ne nous aurait contraint de souiller notre bouche de son éloge. »

Au 9 thermidor, Fourcroy fut appelé au comité de salut public : il y resta étranger à tout parti, à toute intrigue, et ne fit usage de son pouvoir que pour protéger plus efficacement les établissements scientifiques et littéraires. Non content d'organiser l'École Polytechnique, qui n'était alors que l'École des Travaux publics, il fit créer trois écoles de médecine, et donna la première idée de l'École Normale. Lors de la rédaction de la constitution de l'an III, ce fut lui qui fit comprendre l'instruction publique et l'Institut dans l'acte constitutionnel. Après la session conventionnelle, il entra au Conseil des Anciens, y siégea pendant deux ans, reprit ensuite ses cours publics, et rédigea son grand ouvrage, intitulé *Système des Connaissances chimiques*, le plus grand monument élevé à la science de la chimie au dix-huitième siècle.

Six semaines environ après la révolution du 18 brumaire, il reçut du premier consul l'invitation de se rendre au Luxembourg. Le soir même, le conseil d'État était assemblé dans une salle du château; Fourcroy fut retenu par Bonaparte, qui lui fit prendre place au conseil, et le consulta sur les affaires qu'on y traitait. Bientôt après, Fourcroy fut nommé directeur général de l'instruction; ce fut lui qui créa les lycées, et sa sage administration rendit les écoles florissantes. Ces fonctions lui furent enlevées lors de la création de l'université impériale, à la tête de laquelle fut placé de Fontanes. Fourcroy espérait être élevé à cette dignité, et il y avait des droits. Sa gaieté naturelle l'abandonna quand il vit qu'un autre lui était préféré. Et il disait à ses amis qui essayaient de le consoler : « Une griffe de fer me déchire le cœur. » Épuisé d'ailleurs par la multiplicité de ses travaux, il pressentait depuis deux ans le coup fatal que lui annonçaient des palpitations de mauvais augure. Enfin, le 16 décembre 1809, le jour même ou Napoléon, pour lui faire oublier une préférence pénible, signait les lettres patentes qui le nommaient comte de l'empire avec une dotation de 20,000 fr. de rente, Fourcroy, se sentant saisi par une atteinte subite, s'écria : « Je suis mort! » Ce furent ses dernières paroles : il expira au milieu de ses amis et de ses collaborateurs, réunis chez lui pour célébrer une fête de famille.

Fourcroy fut un des professeurs les plus distingués dont puisse s'honorer la France. « Il était né, dit M. Pariset, pour le talent de la parole, et ce talent, il l'a porté au plus haut degré; ordre, clarté, expression, il avait toutes les parties d'un orateur consommé; ses leçons tenaient de l'enchantement. A peine avait-il ouvert la bouche, le cœur était saisi par les sens et l'esprit captivé par l'attente. Les phénomènes les plus subtils, les théories les plus abstraites et les plus compliquées prenaient, à mesure qu'il parlait, une évidence et une simplicité qui jetaient dans la surprise et le ravissement. Son élocution vive, facile, variée, élégante, et pourtant familière, semblait se jouer avec les obstacles, et faisait tomber, pour ainsi dire, en courant les voiles sous lesquels la nature s'est enveloppée. Tout cet éclat, soutenu par les accents d'une voix sonore et flexible, et par le jeu d'une physionomie qui se prêtait à mille expressions et qui s'animait du feu de la parole, donnait à ses démons-

trations tout le prestige et j'oserais presque dire toute la passion d'une scène dramatique. Il savait distinguer sur les bancs les plus éloignés de son amphithéâtre l'esprit difficile qui doutait encore, celui qui ne comprenait pas; alors, il variait ses expressions, la langue semblait multiplier pour lui ses richesses, et il ne quittait une matière que lorsqu'il voyait tout son nombreux auditoire également satisfait. Aussi, quelque lieu qu'il choisît pour ses cours, ce lieu n'était jamais assez vaste pour l'affluence de ses auditeurs. » — Fourcroy laissa deux enfants : le comte de Fourcroy, officier d'artillerie, tué à la bataille de Lutzen; et une fille, madame Floucaud, qui épousa un ancien receveur général.

On a de Fourcroy : *Traité des Maladies des Artisans*, traduit du latin de Ramazzini; Paris, 1777, in-12; — *Leçons d'Histoire naturelle et de Chimie;* Paris, 1781, 2 vol. in-8°; ibid., 1789, 4 vol. in-8°; ibid., 1791, 5 vol. in-8°; ibid., sous le titre nouveau de *Système des Connaissances chimiques, et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art;* 1801, 6 vol. in-4° ou 11 vol. in-8°; — *Collection de Mémoires de Chimie;* Paris, 1784, in-8°; — *L'Art de reconnaître et d'employer les médicaments dans les maladies qui attaquent le corps humain;* Paris, 1785, 2 vol. in-8°; — *Entomologia Parisiensis, sive catalogus insectorum quæ in agro Parisiensi reperiuntur, secundum methodum Geoffræanam, in sectiones, genera et species distributus;* 1785, 2 vol. in-12 : Fourcroy a ajouté plus de trois cents espèces d'insectes à celles que Geoffroy avait décrites dans son *Histoire des Insectes;* — *Analyse de l'Eau sulfureuse d'Enghien;* Paris, 1788, in-8°; — *Essai sur le Phlogistique et les Acides;* 1788, in-8°; — *La Médecine éclairée par les Sciences physiques;* 1791, 4 vol. in-8°; — *La Philosophie chimique;* 1792, in-8°; ibid., 1795; ibid., 1806; — *Procédé pour extraire la soude du sel marin;* 1795, in-4°; — *Tableaux synoptiques de Chimie;* 1805, atlas in-folio. Enfin, Fourcroy a travaillé avec Lavoisier, Guyton-Morveau et Berthollet, à la *Méthode de Nomenclature chimique;* Paris, 1787, in-8°. Il a enrichi de plusieurs de ses travaux les *Mémoires de l'Académie des Sciences* et d'autres recueils.

Palissot de Beauvois, *Éloge historique de Fourcroy;* Paris, 1810, in-4°. — Cuvier, *Éloges des Membres de l'Acad. des Sciences*, t. II. — Pariset, *Éloge de Fourcroy*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains.*

FOURCROY DE RAMECOURT (*Charles-René*), ingénieur français, né à Paris, le 19 janvier 1715, mort le 12 janvier 1791. Fils d'un avocat au parlement de Paris, il avait été élevé pour le barreau. Après avoir suivi cette carrière jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il l'abandonna pour la profession militaire, et entra dans le corps du génie en 1736. Il fit avec succès toutes les campagnes de la guerre de 1740, et devi maréchal de camp, directeur général du cor royal du génie, et associé libre de l'Académ des Sciences. A la paix, il se livra à son go pour l'étude. La plupart de ses observations, ses recherches sur plusieurs parties de l'histoi naturelle et de la physique, sont dispersées da les ouvrages des savants ses amis. Les *Obse vations microscopiques*, insérées dans le *Trai du Cœur* de Sénac, sont presque en entier de lu Il a aussi fourni un grand nombre de Remarqu et de descriptions au *Traité des Pêches* Duhamel. Il a enrichi d'un grand nombre faits et de réflexions l'ouvrage de Lalande s les *Marées*, et a composé pour l'Académie d Sciences l'*Art du Tuilier-Briquetier*, et l'*A du Chaufournier*. On a encore de lui plusieu mémoires dans le *Recueil de l'Académie d Sciences* (1780-1784); — un *Plan de commun cation entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, l Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réuni toutes les parties intérieures de la France* — Des *Mémoires sur la fortification perpen diculaire, par plusieurs officiers du génie* Paris, 1786, in-4°.

Condorcet, *Éloge de Fourcroy*.

FOURCROY DE GUILLERVILLE (*Jean Louis* DE), écrivain pédagogique, frère du pr cédent, né à Paris, en 1717, mort à Clermon (Oise), en 1799. Il servit d'abord dans la com pagnie des cadets gentilshommes à Rochefort devint officier dans l'artillerie des colonies, pass à Saint-Domingue, et y resta environ vingt ans De retour en France, il se retira à Clermont, e y acheta une charge de conseiller du roi au bai liage. Pendant la révolution, il fut nommé juge Clermont. On a de lui : *Lettres sur l'éducatio physique des enfants du premier âge;* Paris 1770, in-8°; — *Les Enfants élevés dans l'ordr de la nature, ou abrégé de l'histoire natu relle des enfants du premier âge, à l'usag des pères et mères de famille;* Paris, 1774 in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel.* — Quérard, *France littéraire.*

FOURIER (Le bienheureux *Pierre*), dit *d Mataincourt*, réformateur religieux, né à Mirecourt (Lorraine), le 30 novembre 1565, mort à Gray, le 9 décembre 1640. Il étudia la rhétorique à Pont-à-Mousson, sous le père Bauni, et la philosophie sous le père Sirmond. Il se livrait dès lors aux exercices de la plus vive piété, et entra à l'âge de vingt ans dans l'abbaye des chanoines réguliers de Pont-à-Mousson. Plus tard il fut pourvu de la cure de Mataincourt. Il réforma les chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur de Lorraine, et institua les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, qui travaillent à l'instruction des filles et dont l'institut fut approuvé par les bulles du pape Paul V, datées du 1er février 1615 et du 6 octobre 1616. Le père Fourier, s'étant retiré à Gray pendant les guerres

Lorraine, y mourut en odeur de sainteté. Il été béatifié à Rome le 29 janvier 1730. La *Vie* Fourier a été écrite par J. Bedel; Paris, 1645, -8°, et par le P. Friant; Nancy, 1746, in-12.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*. — Richard et iraud, *Bibliothèque sacrée*.

FOURIER (*Jean-Baptiste-Joseph*, baron), vant français, né à Auxerre, le 21 mars 1768, ort à Paris, le 16 mai 1830. Il était petit-neveu Pierre Fourier, réformateur et général de rdre des Prémontrés. Son père était tailleur. phelin à huit ans, Fourier fut placé à l'école ilitaire d'Auxerre. Une profonde intelligence développa chez lui de très-bonne heure; il se ra surtout avec ardeur à l'étude des mathé-tiques; et après avoir deux ans porté la robe 'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, résolution 'il n'avait prise que parce qu'on lui avait fermé, ui roturier, la carrière du génie et de l'artil-ie, il se vit appelé comme professeur de ma-ématiques à l'école où il avait été élevé. Lors-'on institua à Paris l'École Normale, Fourier ut envoyé par son département, et il ne tarda s à y prendre rang parmi les plus hautes ca-cités. A l'ouverture de l'École centrale des avaux publics, depuis École Polytechnique, grange et Monge le désignèrent pour être at-hé à cet établissement, que l'Europe a tant vié à la France. Ses connaissances variées profondes lui valurent, autant que la protec-n de Monge, la faveur d'être mis au nom-des savants qui devaient accompagner Bo-parte en Égypte. Pendant cette expédition, tout a fois scientifique et militaire, son rôle ne borna pas à être trois ans secrétaire per-uel de l'Institut d'Égypte : des soins poli-ues vinrent se mêler à ces travaux. Fourier, ué de beaucoup de réserve et de finesse, et ssédant, outre son savoir, le talent de parler de persuader, fut chargé des fonctions déli-es de commissaire auprès d'un divan formé principaux oulémas du Caire et des pro-ices. Pendant l'absence du général en chef, cadémicien se trouva même, à peu de chose s, le gouverneur d'une moitié de l'Égypte, gularité qui ne devait pas surprendre à une oque où l'adroite politique du conquérant ins-vait en tête de ses proclamations et de ses tres : « Membre de l'Institut et général en hef de l'armée française en Orient. » Plus d, l'administration de la justice en Égypte fut ssi confiée à Fourier. Les savants français, ur leurs excursions en haute Égypte, s'étant isés en deux sections, il fut désigné pour être chef d'un de ces bataillons, et si son zèle fut passé, ce ne put être que par celui de l'infa-table Denon. Lorsque Mourâd offrit de traiter ec Kléber, par l'entremise de la belle Sitty fiçah, ce fut lui qui conclut avec cette femme traité d'alliance. Dans ces grandes scènes de uleur qui survinrent ensuite, l'armée d'Égypte prunta encore sa voix pour exprimer ses regrets unanimes sur les restes sanglants de Kléber. Peu de mois après ces tristes obsèques, on apprit au Caire le destin de Desaix. L'orateur de l'armée d'Orient eut encore à célébrer la mémoire du jeune héros au lieu même où il avait honoré celle de Kléber, et il s'en acquitta avec non moins d'éloquence. Le premier consul, voulant récompenser un homme qui avait rendu d'aussi éminents services, le nomma successivement préfet de Grenoble, membre de la Légion d'Honneur et baron, avec dotation. Pendant quatorze années, son administration active et sage ne parut pas souffrir de ses travaux scientifiques. C'est cependant à cette époque de sa vie qu'appartiennent ses immenses et admirables investigations sur les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides. L'Académie ayant eu la complaisance de proposer précisément en prix *la théorie mathématique de la chaleur*, il eut la satisfaction de voir couronné son premier mémoire. En 1815, lorsque Napoléon s'avança vers Grenoble, Fourier fit publier, le 5 mars, une proclamation pour faire respecter le gouvernement du roi, et sortit de Grenoble à l'arrivée du vainqueur. Dans cette circonstance difficile, il fut préservé par l'affection des habitants et par la politique habile de Napoléon, qui le nomma, le 12 mars, à la préfecture du Rhône; mais comme il ne crut pas devoir conserver cette place, il fit en sorte d'être révoqué, ce qui fut fait par décret du 12 mai suivant. En 1816, l'Académie des Sciences l'appela dans son sein; mais Louis XVIII refusa sa sanction à cette mesure. Cependant les suffrages de l'assemblée s'étant encore une fois réunis sur lui en 1817, le roi comprit qu'un fauteuil académique n'était pas une fonction administrative, et approuva l'élection. Fourier fut ensuite choisi pour secrétaire perpétuel conjointement avec Cuvier. La Société royale de Londres et d'autres académies étrangères voulurent aussi compter ce savant au nombre de leurs membres. Peu d'hommes ont d'ailleurs montré plus d'amabilité et de bienveillance.

En 1827, il fut élu membre de l'Académie Française, et succéda à La Place dans la présidence du conseil de perfectionnement de l'École Polytechnique. En 1828 il devint membre de la commission établie auprès du ministère de l'intérieur pour les encouragements à accorder aux lettres; mais il ne jouit pas longtemps de tous ces honneurs : il mourut presque subitement au mois de mai 1830.

Les principaux travaux de Fourier se rapportent à la théorie de la chaleur. En 1807 il remit à l'Institut sur ce sujet un Mémoire dont on trouve des extraits dans le *Bulletin scientifique de la Société Philomatique* pour 1808. Un second mémoire de lui sur le même sujet fut couronné le 6 janvier 1812.

Après avoir publié, en 1820, la solution d'une question extrêmement compliquée, la *formation*

des équations différentielles qui expriment la distribution de la chaleur dans les liquides en mouvement, lorsque toutes les molécules sont déplacées par des forces quelconques, combinées avec des changements de température, il fit paraître en 1822 son grand ouvrage intitulé *Théorie analytique de la chaleur*, qu'il avait commencé dès l'année 1806, et qui a fait époque dans l'histoire des mathématiques et de la physique. Le but que le savant s'était proposé dans ce livre remarquable, c'est d'exposer les lois mathématiques que suit la chaleur. Il annonce que pour y parvenir il a été d'abord nécessaire de distinguer et de définir, avec la précision que pouvaient permettre les observations les plus justes possibles et les instruments les mieux confectionnés que l'on connût, les propriétés élémentaires qui déterminent l'action de la chaleur. Il reconnaît ensuite que tous les phénomènes qui dépendent de cette action se résolvent en un très-petit nombre de faits généraux, simples, et par là toute question physique de ce genre est ramenée à une recherche d'analyse mathématique. Fourier conclut que pour déterminer en nombres les mouvements les plus variés de la chaleur, il suffit de soumettre chaque substance à trois observations fondamentales; car les différents corps ne possèdent pas au même degré la faculté de *contenir* la chaleur, de la *recevoir* ou de la transmettre à travers leur superficie et de la *conduire* dans l'intérieur de la masse.

Déjà il est reconnu que la chaleur rayonnante qui s'échappe de la superficie de tous les corps et traverse les milieux élastiques ou les espaces vides d'air, a des lois spéciales, et qu'elle concourt aux phénomènes les plus variés; on connaissait en outre l'explication physique de plusieurs de ces faits; mais la théorie mathématique que Fourier a établie en donne la mesure exacte: elle consiste en quelque sorte dans une seconde catoptrique, qui a ses théorèmes propres et sert à déterminer par le calcul tous les effets de la chaleur directe ou réfléchie. Les équations du mouvement de la chaleur, comme celles qui expriment les vibrations des corps sonores ou les dernières oscillations des liquides, appartiennent à une branche de la science du calcul très-récemment découverte quand Fourier fit ses expériences. Après avoir établi les équations différentielles, il fallait en obtenir les intégrales, ce qui consiste à passer d'une expression commune à une solution propre, assujettie à toutes les conditions données. Cette recherche difficile exigea une analyse spéciale, fondée sur des théorèmes nouveaux. La méthode qui en dérive ne laisse rien de vague et d'indéterminé dans les solutions; elle conduit jusqu'aux dernières applications numériques, condition nécessaire de toute recherche, et sans laquelle on n'arriverait qu'à des transformations inutiles.

M. Cousin a dit de la *Théorie de la Chaleur* « que la grandeur de ses résultats n'a pas ét plus contestée que leur certitude, et qu'au jug ment de l'Europe savante, la nouveauté de l'a nalyse sur laquelle ils reposent est égale à s perfection. M. Fourier se présente donc avec l signe évident du vrai génie : il est inventeu Supposez l'histoire la plus abrégée des scienc physiques et mathématiques où il n'y aura place que pour les plus grandes découvertes, théorie mathématique de la chaleur soutiendra le nom de M. Fourier parmi le petit nombre d noms illustres qui surnageraient dans une pa reille histoire. »

Outre les ouvrages mentionnés, on doit Fourier de nombreux mémoires, insérés da les *Mémoires de l'Académie des Science*, t. IV-VIII, et dans les *Annales de Chimie de Physique*. Différents rapports, entre autr celui sur les établissements appelés *tontine* Paris, 1821, in-4°; *Sur les progrès des scienc mathématiques*, etc.; des *Éloges* de savants lustres, comme *Delambre*, *William Hersch* (Paris, 1824, in-4°), *Bréguet* (Paris, 182 in-8°). On attribue à Fourier les mémoires q accompagnent les volumes des *Recherches st tistiques de la ville de Paris*, par le comte Chabrol, ainsi que les calculs faits d'après l principes qui y sont posés. Fourier a écrit le *D cours préliminaire* servant de préface hist rique à la *Description de l'Égypte*, discours q est un chef-d'œuvre de style. Enfin, il a fourni même ouvrage des *Recherches sur les scienc et le gouvernement de l'Égypte* (t. III de l'éd in-8°; t. IX de l'édit. de Panckoucke). Après mort de Fourier, M. Navier publia un ouvrage la jeunesse de ce savant intitulé : *Analyse d équations déterminées*; Paris, 1831, in-4°.

V. Cousin, *Éloge de Fourier*. — *Notes biographiq pour faire suite à l'éloge*; Paris, 1831, in-4°. — *Jour des Savants* (mai 1830). — Arago, *Éloge de Four* (prononcé à l'Acad. des Sciences, 18 novembre 1833) Champollion-Figeac, *Fourier et Napoléon, l'Égypte les Cent Jours*. — Pontécoulant, dans l'*Encycl. Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la Fran*

FOURIER (*François-Marie-Charles*), cl de doctrine sociale, né à Besançon, le 7 av 1772, mort à Paris, le 8 octobre 1837. Fils d' marchand qui mourut en 1781 en lui laissa une fortune évaluée à 80,000 livres, il fut éle pour le commerce. Après avoir reçu une éd cation littéraire ordinaire, il fut employé comm commis dans plusieurs villes de France, et n tamment à Lyon et à Rouen. Il voyagea en ce qualité en Allemagne et en Hollande. En 17 il réalisa sa fortune patrimoniale, la consa à l'achat de denrées coloniales, et fonda grand magasin d'épiceries à Lyon. Le mom était mal choisi. L'insurrection et le siége Lyon portèrent bientôt un coup mortel à s établissement. Il perdit sa fortune, et eut de peine à sauver sa vie. Après avoir échappé a exécutions qui suivirent la prise de Lyon, il incorporé le 22 prairial an II dans le 8e régim

le chasseurs à cheval, et fit, bien malgré lui, la guerre pendant deux ans. Il obtint ensuite un congé de réforme pour cause de mauvaise santé, et alla à Paris présenter au Directoire un traité l'approvisionnement de l'armée, qui ne fut point accueilli. Il reprit alors son état de commis-marchand. En 1799, se trouvant au service d'une maison de Marseille, il fut chargé, dit-on, de faire jeter secrètement à la mer une cargaison de riz que ses patrons, afin de maintenir le haut prix des vivres, avaient laissé gâter. Cette odieuse péculation fit réfléchir Fourier sur les vices du commerce, et provoqua ses premières idées de réforme sociale. Peu de temps après, il retourna à Lyon. Tout en exerçant la profession de courtier de commerce, il écrivit, sous le voile de l'anonyme, dans le *Bulletin de Lyon*, quelques articles, dont un, entre autres, intitulé : *Du Triumvirat continental et de la paix perpétuelle sous trente ans*, eut beaucoup de retentissement. Dans cet article, l'auteur affirmait qu'une grande catastrophe menaçait l'Europe, et qu'après son accomplissement seulement elle jouirait d'une paix durable. « La France, la Russie et l'Autriche, disait-il, peuvent seules prétendre au droit d'imposer leur volonté à cette grande partie du monde : de là le triumvirat continental. Néanmoins, comme l'Autriche ne saurait disputer longtemps le sceptre à ses deux rivales, la lutte véritable aura lieu entre la France et la Russie. » Cet article fit sensation, et fut remarqué de l'empereur. Dubois, qui était alors à la tête de la police de Lyon, reçut l'ordre de s'informer quel en était l'auteur. L'imprimeur du journal, Ballanche, aussi inconnu alors que Fourier, répondit que l'auteur de l'article était tout simplement un jeune commis-marchand, qui ne pensait pas le moins du monde à la politique. Fourier resta à son comptoir.

En 1808, il fit paraître, sous le titre de *Théorie des quatre Mouvements et des destinées générales ;* Lyon (sous la rubrique de Leipzig), in-8°, le programme de son grand système d'économie sociale, qu'il ne développa que quatorze ans plus tard, dans le *Traité d'Association domestique agricole ;* Besançon et Paris, 1822, 2 vol. in-8°. A ces deux ouvrages, qui renferment véritablement toute sa doctrine, il ajouta, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle, distribuée en séries passionnées ;* Paris, 1829, 1845, in-8°. — *Piéges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen, qui promettent l'association et les progrès. Moyen d'organiser en deux mois le progrès réel, la vraie association, ou combinaison des travaux agricoles et domestiques, donnant quadruple produit, et élevant à* 25 *milliards le revenu de la France borné aujourd'hui à* 6 *milliards un tiers ;* Paris, 1831, in-8° ; — *La fausse Industrie morcelée, répugnante, mensongère, et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit ;* Paris, 1835-1836, 2 vol. in-12. A dater de sa *Théorie des quatre Mouvements* Fourier n'eut d'autre occupation que de compléter, de publier et de propager sa doctrine. Cette idée l'accompagna sans cesse dans les divers séjours qu'il fit au sein de sa famille, chez ses amis, à la campagne, à Besançon, à Paris, où il se fixa définitivement en 1826. Jusqu'à cette époque il n'avait eu à peu près qu'un disciple, M. Just Muiron. Une petite école se réunit autour de lui à partir de 1826. Tout le reste de sa vie fut consacré à la propagation orale et écrite de sa doctrine. Un essai de colonisation phalanstérienne fut entrepris sous sa direction à Condé-sur-Vesgre, et promptement abandonné. Cet essai malheureux ne découragea pas Fourier, qui mourut pauvre, mais toujours plein d'espoir dans son système.

Dans ses divers écrits, on trouve la reproduction des mêmes idées, souvent dans les mêmes termes. Son premier ouvrage eut peu de lecteurs à son apparition ; il est vrai qu'on y est tout d'abord effrayé par le luxe de néologismes que l'auteur y déploie. Fourier a besoin de créer des noms pour ses hardies conceptions, de former une nomenclature pour sa science nouvelle, des hiéroglyphes même pour ses formules symboliques, où, pour nous servir de comparaisons qui lui sont familières, « tout est exact comme les figures géométriques, harmonique comme les tons de la gamme, nuancé comme les couleurs du prisme ». Dès le début, il annonce qu'il apporte « une invention qui va délivrer le genre humain du chaos civilisé ». Il ne se dissimule pas l'obstacle qu'il rencontrera dans « l'orgueil scientifique » ; mais il a la confiance que les esprits, en apprenant sa découverte, « tressailliront d'aise de ce qu'enfin l'homme a su

« Dérober au destin ses augustes secrets. »

Fourier nous déroule ensuite les destinées de l'univers, dont il doit la révélation aux plus hardis calculs de l'analogie. Il nous apprend que notre planète, sur laquelle doivent s'opérer encore une suite de créations, aura une « carrière végétante » de 80,000 ans, divisée en phases inégales d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr, de vieillesse, de décrépitude ; que pendant la période heureuse, qui doit comprendre les sept huitièmes de la durée totale, la terre aura son *maximum* normal de population, trois milliards d'habitants, dont la vie moyenne sera de cent quarante-quatre ans, et la taille de sept pieds. Les facultés intellectuelles seront en proportion du développement physique. « Il y aura habituellement sur le globe trente-sept millions de poëtes égaux à Homère, trente-sept millions de géomètres égaux à Newton, trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et ainsi de tous les talents imaginables. » A peine peut-on se faire

une idée du bonheur dont jouira le globe à cette époque d'*harmonie*. A la place d'armées guerrières dévastant les États, Fourier nous montre des armées industrielles, canalisant les fleuves, replantant les déserts, et finissant par porter la culture jusqu'au pôle boréal, dont les glaces se fondent à la chaleur d'une couronne rayonnante, qui doit être le résultat naturel de la « restauration des climatures » par le remboisement. Puis Fourier nous le promet à nous-mêmes cet âge d'or, en nous dévoilant le dogme de la transmutation des âmes humaines par périodes alternatives d'existence intramondaine et extramondaine, formant comme les jours et les nuits d'une vie immortelle. Le système de Fourier embrasse, comme l'on voit, toute une cosmogonie. La critique, qui ne saurait le suivre sur ce terrain, doit la séparer, comme il l'a fait lui-même, de son plan de réforme sociale.

Ce plan, ébauché dans la *Théorie des quatre Mouvements*, est exposé complétement dans le *Traité de l'Association industrielle et agricole*. Cet ouvrage a été réimprimé par l'école phalanstérienne, sous le titre, plus ambitieux, de *Théorie de l'unité universelle;* Paris, 1841, 4 vol. in-8°. « La lecture, dit spirituellement M. de Loménie, en est à la fois intéressante et pénible ; intéressante, par le ton brusque et original d'un style à la diable, qui n'appartient qu'à Fourier, par ce mélange unique de bon sens et d'extravagance, de subtilité et de candeur qui caractérise son esprit. Mais elle est pénible, à cause de la confusion inextricable qui règne dans l'ordonnance des parties..... Fourier impose au lecteur la nécessité de le suivre à travers toutes les digressions où l'entraîne sa passion de l'analogie et le sautillement perpétuel de sa pensée : digressions qu'il décore des titres les plus baroques. Ainsi entre chaque chapitre on trouve soit une *antienne*, soit une *postienne*, ou bien un *cis-lude*, un *trans-lude*, un *post-lude*, une *épi-section*, une *citra-pause*, une *ultra-pause*, un *citer-logue*, un *ulter-logue*, un *post-logue*, etc., etc.; un résumé s'appelle un *post-alable*. » En laissant de côté cette étrange phraséologie, et d'autres détails, non moins singuliers, voici en résumé quel est le système de Fourier :

La profession commerciale, qu'il connaissait mieux que tout autre, Fourier la définissait « l'art d'acheter trois francs ce qui en vaux six, et de vendre six francs ce qui en vaux trois ». Dans tous ses ouvrages, il poursuit le commerce des plus sanglants reproches. Il ne le dépeint qu'accompagné du triste cortége de l'accaparement, de l'agiotage, de la falsification, de la contrebande, de la banqueroute; enfin, il le dénonce comme tendant à imposer à l'Europe le joug d'une féodalité industrielle, par la concentration du sol et des capitaux dans les mains d'égoïstes spéculateurs. Il faut sans doute faire la part de l'exagération dans la peinture qu'il fait de notre civilisation, qui n'est à ses yeux « qu'un cercle vicieux d'ab « dans toutes ses parties » ; mais il faut conver qu'on trouve dans ses écrits des pages qui fo ment un réquisitoire éloquent et fondé contre l vices et les travers de la société. C'est, du rest un homme profondément convaincu que Fourie Point de doute dans son esprit, point de lacu dans son système. Il embrasse tout, il a to prévu. Il vient, au moyen « du procédé d'ass ciation attrayante, présenter au sauvage et barbare comme au civilisé la double amor de triple produit et de charme irrésistible Il nous promet pour résultat « d'opérer l'affra chissement des nègres et des esclaves de ple gré avec les maîtres, l'accession générale d sauvages à l'agriculture et des barbares a mœurs policées, l'établissement universel d unités de relation en langue, monnaie, m sures; enfin, l'avénement du genre humain l'unité sociétaire qui est sa destinée ».

Impatient de la solution immédiate du gra problème social, Fourier rompt avec les réalit du présent. Sa bouillante imagination s'acco mode mal de la pénible marche du progrès d siècles. C'est d'un seul bond qu'il veut faire a river la race humaine à la félicité dont sa natu lui semble susceptible. Il part de ce principe q les mystères de l'ordre moral s'expliquent p les mêmes lois que les phénomènes de l'ordre ph sique; puis il arrive à cette maxime, déjà énonc par Helvetius, que le plaisir et la douleur sont l signes de la vérité et de l'erreur; enfin, il pre l'essor des passions pour base du système q doit conduire l'homme à la perfection. « Il s'agit, du reste, nous dit-il, que d'appliquer a monde social la théorie de Newton sur le mon matériel. »

Dans le nouvel ordre social que veut établ Fourier, il ne réclame l'abolition d'aucune in titution, la renonciation à aucune jouissance. ne détruit point les cultes : sa théogonie compo avec eux; il ne demande pas un nivellement gé néral : selon lui, l'égalité est un poison politique il ne touche point au droit de propriété : il prêche pas la communauté, mais bien l'associa tion; il respecte l'hérédité : seulement, il en ren les droits moins exclusifs. Mais, sous prétexte d' tendre le cadre de la famille, il en brise les lien Il admet trois buts d'attraction : le désir du lux le besoin de se grouper, la tendance à l'unité. L propriété d'attraction industrielle dont joui selon lui, l'ordre sociétaire qu'il réalise en im gination repose sur un mode de compositio qui lui est particulier : l'organisation en « *série passionnelles ou séries contrastées, rival sées, engrenées* ». En effet, pour compose son plan, il emploie les passions, et les com bine comme l'ingénieur les rouages d'une ma chine. Dans ce mécanisme social, les individu se réunissent volontairement en groupes d'aprè l'analogie des penchants. De la réunion de plu sieurs groupes gradués naissent les séries, don

.e compose enfin la phalange, c'est-à-dire la :ommune sociétaire. Dix-huit cents individus s'y ivrent avec passion aux diverses industries, qui ont pour eux rendues attrayantes et faciles par a liberté du choix, le travail en commun, la di- 'ision parcellaire du travail, l'*alternance* des onctions. Le produit se divise en trois parts : a première forme l'intérêt du capital; la seconde, e salaire du travail matériel; la troisième, le prix u talent. Enfin, chaque spécialité est rému- érée non en raison directe de son utilité, mais n raison inverse de l'attrait naturel qu'elle pré- ente au travailleur. On le voit, ce système est onçu en dehors de toutes les idées morales. 'ourier ne s'adresse qu'aux passions sensuelles; est sur elles seules qu'il compte pour donner impulsion à l'activité humaine. Malheureuse- ient, dans sa nomenclature des vices qu'il donne our base à l'édifice de sa nouvelle société, il a ublié le plus attrayant et la mère de tous les itres, l'oisiveté. La satisfaction facile des appé- ts physiques, bien loin d'être un stimulant au avail, n'est qu'un excitant à la paresse. En vain, our y arracher l'homme, Fourier lui propose-t-il omme but d'hyperboliques jouissances; ce n'est as l'*attrait* du plaisir qui peut attacher l'homme u travail, et l'attraction passionnelle de Fourier 'est qu'une inutile glorification des penchants rompts à dégénérer en vices. Son système, qui trouvé d'assez nombreux partisans, n'en sera as moins une des pages les plus curieuses de histoire des rêveries humaines.

J. Lechevalier, *Études sur la Science sociale.* — Victor onsidérant, *Exposition abrégée du Système de Fou- er.* — Ferrari, dans la *Revue des Deux Mondes*, r août 1845. — Louis Reybaud, *Études sur les Réfor- ateurs.* — L. de Loménie, *Galerie des Contemporains 'ustres*, t. X. — Aug. Ott, *Traité de l'Économie so- ale*; Paris, 1851. — M. Lerminier, *Fourier et son école*, ans les *Tablettes européennes*, 1850.

* **FOURMENT DE ROYE** (*François* Luglien, aron de), administrateur français, né à Roye Somme), le 18 janvier 1788. Il étudia le droit, t fut reçu avocat en 1810. L'année suivante devint auditeur au conseil d'État, et remplit n 1812 les fonctions de directeur des domaines, uis celles d'intendant à Saint-Sébastien et à enavente. En 1814, M. Pelet de la Lozère, lors commissaire extraordinaire dans le dépar- ement de l'Hérault, se l'adjoignit pour le secon- er dans ces fonctions difficiles. M. de Four- ient, qui était sous-préfet à Soissons lors du ébarquement de l'empereur à Cannes (1815), assa successivement pendant les Cent Jours ux sous-préfectures de Château-Thierry et d'É- reux. Devenu sous-préfet à Rethel, au commen- ement de la seconde restauration, il développa ans ces graves circonstances de l'énergie et u courage; il résista aux exigences des gé- éraux étrangers, et fit restituer deux cents hevaux enlevés aux habitants. Il abandonna a carrière administrative en 1822, pour se vrer à l'industrie, et fonda dans le départe- ient du Pas-de-Calais deux immenses manufactures de tissage de laine, qui acquirent bientôt une grande importance, par la supériorité de leurs produits; la première a été créée dans l'ancienne abbaye de Cercamps-le-Frévent, la seconde à Boubers. Maire de Frévent en 1848, il fut élu membre de l'Assemblée constituante : il y vota en faveur des deux chambres, pour le vote à la commune, pour la suppression des clubs et pour la proposition Rateau. Réélu à l'Assemblée législative, il ne cessa pas de soutenir la politique du président de la république. Il s'est réuni, dans les deux chambres, au parti modéré pour appuyer les mesures d'ordre. Il fut nommé sénateur le 26 janvier 1852. Sicard.

Galerie historique et biographique des Membres du Sénat. — *Les Grands Corps politiques de l'État, biographie complète des membres du senat, du conseil d'État et du corps législatif.* — *Biographie des Membres du Sénat.*

FOURMONT (*Étienne*), connu sous le nom de *Fourmont l'aîné*, orientaliste français, né à Herbelay, près Saint-Denis, le 23 juin 1683, mort le 19 décembre 1745. Il était fils d'Étienne Fourmont, procureur fiscal ou prévôt d'Herbelay et chirurgien de profession. Il perdit son père à l'âge de huit ans, vint à Paris chez son oncle maternel, et entra au collége Mazarin. Ses progrès furent rapides. A seize ans il possédait parfaitement le grec et le latin, et composait, sur le plan du *Jardin des Racines Grecques* de Port-Royal, un *Jardin des Racines Latines*, qui fut publié en 1706 et adopté comme livre classique dans plusieurs colléges, et particulièrement au collége des Quatre-Nations (1). En 1700 il quitta la maison de son oncle, entra au séminaire des Trente-Trois, et se prépara à l'état ecclésiastique. L'étude de la théologie attira son attention sur les langues de l'Orient, et il se lia d'amitié avec l'abbé Sévin. Ils relurent ensemble, malgré les défenses de leurs supérieurs, tous les classiques grecs et latins, et surtout les poëtes. Ces lectures interdites les firent renvoyer l'un et l'autre du séminaire.

Fourmont, devenu libre, alla demeurer au collége de Montaigu, où il occupa la chambre traditionnelle d'Érasme. Sévin l'y visita, et ils reprirent leurs études grecques. C'est alors qu'ils traduisirent Anacréon et en corrigèrent le texte. Peu après, Fourmont, qui se livrait avec ardeur à l'étude de l'hébreu, donna une *Traduction du Commentaire du rabbin Abraham Aben Esra sur l'Ecclésiaste*, accompagnée de notes curieuses, tirées du *Tseror Hammor* du rabbin Levi Ben Gersom et de Maïmonide. Pinsonnat, professeur d'hébreu au Collége de France, chargé d'examiner le manuscrit pour lui donner l'approbation, chercha à détourner Fourmont d'un genre de littérature peu à la mode et peu lucratif, et lui conseilla de faire des romans. Fourmont

(1) L'ouvrage, copié mot à mot, fut réimprimé en 1789, in-12, sous ce titre : *Les Racines de la Langue Latine présentées à la jeunesse par J.-M. de Suere-Duplan.*

persista dans ses études, et composa en 1705, n'ayant encore que vingt-deux ans, sa *Nouvelle Critique sacrée,* qu'il divisa en quatre parties, qui sont : l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, les deux révélations, et la lecture des ouvrages critiques. Ce travail important attira sur lui l'attention des professeurs de la Sorbonne : Berthe, Bence, Vitasse, Salmon se lièrent d'amitié avec lui ; Salmon le chargea de lui composer une bibliothèque de livres savants, surtout de théologie, et lui permit, sur sa demande, de lire le premier avec Sévin tous ceux qu'il achèterait. Ces professeurs allèrent même jusqu'à se faire ses élèves, car, dans des réunions tenues chez Salmon, il expliqua aux uns les Pères grecs et enseigna aux autres l'hébreu et le syriaque.

Il quitta alors la chambre d'Érasme, qui était malsaine, pour aller demeurer au collége de Navarre. Il y poursuivit ses études particulières, et vécut du produit de ses leçons de grec, d'hébreu et de syriaque. L'abbé Capperonnier, professeur de littérature grecque au Collége de France, le mit en relation avec Collesson, professeur de droit, et bientôt après, par l'entremise de ce dernier, il fut chargé par Louvancy, proviseur du collége d'Harcourt, de l'enseignement des boursiers dans ce collége, et par le duc d'Antin de l'éducation de ses fils, dont l'un devint plus tard évêque de Langres et fut un de ses plus solides et plus constants protecteurs. Il témoigna sa reconnaissance à Collesson en lui dédiant une assez médiocre pièce de vers français et hébreux, et en se faisant recevoir avocat ; mais, sur le conseil de Collesson lui-même, il ne tarda pas à renoncer à la jurisprudence ainsi qu'à la médecine, dont il se serait aussi occupé, si l'on en croit Fréret, et se consacra tout entier aux travaux d'érudition. Bientôt après, l'abbé Bignon, ayant formé le projet de publier une espèce de Bibliothèque universelle dans le genre de celle de Photius, mais plus étendue et plus exacte, associa Fourmont à cette entreprise. Ce travail, qui lui nécessita de grandes recherches dans les manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi, absorba la plus grande partie de son temps et lui fit refuser, cette même année 1705, d'entrer comme élève à l'Académie des Inscriptions et Médailles, plus tard Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Vers 1709, Fourmont écrivit deux *Lettres critiques* relativement au *Commentaire sur la Genèse* de dom Calmet. Après avoir examiné plusieurs endroits de cet ouvrage, il plaida la cause des interprètes juifs, et posa en principe qu'on ne devait pas envelopper dans un même discrédit tous les rabbins parce que quelques-uns d'entre eux s'étaient livrés à de chimériques rêveries. Plusieurs passages de ces deux lettres firent suspecter l'orthodoxie de Fourmont, et le jeune savant dut se justifier auprès du cardinal de Noailles. Ces difficultés valurent à Fourmont un nouveau protecteur ; le comte de Tolède, ambass deur d'Espagne, voulut apprendre sous sa d rection le grec, le latin et les éléments des lan gues orientales. Fourmont composa à son inte tion un *Etymologicon Linguæ Latinæ.* Il refu de le suivre en Espagne, malgré les offres les pl brillantes.

La polémique contre le P. Calmet, l'*Etymol gicon,* une *Grammaire Hébraïque,* la *tradu tion* du *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, le *S cond Voyage de Paul Lucas en Grèce*, qu'il édi en 1712, avaient fait à Fourmont une certai réputation : en 1713 il entra à l'Académie des In criptions et Belles-Lettres, comme élève de Ba delot de Dairval, associé, et en fut dès lors u des membres les plus assidus. Le 17 avril 171 il y lut sa *Dissertation sur l'art poétique sur les vers des anciens Hébreux*, qui trouve imprimée au tome IV des Mémoires l'Académie. Conformément à l'opinion adopt de son temps, il y établissait que la poésie h braïque était composée de vers rimés et mesur en strophes par le nombre des syllabes, comm en arabe et en français. La même année s'éle la fameuse querelle au sujet d'Homère. Fou mont, que le chancelier de Pontchartrain avait to récemment nommé examinateur pour les livre descendit dans la lice, et prit à partie un des a versaires d'Homère, Terrasson, dans un écrit i titulé : *La véritable Connaissance d'Homère* il citait une multitude de passages que, selon l personne n'avait compris, et donnait à peu pr tort à tout le monde. On n'y fit guère attention la dispute continua. Fourmont voulut de no veau se poser en médiateur, et publia un *Exa men pacifique de la querelle de Mme Daci et de M. Lamothe*, qui ne pacifia rien. La mo de l'abbé Galland, le traducteur des *Mille une Nuits*, avait laissé vacante en 1715 la chai d'arabe au Collége de France. Fourmont ava suivi ses leçons ainsi que celles de Pétis de I Croix, et un mois lui avait suffi, au moyen d'u recueil des racines arabes qu'il avait compos pour se trouver en état d'expliquer facileme l'*Histoire de Timour* par Arabschah, l'un des o vrages les plus difficiles de cette langue, à caus de son style élégant et figuré. Sur la recomma dation de l'abbé Bignon, il fut nommé professe en langue arabe, et sur le conseil de l'abbé B gnon, il composa immédiatement pour ses aud teurs une *Grammaire Arabe.*

Fourmont succéda aussi à Galand dans l place d'associé à l'Académie des Inscription Vers la même époque il soutint contre Masch la nécessité des points-voyelles (ou signes ma sorétiques) dans l'écriture hébraïque. Bient après il publia ses *Racines Hébraïques*, sur l modèle de ses *Racines Latines et Arabes*, et com mença son fameux *Commentaire sur les Psa mes ;* mais une étude d'un nouveau genre, dan laquelle il fut engagé par l'abbé Bignon, vint l faire interrompre momentanément ces travau

De Lionne, évêque de Rosalie, avait amené
ı France en 1711, en qualité de sécretaire, un
une lettré chinois de la province de Fo-Kiang,
ommé Arcadio Hoangh. On n'avait encore en
urope que de faibles notions de la langue chi-
ɔise; aucune grammaire n'avait paru. L'abbé
ignon, voulant combler cette lacune, présenta
oangh à Louis XIV, qui l'accueillit avec dis-
nction, l'attacha à sa bibliothèque en qualité
interprète pour le chinois, et lui donna une
ension pour faire une grammaire et des dic-
onnaires : mais Hoangh n'avait aucune idée
la grammaire; on lui adjoignit donc pour le
riger dans ses travaux d'abord Fréret, puis
ourmont. Hoangh se mit à l'œuvre, et au bout
quatre ans (1715), au moyen de ses notes,
'il avait mises en ordre, Fourmont fit un essai
grammaire chinoise qu'il présenta au mi-
stre Pontchartrain. En 1716 Hoangh mourut,
Fourmont fut chargé de continuer le travail
mmencé : il s'adjoignit son frère l'abbé Four-
ont comme collaborateur.

La tâche était difficile; pour en donner une
ée, il faudrait expliquer quelle est la nature
chinois, langue absolument différente des
igues européennes. Cette digression, qui ne
urait trouver place ici, pourrait seule faire
mprendre les immenses travaux de Fourmont.
s travaux tiennent du prodige.

Fourmont procéda d'abord à l'examen des
piers d'Arcadio Hoangh (1), contenant une
duction inachevée d'un dictionnaire chinois,
petit vocabulaire français-chinois, le chinois
uré en lettres latines, un vocabulaire de plus
2,000 mots ou phrases de la langue parlée,
usieurs essais de grammaire, des observations
r les principes de la langue écrite, quatre ou
ıq petits dialogues, trois ou quatre modèles
lettres, le Pater, l'Ave, le Credo, et un com-
encement de traduction d'un petit roman chi-
is.

Fourmont joignit bientôt à ce premier fonds
ut ce qu'il put ramasser dans les écrivains
ropéens à qui la Chine avait été connue, les
ots que les voyageurs lui fournirent, la tra-
iction du monument de Sigan-Fu que venait
publier le P. Kircher, quelques ouvrages de
üller, un catalogue des empereurs chinois,
nné par un savant allemand, où il recueillit
e certaine quantité de caractères. Un dernier
vrage lui fut d'un grand secours; ce fut le
anuscrit original de la *Scientia Sinica* du
Couplet, que de Boze avait recouvré en Hol-
nde et dont il avait fait présent à la Bibliothèque
Roi; il comprenait le texte des ouvrages de
nfucius en caractères chinois avec une version
terlinéaire et de longues dissertations du P. In-
rcetta sur l'analyse d'un certain nombre de ca-
ractères. C'est avec ces matériaux, bien insuffi-
sants, que Fourmont reconstruisit ou devina en
quelque sorte la langue chinoise : « Aucun de ceux
qui n'ont point conversé avec les Chinois n'a été
aussi loin que Fourmont », dit Fréret dans son
Éloge prononcé à l'Académie, en 1746. Mais il
commit la faute de ne faire part au public qu'en
1738, dans un chapitre de ses *Meditationes
Sinicæ*, des sources où il avait puisé; aussi se
trouva-t-il en butte à des méfiances qui l'affec-
tèrent et lui firent à plusieurs reprises suspendre
son travail. Il commença d'abord par se familiariser
avec les caractères, ce qui le mit en état de cher-
cher dans les dictionnaires ceux qu'il ne connais-
sait pas encore et d'en comprendre l'explication
quand ils la donnaient en caractères qu'il con-
naissait déjà. En 1719 il mit au jour ses pre-
miers travaux; les 214 clefs chinoises furent
imprimées en table, et parurent pour la première
fois en Europe. Accompagné de l'abbé Bignon, il
en présenta lui-même le manuscrit au duc d'Or-
léans, et lui annonça qu'il avait commencé une
grammaire et six dictionnaires qui devaient
former 17 in-folio; le premier, chinois-latin, de-
vait être distribué par l'ordre des clés; le se-
cond, chinois-latin également, par l'ordre des
tons; le troisième devait être un dictionnaire
latin-chinois, pour être à la portée de toute l'Eu-
rope; le quatrième, français-chinois; le cin-
quième devait être un dictionnaire historique et
géographique de la Chine, analogue à la *Biblio-
thèque orientale* de d'Herbelot; le sixième, enfin,
chinois-latin, disposé dans l'ordre des 214 clefs,
devait comprendre 12 articles, dont le onzième
à lui seul aurait formé 14 volumes in-folio ma-
nuscrits et au moins 6 imprimés. Le duc d'Or-
léans fit l'accueil le plus bienveillant à Fourmont,
lui annonça que le roi allait faire graver tous les
caractères nécessaires à l'impression de ses ou-
vrages, et lui confia sur-le-champ la surveillance
de ce travail. Ce fut pour Fourmont une occu-
pation des plus minutieuses, et qui faillit lui coû-
ter la vue. Plus de 100,000 types furent gravés,
et formèrent autant d'objets de curiosité, car on
trouva le moyen de mettre avec le nom du gra-
veur sur le caractère numéroté sa place dans le
dictionnaire, sa prononciation et son ton. Il lui
fallut revoir les bois dessinés, les livrer aux
graveurs de manière à n'en pas troubler l'ordre,
corriger les épreuves, faire scier les bois gravés
et arranger les caractères selon le rang qu'ils ont
dans les dictionnaires chinois. Le peintre Gau-
tier, habile artiste de cette époque, dessina ces ca-
ractères, pour lesquels il dut renoncer à toute
autre espèce de travail, et six graveurs ou sculp-
teurs les gravèrent; trois d'entre eux, le Suisse
Reisacher, l'imprimeur parisien Chambonneau,
et Blandin, moururent avant 1731; les trois
autres furent Le Vassaut, Texier et de S. Leup.

Fourmont devint dès lors l'objet d'une multitude
de distinctions flatteuses. Au mois de mai 1720,
le duc d'Orléans l'invita à venir lui présenter

(1) Ces papiers se trouvent aujourd'hui pour la plupart
a Bibliothèque impériale, avec les manuscrits de Four-
nt.

son commentaire sur les Psaumes et sur les vers des anciens Hébreux, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Cet ouvrage, l'ouvrage de prédilection de Fourmont, est écrit en latin, et atteste un travail immense. Chaque psaume renferme la cause de son titre, les opinions diverses des critiques, les motifs, les preuves de ces opinions, expliqués ou réfutés, la circonstance historique et l'époque où il a été composé, le texte hébreu, la version de la Vulgate, une version nouvelle, des notes sur le sens, sur les vers, les strophes, la diction poétique et les variantes. La même année, toujours sur la demande de l'abbé Bignon, Fourmont reçut ordre du roi de faire graver à cet effet des poinçons hébreux et d'inspecter tout ce qui restait de caractères orientaux à l'Imprimerie royale. La faveur du duc d'Orléans ne s'arrêta pas là : deux ans après (1722), il proposa à Fourmont la première pension qui vaquerait à l'Académie. Mais celui-ci refusa : il s'en vante peu modestement dans le catalogue de ses ouvrages. Il continuait toujours ses travaux sur la langue chinoise; mais bientôt commencèrent les dégoûts : comme on ignorait les matériaux dont il se servait, on l'accusa, sinon d'imposture, du moins de présomption. On prétendit que cette étude présentait des difficultés insurmontables, que les langues ne se devinaient point, et qu'on ne pouvait les bien comprendre qu'en allant dans les pays où on les parlait. Fourmont sollicita un examen, une enquête; personne ne se reconnut compétent, et tout le monde continua à regarder son travail avec défaveur; découragé, il le suspendit quelque temps. Une occasion propre à montrer sa sagacité, sinon sa science infaillible, s'offrit bientôt pour le distraire. Le czar de Russie, Pierre le Grand, charmé du bon accueil qui lui avait été fait en France par l'Académie des Inscriptions, avait entretenu des relations avec cette Académie, et lui avait envoyé en 1722 les dessins de plusieurs figures de divinités, d'hommes et d'animaux trouvées en septembre 1721 par son armée aux environs d'Astracan. La même année, un détachement de cette même armée ayant pénétré plus avant dans le pays des Kalmouks, ses soldats avaient trouvé dans les souterrains d'un vieux château des livres extrêmement longs et très-peu larges, dont les feuillets étaient d'une espèce de coton ou d'écorces d'arbres enduites d'un double vernis de deux couleurs. L'écriture était blanche sur un fond noir, et les habitants du lieu n'en connaissaient pas les caractères. Les soldats les détruisirent; quelques feuillets seulement, sauvés par des officiers, furent envoyés comme curiosité au czar, qui regretta la perte des autres. Les érudits de la Russie et des universités du Nord renoncèrent à les déchiffrer; le czar s'adressa, en désespoir de cause, à l'abbé Bignon, qui était alors président de l'Académie des Inscriptions, et accompagna la lettre d'un des feuillets (1). Fourmont et Fréret crurent reconnaî l'écriture et la langue du Thibet : un missi naire italien, revenu du Thibet depuis plusie années, avait donné à Fréret un dictionnaire la langue de ce pays, et Fréret, lié d'ami avec Fourmont, le lui avait communiqué. Celu se fit fort de le lire, et se mit au travail a l'abbé Fourmont, son frère, que l'abbé Bign voulait faire entrer à l'Académie. Ils déclarèr que c'était un fragment de sermon de quelc lama ou moine thibétain, une sorte de disco funèbre, dans le goût des Tartares, caractér par des figures hardies, avec des répétiti semblables à des litanies, comme on en v dans les prédications musulmanes; on y pro vait, selon eux, l'immortalité de l'âme, en co parant les différentes circonstances qui d tinguent la fin de l'homme de celle des anima Le travail fut présenté au roi au mois de vembre, puis envoyé traduit en langue ru au czar, qui le fit imprimer à Saint-Pétersbou par Bayer, dans la préface de son *Museum* *nicum*, et se proposait de ne rien épargner p recouvrer les débris de cette bibliothèque rieuse, lorsque la mort le surprit, en 1723. I savants allemands ont gravement incrim l'exactitude de la traduction des Fourmo d'autres ont parlé du sujet sans en rien c naître, comme le P. Giorgi, religieux august qui ne connaissait même pas l'alphabet thi tain. Langlès a essayé de les justifier; Klapro plus indulgent, excuse les Fourmont sur l'ins fisance des ressources dont ils disposaient.

En 1722, Fourmont lut à l'Académie sa d sertation sur la littérature chinoise, dans laqu il réfutait un livre de l'abbé Renaudot, exa minait les travaux de Müller, de Mentzel, Masson, de Martinius, de Semedo et de qu ques autres savants, donnait une idée de la lang et annonçait ses différents dictionnaires. Qu qu'il se vante qu'elle ait été généralement plaudie, il paraîtrait, au dire du P. Sonciet, qu en fut presque généralement mécontent. L'A démie n'en fit imprimer qu'un extrait co posé par Fréret. Fourmont approuva l'extra mais il en garda rancune à Fréret. D'autres t vaux sur la littérature chinoise et sur la litté ture hébraïque, imprimés pour la plupart da le recueil des *Mémoires de l'Académie* *Inscriptions*, suivirent cette fameuse disser tion.

En 1723, il fit paraître, sous le pseudony du *rabbin Ismael Ben Abraham*, une *Let* (in-12) à l'abbé d'Houteville, critique de l'ouvr que cet abbé avait publié sous ce titre : *La* *ligion chrétienne prouvée par les faits.*

(1) On voit, dans la *Description de la Sibérie* de l'A mand Strahlenberg qu'on a trouvé un peu plus ta plusieurs feuilles absolument pareilles, qui semblai autant de feuillets d'un même livre; elles étaient im mées avec des planches en formes de bois, gravées à chinoise; on avait même retrouvé quelques-unes de planches.

ême année, sous le même pseudonyme, il publia *onakah, ou ceinture de douleurs* (in-12) : tait la réfutation des *Règles pour l'intelligence des Saintes Écritures* de l'abbé Duguet, rues en 1716; ces règles adaptées, disait-il, une interprétation figurée et allégorique de l'Écriture, risquaient d'y faire trouver tout ce qu'on ulait. Suivirent une *Dissertation sur l'en- poétique des païens* (*Hist. de l'Acad. des scr.*, t. III, 1723), où il prétendait prouver que Grecs avaient pris leur enfer des Égyptiens, une autre *Dissertation* (id., ibid.), où il comait les Juifs, hellénistes ou rabbins, avec les ivains des autres nations (id., ibid.); — des *servations critiques sur la seconde partie Livre des Règles;* — une *Lettre à l'abbé sfeld;* — des *Réflexions critiques sur l'Exit du livre intitulé* Monakah, inséré par un onyme au *Journal de Trévoux.*

Fourmont se mit ensuite avec une nouvelle eur à ses travaux sur la langue chinoise, et même temps, pour les mener à bonne fin, y éressa les personnages les plus influents de oque : ainsi on le voit accablant de ses visites tôt le duc d'Antin, son plus dévoué protecr, qui lui offre de faire venir des ouvriers de Hollande et de l'Allemagne pour imprimer ses res; tantôt le contrôleur général Le Pelletier, qui il montre à plusieurs reprises ses dess, ses gravures et des cahiers de ses dictionres, le contrôleur général Orry et même le dinal de Fleury. Enfin, en 1728 la grammaire noise fut terminée. Tout était prêt pour l'imssion, lorsqu'elle fut indéfiniment ajournée. ignorait encore à quelles sources Fourmont it puisé ses matériaux. Rien ne prouvait qu'il vait pas arrangé à sa façon quelques légères nos de la langue et qu'il n'y avait pas suppléé ses propres inventions. On demanda que iteur fournît des preuves de sa capacité par raduction de quelque ouvrage chinois; s'il s'y usait, il lui restait à envoyer une copie de grammaire chinoise (un in-folio de 800 pages) Rome, au père Fouquet (*voyez* ce nom), qui depuis évêque d'Eleuthéropolis et qui, comme cien missionnaire en Chine, connaissait parfaiment la langue.

Ces objections arrêtèrent l'impression. Fournt refusa de subir l'examen du P. Fouquet, s'occupa alors de la révision de ses autres vrages; il recueillit et coordonna les notes il avait faites précédemment sur le *Fragment Sanchoniaton* dans la *Préparation évanlique* d'Eusèbe, y ajouta des commentaires, pprocha les détails des traditions grecques et s généalogies des livres, chercha à faire conrder la chronologie chinoise avec les différentes chronologies de l'antiquité, et en composa *Réflexions critiques sur l'origine, l'hisre et la succession des anciens peuples chalens, hébreux, phéniciens, égyptiens, grecs, squ'au temps de Cyrus.* L'ouvrage, terminé en septembre 1729, ne fut néanmoins imprimé qu'en 1735, et forma deux volumes in-4°. Quoique les journaux du temps, et surtout le *Mercure suisse* du mois de novembre 1736, en fassent le plus grand éloge, ce livre, qui atteste de grands travaux et une profonde érudition orientale, est rempli d'assertions paradoxales, d'étymologies risquées, de conjectures et de rapprochements hasardés, comme par exemple les passages où il est dit que Chronos, le Saturne des anciens, n'est autre qu'Abraham, que Mercure est Eliézer, que les Pélasges sont les Philistins. Voici le jugement que le P. Souciet, ami de Fourmont, en a écrit de sa main sur un exemplaire de son catalogue : « C'est un tissu de « rêveries; à voir le sens que M. Fourmont a « donné à plusieurs passages, on dirait qu'il n'en- « tend pas le grec. Tout est plein de citations « fausses : les auteurs cités disent le contraire « de ce que M. Fourmont leur fait dire. »

En 1730, on reçut en France la grammaire chinoise du P. Prémare, et il fut possible de contrôler le travail de Fourmont par celui du savant missionnaire. Fourmont fut lui-même chargé de faire la comparaison des deux grammaires. Il adressa, le 4 février 1730, à l'abbé Bignon une dissertation de 52 pages in-folio intitulée : *Comparaison entre la grammaire chinoise du sieur Fourmont et celle du R. P. de Prémare, savant jésuite, missionnaire à la Chine, toutes deux faites en même temps, c'est-à-dire en* 1727 *et* 1728, *l'une à Canton, l'autre à Paris.* Fourmont y faisait le plus grand éloge du P. de Prémare, mais donnait à sa propre grammaire une supériorité que tous les sinologues ne lui ont pas accordée.

L'abbé Bignon, assisté de l'abbé Sallier, qui occupait alors la chaire d'hébreu au Collége Royal, examina la *Comparaison*, et déclara, dans une lettre des plus louangeuses, datée du 20 février 1730 et insérée au Catalogue de Fourmont, que les deux grammaires étaient pareilles pour le fond. Fourmont était désormais à l'abri de toute accusation de plagiat. Cependant la grammaire chinoise attendit encore douze ans avant d'être imprimée.

Au milieu de ces préoccupations, Fourmont ne cessait d'assister régulièrement aux séances de l'Académie et d'y lire de temps en temps quelque nouvelle dissertation critique ou philologique. Ainsi furent imprimées dans ses Mémoires : en 1729, une dissertation contre l'opinion commune sur la durée du siége de Troie (*Hist. de l'Ac. des Insc.*, t. V), dissertation qui fut réfutée par l'abbé Banier; — une seconde dissertation intitulée : *Des Règles de critique dans le rétablissement des textes altérés* (même tome); — une troisième *Sur les citations* (même tome); — une quatrième : *De l'interprétation d'une strophe de la* 32ᵉ *ode du premier livre d'Horace* (même tome); — en 1730, une dissertation *Sur l'utilité des langues orientales pour l'intelligence de*

l'histoire des premiers temps même de la Grèce; il y soutenait une thèse fausse, s'appuyant sur deux exemples : l'un, tiré de la mythologie grecque, la légende de Persée, fable toute grecque, qu'il prétendait expliquer par les langues orientales; l'autre, tiré des antiquités assyriennes, l'inscription du tombeau de Sardanapale, qu'il était obligé de mutiler pour l'adapter à son système. L'année suivante (1731), il donnait encore une dissertation sur quelques médailles phéniciennes et sur l'étymologie phénicienne de Malte, prouvée par les médailles puniques (*Hist. de l'Ac.*, t. IX). C'est cette même année que parut à Amsterdam (in-8°) ce *Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'aîné*, que nous avons déjà cité plusieurs fois. On y trouve une liste de 122 ouvrages, dont une partie est hypothétique, car Fourmont y comprenait complaisamment comme faits une multitude de travaux qui n'étaient que projetés. Ce catalogue ne brille pas par la modestie de l'auteur; il est précédé de trois lettres, écrites par lui-même et signées d'initiales facultatives, dans lesquelles il s'adresse les compliments les plus louangeurs.

Son catalogue publié, l'infatigable Fourmont se remit à l'œuvre sur ses dictionnaires chinois, ce qui ne l'empêcha pas de donner en 1733 sa dissertation sur la signification du mot ἔγχος (*Hist. de l'Ac. des Insc.*, t. VII), et de faire imprimer en 1735 ses *Réflexions critiques sur l'origine des anciens peuples,* dont nous avons déjà parlé, et dont la meilleure partie est une liste des empereurs chinois, écrite en caractères chinois. Une seconde édition de cet ouvrage, qui parut deux ans après sa mort (1747), est précédée de sa vie, faite par deux de ses clercs, de Guignes et Leroux Des Hautes-Rayes, et d'un nouveau catalogue de ses ouvrages, qui ne concorde pas toujours avec celui de 1731. En 1737 il détacha de sa grammaire chinoise la partie préliminaire, qui traitait de la lecture et donnait l'explication de tout le mécanisme de la langue, et la publia en latin, sous le titre de *Meditationes Sinicæ, complectentes artem legendi linguæ sinicæ characteres;* c'est un gros ouvrage in-folio, dont le style est obscur et confus, mais qui est utile à consulter pour la connaissance de la littérature chinoise : un chapitre tout entier y est consacré à l'indication des matériaux dont il s'est servi. L'année suivante, sa grammaire fut examinée, à la sollicitation du duc d'Antin, par le P. Guigue, missionnaire qui revenait de Chine. Le révérend père en commença la lecture dans des dispositions peu favorables; mais il y trouva bientôt un certain mérite, et dans son examen, resté manuscrit, il professa pour l'auteur une grande admiration et lui signala des incorrections, que celui-ci se hâta de faire disparaître. Fourmont accabla encore l'Académie de dissertations : en 1740, dissertation où l'on établit que les Septante n'ont traduit que sur un texte ponctué (*Hist.*, t. XIV); — *Mémoire historique sur le sabéisme* (*Mém. de l'Ac.*, t. X); — *Dissertation critique sur l'époque d[e la] ponctuation hébraïque de la Massore* (*M[ém.]*, t. XIII); — *Dissertation sur les annales [chi]noises*, où il examine leur époque et la croy[ance] qu'elles méritent (*Mém.*, t. XIII); — *Disse[rta]tion sur l'ouvrage d'Évhémère*, Ἱερὰ ἀναγρ[αφή]; — *Sur la Panchaïe et sur la relation qu'i[l en] avait faite* (*Mém.*, t. XV); — en 1743, *Disse[rta]tion sur les manuscrits hébreux ponctu[és et] sur les anciennes éditions de la Bible.* (*M[ém.]*, t. XIX).—Enfin, en 1742 parut le fruit de ving[t ans] de travaux, de luttes et de péripéties : *Lingua [Sinarum] narum Mandarinicæ hieroglyphicæ Gram[ma]tica duplex, latine et cum characteribu[s Si]nensium,* in-folio; à la suite se trouvait imp[rimé] en caractères chinois le *Catalogue des livres [chi]nois de la Bibliothèque du Roi*, déjà pu[blié] mais en caractères français, dans le Ier volum[e du] *Catalogus cod. mss. reg.*, travail estimable, [mais] imparfait, qui mentionne environ 200 vol[umes] indiens et près de 4,000 chinois, dus aux [relations] tions entretenues par Fourmont avec les [mis]sionnaires de l'Inde et de la Chine. Fourm[ont] succomba trois ans plus tard, à une att[aque] de paralysie. Il était depuis 1735 mem[bre] pensionnaire de l'Académie des Inscripti[ons]. Il avait été agrégé en 1738 à la Société roya[le de] Londres et admis en 1742 à l'Académie de [Ber]lin. Il s'était marié deux fois, sans avoir d'enf[ants].

Suivant Fréret, Fourmont était d'un carac[tère] doux et d'une certaine gaieté d'esprit; mais [dé]tourné par ses travaux du commerce des h[om]mes, il les connaissait peu, et tirait de sa sci[ence] une vanité qui les blessait.

Outre les 17 dissertations lues à l'Acad[émie] (Des Hautes-Rayes n'en cite que 16, et Quérar[d 14] dans sa *France littéraire*) et imprimées, com[me] nous l'avons indiqué, soit dans les *Mémoires*, [soit] dans l'*Histoire de l'Académie des Inscripti[ons]*, Des Hautes-Rayes en cite 27 autres, lues égalem[ent] dans les séances de l'Académie, mais res[tées] manuscrites; outre 18 ouvrages imprimés [il] mentionne 21 ouvrages sur les langues, 30 [ou]vrages de critique et de philologie sacrée et [pro]fane et 7 ouvrages sur la langue chinoise; [ce] qui fait un total de 120 ouvrages. Fourmon[t] cite 122 dans son catalogue de 1731; mai[s on] sait qu'une grande partie n'était qu'en pr[ojet]. Ces ouvrages, comme nous l'avons dit, n'ont [pas] tous été publiés; beaucoup n'ont été qu'ébauc[hés]. Cependant, parmi les manuscrits de Fourmon[t il] en est beaucoup de curieux, et nous regret[tons] que les limites de cette notice ne nous perm[et]tent pas d'en donner la liste.

Des travaux si nombreux et si variés attes[tent] chez Fourmont une prodigieuse activité. Si [leur] valeur n'est plus aussi grande aujourd'hui qu['elle] l'était au dix-huitième siècle, si le temps n'a [pas] consacré cette réputation européenne et asiati[que] dont il a joui de son vivant, on ne peut néanm[oins] contester à leur auteur une immense érudit[ion].

fondée sur la connaissance des langues de l'Orient et de l'Europe. Près de vingt langues lui étaient familières, si l'on s'en rapporte à ses papiers, qui prouvent qu'il étudia non-seulement le chinois, l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, le samaritain, le rabbinique, le copte, l'éthiopien, le turc, le persan, le thibétain, l'indien, l'arménien, le latin et le grec, mais encore l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Pour étudier comme pour enseigner les langues, il remontait à leur métaphysique, s'expliquait la liaison et l'analogie des règles, et s'en facilitait la mnémonique, dressant la table des racines de chaque langue, et mettant ainsi en vers français, à l'imitation des racines grecques de Port-Royal, les racines latines, hébraïques, arabes, syriaques, et même les clefs chinoises. Ce qu'il a dû lire de livres de toutes sortes est incroyable; il parle souvent de son goût pour la poésie et a même laissé quelques pièces de vers, heureusement peu nombreuses, qui sont à peu près toutes des traductions de l'hébreu. Esprit étroit et de peu d'imagination, manquant des grâces de l'esprit, il se montre à nos yeux dans ses écrits comme un savant grondeur, dogmatique et vaniteux; mais il faut être indulgent à l'égard de ces grands travailleurs qui ont tant fait pour aplanir la route de la science. E. Bréhaut.

De Guignes et Des Hautes-Rayes, *Vie d'Étienne Fourmont et Catalogue de ses ouvrages*, en tête de la seconde édition des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples* (Paris, 1747). — Fréret, *Éloge de Fourmont l'aîné*, de l'Academie des Inscriptions et Belles Lettres. — *Histoire et Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (passim, t. I-XXII). — *Catalogue des ouvrages de M. Fourmont*; Amsterdam, 1731. — Quérard, *La France littéraire*. — L'abbé Cl. P. Gouget, *Mémoire historique et litteraire sur le Collége royal de France*; Paris, 1758, 3 vol. in-12. — Collection des papiers manuscrits de Fourmont l'aîné, appartenant à la Bibliothèque impériale.

FOURMONT (*Michel*), connu sous le nom de l'*abbé Fourmont*, frère du précédent, et comme lui orientaliste français, né à Herbelay, le 28 septembre 1690, mort le 5 février 1746. Privé très-jeune encore de son père et de sa mère, et ne trouvant aucun appui dans sa famille, il atteignit l'âge de vingt-cinq ans sans posséder même les éléments du latin. A cette époque, il rentra en possession d'une partie de l'héritage paternel, et put venir étudier à Paris sous la direction de son frère. Au bout de trois ans, il fut en état d'enseigner le latin, le grec, l'hébreu et le syriaque. Les élèves lui vinrent en assez grand nombre. Il entra dans les ordres, alla se loger au collége d'Harcourt, et ne tarda pas à se faire une réputation presque aussi grande que celle de son frère, dont il avait emprunté la méthode. Le roi de Sardaigne Victor-Amédée II lui fit offrir la chaire d'hébreu à Turin, avec un traitement magnifique; il refusa, pour rester en France; la même année (1720), l'abbé Bignon l'en récompensa en lui faisant donner au Collége Royal la place de professeur de syriaque. Il se distingua alors par son zèle; aux leçons ordinaires de syriaque il joignit une comparaison des paraphrases chaldaïques de la Bible avec le texte samaritain et la version des Septante, et fit en outre chaque semaine une leçon extraordinaire en langue éthiopienne, mélange de chaldéen et d'arabe. Il s'était occupé d'arabe depuis qu'il était en état de vivre du produit de ses leçons, et il avait pu au moyen de cette langue apprendre facilement l'éthiopien littéral. Mais comme les livres éthiopiens étaient par leur rareté difficiles à se procurer, il composa des espèces de dictionnaires de l'auteur qu'il expliquait et les prêta à ses élèves; car la nouveauté de cet enseignement n'avait pas manqué de lui attirer un auditoire.

En 1722 il fut officiellement, par l'influence de l'abbé Bignon, adjoint à son frère pour surveiller les travaux préparatoires à l'impression des dictionnaires chinois, et attaché comme lui à la Bibliothèque du Roi en qualité d'interprète des langues chinoise et indienne. Mais les deux frères se séparèrent bientôt; l'abbé Fourmont, qui se savait un nom, consentait bien à seconder son frère, mais demandait le traitement de son titre; Fourmont l'aîné, le trouva trop savant, et préféra se passer de son concours; l'abbé Fourmont abandonna donc l'étude du chinois. En 1724 il fut associé à l'Académie des Inscriptions. Le 1er février 1725 il lut à l'Académie des Inscriptions sa *Dissertation sur l'origine et l'ancienneté des Éthiopiens en Afrique* (*Mém. de l'Acad.*, t. V); le 18 mai 1726, sa *Dissertation pour prouver qu'il n'y a jamais eu qu'un Mercure*, et, le 6 septembre de la même année, sa *Dissertation pour prouver qu'il n'y a jamais eu qu'une seule Vénus* (*Mém. de l'Acad.*, t. VII). En 1728 il obtint le prieuré de Notre-Dame d'Orcas, situé sur le sommet des Pyrénées; mais, ayant eu à acquitter certaines charges, il ne lui en resta qu'un revenu de 200 livres. La même année il fut chargé d'une importante mission scientifique.

Méhémet-Effendi, ambassadeur de la Porte, et son fils Zaïd-Aga, après avoir passé plusieurs années en France, étaient retournés dans leur pays remplis d'admiration pour tout ce qu'ils avaient vu et surtout pour ce qu'on y faisait pour les lettres et les arts. Vers la fin de 1726 ils avaient fait établir une imprimerie à Constantinople, et l'année suivante (1727) Zaïd-Aga en avait fait part à l'abbé Bignon, en lui écrivant en même temps que s'il se trouvait sur les lieux quelque académicien intelligent, il ne désespérait pas de le faire pénétrer jusque dans la bibliothèque du grand-seigneur ou plutôt dans celle des anciens empereurs grecs, qui lors de la prise de Constantinople, en 1453, avait été soigneusement conservée par l'ordre exprès de Mahomet II. L'abbé Bignon crut que c'était peut-être une occasion de retrouver et même d'acquérir quelques manuscrits curieux; il en parla au roi, et, sur sa proposition, l'abbé Fourmont, associé, et l'abbé Sévin, pensionnaire de l'Académie, furent tous deux chargés, au mois de juillet, d'aller à Cons-

tantinople et de visiter les bibliothèques des monastères dans les diverses provinces de la Turquie. Ils partirent avec le marquis de Villeneuve, ambassadeur français à la Porte; un neveu de Fourmont, dont il avait fait lui-même l'éducation, Claude Fourmont, leur avait été adjoint pour dessiner les vues et copier les inscriptions. Sévin, dont la santé était faible, était resté à Constantinople, et les deux Fourmont commencèrent seuls leur exploration par les îles de l'Archipel.

Leurs premières découvertes furent de peu d'importance; les îles renfermaient des bibliothèques, mais peu de manuscrits anciens, la plupart d'écrivains ecclésiastiques, que les *caloyers* ou moines grecs ne voulurent pas vendre, et dont Fourmont dut se contenter d'envoyer à Constantinople des notices aussi exactes que le temps permettait de les prendre. Pour donner le change à ces esprits soupçonneux et gagner leur confiance, il déclara à ces moines qu'il n'avait d'autre mission que de découvrir et de copier des inscriptions, et il en trouva en effet de nouvelles qui avaient échappé aux nombreux voyageurs de toutes nations qui l'avaient précédé; une, entre autres, fut copiée à Paros par Claude Fourmont, qui contenait un traité d'alliance entre différents peuples et dont les caractères étaient assez anciens.

Après avoir visité les principales îles, ils abordèrent à Athènes; l'Attique leur offrit peu de manuscrits; en dédommagement, ils y découvrirent une multitude d'inscriptions que n'avaient vues ni Spon ni Wheler, ou qui n'avaient été déterrées que depuis leur passage. Fourmont, en homme habile, éloigna les méfiances qu'inspiraient d'ordinaire les ecclésiastiques latins en respectant continuellement les coutumes et les préjugés des Turcs et des Grecs, et parvint ainsi à lever tous les obstacles et à pénétrer dans les mosquées pour s'y procurer les inscriptions. Il en copia plus de 500 dans Athènes et dans son territoire; il y trouva, entre autres pièces curieuses, des listes de toutes les tribus dans leur ordre de séance, des listes de prytanes et d'archontes et l'énumération des bourgades de l'Attique; une ordonnance des archontes contenant plusieurs règlements administratifs sur le prix des denrées, la qualité des étoffes, le rapport des différentes mesures, et un décret des amphictyons daté de 355, le premier qu'on a découvert ne concernant pas une matière religieuse, rendu dans une assemblée des Grecs et statuant, comme clause d'un traité de paix générale, que les villes grecques qui en avaient d'autres sous leur protection retireraient les garnisons qu'elles y tenaient.

Ils trouvèrent encore 150 inscriptions dans les autres villes de l'Attique; quelques-unes étaient en caractères anciens. L'une d'elles même était en caractères boustrophédons, c'est-à-dire disposés alternativement en allant de gauche à droite, comme les écritures occidentales, et de droite à gauche, comme les écritures orientales. Fourmont continua si bien à ménager l[es] Turcs, qu'il obtint à Éleusis une faveur distin[guée]. Les Turcs et les Grecs brisaient beaucou[p] de marbres pour en faire de la chaux : un ag[a] turc qui faisait bâtir consentit à suspendre l[e] travail de ses ouvriers pour lui permettre de co[pier] une vingtaine d'inscriptions, dont une e[n] boustrophédon. Après en avoir recueilli 16 dan[s] l'île de Salamine et 30 sur les ruines de Mégar[e], les deux Fourmont traversèrent l'isthme, et en[trèrent] dans le Péloponnèse, où n'avaient pé[nétré] ni Spon ni Wheler, mais dont les Vén[itiens] avaient, par les deux fois qu'ils s'étaie[nt] emparés du pays, enlevé tous les manuscrit[s] en faisant servir les marbres trouvés sur le[s] ruines d'Argos et de Mycènes à bâtir le châtea[u] de la Palamède. Ils ne trouvèrent que 47 ins[criptions] sur l'emplacement de ces deux villes[;] visitèrent Corinthe, Napoli de Romanie, Gorty[s] ou Garithena, retrouvèrent Pallantium, Trap[e]zus et Stymphalos, où ils trouvèrent non pas le[s] Stymphalides, mais les ruines du tombeau d[e] Térence, et les ruines d'Épidaure et de Trézèn[e] et Hermioné, où ils copièrent encore 47 inscrip[tions]. L'abbé Fourmont tenait un journal d[u] voyage, examinait la direction des routes, mar[quait] exactement les heures de marche, obser[vait] la nature et les sites des pays traversés, [et] dressait des cartes itinéraires pendant que so[n] neveu, tout en l'aidant dans ces travaux, copia[it] les monuments et les bas-reliefs, dont un d[es] plus curieux ayant rapport aux sacrifices hu[mains] des Lycaia fut trouvé en Arcadie. En qui[t]tant Hermioné, ils revinrent à Napoli, puis vis[i]tèrent Cléone, Némée, Sicyone et l'Achaïe; ils n[e] firent aucune découverte : les marbres avaie[nt] servi à reconstruire Corinthe. Ils arrivèrent en[suite] à Patras, où ils copièrent 98 inscription[s] pour la plupart hébraïques, visitèrent le mo[nt] Cyssenius, Tritea, Nonacris, Phlius, revinrent [à] Napoli, traversèrent le mont Parthenos, la plai[ne] de Tégée, les ruines de Mantinée, descendire[nt] dans la Laconie en suivant la vallée de l'Eurota[s] et trouvèrent à Sparte et à Amyclès un assez gra[nd] nombre d'inscriptions, dont quelques-unes étaie[nt] fort anciennes : on signale surtout un long fra[g]ment d'un nécrologe des prêtresses d'Amyclè[s], des listes des magistrats de Sparte, des bas-r[e]liefs représentant des boucliers sur lesque[ls] étaient écrits les noms des différents rois [de] Sparte et de leurs ancêtres; un bas-relief r[e]présentant la cérémonie de la flagellation d[es] jeunes Spartiates devant l'autel de Diane et [en] présence des prêtresses; les inscriptions sépu[l]crales d'Agésilas et de Lysandre, une table d[es] lois du roi Agis, des cippes contenant des d[é]dicaces aux dieux; plus de 350 inscriptions r[e]cueillies dans la Laconie et dans la Messéni[e], dont quelques-unes très-curieuses et très-a[n]ciennes, entre autres celle de Calames, grav[ée] profondément dans le roc en lettres d'un den[i-]pied de hauteur, au-dessus de plusieurs grot[tes]

taillées dans le même rocher. Les féroces Maniotes, séduits par leurs manières douces et polies, les invitèrent même à visiter leurs antiquités, comme le mentionne orgueilleusement Fourmont l'aîné, lans une des lettres qui précèdent son *Catalogue*. Il allait parcourir la partie occidentale du Péloponnèse; il était sur la frontière de l'Arcadie et de l'Élide, et se préparait à descendre dans la plaine d'Olympie malgré la contagion qui ravageait ce pays, lorsqu'il fut rappelé en France, par des ordres supérieurs (1732). Quel en fut le motif? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer d'une manière précise. Cependant, une grave accusation pèse sur la mémoire de Fourmont : des lettres adressées par lui à Fréret et à Maurepas ous le montrent, au dire de quelques biograhes, comme détruisant à chaque pas, avec un natique vandalisme, inspiré par une piété mal clairée, une multitude de reliques précieuses e l'art antique. Cependant Fréret garde un disret silence sur ce chapitre, dans l'éloge qu'il rononça de l'abbé Fourmont à l'Académie, en 746. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut bligé malgré lui de revenir.

De retour en France, il s'occupa de publier le ecueil des inscriptions qu'il avait rassemblées; ais il fallait d'abord en faire des copies figu-ées; la transcription était longue; son neveu, ui l'aidait, était retardé par les leçons de grec, 'hébreu et de syriaque qu'il donnait pour vivre. n lui témoignait peu de sympathie; on refusait on plan, comme trop coûteux, car aux inscripons il voulait joindre des commentaires, qui uraient formé plusieurs volumes; il s'obstina, uis se dépita, et abandonna enfin son travail pendant plusieurs années.

Après avoir rédigé la relation de son voyage, ui se trouve imprimée au tome VII de l'*Histoire e l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, il entreprit la traduction d'un manuscrit béen de la Bibliothèque du Roi, intitulé *Livre Adam*; ce n'est qu'un tissu d'inventions et d'erurs : il en lut un passage à l'Académie en même mps que la relation de son voyage. D'autres avaux suivirent qui ne valurent guère mieux, ne relevèrent sa réputation ni dans l'esprit de s contemporains ni dans celui de la postérité, s uns imprimés dans les *Mémoires de l'Académie*, les autres restés manuscrits dans ses paers. Les principaux sont : une *Dissertation où essaye d'expliquer par l'hébreu les méailles espagnoles du comte de Lastanosa*; une *Dissertation sur une inscription étruse*; — des fragments d'un travail où il voulait ontrer que la plupart des anciens mots de la ngue grecque dérivaient de l'hébreu et veient du commerce des sauvages de la Grèce avec colonies orientales; — *Remarques sur une scription phénicienne* envoyée de Malte au rdinal de Polignac (*Hist. de l'Acad.*, t. IX); *Analyse de l'explication des trois anciens inscriptions trouvées dans le temple d'Apollon Amycléen* (id., t. XVI); — *Mémoire servant à expliquer la fable d'Orion*, qu'il rapportait à l'histoire sainte, et où il cherchait à prouver que les Grecs n'en parlaient que d'après les Phéniciens (*Mém.*, t. XII); — *Remarques sur trois inscriptions trouvées dans la Grèce* (id., t. XV). En 1740, il fut associé à l'Académie étrusque de Cortone. Deux ans après, sur les ordres du comte de Maurepas, il reprit son travail des inscriptions, dont 945 furent remises à la cour; il en restait encore 150, assez étendues et environ une centaine de fragments à retranscrire, lorsqu'il mourut, deux mois après Étienne Fourmont, son frère. E. Bréhaut.

Consulter les mêmes documents que pour le précédent.

Fourmont (*Claude-Louis*), surnommé *le gros Fourmont*, pour le distinguer de ses deux oncles, Fourmont l'aîné et l'abbé Fourmont, voyageur et archéologue français, né à Cormeilles, en 1703, mort le 4 juin 1780. Il s'appliqua, comme ses deux oncles, à l'étude des langues orientales, et les aida dans leurs travaux après avoir été leur élève. En 1728, il suivit l'abbé Fourmont en Grèce. Il revint en France en 1732, et fut attaché comme interprète à la Bibliothèque du Roi. En 1746, il suivit en Égypte Lironcourt, qui avait été nommé consul au Caire. Après avoir séjourné quatre ans dans cette ville, il revint en France, rapportant un ouvrage assez curieux intitulé : *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis* (Paris, 1755, in-12, avec 3 planches). Il fut alors chargé de rédiger, d'après les papiers de l'abbé Fourmont, la relation du voyage en Grèce; mais son peu de fortune et le mauvais état des finances du royaume présentèrent des obstacles insurmontables à l'impression de cet ouvrage. Claude Fourmont essaya de commencer avec ses propres ressources, espérant trouver du secours dans ses protecteurs, le comte de Maurepas, Bignon et Amelot; il s'endetta, dépensa par avance les 600 livres que lui rapportait sa place d'interprète, et accabla ses protecteurs de demandes et de supplications, dont les brouillons se retrouvent aujourd'hui dans la collection des papiers de Fourmont. Mais la multiplicité de ces demandes montre qu'elles furent à peu près inutiles. En 1773, il sollicita la chaire de syriaque, alors vacante; mais cette chaire fut supprimée, et Fourmont passa le reste de sa vie dans un état voisin de l'indigence.

E. Bréhaut.

Papiers divers de Claude Fourmont (Bibl. imp., manuscrits).

***Fourmy** (***), potier de terre français, vivait vers la fin du dix-huitième siècle. M. Charles Dupin, dans son *Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française en 1834*, le signale comme très-habile dans son art, et dit que « Fourmy s'était efforcé de perfectionner la poterie proprement dite, en obtenant un tissu moins poreux, un vernis entièrement terreux, et fusible comme s'il était plombifère.

Il a réussi, quant aux qualités, mais en élevant les prix; cela seul n'a pas permis que les produits de sa nouvelle industrie devinssent populaire ». CH—C.

M. Charles Dupin, *Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française en* 1834, t. 1er, p. 208 (*Introduction historique*).

FOURNEL (*Jean-François*), jurisconsulte français, né à Paris, en 1745, mort dans la même ville, le 21 juillet 1820. Il étudia le droit et devint, en 1771, avocat au parlement de Paris, où son talent pour la plaidoirie lui acquit en peu de temps un rang honorable. Jeune encore, il rédigea, dans l'affaire de la fille Salmon, condamnée à être brûlée vive, comme coupable de l'empoisonnement de l'un de ses maîtres, un mémoire qui contribua à faire reconnaître l'innocence de l'accusée. Ce mémoire parvint à la cour de Rome, et valut à Fournel l'honneur d'être créé par le pape chevalier de l'Éperon d'Or. Partisan sincère de l'ancien régime, Fournel n'occupa aucun emploi pendant le cours de la révolution, et se livra alors à des recherches historiques, dont il publia plus tard le résultat. Il devint en 1816 bâtonnier de l'ordre des avocats, dont à l'époque de sa mort il était le doyen. Parmi ses ouvrages on distingue: *Traité de l'Adultère, considéré dans l'ordre judiciaire*; Paris, 1778, in-12; ibid., 1783, in-12; — *Traité de la Séduction, considérée dans l'ordre judiciaire*; Paris, 1778, in-12; ibid., 1783, in-12; — *Traité de la Contrainte par corps*; Paris, 1798, in-8°; — *Traité du Voisinage*; Paris, 1799, in-12; 4e édit. revue et augmentée par Tardif, Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *État de la Gaule au cinquième siècle, à l'époque de la conquête des Francs; extrait des Mémoires d'Uribald, ouvrage inédit, et contenant des détails sur l'entrée des Francs dans les Gaules*; Paris, 1805, 2 vol. in-12 (anonyme); — *Histoire des Avocats au Parlement de Paris, depuis saint Louis jusqu'au 15 octobre* 1790; Paris, 1813, 2 vol. in-8°; — *Histoire du Barreau de Paris dans le cours de la Révolution*; Paris, 1816, in-8°; — *Les Lois rurales de la France, rangées dans leur ordre naturel*; Paris, 1819, 2 vol. in-8°; 7e édit., ibid., 1833, 2 vol. in-12. On lui doit comme éditeur : *Traité des Injures dans l'ordre judiciaire*; par Dareau, avec des observations par Fournel; Paris, 1785, 2 vol. in-12. E. REGNARD.

Biographie des hommes vivants. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biogr. univers. et port. des Contemporains.* — F. de Clugny, *Éloge de M. Fournel*; Paris, sans date, in-8°. — Camus, *Bibl. choisie des livres de droit.*

* **FOURNEL** (*D.-H.-L.*), naturaliste français, né à Metz, mort dans la même ville, en 1848. Il y professa la botanique, et fut un des membres fondateurs de la Société d'Histoire naturelle de la Moselle. On a de lui : *Faune de la Moselle*, 2 vol. en 3 tomes, in-12, 1836, 1840, 1846; — *Catalogue des Roches du département de la Moselle*, suivi de *Quatre Dialogues sur les formations du pays messin, pour servir d'i troduction à la* géologie populaire; in-1 quelques extraits de cet opuscule avaient d paru dans les annuaires du pays; — En c laboration avec le docteur Haro : *Tableau c Champignons observés dans les environs Metz*, précédé de quelques considérations s leur nature, leur emploi domestique, les accide qu'ils produisent dans certains cas, et les moy de les prévenir ou d'y remédier, etc.; Metz, in-8 — *Cours d'Histoire naturelle*; Metz, in-8°, c vrage accueilli très-favorablement par le com d'instruction publique, mais dont le 1er vol. a s paru, la mort prématurée de l'auteur ayant arr l'impression des volumes suivants.

Émile BÉGIN.

Documents particuliers.

* **FOURNEYRON** (*Benoît*), ingénieur fr çais, né à Saint-Étienne (Loire), le 1er novem 1802. Admis, en 1817, à l'École des Mines de ville natale, avec dispense d'âge, et avant d'av terminé son temps d'étude, il fut appelé à suppl le professeur de mathématiques. A sa sortie l'école, en 1819, il fut attaché aux mines du Cr zot. Parmi ses travaux les plus remarquabl nous devons citer ses études sur l'établissem des forges d'Alais; son avant-projet du chemin fer de Saint-Étienne à la Loire; la construct d'importants établissements métallurgiques, divers moteurs hydrauliques; ses turbines, au quelles il a donné son nom; ses expériences l'emploi de la vapeur d'eau pour éteindre les cendies, etc. « La turbine, machine hydrauli dont l'idée première et capitale appartient M. Burdin, dit M. Charles Dupin (1), jo comme on sait, de la propriété de tourner s l'eau par l'effet d'une chute de ce fluide, et d nimer, comme son nom l'indique (2), d'une tesse circulaire extrêmement considérable arbre vertical qui transmet en tournant la fo primitivement rectiligne. En partant de ce donnée, M. Fourneyron a su procurer aux t bines les perfectionnements les plus rem quables pour en faciliter le jeu, pour en croître l'effet utile, pour en rendre les part d'une conservation plus grande. La premi machine très-importante de ce genre qu'il exécutée, le fut en 1834, à Inval, près Gisors, d la manufacture de MM. J.-C. Davillier et com gnie. Les résultats d'un rare avantage qu'ell présentés sont consignés dans le *Compte-ren des Séances de l'Académie des Sciences* (183 on y voit que l'effet utile de la machine peut al sur l'arbre de la turbine jusqu'aux quatre-vin centièmes, et sur le premier arbre de con jusqu'aux soixante-quatorze centièmes de la fo hydraulique primitivement employée : résul supérieur à celui de tout autre genre de ro hydrauliques. Dans la même année où

(1) *Rapport du Jury central de l'exposition des p duits de l'industrie en* 1839, tome II, p. 90.

(2) De *turbo, turbinis*, tourbillon, sabot, toupie.

habile mécanicien avait mis en jeu sa machine de Gisors, il en a construit une autre de cinquante-six chevaux à Saint-Blaise, dans la Forêt Noire; plus tard, il en a fait une nouvelle de soixante chevaux dans la même localité; enfin, il en a construit un grand nombre en divers lieux de la France, et partout avec un succès complet. »

L'idée d'employer comme moteur mécanique la réaction de l'eau n'est pas tout à fait nouvelle. Daniel Bernoulli ayant remarqué que l'eau au sortir d'un vase repousse ce vase avec une certaine force, avait calculé l'effet de cette réaction. Segner, professeur à Gœttingue, reproduisant une machine connue de toute antiquité, avait, au commencement du siècle dernier, proposé une roue horizontale tournant par la réaction de l'eau sortant de petits tubes courbes placés à la circonférence de la roue. Euler modifia la forme de cette machine : il lui donna d'abord la figure d'un cône tronqué, puis il la composa de deux parties, l'une fixe, l'autre mobile, placées l'une sur l'autre; celle-ci tournait au moyen de petits tubes recourbés horizontalement à leur extrémité. En 1813, l'Académie des Sciences approuva une roue nommée *Danaïde*, proposée par M. Manoury-Dectot, formée d'une espèce de cuve fixée à un arbre vertical et divisée par des diaphragmes que l'eau dirigée en nappes frappe tangentiellement à sa partie supérieure, pour s'engager ensuite dans les cases formées par les diaphragmes et sortir par un orifice circulaire situé au fond inférieur de la cuve. Le volant hydraulique est aussi une machine à réaction. Son axe est creux; l'eau coule dans un entonnoir placé à l'extrémité de cet axe, se répand dans les rayons creux du volant qui communiquent avec l'axe, et sort de ces rayons par des ouvertures latérales. La réaction de l'eau sur les parois des rayons opposées aux orifices latéraux fait tourner les jantes et les rais qui composent le volant, mouvement qui se transmet à l'axe. Malheureusement, dans la pratique toutes ces machines perdent une trop grande partie de la force employée. M. Burdin, ingénieur des mines, ayant présenté à l'Académie des Sciences un *Mémoire sur des turbines hydrauliques*, *ou machines rotatoires à grande vitesse*, le rapport fait sur ce mémoire en 1824 signala les avantages du nouvel appareil, et en 1826 la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale proposa un prix pour l'application en grand des turbines hydrauliques dans les usines et manufactures. M. Burdin répondit à cet appel, et reçut un encouragement en 1829. Néanmoins, la question fut maintenue au concours, et un prix de 6,000 fr. fut accordé en 1836 à M. Fourneyron, qui reçut aussi une médaille d'or du jury de l'exposition des produits de l'industrie en 1839. Sa turbine se composait d'une espèce de cuve contenant un tambour fixe divisé en compartiments, dans lesquels l'eau se précipite et s'écoule pour s'échapper, suivant un angle donné, par des orifices pratiqués à la circonférence; elle frappe alors par ses jets des aubes courbes placées à l'intérieur d'une sorte de roue cylindrique plus grande et concentrique au tambour fixe : la percussion fait tourner cette roue, qui imprime le mouvement à un axe vertical situé au centre de l'appareil. Au nombre des avantages de cette machine, on doit compter la petitesse de l'espace qu'elle occupe, et qui est d'autant plus faible que la chute est plus grande; la rapidité de son mouvement, qui augmente aussi avec la hauteur de la chute; la propriété dont elle jouit de produire d'utiles résultats, même quand elle est immergée, et de donner de bons effets sous de très-petites chutes, comme d'utiliser des chutes considérables. Cependant, les turbines ont reçu depuis quelques échecs. Un ministre les a accusées de « boire beaucoup d'eau ». Mais c'est là leur supériorité sur les roues ordinaires, répondait Arago. « La turbine, disait-il, a l'avantage très-considérable, très-précieux, de boire beaucoup d'eau dans un temps très-court, d'agir par toutes ses palettes à la fois, tandis qu'une roue ordinaire n'a que très-peu de palettes en prise à chaque instant. » Toujours est-il que l'eau ne se trouve pas apparemment en assez grande abondance partout pour abreuver les turbines. Leur construction coûte d'ailleurs plus cher que celle des roues verticales, et elles exigent des réparations plus fréquentes. On a en outre reproché à la turbine Fourneyron d'avoir son pivot immergé. M. Fontaine de Chartres a imaginé un système qui place le pivot hors de l'eau. D'autres modifications ont encore été proposées aux turbines par MM. Jonval et André Kœchlin, Passot, Mellet frères, Bourgeois Ducher, Combes, Girard, Thomas, et par M. Fourneyron lui-même, lequel a eu à lutter vivement pour maintenir la propriété de son brevet d'invention, qu'il a pu à la fin conserver (1).

M. Fourneyron avait proposé d'établir six turbines dans la Seine, à un pont de Paris, avec barrage, au moyen de portes à écluse, qui devaient élever une énorme quantité d'eau destinée à desservir non-seulement tous les quartiers de la capitale, mais encore les fossés des murs d'enceinte des fortifications. Arago recommandait ce

(1) On peut consulter sur les turbines, outre les publications de M. Fourneyron : Poncelet, *Théorie des effets mécaniques de la Turbine Fourneyron;* Paris, 1838, in-4°. — A. Morin, *Expériences sur les roues hydrauliques à axe vertical appelées Turbines;* Paris, 1838, in-4°. — Houzeau, *Des Turbines, de leur construction, du calcul de leur puissance et de leur application à l'industrie;* Bruxelles, 1839, in-8°. — D'Aubuisson de Voisins, *Traité d'Hydraulique*, 2e édition. — J.-B. Viollet, *Dictionnaire de l'Industrie*, article ROUE; — A. Debette, *Dictionnaire des Arts et Manufactures*, article HYDRAULIQUE. — Charles Renier, *Encyclopédie moderne*, nouv. édition, article TURBINE. — A. de Pontécoulant, *Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, art. TURBINE. — *Dictionnaire des Sciences mathématiques*, de Montferrier, article ROUE. — *Encyclopédie des Gens du Monde*, etc., etc.

projet dans sa *Lettre sur les fortifications*, mais il n'a pas été mis à l'essai.

Délégué par la ville de Saint-Étienne pour combattre, vers la fin du règne de Louis-Philippe, les efforts de la compagnie des mines de la Loire, dont le but semblait être la constitution en monopole des exploitations des mines de houille du bassin de Saint-Étienne et de Rive-de-Gier, M. Fourneyron soutint sa cause avec talent et vigueur dans différents mémoires. Chef de bataillon de la 2e légion de la garde nationale de Paris en 1847, il fut un des douze candidats de l'opposition désignés au roi pour les fonctions de maire du deuxième arrondissement quelque temps avant la révolution de Février, candidats parmi lesquels le gouvernement dut choisir M. Berger. Élu représentant à l'Assemblée constituante par le département de la Loire en 1848, M. Fourneyron ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative. En 1855 il obtint à l'exposition universelle une médaille d'honneur pour l'invention et les applications nombreuses de la turbine qui porte son nom.

On doit à M. Fourneyron un mémoire sur sa machine, publié dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*, année 1834; — *Mémoire sur les Turbines hydrauliques et sur leur application en grand dans les usines et manufactures;* Liége, 1841, in-8°; — *Table pour faciliter les calculs des formules relatives au mouvement des eaux dans les tuyaux de conduite, et principalement destinée à abréger les calculs et à éviter les tâtonnements*, etc.; Paris, 1844, in-8°. L. LOUVET.

Biographies des neuf cents Représentants à l'Assemblée nationale constituante de 1848. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.*

FOURNIER, ou mieux **FORNIER**, en latin **FORNERIUS** (*Guillaume*), né au commencement du seizième siècle, à Paris, mort dans la même ville, en 1584. Pierre Fournier, son père, était procureur du roi au Châtelet. Lui-même fut conseiller au bailliage et siége présidial d'Orléans, et docteur régent en l'université de cette ville. Il embrassa le protestantisme vers l'époque où Orléans était le principal foyer de la réforme (1562). Sa nouvelle religion lui suscita des désagréments de la part de ses auditeurs. En 1571, Fournier eut pour élèves René Roulier, neveu de l'évêque de Senlis; Christophe-Auguste de Thou, fils de l'avocat général; et Jacques-Auguste de Thou, son cousin germain, historien si illustre. Il fut, avec Jean Robert, qui avait aussi embrassé la réforme, commissaire rédacteur de la nouvelle coutume d'Orléans, et il figura à côté de lui comme représentant l'université à la séance du 14 avril 1583, en la salle de la Court-le-Roy, où cette coutume fut adoptée. Il était lié d'amitié avec de L'Hospital et Étienne Pasquier, qui a fait son épitaphe en vers latins. Ce jurisconsulte a laissé : un excellent commentaire sur le titre 15, liv. 50, du Digeste, *De verborum significatione*, imprimé en 1584. Cujas, après l'avoir lu, ne voulait plus, dit-on, faire imprimer le sien; — trois livres sous le titre de *Selectionum;* ce sont ses leçons imprimées en 3 volumes; elles devaient en avoir 10; — *Notes* sur Cassiodore. ROULLIER.

Terrasson, *Histoire de la Jurisprudence romaine.*

FOURNIER ou **FORNIER** (*Raoul*), sieur DU RONDEAU, jurisconsulte français, fils aîné du précédent, né à Orléans, le 14 septembre 1562, mort dans cette ville, le 20 septembre 1627. En 1586, il obtint une chaire de docteur « ez droicts » en l'université d'Orléans dans un concours où il lutta avec talent contre Jérôme L'Huillier. Comme la plupart de leurs devanciers, ces deux professeurs commentaient le droit romain avec une extrême liberté, et faisaient leurs leçons en français. Cette substitution du langage vulgaire à la langue latine dans les chaires de l'école d'Orléans avait été énergiquement improuvée par les docteurs des universités de Paris et de Bourges (1). Comme son père, R. Fournier a persisté dans cette innovation.

Habitué à enseigner le droit romain et le droit canon en français, R. Fournier maniait bien cette langue et l'écrivait avec une pureté de style très-remarquable. Il était entré jeune dans l'académie qui s'était formée à Orléans à la fin du seizième siècle. C'est à tort qu'on lui en a attribué la fondation. R. Fournier ne s'est pas borné à cultiver la langue maternelle; il savait aussi parfaitement le grec et le latin. On a de lui : *Rerum quotidianarum Libri tres, in quibus plerique tum juris utriusque, tum variorum auctorum loci vel illustrantur, vel emendantur; multa etiam ad antiquitatis studium pertinentia tractantur;* Paris, 1600, 1605; — *Méditations chrétiennes;* Paris, 1613; — *De la Consolation et des remèdes contre l'adversité;* — *Discours académiques de l'origine de l'âme;* Paris, 1619, in-12. A. de Gazil et Joh. Al. Bernard, docteurs en théologie de la faculté de Paris, jugent cet ouvrage « très docte et très-exact ». Il résume savamment les idées de Platon, Cicéron, Tertullien, saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas; il est en forme de dialogue. La Mettrie a prétendu que ces discours étaient empreints de matérialisme, tandis qu'ils sont graves, sévères comme le protestantisme, dans lequel R. Fournier était né; — *La Philosophie chrétienne*, II livres, Paris, 1620; — *Le Prédicateur;* ibid., 1622; — *Cento. Christianus*, poëme latin, publié après la mort de l'auteur; Paris, 1644. ROULLIER.

Coutume d'Orléans, éd. 1740, tom. II, *Disc. historiq.*, pag. 26. — *Les Hommes illust. de l'Orléanais*, tom. II, p. 76 (1852). — Bimbenet, *Hist. de l'Université d'Orléans;* 1853, p. 369. — Terrasson, *Hist. de la Jurisprud. rom.*, pag. 459.

FOURNIER ou **FORNIER** (*Henri*), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Orléans, en 1563, mort en 1617. Il fut avocat à la cour du

(1) J. Faber, *Comment. in Institut.*, *tit. De Excus.* *V. Similiter.* — François Duaren, Ep. à André Guillart, *De Ratione docendi discendique Juris.*

arlement de Paris, et conseiller au présidial 'Orléans. Magistrat laborieux, ami de la retraite, artagé entre ses fonctions et l'étude assidue du roit coutumier, il s'attacha à approfondir la nouelle coutume d'Orléans et à en pénétrer l'esprit. la conféra soigneusement avec celle de Paris, surtout avec l'ancienne coutume d'Orléans rédigée à Lorris, l'an 1509, qu'il regardait avec ison comme le commentaire le plus juste et plus fécond de la nouvelle. Ses notes, rédigées ec précision, sont le fruit d'une méditation ofonde et de l'intelligence la plus parfaite des xtes. Elles parurent à Orléans, en 1609, 1 vome in-12. Elles ont été réimprimées à Orléans, 11, 1 volume in-12 avec sommaires; 1740, volumes in-12. A la fin du 1[er] volume est une arte de Philippe-Auguste de 1183, concernant xemption des tailles et amendes pour les crimes un règlement pour les procédures des décrets ventes sur affiches, donné au bailliage d'Orléans 14 février 1685. Le second contient un disirs historique remarquable sur l'origine de la itume d'Orléans et sur ses commentateurs. a encore de lui : *Les Coustumes anciennes Lorris, des bailliages et prévôtés de Mongis, Saint-Fargeau, pays de la Puysaie, âtillon-sur-Loing et autres lieux;* — *Cousmes générales du pays et comté de Bloys, semble les coustumes localles des barons et chastellenies subiectes du ressort dut bailliage, avec la conférence de la cousne de Paris et notes de M[e] Charles Du Mou sur icelle;* Orléans, 1609, in-12, très-rare. ques et Michel Cottereau, imprimeurs à Blois, reproduit ce volume, en y ajoutant les notes Denis du Pont, avec les jugements et arrêts dus sur l'interprétation de chaque article; is, 1629, in-12. ROULLIER.

ipin, *Bibliothèque choisie des Livres de Droit.*

OURNIER (*Georges*), géographe et mathéicien français, né à Caen, en 1595, mort à La he, le 13 avril 1652. Il entra dans la Société Jésus à l'âge de vingt-quatre ans. Il enseigna cessivement les belles-lettres et les mathéiques. Nommé aumônier d'un vaisseau de e, il acquit dans ses voyages de long cours connaissances étendues en géographie et en rographie. On a de lui : *Commentaires géophiques;* Paris, 1642, in-12; — *L'Hydrophie contenant la théorie et la pratique toutes les parties de la navigation;* Paris, 3, in-fol.; — *Euclidis sex priores Elementm geometricorum Libri demonstrati;* s, 1644, in-12; — *Geographica orbis Noi, per littora maris et ripas fluviorum;* s, 1648, in-16; — *Prières pour dire pent la messe;* Dieppe, 1649, in-12; — *Traité fortifications, ou architecture militaire;* s, 1649, in-12; — *Asiæ nova Descriptio, ua præter provinciarum situs et populo mores, mira deteguntur et hactenus ita;* Paris, 1656, in-fol.

Sothwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.* — Huet, *Origines de la ville de Caen.* — Niceron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illust.*, vol. XXXIII.

FOURNIER (*Denis*), chirurgien français, né à Lagny, vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Paris, le 25 novembre 1683. Il exerça sa profession à Paris, et se distingua particulièrement dans cette partie de la chirurgie qu'on appelle *prothèse.* Ses ouvrages ne sont guère que des compilations insignifiantes; en voici les titres : *Traité de la Gangrène, et particulièrement de celle qui survient en la peste;* Paris, 1670, in-12; — *L'Économie chirurgicale pour le rhabillement des os du corps humain, contenant l'ostéologie, la nosostéologie et l'apocatostéologie;* Paris, 1671, in-4°; — *L'Économie chirurgicale pour le rétablissement des parties molles du corps humain, avec un petit traité de myologie;* Paris, 1671, in-4°; — *Les Principes de Chirurgie;* Paris, 1671, in-4°; — *Traité méthodique des Bandages;* Paris, 1671, in-4°; — *L'Accoucheur méthodique, qui enseigne la manière d'opérer dans tous les accouchements naturels et artificiels, tôt, sûrement et sans douleur;* Paris, 1677, in-12.

L. Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FOURNIER (*Pierre-Simon*), un des plus habiles typographes français, né à Paris, en 1712, mort dans la même ville, en 1768. Fils d'un fondeur de caractères et destiné à la même profession, Fournier apprit le dessin chez Colson, peintre de l'académie de Saint-Luc, et s'adonna à la gravure d'abord des vignettes sur bois, puis à la gravure en acier de toutes sortes de caractères, qui rendirent sa fonderie célèbre en France et dans les pays étrangers. Remarquant le désordre qui régnait dans les détails de l'art typographique, il publia, en 1737, une table indiquant les proportions à observer entre les caractères pour déterminer leurs hauteurs et fixer leurs rapports. En 1742, il offrit aux amateurs de l'imprimerie un premier modèle de ses caractères, qu'il compléta et perfectionna successivement. Fournier ne se contenta pas de perfectionner son art, il voulut en faire connaître au public l'histoire et les procédés, et composa dans ce but divers ouvrages qui ont encore aujourd'hui quelque valeur. On a de lui : *Table des proportions qu'il faut observer entre les caractères;* Paris, 1737; — *Modèle des Caractères de l'Imprimerie, avec un abrégé historique des principaux graveurs français;* Paris, 1742, in-4°; — *Épreuves de deux petits caractères nouvellement gravés et exécutés dans toutes les parties typographiques;* Paris, 1757, in-18; — *De l'Origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois;* Paris, 1759, in-8°. Dans cette dissertation, Fournier veut prouver que Gutenberg, connu et annoncé depuis longtemps comme l'inventeur de l'imprimerie, n'était pas même artiste en cette partie; qu'à la vérité il est le pre-

mier qui ait fait exécuter ce qu'on appelle un *livre*, mais par un procédé connu et pratiqué avant lui. Quoique graveur et fondeur, Fournier s'est souvent mépris en déclarant gravés sur planches de bois des ouvrages qui ont été exécutés en caractères mobiles ; tels sont, entre autres, le poëme intitulé *Tewrdancks*, ce chef-d'œuvre typographique de Schœnsperger, et le *Speculum humanæ Salvationis*, dont la première édition n'offre que quelques parties exécutées xylographiquement. Si Strasbourg a été le berceau de l'imprimerie, et si c'est dans ses murs que Gutenberg en a conçu l'idée et exécuté les premiers essais, c'est à proprement parler la ville de Mayence qui lui a donné l'être, par l'invention du véritable art typographique en caractères de fonte tel qu'on l'exerce aujourd'hui. — C'est aussi ce qu'il soutient dans les *Observations* sur l'ouvrage (de Schœpflin) intitulé : *Vindiciæ Typographicæ ;* Paris, 1760, in-8°, ouvrage dans lequel Schœpflin avait revendiqué pour Strasbourg la gloire de l'invention de l'imprimerie; — *Remarques sur l'ouvrage intitulé : Lettre sur l'Origine de l'Imprimerie* (de Fr.-Ch. Baër) ; Paris, 1761, in-8° ; — *Lettre à Fréron ;* Paris, 1763, in-8° ; — *Manuel typographique ;* Paris, 1764-1766, 2 vol. in-8°. C'est le principal ouvrage de Fournier. Le premier volume traite de la gravure et de la fonderie des caractères d'imprimerie, le second contient les épreuves des différentes sortes de caractères. Ces deux volumes devaient être suivis de deux autres, dont l'un aurait traité de l'art de l'imprimerie, et l'autre de l'histoire des typographes célèbres. La mort empêcha Fournier de donner cette suite. — *Traité historique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique, avec des épreuves de nouveaux caractères de musique ;* Paris, 1765, in-4°. A. F.-D.

Desessarts, *Siècles littéraires.* — Dibdin, *Bibliomania.* — Brunet, *Manuel du Libraire.* — Quérard, *France littéraire.*

FOURNIER DES ORMES (*Charles*), poëte et peintre français, petit-fils de Pierre-Simon, né à Paris, le 6 mars 1778, mort dans la même ville, le 18 janvier 1853. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les arts et les lettres. L'amitié de Delille et du peintre Hubert Robert contribua beaucoup à développer ce penchant. Sous les leçons de Robert, il devint bon paysagiste, et se fit remarquer par une touche fraîche et gracieuse, une exécution calme. Depuis 1818 ses tableaux ont toujours figuré avec honneur dans les diverses expositions. Les plus remarquables sont : *Bélisaire*, soleil couchant (1820) ; — *Ermitage au bord d'un torrent ;* — *Vue de Gergavia*, terre entre le Puy-de-Dôme et le mont D'ore (1822) ; — *Fuite de Charles II déguisé en paysan ;* — *Vue de Chartres ;* — *Vue de la maison du grand Frédéric à Spa ;* — *Site d'Auvergne ;* — *Trait de la vie de L'Espagnolet ;* — *Bienfaisance du prince Brunswick* (1824) ; — *Combat pastoral,* t de Virgile ; — *Cénobites dans le désert ;* — *V des sources de l'Eure* (1827) ; — *Vallée Saint-Prest* (1827) ; — *Une Chaumière d le Perche ;* — *Incendie de la cathédrale Chartres* (4 juin 1836), acheté par le minist des Cultes : — le Musée de Chartres poss plusieurs tableaux de cet artiste représentant principaux sites des environs. — Dans div genres, Fournier des Ormes a exécuté des des pour les *Fables* de La Fontaine ; — en lithog phie : *Vues pittoresques de Spa ;* — *Les Hab tions des personnages célèbres ;* — *Vue champ de bataille de Waterloo* (très-rare

En littérature, on a de lui : *Histoire Roma* imitée d'Eutrope et augmentée d'après Tacit autres historiens, etc. ; Paris, Firmin Didot, 1 in-12 ; — *Épître à Hubert Robert*, an membre de l'Académie de Peinture, avec *N historiques et critiques ;* Paris, 1822, in-18 *La Peinture,* poëme, précédé d'une *Disserta sur le poëme didactique* par Charpentier Saint-Prest) ; Paris, 1837, in-8°, avec deux gr — *Lucrèce : De la Nature des Choses ;* duit en vers français ; Paris, 1848, in-8° première livraison a seule paru. ROULLIER

Quérard, *La France littéraire.* — Guyot de F *Annuaire des Artistes français,* 1832. — Louand Bourquelot, *La Littérature contemporaine.* — Le neur et *Le Journal de Chartres,* du 24 janvier 185

FOURNIER (*Claude*), surnommé *l'Am cain*, révolutionnaire français, né en Auver en 1745, mort en 1823. Parti pour Saint-mingue vers 1772, il y devint, grâce à so dustrie et à son activité, propriétaire de sieurs fabriques de tafia, dont il fut dépoui la suite d'événements restés obscurs. A so tour en France, en 1785, il éleva contre les a rités coloniales des réclamations qui ne fu pas accueillies. La colère qu'il ressentit d déni de justice le précipita dans les excès r lutionnaires. Il figura comme acteur second mais remarquable par sa violence, dans les cipales scènes de la révolution, à la Bas à Versailles, au Champ-de-Mars, à la journé 10 août 1792. Lorsque la commune de Pari décidé la translation des prisonniers d'Orl à Versailles (*voy.* DANTON), Fournier fut ch du commandement de la troupe qui devai accompagner. Dans un récit justificatif p plus tard, il prétend « qu'il ne consentit à con les malheureuses victimes que sur des prom en apparence pleines de loyauté. Partout il auprès des autorités les mesures propres à rantir leur sûreté, et il contribua si peu massacres qui eurent lieu aux portes de sailles, qu'au moment où les assassins ex taient leur projet, il fut lui-même assailli et versé de cheval, et eût infailliblement pé on ne fût accouru à son secours. » Ces asser sont fort contestables. L'opinion qui attri à Fournier ces horribles massacres était si

tablie que les chefs du parti révolutionnaire n'o- ɔrent plus l'employer et qu'ils le firent même ıcarcérer. Il sortit de prison après le 9 ther- ıidor. A l'époque de l'explosion du 3 nivôse ı ıx, dont on accusa les jacobins, Fournier fut ɔmpris au nombre des 173 déportés qui furent tés sur les îles Séchelles : tous ses compa- ıons y périrent; lui seul survécut, et gagna la ɔadeloupe, où Victor Hugues, son ancien ami, ıi y commandait pour l'empereur, l'employa r les corsaires qu'il avait sous ses ordres. Four- ɛr s'y distingua par plusieurs actions d'éclat, obtint un grade d'officier supérieur, avec lequel revint en France, lorsque la colonie eut passé ıs la domination anglaise, en 1808. Arrêté en 15, par mesure de sûreté générale, il demanda ɔore des juges, et fut mis en liberté. Depuis moment, accablé d'années, il traîna une mi- able existence, et mourut dans un état voisin la misère. On a de lui : *Dénonciation aux ıts Généraux des vexations, abus d'auto- é et dénis de justice commis envers le sieur ıude Fournier, habitant de l'île de Saint- mingue;* Paris, 1789; — *Extrait d'un mé- ire contenant les services de la compagnie M. Fournier, l'un des commandants du trict de Saint-Eustache, depuis le* 13 *juil-* 1789, *époque de la Révolution; — Mas- ɾre des prisonniers d'Orléans; — Fournier l'Américain à Barras, ex-directeur, à ɔsbois*, 28 nivôse an VIII; — *Aux honora- s Membres de la Chambre des Députés, ır la présente session;* 1822, in-8°.

ɛ Bas, *Diction. encyc. de la France.* — Rabbe, Bois- ı, etc., *Biographie. univ. et port. des Contemp.*

FOURNIER (*Pierre-Nicolas*), architecte et héologue français, né à Paris, en 1747, mort 0 septembre 1810, à Nantes. D'abord placé collége du Plessis, des étourderies de jeu- ɛse l'en firent retirer pour le placer au cou- ıt. Il en sortit pour être incorporé dans le ɪment de Colonel-Général; puis il passa dans tillerie de marine, où il resta treize ans, jus- à la paix de 1783. Il quitta alors le service, et ɪnt directeur du théâtre de Nantes. Lorsque évolution éclata, il en embrassa les principes. 1792, il fut élu capitaine, puis chef d'un batail- de volontaires. Chargé d'aller combattre les ıdéens insurgés, il se distingua dans cette expé- on. Rentré à Nantes, il fut un des défenseurs a ville lorsqu'elle se trouva assiégée par les ar- ɛs combinées de l'Anjou et du Poitou. Malgré elle conduite, il fut mis par Carrier au nombre 132 Nantais que le sanguinaire tribun en- ait à Paris avec l'ordre secret au conducteur es faire périr en route; mais il fut sauvé avec compatriotes par l'humanité de Broussard, chef de l'escorte, et par la fermeté du général ıican. Cependant, arrivés à Paris, tous furent s dans les cachots; un tiers d'entre eux péri- ; les autres, avec Fournier, furent jugés après thermidor, et acquittés. Fournier revint à Nantes, où il reprit l'emploi d'architecte-voyer de la ville, qu'il avait déjà exercé avant son arresta- tion. Un jour, en creusant un aqueduc, il trouva un assez grand nombre de médailles antiques; des fouilles qu'il fit faire aussitôt amenèrent la découverte de tombeaux anciens, de pièces de monnaie du commencement de notre monarchie et de divers débris romains. Il composa sur tous ces objets des dissertations, qu'il communiqua à la Société académique de Nantes, et qu'il réunit plus tard en corps d'ouvrage, sous le titre de : *Antiquités de Nantes*. Le manuscrit en est déposé, avec un grand nombre de dessins, à la bibliothèque de la ville de Nantes. Fournier a aussi tracé le plan de la ville telle qu'elle était sous Henri III, en y joignant une savante dissertation. Il a enrichi le ministère de la marine de tous les manuscrits de Dupavillon. Son mérite, ses excellentes qualités, sa bienfaisance surtout, le firent estimer et regretter par ses concitoyens.

G. DE F.

Rabbe, etc., *Biog. des Contemp.*

FOURNIER-DESCHAMPS (***), médecin français, né à Périgueux, en 1796. Il fut reçu docteur à la faculté de Paris en 1819; sa thèse avait pour sujet *les passions*. Dans les deux premières années de son doctorat, il fit un cours d'anatomie et d'accouchement. Il a publié : *Mémoire sur l'extirpation de l'astragale* (avec M. Rognetta), 1843, in-8°; — *Fragments d'homœopathie, comprenant l'hygiène et le régime;* Saint-Lô, 1843, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Sachaille, *Les Médecins de Paris.*

FOURNIER, baron DE LA CONTAMINE (*Marie-Nicolas*), prélat français, né à Gex (Ain), le 27 décembre 1760, mort à Montpellier, le 29 décembre 1834. Élève du séminaire du Saint-Esprit à Paris, il fit sa théologie à celui de Saint-Sulpice. La révolution le trouva professeur de théologie morale au séminaire d'Orléans, et ce fut à peu de distance de cette ville, chez un ami, qu'il passa les mauvais jours qu'eut alors à traverser le clergé de France. Le calme rétabli, l'abbé Fournier vint à Paris, et se livra avec le plus grand succès à la prédication. Nommé en 1805 chapelain, puis aumônier de l'empereur, il fut appelé le 15 juillet 1806 au siége épiscopal de Montpellier. Sa conduite au concile national de Paris, dont il fut un des secrétaires, attira sur lui la disgrâce de l'empereur, et dès lors il ne quitta que rarement son diocèse. La Restauration le traita avec faveur. Il fut nommé en 1817 à l'archevêché de Narbonne, que le concordat de cette année avait rétabli. Cette nomination étant restée sans effet par la non-exécution de cet acte, Fournier revint sans regret à Montpellier. Il fonda ou soutint plusieurs établissements charitables dans son diocèse et dans sa ville natale. Son testament a pourvu à leur prospérité.

H. FISQUET (de Montpellier).

Biographie des Contemporains. — Feller, *Biographie*, édit. Weiss. — *Documents particuliers.*

*FOURNIER (*Marc-Jean-Louis*), journaliste et auteur dramatique suisse, né à Genève, vers 1820, d'une famille française protestante réfugiée. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, il vint, en 1838, à la suite de l'échauffourée sardo-polonaise, à Paris, et se fit journaliste. *Le National*, *Le Capitole*, *Le Commerce*, *Le Globe*, le *Figaro*, le comptèrent successivement au nombre de leurs rédacteurs habituels. Il fut aussi l'un des écrivains les plus assidus de *L'Artiste*, où il se fit remarquer dans la critique littéraire. Vers le même temps il publia en feuilletons un grand nombre de nouvelles et de romans, qui eurent de la vogue. Attaché à *La Presse* en 1847, il entra, après la révolution de 1848, à *La Liberté ;* puis délaissa le journalisme pour le théâtre, où il avait déjà obtenu quelques succès. Depuis 1851, il dirige la scène de la Porte-Saint-Martin. On a de lui : *Russie*, *Allemagne et France : révélations sur la politique russe d'après les notes d'un vieux diplomate ;* in-8°, 1844 ; — *Madame de Tencin*, roman (avec Eugène de Mirecourt) ; 2 vol. in-8°, 1847 ; — et sous le même titre une comédie en cinq actes, tirée du roman, représentée aux Français ; — *La Danse des écus*, vaudeville, un acte (avec Henri de Kock) ; 1849 ; — *Les Libertins de Genève*, drame, cinq actes ; 1848 ; — *Le Pardon de Bretagne*, drame, cinq actes ; 1849 ; — *Les Chercheurs d'Or du Sacramento* (avec Paul Duplessis), drame, cinq actes ; 1850 ; — *Paillasse*, drame, cinq actes (avec Dennery) ; 1850. Cette pièce eut un grand succès populaire, grâce au jeu de Frédérick Lemaître ; — *Manon Lescaut*, drame, cinq actes (avec Théodore Barrière) ; 1851 ; — *La Bête du bon Dieu*, drame, cinq actes (avec A. Decourcelle) ; 1854 ; — *Les Nuits de la Seine*, drame, cinq actes ; 1855. M. CH.

Doc. part. — Journal de la Librairie.

FOURNIER DE PESCAY (*François*), médecin et littérateur français, né à Bordeaux, le 7 septembre 1771, mort à Pau, vers 1833. Il descendait d'une famille de couleur, originaire de Saint-Domingue. Il fit ses premières études à Paris, apprit la médecine à Bordeaux, et entra au service le 10 mars 1792, comme aide-major. En 1794 il était chirurgien-adjoint-en-chef de l'armée du Nord, puis, en 1796, de celle de Sambre et Meuse. Après la guerre, il se fixa à Bruxelles, où il se livra à la pratique et à la littérature médicales. Il fut l'un des fondateurs de la Société de Médecine de Bruxelles, dont il devint secrétaire, et professa la pathologie interne à l'école secondaire de médecine de cette ville. Il fonda aussi un recueil littéraire et scientifique : *Le Nouvel Esprit des Journaux*. En 1806, nommé chirugien major des gendarmes d'ordonnance, il vint à Paris, et ne tarda pas à être envoyé à Valençay auprès du prince des Asturies (depuis Ferdinand VII), qui dans la suite lui accorda une pension. En janvier 1813, il fut choisi pour secrétaire général du conseil de sant des années. En 1816 Louis XVIII lui confér l'ordre de la Légion d'Honneur. En 1823 il parti pour Haïti, devint directeur du Lycée de cette î et inspecteur général du service de santé. Il revir en 1828, sans avoir pu assurer certains projet politiques qui faisaient le principal motif de so voyage. Dès lors il se fixa à Pau, où il mouru On a de lui : *Essai historique et pratique su l'inoculation de la vaccine ;* Bruxelles, 180 in-8° ; réédité plusieurs fois ; — *Du Tétan traumatique ;* Bruxelles, 1803, in-8°. Dans mémoire, couronné en 1802 par la Société de M decine de Paris, Fournier établit que le tétan dépend toujours d'une irritation nerveuse, l quelle peut être produite par une multitude causes, soit externes, soit internes, et qu'il fa reconnaître et combattre, afin de guérir l'affe tion ; — *Propositions médicales sur les scr fules*, suivies de : *Observations sur les bo effets du muriate de baryte dans les affe tions scrofuleuses ;* Strasbourg, 1803, in-4 Fournier est l'un des premiers qui ont répété France (1795) les essais de Crawfort sur les eff du muriate de baryte. — *Encore un mot s Conaxa, ou les deux gendres, ou lettre d'un h bitant de Versailles ;* Paris, 1811, in-8° ; — *Vieux Troubadour, ou les amours*, poëme cinq chants de Hugues de Xentralès, traduit de langue romane sur un manuscrit du onzième sièc trouvé dans la bibliothèque des bénédictins d' vignon ; Paris, 1812, in-12 ; — *Les Étrennes, entretiens des morts sur les nouveautés lit raires, sur l'Académie Française*, etc. ; Par 1813, in-12 ; — *Nouveau Projet de réorga sation de la médecine, de la chirurgie et la pharmacie en France ;* Paris, 1817, in- — *Traité des principales Maladies des Yeu* trad. (avec Bégin) d'Antonio Scarpa, et acco pagné de *Notes et additions ;* Paris, 1821, 2 v in-8° ; — *Lettre adressée à Son Excellence maréchal duc de Raguse ;* Paris, 1821, in- — *Notice biographique sur François de P cay, cultivateur de Saint-Domingue ;* Par 1822, in-8°. Ce mémoire fut couronné en 1 par la Société royale d'Agriculture ; — *Prophé de Merlin l'enchanteur*, écrivain du cinquiè siècle, recueillie par l'historien Turpin, *moine Saint-Denis, mort vers* 800, etc., sans da — *Mémoires de Médecine*, *de Chirurgie de Pharmacie militaires* (avec Biron) ; ris, 1821-1822, 12 vol. in-8° ; — *Dissertati sur le grasseyement, sur la musique*, *et* dans les *Mémoires de l'Institut*. Fournie publié en outre de nombreux articles dan *Dictionnaire des Sciences médicales*, les *nales des Faits et Sciences militaires* et aut recueils scientifiques.

Son fils, mort dans la fleur de l'âge, le 8 vrier 1818, a laissé un *Éloge de saint Jérô* Paris, 1817, in-12.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Cont*

porains. — Quérard, *La France littéraire.* — Bégin, dans la *Biographie médicale.*

FOURNIVAL, FURNIVAL ou **FORNIVAL** (*Richard*), écrivain français, né à Amiens, vers 1200, mort vers 1250. Son père, *Roger*, fut médecin et son frère, *Arnoul*, fut évêque d'Amiens. Richard lui-même, après avoir donné une partie de sa jeunesse aux dissipations mondaines et surtout à la poésie, se consacra entièrement aux devoirs le la carrière ecclésiastique, et devint chancelier le l'église d'Amiens. L'époque de sa mort est nconnue, mais des documents authentiques rouvent qu'elle arriva après 1248 et avant 1260. On a de lui plusieurs ouvrages restés manuscrits; on lui en a attribué quelques-uns, qui ne sont as de lui. Nous mentionnerons les uns et les utres; ce sont : *Biblionomia*, catalogue raionné d'une bibliothèque publique qui existait , Amiens vers le milieu du treizième siècle, et ui semble avoir été fondée par Fournival. Celi-ci a donné à son traité bibliographique une rme allégorique. Un bourgeois d'Amiens, dit-, exercé dans les sciences mathématiques, écouvrit que le jour de sa naissance répondait récisément, quant à la situation des astres, au ur de la fondation d'Amiens. Ce rapport asonomique ajoutant encore au désir qu'il avait contribuer à l'embellissement de sa patrie, il solut de planter dans ses murs un jardin où s concitoyens pussent trouver de nombreuses pèces de fruits, dont la saveur les conduisît squ'au sanctuaire de la philosophie. La biblioèque contenait deux cent et quelques volumes. 1 y trouvait des écrits d'Aristote et d'Hippoate, traduits d'après les docteurs arabes; des rsions latines d'Euclide, de Galien, d'Avicenne, céron, Quintilien, Sénèque, Plaute et Térence, truve, Palladius; les poésies de Virgile, d'Hoce, d'Ovide, de Tibulle, de Properce. Parmi les mmentateurs et les glossateurs, on remarque nat, Priscien, Servius, des traductions de émistius et de Porphyre. Les traités de philophie sont surtout nombreux dans cette biothèque; — *Abladane*, roman sur l'histoire miens, dont le premier nom, selon le romanr, était Abladane. C'est à tort qu'on a attribué ouvrage à Richard Fournival. Le préambule uve qu'il appartient à un autre auteur, problement à un clerc de l'église d'Amiens; — t chansons sur des sujets d'amour; — *La isanche d'amours* (La Puissance d'amour); st une dissertation en prose, une sorte de ogue dont le titre indique le sujet; — *Les usaux* ou *Conseils d'amour* : c'est encore dissertation sur l'art d'aimer; elle est adres- à une jeune fille; — *Bestiaire d'amour* : ouvrage, qui paraît avoir été très-populaire fin du treizième siècle et au quatorzième, est comparaison des amoureux avec les aniux. Cette singulière thèse fournit à l'auteur occasion de déployer toutes ses connais-es zoologiques; c'est un curieux échantillon de l'histoire naturelle telle que l'entendait le moyen âge; — *La Panthère*, poëme imité du *Roman de la Rose* et composé au milieu du quatorzième siècle. Un manuscrit l'attribue à « mestre Richart de Fournival, chanoine à Soissons ». On ne croit pas que l'auteur de la *Biblionomia* ait été chanoine de Soissons; et ce Richard de Fournival, s'il n'est pas une invention du copiste, doit appartenir à la même famille, mais n'est pas le même que le précédent. Tels sont les ouvrages composés par Fournival ou qui lui ont été attribués, avec plus ou moins de fondement. « La pureté de son élocution, dit l'*Histoire littéraire de la France*, l'agrément et la variété des opuscules que la gravité de ses fonctions ecclésiastiques n'avait pu le détourner d'écrire, le recommandent à l'attention de quiconque voudrait étudier de préférence la langue, le goût et le style de ceux de nos trouvères qui s'étaient proposé de suivre les traces d'Ovide. »

Fauchet, *Antiquités.* — La Croix du Maine, *Bibliothèque française.* — *Histoire littéraire de France*, t. XXIII.

FOURNIVAL (*Simon*), historien français, vivait au dix-septième siècle. Il était commis au secrétariat des trésoriers de France. On a de lui : *Recueil des titres concernant les fonctions et priviléges des trésoriers de France*; Paris, 1655, in-fol. L'ouvrage de Jean du Bourgneuf sur la même matière, Orléans, 1745, 2 vol. in-4°, complète ce travail.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, III, 34, 40.

* **FOURQUET D'HACHETTE** (*Jean-Pierre*), historien français, né à Nîmes, en 1790. Il s'est annoncé comme un des descendants de Jeanne Hachette, l'héroïne qui défendit Beauvais en 1472. On a de lui : *Histoire de France, siége de Beauvais* (1472); *Jeanne Fourquet, surnommée* Hachette, *particularités intéressantes sur ce siége mémorable*, 1833, in-8°, 2e édit. — *Coup d'œil rapide sur les révolutions françaises de* 1789 *à* 1830; 1830, in-8°; — *Constitution des États-Unis d'Amérique*; 1830, in-8°; — *L'Angleterre et son gouvernement depuis son origine jusqu'en* 1830; *suivi d'un résumé de sa constitution*; 1830, in-8°; — *Guerre d'Afrique; Constantine; expédition française*, 1836-37, etc.; 1851, in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Statistique des Gens de Lettres.

FOURQUEVAUX. *Voy.* PAVIE.

* **FOVILLE** (*Achille-Louis*), médecin français, né à Pontoise, en 1799. Reçu docteur en 1824 et disciple d'Esquirol, il fut d'abord médecin des aliénés de Rouen. Plus tard il accompagna le prince de Joinville dans son voyage à Rio-Janeiro; enfin, il fut nommé médecin de la Maison royale de Charenton. Ce praticien a fait surtout une étude approfondie des maladies cérébrales et nerveuses. Il a développé une partie de ses théories dans un *Traité com-*

plet de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux cérébro-spinal; 1843, t. Ier, *Anatomie*, in-8°, avec atlas. En 1821, un *Mémoire sur les fonctions spécialement dévolues aux deux substances du cerveau*, qu'il fit en collaboration avec le docteur Parchappe, fut couronné au concours ouvert par Esquirol à la Salpêtrière. Il a publié aussi des mémoires : *Sur les Fonctions spéciales de quelques parties de l'encéphale* (avec M. Pinel-Grandchamp); 1832, in-8°; — *Sur le Choléra-morbus* (avec le même); 1832, in-8°; — *Sur la réformation du cerveau résultant de la méthode de couvrir la tête des enfants*; 1834, in-8°, avec fig.; — *Sur l'Anatomie du cerveau*; dans le t. IX des *Mémoires de l'Acad. de Médecine*. Il a fourni au *Dictionn. de Médecine et de Chirurgie pratiques* les articles *Aliénation mentale, Encéphale, Épilepsie, Hystérie, Manie, Monomanie*. GUYOT DE FÈRE.

Sachaille, *Les Médecins de Paris.*

FOWLER (*Jean*), imprimeur anglais, né à Bristol, vers 1530, mort à Neumark (Allemagne), le 13 février 1579. Il fut élevé à l'école de Winchester, et passa en 1555 à l'université d'Oxford en qualité de professeur. Quatre ans plus tard, il abandonna cette place, et alla s'établir imprimeur tour à tour à Anvers et à Louvain, et publia plusieurs ouvrages de controverse, dont quelques-uns avaient été composés par lui-même.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Fuller, *Worthies.* — Dodd, *Church History.*

FOWLER (*Christophe*), controversiste anglais, né à Marlborough, en 1611, mort en 1676. Il fut élevé à Oxford, et entra dans les ordres. En 1641 il se déclara presbytérien, et se signala par la violence de ses prédications. Son zèle fut récompensé par le vicariat de Sainte-Marie de Reading, qu'il perdit à la Restauration. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse; le principal est intitulé : *Dæmonium meridianum, or Satan at noon; being a sincere and impartial relation of the proceedings of the commissioners of the county of Berks*; Londres, 1655, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*; — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FOWLER (*Édouard*), théologien anglais, né en 1632, à Westerleigh, dans le comté de Gloucester, mort à Chelsea, en 1714. Après avoir fait ses études dans les universités d'Oxford et de Cambridge, il devint, vers 1656, chapelain de la comtesse douairière de Kent, qui lui donna le rectorat de Northill dans le comté de Bedford. Élevé parmi les puritains, il se décida avec peine à entrer dans le sein de l'Église anglicane, dont il fut plus tard un des membres les plus éminents. Sous le règne de Jacques II, il se montra très-zélé protestant, et fut un des premiers prêtres qui refusèrent de lire la déclaration pour la liberté de conscience. Après la révolution, il fut élevé au siége épiscopal de Gloucester. On a de lui des sermons et divers ouvrages de théologie et de controverse; les principaux sont : *The Principles and practices of certain moderate divines of the Church of England, abusively called Latitudinarians*; 1670, in-8°; — *The Design of Christianity*; 1671, in-8°; — *Libertas evangelica, or a Discourse of Christian Liberty*; 1680, in-8°.

Biographia Britannica.

FOWLER (*Thomas*), médecin anglais, né à York, le 22 janvier 1736, mort le 22 juillet 1801. Il commença par être pharmacien dans sa ville natale, de 1760 à 1774. Il se rendit ensuite à York, se fit recevoir docteur, et alla exercer la médecine à Stafford. Il revint à York en 1791, et fut nommé médecin de l'hôpital des fous. Il dirigea cet établissement jusqu'à sa mort. Son principal titre à la célébrité consiste à avoir remis l'arsenic en usage dans la médecine. Ce dangereux médicament était depuis longtemps tombé dans l'oubli, et en le réintégrant dans le *Codex*, Fowler n'a pas rendu un grand service à l'humanité. On a de lui : *Medical Reports on the Effects of Tabacco, principally with regard to its diuretic qualities in the cure of dropsies and dysuries*; Londres, 1785, in-8°; — *Medical Reports on the Effects of Arsenic in the cures of agues, remittent fevers, and periodic headach*; Londres, 1786, in-8°; — *Medical Reports of the Effects of Blood-letting sudorifics and blistering in the cure of the acute and chronic rheumatism*; Londres 1795, in-8°. Fowler a fourni aussi plusieurs articles aux *Medical Commentaries* et aux *Annals of Medicine* publiés par Duncan à Édimbourg.

Rees, *Cyclopædia.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

FOX (*Richard*), prélat et homme d'État anglais, né vers 1466, à Ropesley, dans le comté de Lincoln, mort le 14 décembre 1528. Il appartenait à une famille obscure. Après avoir fait ses études à Oxford et à Cambridge, il alla suivre les cours de théologie à Paris. Il y connut Morton, évêque d'Ely, qui le recommanda à Henri, comte de Richemond. Ce prince, qui se préparait à revendiquer par les armes le trône d'Angleterre, admit Fox dans ses conseils. Après son triomphe, il le nomma évêque d'Exeter, garde du sceau privé, et principal secrétaire d'État. Il l'employa dans diverses ambassades, et l'éleva successivement aux siéges épiscopaux de Durham et de Winchester. Fox fut un généreux protecteur des lettres et des sciences. Il fonda diverses écoles libres et le collége du *Corpus Christi* à Oxford.

Chalmers, *History of Oxford*; *General Biographical Dictionary.* — Wood, *Athenæ Oxonienses.* — *Biographia Britannica.*

FOX (*Édouard*), prélat et homme d'État anglais, né à Dursley, dans le comté de Gloucester, dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort à Londres, en 1538. Il étudia au Collége du Roi à Cambridge, et il devint prévôt de cette université

en 1528. Ses talents le firent connaître à Wolsey, qui l'envoya à Rome avec Gardiner pour y négocier le divorce du roi et de Catherine d'Aragon. Il remplit aussi des missions diplomatiques en France et en Allemagne, et fut elevé en 1535 au siége épiscopal de Hereford. Fox fut un des grands promoteurs de la réforme; et s'il n'égala pas Cranmer en savoir, il le surpassa en dextérité. Pendant son séjour en Allemagne, il pressa vivement les protestants d'adhérer aux doctrines anglicanes. On a de lui : *De vera differentia regiæ potestatis et ecclesiasticæ, et quæ sit ipsa veritas et virtus utriusque;* Londres, 1534. Cet ouvrage a été traduit en anglais par lord Strafford.

Biographia Britannica. — Lloyd, *State Worthies.* — Dodd, *Church Hist.*, vol. I.

FOX (*Jean*), théologien anglais, né à Boston, dans le comté de Lincoln, en 1517, mort en 1587. Élève du collége de Bravenose à Oxford, il passa ensuite au collége de La Madeleine, où il eut une bourse. Dans sa jeunesse, il cultiva la poésie et publia quelques pièces latines sur des sujets tirés de l'Écriture Sainte; mais bientôt il se consacra entièrement à la théologie. Il lut avec grand soin les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, les actes des conciles, étudia l'hébreu et ne négligea aucun moyen de se familiariser avec l'histoire ecclésiastique. Comme, tout en se plongeant dans l'étude des textes sacrés, il s'abstenait d'assister au culte public, on l'accusa d'hérésie. Il eut de la peine à sauver sa vie, et fut expulsé du collége en 1545. Réduit à la détresse et abandonné par sa famille, il trouva un asile auprès de sir Thomas Lucy, du comté de Warwick, dont il éleva les enfants. Il devint ensuite précepteur des neveux de la duchesse de Richemond. Malgré la protection de cette puissante famille, il dut, sous le règne de Marie, pour se soustraire à la haine de Gardiner, quitter l'Angleterre et se réfugier à Bâle, où il vécut en corrigeant des épreuves pour l'imprimeur *Oporinus* (Herbst). Il retourna en Angleterre au commencement du règne d'Élisabeth. Le duc de Norfolk, un de ses anciens élèves, lui fit une pension, et Cecil lui donna une prébende dans l'église de Salisbury. Ses opinions, qui n'étaient pas parfaitement conformes aux doctrines anglicanes, l'empêchèrent d'arriver aux dignités ecclésiastiques. On a de lui : *Acta et Monumenta Ecclesiæ;* Londres, 1563, in-fol.; réimprimé avec des additions, Londres, 1684, 3 vol. in-fol. : cet ouvrage, plus connu sous le nom de *Livre des Martyrs*, est l'histoire complaisante et trop souvent légendaire de ceux qui ont souffert pour la cause de la réforme. Les protestants l'ont en très-haute estime, tandis que les catholiques le désignent ironiquement sous le nom de *Légende dorée de Fox*. Fox écrivit aussi divers traités de controverse et des pièces latines, dont la plus connue est intitulée : *De Christo triumphante;* Bâle, 1556, in-8°. Cette pièce a été traduite en anglais par Richard Day, en 1579, et en français par Jacques Bienvenu, Genève, 1662, in-4°.

Vie de Fox, par son fils Samuel Fox, en tête des *Acta et Monumenta.* — Fuller, *Worthies.* — Chalmers, *General biographical Dictionary.* — *Penny Cyclopædia.*

FOX (*Luc*), navigateur anglais, né vers 1585, mort après 1635. Il entra dans la marine dès sa jeunesse, et acquit de bonne heure la réputation d'un habile navigateur. Toutes ses pensées étaient alors tournées vers la découverte d'un passage au nord-ouest de l'Amérique. Ami de Baffin, de Briggs, de John Knight, de Pricket et d'autres marins qui avaient déjà illustré leur nom en tentant cette périlleuse recherche, Fox, partageant leur croyance, voulut suivre leur voie. Il obtint du roi Charles Ier d'Angleterre un bâtiment qu'il fit munir de tout ce qui pouvait assurer le succès de l'entreprise. Il partit de Deptfort le 5 mai 1631. Après une traversée assez heureuse, parvenu le 22 juin suivant dans la baie d'Hudson, en longeant au nord-ouest la côte orientale de l'Amérique (nommée par Button [*voy.* ce nom] Carey's-Swan's-Nest), il découvrit le 27 juillet, par 64° 1' de lat. boréale, une île qu'il nomma *Sir Thomas Row's Welcome* (la Bienvenue de sir Thomas Rowe) (1). Il descendit à terre, et vit plusieurs tombeaux contenant des cadavres d'Esquimaux enveloppés dans des peaux d'élan et placés sous des pierres, la tête tournée vers le couchant. Ces corps n'avaient pas plus de quatre pieds de long. Un dard en cuivre, trouvé dans un de ces tombeaux, lui fit conjecturer que des Européens étaient déjà descendus dans cette île, ou que les indigènes avaient trouvé les débris de quelque navire. Le 9 août, Fox entra dans la rivière Nelson, où il trouva une croix renversée, qui portait en caractères lisibles le nom de Thomas Button; il la fit relever après y avoir ajouté la mention de son passage. De là il fit voile vers le sud-ouest; mais, contrarié par les vents, il vira de bord, et quelques jours après (29 août) rencontra le capitaine Thomas James (*voy.* ce nom), parti le 3 mai 1631 de Bristol, dans le même but de chercher le passage au nord-ouest. Fox continua d'explorer la baie d'Hudson en tous sens, et s'arrêta au nord sur un cap qu'il nomma *Wolstenholme's ultimum vale*. Après avoir longé de nouveau le Carey's Swan's-Nest, il reprit sa route au nord, et découvrit les caps *King-Charles* et *Mary;* il aperçut aussi les îles *Trinity's*, le cap *Lord-Weston's-Portland*, à quelques minutes au delà du cercle polaire, le cap *Dorchester*, et enfin le 20 septembre une terre qu'il nomma *Fox-his-Farthest* (tous ces points sont situés dans la grande île connue aujourd'hui sous le nom de Cumberland-Island). Désespérant de pénétrer dans la mer polaire par la baie d'Hudson, pre-

(1) Sir Thomas Rowe était le nom d'un des armateurs du bâtiment. Le nom de *Welcome* a été depuis appliqué indistinctement à la côte nord-est de l'Amérique et au détroit situé entre cette côte et l'île Southampton.

nant en considération l'état de souffrance de son équipage et la rigueur progressive du froid, Fox se détermina au retour, et mouilla sur les Dunes le 21 octobre. Quelque fatigante qu'eût été sa traversée, il n'avait pas perdu un seul homme. Il publia la relation de son voyage sous ce titre : *The North-Ouest Fox's ;* Londres, 1635, in-4°, avec carte. Cet ouvrage est remarquable par la précision avec laquelle la géographie y est exposée ; les divers phénomènes physiques y sont également décrits et discutés avec une lucidité et une intelligence qui prouvent que Fox, comme savant et comme marin, n'était pas un homme ordinaire. Après avoir relaté ses observations géologiques et hydrauliques, il donne sur ses devanciers d'intéressants détails, et termine en déclarant que, malgré son insuccès, il persiste à croire à l'existence d'un passage au nord-ouest.

Alfred DE LACAZE.

Purchas, *His Pilgrimages,* etc. — Frédéric Lacroix, *Régions circumpolaires,* dans l'*Univers pittoresque.*

FOX (*Georges*), réformateur anglais, fondateur de la secte des quakers, né en juillet 1624, à Drayton (comté de Leicester), mort à Londres, le 13 janvier 1691. Son père, presbytérien zélé, exerçait la profession de tisserand. Après lui avoir appris à lire et à écrire et lui avoir inspiré des sentiments de piété et de vertu, ses parents placèrent d'abord le jeune Fox chez un marchand de bétail pour garder les troupeaux ; puis ils le mirent en apprentissage chez un cordonnier de Nottingham. Fox n'avait pas encore vingt ans lorsque tout à coup, se croyant inspiré de Dieu, il se mit à prêcher. Déjà ses mœurs irréprochables l'avaient fait surnommer *l'homme sans passions ;* toujours sérieux et paraissant constamment absorbé dans une profonde méditation, il recherchait la solitude, ne parlait jamais, si ce n'est en pleurant et avec des gestes lamentables. Livré tout entier à la vie contemplative, il consacrait tout le temps dont il pouvait disposer à la lecture de l'Écriture Sainte, qu'il parvint bientôt à savoir par cœur. Enfin, doué d'une mémoire heureuse, mais d'une imagination plus ardente encore, Fox crut entendre les habitants du ciel qui lui criaient de fuir les hommes et lui ordonnaient de consacrer sa vie aux devoirs de la religion. Il quitta donc son maître et rompit toute relation avec sa famille ; on le vit, entièrement vêtu de cuir, courir de village en village et ensuite de ville en ville, déclamant partout contre la corruption générale et ne restant jamais longtemps dans le même lieu, de peur, disait-il, d'y contracter des liaisons mondaines. En 1648, il prêcha pour la première fois à Manchester. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point : il fit une profonde sensation, et dès lors il se mit à prêcher partout sa doctrine. Dans les places publiques, dans les tavernes, dans les maisons particulières, dans les temples même, il se récriait contre la guerre, le clergé, les dîmes, etc... Il pleurait et gémissait avec un saint transport sur l'aveuglement des hommes ; il émut, il tou cha, il persuada, et se fit promptement de nom breux disciples, qui, se croyant, comme leu maître, soudainement éclairés par le Saint-Espri dont ils se disaient les temples, répandaient dar tous les comtés de l'Angleterre la doctrine d fougueux réformateur. Quoique souvent outrag pour sa doctrine, emprisonné, fouetté même Fox ne relâcha rien de son zèle et n'en fit qu plus de disciples ; traîné devant un juge, il gard son bonnet de cuir sur sa tête, parce que Seigneur, disait-il, lui avait défendu d'ôter sc chapeau à qui que ce fût et ordonné de tutoy tout le monde, de ne plier le genou devant au cune puissance de la terre. Quand il prêcl contre l'ivrognerie, la populace voulut l'assom mer : Fox n'y fit pas attention, et continua prêcher ; et lorsque, sur son refus de prêt serment, il fut envoyé à l'hôpital des fous po y être fouetté, il loua le Seigneur, remercia l bourreaux, et se mit à les prêcher avec une on tion qui les toucha. Cette patience, cette rés gnation vraiment évangélique lui gagnait sa cesse de nouveaux prosélytes, et dès 1649 compta à sa suite des personnes de haut ran des savants et surtout beaucoup de gens peuple. Il donna aux enthousiastes qui le su vaient le nom d'*enfants de lumière.* Aya comparu à Derby devant les juges, il les prêc avec tant de force sur la nécessité de trembl devant le Seigneur que le commissaire qui l'i terrogeait s'écria qu'il avait affaire à un *quak* (c'est-à-dire *trembleur* en anglais). Rencont peu de temps après par un détachement de so dats, Fox fit des réponses si bizarres qu'on l'e voya prisonnier à Londres : Cromwell voulut voir, et après un long entretien il le fit élarg Enhardi par cet accueil, le réformateur se livr au sein de la capitale de l'Angleterre, aux tı vaux de son ministère. Un jour, il écrivit Protecteur pour l'engager à adoucir les maux ses amis persécutés ; puis, lorsqu'il sut que Cro well méditait de prendre le titre de roi, il alla présenter à lui, et l'avertit que s'il agissait ain il entraînerait la honte et la ruine de sa pos rité. En 1658, le nombre des quakers s'ét accru au point que leur chef convoqua à Bedfo une assemblée générale, qui dura trois jours. 1666, un corps de doctrine fut rédigé, des a semblées annuelles et mensuelles furent établi et l'on y avisa aux mesures que nécessitaient circonstances. Fox s'associa des femmes, mai ne fut pas pour cela soupçonné d'incontinenc ayant connu dans la prison de Lancastre la da Fell, veuve d'un magistrat de cette province qui avait été un de ses premiers disciples, il fit partager ses opinions, et l'épousa (1669). 1672, ils partirent ensemble pour l'Amériq où la prosélyte de Fox partagea les fonctions son ministère. « L'Angleterre, dit Fox en p tant, a été assez arrosée de mes sueurs, faut en aller baigner le Nouveau Monde. »

y obtint les mêmes succès qu'il avait eus dans l'ancien. Il était persuadé dès lors que si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangées sous ses étendards, c'était parce qu'elles ignoraient sa doctrine; il écrivit à tous les souverains pour leur annoncer un jeûne public, ordonné en Angleterre au sujet des persécutions que les protestants éprouvaient dans les pays étrangers. Revenu en Angleterre en 1674, il fut mis en prison à Worcester, et on lui intenta un procès pour son refus de payer la dîme. Mais, dit Voltaire « comme il était au pilori pour subir sa condamnation, il harangua tout le peuple avec tant de force, de contorsions et de grimaces, que la prêtresse de Delphes n'eût pas mieux fait; qu'il convertit encore une centaine d'auditeurs dans cette circonstance, et mit si bien le reste dans ses intérêts qu'on le tira en tumulte du trou où il était; on alla chercher le curé anglican dont le crédit avait fait condamner Fox, et on le *piloria* à sa place.... » En 1684, Fox se rendit en Hollande, où ses partisans se multipliaient; il fit ensuite à pied un voyage à Hambourg, puis dans le Holstein, et poussa sa course jusqu'à Dantzig. Sa santé ne résista pas à tant de fatigues; cependant, il ne cessa de prêcher que peu de jours avant sa mort. Fox laissa un journal et des notes, qui furent publiés après sa mort, sous le titre de : *Journal or historical Account of the Life, travels and sufferings of Geor. Fox;* Londres, 1691, 1694, in-fol. ; 1709, 2 vol. in-8°.

[E. PASCALLET, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Neal, *History of Puritans.* — Sewell, *History of Quakers.* — Aikins, *General Biography.* — Catrou, *Histoire du Fanatisme dans la religion protestante, contenant l'histoire des anabaptistes, du davidisme et des trembleurs:* — J. Marsh, *Popular Life of Geo. Fox;* Londres, 1847, in-8°.

FOX (*Henry*). *Voyez* HOLLAND.

FOX (*Charles-James*), célèbre homme d'État anglais, né à Londres, le 24 janvier 1749, mort le 13 septembre 1806. Il était le troisième fils de Henri Fox, depuis lord Holland, et de Georgiana Carolina Lenox, fille aînée de Charles, second duc de Richemond; ce qui le faisait descendre en ligne droite de Charles II, par son aïeul, fils naturel de ce prince. Il commença ses études à l'école préparatoire de Wandsworth, et à neuf ans il fut envoyé à Éton, où il se montra en même temps studieux et occupé des plaisirs de son âge. Dès lors aussi le jeune Fox se fit aimer pour sa chaleur de cœur et l'affabilité de son caractère. Ajoutons cependant que, grâce à une sorte de parti pris par son père de laisser cette nature se développer spontanément, son fils gouverna ses instituteurs plutôt qu'il n'était gouverné d'eux; à Wandsworth, c'était son maître de français, Pampelonne; à Éton, le père de Philippe Francis, l'auteur présumé les *Lettres de Junius*. Il apprit ainsi de bonne heure à commander, à s'exprimer facilement et avec assurance; mais on lui laissait d'autres maîtres, plus impérieux : ses propres passions. Il n'avait pas atteint l'âge de quinze ans quand lord Holland l'emmena à Paris et à Spa, où il le laissa jouer et perdre à son aise. « Revenu à Éton, dit Allen, il y afficha les allures extravagantes d'un jeune dandy. » Il ne resta plus qu'un an à cet établissement, et dans l'automne de 1764 il entra au collége Herdford à Oxford; son père, devenu tory, voulait le voir à une université fréquentée par des étudiants appartenant aux familles aristocratiques. L'esprit de Fox se développa de bonne heure; âgé de quinze ans à peine, il écrivait d'Oxford, sur le monde et la politique, des lettres que l'on eût cru émanées d'un personnage habitué aux salons de Londres. Comme à Éton, le jeune étudiant travailla, mais s'amusa aussi beaucoup. A la fin de ses cours universitaires, il avait la connaissance de tout le théâtre anglais; il aimait la déclamation : dans son enfance il avait joué la tragédie chez son père. Déjà aux yeux de ses condisciples il était censé devoir être un grand orateur. Toutes ces promesses charmaient le père; mais la mère était plus inquiète. Une sorte d'intuition prophétique lui fit entrevoir pour son fils une rivalité redoutable. « J'ai vu ce matin lady Chatam, dit-elle un jour à lord Holland; il y a là un petit William Pitt qui n'a pas huit ans et qui est réellement l'enfant le plus distingué que j'aie jamais vu, élevé si régulièrement et si correctement dans sa conduite que, remarquez bien mes paroles, ce petit garçon sera une épine dans le côté de Charles pendant toute sa vie. »

A cette époque, Fox fit un troisième voyage à Paris, et visita aussi le reste de la France et l'Italie. En retournant en Angleterre, il passa par Ferney, où il ne pouvait manquer d'aller voir Voltaire, qui lui demanda s'il venait pour l'enterrer. Puis il conduisit Fox dans son jardin, et lui fit prendre du chocolat. Il offrit aussi au jeune voyageur quelques-uns de ses ouvrages, qui ne brillaient pas précisément par l'orthodoxie.

C'est en 1768 que Charles Fox fit son entrée dans le monde politique. Il fut élu membre de la chambre des communes par le bourg de Midhurst. Il n'avait pas l'âge légal; mais par considération pour lord Holland, on ferma les yeux sur cette irrégularité, et le jeune député put siéger, mais non encore voter. Il fit alors un nouveau voyage, se rendit à Florence, puis à Rome, d'où il revint enfin à Westminster, sachant le français et l'italien, animé aussi d'un amour croissant de la dissipation, du jeu et de la comédie. Il travaillait peu alors. Lui-même le reconnaît dans une lettre à Marcartney, où il s'accuse de sa paresse : « Je crains qu'elle ne finisse par l'emporter sur le peu d'ambition que j'ai, et de n'être jamais rien qu'un garçon fainéant. »

Ce chef futur de la cause libérale en Angleterre débuta au parlement par des actes qui ne devaient pas le rendre bien populaire. Il adopta

d'abord les principes politiques de son père, qui peu à peu s'était détaché du parti whig. C'est ainsi qu'il soutint le ministère Grafton. Son premier discours (15 avril 1769) fut dirigé contre le célèbre Wilkes, qui, emprisonné, demandait sa réintégration au parlement; et dès ce jour il sut se faire remarquer. « Charles Fox, avec une supériorité infinie de talent, n'a pas été inférieur à son frère en insolence. » C'est Horace Walpole qui le juge ainsi : aussi, lorsque, en février 1770, le duc de Grafton eut lord North pour successeur, comme premier ministre, ce dernier n'eut rien de plus pressé que de donner à Fox une place dans le cabinet, sous le titre de lord de l'amirauté. Mais le jeune ministre n'était pas d'un caractère à se soumettre aveuglément aux ordres d'un chef. Déjà s'annonçait chez lui un certain esprit d'opposition. Mécontent d'ailleurs de n'être pas apprécié à sa juste valeur par le principal ministre, il donna sa démission en 1772. Un an plus tard, il rentra dans l'administration, avec le titre de lord de la trésorerie. Cependant sa conduite privée était loin de devenir plus régulière. Il était un de ceux qui au club d'Almack's hasardaient à chaque partie au moins 50 livres sterling à une table où il y avait dix mille livres en espèces. En 1774 lord Holland paya pour son fils environ 140,000 liv. sterl. (3,500,000 fr.) de dettes.

Quant au talent de Charles Fox, il croissait en éclat; mais il manquait encore de mesure. Il aimait à marcher à l'écart, à s'imposer à ses collègues, témoin l'affaire de l'éditeur du *Public Advertiser*, Woodfall, prévenu d'avoir tenu sur le *speaker* de la chambre des communes un langage peu respectueux. Fox entraîna en quelque sorte le premier ministre à le suivre en cette circonstance. Un membre avait proposé de faire placer ce journaliste sous la garde du sergent d'armes; Fox alla plus loin, il voulut qu'on le fît enfermer à Newgate. Mais le vote de la chambre fut contraire à cette proposition, et le ministère se trouva en minorité. North se montra indigné.

Déjà le roi lui-même s'était plaint de Fox, dont il disait qu'il « avait complétement rejeté tout principe d'honneur et de modestie, et qu'il devait devenir aussi méprisable qu'il était odieux ». Quant à lord North, il procéda sans façon. A quelques jours de là Fox était assis au banc des ministres, quand il reçut de la main d'un huissier un billet ainsi conçu : « Monsieur, le roi a jugé convenable de former une administration de la trésorerie; mais je n'y vois pas figurer votre nom. » Signé North. Fox qualifia de *lâcheté* l'acte et le message qui lui étaient adressés.

Malheureusement il n'opposa pas une conduite assez digne à un aussi indigne procédé; ses prodigalités continuaient. La fortune que lui avait laissée son père, mort en 1774, fut bientôt dissipée par un héritier qui entretenait 30 chevaux de race, courait lui-même et perdait au jeu jusqu'à 1,000 guinées.

Privé presque à la même époque de son pè
de son frère et de sa mère, et moins influencé
les traditions de famille, Fox entra enfin déci
ment dans l'opposition, à laquelle il avait prélu
par des actes isolés. Dès lors il se lia avec Bur
avec lequel il avait voté d'accord dans une qu
tion de tolérance religieuse et dont le rapp
chait une communauté de principes et de sei
ments, qui semblait devoir être difficilem
rompue. De ce jour aussi Fox s'abandonna sa
contrainte à ses instincts généreux, source de
véritable éloquence, et qui lui firent prendre
main presque en toute occasion la défense
droit et de la liberté. Les rapports tendus
bientôt rompus entre l'Amérique et la mét
pole lui fournirent un premier sujet d'éc
tante discussion. L'implacable ennemi des
lonies, lord North, ayant proposé par le *Bosto*
port bill (23 mars 1774) de punir cette v
de son opposition à l'impôt du thé, en ferm
son port, Fox soutint le droit revendiqué
les colonies de ne payer que les taxes qu'el
avaient elles-même consenties. Il développa ce
thèse avec autant d'éclat que de lumières,
couronna cette discussion par cette prophét
trop vérifiée depuis, que « Alexandre le Gra
n'avait pas conquis autant de pays que l
North en avait perdu dans une seule cam
gne, » puisqu'en effet il venait de perdre t
un continent. Fox persévéra huit ans dans
appui donné aux colonies, et il montra qu'il
avait de salut pour l'Angleterre que dans la p
et un vaste système de réconciliation. Cette fra
che et digne attitude ne fit pas seulement de
le chef de l'opposition, elle le rendit surtout p
pulaire. En même temps qu'il s'élevait ainsi da
l'opinion, il déterminait lui-même, dans ses lett
confidentielles, les limites de son ambition. «
crois, écrivait-il à son ami Fitz-Patrick, alors
Amérique, pouvoir acquérir une grande situati
et la garder; ou si je l'acquiers, la garder sa
faire de sacrifices, que je ne ferai jamais » (3
vrier 1778). « Dès lors l'arrière-neveu de Cha
les I[er] devenait, dit M. de Rémusat, le rep
sentant du parti parlementaire contre le pa
royal. »

Cependant, il faut bien le dire, sa condu
privée contrastait encore trop avec sa condu
publique et par conséquent diminuait sa légiti
influence. Revenu à Paris en 1776, il y fit sca
dale. « Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens, écr
vait Mme du Deffand à Horace Walpole; ma
c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce
bon sens... Il n'a pas un mauvais cœur, mais
n'a nulle espèce de principes... Il ne s'embarras
pas du lendemain. La plus extrême pauvret
l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela
lui fait rien... Il joint à beaucoup d'esprit de
bonté, de la vérité; mais cela n'empêche p
qu'il ne soit détestable. Je lui aurai paru u
plate moraliste, et lui il m'a paru un sublime e
travagant. » Le jugement de Mme du Deffa

n'était vrai qu'à la surface. Fox prouva bientôt qu'à l'esprit il savait unir le bon sens. A cette époque de sa vie, il est plus finement jugé par Walpole : « M. Fox, dit-il, est la première figure en tout lieu, le héros du parlement, de la table de jeu, de Newmarket. La semaine dernière il a passé vingt-quatre heures sans interruption dans ces trois endroits ou sur la route de l'une à l'autre ». Quant à ses qualités de cœur, il faut entendre son adversaire le plus déterminé, Gibbon, qui le vit à Lausanne : « Jamais peut-être, dit-il, aucun être humain ne fut plus parfaitement pur de toute tache de malveillance, de vanité ou de fausseté. »

Il convient maintenant de le suivre dans cette carrière parlementaire, où l'importance croissante de son rôle lui fit bientôt dominer les penchants frivoles qui étaient comme les mauvaises herbes qui entravaient cette belle nature. Dès 1780 il trouve au parlement un émule de gloire, Sheridan, et un concurrent plus redoutable, et qui devait l'être toujours, le fils de lord Chatham, Pitt.

« Je m'attends, leur disait à l'un et à l'autre le vieux général Grant, à vous voir tous deux combattre entre ces quatre murs, comme j'ai vu faire vos pères avant vous. » La place de chacun fut bientôt marquée. Pitt devait représenter le pouvoir, qui lutte et ne cède que devant la nécessité évidente. Sentinelle vigilante et toujours prête au combat, Fox devait avertir sans cesse le gouvernement et lui signaler longtemps à l'avance les vœux du pays. En 1780 il soutint avec ardeur un projet de réforme économique, présenté par Burke et réclamé depuis longtemps par l'opinion publique : ce projet fut écarté ; la dissolution du parlement, qui survint ensuite, laissa au ministère North quelque répit ; mais il succomba bientôt sur une autre question.

Le 20 mars 1782, il dut se retirer devant un vote provoqué la veille par le général Conway, et qui se résumait dans ces termes, « que l'on ne pouvait réduire les colonies par la force ». Une nouvelle administration fut organisée ; elle eut pour chef lord Rockingham, et Fox y entra comme secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Ce cabinet ne devait pas avoir une longue durée ; auprès du premier ministre la volonté du roi avait placé un élément de discorde, personnifié dans lord Shelburne, avec lequel il ne pouvait s'entendre. Cependant, Fox se montra laborieux, exact, attentif. » Les affaires faisaient trêve aux plaisirs. « Il était, suivant l'expression judicieuse de M. de Rémusat, de ces hommes pour qui les devoirs positifs ont besoin de l'attrait d'un grand but. » Il est maintenant, dit H. Walpole, aussi infatigable qu'il était paresseux... Il a plus de sens commun que personne avec des talents surprenants, que ni l'ostentation ni l'affectation ne déparent. » En effet, il s'occupa tout d'abord d'entamer les négociations pour la paix avec l'Amérique ; il donna des instructions dans ce sens à lord Grenville, envoyé à Paris ; seulement, la France n'eût pas été comprise au traité. La mort de Rockingham empêcha ces négociations d'aboutir, et Fox se démit presque immédiatement de ses fonctions. Le cabinet Shelburne se recruta alors du jeune Pitt, qui y entra comme chancelier de l'échiquier. L'opposition de Fox à ce cabinet tenait surtout à ce qu'il envisageait différemment la politique concernant l'Amérique : Shelburne recherchait l'alliance de la France contre les colonies américaines, tandis que Fox entreprenait de détacher celles-ci et la Hollande de l'alliance française.

Ici se place un acte de Fox qui lui fait peu d'honneur, et que la loyauté anglaise lui a justement reproché. Il se coalisa avec ce même lord North, qui l'avait si outrageusement renvoyé du ministère. Réunis aux débris du parti Rockingham, ils provoquèrent ainsi la démission du ministère Shelburne. Il fut remplacé (février 1783) par une combinaison dans laquelle entra le duc de Portland comme premier ministre, avec lord North et Fox comme secrétaires d'État. Ce cabinet n'eut pas non plus une longue durée ; cependant, son passage aux affaires fut signalé par un acte important : la présentation par Fox (11 décembre 1785) du bill des Indes orientales (*East India bill*), dont l'auteur véritable était Burke, et qui avait pour objet de supprimer la charte de la Compagnie des Indes et de la remplacer par une organisation nouvelle, particulièrement dépendante du parlement. Naturellement, Burke se prononça en faveur du projet ; mais Sheridan y fit opposition, ce qui n'eût pas empêché le ministère de triompher si le roi Georges III ne se fût mis en cette occasion du côté des adversaires du projet.

On l'a déjà vu : le roi était loin d'aimer Fox. Il ne put empêcher le bill d'être accueilli par les communes ; mais il fit si bien qu'il fut repoussé par la chambre des lords. Après cet échec, le cabinet Portland n'avait plus qu'à se retirer pour faire place au ministère Pitt (décembre 1783), dont on demanda la consécration à un nouveau parlement. Fox retombait ainsi dans l'opposition. Le ministère eut en effet la majorité. Fox lui-même eut grand'peine à être réélu ; il fallut que de grandes et belles dames (voyez *Devonshire*) agissent sur les électeurs pour le faire entrer au parlement. Quant à Fox, il lui importait de recouvrer sa popularité, gravement compromise, et de lutter contre un ministre favorisé par la couronne et de la valeur de Pitt. Il accomplit cette œuvre avec une vigueur qui lui mérita l'admiration même de ses ennemis. Il repoussa avec un talent fortifié par les épreuves qu'il venait de subir les taxes demandées par le gouvernement. Il fit ressortir aussi les vices d'un nouveau projet relatif à l'Inde et proposé par Pitt. Ce ministre voulant concilier les droits de la couronne avec les priviléges de la Compagnie, transférait à la première le droit de nommer le comité supé-

rieur des Indes. Fox déploya dans cette discussion autant de sagacité que de profondeur; néanmoins, le projet ministériel fut adopté.

Fox ne se prononça pas avec moins d'énergie dans une autre occasion, où il était encore question de l'Inde. Il s'agissait de l'affaire Hastings, ce gouverneur trop fameux, qui terrifia cette partie du monde par ses exactions. Burke, Sheridan et Fox luttèrent à qui ferait triompher en cette occurrence le bon droit et la justice. Burke proposa la mise en accusation d'Hastings; Sheridan soutint la proposition de Burke, avec un éclat qui a longtemps retenti en Angleterre (7 octobre 1785). Le rôle de Fox fut moins brillant sans doute; mais il eut le mérite de compter parmi ceux qui empêchèrent le ministère de couvrir de leur protection ce grand coupable.

C'est ainsi que tous les genres d'oppression trouvaient en Fox leur défenseur. Dès 1787 il proposa et depuis il ne cessa de demander l'abolition de la traite des noirs, ce noble but poursuivi par Wilberforce. Il démontra constamment que la cessation de ce trafic donnerait un essor nouveau à la propriété des colonies anglaises.

La maladie du roi vint détourner pendant quelque temps l'attention publique des préoccupations du dehors. En 1788, Georges III ressentit pour la première fois des atteintes d'aliénation mentale. En Angleterre, où tout se règle par les précédents, il s'agissait d'en trouver un dans cette occurrence. Revenu en hâte de l'Italie, où il se trouvait alors, Fox insista pour que les rênes du gouvernement fussent remises au prince de Galles; sous lequel il espérait diriger les affaires. Mais Pitt, averti par le médecin du roi que la maladie ne durerait pas, fit renvoyer à quinze jours la discussion, puis il fit former un comité pour rechercher les précédents. Fox s'éleva contre cette mesure; il fit observer qu'il y avait surtout un précédent que l'on ne trouverait pas, c'était celui d'une suspension de gouvernement alors qu'il existait un héritier présomptif, réunissant les conditions d'âge et d'aptitude. Du 12 au 16 janvier le débat continua. Pitt fit décréter une sorte de moyen terme qui déférait à l'héritier présomptif non une avance de royauté, mais une régence spéciale et déterminée. Fox s'était encore opposé à cette combinaison, et il basait cette opposition sur le droit naturel de l'héritier. A ses yeux « la régence ne devait pas être plus élective que la royauté; elle ne pouvait pas non plus être plus limitée, ayant les mêmes devoirs et dès lors ayant besoin des mêmes forces pour les remplir ». Il fallait pour donner force de loi à la décision du parlement la sanction royale : autre difficulté, heureusement levée par le retour du roi à la santé. La justice et même les traditions historiques étaient du côté de Fox.

Il fut moins bon juge dans une autre occasion. Lorsque, voyant un danger dans la construction des fortifications élevées à Oczakoff par la Russie et pressentant les desseins du cabinet de Pétersbourg au sujet de la Turquie, Pitt voulut faire la guerre à Catherine II. Fox réussit à l'en empêcher; peut-être était-il de bonne foi, quoique l'on ait prétendu le contraire. Toujours est-il que l'impératrice de Russie le fit remercier chaleureusement, et lui demanda de poser pour un buste de lui qu'elle se proposait de placer entre Démosthène et Cicéron. C'était Catherine II qui rangeait ainsi Fox entre ces deux grands défenseurs de la liberté.

Les événements qui se précipitaient en France présentèrent bientôt cet homme d'État sous un jour moins suspect et de beaucoup plus glorieux. Tout d'abord il salua de ses vœux la révolution française : « Combien, écrivait-il, ceci est le plus grand événement qui soit jamais arrivé dans le monde et combien c'est le meilleur ! » « Dites, je vous prie, recommandait-il ensuite à son correspondant qui se rendait en France, que toutes mes préventions contre les liens de ce pays avec la France touchent à leur fin, et en effet la plus grande partie de mon système de politique européenne sera changée si elle réalise les conséquences que j'en attends. » (*Lettre à Fitz-Patrick*). « Jusque alors, dit fort bien M. de Rémusat, Fox n'avait vu dans la France qu'un adversaire, non pas seulement de la gloire de l'Angleterre, mais des principes de son gouvernement. Il la jugeait comme un homme d'État du temps de Guillaume III. Il avait pensé à lui chercher des contrepoids ou des oppositions dans les cours du Nord et jusque sur la terre classique du despotisme, la Russie; mais tout changea en un jour. » C'est qu'en un jour la grande âme de Fox avait deviné ce que la révolution française était pour l'avenir de l'humanité. Désormais il ne varia plus dans ses sentiments à l'égard de la France, au prix même de ses amitiés les plus anciennes et les plus chères. Cette rupture éclata dès 1790, entre Fox et Burke, et fut marquée par une des plus solennelles discussions oratoires dont le monde politique ait gardé la mémoire. Ce fut à propos de la discussion du bill relatif à l'organisation politique de Québec dans le Canada. Pitt étant venu proposer un bill assez libéral en vue de régler la situation de cette colonie, Burke trouva moyen d'appeler en quelque sorte sur le terrain la révolution française elle-même; il se réjouit de ne pas voir figurer dans le bill la *Déclaration des droits de l'homme*, qui se trouvait inscrite dans la constitution française. On comprend combien cette attaque dut retentir dans le cœur de Fox, au jugement duquel « la constitution nouvelle de la France était le plus glorieux monument de liberté que la raison humaine eût élevé dans aucun temps et dans aucun pays. » (Villemain, *Tableau de la Litt. fr. au dix-huit. siècle.*) Il se leva pour répondre à Burke : « Il semble, dit-il, que c'est un jour privilégié, où chacun peut se lever et insulter tel gouvernement qu'il lui

lait. Quoique personne n'ait dit un mot sur les roubles de la France, mon honorable ami vient e prendre la parole et de flétrir de gaieté de cœur es mémorables événements. Il aurait pu traiter, e me semble, le gouvernement de la Chine, ou elui de la Turquie, ou les lois de Confucius, récisément de la même manière et avec autant 'opportunité. » (Villemain, *ibid.*). Appuyant nsuite une motion d'ordre proposée par lord heffield, à l'effet de ramener la discussion sur m véritable terrain, Fox fit une sorte de déclation de principes : « Quant à la révolution franise, dit-il, je diffère entièrement de mon hoprable ami. Nos opinions, je n'hésite pas à le re, sont aussi distantes que les deux pôles... r cette révolution, je tiens à mon sentiment, et ne rétracte pas une syllabe de ce que j'ai . Je pense que c'est un des événements les is glorieux du monde.... Si je louais la conite du premier Brutus, si j'appelais l'expuln des Tarquins un acte généreux et patrioue, serait-il juste de dire que je médite l'étassement du consulat dans mon pays? Si je étais l'éloquent panégyrique de Cicéron sur meurtre de César, la conséquence serait-elle e je suis venu ici avec un poignard sur moi ir tuer quelque grand homme ou quelque teur? Si vous dites qu'admirer une action, st vouloir l'imiter, montrez qu'il y a quelque logie dans les circonstances. » Or, d'après ateur, c'est ce que Burke ne faisait pas. Il ivenait donc de revenir purement et simplent à l'objet en discussion, le bill de Québec. s, après avoir établi que ces droits de l'homme, rnés en dérision par Burke « sont réellet la base de toute constitution raisonnable le la constitution anglaise elle-même », il pela à son adversaire qu'il avait lui-même fessé ces principes ; qu'il les lui avait appris, ii Fox, durant la guerre d'Amérique. « Nous s sommes, ajouta-t-il, réjouis ensemble des cès de Washington, ensemble nous avons né des larmes à la perte de Montgommery; t de mon honorable ami que j'ai appris que évolte d'un peuple entier ne pouvait pas être ice et encouragée sous main ; qu'il fallait lle eût été provoquée. »

ette vive réponse irrita au plus haut degré ke ; il se plaignit d'avoir été mal interprété, esti. « Telles sont donc, dit-il, les marques ection que je devais recevoir d'un ami que oyais si chaud et si sincère? Fallait-il donc près une intimité de vingt-deux ans, sans noindre provocation, il me blessât ainsi mes croyances les plus chères et jusque les confidences de mon amitié. Puis, après r réfuté les principaux arguments de Fox, djure d'abandonner les errements dans less il est entré : « Mon devoir public, ma prue, mon amour de mon pays m'ordonnent 'écrier : Fuyez la constitution française, rez vous d'elle. » Et comme Fox, tout ému, dit à demi-voix, mais assez haut pour être entendu : « Mais ce n'est pas une rupture d'amitié. — C'est bien cela (*Yes, there is*)! s'écria Burke; je sais ce qu'il m'en coûte : j'ai fait mon devoir au prix de la perte d'un ami, notre amitié est finie (*our friendship is at end*). « Néanmoins, il supplie encore Fox et Pitt de s'entendre pour le salut de l'Angleterre et de la civilisation ; et « soit qu'ils se rencontrent dans l'hémisphère politique comme deux météores enflammés, ou qu'ils s'avancent comme deux frères unis, il les conjure de protéger la constitution anglaise » (Villemain, *ibid.*) L'attendrissement était général. Fox avait des larmes dans les yeux, lorsqu'il voulut répliquer. Après avoir payé à cette amitié, qu'il espère retenir encore, le sincère tribut du cœur, il ajoute : « Que Burke me permette de différer d'opinion avec lui, et qu'il ne prenne pas mon dissentiment pour un oubli de mon admiration et de mon amitié ». Burke persista à tort dans ses récriminations; mais il était blessé de voir Fox tourner contre lui ses propres doctrines.

Quant à Fox lui-même, rien ne put ébranler ses convictions. En 1792 et en 1793 il se garda de confondre les excès avec les principes. « Si l'on juge cette malheureuse femme, écrivait-il à Barnave lorsqu'il était déjà question du procès de la reine, je ne sais que trop bien que ce seront les ennemis de la liberté qui en triompheront. On la dépeindra, cette liberté, féroce et cruelle; on tâchera de la rendre odieuse, et près des âmes faibles on ne réussira peut-être que trop bien. Le despotisme a toujours eu l'adresse de se servir des passions des hommes pour les subjuguer. Il a eu à ses gages la superstition et l'intérêt personnel, et il serait bien triste que la pitié, la plus aimable de toutes les faiblesses humaines, se rangeât aussi de son côté. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que vous êtes précisément dans la position où vous pouvez faire une action belle et généreuse sans le moindre danger, c'est-à-dire que vous êtes dans la prospérité la moins équivoque. Vous avez donné la liberté à votre patrie : travaillez à faire aimer cette liberté par toutes les nations de la terre, en prouvant qu'elle nourrit dans l'âme non-seulement les vertus mâles, le courage et la justice, mais aussi la douceur, la modération et la clémence. »

Cette lettre ne fut pas envoyée, la nouvelle du procès de la reine se trouvant prématurée; mais elle peignait la fermeté de conviction de Fox. Aussi n'est-on pas étonné de le voir se réjouir de la fuite des Prussiens. « Non, aucun événement public, sans en excepter Saratoga et York-Town, écrivit-il alors à son neveu lord Holland, ne m'a causé autant de joie. » Fox fit pour le maintien de la paix de constants efforts dans un moment où son opinion était loin d'être populaire; naturellement ses intentions furent mal interprétées et envenimées par ses ennemis,

C'est alors qu'il adressa aux électeurs de Westminster la lettre dans laquelle il fit ressortir les dangers que la coalition contre la France susciterait à la cause générale du progrès et de l'humanité. De 1792 à 1797, il plaida cette cause sans se lasser; voyant enfin qu'il ne parvenait pas à la faire triompher, il fut conduit à l'idée de la nécessité de cette réforme parlementaire qui ne fut introduite que trente ans plus tard. A la même époque il appela l'attention du gouvernement sur l'Irlande et les améliorations que réclamait la situation de ce pays.

Loin d'ébranler le ministère Pitt, ces attaques, ces tentatives d'un esprit généreux, mais qui avait l'opinion contre lui, ne firent que le raffermir. Fox prit alors le parti de se retirer pendant quelque temps de la scène politique. Ses amis lui avaient procuré par voie de souscription un revenu de 3,000 liv. sterling. Il accepta ce don noblement offert, mais dès lors il résolut d'en faire le meilleur usage. De 1797 à 1802, il passa dans sa maison de Saint-Anne's Hull les seules années de calme qu'il eût encore goûtées. Il y partageait son temps entre les occupations agricoles, la botanique, les exercices fortifiants, tels que la chasse, la natation et le commerce des lettres. « Le soir, après le thé, il lisait en famille les romans de l'époque; le jour était consacré à la promenade. Dans son cabinet, c'étaient les classiques anglais, notamment Spenser et Dryden, et plus encore les grands poëtes de l'antiquité. Il avait aimé dans sa jeunesse la littérature méridionale, celle de l'Espagne et surtout celle de l'Italie. Il admirait Dante, alors peu lu, et se passionnait pour l'Arioste. Virgile parmi les latins, Racine parmi les Français, étaient ses auteurs de prédilection; mais Homère avant tout; puis après Homère, les tragiques, et après eux, Théocrite, Moschus, Apollonius de Rhodes le charmaient. » (De Rémusat, *Ch. Fox.*) On jugera de l'intérêt qu'il prenait aux questions littéraires par ce fait qu'une édition de Lucrèce, qui lui avait été dédiée, amena une correspondance de cinq ans entre lui et l'éditeur Gilbert Wakefield. Il aimait les poëtes; mais il estimait médiocrement les publicistes. Encore moins pouvait-il souffrir les économistes. Peut-être eût-il négligé l'histoire, s'il n'avait lui-même médité une œuvre de ce genre, l'histoire de la chute des Stuarts, qu'il n'eut pas le temps de mener à fin, mais pour laquelle il résolut de rassembler tous les matériaux, même en France.

Cependant Pitt, ayant vu l'opinion publique se prononcer en faveur de la paix, avait profité de l'opposition du roi à l'émancipation des catholiques pour se retirer du ministère, où il avait été remplacé par Addington, depuis lord Sidmouth. « C'était un mauvais ministre, écrivait Fox en parlant de Pitt; il est dehors, je suis content. » Toutefois, il refusa d'entrer dans le cabinet. « Je ne suis pas, disait-il, *à la hauteur des circonstances.* » Ces derniers mots sont en français dans sa lettre. Mais il inclinait que jamais pour la paix. « Moins elle est rieuse, écrivait-il, plus on doit la pardonne ministère, puisqu'il ne fait que recueillir les tr fruits de l'administration précédente. Le trion de Bonaparte est complet en effet; mais puis ne doit pas y avoir de liberté politique da monde, je crois qu'il est l'homme le plus fait être le maître. » — Le 2 mars 1802, Fox p son ami le duc de Bedford, qui avait comm des sentiments libéraux. L'oraison funèbre prononça à cette occasion fut le seul discours eût écrit. Après sa réélection au parlemen Westminster, le 20 juillet 1802, il profita paix d'Amiens pour faire en France un vo avec Mme Armistead, qu'il avait épousée en 1 et qui dans ces dernières années avait pa sa retraite. Populaire en France, il y fut pa bien accueilli. Dans un homme comme Fox intéresse ; il ne sera donc pas inutile de porter qu'en route il se faisait lire le *Jo Andrews* de Fielding ou les 8e et 9e livr Virgile, ou enfin *Tom Jones*. Il aimait pas nément les romans, lorsqu'ils peignaient vérité la nature. Arrivé à Paris, il descen l'hôtel Richelieu. Le soir même il alla au T tre-Français, où l'on donnait *Andromaque*. bien il aimait Racine, c'est ce que fait vo passage d'une de ses lettres à son neveu : n'ai pas lu, dit-il, la vie de Chaucer par win, mais je l'ai regardée. Je remarque trouve l'occasion de montrer sa stupidit n'admirant pas Racine. Cela me met dans vraie colère. » Il ne reproche pas moi Dryden de faire peu de cas de l'auteur d'*A maque* tout en respectant Molière et Corne « Si jamais, dit-il, je publie mon édition d œuvres, je lui en donnerai pour cela, vo pouvez compter. »

A une autre représentation, celle de *Ph* tout le monde se leva en l'apercevant; applaudissements éclatèrent. Fox vit alors la première fois le premier consul. Il visita transport le musée du Louvre. Il admira su le *Saint Jérôme* du Dominiquin. A une s du prince de Talleyrand, il dit à M. d'Azara lui montrait les merveilles de la fête : « C'e temps d'étonnement; j'entends dire que la *nus de Médicis* est en route; que verr nous après cela? » Le lendemain il vint au du premier consul avec le cardinal Capra Merry, le chargé d'affaires de son gouvernen « Ah, monsieur Fox ! lui dit Bonaparte, j'ai a avec plaisir votre arrivée; je désirais beau vous voir; il y a longtemps que j'admire en l'orateur et l'ami de son pays, celui qui en vant constamment la voix pour la paix, co tait les plus vrais intérêts de sa patrie, ceu l'Europe entière, ceux de la race humaine. deux grandes nations de l'Europe veulent la Elles n'ont rien à redouter : elles doivent se prendre et s'estimer l'une l'autre. En vous,

ur Fox, je vois avec beaucoup de satisfaction grand homme d'État qui a conseillé la paix parce ie la guerre n'avait pas un juste objet, qui a vu urope désolée sans raison et qui a lutté pour soulagement des peuples. » A cette allocution peu théâtrale, Fox répondit peu de chose; ut-être parce qu'il n'y trouvait pas assez de turel. Il se montra enchanté de la bonne grâce Mme Bonaparte, avec laquelle il s'entretint de urs, qu'elle aimait beaucoup. A Clichy, où il jeûna chez Mme Récamier, il vit le général reau. « Mais Fox s'intéressait à tout, dit M. de musat, sauf à l'art de la guerre. » Étant allé iter l'exposition de l'industrie, qui eut lieu as les jours complémentaires de septembre, x s'y intéressa beaucoup à certains produits on compte, les couteaux de Thiers dits *eus-hes* et du prix modique de dix centimes, et montres d'argent de Besançon. Le cinquième r il vit le premier consul, qui causa assez gtemps avec lui. C'est au séjour de Fox à ris que se rattache une anecdocte assez cu-use, spirituellement racontée par M. Thiers : y avait dans une des salles du Louvre un be terrestre, fort grand, fort beau, destiné premier consul et artistement construit. Un personnages qui suivaient le premier con-faisant tourner ce globe et posant la main l'Angleterre, dit assez maladroitement, e l'Angleterre occupait bien peu de place la carte du monde. — « Oui, s'écria Fox, ec vivacité, oui, c'est dans cette île si petite e naissent les Anglais, et c'est dans cette île 'ils veulent tous mourir. Mais, ajouta-t-il, en ndant les bras autour des deux océans et des ix Indes, mais pendant leur vie ils remplis-it ce globe entier et l'embrassent de leur issance. » Le premier consul applaudit à cette onse, pleine de fierté et d'à-propos.

Admis de nouveau aux Tuileries, il trouva naparte sincère dans son désir de maintenir paix, mais un peu enivré de sa fortune. Le emier consul reprit avec Fox sa thèse favorite : l n'y a au fond que deux nations, disait-il, l'une bite l'orient, l'autre l'occident. Anglais, Français, emands sont de même race. Toute guerre une guerre civile. » Bonaparte ayant accusé tt et Windham de comploter contre sa vie, x défendit ces hommes d'État. Il avait le ca-tère trop généreux pour ne pas justifier même adversaires d'un reproche immérité. Fox nt allé au Tribunat, un capitaine de la garde de te assemblée le remercia en son nom et celui deux cents autres Français, de leur avoir fait dre, par sa parole, la liberté quand ils étaient sonniers sur les pontons anglais. Fox vit aussi Fayette, un jour qu'il travaillait aux affaires angères, où le défenseur de la liberté améri-ne l'était venu trouver. Ils s'embrassèrent, et Fayette l'invita à venir à sa terre de LaGrange.

De retour en Angleterre, Fox trouva Addington posé à recommencer la guerre. Pour prévenir cette résolution, contraire à tous ses sentiments, il se coalisa avec son nouvel ami Grenville et même avec Pitt. Le ministère tomba ; mais toujours personnellement indisposé contre Fox, le roi refusa de lui laisser prendre place dans la nouvelle administration. De leur côté, Grenville, Spencer et Windham refusèrent d'entrer dans un cabinet dont Fox ne ferait point partie. Cet homme d'État rentra alors dans l'opposition, et employa toute son éloquence à détourner Pitt de faire cause commune avec les puissances coalisées contre la France.

La mort de Pitt, en 1806, vainquit enfin les répugnances de Georges III; Fox fut appelé au pouvoir avec Grenville (3 mars 1806), et chargé des affaires étrangères. Pendant ce court et dernier passage dans l'administration, il eut le temps de provoquer quelques améliorations; il réclama de nouveau l'abolition de la traite des noirs (10 juin); il fit des ouvertures directes pour la conclusion de la paix avec la France, et chargea de cette tâche délicate ses agents à l'extérieur, lords Yarmouth et Lauderdale. Néanmoins, il déclara la guerre à la Prusse, qui, alliée de la France, venait d'occuper le Hanovre. C'est aussi pendant son ministère qu'il livra à la police l'homme qui était venu lui offrir d'assassiner Napoléon. L'empereur fit remercier Fox, et chargea le prince Talleyrand de dire au ministre anglais « qu'il était l'un des hommes les mieux faits pour sentir en toutes choses ce qui est beau et ce qui est vraiment grand ».

Une maladie mortelle vint arrêter Fox dans son activité, et l'empêcha de réaliser tout le bien qu'il méditait. Il fut atteint d'une hydropisie de poitrine. Transporté à Chiswick-House, il chercha un soulagement dans la lecture : Virgile, Swift, Johnson, le consolèrent dans ses derniers moments. Un ami lui faisant espérer qu'il pourrait se rendre à la campagne à Noël : « Je serai, répondit-il, sur une scène nouvelle le jour de la Noël. » Il pensait que l'âme est immortelle. « Puisque Dieu existe, disait-il, l'esprit existe. Pourquoi dès lors l'âme ne subsisterait-elle pas dans une autre vie? » Et comme Mme Fox lui prenait la main en pleurant : « Je suis heureux, dit-il, je suis plein de confiance et je puis dire plein de certitude. » Bientôt après il s'éteignit.

Fox était blond, d'une taille au-dessus de la moyenne ; il avait une belle et mâle figure, empreinte de beaucoup de finesse et d'expression. Son buste a été exécuté vingt-deux fois par le sculpteur Nollekens. Fox fut un orateur philosophe; il en est peu dans la tribune anglaise, sauf Burke, qui lui soient supérieurs à cet égard. Il fut plus homme d'État que Pitt, car il fut l'initiateur ou le coopérateur de toutes les grandes réformes accomplies depuis dans son pays. Quant à sa parole, elle est ainsi jugée par James Mackintosh : « Il fut parmi les orateurs modernes celui qui réunit au plus haut degré la raison, la simplicité, la véhémence de Démos

thène; il fut, en un mot, l'orateur le plus *démosthénique* qui se soit rencontré depuis l'antiquité. » Les discours de Fox ont été recueillis et publiés par lord Erskine, en 1815, en 6 vol., avec une introduction biographique et critique. On a fait paraître aussi en 1808 le *fragment* de son histoire inachevée de Jacques II, avec une préface de lord Holland. Enfin, un célèbre homme d'État, lord John Russel, a publié récemment la *Correspondance* de Ch. Fox.

Victor ROSENWALD.

Memorials and Correspondence of Charles James Fox, edited by lord John Russell; Londres, 1853. — De Rémusat, *Charles Fox;* dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre, 1854; 1er janvier, 1856. — Villemain, *Tableau de la Litt. fr. au dix-huitième siècle.* — Trotter, *Memoirs of the latter years of the right hon. Charl.-Jam. Fox;* Londres, 1811. — Walpole, *Recollections of the Life of Charl. Jam. Fox;* Londres, 1806. — Lodge, *Portraits of illustrious Personages.* — *Penny Cyc.* — Thiers, *Hist. du Consulat.*

FOX-MORZILLO. *Voy.* MORZILLO.

FOY (*Maximilien-Sébastien*), général et orateur français, né à Ham, le 3 février 1775, mort à Paris, le 28 novembre 1825. Son père, après avoir servi et combattu à Fontenoy, était devenu directeur de la poste et maire de la ville qu'il habitait. Le jeune Foy reçut au collége de Soissons une éducation dont l'heureuse vivacité de son intelligence faisait prévoir d'avance les brillants résultats. Cependant, malgré les triomphes qu'il obtint chez les oratoriens de Soissons, l'amour de sa mère, Élisabeth Wisbeck, et celui du foyer domestique étaient si forts chez lui qu'il songea plusieurs fois à fuir les bancs de l'école; et lorsque, à quatorze ans, ayant fini ses classes, on l'envoya à Paris pour redoubler sa rhétorique au collége de Lisieux, il le quitta au bout de huit jours, dégoûté de succès que lui rendait trop faciles l'infériorité de ses nouveaux condisciples, et rejoignit sa famille, qui, après lui avoir facilement pardonné, résolut de l'envoyer à l'école d'artillerie de La Fère. Il devait trouver là, dans des études toutes positives, un aliment nécessaire à l'exubérante activité de son esprit, et aussi l'entrée de la carrière des armes, à laquelle il se sentait appelé par une vocation qui ne s'est point démentie. Dix-huit mois d'études lui suffirent pour le mettre en état de passer, à Châlons-sur-Marne, un examen à la suite duquel il fut classé le troisième parmi plus de deux cents candidats. Quelque temps après, au commencement de 1791, il partit pour la frontière du nord, menacée par les puissances étrangères, avec le grade de lieutenant en second au 3me régiment d'artillerie. A peine était-il âgé de seize ans. Jemmapes fut sa première bataille. Après le désastre de Neerwinde et l'évacuation de la Belgique, Foy passa, comme lieutenant en premier, dans le deuxième régiment d'artillerie légère, qui venait d'être formé. Il ne tarda pas à y devenir capitaine, et combattit successivement sous les ordres de Dampierre, Jourdan, Pichegru et Houchard. Enthousiaste de la révolution de 1789 et dévoué de cœu[r et] d'âme à la cause de l'indépendance national[e, il] n'hésita pas entre la Gironde et la Montag[ne.] Aussi fut-il arrêté à Cambray, par les ordre[s de] Joseph Lebon, pour s'être exprimé avec [une] chaleureuse indignation contre l'attentat [du] 31 mai. Ce ne fut que deux mois après la jo[ur]née du 9 thermidor qu'il dut aux ardentes [sol]licitations de ses deux frères sa liberté et sa re[in]tégration dans son grade. Il servit dans l'ar[mée] de Moreau, à la tête de la cinquième batt[erie] de son régiment, dans les campagnes de l'an [IV] et de l'an V (1796 et 1797.) Il se distingua [aux] passages du Rhin, à Waterwihr et à Diershei[m,] à celui du Lech et sur les bords de l'Isar, a[insi] que dans beaucoup d'autres combats. Il se sign[ala] lors de l'attaque de nuit que les Autrichiens t[en]tèrent sur Huningue le 30 novembre 1796, en [les] écrasant de ses obus. A Diersheim, il obtint, [au] prix d'une blessure dont il fut plus de six m[ois] à guérir, le grade de chef d'escadron, qui lui [fut] accordé sur le champ de bataille.

La paix qui suivit la conquête de l'Italie [vint] donner au nouvel officier supérieur le repos d[ont] il avait besoin pour sa convalescence. Ce fu[t à] Strasbourg qu'il en jouit, et des études séri[eu]ses, plus en rapport avec sa carrière future q[u'a]vec ses occupations actuelles, succédèrent p[our] un moment aux travaux de la guerre. Il con[nut] le professeur Koch, l'un des savants de l'Eur[ope] les plus versés dans la connaissance du d[roit] public et de l'histoire des nations modernes. [Ses] leçons trouvèrent dans l'officier d'artillerie [un] élève préparé à les recevoir par les conversati[ons] de deux hommes d'un mérite supérieur, Des[aix] et Abbatucci, qui tous deux avaient distin[gué] Foy, l'avaient aimé, avaient nourri sa jeuness[e de] hautes pensées et de nobles sentiments. Des[aix] recommanda Foy au général Bonaparte dans [des] termes tels que celui-ci le choisit pour aide [de] camp. Foy n'accepta pas cette distinction, [qui] l'eût conduit en Égypte à la suite du général[; il] passa dans l'armée qu'on rassemblait sur [les] côtes pour tenir l'Angleterre en échec par la [me]nace d'une invasion. Envoyé peu après à l'arm[ée] d'Helvétie sous les ordres de Schauenbou[rg,] il combattit à regret contre un peuple qui déf[en]dait sa liberté. Mais bientôt l'armée austro-ru[sse] arriva sur le théâtre de la guerre, et les Fr[an]çais, commandés par Masséna, se battirent p[our] la défense de leurs frontières.

A Zurich, à Schaffhouse, Foy eut occasion [de] faire preuve d'une haute intelligence militai[re,] comme quelque temps auparavant, à Stantz [il] avait montré toute son humanité en sauv[ant] plusieurs centaines de paysans héroïques de [la] mort inévitable à laquelle les entraînait [une] résistance impossible. Le titre d'adjudant gé[né]ral, le grade de chef de brigade et la confia[nce] de Masséna furent la récompense de ses b[ril]lants faits d'armes. Dans la campagne de 18[00] il fut d'abord employé sous Lecourbe, d

·mée de Moreau, avant de passer en Italie, où ut blessé de nouveau. A la paix de 1801, après ›ir visité en observateur tout le midi de cette re classique, il rentra en France colonel du régiment d'artillerie légère. Il supportait avec neur et accueillait par de piquants sarcasmes s ces actes successifs de concentration des voirs par lesquels le premier consul jetait fondements de son trône impérial. Aussi il compromis dans l'affaire de Moreau; mais aparte ne fit pas donner suite au mandat rêt lancé contre lui, et auquel, averti par un , il s'était soustrait en partant pour l'armée Iollande. Là, loin d'expier par des démarches iles les imprudences généreuses que son caère et ses opinions avaient pu lui faire comtre, il refusa de signer une adresse au conoù le commandant en chef, devançant les maux, désignait comme conspirateurs des mes qui n'étaient pas jugés; et il vota re l'empire, lorsque l'établissement monarue de Napoléon fut accepté par la majorité Français.

oy ne fut l'objet d'aucune persécution. La disgrâce qu'il encourut, ce fut d'attendre ans le grade de général.

près les campagnes de 1805 et 1806, le colonel obtint la main d'une belle-fille du général ivision comte Baraguay d'Hilliers. En 1807 colonel Foy fut envoyé au sultan Sélim me officier d'artillerie. Douze cents canons devaient le suivre, mais reçurent contree. Il se distingua à la défense des Dardanelles re la flotte anglaise (*voyez* SÉBASTIANI). ssa de Constantinople en Portugal, à l'autre émité de l'Europe méridionale. Quoique sé, il se distingua à la bataille malheue de Vimeiro, fut nommé général de briquelques jours après (le 3 septembre 1808), endit d'importants services à la tête d'une ade d'infanterie du corps d'armée du maré Soult, tant à La Corogne que dans la came de Portugal, où il faillit périr assasà Oporto, qu'il était allé sommer de la part naréchal. Après de nouveaux services et de velles blessures, à Busaco et ailleurs, dans econde campagne de Portugal, le général fut choisi par le prince d'Essling pour rendre ote à l'empereur de la situation du Portugal. ppé presque nu et comme par miracle aux illas espagnoles, il arriva en France, et dans eurs conférences avec Napoléon il lui donna si haute idée de son habileté et de son déressement que l'empereur ne le renvoya à née qu'après lui avoir donné 20,000 francs réparer ses pertes, dont il n'avait pas dit ıot, et l'avoir nommé général de division.

ne position plus élevée mit dans tout leur les talents du général Foy. A Salamanque, uvrit la retraite de l'armée; en 1813, à la de deux divisions, il emporta d'assaut Casrdiales; dans toute la fin de cette campagne, qui se termina par l'évacuation de l'Espagne et l'invasion de la France, à Bergara, à Tolosa, à Orthez, on le vit déployer un courage et des ressources qui ne pouvaient désormais servir qu'à prolonger une lutte devenue trop inégale. Enlevé du champ de bataille d'Orthez avec une blessure qu'on croyait mortelle, il échappa cependant, après une longue maladie. Dans l'intervalle l'empire s'était écroulé et les Bourbons étaient revenus. Le roi le mit au nombre des inspecteurs généraux d'infanterie, et il en exerçait à Nantes les fonctions lorsque le 20 mars arriva. L'indépendance nationale était menacée : le général Foy courut à la frontière. L'avant-veille du désastre de Waterloo, il obtint aux Quatre-Bras un avantage signalé à la tête de sa division d'infanterie, et enleva deux drapeaux et deux obusiers. Dans la terrible journée du 18 juin, après avoir lutté plusieurs heures contre les troupes anglaises, il eut l'épaule traversée d'une balle. Malgré cette blessure, il ne quitta le champ de bataille qu'au dernier moment.

La seconde restauration rendit le général Foy à la vie civile. Il s'occupait avec ardeur d'une histoire de la guerre d'Espagne lorsque les électeurs de l'Aisne l'envoyèrent, en 1819, siéger à la chambre des députés. Le général Foy était prêt dès 1814 pour cette nouvelle carrière : connaissance des faits historiques, étude des institutions et des ressources des peuples, habitude des hommes, de la rédaction, de la parole, intelligence complète de l'administration militaire (la plus compliquée comme la plus dispendieuse de toutes), notions statistiques sans lesquelles la grande guerre n'est pas possible, il possédait tout cela. Et il ne faut pas s'en étonner; car l'école des camps est une grande école politique pour ceux qui savent s'y former. On espérait beaucoup de lui dans son département : il ne tint pas longtemps ses commettants en suspens, et le 30 décembre 1819 il monta pour la première fois à la tribune, à l'occasion d'une pétition dans laquelle un vieux soldat amputé réclamait contre la réduction de son traitement de légionnaire.

Le nouvel orateur était un homme de moyenne taille, de quarante-cinq ans environ, assez maigre et déjà un peu chauve; il avait les cheveux grisonnants, le front élevé, découvert, et sillonné de quelques rides, le regard animé et grave, les lèvres minces, le menton un peu avancé, la physionomie ouverte et sérieuse. Sa tournure était noble, sa tenue pleine d'assurance, sans fatuité. Sa voix était sonore, sa prononciation parfaite, son geste énergique, bien que mesuré. Une diction facile, ferme, correcte, exempte de toute hésitation, des expressions pittoresques, sans être jamais hasardées ou prétentieuses, quelque chose de simple, de fort, d'imposant, une argumentation qui ne faisait jamais appel qu'aux sentiments généreux et désintéressés des auditeurs, voilà ce qui valut à ce nouveau prince de la tribune d'abord une attention profonde, et

bientôt l'admiration et la sympathie de l'assemblée. Le succès fut grand, et se propagea au loin, car ce discours si beau à entendre était encore bien beau à lire, et depuis ses désastres la France, humiliée, n'avait pas retenti de pareils accents en l'honneur de sa gloire passée et de ses vétérans mutilés.

La fortune oratoire du général Foy était faite : sa fortune politique fut l'œuvre de sa loyauté et de sa sagesse. Accepter franchement la constitution et la dynastie, rompre en visière aux passions de l'émigration, voilà quelle fut sa marche. Les allures de conspirateur n'auraient point convenu au caractère le plus loyal qui ait jamais paru dans nos assemblées délibérantes. Les circonstances des six années de sa vie parlementaire furent excessivement difficiles : l'élection de Grégoire, l'attentat de Louvel, l'absurde conspiration de Berton (*voy.* ces noms), n'étaient pas de nature à relever les affaires du parti libéral ; la naissance du duc de Bordeaux, le succès de la guerre d'Espagne, la prospérité financière du ministère Villèle, exaltaient les espérances de la contre-révolution. Si le général Foy parvint à tenir une ligne si ferme et si mesurée au milieu de ces écueils, son habileté fut surtout dans sa franchise. Aussi, il n'inspira point de haine aux partisans désintéressés de la maison régnante : c'est qu'il était lui-même sans fiel et sans haine ; il n'en voulait qu'aux doctrines. Si le général Foy était passionné pour la liberté, sa ferme intelligence n'en comprenait pas moins toutes les nécessités du pouvoir. Casimir Périer, qui fut son ami dans la vie publique et dans la vie privée, prononça sur sa tombe des paroles qui le caractérisent à cet égard. « Avec quel courage, disait-il, il attaquait les abus de l'administration ! avec quelle sagesse il réclamait pour elle l'appui légitime que lui doivent les chambres ! Dans l'ardeur de son zèle contre le mal, il était l'opposition vivante et animée ; dans la prévoyance éclairée de son amour pour le bien, on sentait qu'il avait délibéré en ministre sur les questions qu'il devait traiter comme député ; chez lui l'homme d'État gouvernait l'orateur. »

Le général Foy siégea pendant sept sessions consécutives à la chambre des députés, de 1819 à 1825. Dans la première, il eut à combattre les lois suspensives de la liberté individuelle et de la liberté de la presse, qui furent présentées après l'assassinat du duc de Berry, ainsi que la loi électorale du 29 juin 1820, résultat de la même réaction : il le fit avec une force et une mesure admirables. Le budget des affaires étrangères et celui de la guerre lui fournirent aussi le texte de discours où l'abondance des données positives le dispute à la vigueur du raisonnement. En 1821, les événements de Naples, la discussion de l'adresse et celle des lois de finances lui valurent de nouveaux succès dans l'opinion. En décembre de la même année, le général Foy appuya avec tout le côté gauche l'adresse de
lition qui, en invoquant la dignité extérieur
la France, renversa le ministère Richelie
lutta, comme toujours, avec ardeur pou
presse menacée, mais toujours aussi en lu
sant ses vérités. Le 24 février 1823 il pron
contre l'intervention en Espagne un disc
admirable pour la forme comme pour la pen
et qui finissait par ces mots : « Plût à Dieu
j'eusse le droit de me complaire dans un av
plus consolant ! Vieux soldat, je ne peux
défendre de faire des vœux pour l'honneu
nos armes, alors même que l'emploi de no
mes est désavoué par le sentiment national
toyen, je pleurerai sur une guerre de parti
une guerre où sont forcés de mentir à leur
tinée mes anciens compagnons d'armes, et
noble et jeune génération qui, nourrie dan
mour de la liberté, était si digne de comb
un jour les véritables ennemis de la Franc
L'exclusion de Manuel ramena encore, à l
de cette session, le général Foy à la tribun
dissolution de 1824 le remit en présence des
teurs. Le ministère remporta une complète
toire, et l'opposition fut réduite à quelques n
bres. Dans le grand naufrage de l'opinion libé
le nom de Foy ne pouvait manquer de surn
Le général fut porté dans une foule de col
et réélu dans trois : à Saint-Quentin, Vervi
Paris. Il reparut au milieu de l'opposition
quinze, dont l'ascendant sur l'opinion se
grandir en proportion de sa faiblesse numér
La septennalité fut la première grande me
qu'adopta la nouvelle chambre ; l'indemnité
émigrés fut la seconde. Dans ces deux ses
de 1824 et 1825, le général Foy déploy
combattant ces mesures, une énergie et un
bileté qui se retrouvent dans son discours
les marchés Ouvrard et dans la dernière ha
gue qu'il prononça (séance du 16 mai 1
pour protester contre l'ordonnance qui ven
briser l'épée de cinquante-deux généraux
vieille armée. A chacun de ces mémorables
cours on se disait qu'il était le plus beau ;
effet, comme il arrive à tous les talents él
celui du général croissait avec les obstacles
fortifiait par les défaites. Mais si jamais sa
sance intellectuelle n'avait semblé si gra
jamais non plus aux yeux de sa famille et d
amis son existence physique n'avait paru
menacée. Un corps usé par vingt-cinq an
guerre, sillonné tant de fois par le fer de
nemi, ne pouvait résister davantage aux ve
aux travaux, aux émotions d'une âme ar
et dévouée, dans cette lutte de tous les j
et qui durait depuis six ans. Une maladi
cœur, déjà depuis quelque temps déclarée,
mettre fin à une vie courte mais remplie
après avoir trouvé aux eaux des Pyrénée
soulagement momentané, le général Foy r
mourir à Paris. A cette nouvelle, l'explosi
la douleur publique fut sans bornes. Les f

ailles du général offrirent un grand spectacle, t l'impression profonde qu'il produisit s'étendit le la France à l'Enrope entière. La sombre et luvieuse journée du mercredi 30 novembre fut émoin de ce deuil d'une vaste cité. Les trois eunes fils du général suivaient le convoi, les eux premiers donnant la main à ses deux neeux, et le troisième conduit par Casimir Périer t souvent porté dans ses bras. Dans l'un des iscours prononcés sur la tombe à la lueur des rches et au milieu d'un concours immense de toyens, une phrase exprimait la crainte que le néral n'eût laissé à ses enfants d'autre fortune le son nom : « S'il en est ainsi, la France les loptera, » ajoutait-on. « Oui ! elle les adopra, elle les dotera, » s'écria la foule; et aussitôt le souscription nationale fut résolue en faveur la famille du général Foy. Le succès en fut odigieux; les collègues du général à la chambre s députés souscrivirent aussitôt; Laffitte, isimir Périer, beaucoup d'autres hommes opuits et patriotes déposèrent des offrandes splenles. Le duc d'Orléans, qui avait toujours mafesté hautement au général estime et connce, se fit inscrire l'un les premiers sur la liste. tte démarche d'un prince du sang, jointe à la ésence au convoi de son carrosse et d'un de s aides de camp, fit une sensation très-vive ns le public. A ces dons du riche vinrent se ndre le tribut des fortunes moyennes, et jus-'au denier de la veuve et de l'invalide; les dértements rivalisèrent avec Paris, et en quelques maines un million fut réalisé. Après la révoluon de Juillet, lorsqu'une première promotion pairs eut lieu pour assurer l'adoption du uvel article 23 de la Charte, le roi voulut 'on inscrivît sur la liste le nom de Foy, si er à la France, et l'aîné de ses fils, le jeune mte Fernand Foy, alors mineur, fut créé pair France.

Les discours du général Foy ont été réunis et bliés à Paris, 1826, 2 vol. in-8°. La comsse Foy a aussi fait paraître : l'*Histoire de Guerre de la Péninsule;* Paris, 1827, 4 vol. 8°. Ce livre inachevé ne va que jusqu'à la caulation de Junot en Portugal. L'ouvrage est té trop imparfait pour ajouter beaucoup à la ire de son auteur. On y voit les résultats in long travail, mais plutôt réunis que mis œuvre; cependant on y lit quelques pages narquables. [LA RÉVELLIÈRE-LÉPEAUX, dans *nc. des G. du M.*]

.-F. Tissot, *Notice biographique sur le général Foy,* tête de ses *Discours.* — René Perrin, *Notice sur la militaire de Foy,* en tête des *Pensées du gén. Foy;* is, 1821, in-18. — Paul Lacroix, *Éloge historique du éral Foy;* Paris, 1825, in-18. — Cuisin, *Vie militaire, itique et anecdotique du général Foy;* Paris, 1825, 2 — F. Vidal, *Vie militaire et politique du géal Foy;* Paris, 1826, in-18.

* **FOY** (*François*), médecin et pharmacien nçais, né à Fontaine-sous-Mont-Aiguillon eine-et-Marne), en 1793. Il fut reçu maître en rmacie dans l'année 1807 et docteur en médecine à la Faculté de Paris en 1830. A cette époque il s'empressa d'offrir ses soins au comité polonais, qui les agréa et l'envoya à Varsovie, où il fit de courageuses expériences sur lui-même lors de l'invasion du choléra pour prouver que cette maladie n'était point contagieuse et ranimer le moral de la population effrayée. Il fit ensuite très-longtemps des cours de matière médicale et de pharmacologie. Plus tard, il fut appelé à exercer les fonctions de pharmacien en chef de l'hôpital Saint-Louis, à Paris, fonctions qu'il exerce encore aujourd'hui. On a de lui : *Cours de pharmacologie;* 1830, 2 vol. in-8°; — *Manuel théorique et pratique du Pharmacien;* 1838, in-8°; — *Nouveau Formulaire des Praticiens,* 3e *édit., augmentée;* 1840, in-18; — *Traité de Matière médicale et de Thérapeutique appliquée à chaque maladie en particulier;* 1843, 2 vol. in-8°; — *Histoire médicale du Choléra en Pologne,* brochure pour laquelle l'auteur a reçu une médaille de l'Académie des Sciences; — *Manuel d'Hygiène;* 1845, in-18°.

GUYOT DE FÈRE.

Statistique des Gens de Lettres. — Sachaille, *Les Médecins de Paris.*

FOY (*Louis-Étienne*), historien français, né à Angles, vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1778. Il était chanoine de l'église de Meaux. Il se livra par goût à l'étude des ouvrages diplomatiques, et publia sur cette partie divers écrits estimés, dont voici les titres : *Lettres du baron de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand II auprès de Soliman II,* trad. du latin et enrichies de remarques historiques; 1748, 3 vol. in-12; — *Prospectus d'une description historique, géographique et diplomatique de la France;* 1757, in-4°; — *Notice des diplômes, des chartes et des actes relatifs à l'histoire de France;* Paris, 1765, in-fol.

Desessarts, *Siècles littéraires.*

* **FOYATIER** (*Denis*), sculpteur français, né en 1793, à Beson, près de Feurs (Loire). Son père, pauvre tisserand, l'envoyait aux champs garder les troupeaux, et l'enfant passait son temps à copier quelques grossières images, à modeler la terre, à sculpter le bois; un orme lui servait d'atelier. Dans les environs était une chapelle possédée par un cultivateur, qui, témoin de ses essais, lui commanda quelques figures pour la décorer. A cette commande d'autres succédèrent; le jeune berger ne se lassait pas de faire des vierges, des crucifix, des saints; mais on ne le payait pas toujours, et son père, qui ne vit là que des jeux et non un état, le conduisit un jour à la petite ville de Saint-Germain pour le mettre en apprentissage. Le hasard voulut qu'au moment où ils arrivèrent on venait de découvrir, dans les caveaux de l'église, un christ qu'on avait caché lors des troubles révolutionnaires. Cette statue avait besoin de réparation; un peintre vitrier fut appelé pour la restaurer et

même pour colorier les chairs. Aussitôt le jeune Foyatier offre au vitrier, assez embarrassé, de se charger du travail. On l'accepte, et voyant la statue en trop mauvais état, il en fait une nouvelle. Son Christ parut si beau, que plusieurs communes voisines lui en demandèrent de semblables. Ces travaux lui ayant procuré quelque argent, Foyatier se rendit à Lyon, dans le but de se perfectionner. Il suivit les cours de l'école des beaux-arts de cette ville, reçut des conseils de Lemot, et trouva même à exercer son talent naissant. Les églises avaient été dépouillées par la révolution : M. Foyatier leur fournit de nouveaux ornements; il fit des portraits, entre autres celui de la duchesse d'Angoulême, qu'il eut occasion de voir en 1814, et le buste se trouva si ressemblant qu'il put en placer un grand nombre d'exemplaires. Après avoir remporté un des premiers prix de l'école de Lyon, il vint à Paris en 1816, et entra à l'École royale des Beaux-Arts. Trois ans après parut son premier ouvrage important, un *Jeune Faune*, exposé au salon de 1819, et pour lequel il reçut une médaille avec la commande d'une statue en pierre de *saint Marc* pour la cathédrale d'Arras. Au salon suivant, il exposa un *Soldat laboureur* (aujourd'hui aux Tuileries), auquel succéda une étude de *Jeune Grec jetant des fleurs sur un tombeau des Thermopyles*. En 1822 il put se rendre à Rome, où il exécuta le buste du *Primatice* pour le musée du Louvre; D'Albano il envoya à l'exposition de 1824 une *Bacchante* et un *Amour*, ce dernier exécuté en marbre antique. C'est à Rome qu'il conçut l'idée de son *Spartacus*, statue qui fonda sa réputation. Il ne lui suffisait pas de montrer l'esclave brisant ses fers : il voulait qu'on vît surtout le héros embrasé de l'amour de la liberté, du désir de la vengeance, prêt à commencer une lutte terrible. Aussi, mécontent de son premier essai, il le brisa, et, mieux inspiré, il créa la statue telle qu'on l'admire dans le jardin des Tuilleries. Le modèle en plâtre parut au salon de 1827; la statue en marbre fut exposée à celui de 1831. Revenu à Paris en 1827, Foyatier exécuta successivement les ouvrages suivants : *Saint Jacques*, statue pour l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas; elle parut au salon de 1827; — *Amaryllis* (même salon) : cette statue, achetée par le duc d'Orléans, a été reproduite en marbre pour M. Piscatore, banquier; — *Le Régent*, statue en marbre pour le Palais-Royal (1830); — *La Prudence*, statue en marbre pour la salle des séances de la Chambre des Députés; le modèle parut au salon de 1830; — *Jeune Fille jouant avec un chevreau*, groupe en marbre, exposé aussi en 1830, détruit dans les événements de 1848, mais dont il existe une reproduction au musée de Lyon; — *L'Athlète Astydamus sauvant Lucretia et son enfant de la destruction d'Herculanum*, groupe exposé au salon de 1833; — les quatre pendentifs de l'église de La Madeleine (1834); — *La Siesta* (salon de 1834), figure de femme couché qui rappelle un peu *La Dormeuse* de Lemot que Foyatier a reproduite avec une autre sign fication à l'exposition de 1855; — *Germanicu* statue en marbre, placée dans le jardin d Tuileries; — *L'Abbé Suger*, statue en marbr pour le musée de Versailles; — *Le Colon Combes*, figure en bronze pour le monume funéraire érigé à Feurs à cet officier supérieu — *Le Major Martin*, statue en bronze, po la ville de Lyon; — *Martignac*, bronze po la ville de Miremont; — *Simoni*, *évêque Soissons*, statue en marbre; — *La Vierge* moment de l'Annonciation; — *Étienne Pa quier*, figure en marbre pour la bibliothèque la Chambre des Pairs (1841); — *Sainte Céci* (salon de 1843). Il a sculpté pour le musée Lyon : une *Bacchante*, les bustes de *Loui Labbey* et de *Lemot;* et pour le musée Versailles les bustes de l'*abbé Suger* et *Chabanes*. Il a été chargé par le conseil m nicipal d'Orléans d'exécuter un *monume* élevé en l'honneur de *Jeanne d'Arc*, mon ment qui fut inauguré dans cette ville en 18 L'héroïne est représentée à cheval; sei bas-reliefs ayant pour sujets les principaux é sodes de sa vie, mais non encore terminés, d vent décorer le piédestal et son socle. Enfi Foyatier travailla à une statue en pierre de *Suli* destinée à l'une des terrasses du Louvre. 1841, il a été nommé chevalier de la Légi d'Honneur. Une médaille de deuxième classe a été donnée à la suite de l'exposition unive selle de 1855. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Arts, 1855. — *Documents particuliers*

FOZIO (*Joseph*), en latin FOTIUS, théologi italien, né à Reggio, en 1606, mort à Rome, v 1676. Il entra dans la Société de Jésus, et p fessa la rhétorique, la philosophie et la théol gie dans le collége de son ordre à Rome. Il d vint ensuite vice-recteur de la maison profes des jésuites dans la même ville. On a de lu *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Az bedo et sociis in odium fidei interfectis hæreticis;* Rome, 1662, in-4°. Il a traduit italien l'*Histoire Sainte* du P. N. Talon; Bol gne, 1649, in-12; la *Vie de saint François Sales*, par Franciotti; Rome, 1662, in-8°; et vers autres ouvrages de piété.

Sothwel, *Bibliotheca Script. Societatis Jesu.*

* **FRA AVKOSDINOS** (Frère *Augustin* voyageur et écrivain arménien, né vers la du seizième siècle, à Abarauer, dans le distri d'Erindchag, mort en 1665. Il étudiait la thé logie dans un monastère, lorsque l'Arménie f envahie par les Persans, en 1604. Fait prisonni avec vingt-trois mille de ses compatriotes transporté avec eux dans une contrée de Perse, il y demeura jusqu'à ce que le schah reconduire dans leur patrie les habitants d dictricts de Nakhidchevan et d'Erindchag. M la vue du pays natal n'avait plus rien d'agréal

pour Avkosdinos : sa mère était morte, son frère parti, et la province conservait encore les traces des ravages faits par l'ennemi. Se trouvant seul, et craignant d'être enlevé par les infidèles, il résolut d'aller habiter parmi les chrétiens. Dans ce dessein il s'attacha à un envoyé du roi d'Espagne, qui se trouvait alors auprès de Schah-Abbas I[er], et suivit cet ambassadeur quand il retourna en Europe. Le voyage d'Ispahan à Madrid était à cette époque une longue et périlleuse entreprise; on passait par la mer Caspienne, Astrakhan, Kalouga, Cracovie, Hambourg, la Manche, Lisbonne, et il ne fallait pas moins de trois ans pour arriver à destination. Notre Arménien, après avoir fait un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, et visité Madrid, Gênes, Turin, Milan, Florence et Rome (vers l'an 1612), alla se faire moine chez les dominicains de Cracovie, prit les ordres, et fut envoyé dans sa patrie pour essayer de ramener à la foi romaine les Arméniens hétérodoxes. Plus tard il devint archevêque catholique de Nakhidchévan. La *Relation de son voyage à travers l'Europe*, écrite par lui-même en patois arménien, a été traduite par M. Brosset jeune. Le texte de cet ouvrage ainsi que celui d'un opuscule du même auteur *Sur la Confession et la Pénitence* se trouvent dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris.

E. Beauvois.

Journal Asiatique de Paris, 1837, p. 209 et 401. — Galanus, *Conciliatio.* — Quétif et Echard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, II, p. 572.

FRA BARTOLOMEO DI SAN-MARCO. *Voy.* Baccio della Porta.

FRA DIAVOLO. *Voy.* Pezza ou Pozza (*Michaël*).

FRA PAOLO. *Voy.* Sarpi.

FRA PORTA. *Voy.* Porta.

FRACANTIANUS. *Voy.* Fracanzano.

* **FRACANZANI** (*Francesco*), peintre de l'école napolitaine, né au commencement du dix-septième siècle, mort vers 1657. Cet artiste, élève de L'Espagnolet, eut un style grandiose joint à un coloris vigoureux et brillant; mais son plus beau titre est d'avoir été le maître de Salvator Rosa, dont il avait épousé la sœur. Malgré son talent réel, il ne put échapper à la misère, et se laissa entraîner par elle à commettre des crimes, qui le firent condamner à mort; il devait être pendu en place publique; mais, par respect pour sa profession, on lui donna du poison dans sa prison.

E. B—n.

Dominici, *Vite de' Pittori Napoletani.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres.*

FRACANZANO (*Antoine*), en latin **FRACANTIANUS**, médecin italien, né à Vicence, vers 1510, mort en 1569. Il fut reçu docteur en médecine à Padoue, et il enseigna dans l'université de cette ville d'abord la médecine, puis la logique. Il obtint en 1562 une chaire à Bologne, et revint deux ans plus tard à Padoue, où il mourut, avec le titre de premier professeur de médecine. On a de lui : *De Morbo Gallico Liber;* Padoue, 1563, in-4° ; — *Consilia medica;* Francfort, 1598, in-fol.; — *Lectiones practicæ;* Ulm, 1676, in-8°, avec les *Consilia medica* de Georges-Jérôme Velschius.

De Santa-Maria, *Scrittori Vicentini*, t. II, p. 198. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FRACASSATI ou **FRACASSATO** (*Charles*), médecin italien, né à Bologne, vivait au dix-septième siècle. Il professa la médecine d'abord à Bologne, puis à Pise. Il cultiva particulièrement l'anatomie, et l'on trouve dans ses ouvrages des idées ingénieuses et des observations exactes. On a de lui : *Oratio in funere B. Massarii;* Bologne, 1655, in-4° ; — *Prælectio medica in Aphorismos Hippocratis;* Bologne, 1659, in-4° ; — *Dissertatio epistolica responsoria de Cerebro, ad Marcellum Malpighium;* — *Exercitatio epistolica de Lingua, ad Johannem Alphonsum Borellium;* ces deux lettres ont été imprimées avec celles de Malpighi, Bologne, 1665, in-12, et réimprimées dans la *Bibliotheca Anatomica* de Leclerc et Manget, t. II. On trouve dans les *Transactions philosophiques* deux *Mémoires* de Fracassati; l'un est destiné à décrire les effets que produit dans les veines l'injection de l'acide nitrique étendu d'eau; l'autre fait connaître les différentes couleurs que prend le sang refroidi lorsqu'on le laisse en repos.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biogr. médicale.*

FRACASTOR (*Jérôme*), célèbre médecin et poëte italien, né à Vérone, en 1483, mort le 8 août 1553. Il appartenait à une ancienne famille patricienne. On signale dans ses premières années deux particularités remarquables. Quand il vint au monde, ses lèvres étaient presque entièrement collées l'une à l'autre; il fallut les séparer avec un rasoir. Il était encore en bas âge lorsque sa mère, qui le portait dans ses bras, fut frappée de la foudre. La mère fut tuée, et l'enfant ne reçut aucun mal. Fracastor reçut une excellente éducation, à l'université de Padoue. La philosophie, la médecine, les mathématiques l'occupèrent particulièrement, et à l'âge de dix-neuf ans il se trouva en état de professer la dialectique. La guerre amena la fermeture des colléges de Padoue. Fracastor, informé vers le même temps de la mort de son père, se disposait à retourner à Vérone, quand Barthélemi Alviano, général des troupes de la république de Venise, protecteur éclairé des sciences et des lettres, l'attira près de lui, et lui confia une chaire dans l'académie qu'il venait de fonder à Pordenone, dans le Frioul. Fracastor y passa quelque temps, dans la société d'André Navagero et d'André Cotta, deux excellents poëtes latins de la renaissance. Encouragé par leur exemple, il composa aussi des vers latins, et commença son poëme *Syphilis*. Après la bataille d'Agnadel, où Alviano fut fait prisonnier par les Français, Fra-

castor se retira à Vérone. La plus grande partie de sa fortune avait été dissipée dans les hasards de la guerre; mais ce qui lui en restait suffisait à ses goûts modestes. Il pratiqua la médecine avec beaucoup d'assiduité et de succès, mais sans vouloir en tirer aucun profit. Le pape Paul III lui conféra le titre honorifique de son premier médecin, et l'envoya au concile de Trente. Pour se conformer aux instructions du pontife, Fracastor persuada aux prélats du concile qu'ils étaient très-exposés à la peste en restant à Trente, et leur persuada de se transférer à Bologne. Cette mission à Trente fut le dernier événement notable de la vie de Fracastor. Quelques années avant sa mort, il abandonna la médecine pour cultiver plus librement les lettres, les mathématiques et la cosmographie. Il avait une certaine prédilection pour cette dernière science, et il se plaisait à tracer sur des globes de bois les nouveaux pays découverts par les navigateurs portugais et espagnols. Dans ses heures de loisir, il lisait les anciens, et particulièrement Plutarque et Polybe, qui étaient ses auteurs favoris. Il allait souvent étudier dans une campagne qu'il possédait à quinze milles de Vérone; et c'est dans cette retraite qu'il mourut, d'apoplexie, à l'âge de soixante-et-onze ans. Fracastor était sérieux en public, et un peu taciturne, tandis que dans la vie privée, au milieu de sa nombreuse famille et de ses amis, il était enjoué. Il aimait et cultivait les arts d'agrément, et particulièrement la musique. Fracastor fut inhumé avec pompe dans l'église de Sainte-Euphémie. Scaliger le célébra ou plutôt le déifia, dans un poëme intitulé *Aræ Fracastoreæ*. J.-B. Ramusio, qui lui devait l'idée et en partie les matériaux de sa *Collection de Voyages maritimes*, fit placer son médaillon en bronze près de la porte Saint-Benoît. Peu après, la ville de Vérone lui éleva une statue en marbre. On a de lui : *Syphilidis, sive De Morbo Gallico Libri tres;* Vérone, 1530, in-4°. Ce poëme a été réimprimé très-souvent; une des éditions les plus recherchées est celle de Bologne, 1739, in-4°. « Le sujet de cet admirable poëme, dit Desgenettes dans la *Biographie médicale*, est le fléau redoutable et toujours subsistant, quoique bien affaibli, qui attaque l'espèce humaine dans les sources de la vie et de la reproduction. Fracastor ne pense pas que cette maladie vienne d'Amérique, et la regarde comme fort antérieure à la découverte du Nouveau Monde. Il la fait dépendre de conditions spéciales de l'atmosphère, comme on l'observe dans beaucoup d'autres maladies épidémiques, contagieuses ou non contagieuses, et il la peint répandue dans l'Italie par les armées françaises. Le mercure et le gaïac, dont la découverte est amenée avec art et célébrée avec toutes les grâces et toute la pompe de la plus belle versification, sont les deux antidotes qui rendent au héros du poëme, à Syphilis, hideux et flétri, tous ses premiers charmes. » Le poëte suppose qu'un jeune et beau berger, nommé *Sy-philis*, fier de la possession de ses immens[es] troupeaux, osa offenser Apollon et qu'il en f[ut] puni par la maladie qui fait le sujet du poëme. [Le] *Syphilis* de Fracastor a été toujours regar[dé] comme le plus achevé des poëmes latins m[o]dernes; le *De Partu Virginis* de Sannazar pou[r]rait seul soutenir la comparaison; et encore [on] prétend que ce dernier poëte se reconnut lu[i-]même vaincu. Les autres ouvrages de Fracast[or] sont : *De Vini Temperatura;* Venise, 153[4,] in-4°; — *Homocentricorum, sive De stelli[s] liber unus; de causis criticorum dierum L[i]bellus;* cet ouvrage, à la fois astronomique [et] médical, renferme beaucoup d'erreurs; mais [on] y trouve aussi des vues ingénieuses. L'auteur [y] propose, près d'un siècle avant l'invention du t[é]lescope, de placer l'un sur l'autre deux verres [de] lunettes pour observer le ciel; — *De Sympathia [et] Antipathia rerum liber unus; De Contagion[i]bus, et contagiosis morbis et eorum curation[e] Libri tres*; Venise, 1546, in-4°; — *Hierony[mi] Fracastorii, Veronensis, Opera omnia, in unu[m] proxime post illius mortem collecta; acce[s]serunt Andreæ Naugerii patricii, Veneti, Or[a]tiones duæ carminaque nonnulla;* Venis[e,] 1555, in-4°. Cette collection contient, outre [les] ouvrages indiqués plus haut, les opuscules su[i]vants : *Naugerius, sive De Poetica dialogu[s],* dialogue destiné à prouver que la poésie n'e[st] pas faite seulement pour plaire, qu'elle doit au[ssi] instruire; — *Turrius, sive De Intellectio[ne] dialogus, libri* II; Jean-Baptiste della Torre, do[nt] ce dialogue porte le nom, en est le principal i[n]terlocuteur. C'était un des intimes amis de Fr[a]castor; — *Fracastorius, sive De Anima dial[o]gus.* Ce dialogue est inachevé; — *Joseph, lib[ri] duo*, poëme également inachevé; — *Carminu[m] Liber unus*; — Enfin, un petit poëme intitulé : *[Ali]con, sive De Cura Canum venaticorum*, n'a é[té] réuni que postérieurement aux autres ouvrag[es] de Fracastor. Il a paru dans l'édition de Lyo[n,] 1591, 2 tomes en 1 vol. in-8°. Ce joli poëme, q[ui] pour l'élégance de la versification égale presque [le] *Syphilis*, a été inséré dans le *Carmina illu[s]trium Poetarum Italorum* et dans les *Rei ac[ci]pitrariæ Scriptores* de Rigaud; Paris 1612, in-4[°]. Toutes les productions poétiques de Fracast[or] ont été réunies et publiées; Padoue, 1728, in-[4°].

Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*, t. I, p. 119. — Imperiali, *Musæum historicum*. — Teissier, *Éloges [des] Hommes illustres*, tirés de M. de Thou. — Nicéron, *M[é]moires pour servir à l'histoire des hommes illustr[es]*, t. XVII. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II. — Fré[d.] Otto Mencken, *De Vita, moribus, scriptis, meri[tis]que Hyeronimi Fracastorii Commentatio;* Leipzig, 17[31,] in-4°. — *Biographie médicale*.

*FRACCAROLI (*Innocent*), sculpteur i[ta]lien, né à Castel-Rotto (Véronais), le 28 [dé]cembre 1805. Après avoir obtenu le grand p[rix] à l'École des Beaux-Arts de Milan sur le su[jet] de *Dédale attachant les ailes à Icare,* [il] fut envoyé à Rome, où il passa cinq ans. I[l y] modela, entre autres, un admirable *Achi[lle]*

lessé et une belle statue de *L'Innocence*, qui ppartient aujourd'hui à M. le comte Orbiti, de Vérone. De retour à Milan, M. Fraccaroli exé-uta son *Achille* en marbre; il fit également, ur la commande de l'empereur Ferdinand Ier, n groupe colossal, le *Massacre des Innocents*, ui se trouve actuellement au palais Belvedere, Vienne. Son *Ève après le péché* a obtenu la édaille de première classe à l'Exposition uni-erselle de Paris : c'est un chef-d'œuvre de râce, de poésie et de sévérité de formes, quoi-u'elle ait été brisée dans le voyage. — On a en-ore du même artiste : *Ève avant le péché*, tatue appartenant au marquis Uboldi, de Milan; - *Charles-Emmanuel II*, duc de Savoie, onument colossal, commandé par Charles-lbert, roi de Sardaigne; — *Achille et Pen-ésilée mourante*, groupe de grandeur oyenne, commandé par le duc Litta, de Milan; - le *Monument du célèbre maestro Mayr*, écuté par ordre de la ville de Bergame, placé dans l'église de Santa-Maria-Mag-ore; — *Cyparisse pleurant la mort de son rf bien aimé*, commandé par la comtesse de moïloff; — *David lançant une pierre*, travail noré de la médaille d'or à l'exposition de ndres; — La statue colossale de *Pierre Verri*, 'on admire au Palais des Beaux-Arts de era, à Milan; — *Atala et Chactas*, groupe posé à Paris. M. Fraccaroli est professeur de lpture à Florence, et membre des Académies périales de Milan, de Venise et de Vérone.

G. Vitali.

a *Collection des Albums*, publiée par Canadelli à an; — le *Mémoire* publié par la ville de Bergame occasion de l'inauguration du monument du maestro yr. — *Documents particuliers*.

FRACCHI (*Ambroise*), dit *Novidio*, en latin **ACCUS NOVIDIUS**, pour *novus Ovidius*, ète latin moderne, né à Ferentino (États du pe), vivait dans la première partie du seizième cle. Il vécut à Rome dans la pauvreté, et ignore la date de sa mort. On a de lui un ème dans le genre des *Fastes* d'Ovide. Cet rage, dédié au pape Paul III, est intitulé : *crorum Fastorum Libri XII, cum romanis suetudinibus per totum annum*; Rome, 7, in-4°. Ce poëme a été réimprimé à Milan, 4, in-4°, et à Anvers, 1559, in-12.

raboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. III.

RACHET (*Gérard* DE), historien ecclésias-e français, né à Châlus (Limousin), vers le mencement du treizième siècle, mort à Li-es, le 4 octobre 1271. En 1225 il prit à Paris bit de Saint-Dominique, au couvent de la rue t-Jacques. Nommé prieur du couvent de Li-es (1233), il en remplit les fonctions pendant ze ans, et fit construire un nouveau monastère. ouvant payer l'emplacement qu'il avait acheté, ia la Vierge de l'assister, et un chanoine du it, nommé Aimeric Palmuz, vint dire à Fra-ainsi qu'aux autres frères prêcheurs : « Ne perdez pas courage, la sainte Vierge ne vous abandonnera pas. Je me glorifie d'être son servi-teur, et je m'offre à lui servir de caution et à payer pour elle. » Frachet, avec des dominicains, amena par ses discours les femmes de la cité et du château de Limoges à prendre des *capi-téges*, couvre-chefs en toile, et qui entravaient toute coquetterie; on trouvait les autres coiffures trop mondaines. Il était prieur de Marseille, lorsqu'il fut nommé, au chapitre tenu au Puy-en-Velay (1251), huitième provincial de la Pro-vence, et il occupa cette charge jusqu'en 1259. Au mois de juin de la même année, il était prieur de Montpellier, et sept ans après il fut élu définiteur provincial pour le chapitre de Li-moges. Guidonis Bernard a fait l'éloge de Fra-chet, dont les ouvrages sont : *Vitæ Fratrum or-dinis Prædicatorum*; Douay, 1619, et Valence, 1657. « Cet ouvrage, dit Lacordaire, fut entrepris d'après l'ordre du chapitre général, assemblé à Paris en 1256. On voulait sauver de l'oubli un certain nombre de faits héroïques qui avaient illustré les premiers temps de l'ordre, et qui vivaient encore dans la mémoire des vieillards. Le B. Humbert, alors maître général, chargea de ce soin le frère Gérard de Frachet, Français de naissance et prédicateur célèbre (1). Il répondit aux vœux de son ordre par un ouvrage d'une simplicité exquise, auquel il est impossible de toucher sans le gâter. Il l'appela *Vies des Frères*, et le divisa en quatre parties. La seconde est relative à saint Dominique, mais ne contient que quelques faits épars, échappés aux légendes an-térieures; » — *Chronicon ab initio Mundi*, et plusieurs autres manuscrits dont parle Échard (quatre de la bibliothèque Colbert, un de la Biblio-thèque impériale (n° 5950) et un de l'église de Reims). Le Vatican possède encore un manus-crit de Frachet, fonds de la reine de Suède, n° 1002. Le dernier est la *Chronique de Limo-ges*, que le P. Labbe avait voulu publier.

Martial Audouin.

Guidonis Bernard, ap. Échard, *Script. Ord.* FF. PP., t. I, p. 259. — Nadaud, *Manuscrits*. — Labiche de Rei-gnefort, *Vies des Saints du Limousin*. — Lacordaire, *Vie de saint Dominique*. — Texier, *Inscriptions limou-sines*. — Arbellot, *Biog. des Hom. illust. du Lim.* — *Ann. du Lim.*, p. 544, col. 1 et 2. — Amable, t. I, p. 533, col. 2.

FRACHETTA (*Jérôme*), critique et publiciste italien, né à Rovigo, vers 1560, mort à Naples, en 1620. D'abord secrétaire du cardinal d'Este, et membre de l'académie des *Incitati*, il se fit connaître par des traités politiques assez remar-quables. Il passa plusieurs années à Rome, fort estimé du duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne, et employé par lui dans diverses missions di-plomatiques. Il se retira ensuite à Naples, où il reçut jusqu'à la fin de sa vie une pension de

(1) Un manuscrit du couvent de Limoges le caractéri-sait ainsi : « In eo vernavit benignitas mansuetudinis, largitus communicationis, cum suavitate conversationis et dulcedine sermonis. »

l'Espagne. On a de lui : *Dialogo del furor poetico;* Padoue, 1581, in-4° ; — *Spozitione sopra una canzone di Guido Cavalcanti;* Venise, 1585, in-4°; — *Breve Spozitione di tutta l'Opera di Lucrezio, nella quale si disamina la dottrina di Epicuro e si mostra in che sia conforme col vero e con gli insegnamenti di Aristotele, e in che differente;* Venise, 1589, in-4°; — *Il Principe;* Venise, 1599, in-8°; — *l'Idea del libro di Governi di Stato e di Guerra;* Venise, 1613, in-fol.; — *Della Ragione di Stato;* Urbin, 1623, in-4°; traduit en allemand, Francfort, 1681, in-8°.

Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati.* — Bayle, *Dictionnaire historique et critique.*

* **FRADIN** (Frère *Antoine*), célèbre prédicateur français, né à Villefranche, vivait sous le règne de Louis XI. Il était cordelier, et excita, en 1478, un vif enthousiasme à Paris par ses sermons véhéments. Il parlait avec vigueur contre tous les vices du temps : aucune classe de la société n'obtenait merci à ses yeux ; il avait même plus de hardiesse contre les grands que contre les petits. Beaucoup de femmes changèrent leur vie mondaine; quelques hommes aussi se réformèrent. Mais frère Fradin ne se bornait pas à attaquer les désordres des particuliers ; il signalait avec non moins d'énergie les abus publics, la conduite des princes ; il blâmait le roi même, et quel roi ! Dès que Louis XI eut avis de tout cela, il envoya au plus vite maître Olivier le Dain pour lui imposer silence. Mais la fermentation ne fit que s'en accroître. Les hommes conjuraient le cordelier de prêcher encore, jurant de le défendre contre toute offense ; les femmes s'attroupaient autour du couvent, avec des couteaux cachés sous leurs jupes ou des pierres dans leurs poches, pour faire un mauvais parti à quiconque voudrait l'empêcher de parler. Une proclamation fut faite à son de trompe, le 26 mai, pour défendre ces attroupements, sous peine de confiscation de corps et de biens, et recommander aux maris d'empêcher leurs femmes de s'y rendre. Mais ces ordonnances furent tournées en dérision par les admirateurs passionnés du moine. Alors Jean Le Boulanger, premier président du parlement, et Denis Hesselin, maître d'hôtel du roi, se transportèrent au couvent, déclarèrent à frère Fradin qu'il était pour toujours banni du royaume, et le firent partir sur-le-champ.

Jean de Troyes, *Chronique*, p. 382. — Barante, *Hist. des Ducs de Bourgogne.*

FRÆHN (*Chrétien-Martin*), numismate et orientaliste allemand, né à Rostock (grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin), le 4 juin 1782, mort à Saint-Pétersbourg, le 28 août 1851. De 1800 à 1804, il étudia les langues orientales à Rostock sous Tychsen, à Gœttingue, enfin à Tubingue sous Schnurrer. En 1804, il se rendit en Suisse, où il obtint une place de professeur de latin à l'institut Pestalozzi. La chaire de langues orientales qui venait d'être fondée à l'université de Kasan lui fut conférée en 1807 à la recom mandation de Tychsen. Chargé en 1817 d'ex miner et de mettre en ordre la riche collection médailles de l'Académie des Sciences de Sai Pétersbourg, Fræhn s'acquitta de cette co mission avec tant de zèle et y déploya tant science, qu'il mérita d'être nommé membre l'Académie pour les Antiquités Orientales, dir teur du Musée Asiatique, et conseiller d'État. refusa d'autres places, qui lui furent offertes, a de pouvoir se livrer sans distraction à l'étude antiquités musulmanes. Son infatigable activ se déploya sur un grand nombre de sujets, m particulièrement sur la numismatique. Il rev plus de trois millions de médailles, publia p de 150 ouvrages ou mémoires, et laissa 90 lumes d'écrits inédits. Il contribua beaucoup progrès des études orientales en Russie, acheter des manuscrits, prendre copie d'i criptions antiques aux frais de l'État, et assista ses conseils presque tous les orientalistes vivaient en Russie. Un grand nombre d'a démies, de sociétés littéraires et d'ordres rus ou étrangers s'honorèrent de le compter pa leurs membres ou associés. On a de lui : *Æg tus, auctore Ibn-el-Vardi,* texte arabe et duction latine ; Halle, 1804, in-8° ; — *Curar exegetico-criticarum in Nahumum prop tam Specimen;* Rostock, 1806, in-4° ; — *Desc tion de quelques médailles inédites frapp par des princes samanides et bouïdes ;* Ca 1804, in-4° ; ouvrage écrit en langue arabe, pa que l'auteur n'avait pas de caractères latin sa disposition ; traduit en latin par Erdma Gœttingue, 1816 ; — *Numophylacium orient Pototianum ;* Casan et Riga, 1813, in-8° ; *Commentatio de titulorum et cognomin honorificorum quibus Chani Ordæ Aureæ sunt, origine, natura atque usu;* Ca 1814, in-4° ; — *Carmina arabica duo Lamica dicuntur, alterum Schanfarii, terum Tughraii;* Kasan, 1814, in-8° ; — *bei Gelegenheit der Feier der Einnahme Paris* (Discours à l'occasion de la fête d prise de Paris par les alliés) ; Casan, 1 in-4° ; — *De auctorum etiam Arabico Libris vulgatis crisi poscentibus emacul exemplo posito historiæ Saracenicæ El cini;* Casan, 1815, in-4° ; — *Nonnulla de gine Vocabuli Russici Denghi;* Casan, 1 in-4° ; — *De Numorum Bulgharicorum F antiquissimo ;* Casan, 1816, in-4° ; — *De demiæ imp. Scient. Petropolitanæ M numario muslemico Prolusio prior;* S Pétersbourg, 1818, in-4° ; — *Beitræge zur hammedanischen Münzkunde aus Petersb* (Matériaux pour la numismatique musulma Saint-Pétersbourg) ; Berlin, 1819, in-4° ; — *U die Russen und Chasaren* (Sur les Russes Khazares) ; Saint-Pétersb., 1819, in-4° ; — *Symbolæ ad Rem Numariam Muhamm norum;* Saint-Pétersb. et Halle, 1819, in-4°

)as Muhammedanische Münzkabinet des siatischen Museum der Kaiserl. Akademie er Wissenschaften zu Petersburg (La Col-·ction des médailles musulmanes du Musée siatique de l'Académie impér. des Sciences e Saint-Pétersbourg); Saint-Pétersbourg, 1821, i-8°; — *Numi cufici ex variis museis selecti;* aint-Pétersb., 1823, in-4°; — *Ibn Forzlan's nd anderer Araber Berichte ueber Russen elterer Zeit* (Relations d'Ibn-Fodhlan et d'au-es géographes arabes sur les anciens Russes), xte arabe et traduction; Saint-Pét., 1823, in-4°; - *De Musei Sprewitziani mosquæ Numis ıficis nonnullis;* Saint-Pét., 1825, in-4°; — *bu'lghazi Bahadur Chani Historia Mongo-rum et Tatarorum*; Casan, 1825, in-fol; — *ecensio Numorum Muhammedanorum Aca-emiæ imp. Scient. Petropol.;* Saint-Pét., 1826, -4°; — *Die Münzen der Chane vom Ulus schutschi's* (Les Monnaies des khans de la ibu de Djoudji); Saint-Pét., 1832, in-4°; — *De -Chanorum seu Chulaguidarum Numis ommentatio;* Saint-Pét., 1834, in-4°; — *Notice ıronologique d'une centaine d'ouvrages ·abes, persans et turcs qui manquent en ·ande partie aux bibliothèques de l'Europe;* ıint-Pét., 1834, in-4°; — 2e édit. sous le titre e *Indications bibliographiques;* 1845, in-4°; - *Sammlung kleiner Abhandlungen die luhammedanische Numismatik bettreffend* Recueil de petits Traités relatifs à la Numisma-que musulmane); Leipzig, 1839, in-8°; — *rientalische Münzen des Mitauischen Mu-eums* (Monnaies orientales du Musée de Mitau), ans *Arbeiten der Kurlaendischen Gesell-chaft*, 1847; — *Nova Supplementa ad Recen-ionem Numorum Muhammedanorum Aca-emiæ imp. Scient. Petropolitanæ, addita-ıentis editoris auctæ*, ouvrage posthume édité ar B. Dorn; t. I, Saint-Pétersb., 1855, in-8°. ræhn a de plus publié un grand nombre de ıémoires et d'articles dans les : *Mémoires de Académie des Sciences de Saint-Péters-ourg*, Ve série, t. VII à X (1819 à 1826); Ie série, t. I à VI (1832-1840); — dans les *lines de l'Orient*, t. V; Vienne, 1816, in-fol.; - dans le *Das Asiatische Museum*, par Dorn; aint-Pétersb., 1846; — dans le *Bulletin Scien-fique* (plus tard *Historico-Philologique*), *pu-lié par l'Académie des Sciences de Saint-étersbourg*, de 1836 à 1848; — dans le *Jour-al Asiatique* de Paris, 1823-24-25-28; — dans *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1829-1839; dans d'autres recueils. E. BEAUVOIS.

Uwarow, *Bullet. Hist.-Philol.*, t. IX, 1851. — Brosset, *urn. de Saint-Pétersb.*, 1851. — *Zeitschrift der deuts-ıen morgenlændischen Gesellschaft*, t. VI. — Dorn, *Vie liste complète des écrits de Fræhn*, avec son portrait ı tête du t. I des *Nova Supplem.* — S. de Sacy, article ıns le *Magasin encyclop.* de Millin, 1810, III; 1815, II, I. — *Journ. des Sav.*, 1818-19, 1821-23-24. — *Journ. Asiat.* Paris, 1823, I, II; 1837, II; 1839, I.

FRAGONARD (*Jean-Honoré*), peintre fran-ıis, né à Grasse (Provence), en 1732, et mort à Paris, le 22 août 1806. Il appartient à l'école des Chardin, des Vanloo et des Boucher, dont il reçut successivement les leçons. Ami de la joie, ennemi de la gêne et de la contrainte, il ne travailla jamais que d'inspiration, mania le pinceau avant le crayon, et suppléa par l'esprit à ce qui lui manquait de talent acquis. Il remporta le grand prix de peinture en 1752, avant d'avoir été même admis aux cours de l'Académie, fait unique peut-être dans les fastes de l'art. Pendant son séjour à Rome, son goût pour la couleur, pour les effets piquants et les scènes à mouvement, le porta vers l'imitation de Piètre de Cortone. En 1765, il fut reçu à l'Académie sur son tableau de *Corésus et Callirhoé*, décrit et analysé d'une manière si piquante et si spirituelle par Diderot; tableau plein d'enthousiasme, riche d'expression et d'effet, et qui obtint le suffrage général (1). Si Fragonard eût continué de se livrer à la peinture historique sous d'aussi heureuses inspirations, il serait devenu un grand maître; mais pour cela il lui eût fallu renoncer aux succès faciles et aux tentations de la fortune: il aima mieux peindre des scènes d'amour et de volupté. *La Fontaine d'amour*, *Le Serment d'amour*, *Le Sacrifice de la Rose*, *Le Baiser à la dérobée*, *Le Verrou*, *Le Contrat*, et beaucoup d'autres productions du même genre, propagées par les gravures de N.-F. Regnault, J. Matthieu, M. Blot, N. Delaunay, Miger, Ponce, etc., eurent la plus grande vogue, et lui valurent des sommes considérables. La révolution de 1789 vint mettre fin à cette course plus brillante que glorieuse pour l'artiste et pour les mœurs du siècle, dont il ne suivait que le goût. Bientôt cet atelier, séjour des grâces et du bonheur, devint celui de la tristesse et du découragement. Nommé par l'Assemblée nationale l'un des conservateurs du Musée, Fragonard proposa et fit adopter, malgré de vives oppositions, la séparation des écoles. Il cessa de peindre à partir de cette époque, et mourut pauvre. Le genre de ce peintre est plein de charmes. « La Volupté, les Grâces, les Amours, a dit Taillasson, semblent apparaître dans ses tableaux par le pouvoir des enchantements. » L'abbé de Saint-Non eut pour Fragonard une vive amitié. Ils parcoururent ensemble l'Italie; et c'est en grande partie sur les dessins de ce dernier que fut exécuté ce *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, en 5 vol. in-fol., l'une des plus belles publications de l'époque.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains.*

* **FRAGONARD** (*Alexandre-Évariste*), peintre et sculpteur français, né à Grasse (Provence), en 1780, mort en 1850. Il étudia la peinture chez David, en se livrant aussi à l'étude de la sculpture. Ses ouvrages comme sculpteur sont:

(1) Il a 12 pieds et demi sur 9. Le roi en fit don aux Gobelins, où il a été copié en tapisserie; il a été bien gravé par J. Danzel.

le fronton de la Chambre du Corps législatif; statue colossale de *Pichegru;* — la *fontaine de la place Maubert,* à Paris; etc. Ses principaux ouvrages de peinture sont : *François Ier armé chevalier* (salon de 1819); — *Dévouement des bourgeois de Calais; — Marie-Thérèse présentant son fils aux députés de la Hongrie* (salon de 1822); ce tableau fait partie de la galerie du Luxembourg; — *Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans; — Naissance du duc de Bordeaux* (salon de 1824(; — *La reine Blanche délivrant des prisonniers* (id.); — *Le Connétable de Bourbon* (salon de 1827); — *François Ier recevant les œuvres d'art apportées d'Italie par le Primatice,* et *François Ier armé chevalier par Bayard,* plafonds du Musée du Louvre; — *Le Tasse lisant sa* Jérusalem *au duc de Ferrare* (salon de 1831); — *Jeanne d'Arc montant au bûcher* (*id.*); — *Charles de Blois au siége de Saint-Quentin* (salon de 1836); — *Funérailles de Mazaniello* (sal. de 1842); — *Femmes chrétiennes livrées aux bêtes féroces dans le cirque.* GUYOT DE FÈRE.

Annuaire des Artistes, 1836. — *Livrets du Salon,* etc.

FRAGOSO (*Jean*), médecin naturaliste portugais, natif de Lisbonne (1), vivait au seizième siècle. Il devint chirurgien en chef de la reine dona Catharina, qui occupa la régence pendant la minorité de D. Sébastien; et ce fut lui antérieurement qui accompagna l'impératrice Isabelle lorsque en 1526 elle alla épouser Charles-Quint. Il a écrit : *Erotemas chirurgicos em que se enseña lo mas principal de la chirurgia con su glosso;* Madrid, 1570, in-4°; — *Discurso de las cosas aromaticas, arboles, frutas y medicinas simples de la India, que siruen aleuso de la medicina;* Madrid, 1572, in-8°; trad. en lat. par Israel Spach; Strasb., 1601, in-8°; — *De Succedaneis Medicamentis, cum animadversionibus in quamplura medicamenta composita quorum est usus in hispanis officinis;* Madrid, 1575-1585, in-8°; — *Chirurgia universalis;* Madrid, 1581 et 1601, in-fol. F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — Zacuto, *Præfat. Prognost. Hippocrat.*

FRAGUIER (*Claude-François*), érudit et moraliste français, né à Paris, en 1666, mort d'apoplexie, en 1728. Il fit ses premières études chez les jésuites au collége de Clermont, et prit auprès des PP. La Baune, Rapin, Jouvency, La Rue, Commire, le goût des belles-lettres et de la poésie latine. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1683. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent professer à Caen, où il se lia d'amitié avec Huet et Segrais. Il consacrait ses loisirs à la lecture des auteurs grecs et latins. On dit qu'il lut Homère cinq fois en quatre ans. Rappelé à Paris pour y étudier la théologie, il se délassa de cette austère occupation par des poésies latines, que ses supérieurs n'approu rent pas toujours. Vers la fin de son cours théologie, se sentant peu de goût pour la p dication et le professorat, il quitta les Jésuites, cultiva en liberté les belles-lettres. « J qu'alors, dit Nicéron, il avait manqué de cours pour acquérir la politesse de la lang française, et il sentait bien sa faiblesse sur point. Mais il profita beaucoup depuis des leç de Mme de La Fayette et de Ninon de Lencl Elles tenaient toutes deux le premier rang par les beaux esprits, et étaient regardées com les juges souverains de l'urbanité françai Poli par le commerce de ces deux muses, il donna un style élégant, châtié, nerveux, mais sa aucune affectation. » Nommé membre de l'A démie des Inscriptions en 1705, il entra *Journal des Savants* en 1706, et en 1708 à l' cadémie Française. Fraguier était très-propr la rédaction du *Journal des Savants.* Ve dans la littérature ancienne et moderne, il éc vait avec une égale facilité le latin et le fra çais, et joignait à la connaissance des de langues classiques celle de l'italien, de l'espag et de l'anglais. Il se proposait de traduire latin les œuvres de Platon. Ses infirmités p coces l'empêchèrent d'exécuter cette entrepri Ayant eu l'imprudence de travailler penda plusieurs nuits d'été avec sa fenêtre entr'o verte, il fut pris d'un refroidissement qui lui p ralysa les muscles du cou. Sa tête restait pe chée sur son épaule et il ne pouvait la relev qu'avec les plus grands efforts. Malgré ce grave incommodité, il continua pendant le re de sa vie à travailler pour le *Journal des S vants* et pour l'Académie des Inscriptions. (a de lui : *Discours de réception prononcé da l'Académie Française, le* 1er *mars* 1708; Par 1708, in-4°; — *Éloge de Roger de Piles,* tête de son *Abrégé de la Vie des Peintre* Paris, 1715, in-12; — *Mopsus, sive Scho platonica de hominis perfectione;* Paris, 172 in-12; c'est un charmant petit poëme, dans l quel l'auteur a résumé la philosophie de Plato sous une forme harmonieuse et pleine de grâc — *Santolius Pœnitens :* Fraguier composa cet pièce pendant son séjour à Caen; elle n'a p été insérée parmi ses autres poésies; — *Ca mina;* Paris, 1729, in-12; ces poésies, publié par l'abbé d'Olivet avec celles de Huet, ont é réimprimées dans le recueil intitulé : *Poetaru ex Academia Gallica qui latine aut græ scripserunt, Carmina;* Paris, 1738, in-12; — *Claudii Francisci Fraguerii Diatribæ tres* 1° *De Dæmonio Socratis;* 2° *De Ironia Socr tis;* 3° *De Moribus Socratis,* imprimé à la fi des deux éditions des poésies en 1729 et en 173 — *Sentiments de Platon sur la poésie;* dar l'*Histoire de l'Académie des Belles-Lettre* tom. I, p. 168; — *Considérations sur l'Énéid de Virgile;* ibid., 171; — *Explication d'un médaille ou médaillon d'or d'Henri I*

(1) C'est par erreur que Nicolas Antonio l'a fait naître à Tolède.

frappé pour le renouvellement de l'alliance avec les Suisses; ibid., p. 288; — *Le Caractère de Pindare;* dans les *Mémoires*, t. II, p. 34; — *Dissertation sur la Cyropédie de Xénophon;* ibid., p. 47; — *Dissertation sur l'usage que Platon fait des poëtes;* ibid., p. 113; — *Dissertation sur l'églogue;* ibid., p. 128; — *Discours sur la manière dont Virgile a imité Homère;* ibid., p. 150; — *Sur un passage de Cicéron où il est parlé du tombeau d'Archimède et de sa personne;* ibid., p. 321; — *Examen d'un passage de Platon sur la musique:* c'était une question agitée au sein de l'Académie entre l'abbé Fraguier et Burette; dans l'*Histoire*, t. III, p. 118; — *Réflexion sur les dieux d'Homère;* dans les *Mémoires*, t. III, p. 1; — *Dissertation sur l'ironie de Socrate, sur son prétendu démon familier, et sur ses mœurs;* dans les *Mémoires*, t. IV, p. 360; — *Recherches sur la vie de Q. Roscius le comédien;* ibid., p. 437; — *Sur les imprécations des pères contre leurs enfants;* dans l'*Histoire*, t. V, p. 23; — *Discussion d'un passage de Pindare cité dans Platon;* ibid., p. 111; — *Mémoire sur la vie orphique;* dans les *Mémoires*, t. V, p. 117; — *Discours pour établir qu'il ne peut y avoir de poëme en prose;* dans les *Mémoires*, t. VI, p. 265; — *Mémoire sur l'élégie grecque et latine;* ibid., p. 277; — *La Galerie de Verrès;* ibid., p. 565.

De Boze, *Éloges des Académiciens;* dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. III. — d'Olivet, *Éloge de Fraguier*, en tête de ses poésies. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVIII.

FRAICHOT (*Casimir*), littérateur français. Voy. FRESCHOT.

FRAIN (*Jean*), seigneur DU TREMBLAI et de LA MORINIÈRE, moraliste français, né à Angers, le 5 mars 1641, mort le 24 août 1724. Fils d'un échevin d'Angers, il acheta en 1666 une place de conseiller au présidial de cette ville. Forcé peu après de vendre sa charge, il se consacra tout entier à la littérature. Il composa des ouvrages de morale, pleins de bonnes intentions, mais aussi faibles de pensée que de style. En voici les titres : *Traité de la vocation chrétienne des enfants;* Paris, 1683, in-12; — *Conversations morales sur les Jeux et les Divertissements;* Paris, 1685, in-12; — *Nouveaux Essais de Morale;* Paris, 1691, in-12; — *Essai sur l'idée d'un parfait Magistrat;* Paris, 1701, in-12; — *Lettre sur le Parrhasiana* de Leclerc; dans le *Journal de Trévoux* 1702; — *Traité des Langues;* Paris, 1703, in-12; — *Lettre aux journalistes de Trévoux, sur le Traité du Jeu*, par Barbeyrac; dans le *Journal de Trévoux*, avril 1710; — *Réponse à la Lettre de Barbeyrac;* dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1713; — *Discours sur l'origine de la poésie, sur son âge, sur le bon goût;* Paris, 1713, in-12; — *Lettre sur la Phantasmatologie;* 1713; — *Critique de l'Histoire du concile de Trente de fra Paolo, des Lettres et Mémoires de Vargas;* Rouen, 1719, in-4°; — *Traité de la Conscience;* Paris, 1724, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Quérard, *France littéraire.*

* **FRAIN** (*Sébastien*), jurisconsulte français, mort à Rennes, en 1645. Il était l'un des avocats les plus distingués du parlement de cette ville. On a publié après sa mort : *Arrests de la cour du parlement de Bretagne, pris des mémoires et des plaidoyers de feu noble homme maistre Sébastien Frain;* Rennes, 1646, in-4°; 3e édit., revue et augmentée par Pierre Hévin, Rennes, 1684, 2 vol. in-4° (dédié à Phelypeaux de Pontchartrain, premier président du parlement de Bretagne). Le travail d'Hévin consiste surtout en de savantes dissertations sur les diverses matières traitées par Frain. Il existe une édition de la *Coutume de Bretagne, commentée par les arrêts de Frain;* Rennes, 1674, in-4°; mais le recueil de ces arrêts, qui n'est pas reproduit dans l'édition de 1684, avait été faussement attribué à Frain. E. REGNARD.

Avertissement, en tête de la 3e édit. des *Arrests du parlement de Bretagne*, etc. — Camus, *Bibl. choisie des Livres de Droit*. — Miorcec de Kerdanet, *Notices chronol. sur les Théolog., Jurisc.. de la Bretagne*, etc.

FRAISER-FRISELL. *Voyez* FRISELL.

FRAISNE (*Pierre* DE), orfèvre liégeois, né en 1612, mort dans sa ville natale, en 1660. Le jeune Fraisne reçut des leçons de dessin de son père. Il fit divers voyages dans les principales villes de France pour se perfectionner dans la ciselure. Il passa de là en Italie, et séjourna quelque temps à Rome, où il se lia d'amitié avec l'un des plus habiles sculpteurs de son siècle, François Quesnoy. Fraisne profita de ses leçons, et apprit de lui à ciseler les tritons, les satyres et les enfants. De retour dans sa patrie, il s'y fit bientôt une grande réputation par de très-beaux ouvrages. La reine Christine l'attira à sa cour, et l'y retint pendant sept ans. Durant son séjour à Stockholm, il fit beaucoup de portraits en médailles. Il cisela pour cette princesse un gobelet d'argent qui passait pour son chef-d'œuvre. On vante aussi beaucoup son *Arche d'alliance*, placée dans l'église cathédrale de Liége.

Becdelièvre, *Biographie Liegeoise*. — Villenfagne, *Recherches sur l'histoire de la Principauté de Liége*, I, 324-25.

FRAMBESARIUS. *Voy.* LA FRAMBOISIÈRE.

FRAMBOISIÈRE (DE LA). *Voy.* LA FRAMBOISIÈRE (*Nicolas*).

FRAMEINSPERG (*Rodolphe* DE), chevalier bavarois, né au commencement du quatorzième siècle. En 1346, il imita l'exemple que lui donnaient nombre de ses contemporains, et il partit de Landshut pour la Palestine, d'où il se rendit au mont Sinaï et en Égypte. Il consigna le récit de ses pérégrinations dans une *Descriptio Terræ Sanctæ*, qui est assez succincte, et qui n'apprend rien de nouveau. Elle a été insérée dans

le recueil de Canisius, *Lectiones antiquæ*, t. VI, p. 320, de l'édition de 1609, et t. IV, p. 358, de l'édition de 1725. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. VI, p. 365.

FRAMERY (*Nicolas-Étienne*), musicien et littérateur français, né à Rouen, le 25 mars 1745, mort le 26 novembre 1810. Il fut nommé fort jeune surintendant de la musique du comte d'Artois, et se montra très-habile à parodier des paroles françaises pour de la musique italienne. Il cultiva sans succès la poésie et l'art dramatique; mais il se distingua comme critique des œuvres musicales. Après la révolution il fonda une agence pour la perception des droits d'auteurs, et géra cet établissement jusqu'à sa mort. On a de lui : *La Sorcière*, opéra dont il fit les paroles et la musique. Parmi ses autres ouvrages relatifs à la littérature musicale, les principaux sont : *Discours sur cette question : Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie* (couronné par l'Institut); Paris, 1802, in-8°; — *Notice sur Joseph Haydn;* Paris, 1810, in-8°. — Framery rédigea pendant quelques années le *Journal de Musique* fondé par de Framicourt, en 1770.

Fétis, *Biographie univers. des Musiciens*. — Quérard, *France littéraire*.

FRANC (*Martin* LE), poëte français. *Voy.* LE FRANC.

FRANÇAIS (Le comte *Antoine*), connu sous le nom de FRANÇAIS DE NANTES, littérateur et homme politique français, né le 17 janvier 1756, à Beaurepaire, à quatre lieues de Vienne (Dauphiné), mort à Paris, le 7 mars 1836. Son père était notaire, et signait FRANÇOIS. D'abord directeur des douanes à Nantes, le jeune Français profita des événements propres à lui ouvrir une vaste carrière qui ne tardèrent pas à survenir. Au commencement de la révolution, plein des idées philosophiques du siècle, et pénétré de la nécessité d'une réforme des abus, il se fit remarquer par son patriotisme, et fut nommé membre de la municipalité nantaise. En septembre 1791, il fut élu à l'Assemblée législative par les électeurs de la Loire-Inférieure. Connaissant déjà les rouages de la machine financière, il provoqua la reddition de compte des fermiers généraux. Le 26 février suivant, la tribune retentit de ses accents énergiques contre le fanatisme. Au mois d'avril, la commission des douze l'ayant chargé du rapport *sur les troubles intérieurs*, il blâma le ministre Roland d'avoir cédé trop légèrement à la peur en venant déclarer la patrie en danger. Il s'éleva, le 5 mai, d'une manière vive et chaleureuse contre les troubles excités par le clergé, surtout dans les campagnes, où la superstition trouvait plus aisément accès, et montra le remède au mal dans son projet de loi soumis à l'assemblée. De ce jour il prit une haute position dans l'esprit des réformateurs ardents, qui puren compter sur son appui; mais le zèle qui l'ani mait, renfermé dans de justes limites, lui fi dénoncer les massacres d'Avignon, dont Ver gniaud s'efforçait de faire amnistier les auteurs Il occupait le fauteuil, lorsqu'il prononça, l 18 juin, l'éloge de Priestley, en présentant so fils aux députés. Il ne fut pas réélu à la Con vention. Après le 31 mai, il devint un instan membre du directoire du département de l'Isère Bien qu'il se fût déclaré partisan de la montagne dans une réunion de Dauphinois, et qu'il eû contribué à la chute du fédéralisme, il vit ave effroi se dérouler le drame sanglant de la te reur; et dans la réaction qui le suivit, voulan échapper aux poursuites que lui faisaient crain dre ses opinions si hautement manifestées, alla chercher sur les montagnes voisines de so pays une retraite temporaire et la sécurité.

En 1798, Français fut porté par le départ ment de l'Isère à la représentation national Membre du Conseil des Cinq Cents, il en devi un des secrétaires. Le 12 juin il prit la défen de la liberté de la presse. L'année suivante figura dans la partie qui se prononça contre l Directoire et qui réussit à éloigner trois de s membres. Ce fut alors que, sur sa propositio le 30 plairial an VII (18 juin 1799), un décr fut rendu qui mettait hors la loi quiconq oserait attenter à la sûreté du corps législatif. demanda que les veuves et les enfants des patri tes sacrifiés à la fureur des royalistes du mi fussent assimilés aux veuves et enfants des d fenseurs de l'État. Lors de la chute du Dire toire, qu'il n'aimait pas, on le vit improuv les actes du 18 brumaire. Bien que sa rép gnance pour la constitution de l'an VIII fût co nue, il accepta la préfecture de la Charente-I férieure. Le premier consul, l'ayant bientôt app appelé au conseil d'État, lui confia, en 1804, l importantes fonctions de directeur général d droits réunis. Dans ce poste, il adoucit ce que nouveau mode de fiscalité avait de sévère d'inflexible par la bienveillance de ses maniè et la douceur de ses procédés; et la fortune q amassa dès lors servit entre ses mains à p téger les lettres et les arts et à faire du bien ceux qui les cultivaient. Napoléon le récompe de ses travaux en le nommant conseiller d'É à vie, comte de l'empire, grand-officier de Légion-d'Honneur. Révoqué de sa place de recteur des droits réunis en 1814 et écarté conseil d'État par la seconde restauration, rentra dans la vie privée. En 1819 les électe de l'Isère le reportèrent à la chambre des putés, où il vota toujours avec le centre gauc Son mandat expira en 1822; et comme il ne point réélu, il vécut depuis ce temps dans retraite. La révolution de juillet 1830, à laqu toutes ses sympathies étaient naturellement quises, le ramena sur la scène : Louis-Philipp

nomma pair de France en 1831; mais peu d'années après il succomba à une attaque de paralysie. On a de Français de Nantes : *Le Manuscrit de feu M. Jérôme;* Paris, 1825, in-8°; — *Recueil de fadaises composé sur la montagne à l'usage des habitants de la plaine;* Paris, 1826, 2 vol. in-8°; — *Voyage dans la vallée des originaux;* Paris, 1828, 3 vol. in-12, sous le pseudonyme de *feu M. de Coudrier;* — *Tableaux de la vie rurale, ou l'agriculture enseignée d'une manière dramatique;* Paris, 1829, 3 vol. in-8°, sous le nom de *feu Désormeaux, fils naturel de M. Jérôme;* — *Le Petit Manuel des Bergers, porchers, vachères et des filles de basse-cour;* Paris, 1831, in-8°; — *Notice abrégée sur les Bois, les Eaux et les Insectes;* Paris, 1831, in-8°; — *Voyage sur les Alpes Cottiennes et Maritimes, ou Second Manuscrit de feu M. Jérôme;* Paris, 1832, in-8°. Français de Nantes a fourni plusieurs articles d'agriculture au *Dictionnaire de la Conversation;* il a aussi travaillé au *Keepsake français* et au *Journal des Connaissances utiles.* [F.-S. QUESNÉ, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

A. Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univers. et port. des Contemporains.* — *Annales de la Société académique de Nantes.*

FRANC-FLORE. *Voy.* FLORIS.

FRANÇAIS (LE). *Voy.* LE FRANÇAIS.

FRANCAVILLA (*Pietro*). *Voy.* FRANCHEVILLE (*Pierre*).

FRANCE (*Marie* DE). *Voy.* MARIE (*de France*).

FRANCESCA (*Pietro* BORGHESE DELLA), peintre de l'école florentine, né à Borgo-San-Sepolcro (Toscane), vers 1398, mort vers 1484. Son véritable nom est Pietro Borghese; mais, par reconnaissance pour les soins et le dévouement de sa mère, il adopta le surnom que, suivant l'usage italien, on lui donnait dans son enfance, *Pietro della Francesca* (Pierre fils de Françoise). On ignore quel fut le maître de ce grand artiste; mais il est vraisemblable qu'ayant sa mère veuve et pauvre, il ne reçut que les leçons de quelque peintre obscur de sa petite ville natale et ne s'éleva que par la seule force de son génie au rang qu'il occupa dans la peinture. Pietro della Francesca excella dans les mathématiques, et posa le premier les règles de la perspective, art qui avait déjà été pressenti par Stefano de Florence et appliqué par Brunelleschi à des dessins d'architecture. Il entendit mieux qu'aucun de ses contemporains les effets de lumière et le dessin des raccourcis, et il avait fait une étude toute spéciale du jeu des muscles du corps humain. Il peignait les draperies d'après de petits modèles en terre cuite sur lesquels il disposait des étoffes mouillées dont il distribuait les plis avec le plus grand soin. « Tout enfin dans les peintures de ce maître, dit Lanzi, annonçait qu'un style nouveau venait succéder à celui que les doctrines de Giotto avaient consacré; s'il eût eu la grâce du Masaccio, il eût pu être placé au même rang. »

Ses premiers ouvrages paraissent avoir été des tableaux de petite proportion peints pour le dernier comte d'Urbin, Guido-Antonio de Montefeltro. La galerie publique de Florence possède de Borghese les portraits du successeur de ce prince, le duc Frédéric de Monte-Feltro, et de sa femme, Battista Sforza.

Ses peintures à fresque ont presque toutes disparu; celles qu'il avait exécutées au palais de Schifanoja pour le duc de Ferrare étaient déjà détruites au temps de Vasari. Des fresques de l'église Saint-André de Ferrare lui sont attribuées par quelques auteurs, mais sans aucune certitude. Deux fresques que Borghese avait peintes au Vatican vers 1450, par ordre de Nicolas V, ont été effacées par Raphael, et remplacées par le *Miracle de Bolsena* et *La Prison de saint Pierre;* nous devons les regretter, surtout à cause du grand nombre de portraits de personnages célèbres du quinzième siècle que l'artiste y avait introduits. Nous ne sommes pas plus heureux pour ses fresques à Milan, à Pesaro, à Ancône et à Borgo-San-Sepolcro. A Arezzo, nous trouvons, près de la porte de la sacristie de la cathédrale, une *Madeleine* pleine de noblesse et d'une parfaite conservation, seule fresque que nous connaissions de ce maître, outre quelques restes de l'*Histoire de la Croix* dans le chœur de l'église Saint-François de la même ville. Si, comme on le croit, *La Madeleine* fut peinte en 1458, elle doit être le dernier ouvrage de son auteur, puisque c'est vers cette même année qu'il fut frappé de cécité. C'est donc à tort qu'on lui attribue également une *Madone avec quelques saints*, peinte en 1483 au palais de la commune d'Arezzo. Après le funeste accident qui le priva de la vue, Borghese se remit à l'étude des mathématiques, et ce fut alors sans doute qu'il composa plusieurs traités de géométrie et de perspective.

Il laissa de nombreux élèves, dont le plus célèbre est Luca Signorelli, car c'est par erreur qu'on a prétendu qu'il avait été également le maître du Pérugin; celui-ci, né en 1446, n'avait que douze ans à l'époque où Pietro della Francesca perdit la vue. E. B—N.

Romano Alberti, *Trattato della Nobiltà della Pittura.* — Vasari, *Vite.* — Pascoli, *Vite de' Pittori, scultori e Architetti moderni.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon.* — O. Brizzi, *Guida d'Arezzo.* — N.-L. Cittadella, *Guida di Ferrara.* — Al. Maggiore, *Le Pitture, Sculture e Architetture d'Ancona.*

FRANCESCHETTI (*Domenico-Cesare*), général corse, né en 1776, à Bastia, mort en Corse, en 1835. Il était parent du célèbre Paoli, se rallia au mouvement républicain français, et fut porté au commandement de la milice nationale de Bastia. En 1805 il commandait une compagnie franche, formée parmi ses compatriotes; il passa avec ses hommes au service du roi de Naples, Joachim Murat, qui les admit dans sa garde. Franceschetti devint aide-de-camp du monarque

français, qui lui confia des missions très-importantes et le fit général. Franceschetti épousa alors Melle Colonna Cecaldi, l'une des plus riches héritières de la Corse. Il suivit la fortune de son maître dans sa trahison contre la France (16 janvier 1814), puis dans sa folle prise d'armes contre les Autrichiens (31 mars 1815). Il combattit vaillamment les 2 et 3 mai à Tolentino. Après ces journées qui décidèrent de la chute de Murat, Franceschetti accompagna la reine Caroline Bonaparte jusqu'à Toulon, et regagna la Corse. Il y vivait, à Vescavato, éloigné des affaires publiques, lorsque Murat vint lui demander l'hospitalité. Le projet d'une descente sur le territoire napolitain fut résolu (28-29 septembre 1815). Franceschetti consentit à partager les dangers de l'entreprise. L'expédition, composée de cinq petits bâtiments, se dirigea sur Salerne ; mais une tempête affreuse la dispersa, et rejeta la félouque montée par Murat, Franceschetti et trente-six autres officiers français ou italiens à l'entrée du golfe de Sainte-Euphémie. Le débarquement fut opéré près de Pizzo; on traversa cette ville rapidement, et l'on s'avança vers les hauteurs de Monte-Leone, capitale des Calabres. Mais, attaquée par derrière et à l'improviste par les bandes du colonel Trenta-Capelli, la petite troupe de Murat dut soutenir un combat terrible et sans espoir. Tandis que le prince traversait les rangs ennemis et regagnait le rivage, Franceschetti, blessé grièvement, se jeta dans les montagnes et parvint à se soustraire aux poursuites immédiates. Il erra quelque temps dans les Abruzzes; mais, brisé par la fatigue et la faim, traqué comme une bête fauve, il résolut de terminer une existence si douloureuse, et se livra lui-même aux autorités de Cosenza. Le 8 juillet 1816, le conseil extraordinaire de guerre, commandé par le marquis de Saint-Clair, présenta au roi Ferdinand un rapport tout en faveur du courage et de la conduite de Franceschetti. Les fureurs sanguinaires commençaient d'ailleurs à être assouvies. Murat était fusillé, son parti anéanti et l'accusé était sujet français. Ferdinand pensa que son meurtre serait inutile, et le fit conduire de prison en prison jusqu'à Draguignan. Le gouvernement français fit mettre Franceschetti en liberté, et le confirma même dans le grade de colonel. Plus tard, il obtint la permission de résider en Sicile. Il intenta alors une action contre la reine Caroline Murat, comtesse de Lipano, en réclamation d'une somme de quatre-vingt mille francs, qu'il affirmait avoir prêtée à Joachim pendant le séjour de ce prince à Vescavato. Mme Murat se refusa au payement de cette dette. Franceschetti mit alors opposition sur des fonds que cette princesse faisait passer en France. La cause fut portée devant le tribunal de première instance de Paris. Gilbert-Boucher plaida pour le général et Barthe pour la comtesse. « L'opinion publique, rapporte Rabbe, se prononça vivement contre le général. On lui reprocha de vouloir se faire payer à p d'argent des services qu'un sentiment de dévo ment aurait dû seul lui faire rendre à son r son bienfaiteur, son ami. On lui reprocha su tout d'avoir voulu attaquer les mœurs de la pr cesse, dont il avait été le courtisan, en indiqu qu'elle avait avec un général (Macdonald) (liaisons qu'il incriminait par de perfides r cences. » Le 27 juillet 1827 le tribunal décl la demande mal fondée, et le condamna aux pens. On a de Franceschetti : *Mémoires sur événements qui ont précédé la mort de J chim Ier, roi des Deux-Siciles*, suivis de *Correspondance privée de ce général a la reine, comtesse de Lipano*; Paris, 18 in-8°, — *Supplément aux Mémoires ou ponse à M. Napoléon-Louis Bonaparte*; Par 1829, in-8°.

Arnault, Jay. etc., *Nouvelle Biographie des Cont porains; Galerie historique des Contemporains.* Quérard, *La France littéraire.* — Rabbe, Vieilh de B jolin et Sainte-Preuve, *Biographie portative et cont poraine.*

* **FRANCESCHINI** (*Baldassare*), dit le *V terrano*, peintre de l'école florentine, né Volterre, en 1611, mort en 1689. Il fut, avec G vanni da San-Giovanni, le plus célèbre des élè de Matteo Rosselli. Sa vocation le portait s tout à la peinture monumentale; en effet, il tendait à merveille la composition; il avait dessin grandiose et correct, un coloris éclat et harmonieux, et une parfaite connaissa des secrets de la perspective. Il reçut quelq conseils de Pierre de Cortone, mais il mod et perfectionna surtout son style par l'étude écoles de Bologne et de Parme, pendant un voy qu'il fit aux frais de ses protecteurs, les m quis Niccolini. Ce fut sans doute à cette épo qu'il fit quelques peintures à Novellara, pe ville du duché de Modène. A son retour à F rence, il aida pendant quelque temps Giova da San-Giovanni dans ses travaux du pal Pitti; mais celui-ci devint bientôt jaloux du lent de son ancien camarade, et ils durent se parer.

Le Volterrano était aussi laborieux qu'habi aussi dans le cours de sa longue carrière a-exécuté une immense quantité de fresques et tableaux. Parmi les premières, les plus célèb sont, à Florence, un plafond du palais Gher desca, représentant d'une manière aussi nouv que poétique *L'Aveuglement humain écla par la Vérité;* à la galerie Pitti, *L'Amour vé et l'Amour endormi;* — à Sainte-Marie-Majeu *Élie enlevé au ciel*, figure fameuse par un r courci d'une étonnante illusion; — à l'Annunzi la voûte et les pendentifs de la chapelle Sai Lucie, où il a représenté l'*Ascension* et *Les qua Vertus théologales*, et *la grande coupole chœur*, exécutée de 1680 à 1683, *La sainte T nité recevant la Vierge dans le paradis*, c position immense et très-bien réussie. Plus rem quables et plus parfaites encore sont les fresq

la chapelle Niccolini à Santa-Croce; il y a int également à la coupole le *Couronnement la Vierge* au milieu d'un cœur d'anges de plus grande beauté, et aux pendentifs sont les *atre Sibylles.* Dans la cour de la Petraja, villa grand-duc de Toscane, le Volterrano a re- ;senté plusieurs traits de l'histoire des Médicis; y remarque les *portraits de Catherine* et *Marie de Médicis.* A Volterre, nous trouvons lui une fresque du plus grand style, quoique à ooque où il la peignit il ne fût encore âgé que vingt ans: c'est le plafond de la Foresteria l'abbaye de S. Salvator, représentant *Élie urri par l'ange dans le désert;* cette compo- on est signée : *Balt. Fran. pin.* MDCXXXI. nnée précédente il avait déjà peint le cul-de- r de l'église de la même abbaye. Plusieurs leaux de la jeunesse du Volterrano se trouvent si dans sa patrie; c'est ainsi qu'à Saint-Au- tin nous voyons une *Purification* qu'il peignit 1630, lorsqu'il revint à Volterre, fuyant la te qui désolait Florence. Citons encore de la ne époque le *Saint Joseph* de la cathédrale, *Descente de croix* et la *Nativité de Jésus- rist* de l'église Saint-Sauveur. On voit dans nême ville quelques peintures exécutées par Volterrano lorsque son talent avait acquis son développement, toute sa force; tels t, à l'église Saint-Augustin, un tableau signé *F. Volaterranus pinxit A. D.* MDCLXIX, u palais Leonori une magnifique copie faite 657 d'après le célèbre *Massacre des Inno- ts* de Daniel de Volterre, son illustre compa- te. Sienne possède à l'église San-Vigilio deux eaux du Volterrano, et Lanzi cite avec éloges *Saint Charles communiant un pestiféré* 'Annunziata de Pescia. A la Chartreuse de , sur le maître autel, est un de ses meil- s tableaux, *Saint Bruno offrant à la Vierge essin de la Chartreuse.* Le riche plafond de sculpté de l'Annunziata de Florence a été cuté sur ses dessins, et lui-même l'a décoré ne belle *Assomption* peinte sur toile. Ses cipaux tableaux existant à Florence sont : Galerie publique, *Saint Pierre repentant; ite Catherine pleurant devant le crucifix,* portrait du peintre par lui-même; — au pa- Corsini, *L'Innocence* et *Une Sibylle;* — au is Rinuccini, un *Ecce homo;* — au palais zzi, un *Saint Jean-Baptiste;* — au palais dagni, *saint Laurent, Élie enlevé au ciel, it François aux pieds de la Madone,* le *iage de sainte Catherine, Saint Jean ngéliste* et *Le Christ expirant sur la x.*

e Volterrano forma un assez grand nombre èves, dont les plus connus sont l'Arrighi, Franchi, Cosimo Ulivelli, Michelangiolo oni et Benedetto Orsi. Ernest BRETON.

ldinucci, *Notizie.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *a della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Fan- , *Guida di Firenze.* — Morrona, *Pisa illustrata.* magnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.* — Crespi, *Sculture, Pitture e Architetture di Pescia.* — *Guida di Volterra.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.*

FRANCESCHINI (Le chev. *Marcantonio*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, le 5 avril 1648, mort le 24 décembre 1728. Il eut d'abord pour maître Giovanni-Maria Galli-Bibiena; mais bientôt il entra dans l'atelier de Carlo Cignani, dont plus tard il devint parent, par son mariage avec la sœur de L. Quajni, son cousin. Il l'aida dans la plupart de ses travaux, à Bologne, à Forli, à Parme, etc., et fut même chargé de surveiller ceux de ses autres élèves, qui travaillaient sur ses dessins; c'est ainsi que furent exécutées sous sa direction plusieurs lunettes du portique des Servites de Bologne. Dans la première partie de sa vie, il se proposa sans cesse le Cignani pour modèle; aussi pendant cette période ses ouvrages sont-ils difficiles à distinguer de ceux de son maître. Plus tard, à l'heureux choix de modèles, au grandiose de style du Cignani, il ajouta un plus grand charme de coloris, une touche plus précise et une exécution plus facile. Peu à peu il sembla oublier la manière de son maître pour acquérir plus d'originalité dans les airs de tête, les poses, les costumes, et parvint à se former un style propre, qui charme et étonne à la fois. Il est vrai qu'il approcha un peu de ce faire maniéré dans lequel tombèrent ses imitateurs, mais il sut s'arrêter sur le bord du précipice. Franceschini semblait né pour les grandes conceptions; son imagination, riche et féconde, lui fournissait avec abondance les éléments de composition qu'il distribuait avec la plus grande habileté et exécutait avec la plus parfaite entente du point de vue et des distances. Avec de semblables dispositions, et sous un maître comme le Cignani, il ne pouvait manquer de devenir un des premiers peintres à fresque. Il dut aussi en partie ses succès dans ce genre de peinture à une méthode qui eût dû être généralement adoptée; il ne se contentait pas de dessiner avec soin les cartons de ses fresques, il les exécutait en camaïeu, et les mettant en place, se rendait un compte exact de l'effet que devait produire leur exécution. On a malheureusement perdu le chef-d'œuvre de Franceschini, et sans qu'il en soit resté même un dessin ou une gravure; je veux parler de la grande voûte du conseil public de Gênes, détruite par un incendie, le 3 novembre 1777. Mengs ne pouvait assez louer cette magnifique composition, devant laquelle il passait en contemplation des heures entières. A défaut de cette fresque, c'est à l'église du Corpus-Domini de Bologne qu'il faut étudier et apprécier notre maître. De 1689 à 1691, aidé pour les figures par son beau-frère Luigi Quajni, et pour l'ornementation par le Suisse Heinrich Haffner, il couvrit de fresques la voûte et les murailles de cette église; à la voûte il peignit la *Gloire de sainte Catherine de Bologne*, à la coupole celle *de sainte Claire;* aux pendentifs les figures de *La Foi*, *L'Espérance*, *La Tempé-*

rance et *La Charité*. Au-dessus de la grande porte est une vaste lunette représentant *Sainte Catherine baisant les pieds du Christ*. Dans la même église Franceschini a laissé plusieurs tableaux à la détrempe, genre de peinture dans lequel il est sans rival; on admire surtout: *Le Christ communiant les Apôtres; L'Annonciation; Mort de saint Joseph*, chef-d'œuvre mille fois reproduit par le pinceau, le crayon et le burin. Ces tableaux datent de 1694. A la Madonna di Galliera est un autre bel ouvrage également à la détrempe, *La Sainte Famille et plusieurs saints*.

Franceschini paraît avoir été au-dessous de lui-même dans la fresque colossale du cul-de-four de l'église Saint-Pétrone, représentant *Saint Petrone aux pieds de la Madone;* mais cet ouvrage paraît encore bien étonnant quand on songe que lorsqu'il l'exécuta, il était âgé de près de quatre-vingts ans. On voit encore à Bologne quelques fresques de Franceschini à la bibliothèque de la commune, et à la tribune de l'église San-Bartolomeo-di-porta-Ravegnana, le *Martyre* et deux *miracles de saint Barthélemy*. En 1696, appelé à Modène par le duc Rinaldo, il peignit à fresque la voûte du grand salon du palais ducal avec l'aide de ses inséparables compagnons Quajni et Haffner; il y représenta le *Couronnement de Bradamante*, ou plutôt, comme le croit Olio, *La protection accordée par les dieux à la maison d'Este*. Cette fresque, endommagée par un incendie en 1815 et bien réparée par le peintre modenais Pietro Minghelli, est un des ouvrages les plus vastes et les plus grandioses de ce peintre, aussi ingénieux que fécond. Enchanté de ce beau travail, le duc de Modène lui fit les offres les plus brillantes pour le fixer à sa cour; mais l'artiste ne crut pas devoir les accepter, non plus que celles du roi d'Espagne, qui voulait l'attirer à Madrid et n'appela Luca Giordano qu'à son refus. En 1701 il peignit à Reggio une chapelle de l'église Saint-Prosper; il y représenta à fresque *saint Prosper, saint Vénère, sainte Joconde* et plusieurs autres figures à la petite coupole et aux pendentifs. On voit aussi de lui plusieurs fresques bien conservées à la cathédrale de Plaisance, *La Circoncision, L'Adoration des mages, Saint Joseph endormi, La Charité, La Vérité, La Pudeur* et *L'Humilité*. Ces peintures, quoique exécutées par Franceschini dans un âge avancé, ont de l'élégance et de la grâce.

Ses tableaux ne sont pas moins nombreux que ses fresques; les principaux sont *Saint Philippe Néri*, et *Saint Pierre avec saint Paul, saint Albert et sainte Lucrèce*, peints en 1678 pour Finale, petite ville du duché de Modène; — la *Procession de saint Charles Borromée pendant la peste de Milan*, grande composition à la détrempe, peinte derrière le maître autel de l'église Saint-Charles de Modène; — *Saint Georges tuant le dragon*, à la Steccata de Parme; — *Saint Barthélemy* et *Sai[nt] Sévère*, à Saint-Romuald de Ravenne; — *Sai[nt] Thomas de Villeneuve*, aux Augustins de [Ri]mini; — à Bologne, à l'église des Servites, [La] *Vierge donnant l'habit aux fondateurs [de] l'ordre;* à celle des Célestins, *La Vierge a[vec] saint Jean-Baptiste, saint Luc et sa[int] Pierre-Célestin;* à Santa-Maria-della-Cari[tà] *Sainte Élisabeth évanouie devant le crucifi[x]* enfin, à la cathédrale, *La Vierge, saint Jose[ph]* et *plusieurs saints*, peints en 1727, par Fr[an]ceschini, presque octogénaire; au musée [de] Dresde la *Naissance d'Adonis* et *Sainte Ma[rie] Madeleine entourée de quelques femmes [qui] la consolent*; *Madeleine pénitente* au mu[sée] de Vienne.

Peu d'artistes ont travaillé aussi longtemp[s] avec autant d'ardeur que Franceschini; j'ai [vu] chez un amateur distingué de Bologne, M. G[ua]landi, auquel on doit de précieuses recherc[hes] sur la peinture italienne, un registre orig[inal] duquel il résulte que Franceschini peignit p[en]dant l'espace de soixante ans, et gagna la som[me] énorme pour le temps de 251,433 livres b[olo]naises, plus de 270,000 francs. Le pape l'a[vait] fait chevalier de l'ordre du Christ. Francesc[hini] vécut riche et honoré, et mourut plus qu'octo[gé]naire, ayant conservé jusqu'au dernier jour l['en]tier usage de ses facultés; il fut enterré à Bolo[gne] dans l'église Saint-Blaise, aujourd'hui détru[ite]. Il avait formé de nombreux élèves, dont au[cun] n'obtint une bien grande réputation; les princip[aux] sont: Jacopo Franceschini son fils, Giuse[ppe] Perraccini de la Mirandole, Girolamo Gatti, [Gia]cinto Garofalini, Francesco Meloni, Ant[onio] Rossi et Luca Bistega. E. BRETON.

Zanotti, *Storia dell' Accademia Clementina*. — [Gua]landi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittur[a]*. Ticozzi, *Dizionario*. — D'Argenville, *Vie des Pein[tres] italiens*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. Giraldi, *Cronaca di Bologna*. — Olio, *Pregi del pal[azzo] di Modena*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Est[ensi]*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle-Art[i]*. Malvasia, *Felsina pittrice*. — Bertoluzzi, *Pittu[ra di] Parma*. — Valery, *Voyages en Italie*. — Siret, *Dic[tion]naire historique des Artistes*.

* **FRANCESCO** (Dom), peintre de l'école [ro]maine, né vers 1400. En 1440 il ouvrit à [Pé]rouse une école de peinture, et compta, dit[-on,] parmi ses élèves le Pérugin. Pour adm[ettre] cette conjecture, il faut croire qu'il tint ac[adé]mie au moins jusqu'en 1470, époque où le [Pé]rugin n'avait encore que dix-sept ans. [Dom] Francesco était moine de l'abbaye de M[ont-]Cassin; il fut un des meilleurs peintres de [vi]traux de son époque. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

FRANCESCO ou **CECCO DI GIORGIO**. [Voy.] MARTINI.

FRANCESE (*Jacob*), poëte hébreu, viv[ait à] Mantoue, vers l'an 1650. On sait fort peu [de] chose concernant sa vie. Il était Africain de [fa]mille et peut-être de naissance. Il ne p[ublia] qu'un petit nombre de pièces de vers à l'occa[sion]

s noces et des décès de quelques-uns de ses rents ou amis, mais il a laissé manuscrit un *van* ou recueil, en grande partie autographe, poésies de tous genres, chansons, sonnets, igrammes, épitaphes, satires (fort mordantes général). Il y en a en style macaronique et rlesque; d'autres sont écrites en chiffres. Ce inuscrit appartenait en 1840 au rabbin S. D. zzatto, à Padoue, qui en a fait l'objet d'une ice insérée dans un journal littéraire de pzig. G. B.

rapeum, t. I, p. 24.

FRANCESQUITO, peintre espagnol, né à ladolid, en 1681, mort en 1705. Il fut un des illeurs élèves de Luc Jordan, qu'il suivit à les en 1702. Imitateur habile de son maître, romettait de devenir un bon peintre lorsme mort prématurée l'enleva à son art.

illiet, *Dictionn. des Peintres espagnols.*

RANCHEMONT DE FRANKENFIELD (*Nius*), médecin allemand, né vers 1610, mort 3 février 1684. Il était né dans une famille le et opulente. Il professa pendant quarante- ans à l'université de Prague. Il portait les s de seigneur de Némischel, Nalfchowitz et owitz, de comte palatin impérial, de conseil- des empereurs Ferdinand III et Léopold I, physicien juré du royaume de Bohême, etc. a de lui : *Nexus galeno-hippocraticus de sione hypochondriaca*; Prague, 1675, in-4°; *Lithotomia medica, tractatus lithontrius de calculo renum et vesicæ*; Prague, 3, in-8°. Ces deux ouvrages sont des comtions sans goût et sans critique.

y, *Dictionnaire historique de la Médecine. — Biohie Médicale.*

RANCHEVILLE ou **FRANCQUEVILLE** (*erre* DE), sculpteur, peintre, architecte, maaticien et anatomiste flamand, né à Cam-, en 1548 (1), mort à Paris, vers 1615 (2). Cet ste est souvent désigné sous le nom de *Franilla*, qu'il porta pendant la partie de sa vie passa en Italie. Issu d'une famille riche et nguée, il y rencontra une vive opposition n goût pour les arts. Son père le destinait à arrière des lettres, et ce fut sous prétexte se perfectionner dans la langue française l'âge de seize ans le jeune Francheville at la permission de se rendre à Paris, où dès arrivée, au lieu d'un maître de langue, il un professeur de dessin. Tant de persévéce vainquit sans doute les préventions de sa lle, car bientôt nous le trouvons voyageant llemagne en compagnie de plusieurs de ses arades d'atelier, puis passant cinq années à ruck auprès d'un habile sculpteur en bois, lui enseigna les premiers principes de son A cette école, Francheville fit des progrès assez notables pour attirer l'attention de l'archiduc Ferdinand, sous les auspices duquel il partit pour Florence, muni de pressantes lettres de recommandation pour Jean de Bologne. C'est en 1574 que Francheville arriva en Toscane; il fut accueilli avec empressement par son illustre compatriote, et devint bientôt son meilleur élève et son aide favori. Après avoir exécuté plusieurs statues pour la villa Bracci à Rovezzano, et pour le palais de la même famille à Florence, il alla passer quelques mois à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre antiques et modernes. A son retour, il aida Jean de Bologne dans l'exécution de ses deux célèbres groupes du *Centaure* et de l'*Enlèvement des Sabines*. Appelé à Gênes avec son maître, il fit, en 1585, deux statues colossales de *Janus* et de *Jupiter* pour le palais Grimaldi, et pour la cathédrale de Saint-Laurent les statues de *Saint Ambroise*, de *Saint Étienne* et des *Quatre Évangélistes*. Revenu à Florence, il fut chargé par la noble famille Niccolini de décorer sa chapelle de Santa-Croce, déjà enrichie des peintures du Volterrano. Il fit pour cette chapelle cinq statues, qui accusent dans leur auteur une grande habileté à tailler le marbre; mais dans les unes, *La Prudence*, *L'Humilité* et *La Virginité*, la manière remplace trop souvent la grâce; dans les autres, *Moïse* et *Aaron*, on reconnaît une intention d'imiter Michel-Ange, mais on y chercherait en vain le grandiose et la poésie du modèle : les draperies sont lourdes et ont généralement une ampleur exagérée. En 1589, Francheville exécuta pour le chœur de l'église Saint-Marc, et sur les dessins de Jean de Bologne, six grandes statues en marbre, qui passèrent pour l'œuvre du maître lui-même; ce sont celles de *Saint Dominique*, *Saint Jean-Baptiste*, *Saint Thomas d'Aquin*, *Saint Antoine*, *Saint Philippe* et *Saint Édouard*. Dans la même année, à l'occasion de l'entrée à Florence de Christine de Lorraine, femme du grand-duc Ferdinand I, il orna la façade de la cathédrale de six colosses composés de terre, de plâtre, d'étoupe et de stuc. Nous citerons encore parmi ses ouvrages à Florence la statue du *Printemps*, placée au pied du pont Santa-Trinità. Il fit ensuite pour Pise la statue de *Côme Ier* et la bizarre *fontaine de la place de' Cavalieri*, sur les modèles de Jean de Bologne, puis le groupe de *Ferdinand Ier secourant la ville de Pise*. En 1603, il décora de sculptures en marbre blanc la façade du palais où réside aujourd'hui le tribunal de première instance; enfin, le Palais public fut élevé sur ses dessins. Pendant le séjour assez long qu'il fit à Pise, il profita des ressources que présentait son université pour étudier les sciences, et en particulier l'anatomie et les mathématiques. Ayant fait pour Jérôme de Gondi, noble florentin établi à Paris, un *Orphée* qui fut placé dans son jardin, au milieu d'animaux sculptés par le Tadda, Francheville fut appelé en France par Henri IV, qui

(1) D'après un portrait gravé par P. de Sode, il résulte t que Francheville était âgé de soixante ans en 16 Il serait donc né en 1554. J.-P. F.

(2) Quelques écrivains de son pays natal prolongent e jusqu'en 1630. J.-P. F.

avait vu et admiré cette statue ; ce roi lui donna aussitôt un logement au Louvre, le chargeant de nombreux travaux, que l'artiste exécuta avec l'aide de son élève Francesco Bordoni, qu'il avait amené de Florence et qui bientôt devint son gendre. L'un des plus remarquables de ces ouvrages est le beau groupe du *Temps enlevant la Vérité* ou de *Saturne enlevant Cybèle*, placé dans le jardin des Tuileries. Après la mort de Henri IV, Francheville conserva la faveur du prince royal, et eut le titre de sculpteur de Louis XIII. Ce fut alors qu'on lui confia la décoration du piédestal qui, érigé sur l'esplanade du Pont-Neuf, devait porter le fameux cheval de bronze de Jean de Bologne et la statue de *Henri IV* par Dupré. Aux angles du piédestal, il plaça quatre figures de guerriers vaincus et enchaînés, et sur les faces des bas-reliefs représentant les *batailles d'Arques* et *d'Ivry*, *l'entrée de Henri IV à Paris*, *la prise d'Amiens* et celle *de Montpelian* (1). Ce monument fut renversé en 1792 ; quelques débris en sont conservés au musée du Louvre. Francheville avait assisté à son inauguration en 1614 ; mais il est probable qu'il mourut peu de temps après.

On cite encore de lui ; à Pau, une statue pédestre de *Henri IV ;* — au Louvre, *Goliath* ; etc. Cet artiste avait quelquefois manié le pinceau pendant son séjour à Florence, et Baldinucci cite de lui deux *madones*, *Les quatre Éléments*, et les *portraits de Henri IV*, *de Ferdinand Ier*, et *de Jean de Bologne*. Il a laissé un traité d'anatomie intitulé *Le Microcosme* (2) et deux ouvrages de géométrie et de cosmographie. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fontenay, *Dictionnaire des artistes*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Valery, *Voyages en Italie*. — Lenoir, *Musée des Monuments français ;* Paris, 1801. — Dutilleul, *Notice sur P. de Francqueville ;* 1821, in-8°. — Baert, *Mémoires sur les sculpteurs et architectes des Pays-Bas ;* dans le *Compte-rendu des séances de la commission d'histoire de Bruxelles*, t. XIV, n° 3.

FRANCHEVILLE (*Joseph* DU FRESNE DE), littérateur français, né à Dourlens, en 1704, mort à Berlin, le 9 mai 1781. Frédéric II l'appela à Berlin, et le fit entrer dans l'académie de cette ville. On a de lui : *Lud. Lorel Tumulus ;* Amiens, 1719, in-4° ; — *Le Postillon français ;* Paris, 1739, in-12 ; — *Histoire générale et particulière des Finances ;* 1738-40, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage devait avoir quarante volumes ; il n'en a paru que trois ; — *Les premières Expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son règne, composées par Angilbert, surnommé Homère, auteur contemporain ;* Amsterdam (Paris, 1741, in-8°). (un roman de la composition de Franche — *Relations curieuses de différents récemment découverts ;* Paris, 1741, in-8 *L'Espion turc à Francfort pendant la d et le gouvernement de l'empereur* ; Lond 1741, in-8° ; — *Essais de conversations toutes sortes de matières ;* Amsterdam, 1 in-12 ; — *La consolation philosophique, duite du latin de Boëce ;* Berlin, 1744, 2 in-12 ; — *Bombyx, ou le ver à soie*, poën six livres ; Berlin, 1755, in-8°. Voltaire fit raître, sous le nom de *Francheville*, la prer édition de son *Histoire du Siècle de Louis*

(1) Cette décoration coûta 30,000 écus.

(2) Ce livre est réputé introuvable. Nous connaissons sous ce titre un ouvrage assez rare, imprimé à Anvers (1589, J. Trogmesy) ; c'est un de ces recueils d'emblèmes qui furent si multipliées et si fort en vogue à la fin du dixième siècle. Les figures dont il est orné sont parfaites de dessin et de gravure ; mais rien n'en indique l'auteur. J.-P. F.

Formey, *Éloge de Francheville*. — Quérard, *F. littéraire*.

FRANCHI (*Giuseppe*), sculpteur italien, Carrare, en 1730, mort à Milan, en 1806. A avoir appris dans sa patrie les premiers prin de son art, il passa à Rome, où il perfecti son style par l'étude de l'antique. En 1776, nouvelle académie des beaux-arts ayant ouverte à Milan, par la munificence de M Thérèse, il y fut appelé en qualité de profe de dessin et de sculpture, et remplit cette avec un zèle qui ne se démentit jamais ju la fin de sa longue carrière. C'est à Milar se trouvent ses principaux ouvrages. Il sc lui-même ou fit exécuter par ses élèves les breuses statues de divinités qui décorent la de bal du palais du vice-roi. Les deux *Sir* dont il orna la belle fontaine de la place tana sont au nombre des meilleures pro tions de la sculpture moderne ; enfin, il chargé d'ériger dans l'église Saint-Barthél le *mausolée du comte Charles Firmiani* ami des lettres, des arts, des sciences et de manité, qui pendant vingt-trois ans adminis Lombardie d'une manière si éclairée et si p nelle. A l'amour de son art Franchi joignai caractère aimable et des goûts libéraux, q avaient valu l'affection de tout ce que renfermait d'hommes distingués par leur e et leurs talents ; le poëte Parini lui avait une amitié qui dura autant que sa vie. E. B

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *D. nario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

* **FRANCHI** (*Antonio*), peintre de l'école rentine, né à Villa-Basilica (pays de Lucq le 14 juillet 1634, mort à Florence, le 18 let 1709. Il étudia la peinture à Florence le Volterrano, et fut, après Cosimo Uli son meilleur élève ; il l'emporta même su lui-ci par le soin, l'exactitude et la correc Il emprunta quelque chose à la manièr Pierre de Cortone, mais sans en faire abus regarde comme ses meilleurs tableaux *S Joseph Calasanzio* de l'église San-Giovan de Florence, et *Le Christ donnant les à Saint Pierre*, qu'il peignit pour l'église de C porgnano, village du territoire de Lucq Son portrait peint par lui-même fait partie collection des peintres de la galerie publiqu

Florence. Franchi écrivit un traité utile intitulé : *La Teorica della Pittura*, qui ne fut publié à Lucques qu'en 1729, vingt ans après la mort de l'auteur, sans doute par les soins de ses fils Giuseppe et Margherita, qui furent également peintres, mais inférieurs à leur père.

E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*.

FRANCHI. *Voy.* Franco.

FRANCHIÈRES. *Voy.* Francières (*Jean* de).

FRANCHINI (*François*), poëte latin moderne, né en 1495, à Cosenza (Calabre citérieure), mort à Rome, en 1554. Il embrassa la carrière militaire, et suivit Charles-Quint devant Alger. Au retour de cette malheureuse expédition, Franchini entra dans les ordres. Il devint évêque de Massa, et fut de là transféré sur le siége épiscopal de Populonia. La gravité de ses fonctions ecclésiastiques ne l'empêcha pas de composer en latin des poésies profanes et quelquefois très-licencieuses. Il les publia un peu avant sa mort; Rome, 1554, in-8°. Ce volume fut mis à l'index; il a été réimprimé à Bâle, 1558, in-8°. Les meilleures poésies de Franchini ont été insérées dans les *Carmina illustrium Poetarum Italorum* de Matteo Toscano, et dans les *Deliciæ Poetarum Italorum* de Gruter.

S. Spiriti, *Scrittori Cosentini*, p. 47.

FRANCHINI (*Jean*), historien ecclésiastique italien, né à Modène, le 28 décembre 1633, mort dans la même ville, le 4 avril 1695. Entré dans l'ordre des Mineurs conventuels, dont il fut historiographe et chronologiste, il devint théologien de François II, duc de Modène. « Si ce laborieux écrivain eût réuni, dit Tiraboschi, à son activité dans ses recherches plus de discernement et un style plus pur, il aurait passé pour un des meilleurs historiens de son ordre et de sa patrie. » On a de lui : *Status religionis franciscanæ Minorum conventualium*; Rome, 1682, in-4°; — *De Antiquitate franciscana conventualibus adjudicanda*; Ronciglione, 1685, in-4°; — *Bibliosophia e memorie letterarie di scrittori Francescani conventuali ch' hanno scritto dopo l'anno* 1585; Modène, 1693, in-4°.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*.

* **FRANCHINI** (*Niccolò*), peintre de l'école siennoise, né à Sienne, en 1704, mort en 1783. Il était fils du sculpteur Giacomo Franchini. Il a beaucoup travaillé dans sa patrie, et avec quelque succès. Parmi ses tableaux, on remarque *Saint François de Sales*, au baptistère de Saint-Jean; — *Saint Christophe*, à la sacristie de Saint-Augustin; — *La mort de la Vierge*, à Saint-Georges; — *Le B. Paolo Spannocchi*, à la sacristie des Servites. En 1775, il a peint à fresque à la voûte de S. Vigilio, oratoire des Jésuites, *La Chute des Anges rebelles*, et, à la base, *Judith*, *Débora*, *la fille de Pharaon* et autres femmes célèbres de l'Ancien Testament; — deux traits de la vie de saint Dominique à l'église Santo-Spirito. Franchi excellait dans la restauration des anciens tableaux; il exécutait ce travail pénible et ingrat avec autant de soin que de respect du maître; c'est ainsi qu'avec l'aide du Florentin Ag. Veracini il a fait revivre la belle *Conversion de saint Paul* du Dominicain, de la cathédrale de Volterre. E. B—n.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — *Guida di Volterra*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **FRANCHIS** (*Philippe* de), légiste italien du quinzième siècle, né à Pérouse. Il professa avec distinction le droit canon dans sa patrie, ainsi qu'à Pavie et à Ferrare, où il se trouvait en 1467. On a imprimé de gros volumes sortis de sa plume et devenus très-inutiles aujourd'hui; quelques-uns obtinrent cependant plusieurs éditions. Nous citerons seulement : *Lectura super sexto Decretalium;* Venise, 1499, in-fol.; Lyon, 1522 et 1547; — *Lectura super titulo De appellationibus et nullitatibus sententiarum;* in-fol., sans lieu ni date, réimprimé à Sienne, 1488; à Venise, 1496; à Pavie, 1476; à Francfort, 1576; — *Lectura super rubrica De testamentis;* Pavie, 1500, in-fol. G. B.

Pancirolli, *De claris Legum Interpretibus*, t. III, p. 41. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. XV, p. 274.

* **FRANCHOMME** (*Jean*), biographe belge, vivait au seizième siècle. Pourvu du grade de bachelier en théologie, il résidait en qualité de prêtre dans la commune d'Houpplant sur la Lys, où il employait ses loisirs à composer un recueil resté manuscrit, dont voici le titre : *Nécrologe, ou chronologie funeste et tragique des hommes rares et illustres en noblesse, de vertus, de science et de rang, et d'autres excellens en impiété et malice, contenant le temps et la manière esquels ils ont fini leurs jours, les lieux et places où ils gisent, et les épitaphes et louanges ou mespris de plusieurs d'iceux, ensemble toutes les batailles et rencontres sanglantes et signalez et autres mortalitez advenues par guerres, peste, famine... le tout commenchant depuis le commenchement du seizième siècle, assavoir* 1501, *jusques à la fin d'icelluy, finissant* 1600. A la fin de son ouvrage, Franchomme apprend au lecteur qu'il avait l'intention de compiler une *Biographie universelle*, mais que les guerres et autres calamités l'en avaient empêché. Son recueil, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque impériale (manuscrit S. F. 71659), contient environ 700 notices : quelques-unes ne seront pas consultées en vain par ceux qui s'occupent de l'histoire du seizième siècle. Louis Lacour.

Documents inédits.

* **FRANCI** (Dom *Francesco*), prêtre et peintre de l'école siennoise, né en 1658, mort en 1721. Il a laissé à Sienne un assez grand nombre de tableaux, dont les plus remarquables sont : *Saint Jérôme* à l'église de Fonte-Giusta et une

grande *Cène* au refectoire des Observantins. Nous ne connaissons de lui d'autre fresque qu'une *tête de saint Bernardin,* peinte en 1681 au dessus de la porte de l'oratoire consacré à ce saint.

E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storicò-artistici di Siena.*

FRANCIA (LE). *Voy.* RAIBOLINI (*Francesco*).

FRANCIA (*Giulio*), peintre de l'école bolonaise, vivait en 1500, et mourut en 1540. Il était cousin ou neveu de Francesco Raibolini, dit le Francia, dont il devint élève. Il promettait de soutenir dignement la gloire de son nom; mais avant d'arriver à sa trentième année il quitta la carrière des arts pour embrasser une profession plus lucrative, et n'a laissé à Bologne qu'un seul ouvrage de quelque importance, la *Descente du Saint-Esprit sur la Vierge, les Apôtres, saint Grégoire le Grand et sainte Pétrone,* tableau qui a été retouché par Bartolommeo Cesi et qui se trouve au Musée.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture di Bologna.* —. Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.*

FRANCIA (*Giacomo*), parent du précédent, peintre de l'école bolonaise, né vers la fin du quinzième siècle, mort en 1557, et non pas en 1575, comme le prétendent Orlandi et Malvasia. Fils et élève de Francesco Raibolini, dit le Francia, dont il adopta le surnom, il l'imita avec une telle perfection que souvent leurs ouvrages ont été confondus, d'autant plus facilement que parfois Giacomo prenait, comme son père, dans la signature de ses tableaux, la qualité d'orfèvre, *aurifex;* il est vrai que son nom est quelquefois précédé de l'initiale J, comme dans le *Saint Georges* de San-Francesco de Bologne, tableau peint en 1526. On ne connaît de Giacomo aucun ouvrage qui puisse rappeler la première manière du Francia; il paraît avoir adopté de prime abord un style plus moderne, que Francesco n'acquit que dans sa vieillesse; mais s'il lui paraît supérieur sous ce rapport, il se montre moins sévère dans le choix des modèles et moins consciencieux dans l'exécution. Ses nombreuses madones n'en sont pas moins très-estimées, et Augustin Carrache n'a pas dédaigné d'en graver plusieurs.

Les principaux tableaux de G. Francia à Bologne sont: à San-Domenico, *Saint Michel et plusieurs saints;* à l'église du collége d'Espagne, *Sainte Marguerite et deux autres saints,* tableau portant la date de 1518 et la double signature de Giacomo et de son cousin Giulio; à Saint-Étienne, *Saint Jérôme, la Madeleine,* et *Saint François adorant le crucifix,* 1520; à San-Giovanni-in-Monte, *Le Christ apparaissant à la Madeleine;* à la sacristie de l'Annunziata, une *Mise au tombeau;* à Sainte-Christine, une *Crèche,* et au-dessous en petit l'*Adoration des Mages;* à San-Donato, *Saint Jean évangéliste;* au Musée, enfin, *trois vierges accompagnées de saints.* Giacomo a aussi exécuté [à] Bologne quelques fresques, malheureuseme[nt] fort endommagées aujourd'hui, telles que [la] *Nativité de la Vierge,* qu'il avait peinte à Sain[t-]Vital-et-Saint-Agricola, en face d'une *Visitatio[n]* du Bagnacavallo, et à Sainte-Cécile la *Sain[te] plongée dans l'eau bouillante.* On lui attrib[ue] également dans la même église, mais sans u[ne] égale certitude, le *Baptême de saint Valérie[n].* Indiquons encore, parmi les ouvrages de G. Fra[n]cia, deux *portraits d'homme,* à la galerie Pitti [de] Florence; à Saint-Jean-Évangéliste de Parme, un[e] *Nativité,* signée *J. Francia Bon., MDXVII.* à Milan, au musée de Brera, deux *Madon[es] avec plusieurs saints,* dont l'une, signée, por[te] la date de 1544; enfin, au musée de Berlin, *l[a] Chasteté, Saint Jean-Baptiste et Sain[t] Étienne,* la *Madone et saint François,* un[e] *Vierge glorieuse* et *une autre Madone a[c]compagnée de plusieurs saints.* E. B—N.

Bumaldus, *Minervalia Bononiæ.* — Cavazzone, *C[o]rona di grazie,* etc. — Oretti, *Memorie.* — Baldinucc[i], *Notizie.* — Malvasia, *Felsina Pittrice.* — Orland[i], *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Campo[ri], *Gli Artisti negli Stati Estensi.*—Viardot. *Musées de l'E[u]rope.* — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.* — Ticoz[zi], *Dizionario.* — Siret, *Dictionnaire historique d[es] Peintres.*

FRANCIA (*Jozé-Gaspard-Rodrigo*), deven[u] célèbre sous le nom de *docteur Francia,* dire[c]teur du Paraguay, né à l'Assumpçao (Paraguay) en 1756, mort dans la même ville, le 20 septemb[re] 1840. Son père était né à San-Paulo; il passa [sa] jeunesse en Portugal, et se rendit de là au Para[]guay, où il se maria. Il portait alors le surnom [de] França, et peut-être était-il d'origine française (1). Homme d'un caractère bizarre et capricieux, il e[ut] plusieurs enfants, la plupart sujets à des acc[ès] d'hypocondrie ou d'aliénation mentale. Rodri[g] Francia lui-même se ressentit souvent des dispo[]sitions d'esprit de sa famille. Destiné à l'ét[at] ecclésiastique, il étudia d'abord chez les fra[n]ciscains de sa ville natale, puis à Cordova [de] Tucuman, où il reçut le titre de docteur en thé[o]logie. — A la mort de son père, il renonça [à] l'état ecclésiastique, et se fit avocat. Homme d'[é]tude et de plaisir, joignant le libertinage à [un] certain courage, il acquit bientôt une gran[de] réputation, et se fit nommer membre du *cabil[do]* (municipalité) de l'Assomption, puis alcad[e]. L'intégrité ou plutôt l'inflexibilité qu'il appor[ta] dans ses fonctions lui attira l'estime plubliqu[e]. Les idées d'émancipation se propageaient da[ns] l'Amérique espagnole. Buenos-Ayres venait [de] proclamer son indépendance et d'appeler l[es] provinces environnantes à suivre son exemp[le] (octobre 1810) et à expulser les Espagnols. L[es] Paraguays, contents du gouvernement paternel [de] dom Bernardo y Velasco, prirent d'abord les arm[es] pour repousser les insurgés, et les battire[nt] à Paraguary; mais ils ne tardèrent pas à d[...]

(1) M. de Beaurepaire-Rohan trouva en 1827 dans [la] paroisse d'Acaay un papier signé par Caspard-Rodriguez França, né à Saint-Paul et père du docteur.

oser leur gouverneur (14-15 mai 1811), et mient à sa place une junte d'État, composée d'un résident, de deux assesseurs et d'un secrétaire yant voie délibérative. Ce dernier emploi fut onfié au docteur Francia, qui avait été clandesnement l'un des plus actifs promoteurs du iouvement révolutionnaire. Ses collègues au ouvoir dépensaient leur temps en plaisirs ; il fecta, au contraire, une exactitude et une rapité dans l'exécution des affaires qui lui valunt l'estime générale. Il fit alors passer un écret qui convoquait les colléges électoraux à ffet de nommer un nouveau congrès chargé organiser définitivement le gouvernement 813). Les représentants paraguays choisirent mode républicain, sous la direction de deux nsuls; l'un fut Francia, l'autre l'exprésident cabildo, dom Fulgencio Yegros, riche camgnard, qui ne savait guère que monter à cheval manier le *lazzo*. Francia montra tout d'abord rôle auquel il prétendait, et le sort qu'il résertà son collègue. « On avait, rapporte M. Famin, éparé pour les consuls deux fauteuils qui portent les noms de *César* et de *Pompée :* Francia mpara du premier; impatient de se voir seul pouvoir, il obtint du congrès que l'exercice consulat serait borné à une année, dans la rée de laquelle les deux consuls administreent alternativement pendant quatre mois, *en nmençant par lui;* de la sorte il obtint huit is pour sa part. Durant ce temps, Francia, isacra ses soins à former une armée et à ttacher les soldats. Il devint ainsi sûr d'éser facilement toute velléité d'indépendance. n politique, il fit plus : pour se rendre popure aux yeux des indigènes, par un décret ars 1814) il frappa les Espagnols de mort civile, leur défendit, s'ils restaient dans le pays, d'éiser des femmes blanches. En 1814, lors du iouvellement des consuls, Francia demanda le pouvoir fût accordé à un seul magist, imitant un célèbre exemple. Il obtint cessivement la révocation de son collègue; propre nomination de dictateur pour trois iées, et enfin de dictateur à vie (1817). Le igrès lui attribua en outre le titre d'excellence, c un traitement de 9,000 piastres, dont il voulut accepter que le tiers, disant « que at avait plus besoin d'argent que lui-même ». peine parvenu au suprême pouvoir, il prit session de l'ancien hôtel des gouverneurs agnols, qu'il fit embellir et isoler en ordonit la destruction des maisons environnantes. retiré avec quatre domestiques, deux homs et deux femmes, il commença une nouvelle stence. Sa passion du jeu et son amour pour femmes s'effacèrent tout à coup devant l'amon. Il n'exista plus que pour assurer sa ssance, et, nouveau Louis XI, la violence, la ure, les exécutions devinrent ses moyens inaires de gouvernement. Craignant de voir étrer dans le Paraguay des idées contraires à sa volonté, il rompit toutes relations avec le Brésil, avec Buenos-Ayres et les autres provinces environnantes. Les étrangers furent expulsés violemment ou retenus prisonniers; enfin, Francia organisa un véritable blocus autour du Paraguay, et l'isola positivement des autres nations. Une série de forts détachés fut établie sur toute la ligne des frontières; et il fut défendu à tout naturel ou étranger de sortir du territoire sous peine de mort, à moins d'une permission spéciale. Les échanges ne purent s'effectuer que sur deux points : au sud, à Ytapua, sur la rive droite du Parapa; au nord, sur le Paraguay, en face de Nova-Coïmbra.

Assemblage bizarre de bonnes et de mauvaises qualités, Francia s'occupait sans cesse d'augmenter la prospérité du Paraguay; mais pour arriver à ce but tous les moyens lui semblaient légitimes. Ses premiers soins se portèrent sur l'armée, qu'il réorganisa sur de nouvelles bases. Il se composa une garde de grenadiers d'élite, qui devinrent les agents dévoués des volontés du dictateur. Il abolit l'inquisition; mais en revanche il créa une police redoutable, par laquelle il régna jusque dans l'intérieur des familles. Il commença par faire mettre aux fers ou déporter des individus qui avaient affiché des caricatures ou des épigrammes contre sa personne. Des dénonciations vraies ou fausses revélèrent bientôt les trames menaçant ses jours; il en prit une telle crainte, qu'il ne sortit plus qu'escorté de hussards qui culbutaient ou frappaient les curieux. Bientot nul citoyen n'osa paraître sur le passage du dictateur, chacun s'enfuyait ou fermait sa maison à son approche. Francia fit plus, il distribua des factionnaires autour de son palais, avec ordre de faire feu sur quiconque oserait seulement le regarder. La torture fut mise en usage. Par ce moyen il obtint l'aveu de complots imaginaires. Succombant aux souffrances, les fils dénonçaient leurs pères; les liens les plus sacrés furent brisés; les amis se fuyaient pour ne pas être soupçonnés de connaître les secrets les uns des autres. Dès lors la tyrannie de Francia ne connut plus de bornes : il déclara traître à la patrie quiconque discuterait ses actes. On ne vit plus qu'exécutions arbitraires : elles se faisaient sous ses fenêtres et en sa présence. Son ancien collègue, Fulgencio Yegros, fut un des premiers fusillés. Économe jusque dans sa cruauté, il délivrait lui-même les cartouches, ne commandait que trois hommes pour ménager les munitions, de sorte que souvent il fallait achever les victimes à coups de baïonnette. Ses parents et ses amis n'étaient pas à l'abri de sa sévérité. De légères fautes valurent à ses neveux plusieurs années de prison. Malheur à l'imprudent qui, soit par écrit, soit verbalement, aurait omis de le qualifier d'*excellentissime seigneur* ou de *dictateur perpétuel :* sa disgrâce eut été immédiate.

On conçoit aisément qu'un homme tel que

Francia n'eut jamais de ministres. Ceux qu'il décorait de ce nom n'étaient réellement que des commis sans influence. Seul il gérait les affaires du Paraguay, qu'il regardait comme son propre domaine, bien qu'il affectât de nommer le pays soumis à son despotisme *la république du Paraguay*. Possesseur de la seule bibliothèque qui existât dans le pays, il donnait à l'étude tout le temps que ne lui prenaient pas ses affaires. Il parlait assez correctement le français et lisait l'anglais. L'histoire, les mathématiques et la géographie remplissaient ses loisirs. Les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Raynal, de Rollin et de Laplace étaient avec un *Dictionnaire des Arts et Métiers* ses lectures favorites. Chaque nuit ses sujets le voyaient, seul et jusqu'à une heure avancée, le front courbé sur des livres ou sillonner des cartes, des globes, avec des instruments de mathématiques, puis consulter dans le ciel les planètes et les constellations. Ils se figurèrent qu'il y avait de la magie dans ses pratiques, et lui attribuèrent un pouvoir surnaturel : Francia ne chercha pas à démentir une croyance qui cimentait sa force. Cependant, libre des préjugés qui obscurcissent l'esprit de ses compatriotes, il faisait bon marché de toute religion, et ne parlait qu'avec le plus profond mépris des moines et des jésuites. Le curé de Caragualy lui ayant envoyé une pauvre femme enchaînée et affublée d'une immense rosaire avec un procès-verbal dont il résultait qu'elle était sorcière, il la fit mettre en liberté, se moqua du curé, et s'écria : « Voyez à quoi servent les prêtres et leur religion, à faire plutôt croire au diable qu'à Dieu! » Il répondit à un commandant qui lui demandait l'image d'un saint, afin de l'arborer comme protecteur d'un fort qu'on venait de construire. « Ah! Paraguays, jusqu'à quand resterez-vous idiots? Lorsque j'étais catholique, je pensais comme toi (Francia tutoyait tout le monde); maintenant je reconnais que les balles sont les meilleurs saints pour garder nos frontières! » Il disait souvent aux rares étrangers qu'il tolérait dans ses États : « Professez la religion que vous voudrez, soyez chrétiens, juifs, musulmans; mais ne vous mêlez pas de politique. »

Après l'organisation militaire, l'agriculture appela l'attention du dictateur. Il voulut avec raison secouer la honteuse apathie de ses compatriotes. Il s'arrogea, en conséquence, le droit de prescrire aux propriétaires le mode de culture qu'ils devaient adopter année par année. Ses prévisions à ce sujet furent couronnées d'un plein succès. D'abondantes récoltes, surtout en coton, vinrent apprendre aux Paraguays que jusque alors ils n'avaient suivi que de vieilles et onéreuses routines. L'art d'élever les bestiaux fit également de rapides progrès; de riches troupeaux couvrirent bientôt des champs autrefois déserts. Les nouvelles productions donnèrent naissance à de nombreuses manufactures. Le dictateur prodigua à la fois l'argent et la viole
pour amener les ouvriers à la perfection q
désirait. C'est ainsi qu'un jour il condamna
travaux forcés un forgeron maladroit. Une
tre fois il fit dresser la potence pour un pau
cordonnier qui n'avait pu tailler une ceint
de cuir sur un modèle indiqué. Les artis
qu'il mettait en réquisition n'avaient d'ordin
que l'alternative d'être bien payés s'ils réus
saient, ou d'être pendus s'ils échouaient.
comprend les résultats inouïs que Francia
obtenir d'un pareil système d'émulation.
système était d'ailleurs d'accord avec ses id
sur la manière de gouverner les peuples n
vellement émancipés : « La liberté, disait-il,
un bien précieux pour les hommes sages; n
si les nations les plus policées de l'ancien mo
n'ont pu en essayer qu'au détriment de l
prospérité, de leur repos et quelquefois de l
honneur, comment voulez-vous que les Am
ricains, ignorants et pauvres, en fassent un
usage? » Ce raisonnement spécieux justifiait
yeux du dictateur le despotisme odieux c
faisait peser sur ses compatriotes. Ceux-ci
horraient la main de fer qui les guidait d
une nouvelle carrière; mais, subjugués par l
cendant du génie, ils admiraient et obéissai

Napoléon était pour Francia le grand hom
par excellence; il l'avait pris pour modèle
citait à tout propos, et voulait même lui r
sembler par les mœurs et le costume. Les
tions qu'il avait pu se procurer sur son h
étaient si inexactes, que Francia s'était aff
du costume le plus grotesque, qu'il affirmait
celui du vainqueur d'Austerlitz, et il eût
dangereux d'en contester l'authenticité. C
tenue se composait d'un habit de drap bleu
lonné en or, sur lequel dansaient deux énorm
épaulettes de brigadier espagnol; d'un gilet, de
lottes, et de bas blancs; de souliers à larges b
cles d'or, enfin d'un immense chapeau à clac
Un grand sabre et une paire de pistolets à d
coups achevaient le travestissement. Cepend
quand il donnait ses audiences ordinaires, il
nonçait à la tenue *pseudo-napoléonienne* e
contentait d'une vaste robe de chambre en
dienne, sous laquelle il cachait néanmoins
revolver (pistolet à plusieurs coups). Comm
n'y a si petit prince qui n'ait ses flatteurs, ajo
le voyageur, auquel nous empruntons ces dét
les officiers de sa garde avaient adopté la r
de chambre pour petite tenue, même à chev

L'embellissement de sa capitale attira
soins du dictateur. Il entreprit de régular
les monuments, les rues, et se mit en con
quence à tracer lui-même des plans, qu'il
exécuter sous ses yeux par un maître maç
décoré du titre d'ingénieur en chef. Son inex
rience en cette matière était telle, qu'il éch
complétement dans son entreprise. Ainsi, lo
qu'il avait reconnu qu'une maison gênait l
gnement d'une rue, le propriétaire rece

ordre de déménager dans le plus bref délai; ais un nouvel obstacle apparaissait aussitôt, une nouvelle démolition devenait nécessaire. : premier plan était alors modifié ou continué ec de grands sacrifices de part et d'autre. Il sulta de cet état de choses, qu'au bout d'un rtain nombre d'années la ville était non pas gularisée, mais entièrement bouleversée. Fran- fut plus heureux dans la création des routes bliques qui traversèrent les bois, les lagunes, relièrent entre eux les principaux centres de pulation. Une nouvelle ville fut même fondée, le de Tevego, sur les bords du Paraguay, is la partie septentrionale de l'État. De nom- ux forts et des casernes furent également és sur les points stratégiques. A l'aide de ces vaux, Francia put donner de l'occupation à s les bras non employés par l'industrie. La ndicité fut abolie. Une peine fut même décré- contre l'oisiveté et la plupart des lieux de nion publique furent fermés sous ce prétexte. Après s'être assuré de l'armée et du peuple, ministration ecclésiastique devint à son tour jet de la sollicitude du dictateur. Cette solli- ide s'offrait toujours sous des formes bizarres violentes; mais parfois elle empruntait les nes de la justice. Les moines étaient depuis gtemps l'objet de la haine et du mépris du ateur. Leur paresse, leur ignorance, leurs auches en tous genres en faisaient, raconte nin, des êtres peu dignes d'intérêt. Francia olut d'en finir avec eux. Il enjoignit aux gieux de se présenter au vicaire général pour sécularisés; ceux qui s'y refusèrent furent ulsés comme vagabonds abusant de la cré- ité publique. Leurs biens furent confisqués profit de l'État; les bâtiments qu'ils occupaient inrent des casernes, un arsenal, un lycée itaire et une maison pour les jeunes filles pau- s. Leurs terres furent cédées à de pauvres ons. Un Espagnol ayant eu le malheur de , en présence d'un espion, que si les fran- ais étaient partis, le jour où le dictateur tirait s'avançait bientôt, Francia le fit man- , et lui dit : « Je ne sais quand je partirai, mais que je sais bien, c'est que tu partiras avant . » Immédiatement il le fit fusiller. Sur ces efaites, l'évêque de l'Assomption ayant été int d'aliénation mentale, Francia saisit cette asion pour réunir entre ses mains le pouvoir ituel et temporel et se constituer chef de lise.

es municipalités, connues sous le nom de *ildos*, ne furent pas exemptes de la pros- ption générale. Elles n'avaient plus, il est vrai, l'ombre de l'autorité, mais cette ombre ne fatiguait Francia : il déclara qu'il ne fal- pas de citoyens inutiles dans l'État, que la e du temps équivalait à une perte d'argent, les premiers citoyens devaient donner emple du travail et de l'activité; en consé- nce, il envoya les municipaux à leurs *alquerias* (métairies), se chargeant à lui seul de faire tous leurs travaux civiques.

« Après le dictateur, dit Famin, son barbier était le personnage le plus important du Paraguay. Il était à la fois son directeur de la police, son confident et son conseiller. La peur, il est permis de le croire, n'était pas étrangère à cette intimité. Quand les circonstances étaient plus graves, il appelait la mulâtresse chargée de sa cuisine et de son service particulier. Ce redoutable trio jugeait en dernier ressort des affaires d'État, et disposait à son gré de la vie et de la mort de plusieurs milliers d'individus. »

On a peu de détails sur les derniers moments de Francia, qui mourut plus qu'octogénaire et fut enterré somptueusement dans l'église de l'Encornaçao.

On prétend qu'il revendiquait une origine française et avait quelques égards pour les nationaux de ce pays. Il n'en fut jamais rien. On peut s'en assurer par sa conduite envers le célèbre et honorable Bonpland (*voy.* ce nom).

Rodriguez Francia était une homme de taille moyenne. Ses traits étaient réguliers; ses yeux, noirs et beaux, exprimaient la méfiance et simple; économe dans ses rapports particuliers, il était astucieux, cruel et soupçonneux dans sa vie publique; fier et implacable à l'égard des riches et des étrangers, ami de son pays, tyran de ses sujets, il sacrifiait le présent à l'avenir, et jamais la pitié n'a pesé dans la balance de son administration. Alfred DE LACAZE.

César Famin, *Paraguay;* dans l'*Univers-Pittoresque.* — Bengger et Longchamp, *Essai historique sur la revolution du Paragnay et le gouvernement du docteur J.-G.-R. Francia;* Stuttgard, 1829, in-16. — Robertson, *Life of d^r J.-Ga.-R. Francia, dictator of Paraguay.* — Magarinos Errantes, *Estudios historicos sobre el Rio de la Plata;* Paris, 1854. — W. Parists, *Buenos-Ayres and the provinces of the Rio de la Plata.* — *Le Paraguay, son passé, son présent et son avenir;* Rio de Janeiro, 1848. — Alfred de Brossard, *Considérations historiques et politiques sur les républiques de la Plata;* Paris, 1850. — Th. Page, *Le Paraguay et les Républiques de la Plata;* dans la *Revue des Deux Mondes*, avril 1851. — Antoine Métral, *Considérations sur le caractère et le gouvernement de Francia.*

FRANCIA (*Marcantonio*). *Voy.* RAIMONDI (*Marcantonio*).

* **FRANCIABIGIO** (*Marcantonio*), peintre de l'école florentine, né en 1483, mort en 1524. Fils de pauvres artisans, ses premières préoccupations étaient d'échapper à la misère; aussi resta-t-il peu de temps dans l'atelier de Mariotto Albertinelli et s'empressa-t-il de le quitter aussitôt qu'il put espérer quelque gain de son travail. Heureusement pour lui, il se lia avec Andrea del Sarto, qui lui communiqua plus d'élévation dans le style, et dont bientôt il devint l'imitateur et l'émule, mais sans pouvoir jamais en égaler la douceur d'expression, la vérité de sentiment et les grâces naïves. Sa vie ne fut qu'une longue étude, et, si l'on en croit Vasari, il ne passa jamais un jour sans dessiner quelque académie d'après nature. Il devint ainsi habile

dessinateur et savant anatomiste. Connaissant à fond la perspective, il excellait dans les compositions d'architecture. Il fut un des plus habiles de son temps dans la pratique de la fresque : mais, avec toutes ces qualités acquises par le travail, il manqua toujours d'imagination et ne put jamais se défaire d'une certaine sécheresse que lui avaient transmise les maîtres du quinzième siècle.

Franciabigio fut appelé avec Andrea del Sarto à décorer de grisailles le cloître du Scalzo de Florence; mais comme l'un de ses principaux mérites consistait dans l'habile application des couleurs de la fresque, il s'y montra plus inférieur à son émule que plus tard dans les fresques en couleur de l'Annunziata. Outre une frise assez élégante, il a peint au Scalzo : *Saint Jean Baptiste quittant son père pour se retirer au désert* et la *Rencontre du saint avec Jésus enfant, la Vierge et saint Joseph.* Quoique ces peintures, dont l'expression n'est pas toujours heureuse, ne donnassent qu'imparfaitement la mesure de ce qu'on pouvait attendre de Franciabigio, il n'en fut pas moins chargé, en compagnie d'Andrea del Sarto et des meilleurs maîtres du temps, de décorer le cloître de l'Annunziata. Il n'y peignit qu'un seul sujet, le *Mariage de la Vierge*, composition dans laquelle on admire surtout le groupe des femmes qui accompagnent la Vierge. Les Servites ayant à l'occasion d'une fête découvert cette fresque avant qu'il y eût mis la dernière main, Franciabigio accourut furieux, et, saisissant une hachette de maçon, commença à la démolir; on accourut au bruit et on l'empêcha d'achever la destruction de son œuvre; mais déjà plusieurs figures étaient martelées. Aucune instance ne put le décider à réparer ces dégradations, personne n'osa le tenter, et la fresque est restée ainsi mutilée jusqu'à nos jours. Citons encore, parmi les fresques de ce maître, le *Retour de Cicéron à Rome*, allusion à la rentrée triomphale de Cosme de Médicis à Florence, composition qu'il exécuta dans le grand salon de la villa de Poggio-Cajano, *La Madone avec saint Jean Baptiste, saint Zanobi et saint Nicolas de Tolentino* à la porte San-Pier-Gattolino de Florence, et un *Saint Thomas d'Aquin* au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle.

Les tableaux du Franciabigio ne sont pas moins nombreux à Florence; les principaux sont : à Santo-Spirito, deux *Petits Anges* accompagnant une statue de *Saint Nicolas de Tolentino;* dans le réfectoire du couvent supprimé de Saint-Jean-Baptiste, une belle *Cène ;* au palais Capponi, un très-beau *Portrait*, avec la date de 1517; au palais Strozzi, une *Sainte Famille;* à la galerie Pitti, un *Portrait d'homme* et la *Calomnie d'Apelles ;* enfin, à la galerie publique, *La Madone avec saint Jean et saint Job*, et un *Temple d'Hercule*, composition nombreuse, dont les excellentes draperies et les têtes expressives rappellent le style d'Andrea del Sa[rto]. Au palais Penna de Pérouse on conserve [une] *Madone* de Franciabigio; au musée de Dres[de], *David observant Bethsabé;* enfin, au m[usée] de Berlin, un *Portrait d'homme* et un *Mari[age] de la Vierge.*

Quoique mort à l'âge de quarante-deux [ans] seulement, Franciabigio laissa un assez gr[and] nombre d'élèves, parmi lesquels son frère Agn[olo], qui avait peint dans le cloître de San-Bra[n]zio une fresque aujourd'hui détruite. E. B—

Frigerio, *Vita di Marcantonio Franciabigio.* — [Va]sari, *Vite.* — Cinelli, *Bellezze della città di Fir[enze].* — Baldinucci, *Notizie.* — Ticozzi, *Dizionario.* — [Or]landi, *Abbecedario.* — Siret, *Dictionnaire histo[rique] des Peintres.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.* — Gam[bini], *Guida di Perugia.*

FRANCIÈRE (Marquis DE). *Voy.* CHOI[SEUL] (*Claude* DE).

FRANCIÈRES (*Jean* DE), **FRANCHIÈRE[S]**, **FRANQUIÈRES**, écrivain cynégétique fran[çais], vivait au quinzième siècle. Il était chevalie[r de] Rhodes, commandeur de Choisy et grand-pr[ieur] d'Aquitaine. On a de lui : *La Fauconnerie [re]cueillie des livres des trois maîtres* (M[olo]pin, Michelin et Aymé Cassian), *ensembl[e le] déduit des chiens de chasse;* Paris, Pierre [Ser]gent, in-4°; édition gothique, sans date, qu'on croit de 1511; elle est extrêmement r[are]. Cet ouvrage a été réimprimé avec la *Fauconn[erie]* de Guillaume Tardif et la *Vollerie* d'Artelo[uche] d'Alagona; Poitiers, 1567, in-4°, et à la suit[e de] la *Vénerie* de du Fouilloux; Paris, 1585, 1[...], 1617, 1618, 1624 et 1628, in-4°.

Lallemand, *Bibliothèque des auteurs qui ont t[raité] de la chasse.*

* **FRANCINE** ou **FRANCINI**, dit *Franch[ine]*, célèbre ingénieur italien, né à Florence, [...] 1570, mort en France, dans la première m[oitié] du dix-septième siècle (1). Il fut amené à P[aris] par Marie de Médicis, qui le présenta à Henr[i IV] comme le plus habile ingénieur de son pays. [Il] le chargea d'embellir Saint-Germain de ces e[ffets] d'eau si prodigieux que l'Italie admirait et [que] la France ne connaissait pas encore; plusi[eurs] chefs-d'œuvre sortirent de ses mains : ce fu[rent] des grottes incrustées de coquillages et orné[es de] statues de marbre, où la science hydraulique [pro]digua ses combinaisons; un *Neptune et [ses] nymphes; Orphée et Persée*, etc. On créa p[our] lui une charge spéciale, dans laquelle Louis [XIII] et les rois ses successeurs conservèrent ses [fils] et petits-fils. Louis LACOUR.

Le Roi, *Histoire anecdotique des Rues*, etc., *de [Ver]sailles*, Ier vol., p. 65.

* **FRANCINE** (*Jean-Nicolas* DE), fils du [pré]cédent, né et mort dans le courant du dix-[sep]tième siècle. Il reçut le titre d'*intendant d[es]*

(1) Ce chef d'une famille illustre qui a doté la Fr[ance] d'une foule d'artifices curieux, dont un grand nom[bre] font encore l'admiration de l'Europe, est aujourd['hui] aussi inconnu que ses descendants; à peine si quel[ques] érudits savent son nom : aucune biographie n'en a p[arlé].

nduite des eaux des fontaines de Rungis, uxembourg, Croix-du-Tiroir et du Louvre, en cette qualité il construisit l'aqueduc d'Areil, qui fournit encore aujourd'hui à Paris des ux potables. Colbert le chargea d'autres traux importants, qu'il serait trop long d'énumérer ici (1). L. L.

Le Roi, *Histoire anecdotique des Rues de Versailles*, vol., passim; et surtout les *Registres manuscrits de ôtel de ville de Paris*, et ceux dits du *secrétariat* x Archives de l'empire.

* **FRANCINE-GRANDMAISON** (*Pierre* DE), s du précédent, mécanicien, mort à la fin du -septième siècle. Il est le principal inventeur s fameux jets d'eau du jardin de Versailles. rmi ses chefs-d'œuvre, aujourd'hui détruits, se uvait la *grotte de Téthys* (bâtie en 1662), Félibien et La Fontaine ont si poétiquement rite :

lus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
e rompt, se précipite à travers les rochers,
t fait comme alambiqs distiller leurs planchers.
iches, enfoncements, rien ne sert de refuge :
a muse est impuissante à peindre ce déluge.

te grotte était bâtie auprès du château, à la ce qu'occupe aujourd'hui la chapelle; on y rait par trois grandes portes de fer; outre milliers de jets qui s'y combinaient de la on la plus agréable du monde, on apercevait petits oiseaux qui mêlaient leurs chants à x d'un orgue hydraulique : « Il semble qu'on e, dit Félibien, une image parfaite du concert tous les éléments. » Louis XIV donna à ncine la terre de Grandmaison et le titre *tendant des eaux et fontaines, grottes, uvements, aqueducs, artifices et conduits au des maisons royales, châteaux, palais ardins.*

on fils, *François* de *Francini-Grandmai*, comte de Villepreux, fut pourvu de la même rge le 5 août 1684, et c'était encore un indi- du même nom, arrière-petit-fils de celui-ci, l'exerçait au milieu du dix-huitième siècle.
Louis LACOUR.

Roi, *Hist. anecdoct. des Rues de Versailles*, pas- — *Manuscrits cités au bas de l'art. préc.* — N. Begne, *État de la France*. — La Fontaine, *Psyché*, l. I. libien, *La Grotte de Téthys*, in fine, éd. in-fol. — *Marits de la municipalité de Saint-Germain-en-Laye.*

FRANCIONI (*Sauveur*), médecin sicilien, vers le milieu du seizième siècle, mort le in 1627. Il était pharmacien à Palerme. On lui : *Discorsi nelle quali s'insegna con genza alli discepoli dell'arte l'arte della tiaria*; Palerme, 1625, in-4°.

ongitore, *Biblioteca Sicula*.

RANCIS (*Anne*), femme auteur anglaise, te en 1800. On a d'elle : *A Translation in se of the Songs of Solomon*; Londres, 1, in-4°; — *The Obsequies of Demetrius iorcetes*; poëme, 1785, in-4°; — *Charlotte to Werter, a poetical epistle*; 1787, in-4°; — *Miscellaneous Poems*; 1790, in-8°.

Rose, *New biog. Dict.*

FRANCIS (*Philippe*), littérateur irlandais, natif de Dublin, mort en 1773. Il fut élevé à l'université de Dublin, et en 1750 il vint en Angleterre; il y fonda, à Esher, un établissement d'instruction où il compta parmi ses auditeurs Gibbon, qui, dans ses *Mémoires*, se loue peu des leçons de Francis. « Il était plus occupé des plaisirs de Londres, dit-il, en parlant de son maître, que de l'instruction de ses élèves. » Une traduction d'Horace publiée par Francis vers la même époque, et souvent réimprimée depuis, attira sur lui l'attention. Pour la première fois l'Angleterre posséda une version complète du grand poëte latin. Francis fut chapelain d'Henry Fox, depuis lord Holland, qui, s'il en faut croire les lettres de Wilkes, l'employa à des négociations d'une certaine importance. Il concourut aussi à l'éducation des fils de ce personnage, dont l'un devint si célèbre depuis sous le nom de Ch. Fox. Enfin, lord Holland le fit nommer recteur de Barrow dans le Suffolk. En dernier lieu, en 1764, il devint chapelain adjoint au collége Chelsea. Outre sa traduction d'Horace, on a de lui : *Eugenia*, tragédie, 1752; — *Orations of Demosthenes and Æschines*; 1757, 2 vol. in-4°; — *Constantine*, tragédie, 1754. Les œuvres dramatiques de Francis eurent peu de succès, quoique Garrick eût prêté à la première, *Eugenia*, l'appui de son talent. On attribue aussi à Francis, qui était whig, des brochures politiques publiées sous le voile de l'anonyme.

Baker, *Biog. dram.* — *Penny Cycl.*

FRANCIS (*Philippe*), fils du précédent, publiciste irlandais, né à Dublin, le 22 octobre 1740, mort le 22 décembre 1818. Venu à Londres avec son père en 1750, il étudia pendant trois ans à l'école Saint-Paul de cette ville, où il eut pour condisciple Henry Woodfall, qui plus tard imprima les *Lettres de Junius*. En 1756 il entra dans l'administration de Fox, alors secrétaire d'État, et qui protégeait son père. Francis fut maintenu dans son emploi, lorsque, au mois de décembre de la même année, Fox eut Pitt pour successeur. En 1758, il devint, grâce à l'appui du nouveau ministre, secrétaire particulier du général Bligh, appelé alors à commander une expédition dirigée contre les côtes de France. Ce fut pour Francis une occasion d'assister à un engagement entre les forces françaises et anglaises aux environs de Cherbourg. En 1760 il suivit, en qualité de secrétaire, lord Kinnoul, ambassadeur de la Grande-Bretagne en Portugal. A son retour en Angleterre, en 1763, il entra dans l'administration de la guerre, dirigée à cette époque par Wellebore Ellis, depuis lord Mendip. Il quitta cette position en 1772, par suite d'une altercation avec lord Barrington, qui venait de succéder à Ellis; il profita des loisirs que lui faisait sa retraite de l'administration pour voyager en Flandre, en Alle-

(1) Ce fut lui qui décora l'hôtel de ville lors du ballet né par le roi en 1626, et dans d'autres circonstances blables.

magne, en Italie et en France. Au mois de juin 1773, quelque temps après son retour, il devint membre du conseil gouvernemental du Bengale. Il dut cet emploi, qui ne lui rapporta pas moins de 10,000 liv. sterling, à la recommandation de lord Barrington, dont l'inimitié, on ne sait trop pourquoi, s'était convertie en une chaude amitié. Francis quitta la Grande-Bretagne en 1774, et séjourna aux Indes orientales jusqu'en décembre 1780. Un autre et profond dissentiment, cette fois avec le gouverneur général Hastings, suivi d'un duel, où il fut grièvement blessé, puis la mort de deux de ses collègues, qui partageaient son opposition, le déterminèrent à revenir en Angleterre. En 1784, Francis fut élu membre du parlement pour l'île de Wight. Il s'y fit remarquer, moins par son éloquence que par la variété et l'étendue de ses connaissances. Dès le principe, il siégea avec les whigs, dont il ne cessa jamais de défendre les doctrines. Lorsque, en 1786, il s'agit de mettre Hastings en accusation, ceux qui tendaient à ce but eussent voulu donner à Francis un rôle dans cette affaire; mais toute l'éloquence de Burke, Fox et Windham échoua contre la répugnance de la chambre des communes à placer dans cette situation délicate l'homme qui avait eu à se plaindre personnellement de l'accusé. Seulement on eut recours à ses lumières et à sa connaissance des affaires de l'Inde. A l'époque de la rupture entre la France et l'Angleterre, Francis se rallia à la politique de Fox et de lord Grey, et il fut un des membres actifs de la société des *Amis du Peuple*. Il ne fut pas réélu membre du parlement lors des élections de 1796. Il y rentra comme représentant d'Appleby en 1802. Parmi les questions à la solution desquelles il prit part, il faut compter en première ligne celle de l'abolition de la traite des noirs. N'écoutant que l'intérêt de l'humanité, contraire en cette occasion à son propre intérêt, il se prononça énergiquement contre cet horrible trafic. En 1807 il se retira du parlement, et se contenta de publier sur les affaires du jour des brochures et des pamphlets. Quelques années plus tard, en 1816, un écrivain, John Taylor, attira plus particulièrement l'attention publique sur Francis en le désignant comme l'auteur des *Letters of Junius* (Lettres de Junius). Taylor appuyait son opinion sur les circonstances suivantes : 1° l'analogie de l'écriture et du style de Junius avec ceux des autres ouvrages de Francis; 2° la coïncidence du départ de Francis pour l'Inde et la cessation immédiate de ces lettres; 3° la connaissance intime des personnes et des choses dont Junius a fait preuve, et qui ne pouvait se rencontrer que chez un homme ayant, comme Francis, une position officielle dans l'administration. Il faut convenir que les deux premières raisons étaient plus concluantes que la dernière. Les critiques de la *Revue d'Édimbourg* et des personnages considérables, tels que lord Brougham et lord Grey, ont adopté le sentiment de John Taylor. Quant à Francis lui-même, il rien laissé entendre ou rien écrit depuis qui autoriser à lui attribuer la paternité de ces l *tres* célèbres, peut être parce que depuis publication il s'était lié avec plusieurs des versaires politiques attaqués par Junius.

On trouve dans l'*Annual Obituary* la des brochures signées par Francis. L'une plus curieuses est intitulée : *Historical Q tions;* d'abord publiée par articles, dans le *M ning Chronicle* du mois de janvier 1848, el été réimprimée in-8° dans la même année. Fra mourut après une longue et cruelle maladie. L gleterre compte peu de publicistes plus ren quables. V. R.

Annual obituary. — *Penny Cyc.* — John Taylor, *nius identified with a distinguished living chara* — *Edimburgh Review*, n° 57. — De Rémusat, *Étude l'Angleterre.*

FRANCIS. *Voyez* Leroy (baron d'Allar

FRANCISCI (*Jean*), médecin danois, Ripen, dans le Jutland, en 1532, mort le 4 let 1584. Il joignait à un savoir médical a étendu un vrai talent de versificateur latin fut nommé en 1561 professeur de médeci Copenhague. Outre des traductions latines traité d'Hippocrate *Sur la nature de l'hom* et de ceux de Galien *Sur la manière de t ter les maladies*, *Sur les os*, *Sur la na de la médecine*, Francisci a publié un po sur la structure des yeux, intitulé : *De Oculo Fabrica et Coloribus Carmen;* Wittemb 1551, in-8°; — *Iter Francicum elegis desc tum, cum ejusdem epigrammatibus;* Tu gue, 1559. C'est un itinéraire en Franconi a été réimprimé dans l'*Hodæporicus, sive nera totius fere orbis*, de Nicol. Reusner.

Nyerup, *All. Lex.*

FRANCISCI (*Érasme*), polygraphe allem né à Lübeck, le 19 novembre 1627, mort l décembre 1694. Après avoir fait ses études plusieurs académies, il voyagea, d'abord le jeune de Wallenrod, ensuite seul; puis il à Nuremberg, où, après avoir perdu son p moine, il composa des ouvrages pour vivre 1688 il accepta un emploi de prédicateur à henlohe, avec faculté de demeurer à Nuremb On a de lui : *Die herandringende Türci Gefahr* (l'Imminence du danger turc); — *Ti reden eines türckischen Bassa mit ei deutschen Connestabel* (Propos de table e un pacha turc et un connétable allemand) *Türckische Staats-und Regiments Besch bungen* (Description de l'état et régime tur — *Beschreibung des Kœnigreichs Ung* (Description du royaume de Hongrie); — *schicht-Kunst-und Sittenspiegel auslaen cher Voelker* (Miroir historique, artistiqu moral des peuples étrangers), — *Acerra, torico-tragica nova;* — *Bericht von der l plænder Wahrsager-Paucken und H reyen* (Notice sur les devins et magiciens lapo — *Der Roemischen Kayser und Kayserin*

'ugend-und-Laster-Spiegel* (Le Miroir des ices et vertus des impératrices et empereurs ›mains), sous les initiales C. M.

Moller, *Cimbr. litt.* — Pipping, *Memor. theolog.*

FRANCISCUS (*Adam*), théologien allemand, vait dans la seconde moitié du seizième siècle. fut surintendant (évêque protestant) à Ansıch. On a de lui : *Margarita theologica et ercatura margaritarum et mercaturarum, ntinens methodicam explicationem præ- uorum capitum doctrinæ christianæ;* Witnberg, 1597 et 1602, avec treize *Dissertams* de Schroeter.

ıdelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FRANCIUS (*Jean-Baptiste*), médecin ita-1, natif de Pallanza, vivait dans la seconde ıitié du seizième siècle. Il étudia à Pavie, où il reçu docteur; puis il exerça la profession médie à Milan. On a de lui : *Elenchus utilitatum sectione venarum in pedibus ;* Milan, 1693, 12; — *Pillola anti-venerea, o sia mistura ti-acida unico purificativo degli umori;* 1., 1700, in-12.

rgelati, *Bibl. Mediol.*

FRANCIUS. *Voy.* FRANSZ.

FRANCK, nom d'une famille de peintres bel-, dont les plus distingués sont :

FRANCK (*Hiéronyme*), né à Herrenthal, vivait 1607. Il était fils de Nicolas Franck, que l'on it avoir été peintre. Il fut élève de Franc-Flore ançois de Vriendt), et après avoir acquis une le réputation comme peintre de portrait et istoire, quitta son maître pour venir en France. roi Henri III l'attacha à sa personne, mais ıtôt Franck préféra voyager, et partit pour ılie. Il revint dans sa patrie, où il mourut, très-, et après avoir beaucoup travaillé. La ma-re de Hiéronyme Franck tenait de celle de son ıtre. Ses portraits l'ont placé au premier rang, s ses compositions manquent d'ordre et d'inigence. Parmi ses productions on remarquait ableau du grand autel des Cordeliers à Paris, *Nativité* (1585); —*Saint Gomer rejoignant deux parties d'un arbre fendu* : ce tableau, é de 1607 et marqué *HF. f. et inv.*, ornait etable d'autel de la chapelle des fendeurs de s, dans l'église Notre-Dame d'Anvers.

escamps, *Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 102.

FRANCK (*Ambroise*), dit *le vieux*, frère précédent, né à Anvers, en 1540, mort en 9 (1). Il fut aussi élève de Franc-Flore, et assa ses deux frères dans leur art commun. emeura plusieurs années attaché à l'évêque ournay; mais les particularités de sa vie sont eurées inconnues. Parmi ses nombreuses ductions, on remarque surtout : *Le Martyre saint Crépin et saint Crépinien*, dans hapelle des cordonniers de l'église Notreıe d'Anvers; — un des volets qui renferment ableau de *Saint Luc faisant le portrait de la Vierge*, ouvrage de Martin de Vos (l'autre volet est peint par Otto Venices); — *Saint Sébastien ;* — *La Sortie de l'Arche* et plusieurs tableaux aujourd'hui à Dresde.

Descamps, *Vie des Peintres flamands.* — *Biographie générale des Belges.*

FRANCK (*François*), dit *le vieux*, frère des précédents, né en 1544, à Herrenthal selon Descamps, à Anvers selon la *Biographie générale des Belges*, mort à Anvers, le 3 octobre 1616. Il était élève de Franc-Floris, fut admis dans la Société des Peintres d'Anvers en 1561, et composa dans sa jeunesse plusieurs tableaux qui lui ont mérité une juste réputation. Les principaux sont : *Le Christ à Emmaüs ;* — *Jésus au milieu des docteurs* : ce morceau, regardé comme le chef-d'œuvre de François Franck, ornait l'autel de la chapelle des maîtres d'école dans l'église Notre-Dame d'Anvers ; — *Saint Paul et saint Barnabé;* — *Apelle et Campaspe;* — *La Sainte Famille*, et plusieurs autres toiles conservées en Belgique. Il y a sept beaux tableaux de François Franck au musée de Dresde : une *Fuite en Égypte ;* — *Création d'Adam et Ève ;* — *Création des Animaux* : les autres sont des sujets allégoriques et des perspectives ; — au musée de Vienne se trouvent *Crésus étalant ses richesses*, et un *Intérieur de salon.*

Descamps, *Vie des Peintres flamands*, t. I, p. 103. *Biographie générale des Belges.*

FRANCK (*Sébastien*), fils du précédent, né à Anvers, en 1575, mort en 1636. Il était élève d'Adam van Port. Il ne paraît pas avoir quitté sa patrie. Son principal talent consistait dans la peinture des batailles, et il excellait à reproduire les chevaux. Ses paysages étaient également très-bien exécutés : une bonne couleur, une touche légère leur donnent un grand mérite. Deux des tableaux de Sébastien Franck se trouvaient placés avec distinction dans la galerie de l'électeur palatin ; l'un représentait les *Œuvres de miséricorde*, l'autre une *Assemblée de seigneurs et de dames ;* — au musée de Vienne on voit : *Vue de l'intérieur des Jésuites d'Anvers ;* — *Scène de la guerre des paysans en Allemagne.* Il y a aussi plusieurs de ses toiles dans les galeries de La Haye, Munich et Dresde.

Charles van Mander, *Het leven der doorluchtighe Nederlandtsche en Hooghduytsche schilders.*

FRANCK (*François*), dit *le jeune*, frère du précédent et second fils de François le vieux, né à Anvers, en 1580, mort dans la même ville, en 1642. Il était élève de son père, dont il suivit la manière. Il voyagea en Allemagne, en Italie, séjourna quelque temps à Venise, et y prit des leçons des plus grands coloristes. De retour dans sa patrie, il fut admis dans l'Académie de Peinture en 1605. On voit son tombeau à Saint-André d'Anvers. On a reproché à François le jeune peu d'ordre dans ses compositions; mais sa couleur est belle et sa touche pleine de finesse. Ses plus beaux travaux sont un tableau tiré des *Actes des Apôtres* avec ses deux volets, exécuté

(1) Selon Descamps, il était plus jeune que François, ult, et serait né, comme ses frères, à Herrenthal.

pour la chapelle des Quatre-Couronnes dans l'église Notre-Dame d'Anvers; — *Le Combat des Horaces; — Le Vieillard et la Mort; — L'Histoire d'Esther; — L'Enfant prodigue; — La Fortune dispensant les maux et les biens; — Le Christ en croix entre les deux larrons* (musée du Louvre); — *Laban cherchant ses idoles*, même musée; et d'autres sujets d'après l'Ancien et le Nouveau Testament et l'histoire romaine. Les musées de Florence, Munich et Vienne possèdent la plus grande quantité des toiles de François Franck le jeune.

Corneille de Bie, *Gulden Cabinet van de edele vry Konst-Schilder*. — Descamps, *Vie des Peintres flamands*, etc. — *Biographie générale des Belges*.

Franck (*Jean-Baptiste*), fils du précédent, né à Anvers, en 1600, mort en 1653. Il était élève de son père, dont il suivit la manière, en la corrigeant d'après Rubens et Van Dyck. Il s'associa à David Beck, et, seul ou en coopération de ce peintre, produisit de nombreuses œuvres. J.-B. Franck peignit longtemps des sujets tirés des histoires sainte et romaine; dans la suite on vit de lui plusieurs tableaux de chevalet représentant des cabinets ornés de peintures, de bustes et de vases. La finesse de la touche et la franchise du coloris font le principal mérite des ouvrages de Franck. On cite parmi eux dans la galerie Besoyen à Rotterdam: *Rubens et Van Dyck jouant au trictrac*. Une grande ressemblance et une délicatesse exquise dans les détails font regarder cette toile comme la plus belle de l'artiste; dans le cabinet où jouent les deux maîtres on voit plusieurs tableaux, dont on reconnaît parfaitement les différents auteurs, par le dessin, la composition et la couleur. Franck a représenté encore un *Bal donné à Bruxelles à l'archiduc Albert et à l'infante Isabelle;* plus de quarante personnages figurent dans cette composition. — Dans la galerie Esterhazy à Vienne on voit un *Passage de la mer Rouge* fort remarquable.

Houbracken, *Groote Schouburg der Nederlandsche Konstschilders en Schildressen*, etc.; Amsterdam, 1718, in-fol. — Descamps, *Vie des Peintres flamands*. — *Biographie générale des Belges*.

Franck (*Constantin*), parent du précédent, né à Anvers, en 1660, mort en 1708. Il excellait dans la peinture des batailles, et devint membre de l'Académie de Peinture d'Anvers en 1694. On remarque surtout de lui la *Bataille de Eeckeren* et *Le Siége de Namur par Guillaume III, roi d'Angleterre* : la ville est dans le lointain, et sur le devant on voit le prince entouré d'officiers généraux. Cet ouvrage est d'une grande vérité, d'une belle couleur et d'une manière libre et vigoureuse. Il contraste heureusement avec les autres productions du même artiste, trop souvent sèches et sans chaleur.

Descamps, *Vie des Peintres flamands*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — *Bibliothèque générale des Belges*.

La famille Franck compte encore parmi ses membres comme peintres *Gabriel* et *Maximilien*; mais on ne sait rien de leur vie. Gabriel directeur de l'Académie de Peinture d'Anvers 1634. On se trompe quelquefois sur leurs ouvrages, leur manière étant à peu près la mêm Ils ont au surplus les qualités et les défauts prochés à tous les Franck, c'est-à-dire une c leur brillante et lumineuse, une exécution p cieuse, soignée jusque dans les plus petits déta des contours naïfs assez gracieux, spirituellem touchés, mais une médiocre entente du cla obscur, trop de symétrie dans la distribution ombres et des lumières, ce qui fatigue l'œil s l'arrêter; enfin, un défaut d'harmonie et un m vais choix de nature, défaut commun à beauc de peintres des écoles flamande et hollanda

Descamps, *Vie des Peintres flamands*, t. I, 278 *Dictionnaire des Artistes de la Belgique*.

FRANCK (*Jean*), sculpteur belge, né à Lo vain, professait en 1837 la sculpture à l'Acadé de Louvain. On a de lui : *Rubens*, buste (ex sition de Gand, 1832); — *Jeune Berger a son chien* (Anvers, 1834); — *Sainte Céci* statue en plâtre; Bruxelles, 1836.

Dict. des Artistes belges.

FRANCK ou **FRANCK DE FRANCKENST** (*Valentin*), érudit transylvain, vivant vers 16 Il fut comte de la nation saxonne en Tran vanie, puis conseiller intime. On a de lui : *gines nationum et præcipue Saxonicæ Transylvania; — Liber Pyrotechnicus*.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex*.

FRANCK DE FRANCKENBERG (*Bernar* théologien italien, vivait dans la seconde mo du dix-huitième siècle. Il fut abbé du couv de Dysentis. On a de lui : *Lettera al cardin Querini;* 1749, in-fol. On y trouve le récit la destruction du village de Rueras par une a lanche.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allg. Gelehrt.-Lexi*

FRANCK (*Simon*), poëte latin moderne, à Jemappe, près de Liége, en 1741, mort en 17 Il embrassa l'état ecclésiastique, se distin par son zèle évangélique, et mourut d'une mala contagieuse, qu'il avait contractée en soignant malheureux qui en étaient atteints. On tro plusieurs pièces de lui dans les *Musæ Leodi ses*; Liége, 1761-1762, 2 vol. in-8°. Dans le p mier volume on distingue un poëme sur l'é blissement du christianisme au Japon, et d le second l'ode : *In impios sæculi nostri Scr tores*. Le poëme a été réimprimé à la suite la *Vie de saint François-Xavier*; Liége, 17

Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*.

*FRANCK-CARRÉ (*Paul*), magistrat fr çais, né à Montmorency, le 21 septembre 18 devint juge auditeur en 1824, et procureur du en 1830. Substitut du procureur général prè cour royale de Paris, il fut chargé d'assister magistrat devant la cour des pairs dans le pro des affaires d'avril 1834, et fut nommé avo général à la cour royale de Paris. En 1835 passa avec le même titre à la cour de cassati

remplit de nouveau les fonctions de substitut du rocureur général près la cour des pairs dans affaire de Fieschi, et devint procureur général la cour royale de Paris en 1836. Il prit la parole omme chef du parquet devant la cour des pairs ans les affaires d'Alibaud, de Quénisset, du rince Louis-Napoléon, et réclama dans toutes application des peines les plus rigoureuses ı Code Pénal. En récompense de son zèle et ses services, il obtint la première prési-ence de la cour royale de Rouen, et fut créé ir de France en 1841. A la chambre il fit s rapports sur les projets de loi relatifs à des odifications au Code d'Instruction criminelle, la police de la chasse, à la forme des actes tariés, parla dans la discussion des projets loi sur la police des chemins de fer, sur l'ins-uction secondaire et sur la falsification des ns. En 1845 il fut nommé membre de la com-ission des hautes études de droit, et l'année ivante il fit à la cour des pairs le rapport sur ttentat de Lecomte contre la personne du roi, 16 avril 1846. Comme président de la cour ppel de Rouen, il eut dès 1849 l'occasion d'a-esser des félicitations au prince dont il avait trefois demandé la condamnation à la cour s pairs. M. Franck-Carré a revu le *Code de la lice de la Chasse* commenté par M. Camusat-sserolles. L. Louvet.

ouandre et Bourquelot, *La Littérature française ntemporaine. — Documents particuliers.*

*FRANCK (*Adolphe*), philosophe français, le 9 octobre 1809, à Liocourt (Meurthe). Il udia à Nancy, puis à Toulouse, fut en 1832 u le premier au concours d'agrégation, occupa successivement la chaire de philo-phie aux collèges de Douay, de Nancy et de rsailles. Reçu en 1840 au concours d'agré-tion pour les Facultés, il fut nommé en ême temps professeur de philosophie au lycée arlemagne, et ouvrit, en sa qualité d'agrégé, cours public à la Faculté des lettres de ris. Atteint d'une maladie de larynx en 43, il alla chercher la santé en Italie; et c'est ndant son séjour à Pise qu'il fut nommé, le janvier 1844, membre de l'Académie des iences morales et politiques. En 1847, il ou-it à la Faculté des lettres de Paris un nou-au cours, destiné à combattre le socialisme, qui attira un grand concours d'auditeurs. De 48 à 1852, il suppléa au Collége de France Barthélemy Saint-Hilaire, comme professeur philosophie grecque et latine. En avril 1852 décret impérial le nomma conservateur ad-nt à la Bibliothèque impériale, en remplace-nt de M. Walckenaër. Par arrêté du 7 décem-e 1854, il fut chargé du cours du droit de la na-e et des gens au Collége de France. Enfin, par cret impérial du 22 janvier 1856, il a été appelé ette même chaire en qualité de professeur ti-aire. M. Franck n'a pas cessé depuis 1850 faire partie d'abord du conseil supérieur, puis du conseil impérial de l'instruction publique. Voici la liste de ses travaux : *Esquisse d'une Histoire de la Logique*; Paris, 1838, in-8°; — *La Kabbale, ou philosophie religieuse des Hébreux*; Paris, 1843, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand par M. Gelinck; Leipzig, 1844; — *De la Certitude*, rapport à l'Académie des Sciences morales et politiques; Paris, 1847, in-8°; — *Le Communisme jugé par l'histoire*, 1re et 2e édit.; Paris, 1849, in-18; — *Notices critiques et historiques sur* Mably, Paracelse, Machiavel, Jean Bodin, Thomas Morus; dans le *Recueil des Séances et Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, de 1849 à 1854; — *Mémoires sur les sectes juives avant le christianisme*; même recueil, année 1853; — *Rapport sur les mémoires envoyés pour concourir au prix de morale*; in-4°, extrait du t. IX des *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*; — *Le Droit chez les anciennes nations de l'Orient*; dans la *Revue contemporaine*, numéro du 31 octobre et du 15 décembre 1855 et du 15 février 1856. A côté de ces divers travaux, qui appartiennent en propre à M. Franck, il faut nommer le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, publié sous sa direction, avec la collaboration de plusieurs savants et professeurs de philosophie; Paris, 1844-1852, 6 forts vol. in-8°. Tous les articles de ce *Dictionnaire* qui ne portent pas de signature sont de M. Franck; tels sont les articles *Ame*, *Famille*, *Matérialisme*. La préface de ce *Dictionnaire* peut être regardée comme la profession de foi philosophique de M. Franck. Ce philosophe est un des disciples aimés de M. Cousin, et vice-président du consistoire israélite. C. Mallet.

Documents particuliers.

FRANCK. *Voy.* Franke et Frank.

FRANCKE ou FRANCKEN (*Christian*), visionnaire allemand, né à Gardeleben, en 1549, mort après 1595. Ses fréquentes conversions religieuses lui valurent le surnom de *Girouette*. Fort jeune encore, il commit quelques larcins, à la suite desquels il abandonna sa patrie et la religion luthérienne, qui était celle de sa famille. Devenu catholique en 1569, il entra au collége des Jésuites à Rome; il y travailla avec tant d'ardeur, qu'il fallut l'envoyer chez les membres de cette compagnie, à Naples, pour y rétablir sa santé. Après deux ans de séjour dans cette ville, il conçut des doutes sur la légitimité des pratiques auxquelles il se trouvait astreint : il osa supposer qu'elles étaient moins l'œuvre de la loi divine que de l'arbitraire humain. Revenu en Allemagne, il agit cependant dans l'esprit de son ordre en publiant des écrits contre le protestantisme. En 1576 il professa au collége de Vienne. Obsédé par les doutes qu'il avait au sujet de sa religion, il demanda, mais n'obtint pas, la liberté de rentrer dans le monde. Profitant alors d'une permission d'aller rétablir en Moravie sa

santé, il s'échappa dans le cours du voyage, et retourna au lieu de sa naissance, où il fut secouru par les magistrats. Il songea alors à aller chercher fortune à Leipzig, où il revint à la communion protestante, et parcourut ensuite plusieurs autres villes luthériennes de l'Allemagne et de la Suisse. A Altorf, où il concourut pour une chaire de philosophie, il se laissa aller à de telles invectives contre les personnages anciens et modernes les plus révérés, que dès le troisième jour il se fit huer par l'auditoire. Nuremberg ne lui fut pas plus favorable qu'Altorf. Il prit alors le parti de retourner chez les jésuites de Vienne, avec lesquels il ne put pas non plus s'entendre. Il reprit alors sa vie vagabonde. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, Francke embrassa, en Transylvanie, les doctrines sociniennes. Recteur de l'école de Chmelnick en Pologne, il eut en 1584 une controverse publique avec Fauste Socin, et fut obligé de quitter Chmelnick, par suite de la témérité de certaines propositions contenues dans quelques-uns de ses ouvrages. Enfin, en 1590, il retourna au catholicisme, pour avoir du pain. Rien ne témoigne que depuis lors Francke se soit encore converti, et à dater de 1595 on perd sa trace. Ses principaux ouvrages sont : *Colloquium jesuiticum toti orbi christiano et urbi potissimum Cæsareæ Viennensi, ad recte cognoscendam, hactenus non satis perspectam, Jesuitarum religionem, utilissimum*, etc.; Leipzig, 1579 et 1580. La seconde édition de cet ouvrage est dédiée à Jésus-Christ, pour que le Sauveur prît lui-même cette édition sous sa garde, les Jésuites ayant, à en croire l'auteur, supprimé un grand nombre d'exemplaires de la première; — *Sex Paradoxa de bestialissima idololatria quam in adoratione panis et vini renovat Societas Jesu, sub divino cognomento latitans secunda bestia*, ouvrage faisant le pendant à celui qui précède; — *Epistola in qua deplorat suum a Societate Jesu et Ecclesia catholica discessum, ejusque fidem ac religionem a se temere oppugnatam;* Vienne, 1581, in-4° : cet opuscule donne la mesure du caractère versatile de Francke; — *Præcipuarum Enumeratio Causarum cur christiani cum in multis religionis doctrinis sint mobiles et varii, in Trinitatis tamen dogmate retinendo sunt constantissimi;* sans date ni désignation du lieu où il fut imprimé; — *Dolium Diogenianum strepitu suo collaborans dynastis christianis bellum in Turcos parantibus;* Prague, 1594, in-4°; — *Typus veritatis conscientiarum;* Prague, 1594, in-4°; — *Analysis rixæ christianæ quæ Imperium turbat et diminuit romanum;* Prague, 1595, in-4°. V. R.

Lauterbach, *Pohlnischer Ariano-Socinismus.*

FRANCKE (*Salomon*), poëte et antiquaire allemand, né à Weimar, le 6 mars 1659, vivait encore en 1720. Il se fit surtout remarquer comme poëte. On a de lui : *Madrigalische Seelenh ueber das heil. Leiden unsers Erloesers* (A vertissement madrigalesque de l'âme au su de la passion de notre Sauveur); Amsterda 1697, in-4°; — *Geist-und weltliche Poesi* (Poésies spirituelles et mondaines); ibid., 17 in-4°; — *Teutschredender Phædrus* (Le Ph dre allemand); ibid., 1716, in-8°; — *Nu mophylacii Ernestino-Wilhelmini rario Bracteati nummique figuris expressi;* W mar, 1723, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FRANCKE (*David*), historien allemand, vers 1681, mort le 21 juillet 1756. En 1717 fut pasteur à Sternberg, et garda ces fonctic jusqu'à sa mort. On a de lui : *Alt und neu Mecklenburg* (L'Ancien et le nouveau Mec lembourg); Gustrow, 1753-1756, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FRANCKE (*Jean-Christophe*), jurisconsu allemand, vivait à Halle dans la première moi du dix-huitième siècle. On a de lui : *Vermisc Bibliothek* (Bibliothèque mêlée); Halle, 17 1720, in-8°, avec la collaboration de Jean-J ques Schmauss, Jean-Henri Schulz, et autr — *Bibliotheca academica;* ibid., 1718, in- — *Bibliotheca novissima Observationum recensionum;* ibid., 1718-1721, in-4°, avec collaboration de Heineccius, Schulze, Kromai — *Vitæ tripartitæ Jurisconsultorum veter a Bernh. Rutilio, Jo. Bertrando et Gu Grotio conscriptæ;* ibid., 1718, in-4°.

Jugler, *Bibl. litt.*

FRANCKE (*Henri-Théophile*), jurisconsu allemand, né à Teichwitz, le 10 août 1705, m le 14 septembre 1782. Il étudia à Leipzig, où devint avocat, docteur et professeur agrégé droit. A la mort de Jean-Frédéric May, il appelé à la chaire de morale et de politiq Francke était avare; il laissa cependant une bliothèque estimée. Ses principaux ouvrag sont : *Epistola Gut Hyl, votum solemne v terum Germanorum, de servis pœnæ ap Romanos usitatis;* Leipzig, 1727, in-4°; *Disputatio de Jurisprudentia veterum G manorum;* ibid., 1728, in-4°; — *Epistola aliqua inter Ecclesiam et rempublicam inte cedat differentia;* ibid., 1729, in-4°; — *De gr vaminibus nationis germanicæ Norimber bus adversus curiam Romanam ab errorib vulgaribus liberatis;* ibid., 1731, in-4°; *Collectio celeberrimorum aliquot Scriptor de fatis, methodo, fine et objecto Juris p blici;* ibid., 1739, in-4°; — *Jo.-Guill. de G bel, de Jure Venandi, ac de pœnis in fer rum fures et universi apparatus venato per veterum germaniæ leges statutis;* Hel stædt, 1740, in-4°; — *Disputatio de nexu f derum inter Austriam et Poloniam;* ibi 1748, in-4°; — *Disputatio de nexu inter a gustam domum Austriacam Poloniæque gnum;* 1762, in-4°; — *Elementa Rei Judic*

ix Imperialis; ibid., 1751; — *M. Lipenii Bibliotheca realis juridica, aucta et locupleata;* ibid., 1757, 2 vol. in-fol.; — *G. Beyeri Notitia, Auctorum juridicorum continuatio;* ibid., 1759, in-8°; — *Beytræge zur Historie der Saechsischen Lande* (Documents pour servir à l'histoire des pays de Saxe); Altenbourg, 1761-1764, in-8°; — *Neue Beitræge zu den Geschichten des Hauses Sachsen* (Nouveaux Documents pour servir aux histoires de la Maison de Saxe); Altenbourg, 1767, in-8°; — *Mascovii Jus publicum;* ibid., 1769, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

FRANCKE (*Jean-Valentin*), philologue russe, né à Husum, le 31 mars 1792, mort le 6 octobre 1830. Il eut une première et excellente instruction donnée par son père. En 1810 il alla continuer ses études à l'université de Kiel, où il approfondit surtout les écrivains classiques. En 1816, il fut nommé docteur en philosophie; puis il devint répétiteur universitaire (*Privat-Docent*), mais n'eut pas d'abord le succès que méritait son érudition. Quelque temps après il passa à Flensbourg en qualité de sous-recteur de l'école supérieure (*Gelehrtenschule*). En 1821, déjà connu par quelques écrits, il se rendit à Dorpat avec le titre de professeur de philosophie, de littérature et de pédagogie. Bientôt après il fut nommé conseiller aulique. En 1822, déjà directeur du séminaire philologique, il fit partie de la commission chargée de l'inspection des écoles dans les provinces orientales de la Russie. Une mort prématurée arrêta dans ses travaux critiques et philologiques ce savant, qui s'était surtout proposé pour modèle le célèbre Bentley. On a de lui : *Callinus, seu quæstionis de origine carminis elegiaci tractatio critica;* Altona, 1816, in-4°; — *Examen criticum D. Junii Juvenalis vitæ;* Altona, 1820; — *Kritische Conjectur für Horat. Satyr.* 1, 10, 1-8 (Conjecture critique sur la Satire 1, 10, 1-8 d'Horace), dans Morgenstern, *Symb. crit. in quædam loca Platonis et Horatii;* Dorpat, 1821, p. 11, p. V; — *De Vita D. Junii Juvenalis Quæstio altera;* ibid., 1827. On trouve dans le *Neues Archiv für Philologie und Pædagogik* (Nouvelles Archives de Philologie et de Pédagogie) de Seebode, deux poëmes de Francke, l'un en grec, sur la mort de l'empereur Alexandre, l'autre en latin, adressé à l'empereur Nicolas.

Meusel, *Gel. Teutschl.* — *Neuer Nekrolog der Teutschen*, 8e année, t. II. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRANCKE. *Voy.* FRANKE.

FRANCKENBERG (*Abraham* DE), alchimiste allemand, né à Ludwigsdorff, le 24 juin 1593, mort dans la même localité, le 25 juin 1652. Il fut engagé dans de longues et violentes polémiques avec le clergé sur les questions de la communion et de l'Eucharistie qu'il rejetait. Obligé de se retirer à Dantzig, il y fut accueilli et hébergé par le mathématicien Hevelius. Il entretenait des correspondances avec plusieurs savants de son époque. Dans ses dernières années, il retourna à Ludwigsdorff. Franckenberg s'occupa beaucoup d'alchimie. On a de lui : *Via veterum Sapientum;* — *Sphæra mystica;* — *Trias mystica, seu speculum apocalypticum;* — *Gemma magica, von dem Orte der Seelen nach dem Tode* (Du lieu où seront les âmes après la mort), publié sous le nom de *François Montanus;* — *Notæ mysticæ et mnemonicæ ad Bechinas olam, seu examen mundi R. Jedaja Lappenini;* — *Raphael, oder Erz-Engel*, etc. (Raphaël, ou l'Archange); — *Chronometria.*

Arnold, *Historie der Kœnigsberg. Univ.*

FRANCKENBERG (DE). *Voyez* FRANCK (*Bernard*).

FRANCKENSTEIN (*Chrétien-Frédéric*), polygraphe allemand, né à Leipzig, le 20 août 1621, mort en 1679. Il fit ses études, devint maître ès arts, co-recteur de l'école Nicolas, enfin prédicateur dans sa ville natale. Plus tard il fut nommé assesseur à la faculté de philosophie, professeur de langue latine et d'histoire, décemvir de l'académie, enfin doyen de collége. Ses principaux ouvrages ou dissertations sont : *De Religione Romanorum;* — *De Terræ Motu, ad Gellii lib.* 11, *cap.* 28; — *De Republica populari;* — *De Consule romano;* — *De Ærario populi romani;* dans le *Syntagma variarum dissertationum rariorum;* — *Epistolæ III de nuptiis parisiensibus.*

Hagen, *Memor. philosoph.*

FRANCKENSTEIN (*Chrétien-Godefroi*), fils du précédent, publiciste allemand, né à Leipzig, en 1661, mort le 26 août 1717. Il étudia à Leipzig et à Giessen, voyagea en France, où il travailla au catalogue de la Bibliothèque royale pour les historiens allemands; puis il visita l'Angleterre et la Suisse. En 1684 il devint docteur en droit à Bâle, et à son retour à Leipzig il fit des cours de droit historique, naturel, public et civil. En 1694 il fut nommé assesseur au tribunal des échevins; en 1696 il obtint le titre d'avocat ordinaire du tribunal supérieur, et celui d'avocat du consistoire en 1707. Ses principaux ouvrages sont : *Einleitung zur Roemischen und deutschen Historie* (Introduction à l'histoire romaine et allemande), augmentée par Olearius; — *Geschichte des deutschen Reichs* (Histoire de l'empire germanique); — *Historie derer vornehmsten europaischen Reiche und Staaten des 16 und 17ten seculi* (Histoire des principaux États européens des seizième et dix-septième siècles), publiée par son fils, avec des remarques; — *Dissertatio de Marco Livio Druso;* — *De Pœnarum subjecto.*

Adelung, Sup. à Jocher, *Allg.-Gelh. Lex.*

FRANCKENSTEIN (*Jacques-Auguste*), fils du précédent, jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 27 décembre 1689, mort le 10 mai 1733. Il étudia et fut reçu maître ès arts à Leipzig. En 1721 il obtint une chaire de profes-

seur de droit de la nature et des gens. En 1722 il devint conseiller de cour à Zerbst, et deux ans plus tard il se rendit à Leipzig, où il continua de se livrer à l'enseignement. En 1729 il obtint du roi Auguste une pension annuelle. Ses principaux ouvrages sont : *De Collatione Bonorum generali; — De Juribus Judæorum singularibus in Germania; — De Prærogativis Domus Austriacæ; — De Prosopolipsia in jure licita; — De Rigore Pœnarum militarium per æquitatem temperando; — Das historische Theatrum von Portugall, Engelland und der Schweitz* (Le Théâtre historique du Portugal, de l'Angleterre et de la Suisse); Halberstadt, 1723-25.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRANCKENSTEIN (*Michel-Adam* FRANCKE), polygraphe bohémien, né à Prague, en 1675, mort dans la même ville, en 1728. Après avoir fait partie de la Compagnie de Jésus pendant treize ans, il se maria, et s'occupa d'antiquités, de poésie, d'histoire et de l'art d'écrire en latin. Il fit aussi des recherches sur l'histoire de son pays. On a de lui : *Syntagma genealogicum de Ortu et progressu Comitum et baronum Woracziczkiorum de Pabienicz; — Sphinx in familiam baronis de Wunschwitz.*

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRANCKENSTEIN (DE). *Voy.* FRANCK.

FRANCKLIN *Voy.* FRANKLIN.

FRANCO (*Battista*), dit *le Semolei*, peintre et graveur italien, né à Venise, vers 1498, mort en 1561. Aucun auteur ne nous apprend quel fut son premier maître; arrivé à Rome à l'âge de vingt ans, il se passionna pour le genre de Michel-Ange, et par une étude assidue de ses œuvres, tant à Rome qu'à Florence, il acquit un style entièrement différent de celui de l'école vénitienne, et qui ne permet pas de lui marquer sa place ailleurs que parmi les maîtres florentins. Faisant du dessin sa plus importante et continuelle étude, il ne cessa de reproduire par le crayon les peintures et les sculptures du Buonarotti; cet exercice si utile, et trop souvent négligé, eut cependant sur son talent une influence fâcheuse; à force de dessiner des statues, il acquit une sécheresse dont il ne put jamais se défaire; et, ne s'étant décidé à prendre le pinceau qu'à l'âge de trente-huit ans, il se forma trop tard à la pratique de la peinture pour arriver à la perfection qu'il eût peut-être pu atteindre s'il eût fait marcher de front l'étude du dessin et celle de la couleur. Le manque d'imagination l'empêcha sans doute aussi d'arriver à une célébrité à laquelle semblaient l'appeler ses talents réels de dessinateur et d'anatomiste.

Ce ne fut qu'en 1536, pour l'entrée de Charles-Quint à Rome, qu'il débuta en peignant sur la porte Capène *Romulus déposant une couronne et une tiare sur les écussons de l'empereur et du pape Paul III*, les *Triomphes des deux Scipions, Annibal assailli par u tempête sous les murs de Rome*, et *Flacc accourant au secours de la ville.* Ces p miers essais le firent appeler à Florence av Raphael de Montelapo pour coopérer aux fêt données pour l'arrivée de l'empereur et po le mariage du duc Alexandre avec Marguer d'Autriche. Plus tard, sur la recommandati de Vasari, Franco fut attaché au service grand-duc Cosme Ier.

Nous ne suivrons pas l'historien Vasari da la longue énumération qu'il donne des o vrages du Semolei; nous indiquerons seul ment ceux qui sont parvenus jusqu'à nou Parmi ses fresques, on remarque à Rome, l'église de La Minerva, une *Crèche* et une *A cension.* Appelé à Urbin sur la recommand tion du Genga, son ami, il peignit au chœur la cathédrale un *Couronnement de la Vierg* belle composition, dont malheureusement le loris est terne et l'aspect froid et monotor Le duc d'Urbin lui confia alors des trava plus appropriés à son genre de talent; il chargea de fournir un grand nombre de dessi aux fabricants de majoliques de Castel-Duran qui jusque là s'étaient contentés de reprodu les estampes gravées d'après Raphael et d'a tres grands maîtres. Les tableaux les plus r marquables du Semolei sont la *Bataille Montemurlo* à la galerie Pitti de Floren et trois allégories, *L'Agriculture, La Chas* et *Les Fruits du Travail*, au plafond de grande salle de l'ancienne bibliothèque de V nise. Les tableaux du Semolei sont très-ra dans les galeries du reste de l'Europe; le mus de Berlin possède seul un *portrait du sculpte Giacomo Tatti.* En revanche, Franco a lais une innombrable quantité de dessins; on voit cinq à la plume au musée du Louvre, présentant la *Prédication de saint Je Baptiste*, une *Assemblée de Philosophes*, *Triomphateur sur son char; Saint Antoi entouré d'anges* et des *Vieillards à chev* Les trois premiers de ces sujets ont été grav par le comte de Caylus.

Franco fut un des plus habiles graveurs son temps, et on croit qu'il reçut des leço du fameux Marc-Antoine; il mania avec égal succès la pointe et le burin, et sut, dit V sari, renoncer à *la manière sauvage* des gr veurs qui l'avaient précédé. Son œuvre nombreux; les principales pièces sont la *Fab de Psyché* d'après les fresques de Jules Roma au palais du T à Mantoue, plusieurs suj mythologiques des traits de l'Ancien et Nouveau Testament, *deux léopards*, *de lions et un griffon* d'après l'antique, la *Don tion faite à l'Église romaine par Constanti* d'après Raphael; une *Bacchanale*, gran composition d'après Jules Romain, enfin le *D luge universel.*

Franco fut le premier maître du Barocci,

ce n'est pas un de ses moindres titres de gloire.
E. Breton.

Zannetti, *Della Pittura Veneziana.* – Vasari, *Vite.* – Baldinucci, *Notizie.* — Orlandi, *Abbecedario.* -- Ticozzi, *Dizionario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Quadri, *Otto Giorni in Venezia.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.*

FRANCO (*Niccolò*), poëte italien, né à Bénévent, en 1505 (1), pendu à Rome, en 1569. Sa vie est peu connue. Sa correspondance nous le montre, entre les années 1531 et 1536, tantôt à Bénévent, tantôt à Rome et à Naples, implorant les bienfaits des princes et des riches, et rarement heureux dans ses demandes. Il s'essaya à la satire par des sonnets injurieux contre l'abbé Anisio, poëte napolitain. Il quitta Naples pour se rendre à Venise, où il arriva vers le mois de juin 1536. Là il se lia d'amitié avec l'Arétin. Celui-ci, très-ignorant, trouva un précieux auxiliaire dans Franco, qui savait bien le grec et le latin. L'union de ces deux personnages, qui avaient les mêmes vices et les mêmes talents, ne pouvait être de longue durée. En 1539 ils se brouillèrent, à propos des *Pistole volgari* de Franco, dont la dernière, *All' Invidia,* semblait dirigée contre l'Arétin. Ce poëte y répondit avec violence, reprocha à Franco d'avoir été palefrenier à Naples, d'avoir volé des sonnets à Vittoria Colonna, etc., et lui fit de telles menaces que l'auteur des *Pistole volgari,* ne se croyant pas en sûreté à Venise, quitta cette ville avec l'intention de se rendre en France; mais en passant par Casal, dans le Montferrat, il y fut retenu par le bon accueil de Sigismond Fanzino, gouverneur de cette province. L'Arétin l'y poursuivit de ses invectives, et Franco, libre enfin de se venger, publia contre son ennemi un grand nombre de sonnets, qui parurent avec son commentaire italien sur la *Priapea,* attribuée à Virgile. La première édition est de 1541, la deuxième de 1546. Dans une troisième édition, très-augmentée, on trouve d'abord 257 sonnets contre l'Arétin, puis un *Capitolo* intitulé : *Il Testamento del Delicato;* vient ensuite la *Priapea*, qui contient environ 200 sonnets, dont beaucoup sont dirigés contre le même Arétin. Ce livre est, au jugement de Tiraboschi, un des plus licencieux ouvrages qui aient jamais paru. La plus grossière obscénité, la médisance la plus effrontée, le plus hardi mépris des princes, des pontifes romains, des Pères du concile de Trente, tels sont les ornements de cette œuvre blâmable. Franco dirige particulièrement son talent satirique contre les princes qui avaient libéralement récompensé son mortel ennemi Arétin et qui l'avaient dédaigné lui-même, et à la fin de son ouvrage il leur adresse une lettre qui commence ainsi : « Aux infâmes princes de son infâme siècle, Nic. Franco de Bénévent. Princes, je vous ai parlé en vers, et maintenant je vous parle en prose. Vous pourrez connaître quelle part vous avez à tant d'infamies, si vous n'êtes aussi aveugles dans votre lecture que dans vos présents. » On ne sait pourquoi Franco quitta son asile de Casal pour aller tenir une école à Mantoue, et pourquoi il se rendit ensuite à Rome; mais on le trouve dans cette ville sous le pontificat de Paul IV. Il eut l'imprudence d'y publier ses commentaires latins sur la *Priapea,* lesquels furent brûlés par l'ordre du pontife. Une protection puissante et la mort de Paul IV sauvèrent Franco d'un châtiment plus rigoureux. La même protection (celle du cardinal Morone) préserva le poëte sous le pontificat de Pie IV; mais Pie V, que Franco avait eu le tort d'offenser par une épigramme latine, punit le satirique en le faisant pendre. Tous les biographes italiens s'accordent sur le caractère intraitable de Niccolo et sur l'infamie de ses ouvrages; mais leurs jugements ne sont pas exempts de partialité. L'*Année littéraire,* dans un curieux article, essaya de justifier Franco des torts qu'on lui impute. Nous citerons un passage de cette réhabilitation : « Le crime de Franco fut celui d'une âme altière que tourmente le spectacle du vice heureux, qui ne sait point dévorer les injures, et les repousse par des vérités dures et hardies. Placez Niccolo dans un autre siècle et dans un autre gouvernement, il ne sera qu'un écrivain libre et courageux. Les Romains et les Athéniens l'auraient applaudi, comme ils applaudissaient Aristophane; on le louerait aujourd'hui de s'être armé du fouet de la satire contre les méchants et les sots. Mais il ne sentit pas que la différence des temps et des mœurs corrompt assez souvent le jugement de la postérité et toujours celui des contemporains. Chez une nation frivole et abâtardie, au milieu d'une foule de monsignors plus vains de leur noblesse que les Scipions n'étaient enorgueillis de leurs exploits, il osa faire entendre une voix républicaine. Son génie, plus fort que les lois et l'opinion dominante, combattit des abus, flétrit des vices qu'elles avaient respectés et anoblis. L'ardeur de se montrer, et je ne sais quelle audace naturelle lui fit illusion. Telle fut la source de ses malheurs, de ses fautes et de sa déplorable réputation. » On a de Niccolò Franco : *Tempio d'amore;* Venise, 1536, in-4°, petit poëme en 33 octaves; — *Le Pistole volgari*; Venise, 1538, 1541, in-8°; — *Il Petrarchista, nel quale si scuoprono nuovi secreti sopra il Petrarcha, e si danno a leggere molte lettere che il medesimo Petrarcha in lingua toscana scrisse a diverse persone;* Venise, 1539, 1541, 1543, in-8°; — *Dialogo dove si ragiona delle Bellezze;* Casal, 1542; — *Dialoghi piacevoli;* Venise, 1542, in-8°; — la *Priapea;* Turin (Casal), 1541, in-8°; ibid., 1546, in-8°, réimprimée avec des *Rime* dirigées ainsi que la *Priapea* contre l'A-

(1) Dans l'édition du *Dialogo delle Bellezze,* publié à Casal, en 1542, on trouve le portrait de Franco avec ces mots : *Æt. ann. XXVII,* ce qui ferait naître ce poëte en 1515; mais Tiraboschi conteste par de bonnes raisons l'exactitude de cette date, et croit qu'il faut lire *Æt. ann. XXXVII*, et fixe d'après cette conjecture la naissance de Franco à l'année 1505.

rétin. Cette édition est intitulée : *Delle rime de M. Niccolò Franco contro Pietro Aretino e della Priapea del medesimo, terza edizione, colla giunta di molti sonetti nuovi*, etc., *con grazia e privilegio Pasquillico*; 1548, in-8°. Ces trois éditions sont très-rares. La *Priapea* a été réimprimée avec le *Vendemiatore* du Tansillo; Paris, 1790, in-8° (sous la fausse indication : *A Pe-King, regnante Kien-Long, nel XVIII secolo*); — *La Philena*, roman en douze livres, très-long et fort ennuyeux; — *Dialoghi maritimi del Bottazzo, ed alcune rime maritime de M. Niccolò Franco*; Mantoue, 1547, in-8°. Franco avait traduit l'*Iliade* d'Homère. Sa traduction, restée inédite, a été conservée en manuscrit dans la bibliothèque Albani à Rome.

Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, t. I, p. 219. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. III, p. 10. — G. Maffei, *Storia della Letteratura Ital.*, t. I, p. 356 de l'édit. de Florence, 1853. — *Année littéraire*, 1778, n° VII.

* **FRANCO** ou **FRANCHI** (*Giuseppe*), peintre de l'école romaine, florissait en 1587, et mourut sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1630. Il fut surnommé *de' Monti*, sans doute à cause du quartier qu'il habitait à Rome, et aussi *delle Lodole* (des Alouettes), parce qu'il se plaisait à placer quelqu'un de ces oiseaux dans presque toutes ses compositions. Il fut employé par Sixte-Quint à la décoration du Vatican. Il travailla aussi à Milan pendant plusieurs années. E. B—N.

Baglione, *Vite de' Pittori*, etc., *del* 1573 *in fino al* 1642. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FRANCO (*Véronique*), femme poëte italienne, née à Venise, en 1554, morte vers 1595. Elle mena d'abord une vie dissipée, et se fit une grande réputation par sa beauté, ses galanteries et ses poésies. Voici en quels termes il est parlé d'elle dans le journal de voyage de Montaigne : « Le lundy 6 de novembre, la signora Veronica Franca, janti fame venetiane, envoya vers lui pour lui présenter un petit livre de lettres qu'elle a composé : il fit donner deuz escus audict home. » Véronique Franco, jeune encore, renonça au monde, et fonda, sous le nom de Sainte-Marie-de-Secours, un hospice pour les jeunes filles abandonnées. Quadrio cite de Véronique Franco les trois recueils suivants, sans en indiquer la date : *Terze Rime*, in-4°; — *Lettere familiari a diversi*; — *Rime di diversi eccellentissimi sulla morte dell' illustr. signor Ettore Martinengo*.

Quadrio, *Della Storia e della Ragione d'ogni Poesia*, 7 tom. in-4°. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. III, pag. 56. — Agostini, *Scrittori veneziani*.

FRANCO (*Pierre*), chirurgien français, né à Turriers, près de Sisteron, en Provence, vivait au seizième siècle. Il quitta la France pour aller successivement pratiquer et enseigner la médecine à Berne, à Fribourg et à Lausanne. Il est connu pour avoir inventé ou du moins décrit le premier la taille sous-pubienne. On a de lui : *Traité contenant une des parties principal[es] de la chirurgie, laquelle les chirurgie[ns] herniaires exercent*; Lyon, 1556, in-8°; — *Traité des Hernies, contenant une ample d[é]claration de toutes leurs espèces, et autr[es] excellentes parties de la chirurgie, à savo[ir] de la pierre, des cataractes des yeux et autr[es] maladies, avec leurs causes, signes, accident[s], anatomie des parties affectées et leur entiè[re] guérison*; Lyon, 1561, in-8°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — *Biogr. medica*.

FRANCO (*François*), médecin espagnol, né [à] Xativa (royaume de Valence), vivait au seizièm[e] siècle. Il fut d'abord professeur à l'universit[é] d'Alcala, devint ensuite médecin du roi de Po[r]tugal Jean III, et finit par occuper la chaire [de] médecine à l'université de Séville. On a de lui [:] *Libro de enfermedades contagiosas y de l[a] preservacion de ellas; de la nieve y del u[so] de ella*; Séville, 1569, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

* **FRANCO** (*Antonio-Fernandes*), écriva[in] portugais, né dans les îles Açores, vivait au com[]mencement du dix-septième siècle. Il était vicai[re] de l'église de Alagoa, et on lui doit le récit d'u[n] épouvantable phénomène qui faillit détruire so[n] île natale, le 2 septembre 1630. Il a écrit comm[e] témoin oculaire : *Relação do lastimoso e hor[]rendo caso que aconteceo na ilha d[e] S. Miguel, em secunda feira de setembr[o]* 1630, in-fol.; feuille détachée, digne d'être re[]cueillie pour l'histoire de la météorologie. Da[ns] cette circonstance mémorable, une éruptio[n] sous-marine lança sur l'île S. Miguel des pierre[s] d'une incroyable grosseur à la hauteur de cen[t] coudées. F. D.

César de Figanière, *Bibliographia historica*.

FRANCO BARRETO (*João*), poëte et his[]torien portugais, né à Lisbonne, en 1600, mo[rt] après 1669. Il eut pour maître Francisco de Ma[]cedo. En 1624 il s'embarqua pour le Brésil, o[ù] il prit une part active dans la guerre contre l[a] Hollande; après s'être battu courageusemen[t] pour l'indépendance de Bahia, il revint en Po[r]tugal, se maria, et se trouvant encore assez jeun[e] pour s'asseoir sur les bancs de l'école, il étudia [à] Coïmbre, durant quatre ans, le droit ecclésias[]tique. L'avénement de Jean IV lui fit quitte[r] de nouveau son pays; il fut choisi, en 1641, pa[r] Francisco de Mello, dont il avait élevé le fils, pou[r] l'accompagner en qualité de secrétaire d'ambas[]sade, lorsqu'il dut se rendre à Paris afin de no[]tifier solennellement à Louis XIII l'avénemen[t] au trône de la maison de Bragance. A cette épo[]que Franco Barreto était déjà marié, mais lors[]qu'il revint à Lisbonne il se trouva veuf avec deu[x] enfants. Sa fille mourut fort jeune, son fils de[]vint religieux, et il entra dans les ordres, bie[n] décidé à se vouer exclusivement à de grand[s] travaux littéraires. Tout en Portugal était à cons[]tituer de nouveau, et il fallait faire renaître jus[]qu'à l'amour de la langue maternelle, mise e[n]

ıbli par tant d'écrivains; ce fut, n'en doutons s, dans ce but qu'il prépara de longue main n *Énéide portugaise*.

Franco Barreto est mis au rang des auteurs ıssiques; mais c'est surtout sa traduction de rgile qui lui vaut aujourd'hui une certaine ıommée. Le livre de Franco Barreto a paru us le titre d'*Eneida portugueza*, 1re par-; Lisbonne, 1664, in-12; 3e partie, ibid.; 70, in-12; c'est un travail encore fort re-erché. Cet écrivain a beaucoup écrit, et ı met au nombre de ses productions les ıs curieuses son voyage en France; il est in-ılé : *Relação da viagem que a França erão Francisco de Mello, Monteiro, mór Reyno, e o doutor Antonio Coelho de Car-lho, indo por embaxaidores extraordina-s del rey D. João IV, de gloriosa memoria, el rey de Francia Luiz XIII, cognomi-lo o Justo, anno* 1641; Lisbonne, 1642, in-12. y promet un travail sur les officiers de la son royale de France, qu'il n'a pas donné; s en revanche il fit imprimer un autre ou-ge, qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire France : *Cathalogo dos christianissimos s de Francia e das Raynhas suas esposas zapia annos de sua vida, de seu reynado nde estão enterrados*; Lisbonne, 1642, in-4°. 'un des livres dus à cet écrivain qui ont le plus aleur aujourd'hui, et dont l'Académie portugaise oque le témoignage, est intitulé : *Orthogra-a da Lingua Portugueza*; Lisbonne, 1670, °. On joint aussi à plusieurs éditions des Lu-ıdes : *Index de todos os nomes proprios que ão no poema de Luiz de Camoens*; Lis-ıne 1669, in-4°. Ce fut lui qui donna cette ion, et son travail est excellent. Il traduisit si, de l'espagnol en portugais, *Flos sanc-um, historia das vidas e obras insignes dos tos pelo reverendo padre Pedro de Riba-eira, da Companhia de Jesus, e de outros hores*; Lisbonne, 1674, in-fol. Parmi ses sies, on recherche encore *Cyparisso, fa-a mythologica*; Lisbonne, 1631, in-4°. s cet ouvrage peu connu en France, le poëte ant et surtout correct commence à se ré-r. On comprend qu'un rang honorable mi les écrivains classiques pourra lui être gné un jour dans le vaste dictionnaire où 'ortugal a réuni, comme l'Italie, ses *Testi di gua*. Franco Barreto a laissé un grand nombre ıvrages manuscrits, parmi lesquels le plus ortant serait sa *Bibliotheca Portugueza*, eprise pendant qu'il occupait son canonicat, sollicitation de Severim de Faria; il était pour l'impression, et Barbosa confesse qu'il ı été utile. On conservait dans la biblio-que du duc de Lafões : *Historia dos Car-es Portuguezes* et l'*Historia ecclesiastica cidade de Evora*. Enfin, l'histoire du Brésil ait de grands avantages de la découverte du té suivant : *Relação da viagem que a Armada de Portugal fiz a Bahia de Todos os Santos, e da restauração da cidade de S. Salvador, occupada das armas Olandezas, escrita anno de* 1642. Cet ouvrage précieux, puisqu'il a été donné par un témoin oculaire, a dû être composé en France, à l'époque où Franco Barreto y suivit l'ambassadeur. Barbosa renferme encore plusieurs autres documents bibliographiques, qu'il serait trop long d'énumérer : Il est malheureusement fort probable que ces manuscrits ont péri à la suite des incendies qui succédèrent au tremblement de terre de 1755.

Ferdinand DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Costa e Sylva, *Ensaio biographico-critico*. — Sylvestre Ribeiro, *Resenha de uma historia litteraria*.

FRANCO (LE P. *Antonio*), grammairien et théologien portugais, né à Montalvam, mort à Evora, le 3 mai 1732. Il était jésuite, et il peut être considéré comme le Lhomond des Portugais. Il a donné un *Promptuario da Syntaxe*, Evora, 1699, 1716, Lisbonne, 1704, in-8°, à l'usage des étudiants, fort répandu dans la Péninsule. On a en outre de ce père : *Imagem de Collegio Apostolico*; Lisbonne, 1709, in-16 : — *Imagem da virtude em o noviciado da Companhia de Jesus do real collegio de Espiritu-Santo d'Evora, do reino de Portugal, na qual se contem a fundação desta santa casa, vida de seu fundador, e mais servos de Deus que nella ou foram mestres ou discipulos*; Lisbonne, 1714, in-fol.; — *Imagem da virtude em o noviciado da Companhia de Jesus na corte de Lisboa, em que se contem a fundação da casa e os religiosos de virtude que em Lisboa foram noviços*; Coimbre, 1717, in-fol.; — *Imagem da virtude em o noviciado da Companhia de Jesus no real collegio de Jesus de Coimbra em Portugal; na qual se contem as vidas e santas mortes de muitos homems de grande virtude que na quella santa se criaram*; Evora, 1719, 2 vol. in-fol. Ces trois ouvrages, presque introuvables en France, sont d'une grande utilité pour écrire l'histoire de l'ordre; — *Annus gloriosus Societatis Jesu*; Vienne (Autriche), 1720, in-4°; — *Indiculo universal*; Evora, 1716, in-8°; — *Contramina grammatical*; Evora, 1731, in-8°; — *Novena da V. e M. Santa Barbara* (sous le nom de *Francisco da Costa, Eborense*); Evora, 1725, in-12; — Il a laissé en manuscrit : *Imagem do primeiro e segundo seculo da Companhia de Jezus em Portugal*; 3 vol. in-fol. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — César de Figanière, *Bibliographia*. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*.

FRANCO. *Voy*. FRANCON.

FRANCŒUR (*François*), surintendant de la musique du roi Louis XV, né le 28 septembre 1698, à Paris, mort dans la même ville, le 6 août 1787. Il entra fort jeune en qualité de violoniste à l'orchestre de l'Opéra, et fut ensuite admis dans la musique de la chambre

du roi. Après vingt ans de service comme musicien ordinaire, il acheta l'une des charges des *vingt-quatre violons du roi*, et fut nommé compositeur de la chambre. Francœur s'était lié d'une étroite amitié avec Rebel, qu'il avait connu à l'orchestre de l'Opéra; cette intimité entre les deux artistes ne se démentit jamais pendant le cours de leur longue carrière; on les retrouve toujours ensemble dans leurs entreprises comme dans leurs travaux. En 1736 ils furent nommés inspecteurs de l'Académie royale de Musique, et en 1751 on leur confia la direction de ce théâtre, qu'ils abandonnèrent en 1767. A partir de cette époque, Francœur, qui en 1760 avait succédé à Blamont dans les fonctions de surintendant de la musique du roi, résigna toutes ses places, et passa le reste de ses jours dans le repos. Il mourut âgé de quatre-vingt-neuf ans. Francœur a donné à l'Opéra, en collaboration avec Rebel : *Pyrame et Thisbé* (1726); — *Tarsis et Zélie* (1728); — *Scanderbeg* (1735); — *Le Ballet de la Paix* (1738); — *Les Augustales*, prologue de Montcrif (1744); — *Zélindor* (1744); — *Ismène* (1747); — *Les Génies tutélaires* (1757); — *Le Prince de Noizy* (1760). — On connaît aussi de ce compositeur deux livres de *Sonates pour le violon;* ces sonates, qu'il publia dans sa jeunesse, sont les seules de ses productions auxquelles Rebel n'ait pas coopéré.

Dieudonné Denne-Baron.

De La Borde, *Essai sur la Musique.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

Francœur (*Louis-Joseph*), musicien compositeur français, neveu du précédent, né à Paris, le 8 octobre 1738, et mort dans cette ville, le 10 mars 1804. A l'âge de sept ans il perdit son père; son oncle, qui n'avait pas d'enfants, prit soin de son éducation. Admis aux pages de la musique du roi, Francœur en sortit à quatorze ans, pour entrer comme violoniste à l'Opéra, et devint ensuite chef d'orchestre, en remplacement de Berton, lorsque celui-ci, en 1767, prit la direction du théâtre. En 1776 il obtint le titre de maître de musique de la chambre du roi; plus tard il en fut le surintendant. En 1792 il eut l'entreprise de l'Opéra, conjointement avec Cellerier, et fit avec son associé le *Règlement pour l'Académie royale de Musique*, qui demeura en vigueur jusqu'au nouveau règlement de 1800. Dénoncé comme suspect pendant la révolution, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor, pour reprendre bientôt la direction de l'Opéra, avec Denesle. Tous deux ne jouirent pas longtemps de leur privilége, qui fut accordé à Devisme et à Bonnet de Treiches. Dès lors Francœur, retiré des affaires et libre de toute occupation, vécut auprès de son fils, géomètre distingué, qui lui fit obtenir, par le crédit de Jérôme Bonaparte, une pension comme ancien directeur de l'Opéra. On rapporte sur cet artiste l'anecdote suivante : Dans un âge déjà avancé, Francœur rencontra un jour une jeune femme qui descendait de voiture et dont la robe, s'accrochant, laissa voir une jambe d'une beau[té] remarquable; il n'en fallut pas plus pour [en]flammer l'imagination du musicien, qui quin[ze] jours après devint l'époux de cette dame. [Ce] compositeur a donné à l'Opéra *Ismène et L[in]dor*, un acte (1766), et a refait une partie de [la] musique de l'opéra d'*Ajax*, pour la reprise [de] cet ouvrage en 1770. Il a laissé en manusc[rit] plusieurs opéras et de la musique d'église. U[ne] grande partie de ces manuscrits a été acqu[ise] par la bibliothèque du Conservatoire de Pa[ris]. On connaît en outre de Francœur un tra[ité] d'instrumentation, publié en 1772, sous le ti[tre] de : *Diapason général de tous les instrume[nts] à vent, avec des observations sur chac[un] d'eux.* Ce traité est une des meilleures prod[uc]tions de Francœur. Dieudonné Denne-Bar[on].

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Do[cu]*ments inédits.*

Francœur (*Louis-Benjamin*), géomè[tre] français, fils du précédent, né à Paris, le [..] août 1773, mort dans la même ville, le 15 [dé]cembre 1849. Il ne fut pas d'abord dest[iné] à la carrière de savant, et ses premières étu[des] mathématiques furent assez faibles; mais [en] 1795, déjà marié, et voulant se soustraire [à] la réquisition, il se prépara à l'École Polytec[h]nique, qui venait d'être fondée. Il fut admis d[ans] les premiers rangs. Au sortir de l'École, il don[na] des leçons particulières. En 1798 il fut nom[mé] répétiteur à l'École Polytechnique. Il qu[itta] cette place en 1804, pour occuper celle d'exa[mi]nateur des aspirants à l'École : en même te[mps] il enseigna les mathématiques à l'école cent[rale] de la rue Saint-Antoine. L'année suivante, il [fut] appelé à enseigner les mathématiques transc[en]dantes, c'est-à-dire le calcul différentiel et in[té]gral, dans la même école, devenue le ly[cée] Charlemagne. Enfin, en 1809, il fut com[pris] comme professeur d'algèbre supérieure dan[s la] création de la Faculté des Sciences. Il joigni[t à] son cours d'algèbre des leçons sur la géodé[sie] et sur le calcul des probabilités. Les événeme[nts] de 1815 exercèrent une fâcheuse influence [sur] la carrière de Francœur. Suspect d'opinions [peu] royalistes, et convaincu d'être resté l'ami [de] Carnot, alors proscrit, il perdit la place d'e[xa]minateur; les chaires de mathématiques su[pé]rieures furent supprimées dans les colléges; [de] sorte qu'il resta seulement professeur à la S[or]bonne. Il prit une part active aux travaux d[e la] Société d'Encouragement mutuel et à ceux d[e la] Société d'Encouragement pour l'Industrie na[tio]nale. En même temps il publia un grand n[om]bre d'excellents ouvrages destinés à l'enseig[ne]ment des sciences, et unissant à l'exactitude [une] grande clarté dans l'exposition. Aussi, sans se [si]gnaler par aucune grande découverte, Franc[œur] rendit aux sciences d'éminents services, par [un] rare talent à expliquer les découvertes des [au]tres savants et par son infatigable activit[é].

ıtra à l'Académie des Sciences en 1842. Il était embre de plusieurs sociétés savantes de l'Eupe. On a de lui : *Traité de Mécanique élé-entaire et théorique*; Paris, 1800, in-8°.; — *'ore parisienne*; Paris, 1801, in-18; — *Cours mplet de Mathématiques pures*; Paris, 1809, vol. in-8°; — *Éléments de Statique*; Paris, 10, in-8°; — *Uranographie, ou traité élé-entaire d'astronomie*; Paris, 1812, in-8°; — *Dessin linéaire d'après la méthode d'en-gnement mutuel*; Paris, 1819, in-8°; — *niométrie, ou l'art de tracer sur le papier angles dont la graduation est connue d'évaluer le nombre de degrés d'un angle à traité, accompagné d'une table des des de 1 à 10,000*; Paris, 1820, in-8°; — *tice sur la ville d'Aix en Savoie et sur eaux thermales*; Paris, 1825, in-8°; — *ronomie pratique*; Paris, 1830, in-8°; — *ments de Technologie, ou description des cédés des arts et de l'économie domestique r préparer, façonner et finir les objets à age de l'homme*; Paris, 1833, in-8°; — *égé du grand Dictionnaire de Technologie, nouveau dictionnaire des arts et métiers,* ollaboration avec MM. Robiquet, Payen, Pe-e; Paris, 1833-1836, 6 vol. in-8°; — *Géo-e, ou traité de la figure de la Terre*; Pa-1835, in-8°; — *Notice sur Plombières et eaux thermales*; Paris, 1839, in-18; — *ıoire sur l'Aréométrie, et en particulier l'aréomètre centigrade*; Paris, 1842, ; — *Théorie du Calendrier et collection ous les calendriers des années passées et res*; Paris, 1842, in-18; — *Traité d'A-métique appliquée à la banque, au com-ce, à l'industrie*; Paris, 1845, in-8°. cœur a travaillé au *Dictionnaire du Com-e et des Marchandises*, à la *Revue ency-édique*, à l'*Encyclopédie moderne*; il fut es principaux collaborateurs du *Diction-e de Technologie*. Il lut à la Société d'En-ıgement plus de trois cents rapports, dont grande partie a été imprimée dans les *Bul-s* de cette société.

be, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Con-* — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du* t. III. — Francœur fils, *Notice sur la vie et les ges de L.-B. Francœur*; Paris, 1853. — Quérard, *e littér.* — Ch. Louandre et Bourquelot, *Littér. contemp.*

ANÇOIS, *Franciscus*, nom commun à un l nombre de personnages historiques, clas-ans l'ordre suivant : les saints sont placés te, puis viennent les souverains, par ordre bétique de pays sur lesquels ils ont régné.

ANÇOIS D'ASSISE (Saint), fondateur de e des Franciscains, naquit en 1182, d'un ıerçant très-riche, du nom de Bernardone oni, et mourut en 1226. Par suite de la tion d'un pèlerin qui eut une communica-vec sa mère, François reçut le jour dans table. Les premières années de la jeunesse de ce moine ne pouvaient faire supposer sa vocation. Il assistait à toutes les parties de plaisir de ses amis; il les dirigeait même. Ses dépenses étaient considérables; il se montrait magnifique en tout ce qu'il faisait, et s'attirait ainsi de durs reproches de la part de son père, qui était fort avare. Les habitants d'Assise le surnommèrent *la Fleur de la jeunesse*. Dans une attaque contre Pérouse, ville rivale d'Assise, il fut fait prisonnier, et resta un an captif. Charitable à un degré rare, la vue des pauvres fit toujours sur lui une impression très-vive, et il ne manquait jamais de soulager ceux qu'il rencontrait. Cette disposition naturelle, développée et sanctifiée par la grâce, lui ouvrit la voie qu'il devait suivre. En 1206, à l'âge de vingt-quatre ans, il renonça publiquement, et malgré l'opposition obstinée et les violences même de son père, à tous les biens de ce monde. Ici commence son vœu de pauvreté. Dès ce moment il prend le costume d'ermite, et se retire dans la solitude pour y méditer. Des visions ravissent son esprit; il prend soin des lépreux, et, comme sainte Élisabeth de Hongrie, il panse et lèche les plaies de ces malheureux, qu'on séquestrait de la société de leurs semblables, après avoir prononcé certaines formules, mais qui pendant tout le moyen âge furent appelés les *malades du bon Dieu* et que l'Église catholique entoura toujours de sa tendre sollicitude. Revenu à Assise, il s'occupa de restaurer l'église de Saint-Damian; lui-même, frêle et délicat, travaillait comme un manœuvre. Il prêchait en même temps la pauvreté avec une exaltation qui le fit d'abord prendre pour un fou. Un jour qu'il entendit cette exhortation tomber d'une chaire évangélique : « Ne portez « ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre « bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni sou-« liers, ni bâton, » son parti fut pris (1) : l'ordre des Frères Mendiants était virtuellement fondé (1208). Cette sainte milice, qui, avec celle de Saint-Dominique, renouvela la face de l'Église au treizième siècle, fut bientôt approuvée verbalement par Innocent III, puis solennellement, dans le quatrième concile de Latran. Elle se multiplia prodigieusement; des fils de grandes familles s'enrôlaient sous la bannière de François, après avoir vendu leurs biens en faveur des pauvres. Outre les trois vœux ordinaires auxquels étaient assujettis les Frères Mineurs, la règle leur imposait la renonciation à toute possession et l'obligation de vivre d'aumônes. Ce fondateur d'un

(1) Saint François avait défendu à ses moines de rien posséder en propre, et, d'après les règles de l'ordre, sanctionnées par le pape, en 1210 et 1223, il leur avait assigné le double caractère de mendiants et de prédicateurs. Le saint-père conféra de grands priviléges à cette nouvelle espèce de moines, comme à tous les ordres mendiants. Ils ne devaient vivre que d'aumônes, mais en revanche ils furent autorisés à confesser, et ils purent s'arroger encore d'autres droits des curés de paroisse, tels que celui de dire la messe; on leur permit de vendre les indulgences du pape, indulgences appelées *portiuncule*.

nouvel ordre voulut aussi régénérer la société des femmes par les mêmes moyens. Dans ce but, il établit la religion des *Pauvres Dames*, désignées également sous le nom de *Pauvres Clarisses*, du nom de sainte Claire, la première supérieure de cet institut. On vit à cette époque des princesses abandonner le monde pour fonder des couvents de cet ordre, entre autres la sœur de saint Louis, Isabelle de France, qui fit élever un monastère dans le bois de Boulogne, à Longchamp. En 1219, François partit pour l'Orient, et par la réputation de sainteté dont il jouissait déjà il put rétablir la concorde dans le camp des croisés, où la division s'était introduite. Depuis ce temps les franciscains sont restés dans la Terre Sainte, et ils y gardent le tombeau du Seigneur. La prédication populaire, l'aumône, la prière, les saintes inspirations de la grâce, voilà par quels moyens s'est d'abord propagé l'ordre des Frères Mineurs. Alexandre de Halès, éminent docteur de l'université de Paris, y ajouta la science. Mais, il faut le dire, le levier le plus puissant des franciscains fut l'amour et tout ce qui est compris sous cette belle expression : *La folie de la croix*. Les dominicains, au contraire, eurent plus particulièrement en partage l'instrument de la science, qui, on le sait, ne resta point improductif entre leurs mains. Saint François, ayant scruté les plaies de la société temporelle et voulant la rendre meilleure, institua, en 1221 pour les hommes et les femmes mariés le *tiers ordre*, qui de prime abord reçut un prodigieux accroissement. Saint Louis, Raymond Lulle et beaucoup d'autres princes et savants s'empressèrent d'adopter cette règle, qui avait pour but la réformation des mœurs. La passion de Notre-Seigneur était souvent le sujet des méditations de François; il eut dans un couvent situé sur le mont Alvernia cette vision si connue et pendant laquelle son corps reçut l'empreinte des stigmates de Jésus crucifié. Après la mort de ce moine, survenue en 1226, on commença le procès de sa canonisation, et trois ans s'étaient à peine écoulés, qu'il fut proclamé saint. L'ordre qu'il a fondé ne tarda pas à recevoir diverses réformes : les récollets, les capucins sont des rameaux du grand arbre qu'il avait planté. Les œuvres complètes de ce saint ont été publiées plusieurs fois; l'édition la plus correcte paraît être celle du P. de La Haye; Paris, 1641, in-fol. Ces œuvres comprennent des poésies italiennes, des paraboles, des conférences monastiques, etc., etc. A. R.

Chalippe, récollet, *Vie de saint François;* in-4°, 1728. — Chavin, *Vie de saint François;* 1841, in-8°.

FRANÇOIS DE PAULE (Saint), fondateur de l'ordre religieux des Minimes. Il naquit à Paule, ville de Calabre, en 1416, et mourut au Plessis-les-Tours, le 2 avril 1507. La vie de François de Paule fut écrite pour la première fois plusieurs années après la mort de ce cénobite, par un de ses disciples, qui ne devait pas l'avoir connu jeune; aussi manque-t-elle de précis[...] Pour éclaircir les faits, il est utile de consu[...] les historiens de cette époque. La légende n[...] apprend d'abord que François était fils de Jac[...] Martorello ou Martotillo, d'autres encore di[...] Retortillo, et de Vienne de Fuscaldo. Sa n[...]sance ayant été regardée par ses parents comm[...] récompense d'un vœu qu'ils avaient fait à s[...] François d'Assise, ils le mirent tout enfant d[...] un couvent de l'ordre des Mineurs, où il dem[...] environ un an. Il fit ensuite avec son père [...]sieurs pèlerinages, après quoi ils revinrent [...]semble à Paule. Mais le jeune Martorello, [...] avait manifesté plusieurs fois son inclina[...] pour la vie d'anachorète, quitta sa ville na[...] à l'âge de douze ans, et se retira dans une gr[...] des montagnes voisines. Là il vécut solita[...] partageant son temps entre la prière et la c[...]templation, et ne mangeant jamais ni chair [...] poisson, ni œufs, ni laitage. Des herbes, [...] racines, des fruits suffisaient à sa nourrit[...] Quelques années plus tard, la retraite du je[...] ermite ayant été fréquemment troublée pa[...] visites de gens de tout état qu'attirait vers [...] sa réputation d'homme pieux et austère, il a[...]donna ses rochers, et, sans s'écarter beaucou[...] ce lieu de retraite, il alla se fixer sur la p[...] voisine, dans un endroit absolument désert. [...] ville de Paule, dont est natif le *saint homm[...]* Tours, dit Guillaume de Villeneuve dans [...] *Mémoires*, est une bonne ville, environné[...] bois d'un côté et de la mer de l'autre. Le s[...] homme de Tours, c'était François de Paule. [...] Comines, qui rapporte plusieurs particula[...] du voyage de ce cénobite en France, app[...] toujours *frère Robert*. De cette différenc[...] dénomination on peut raisonnablement inf[...] que Robert était le premier nom de l'ermit[...] Calabre, et qu'il ne porta celui de François, [...] lequel on l'a canonisé, que vers la fin de sa [...] Frère Robert, disons-nous à l'imitation de [...]mines, avait donc de nouveau cherché et tr[...] la solitude. S'il parvint à se soustraire plus [...]lement que précédemment à la curiosité [...] esprits mondains, il ne put échapper à la s[...]pathie des âmes dévotes.

Son exemple engageait à se retirer en ce m[...]lieu des hommes qu'une vocation analogue [...] sienne ou le désillusionnement des passions [...]maines avaient dégoûtés des plaisirs du si[...] Bientôt, ces ermites construisirent une [...]pelle, et ainsi commença à se former la pi[...] congrégation qui, en 1474, fut constituée p[...] pape en un ordre religieux, sous la dénon[...]tion d'*Ermites de saint François d'As[...]* Celle de Frères Minimes lui fut donnée da[...]suite, à la demande du fondateur même qui [...]cita ce changement par un sentiment d'hum[...]

La renommée de sainteté de frère Robert s'[...] répandue au loin, le roi de France, Louis XI, [...] en proie à de grandes souffrances physique[...] plut à espérer que la présence du *saint ho[...]*

monarque n'appela jamais autrement frère Ro-t) attirerait sur lui la divine miséricorde. Un r de l'année 1483, l'ermite de la Calabre, qui idait alors dans le couvent qu'il avait fondé à ıle, reçut de Louis XI l'invitation de se rendre Plessis pour guérir ou au moins adoucir les ıx sous le poids desquels succombait ce ıce. Frère Robert répondit d'abord par un ıs, alléguant qu'il ne pouvait pas être assez t aux yeux de Dieu pour que son interces- fût très-puissante auprès de lui. « D'ailleurs, ıta-t-il, je n'ai pas le don de guérir les x corporels, et mes consolations spirituelles seraient pas plus efficaces que celles des ınts théologiens qui entourent le roi de ıce. »

ı réalité, frère Robert n'était ni clerc ni é, et n'avait jamais rien appris. Mais Louis, uadé que de la visite du bon religieux dé-aient la prolongation de son existence en onde et son salut dans l'autre, renouvela nstances par l'entremise du roi de Naples inand I[er] et avec l'agrément du pape IV; car le saint homme avait aussi ob- qu'il ne pouvait se transporter ni séjourner un royaume étranger sans l'autorisation du erain dont il était le sujet, et sans le consen-nt du pontife de Rome. Tout obstacle se ra levé par un second message qu'apporta ıître d'hôtel de Louis XI. Le prince de Ta-, fils du roi de Naples, accompagna cet yé, qui en outre était muni d'une lettre de IV. Frère Robert partit, quoiqu'à regret, enant avec lui deux de ses neveux, qui ıt séculiers, et quelques religieux de sa régation. A Naples, où il passa, Robert se ccueilli avec autant d'honneurs que s'il eût ı légat apostolique. Simple et dénué d'ins-on comme il l'était, il n'en conversait pas avec les princes et les seigneurs de la d'une façon si aisée, faisant preuve d'un n jugement, que chacun s'en émerveillait criait que le Saint-Esprit parlait par la ıe de ce bon religieux. De Naples il se ren-Rome; les cardinaux qui allèrent les pre-le visiter demeurèrent d'accord que pour si bien sur toutes choses, il fallait que même l'inspirât. Le pape lui donna plu- audiences, dont chacune dura trois ou heures. Après un court séjour à Rome, Robert s'embarqua à Ostie. A peine eut-il pied sur la terre de France qu'il reçut un message de Louis XI, pour le conju- faire diligence. Ce monarque était si im-t de le voir qu'il continua de lui dépê-courrier sur courrier, pour presser sa e, jusqu'à son arrivée au Plessis.

sque frère Robert fut introduit dans la re du roi de France, celui-ci, tout malade tait, se leva de son fauteuil et alla jusqu'au de l'appartement, à la rencontre du reli- aux pieds duquel il se jeta, en disant : « Saint homme, guérissez-moi, je vous supplie. » « Dieu ne m'a pas donné un tel pouvoir, répondit doucement Robert en aidant le roi à se relever. Je n'ai à vous offrir que les ferventes prières d'un humble serviteur de Dieu. »

Malgré les dénégations de l'ermite de Saint-François de Paule, Louis ne renonça pas à l'espoir d'être guéri par le saint homme, que les courtisans se contentèrent d'appeler *le bonhomme*, en partie par dédain de sa personne et de son mérite, en partie par éloge de son humilité et de sa charité. Afin de le retenir plus sûrement au Plessis, le roi donna au frère Robert pour lui et pour ceux qui l'accompagnaient un appartement dans le château. Il le mandait plusieurs fois par jour, pour s'entretenir avec lui des choses de la religion, répétant toujours qu'il allongerait bien sa vie s'il le voulait. Le *bonhomme* ne put désabuser Louis de cette idée, bien que la santé de ce prince continuât visiblement à décliner, et que le frère Robert lui réitérât ses avertissements sur sa fin prochaine. Louis XI mourut le 29 août de cette même année 1483; l'ermite de Saint-François de Paule, qui avait assisté aux derniers moments du roi de France, l'encourageant par des exhortations pieuses et des discours pleins d'onction, resta au Plessis, où Charles VIII l'autorisa à établir un couvent de son ordre. Dans la suite, il fonda d'autres monastères à Amboise et en divers lieux de la France, où les ermites de Saint-François furent tantôt appelés *Minimes*, d'après le bref d'Alexandre VI, tantôt *Bons-Hommes*, d'après la qualification donnée à leur fondateur par les officiers et les serviteurs de Louis XI. Si les légendaires ne se trompent pas sur la date de sa naissance, le frère Robert avait quatre-vingt-onze ans à l'époque de sa mort; il en aurait eu seulement soixante-sept si, comme l'a écrit Comines, il n'était âgé que de quarante-trois ans lorsqu'il vint en France. En 1509, il fut canonisé, sous le nom de François de Paule.

Camille Lebrun.

Comines, *Mémoires*. — Baillet, *Vies des Saints*.

FRANÇOIS DE BORGIA (Saint), général des Jésuites, né à Gandia (royaume de Valence), en 1510, mort à Rome, le 1[er] octobre 1572. Grand-écuyer de l'impératrice, femme de Charles-Quint; *mayordomo mayor* de l'infant don Philippe, père d'une nombreuse famille, il rompit tous les liens de la terre pour entrer dans la Compagnie de Jésus. A la mort de son père, il quitta le titre de marquis de Lombay pour prendre celui de duc de Gandia, et il se retira dans son duché. Depuis longtemps déjà il se sentait vivement épris de la vie religieuse, et un an après qu'il eut perdu son épouse (1546), dôna Leonor de Castro, il se fit recevoir mystérieusement dans l'institut de Loyola. Par un bref de Paul III, il fut autorisé à rester duc et à administrer son duché jusqu'à l'établissement de ses fils et filles. Les jésuites lui devaient

l'érection du premier collége fondé en Espagne par les pères du nouvel institut. Jusqu'au moment où il partit pour Rome, saint François vécut dans son château avec la plus grande humilité et savourant les délices de l'oraison. Arrivé à Rome, il informa Charles-Quint de la résolution qu'il avait prise, et pria l'empereur d'accorder ses titres à son fils. Cette demande ayant été accueillie, saint François se dépouilla de tous ses biens et de tous ses honneurs, et prit l'habit de la compagnie où il entrait. Ignace, connaissant tout le parti que pourrait tirer son institut du concours d'un homme qui jouissait d'une grande réputation en Espagne, lui confia la mission de propager dans la Péninsule les colléges et les autres institutions propres à former une milice nombreuse et dévouée. Il visita Charles-Quint au monastère de Yuste, et fut chargé par ce souverain d'une mission secrète en Portugal; il paraît qu'il s'agissait de mesures ayant pour but la réunion des deux royaumes de la Péninsule. L'amitié dont l'honorait Charles-Quint fut très-utile à l'institut des Jésuites. On avait en Espagne contre cet ordre, de récente création, des préventions qu'il fut difficile de détruire. La calomnie s'attaqua à la personne de saint François, qui ne s'en émut point, et qui trouva même dans cette persécution un nouveau motif de zèle pour les intérêts de son ordre. En l'absence de Laynès, second général, qui fut obligé de se rendre au Colloque de Poissy, saint François fut nommé vicaire général. Quelques années après (1565), il recevait de ses frères le gouvernement de l'institut. A cette époque la puissance turque menaçait d'envahir l'Europe. Pour conjurer le danger, Pie V chercha à réunir dans un faisceau toutes les forces de la chrétienté. Dans ce but il envoya des députés auprès des cours catholiques de l'Europe. L'Espagne, le Portugal et la France échurent à saint François, qui réussit dans les deux premiers royaumes, mais dont les efforts furent infructueux auprès de Catherine de Médicis. — Son corps a été transféré de Rome à Madrid. Saint François de Borgia n'a eu ni l'étendue de conception du fondateur, ni l'initiative et les talents de Laynès, son prédécesseur; mais on doit reconnaître qu'il possédait à un degré éminent les qualités nécessaires pour développer les plans de l'institut. On a de lui : *Le Collyre spirituel*, ouvrage ascétique, et *Le Miroir du Chrétien*, exercice d'humilité. Le P. Verjus a publié en français une vie de ce saint, d'après Ribadeneira. A. R.

M. Mignet, *Charles-Quint au monastère de Yuste.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 1er et 2e vol. — Sothwel, *Script. Soc. Jesu.*

FRANÇOIS RÉGIS (Saint). *Voy.* RÉGIS.

FRANÇOIS DE SALES (Saint), évêque et prince de Genève, né au château de Sales, près d'Annecy, le 21 août 1567, mort à Lyon, le 28 novembre 1622. Après avoir fait ses premières études au collége d'Annecy, il vint à Paris, et entra au collége des jésuites en 1580. Il a déjà reçu la tonsure depuis deux ans. A l'é de la rhétorique et de la philosophie, pour quelles on l'avait envoyé à Paris, il joignit de la théologie, de l'Écriture Sainte et de l'héb De retour en Savoie en 1586, il ne tarda p quitter de nouveau sa famille pour aller à doue suivre les cours de l'école de droit, qui a attiraient beaucoup d'étrangers. Il y fut docteur, et devint, pour céder à la volonté de père, avocat au sénat de Chambéry. Que temps après on lui offrit la dignité de sénat mais il la refusa; une seconde tentative d genre fut également inutile. Voyant que t opposition serait vaine, son père lui permit de suivre la vie qu'il préférait. Reçu par l'év de Genève, qu'il avait été visiter, Françoi bientôt installé prévôt du chapitre. La m année (1593) il reçut les ordres mineurs sacerdoce. Le succès de ses premiers serm le désignait comme missionnaire dans le blais, rempli de protestants qu'on cher à ramener dans le sein de l'orthodoxie. ministres lui suscitent partout des obsta des fanatiques vont même jusqu'à lui te des embûches pour s'en débarrasser. Plus fois il propose à ses adversaires des c rences publiques, que ceux-ci ne veulent accepter. Cependant, il ne se décourage p ses qualités aimables lui conquièrent la sy thie de plusieurs protestants; ses vertus e savoir solide font des catholiques de quelc uns d'entre eux. Les conversions qu'il fit i rèrent au pape l'idée de charger ce jeune sionnaire d'une conquête à laquelle on t beaucoup. De Bèze avait sur ses coreligionn une autorité toute puissante; son érudition esprit, son éloquence en faisaient un antago redoutable. Il lui était arrivé plusieurs fo parler du catholicisme en des termes qui vaient faire supposer qu'il pourrait bien re à ses anciennes croyances. Sa première c rence avec le second chef du calvinisme eu en 1597; de Bèze l'accueillit très-bien, et l de lui faire d'autres visites. Saint François blia point cette invitation. Il se rendit un conde fois chez le célèbre ministre, et, en a dant qu'il pût être reçu, on le fit entrer dan salle, où se trouvait un portrait de Calvi bas duquel on lisait ces vers :

Hoc vultu, hoc habitu Calvinum sacra docenten
Geneva felix audiit,
Cujus scripta piis toto celebrantur in ore
Malis licet ringentibus.

Après avoir loué le style et la mesure d vers sortis de la plume du ministre prote il exprima le désir de les voir modifier ain

Hoc vultu, hoc habitu Calvinum *falsa* docenten
Geneva *demens* audiit,
Cujus scripta piis toto *damnantur* in *orbe*
Malis licet ringentibus.

Cette franchise ne déplut point à de Bèze.

e entrevue on parla de la grâce, que les pro-
ınts primitifs n'admettaient qu'à la condition
priver l'homme de toute sa liberté. Les deux
roversistes ne s'accordèrent point. Une troi-
ie conférence, malgré des apparences de
ession, fut également sans résultat. Peu
emps après, saint François, qui venait de se
uer au service des pestiférés, fut élu coad-
ır de Genève. Comme il avait à cœur de
ılir le catholicisme dans le pays de Gex, il
it dans ce but à Henri IV, qui professait la
haute estime pour le prélat de Genève. Dans
yage qu'il fit à Paris en 1602, il prêcha à la
, où il opéra des conversions. Cette même
e il succéda à l'évêque de Genève, qui venait
ourir. Chargé de la station du carême à
ı, en 1604, il y fit connaissance avec Mme de
tal, qui fut la supérieure du premier cou-
de la Visitation. Plusieurs fois on le prit
arbitre des différends qui surgissaient au
les communautés; il réforma même les rè-
ents de quelques-unes d'entre elles, entre
s des abbayes de Sext et d'Abondance. En
il fonda l'académie *Florimontane*, à la-
e il donna pour symbole un oranger en fleurs
cette devise : *Flores fructusque perennes*.
ıée suivante il publia l'*Introduction à la
dévote*, qui fit dans le monde une sensation
gieuse. On la traduisit dans presque toutes
ngues de l'Europe, et en 1656 cet ouvrage
arrivé à sa quarantième édition. Henri IV,
l'avoir lu, avoua que son attente avait été
ıssée. Ce monarque voulut attirer en France
vêque d'un si grand mérite. Il n'y réussit
. A la mort du roi populaire, saint François
t à un ami : « L'Europe ne pouvait voir une
plus funeste que celle du grand Henri, etc. »
nt François, qui attachait un grand prix à
dation de l'ordre de la Visitation, auquel il
it depuis longtemps, fit tous ses efforts au-
le la famille de Mme de Chantal pour que
lame vînt à Annecy : il réussit dans ses pro-
Mme de Chantal se rendit auprès de lui en
et, après avoir renoncé à tous les biens
e possédait en faveur de ses enfants, elle
ıença la vie de communauté. Quand son
iat fut terminé, elle fit profession avec deux
s personnes qui s'associèrent à elle dès le
ipe. Telle fut la modeste origine de cet
qui était appelé à de si grandes destinées.
ne ceux qui l'avaient précédé, cet institut
objet de diverses critiques; on alla même
'à le ridiculiser; on disait, par exemple, que
religieuses avaient trouvé le secret d'aller
radis par un chemin semé de roses sans
s, etc. » Vers cette époque surgit une con-
rse très-épineuse, qu'envenimèrent la pas-
et les intérêts des partis. Nous voulons
: de la grande question des droits du pape
es choses temporelles. D'un côté Jacques Ier,
Angleterre, avait publié des écrits pour jus-
le serment qu'il exigeait de ses sujets catholiques, de l'autre le cardinal Bellarmin soutint les droits du saint-siége; mais il ne plut ni à la cour de Rome, qui le trouva trop modéré, ni à l'université, aux yeux de laquelle il parut très-exagéré. François de Sales était opposé à toutes ces contentions qui divisent l'Église et selon lui ne produisent que de mauvais fruits. Il écrivit un mémoire où il s'attachait principalement à rapprocher les deux camps. Les moyens de conciliation qu'il proposait reçurent l'approbation du pape Paul V. En 1614 il établit les Barnabites à Annecy, les Chartreux à Ripaille. Deux ans après saint François fit paraître le *Traité de l'Amour de Dieu,* qui excita l'admiration universelle. Le roi d'Angleterre défia les évêques anglicans de rien produire de semblable; il alla jusqu'à s'écrier : « Oh! que je voudrais voir l'auteur de cet écrit angélique! Ce doit être un grand personnage. » En même temps les constitutions de la Visitation, qu'il avait préparées, reçoivent l'approbation de la chaire pontificale. A l'occasion d'une autre dispute théologique sur la prédestination, qui agitait alors les esprits, l'évêque de Genève écrivit une lettre au célèbre jésuite Lessius pour lui faire connaître qu'il partageait le sentiment de sa compagnie dans la question controversée. Cette lettre fut presque un événement. Elle troubla singulièrement les jansénistes, qui, sachant l'autorité dont jouissait François de Sales, virent avec un déplaisir extrême qu'un si grand esprit ne partageât point leurs vues. François avait prêché dans beaucoup de villes; de nombreuses et importantes conversions en étaient résultées. Sa renommée comme orateur chrétien grandissant chaque jour, plusieurs églises et communautés de Paris lui exprimèrent le désir de l'entendre. Une occasion se présenta en 1608 qui lui permit de déférer à ce vœu. Le duc de Savoie voulant marier son fils avec Christine de France, sœur de Louis XIII, il accompagna le cardinal de Savoie, à qui une mission dans ce but avait été confiée. Arrivé à Paris, on le sollicite de tous côtés; il se multiplie, et donne satisfaction à tout le monde. Sa prédication eut le plus grand succès; les femmes le goutèrent beaucoup. Les personnages les plus considérables veulent avoir des rapports avec lui. Il se lie d'amitié avec le doyen de la faculté de théologie, le P. Suffren, saint Vincent de Paul, etc. La mère Angélique Arnaud veut entrer dans l'ordre de la Visitation; il s'y refuse, la trouvant plus propre à commander qu'à obéir. De grandes positions et d'éminentes dignités lui sont proposées; il les refuse. Toutes les instances du cardinal de Retz pour en faire son coadjuteur avec future succession du siége furent inutiles. Saint François aimait beaucoup son diocèse, et il était trop simple pour être séduit par les honneurs; il retourna donc à Annecy, d'où Louis XIII chercha à le faire sortir pour l'attacher à la France, comme Henri IV avait essayé de le faire. Au moment où

il songeait à résigner ses fonctions épiscopales et à se créer une douce retraite pour y passer le reste d'une vie si occupée, François de Sales reçut du duc de Savoie l'ordre de se rendre à Avignon. En revenant de cette ville, il s'arrêta à Lyon, où, après avoir revu Mme de Chantal, il éprouva une grande faiblesse, qui fut suivie d'une attaque d'apoplexie. Le lendemain de cet accident il mourut, après avoir beaucoup souffert et sans que ses douleurs lui eussent arraché la moindre plainte.

Comme écrivain, saint François de Sales égale presque Montaigne par l'originalité du style et par le charme de la diction. Saint François avait souvent atteint à la vraie noblesse, que Balzac gâta par la pompe et l'enflure de ses périodes. Les *Œuvres complètes* de saint François ont été publiées plusieurs fois; l'édition la plus estimée est celle de Blaise; Paris, 1835, 16 vol. in-8°. Outre les deux ouvrages dont nous avons parlé, et qui sont le plus connus, on trouve dans ces *Œuvres* un grand nombre de lettres qui non-seulement éclairent certains événements du temps et donnent de curieux renseignements sur la vie de l'auteur, mais encore font goûter aux esprits délicats qui les lisent cette sorte de volupté littéraire que donne le commerce d'un écrivain remarquable par ses grâces naïves et sa fine bonhomie. Quelques *Lettres inédites* de saint François de Sales ont été trouvées au Mans, dans un vieux reliquaire. *L'Univers*, en donnant cette nouvelle dans un de ses numéros du mois de février 1856, a en même temps publié un extrait de l'une d'elles. On a aussi rassemblé des fragments de ses livres qu'on a fait paraître sous des titres divers. A. R.

Charles-Auguste de Sales, de La Rivière, Jean Goulu, Philibert de Bonneville, de Longueterre, le P. Talon, la mère de Changy, de Maupas, et principalement Hamon, curé de Saint-Sulpice, *Vie de saint François de Sales*; Paris, 1854, 2 vol. in-8°. — Camus, évêque de Belley, *Esprit de saint François de Sales*.

FRANÇOIS-XAVIER (Saint), apôtre des Indes et du Japon, né d'un conseiller de Jean III, roi de Navarre, au château de Xavier, près Obanas, le 7 avril 1506, mort dans l'île de San-Chan, le 2 décembre 1552. Il vint à Paris, âgé de dix-huit ans, pour y suivre les cours de l'université. Reçu maître de philosophie en 1530, et admis à interpréter Aristote, il donna ses leçons au collége de Beauvais ou de Dormans, et avant d'avoir obtenu le titre, alors si envié, de docteur en Sorbonne, il quitta l'enseignement pour se faire le compagnon d'Ignace de Loyola. Après avoir prononcé la formule de leurs vœux dans l'église de Montmartre, le 15 août 1534, les sept associés d'Ignace, au nombre desquels se trouvait Xavier, partirent pour Rome; ils furent bien accueillis par le pape Paul III, et, en attendant l'approbation de leur institut, ils se répandirent dans plusieurs universités d'Italie, afin d'augmenter leur petite phalange. Bologne échut à Xavier, qui accomplit dans cette ville les devoirs de l'apostolat avec un zèle admirable. Les hôpitaux, les prisons rece ses fréquentes visites et ses soins charitab prêchait partout, et enseignait particulièr les pauvres et les ignorants; souvent on le monté sur un banc appeler le peuple po faire entendre la parole divine. Ignace choisi Xavier pour aller évangéliser les I celui-ci partit de Rome le 15 mars 1540, et, avoir séjourné quelque temps à Lisbon navire qui devait le conduire à sa desti mit à la voile le 7 avril 1541. Pendant la gation, le scorbut faisant des ravages par matelots, on vit Xavier, quoique malad même, se dévouer tout entier, laver le soigner les ulcères, etc. C'est alors que l donné le nom de *saint Père*, qu'il conserv qu'à sa mort. Il s'arrêta d'abord à Mozaml puis à Mélinde, où il resta peu de jours; il aborda à Socotora, qu'il ne quitta point avoir ravivé la foi catholique, presque é chez la plupart des habitants de cette ville. I il entra dans Goa le 16 mai 1542. Dans capitale des Indes portugaises, il se mit à courir les rues de la ville, une clochette main, en répétant ces mots : « Fidèles chré envoyez vos fils et vos filles, ainsi que vo claves des deux sexes, afin qu'ils entend doctrine sainte. » Les fruits de sa prédic furent abondants. Parmi eux figurent de breuses réconciliations d'ennemis, des re tions de biens illégitimement possédés, et le demanda chez les Pallavvares, sur les de Comorin, et là il fit d'innombrables co sions. Son arrivée dans l'île de Ceylan ne duisit pas d'aussi bons résultats, par suit divisions qui existaient entre les capitaines tugais. Appelé à Macassar, dans l'île des Cél il s'embarqua bientôt; mais, une tempête survenue, il s'arrêta à Meliapour, où se tr le tombeau de saint Thomas, le premier a des Indes, et qu'il prenait pour modèle. Il courut d'autres localités, résida princi ment à Malacca, et partout il féconda vigne du Seigneur. Dans tous les lieux visitait, des disciples formés par lui continu son œuvre, toujours difficile au milieu de tugais livrés à toutes sortes de déréglem Mais les faits miraculeux accomplis par vier dans ses diverses missions, et const par la bulle de canonisation de ce saint, furent un secours souverain. Plusieurs royau ayant reçu la semence de la foi chrétienne un certain nombre d'ouvriers apostoli étant arrivés d'Europe pour le seconder son œuvre, Xavier partit pour le Japon, il arriva le 15 août 1549. Les premiers te furent difficiles et la moisson fut peu abonda Bien accueilli en général par les rois des d rentes provinces qu'il visita, Xavier eut à s mille vexations de la part des bonzes, qui, gnant le triomphe du saint, lui suscitèrent persécutions et firent tous leurs efforts p

neuter le peuple contre cet intrépide mission-ire, que ne rebutait aucune fatigue, aucune tri-lation. Peu à peu cependant on l'écouta avec us de faveur; les baptêmes se multiplièrent, quand il quitta ce pays après y avoir demeuré ux ans et demi, le terrain était bien préparé ur les missionnaires qu'il y laissa. Les dis-tes théologiques qu'il soutint avec un grand mbre de bonzes japonais lui firent conquérir s néophytes dans le monde lettré. En 1551 il prit le chemin des Indes, avec l'espérance de nétrer dans la Chine; mais il ne devait point complir ce périlleux dessein. Revenu à Goa, y resta quelque temps, puis il partit pour le leste Empire. Le navire qui le portait aborda, mois d'octobre 1552, dans l'île de San-Chan, trepôt du commerce entre les Chinois et les rtugais des Indes. Diverses difficultés étant rvenues pour la continuation de son voyage, vier sentit alors les premières atteintes de la vre, dont il mourut très-promptement. Le Ignace, qui avait l'intention d'en faire le se-nd général de la Compagnie de Jésus, lui écrivit revenir en Europe; mais quand sa lettre par-it dans les Indes, saint François-Xavier n'était is. Pendant un espace de dix ans, cet apôtre atigable conquit à l'Église plus d'un million nfidèles. Ramené à Goa, son corps fut déposé ns une chapelle située à une demi-lieue de cette le. Par une bulle du 25 octobre 1619 Paul V ononça la béatification de Xavier, qui fut ca-nisé à Rome le 12 mars 1622. Les lettres de int François, dont la traduction vient d'être bliée en 2 vol. in-8°, témoignent de la candeur son âme et de l'élévation de son esprit. On a lui en outre des *Opuscules* et un *Caté-isme*. A. R.

Le P. Bouhours et Feller, *Vie de saint François-avier*. — M. Léon Pagès, *Vie du même*, placée en tête sa *Traduction des Lettres de saint François*.

FRANÇOIS *empereurs d'Allemagne et d'Autriche.*

FRANÇOIS Ier *de Lorraine* (*Étienne*), em-reur d'Allemagne, né le 8 décembre 1708, à ancy, mort à Inspruck, le 18 août 1765. Il était s aîné de Léopold, duc de Lorraine, et d'Élisa-th-Charlotte d'Orléans. En 1723 il vint à ienne, où il reçut en fief le duché de Teschen ilésie). Après la mort de son père (27 mars '29), il lui succéda dans les duchés de Lorraine de Bar, dont il laissa toutefois le gouverne-ent entre les mains de sa mère; mais bientôt rès il en fut pour toujours dépossédé par les rançais, quand, en 1733, Stanislas Lesczinski, u pour la deuxième fois roi de Pologne, après mort de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, it quitter pour jamais un royaume où trente ans paravant il avait été couronné par Charles XII. e roi de France, Louis XV, son beau-père, mit profit cette circonstance pour demander une demnité à l'empereur, qui avait pris parti con-e lui. La France convoitait depuis longtemps la possession de la Lorraine, et même plusieurs fois elle s'en était emparée, bien qu'elle eût toujours été forcée de la rendre à la paix. Cette fois elle fut plus heureuse. Dans les préliminaires de Vienne (3 octobre 1735), il fut stipulé que la Lorraine serait donnée à Stanislas, et qu'après sa mort elle viendrait à la France en toute souveraineté. François devait recevoir en échange le grand-duché de Toscane aussitôt qu'il serait vacant par la mort de Jean-Gaston fils de Côme III, le dernier rejeton des Médicis. Cette mort arriva le 9 juillet 1737. François visita ses nouveaux États en 1738, et, bien qu'il les fît administrer par des ministres sages et habiles, il fut peu aimé des Toscans, qui voyaient toujours en lui l'étranger. Le 12 février 1736 il s'était marié avec Marie-Thérèse, fille aînée de l'empereur Charles VI (*voy.* ces noms). Il fut créé aussitôt feld-maréchal de l'empire et généralissime de l'armée impériale. C'est en cette double qualité qu'il commanda, en 1738, l'armée autrichienne contre les Turcs. Après la mort de Charles VI (20 octobre 1740), la reine de Hongrie et de Bohême fit nommer son époux *co-régent* des États autrichiens, mais sans pouvoir prendre part à l'administration. A la mort de l'empereur Charles VII (20 janvier 1745), malgré tous les efforts de Frédéric II et de Louis XV, qui ne s'étaient alliés et ne continuaient la guerre que pour faire échapper le trône impérial à la maison d'Autriche, Marie-Thérèse combina si sagement ses mesures que François fut élu empereur des Romains le 13 septembre, sous le nom de François Ier, et couronné en cette qualité à Francfort-sur-le-Mein le 4 octobre 1745, bien que le roi de Prusse et l'électeur palatin eussent, pour la forme, du reste, protesté par l'organe de leurs ambassadeurs contre une élection désormais irrévocable, et que le premier reconnut plus tard par le traité de Dresde (25 décembre 1745). C'était son épouse, Marie-Thérèse, qui dirigeait toutes les affaires : aussi le nom de ce prince n'est-il que rarement prononcé dans l'histoire. En décembre 1763, il nomma pour son successeur au grand-duché de Toscane son deuxième fils, Pierre-Léopold-Joseph, et mourut à Inspruck, d'une attaque d'apoplexie. Marie-Thérèse porta jusqu'au dernier jour de sa vie le deuil de son époux.

François Ier était un prince poli, affable, mais au-dessous de la dignité de son rang; peu fait au maniement des affaires politiques, et qui n'avait réellement de goût que pour les entreprises de commerce. Frédéric II, dans l'*Histoire de son temps*, nous apprend qu'il ménageait tous les ans de grosses sommes sur ses revenus de Toscane, et les faisait valoir dans le commerce, établissait des manufactures ou prêtait sur gages. Associé à un comte Boltza et à un marchand nommé Schimmelmann, il avait pris à ferme les douanes de la Saxe, et en 1756 il avait même livré le fourrage et la farine à l'armée du roi de Prusse, qui était en guerre avec

l'impératrice son épouse. Ces entreprises lui laissaient toutefois le temps de s'occuper, chose étonnante pour son siècle, d'alchimie, et de chercher la pierre philosophale. On doit dire cependant à sa louange qu'il était bon, bienfaisant, qu'il fit preuve d'une grande tolérance en matière de religion, et protégea constamment les lettres et les sciences. Vienne lui doit un riche cabinet d'histoire naturelle et de médailles. [L. DE NOURAIS, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde.*]

Coxe, *Histoire de la Maison d'Autriche*, chap. XCI, CVI. — Frédéric II, *Histoire de mon temps*, ch. II, p. 117-128. — Flassan, *Diplomatie française*, t. V et VI. — Lacretelle, t. II, p. 333. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, c. XVII, p. 176. — Valori, *Mémoires*, t. I, p. 223-227. — D'Espagnac, *Histoire de Maurice de Saxe*, liv. XI. — *Conversations-Lexikon.*

FRANÇOIS II (*Joseph-Charles*), plus connu sous le nom de *François Ier*, empereur d'Autriche, fils de l'empereur des Romains Léopold II et de Marie-Louise, fille de Charles III, roi d'Espagne, né à Florence, le 12 février 1768, mort le 2 mars 1835. On sait quels transports sa naissance excita parmi le public de Vienne lorsque son aïeule, Marie-Thérèse, en ayant reçu la nouvelle au théâtre de la cour, l'annonça de sa loge, en criant au public dans le patois viennois : *Der Leopold hat n' Bub!* (Léopold a un garçon). Après avoir été élevé sous les yeux de son père, à Florence, le jeune archiduc se rendit à la cour de Vienne, où l'empereur Joseph II le forma à l'art difficile de régner, et l'emmena, en 1788, dans la guerre contre les Turcs, dont il lui laissa, l'année suivante, la direction, mais non sans y associer en même temps le maréchal Laudon, dont la vieille expérience était pour lui un guide sûr dans cette carrière. La même année, l'empereur lui fit épouser Élisabeth de Wurtemberg; mais cette union fut de courte durée : l'archiduchesse mourut en 1790, et six mois après François épousa en seconde noces sa parente Marie-Thérèse, princesse des Deux-Siciles. Lorsque son père eut succédé à Joseph II, l'archiduc François l'accompagna à Pillnitz, et fut témoin, le 25 août 1791, de la fameuse entrevue des souverains du Nord. Le 1er mars 1792, François succéda à Léopold II dans tous les États héréditaires d'Autriche. Le 6 juin il fut couronné roi de Hongrie, le 14 juillet empereur des Romains, et le 5 août de la même année roi de Bohême.

Aussitôt après son avénement commença la lutte de la monarchie autrichienne contre la république française. D'abord, de concert avec la Prusse, le nouvel empereur combattit contre la France, qui, le 20 avril 1792, lui avait déclaré la guerre en sa qualité de roi de Hongrie et de Bohême. En 1794, l'empereur prit lui-même le commandement de son armée des Pays-Bas, qui, le 26 avril, battit les Français auprès du Câteau et de Landrecies et, le 22 juin, remporta un nouveau succès à la sanglante affaire de Tournay.

Cependant, les états de Brabant lui ayant re[fusé] la levée en masse de la population du pay[s] les subsides qu'il avait demandés, il retou[rna] à Vienne, et bientôt la défection de ses al[liés] et l'irruption des Français en Italie le forcèr[ent] à conclure, le 17 octobre 1797, la paix de Cam[po-]Formio, par laquelle l'Autriche renonça à [la] Belgique et à la Lombardie, et fit l'acquisit[ion] du Salzbourg et d'une partie des États Vé[ni-]tiens. Dès 1795 François II, qui avait pris c[ette] devise : *Justitia regnorum fundamentu[m]* avait pris part à la dernière spoliation de la [Po-]logne ou à son entière dissolution, et il entra [en] 1799 dans une nouvelle alliance avec l'Anglete[rre] et la Russie, pour continuer la lutte contre [la] république française. Tous les efforts de l'em[pe-]reur tendaient à maintenir l'état de choses éta[bli] en Europe; mais la fortune se déclara con[tre] lui, les victoires de Marengo et de Hohenl[in-]den contraignirent encore une fois les allié[s à] consentir à la paix, qui fut conclue à Lunévi[lle] le 9 février 1801.

Voyant la situation précaire du Saint-Empi[re] et la France prête à poser la couronne imp[é-]riale sur la tête du puissant capitaine qui [en-]chaînait la victoire à ses drapeaux, François [II] crut devoir à l'antique splendeur de sa mais[on] de lui assurer un titre qui fût indépendant [du] cours des événements en Allemagne : par lett[res] patentes du 11 août 1804, il érigea la monarc[hie] autrichienne en empire héréditaire, et le 7 [dé-]cembre suivant il se fit proclamer sous son no[u-]veau titre. Puis il entra dans une troisième co[a-]lition avec l'Angleterre et la Russie, mais sa[ns] plus de succès; car la bataille d'Austerlitz, livr[ée] le 2 décembre 1805, mit encore une fois fin à [la] guerre, en imposant des sacrifices aux vainc[us]. Les électeurs de Bavière, de Wurtemberg et [de] Bade s'étaient déclarés pour la France, et le no[rd] de l'Allemagne avait observé la neutralité. Fra[n-]çois II eut alors une entrevue avec Napoléon; les deux empereurs convinrent verbaleme[nt] d'une suspension d'armes, et posèrent les bas[es] de la paix signée à Presbourg le 26 du mê[me] mois, qui enleva à l'Autriche des possessions [en] Italie et sur la mer Adriatique. Napoléon [ne] tarda pas à déclarer qu'il ne reconnaissait pl[us] l'autorité impériale en Allemagne et l'antiq[ue] constitution de l'Empire; le 12 juillet 1806 [il] forma la Confédération du Rhin, et le 6 ao[ût] suivant l'empereur d'Autriche abdiqua la co[u-]ronne et le gouvernement de l'Empire germaniqu[e]. Dès lors il porta le nom de François Ier.

Il garda à son tour la neutralité lorsque [la] France, prévenant le roi Frédéric-Guillaume II[I,] tourna ses armes contre la Prusse, dont la Russ[ie] embrassa la cause; il offrit seulement, mais [en] vain, le 3 avril 1807, sa médiation entre l[es] parties belligérantes, et peu de jours après [la] mort lui enleva l'impératrice Marie-Thérèse. [La] paix de Tilsitt et l'union intime d'Alexand[re] Pavlovitch avec Napoléon rappelèrent Franço[is]

ous les armes, pour prévenir la chute de sa naison et la dissolution complète de l'ancien ystème politique en Europe. Soutenu par l'opiion publique, il déclara la guerre à la France 27 mars 1809, adressa le 18 avril une proclaation à la population autrichienne, qui réponit avec enthousiasme à l'appel du souverain, ont elle partageait les malheurs. Cette nouvelle ierre, sans être de longue durée, coûta cher l'Autriche. Le traité conclu à Vienne le 14 ocbre 1809 lui fit perdre la partie de la Pologne Gallicie occidentale) qu'elle avait acquise en 95 et les Provinces Illyriennes. Peu après, Franis, faisant le sacrifice de ses préjugés dynasques, pour détacher la France de l'alliance russe, nsentit au mariage de sa fille aînée Marie-Louise ec Napoléon. Il s'unit avec son gendre contre Russie, après l'entrevue qui avait eu lieu Dresde, en mai 1812; mais les désastres de oscou rompirent ces nouveaux rapports, et en 13 François se vit contraint par la force des oses de faire cause commune avec la Russie la Prusse pour abattre la suprématie de la ance impériale. Il se rendit à l'armée, suivit rsonnellement cette lutte jusqu'à ce qu'elle fût minée, et prit enfin sa revanche sur la France, e la fortune abandonnait. Après la conclusion traité de Paris et la convention intervenue tre l'Autriche et la Bavière le 14 avril 1816, se trouva à la tête d'une monarchie telle aucun de ses prédécesseurs n'en avait possé de semblable, en même temps qu'il jouit ne longue paix, interrompue seulement par le lèvement, bientôt comprimé, de la Lombardie 1821. Cette heureuse issue d'une lutte de gt-trois ans rapprocha de plus en plus entre les souverains du Nord : François Ier entra is la Sainte-Alliance. Il resta l'allié le plus istant et le plus dévoué de l'empereur Alexan- de Russie, comme lui préoccupé du désir maintenir le *statu quo* en Europe et d'éffer partout les mouvements révolutionnaires. is Nicolas Ier, successeur d'Alexandre, la rre de Turquie (1828) compromit cette étroite on, et plaça l'Autriche dans une position pres- hostile vis-à-vis de la Russie; mais un nouu rapprochement eut lieu entre les deux ssances lors de la révolution de Juillet, dont npereur François accepta les conséquences qu'il la vit pacifique, stricte observatrice des tés et nullement disposée à menacer l'Auhe dans ses possessions d'Italie et de Pologne.

François Ier a été marié quatre fois; de sa onde épouse, Marie-Thérèse, princesse de le, il eut treize enfants, parmi lesquels Ma-Louise, veuve de Napoléon, duchesse de me, née en 1791; Ferdinand-Charles-Léod-Joseph-François-Marcellin, depuis emper d'Autriche (*voy.* FERDINAND Ier); Marie-poldine, née en 1797, femme de l'empereur Brésil Don Pedro Ier; Marie-Clémentine, née 1798, femme du prince de Salerne; Joseph-Charles-François, général-major au service impérial né en 1802; et Marie-Anne, née en 1804, abbesse du chapitre des Dames nobles de Prague. Après la mort de sa deuxième femme (13 avril 1807), François épousa, le 6 juin 1808, une autre de ses cousines, Marie-Louise-Béatrix d'Este, princesse de Modène, qu'il perdit le 7 avril 1816; enfin, il épousa en quatrièmes noces, le 29 octobre suivant, Caroline-Auguste, fille de Maximilien-Joseph, roi de Bavière, avec laquelle Guillaume Ier, roi de Wurtemberg actuellement régnant, avait divorcé en 1814.

François eut en général toutes les qualités de l'homme privé. Animé de sentiments de justice, il se montra cependant inflexible pour les révolutionnaires; car on le vit aggraver encore par des tortures morales le *carcere duro* des prisonniers du Spielberg. Ennemi de l'émancipation politique à laquelle les peuples aspirent, il en comprima toutes les tentatives, et opposa souvent de l'énergie aux fréquentes réclamations des Hongrois. On se rappelle la fameuse allocution qu'il leur fit en 1820 et l'ardeur avec laquelle il s'associa à toutes les mesures restrictives des libertés publiques que prit la diète germanique. Du reste, simple et affable, il était aimé des Autrichiens, surtout dans l'archiduché. Populaire et sans défiance, il était accessible au dernier de ses sujets; en temps de paix, il donnait une audience publique par semaine, où il écoutait toutes les demandes et accueillait tous les griefs, pourvu qu'ils ne portassent point sur des questions de gouvernement. François Ier a laissé une bibliothèque qui à sa mort montait à 40,000 volumes. [SCHNITZLER, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.]

Conversations-Lexikon. — Thiers, *Hist. de la Rév. française; Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Bignon, *Hist. de France.*

* FRANÇOIS-JOSEPH (*Charles*), empereur d'Autriche, fils aîné de l'archiduc François-Charles et de Sophie, princesse de Bavière, est né le 18 août 1830. Son éducation fut dirigée par le comte de Bombelles, que secondaient d'excellents maîtres, et sa mère, douée d'un esprit peu ordinaire, eut naturellement une grande influence sur l'instruction du jeune prince. Quoique François-Joseph ne parut sur la scène politique qu'en 1848, cependant antérieurement déjà on vantait ses heureuses dispositions, surtout la facilité avec laquelle il parlait les dialectes si divers des États autrichiens. Au mois d'avril 1848, il fut nommé gouverneur de la Bohême, et bientôt après la guerre d'Italie lui fournit l'occasion d'apprendre à l'école de la pratique l'art militaire. A cette époque les affaires de l'Autriche se compliquaient de plus en plus, e le mouvement hungro-croate menaça bientôt l'existence de l'empire. On comprit qu'un changement dans la dynastie pouvait seul tout sauver et qu'il fallait faire monter sur le trône un prince dont le passé ne fût pas compromis.

Le 1[er] décembre 1848, au camp d'Olmutz, François-Joseph fut déclaré majeur. De son côté, le 2 décembre, l'empereur Ferdinand abdiqua, et son frère François-Charles ayant renoncé à lui succéder, ce fut François-Joseph qui prit les titres d'empereur, de roi de Bohême et de Hongrie.

La proclamation de François-Joseph contenait les plus belles promesses de justice et de liberté. « Nous voulons, y est-il dit, que tous les citoyens soient égaux devant la loi; qu'ils aient les mêmes droits au point de vue de la représentation et de la législation. Ainsi le pays recouvrera son ancienne grandeur. » Le premier acte de François-Joseph fut la dissolution de l'assemblée nationale de Kremsier; puis il supprima l'ancienne constitution de la Hongrie. Quant à la charte promise à toute la monarchie, elle fut promulguée, mais jamais mise à exécution, et au commencement de 1852 elle fut définitivement rapportée. Secondé par l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche comprima le soulèvement des Hongrois, pendant que Radetzki soumettait la Lombardie et le pays de Venise. Mais, il faut bien le dire, durant ces deux guerres François-Joseph n'écouta pas assez la voix de l'humanité. Au général Paskewitch, qui lui annonçait la pacification de la Hongrie et faisait appel aux sentiments généreux de l'empereur, celui-ci répondit d'une manière froide et évasive, qui ne laissait rien espérer. C'était signer d'une manière implicite l'exécution des généraux Hongrois, à laquelle l'impitoyable Haynau fit bientôt procéder. Voyant la paix et la sécurité rétablies dans l'empire, François-Joseph promulgua les édits de Schœnbrunn, datés du 26 septembre 1851, par lesquels il déclara « que les ministres ne seraient désormais responsables que vis-à-vis de l'autorité impériale, qu'ils auraient à jurer une fidélité sans condition et à prendre l'engagement d'exécuter toutes les ordonnances et volontés de l'empereur ». D'autres édits se succédèrent, et vinrent consacrer au lendemain d'une révolution cette prise de possession du pouvoir absolu par un prince à peine majeur. Quant à l'égalité des sujets devant la loi, promise en 1848, elle se traduisit en actes destinés à abaisser l'orgueil de l'aristocratie et à favoriser le bien-être des masses. En même temps que le gouvernement impérial centralisait à Vienne toutes les affaires, il introduisit, grâce aux conseils d'hommes nouveaux, tels que MM. de Bruck et le docteur Bach, des réformes financières et commerciales utiles surtout aux classes moyennes. Quant à l'ensemble de la marche gouvernementale, on y reconnaissait l'influence du prince de Schwarzenberg. A la mort de cet homme d'État, en 1852, l'empereur confia une partie de l'exercice du pouvoir au comte Buol.

A l'extérieur, François-Joseph suivit une politique assez habile, et imprévue. Il trompa l'attente de la Prusse en faisant avancer u armée sur l'Elbe, quand on croyait que la Ru sie, qui venait de secourir l'Autriche con la Hongrie, pesait sur ses résolutions. D'au part, malgré les avances que lui avait faites Olmutz, en 1853, l'empereur Nicolas, Franço Joseph entra l'année suivante, sinon activ ment, du moins quant au but, dans la politiq de la France et de l'Angleterre, au sujet conflit engagé entre la Russie et la Turqu Les résultats de cette politique sont conn Les puissances occidentales réunies en cong à Paris ont mis fin à la guerre de Crimée par traité du 30 mars 1856, signé au nom de l'A triche par le comte Buol et le baron de Huebn

François-Joseph a épousé, en avril 1854, princesse Élisabeth de Bavière, qui lui a don deux filles, l'une née en mars 1855, l'autre juillet 1856. Il a été l'objet, en février 1853, d'u tentative d'assassinat, qui pendant quelq semaines a mis ses jours en danger. L'em reur d'Autriche conclut en 1855 avec la c de Rome un concordat par lequel furent ab gées les réformes ecclésiastiques opérées 1780 à 1790, par l'empereur Joseph II. V.

Lesur, *Ann. hist. univ.* — *Conversat.-Lexik.* — *M of the Time.* — *Ann. des Deux Mondes.*

II. FRANÇOIS *ducs de Bretagne.*

FRANÇOIS I[er], duc de Bretagne, né à Va nes, le 11 mai 1414, mort le 19 juillet 145 était l'aîné des enfants de Jean VI et de Jeanne France, fille de Charles VI. Son père étant mo le 28 août 1442, il se fit couronner à Renn le 8 décembre suivant, et s'occupa de suite faire cesser la guerre qui continuait entre France et l'Angleterre. Son frère Gilles, q envoya dans ce but auprès du roi d'Angleter en reçut à plusieurs reprises un accueil si bi veillant que François en devint jaloux.

Soupçonnant que Gilles voulait se faire alliés des Anglais contre lui, il songea à met le roi de France dans ses intérêts. Comme n'avait point fait hommage à Charles VII, pour le duché, ni pour le comté de Montfo il se rendit à Chinon, où ce monarque ten sa cour, et lui prêta un double hommage. premier fut simple, comme duc de Bretag et le second, *lige*, à titre de comte de Mo fort. Le chancelier avait voulu que l'un, com l'autre, fût *lige;* mais le roi avait approuvé refus qu'avait fait son neveu de se soumettr cette exigence, dénuée de fondement, et, non c tent de lui adresser des paroles courtoises les avait scellées par une réconciliation compl entre les maisons de France et de Bretag réconciliation consignée dans des *lettres d bolition et de pardon* pour l'assistance le duc son père, son oncle le connétable, ses sujets, avaient pu prêter aux Anglais. politique, toutefois, eut autant de part que liens du sang à cette réconciliation. Le roi v

ait que le duc s'alliât à lui contre les Anglais, t le duc, que le roi le secondât contre le rince Gilles dans le cas où ce dernier donerait suite aux projets qu'on lui supposait.

Comblé des marques d'amitié du roi, qui lui vait fait don de l'hôtel de Nesle, François reint en Bretagne (1445). Tout entier à sa haine ontre son frère, il ne s'occupa plus que des oyens de l'assouvir. Les Anglais, feignant d'être idignés des cruautés exercées sur le prince illes, en prirent prétexte pour rompre la trêve ans laquelle le duc avait été compris, et qui vait été continuée jusqu'au mois de juin 1449. evançant ce terme, ils surprirent Fougères au ommencement de cette année, et refusèrent de endre cette ville. Le duc de Sommerset, gouerneur de Normandie, qui avait autorisé et même econdé cette entreprise, en rejeta la responsabité sur Surienne, dit *l'Aragonais*, qui avait fait expédition avec une de ces bandes indisciplinées ont l'Angleterre désavouait ostensiblement le oncours, mais qu'elle ne se faisait pas faute employer. Charles VII, à qui le duc se plaiit, prit en main la cause de son neveu, avec quel il se hâta de conclure une alliance offenve et défensive. Fort de la supériorité que les lents et les succès du connétable de Richeont lui avaient acquise sur les Anglais, il deanda avec hauteur raison de l'insulte faite son allié, et exigea une indemnité de deux illions, somme si exorbitante qu'elle rendit out accommodement impossible. Le roi d'Anleterre répondit comme Sommerset; il désaoua la prise de Fougères, mais il ne le fit pas endre.

La guerre étant désormais le seul moyen de ecouvrer cette place, une armée bretonne marha sur Pont-de-l'Arche, et s'en empara (1449). ur le refus du roi d'Angleterre de le reprendre n échange de Fougères, Charles VII s'avança n Normandie, où il fut promptement rejoint ar le duc, qui nomma son frère Pierre lieuteant général du duché, et le laissa devant Fouères avec des forces suffisantes. Le duc alla, e son côté, avec six mille hommes, commandés ar le maréchal de Lohéac et les sires de Couran et de Rouault, assiéger Coutancés, qui, uoique bien fortifiée et défendue par une nombreuse garnison, ne tint que deux jours. Saint-o et beaucoup d'autres villes eurent le même ort, après une faible résistance.

Après cette campagne, qui fit perdre aux Anlais le Cotentin, il revint avec son armée, enforcée de deux mille hommes, faire le siége le Fougères, qui se défendit pendant deux mois, t ne se termina, le 4 novembre 1449, que par ine capitulation accordant à Surienne et aux iens la permission de sortir la vie et bagues auves. Les embarras de la guerre n'avaient as empêché le duc de poursuivre la réalisation lu projet qu'il couvait depuis longtemps d'éiger en évêché l'abbaye de Redon, où il avait choisi sa sépulture. Le pape Nicolas V, se prêtant à ses vues, ordonna, par une bulle datée de Spolette, que l'église abbatiale devînt une cathédrale, et le couvent un chapitre; mais, sur l'opposition des évêques de Bretagne, un bref du 20 décembre 1449 suspendit l'exécution de la bulle, et la mort du duc fit échouer pour toujours la création d'un dixième évêché en Bretagne.

Le 25 avril 1450 eut lieu la mort du prince Gilles. Le duc faisait le siége d'Avranches lorsqu'on en reçut la nouvelle au camp. Elle y causa une indignation générale, et lui attira de la part du connétable de sanglants reproches, auxquels il ne put rien répondre. Après la prise d'Avranches, François traversait la grève du Mont Saint-Michel, où il allait coucher, lorsqu'un cordelier, qui avait été le confesseur de Gilles, se présenta subitement à lui, et le cita, au nom de son infortuné frère, à comparaître dans quarante jours au tribunal de Dieu. Bourrelé de remords, et obsédé par le souvenir de l'apparition du cordelier, il dépérit à vue d'œil. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter de Vannes dans une maison de plaisance voisine de cette ville, y manda son frère Pierre, les évêques de Dol, de Quimper, de Saint-Brieuc, de Nantes, ainsi que plusieurs seigneurs; et là, se promenant lentement, il leur dit qu'il voulait que son frère Pierre lui succédât; que dans le cas où ce dernier mourrait aussi sans enfant mâle, il entendait que la couronne fût recueillie par leur oncle paternel, Arthur de Richemont, connétable de France; enfin, qu'après celui-ci, toujours à défaut de postérité masculine, le duché revînt à François de Bretagne, fils du comte d'Étampes et cousin germain du testateur. Ces dispositions, qui tendaient à fixer le droit public de la Bretagne, furent consignées dans son testament du 22 janvier 1449, et confirmées par son codicille du 16 juillet 1450. Il ne laissait que deux filles. Au lieu de mettre l'aînée en possession de ses États, comme il eût pu le faire en s'appuyant sur quatre exemples antérieurs, il maintint rigoureusement le principe établi en faveur des mâles par le traité de Guérande. Dans la vue de prévenir les troubles que pourraient susciter les prétentions à la succession, il avait marié Marguerite, l'aînée de ses filles, à François, fils du comte d'Étampes, lequel n'était appelé à la couronne qu'éventuellement et en troisième ligne; et Marie, la cadette, à Jean II, vicomte de Rohan, avec une dot de cent mille écus d'or. Une clause de son testament contenait une fondation pour le repos de l'âme de son frère Gilles. Toutes ses dernières volontés ayant été ponctuellement exécutées, il se trouva avoir écrit d'avance la liste des trois derniers ducs qui régnèrent sur la Bretagne. Il avait créé, en 1441, l'ordre de *l'Épi*, destiné vraisemblablement à des gentilshommes moins qualifiés que ceux qui étaient décorés du collier

de l'Hermine. Ses contemporains lui ont donné, on ne sait pourquoi, le nom de *Bien aimé*. Si dans le cours de son règne il montra du courage et de la générosité, si à ses derniers moments il fit preuve d'une sage prévoyance, toutes ces qualités, quelque louables qu'elles fussent, ne sauraient faire oublier sa cruauté réfléchie envers son frère. Les longues tortures qu'il lui fit subir ont imprimé à son nom une tache ineffaçable. P. LEVOT.

Histoires de Bretagne de Dom Morice, Dom Lobineau et Daru.

FRANÇOIS II, dernier duc de Bretagne, né en 1435, mort à Coueron, le 8 ou le 9 septembre 1488. Il était fils de Richard de Bretagne, quatrième fils de Jean VI, et succéda à son oncle Arthur III, dont il était l'héritier, en exécution du testament fait à Vannes par François Ier, en 1449. Avant son avénement au trône ducal, il était comte d'Étampes, du chef de son père, à qui le dauphin, depuis Charles VII, avait donné ce fief, le 8 mai 1421, et comte de Vertus, par représentation de sa mère, Marguerite d'Orléans. Après avoir fait son entrée solennelle à Rennes, le 3 février 1459, il se rendit à Montbazon, où se trouvait Charles VII, à qui il fit hommage du duché. Cet hommage fut simple, quoique le chancelier des Ursins voulût obliger le duc à le faire *lige*, ne fût-ce, disait-il, qu'à titre de pair du royaume. Revenu à Nantes, François expédia au pape, suivant l'usage adopté par ses prédécesseurs, une ambassade d'obédience qui profita de sa mission pour obtenir de Pie II (avril 1460) une bulle déjà sollicitée par Jean V et François Ier. Elle établit à Nantes une université dotée des mêmes prérogatives que celles de Paris, de Bologne, de Sienne, et d'Angers.

Pendant que cette négociation se poursuivait à Rome, François donnait tous ses soins à la prospérité du duché. Après avoir reconnu, aux états de 1459, que les impôts ne pouvaient être établis que du consentement de ces assemblées, et pour une année seulement, il avait pris diverses mesures dont l'ensemble présageait que son règne serait heureux pour lui et pour le pays. Mais, par malheur, Louis XI succéda, en 1461, à Charles VII. Il conservait un profond ressentiment contre François II, qui avait éludé de lui faire un prêt d'argent, alors qu'il n'était encore que dauphin; puis le duc de Bretagne était un feudataire trop redoutable à la couronne de France. Ces deux motifs (le dernier surtout) décidèrent Louis XI à s'abattre sur la Bretagne, et, prétextant un pèlerinage, il vint à Redon, où il tenta de séquestrer Françoise d'Amboise, veuve de Pierre II, afin de pouvoir mettre plus facilement la main sur ses domaines, en la remariant au duc de Savoie. Louis, pour se venger des obstacles que lui suscitait le duc, favorisa l'insubordination de l'évêque de Nantes, Amaury d'Acigné, qui se prétendait affranchi de la juridiction ducale. Le roi ayant voulu appuyer par les armes la médiation qu'il avait imposée prélat et au duc, ce dernier entra dans la s disant ligue du *Bien public*, et, excité par maîtresse, Antoinette de Magnelais, veuve sire de Villequier, il se prépara à la guerre. L états votèrent les subsides qu'il demanda, et dame de Villequier envoya sa vaisselle à monnaie. Avec ces ressources, il leva une a mée de dix mille hommes, qui, ayant rejoint ce des Bourguignons après la bataille de Monthlér vint faire avec elle le blocus de Paris, et s'er para de Pontoise et d'Évreux. Louis XI vit bi qu'il fallait temporiser, et le traité de Saint-Mau qu'il signa avec les confédérés, donna plei satisfaction au duc. La sentence rendue en veur des évêques de Bretagne fut révoquée, François confirmé dans le titre de lieutena général des provinces entre la Seine et la Loi que Charles VII lui avait conféré, le 4 janvi 1461. Le roi lui paya en outre cent mille éc d'or, comme dédommagement des frais de guerre, et il lui garantit la possession du com d'Étampes pour lui et ses héritiers mâles. Enf le galant monarque, qui déjà payait une pensi de 6,000 livres à Mme de Villequier, lui octroy comme épingles, l'île d'Oleron et la seigneur de Montmorillon.

Inutile de dire que l'amitié du roi n'était ri moins que sincère : les événements le prouvère bientôt. Exploitant habilement une mésintell gence survenue entre François II et Charles France, duc de Normandie, il conclut avec le pr mier, dès le 22 décembre 1465, un traité par l quel il lui concéda de nouveaux avantages, retour desquels François le suivit au siége Rouen. La position du duc était complexe. Bi que dévoué au prince assiégé dans cette ville, s'était laissé entraîner contre lui; mais quand frère de Louis XI, dépossédé et fugitif, lui demand asile, n'écoutant que sa générosité naturelle, lui expédia un sauf-conduit et l'accueillit aupr de lui. Louis XI, qui craignait que son frè n'allât se jeter dans les bras du comte de Ch rolais, fut intérieurement satisfait de ce qui passait, et l'on est même fondé à croire qu'il d prêter les mains à une courtoisie dont la cons quence était de lui livrer la Normandie. Qua à François, éclairé par l'expérience, il ne fiait qu'à demi au roi. Ayant appris que Lou travaillait à détacher de lui le comte de Char lais, il s'apprêta à faire tête à l'orage, s'assur de l'alliance de l'Angleterre, de la Savoie, d Danemark, et forma une nouvelle confédéra tion avec les ducs de Normandie, d'Alençon, le comte de Charolais, devenu duc de Bourgogn Enhardi par les promesses de secours qu'il ava reçues de ses alliés, il tenta (1467) la conquêt de la Normandie, occupée par l'armée royale Caen, Bayeux, Alençon lui ouvrirent leur portes; mais la campagne suivante Louis re prit toutes ces places, obligea son frère à s désister de ses prétentions sur la Normandie

ıenaça la Bretagne du côté du nord et de la oire, confisqua les biens qu'Antoinette de Maıelais possédait en France, et pour rendre cette onfiscation plus sensible, les donna à Tanneguy ı Chatel, qui avait quitté la Bretagne en haine la favorite. Une trêve suspendit les hostilités; ais elle n'était pas expirée, que Louis XI isait entrer ses troupes en Bretagne et s'emrait de Chantocé et d'Ancenis. Le duc, déses-rant d'être secouru par l'Angleterre et la ourgogne, se soumit, et signa (10 septembre 68) le traité d'Ancenis.

Ni le roi ni le duc ne croyaient à la solidité de traité. François savait bien que l'idée fixe du i était d'annexer la Bretagne à la France. uis, de son côté, soupçonnant le duc d'être ıjours secrètement lié avec le roi d'Angleterre, ulut l'en détacher ou le retenir par la crainte ın parjure en lui envoyant le collier de l'ordre Saint-Michel, dont les statuts obligeaient les evaliers à servir le roi envers et contre tous à renoncer à toute autre alliance. Refuser cet nneur, c'était provoquer la vengeance du roi. elques dangers qu'il y eût à s'y exposer, Frans, d'après les avis de ses états et du duc Bourgogne, renvoya le collier. Louis, blessé ce refus, marcha sur la Bretagne; mais, apenant que le duc de Bourgogne venait à son ours, il se borna à exiger que les principaux gneurs bretons se portassent garants de la élité de leur souverain. Trois jours après que te garantie avait été donnée, François conait avec les ennemis du roi une ligue offensive léfensive, plus formidable que les précédentes. t acte inspira à Louis XI une terreur que put ıle calmer la mort, si opportune, de son frère, a faveur de laquelle il dirigea contre François, luit maintenant à ses seules ressources, les upes françaises concentrées depuis longtemps les frontières de l'Anjou et de la Bretagne. venu maître de la Guerche, d'Ancenis et de checoul, il imposa au duc une trêve qui, olongée à deux reprises, se termina par le ité de paix signé dans l'abbaye de la Victoire, s de Senlis, le 9 octobre 1475. François essaya n de se dégager de l'étreinte de son redouble suzerain; mais une correspondance qu'il retenait dans ce but avec le roi d'Angleterre interceptée par Louis XI, qui dépouilla le duc comté de Vertus et le donna au vicomte de rbonne. François vit alors qu'il n'avait plus utre parti à prendre que de se soumettre, ce il fit par le traité de Luxeuil, dont il jura l'obvation sur la vraie croix; quant au roi, conncu que celui qui se parjurait sur cette relique urait dans l'année, il prêta serment sur le ps de Notre Seigneur.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés que cette ıvention si solennelle n'était plus qu'une lettre rte. François refusait de secourir le roi contre ximilien d'Autriche, et faisait en outre passer troupes et de l'argent en Flandre. Le roi, trop occupé de l'archiduc pour qu'il pût songer à porter la guerre en Bretagne, différa sa vengeance. Il se contenta d'acheter pour 50,000 livres, de Jean de Brosse et de sa femme Nicole de Bretagne (26 janvier 1479), les droits que cette dernière, comme seule héritière de la maison de Penthièvre, prétendait avoir sur le duché de Bretagne. Cette cession alarmait d'autant plus François qu'il n'avait que des filles, et qu'il songeait à laisser la couronne à l'aînée, bien que, d'après le traité de Guérande, elle fût inhabile à lui succéder. Se mettant donc, à tout événement, en mesure de se défendre, il fit de fortes levées, mit sur pied dix mille hommes d'une nouvelle milice nommée les *bons corps*, parce qu'elle se composait des plus robustes roturiers de la province; puis il se tint prêt à entrer en campagne. La mort de Louis XI et le bon accueil fait par Charles VIII à une députation que lui envoya François rassurèrent quelque temps ce dernier; mais l'année suivante, ayant malheureusement prêté l'oreille aux conseils du duc d'Orléans, réfugié à sa cour, il s'aliéna les seigneurs bretons, opposés à ce qu'il secondât le ressentiment du prince français contre la régente Anne de Beaujeu. Les mécontents tentèrent de renverser Landais, qui avait conseillé à François d'accueillir le duc d'Orléans; mais ayant échoué, ils se retirèrent à Ancenis, fief du maréchal de Rieux, chef de la confédération. Bientôt, proscrits et menacés par Landais, ils cherchèrent un asile à la cour de France, et conclurent avec la régente (22 octobre 1484) le traité de Montargis, par lequel, tout en stipulant la conservation des franchises de la province et en ne reconnaissant au roi qu'un simple droit de suzeraineté, ils convinrent néanmoins qu'après la mort du duc le duché reviendrait au roi, en vertu de la cession de Nicole de Bretagne. Landais, résolu à prévenir la spoliation que préparait ce traité, leva une armée, et fit des traités d'alliance avec le roi d'Angleterre, les ducs d'Orléans, de Bourbon et le comte d'Angoulême et l'archiduc Maximilien. Le supplice de l'habile et énergique ministre du faible François II offrit une prompte satisfaction aux rebelles, que le duc apaisa mieux encore en leur distribuant force grâces et faveurs. A cette pacification succéda le traité de Bourges (9 août 1485), stipulant que Charles VIII et le duc renonçaient à toute alliance préjudiciable à leurs intérêts réciproques.

François consacra à l'administration de son duché le moment de répit que lui laissa cette convention. Le 8 février 1486, il réunit les états à Rennes. Une résolution des plus favorables à la bonne administration de la justice y fut prise : ce fut l'érection d'un parlement sédentaire. Cette institution, quoique fort importante, n'était pas le principal objet que le duc s'était proposé en convoquant les états. Inquiet de la cession de Nicole de Bretagne, confirmée par le traité de Montargis, il voulait assurer, par anticipation,

le duché à ses filles. Ayant représenté aux barons bretons que sa succession plongerait infailliblement leur pays dans une guerre intestine, si elle n'était réglée de son vivant, il en obtint une déclaration par laquelle, dérogeant au traité de Guérande ainsi qu'aux testaments de François I[er] et de Pierre II, ils reconnurent Anne et Isabeau, ses filles, comme héritières légitimes du duché, et s'obligèrent, par un serment solennel, à soutenir les droits qu'ils venaient de leur conférer. Le baron d'Avaugour lui-même, fils naturel de François II, et époux de Marguerite de Brosse, fille cadette du légitime héritier du Penthièvre, accéda à la résolution des états, après s'être disculpé du reproche de prétendre à la succession ducale. Mais d'autres compétiteurs, plus sérieux que d'Avaugour, faisaient pressentir que quand le moment serait venu ils feraient valoir les droits qu'ils disaient tenir de leur naissance. C'étaient le prince d'Orange, neveu de François II, par sa mère; le vieux sire d'Albret, veuf d'une arrière-petite fille de Jeanne la Boiteuse; Jean II, vicomte de Rohan, beau-frère de François II, qui non-seulement prétendait que la tante devait être préférée à la nièce, mais s'appuyait sur l'origine de sa maison, qu'il faisait remonter au fameux Conan-Mériadec, en se prévalant du procès-verbal de l'assise tenue en 1118, sous Alain Fergent, titre que la maison a de tout temps, et vainement, essayé de faire considérer comme authentique. A ces prétendants ajoutez le duc d'Orléans, qui désirait secrètement épouser la princesse Anne, et qui, enchaîné par son mariage avec la sœur de Charles VIII, ne pouvait qu'escompter l'avenir, et enfin, Maximilien d'Autriche, autre prétendant à la main d'Anne de Bretagne.

Le parti français exploitait habilement les dissensions qui résultaient de ces prétentions diverses, en s'efforçant de persuader aux Bretons que le principe de la loi salique formait en Bretagne la règle de la succession au trône ducal; et François II n'ayant que des filles, le duché, à défaut d'héritier mâle, devait revenir au roi de France, seigneur suzerain. Le débile François II s'affligeait de toutes ces intrigues, qu'il était impuissant à déjouer; et si des infirmités précoces déterminèrent la grave maladie qu'il fit à cette époque, on a tout lieu de croire que le chagrin n'y fut pas étranger. Résolu à s'assurer par tous les moyens possibles du dévouement de ses vassaux immédiats, il abolit dans ses domaines (8 octobre 1486) le droit de *mottage*, en vertu duquel il recueillait la succession des colons morts sans enfants. De son côté, M[me] de Beaujeu, à qui l'on avait représenté comme prochaine la mort du duc, se hâta de conduire le roi à Tours, et de faire marcher des troupes, qui devaient l'y rejoindre, pour qu'il fût prêt à envahir le duché. Le danger était imminent. Pour le détourner, François, Maximilien, d'Albret, d'Orange, etc., signèrent, le 13 décembre 1486, un pacte auquel adhérèrent les principaux seign[eurs] bretons, dans le double but de repousser l'inva[sion] française et de favoriser le duc d'Orléans [dans] son projet de supplanter M[me] de Beaujeu. C[ette] princesse, brusquant l'attaque, fit entrer [une] armée sous les ordres de La Trémouille en [Bre]tagne (mai 1487). Il marcha sur Vannes, [où] le duc se sauva à Nantes. La Trémouille vin[t l'y] assiéger. En même temps la régente concl[ut] avec une partie des seigneurs bretons une [con]vention qui lui permettait de faire occuper [un] nombre de places de la province par les trou[pes] françaises, venues seulement, disait-elle, p[our] châtier le duc d'Orléans. L'habile princesse [fai]sait marcher de front ces négociations et ce[lles] au moyen desquelles le roi d'Angleterre, dé[ser]tant la politique constante de ses prédécesse[urs,] renonçait à secourir la Bretagne. Les princip[aux] obstacles ainsi aplanis, Charles VIII s'avança [en] personne jusqu'à Nantes, avec l'espoir que c[ette] ville ne tarderait pas à lui ouvrir ses portes[. Il] s'abusait. La place, vigoureusement défendue [par] le duc d'Orléans et le prince d'Orange, repou[ssa] pendant près de deux mois les attaques des Fr[an]çais, qui furent enfin obligés de lever le si[ége.] Quittant les bords de la Loire, La Trémouille m[ar]cha vers le nord par Auray, Vitré et Saint-Au[bin-]du-Cormier, dont il se rendit maître. C'est a[lors] que d'Albret, qui avait échoué dans une premi[ère] tentative d'entrée en Bretagne, y débarqua qu[atre] mille hommes. Aussitôt il réclama l'exécut[ion] d'une promesse que sa sœur, la comtesse de [La]val, gouvernante d'Anne de Bretagne, lui a[vait] faite et qui lui aurait assuré la main de c[ette] princesse. Mais, soit, comme on l'a préten[du,] que cette enfant éprouvât une répulsion inv[in]cible pour ce mariage, et préférât Maximili[en,] jeune, brave, habile guerrier et plus lettré qu'[au]cun des princes ses contemporains, soit plu[tôt] que François II pensât que l'union de sa [fille] avec le roi des Romains offrait plus de chan[ces] de soustraire la Bretagne à l'invasion françai[se,] il laissait entrevoir la possibilité de cette uni[on.] Pendant les négociations qu'elle provoquait, [La] Trémouille faisait (mars 1488) une nouvelle [ir]ruption en Bretagne, à la tête de douze m[ille] hommes, et prenait Châteaubriand, Ancenis [et] Fougères. Les troupes ducales, mélange con[fus] de Bretons, d'Anglais, d'Allemands, de G[as]cons et d'Espagnols, se mirent en marche, [et] le 28 juillet 1488 les deux armées se livrèr[ent] la bataille connue sous le nom de bataille [de] Saint-Aubin-du-Cormier (1). Elle fut fatale à

(1) Le lieu reel de cette bataille dut être, se[lon] M. Marteville, la *lande de la Rencontre*, ou de M[é]zières, c'est-à-dire l'espace limité au sud par la co[m]mune de Gosné, à l'est par la commune de Saint-Au[bin] et la route départementale, au nord par la même rou[te,] à l'ouest par l'étang de la Roussière, la lande de Mézié[res] et la forêt de Haute-Séve. On peut lire, sur ce point i[m]portant de critique historique, la dissertation app[ro]fondie et concluante que M. Marteville a insérée dans [le] t. II de sa réédition du *Dictionnaire d'Ogée*, p. 699-704, [au] mot *Saint-Aubin-du-Cormier*.

Bretagne. Non-seulement l'armée bretonne y perdit six mille hommes, mais François, sa famille, son duché furent à la discrétion du vainqueur. Le patriotisme breton n'était pourtant pas éteint partout; il trouva d'énergiques interprètes dans les bourgeois de Rennes. Sommés par La Trémouille de se rendre sous peine de punition telle qu'il en serait mémoire et exemple, ils lui rappelèrent fièrement, par la bouche de leurs députés, le chanoine Jean Le Vayer, Plessis-Balisson et Bouchard, greffier du parlement et frère de l'historien, les désastres des Français à Crécy et à Poitiers; puis ils menacèrent La Trémouille d'une telle résistance qu'il n'osa la provoquer. Mais Dinan et Saint-Malo furent obligés de capituler. François, consterné, demanda la paix, qui lui fut accordée, le 21 août, par le traité du Verger, conclu malgré la dame de Beaujeu, laquelle insistait pour que la France tirât un meilleur parti de sa victoire. Toutefois, si l'annexion de la Bretagne n'était pas immédiatement prononcée, la convention du Verger, en ne statuant point sur l'objet principal des contestations, fournissait à Charles VIII des prétextes suffisants pour accabler dès qu'il lui plairait un adversaire désormais hors d'état de lui résister. Le roi en effet ne renonçait à aucune de ses prétentions sur toutes les possessions du duc, à défaut d'héritier mâle, et il gardait en nantissement Fougères, Dinan et Saint-Aubin-du-Cormier, tandis que François s'obligeait à licencier ses troupes étrangères, à ne jamais en appeler d'autres pour faire la guerre à la France, enfin à ne marier ses filles qu'avec le consentement du roi de France.

Cette dernière clause était dure; elle renversait l'échafaudage si laborieusement élevé par le duc, à qui elle porta le dernier coup. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, trois semaines après avoir signé le traité du Verger, qu'on avait eu soin de faire ratifier par les états. Il fut inhumé dans l'église des Carmes de Nantes, où il avait témoigné le désir d'être enseveli, près de Marguerite de Bretagne, sa première femme. Anne, sa fille, y fit élever un magnifique tombeau, le chef-d'œuvre de Michel Columb, qui se voit encore de nos jours dans la cathédrale de Nantes. Il n'eut de son second mariage avec Marguerite de Foix que deux filles, Anne, qui lui succéda, et Isabelle, morte à Nantes, en 1490.

Enclin à la paix, quoique courageux, François II se trouva entraîné par les circonstances à être presque toujours en guerre pour repousser les agressions de Louis XI et de Charles VIII. Naturellement sincère et droit, il eut le triste sort d'être obligé de recourir à la duplicité pour ne pas tomber dans les piéges que lui tendit le cauteleux fils de Charles VII. La ruse pourtant lui répugnait, et l'intérêt de son peuple, menacé dans sa nationalité, put seul le déterminer à s'en faire un auxiliaire. Tant que vécut Landais, cet homme si méconnu de ses contemporains, François II, docile à ses conseils, montra une énergie dont la Bretagne retira les plus heureux fruits; mais quand il l'eut sacrifié à la turbulente aristocratie, qu'il offusquait, ce malheureux prince, obsédé d'intrigues, désespéra de lui-même. On lui a reproché de s'être laissé gouverner par ses maîtresses. Sans chercher à l'absoudre de ce reproche, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il n'ait pas plus obéi aux inspirations généreuses de la dame de Villequier, qui paya du moins son amour d'un dévouement sincère et éclairé. P. LEVOT.

Histoires de Bretagne de dom-Lobineau, dom Morice et Daru. — *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, t. II, p. 145-147.

III. FRANÇOIS *rois de France.*

FRANÇOIS Ier, roi de France, né à Cognac, le 12 septembre 1494, mort à Rambouillet, le 31 mars 1547. Fils de Charles comte d'Angoulème et de Louise de Savoie, il descendait de Louis d'Orléans, frère de Charles VI. Son père était cousin germain de Louis XII; et comme ce prince n'avait pas d'enfant, le jeune François, qui était son plus proche parent, se trouva l'héritier présomptif de la couronne de France. Son éducation fut d'abord confiée au maréchal de Gié, que Louis XII remplaça en 1506 par Arthur Gouffier, sire de Boisy. Ce seigneur, qui avait longtemps guerroyé en Italie, y avait pris le goût des lettres et des arts. Il s'efforça de le faire partager à son élève, et il y réussit. L'amour de la culture intellectuelle était d'ailleurs pour le jeune prince une tradition de famille, qui remontait jusqu'à son aïeule, la noble et gracieuse Valentine Visconti. Son grand-oncle Charles d'Orléans avait été le plus élégant poëte du quinzième siècle. Mais s'il apprit de son précepteur à parler des érudits avec respect, il ne profita guère de leur savoir, et tira presque toute son instruction des romans de chevalerie, qu'il lisait avec passion et où il cherchait des modèles. C'est à la même source qu'il puisa ses notions sur les droits et les devoirs de la royauté. Il conçut l'idée d'un roi chevalier, gracieux, magnifique pour ses courtisans, galant pour les dames, terrible à ses ennemis, se signalant par de grands coups d'épée à la manière des Roland et des Amadis, sans connaissance ni souci de l'art de la guerre. Sa haute taille, sa belle figure, son adresse dans les armes et dans tous les exercices du corps, sa bravoure, sa générosité et jusqu'à son précoce amour pour les femmes, faisaient croire à ses compagnons d'études et de plaisirs, et lui faisaient croire à lui-même, qu'aussitôt sur le trône il réaliserait cet idéal chevaleresque. « Beau prince étoit, dit l'historien de Bayard, autant qu'il y en eût point au monde; jamais n'avoit été un roi de France de qui la noblesse s'éjouît autant. » Il fut en effet le roi de la noblesse, mais de la noblesse de cour seulement; car il n'admettait point une aristocratie puissante, exerçant une

haute influence sur l'État. Il admettait encore moins le contrôle des parlements, des états généraux, du tiers-état. Louise de Savoie, qui avait pour son fils un amour idolâtre, et qui joignait à un caractère violent, absolu, des mœurs peu sévères, ne fit rien pour contenir ce que les instincts du jeune prince offraient d'excessif et de dangereux. Elle ne s'opposa à aucune de ses fantaisies, elle ne lui fit connaître aucune des sérieuses obligations du pouvoir suprême, et elle le laissa se livrer jeune à des plaisirs faciles, qui ne rappelaient guère les passions héroïques des romans de chevalerie. Mais en même temps elle s'occupait activement de sa future grandeur. Elle obtint pour lui le duché de Valois, et plus tard, malgré la vive opposition d'Anne de Bretagne, la main de Claude, fille de Louis XII. Les fiançailles furent célébrées le 22 mai 1506, et le mariage eut lieu le 18 mai 1514. Deux ans auparavant, le jeune duc de Valois avait fait ses premières armes à l'armée de Navarre. Il avait commandé sans succès, en 1513, l'armée de Picardie. Bien qu'il se flattât de remplacer Gaston de Foix, tué à Ravenne, rien n'annonçait en lui un grand capitaine. Le mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre eût pu enlever la couronne à François, si le roi de France, « fort débile et antique, dit Louise de Savoie », eût été d'âge d'avoir des enfants; mais il mourut après quelques mois de mariage, et François I[er] se fit reconnaître comme roi le jour même de la mort de Louis XII, 1[er] janvier 1515. Son avénement excita d'immenses espérances parmi les Français, toujours avides de nouveautés et ennuyés d'ailleurs d'un roi vieux, avare, dont les vertus étaient sans éclat et dont les défauts avaient quelque chose de mesquin et de triste. La France sembla rajeunir avec son jeune et brillant successeur. Celui-ci, sans disgracier les ministres de Louis XII, fit des changements importants dans l'administration. Il donna l'épée de connétable au duc de Bourbon, nomma le comte de Vendôme gouverneur de l'Ile de France, et Lautrec gouverneur de Guienne; il confia la surintendance de ses affaires à Boisy, son ancien gouverneur, nommé grand-maître, et à Florimont Robertet, premier secrétaire d'État. Deux de ses compagnons de jeunesse, Anne sire de Montmorency et Philippe Chabot, sire de Brion, eurent dès lors sur lui un crédit qui devait s'augmenter par la suite. Le 7 janvier 1515, il donna les sceaux à Antoine Duprat, « l'un des plus pernicieux hommes qui furent oncques », dit Reynier de La Planche. Le chancelier signala son élévation par diverses ordonnances, dont l'une (de mars (1516), qui punissait de mort les braconniers et accordait aux seigneurs et gentilshommes le privilége exclusif des chasses, rencontra dans le parlement une honorable opposition et ne fut enregistrée qu'un an après, sur lettres de jussion. Le roi et son ministre déclarèrent dès le début qu'ils ne souffriraient aucune résistance de la part du parlement. François I[er] entenda comme il le dit plus tard, « mettre la royau hors de pages, » c'est-à-dire renverser les faibl barrières qui protégeaient encore la France co tre le pouvoir absolu. Les seigneurs approuvaie ces mesures, le peuple ne s'en occupait pas, la cour était tout entière aux fêtes d'un joyeu avénement. François fut sacré le 25 janvier. « Ce fait, dit Fleurange, il vint à Saint-Denis, où il f couronné, et fut son couronnement merveilleu sement triomphant; et après il vint à Paris fai son entrée, qui fut merveilleusement belle, c furent tous les princes et dames du royaume (France, et beaucoup d'étrangers, tant Italiei que autres. Les joutes furent belles, et y furei tenans M. de Saint-Paul, M. de Vendôme, le jeur Adventureux (Fleurange lui-même), et autr seigneurs; et les venans étoient M. d'Alençoi M. de Bourbon, M. de Guise, et autres prince et gros seigneurs; et fut le tournoi des plu beaux du monde, tant à pied qu'à cheval; après le tournoi, des banquets et festins qui s firent avec les dames n'en faut point parler, ca ce furent les plus beaux du monde. » Au milie des fêtes, François pensait à la guerre. Il voulai recouvrer le Milanais, perdu en 1512 et 1513 Louis XII, pour revendiquer cette province, s'éta fondé sur le droit de Valentine Visconti, et i avait transmis ses titres à sa fille Claude, don ils faisaient une partie de la dot. François pou vait s'en regarder comme le légitime proprié taire; cependant, pour plus de régularité, il se fi donner par sa femme le duché de Milan, le 15 juii 1515. En même temps il chercha à dissoudre l ligue qui avait chassé Louis XII d'Italie. Il con clut avec Charles d'Autriche (depuis Charles Quint), souverain des Pays-Bas, un traité d'al liance, qui ne fut pas exécuté. Il renouvela l 3 avril, avec Henri VIII, le traité conclu pa Louis XII. Il rassembla une armée d'enviror quarante mille hommes, dont dix-huit mille cavaliers, et qui comptait parmi ses chefs le duc de Bourbon, les maréchaux de Chabannes et de Trivulce, Lautrec, Bayard et beaucoup d'autres. Il dirigea ses troupes sur les Alpes. De Lyon, il rendit le 15 juillet une ordonnance qui conférait la régence à Louise de Savoie. Il passa les Alpes vers le milieu d'août, à gauche du mont Genèvre, entre Barcelonnette et L'Argentière. Le sentier que l'on suivit était à peine praticable, mais il avait l'avantage de conduire sur les terres du marquis de Saluces, allié de la France. L'armée eut beaucoup à souffrir dans ce passage difficile. Le maréchal de Trivulce et un gentilhomme du marquis de Saluces eurent la plus grande part à cette opération, et triomphèrent des obstacles. Les Français débouchèrent le 15 août dans les plaines du marquisat de Saluces. Le même jour une avant-garde française, commandée par Chabannes et Bayard, enleva à Villa-Franca du Pô Prosper Colonna, général des vingt mille Suisses auxquels le duc de Milan avait confié

défense du pied des Alpes. Cet événement oubla les Suisses, qui se retirèrent vers le Simon et prêtèrent même l'oreille aux propositions de François Ier. On était sur le point de entendre, et les Suisses avaient déjà laissé rmée française occuper sans résistance la us grande partie du duché de Milan, lorsque ngt mille de leurs compatriotes les rejoignirent. croyant alors assez forts pour battre les ançais, ils rompirent les négociations, et renrent dans Milan. Ils en sortirent le 13 sepnbre pour se porter au-devant de François Ier, npé à Marignan, à dix milles de Milan. Ils ussaient droit devant eux dans un chemin iqué d'un fossé de chaque côté, la pique basse, is manœuvre. Trois ou quatre heures avant nuit ils atteignirent les avant-postes français, jetèrent dans un fossé le premier corps de dsknechts qui leur fut opposé. Le roi courut 'ennemi. Lui-même a raconté cette bataille is une lettre à sa mère. « Et faut que vous endiez, écrit-il, que le combat du soir dura des les trois heures après midi jusques entre e et douze heures, que la lune nous faillit... vous assure que j'ai vu les lansquenets meer la pique aux Suisses et la lance aux darmes; et ne dira-t-on plus que les genmes sont lièvres armés, car ce sont eux qui fait l'exécution; et ne penserois pas mentir, , par cinq cents et par cinq cents, il n'ait fait trente belles charges avant que la bae fust gagnée. » Les Français ne pouvant se loyer sur l'étroite chaussée que suivaient Suisses, firent prendre ceux-ci en flanc par x corps de landsknechts, et tâchèrent de les ter par un feu violent d'artillerie. Les Suisses açaient toujours, jonchant le sol de leurs rts. L'obscurité interrompit la lutte. Les deux iées bivouaquèrent presque pêle-mêle sur le mp de bataille. Le roi, qui s'était conduit avec rare intrépidité, prit un peu de repos, couché l'affût d'un canon, à quelques pas d'un illon suisse (1).

a bataille recommença le lendemain dès le t du jour; mais les Suisses manquaient d'arrie, et celle des Français portait le ravage leurs carrés. L'arrivée de Barthélemy d'Ale avec l'avant-garde de l'armée vénitienne da les Suisses à la retraite. Ils se replièrent bon ordre vers dix heures du côté de Mi, et le lendemain ils regagnèrent leurs montes, laissant aux Français l'honneur de cette journée, qui fut appelée *combat des géants*. Les Suisses avaient perdu environ 12,000 hommes; les Français en avaient perdu à peu près la moitié. Le roi voulut recevoir sur le champ de bataille l'ordre de chevalerie de la main de Bayard, et il le conféra lui-même à Fleuranges.

L'armée française entra dans Milan, et commença le siége du château, où Maximilien Sforza s'était enfermé. Cette forteresse céda le 4 octobre, et Sforza consentit à se retirer en France, où il vécut d'une pension de 30,000 écus qui lui fut assignée par le roi.

Après la bataille de Marignan François montra beaucoup de prudence. Au lieu d'humilier les Suisses vaincus, il mit tout en œuvre pour se les attacher. Il leur paya la somme énorme de 700,000 écus, et conclut avec eux, le 7 novembre, un traité de paix et d'alliance. Ce traité devint l'année suivante l'alliance perpétuelle de la Suisse avec la France. Cette habile transaction fut suivie d'une autre, qui eut des résultats moins avantageux. Le pape Léon X, qui avait fait partie de l'alliance dissoute par la bataille de Marignan, s'était hâté de se rapprocher du vainqueur. François, qui tenait beaucoup à cette réconciliation, fit au pape les plus larges concessions. Les bases du concordat furent jetées dans une entrevue que le pape et le roi eurent à Bologne, le 10 décembre. La négociation ne fut terminée que le 18 août 1516. Cet acte abolissait la pragmatique-sanction, rendait à la cour de Rome l'immense revenu des annates, et reconnaissait la supériorité du pape sur les conciles. Il n'était pas moins utile au pouvoir royal, auquel il attribuait le droit de nommer à toutes les prélatures de France. Le parlement refusa d'enregistrer le concordat. L'université le repoussa également. Pour contraindre ces deux corps à l'accepter, François Ier ne recula ni devant les menaces ni devant les violences; et il fit entendre clairement qu'il n'admettait ni contrôle ni limites dans l'exercice de son pouvoir.

François Ier, après avoir licencié la plus grande partie de son armée et laissé le reste au connétable de Bourbon pour garder le Milanais, rentra en France au mois de février 1516. Quelques jours auparavant, Ferdinand V était mort, laissant l'Espagne à son petit-fils Charles d'Autriche. Celui-ci, dont l'avénement rencontrait de graves difficultés, était disposé à faire la paix et même une alliance avec le roi de France. Le seigneur de Chièvres, son ministre, et Boisy se rencontrèrent dans ce but à Noyon, le 1er août, et conclurent le 13 un traité par lequel Charles promettait d'épouser la fille qui venait de naître à François Ier et acceptait pour dot les droits des rois de France à la couronne de Naples. L'empereur Maximilien, vivement pressé par son petit-fils, accéda au traité. Ses ambassadeurs signèrent à Cambray, le 11 mars 1517, un traité d'alliance entre l'empereur et les rois de France et de Castille, par lequel ils se garantissaient mutuellement leurs

Fleurange dit dans ses *Mémoires*, p. 298, que le vant demandé un peu d'eau pour se rafraîchir, celle i lui apporta était mêlée de sang. On lit dans la letue François écrivit à sa mère après la bataille : « ite la nuit demeurâmes sur la selle, la lance au , l'armet sur la tête... et pour ce qu'étois le plus de nos ennemis, il m'a fallu faire le guet, de sorte ne nous ont point surpris au matin... Et croyez, me, que nous avons été vingt-huit heures à cheval boire ni manger... Depuis deux mille ans ça n'a point u, une si fière et si cruelle bataille, ainsi que disent de Ravenne, que ce ne fut auprès qu'un tiercelet. »

États, et s'engageaient à attaquer en commun les Turcs. Pour compléter la pacification, François renouvela l'alliance avec Venise, le 8 octobre 1517, et fit à Londres, le 14 octobre 1518, un traité par lequel Tournay fut rendu à la France.

Ces heureuses négociations, suivant l'éclatante victoire de Marignan, mirent le comble à la puissance et à la gloire de François Ier. Une ère nouvelle s'ouvrait devant la royauté : la réunion de la plupart des grands fiefs avait porté un rude coup à la féodalité; les parlements s'humiliaient devant la royauté; toutes les forces rivales avaient été absorbées; le roi de France semblait appelé au premier rôle parmi les princes de l'Europe. Mais François Ier, malgré des qualités brillantes, n'était point à la hauteur de cette position. Il avait vingt-trois ans. « Tout frein, dit Sismondi, tout respect humain lui était ôté : sa mère, qui gouvernait le royaume, qui se mêlait de toutes les affaires, ne contrôlait jamais sa pensée, ou plutôt elle le poussait elle-même à la galanterie, et elle se montrait pleine d'indulgence pour des vices auxquels, de son côté, elle ne demeurait pas étrangère. Son ministre principal, le chancelier Duprat, croyait s'affermir dans sa place en flattant les passions du maître et en l'abandonnant aux voluptés. Les autres étaient pour la plupart des jeunes gens associés à ses débauches. »

Cependant, un rival se montrait déjà : c'était l'héritier de quatre dynasties, le fils de Philippe d'Autriche et de Jeanne la Folle, ce jeune Charles, que François n'avait jusque là rencontré que dans des négociations pacifiques. Déjà maître des Pays-Bas et de l'Espagne, il se présentait encore au suffrage des électeurs de l'Empire, vacant par la mort de son grand-père Maximilien, en 1519. François Ier se porta aussi comme candidat; sa puissance et sa gloire récente étaient sans doute d'assez beaux titres, mais ni les gages de la protection qu'il offrait à l'Allemagne ni les mulets chargés d'or qu'il y envoya à l'appui de ses titres chevaleresques ne balancèrent les raisons politiques de son compétiteur, dont les États héréditaires confinaient à la Turquie, et qui se présentait ainsi comme le défenseur naturel de l'Allemagne, que faisait trembler Soliman. Aigri par cet affront et par tant de dépenses perdues, François arma contre ce rival encore sans renommée et qui allait se trouver à la tête d'un empire presque égal en étendue à celui de Charlemagne. Tous deux s'étaient juré de rester en paix, quelle que fût l'issue de l'élection; mais les prétextes ne manquèrent pas de part et d'autre pour vider par les armes cette querelle d'ambition. Charles avait promis de restituer la Navarre à Henri d'Albret; il ne se hâtait point de remplir sa promesse ni de faire hommage, comme il était dû, pour les comtés de Flandre et d'Artois. François Ier, regardant la lutte comme inévitable, chercha à s'assurer l'alliance de l'Angleterre. Il invita Henri VIII à une entrevue, qui eut lieu près de Calais, entre les châteaux de Guines et d'Ardres. Les deux prince avec leurs suites de seigneurs et de dames lut tèrent de magnificence, et le lieu où ils se ren contrèrent, au mois de juin 1520, reçut le nom d *Camp du Drap d'Or*. Ils passèrent trois semaine en fêtes et en réjouissances, laissant à leurs m nistres le soin des affaires sérieuses. « Ils con clurent, dit du Bellay, qu'au dit lieu se feroier lices et échafauds où se ferait un tournoi; étar délibérés de passer leur temps en déduits « choses de plaisir, laissant négocier leurs affair à ceux de leur conseil, lesquels de jour en aut leur faisoient rapport de ce qui avait été accord Par douze ou quinze jours coururent les deu princes l'un contre l'autre, et se trouva audit tou noi grand nombre de bons hommes d'armes, ain que vous pouvez estimer, car il est à présum qu'ils n'amenèrent pas des pires.... Je ne m'a rêterai à dire les grands triomphes et festi qui se firent là, ni la grande dépense superflu car il ne se peut estimer; tellement que plusieu y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leu prés sur leurs épaules. » Par cet échange bons procédés, François Ier croyait avoir co tracté avec Henri VIII une alliance indissolubl il se trompait. Henri VIII se laissait condui en politique par Wolsey, et Wolsey était gag par Charles-Quint. Celui-ci avait même eu av Henri VIII à Douvres, le 26 mai, une courte secrète entrevue. Henri VIII, en prenant con de François, alla le 10 juillet à Gravelines rend visite à Charles. L'effet du Camp du Drap d'O fut détruit; le roi d'Angleterre annonça qu voulait se maintenir impartial entre les de rivaux et qu'il se prononcerait contre l'agresseu Cette déclaration retarda peut-être les hostilité mais elle ne les empêcha pas d'éclater. Fra çois Ier soutenait au midi le roi de Navar contre le roi d'Espagne, au nord il accept l'hommage du duc de Bouillon, vassal de l'Empir L'empereur de son côté fit, le 8 mai 1521, av Léon X un traité pour l'expulsion des Franç de l'Italie. La guerre s'alluma brusquement da l'automne de la même année. L'armée françai repoussa les Impériaux commandés par le com de Nassau, les atteignit entre Cambray et V lenciennes, et fut sur le point de leur faire essuy une sanglante défaite. Mais François Ier hésit et laissa échapper la victoire. « S'il eût attaqu dit du Bellay, l'empereur de ce jour-là eût per honneur et chevance... Il étoit à Valencienn en tel désespoir, que la nuit il se retira en Fland avec cent chevaux, laissant tout le reste de s armée. Ce jour-là Dieu nous avoit baillé n ennemis entre les mains, que nous ne voulûm accepter, chose qui depuis nous a coûté cher. L'armée française dut borner ses succès à prise de Hesdin. Cet avantage fut plus qu'a nullé par la perte du Milanais. Lautrec, gouv neur de ce duché, ne recevant ni argent ni re forts, et se voyant attaqué par les forces pape et de l'empereur, évacua Milan le 1er se

embre 1521, et se retira sur le territoire de Ve-
nise. Tout semblait tourner contre la France.
Adrien d'Utrecht, ancien précepteur de Charles-
Quint, fut élu pape, le 9 janvier 1522; Henri VIII
déclara la guerre à la France le 29 mai de la
même année. En Italie les affaires allaient fort
mal. Lautrec, renforcé des troupes vénitiennes
et de seize mille Suisses, soldats braves mais
avides, arrogants et peu dévoués, était rentré
dans le Milanais, et s'était emparé de Pavie. Les
Suisses le forcèrent d'attaquer l'armée impériale
dans la position presque inaccessible de La Bi-
coque, le 29 avril 1522. Malgré ses excellentes
dispositions, il échoua. Les Suisses, découragés,
reprirent le chemin de leurs montagnes, et Lau-
trec se retira en France. L'Italie fut perdue pour
la France; mais les soldats chassés du Milanais
furent utilement employés dans le nord. Les
Anglais et les Impériaux, malgré la supériorité
de leurs forces, se bornèrent au siége de Hesdin,
qu'ils levèrent au mois de novembre 1522. Mais
la position de la France n'en fut pas améliorée.
Venise renonça à son alliance, et le 3 août 1523
une ligue générale fut formée contre François Ier;
elle comprenait le pape, l'empereur, le roi d'An-
gleterre, Ferdinand, archiduc d'Autriche, Fran-
çois Sforza, duc de Milan, et les républiques de
Venise, de Florence, de Gênes, de Sienne et de
Lucques. Au moment où François Ier aurait eu
besoin de rassembler toutes ses forces contre
cette formidable coalition, il eut le tort de s'a-
liéner le connétable de Bourbon. Louise de Sa-
voie, qui détestait ce dernier, s'efforça de lui ravir
l'immense héritage qu'il tenait de sa femme,
Suzanne de Bourbon. Poussé à bout par cette
persécution, Bourbon entama avec Henri VIII
et Charles-Quint des négociations dont le but
était le démembrement de la France. Le com-
plot fut découvert, et Bourbon s'enfuit auprès
de l'empereur. Cette défection et une invasion
combinée des Anglais et des Impériaux, qui s'a-
vancèrent jusqu'à onze lieues de Paris, empê-
chèrent François Ier de passer les Alpes comme
il en avait l'intention. Il resta en France, et en-
voya à la conquête de l'Italie une magnifique
armée, commandée par Bonnivet. Ce général
passa le Tésin le 14 septembre; après quelques
mouvements malentendus et que l'habile Prosper
Colonna déconcerta facilement, il prit ses quar-
tiers d'hiver entre le Tésin et la Ticinella, et
licencia une partie de son infanterie. Les Impé-
riaux, que Pescaire et de Lannoy commandaient
à la place de Colonna, mort le 30 décembre 1523,
reçurent au contraire un renfort de six mille
landsknechts, conduits par Bourbon. Au prin-
temps de 1524, Pescaire marcha contre les Fran-
çais, qui firent leur retraite sur Ivrée pour ren-
trer en France par le bas Valais. Bayard, qui
commandait l'arrière-garde française, fut tué le
30 avril 1524. Malgré ce malheur, les Français
rentrèrent en France en bon ordre. Le 7 juillet
1524 Bourbon et Pescaire passèrent le Var, et
envahirent la Provence. Les dissensions de ces
deux généraux nuisirent à leurs opérations. Les
Impériaux perdirent quarante jours devant Mar-
seille. Ils s'éloignèrent au bruit de l'approche
du roi. Enhardi par la retraite des ennemis,
le prince franchit les Alpes encore une fois,
et poursuivit les ennemis à travers la Lom-
bardie, qui fut reconquise. Sa fortune était re-
levée; l'armée de l'empereur, manquant de
vivres et d'argent, était désunie et presque rui-
née; il avait, lui, des troupes belles et pleines
d'ardeur. Il fallait bien des fautes pour compro-
mettre une telle position; il en fit une première
en divisant ses forces : il envoya quatre mille
hommes à Gênes, dix mille vers Naples, puis il
assiégea Pavie, et y perdit un temps précieux. Le
connétable de Bourbon en profita pour aller
chercher des troupes fraîches d'Allemagne; il
repassa les Alpes, rejoignit Pescaire et Lannoy,
et de concert avec eux il marcha sur Pavie,
pour en faire lever le siége. François pou-
vait les attendre dans ses retranchements, c'é-
tait l'avis des plus vieux généraux; mais, d'a-
près le conseil de Bonnivet, il jugea plus digne
d'un roi de se porter au-devant de ses ennemis.
La rencontre eut lieu le 24 février 1525, non loin
de Pavie; l'armée française avait encore pour elle,
comme à Marignan, la supériorité de l'artillerie,
qui semblait appelée à décider la bataille; long-
temps elle maintint l'avantage du côté des Fran-
çais, quand une faute du roi changea subite-
ment la face du combat : voulant enlever la vic-
toire par une charge brillante, il s'élança à la tête
de ses gens d'armes, et se jeta en aveugle à la
bouche de ses canons, qu'il réduisit ainsi à l'in-
action; les charges de la gendarmerie et les coups
d'épée du *roi-chevalier* ne purent réparer cette
faute : les troupes mercenaires lâchèrent pied,
et les Français furent écrasés sur tous les points.
Le roi, qui était brave de sa personne, mais ab-
solument incapable, soit de conduire soit surtout
de rallier une armée, voyant la bataille perdue,
et ses plus vaillants lieutenants tués autour de
lui, se dirigea au galop vers le pont du Tésin. Là
il rencontra quelques soldats espagnols qui l'arrê-
tèrent et tuèrent son cheval; lui-même fut ren-
versé dans un fossé sous son cheval. Pendant
que les soldats se disputaient ce prisonnier in-
connu, mais dont le costume annonçait un grade
élevé, un gentilhomme du connétable survint,
reconnut François, et courut prévenir le vice-
roi de Naples, Lannoy. Celui-ci tira le roi des
mains des soldats, le conduisit dans sa tente,
puis le fit transférer dans la citadelle de Pizzighit-
tone. Le captif se hâta d'écrire à Charles-Quint
pour implorer sa pitié et à la duchesse d'Angou-
lême pour lui annoncer le désastre de Pavie.
Voici quelques phrases de ces deux lettres. Il
écrit à l'empereur : « Par quoi, s'il vous plaist
avoir cette honnête pitié, et moyenner la sû-
reté que mérite la prison d'un roi de France,
lequel on veut rendre ami et non désespéré vous

pouvez faire un acqueste, au lieu d'un prisonnier inutile, de rendre un roi à jamais votre esclave. » A sa mère il écrit : « Pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toutes choses n'est demeuré que l'honneur et la vie, qui est sauve; et parce que en notre adversité cette nouvelle vous fera quelque peu de reconfort... (1). »

Charles-Quint annonça qu'il tirerait parti de la bataille de Pavie avec modération; mais sous des formes assez douces il posa des conditions très-dures. Il demandait le duché de Bourgogne et la réintégration du connétable et de ses complices dans leurs biens, titres et honneurs. François ne rejeta pas cette dernière condition; quant à la première, il répondit que c'était impossible. Des témoignages de sympathie lui vinrent de toutes parts, même du sultan Soliman, qui lui offrit des troupes; il comptait de plus sur le temps pour ramener son adversaire à des conditions moins rigoureuses. Charles-Quint était devenu trop puissant pour ne pas exciter la jalousie de ceux qui jusque là l'avaient assisté contre François Ier. Rome, Venise, Florence, Gênes, le roi d'Angleterre se détachèrent successivement de son alliance, et réclamèrent la délivrance du roi, qui avait été transporté en Espagne, au mois de juin 1525. Les négociations pour la mise en liberté de François Ier n'en marchaient pas moins lentement. L'empereur persistait à demander, outre quelques concessions secondaires, la renonciation de la France à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois, la cession entière du duché de Bourgogne, de la vicomté d'Auxonne, du Charolais, du Milanais, de Gênes et du comté d'Asti, le rétablissement du connétable, etc., etc. Le roi, consterné de ces demandes, appela auprès de lui sa sœur Marguerite, duchesse d'Alençon, en qui il avait la plus grande confiance, dans l'espoir qu'elle interviendrait utilement auprès de l'empereur. Des conférences s'ouvrirent à Tolède, le 20 juillet, entre les agents des deux couronnes, et le roi, qui jusque là avait séjourné à Venyssollo, de Valence fut transféré à Madrid. Très-fatigué de sa captivité, n'espérant plus rien de la générosité de l'empereur, il tomba malade à la fin d'août, et il était mourant lorsque Marguerite arriva, le 18 septembre. La présence de la duchesse d'Alençon imprima plus d'activité aux négociations; Charles-Quint, qui avait visité François Ier le 19 septembre, se montra plein de prévenance pour Marguerite; mais il maintint toutes ses prétentions, et duchesse d'Alençon repartit pour la France, v la fin de novembre, sans avoir rien obte François Ier eut alors l'idée d'abdiquer en fav du dauphin, et il confia au maréchal de Mo morency à ce sujet des lettres patentes lesquelles il se réservait toutefois de repren le nom et la place de roi si jamais il reven en son royaume. Charles-Quint, instruit de ce démarche, ne la prit pas au sérieux, et exi toujours les mêmes conditions. Alors le roi France, ne voyant aucun moyen d'échappe cette nécessité, enjoignit à ses ambassade d'accepter le traité proposé par Charles-Qu et de le signer en son nom; et le 13 janv 1526, la veille du jour où cette solennelle form lité devait s'accomplir, il réunit tous les envo français, leur fit prêter le serment de ne révé à personne, si ce n'est à la régente et à la chesse Marguerite, ce qu'il allait leur dire; e exposa les justes motifs qu'il avait de protes contre le traité qu'on le forçait de signer. Ce protestation fut authentiquée par Bayard, nota et secrétaire royal. Après la signature du tra de Madrid, suivie des fiançailles de François Ier de Léonore, reine douairière de Portugal, sœur Charles-Quint, le roi de France put se diriger v les frontières de son royaume; le 17 mars 1 il fut rendu à la liberté, et passa la Bidassoa. deux fils allèrent prendre sa place comme ota du traité de Madrid. Le premier acte de Fr çois Ier fut de refuser de ratifier ce traité, et déclarer qu'il voulait en référer aux états Bourgogne. Tiré pour un moment d'embar par ce prétexte, il songea beaucoup moins a affaires qu'aux plaisirs. Parmi les dames d'ho neur de sa mère, il remarqua Anne de Pissel jeune personne de dix-huit ans et d'une bea éblouissante. Il lui sacrifia son ancienne favori madame de Châteaubriand, et la maria à Jean Brosse, qu'il fit duc d'Étampes. Tavannes a pe avec une énergique concision cet abandon François Ier aux voluptés : « L'âge, dit-il, attié le sang, les adversités l'esprit, les hasards courage, et le monarque désespéré n'espère q voluptés. Tel était le roi François, blessé dames au corps et en l'esprit. La petite ban de madame d'Estampes gouverne. Alexan voit les femmes quand il n'a point d'affair François voit les affaires quand il n'a plus femmes. »

Cependant, il fallut bien songer au traité Madrid. Lannoy vint en réclamer l'accomplis ment. François Ier fit paraître le vice-roi dev une assemblée composée des princes, des gran et des évêques qui se trouvaient à Cognac. Ce assemblée déclara que le roi ne pouvait al ner aucune partie de son patrimoine. Lann rapporta cette réponse à Charles-Quint, qui contenta de dire : « Il lui suffit pour remplir engagements de revenir en Espagne ; qu'il fasse ». François Ier n'y était nullement dispo

(1) François Ier a raconté cette défaite dans une longue suite de vers. En voici quelques-uns relatifs à sa prise.

De toutes pars, lors dépouillé je fuz,
Mays deffendre n'y servoit ne reffuz.
Et la manche de moi, tant estimée,
Par lourde main fut toute despécée.
Las! quel regret en mon cueur fut bouté
Quand sans deffence ainsi me fut osté
L'heureux présent par lequel te promys
Point ne fouyr devant mes ennemys.
Mais quoy! j'étais sous mon cheval, par terre.

le 22 mai 1526 il signa à Cognac un traité lliance avec le pape Clément VII, les Véni-ns et François Sforza, duc de Milan. Le but cette ligue, qui s'appela *sainte*, était de faire ettre en liberté les enfants de François Ier et délivrer l'Italie de la domination impériale. is François ne sut pas tirer parti de ce traité. poussa ses alliés d'Italie à la guerre par des omesses dont aucune ne fut remplie, et aban-nna ce malheureux pays aux dévastations des emands et des Espagnols. La nouvelle de la se de Rome par les bandes de Bourbon, le nai 1527, et la captivité du pape le tirèrent à ne de cette apathie. Il dirigea sur Naples une née commandée par Lautrec et qui, après de llants succès, fut entièrement détruite; il ait encore laissée manquer d'argent et de forts. Par une faute semblable, il perdit son iral, le Génois Andrea Doria (*voy.* ce nom), i passa à l'empereur avec sa flotte.

Pendant qu'il laissait périr ses soldats de mi-e dans le royaume de Naples, François, par fantaisie, renouvelée des romans de cheva-e, proposa un cartel à Charles-Quint; celui-ci epta, et François Ier mit peu d'empressement n régler les conditions. Tout se réduisit à un ange de défis et de démentis, qui remplirent née 1528. « On ne peut, dit Sismondi, faire reproche à Charles-Quint ou à François Ier voir laissé tomber une provocation qu'ils uraient jamais dû se permettre l'un ou l'au-; mais on peut s'étonner qu'après ces injures ces démentis tous deux n'aient pas mis plus vigueur dans leurs opérations guerrières. » st que leur colère, quoique toujours la même, vait plus les mêmes moyens de s'exercer. guerres continuelles avaient ruiné égale-nt les deux États. Charles-Quint et Fran-s Ier, épuisés d'hommes et d'argent, se vi-t réduits à faire la paix; mais elle fut toute bénéfice de l'empereur. Louise de Savoie et rguerite d'Autriche la négocièrent à Cambray, mois de juillet 1529 : on l'appela la *paix des mes*. François, en acquiesçant à ce traité, bla renoncer définitivement à toute prétention l'Italie, en livrant sans générosité ses alliés, nise, Florence, au ressentiment de l'empe-r. Tels étaient son imprévoyance et son peu souci de l'avenir. Il garda la Bourgogne, et mit deux millions d'écus d'or pour la rançon ses enfants. Fort mécontent de ces conditions, quelles il n'aurait jamais dû souscrire, il pro-ta à Paris, le 29 novembre 1529, contre le ité de Cambray, comme lui ayant extorqué, *tre les lois et usances de la guerre*, en d'une rançon en argent, la cession du duché Milan, du comté d'Asti et de la seigneurie de nes. Ce déplorable traité eut du moins l'avan-e de donner à la France quelques années de x, qui lui permirent de réparer ses pertes. Si nçois Ier n'était plus le roi chevaleresque de rignan, il était encore l'ami, le protecteur des lettres qui avaient charmé les ennuis de sa captivité, et qui, selon Gaillard, le détachèrent des idées de conquêtes. Il mérita d'attacher son nom à la Renaissance; c'est là son véritable titre de gloire, et peut-être serait-il difficile de lui en trouver un autre dans la seconde partie de son règne. « Épris de toute noble culture des arts et de l'esprit, admirateur, appréciateur d'Érasme comme de Léonard de Vinci et du Primatice, et jaloux de décorer d'eux sa nation, comme il disait, et son règne, propagateur de la langue vulgaire dans les actes de l'État, et fondateur d'un haut enseignement libre en dehors de l'université et de la Sorbonne, il justifie, malgré bien des déviations et des écarts, le titre que la reconnaissance des contemporains lui décerna. Son bienfait essentiel consiste moins dans telle ou telle fondation particulière que dans l'esprit même dont il était animé et qu'il versa abondamment autour de lui. S'il restaurait dans Avignon le tombeau de Laure, il semblait en tout s'être inspiré de la passion de Pétrarque, le grand précurseur pour le triomphe des sciences illustres. Les imaginations s'enflammèrent à voir cette flamme en si haut lieu.... Ce fut une sorte de culte que François Ier naturalisa en France, et si un peu de superstition s'y mêla d'abord (comme c'est inévitable pour tous les cultes), dans le cas présent elle ne nuisit pas. On aime à voir, à quelque retour de Fontainebleau, de Chambord, le royal promoteur de toute belle et docte nouveauté, et de la nouveauté surtout qui servit la cause antique, s'en aller à cheval en la rue Saint-Jean-de-Beauvais jusqu'à l'imprimerie de Robert Estienne, et là attendre sans impatience que le maître ait achevé de corriger l'épreuve, cette chose avant tout pressante et sacrée. Bien des erreurs et des rigueurs suivirent sans doute de si favorables commencements et compromirent les destinées finales du règne; mais l'élan, une fois donné, suffisait à produire de merveilleux effets; les semences jetées au vent pénétrèrent, et firent leur chemin en mille sens dans les esprits; la politesse greffée sur la science s'essaya, et l'on eut sous cette race des Valois une première fleur (1). »

La renaissance des lettres, que François Ier favorisa de toutes ses forces, se produisit en même temps que la réforme. On a quelquefois regardé ces deux faits comme solidaires l'un de l'autre. Pour François Ier du moins il n'y avait là aucune solidarité; car il protégea les lettres et réprima la réforme. Sans doute il varia beaucoup dans sa conduite à l'égard des protestants; mais ces variations tenaient bien moins à des changements dans ses idées qu'aux nécessités de sa politique extérieure. Il trouvait dans les confédérés protestants de Smalkalde un puissant appui contre l'empereur et dans le pape Clément VII un auxiliaire qui pouvait lui rendre l'Italie; selon que ses intérêts le portaient vers

(1) Sainte-Beuve, derniers *Portraits littéraires*.

l'une ou l'autre de ces alliances, il accélérait ou ralentissait la persécution. On ne peut nier cependant qu'il n'obéit à des sentiments intimes. Il croyait sans doute par cet excès de zèle racheter les fautes de sa vie. Après des alternatives de sévérité et de ménagements, où l'on reconnaît les influences diverses de Louise de Savoie et de Marguerite de Navarre, François Ier s'était décidé à poursuivre avec la dernière rigueur les adhérents du protestantisme. Berquin fut brûlé vif le 22 avril 1529, et les exécutions se multiplièrent dans plusieurs villes de France. La mort de Louise de Savoie, le 29 septembre 1531, n'apporta qu'un adoucissement passager dans la persécution; elle recommença avec une violence inouïe en 1535. Le 21 janvier de cette année eut lieu une procession solennelle, à laquelle assistèrent le roi, la cour, le clergé, le parlement, le corps diplomatique. La procession parcourut lentement tous les quartiers de la ville; et dans les six principales places un reposoir pour le saint-sacrement, une torche et un bûcher avaient été préparés à l'avance. Sur l'échafaud était une solive placée en balançoire, qui en s'abaissant plongeait le condamné dans la flamme du bûcher, mais qui se relevait aussitôt pour prolonger son supplice, jusqu'à ce que la flamme, consumant les cordes qui le liaient, il tombât au milieu du feu. On attendait pour faire jouer cette machine que le roi fût arrivé avec la procession. A chaque station, il remettait sa torche au cardinal de Lorraine, joignait les mains, et priait avec ferveur, jusqu'à ce que le supplicié eût péri. Après ce sinistre *acte de foi*, François Ier ne se fit aucun scrupule de resserrer son alliance avec les Turcs, et pour calmer l'irritation des luthériens allemands, il rendit, le 16 juillet 1535, un édit de tolérance par lequel il ordonnait de cesser les poursuites contre les protestants et de mettre en liberté les détenus pour cause de religion. C'est aux événements politiques qu'il faut demander l'explication de ce brusque changement de conduite. La paix dont la France jouissait depuis six ans touchait à son terme. François Ier n'avait jamais renoncé à ses prétentions sur l'Italie, et il espérait s'en rendre maître, non par la force, mais par des négociations et des alliances. Sûr des Turcs, qui, engagés dans une lutte perpétuelle contre l'Empire, ne demandaient pas mieux que d'avoir une puissance chrétienne avec eux; comptant sur les luthériens, dont la rupture avec l'empereur était imminente, ami de Henri VIII, avec qui il eut une nouvelle entrevue (20 octobre 1532), il s'efforça de gagner le pape Clément VII, et lui demanda, au mois de février 1533, la main de sa nièce, Catherine de Médicis, pour le second des fils de France. Cette offre charma le vieux pontife, toujours mal disposé pour l'empereur. Il laissa entrevoir que la dot de Catherine se composerait du duché d'Urbin, de Pise, Livourne, Parme, Plaisance, avec des droits sur Modène, Reggio et Rubbiera et enfin le Milanais. Pour mieux s'entendre, le p
le roi de France eurent une conférence à
seille, au mois d'octobre 1533. Le mariage
therine et du second fils du roi, Henri, duc
léans, eut lieu le 28 octobre; la dot de la
cesse consista en cent mille écus d'arge
si le pape ne s'engagea à rien, son am
deur, Philippe Strozzi, dit à ceux qui s'éton
de la médiocrité de la dot, que Catherine
tait encore trois joyaux de grand prix, (
Milan, et Naples.

François Ier avait alors un motif ou u
texte de guerre contre le duc de Milan, S
qui avait fait juger et mettre à mort, le 7
1533, un agent du roi de France, Maravigli
cusé de meurtre; s'il ne s'en servit pas imn
tement pour envahir de nouveau l'Italie,
que la formation de son armée réclamait e
du temps. L'année 1534 y fut consacrée.
ordonnances, l'une du 12 février, l'autre
juillet, réglèrent l'organisation de la gendar
et de l'infanterie. Ce dernier corps forma
légions de six mille hommes chacune. « Ce f
Montluc, une très-belle invention que cell
légionnaires, si elle eût été bien suivie.
quelque temps nos ordonnances et nos loi
gardées, mais après, tout s'abâtardit. » La
de Clément VII, le 25 septembre 1534, e
tout l'expédition de Charles-Quint contr
pirates de Tunis suspendirent les prépa
de François Ier. Attaquer l'empereur lor
allait venger la chrétienté désolée par le
gandages des Barbaresques et délivrer de
liers de captifs, eût excité l'horreur de
l'Europe. En attendant au contraire son r
pour lui déclarer la guerre, François po
le trouver battu par le climat et les temp
avec un trésor épuisé, une armée ruinée e
réputation compromise. Cet espoir fut déçu
au moins de septembre 1535, Charles-
revint triomphant de son expédition de T
ramenant vingt mille captifs dont il avait
les fers. François Ier n'avait plus aucun
d'attendre; seulement, au lieu d'attaquer l
lanais, dont le souverain venait de mour
tourna ses armes contre la Savoie, sur laq
il élevait des prétentions chimériques. Cha
Quint ne désirait pas la guerre, et il se
d'ouvrir des négociations avec François Ier
frant même de donner l'investiture du Mil
à un de ses fils. Les négociations duraient
core lorsque une armée française, comma
par Brion-Chabot, entra dans les États du
de Savoie et s'empara de Turin, le 6 mars 1
A cette nouvelle, Charles-Quint accourut à R
et là, devant le pape et le sacré collége, il
nonça un discours qui rejetait sur François
toute la responsabilité de la nouvelle lutte
proposa trois partis, qu'il laissa au choix de
rival : il offrait la paix avec l'investiture
duché de Milan en faveur du second fils du
ou un duel à outrance entre les deux monar

pour épargner le sang de leurs peuples, ou enfin la guerre. Le roi de France ne répondit pas à cette solennelle provocation; mais il résolut de se tenir sur la défensive, et licencia une partie de son armée de Piémont. Cette mesure inopportune livra la France aux invasions des Impériaux. Charles-Quint passa le Var. Anne de Montmorency, qui commandait en Provence, eut alors recours, avec l'autorisation du roi, à un des plus affreux systèmes de défense qu'il fût possible d'employer. Il ordonna à sa cavalerie de dévaster tout le pays qui s'étend de la mer jusqu'à la Durance et des Alpes jusqu'au Rhône, et qui contenait plus de six cent mille habitants. Les villes telles que Grasse, Digne, Draguignan, Antibes, Toulon, et Aix furent ruinées, comme les villages. On espérait ainsi affamer l'ennemi; on y réussit en effet. L'armée impériale, composée en grande partie d'Allemands, ne put résister aux privations et à la chaleur. Dévastée par la famine et la maladie, elle repassa le Var le 25 septembre, après deux mois de séjour en Provence et un nouveau siége de Marseille, tout aussi inutile que le premier. Le jour même où Charles-Quint commençait sa retraite, le prince de Nassau, qui avait envahi le nord de la France, fut forcé de lever le siége de Péronne et de rentrer dans les Pays-Bas. Cette campagne se terminait donc à l'avantage de la France, mais elle fut attristée par la mort du dauphin. Bien que ce prince eût succombé à une fluxion de poitrine, François Ier crut qu'il avait été empoisonné à l'instigation de Charles-Quint. Il fit juger l'échanson du jeune prince, Montécuculi, qui, vaincu par la torture, s'avoua coupable et fut écartelé. Le roi de France, décidé à pousser la guerre avec vigueur, resserra son alliance avec Soliman. Il fut convenu que le sultan attaquerait l'Italie et que François lui en faciliterait la conquête. Cet odieux traité, qui aurait livré l'Europe aux Othomans, ne s'exécuta pas. Le roi de France eut des scrupules, et recula devant la réprobation universelle. L'avant-garde turque, qui débarqua dans la terre d'Otrante au mois de juillet 1537, ne fut pas soutenue par les Français, et Soliman, remettant à une autre époque la conquête de l'Italie, dirigea ses troupes sur la Hongrie. Le grand danger qui menaçait la chrétienté rendait la paix entre les deux rivaux plus désirable que jamais. Le pape Paul III s'en fit le négociateur infatigable; il obtint que tous deux viendraient à Nice pour en conférer; il leur servit d'intermédiaire, et les amena à signer une trêve de dix ans, le 18 juin 1538. Le roi de France abandonna selon son usage ses alliés, le sultan et les princes protestants; Charles-Quint, ne fut pas plus scrupuleux : il livra à la France les États du duc de Savoie. Cette trêve fut suivie d'une conférence à Aigues-Mortes, où les deux monarques se mirent d'accord pour rompre avec Henri VIII et attaquer les protestants et les Turcs. Mais François Ier mit peu d'activité dans cette nouvelle alliance, tout en prodiguant à l'empereur et en acceptant de lui les promesses les plus amicales. L'année 1539 fournit aux deux princes une occasion de se donner mutuellement une grande preuve de confiance et d'amitié. Les Gantois se révoltèrent, et offrirent de se donner à la France. Non-seulement François n'accepta pas cette proposition; mais il la fit connaître à l'empereur, et lui offrit un passage dans ses États, afin qu'il pût châtier plus vite les rebelles. Charles-Quint accepta cette invitation, refusa les ôtages qu'on lui offrait, et entra en France au mois d'octobre. Il ne mit pas moins de trois mois pour traverser ce royaume, et on lui fit partout des réceptions triomphales. Le roi alla au-devant de lui jusqu'à Châtellerault, et épuisa son trésor pour bien traiter son hôte; mais en même temps il n'oublia pas de demander le Milanais, et l'on prétend que Charles-Quint laissa échapper une promesse. « Tandis que l'empereur passa par la France, dit Brantôme, on ne lui fit que parler et importuner de ce Milan; si bien que tant d'honneurs et bonnes chères qu'on lui fit ne valaient pas, disait-il, les importunités qu'on lui en donnait. » Une fois dans les Pays-Bas, il ne se hâta point de tenir une promesse faite un peu légèrement; cependant, il n'en poursuivait pas moins l'idée arrêtée, entre lui et le connétable de Montmorency, d'une alliance avec la France. Pour l'obtenir, il offrit de reconstituer le duché de Bourgogne, d'en faire la dot de sa fille et de donner cette fille à Charles d'Orléans, le plus jeune fils du roi. Cette proposition, qui pouvait rendre à la France l'héritage de Marie de Bourgogne, ne fut pas agréée par le roi. Celui-ci s'obstina à demander le Milanais. Charles-Quint eut de son côté le tort de rompre trop brusquement la négociation en investissant, le 11 octobre 1540, son fils Philippe du duché de Milan. Quelques mois plus tard le plus grand partisan de l'alliance avec l'Empire, le connétable Anne de Montmorency, fut disgracié, et François songea de nouveau à la guerre; mais il était difficile de renouer les alliances rompues sous l'administration du connétable. Il envoya au sultan Soliman deux agents nommés Rincon et César Frégose. Ces agents crurent pouvoir traverser le Milanais à la faveur de la trêve, et furent tués par l'ordre du marquis del Guasto, gouverneur du duché, le 2 juillet 1541. Cette audacieuse violation du droit des gens rendit la guerre inévitable. Le capitaine Paulin fut chargé d'aller concerter à Constantinople, avec Soliman, le plan de la prochaine campagne. François chercha des alliances jusque dans la Scandinavie, et il conclut, le 29 novembre 1541, à Fontainebleau, une alliance offensive et défensive avec Christiern III, roi de Danemark. Dans l'été de 1542, deux armées, l'une au midi sous Annebault, l'autre au nord sous le duc d'Orléans, attaquèrent l'Empire. Le duc d'Orléans envahit le duché de Luxembourg, et en quelques jours il le conquit tout entier, à l'exception de Thionville; mais il ne

sut pas tirer parti de ses succès, et licencia même son armée au mois de septembre. L'armée du midi envahit le Roussillon, et échoua devant Perpignan. Dans le Piémont on n'obtint que de faibles succès. Cette campagne si infructueuse avait beaucoup coûté. Pour subvenir aux dépenses toujours croissantes, le roi étendit l'impôt de la gabelle aux provinces qui en étaient exemptes. Cette mesure provoqua à La Rochelle un mouvement séditieux, qui fut facilement réprimé (décembre 1542). François Ier s'honora lui-même en faisant grâce complète aux rebelles, en leur laissant tous leurs priviléges; mais il n'en maintint pas moins la nouvelle organisation de la gabelle.

La campagne de 1543 commença par une victoire du duc de Clèves, allié de la France. Ce fut le seul succès que les Français remportèrent de ce côté. Charles-Quint, accourant d'Espagne et rassemblant en Italie et en Allemagne une armée formidable, assiégea Dueren, s'en empara le 26 août, et força le duc de Clèves de se soumettre. Ce grave échec ne fut pas compensé par l'arrivée des Turcs auxiliaires, qui, sous les ordres de Barberousse, bombardèrent la ville de Nice le 22 août et ravagèrent les côtes d'Italie. Pour tenter une nouvelle campagne, il fallait de l'argent; François s'en procura par la création de charges de judicature. Les finances de l'empereur n'étaient pas moins épuisées que celles du roi; mais il était sûr d'obtenir de ses sujets des efforts désespérés, à cause de l'indignation causée par l'alliance du roi de France et des Turcs et du danger où cette alliance mettait l'Allemagne. La diète s'assembla à Spire, le 20 février 1544. Charles-Quint y produisit des lettres dans lesquelles François Ier lui promettait, en 1540, son assistance contre les protestants; les ambassadeurs du duc de Savoie se présentèrent devant la diète pour accuser la barbarie avec laquelle François avait fait piller et brûler par des pirates musulmans la seule ville qui restât au duc; des envoyés du roi de Danemark vinrent à leur tour déclarer qu'il renonçait à l'alliance d'un prince qui s'était uni aux Turcs. La diète accorda une armée nombreuse à l'empereur, et défendit aux Allemands, sous des peines sévères, de prendre du service en France. Ces efforts combinés avec ceux qu'Henri VIII faisait de son côté semblaient devoir entraîner la perte de la France : Charles-Quint le pensait ainsi, mais ses prévisions furent déçues. Son armée d'Italie fut complétement vaincue à la bataille de Cerisolles, le 14 avril 1544. Cette défaite ne détourna ni Charles-Quint ni Henri VIII de leur projet de marcher sur Paris. L'armée anglaise assiégea les places de la Picardie, et Charles-Quint mit le 8 juillet le siége devant Saint-Dizier, qui n'ouvrit ses portes aux Impériaux que le 17 août. Cette valeureuse résistance sauva la France; elle donna à François le temps de rassembler ses forces, elle fatigua et découragea l'armée impériale, et surtout elle sema des germes de di sion entre Charles et Henri. Ces deux prince qui dans un traité précédent s'étaient partagé France, jugeaient maintenant l'entreprise trè difficile et n'étaient pas éloignés de traiter sép rément. Cependant, l'armée impériale continu à marcher sur Paris; elle s'avança jusqu'à Soi sons, et François Ier n'eut d'autre moyen de l'a rêter qu'en signant le traité de Crépy, le 18 se tembre 1544. Ce traité, conclu au moment où France semblait à deux doigts de sa perte, n' tait que la confirmation de la trêve de Nice. roi de France renonçait à toutes ses prétentio sur les royaumes d'Aragon et de Naples, l comtés de Flandre et d'Artois. De son côté l'en pereur renonçait au duché de Bourgogne, à s dépendances et aux villes de la Somme. Il pr mettait de plus de donner sa fille au duc d'O léans avec l'héritage de la maison de Bourgog dans les Pays-Bas et la Franche-Comté. A cet condition, François abandonna tous ses droits s Milan et Asti. Ce traité « le plus honorable, Sismondi, que la France eût conclu depuis le com mencement du siècle, » rencontra cependant u vive opposition auprès d'une partie de la cour, le dauphin protesta le 12 décembre contre des st pulations contraires, disait-il, à « l'état univers du royaume ». La guerre avec l'Angleterre du encore deux ans, sans incidents remarquable et se termina par un traité conclu le 7 juin 154

Le traité de Crépy fut, comme celui de Nic suivi d'un redoublement de persécution cont les hérétiques. Le 18 novembre 1540, le parl ment de Provence avait rendu un arrêt qui po tait « que les villages de Mérindol, Cabrières, L Aigues et autres lieux qui ont été la retraite et receptacle des hérétiques, seront détruits, l maisons rasées jusqu'aux fondements, etc., etc. Comme François Ier avait alors besoin des pr testants d'Allemagne, il expédia, le 8 février 154 des lettres de grâce aux habitants de Mérindol à tous ceux qui étaient persécutés en Proven pour cause de religion. En 1544, ayant fi avec ses ennemis extérieurs, il put s'occup de ses sujets. Le 1er janvier 1545 il écrivit a parlement de Provence de mettre à exécutio l'arrêt contre les Vaudois, lui recommandant « d faire en sorte que le pays de Provence fût enti rement dépeuplé et nettoyé de tels séducteurs » Cet ordre fut impitoyablement exécuté pa d'Oppède, président du parlement d'Aix et par L Garde, capitaine des galères. Vingt-deux village furent détruits, plus de quatre mille personne égorgées, les plus robustes envoyés aux galères et le reste de la population condamnée à mouri de faim dans les bois, car il était défendu, sou peine de mort, de donner asile à un Vaudois.

Ces rigueurs atroces faisaient partie de la nou velle politique adoptée par François Ier. Il s rattachait chaque jour davantage à son allianc avec l'empereur; mais la mort du duc d'Orléans le 9 septembre 1545, rendit l'influence du dau

hin toute puissante, et fit pencher la cour du côté de la guerre. Cependant, le roi ne s'y laissa as entraîner. Il avait perdu toute son ancienne ctivité. La mort de son plus jeune fils le plongeait dans une mélancolie qu'aggrava le triste tat de sa santé. L'abus des plaisirs lui avait ausé des apostumes, dont le retour fréquent exposait à des douleurs atroces. Sa tristesse augmenta encore au mois de février 1547, rsqu'il apprit la mort du roi d'Angleterre. La èvre le prit, et il succomba, dans le château de ambouillet, le dernier jour du mois de mars, l'âge de cinquante-trois ans. « Les dames plus ie les ans lui causèrent la mort, dit Tavannes. eut quelques bonnes fortunes et beaucoup de auvaises; il élevait les gens sans sujet, s'en rvait sans considération, leur laissait mener guerre et la paix pour se décharger. Les mmes faisaient tout, même les généraux et ca- taines, d'où vint la variété des événements de vie, mêlée de générosité, qui le poussait à grandes entreprises, d'où les voluptés le re- aient au milieu d'icelles. Il aimait les sciences les bâtiments. Trois actes honorables lui donrent le nom de grand, la bataille de Marignan, restauration des lettres, et la résistance qu'il seul à toute l'Europe. »

François Ier eut de nobles qualités, et dans le mmencement du moins d'excellentes intenns; mais il se montra trop accessible à des luences de cour qui le poussèrent vers les voptés, vers le despotisme, vers la persécution, rs la duplicité.

François Ier, pour sa gloire et pour le bien de tat, eût dû s'en tenir à son premier rôle, celui brave chevalier. Aigri par les revers, il crut, voyant l'astuce de Charles-Quint, qu'il n'y avait ssi qu'à ruser pour réussir; mais il ne sut pas prunter de son rival son application infatigable, dextérité, ses grands desseins. Il ternit aux ux du monde sa considération de chevalier, et combinaisons politiques ne l'en dédommaent point. Il joua plusieurs fois le sort de la ance, qu'il eût perdue peut-être si la chute un tel pays pouvait dépendre des fautes d'un nce. Cependant, placé en face d'un ambitieux génie comme Charles-Quint, François Ier eut onneur de le contrebalancer. Heureusement la France eut alors à opposer à l'Europe roi brillant, hardi, passionné pour toutes les ires, pour la guerre comme pour les lettres les beaux-arts, et décidé à ne pas subir la rématie espagnole, dont Philippe II devait ore exagérer l'orgueil. Un roi plus circonst que François Ier, d'une imagination moins roïque, eût moins convenu à cette époque, qui ait besoin de mouvement, de bruit et de gloire. Nous avons déjà parlé de la protection que nçois Ier accorda aux lettres et des heux résultats qu'elle produisit. Nous rapporons ici seulement les principaux faits qui nalèrent cette protection. François fut encouragé dans cette tendance par les trois frères du Bellay, qui se glorifiaient d'être en même temps hommes d'État, savants et grands seigneurs, par son confesseur Guillaume Petit et par Guillaume Cop, son médecin. Parmi les savants nationaux qui reçurent les bienfaits du roi, on cite Pierre Duchatel, Guillaume Pellicier, Pierre Danès, Georges de Selve, Budé, Robert Estienne. Pour donner à ces savants un moyen de répandre l'instruction, François Ier résolut dès 1517 de fonder un Collége royal ou *des trois langues*, où l'on enseignerait le grec, le latin et l'hébreu. Il offrit la direction de cet établissement à Érasme, qui n'accepta pas. Plus tard il adjoignit aux trois premières chaires l'enseignement des mathématiques, de la philosophie grecque et de la médecine. Enfin, en 1539, il assura aux *lecteurs royaux* des appointements assez élevés; mais il ne leur donna pas un local particulier, et jusqu'à Henri IV les titulaires des chaires du Collége de France vécurent dispersés et enseignèrent dans divers colléges de l'université. Il protégea constamment Rabelais, qui lui avait été recommandé par les du Bellay. Les malheurs de l'Italie amenèrent en France beaucoup de philologues, de poëtes, de savants, de peintres, d'architectes. Le poëte Luigi Alemanni et l'historien Jean Michel Bruta reçurent des secours du roi. Léonard de Vinci était mort en France, en 1519, dans les bras de François Ier. Niccolo dell' Abbate, le Rosso, le Primatice, appelés à exécuter les embellissements de Fontainebleau, furent les restaurateurs de la peinture et de l'architecture en France. La poésie eut moins d'éclat que les beaux-arts. Son principal représentant fut Clément Marot, poëte gracieux et spirituel. François Ier a fait lui-même beaucoup de vers, dont les plus connus sont une épitaphe d'Agnès Sorel.

M. Champollion-Figeac a publié dans la *Collection des Documents inédits sur l'histoire de France* un grand nombre de pièces relatives à la *Captivité de François Ier*; Paris, 1847, in-4°. Cette publication éclaire une foule de détails jusqu'alors restés obscurs, mais dans l'ensemble elle ne modifie pas le jugement que l'on a porté sur la conduite de François Ier pendant sa captivité et après sa mise en liberté. Dans ce recueil d'actes diplomatiques et de lettres, M. Champollion-Figeac a inséré des poésies inédites de François Ier et de sa sœur Marguerite se rapportant à cette période de l'histoire de France. Ces productions, rédigées à la hâte, ont de l'intérêt comme documents historiques, mais au point de vue littéraire elles sont fort médiocres; celles de François Ier surtout paraissent à peine supportables. Les rares pièces gracieuses que l'on trouve dans ce fatras appartiennent, selon toute probabilité, à Marot, à Mellin de Saint-Gelais ou à quelque autre poëte de la cour. (*Voy.* M. Sainte-Beuve, dans ses derniers *Portraits littéraires.*) — M. Clesinger a donné la statue équestre de François Ier.

Amédée RENÉE.

Louise de Savoie, *Journal.* — Guicciardini, *Hist. d'Italie.* — Fleuranges, *Mémoires.* — Martin du Bellay, *Mém.* — De Montluc, *Mémoires.* — Tavannes, *Mémoires.* — Brantôme, *Memoires.* — Ferron, *De Gestis Gallorum Libri IX.* — Varillas, *Histoire de François Ier.* — Mézeray, *Histoire de France.* — Gaillard, *Hist. de François Ier*, — Rœderer, *Louis XII et François Ier*; 1825, 2 vol. in-8°. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. XVI, XVII. — Capefigue, *François Ier et la Renaissance.* — Henri Martin, *Histoire de France.* — Michelet, *Renaissance.*

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau, le samedi 19 janvier 1543, mort à Orléans, le jeudi 5 décembre 1560. Catherine de Médicis, mariée depuis dix ans à Henri II, n'avait point d'enfants, et le roi songeait à un divorce, lorsque, grâce aux conseils du célèbre Fernel, « elle commença, dit Brantome, à produire le petit roy François deuxième ». Dès le berceau ce prince fut frappé du mal qui devait l'emporter, mal dont la science des médecins d'alors ne put parvenir à arrêter les progrès. Voici un fragment d'une lettre peu connue (1), écrite à d'Humières par Henri II, qui signale une des phases de cette douloureuse existence : « *Montreul*, 16 *septembre* 1549. Mon cousin, j'ai receu deux lettres de vous, les dernières du 11 de ce mois, par lesquelles j'ay veu comme mon filz le dauphin se trouvoit mal d'un flux de ventre, procédé, ainsy que dient les medecins, des humeurs cuittes et accumullées dedans son corps, pour ne se moucher point la pluspart du temps. A quoy, pour l'advenir, il faut bien que vous pourvoyiez, l'admonestant par doulceur de se moucher, et luy mettant en avant ceste malladie qui par faute de ce luy est advenue; et là où pour cela il n'en feroit rien, vous l'y contraindrez, car il seroit bien difficile que aultrement il feust jamais sain. »

L'éducation du jeune prince, confiée aux soins d'Amyot, fut dirigée vers l'étude des belles-lettres et des arts, et l'on se félicitait tous les jours de son aptitude et de son intelligence, lorsque la mort prématurée de son père l'appela au trône. Déjà depuis quelque temps il portait le titre de roi-dauphin : Henri II le lui avait donné le 24 avril 1558, en le mariant à la jeune reine d'Écosse Marie-Stuart, nièce des Guise. François II succéda à Henri II, le 10 juillet 1559, à l'âge de seize ans; il fut sacré, à Reims, le 18 septembre, par l'archevêque Charles, cardinal de Lorraine. Grand nombre d'historiens sont tombés dans une grave erreur à cette occasion : ils prétendent, d'après Brulart, que la cérémonie se passa pour ainsi dire à huis clos et ne fût point accompagnée de fêtes, par cette raison que le roi était en deuil. La vérité est que le sacre du jeune monarque ne le céda pas en magnificence à ceux de ses aïeux, et que de mesquines querelles de préséance furent les seuls incidents que l'on eut à regretter (2). Depuis longtemps, à la mort du père, les Guise étai[ent] maîtres de l'esprit du fils; ils l'avaient dirigé [de] manière à le façonner à leur mode : ce ne [fut] donc point François II, mais le chef de la fam[ille] de Lorraine que les hérauts d'armes acclamèr[ent] en poussant le cri célèbre : « Le roi est m[ort], vive le roi! » La reine mère avait été devan[cée] et dès lors fut obligée elle-même d'obéir à c[eux] qu'elle regardait avec raison comme les enne[mis] de son pouvoir; elle vint cependant leur en [dis]puter une partie : ce fut là le secret de sa p[oli]tique. On lui a fait un crime de son manque [de] franchise, pour n'avoir pas considéré comb[ien] elle eut d'embûches à renverser, d'ennemi[s à] vaincre. Ces deux lignes, qu'elle écrivait s[ans] doute un jour de luttes et d'accablement, s[ont] aussi vraies qu'éloquentes : « Que faire ? D[ieu] m'a laysée en heun réaume tout dyvysé, [n']ayent-heun seul à qui je me puisse du tout [fier], qui n'aye quelque pasion partycoulyère. » [L'a]vénement de François II offre plus que t[out] autre ces terribles enseignements qu'on app[elle] révolutions de cour. Écarter les princes [de] Bourbon, chasser honteusement les favoris [du] roi défunt et jusqu'aux officiers de sa mais[on], sacrifier à ses ressentiments personnels B[er]trandi, le maréchal de Saint-André, le con[né]table de Montmorency, la duchesse de Val[en]tinois, tels furent les premiers actes du nouv[eau] règne. Le vieux chancelier Olivier, que l'on r[ap]pela, était désormais incapable d'interposer [son] autorité : son nom servit toutefois à donne[r le] change à la multitude. Le roi, contraint par [ses] oncles à leur céder le pouvoir, le fit dans [un] acte célèbre, qui fut l'objet des plus violentes [at]taques, auxquelles du Tillet répondit par [son] livre *De la Majorité des Rois*. Dès ce mom[ent] plus d'espoir pour les huguenots, qui avaient [un] instant espéré que le roi de Navarre au[rait] de l'empire sur l'esprit du jeune monarque [et] lui inspirerait la tolérance. Ce prince, à son [ar]rivée à Paris, fut reçu d'une façon outrageant[e]; on le fit assister au martyre de plusieurs de [ses] co-religionnaires, et chaque matin on lui apport[ait] les nouvelles de leur persécution dans toute [la] France. Sur ces entrefaites, Antoine Mina[rd], conseiller au parlement de Paris, fut tué d'[un] coup de pistolet, pendant qu'il retournait le s[oir] du palais chez lui : les plus grandes recherch[es] pour trouver l'assassin furent vaines, car [les] tortures infligées à l'Écossais Stuart ne produi[si]rent d'autre résultat que ce refrain, fredon[né] longtemps par le peuple aux oreilles du cardi[nal] de Lorraine :

Garde toi, cardinal,
Que tu ne sois traité
A la Minarde
D'une Stuarde!

(1) Cette lettre a paru pour la première fois en 1856, dans le numéro de mars du *Cabinet historique*, publié par M. Louis Paris.

(2) D'autres affirment, montrant la médaille commémorative du sacre, qu'il n'eut pas lieu le 18, mais 17 septembre; ils oublient qu'elle avait été frappée [an]térieurement à la cérémonie, qu'une cause peu imp[or]tante força de retarder.

La persécution redoubla; le supplice d'Anne du Bourg en fut le signal, et le fanatisme des princes lorrains dicta cette odieuse phrase adressée aux gouverneurs généraux : « Pour vous faire entendre quelle est en cela mon intention, je ne désire rien plus que de les exterminer du tout et en couper si bien la racine que peu cy-après il n'en soyt nouvelles. » C'est alors que l'on songea à renverser les Guise, « sans attenter aucune chose contre la majesté du roy, princes du sang, ny estat legitime du royaume ». Une vaste conspiration, à laquelle prit part l'élite de la noblesse française, s'ourdit sous les auspices du prince de Condé. Il fut arrêté que le 10 mars 1560 on s'emparerait à Blois (où se trouvait la cour, à l'occasion du départ pour l'Espagne de la jeune reine Élisabeth), du cardinal de Guise et de son frère : cinq cents gentilshommes devaient accompagner La Renaudie, auquel Condé avait confié la conduite de l'entreprise. Mais le secret, si nécessaire en pareilles circonstances, ne fut point gardé. La Renaudie, dénoncé à Paris par l'avocat Avenelles et à Amboise, où le siége du complot avait été transporté, par le capitaine Lignières, tomba dans un guet-apens dressé par les ministres du jeune roi, qui laissèrent tenter l'entreprise; nos gentilshommes furent tués ou faits prisonniers. La Renaudie, assassiné après une vive résistance, dans la forêt de Château-Renart, fut porté à Amboise, où son cadavre, pendu sur les ponts, se balança longtemps à la vue de toute la ville avec cette inscription : *La Renaudie, chef des rebelles*. Dès lors tous les individus *soupçonnés de religion* ou de participation au complot d'Amboise périrent misérablement, jusqu'au jour où Villemongis sur l'échafaud, levant au ciel ses mains, s'écria : « Seigneur, Seigneur, voici le sang de tes enfants; toi seul peux les venger! » Quelques auteurs ont vu dans ces paroles, comme dans le célèbre ajournement du grand-maître des templiers, une sinistre prédiction : Olivier et le roi son maître moururent dans l'année; quant à la jeune reine, témoin de tous ces crimes, chacun sait sa fin malheureuse. Dans le midi de la France éclatèrent des troubles sérieux, qui furent aussitôt comprimés : Mangiron et le parlement de Grenoble y pourvurent. Dans le nord, à Rouen, le roi de Navarre se fit tous les jours de nouveaux partisans. L'histoire désormais nous offrira en présence le parti des Guise et celui des Condé, d'autant plus hostiles que leurs drapeaux cachent dans leurs plis deux professions de foi religieuse. Sous le règne éphémère de François II devaient encore se passer trois événements importants : l'édit de Romorantin, l'assemblée de Fontainebleau, et la convocation des états généraux. Les sceaux avaient été confiés à Michel de L'Hospital, et l'on voulait le contraindre à signer l'établissement dans le royaume de l'inquisition espagnole : il ne répondit qu'en proposant et en faisant adopter l'édit de Romorantin, où l'on ordonnait que dorénavant les prélats du royaume connaîtraient du crime d'hérésie. Les huguenots se préparaient à résister : la cour, alarmée, convoqua à Fontainebleau une assemblée, dans le but de s'emparer des deux princes de Bourbon; nouvel échec : ces princes ne répondirent à l'appel royal qu'escortés de forces suffisantes pour imposer le respect à leurs ennemis. C'est à la suite de cette assemblée que, sur la proposition de l'amiral, les états généraux furent convoqués à Orléans pour le commencement du mois de décembre suivant. Quelques jours avant l'époque fixée les trois ordres étaient à leur poste; on n'attendait plus que le roi de Navarre et son frère : ils arrivèrent sans méfiance, et tombèrent dans les embûches des Guise. Le prince de Condé est fait prisonnier et accusé de haute trahison, comme ayant dirigé la conspiration d'Amboise; la procédure, confiée aux membres des états, fut bientôt terminée. On était à la veille du jugement lorsque l'état continuellement maladif du roi prit un caractère si alarmant qu'il força les Guise à ne pas donner suite à leurs projets. La reine mère et les ministres consacrèrent tous leurs instants à consolider leur pouvoir, dans la prévision d'événements imprévus; autant ils s'étaient montrés intolérants, autant ils devinrent humbles et faciles, même pour leurs ennemis les hérétiques, comme ils les appelaient. Cette comédie dura plusieurs jours. Si Catherine de Médicis n'y joua pas le plus beau rôle, au moins s'y montra-t-elle la femme habile que nous connaissons : sans souci des princes lorrains, elle faisait écrire à leurs lieutenants généraux : « Le malheur advenant, Dieu n'a pas laissé ce royaume dépourvu de vrais et légitimes successeurs, dont elle est la mère, qui prendra en mains la charge du devoir qu'il faudra rendre en l'administration. » Chacun sait le succès dont fut couronnée sa politique. L'on allait instruire le peuple de la position désespérée de son souverain, lorsque la mort l'emporta. La naissance et les développements du mal avaient jusque alors été tenus secrets; le dénoûment fut comme un coup de foudre; on crut longtemps à un crime. « Le roi avait, disait-on, une fistule à l'oreille; on aurait empoisonné la coiffe de son bonnet de nuit à l'endroit qui y répondait. » Quoi qu'il en soit, l'empoisonnement est ici une supposition gratuite. La situation fâcheuse de l'État empêcha de songer aux funérailles du malheureux enfant-roi; deux de ses serviteurs, de La Brosse et de Lansac et un seul prélat, l'évêque de Senlis, alors aveugle, l'accompagnèrent à Saint-Denis. Cet étrange abandon servit de texte à de nombreux commentaires; nous lisons dans un manuscrit contemporain conservé à la Bibliothèque impériale : « Il s'est faict un grand bruit que l'enterement du feu roy s'aitoit fait avecque ungue petite bougie; ce qui est trouvé bien estrange. » Un an

après, le 4 et le 5 décembre 1561, on lui fit de magnifiques obsèques, auxquelles assista le parlement; mais les prières que l'on prononça sur sa tombe ne calmèrent pas l'irritation que son règne avait fait naître.

Telle fut la fin de ce monarque, d'un roi de France filleul d'un pape. Ses ennemis l'appelèrent le roi *sans vertus*, parce que ses partisans l'avaient surnommé le roi *sans vices*. De toutes ses ordonnances nous n'en connaissons qu'une qui lui fasse honneur et qui ait produit des fruits; ce fut celle qui régla les gages des courriers et chevaucheurs royaux, origine de nos postes. La loi pour la fermeture des tavernes, promulguée après la mort de Minard, ne fut pas exécutée : elle n'aurait pu qu'être utile au peuple. Celle qui enjoignit de présenter au choix du roi trois sujets lors de la vacance des places de magistrats tomba aussi dans l'oubli. Ajoutons que les Guise compromirent la tranquillité du royaume d'Écosse, qu'ils avaient voulu gouverner, et avilirent l'ordre de Saint-Michel par le grand nombre de chevaliers qu'ils créèrent, d'où vint le proverbe que l'ordre de France était un collier à toutes bêtes. On ne fabriqua aucune monnaie en France au nom du fils aîné de Henri II; mais l'image de François II se trouve sur les *testons* que son épouse Marie Stuart fit frapper en Écosse. Terminons par la mention d'un tout pacifique événement de ce règne, si court et pourtant si rempli : c'est en 1560 que Jean Nicot, ambassadeur de François II en Portugal, dota son pays de cette plante, source d'immenses revenus pour le trésor public, plante si célèbre sous le nom de tabac (*nicotiana tabaccum*).

Louis Lacour.

Varillas, *Histoire de François II.* — Jean de Serres, *Histoire des choses mémorables advenues en France;* 1599, in-12, pages 66-125. — *Mémoires de Condé*, éd. de La Haye, 1743, t. I. — Gaspard de Tavannes, *Mémoires*, coll. Petitot, t. XXIII. — Vieilleville, *Mémoires*, coll. Petitot, t. XXVII. — Daniel, *Hist. de France*, éd. in-4° de 1729, t. VIII, p. 366. — Henault, *François II roi de France;* 1748, in-8°. — Louis Paris, *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (Collection des Documents inédits publiés par le minist. de l'instr. publ.). — *Registres manuscrits de l'hôtel de ville de Paris* (Archives de l'empire). — *Lettres et mémoires du règne de François II;* manuscrit de la Bibl. imp. 8674_{13}, 9743, 9484_{6}, etc.

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon ou d'Anjou. *Voy.* Alençon.

FRANÇOIS DE BOURBON. *Voy.* Enghien, Bourbon, Montpensier et Saint-Pol.

IV. François *de Lorraine*.

* **FRANÇOIS Ier**, duc de Lorraine, marquis de Pont-à-Mousson, né le 15 février 1517, mort à Remiremont, le 12 juin 1545. Élevé à la cour du roi de France François Ier, son parrain, il succéda en 1544 au duc Antoine, dit *le Bon*, son père. La même année, tandis que Charles-Quint assiégeait Saint-Dizier, il alla trouver ce monarque et François Ier, pour les engager à faire la paix. Il avançait dans sa négociation, lorsqu'il fut surpris d'une attaque d'apoplexie, qui l'obligea de se fai transporter à Bar-le-Duc. Il mourut l'année su vante. Il fut inhumé aux Cordeliers de Nancy, 18 août 1545. Marié à Christine de Danemar (veuve de Francesco-Maria Sforce, duc de Milan qu'il avait épousée en 1540 ou au commence ment de 1541, il eut de cette union Charles II qui lui succéda, Renée, femme de Guillaume I duc de Bavière, et Dorothée, mariée à Éric, du de Brunswick.

Dom Calmet, *Histoire de la Lorraine.*

FRANÇOIS II, duc de Lorraine, comte de Vau demont, né à Nancy, le 17 février 1571, mort le 1 octobre 1632. Il était fils de Charles III et de Claud de France. En 1606, les Vénitiens, en guerre ave le pape Paul V, ne voulant pas, pour sauvegarde leur liberté, confier leurs forces militaires à un d leurs concitoyens, le choisirent pour généralis sime. François accepta, mais il n'eut pas l'oc casion de déployer sa valeur, car la républiqu fit un accommodement avec le pape, le 21 avr 1607. Il se fit reconnaître duc de Lorraine (31 juil let 1624) après la mort de Henri II, dit *le Bon* son frère, au détriment de sa nièce la princess Nicole et de son propre fils, le duc Charles IV Au bout de quelques mois, il abdiqua en faveur d son fils Charles, le 26 novembre 1624. Pendan le peu de temps qu'il régna, il sut si bien adminis trer ses domaines qu'il acquitta presque toutes le dettes que son frère Henri le Bon avait laissées On trouve des monnaies de François II ayan pour légende : *Bene numerat qui nihil debet* François II laissa de Christine de Salm, qu'il avai épousée, le 12 mars 1591, Charles IV et Nicolas François, qui lui succédèrent; Henriette, qu épousa successivement le prince de Phalsbourg Carlo de Guasco, Cristofolo de Moura, enfin Fran cesco Grimaldi; et Marguerite, mariée en 1631, à Gaston de France, duc d'Orléans (morte en 1672)

Dom Calmet, *Histoire de Lorraine.*

V. François *ducs de Modène*.

FRANÇOIS IV, duc de Modène, de Reggio et de La Mirandolle, fils de l'archiduc Ferdinand d'Autriche et de Marie-Béatrix d'Este, né le 6 octobre 1779, mort le 21 janvier 1846. On l'a surnommé *le Tibère de l'Italie;* il se montra cruel, avare, dissimulé, possédé par la haine et la vengeance; cependant, il n'était dépourvu ni de courage ni de grandes idées. Son premier acte, lors de son avénement, le 16 juillet 1814, fut le rétablissement du code *Estense*, à la place du Code Napoléon. La mort de sa mère, en 1831, le rendit héritier des duchés de Massa et de Carrare et d'un trésor évalué à 50 millions de francs.

L'avénement de Charles-Albert au trône de Piémont, celui de Ferdinand II au trône de Naples, et, plus encore, le retentissement des journées de Juillet 1830, donnèrent de l'espoir aux patriotes italiens. Les carbonari agitèrent l'Italie centrale. Leur chef, Ciro Menotti, qui était en même temps l'ami de François IV, donna le signal à Modène, le 3 février

831. Mais il fut cerné et fait prisonnier. Cepen-
ant, l'insurrection n'était pas comprimée : elle
btint du succès à Bologne, et le duc de Modène
insi que la duchesse de Parme, sa parente, furent
bligés de se retirer en Autriche. Le général Fri-
ont, à la tête d'une armée autrichienne, vint réta-
ir François IV, qui traînait à sa suite son captif
enotti. D'accord avec le pape, le duc, réintégré à
odène, organisa les *san-fédistes* en troupe
gulière et privilégiée; puis il poursuivit le
ocès des révoltés, et, sous la direction de
nosa, la sentence de mort fut prononcée
ntre Ciro Menotti et Vincenzo Borelli; cette
ntence reçut son exécution le 26 mai 1831.
ndant tout le reste de son règne, la police et
commissions militaires ne se reposèrent pas.
seph Ricci fut condamné à mort, sur de
nples soupçons, en 1832; la même sentence
ppa successivement plus de cent accusés, dont
ureusement le plus grand nombre avait émigré.
François IV eut quatre enfants de son mariage,
1812, avec Marie-Béatrix, morte en 1829,
fille de Victor-Emmanuel Ier, roi de Piémont.
s enfants furent François V, son héritier, né le
juin 1819; Marie-Thérèse, née le 14 juillet
17, mariée, le 7 novembre 1846, à Henri,
nce de Bourbon, comte de Chambord; Fer-
and-Charles, né le 20 juillet 1821, mort le
décembre 1849; et Marie-Béatrix, née le
février 1824, mariée, le 6 février 1847, à don
n-Carlos de Bourbon, infant d'Espagne et
ıxième fils du prétendant don Carlos.

G. VITALI.

eller, *Histoire d'Italie*. — La Farina, *Storia d'Italia* 1815 *al* 1850. — Gualterio, *Dei Rivolgimenti dell'* lia. — Farini, *Storia dello Stato Romano*.

FRANÇOIS V (*Ferdinand-Géminien*), ar-
duc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de
hême, duc régnant de Modène; fils de Fran-
s IV, né le 1er juin 1819. Il épousa, le 30
rs 1842, Adelgonde-Augusta (née le 19 mars
3), fille du roi Louis de Bavière, et succéda
on père le 21 janvier 1846. Après la mort de
rie-Louise, en novembre 1847, la circons-
ption politique des États de l'Italie centrale fut
naniée. Les duchés de Parme, de Plaisance
le Guastalla, dont la veuve de Napoléon Ier
it titulaire, devant revenir au duc de Lucques,
te dernière ville fut annexée à la Toscane, qui
échange céda le territoire de Fivizzano au
hé de Modène. Cette cession ne put s'accom-
que par l'intervention des baïonnettes au-
hiennes; les habitants de Fivizzano, redou-
t les traditions de despotisme héréditaires
s la maison d'Este, ne se soumirent qu'à la
e. Le duc de Modène, loin de se rallier à l'unité
ienne, qui s'organisait à la voix de Pie IX, se
acha plus étroitement à l'Autriche. Sans user
mêmes rigueurs que son père, il conserva
s les anciens abus, même la torture, et confia
commandement de ses troupes au colonel
cozzi président de la commission qui avait condamné Ciro Menotti. Beaucoup de Modénais furent condamnés à la prison pour avoir chanté l'hymne de Pie IX. Au premier bruit de la révolution de Milan (22 mars 1848), François V prit la fuite, laissant un fantôme de gouvernement provisoire, qu'il chargea de promulguer une constitution. Les Modénais déclarèrent leur duc déchu du trône, et se donnèrent un gouvernement national. Mais après la défaite des Piémontais à Novare François fut réintégré dans ses États par l'armée autrichienne, et abolit toutes les réformes octroyées par la force des événements. G. VITALI.

Farini, *Storia dello Stato Romano*. — Gualterio, *Dei Rivolgimenti Italiani*. — La Farina, *Storia d'Italia dal* 1815 *al* 1850. — Montanelli, *Memorie sopra l'Italia*. — Zeller, *Histoire d'Italie*.

VI. FRANÇOIS *rois de Naples*.

FRANÇOIS Ier (*Janvier-Joseph*), roi des Deux-Siciles, né le 19 août 1777, mort le 8 novembre 1830. Il était fils de Ferdinand Ier et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche. Il avait à peine un an lorsque la mort de son frère aîné, Charles-Titus, l'éleva au rang d'héritier présomptif du trône, le 17 décembre 1778. Il portait le titre de duc de Calabre. Il devint veuf à son premier mariage, contracté le 25 juin 1797, avec Marie-Clémentine, fille de l'empereur Léopold II, qui le rendit père de Caroline-Ferdinande, veuve du duc de Berry, le 14 novembre 1801, et dès le 6 juillet 1802 il épousa en secondes noces l'infante Marie-Isabelle, fille de Charles IV d'Espagne, morte le 13 septembre 1848, qui lui donna douze enfants.

Par opposition contre sa mère, qui l'éloignait des affaires et qui était la vraie souveraine de Naples, François se prononça en faveur des idées constitutionnelles. Lorsque Marie-Caroline dut quitter la Sicile, François, appuyé par l'amiral anglais Bentinck, l'emporta; et, investi par son père de l'*alter ego* et de la lieutenance du royaume, il put donner une constitution à la Sicile (15 janvier 1812). Le ministère fut renouvelé et composé en partie de Siciliens; on allégea quelques impôts; on proclama, du moins en principe, la liberté de la presse, et les nobles consentirent à reconnaître l'égalité des citoyens devant la loi. Le triomphe de François et des idées libérales fut de courte durée. La retraite de l'amiral Bentinck, qui alla rejoindre la flotte anglaise le 13 novembre 1813, fut le signal de sa chute. Ferdinand commença par lui retirer l'*alter ego*; puis ce prince, rentré dans ses États continentaux, lors de la chute définitive de Napoléon, en 1815, abolit la constitution sicilienne. Cependant, comme il était nécessaire de ménager la Sicile, le roi lui rendit le duc de Calabre, mais seulement avec le titre et le pouvoir provisoire de gouverneur. François affermit sa popularité en cette occasion par sa conduite généreuse lors des tremblements de terre qui dévastèrent la Sicile en 1818 et en 1819, et l'année suivante, par suite d'une nouvelle révolution, son père lui confia de nou-

veau la lieutenance générale. François rendit aux Siciliens leur ancienne constitution; et comme ils ne se montraient pas satisfaits de cette concession, il mit à la tête de son armée Guillaume Pepe, qui les soumit au bout de peu de temps.

Lors du congrès de Laybach, 1820-1821, Ferdinand, qui assista à cette assemblée diplomatique, confia la régence de ses États au duc de Calabre. Mais le vieux roi revint d'Autriche plus imbu encore des principes de l'absolutisme, et après une entrevue de plusieurs heures avec son fils, au palais Farnèse à Rome, il le rallia tout à fait à ses opinions, qui avaient l'appui et les sympathies de l'Autriche.

Le premier acte de François Ier, après son avénement au trône, en janvier 1825, fut le licenciement de la garde nationale, qu'il remplaça par des régiments suisses. La détresse du royaume ne tarda pas à être portée à son comble par la concussion des employés et par la vénalité des charges et de la justice; on raconte que Camille Caropreso acheta 30,000 ducats le portefeuille de ministre des finances. Plusieurs conspirations et plusieurs émeutes furent noyées dans le sang; on vit disparaître, à la suite de l'une d'elles, le bourg entier de Bosco, dont les habitants furent massacrés, les maisons brûlées et le nom même rayé du cadastre. Redouté au dedans, François Ier n'était pas respecté au dehors; ayant envoyé en 1828 une escadre contre le bey de Tripoli, dont les corsaires avaient pillé des navires napolitains, il vit revenir son amiral, Carafa, sans avoir obtenu de satisfaction.

François Ier entreprit le voyage de Madrid, pour accompagner une de ses filles, Marie-Christine, qui avait épousé, le 11 décembre 1829, Ferdinand VII, roi d'Espagne. Le prince Ferdinand, héritier du royaume des Deux-Siciles, gouverna Naples pendant l'absence de son père en qualité de vicaire. Ce voyage, qui ne coûta pas moins de 622,705 ducats (2,926,670 fr.), acheva de ruiner la santé du roi, qui mourut peu de mois après la révolution française de 1830, laissant cinq fils et plusieurs filles. Les fils étaient: Ferdinand, qui lui succéda sur le trône, né le 12 janvier 1810; Charles, prince de Capoue, né le 10 octobre 1811; Léopold, comte de Syracuse, né le 22 mai 1813; Louis, comte d'Aquila, président du conseil d'amirauté, né le 19 juillet 1824, et François de Paule, comte de Trapani, né le 13 août 1827. Parmi ses filles, nous citerons : Louise-Charlotte, née en 1804, morte en janvier 1844, femme de l'infant don François de Paule; Marie-Christine, née le 27 avril 1806, reine mère d'Espagne; Marie-Antoinette, née le 19 décembre 1814, grande-duchesse de Toscane, et Marie-Thérèse, née le 14 mars 1822, impératrice du Brésil. G. VITALI.

La Farina, *Storia d'Italia dal* 1815 *al* 1851; Turin, 1851. — Farini, *Storia dello Stato Romano;* Turin, 1850. — Gualterio, *Dei Rivolgimenti Italiani;* Florence, 1852. — Montanelli, *Memorie sulla Toscana;* Turin, 1853.

VIII. FRANÇOIS *savants, artistes, littérateurs*, é d'après l'ordre chronologique :

* **FRANÇOIS** (Maître), mécanicien franç vivait en 1512. Il était curé de Mey, village p de Metz, et avait des connaissances fort étend en médecine, en chirurgie, en agriculture, mécanique et en géométrie. On le consultait toutes parts; les princes eux-mêmes le rech chaient pour la plantation de leurs jardin pour la construction de leurs usines. On lui l'établissement des moulins *à rodet*, ou *à cuve* que l'on voit à Metz, sur la place de la Pré ture (1). Le canal qui passe sous cette place encore désigné sous le nom de *canal du Pré* en souvenir de maître François.

Dictionnaire du Départ. de la Moselle, t. II, p. 27 Poncelet, *Discours* à la Société Académique de M 1823-1824, p. 18. — Bégin, *Biographie de la Mosell*

FRANCOIS DE VITORIA, théologien es gnol, né à Vitoria (Alava), mort à Salaman le 14 août 1549. Il fut élevé à Burgos, fit études à Paris, entra dans l'ordre des Dom cains, et revint professer dans sa patrie. C de lui : *De Potestate Ecclesiæ; — De ci Potestate; — De Potestate Concilii et Po ficis; — De Indis et Jure Belli; — De Ma monio; — De Augmento Charitatis; — Temperantia; — De Homicidio; — De eo quod tenetur perveniens ad usum ratio — De Arte magica; — De Simonia; — Silentii Obligatione; — Summa Sacrame rum Ecclesiæ*. Ces divers traités ont été ré et publiés sous le titre de *Theologicæ Relec nes;* Lyon, 2 vol. in-8°; Salamanque, 1 2 vol. in-8°; Ingolstadt, 1580, 2 vol. in-8°; vers, 1604, 2 vol. in-12; — *Summa Sacram torum Ecclesiæ;* Valladolid, 1561, in-8°; nise, 1569, in-12; Rome, 1567; Anvers, 1 1594 et 1610, in-12; — *Confesionario*, Salamanque, 1562, in-12; — *Instruccion y fugio del Anima;* Salamanque, 1552, in — Il a laissé en manuscrits *Commentaric universam Summam Theologiæ sancti Tho* et *IV lib. Sententiarum*.

Bartolomeo de Medina, *Prol. Comment. in S. T.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Ech *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 128. — chard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOIS (*Girard*), médecin et poëte f çais, né à Étampes, mort vers la fin du seizi siècle; il fut l'un des médecins d'Henri IV, et, v lant mettre en vers les préceptes de l'hygièn écrivit les trois premiers *Livres de la Sa* Paris, 1583, in-12. On trouve dans cet écri judicieux préceptes. Il est exempt des préju fort répandus à cette époque; il repousse notions de l'astrologie, alors en plein cré mais il n'y a nul talent poétique, et son style lixe, quoique assez pur, est dépourvu de t élévation, de tout agrément. Un autre po

(1) C'est à tort qu'on a supposé que ce systèm moulins avait été copié sur les établissements du m genre existant au Basacle à Toulouse.

lu même auteur, *La Maladie du grand corps le la France*, 1595, in-8°, ne paraît guère être onnu que de titre; des termes de botanique et e médecine y sont employés d'une façon obscure t désagréable. G. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque poëtique*, t. I, p. 268. — oujet, *Biblioth. française*.

FRANÇOIS (Dom *Claude*), réformateur franais d'ordre religieux, né à Paris, en 1559, mort Saint-Mihiel, le 10 août 1632. Il fit profession l'abbaye des Bénédictins de Saint-Vannes, le 21 ıars 1589. En 1606, il contribua puissamment à mener une réforme radicale dans sa congréation, en rédigea les principaux articles, et fut éputé au Mont-Cassin pour y consulter les constutions de ce monastère. En 1610, il fut envoyé Paris pour faire approuver les nouveaux rèements par les supérieurs ecclésiastiques et le oi Louis XIII. Il réussit dans sa mission, et emplit ensuite les premières charges de sa conrégation, dont il fut douze fois président. On de lui quelques écrits relatifs aux affaires parculières à son ordre, entre autres : *Propositons d'accommodement pour terminer les ifficultés touchant les approbations, élecons, promotions et dépositions des supéeurs de la congrégation*; 1627. L'auteur s'y éclare partisan de la possibilité des réélections.

D. Pierre Munier, *Histoire de la Réforme*. — Dom almet, *Bibliothèque lorraine*.

FRANÇOIS (Dom *Philippe*), controversiste ançais, né à Lunéville, le 25 mars 1579, mort Verdun, le 25 mars 1635. Il entra dans la conrégation des Bénédictins de Saint-Vannes, enigna la philosophie à l'abbaye de Saint-Mihiel, devint prieur de Saint-Airy de Verdun. Parmi s nombreux ouvrages, tous consacrés à des ıjets de piété et de controverse religieuse, on marque : *La Règle de Saint-Benoît traduite vec des considérations*; Paris, 1613, 1620; -*La Guide spirituelle pour les Novices*; Pas, 1616, in-12; — *Trésor de Perfections, tiré es épîtres et évangiles qui se lisent à la esse pendant l'année*; Paris, 1618, 5 vol. in-12.

Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*.

FRANÇOIS (*Jacques*), théologien français, é à Varennes (Champagne), mort à Reims, le 1 novembre 1639. Il entra à Landsberg dans la ociété de Jésus en 1595, et prononça ses vœux ı 1614. Il fut reçu docteur en 1619, et enseigna philosophie dans le collége de Dillingen. Il alla nsuite à Pont-à-Mousson, où il devint chancelier e l'université, après avoir professé successiveıent pendant vingt-six années la philosophie, morale, la théologie scolastique et l'Écriture ainte. Cinq ans plus tard, il fut envoyé à Reims omme préfet de l'université, et mourut dans ette ville. « C'était, dit dom Calmet, un trèsıbtil théologien; en sorte toutefois qu'il était us heureux en détruisant les sentiments des ıtres qu'en affermissant les siens, et disputait ır plusieurs questions théologiques tour à tour pour et le contre. » On a de lui : *Causa Salutis Infantium, adversus infanticidium Tabennense, in duas actiones divisa*; Pont-à-Mousson, 1630, in-12; l'auteur y réfute les schismatiques qui négligent de donner le baptême aux enfants; — *Animæ ad inferni ignes damnatæ Lamenta*; ouvrage en vers et en rimes, à l'usage des congréganistes; — *Commentaire sur le psaume* 118; — *Renversement de la Foi par les Calvinistes*; — *Exercice d'un Serviteur*.

Le P. Abram, *Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson*, liv. VIII, art. 30-31. — Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOIS DE SAINT-DOMINIQUE ou **FRANCISCO DE SANTO-DOMINGO**, missionnaire portugais, tué le 27 janvier 1653. Il prit l'habit des Dominicains à Zamora. Son zèle pour la religion catholique le détermina, en 1648, à passer aux îles Philippines avec Juan de Polanco et trente-sept de ses confrères. Il choisit la Nueva-Segovia (île de Luçon) pour le théâtre de ses prédications, et y fit beaucoup de néophytes. Il s'embarqua ensuite pour Formose (1), qui venait d'être occupée par les Hollandais. Les habitants de cette île étaient encore sauvages. Les Chinois les accusaient même d'anthropophagie, et prétendaient qu'ils mangeaient à certains jours des valétudinaires, des vieillards, des orphelins. Francisco ne se laissa pas arrêter par ces effrayants récits, et réussit à faire accepter le baptême à un certain nombre d'insulaires. Mais, ayant voulu intervenir dans les différends qui séparaient les Pantas des Senars (deux tribus de l'île en guerre depuis longtemps), il devint suspect aux Pantas, qui d'abord l'avaient bien accueilli; ils cessèrent de voir dans sa mission un but purement religieux, et le percèrent de flèches. On a de Francisco de Santo-Domingo : *Discurso sobre el Padre Nuestro*; Séville, 1645.

A. de L.

Histor. Philippin., t. I, lib. II, cap. XXXVII. — *Diar. Dominic.*, 27 janvier. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova Hispana*, t. III, p. 420. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 544.

FRANÇOIS (*Jean*), mathématicien français, né en 1582, à Saint-Claude (Franche-Comté), mort à Rennes, le 20 janvier 1668. Il entra dans la Société de Jésus, et professa les mathématiques dans plusieurs colléges de son ordre. Il fut le maître de Descartes, qui garda toujours pour lui un grand attachement. On a de François : *La Science de la Géographie*; Rennes, 1652, in-8°; — *La Science des Eaux, qui explique leurs formation, communication, mouvements et mélanges*, etc.; Rennes, 1653, in-4°; — *L'Art des Fontaines, c'est-à-dire de trouver, éprouver, assembler, mesurer, distribuer et conduire les sources dans les lieux publics et particuliers, d'en rendre la conduite perpétuelle*, etc.; Rennes, 1665, in-4°; — *L'Arithmétique, ou l'art de compter toutes*

(1) En chinois *Thaï-wan*, île importante, située entre la mer de Corée et celle de Chine, entre 21° 55' et 25° 20' de lat. nord et entre 117° 52' et 119° 37' de long. est.

sortes de nombres avec la plume et les jetons; Rennes, 1653; — *Les Éléments des Sciences et des Arts mathématiques, pour servir d'introduction à la cosmographie et à la géographie;* Rennes, 1655, in-4°; — *Traité des Influences célestes;* Rennes, 1660, in-4° : c'est une réfutation de l'astrologie judiciaire; — *La Jauge au pied du roi;* Paris, 1690, in-12.

Aug. et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jesus.*

FRANÇOIS DE L'ENFANT-JÉSUS, théologien flamand, mort à Gand, le 19 septembre 1667. Il fit profession dans le couvent de Notre-Dame-ter-Muylen, près Ninove (Flandre), et appartenant aux carmes de l'ancienne observance. Il exerça dans son ordre les fonctions de vicaire et de promoteur. On a de lui : *Instruction sur le saint sacrement de Pénitence, pour apprendre à faire une bonne et salutaire confession* (en flamand); Gand, 1660 et 1667, in-12; — *Instructiones et motiva ad veram solidam Pietatem; ex operibus B. Alberti Magni, S. Theresiæ, ac B. Joannis a Cruce;* Gand, 1665, in-12.

Cosme de Saint-Étienne de Villiers, *Bibliotheca Carmelitana.* — Paquot, *Mémoires pour l'histoire litt. des Pays-Bas*, t. XIII, p. 101.

FRANÇOIS (*Simon*), dit *le Valentin*, peintre français, né à Tours, en 1606, mort à Paris, en 1671. Il était très-dévot dès sa jeunesse, et voulut se faire capucin. Ses parents l'en ayant empêché, il se voua à la peinture religieuse. Il n'eut point d'autre maître que les tableaux qu'il copia. Il fit d'abord quelques portraits; le duc de Béthune, son protecteur, qui s'en allait ambassadeur de France à Rome, l'emmena avec lui, et lui fit obtenir une pension du roi. Simon François demeura en Italie jusqu'en 1638. A son retour, en passant par Bologne, il se lia d'amitié avec le Guide, qui lui fit son portrait. Arrivé à Paris, il fut appelé pour peindre le dauphin nouveau né; il y réussit parfaitement. Cependant, il ne sut point rester à la cour, et finit ses jours dans la retraite. Il mourut de la pierre, après huit années de souffrances inouïes : le calcul qu'on retira de sa vessie, après sa mort, pesait, dit-on, une livre. François ne fut jamais un peintre supérieur; ses productions sont peu nombreuses; on ne les rencontre guère que dans les églises de Paris ou dans les galeries de famille.

De Piles, *Abrégé de la Vie des Peintres*, p. 500-502.

FRANÇOIS DE TOULOUSE, théologien et prédicateur français, vivait encore en 1675. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit remarquer surtout dans les Cévennes par le zèle qu'il déploya pour ramener les dissidents aux croyances catholiques. Il devint provincial dans son ordre. On a de lui : *Le Parfait Missionnaire;* Paris, 1662, 2 vol. in-4°; — *Le Missionnaire apostolique;* Paris, 1664, 8 vol. in-8°; — *Sermons sur les Fêtes des Saints;* Paris, 1673, 2 vol. in-8°; — *Sermons sur les fêtes et les mystères de Jésus-Chr et de la sainte Vierge;* Paris, 1673, in-8°; *La Vie de madame de l'Estonnac, fondatr de l'ordre de la Mère de Dieu;* Toulou 1672, in-8°; — *L'Histoire de la chapelle la sainte Vierge, nommée* de Gradu; 16 in-8°; — *L'Impiété de Transilius, minis calviniste, renversée;* Paris, 1675, in-8°; *Œuvres de François Titelman, capuci* Lyon, 3 vol. in-f°.

Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Franc* — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée.*

FRANÇOIS DE BONNE-ESPÉRANCE, latin **FRANCISCUS BONÆ SPEI** (CRESPIN, religion [le P.]), controversiste flamand, né Lille, le 20 juin 1617, mort à Bruxelles, le 5 ja vier 1677. Il fit profession dans l'ordre des C mes, en 1635, et enseigna longtemps la philo phie et la théologie à Louvain et dans d'aut villes de la Belgique. Devenu régent de l'u versité de Louvain, il fut élu deux fois prov cial de son ordre et envoyé à Madrid pour faires ecclésiastiques. Il mourut définiteur prieur de sa congrégation. On a de lui : *Noct Belgica, ad Aquilam germanicam, ex P. C ramuelis;* Louvain, 1651, in-4°; — *Comme tarii tres in universam Aristotelis Philos phiam;* Bruxelles, 1652, in-fol.; — *Theolog universa;* Anvers, 1662, 6 vol. in-fol.; — *Ap logema retortum seu retorta Disputatio ap logetica de Ignorantia invincibili et Opini num Probabilitate, pro Prosperi Fagna Doctrina Cap. Ne innitaris, contra Doctrina de Probabilitate illustriss. D. Joannis Car muelis;* Louvain et Anvers, 1665, in-4°; — *Vis prophetæ Eliæ de immaculata Conception* Anvers, 1665, in-4°; — *Liber apologeticus p Joanne XLIV, episcopo et patriarcha Ier solymitano directe et pro Lucifero Sard rum indirecte, adversus criminationes,* (*P. Lupi;* Anvers, 1666, in-4°; — *Christian monitus, ad P. Christianum Lupum :* appe dice à l'ouvrage précédent; ibid.; — *Causa Chri tianorum Dei, sive SS. Epiphanii et Hier nymi, cardinalium Baronii et Bellarmini SS. Facultatum Parisiensis et Coloniensis p Joanne Patriarcha Ierosolymitano, advers criminationes ex P. Lupi,* etc.; Anvers, 166 in-4°; — *Christi Fidelium parochiale Apo logeticum, contra Parochophylum;* Bruxelles, 1667, in-4°; — *Christi Fidelium Contri tionale, cum SS. Synodi Tridentinæ et antiqu Facultatis Theologicæ Lovaniensis vindiciis* Malines, 1667, in-4°; — *Clypeus Contritio nalis;* Anvers, 1670, in-4°; — *Examen theolo gicum super regulis octo ex instruction Petri van Buscum collectis;* Bruxelles, 1672 in-4°; — *Lucta D. Thomæ;* Bruxelles, 1664 in-4°; — *Historico-theologicum Carmeli Ar mamentarium, proferens omnis generi scuta, quibus tela, seu argumenta in ordini Carmelitani antiquitatem, originem, et a*

Elia in monte Carmelo hereditariam successionem, huc usque legitime non interruptam, vibrata, fortiter et suaviter enervantur et ad perpetuam concordiam disponuntur, deux parties; Anvers et Cologne, 1669, in-4°. Un abrégé de la seconde partie se trouve dans le *Speculum Carmelitanum* du P. Daniel de la Vierge; Anvers, 1680.

Bibliotheca Carmelitana, t. I, col. 482. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, pars prima, p. 287. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (nova) *Hispana*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOIS DE JÉSUS-MARIE, théologien espagnol, né à Burgos, mort en 1677. Il fit profession dans l'ordre des Carmes déchaussés, et enseigna, avec une grande réputation, la théologie à Salamanque. Il mourut définiteur général de son ordre. On a de lui : *Cursus theologiæ moralis Salmanticensis* ; Salamanque, 1665; Anvers, 1669; Lyon et Madrid, 1709, in-fol. Ce volume comprend : *De Sacramentis in genere; De Baptismo; De Confirmatione; De Eucharistia; De Extrema Unctione; De Sacrificio Missæ; De Pœnitentia; — In Apocalypsim D. Joannis*, suivi de *De Sensibus Scripturæ Sacræ*; Lyon, 1648-1649, 2 vol. in-fol; — *Incentiva Animæ fidelis ad amorem*; Salamanque, 2e édit. 1680.

Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca Scriptorum Carmelitarum*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (nova) *Scriptorum Hispaniæ*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. XXVI, p. 117.

FRANÇOIS DE SAINTE-THÉRÈSE, en portugais **FRANCISCO DE SANTA-THEREZA** (*Royo*), canoniste portugais, né à Porto, en 1688, mort à Coïmbre, le 17 décembre 1739. Il acquit une grande réputation par son savoir en théologie et dans le droit canon. Il devint successivement chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean, professeur de théologie, recteur du collége de sa ville natale, et prédicateur de l'Hôtel royal. On a de lui : *Tratado do Ceremonial da Missa*, etc.; Coïmbre, 1733, in-8°. C'est un traité, resté très-estimé, sur les rits observés pour la célébration de la messe par les prêtres des diverses communions aux différents âges de la religion chrétienne; — *Compendio de Indulgencias;* Coïmbre, 1734, in-8°; — *Comment. in Magist. Sentent.*, restés manuscrits.

Un autre FRANCISCO DE SANTA-THEREZA, théologien portugais, né à Funchal et mort en 1698, appartenait à l'ordre des Carmes. Il a publié : *Alphabetum Theologicum*, in-fol.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 125. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOIS (*Nicolas*), canoniste français, né à Preny, mort à l'abbaye de Jovilliers, en 1743. Il fit profession dans l'ordre des Prémontrés, à Sainte-Marie-du-Pont-à-Mousson, où il devint maître des novices. Après de nombreuses années, il fut élu supérieur de son ordre à Nancy, et le 1er février 1723 abbé de Jean-d'Heurs. Il fit reconstruire complétement cette célèbre abbaye, et l'enrichit d'une belle bibliothèque. En 1734 il se fit recevoir docteur à Pont-à-Mousson. On a de lui : *Réflexions sur une requête présentée au chapitre de la congrégation de Prémontré, séant à Belleval*, tendant à réduire le chapitre annuel en chapitre triennal; Bar-le-Duc, 1733, in-4° ; — *La bonne Conduite d'un Novice durant son noviciat*; suivie de *La bonne Conduite que doit tenir un Religieux profès depuis sa profession jusqu'à sa mort*; 2 tom. in-fol., restés manuscrits.

Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOIS DE SAINT-ANTOINE ou **FRANCISCO DE SANTO-ANTONIO**, nom de trois religieux portugais :

Le premier, franciscain et missionnaire au Japon, a laissé beaucoup d'ouvrages contre les hérétiques (*contra los erros da gentilidade*, etc.).

Le second, capucin et missionnaire aux Indes, né à Coïmbre, a écrit : *Tratado sobre a extraçaõ dos Indios do Certaõ; — Tratado sobre as Vezitas das Aldeas naõ pertencerem aos ordinarios*.

Le troisième, religieux de l'ordre des Trinitaires déchaussés, a donné un ouvrage intitulé : *Arte theorico-practica de Confessores*, etc.; Lisbonne, 1751, in-4°.

Summario da Bibliotheca Lusitana, t. II, p. 53. — *Journal des Savants*, ann. 1751, p. 695. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOIS (*Jean-Charles*) (1), graveur français, né à Nancy, en 1717, mort à Paris, en 1769. Il apprit le dessin chez Charles, bon peintre de Nancy. S'étant livré à la gravure, il donna quelques morceaux d'après et sous la direction de son maître. Ce fut François qui inventa la gravure en manière de crayon, découverte qui lui valut les encouragements de l'Académie de Peinture et une pension de 600 livres. Il partit alors pour l'Italie, et s'arrêta très-longtemps à Lyon chez un graveur marchand d'estampes, nommé Parizet. Les guerres d'Italie le déterminèrent à se fixer à Paris. Il fut nommé graveur ordinaire des dessins du cabinet de Louis XV, qui le pensionna, et de Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, qui lui fit graver les vues des constructions et embellissements exécutés à Lunéville, à la Male-Grange et à Commercy. D'autres artistes, entre autres Magny, Bonnel, etc., égalèrent François dans son genre de gravure; Demarteau alla plus loin, il s'en appropria l'idée première. Le chagrin que François conçut de ces ennuis, abrégea ses jours. On regarde comme ses chefs-d'œuvre : *La Marche d'un corps de cavalerie*, d'après Parrocel; — un *Corps-de-Garde*, d'après Vanloo; — *La Vierge*, d'après Vien; — *Les Danseurs*, d'après

(1) Et non *Jean-Baptiste* comme l'écrit Basan.

Boucner. Parmi les portraits exécutés en divers genres par François, on doit citer les suivants : *Le Comte de Saint-Florentin ;* — *Catherine-Henriette d'Angennes*, *comtesse d'Olonne*, d'après Champagne ; — *Louis XV*, roi de France; — *Marie Leczinska*, reine de France ; — *Jean-François Denis*, trésorier, — *Pierre Bayle*, d'après Carlo Vanloo ; — *Désiré Érasme*, d'après Holbein ; — *Thomas Hobbes*, d'après Pierre ; — *Benedetto Spinosa*, d'après Deshays ; — *Jean Locke*, d'après Vien ; — *Nicolas Malebranche ;* — *François Quesnay*, médecin, d'après F. Fredon (1767).

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*, t. I, p. 194 ; t. III, p. 74. — Giovanni Gori Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, t. X, p. 68.

FRANÇOIS (*Laurent*), controversiste et géographe français, né le 2 novembre 1698, à Arinthod (Franche-Comté), mort à Paris, le 24 février 1782. Il fut pendant quelque temps lazariste, puis il quitta la congrégation, et se rendit à Paris, où, tout en faisant des éducations particulières, il composa divers ouvrages, qui dans sa pensée étaient destinés à servir de contre-poids ou d'antidote aux écrits des philosophes. Ces œuvres n'avaient pas une grande valeur ; cependant, elles n'étaient point sans mérite, puisqu'elles attirèrent l'attention et excitèrent la colère de Voltaire. Celui-ci dit, dans une *Épître à D'Alembert :*

L'abbé François écrit : le Lethé, sur ses rives,
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

Et dans une note insultante il traite l'abbé François de « pauvre imbécile ». Malgré ou plutôt à cause de ces outrages, Laurent François occupe une place distinguée parmi les apologistes de la religion. On a de lui : *Lettres sur le Pouvoir des Démons ;* in-4° ; — *Les Preuves de la Religion de Jésus-Christ*, *contre les spinosistes et les déistes ;* Paris, 1751, 4 vol. in-12 ; — *Défense de la Religion chrétienne contre les difficultés des incrédules ;* Paris, 1755, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est dédié aux ducs d'Orléans et de Noailles, protecteurs particuliers de l'auteur ; — *Examen du Catéchisme de l'honnête homme, ou dialogue entre un caloyer et un homme de bien ;* Bruxelles et Paris, 1764, in-12 ; — *Réponse aux difficultés proposées contre la religion chrétienne par J.-J. Rousseau, dans l'*Émile, *la* Confession du vicaire savoyard *et le* Contrat social ; Paris, 1765, in-12 ; — *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, *précédé d'un court traité contre les athées, les matérialistes et les fatalistes ;* Paris, 1767, 3 vol. in-12 ; — *Observations sur la* Philosophie de l'Histoire *et sur le* Dictionnaire philosophique, *avec des réponses à plusieurs difficultés ;* Paris, 1770, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages sont anonymes. On lui doit aussi la *Géographie* connue sous le nom de *Crozat*, parce qu'elle fut dédiée à Mlle Crozat, pour qui elle avait été composée.

Desessarts, *Les Siècles littéraires.* — Quérard, *Fran[ce] littéraire.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

FRANÇOIS (*Louis-Jean*), controversist[e] français, né dans la première partie du dix-hu[i]tième siècle, massacré à Paris, le 3 septemb[re] 1792. Prêtre de la congrégation de Saint-Laza[re] et supérieur du séminaire de Saint-Firmin [à] Paris, il refusa de prêter serment à la constitu[]tion, et dans plusieurs brochures il exhorta s[es] confrères à suivre son exemple. Il périt dans l[e] massacre des prisons. On a de lui : *Opinion su[r] les biens ecclésiastiques ;* sans date ; — *Exame[n] de l'instruction de l'Assemblée nationale su[r] la Constitution du Clergé ;* sans date, in-8° ; — *Point de démission ;* 1791, in-8° ; — *Mon Apo[]logie, d'après le refus de serment civique* 1791, in-8° ; — *Défense de Mon Apologie* Paris, 1791, in-8°. Cet écrit a eu sept éditions — *Réflexions sur la crainte du schisme par laquelle on essaye de justifier le schisme* in-8° ; — *Il est encore temps ;* in-8°.

Feller, *Biographie universelle*, édit. Weiss. — Que[]rard, *France littéraire.*

FRANÇOIS, poëte français, né à Bar-le-Du[c] vers 1770, mort à Paris, en 1818. Il se fit connaît[re] au commencement de ce siècle par la composi[]tion d'essais tragiques. Il avait reçu quelqu[e] éducation, mais des pertes éprouvées par sa fa[]mille l'avaient réduit à embrasser l'humble pro[]fession de cordonnier. Il s'établit à Paris, ru[e] des Fossés-Montmartre, et un jour on entend[it] citer par la ville des vers sortis de sa boutique Les railleurs plaisantèrent sur ce faiseur de sou[]liers qui voulait *chausser* le cothurne (style d[u] temps). « Le cordonnier tragique, dit Ourry fut bien dédommagé de ces mauvais bons mot[s] par l'enthousiasme qu'excitèrent plusieurs frag[]ments de sa *Zénobie*, *reine de Palmyre*, lu[s] à l'Athénée des Arts et dans plusieurs autre[s] réunions littéraires. La reine de Hollande vou[]lant entendre l'ouvrage entier, Talma vint e[n] faire la lecture chez elle devant un brillant aud[i]toire, et pour témoigner à l'auteur toute sa satis[]faction, elle lui accorda sur sa cassette une pensio[n] que lui firent perdre les événements de 1814. Un libraire lui offrit, dit-on, 12,000 fr. de so[n] manuscrit ; mais François refusa, parce qu'on l[ui] avait donné l'espoir de voir jouer sa pièce a[u] Théâtre-Français. Cette espérance ne se réalis[a] pas ; mais du moins la réputation du poëte ava[it] attiré les chalands dans la boutique du cordon[]nier : bientôt il put vendre son fonds et se livre[r] uniquement à ses travaux de *tête*, selon l'ex[]pression d'Ourry. Il composa encore une tra[]gédie, qu'il laissa en manuscrit à sa veuve, lor[s]qu'une maladie de poitrine l'enleva. Il était alo[rs] déjà à peu près oublié. L. LOUVET.

Ourry, dans le *Dictionnaire de la Conversation.*

FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU (*Nicolas*, comte), homme d'État, agronome et poëte fran[]çais, né le 17 avril 1750, au village de Saffai[s] près Rozières (Lorraine), mort à Paris, le 1 janvier 1828. Son père, homme honorable, ma[is]

ns fortune, dirigeait une école primaire. Ni-
las François était pensionnaire au collége des
uites, à Neufchâteau. Il fit de si rapides pro-
ès dans ses etudes, qu'il devint, dans toute l'ac-
ption du mot, un *enfant célèbre*. Il n'avait que
atorze ans lorsqu'il fit imprimer à Neufchâ-
au (1765, in-12), sous le titre de *Poesies di-
rses*, des épitres, des fables, des imitations
anacréon et d'Ovide, d'Horace et de Virgile.
année suivante parut une nouvelle édition de
poésies (*Pièces fugitives;* Neufchâteau,
66, in-12); elle était augmentée de plus de
itié. Le bailli d'Alsace, comte d'Hénin, se
clara le protecteur du poëte adolescent. L'a-
émie de Dijon, qui peu d'années auparavant
ait couronné Jean-Jacques Rousseau, ouvrit
s portes à un poëte de quinze ans (1765), et
à même époque il fut reçu membre des aca-
dies de Lyon, de Marseille et de Nancy.

oltaire, alors âgé de soixante-douze ans,
ulut voir l'académicien imberbe (1767). Le
losophe de Ferney ne l'eut pas plus tôt connu
qu'il desira de se l'attacher comme secretaire et
une élève. Ce désir du vieillard comblait les
ux du jeune auteur; mais le charme ne dura
longtemps. Le bailli d'Alsace avait pris sur
cœur reconnaissant l'autorité d'un père : il
eva le pupille obéissant, mais que le chagrin
dit malade, au cabinet d'un grand homme,
r le faire entrer dans la magistrature et dans
ministration, qui devaient plus tard le jeter
la scène du monde. La ville de Neufchâteau
ait empressée de l'adopter et de lui donner
nom. Cette adoption, sanctionnée depuis par
arrêt du parlement de Lorraine, si honorable
r celui qui en fut l'objet, devint dans la suite
source de prospérités pour la ville elle-même.
ouragé par de nobles suffrages, le jeune
te poursuivait avec ardeur, dans une traduc-
de l'Arioste, l'immense travail de quarante
le vers, lorsqu'en 1783 le maréchal de Cas-
tis, ministre de la marine, le fit nommer
ureur général au conseil supérieur de Saint-
ingue. Il quitta Nancy pour aller s'embarquer
ordeaux. Mais des épreuves de tous genres
endaient en chemin. Sa voiture se brisa dans
uit, au delà de Châtellerault : il resta seul, à
l, sur la grande route; le premier gîte était
igné, et il se sentait malade. A Angoulême, il
gea des oronges : ces champignons l'empoi-
nèrent, et il arriva mourant à Bordeaux. Sa
té se rétablissait à peine, il fallut partir. Le
seau qui le portait mit à la voile le 8 no-
bre; la traversée fut courte et heureuse, et
7 décembre il arriva au Cap Français.

près cinq ans d'absence de la mère patrie,
nçois de Neufchâteau eut besoin de la revoir.
oulait faire imprimer en France sa traduc-
de l'Arioste, qu'il avait terminée, comme
oëns acheva sa *Lusiade*, sous un autre hé-
phère. Le congé obtenu, il s'embarqua, vers
in de 1787, sur une frégate qui la seconde
nuit du départ échoua et se perdit sur les ré-
cifs de Mogane. Il n'eut que le temps de quitter
son hamac, de saisir un frêle débris et de se
sauver presque nu à travers les rochers. Moins
heureux alors que le poëte lusitanien, qui put
ravir à l'abîme des mers le poëme qui l'a rendu
immortel, François de Neufchâteau vit dispa-
raître avec le navire son *Roland*, fruit de tant
de veilles, et dont la perte irréparable l'affligea
toute sa vie. Il se trouva jeté, avec quelques
compagnons d'infortune, sur d'arides récifs où
d'inexprimables misères les retinrent pendant
sept jours entiers, sans sommeil, sans aliments,
sans vêtements. Il vit ses compagnons abattus
par la faim et la souffrance : l'un d'eux mourut;
lui-même fut atteint de tristes infirmités, qui
pendant un demi-siècle lui firent de l'existence
une douleur continuelle. La mort paraissait iné-
vitable, lorsqu'un petit navire des Bermudes re-
cueillit les naufragés, et les reporta à Saint-Do-
mingue.

Revenu enfin dans sa patrie, François de Neuf-
château demanda et obtint sa retraite, avec une
pension de trois mille livres et le titre de con-
seiller honoraire. Il avait acheté un petit domaine
à Vicherey (1), où il cultivait en paix la terre
et les lettres, quand la révolution française vint
ouvrir une voie plus large à l'esprit humain. Les
états généraux étaient convoqués : François de
Neufchâteau rédigea les cahiers du bailliage de
Toul, et il fut nommé député suppléant à l'As-
semblée nationale. Comme si tout devait être ex-
traordinaire dans la vie de François de Neuf-
château, il fut arrêté dans cette circonstance.
Les électeurs des campagnes du bailliage de Toul
s'étaient réunis dans un banquet (août 1789) :
le rédacteur de leurs cahiers s'y trouva naturel-
lement invité. Cette réunion paisible effraya les
hommes du privilége : ils accusèrent le légiste
vosgien de s'être mis à la tête d'un rassemble-
ment de brigands qui allaient couper les blés pour
amener la famine. Une brigade de maréchaussée
et cinquante hommes de cavalerie le conduisirent
à Toul, et de Toul à Metz, où il aurait pu être
pendu prévôtalement si le marquis de Bouillé,
qui commandait dans cette ville, et qui avait
connu le prisonnier aux Antilles, ne l'avait pris
sous sa protection et n'avait confondu ses accu-
sateurs en faisant asseoir à table à sa droite le
prétendu chef de brigands.

L'année suivante, il fut chargé par le roi de
l'organisation du département des Vosges. Ses
services loyaux le firent élire administrateur de
ce département et juge de paix du canton de Châ-
tenois, où était son petit domaine. Député à la
première Assemblée législative, en 1791, François
de Neufchâteau en fut nommé secrétaire, ensuite
président. Membre et rapporteur du comité de
législation, il développa ce principe que l'Église
doit être dans l'État, et non l'État dans l'Église.

(1) Bourg à cinq lieues de Neufchâteau.

Il fut deux fois l'organe des sociétés allemandes, empressées de saluer de leurs acclamations et de leurs vœux les destinées nouvelles auxquelles la France semblait initier alors les peuples civilisés. Élu membre de la Convention, il refusa d'y siéger. Nommé par la Convention ministre de la justice (6 octobre 1792), il n'accepta pas, préférant l'humble ministère d'une justice de paix dans les Vosges. Cependant, il se rendit à Paris dans le but de réclamer des subsistances pour son département. Avant de partir, il avait fait imprimer à Neufchâteau une *Lettre aux Cultivateurs des Vosges pour leur proposer une manière plus facile et plus économique de semer et de recueillir les grains.* La Convention, par ses décrets du 9 et du 20 août, avait ordonné l'impression de deux mémoires qu'il avait envoyés, l'un *Sur les moyens de suppléer au défaut de bras pour les récoltes*, l'autre *Sur la nécessité d'assurer la subsistance du peuple par les greniers d'abondance.* Tandis qu'au milieu des troubles anarchiques de ce temps, il ne montrait d'autre ambition que celle d'appeler les bienfaits de la nature et du travail sur sa malheureuse patrie, ses amis l'invitèrent à faire jouer sa comédie de *Paméla*, imitée de Goldoni (cinq actes, en vers, Paris, an III (1795); an V (1796); 1800, in-8°), et qui, composée en 1788, avait été reçue en 1791. Il céda à leurs instances, trouva les Comédiens Français parfaitement disposés à son égard, et fit même recevoir une seconde comédie en cinq actes, imitée aussi de Goldoni, sous ce titre: *Le Valet de deux Maîtres.*

Paméla fut jouée le 1er août 1793. Huit représentations avaient eu un succès d'enthousiasme. Le 29 août, la salle se trouvait remplie, les acteurs étaient habillés, la toile allait se lever, lorsqu'un ordre du comité de salut public arrive : la neuvième représentation est suspendue. Il n'y eut point de spectacle ce jour-là. L'auteur, emportant son manuscrit, suivi d'un officier de police, se rendit à minuit au comité. On exigea des corrections, des radiations. Dans l'espace de six heures, le quatrième et le cinquième acte furent bouleversés; le dénoûment fut changé. Le manuscrit, après ces corrections, fut approuvé, et le 30 août la suspension fut levée par un arrêté que signèrent Robespierre et tous les membres du comité. Cependant, le 2 septembre, à la neuvième représentation, quelques troubles éclatèrent dans la salle à l'occasion d'une tirade sur le fanatisme, terminée par ces deux vers :

> Ah! les persécuteurs sont les seuls condamnables;
> Et les plus tolérants sont les plus raisonnables :

ailleurs on disait pourtant :

> Le parti qui triomphe est le seul légitime.

Dans la soirée du même jour, sans considérer que la pièce avait été jouée telle qu'elle venait d'être approuvée par lui-même, le comité prit un arrêté portant : « 1° que le Théâtre-Français « sera fermé ; 2° que les comédiens du Théâtre « Français et l'auteur de *Paméla*, François « (de Neufchâteau), seront mis en état d'arres« tation dans une maison de sûreté, et les scellé« apposés sur leurs papiers. »

Le lendemain, 3 septembre, l'auteur fut in carcéré à La Force, d'où son ami, le courageu Mirbeck, réussit à le faire transférer au Luxem bourg, dans ce même palais où bientôt il deva prendre les rênes du gouvernement. Quoiqu' attendît la mort, il occupait son temps à compose des épîtres en vers, une *Ode au Créateur;* e même des chansons; dans une de ces pièces disait :

> Bien loin de quereller les dieux,
> Je me résigne et sais me taire.
> Ma devise est qu'il vaut mieux
> Souffrir le mal que de le faire.

Il ne vit briser ses fers que huit jours après l révolution de thermidor, le 4 août 1794.

A peine libre, François de Neufchâteau se di posait à retourner dans les Vosges, lorsqu'il fu nommé membre du tribunal de cassation. L lendemain, il se rendit à la barre de la Con vention nationale, et y lut un écrit dont l'im pression dans le *Bulletin* fut décrétée : il ava pour titre *Dix épis de blé au lieu d'un, ou l pierre philosophale de la république fran çaise;* 1795, in-8°.

Sous la constitution de l'an III, nommé com missaire du Directoire dans le département de Vosges, il faisait aimer les lois et s'occupait d ses cultures et de ses plantations, lorsqu'il reçu un courrier du Directoire qui l'appelait au mi nistère de l'Intérieur, où il remplaça Benezech C'était le 16 juillet 1797.

Ici commence une nouvelle carrière pou François de Neufchâteau. Dans ce premier mi nistère, dont la durée fut de moins de deux moi il se distingua par son zèle et imprima à l'adm nistration une grande activité. A la suite du 1 fructidor, il fut choisi le 9 septembre par les deu conseils, des Cinq Cents et des Anciens, pou remplacer Carnot au Directoire. Pendant s courte élévation, le nouveau directeur, comm s'il était encore ministre, publia une lettre sur perfectionement des livres élémentaires. Il fu nommé membre de l'Institut national, et reçu à sa table, dans son palais, le héros qui, alo général de la république, allait bientôt subju guer les nations par son génie et par ses co quêtes. Huit mois s'étaient à peine écoulés lor que, le 9 mai 1798, le sort eut à désigne aux termes de la constitution, celui des dire teurs qui devait se retirer. Il sembla favoris les vœux secrets du dernier élu, que Treilha vint remplacer. Le directeur sortant fut e voyé comme ministre plénipotentiaire à Selt pour négocier avec le comte de Cobenzel su divers points relatifs à l'exécution du traité Campo-Formio ; il était surtout chargé de trait de la réparation exigée pour l'insulte faite p

. populace de Vienne au drapeau tricolore, que ımbassadeur de la république, Bernadotte, avait it arborer sur la porte de son hôtel. Tout en : donnant de nombreux témoignages de bonne telligence et d'estime, les deux plénipoten- ıires ne purent s'entendre, et le sujet compli- ıé des conférences de Seltz fut renvoyé au con- ès de Rastadt.

De retour à Paris, François de Neufchâteau fusa le portefeuille des affaires étrangères, accepta de remplacer Letourneux à l'inté- ır. Nommé le 17 juin 1798, il ne prit le por- feuille que le 19 juillet.

Le ministère de l'intérieur, établi par la loi du avril 1791, avait déjà vu passer dix minis- s; mais François de Neufchâteau peut à quel- es égards en être regardé comme le créateur. entretint le mouvement et la vie dans toutes parties de cette vaste administration, qui com- enait alors dans ses attributions l'instruction blique, les arts, l'agriculture, le commerce l'industrie; il régularisa les travaux d'en- nble et de détail; on lui dut aussi de grandes ations, comme celle de l'exposition publique produits de l'industrie. Son ministère doit e regardé comme l'époque où fut établi en ınce le système de navigation intérieure, qui dans le corps de l'État ce que sont les nes dans le corps humain. Il fut aussi le ateur du musée du Louvre. Ce fut lui qui fit nmencer le placement des tableaux dans la erie et celui des statues dans les salles du uvre; et à cette époque, pour obtenir les ds nécessaires, il lui fallut exposer ce qu'il pelait *les avantages incalculables de ce su- be musée*. Ce fut lui qui inaugura l'*Apollon*, *Mercure* et l'*Antinoüs* du Belvédère, la *Vé- s* du Capitole, le *Laocoon*, la *Transfigura- n* de Raphael, les *Chevaux de Corinthe* et t d'autres monuments que les victoires de la ıblique avaient conquis et que les derniers ers de l'empire ont fait perdre. Nous ne pou- ıs qu'indiquer en passant quelques autres es de ce ministère mémorable : l'établisse- nt des pépinières départementales, les projets défrichement des landes et de desséchement marais, la création du dépôt général des tes de la France, la formation du premier ıseil d'instruction publique, un nombre ısidérable d'autres institutions ou de perfec- ınements d'objets d'utilité nationale, etc. Il llut aussi, avant de se retirer, laisser, pour struction primaire, une *Méthode pratique de cture* (Paris, Didot, 1799, in-8°). On y trouve première recommandation, avec l'exposé des océdés, de l'enseignement mutuel et simultané. ınçois de Neufchâteau ne jugea pas au-des- ıs de sa dignité de ministre de composer et de blier sous son nom ce livre, ainsi que l'excel- te traduction libre du latin de Muret, intitulée : *stitution des Enfants, ou conseils d'un père on fils*, en vers français (Paris, 1798, 1801, et 1827, in-12; Parme, 1801, in-8°). Le 23 juin 1799, il écrivit aux administrations centrales : « En quittant le ministère, ma dernière pensée est pour l'instruction publique. » Éloigné du ministère en même temps que le pouvoir était enlevé aux directeurs ses anciens collègues, dont il suivait la politique depuis une année, il fut remplacé par Quinette, le 4 messidor an VII. Sénateur après le 18 brumaire, et pendant deux ans président du sénat (de mai 1804 à 1806), il eut souvent l'occasion de porter la parole à Napoléon dans des circonstances solennelles. Ce fut lui qui, au nom du corps qu'il représentait, supplia le premier consul de revêtir la pourpre impériale. Le dévouement qu'il exprimait dans ces panégyriques avec les formes de l'adulation la plus recherchée, lui valut, en 1806, la sénatorerie de Dijon et plus tard celle de Bruxelles, et le brevet de grand-officier de la Légion d'Honneur. En 1808, il obtint, comme tous les sénateurs, le titre de comte de l'empire. On disait de lui et de M. de Fontanes (*voy.* ce nom) que ces deux orateurs s'étaient partagé l'expédition des *affaires laudatives*. Mais à partir de 1807 il ne s'occupa plus guère jusqu'à la fin de ses jours que de ses travaux pour les progrès de la science agricole. Lors de la Restauration, il fut compris dans la réorganisation de l'Académie Française par l'ordonnance royale du 21 mars 1816; mais, malgré quelques avances au nouveau gouvernement, il ne put entrer dans la chambre des pairs.

Les travaux académiques de François de Neufchâteau suffiraient pour signaler un des plus habiles grammairiens de notre époque. Les éditions qu'il a données des *Provinciales* (Paris, 1822, 2 vol. in-8°), et des *Pensées* de Pascal (Paris, Didot, 1826, in-8°); son examen de ces immortels ouvrages ainsi que du *Gil-Blas* de Lesage (Paris, 1820, 3 vol. in-8° fig.) le rangent parmi les meilleurs critiques. Il fut l'un des fondateurs et le président ou le vice-président presque perpétuel de la Société royale et centrale d'Agriculture; et l'on ne peut citer aucun autre écrivain qui, chez les anciens et parmi les modernes, ait su allier à un si haut degré, pendant le cours d'un demi-siècle, la culture des champs et celle des lettres; qui depuis sa quinzième année n'en ait laissé s'écouler aucune sans publication. Il avait été quatre fois marié; mais un fils unique et une nièce composaient seuls sa famille. Pendant dix ans, perclus dans un fauteuil, heureux dans son intérieur, philosophe avec gaieté, savant modeste, homme aimable, dont la conversation était un livre et la vie un exemple, il mourut regretté de tous ceux qui le connaissaient. Outre les productions déjà citées, on a de François de Neufchâteau : *Ode sur les Parlements*; 1771, in-8°; — *Le Mois d'Auguste*, épître à Voltaire, suivie de *Ode sur le Prix de l'Académie de Marseille*; Paris, 1774, in-8°; — *Discours sur la manière de*

lire les vers ; Paris, 1775; 4e édit., an VII (1799), in-8°; — *Le Désintéressement de Phocion*, dialogue en vers; Nancy, 1778, in-8°; — *Nouveaux Contes moraux*, en vers (sous le pseudonyme de *Vadé*); Berlin, 1781, in-12; — *Recueil authentique des anciennes Ordonnances de Lorraine;* Nancy, 1784, 2 vol. in-8°; — *Anthologie morale, ou choix de quatrains et de distiques, pour exercer la mémoire, pour orner l'esprit et former le cœur des jeunes gens;* Paris, 1784, 1798, in-12; — *Les Études du Magistrat*, discours prononcé à la rentrée du conseil supérieur du Cap Français, le 5 octobre 1786, suivi d'un morceau *Sur l'Histoire critique de la Vie civile*, trad. de l'italien; le Cap Français, Nancy et Paris, 1787, in-8°; — *Les Lectures du Citoyen, ou suite de mémoires sur des objets de bien public*, adressés à MM. les administrateurs des départements; Toul, 1790, in-8°; — *L'Origine ancienne des Principes modernes, ou les décrets constitutionnels conférés avec les maximes des sages de l'antiquité;* 1791, in-8°; — *Discours prononcé à la Convention nationale législative*, le 21 septembre 1792; in-8°; — *François de Neufchâteau, auteur de* Paméla, *à la Convention nationale;* Paris, 1793, in-8°; — *Épître du citoyen François de Neufchâteau, au ci-devant C..., député, sur son voyage de Paris à Neufchâtel;* Paris, nivôse an IV (1796), in-8°; — *Les Vosges*, poëme, 1796, 1797, in-8°; — *Des Améliorations dont la paix doit être l'époque;* 1797, in-8°; — *Le Conservateur, ou recueil de morceaux d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, la plupart inédits; Paris, 1800, 2 vol. in-8° : des lettres remarquables de Buffon et de J.-J. Rousseau, des écrits piquants de Voltaire et d'Helvétius; des poésies de Gresset et de beaucoup d'autres poëtes aimables; un mémoire de Vauban sur les armements en course; des traductions singulières de Virgile par Turgot; des pièces authentiques tirées des archives de la Bastille; des fragments d'histoire naturelle par Bexon; des Mémoires curieux sur l'industrie des Pays-Bas, sur la chambre des blés à Genève, sur l'imprimerie à Mayence, sur la philosophie de Kant, etc., etc.; des morceaux de Dupaty, de Thouret, de Bailly, de Roberjot et de beaucoup d'hommes célèbres en divers genres; un poëme, *Les Repas*, des morceaux peu connus de littérature étrangère, des pièces originales pour servir à l'histoire, telle est la composition de ce recueil; — *Recueil des lettres, circulaires, instructions, programmes, discours et autres actes publics émanés du citoyen François de Neufchâteau, pendant ses deux exercices du ministère de l'intérieur;* 1800, 7 vol. in-4°; — *Rapport sur le perfectionnement des charrues*, fait à la Société libre d'Agriculture de la Seine; Paris, 1801, in-8°; — *Essai sur la nécessité et les moyens de faire entrer dans l'instruction publi[que] l'enseignement de l'Agriculture;* 1802, in-[8°;] — *Lettre sur le Robinier ou Faux Acac[ia];* Paris, 1803, in-12, avec pl.; — *Tableau [des] vues que se propose la politique anglaise d[ans] toutes les parties du monde*, suivi d'un *C[oup] d'œil historique sur les résultats des prin[ci]paux traités entre la France et l'Anglete[rre] avant le traité d'Amiens ;* Paris, 1804, in-[8°;] — *Discours* (en vers) *sur la Mort*, dans les [an]ciens *Mémoires de l'Institut*, t. V (1804); Traduction en vers du Ier livre de l'*Expédit[ion] des Argonautes* de Valerius Flaccus; mê[mes] *Mémoires*, t. V (1804); — *Histoire de l'Oc[cu]pation de la Bavière par les Autrichiens [en] 1778 et 1779, etc.*; Paris, 1805, in-8°; — *Voy[age] agronomique dans la sénatorerie de Dij[on];* Paris, 1806, in-8°; — *L'Art de multiplier [les] grains, ou tableau des expériences qui [ont] eu pour objet d'améliorer la culture des [cé]réales, d'en choisir les espèces et d'en a[ug]menter le produit;* Épernay, Paris, 1809, 2 pa[rt.] in-12; — *Fables et Contes en vers*, suivis [des] poëmes de *La Lupiade* et de *La Vulpéide*, [dé]diés à Ésope; Paris, Didot, 1814, 2 vol. in-[12,] avec portrait; — *Supplément au Mémoire [de] Parmentier sur le Maïs;* Paris, 1817, in-[8°;] — *Les Tropes, ou les figures des mo[ts]*, poëme en 4 chants, avec des *Notes ;* un *Ext[rait] de Denys d'Halicarnasse sur les tro[pes] d'Homère*, et des *Recherches sur les sour[ces] et l'influence du langage métaphorique*, e[tc.]; Paris, 1817, in-12; — *Le Jubilé académiq[ue], ou la cinquantième année d'une associat[ion] littéraire*, épître à M. Dumas, secrétaire [de] l'Académie royale des Sciences, Belles-lettr[es] et Arts de Lyon, séance du 3 février 18[18], in-8°; — *Lettre à M. G. Joyant* (collaborat[eur] de M. Maugard); Paris, 1818, in-8°; — *Rapp[ort] fait à la Société royale et centrale d'A[gri]culture sur l'agriculture et la civilisat[ion] du banc de La Roche*, suivi de *Pièces justifi[ca]tives*, séance de mars 1818; Paris, in-8°; [—] *Esprit du grand Corneille, ou extrait r[ai]sonné de ceux des ouvrages de Corneille [qui] ne font pas partie du recueil de ses ch[efs-]d'œuvre*, pour servir de supplément à ce *Rec[ueil]* et au *Commentaire* de Voltaire; suivi des *Ch[efs-]d'Œuvre de Th. Corneille;* Paris, Didot, 18[19,] in-8°. Cet ouvrage fait partie de la *Collect[ion] des meilleurs ouvrages de la langue fr[an]çaise;* — *Lettre à M. Suard sur la nouv[elle] édition de sa traduction de l'Histoire [de] Charles-Quint et sur quelques oublis [de] Robertson ;* dans les *Annales encyclopédiq[ues];* Paris, 1819, in-8°; — *Les trois Nuits d[e] Goutteux*, poëme en trois chants, dédié au [doc]teur Circaud, etc.; Paris, 1819, in-8°; — *Épi[tre] à M. Viennet, sur l'avenir de l'Agricult[ure] en France;* Paris, 1821, in-8°; — *Épîtr[e à] M. le comte Amédée de Rochefort*, su[r le] même sujet; ibid.; — *Le Corps et l'Ame;* d

a 87e liv. du *Mercure du dix-neuvième siècle*; Paris, 1824, in-8°; — *Mémoire sur la manière d'étudier et d'enseigner l'Agriculture, et sur les diverses propositions qui ont été faites pour établir en France une grande école d'économie rurale*, lu en 1801 à la Société d'Agriculture de la Seine; Blois, 1827, in-8°, et comme *Introduction* dans le *Dictionnaire d'Agriculture pratique*. — François de Neuchâteau a coopéré au *Nécrologe des hommes célèbres de France*; 1767-1782; — aux *Annales de l'Agriculture française*; — au *Dictionnaire d'Agriculture pratique*, etc. Comme éditeur, outre les ouvrages de Pascal et de Lesage déjà mentionnés, on lui doit : *Didon*, poëme en vers métriques hexamètres, en trois chants, trad. du IVe livre de l'*Énéide*, par Turgot (1778), réimp. dans *Le Conservateur*; — *Œuvres posthumes* de Mancini, duc de Nivernais, précédées de son *Éloge*, par François de Neuchâteau; Paris, 1807, 2 vol. in-8°.

(VILLENAVE, dans l'*Enc. des G. du Monde*.)

Le baron A.-F. de Silvestre, membre de l'Institut, *Notice biographique sur M. le comte Nicolas-François de Neufchâteau*, lue à la Société royale et centrale d'Agriculture, le 15 avril 1828; Paris, 1828, in-8°; — Quérard, *La France littéraire*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Biographie de tous les Ministres depuis* 1791 *jusqu'en* 1825.

FRANÇOIS ROMAIN. *Voy.* ROMAIN.

FRANÇOIS MAIRON. *Voy.* MAIRON.

FRANÇOIS MARTIN. *Voy.* MARTIN.

FRANÇOIS DE LA PLACE. *Voy.* LA PLACE.

FRANÇOISE (Sainte), dame romaine, fondatrice d'ordre religieux, née à Rome, en 1384, morte le 9 mars 1440. Elle était fille de Paolo Buxo et de Giacomella Rofredeschi, tous deux de familles illustres. Elle fut mariée vers l'âge de onze ans, à Lorenzo Ponzani, gentilhomme romain, jeune, riche et de grande naissance. Françoise se fit remarquer par la simplicité de ses goûts et de ses vêtements. « Elle souffrait, disent Richard et Giraud, les peines du mariage avec une obéissance parfaite. Elle traitait tous les hommes, et principalement ses domestiques, comme ses frères et ses cohéritiers, et s'employait de toutes ses forces à leur procurer toutes les assistances dont elle était capable. » Son exemple engagea plusieurs dames à l'imiter; elles quittèrent leurs maisons, et formèrent un établissement de piété, sous la conduite des Pères de la congrégation du Mont-Olivet. En 1413, son mari fut banni de Rome avec son beau-frère Palucci, par le pape Jean XXIII; Françoise subit cette épreuve avec une grande résignation. Peu après, son fils aîné Gian-Batista fut fait prisonnier; elle remercia Dieu de cette disgrâce, et perdit avec la même constance plusieurs de ses enfants. Ponzani étant rentré à Rome en 1425, ne considéra plus sa femme que comme une sœur, et lui permit de suivre ses penchants monastiques. Elle fonda alors l'Institut des *Oblates* (1). En 1433, cette congrégation ayant été transportée dans la Torre de' Specchi (*Tour des Miroirs*), située dans le quartier Collatin, les Oblates prirent le nom de *Collatines* (2). En 1436 Françoise devint veuve: l'année suivante, elle prit l'habit de bénédictine, et devint supérieure de sa congrégation. Suivant les Bollandistes, « jusqu'à sa mort, son intime union avec Dieu fut accompagnée de transports de ravissement, de la connaissance des cœurs, du don des miracles et de prophétie ». Ses reliques sont conservées dans l'église qui porte son nom à Rome (église des Olivétains). Le pape Paul V canonisa sainte Françoise le 29 mai 1608; depuis lors sa fête est chômée le 9 mars. La vie de cette sainte, traduite de l'italien de Fr. Penia, a été traduite en français par Michel d'Esne; Douay, 1608, in-12, et par Charles Lambert, Rouen, 1609, in-8°.

Les Bollandistes. — Baillet, *Vies des Saints*, t. I. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRANÇOISE D'AMBOISE (La Bienheureuse), duchesse de Bretagne, né en 1427, morte le 4 novembre 1485. Elle était fille aînée de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, et de Marie de Rieux. Promise dès sa naissance à Pierre, comte de Guingamp, second fils de Jean V (ou XI), dit *le Sage*, duc de Bretagne, elle fut élevée à la cour de ce duc, fiancée à sept ans et mariée à quinze. Elle apporta en dot à son époux la terre de Benaon (3). Douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, Françoise se fit facilement aimer de son époux; mais, par une dévotion singulière, elle exigea de lui qu'il vécût avec elle dans une continence parfaite. Quoiqu'un pareil vœu fût étrange de la part d'un jeune prince héréditaire et souverain, Pierre céda aux désirs de sa femme, et respecta ses scrupules. Plus tard il crut s'apercevoir que la chasteté de Françoise n'était qu'un adroit prétexte pour continuer une relation commencée avant leur mariage. Égaré par la jalousie, il s'oublia jusqu'à frapper la jeune comtesse; mais elle le convainquit bientôt de son innocence, et depuis lors Pierre, repentant, redoubla de respect pour elle; ils convinrent même que le survivant des deux entrerait dans un monastère. En 1450, Pierre fut appelé au duché de Bretagne par la mort de son frère, François Ier. Devenue duchesse, Françoise ne changea rien à sa manière de vivre, et se fit remarquer par la simplicité de ses goûts. En 1457, Pierre en mourant, déclara « qu'il laissait sa « femme telle qu'il l'avait reçue ». En 1462, le roi de France Louis XI voulut contraindre la

(1) Ainsi nommées parce qu'au lieu de *profession*, comme les autres religieuses, elles ne font qu'une *oblation*, pour servir Dieu sous la règle de Saint-Benoît, et peuvent rentrer dans le monde ou se marier lorsqu'il leur plaît.

(2) Le P. Héliot affirme contrairement à Baillet que la congrégation des Collatines est différente de celle des Oblates. Les Collatines suivraient la règle du tiers ordre des Franciscains.

(3) *Benon*, canton de Courson, près La Rochelle.

duchesse à épouser Louis, duc de Savoie, prince goutteux, âgé de soixante ans et veuf d'Anne de Lusignan; Françoise refusa énergiquement, et avec l'aide de François II, duc de Bretagne, son cousin, elle parvint à se soustraire aux persécutions du roi. L'année suivante, par les conseils du P. Jean Soreth, général des carmes, elle fit venir de Liége des religieuses de cet ordre, et fonda le monastère des Trois-Maries à Vannes. Elle y prit l'habit le 25 mars 1467, sous le nom de *sœur Françoise, servante du Seigneur*, et voulut passer par tous les degrés de la hiérarchie monacale. Elle devint prieure en 1475; elle se fit alors donner un autre couvent, dans les environs de Nantes, où elle termina ses jours. André de Saussay a placé la bienheureuse Françoise d'Amboise dans son *Martyrologium Gallicanum*, au 2 novembre. L'abbé Jean Barrin a écrit la *Vie de Françoise duchesse de Bretagne, fondatrice des anciennes Carmélites de Bretagne;* Rennes, 1704, in-12.

Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. II.

FRANÇOISE DE RIMINI. *Voy.* MALATESTA.

* **FRANCON**, évêque de Liége, au commencement du dixième siècle. Il fut élevé à l'école du palais de Charles le Chauve, dont il était le parent. Sa vie est peu connue. On sait seulement qu'il fut du nombre des évêques qui, aux conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, approuvèrent le divorce de l'empereur Lothaire avec Thietberge et son mariage avec Walrade, et qu'il conduisit contre les Normands les troupes de son évêché. Sous son épiscopat, les écoles de Liége, qu'il dirigeait lui-même, acquirent une grande célébrité. Francon était, au rapport de dom Rivet, poëte, philosophe, rhéteur, théologien, musicien. Trithème dit qu'il forma plusieurs savants disciples. Il ne nous reste de lui aucun ouvrage; on lui a attribué quelquefois ceux d'un autre Francon, écolâtre de Liége.

Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis; De Viris illustribus Germaniæ.* — *Histoire littéraire de France*, t. VI; — Becdelièvre-Hamal, *Biographie liégeoise.*

* **FRANCON**, célèbre musicographe allemand, natif de Cologne. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; mais il écrivait déjà en 1055 et vivait encore en 1083. Il fit ses études à l'école de l'église de Liége, sous la direction d'Adelman, savant religieux de l'abbaye de Stavelot, et enseigna après son maître dans la même école. Francon possédait, comme philosophe, mathématicien, astronome et musicien, autant de connaissances qu'on pouvait en avoir de son temps. Ses ouvrages sur la musique constituent une époque remarquable dans l'histoire de l'art. Il est l'auteur des plus anciens traités qui soient parvenus jusqu'à nous sur la musique mesurée et sur l'harmonie régulière. Quoiqu'il y eût antérieurement au onzième siècle des mélodies populaires dans lesquelles le rhythme et la mesure fussent usités, rien n'indiquait cependant encore, dans ce qui nous reste des écrits des successeurs de Gui d'Arezzo ju qu'à Francon, qu'il existât d'autre musique qu le *plain-chant*, ni qu'on possédât un systèm de signes pour représenter les diverses valeu de temps ou de mesure. En effet, Bernon Guillaume d'Hirsauge, Théoger de Metz, Aribon Jean Cotton, Gerland et Engelbert d'Aimont n parlent que du plain-chant, c'est-à-dire d'un musique non mesurée et dépourvue d'harmoni. Enfin, la *Diaphonie*, espèce d'harmonie bar bare, composée de suites de quartes, de quint et d'octaves, paraissait être la seule en usag Francon nous montre l'art sous un aspect d'a vancement, soit à l'égard de la valeur des temps qu'il marque par des notes qui apparaisse sous la forme et avec la dénomination de *lon gues*, *brèves* et *semi-brèves*, soit relativemen à l'harmonisation, qui reçut alors le nom d *discantus* ou *déchant*. C'est dans les écrits d cet auteur que l'on rencontre pour la premièr fois le mot *discantus* employé pour désigne l'*harmonie*. Si Francon ne fut pas l'inventeu de la musique mesurée, comme on l'a cru pen dant longtemps, on lui doit bien certainemen l'idée d'avoir réduit dans un système réguli les essais imparfaits de quelques-uns de se prédécesseurs. Les deux traités qu'il a laiss ont pour titre, l'un, *Ars Cantus mensurabilis* l'autre, *Compendium de Discantu, tribus ca pitibus*. Le premier de ces ouvrages existe e manuscrit dans la Bibliothèque Ambroisienne d Milan; Gerbert l'a inséré dans sa collection de écrivains ecclésiastiques sur la musique. L *Compendium de Discantu* se trouve égale ment en manuscrit dans la Bibliothèque Bod leyenne d'Oxford. Selon M. Fétis, il exist aussi un manuscrit de ce dernier ouvrage à l Bibliothèque impériale de Paris.

Dieudonné DENNE-BARON.

Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de Musica sacra.* — Furney, *A general History of Music.* — Forkel, *Allge meine Geschichte der Musick.* — Fétis, *Biographi universelle des Musiciens.* — De Coussemaker, *Histoir de l'Harmonie au moyen âge.*

* **FRANCON**, théologien belge, deuxième abb du monastère d'Affligham, de l'ordre de Saint Benoît, né dans la seconde moitié du onzièm siècle, mort le 13 septembre 1135. Il se rendi célèbre par son savoir et ses vertus. Il fut es timé et recherché par ses supérieurs ecclésias tiques, et même par des princes souverains, tel que Henri Ier, roi d'Angleterre. Il succéda, ver 1122, dans la dignité d'abbé à Fulgence, don il avait été l'élève et à la demande duquel i avait écrit un traité sur la grâce (*De Grati seu Beneficentia Dei*), en douze livres. Ce ouvrage a été imprimé à Anvers, 1565, et à Fribourg, 1620, in-12. Francon avait aussi com posé une pièce en cinquante vers, intitulée *Status futuræ gloriæ;* Fabricius l'a inséré dans sa *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ Ætatis*. Trithème mentionne encore de Francon des *Sermons sur la sainte Vierge*, et des *Let*

es écrites à diverses personnes, et Valère ndré lui attribue un traité : *De Cursu Vitæ piritualis.*

Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis.* — Foppens, *bliotheca Belgica.*

FRANCON, anti-pape. *Voy.* Boniface VII.

FRANCOWITZ. *Voyez* Flach (*Mathias*).

FRANCQUAERT. *Voy.* Franquaert.

* **FRANCUCCI** (*Innocenzo*), dit da Imola, intre de l'école bolonaise, né à Imola, vers 1480, ort à Bologne, vers 1550. C'est évidemment r erreur que Vasari le fait mourir en 1542, à ge de quarante-six ans; son tableau des *Saints orant le Crucifix,* à l'église Saint-Sauveur de logne, porte la date de 1549. Son premier maître raît avoir été Mariotto Albertinelli, près duquel resta quelque temps à Florence; mais nous vons qu'en 1508 il entra à Bologne dans l'a-ier du Francia, qui lui fit partager la profonde miration qu'il professait pour Raphael, et lui spira sans doute le devoir de le prendre sans sse pour modèle. Les nombreux tableaux d'au- d'Innocenzo da Imola rappellent en effet la conde manière de Raphael; à l'exemple du ite, d'Andrea del Sarto et de Raphael lui-ıme, il plaça souvent la Vierge dans le haut tableau, portée sur des nuages; disposant ıs la partie inférieure, et sur le premier plan, saints qu'il était alors en usage de réunir on le vœu de ceux qui commandaient les ta-eaux. Ses figures ont de la grâce, de la noblesse de la correction; elles accusent des études cieuses, mais aussi un talent un peu froid, e imagination calme, parfaitement en rapport ec son caractère modeste et bienveillant. Va-i nous peint en effet Innocenzo tout concentré ns l'étude de son art et fuyant la société des tres peintres bolonais, si turbulents, si que-leurs et si envieux les uns des autres. Ses ysages sont riants, ses architectures sont ma-tueuses et bien en perspective.

Les principaux tableaux de Francucci sont Bologne : une superbe *Annonciation*, à l'é-se des Servites; — *Le Mariage de sainte therine*, à San-Giacomo-Maggiore : ouvrage s-estimé, signé *Yhs Innocentius Frachutius olensis faciebat* MDXXXVI; — *La Vierge et usieurs saints*, à Saint-Mathias; — au musée, is *Madones* accompagnées de saints, dont la ıs belle était placée autrefois sur le maître tel de l'église de San-Michele-in-Bosco, où elle té remplacée par une bonne copie. — Dans une apelle de la cathédrale d'Imola est un des meil-ırs tableaux du maître, *La Vierge avec saint ul, saint Pierre, saint Zacharie et sainte isabeth;* il porte la date de 1526. — Le palais iarra à Rome possède une *Sainte Famille* nnocenzo da Imola. — On connaît encore de ancucci, au musée de Munich, une *Madone ns une gloire apparaissant à saint Gémi-en, saint François, sainte Claire et sainte ıdeleine;* — une *Vierge glorieuse,* au musée de Berlin, et un *Mariage de sainte Catherine*, à celui de Saint-Pétersbourg.

Francucci ne se distingua pas moins dans la peinture à fresque, et il avait laissé à Bologne d'éclatants témoignages de son talent en ce genre. Nous ne trouvons plus de traces des fresques qu'au dire de Vasari il avait peintes dans une chapelle de San-Jacopo; on ne voit plus que quelques restes de celles dont il avait en-richi le casino du fameux jardin della Viola, ré-sidence de Jean II Bentivoglio, devenue le jar-din botanique de Bologne. Les fresques de San-Michele-in-Bosco mentionnées par Vasari avaient disparu depuis longtemps, quand M. Gualandi en 1840 publia le traité fait par le peintre lui-même en 1517 pour l'exécution de ce travail. Cette pièce précieuse, insérée dans la collection des *Memorie originali di Belle-Arti*, ayant fait connaître d'une manière positive le sujet et l'emplacement de ces fresques, on se mit à leur recherche, et bientôt, par les soins d'un habile restaurateur bolonais, Alessandro Compagnoni, on a vu se dégager du badigeon qui les recouvrait les *Fu-nérailles de la Vierge;* l'*Assomption;* l'*An-nonciation;* la *Résurrection de Jésus-Christ; Saint Michel terrassant le diable;* et *Les quatre Évangélistes,* admirables peintures, qui décoraient les murailles et le plafond de l'ancien chœur de nuit. Parmi les élèves d'Innocenzo da Imola le plus célèbre est le Primatice. E. B—n.

Vasari, *Vite.* — Oretti, *Memorie.* — Orlandi, *Abbece-dario.* — Malvasia, *Felsina pittrice.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti.*

FRANGIPANI. Famille historique, originaire de Rome, qui figure dans les annales d'Italie pendant les onzième, douzième et treizième siè-cles. On croit qu'elle tire son nom d'une cir-constance dans laquelle un de ses ancêtres fit distribuer du pain (*frangere panem*) au peuple de Rome. Les membres les plus connus de cette famille sont :

FRANGIPANI (*Cencio*), un des chefs du parti gibelin à Rome au commencement du douzième siècle. A l'époque où les cités italiennes étaient livrées à l'anarchie et à la guerre civile, les dis-sensions des maisons les plus puissantes faisaient couler partout des flots de sang. Rome vit éclore plus d'un schisme par suite des querelles surve-nues entre les Frangipani et les Leoni. Les premiers, dévoués au parti des gibelins, étaient ennemis implacables du saint-siége. Le pape Pascal II étant mort en l'année 1118, Jean de Gaète, cardinal-diacre, fut proclamé sous le nom de Gélase II; mais cette élection avait été faite à l'insu des nobles gibelins. Dès que la nouvelle s'en fut répandue dans la ville, Cencio Fran-gipani accourut à la tête des principaux de son parti pour attaquer à main armée le nouveau pontife. Voici en quels termes énergiques un écri-vain guelfe, Pandolphe de Pise, raconte cet évé-nement : « Cencio Frangipani, cet ennemi de la paix publique,.... accourt sans délai, armé d'un

glaive nu; il enfonce, il brise les portes du conclave; furieux, il pénètre dans l'église, où, ayant éloigné ses gardes, il saisit le pape par la gorge, l'arrache violemment de son siége, l'accable de coups de pied et de coup de poing, le foule aux pieds sur le seuil de l'église, et le déchire à coups d'éperon comme un vil animal. » Frangipani, après avoir fait subir au pape cet horrible traitement, le fit charger de chaînes et l'emmena prisonnier; mais le peuple, ayant à sa tête le fils de Pietro Leoni, se précipita en tumulte dans le palais habité par le ravisseur, et celui-ci fut non-seulement obligé de relâcher sa proie, mais encore de faire amende honorable. Cependant Henri V s'étant approché des murs de Rome, les Frangipani reprirent courage, et le pape se vit contraint à chercher un asile à Gaète. Cencio Frangipani fit alors nommer un anti-pape, et le choix de l'empereur tomba sur Maurice Burdino de Braga, qui prit le nom de Grégoire VIII. Henri V ayant été rappelé en Allemagne, Gélase osa se montrer dans Rome; mais pendant qu'il officiait publiquement, les Frangipani vinrent de nouveau l'assaillir au pied des autels, et le chassèrent de Rome.

Peu d'années après cet événement, en 1130, une double élection eut lieu à Rome. La faction des Frangipani choisit le cardinal Grégoire, qui s'intitula Innocent II, tandis que le parti ennemi introduisait le fils de Pierre Leoni, sous le nom d'Anaclet II. Ce nouveau schisme ne finit qu'à la mort de l'anti-pape Anaclet.

Platina, *Vitæ Pontificum*. — Muratori, *Scriptores Rerum Italicarum*. — Artaud de Montor, *Vies des souverains Pontifes*.

FRANGIPANI (*Jacques*), seigneur d'Astura, vivait vers le milieu du treizième siècle. En 1268, Conradin, vaincu à la bataille de Tagliacozzo, et suivi de quelques gentilshommes allemands, déguisés en paysans, parvint à gagner Astura, petit bourg sur la côte de la campagne de Rome. Là, il fréta une barque pour passer en Sicile, et déjà il était en mer lorsque Jacques Frangipani, apprenant la victoire de Charles, mit en mer un brigantin, qui atteignit promptement les fugitifs et les ramena. Frangipani les livra lui-même au vainqueur. On sait quelles furent les suites de cette trahison (*voy.* CONRADIN). Le maître d'Astura en fut généreusement récompensé par le don de plusieurs fiefs considérables; il s'établit alors dans la ville de Naples, et devint le chef d'une nouvelle branche de la même famille.

Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen*. — Saint-Priest, *Histoire de la Conquête de Naples*.

FRANGIPANI (*Cornelio*), jurisconsulte et traducteur italien, né à Castello (Frioul), au commencement du seizième siècle, mort en 1581. Il appartenait à une branche de l'illustre maison des Frangipani. Il exerça la profession d'avocat à Venise. En 1558, il alla plaider à Vienne devant l'empereur la cause de Mathias Hower, accusé d'homicide, et sauva la vie de son client. On a de lui plusieurs discours, insérés dans *Diverse Orationi* de Sansovino, Venise, 15[...] in-4°, et dans *la Raccolta d'alcune Orat[...] d'uomini illustri*, Padoue, 1690, in-12. Fr[...]gipani possédait, dans son magnifique jardin [...] Tarcento, une fontaine appelée *Helice*, qui [...] célébrée par beaucoup de poëtes du Frioul; [...] vers composés sur ce sujet ont été recue[...] sous le titre de *Helice, rime e versi di* [...] *compositori Friulani sopra la fontana* [...] *lice;* Venise, 1566, in-4°.

Liruti, *Notizie de' Letter. del Friul.*, t. II, p. 161

FRANGIPANI (*Claude-Cornelius*), fils [...] précédent, jurisconsulte italien, né à Venise [...] 1533, mort en 1630. Il étudia à Bologne [...] Padoue, visita les principales villes d'Italie, [...]lemagne, de France et des frontières espagn[...] et revint se livrer dans sa patrie à l'étud[...] droit. Devenu ensuite l'un des secrétaires [...] sénat, il s'acquitta avec habileté de ses f[...]tions. Il était presque centenaire lorsqu'il m[...]rut. On a de lui : *Allegatione over consigli* [...] *jure per la vittoria navale contra Federi*[...] *imp. e atto di Alessandro III proposta* [...] *Cirillo Mechele* (Paul Sarpi) *per il d*[...]*nio della Repub. di Venetia sopra il suo g*[...] *contra alcune scritture de' Napolitani;* [...]nise, 1616, in-4°; — *Del Parlar senato*[...] ibid., 1619, in-4°; — *Stilographiæ in Pri*[...]*patum Venetiarum Joannis Cornelii;* [...] *De Numa Pompilio insculpto in colu*[...] *ante portam decumanam palatii, pro r*[...]*gionis studio declaratio;* ibid., 1625, in-4[...]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

* **FRANGIPANI** (*Niccolò*), peintre de l'é[...] vénitienne, vivait dans la seconde moitié [...] seizième siècle. Il règne une grande incerti[...] sur le lieu de sa naissance, que les auteurs [...] cent à Venise, à Padoue, à Udine et même à [...]mini. On croit qu'il fut élève du Titien. On [...]serve de ce maître à l'église des Conventuel[...] Rimini une belle *Assomption* peinte en 1565[...] Saint-Barthélemy de Padoue, le saint titula[...] avec la date de 1588; à Pesaro, un *Martyr*[...] *saint Étienne;* enfin, à Rome, à la galerie Do[...] un *Christ portant la croix*, qui rappelle la [...]nière de Van Dyck. Quoique ces tableaux soi[...] remarquables par la dignité et l'expression, [...] sont cependant inférieurs aux peintures fa[...]lières et burlesques du même auteur que [...] rencontre assez souvent dans les galeries pa[...]culières des États Vénitiens. E. B—n.

Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Ticozzi, *Diziona*[...] — Viardot, *Musées de l'Europe*.

FRANGIPANI (*François-Christophe*), co[...]pirateur hongrois, né vers 1630, mort le 30 a[...] 1671. Il appartenait à une famille hongroise [...] prétendait descendre des Frangipani romai[...] Mais cette prétention ne semble pas fond[...] Beau-frère du comte Zriny, il entra avec lui d[...] une conspiration dont le plan avait été tracé [...] 1665 par le palatin Vesselingi, et qui avait p[...]

ıt de séparer la Hongrie des États de la maiın d'Autriche. Le complot fut découvert avant avoir éclaté. Frangipani arrêté en même temps ıe le comte Zriny, périt avec lui sur l'échafaud, Neustadt.

Sa sœur, *Anne-Catherine* FRANGIPANI, comsse de Zriny, fut aussi condamnée à mort et exéıtée, à Gratz, le 18 novembre 1673.

G. Pray, *Historia Regum Hungariæ stirpis Austriæ.*

FRANK (*Jean-Georges*), chronologiste alleand, né à Rodalben, le 11 février 1705, mort 20 janvier 1784. Il fut surintendant (évêque otestant) à Hohnstädt, dans la principauté Calenberg, et s'occupa beaucoup de la chroılogie biblique. La plupart de ses ouvrages ırtent sur cette matière. Les principaux sont : *ıetische Kinder-Theologie* (Théologie poéque des Enfants); Gœttingue, 1745, in-8°; — *rolusio Chronologiæ fundamentalis, qua mnes anni ad Solis et Lunæ cursum accute describi, et novilunia a primordio undi ad nostra usque tempora et amplius ıe epactarum designari possunt : in cyclo bilæo biblico detectæ et ad chronologiam m sacram quam profanam applicatæ;* œttingue, 1771, in-4°; — *Novum Systema hronologiæ fundamentalis, qua omnes anni l Solis et Lunæ cursum accurate describi ıssunt;* ibid., 1778, in-fol. C'est au fond, sauf s variantes, le même ouvrage que le précént.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.* — Meusel, *Der vom hre,* 1750-1800, *verstorbenen teutschen Schriftsteller exikon.*

FRANK (*Jacob*), chef de la secte juive des *ankistes*, né en Pologne, en 1712, mort en 1791. exerça dans sa jeunesse la profession de dislateur d'eau-de-vie. Il voyagea ensuite dans la rimée et dans d'autres provinces de la Turquie u limitrophes de cet État, d'où lui vient le surom de *Frank*, donné par les Ottomans aux uropéens, et qu'il adopta comme nom propre. e retour en Pologne vers 1750, il obtint la réutation d'un cabaliste profond, et se fixa en 'odolie, où il se vit entouré bientôt d'un grand ombre d'adeptes, parmi lesquels figuraient pluieurs rabbins. Les communautés israélites de andskron, de Busk, d'Osiran, d'Opotschnia, e Kribtschin lui fournirent ses plus chauds parsans, et il prêcha une doctrine nouvelle, dont il vait emprunté le fond à celle de Schabbéthyévy ou Sabathaï-Sévi. Il en consigna les prinipes dans un livre, dont il fit faire plusieurs opies à l'usage de ses disciples, qui le regardaient omme inspiré directement par la Divinité. Les abbins de la Podolie, redoutant son influence, ui suscitèrent des désagréments de toutes sortes, t, profitant d'un voyage qu'il voulait faire à Saonique, le dénoncèrent comme voulant émigrer lu pays avec ses adhérents, et obtinrent son arestation. Frank fut bientôt relâché, par l'influence lu clergé catholique, et reçut du roi des lettres patentes qui l'autorisaient à se fixer dans la Podolie et à professer librement ses croyances. Ses sectateurs prirent alors publiquement le nom de *zoharites*, parce que le *Zohar* était leur livre sacré par excellence, et d'*anti-talmudistes*, parce qu'ils rejetaient l'autorité du Talmud. Il ne faut pas s'étonner de la protection accordée à Frank par le clergé. Plusieurs de ses principes étaient ceux du christianisme, ce qui avait fait concevoir aux évêques et aux cardinaux polonais l'espoir d'amener à la foi chrétienne une partie de la population juive du pays. Forts de cet appui inespéré, les zoharites exercèrent à leur tour de grandes vexations contre les talmudistes; le cardinal de Kamienitz fit même, à leur sollicitation, brûler tous les exemplaires du Talmud qu'il put trouver dans son diocèse.

L'insolence des sectaires ne connut plus de bornes; mais leurs ennemis parvinrent à exciter contre eux le nonce envoyé par le pape à Varsovie; sur ces entrefaites, le cardinal de Kamienitz étant mort, les talmudistes triomphèrent, et organisèrent une persécution véritable contre Frank et ses disciples, qu'il comptait par milliers. Un grand nombre de zoharites, obéissant à leur chef, prirent le parti d'émigrer, et se réfugièrent en Moldavie, où ils furent très-maltraités. Cet exemple effraya les autres, qui, consultés par Frank, embrassèrent en apparence le christianisme. Frank lui-même reçut le baptême; mais comme il continuait à faire de nombreux prosélytes, il fut renfermé dans le fort de Czenstochow, où il resta jusqu'au moment où la Pologne fut envahie par les Russes (1773). Sa secte avait fait des progrès rapides malgré la captivité de son chef. Il parcourut la Pologne et la Bohême, recueillit de grandes sommes d'argent, et en 1778 partit pour Vienne avec une suite pompeuse. Il déploya dans la capitale de l'Autriche un luxe princier, excita les soupçons de la police, et reçut ordre de vider les lieux. Il se rendit alors à Brunn en Moravie, où il avait beaucoup de partisans, et d'où il fit partir des émissaires chargés de propager les principes de la secte dans toutes les parties de l'Allemagne. L'enthousiasme qu'il avait inspiré était porté à un tel point qu'on voyait arriver plusieurs fois chaque année, dans les villes où il séjournait, des tonneaux remplis d'or, conduits par une espèce de milice dont il disposait à son gré. Tous les jours, dans l'après-midi, lorsqu'il sortait pour aller prier en rase campagne, il montait sur un char magnifique, escorté par dix ou douze cavaliers, vêtus de vert et de rouge, tout chamarrés d'or, et armés de lances surmontées d'aigles, de cerfs, de soleils et de lunes en or ou dorés. Un cavalier suivait le char sur un coursier richement enharnaché et couvert de clochettes d'or, portant une outre remplie d'eau et terminée par un arrosoir, et arrosait la terre après la prière.

Jacob Frank regrettait le séjour de Vienne :

il s'y rendit encore. Mais son faste le fit expulser pour la seconde fois. Il obtint alors du landgrave de Hesse l'autorisation de se fixer à Offenbach avec cinquante personnes de sa suite, et vint en 1788 s'établir dans le palais même du souverain. Frank se décora du titre de baron, et sa suite, d'abord modeste, suivant les conventions, s'éleva bientôt, y compris les femmes et les enfants, à mille personnes, qu'il entretenait richement. Il continuait de professer ostensiblement la foi chrétienne, et allait tous les jours à l'église. Sa conduite était irréprochable, du moins en apparence, et celle de ses gens ne donna jamais lieu à la moindre plainte. Ses disciples s'exerçaient tous les jours à l'escrime et faisaient des expériences chimiques dont on ignore les résultats. Ils regardaient, dit-on, leur maître comme immortel; Frank n'en fut pas moins frappé d'apoplexie, le 10 décembre 1791, et on lui fit à Offenbach des funérailles magnifiques. Son tombeau est devenu le but d'un pèlerinage. Tel fut cet homme extraordinaire, contemporain de Cagliostro, qui ne fut ni plus mystérieux ni plus habile. Frank laissa deux fils, *Rochus* et *Joseph*, et une fille, nommée *Rachel* ou Ève depuis son baptême. La vie de ces trois personnages est à peu près inconnue. La secte existe encore, toujours enveloppée d'un voile qu'on n'a pu soulever jusque ici. Elle a son siége principal à Varsovie. Jacob Frank enseignait: « Que chaque parole de la Thorah (la Loi) renferme un sens élevé et un mystère sublime, dont le Zohar fournit la seule explication véritable; qu'il n'y a qu'un seul Dieu, composé de trois personnes (*Parzouphim*) égales ou indivisibles; car le Zohar dit: Il y en a deux et encore un, ce qui fait trois, et ces trois ne font qu'un; que Dieu apparaît sur la terre revêtu de la forme humaine et accomplissant les différents actes propres à notre nature, mais sans jamais pécher; que Jérusalem ne sera point rebâtie; que le Messie temporel attendu par les juifs ne viendra pas, mais que Dieu lui-même s'incarnera pour racheter le genre humain. » La profession de foi des frankistes a été publiée à Lemberg, en hébreu rabbinique et en polonais.

Alexandre Bonneau.

Czacki, *Dissertation sur les Juifs.* — Peter Beer, *Histoire des Juifs.* — Fort, *Histoire des Juifs.* — Franck, *La Cabale.* — Léon Hollaenderski, *Les Israélites de Pologne.* — Salomon Maimon, *Des Sectes religieuses des Juifs polonais.* — Carmoly, *État des Israélites en Pologne.*

FRANK (*Jean-Pierre*), médecin allemand, né à Rotalben, le 19 mars 1745, mort le 24 avril 1821. Il fit ses premières études chez les Piaristes de Rastadt. Ses parents désiraient qu'il entrât dans les ordres; mais, préférant la carrière médicale, il se rendit à l'université de Heidelberg, après avoir étudié la philosophie à Metz et à Pont-à-Mousson. En 1765 il alla suivre les cours de médecine et fréquenter les hôpitaux à Strasbourg, d'où il revint à Heidelberg pour s'y faire recevoir docteur. Comme il projetait d'exercer en Lorraine, il dut subir de nouvelles épreu[ves] scientifiques à Pont-à-Mousson, d'où il se re[ndit] à Bitche. Deux ans plus tard il s'établit à Ba[den] près de Rastadt, et en 1769 il fut nommé mé[de]cin de la garnison et de l'arrondissement de c[ette] dernière ville. En 1772 il devint premier [mé]decin et conseiller du prince-évêque de Spir[e].

Durant un séjour de neuf années à Bruch[sal] Frank fit des cours d'anatomie et de physiolo[gie] et dirigea l'instruction des sages-femmes. [Son] enseignement fut sans doute profitable, ca[r le] nombre des cas de femmes mortes pendant [la] gestation diminua d'environ un tiers. En 1[784] Frank vint à Gœttingue en qualité de profess[eur] de clinique, et fut nommé conseiller du [roi] d'Angleterre. Mais obligé de quitter Gœtting[ue] dont il ne pouvait pas supporter le climat, il [alla] en 1786 remplacer Tissot à Pavie. Il y traça [un] nouveau plan d'études médicales, qui fut imm[é]diatement approuvé. Vers la même époque, il [fut] nommé directeur général de l'état sanitaire d[e la] Lombardie; sa réputation s'accrut et sa clini[que] attira de nombreux élèves. Avec le succès, il e[ut] ce qui en est inséparable, des ennemis et [des] envieux. Appelé à Vienne, en 1795, par l'em[pe]reur d'Autriche, à l'effet de régler le service [sa]nitaire des armées, il devint en même tem[ps] conseiller aulique et directeur général de l'h[os]pice civil de cette ville. En 1804 Frank se ren[dit] à Wilna en qualité de professeur de cliniq[ue], pendant que son fils était chargé de la patholo[gie]. Il obtint ensuite le titre de premier médecin [de] l'empereur de Russie et de professeur de mé[de]cine pratique à l'académie médico-chirurgic[ale] de Saint-Pétersbourg. En 1808 il quitta la R[us]sie, dont le climat n'était pas favorable à sa san[té], pour se rendre à Fribourg en Brisgau; mais [il] fut retenu quelque temps à Vienne, où Napol[éon] le consulta sur l'état du maréchal Lannes. [En] même temps, dit-on, l'empereur lui offrit [de] venir occuper en France une position brillan[te]. Frank préféra la retraite; il vint à Fribo[urg] en 1809, passa à Vienne en 1811, et fut consu[lté] en 1814 sur la santé de Marie-Louise et [celle] du roi de Rome. Frank mourut à Vienne, la[is]sant la réputation d'un bon praticien et d'un p[ro]fesseur instruit. Ses ouvrages sont souvent [ci]tées comme une autorité. Les principaux son[t]: *Epistola invitatoria ad eruditos de comm[u]nicandis quæ ad politiam medicam specta[nt] principum ac legislatorum decretis;* Ma[nn]heim, 1776, in-8°; — *System einer vollstæ[n]digen medizinischen Polizey* (Système d'u[ne] Police médicale complète); Manheim, Tubing[ue] et Vienne, 1779-1786-1817, 6 vol. in-8°; — *Observationes medico-chirurgicæ de sing[u]lari abscessu hepatico et de sectione sy[m]physis ossium pubis in episcopatu Spiren[si] peracta;* 1783, in-4°; — *Prolusio de lar[vis] morborum biliosis;* Gœttingue, 1784, in-8°; — *Dissertatio de magistratu medico felicissim[o]*; Gœttingue, même année; — *Delectus opusc[ulorum]*

rum medicorum antehac in Germania in iversis academiis editorum, quam in audi-rum commodum collegit*, etc.; Pavie, 1785-793; — *Oratio academica de vesica urinali, c vicinia morbosa ægrotante;* Pavie, 1786, -8°; — *Oratio academica de signis morbo-um ex corporis, situ partiumque positione tendis;* Pavie, 1788, in-8°; — *Piano di re-lamento del direttorio medico-cirurgico di avia;* Milan, 1788, in-4°; — *Piano di rego-mento per la farmacia della Lombardia striaca;* Milan, 1788, in-4°; — *Plan d'École inique*, etc.; Vienne, 1790; — *Apparatus edicaminum, ad usum Nosocomii Ticinen-s;* Pavie, 1790, in-8°; — *De periodicarum fectionum ordinandis familiis;* Pavie, 91, in-8°; — *Discursus academicus de cir-mscribendis morborum historiis;* Pavie, 92, in 8°; — *De Curandis Hominum Morbis itome*, etc.; Manheim et Vienne, 1792-1821. ns cet ouvrage Frank s'est attaché à présen- tout ce qu'on fait de positif en médecine. Il été réimprimé à Turin, Vicence, Venise et lan; — *Interpretationes clinicæ Observa-num selectarum;* Tubingue, 1811, in-8°; — *era posthuma;* Vienne, 1724, éditées par *Joph* Frank, fils de l'auteur. (Voy. FRANK (*Joseph*), ns le supplément de la *Biographie générale.*)

Biographie des Dr J.-P. Frank; Vienne, 1802, in-8°. *Biog. méd.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRANK ou **FRANCK DE FRANCKENAU** (*Georges*), médecin allemand, né le 3 mai 1643, Naumbourg (Misnie), mort à Copenhague, le juin 1704. Il fit ses études d'abord dans sa lle natale, puis à Leipzig et à Iéna, et obtint bonne heure la double réputation de philo-gue et de poëte. Il composait des vers en alle-and, en latin, en grec et en hébreu. Il s'oc-pa ensuite de médecine, et se fit recevoir cteur à Strasbourg, en 1666. Il enseigna suc-ssivement la médecine avec beaucoup de succès Heidelberg, à Wittemberg et à Copenhague. était, sous le nom d'*Argus*, membre de l'Aca-mie des Curieux de la Nature. L'empereur noblit en 1692, et le créa comte palatin de anckenau. Ce médecin, malgré toute sa répu-tion, n'était guère qu'un érudit, et ses ouvrages ntiennent plus de recherches que d'idées. Le yle en est correct et élégant. Outre un grand mbre de dissertations, de mémoires ou d'ob-rvations, insérés dans les *Éphémérides des urieux de la Nature*, Frank a composé les ou-ages suivants : *Institutionum Medicarum nopsis ac Methodus discendi Medicinam;* eidelberg, 1672, in-4°; — *Lexicon Vegetabi-um usualium, in quo plantarum quarum us usque innotuit, nomen cum synonymis tinis, græcis, germanicis, et interdum abicis, temperamentum, vires ac usus ge-ralis et specialis, atque præparata ex timis quibusque auctoribus, in usum me-cinæ, pharmacopææ ac chirurgiæ studiosorum, breviter sed perspicue proponuntur;* Strasbourg, 1672, in-12; — *Tractatus philologico-medicus de cornutis, in quo varia curiosa delibantur ex theologorum, jurisconsultorum, medicorum, philosophorum, politicorum atque philologorum monumentis;* Heidelberg, 1678, in-4°; — *Medicus monstruosus;* Heidelberg, 1678, in-4°; — *Bona nova anatomica;* Heidelberg, 1678, in-4°; — *Bibliotheca parva Zootomica;* Heidelberg, 1680, in-4°; — *Agonismata physico-medica undecim de Medicamentorum simplicium Laudibus;* Heidelberg, 1681, in-4°; — *De Medicis philologis Epistola;* Wittemberg, 1691, in-4°; — *De Palingenesia, sive resuscitatione artificiali plantarum, hominum et animalium e suis cineribus, liber singularis*, publié avec des additions et des commentaires par Jean Chrétien Nehr; Leipzig, 1822, in-8°; — *Satyræ medicæ viginti, quibus accedunt dissertationes sex varii simulque varioris argumenti;* Leipzig, 1722, in-8°. C'est un recueil de vingt-six dissertations soutenues sous la présidence de Frank; quelques-unes sont fort intéressantes. Ce recueil fut publié par le fils de Frank; on regrette que celui-ci n'ait pas publié aussi la *Biographie générale des Médecins*, en trois volumes, que son père aurait laissée en manuscrit.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Sax, *Onomasticon*, V, 19. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

FRANK DE FRANCKENAU (*Georges-Frédéric*), médecin allemand, fils du précédent, né vers 1670, mort à Copenhague, en 1732. Il fit ses études à Altdorf et à Iéna, où il prit le grade de docteur. Il professa la médecine d'abord à Wittemberg, puis à Copenhague. Il était membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Philarète*. Il s'occupa particulièrement de la physiologie, et combattit les opinions de Berger sur la nutrition; mais ses hypothèses ne valent pas mieux que celles qu'il réfute. On a de lui : *Dissertatio de Pericardio;* Altdorf, 1690, in-4°; — *Catalogus variorum Tractatuum, Programmatum ac Disputationum sub G. Franci a Franckenau præsidio habitarum, collectus ab ejus filio;* Dresde, 1692, in-4°; — *Onychologia curiosa, seu tractatus de unguibus physico-medicus;* Iéna, 1696, in-4°; — *Dissertatio de Sudore;* Copenhague, 1701, in-8°; — *Anastomosis detecta, seu disputatio physiologica posterior, mutuas vasorum osculationes, secretiones animales, et membranarum usus ostendens;* Copenhague, 1704, in-4°; — *Dissertatio de Morborum Transplantatione et cura sympathetica;* Copenhague, 1716, in-4°; — *De Unguibus monstrosis et cornuum productione in puella Islandica;* Copenhague, 1716, in-4°; — *Diapedesis restituta;* Copenhague, 1716, in-4°; — *Disquisitio epistolaris de nutritii transitu per nervos, ejusque in corpore humano effectibus;* Leipzig, 1696,

in-12; — *De strophe septimestri fœtus, gallis dicta* la culbute, *falsa hactenus credita;* Copenhague, 1730, in-8°. On a encore de lui plusieurs observations dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature.*

Biographie médicale.

FRANK. *Voy.* FRANCK et FRANCKE.

FRANKE (*Jean*), médecin allemand, né en 1648, mort à Ulm, en 1728. Il exerça longtemps la médecine avec succès dans cette ville. Il s'occupa particulièrement de pharmacologie, et la plupart de ses ouvrages roulent sur cette science; en voici les titres : *Polychresta herba veronica, ad botanices, philosophiæ et medicinæ cynosuram elaborata;* Ulm, 1690, in-12; — *Trifolii fibrini Historia, selectis observationibus et perspicuis exemplis illustrata;* Francfort, 1701, in-8°; — *Herba Alleluia botanice considerata, ex veterum ac recentiorum decretis;* Ulm, 1709, in-12; — *De vera antiquorum Acetosella, ejusdemque virtute contra febres malignas, petechiales et pestem ipsam;* Augsbourg, 1717, in-12; — *Spicilegium de Euphrasia herba, medicina polychresta, veroque oculorum solamine;* Francfort, 1717, in-8°; — *Von der Flachsseide* (Sur la Cuscute); Ulm, 1718, in-8°; — *Thappuach Jeruschalmi, seu momordicæ descriptio medico-chirurgico-pharmaceutica;* Ulm, 1720, in-8°; — *Tractatus singularis de Urtica urente, de qua Græci et Latini pauca, paucissima Arabes conscripserunt;* Dillingen, 1723, in-8°; — *Castorologia;* Augsbourg, 1725, in-8°; — *Untersuchung der Sonnenblume von Peru* (Dissertation sur le grand Héliotrope du Pérou); Ulm, 1725, in-8°. « Toutes ces monographies, dit la *Biographie médicale*, portent le même caractère. On y remarque un luxe prodigieux d'érudition, mais point de goût point de critique, point de jugement. L'empirisme le plus aveugle a seul été consulté au sujet des propriétés attribuées à chaque plante. »

Van der Linden, de Script. medic.

FRANKE (*Auguste-Hermann*), philanthrope allemand, né à Lübeck, le 23 mars 1663, mort le 8 juin 1727. Il était fils d'un magistrat de Lübeck, qu'il perdit à l'âge de six ans; sa mère le confia alors à un précepteur, qui le mit en état de se rendre à l'université d'Erfurt, puis à celle de Kiel, où il eut pour maîtres Morhoff et Kortholt. Il retourna à Gotha en 1682, passa par Hambourg, et y suivit pendant deux mois un cours d'hébreu sous Esdras Edzardi. Venu à Leipzig en 1684, il y fut reçu maître ès arts l'année suivante. C'est aussi à Leipzig qu'il fonda avec ses amis la société littéraire dite *Collegium Philobiblicum.* Il se rendit ensuite à Wittemberg, dont les savants l'accueillirent avec empressement, puis à Lunebourg, où il continua ses études théologiques. Revenu à Leipzig, il y fit sur l'Écriture Sainte des leçons qui attirèrent un grand nombre d'étudiants. Puis il devint pasteur à Erfurt; mais, accusé de *piétism[e]* il perdit son emploi en 1691, avec injonction [de] quitter la ville dans les vingt-quatre heures. [Il] gagna à ce traitement brutal une position m[eil]leure, et fut nommé dans l'année même p[ro]fesseur de grec et de langues orientales à l'u[ni]versité de Halle, enfin ministre à Glauc[ha,] un faubourg de Halle. En 1698, il résigna [ses] fonctions professorales pour s'en tenir au [mi]nistère sacré. L'un des fondateurs de l'univ[er]sité de Halle, à laquelle il avait été attaché, [et] qui depuis compta parmi les plus célèbres [de] l'Allemagne, il se fit un juste renom de phil[an]thropie en faisant construire l'école-hospice (*[Or]phanotropheum*), spécialement destinée aux [or]phelins. Il sut si bien stimuler la charité des âm[es] sensibles, que cet établissement, commencé le [..] juillet 1698, put être achevé en 1699, et en [peu] d'années il devint l'un des plus considérab[les] de l'Allemagne. En 1715 Franke passa com[me] ministre de Glaucha à Saint-Ulrich de Halle. [En] 1717 il visita la Thuringe, la Hesse, la Fr[an]conie et la Souabe. L'histoire de la fondat[ion] de la maison des orphelins a été écrite [par] le docteur Josiah Woodward, sous le titre [de] *Pietas Hallensis.* On a d'Auguste-Herma[nn] Franke : *Manuductio ad lectionem Scriptu[ræ] Sacræ;* Halle, 1693, in-12; — *Methodus Stu[dii] Theologiæ;* ibid., 1723, in-8°; — *Prælectio[nes] hermeneuticæ;* Halle, 1712, in-12; — *Mon[ita] pastoralia;* 1717, in-12; — *Introductio ad L[ec]tionem Prophetarum;* ib., 1724, in-8°; — *L[ec]tiones parænetica,* 1730-1736, 7 vol. in-8°; [—] *Introductio in Psalterium generalis et s[pe]cialis;* 1734, in-4°; — *Erklærung der Psalm[en] Davids* (Explication des Psaumes de David[);] Halle, 1730.

Hirsching, *Hist. liter. Handb.* — Nicéron, *Mém.*, XI[.]

FRANKE (*Théophile-Auguste*), fils du p[ré]cédent, théologien allemand, né à Halle, le [..] mars 1696, mort le 2 septembre 1769. Ap[rès] avoir étudié dans sa ville natale, il obtint [un] emploi de professeur à l'établissement péda[go]gique de cette localité. Plus tard il alla co[m]pléter ses études à Iéna. En 1720 il devint pa[s]teur à la maison de travail et de correction [de] Halle; en 1723 il fut nommé adjoint à la facu[lté] de théologie, et à la mort de son père, en 17[27,] il lui succéda dans l'inspection diocésaine et da[ns] la direction de la maison des orphelins et [de] l'établissement pédagogique. Enfin, il devint [ar]chidiacre et conseiller consistorial du roi [de] Prusse. Outre de nombreux *Programmes* [sur] des sujets divers, on a de Franke des éditio[ns] de plusieurs ouvrages de son père, parmi l[es]quels : *Collegium pastorale;* Halle, 1741-17[..,] 2 vol.; — des éditions de Freylinghausen et [d']Arndt; — des *Introductions* à la *Missions-[Ge]schichte* (Histoire des Missions) de Niekamp, [—] à la *Bible* de Canstein; — enfin, la publicat[ion] de la *Continuation des Memoires des Missi[on]naires danois* dans les Indes orientales.

Meusel, *Lex. der vom Jahre* 1750-1800 *verstorbenen utschen Schriftstell.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRANKE (*Jean-Michel*), bibliographe alle-and, né à Ebersbach, mort en 1775. Il fut iargé de la garde de la bibliothèque de Nœth-tz, réunie ensuite à la bibliothèque électorale, se distingua par une érudition peu commune. ı a de lui *Von der noethigen Verbesserung r Weltbeschreibungs-Wissenschaft* (De l'A-élioration nécessaire de la science de la Géo-aphie); 1748; — *Catalogus bibliothecæ Bu-vianæ;* Leipzig, 1750-1756, 7 vol. in-4°, vrage fort utile aux bibliographes.

lirsching, *Hist. liter. Handb.*

FRANKENAU (*Érasme*), médecin danois, le 6 janvier 1767, mort à Copenhague, le 12 oc-ıre 1814. Il exerça la médecine dans cette der-ıre ville. Outre de nombreux articles mé-aux dans les journaux et des observations ıs les *Acta Societatis Medicæ Hafniensis*, a de lui : *Dissertatio inauguralis de Scor-to secundum recentiores theorias physico-dicas explicando;* Copenhague, 1797; — *næologie;* Copenhague, 1798-1802; traduit de lemand; — *Diætetisk Lexik.*, 1806; — *Pyr-nt og dets helbredelseskilde* (Pyrmont et sa ırce d'eau minérale); 1798; — *Om den Kjo-ıhavnske Pest* (De la Peste de Copenhague);)1; — des Poésies (*Digte*).

rslew, *Almindeligt Forfatter Lex.* — Ersch et Gru-, *Allg. Enc.*

FRANCKENAU (De). *Voyez* Franck.

FRANKENIUS (*Jean*), médecin suédois, né 1590, mort le 16 août 1661. Il étudia en Alle-gne, et devint professeur de médecine à Up-. Il se livra à l'étude de la médecine, de l'ana-nie, de la physiologie, de la physique, de la anique et de la pharmacologie, et traita ces tières dans une suite de dissertations publiées 1623 à 1651. Suivant l'habitude de la plupart savants, ses contemporains, il s'occupa d'as-logie, de la transmutation des métaux, et cher-ı dans les plantes une panacée universelle. On e lui : *Signatur, Beschreibung der Gewæchse ı einer wunderbaren Wurzel*, etc. (Signature Description d'une racine merveilleuse, etc.); stock, 1618, in-4°. Frankenius suivait les ements de Paracelse. Il employait les plantes oillaires dans les maladies des cheveux, et sup-sait les cordiformes propres à combattre les ladies du cœur. Il a surtout abusé de la doc-ıe des signatures ou lettres cabalistiques; — *De bili et ardua illa quæstione qua quæritur m anima rationalis sit ex traduce, an vero novam quandam creationem immediate huc corpori infundatur;* Upsal, 1623, in-4°; *De calore solis;* Upsal, 1625, in-4°; — *De ecifica Caloris cœlestis et elementaris Diffe-ıtia;* Upsal, 1626, in-4°; — *De insigni et ad-rabili Siderum cœlestium in sublunaria pora Influxu, vi et efficacia;* Upsal, 1626, 4°; — *De Orbium cœlestium Realitate;* sal, 1627, in-4°; — *De Anatomes Definitione, Divisione et Subjecto;* Upsal, 1628, in-4°; — *De Causa efficiente et finali Anatomes;* Up-sal, 1629, in-4°; — *De Transmutatione Me-tallorum;* Upsal, 1629, in-4°; — *De præclaris herbæ Nicotianæ seu Tabaci Virtutibus;* Upsal, 1633, in-4°; — *De Corporis humani in suas partes Divisione;* Upsal, 1734, in-4°; — *De trium Partium principum, Cordis, Cerebri et Hepatis Principatu;* Upsal, 1634, in-4°; — *Speculum Botanicum, in quo præcipuarum herbarum nomenclaturæ tam in suecica quam latina lingua proponuntur;* Upsal, 1639, in-4°; — *De nobili illa quæstione: An contraria con-trariis vel similia similibus curentur?* Upsal, 1641, in-4°; on y voit les germes de l'*homœopa-thie;* — *De occultis Medicamentorum simpli-cium Qualitatibus in genere;* Upsal, 1646, in-4°.

Biog. méd. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

***FRANKENSTEIN** (*Jean* de), moine du cou-vent de Saint-Jean à Vienne, en Autriche, vers 1300, composa sur la vie et la passion de Jésus-Christ un ouvrage en vers allemands intitulé : *Kreuziger* ou *Cruciger*. Ce poëme est resté inédit; des savants qui en ont parlé en ont fait connaître quelques passages. G. B.

Altorf, *Bibliothek der schönen Wissenschaften*, t. II, p. 149-153. — Denis, *Catalogus Bibliothecæ Vindobo-nensis*, t. II, p. 387-391.

***FRANKL** (*Louis-Auguste*), poëte bohémien, né à Chrast, le 3 février 1810. Sa famille profes-sait la religion israélite. Au sortir de ses premières études, en 1823, il fut envoyé au gymnase piariste de la ville neuve de Prague et plus tard à celui du même ordre à Leutomischel. Il s'y appliqua à l'étude des chroniques, où son imagination espérait puiser des sujets de ballades et de dra-mes. En 1828 il alla étudier la médecine à Vienne, y donna des leçons pour vivre et plus que jamais s'occupa de poésie. C'est de cette époque en effet que datent ses premières productions en ce genre. Depuis, il ne cessa plus de rimer. Reçu docteur en médecine à Padoue en 1837, il renonça désormais à la profession médicale. En 1838 il fut nommé secrétaire de la communauté israélite de Vienne, et plus tard il devint professeur d'es-thétique au Conservatoire de la Société des Amis de la Musique pour l'empire d'Autriche. En 1842 il commença la publication du journal *Sonntags-blætter* (Feuilles du Dimanche), qui passa bientôt pour l'un des meilleurs journaux de Vienne. La compression de la révolution de cette ville par Windischgraetz mit fin à l'existence de cette feuille. Depuis, Frankl s'occupa de la traduction des chants serbes, qu'il fit paraître ensuite sous le titre de *Gusle;* Vienne, 1852. Ses autres ou-vrages sont : *Das Habsburgslied* (Le Chant de Habsbourg); Vienne, 1832. C'est une série de ballades disposées dans l'ordre chronologique; — *Episch-lyrische Dichtungen* (Chants épiques et lyriques); Vienne, 1833; — *Morgenlaendi-sche Sagen* (Légendes orientales); Leipzig, 1834; — *Das Paradies und die Peri* (Le Pa-radis et la Péri), traduit de Moore; Vienne,

1835; — *Parisina*, traduit de Byron; Vienne 1835; — *Cristoforo Colombo;* Stuttgard, 1836; — *Rahel;* Vienne, 1842; — *Don Juan de Austria;* Leipzig, 1846; — *Die Universitæt* ibid., 1848.

Conversat.-Lexik.

FRANKLIN ou **FRANCKLIN** (*Thomas*), traducteur et poëte dramatique anglais, né à Londres, en 1721, mort dans la même ville, en 1784. Son père, qui était imprimeur, publiait le *Craftsman*, journal anti-ministériel, rédigé par Bolingbroke, Pulteney, et autres, et dirigé contre l'administration de sir Robert Walpole. Thomas Franklin fut élevé à Westminster, et passa de là au collége de La Trinité à Cambridge, où il devint professeur. Il se fit d'abord connaître par des traductions, et obtint successivement la chaire de grec à l'université de Cambridge en 1750, les rectorats de Ware et Thundrich en 1758 et celui de Brasted en 1776. Franklin passait pour avoir un caractère difficile, et Churchill lui reproche dans sa *Rosciade* d'être jaloux des succès d'autrui. On a de lui : une traduction des *Lettres de Phalaris;* 1749, in-8°; — une traduction du traité de Cicéron, *De Natura Deorum*, avec des notes et un essai intitulé : *An Enquiry into the astronomy and Anatomy of the Ancients;* 1749, in-8°. L'*Enquiry* fut réimprimé séparément en 1775, in-8°; — *The Translation*, poëme; 1753; — une traduction de Sophocle; 1759, 2 vol. in-4°; — *Sermons on the relative duties;* 1765, in-8°; — *A Letter to a Bishop, concerning lectureships;* 1768, in-8°. C'est une spirituelle satire; on la regarde comme le chef-d'œuvre de Franklin. Voici la liste de ses pièces de théâtre : *Électre*, traduite de Voltaire; 1761, in-12; — *The Earl of Warwick*, traduite de La Harpe; 1766, in-8°. Franklin donna cette pièce comme son ouvrage; —*Mathilda*, traduite du *Duc de Foix* de Voltaire; 1775, in-8°. Franklin donna encore cette pièce comme son propre ouvrage; — *The Contract*, comédie; 1776, in-8°. Franklin laissa mettre son nom à une traduction du *Théâtre* de Voltaire; mais il paraît n'y avoir contribué que par les deux pièces citées plus haut. Enfin, on a de Franklin une traduction des *Œuvres* de Lucien; 1780, 2 vol. in-4°.

Biographia dramatica. — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FRANKLIN (*Benjamin*), célèbre physicien et homme d'État américain, né à Boston, le 17 janvier 1706, mort à Philadelphie, le 17 avril 1790. Il appartenait à une famille d'artisans originaires de Northampton, et professait les doctrines simples et rigides des presbytériens. Son père, Josiah Franklin, teinturier en étoffes de soie, quitta l'Angleterre vers la fin du règne de Charles II, lorsque les lois interdisaient sévèrement les conventicules des dissidents religieux, et se rendit en Amérique avec sa femme et trois enfants. Il s'établit à Boston, et son métier de teinturier en soie ne lui suffisant pas pour subvenir aux besoins de sa famille, il se fit fabricant chandelles. Benjamin Franklin naquit dans vingt-quatrième année du séjour de son pè Boston, et fut le quinzième de dix-sept enfa Il fut mis à l'âge de huit ans à l'école comm de grammaire; mais l'aptitude pour appren qu'il fit voir dès lors donna à son père l'idée diriger son éducation vers le ministère évan lique. Les dépenses que ce projet aurait né sitées le forcèrent d'y renoncer, et il empl son fils chez lui aux pratiques les plus co munes de son état. Ce genre d'occupation pouvait guère convenir à un enfant qui l'âge le plus tendre avait dévoré avidement petit nombre de livres que possédait son pè et parmi lesquels se trouvaient, par un heur hasard, les *Vies* de Plutarque. Ce petit ouv de dix ans eut pour premiers maîtres les gra hommes de l'antiquité. Il montrait alors un g passionné pour la marine. Son père le détou de cette carrière; et voyant son dégoût pour l' de fabricant de chandelles, il essaya inutilem de le diriger vers quelque profession mécani (menuisier, tourneur, coutelier), puis il par le faire engager, en 1718, comme appr chez un autre de ses fils, nommé James, qui é revenu d'Angleterre, l'année précédente, a une presse et des caractères d'imprimerie. contrat d'apprentissage fut conclu pour neuf a Pendant les huit premières années, Benja Franklin devait servir sans rétribution son frè qui, en retour, devait le nourrir et lui don la neuvième année le salaire d'un ouvrier. Fr klin devint promptement très-habile, et dès l il put satisfaire jusqu'à un certain point sa p sion pour les livres. Ayant lu un ouvrage recommandait de se nourrir principalement végétaux, le jeune homme se détermina à s'a tenir de l'usage de la viande; et l'économie résulta pour lui de ce régime frugal lui do le moyen de se procurer d'autres livres. Il p sait les nuits à lire tout ce qui lui tombait s la main. L'essai de De Foë *Sur les Proje* celui du docteur Mather *Sur la bonne façon vivre*, furent l'objet de ses premières études, p *Le Spectateur* l'attacha surtout par son sty et Franklin rend compte dans ses Mémoires ses tentatives pour l'imiter. Comme il n'av fait aucun progrès dans l'arithmétique pend le temps qu'il avait passé à l'école, il emprun un petit traité sur cette matière, dont il se r dit maître sans secours étranger. A l'âge de se ans, il lut le traité de Locke *Sur l'entendeme humain*, la *Logique* de Port-Royal et les *M moires sur Socrate*, de Xénophon; ces livr en lui apprenant à se rendre compte de ses id et à les élucider, firent époque dans sa vie. « U traduction des *Lettres-Provinciales*, dont la le ture l'enchanta, dit M. Mignet, acheva de le fo mer à l'usage de cette délicate et forte cont verse, où, guidé par Socrate et par Pascal, mêla le bon sens caustique et la grâce spiritue

le l'un avec la haute ironie et la vigueur invin-ible de l'autre. Mais en même temps qu'il acquit ılus d'idées, il perdit les vieilles croyances de a famille. Les œuvres de Collins et de Shaftes-ury le conduisirent à l'incrédulité par le même hemin que suivit Voltaire. Son esprit curieux e porta sur la religion pour douter de sa vérité; t il fit servir sa subtile argumentation à en con-ester les vénérables fondements. Il resta quelque emps sans croyance arrêtée, n'admettant plus la évélation chrétienne et n'étant pas suffisam-ıent éclairé par la révélation naturelle. Cette poque de sa vie fut marquée par trois ou quatre rreurs que Franklin confesse dans ses Mémoires qu'il nomme ses *errata*. Sa première faute ıt un manque de bonne foi à l'égard de son ère. Celui-ci fonda un journal, le second qui ıt paru jusque alors dans l'Amérique anglaise. ranklin, qui s'était essayé à faire des vers et y avait renoncé que sur l'observation de son ère, que rarement les poëtes étaient bons à ıelque chose, voulut profiter de l'occasion pour voir imprimé. Ayant composé secrètement ıelques morceaux, il les glissa dans la boîte ı journal, et eut la satisfaction de les voir bien cueillis : cela l'encouragea à continuer, et il le jusqu'à ce que son frère découvrit l'auteur s articles anonymes. Il fut tancé vertement et aité avec beaucoup de rigueur. Un des articles litiques de ce journal ayant déplu à la cour ı gouverneur général de la colonie, l'éditeur t mis en prison, et défense lui fut faite de ntinuer la publication de sa feuille. Pour éluder tte interdiction, le jeune Franklin devint l'édi-ur nominal, d'après la cession que son frère i en avait faite. Il reçut à cet effet, et pour la rme, son brévet d'apprentissage avec libération; fut convenu, toutefois, par un nouvel enga-ment, destiné à rester secret, que Benjamin ntinuerait de le servir comme apprenti jusqu'au rme primitivement convenu. James Franklin ait violent, et en venait quelquefois aux coups. ans une de ces querelles fréquentes entre les ux frères, Benjamin résolut de le quitter, et s'autorisa pour cela du certificat d'acquitte-ent, sachant bien qu'on n'oserait produire ntre lui le second engagement secret.

Au sortir de l'imprimerie de son frère, il ne ıt trouver d'ouvrage à Boston. Le méconten-ment de son père, l'inimitié de son frère et la faveur que jetaient sur lui ses idées scepti-ıes si précoces, ne lui laissèrent d'autre alter-ıtive que de se retirer dans quelque autre ville. s'embarqua donc secrètement en septembre 23, sur un petit navire frété pour New-York, ns emporter ni argent ni recommandations. trouvant pas d'occupation dans cette ville; partit pour Philadelphie. Il s'y rendit par mer, ns une mauvaise barque que la pluie inonda, il souffrit la faim, fut saisi de la fièvre, et ù il descendit harassé, souillé de boue, en bit d'ouvrier, avec un dollar dans sa poche. Il fit son entrée dans la ville tenant trois gros pains qu'il venait d'acheter; il passa ainsi devant la maison de sa future femme, miss Read, qui était à sa porte, et qui lui trouva l'air un peu extraordinaire. Il avait dix-sept ans, et il était abandonné à lui-même.

Il trouva de l'emploi chez un mauvais imprimeur nommé Keimer. A force de travail et d'habileté, il parvint à tirer un bon parti d'un matériel très-imparfait. Il attira l'attention du gouverneur de la Pensylvanie, William Keith, qui aurait voulu l'attacher à la province comme imprimeur. Pour s'établir, le jeune Franklin avait besoin d'une avance, qu'il alla, muni d'une lettre du gouverneur, demander à son père. Celui-ci le trouva trop jeune pour diriger une imprimerie, et le renvoya à sa profession d'ouvrier. Franklin revint à Philadelphie. William Keith le détermina à se rendre en Angleterre pour acheter des caractères et monter lui-même une imprimerie. Il partit vers la fin de 1724, emportant de prétendues lettres de recommandation du gouverneur. Mais en arrivant à Londres il s'aperçut que ces lettres n'avaient aucun rapport ni à sa personne ni à ses affaires. Il se trouva donc dans la position la plus pénible, sans crédit, sans connaissances, et presque sans argent; mais il n'en fut pas déconcerté. Il travailla successivement chez les deux plus célèbres imprimeurs de Londres, Palmer et Wall. Plus sobre, plus laborieux, plus prévoyant que ses camarades, il avait toujours de l'argent, et il leur rendait de nombreux services, tout en tâchant de les moraliser. Lui-même n'était pas exempt de fautes. Ainsi, il disposa pour lui ou plutôt pour ses camarades d'une somme qu'un de ses amis, Vernon, l'avait chargé de recouvrer, et qui heureusement ne lui fut réclamée que beaucoup plus tard; ce fut son deuxième *erratum*. Le troisième eut plus de gravité encore. En partant de Philadelphie il avait échangé des promesses de mariage avec miss Read. Arrivé à Londres, il n'écrivit qu'une seule fois à cette personne, et pour lui annoncer qu'il ne retournerait pas de si tôt à Philadelphie. Il résulta de cette indifférence que la jeune fille, sollicitée par sa mère, se maria à un autre homme, indigne d'elle, et fut très-malheureuse. Son quatrième *erratum* consista à faire la cour à la maîtresse d'un de ses amis, faute grave, mais excusable, puisque le coupable n'avait pas vingt ans. Tant qu'il resta à Londres, il continua de consacrer ses heures de loisir à l'étude, et ce fut alors qu'il composa la brochure matérialiste *Sur la Liberté et la Nécessité, le Plaisir et la Peine*, qu'il signale lui-même comme l'un de ses péchés.

Après un séjour de dix-huit mois à Londres, il retourna à Philadelphie, le 11 octobre 1726. Il fut employé comme commis dans un commerce de diverses marchandises précieuses. Mais la mort de son patron lui fit reprendre l'exercice de sa profession. Il rentra chez Keimer, et peu

de temps après, en 1728, il forma un établissement avec un associé nommé Meredith, qui fournit les fonds nécessaires. L'association ne fut pas de longue durée. Meredith céda ses droits à Franklin moyennant un faible dédommagement, pour lui et le remboursement des sommes dépensées. Franklin s'engagea pour une somme de 240 livres (15,800 fr.), et resta seul à la tête de l'imprimerie. L'ordre, l'honnêteté, l'activité, ces vertus que Franklin portait au plus haut degré, firent prospérer rapidement cette entreprise. Il obtint l'impression du papier-monnaie de la Pensylvanie. Le gouvernement de New-Castle lui accorda bientôt aussi celle de ses billets, de ses votes et de ses lois. Encouragé par ces premiers succès, Franklin fonda de grandes entreprises, qui en l'enrichissant lui-même contribuèrent au bien-être matériel et à la culture intellectuelle de son pays. Les colonies n'avaient ni journaux, ni almanachs, ni papeteries à elles. Le sage et habile imprimeur de Philadelphie les dota de ces utiles instruments de civilisation. Il ne contribua pas seulement à fonder par souscription, à Philadelphie, la première bibliothèque commune, la première société académique, le premier hôpital, il apprit à ses compatriotes à se chauffer au logis par des poêles économiques, à paver leurs rues, à les balayer chaque matin, à les éclairer la nuit par des réverbères. Ce qu'il n'inventait pas lui-même il le perfectionnait. Il développait ses idées d'utilité publique dans sa *Gazette* et dans ses célèbres *Almanachs*, qu'il publia à partir de 1732, sous le nom de *Richard Saunders*, autrement dit *le Bonhomme Richard*. Ces dernières publications sont un des meilleurs cours de morale pratique qui existent. L'auteur s'entend admirablement à résumer ses leçons en maximes, en proverbes qui offrent le bon sens à sa plus haute expression et sous la forme la plus ingénieuse. Bien que ces proverbes soient très-connus, nous en citerons quelques-uns, parce qu'ils donnent l'idée la plus complète et la plus concise à la fois de l'esprit de Franklin :

« L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail : la clef dont on se sert est toujours nette.

« Ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

« La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint bientôt.

« Si vous êtes laborieux, vous ne mourrez jamais de faim ; car la faim peut bien regarder à la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose y entrer.

« Le second vice est de mentir, le premier est de s'endetter. Le mensonge monte à cheval sur la dette.

« Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques.

« Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfants.

« C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir.

« L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insatiable.

« La pauvreté prive souvent un homme de to ressort et de toute vertu : il est difficile à un s vide de se tenir debout.

« Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu'u gentilhomme à genoux. »

Franklin, qui enseignait si ingénieusement morale aux autres, la pratiquait lui-même av une sévérité scrupuleuse. Depuis longtemps avait corrigé les *errata* de sa jeunesse. Il ava restitué à Vernon la somme qu'il lui devait, e joignant les intérêts au capital. Il s'était cordia lement réconcilié avec son frère James, et il ava donné au fils de celui-ci toute une collection d caractères neufs. Mais de toutes ces réparation celle qui lui apporta le plus de contentemen ce fut d'épouser, en 1730, miss Read, dont premier mariage avait été annulé. Heureux da son ménage, heureux dans ses affaires, Frankli aurait voulu enseigner aux autres cet art d bonheur qui résulte de la bonne conduite. Il s proposait d'écrire, sous le titre de l'*Art de l Vertu*, un ouvrage où il aurait démontré qu ceux qui veulent être heureux, même dans (monde, sont intéressés à être vertueux. Il s'a fermit toujours davantage dans cette opinion, vers la fin de sa vie il avait coutume de dir que la *morale est le seul calcul raisonnab pour le bonheur particulier, comme le se garant du bonheur public*. « Si les coquins, d sait-il, savaient tous les avantages de la vertu ils deviendraient honnêtes gens par coqu nerie. »

Il nous serait impossible de signaler tous le pas qui marquèrent ses progrès vers la perfec tion morale et en même temps que vers la fortur et les honneurs publics. Son industrie, sa fr galité, son activité, son intelligence, ses plar pour améliorer la situation de la colonie, po introduire un meilleur système d'éducation, se services municipaux, le rendirent un objet d considération pour tous ses concitoyens. L gouverneur et le conseil le consultaient dan toutes les occasions importantes, et bientôt fut élu membre de l'assemblée provinciale de l Pensylvanie. Sentant le besoin de se mettre pa l'instruction au niveau des fonctions publiques il entreprit d'apprendre, à l'âge de trente-sept ans et il apprit seul le français, l'italien, l'espagnol le latin. La vigueur de son attention et la fidélit de sa mémoire étaient telles, qu'il n'oubliai rien de ce qu'il avait intérêt à savoir et à retenir « Il était surtout doué, dit M. Mignet, de l'espri d'observation et de conclusion. Observer le con duisait à découvrir, conclure à appliquer. Tra versait-il l'Océan, il faisait des expériences su la température de ses eaux, et il constatait qu' la même latitude, celle de son courant était plu élevée que celle de sa partie immobile. Il don nait par là aux marins un moyen facile de con naître s'ils se trouvaient sur le passage mêm de cet obscur courant de la mer, afin d'y reste ou d'en sortir, suivant qu'il hâtait ou contrariai

marche de leurs navires. Entendait-il des sons oduits par des verres mis en vibration, il re-arquait que ces sons différaient selon la masse verre et selon le rapport de celle-ci à sa cacité, à son évasement et à son contenu. De ıtes ces remarques, il résultait un instrument musique; et Franklin inventait l'*harmonica.* :aminait-il la perte de chaleur qui se faisait par uverture des cheminées et l'accumulation ıuffante qu'en produisait un poêle fermé, il ıit de ce double examen, en combinant en-nble ces deux moyens de chauffage, une ɜminée qui était économique comme un poêle, un poêle qui était ouvert comme une chemi-:. Ce poêle en forme de cheminée fut génément adopté, et Franklin refusa une patente ır le vendre exclusivement. « Comme nous irons, dit-il, de grands avantages des inven-ıs des autres, nous devons être charmé de uver l'occasion de leur être utiles par les nô-, et nous devons le faire avec générosité. » is la plus importante et la plus glorieuse dé-verte de Franklin fut celle de la nature de la dre et des lois de l'électricité.

Nous emprunterons encore l'exposé de cette nde découverte à l'excellente *Vie de Fran-ı* publiée par M. Mignet. « Le fluide électri-, dit le savant académicien, était appelé non-lement à être une de ses plus belles décou-tes, mais un de ses plus puissants moyens ı opérer d'autres; car, rendu maniable, il de-ait un instrument incomparable de décomposi-ı. Sans se douter que la force attractive qui se ıvait dans l'ambre (ἤλεκτρον des anciens, d'où est venu le nom d'*électricité*) et dans certains ps était la même que cette force terrible qui ıbait du ciel avec fracas au milieu des orages, l'étudiait avec soin depuis le commencement siècle. Hawkasbee l'avait soumise vers 1709 uelques expériences; Gray et Welher, en 1728, ient démontré que cette substance se com-niquait d'un corps à l'autre, sans même que corps fussent en contact. Ils avaient remar-qu'on pouvait tirer des étincelles d'une ge de fer suspendue en l'air par un lien en ou en cheveux, et que dans l'obscurité cette ge de fer était lumineuse à ses deux bouts. docte intendant du Jardin du Roi de France, ay, avait remarqué en 1733 que le verre pro-ɜait par son frottement une autre électricité la résine, et il avait distingué l'électricité *reuse* et l'électricité *résineuse.* Désaguliers, 1739 à 1742, avait donné le nom de *conduc-rs* aux tiges métalliques à travers lesquelles ectricité passait avec une rapide facilité. Enfin, 1742, l'appareil électrique imaginé dans le le précédent par Otto de Guerike, l'habile enteur de la machine pneumatique, ayant, des perfectionnements successifs, reçu son anisation définitive, le professeur Bose à temberg, le professeur Winkler à Leipsick, énédictin Gordon à Erfurt, le docteur Ludolf à Berlin, avaient, par d'assez fortes décharges, tué de petits oiseaux et mis le feu à l'éther, à l'alcool et à plusieurs corps combustibles. La science en était arrivée là : elle produisait quelques curieux phénomènes dont elle ne donnait pas de satisfaisantes explications, lorsque Franklin s'en occupa par hasard, mais avec génie. Dans un voyage qu'il fit à Boston en 1746, l'année même où Muschenbroeck découvrit la fameuse bouteille de Leyde et ses phénomènes bizarres, il assista à des expériences électriques imparfaitement exécutées par le docteur Spence, qui venait d'Ecosse. Peu après son retour à Philadelphie, la bibliothèque qu'il avait fondée reçut du docteur Collinson, membre de la Société royale de Londres, un tube en verre, avec des instructions pour s'en servir. Franklin renouvela les expériences auxquelles il avait assisté, y en ajouta d'autres, et fabriqua lui-même avec plus de perfection les machines qui lui étaient nécessaires. Il y ajouta la charge par cascades, qui devint la première batterie électrique, dont les effets furent supérieurs à ceux obtenus jusque là. Avec sa sagacité pénétrante et inventive, il vit d'abord que les corps à pointe avaient le pouvoir d'attirer la matière électrique; il pensa ensuite que cette matière était un fluide répandu dans tous les corps, mais à l'état latent; qu'elle s'accumulait dans certains d'entre eux où elle était en *plus*, et abandonnait certains autres où elle était en *moins;* que la décharge avec étincelle n'était autre chose que le rétablissement de l'équilibre entre l'électricité en *plus,* qu'il appela *positive,* et l'électricité en *moins*, qu'il appela *négative.* Cette belle conclusion le conduisit bientôt à une autre, plus importante encore. La couleur de l'étincelle électrique, son mouvement brisé lorsqu'elle s'élance vers un corps irrégulier, le bruit de sa décharge, les effets singuliers de son action, au moyen de laquelle il fondait une lame mince de métal entre deux plaques de verre, changeait les pôles de l'aiguille aimantée, enlevait toute la dorure d'un morceau de bois sans en altérer la surface, la douleur de sa sensation, qui pour de petits animaux allait jusqu'à la mort, lui suggérèrent la pensée hardie qu'elle provenait de la même matière dont l'accumulation formidable dans les nuages produisait la lumière brillante de l'éclair, la violente détonation du tonnerre, brisait tout ce qu'elle rencontrait sur son passage lorsqu'elle descendait du ciel pour se remettre en équilibre sur la terre. Il en conclut l'identité de l'électricité et de la foudre. Mais comment l'établir? Sans démonstration, une vérité reste une hypothèse dans les sciences; et les découvertes n'appartiennent pas à ceux qui affirment, mais à ceux qui prouvent.

« Franklin se proposa donc de vérifier l'exactitude de sa théorie en tirant l'éclair des nuages. Le premier moyen qu'il conçut fut d'élever jusqu'au milieu d'eux des verges de fer pointues

qui l'attireraient. Ce moyen ne lui semblant point praticable, parce qu'il ne trouva point de lieu assez haut : il en imagina un autre. Il construisit un cerf-volant formé par deux bâtons revêtus d'un mouchoir de soie. Il arma le bâton longitudinal d'une pointe de fer à son extrémité la plus élevée. Il attacha au cerf-volant une corde en chanvre, terminée par un cordon en soie. Au point de jonction du chanvre, qui était conducteur de l'électricité, et du cordon en soie, qui ne l'était pas, il mit une clef, où l'électricité devait s'accumuler, et annoncer sa présence par des étincelles. Son appareil ainsi disposé, Franklin se rend dans une prairie un jour d'orage. Le cerf-volant est lancé dans les airs par son fils, qui le retient par le cordon de soie, tandis que lui-même, placé à quelque distance, l'observe avec anxiété. Pendant quelque temps il n'aperçoit rien, et il craint de s'être trompé. Mais tout d'un coup les fils de la corde se roidissent, et la clef se charge. C'est l'électricité qui descend. Il court au cerf-volant, présente son doigt à la clef, reçoit une étincelle, et ressent une forte commotion, qui aurait pu le tuer, et qui le transporte de joie. Sa conjecture se change en certitude, et l'identité de la matière électrique et de la foudre est prouvée.

« Cette vérification hardie, cette découverte immortelle, qui devait le placer au premier rang dans la science, fut faite en juin 1752. Ses autres découvertes sur l'électricité dataient de 1747. Il avait expliqué alors la décharge électrique de la bouteille de Leyde par le rétablissement de l'équilibre entre l'électricité opposée qui réside dans ses deux parties ; les différences de l'électricité *vitreuse* et *résineuse*, par les lois de l'électricité *positive* et de l'électricité *négative*. Dans ce moment, il expliqua la foudre par l'électricité elle-même. Il conjectura aussi que l'éclat mystérieux des aurores boréales provenait de décharges électriques opérées dans les régions élevées de l'atmosphère, où l'air, devenu moins dense, donnait à l'électricité une extension plus lumineuse.

« De même que l'observation le menait ordinairement à une théorie, la théorie était toujours suivie pour lui d'une application utile. Il aimait à acquérir le savoir, mais encore plus à le faire servir aux progrès et au bien-être du genre humain. Il constata que des tiges de fer pointues s'élevant dans l'air et s'enfonçant à quelques pieds dans la terre humide ou dans l'eau avaient la propriété ou de repousser les corps chargés d'électricité, ou de donner silencieusement et imperceptiblement passage au feu de ces corps, ou encore de recevoir ce feu sans l'abandonner, s'il se précipitait sur elles par une décharge instantanée, et de le conduire jusqu'à sa grande masse terrestre sans qu'il fît aucun mal. Il conseilla dès lors de mettre à l'abri de l'électricité formidable des nuages les monuments publics, les maisons, les vaisseaux, au moyen de ces pointes salutaires qui les préserveraient des teintes ou des effets de la foudre. Non-seu ment il détermina le mode d'action de ces point mais il circonscrivit l'étendue circulaire de l influence. A la grande découverte de l'électric céleste, il ajouta le bienfait rassurant des pa tonnerres. L'Amérique et l'Angleterre les ad tèrent, et s'en couvrirent. L'orageuse atmosph fut désarmée de ses périls, et ceux-là seuls r tèrent exposés aux coups de la foudre que gnorance ou le préjugé détourna de s'en garan

« La renommée de Franklin se répandit bi tôt, avec sa théorie, dans le monde entier. I incrédulité négligente et presque railleuse av accueilli, dans la Société royale de Londres, premières assertions, que le docteur Mitcl avait communiquées à cette illustre compag Le traité et les lettres où Franklin avait raco ses expériences et développé ses explication avaient été lus et écartés fort dédaigneuseme mais la science triompha bientôt du préjugé science, qui a contre le doute la démonstrat et qui élève au-dessus du dédain par la glo Le traité de Franklin, que publia un mem même de la Société royale, le docteur Fotl gill, fut traduit en français, en italien, en a mand, en latin. Répandu sur tout le contine il y fit une révolution. Les expériences du losophe américain, que Dalibard avait faite Marly-le-Roi en même temps que lui, fu répétées à Montbard par le grand natural Buffon ; à Saint-Germain, par le physicien De devant Louis XV, qui voulut en être témoi Turin, par le père Beccaria ; en Russie, par le fesseur Richmann, qui, recevant une déch trop forte, tomba foudroyé, et donna un ma à la science. Partout concluantes, elles fi adopter avec admiration le système nouveau, fut appelé *franklinien*, du nom de son aut

« Tout d'un coup célèbre, le sage de Phila phie devint l'objet des empressements uni sels, et fut chargé d'honneurs académiques. médaille de Godfrey Coley lui fut décernée la Société royale de Londres, qui, réparant premier tort, le nomma l'un de ses memb sans l'astreindre au payement des 23 gui que chacun de ceux-ci versait en y entrant. universités de Saint-André et d'Édimbourg Écosse, celle d'Oxford en Angleterre, lui co rèrent le grade de docteur, qui servit depuis à le désigner dans le monde. L'Académie Sciences de Paris se l'associa, comme elle s' associé Newton et Leibnitz. Les divers c savants de l'Europe l'admirent dans leur sei cette gloire de la science, qu'il aurait éten encore s'il y avait consacré son esprit et temps, il ajouta la gloire politique. Il fut acc à cet homme, heureux parce qu'il fut se grand parce qu'il eut un génie actif et un c dévoué, de servir habilement et utilemen patrie durant cinquante années, et, après a pris rang parmi les fondateurs immortels

érités naturelles, de compter au nombre des bérateurs généreux des peuples. »

Franklin se montra toujours le défenseur arent des droits des colonies anglo-américaines ontre les empiétements de la métropole; et lors-'il fut décidé qu'elles tiendraient un congrès néral à Albany pour convenir d'un plan comun de défense, il y fut nommé député. Sur sa oute, il conçut un projet d'union qui embrassait règlement de tous les grands intérêts poliques des colonies et de la métropole. L'*Albanylan*, ce fut ainsi qu'on l'appela, adopté par congrès, proposait de confier le gouvernement chaque province à un gouverneur nommé par couronne et à un grand-conseil élu par les semblées provinciales; ce conseil serait instié pour consentir et répartir les impôts qu'exiaient les besoins de la communauté. Ce plan, oique revêtu de la sanction unanime du conès, fut rejeté par la chambre des communes, mme trop entaché de démocratie, et par les semblées provinciales, comme trop favorable la prérogative royale. En 1751 il fut nommé puté à l'assemblée de Pensylvanie, et on lui nféra l'emploi lucratif de grand-maître des ostes, la métropole cherchant à attirer dans s intérêts un homme jouissant comme Franin de l'estime générale. Quoiqu'il prévît l'issue alheureuse de l'expédition du général Bradock, il lui avança cependant sur ses propres fonds ne somme considérable; il lui avait suggéré ssi quelques idées, dont ce général eut le tort ne point profiter. Après la défaite de Bradock, Franklin fit passer un bill pour établir une ilice volontaire; et ayant reçu une commission commandant, il leva un corps de cinq cents ommes, et fit une campagne pénible. A l'âge cinquante ans, dans les rigueurs du mois de nvier de l'année 1756, il bivouaqua au milieu es pluies et des neiges, fit le général et l'ingéieur, et protégea efficacement la colonie contre s invasions des tribus sauvages. A son retour fut élu colonel. Mais le gouvernement britanique, toujours défiant à l'égard des colonies, assa les bills qui y organisaient des forces peranentes, enleva les grades qui y avaient été onférés, pourvut à leur défense en envoyant es troupes, et demanda des taxes pour l'enetien de ces troupes. Les héritiers de Penn, les *ropriétaires*, possédaient alors, outre l'exemption d'impôts pour leurs immenses propriétés, droit de nommer les gouverneurs de la Penylvanie. Lorsque, en 1757, l'Assemblée de cette rovince eut voté pour le service du roi une omme de 100,000 livres sterling, le gouverneur enny en interdit la levée, parce qu'elle devait eser aussi sur les biens des *propriétaires*. Par uite des disputes auxquelles cet acte donna lieu, colonel Franklin fut envoyé en 1757 à la métropole par l'Assemblée provinciale, en qualité 'agent de la province. Pour appuyer la cause de es commettants, il publia, en 1759, un ouvrage important intitulé *Revue historique*, qui réussit complétement. Les propriétaires consentirent à une transaction équitable. Sa réputation était alors si bien établie, non-seulement dans sa province, mais dans les autres colonies, qu'il fut nommé agent des provinces de Massachusetts, Maryland et Géorgie. Les universités d'Oxford et d'Écosse lui conférèrent le grade de docteur en droit. Pendant sa résidence en Angleterre, Franklin forma des liaisons particulières avec les personnages les plus distingués des îles britanniques et du continent; sa correspondance avec eux constate l'union la plus remarquable d'un esprit cultivé et d'une imagination vive et naturelle.

Au printemps de 1762, il revint en Amérique; mais de nouvelles difficultés s'étant élevées entre la province et les propriétaires, l'Assemblée résolut de demander l'établissement d'un gouvernement central, et Franklin fut de nouveau nommé agent, en 1764. On prévoyait déjà les plus graves dissentiments entre la métropole et les colonies. Aussi Franklin ne parut-il plus en Angleterre comme simple agent colonial, mais comme le représentant d'un grand peuple. Le cabinet britannique avait déjà annoncé la prétention de taxer les colonies. Franklin était porteur des représentations de l'Assemblée provinciale de la Pensylvanie contre ce projet. Il les remit à Grenville avant que l'acte du timbre fût passé, s'opposa à l'adoption de cette mesure, et depuis son admission, en 1765, jusqu'à sa révocation, en 1766, il fut infatigable dans ses efforts pour prouver à quel point cet acte était inconstitutionnel et impolitique. Pour le faire rapporter, on convint qu'il subirait un interrogatoire sur l'ensemble de la question devant la chambre des communes. Cet interrogative eut lieu le 3 février 1766, et la fermeté, la précision, la facilité de ses réponses aux questions qui lui furent adressées pour la plupart par ses amis, le ton simple, mais légèrement sarcastique, dont il parla, enfin les renseignements variés, étendus et lumineux qu'il donna sur le commerce, les finances, la politique et l'administration firent une telle impression, qu'il fut impossible d'en éluder les effets. Le rapport de l'acte en fut la conséquence inévitable. Lors de l'adoption des actes de recette, en 1767, Franklin devint de plus en plus hardi et véhément dans ses réclamations, et il annonça hautement en Angleterre que les suites infaillibles de ces mesures et d'autres semblables prises par le ministère seraient une résistance générale dans les colonies et leur séparation de la métropole. Il ne ménagea rien pour éclairer l'opinion publique en Angleterre, pour opposer une digue à l'entêtement du ministère, et imposer à l'Amérique elle-même la modération et la patience, aussi bien que la constance et l'union. Il s'attacha en même temps à garder toutes les convenances envers le gouvernement britannique, persuadé qu'à cette condi-

tion seulement il servirait utilement son pays, mais sans jamais cesser de proclamer les droits, de justifier les procédés et d'animer le courage de ses compatriotes. Il n'ignorait pas, pour nous servir de ses propres expressions, que cette façon d'agir le rendrait suspect en Angleterre d'être trop Américain, et en Amérique d'être trop Anglais. En 1772, par un procédé dont la délicatesse est contestable, il crut devoir envoyer à ses amis de Boston des lettres confidentielles qu'on lui avait remises avec assez de mystère, et qui prouvaient que les mesures violentes adoptées par l'Angleterre étaient conseillées par quelques hommes même de l'Amérique, notamment par le gouverneur de l'État de Massachusetts, Hutchinson, et par le lieutenant gouverneur Olivier. Ces lettres produisirent un immense effet en Amérique, et l'État de Massachusetts adressa au roi une requête pleine d'indignation. En Angleterre l'opinion s'alarma vivement de cette révélation compromettante. Franklin convint immédiatement de la part qu'il avait prise à la transaction qui lui avait livré ces papiers d'État; mais rien ne put le décider à divulguer les noms des personnes de qui il les tenait. La pétition de l'Assemblée de Massachusetts fut présentée par lui au ministère, et il devint immédiatement l'objet des plus violents procédés, en butte à la haine et aux sarcasmes de la nation anglaise. Il soutint cette lutte avec autant de courage que d'esprit; il en donna particulièrement la preuve dans ses écrits satiriques qui ont pour titre : l'*Édit prussien*, et la *Règle pour faire d'un grand empire un petit*. Franklin était présent à la discussion de la pétition devant le conseil privé, le 29 janvier 1774. Wendderburn, nommé depuis lord Loughborough, solliciteur général, se permit à son égard les plus grossières invectives, traitant le vénérable philosophe, le représentant officiel de quatre provinces américaines, de voleur et de meurtrier, qui avait perdu tout droit aux égards des hommes et de la société. Franklin essuya ce débordement d'injures sans montrer la moindre émotion, et se retira en silence. Le lendemain il fut destitué de sa place de grand-maître des postes, et l'on établit une commission chargée d'instruire au sujet des fameuses lettres. Mais comme les difficultés ne faisaient qu'augmenter, l'on essaya de corrompre l'homme qu'on n'avait pu intimider; on lui promit des honneurs et des récompenses qui seraient au-dessus de tout ce qu'il pourrait attendre : il resta inaccessible à la corruption, comme il avait été sourd aux menaces. Ce fut à cette époque qu'il présenta la pétition du premier congrès américain; il se trouvait à la barre de la chambre des lords, le 1er février 1775, lorsque Chatham proposa son plan de réconciliation. Dans le cours des débats, ce grand ministre le caractérisa comme un homme pour lequel l'Europe avait une grande estime à raison de ses connaissances et de sa sagesse, un homme qui faisait honneur non-seulement à la nati anglaise, mais encore à la nature humaine. C pendant, ayant été secrètement informé que l ministres se disposaient à le faire arrêter comr fomentant la révolte dans les colonies, Frankl s'embarqua pour l'Amérique le 22 mars 177 Arrivé après six semaines de traversée, il fut i médiatement élu député au congrès. En sa qu lité de membre des comités de sûreté et de correspondance générale, il se montra infa gable dans les services qu'il rendit alors, et partie de la fameuse commission qui proposa congrès la déclaration d'indépendance. Cette d claration fut prononcée le 4 juillet 1776 au m ment où la cause de l'indépendance semblait si gulièrement compromise, sinon tout à fait dése pérée. Le congrès, voyant ses troupes battues, s autorité méconnue, ne sachant comment arme vêtir et nourrir ses soldats, réduit pour tout finances à un papier-monnaie discrédité, sen qu'un secours étranger lui était indispensable, tourna les yeux vers la France.

Nommé commissaire des États-Unis aupr de la France avec Silas Deane et Arthur Le Franklin partit de Philadelphie le 22 octob 1776, et arriva à Paris dans le courant de d cembre. L'opinion publique s'était prononcée France avec une vivacité inouïe en faveur d colonies insurgées. Le gouvernement français l secourait déjà secrètement depuis plusieurs moi mais il reculait devant une rupture ouverte av l'Angleterre. Franklin ne fut donc reçu qu' particulier par M. de Vergennes. En attenda qu'il fût reconnu officiellement, il alla s'établir Passy, où, dans la société intime de Mme Helv tius et dans le commerce familier des littérateu et des philosophes français (1) les plus distingué il poursuivit ses négociations non-seulemen avec la France, mais aussi avec l'Espagne la Hollande. Les succès de Washington et Gates, la capitulation du général anglais Bu goyne décidèrent le gouvernement français, et 6 février 1778 fut signé le fameux traité d'a liance, par lequel la France, acceptant presqu toutes les charges de la guerre, ne s'assura aucu avantage pour l'avenir. Ce traité, qui fit plu d'honneur à l'habileté de Franklin qu'à la pr voyance du cabinet français, excita un immens enthousiasme dans toute la France, et Frankli fut l'objet d'un engouement dont il était d'ai leurs fort digne. Sur ces entrefaites Voltaire, âg

(1) Un de ces philosophes, Turgot, adressa à Frankl un vers latin resté célèbre. Turgot faisant allusion à l grande découverte scientifique de Franklin et à ses tra vaux politiques, disait que celui-ci

Ravit la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans
(Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis).

Franklin protesta toujours contre cette louange exces sive : « Il m'attribue (ce vers) beaucoup trop, dit- dans une lettre, particulièrement en ce qui concern les tyrans : la révolution a été l'œuvre de quantit d'hommes braves et capables, et c'est bien assez d'hon neur pour moi si l'on m'y accorde une petite part. »

de quatre-vingt-quatre ans, quitta Ferney, et arriva à Paris. « Tout le monde, dit M. Mignet, voulut voir ce grand homme, applaudir l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, s'incliner devant le souverain intellectuel qui gouvernait l'esprit humain en Europe depuis cinquante ans. Franklin ne fut pas des derniers à visiter Voltaire, qui le reçut avec les sentiments de curiosité et d'admiration qui l'attiraient vers lui. Il l'entretint d'abord en anglais; et comme il avait perdu l'habitude de cette langue, il reprit la conversation en français, et lui dit avec une grâce spirituelle : *Je n'ai pu résister au désir de parler un moment la langue de M. Franklin.* Le sage de Philadelphie, présentant alors son petit-fils au patriarche de Ferney, lui demanda de le bénir : « *God and liberty* (Dieu et la liberté)! dit Voltaire en levant les mains sur la tête du jeune homme ; voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de M. Franklin. »

Peu de temps après, ils se rencontrèrent encore à la séance publique de l'Académie des sciences, et se placèrent à côté l'un de l'autre. Le public contemplait avec émotion ces deux glorieux vieillards qui avaient surpris les secrets de la nature, jeté tant d'éclat sur les lettres, rendu de si grands services à la raison humaine, assuré l'affranchissement des esprits et commencé l'émancipation des peuples. Cédant eux-mêmes à l'irrésistible émotion de l'assemblée, ils s'embrassèrent, au bruit prolongé des applaudissements universels. C'était le génie brillant et rénovateur de l'Ancien Monde qui embrassait le génie simple et entreprenant du Nouveau.

L'œuvre diplomatique de Franklin fut complétée par l'accession de l'Espagne en 1779, par celle de la Hollande en 1780, et par la neutralité armée, conclue au mois d'août 1780, entre la Russie, le Danemark et la Suède. L'Angleterre ne s'obstina pas à lutter contre cette coalition presque générale, et le ministère de Shelburne et de Fox, succédant au cabinet de lord North, ouvrit immédiatement des négociations avec la cour de Versailles et les commissaires américains. Les négociations se poursuivirent séparément de la part des États-Unis et de leurs alliés, mais à la condition de n'agir que de concert et de ne conclure qu'en même temps. Cependant les commissaires américains brusquèrent le traité, et n'en communiquèrent au ministre français, de Vergennes, les articles que lorsqu'ils étaient déjà arrêtés. De Vergennes trouva le procédé peu sincère, et s'en plaignit assez vivement à Franklin; celui-ci s'excusa de ce tort de bienséance, et ses rapports avec la cour de France restèrent excellents. Le traité définitif fut signé le 3 septembre 1783, et Franklin, dont la tâche était terminée, sollicita son rappel. Il ne l'obtint que deux ans plus tard, et dans l'intervalle il conclut des traités de commerce avec la Suède et la Prusse.

Après plus de huit ans de séjour en France, âgé de soixante-dix-neuf ans, il retourna en Amérique. Malade de la pierre, il ne pouvait supporter la voiture. Une litière de la reine vint le chercher à Passy pour le transporter au Havre, où il s'embarqua le 28 juillet 1785. Il arriva le 14 septembre en vue de Philadelphie, et fut accueilli avec enthousiasme par le peuple qu'il avait aidé à devenir libre. Tout d'abord élu membre du conseil exécutif suprême de Philadelphie, il fut bientôt nommé président de l'État de Pensylvanie. Il représenta le même État à la célèbre convention de 1787, qui, sous la présidence de Washington, révisa la constitution fédérale. Après avoir pris part à cet acte définitif et atteint le terme de sa présidence de l'État de Pensylvanie, il se retira entièrement des affaires ; mais son repos ne fut pas de longue durée. La pierre, dont il était attaqué depuis 1782, lui causait des douleurs de plus en plus vives. Elle le força dans la dernière année de sa vie à garder le lit, et à faire un fréquent usage de l'opium. Cependant la douleur n'eut pas le pouvoir de troubler sa sérénité ni d'affaiblir sa bienveillance. Sa pensée, chaque jour plus religieuse, s'élevait vers Dieu avec confiance et se détachait sans peine de la terre. Selon lui la mort est une seconde naissance. « Cette vie, disait-il, est plutôt un état d'embryon, une préparation à la vie. Un homme n'est point né complétement jusqu'à ce qu'il ait passé par la mort. » Au milieu de ces sublimes espérances, il fut atteint d'une pleurésie aiguë, qui l'enleva. Le congrès, exprimant la reconnaissance et les regrets des treize colonies, ordonna un deuil général de deux mois dans tous les États de la confédération. En France l'Assemblée constituante, s'associant à ces honneurs funèbres, décréta, sur la proposition de Mirabeau, qu'elle porterait pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

« Tels furent, dit M. Mignet, les honneurs rendus à cet homme extraordinaire, qui avait si admirablement rempli la vie et si bien compris la mort. Il regardait l'une comme le perfectionnement de l'autre; et dès l'âge de vingt-trois ans il avait fait pour lui, avec des paroles empruntées au métier qu'il exerçait alors, mais dans une forme spirituelle, cette épitaphe, où est inscrite sa confiance en Dieu et son assurance dans un avenir meilleur :

CI-GIT,
NOURRITURE POUR LES VERS,
LE CORPS DE
BENJAMIN FRANKLIN,
IMPRIMEUR,
COMME LA COUVERTURE D'UN VIEUX LIVRE
DONT LES FEUILLETS SONT DÉCHIRÉS,
DONT LA RELIURE EST USÉE.
MAIS L'OUVRAGE NE SERA PAS PERDU;
CAR IL REPARAITRA, COMME IL LE CROIT,
DANS UNE NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE
PAR L'AUTEUR.

« Le pauvre ouvrier qui composait cette épitaphe, après être entré en fugitif dans Philadelphie et y avoir erré sans ouvrage, y devint le législateur et le chef de l'État. Indigent, il arriva par le travail à la richesse; ignorant, il s'éleva par l'étude à la science; inconnu, il obtint par ses découvertes comme par ses services, par la grandeur de ses idées et par l'étendue de ses bienfaits, l'admiration de l'Europe et la reconnaissance de l'Amérique.

« Franklin eut tout à la fois le génie et la vertu, le bonheur et la gloire. Sa vie, constamment heureuse, est la plus belle justification des lois de la Providence. »

Les *Œuvres* de Franklin parurent à Londres, 1806, 3 vol. in-8°. Ses mémoires et ses œuvres posthumes furent publiés par son petit-fils W.-J. Franklin, sous le titre de *Memoirs and Writings of Benjamin Franklin.... written by himself to a late periode and continued to the time of his death;* 1817, 3 vol. in-4°, dernière édition in-8°. Une traduction française en a paru aussitôt sous ce titre : *Correspondance choisie et Mémoires sur la vie politique et privée du docteur Franklin;* Paris, 1817 et 1818, 3 vol. in-8°. La dernière et la seule édition complète des *Œuvres* de Franklin a été publié par M. Jared Sparks; Boston, 1840, 10 vol. in-8°.

Condorcet, *Éloge de Franklin,* dans le 3e vol. des *OEuvres* de Condorcet; Paris, 1847. — Fauchet, *Éloge civique de Benjamin Franklin.* — Priestly, *History of Électricity.* — Morellet, *Mémoires.* — Cabanis, *Notice sur Franklin;* dans le t. V de ses *OEuvres.* — Bauer, *Franklin und Washington,* formant le huitième vol. de l'ouvrage intitulé : *Unterhaltende Anecdoten aus dem achtzehuten Jahrhundert;* Berlin, 1803-6. — C. Schmaltz, *Leben Benj. Franklin's;* Leipzig, 1840, in-8°. — Ph. Chasles, *Benj. Franklin, sa vie et sa correspondance;* dans la *Revue des Deux Mondes,* 1er juin 1841, et dans le *Dix-huitième siècle en Angleterre.* — Mignet, *Vie de Franklin.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* t. VII.

FRANKLIN (Sir *John*), navigateur anglais, né en 1786, à Spilsby (Lincolnshire); mort inconnue. Il montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour la marine et les entreprises périlleuses. Un de ses frères était déjà au service militaire, et malgré l'opposition paternelle, il obtint de faire comme mousse un premier voyage à Lisbonne sur un bâtiment marchand. A son retour (il avait à peine quatorze ans), il s'engagea dans la marine royale, et y fut accepté comme midshipman à bord du vaisseau de ligne *Polyphemus.* Il prit part en cette qualité à la surprise de la flotte danoise et au bombardement de Copenhague en 1801. Son frère y fut tué, à ses côtés. Deux ans après (1803), il accompagna l'un de ses parents, le capitaine Flinders (*voy.* ce nom) lors de son voyage dans les mers australes, et partagea tous ses dangers, mais non sa captivité. Plus heureux que Flinders, quelques mois après son retour en Angleterre, Franklin s'embarquait de nouveau, et combattait dans les eaux de Malacca contre l'escadre française commandée par Linois. A Trafalgar il remplissait les fonctions d'officier de manœuvres à bord du *Bellérophon* (1), et distingua dans ce combat terrible. Il passa e suite en qualité de lieutenant à bord du *Bedfor* qui amena en Angleterre les monarques alli contre la France (1814). En 1815 il fut bles devant la Nouvelle-Orléans, en s'emparant d'u canonnière américaine. En 1818 il obtint commandement du brick *The Trent,* et fut a joint au capitaine David Buchan, qui, sur *D rothy,* devait s'avancer en ligne directe vers pôle aussi loin que la route serait praticabl Partis de la Tamise le 10 mai, les deux navig teurs parcoururent les mers qui baignent le Spit berg et s'avancèrent jusqu'au 80° 14″ de lat. nor Après mille dangers, mille souffrances, et des te tatives réitérées pour franchir la barrière de gla qui les étreignait de toutes parts, ils purent mir culeusement atteindre la baie de Smeerenbe (Spitzberg), et passèrent tout le mois d'août à r parer leurs nombreuses avaries. Ils reprire la mer en septembre, et le 10 octobre l'exp dition rentra en Angleterre, constatant l'impo sibilité de se rendre en Amérique par la *vo polaire* (2).

Le capitaine Ross (*voy.* ce nom) chercha en même temps un passage au nord-ouest, ma il se borna à côtoyer la mer de Baffin et n'osa p s'aventurer jusqu'au bout du détroit de Lancastr Le conseil de l'amirauté résolut d'essayer encor une double tentative. Le capitaine Edward Parr (*voy* ce nom) fut chargé de pénétrer dans le régions australes par le détroit de Davis, tandi que Franklin, suivant les traces de Samuel Hearn (*voy.* ce nom) par la voie de terre, après avoi exploré l'espace compris entre la baie d'Hudso et l'embouchure du fleuve des Mines-de-Cuivr (*Copper-Mine river*), se dirigerait à l'est et lon gerait les côtes jusqu'à la découverte du passag désiré. Deux officiers de marine, Hood et Bacl et le docteur Richardson, se joignirent à Frankli pour opérer ce périlleux voyage. Ils s'embarquèrent à Gravesend, le 23 mai 1819, à bord d *Prince of Wales*, bâtiment de la Compagni de l'Hudson (*Hudson-Bay Company*), et arrivèrent le 30 août au fort d'York (3). La saiso était fort avancée pour s'avancer directement a Nord. Cependant, Franklin voulut à tout pri atteindre les dernières limites des établissement européens, afin de continuer son exploratio aussitôt le bon temps. Prenant pour guide e pour interprète le commis de la Compagnie, Wintzel, le 9 septembre, il quitta le fort d'York, et après avoir traversé le lac Ouinipeg (*de la Grande-Ourse*), il atteignit Cumberland-House,

(1) Ce navire transporta plus tard Napoléon à Sainte-Hélène.

(2) Les détails de cette expédition se trouvent dans l'article BUCHAN (*David*), t. VII, p. 690.

(3) C'est une factorerie de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Elle est située dans la Nouvelle-Galles méridionale, par 57° 0′ 3″ lat. nord et 94° 46′ 15″ long. ouest, sur une langue de terre formée par le Nelson et le Hill-river.

r le lac de ce nom. Cet établissement n'est 'un groupe de cabanes et de magasins entourés stocades, flanquées de bastions en bois. Le y est assez bon; et malgré la rigueur du cli- t, on y a transplanté avec succès des légumes Europe. Quelques chasseurs sauvages, appar- ant à la race des Crees, résident sur les bords serts du Saskatchawan; c'est à peine si l'on mpte 120 familles sur une étendue de vingt les carrés. De Cumberland-House Franklin se gea au milieu des neiges vers le lac Atheposco, s'arrêta le 26 mars 1820 au fort Chipenwyan Tchipiouan. Dans cette marche, de plus de t cent cinquante milles, plusieurs de ses com- nons étaient restés en arrière; il les rallia, e 17 juillet ils s'embarquèrent ensemble et ga- rent le lac de l'Esclave, par la rivière de ce n. Les voyageurs avaient pris à leur solde escorte de seize Canadiens, pour les défendre tre les Esquimaux. Toute la troupe prit e le 24 juillet sur trois canots chargés de chandises, et trois jours après aborda au de la Providence, à l'extrémité nord-est ac (1). Ce fut là que Franklin reçut les hom- ges des chefs des tribus voisines, et princi- ement d'Akaïtcho, qui vint à leur rencontre c un nombreux cortége et s'offrit à le guider; frère se souvenait fort bien d'avoir vu Hearne juillet 1771) et de l'avoir accompagné dans exploration.

e 2 août, la caravane polaire, traînant après s les trois canots et une petite barque, se di- a vers la rivière Copper-Mine, et entra dans égion des découvertes. Le lendemain elle at- nit la rivière *Pierre-Jaune*, et se vit forcée porter ses barques à force de bras pendant s de vingt milles. On marcha jusqu'au 19, on atteignit Copper-Mine River; le cours en t si rapide qu'il fut impossible de la tra- ser. Franklin voulut continuer sa route; mais ïtcho s'y opposa; on prit alors la résolution iverner sur les bords d'une grande étendue u formée par la rivière, et qui reçut le nom de *Winter* (lac d'Hiver). On construisit quelques iments en bois, que l'on décora du nom de *rt de l'Entreprise.* Le thermomètre descendit qu'à 39° au-dessous de 0°. La gelée avait ement pénétré les arbres que les haches se saient sur leur tronc lorsqu'on essayait de couper : toutes furent bientôt hors de service. s la cabane des voyageurs, où un feu continuel t entretenu, le thermomètre descendit plus ne fois à 20°. Le soleil paraissait à onze heures se couchait à deux : l'obliquité de ses rayons t telle qu'il ne donnait point de chaleur. Par pensation la lune restait souvent en vue pen- t vingt-quatre heures de suite. Les voyageurs mangèrent durant tout le temps de leur hi-vernage que de la viande de renne et quelque-fois du poisson; cependant, leur santé ne souf-frit pas d'un régime si peu varié, et ils purent faire d'intéressantes observations. Le 7 juin le thermomètre ne marquait plus que 10° : le 14, toute la troupe fut en mouvement : chacun des canots était traîné par quatre hommes et deux chiens; mais dès le premier jour on fut obligé d'a-bandonner un canot. Il avait été enjoint à Franklin d'examiner si le cuivre de ces contrées pou-vait devenir l'objet d'un commerce lucratif. Il visita les montagnes qui paraissent renfermer ce métal, et qui s'élèvent à 400 ou 500 mètres. Il s'assura que le cuivre natif n'y était qu'en petite quantité; mais tout moyen lui manquait pour ouvrir le sol, et depuis longtemps les Indiens en-levaient ce métal à fleur de terre. On arriva ainsi au lac de la Pointe, et l'on put s'embarquer le 2 juillet sur la rivière Mines-de-Cuivre, dont on atteignit l'embouchure par 67° 47′ 50″ de lat. et 115° 36′ 49″ de longitude. Le 5 juillet Frank-lin franchit le cercle arctique. Le 12 on entra dans le pays des Esquimaux; on était à cent-onze lieues du fort de l'Entreprise. Le commis Wint-zel et Akaïtcho avaient terminé leurs missions. Franklin d'ailleurs, craignant la famine, n'était pas fâché de diminuer sa troupe, alors composée de trente-deux personnes, tant hommes que femmes. Le 21 juillet, d'un commun accord, on se sépara; les explorateurs, suivis d'un seul matelot anglais et de seize indigènes, montèrent deux canots, et s'élancèrent sur une mer inconnue. Ils suivirent les sinuosités de la côte en s'élevant vers l'est. Ils découvrirent d'abord quelques îles rocail-leuses, sur lesquelles les Esquimaux faisaient sé-cher des peaux de phoque; plus loin on décou-vrit un cap, qui reçut le nom de *Barrow.* On vit alors le rivage courir au sud-est; il offrait par-tout des masses granitiques s'élevant à pic et de plus de 1,400 pieds de hauteur. Malgré un froid très-intense et une neige incessante, on continua la navigation jusqu'au 18 août, en relevant et nommant chaque incident du rivage. Franklin parvint jusqu'au cap *Turn-Again*, par 68° 30′ de lat. septentrionale et 109° 25′ long. ouest, trou-vant toujours la mer ouverte devant lui; mais le manque de vivres et de vêtements le força à songer au retour. Il voulut alors gagner le fort de l'Entreprise par la voie la plus courte, celle de terre. Le 25 août il s'engagea dans le fleuve *Hood;* mais il fut arrêté par une suite de rapides (*fluet*) et de cataractes, dont quelques-unes avaient 260 pieds de haut; il fallait à chaque heure dé-barquer et porter les canots à bras. Le fleuve remontant à l'ouest, Franklin dut s'en éloigner; il abandonna ses canots et s'engagea dans un pays désert et inconnu. L'expédition eut alors à sup-porter les plus grandes souffrances; les provi-sions étaient épuisées et le gibier si rare qu'en huit jours les explorateurs ne tuèrent qu'un bœuf musqué. En arrivant sur les bords de la rivière Mines-de-Cuivre, les voyageurs se trou-

) Ce fort est le dernier poste des marchands de four- s. Il est situé sous 62° 17′ 19″ de latitude nord et 9′ 28″ de longitude ouest.

vèrent dans un embarras extrême pour la traverser; cependant, ayant pu tuer dix élans, ils construisirent des canots avec la peau de ces animaux et franchirent cette difficulté. Ils se crurent sauvés; mais d'autres épreuves les attendaient. Ils ne trouvèrent plus pour nourriture que des rares herbes ou des débris d'animaux putréfiés, dont ils mangèrent jusqu'aux os, réduits en poudre. Les havresacs et les souliers, bouillis dans la neige fondue, fournirent aussi pendant quelques jours un aliment aux malheureux voyageurs; bientôt cette ressource leur manqua, et peut-être une nourriture plus horrible les mit-elle en état d'atteindre le fort de l'Entreprise. Franklin, quatre Canadiens et un Esquimau y arrivèrent le 10 octobre. Quelques-uns des voyageurs les rejoignirent les jours suivants; mais dans cette lutte terrible entre la faim et l'amour de la vie, le lieutenant Wood, neuf Canadiens et un Esquimau succombèrent. « Je remarquai, dit Franklin, que notre intelligence diminuait en même temps que nos forces, et cette sorte d'affaissement produisait en nous une mauvaise humeur dont nous ressentions mutuellement les effets. » Les survivants reçurent quelques secours des Indiens, et le 6 décembre se remirent en marche. Ils parvinrent le 11 au fort de la Providence, et le 17 décembre ils arrivèrent à l'île Moose-Dear, où la Compagnie de la Baie d'Hudson a un poste. Ils s'y installèrent complétement. Au mois de juin 1822, ils étaient sur les bords du lac de l'Esclave, et faillirent être massacrés par quelques indigènes, qui leur demandèrent compte de leurs compatriotes perdus dans l'expédition. Délivré de ce péril, Franklin atteignit Chipenwyan, de là Norway-House, enfin le 14 juillet la factorerie d'York, après un voyage de 5,550 milles. Il y retrouva le *Prince of Wales*, et le 15 octobre 1822 il mouilla dans la baie d'Yarmouth. On le voit, cette expédition fut plus intéressante qu'utile; l'humanité et la science y gagnèrent peu. Cependant, on avait rarement déployé plus de courage et de volonté; aussi de toutes parts des félicitations méritées accueillirent Franklin, et le grade de *captain* lui fut accordé par son gouvernement. Il publia aussitôt la relation de son voyage. Le rapport qu'il fit sur l'état de la mer Glaciale établissait qu'elle était libre à une certaine distance des côtes, et faisait espérer l'existence d'un passage. En conséquence Parry d'un côté et Franklin de l'autre reçurent mission de recommencer leurs tentatives. Le capitaine Beechey fut en même temps chargé de ravitailler les deux expéditions à des lieux et époques déterminés. Franklin eut encore pour compagnon le docteur Richardson, auxquels s'adjoignirent le lieutenant Back et MM. Kendall et Drummond. Il quitta l'Angleterre en mars 1825, et se rendit à New-York. De là prenant sa route à travers les États-Unis par les lacs Ontario, Huron et Supérieur, il atteignit le 15 juin Cumberland-House. Le 29 suivant il était sur les rives de la Methye (par le 56° 10' lat. nord le 108° 50' de long. ouest). Cette rivière trouvant presqu'à sec, les Anglais durent port ou hâler leurs bâteaux jusqu'au lac de l'Escla où ils se rallièrent au fort de la Résolution, 11 au 26 juillet. Bien accueilli encore cette f par les Indiens de Cuivre (*Copper Indians* Franklin s'avança jusqu'au fort Norman. Là fut décidé que le docteur Richardson, M. Ke dall et un certain nombre d'hommes se rendrai par terre dans le pays des Esquimaux, expl reraient les rivages du lac de la grande Ourse, choisiraient un lieu d'hivernage rapproché de rivière Mines-de-Cuivre. De son côté Frankl avec le reste de la caravane, sept Anglais, s'e barqua le 16 juillet, et descendit le fleuve M kensie; il toucha à la partie orientale de l' Ellice, reconnut Whale's Island (Ile des Balein par 69° 14' de lat. nord et 135° 57' de long. oue et découvrit au nord-est une île, à laquelle donna le nom de *Parry*. Il donna les noms *Kendall* et de *Pelly* à deux groupes d'îles sit au sud-est. Le 18 août 1827 il était parvenu Beechey-Pointe, par 70° 24' de lat. septentr nale et à 149° 33' de long. ouest; mais, déses rant avant le retour de l'hiver d'atteindre s le détroit de Kotzebue, soit le pied des Rocl Mountains (*Montagnes Rocheuses*), voyant plupart de ses matelots malades, ses batea endommagés, et les brouillards augmenter d' tensité, il résolut de retourner sur ses pas, le 6 septembre il revint hiverner dans les é blissements européens. Dans ce voyage il av failli être assassiné plusieurs fois par les Esq maux, et montra encore plus de fermeté dans ses précédentes excursions. Nul doute s'il eût su n'être séparé du capitaine Beec que par 160 milles, il n'eût rejoint cet habile na gateur, qui de son côté s'était avancé jusqu cap de Glace.

A son retour en Angleterre, Franklin pul le récit de cette nouvelle expédition; elle eut succès mérité. L'auteur fut créé baronet. sociétés savantes d'Angleterre, des États-U et de France lui adressèrent à l'envi des fél tations et des médailles. En 1830 il fut app au commandement d'un vaisseau de ligne, et 1835 il fut nommé gouverneur des établis ments anglais situés sur la terre de Van-I men, poste qu'il quitta en mars 1843 p prendre la direction d'une nouvelle expédit au pôle Nord.

Deux bâtiments, *Erebus* et *Terror*, avec l quels le capitaine Ross avait déjà exécuté voyage au pôle antarctique, furent appropriés p une nouvelle expédition polaire. Franklin cho pour les commander deux navigateurs exp mentés, Crozier et Fitz-James. L'expédition, f de 136 hommes, mit à la voile le 19 mai 18 le 4 juillet suivant elle jetait l'ancre à Wha Island. Franklin fit ensuite route vers la l Melville, où il fut rencontré le 20 par le na

Enterprise, au capitaine duquel il affirma avoir des vivres pour cinq ans et même pour sept; ses équipages étaient en santé parfaite, et tout lui présageait une heureuse navigation. Le 26 il fut aperçu par le capitaine Danner, du *Prince of Wales*, par 77° de lat. nord et 66° 13' de long. ouest. Il était déjà environné par les glaces. Depuis lors on n'a plus reçu de nouvelles du hardi navigateur anglais.

En 1848, une inquiétude générale se manifesta sur le sort de Franklin; des primes considérables furent offertes à ceux qui donneraient les nouvelles de l'expédition qu'il commandait. Un grand nombre de bâtiments furent envoyés à sa recherche, soit par l'inconsolable lady Franklin, seconde femme du capitaine, soit par le gouvernement anglais, soit même aux frais de quelques amateurs, entre autres de l'Américain Grinnel. On parcourut en tous sens, mais vainement, la baie de Baffin, le détroit de Behring et les côtes occidentales de l'Amérique du Nord. Ce ne fut qu'au cap Biley, à l'entrée du canal Wellington, que l'on découvrit les traces d'un campement. On en induisit que Franklin n'ayant pu franchir en 1846 le détroit de Behring, et se conformant aux ordres de l'amirauté, était venu hiverner dans ces parages. On espéra alors que le capitaine, bloqué trop longtemps par les glaces ou ayant vu ses bâtiments brisés, s'était réfugié sur quelque terre encore inconnue. Les recherches recommencèrent plus ardentes, plus dévouées; mais elles n'aboutirent pas. Le 30 avril 1851, le capitaine du brick *Renovation* signala sur son livre de lock la rencontre, par 45° de lat. nord, de deux navires abandonnés, flottant aux environs de Terre-Neuve, et présentant de loin le signalement de l'*Erebus* et du *Terror*. Le gouvernement anglais, considérant les infortunés navigateurs comme perdus, venait (tout en maintenant généreusement les primes offertes aux navigateurs de tous pays) de décider qu'il ne serait plus entrepris de nouvelles expéditions pour son compte, lorsqu'au mois d'octobre 1854 l'amirauté reçut une dépêche du docteur John Rae, commandant une expédition envoyée par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette dépêche, datée de Repulse-Bay, 29 juillet 1854, portait que le docteur, dans un voyage entrepris pour compléter la reconnaissance de la terre de Boothia, avait rencontré dans Pelly-Bay des Esquimaux qui lui avaient raconté qu'un détachement d'environ quarante hommes blancs, il y avait eu quatre hivers au printemps (ce devait être celui de 1850), avait été vu près de King-William's-Land River, voyageant vers le sud et traînant un canot sur la neige; qu'ils avaient fait entendre que leur vaisseau avait péri dans les glaces, qu'ils manquaient de vivres et cherchaient du gibier; que plus tard, mais avant la débâcle des glaces, les corps de trente individus avaient été découverts sur le continent et cinq dans une île voisine, à une certaine distance d'un grand cours d'eau (probablement *Back's-Great-Fish River*) : quelques corps avaient été enterrés, d'autres étaient épars sous deux tentes, d'autres enfin sous le canot, qui avait été retourné pour former un abri. Parmi les cinq cadavres trouvés dans l'île, il y en avait un qui semblait celui d'un officier : il avait un télescope suspendu à l'épaule et un fusil à deux coups gisait près de lui. Dans quelques chaudières se trouvaient des débris humains, et l'état de mutilation de certains corps prouvait que les naufragés avaient essayé de tous les moyens pour prolonger leur existence.

Le docteur Rae ajoutait avoir vu entre les mains des Esquimaux de qui il tenait ces détails divers objets trouvés sur le lieu funèbre, tels que des fragments de compas, de télescopes, d'instruments de marine, etc.; des fourchettes, des cuillères et diverses pièces d'argenterie marquées d'initiales se rapportant aux noms et prénoms des divers officiers de l'*Erebus* et du *Terror*, enfin un gobelet, avec cette inscription gravée : *Sir John Franklin*.

Malgré ces preuves presque irrécusables et ce long espace de temps écoulé, l'affection de lady Franklin ne se refroidit pas, et sacrifiant les débris de sa fortune, elle obtint du gouvernement anglais une dernière tentative. Cette mission fut confiée au capitaine Kennedy, qui, sur le bâtiment à hélice *Isabella*, partit au printemps de 1855 pour Port Clarence et la pointe de Barrow, où il doit hiverner. On a reçu plusieurs fois des nouvelles de cette expédition; mais rien n'est venu apporter d'éclaircissements sur le sort de sir Franklin (1).

Les relations publiées par ce courageux navigateur sont : *Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea in the years* 1819-1822; Londres, 1823, in-4°; Weimar, 1824, 2 vol. in-4°; — *Narative of a second Expedition to explore the Shores of the Sea Polar, in the years* 1825; Londres, 1828, in-4°, avec 31 planch. et 6 cartes; Weimar, 1829, 3 vol. in-4°.

Alfred DE LACAZE.

Depping, dans la *Revue encyclopédique*, ann. 1823, t. XIX, p. 123. — Ed. Gauttier, même revue, ann. 1824, t. XXIII, p. 32-40. — Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*; dans l'*Univers*. — *Dictionnaire de la Conversation*. — Revues et journaux anglais.

FRANKLIN (*Eléonore-Anne*, lady), appelée aussi miss **PORDEN**, femme auteur anglaise, née en 1795, morte en 1825. Elle était la plus jeune fille de Porden, l'architecte d'Eton-Hall. Elle manifesta de bonne heure de grandes dispositions littéraires, et fit des études peu communes chez son sexe : elle apprit le grec et d'autres langues. Miss Porden marqua surtout un goût prononcé pour la poésie. Au mois d'août 1823, elle épousa le capitaine Franklin, si connu par

(1) On trouvera les détails de cette intéressante recherche à l'article KENNEDY.

ses voyages, et qu'elle devança dans la tombe. Elle mourut quelque temps après le départ de son mari pour la seconde expédition dans le Nord. Lady Franklin laissa quelques œuvres poétiques, parmi lesquelles : *The Veils, or the triumph of Constancy; — Poetical Tribute on the Arctic Expedition*. Cette dernière composition lui fut inspirée par les voyages du brave marin dont elle devint la femme; — *Cœur de Lion*, poëme épique : c'est le principal ouvrage de lady Franklin.

Maunder, *The biog. Treasury*.

FRANKON. *Voy*. FRANCON.

FRANQUAËRT (*Jacques*), peintre et architecte belge, né à Bruxelles, dans le seizième siècle. Il fit de bonnes études, et s'adonna dès sa jeunesse aux mathématiques, qu'il appliqua de lui-même à l'architecture. Il se rendit ensuite en Italie, et y étudia avec un égal succès la peinture, l'architecture et la poésie. Après quelques années de séjour à Rome, il revint dans sa patrie, où l'archiduc Albert l'attacha à sa personne. Franquaërt sut se faire particulièrement bien venir de l'archiduchesse-infante Isabelle-Eugénie d'Espagne, qui le combla de bienfaits. A la mort de l'archiduc, Franquaërt se trouva assez riche pour élever à la mémoire de son protecteur une chapelle ardente dans l'église de Sainte-Gudule. Franquaërt fut aussi fort estimé du prince de Barbançon, pour lequel il fit construire plusieurs édifices. Il fut le maître d'Anne-Françoise de Bruins, qui aida son maître dans plusieurs de ses travaux, entre autres dans les *Mystères du Rosaire*, dont l'archiduchesse Isabelle fit présent au pape. L'*Église des Jésuites* de Bruxelles est regardée comme le meilleur morceau de Franquaërt.

Houbraken, *Vies des Peintres flamands*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 244.

FRANQUE (*Lucile* MESSAGEOT), artiste française, né à Lons-le-Saulnier, en 1780, morte à Paris, en 1802. Douée d'une organisation délicate et d'une imagination vive, elle se distingua de bonne heure par son talent pour la peinture et la poésie. Elle épousa, à l'âge de dix-huit ans, Pierre Franque, peintre d'histoire. Mais sa sensibilité excessive dégénéra en maladie, et abrégea ses jours. Elle laissa en manuscrit un *Essai sur les harmonies de la mélancolie et des arts*, et un poëme intitulé *Le Tombeau d'Éléonore*.

Ch. Nodier, *Essai d'un Jeune Barde*.

FRANQUELIN (*Jean-Auguste*), peintre français, né à Paris, en 1798, mort en janvier 1839. Élève de Regnault, il se distingua surtout dans des tableaux de genre, spirituellement composés, et qui eurent du succès. Il exposa en 1829 un tableau de la *Mort de Malvina*, qui est au palais de Fontainebleau; il traita ensuite quelques sujets pris dans la vie du Christ, entre autres : *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre*, tableau qui est dans l'église de Saint-Louis-en l'Ile, à Paris; — *Jésus sortant du tem*[...] (cathédrale de Rouen); — *Baptême de Jé*[...] (église Saint-Philippe-du-Roule, à Paris). Il livra plus tard presque exclusivement à la peint[...] de genre et au portrait. Plusieurs de ses pe[...] tableaux ont été lithographiés. Il avait reçu [...] médaille de deuxième classe à l'exposition [...] 1827. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Beaux-Arts, 1839. — *Annuaire des* [...]*tistes*, 1836.

FRANQUEMONT. *Voyez* GILLEY.

FRANQUEVILLE. *Voy*. FRANCHEVILLE.

* **FRANQUIÈRES** (*Jean* DE). *Voyez* FR[...]CIÈRES.

** **FRANSCINI** (*Étienne*), homme d'État suis[...] né en 1796, à Bodio (canton du Tessin). Il [...] ses études aux séminaires de Poleggio et [...] Milan, et remplit les modestes fonctions [...] maître de grammaire d'abord à Milan, pui[...] Bodio, enfin à Lugano. Il publia une broch[...] relative à l'organisation de l'instruction publiq[...] alors fort négligée dans le Tessin. L'année [...]vante, il attaqua vigoureusement les abus [...] l'administration cantonale, et travailla à la [...]volution qui devait transformer le canton [...] Tessin et qui éclata en 1830, peu de mois av[...] les journées de Juillet. M. Franscini, appelé [...] poste de secrétaire d'État, occupa cette pl[...] pendant sept années. En 1837 il fut nommé c[...]seiller d'État; l'année suivante il fut appel[...] l'assemblée des états et au grand conseil [...]déral, comme député du Tessin. Vers cette é[...]que (1838-39) éclata dans ce canton une gu[...] civile. Pendant la durée de la lutte, qui tou[...] à l'avantage des libéraux, et où il ne cessa [...] combattre au premier rang, M. Frans[...] trouva le loisir de publier sa *Suisse italien*[...] l'ouvrage de statistique le plus complet [...] existe sur cette partie de l'Italie. L'influe[...] de cette publication fut grande et saluta[...] M. Franscini fut appelé, en 1839, à faire pa[...] du gouvernement provisoire et bientôt a[...] du gouvernement définitif, qui eurent à réo[...]niser le canton du Tessin.

En mai 1848, M. Franscini reçut une miss[...] pour le canton de Vaud, et peu de temps ap[...] il fut envoyé à Naples en qualité de commiss[...] fédéral. A son retour en Suisse, il fut, com[...] membre du conseil fédéral, investi du portefe[...] de l'intérieur et de l'instruction publique. A [...] titre, il a fondé l'Institut Polytechnique de Sui[...] et a consacré de nombreux efforts, jusqu'à [...]sent inutiles, à l'organisation d'une université [...]dérale.

Outre ses travaux de statistique sur la Sui[...] 2 vol., Lugano, 1848, on a de lui : un *Guide* [...] *la Composition* et un *Recueil de Lectu*[...] *populaires*, imprimés à Lugano, dans sa j[...]nesse; une *Grammaire Italienne*, une trad[...]tion de l'*Histoire Suisse*, de Zschokke, et [...] troisième volume, publié en 1851, comme c[...]plément de la statistique suisse. Cet ouvra[...]

qui renferme un recensement exact de la population helvétique en 1850 et une foule de renseignements précieux, a été traduit en allemand, sous le titre de : *Neue Statistik der Schweiz*, 3 vol., Berne, 1848-1849-1851, et en français, sous celui de *Matériaux pour la Statistique de la Suisse*. L'Institut de France, dans sa séance du 7 avril 1856, a nommé M. Franscini correspondant pour la section d'économie politique et de statistique.

G. Vitali.

Conversations-Lexikon. — Documents particuliers.

FRANSZ (*Pierre*), philologue hollandais et poëte latin moderne, né à Amsterdam, le 19 août 1645, mort dans la même ville, le 19 août 1704. Il fit ses premières études sous Adrien Junius, recteur de l'école d'Amsterdam. Ce savant professeur lui recommanda la lecture d'Ovide, et lui conseilla de prendre ce poëte pour modèle. Fransz passa ensuite à Leyde, où il suivit les leçons de Gronovius le père. Après avoir terminé ses études, il voyagea. Il visita d'abord l'Angleterre, puis la France. Il se fit recevoir à Angers docteur en droit civil et en droit canon. A Paris, il fit connaissance avec plusieurs érudits français, entre autres avec le P. Rapin. De France il passa en Italie, et fut très-bien reçu du grand-duc Cosme III, ainsi que des savants de Rome et des autres villes qu'il parcourut. A son retour en Hollande, en 1674, il fut nommé par les magistrats d'Amsterdam à la chaire d'éloquence et d'histoire, et en 1686 à celle de langue grecque. En 1692 les directeurs de l'Académie de Leyde essayèrent de l'attirer chez eux, par l'offre d'une chaire de leur académie; mais les magistrats d'Amsterdam, craignant de perdre un professeur de ce mérite, se l'attachèrent pour toujours, en augmentant ses appointements. On a de lui : *Poemata*; Amsterdam, 1682, in-12. C'est un recueil sur divers sujets. On y trouve des élégies, des églogues et des épigrammes. « Les critiques, dit Baillet, estiment qu'il a mieux réussi dans ses élégies et dans ses épigrammes que dans le reste, et que la plupart de ses épigrammes surtout sont excellentes et dignes des anciens; mais que dans ses héroïques il n'est ni assez grand ni assez châtié; qu'il amplifie trop, et qu'il semble s'être étudié plutôt à multiplier ses vers qu'à les polir. » — *Orationes*; Amsterdam, 1692, in-8°; *editio secunda longe emendatior et magna parte auctior*; Amsterdam, 1705, in-8°. Cette seconde édition contient quarante-cinq discours, dont quelques-uns avaient déjà paru séparément, comme l'*Encomium Galli gallinacei*; Amsterdam, 1680, in-4°; l'*Oraison funèbre de Marie, reine d'Angleterre*, Amsterdam, 1695, in-fol.; et l'*Oratio de ratione declamandi*, Amsterdam, 1696, in-8°. Dans ces discours, Fransz a toujours imité et quelquefois copié textuellement le style de Cicéron; — *Specimen eloquentiæ exterioris ad orationem M. Tullii Ciceronis pro A. Licin. Archia accommodatum*; Amsterdam, 1697, in-12; — *Specimen eloquentiæ exterioris ad orationem Ciceronis pro M. Marcello accommodatum*; Amsterdam, 1699. Fransz excellait dans l'art de la déclamation, dont Junius, son premier maître, le plus habile déclamateur de son temps, lui avait donné des leçons, et dans lequel il s'était perfectionné en suivant les représentations d'un acteur nommé Adam Caroli. Il composa les deux traités cités plus haut dans le but d'initier ses élèves aux secrets de la déclamation; — *Epistola prima ad C. Valerium Accinctum, vero nomine Jacobum Perizonium, professorem Leydensem, qua vera causa oboriæ nuper inter eos inimicitiæ, et nuda ac simplex facti narratio continetur*; Amsterdam, 1696, in-4°. Il s'agit dans cette lettre d'un différend personnel entre l'auteur et Perizonius; celui-ci y répondit par une lettre aussi violente et aussi pédantesque que celle de Fransz; — *Homélie de saint Grégoire de Nazianze sur la charité pour le prochain*, traduite du grec en flamand, avec des *remarques*; Amsterdam, 1699, in-8°; — *Discours sur le Jubilé*, prononcé en latin dans le chœur de l'église Neuve, le 1er janvier 1700, et traduit en flamand; Amsterdam, 1700, in-4°; *Posthuma, quibus accedunt illustrium eruditorum ad eum epistolæ*; Amsterdam, 1706, in-8°.

Éloge de Fransz, en tête de ses *Œuvres posthumes*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XII. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, p. 347.

* **FRANTZ** (*Nicolas-Jacques*), né à Sarre-louis (Moselle), le 25 juillet 1787, écrivain militaire français. En 1814, lors de la première invasion, il forma à ses frais une compagnie de partisans, forte de quarante-quatre hommes, dont il prit le commandement, et qui se fit particulièrement remarquer. Pendant les Cent Jours, il leva le deuxième corps franc de la Moselle, composé de cinq cents hommes d'infanterie et de cent-vingt cavaliers. C'est à la tête de cette petite troupe, organisée aux dépens de sa fortune, que M. Frantz, aidé de quelques compagnies de douaniers, défendit contre un corps de vingt mille Bavarois la ligne de la Sarre, depuis Sarreguemines jusqu'à Saarebruck, fit beaucoup de mal à l'ennemi, et lui enleva un grand nombre de bouches à feu. Condamné à mort par contumace sous la seconde restauration, il se réfugia en Prusse, et ne rentra en France qu'après la révolution de 1830. M. Frantz a été décoré de la Légion d'Honneur le 27 avril 1847. On a de lui un *Aperçu historique, politique et statistique sur l'organisation militaire de la Prusse, comparée avec l'organisation militaire de la France* in-8°; Paris, 1841.

Sicard.

Biographie des Hommes du Jour. — Quérard, *La France littéraire*.

FRANTZE ou **FRANTZIUS** (*Wolfgang*), théologien allemand, né à Plauen, en 1564, mort le 26 octobre 1628. Il étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Wittemberg, où il fut appelé ensuite à professer l'histoire. Il eut aussi la surintendance (évêché protestant) de Kemberg; puis il professa la théologie à Wittemberg. Ses principaux ouvrages sont : *Syntagma controversiarum theologicarum;* — *Historia sacra Animalium;* — *Scholia Sacrificiorum patriarchalium;* — *Tractatus de Interpretatione Sacræ Scripturæ;* — *Dissertatio de Initiis et progressu Certaminum Nestorianorum et Eutychianorum in articulo de persona Christi;* — *De Propositionibus Lutheri Vitebergæ* 1517 *affixis;* — *De Jesuitarum cruentis Machinationibus contra principes alienos a papa:* — *De Sacrificiis Veteris Testamenti.*

Freher, *Theat. erudit.*

FRANZKE (*Georges*), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Lübschütz (Silésie), le 15 avril 1594, mort le 15 janvier 1670. Il fit ses premières études dans la maison de son père, qui était négociant, puis dans le gymnase de sa ville natale, d'où il passa à l'école de Neustadt dans la principauté d'Oppeln; enfin, il vint compléter ses études à l'université de Francfort-sur-l'Oder. De 1613 à 1619 il fréquenta l'université de Kœnigsberg, et s'appliqua dès lors particulièrement au droit et à la jurisprudence. En 1622 il obtint à Iéna le grade de docteur en droit, et en 1628 il débuta comme avocat devant la cour judiciaire d'Iéna. A la mort de Charles Gunther, comte de Schwarzbourg, dont il avait été conseiller, il fut retenu à son service, par la princesse d'Anhalt, veuve du comte du même nom. Après la mort de cette princesse, il fut appelé à la cour de Weimar, en qualité de conseiller. Il remplit dès lors jusqu'en 1637 diverses missions. En 1640 il devint chancelier du duc Ernest de Gotha. A sa mort il légua des sommes considérables à divers établissements publics et fondations. On a de lui : *Exercitationes juridicæ, in quibus CXL controversiæ ex principiis juris naturæ eruuntur et discutiuntur;* Iéna, 1623, in-4°; — *Resolutio legis famosissimæ;* Iéna, 1624; — *Tractatus de Laudemiis;* Iéna, 1628, in-4°; — *Commentarius ad Pandectas;* Strasbourg, 1644, Leipzig, 1678, in-4°; — *Resolutio de liberis et posthumis hæredibus instituendis;* Iéna, 1644; — *Variæ Resolutiones;* Gotha, 1648; — *Notæ in Wegneri Tractatum de Verborum et Rerum Significatione;* Gotha, 1656; — *Commentarius in IV libros Institutionum;* Strasbourg, 1658, in-4°; — *De Evictione et dupla stipulatione.*

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRANZ (*Jean-Michel*), géographe allemand, né à Œhringen, le 14 septembre 1700, mort à Gœttingue, le 11 septembre 1761. Son père, qui était chapelier, voulut lui faire embrasser une profession manuelle; mais il avait pour l'étude un penchant décidé, que des protecteu généreux le mirent à même de satisfaire. 1721, au sortir du gymnase d'Œhringen, il vi à Halle, où il eut Homann et Wolf pour cond ciples. Il étudia ensuite le droit et la médecir Après neuf ans de séjour à Halle, il alla pra quer la jurisprudence à Duenkelsbuhl. En 17 Homann, devenu héritier de l'office géographiq (*Landkarten-Officin*) de son père, invita Fra à venir diriger sa correspondance. Plus tard lui légua, en commun avec Jean-Georges Ebe berger, le même établissement, auquel Franz i prima une nouvelle et active direction; c'e ainsi qu'il s'attacha à publier le moins possil de cartes copiées. De 1730 à 1755 il ne sortit effet de sa maison que des cartes originales, d'u grande exactitude. En 1755 il fut envoyé à G tingue en qualité de professeur et de conseil royal pour la Grande-Bretagne. Il abandon alors son commerce de cartes géographique son frère. On a de Franz : *Kurze Nachricht v dem homannischen grossen Landkarten-Atl* (Compte-rendu du grand Atlas géographique Homann); Nüremberg, 1741, in-8°, et en fra çais; — *Homannischer Bericht von Verfer gung grosser Weltkugeln* (Méthode Homa pour la construction des globes terrestres grande dimension); 1776 : publié aussi en fr çais; — *Cosmographische Nachrichten u Sammlungen* (Documents et collections c mographiques); Vienne, 1750; — *Program de abbreviandis postarum cursibus;* Gœtt gue, 1755, in-4°; — *Abhandlung von d Grænzen der bekannten und unbekannt Welt* (Dissertation au sujet des limites du mon connu et inconnu); Nüremberg, 1764, in 4°.

Will, *Nuernb. Gel.-Lex.*

FRANZ (*P. Joseph-Bonaventure*), jurisc sulte et bénédictin allemand, vivait dans la p mière moitié du dix-huitième siècle. Il profe le droit à Salzbourg, les Institutes en 1696, Pandectes en 1699, enfin le Code et le droit p blic en 1717. On a de lui : *Successio ab int tato;* Salzbourg, 1697, in-8°; — *Prodrom Justinianeus, seu prima elementa totius le timæ scientiæ juxta ordinem lib. I Instit Imper.;* ibid., 1699-1701, in-4°; — *Nupti* ibid., 1700, in-8°; — *Quæstiones ex om Jure selectæ;* ibid., 1702, in-8°; — *Tr tatus juridicus de Delictis in genere et s cie;* ibid., 1707, in-4°; — *Jurisprudent quintuplex, seu quæstiones selectæ ex u verso jure;* ibid., 1709, in-fol.; — *Tractat juridicus de Actionibus;* ibid., 1714, in-4°; *Tractatus de Pignoribus et Hypothecis;* ibi 1716, in-4°.

Hist. univ. Salisb.

FRANZ (*Louis-Lothaire-Notker*), hébr sant allemand, né en 1710 et mort en 1780. était également versé dans l'étude du droit dans celle de l'hébreu. On a de lui un as grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on d

gue : *Philologica Commentatio in legem mo-cam de feris mundis*, dissertation savante, is qui n'est pas à la hauteur de l'érudition derne, éclairée par les études orientales aux-elles nous devons sur ce sujet intéressant des nts de comparaison très-importants, et en ticulier dans les lois de Manou et dans le atir ; — *Meletema Philologicum in exoti-fructus, in manecht avoda Sara*, cap. I, *moratos ;* — *Ephemerides philologicæ in endis et ponderandis ævi remoti codicibus cis, ebræis, chaldæis*, etc. ; — *Diatribe Fideicommissis.* Al. Bonneau.

usel, *Dictionnaire des Écrivains allemands, morts 750 à 1800.*

RANZ (*Jean-Georges-Frédéric*), médecin mand, né à Leipzig, en 1737, mort dans la ne ville, le 14 avril 1789. Il étudia d'abord éologie, qu'il abandonna pour la carrière mé-le. Reçu docteur en 1778, il s'occupa en même ps de médecine et de littérature. Aussi mo-e qu'instruit, il publia sous l'anonyme la art de ses ouvrages. Les principaux sont : *sertatio de Polygamia, ex principiis sacræ onis illicita ;* Leipzig, 1761, in-4° ; — *Com-tatio de Cælibatu ecclesiastico ;* Leipzig, l, in-4° : cet ouvrage, prohibé à Vienne, brûlé de la main du bourreau à Rome ; — *Philosophia morali, pravis moribus cor-ndis minime sufficiente ;* Leipzig, 1763, ° ; — *De Litterarum quæ Juvenum ingeniis liendis inserviunt Præstantia ;* Leipzig, , in-4° ; — *De Morbis Litteratorum epi-icis, eorumque recta sanandorum ra-e ;* Leipzig, 1767, in-8°, publié sous le nom *erdinand-Antoine Philiater ;* — *Von dem zen der schœnen Wissenschaften in der es-Gelahrtheit* (De l'Utilité des belles-lettres la théologie) ; Leipzig, 1767, in-8° ; — *Der t des Gottesgelehrten*, etc. (Le Médecin du ologien, etc.) ; Leipzig, 1769, in-8° ; — *Von Einfluss der Musik in die Gesundheit Menschen* (De l'Influence de la Musique la santé des hommes) ; Leipzig, 1770, in-8° ; — *Ueber die Schædlichkeit der Federbetten* (l'Inconvénient des Lits de Plume) ; Leipzig, , in-8° (anonyme) ; — *Der patriotische fmann*, etc. (Le Négociant patriote, etc.) nyme) ; — *Ueber das Leben und den Cha-ter Gellert's* (De la Vie et du Caractère de ert) ; Leipzig, 1771, in-8° ; — *Pragmatische dlungsgeschichte der Stadt Leipzig* (His-du commerce de la ville de Leipzig) ; Leip-1772, in-8° (anonyme) ; — *Vermischte saetze ueber die koerperliche Erziehung Kinder* (Propositions diverses sur l'Édu-n physique des Enfants) ; ibid., 1773, in-8° ; — *Der Arzt der Reisenden* (Le Médecin des ageurs) ; Langensalza, 1774, in-8° ; — *Briefe r verschiedene Gegenstænde der Arzney-st* (Lettres sur divers sujets de l'art médical) ; , 1775-1776 ; — *Uber die Schlagflüsse* (Des Apoplexies) ; Leipzig, 1775, in-8° ; — *De Asparago, ex scriptis medicorum veterum ;* Leipzig, 1778, in-8° ; — *Scriptores Physiognomoniæ veteres*, etc. ; Altenbourg, 1779, in-8° ; — *Programma de Medicorum Legibus metricis ;* Leipzig, 1782, in-4° ; — *Archæologia Artis Obstetriciæ et puerperii ;* Leipzig, 1784, in-4° ; — de nombreuses éditions d'ouvrages classiques, parmi lesquels le traité de Xénocrate *Sur les Aliments tirés des animaux aquatiques*, avec les traductions de Rasario ; — les *Œuvres de Virgile*, les *Commentaires d'Érotien, Galien et Hérodote* sur *Hippocrate ;* avec les notes d'Eustachi et d'Étienne ; Leipzig, 1777, in-8°.

Biographie médicale.

* **FRANZEN** (*François-Michel*), poëte suédois, né à Weaborg, dans la Finlande, le 9 février 1772, mort le 14 août 1847. Dès l'âge de vingt ans, il fut appelé à une chaire à l'université d'Abo, où il avait fait ses études et pris des grades en philosophie dans l'année 1789. C'est en 1794 qu'il se fit connaître pour la première fois comme poëte. L'Académie suédoise lui décerna le prix de Lundblad, et couronna plus tard, en 1797, une ode de lui à la louange du comte Gustave-Philippe de Creutz, son compatriote, ancien ambassadeur de Suède en Espagne et en France. C'est ce dernier poëme qui a fondé la réputation de Franzen : il est entièrement dégagé de cette boursouflure alors en vogue dans la poésie suédoise, et que les suffrages de l'Académie n'avaient cessé d'encourager. Franzen avait déjà fait auparavant un voyage en Danemark, en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre. Ce fut pendant son absence, de 1795 à 1796, qu'il reçut sa nomination de bibliothécaire de l'université d'Abo. Deux ans après, il y occupa une chaire d'histoire de la littérature, et en 1801 celle de professeur d'histoire et de morale. Il entreprit à la même époque la publication d'une gazette littéraire, qui ne se soutint pas longtemps ; mais la *Gazette d'Abo*, qu'il rédigea aussi pendant un certain temps, eut beaucoup de succès, grâce aux poésies qu'il y insérait.

Lors de l'incorporation de la Finlande à l'empire de Russie, Franzen se rendit dans l'ancienne métropole, et fut nommé, en 1810, à la riche cure de Kumla, dans les environs d'Œrebro ; mais il la quitta en 1815, pour aller se fixer à Stockholm. Il y obtint la place de pasteur de Sainte-Claire, et fut nommé évêque de Hernœsand en 1831. Membre de l'Académie suédoise depuis 1808, il en devint secrétaire en 1824 ; nommé ensuite son historiographe, il fut chargé d'écrire la biographie des hommes célèbres pour les mémoires de cette société savante. Les biographies écrites par Franzen sont de petits chefs-d'œuvre, tant pour la forme que pour le fond. Comme poëte, Franzen est généralement estimé. Il règne dans toutes les pro-

ductions de sa muse assez de naturel, une naïveté presque enfantine, et du sentiment sans recherche ni affectation; le style non plus ne laisse rien à désirer pour la perfection et la grâce. Ses *Poésies* complètes ont été publiées en trois volumes à Œrebro. Il a fait paraître aussi, en 1831, un poëme historique, intitulé *Colomb*. Franzen s'est montré historien érudit dans un discours de réception imprimé dans le tome XII des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, et qui contient des recherches historiques sur l'origine de l'empire de Russie.

Conversat.-Lex.

FRANZINI (*Jérôme*), archéologue italien, vivait au seizième siècle. Il était libraire à Rome. On a de lui : *Antiquitates Romanæ Urbis;* Rome, 1588, in-8°; 1596, et 1599, in-12. Cet ouvrage a été traduit en espagnol, sous le titre de *Las Cosas maravilliosas de la ciudad de Roma;* Rome, 1589.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

* **FRANZINI** (*Michiele*), mathématicien italien, né à Venise, mort en 1810. Il fut appelé par la reine dona Maria Ire, pour enseigner les mathématiques à l'infant D. José, son fils aîné, qui mourut en 1788, et au prince qui eut un instant deux couronnes sous le nom de D. João VI. Franzini fut chargé de la réorganisation des études mathématiques à Lisbonne et à Coïmbre, puis il retourna à Venise, en 1793; mais il revint bientôt se fixer en Portugal, où il mourut, dans un âge fort avancé. F. DENIS.

Docum. partic.

** **FRANZINI** (*Marino-Miguel*), géographe et général portugais, fils du précédent, né vers 1790. Officier distingué dans l'armée portugaise, puis député aux cortès, il a depuis 1821 le titre de secrétaire d'État honoraire, et est un des membres les plus éminents de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Outre plusieurs travaux géographiques et hydrographiques, on lui doit une carte maritime des côtes du Portugal, qui parut d'abord à Londres, et qui a été imprimée ensuite à Paris, sous ce titre : *Route des côtes de Portugal, ou instructions nautiques pour servir à l'intelligence et à l'usage de la carte qu'on a faite et des plans particuliers des ports les plus remarquables de ce royaume*, trad. de la langue portugaise par G. d'Urban, 2e édit.; Paris, de l'Imp. roy., 1836, in-8°; — *Instrucções statisticas;* Lisbonne, 1815; — *Reflexões sobre o actual Regulamento do Exercito de Portugal.* F. DENIS.

Renseignements particuliers. — Ad. Balbi, *Essai statistique sur le Royaume de Portugal.*

** **FRANZONI** (*Louis*), prélat italien, né à Gênes, le 29 mars 1789, du marquis Dominique Franzoni et de Marie Bettina Carrega. Il étudia la théologie sous la direction de Zanobi Benucci, et reçut la prêtrise en 1814. D'abord membre de la congrégation des Missionnaires Urbains, il fut désigné par Victor-Emmanuel pour l'évêché de Fossano. Mais cette nomination ne fut co[n]firmée que l'année suivante, en 1820, par [le] nouveau roi Charles-Félix, et sanctionnée par [le] pape le 13 août 1821, M. Franzoni devint [un] des principaux membres de la junte ecclési[as]tique, reçut du roi une magnifique croix [en] diamants et l'ordre de la Sainte-Annonciade. [En] 1831, il fut appelé à l'archevêché de Tu[rin] par Charles-Albert, successeur de Charles-Fél[ix] et peu de temps après il fut nommé aumôn[ier] en chef de l'armée sarde. Il s'est toujours mon[tré] le champion dévoué de l'ultramontanisme. E[n]nemi de toute réforme, il contrecarra les t[en]tatives de Charles-Albert pour affranchir l'It[alie] du joug autrichien. La loi Siccardi, relat[ive] à l'abolition des immunités ecclésiastiques, am[ena] une rupture ouverte entre le roi et le prél[at]. Le 5 août 1850, le comte Santa-Rosa, [mi]nistre de l'agriculture et du commerce, un [des] partisans et des défenseurs les plus éloquents [de] la loi Siccardi, rendit le dernier soupir sans av[oir] voulu, sur son lit de mort, faire la rétractation [po]litique que lui demandait son confesseur. M. Fr[an]zoni partit aussitôt pour sa villa de Pianez[za] en ordonnant à son clergé de s'abstenir d'[as]sister aux obsèques du ministre. Ni les i[ns]tances du général de La Marmora, ministre d[e la] guerre, ni celles de M. Ponza di Sammarti[no] premier officier au ministère de l'intérieur, [ne] purent fléchir l'opiniâtre prélat. Le gouver[ne]ment résolut alors de frapper un grand co[up]. M. Franzoni fut arrêté et renfermé, avec t[ous] les égards dûs à son rang, dans la prison d'État [de] Fénestrelles. Cité devant la cour d'appel de [Tu]rin, il fut condamné à la séquestration de [ses] revenus et à l'expulsion du territoire sar[de], comme coupable de rébellion, de désobéissa[nce] aux lois et d'excitation à la haine et au mép[ris] des citoyens les uns contre les autres. Il se [ré]fugia à Lyon, d'où il n'a cessé de protester [au]près des cours catholiques.

Le marquis Franzoni, père du précédent, a [laissé] laissé trois autres fils : le marquis Étienne, [le] cardinal Jacques-Philippe, et le marquis Mathi[eu]. G. VITALI.

Paul Collet, *Silhouettes contemporaines.* — *Ren[sei]gnements particuliers.*

FRA-PAOLO. *Voy.* SARPI.

FRARI (LE). *Voy.* BIANCHI-FERRARI (*Fra[n]cesco*).

* **FRARY** (*Alexandre-Juste*), architecte fr[an]çais, né à Paris, en 1779, mort dans la mê[me] ville, le 20 mars 1854. Il eut pour maîtres P[er]cier et Barthélemy Vignon, et obtint (1809) [un] prix dans le concours qui fut ouvert pou[r le] projet d'un *Temple de la Gloire* à élever sur [les] hauteurs de Chaillot. Plus homme d'étude [que] de pratique, Frary n'est connu comme archit[ecte] que par la construction des bains de la rue [du] Mail et celle du théâtre de la ville d'Avign[on], qui fut terminé en 1834. Parmi les ouvra[ges] archéologiques publiés par cet artiste, on rem[arque]

ue : *Monuments de Sculpture, Peinture, rchitecture, etc., de l'ancien Comtat Venaisin et des villes circonvoisines, dessinés sur s lieux et classés suivant les différents tyles et périodes de l'art;* Paris, 1834, petit 1-4°, avec 26 planches. Ce travail, qui obtint une iention honorable par l'Académie des Inscripons et Belles-Lettres, mérita à son auteur une iédaille d'or de 800 fr., décernée par le roi de ardaigne; — *Notice sur l'église Saint-Pierre 'Avignon*, dans le *Recueil des Mémoires de 1 Société des Antiquaires*, nouv. série, t. IV, . 235. A. SAUZAY.

Annuaire de la Société imp. des Antiquaires de rance, ann. 1855, p. 65.

FRASSEN (*Claude*), théologien français, né rès de Péronne, en 1620, mort à Paris, le 26 férier 1711. Il entra dans l'ordre des Cordeliers, : devint définiteur général de l'observance de aint-François, docteur de Sorbonne et gardien 1 grand couvent des Cordeliers de Paris. Son ıvoir et ses vertus lui concilièrent l'estime du ıi et de plusieurs archevêques; il parut avec stinction dans le chapitre général de son ordre ınu à Tolède en 1682 et dans celui de Rome, 1 1688. A l'exception de ces deux voyages, il ścut toujours dans une profonde retraite. On de lui : *Conduite spirituelle pour une per-ınne qui veut vivre saintement;* Paris, 1667, 1-12; — *Cours de Philosophie;* Paris, 1668, vol. in-4°; — *Cours de Théologie;* Paris, 572, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé rec des additions de l'auteur, sous le titre de *cotus Academicus, seu universa doctoris sub-lis theologica dogmata;* Venise, 12 vol. 1-4°; — *Disquisitiones Biblicæ;* Paris, 1682, vol. in-4°. Dans ce commentaire, Frassen a eaucoup profité de la Démonstration évangélique e Huet. On l'accuse même d'avoir souvent illé ce prélat et de l'avoir critiqué pour mieux ıasquer ses larcins; — *Lettres de saint Paul, aduites en français, avec des remarques;* aris, 1703, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque sacrée.* — Moréri, *Grand Dic-onnaire historique.*

***FRASSI** (*Pietro*), peintre de l'école de Créıone, né dans cette ville, en 1706, mort à Rome, 1 1778. Ayant, en 1723, perdu son maître Anıolo Massarotti, Frassi alla à Florence, où il assa quelques années, puis se fixa à Rome, qu'il e quitta plus. Cet artiste fut dessinateur exact, : consciencieux; il eut un coloris aussi naturel ue délicat. On regarde comme son meilleur ourage un *Miracle de saint Vincent Ferrier*, u'il peignit pour les Dominicains de Crémone, ıbleau qui lui valut le titre de membre de l'Aıdémie de Saint-Luc. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.*

***FRATACCI** (*Antonio*), peintre de l'école de arme, né dans cette ville, vivait dans la remière moitié du dix-huitième siècle. Il reçut s premières leçons d'Ilario Spolverini, mais passa bientôt à Bologne dans l'atelier de Carlo Cignani, dont il imita le style avec assez de succès. Les tableaux de ce maître sont assez répandus dans les galeries particulières; il a aussi laissé quelques tableaux d'église. *L'Évanouissement de saint François*, qu'il avait peint pour l'église de ce saint à Reggio, a disparu, mais on voit encore à Saint-Georges de Bologne le *Christ guérissant saint Pellegrino Laziosi*, et à Saint-Eustorgio de Milan un *Saint Jean*, et une *Adoration des Mages*, qui passe pour son meilleur ouvrage. E. B—N.

Zanelli, *Vite del Cignani.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Malvasia, *Pitture di Bologna.* — Bianconi, *Guida di Milano.*

***FRATE** (*Cecchino* DEL), peintre de l'école florentine, florissait vers 1500. Il fut l'élève favori du Frate, qu'il aida dans ses travaux, et dont il emprunta le surnom.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

***FRATE** (LE). *Voy.* BACCIO DELLA PORTA.

***FRATELLINI** (*Giovanna*), peintre de l'école florentine, née à Florence, en 1666, morte en 1731. Son nom de famille était *Mormocchini Cortesi.* Tout enfant elle fut adoptée par la grande duchesse Vittoria, qui la fit élever avec le plus grand soin, et elle fit de rapides progrès dans la musique et la peinture. Elle eut pour maîtres Antonio-Domenico Gabbiani pour le dessin et la peinture à l'huile, le P. Ippolito Galantini pour la miniature et Domenico Tempesti pour le pastel. Fratellini excella dans ces différents genres, auxquels elle joignit la peinture sur émail. Elle n'était pas sans talent pour la composition, mais elle réussit surtout dans les portraits qu'elle fit de la plupart des personnages illustres de son temps. Elle exécuta en miniature pour le grand-duc Cosme III divers sujets religieux. Au pastel elle fit plusieurs copies de l'*Annonciation* du Bronzino, et à l'huile une copie d'un *Ecce Homo* du Barocci. Parmi les portraits qu'elle exécuta, l'un des plus remarquables est le sien propre, qui fait partie de la collection des peintres de la galerie de Florence; elle s'est représentée peignant le portrait de son fils. Ce portrait est au pastel, « genre dans lequel, dit Lanzi, elle fut la Rosalba de son école ». E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie.* — *Magasin pittoresque*, t. XVI, 1848.

***FRATELLINI** (*Lorenzo*), peintre de l'école florentine, né en 1689, mort en 1729. Il fut élève de sa mère Giovanna, mais il paraît n'avoir peint qu'au pastel; on a de lui en ce genre les portraits de *Giuseppe Vanni, orfèvre,* et de *Tommasino*, nain et bouffon de la grande-duchesse.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — *Magazin pittoresque*, t. XVI, 1848.

FRATREL (*Joseph*), peintre français, né à Épinal, en 1730, mort en 1783. Il fut d'abord destiné au barreau; venu ensuite à Paris, il étudia la peinture sous Baudouin. Il était peintre de la cour de Stanislas, ex-roi de Pologne

et duc de Lorraine ; il fut aussi peintre de l'électeur palatin et professeur à l'Académie de Peinture de Paris. Ses compositions sont simples, nobles et grandes, ses têtes ont le style antique. Tous ses tableaux portent l'empreinte d'un fini extrême, qui se fait un peu trop sentir dans les draperies. Il n'a peint qu'un petit nombre de grands tableaux, parmi lesquels on distingue, dans la galerie royale de Munich, *Cornélie ;* — dans la galerie du baron de Dalberg, *Cora* et *La Vestale ;* — dans la galerie du comte de Truchsess, *La Fuite en Égypte ;* — son chef-d'œuvre est *Le Fils du Meunier*, tableau conservé par sa famille. Fratrel peignit beaucoup sur cire. Il a même publié sur ce genre de peinture un ouvrage intitulé : *La Cire alliée avec l'huile, ou la peinture à huile-cire ;* 1770.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.*

FRATTA (*Jean*), poëte italien, né à Vérone, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Nigelle pastorale ;* 1582 ; — *Della Dedicatione de' libri ; dialoghi, con la correzione dell' abuso in questa materia introdotta ;* Venise, 1590, in-4° ; — *La Malteida ;* Venise, 1596, in-4°.

Maffei, *Verona illustrata.* — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. V, p. 524.

* **FRATTA** (*Domenico-Maria*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1696, mort en 1763. Après avoir étudié sous Giov. Viviani et Carlo Rambaldi, il se perfectionna sous Donato Creti, et devint un des plus habiles dessinateurs de son temps. Il abandonna la peinture pour se livrer exclusivement au dessin à la plume, art qu'il poussa à une telle perfection que ses ouvrages en ce genre se répandirent dans toute l'Europe, et sont encore fort recherchés.

Zanetti, *Storia dell' Academia Clementina.* — Malvasia, *Felsina pittrice.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.*

FRAUENDŒRFFER (*Philippe*), médecin allemand, né à Kœnigswiesen (haute Autriche), vers 1650, mort en 1702. Il exerça longtemps la médecine à Brunn, en Moravie. Il était membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Herodicus*. On a de lui : *De Morbis Mulierum ;* Nuremberg, 1696, in-12 ; — *Spolia Hippocratica, seu textus et sententiæ ex libris Aphorismorum, Prænotionum, Prædictionum, de Judicationibus, Coacis Prænotionibus, et Capitis Vulneribus Hippocratis, collectæ ;* Brunn, 1699, in-12 ; — *Tabula smaragdina medico-pharmaceutica ;* Nuremberg, 1699, in-12 ; — *Oniscographia curiosa, seu tractatus de asellis, vulgo millipedibus ;* Brunn, 1700, in-12.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biogr. médicale.*

FRAUENLOB (*Henri*), *meistersænger* allemand, vivait à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. S'appelait-il réellement *Frauenlob*, ou ce nom, qui signifie *panégyriste des dames*, n'est-il qu'un surnom ? C'est une question qu'il ne nous est guère possible d résoudre. La plupart des biographes et des c tiques qui se sont occupés de lui avant nous sont prononcés pour la seconde hypothèse, fondant sur les expressions du manuscrit Wurtzbourg et de la chronique d'Albert de Stra bourg, où il est aussi désigné : « Meister Hei rich von Missen *genant* Frouwenlop », « He ricus *dictus* Frauenlob » ; mais ces autorit semblent contredites par le témoignage, n moins respectable, d'un contemporain, Herma der Damen, qui, s'adressant à notre poëte enco enfant, « *ein Kint, in Kindes jâren* », l'appel déjà *Frauenlob*, et l'engage à mériter son no Ce qui paraît certain, c'est qu'il naquit en Misni et peut-être à Meissen même, qui possédait d puis longtemps une école annexée à la cath drale (*Domschule*), où les jeunes gens pauvr venaient recevoir une éducation libérale, *in teris erudiebantur et eleemosynis viveba* (G. Fabricius Chemin., *Annal. A. Misn. ad an.* 1206). Frauenlob, selon toute probabilité, fut le condisciple, et partagea avec eux le pain l'aumône en même temps que les doctes leço des chanoines. Les plaintes que lui arrache misère ne permettent guère de douter qu'il fût né dans un état voisin de l'indigence, et caractère religieux et mystique de ses premièr poésies prouve qu'il devait à l'Église la meilleu partie de son développement intellectuel. Ma il quitta bientôt le cloître à l'ombre duquel avait grandi ; et, poussé par le besoin, il se mit courir le monde et à mener l'existence erran des troubadours et des minnesængers. Il est p de ces poëtes voyageurs dont les pérégrinatio aient été aussi nombreuses et aussi étendues q le furent les siennes : elles ne connurent guè d'autres limites que les bornes mêmes de l'A lemagne, la Baltique au nord et l'Adriatique midi. Il éprouva successivement la générosi du roi de Danemark, Éric VIII, du duc Hen de Mecklenbourg, du margrave de Brandebour Waldemar (*der vürste stolz*), du jeune prin de Rugen Witzlav, de l'évêque de Brême Gis brecht, la fleur du clergé (*der pfaffen blôme* de Henri de Breslau, le sage prince, de Ve ceslas de Bohême, dont, au témoignage d'O tokar, il déplora éloquemment la mort, de l'en pereur Rodolphe, d'Othon, duc de Basse-Bavièr enfin de Meinhard V, duc de Carinthie, aupr de qui il fut témoin de mainte prouesse chev leresque (*in Kärnten ritterschaft ich sach* Il suivit Rodolphe de Habsbourg dans sa cam pagne contre Ottokar de Bohême et assista à l bataille du Marchfeld, où ce prince perdit la v (1278). Il était à Prague quand le sixième r de Bohême (*der sechste Künic in Beheim* Wenceslas II, fut fait chevalier. Il se trouva à Rostock lorsque Waldemar de Brandebourg donna des fêtes splendides, et c'est lui-même q nous apprend que cette solennité eut lieu *al man dô zalte eilf jâr, unt drienzehen hunde*

r nach Kristes burt, c'est-à-dire en 1311. ais ce fut à Mayence qu'il séjourna le plus ngtemps, comme le prouve le dialecte dont il est servi; ce fut là qu'il revint de temps en mps se reposer de ses voyages et qu'il finit r s'établir et se marier; ce fut là, enfin, qu'en- uré de nombreux disciples, il leur enseigna l'art s vers, et créa ainsi une féconde école de poë- s, qui tant qu'elle dura honora en maître auenlob son premier maître et son véritable ndateur.

Le commencement du quatorzième siècle est e époque mémorable dans l'histoire de la lit- ature allemande : c'est le moment où la poésie sse des mains chevaleresques des *minnesæn-* r aux mains plébéiennes des *meistersænger*. elle fut au juste la différence entre ces der- rs et leurs prédécesseurs? C'est une question icate, et qui a soulevé d'assez vives discus- ns parmi les critiques, et particulièrement re Grimm, *Neuer Literar. Anzeiger*, 1807, 23, et B.-J. Docen, *Museum fur altd. Lit.*, 09, 1[er] vol. Nous n'avons pas la prétention ndiquer ici à quel signe on peut reconnaître tel ou tel poëte doit être rangé dans la pre- ère ou la seconde de ces deux catégories; is nous ne pouvons non plus achever la bio- phie de Frauenlob sans rappeler auparavant quelques mots les caractères généraux de la uvelle période où nous entrons avec lui.

Les longues luttes de l'interrègne avaient af- bli et ruiné les petits souverains de l'Alle- gne : la vie politique s'était en partie retirée leurs cours, naguère si brillantes, pour venir mer les grandes cités commerçantes, Francfort Mayence, Nuremberg et Strasbourg. La vie ellectuelle prit bientôt la même route, et les porations des villes libres impériales hérità- nt des goûts littéraires de la noblesse, déchue même temps de sa richesse et de sa puis- nce. Mais les sources fécondes où les cheva- rs avaient puisé l'enthousiasme lyrique étaient mées aux poëtes artisans ou bourgeois : ils vaient pas, comme leurs prédécesseurs, vu les rveilles inspiratrices de l'Orient, ni entendu troubadours de la Provence et de la Sicile; prouesses guerrières n'avaient pas exalté r cœur, ni l'habitude d'une vie élégante poli r esprit. Leur vie s'était passée entre l'É- se, l'école et l'atelier. Leur poésie fut donc à fois pédante et dévote. Ils traitèrent la versi- ation comme un art mécanique, et bientôt on se former, sur le modèle des corporations vrières, de vastes associations poétiques qui ent, comme les autres corps de métiers, leurs tuts et leurs priviléges, leurs jours d'assem- e et leurs cérémonies d'agrégation. On y en- it sous le nom d'*apprenti*, puis on devenait *npagnon* et l'on recevait le brevet de *maître* and on avait inventé un nouvel air ou une uvelle disposition métrique (*ton*). Ces cor- rations finirent par acquérir une telle importance que l'empereur Charles IV reconnut leur existence légale par des lettres patentes, et leur conféra des armoiries (1378).

Nous ne croyons pas assurément que Frauenlob ait été à la tête d'une école aussi régulièrement constituée; mais les expressions dont se servent ses contemporains ou dont il se sert lui-même pour désigner l'espèce de *maîtrise* qu'il exerça ne nous permettent pas de douter que de son temps la transformation dont nous parlions tout à l'heure ne fût déjà en partie accomplie et que la tribu jusque là si libre et si nomade des chanteurs allemands n'ait commencé avec lui à abdiquer son indépendance et à se grouper autour d'un chef. Il s'est assis réellement, et non par métaphore, sur le siége élevé du maître (*ûf meisters stuole*), ainsi que le représente une miniature du manuscrit Maness (Biblioth. Imp., 7266), et il a donné des lecons de versification aux apprentis poëtes de Mayence. C'est bien comme un chef d'école que le salue Regenbogen, le forgeron, quand il vient lutter avec lui : *Êtes-vous le maître que l'on nomme Frauenlob, et que son art élève au-dessus de bien des chanteurs :*

Sît irz der meister, den man nennet Vrouwenlop,
Mit iuwer Kunst sô lagt ir manegem senger op?

Et ailleurs n'est-il pas *magister septem artium*, *Magister der sieben freien Künste*, et ne nous a-t-il pas laissé quatre strophes sur le *quadrivium* (astronomie, arithmétique, géométrie, musique), comme s'il eût craint que la postérité n'ignorât qu'il avait pris ses grades et conquis ainsi le droit de régenter le docte parnasse de Mayence? Sa science éclate en mille endroits : parle-t-il de la puissance de l'amour, *des herrn Amor*, il cite à l'appui Adam et Samson, David, Salomon, Absalon, Alexander, Aristoteles, Virgilius, Holofernus, Asahel, Artus, Parcival, Pyramus et Thisbe. S'il fait l'éloge de sa belle, il la compare aux plus célèbres héroïnes des romans et de l'histoire, à l'amie de Terramer, à celle d'Énée, etc. Il est familier avec toutes les traditions chevaleresques et les pieuses légendes, et il n'en est presque aucune qu'il ne cite ou à laquelle il ne fasse allusion. Il est aussi versé dans la littérature sacrée que dans la littérature profane, et son fameux *Leich* en l'honneur de la Vierge est tour à tour une paraphrase du *Cantique des Cantiques* et une imitation de *l'Apocalypse*. C'est par sa prodigieuse érudition, plus encore que par son talent poétique, qu'il écrase ses rivaux, et nous en trouvons une preuve bien curieuse dans sa fameuse discussion avec Regenbogen sur les noms de *weib* et de *frau*. Suivant lui, le nom de *weib* désigne la femme qui a perdu la grâce de la virginité et qui n'a pas encore été élevée à la dignité de mère; tandis que *frau* désigne essentiellement la maîtresse de la maison, la souveraine de la famille. Et il a raison, du moins en partie; mais comme son adversaire ne se

rend pas, il appelle au secours de sa dialectique insuffisante sa science de l'histoire, et invente une curieuse étymologie : « *Weib* (*wîp*), dit-il, vient du nom d'un roi de France, *Wippeon*, qui déshonorait les filles de ses sujets, et les chassait ignominieusement de ses États dès qu'elles devenaient grosses. » Rumesland, autre *meistersænger*, qui assistait comme arbitre ou plutôt comme troisième champion à cette sorte de *tenson* ou de *jeu-parti*, déclare que la discussion ne vaut pas la patte d'une poule (*einen hennenfusz*), et la plupart de nos lecteurs seront sans doute de son avis. Mais on avait alors beaucoup de goût pour ces subtilités, et la gloire de Frauenlob s'accrut singulièrement par la victoire qu'il remporta en cette circonstance sur Regenbogen. Le forgeron ne fut pas plus heureux dans une autre lutte qu'il soutint contre son redoutable adversaire : il s'agissait cette fois d'une discussion purement théologique, et Regenbogen avait posé à Frauenlob ce dilemme : « Ou le diable est incréé, et alors il est l'égal de Dieu, ou Dieu a créé le mal. » L'ancien élève des chanoines de Meissen répondit, avec l'Église, que le diable était sorti bon des mains du Créateur, et qu'il est devenu mauvais par sa propre faute.

Le sujet même de ces luttes serait pour nous une preuve suffisante, à défaut d'autres, que déjà sous Frauenlob la poésie allemande était entrée dans une voie nouvelle, et que la condition des poëtes ainsi que du public auquel ils s'adressaient avait considérablement changé. Il fallait à ces discussions un tout autre auditoire qu'aux questions de métaphysique amoureuse que traitaient devant les grands seigneurs et les nobles dames les minnesængers comme les troubadours. On n'était plus au temps où l'un des plus beaux génies d'une cour brillante déclarait superbement ne savoir ni lire ni écrire : la science était nécessaire à ceux qui écoutaient, à plus forte raison à celui qui chantait; elle tenait lieu d'inspiration. Avons-nous besoin de dire après cela que, dans ses *Leiche* et ses *Lieder*, l'érudit Frauenlob nous semble bien inférieur à Wolfram d'Eschenbach (voy. Eschenbach), et surtout au véritable lyrique, à Walther von der Vogelweide? Mais il reprend son rang dans les *Sprüche*, les Γνῶμαι des Grecs.

Frauenlob vivait à une de ces époques de transition où l'humanité, avide de progrès, cherche à secouer le joug des institutions vieillies qui entravent encore sa marche quand depuis longtemps elles ont cessé de la soutenir : le temps de l'enthousiasme était passé, celui de la critique était venu. Frauenlob fut satirique et sentencieux. Il avait assisté, nous le savons, aux combats et aux fêtes de la noblesse, sans que le spectacle de ces brillantes passes d'armes et de ces grands coups d'épée lui eût communiqué l'exaltation chevaleresque, mais aussi sans qu'il lui eût ravi son bon sens plébéien. il av[...] fréquenté les cours et vécu dans l'intimité [...] princes; mais il n'avait point été ébloui, et p[...] d'une fois il fut tenté « d'aller crier dans le s[...] « de la terre : Le roi a des oreilles d'âne [...] « Celui-là seul est vraiment prince, dit-il [...] « jour, qui agit mieux que les autres. » Il [...] craignit donc pas d'attaquer les vices des gra[...] et du clergé, mais sans aigreur, sans haine p[...]sonnelle; ce n'est pas un pamphlétaire, com[...] Henri d'Esslingen, c'est un moraliste; il a co[...]cience de sa mission, et répond à ceux qui [...] reprochent sa sévérité que « il est de son [...]voir de poursuivre les méchants ». Son s[...] acquiert alors une énergie et une clarté rem[...]quables; dégagées de ces subtilités scolastiq[...] ou de ces images ambitieuses qui déparent [...] compositions lyriques, ses *Sprüche* ont en [...]néral le mérite d'exprimer simplement et h[...]reusement des idées vraies. Tous ses morce[...] ne se tiennent pas d'ailleurs dans de froides gé[...]ralités; de temps en temps la personnalité du po[...] reparaît : il pleure ses parents qui ne sont plus, [...] amis qui s'éteignent autour de lui; il se pla[...] mais sans trop d'amertume, des maux de [...] vieillesse; enfin, il voit la mort s'approcher [...] lui à son tour, et la salue avec des regrets [...]lés de résignation. « Je recommande mon co[...] « à la terre, dit-il, et mon âme à la mère [...] « douleur. » « Tous pleureront Frauenlob », [...]crie-t-il ailleurs; et en effet sa mort fut un d[...] universel. Le 29 novembre 1318, raconte [...]bert de Strasbourg dans sa chronique, il mou[...] à Mayence, et fut enterré dans la cathédr[...] Les dames portèrent son corps de son l[...] (*hospitium*) au lieu de sa sépulture, pleu[...] et poussant des cris de douleur, *prop[...] laudes infinitas, quas imposuit omni gen[...] Fœmineo in dictaminibus suis. Tanta e[...] ibi copia fuit vini fusa in sepulchrum suu[...] quod circumfluebat per totum ambitum [...]clesiæ.*, (Alb. v. Strassb., dans *Script. G[...]maniæ hist. illustr.*, t. II, 108.)

Notre meistersænger avait joui pendant [...] vivant d'une grande réputation; elle ne fit [...] s'accroître après sa mort, et il nous serait fa[...] de recueillir dans les écrivains du quatorzi[...] siècle des preuves nombreuses de l'admira[...] qu'il avait inspirée. Son principal titre aux élo[...] de ses contemporains et de ses successeurs [...]médiats, c'était sa science merveilleuse d[...] versification et du rhythme et la variété des [...]positions métriques qu'il avait employées : i[...] avait inventé trente-cinq. La plus célèbre [...] ses compositions est sans contredit son cant[...] ou *Leich* en l'honneur de la Vierge. Il est c[...]posé de trente strophes; dont dix seulemen[...] trouvent dans le manuscrit Maness. Nous a[...] de lui en tout trois *Leiche*, un grand nombr[...] *Sprüche* en 448 strophes, et treize *Lieder* e[...] strophes. Ses œuvres nous ont été conservées [...] dix-sept manuscrits, dont les principaux sont [...]

e Paris (Maness), de Vienne, d'Iéna et d'Heidelerg. Ettmüller en a donné une fort bonne édi-on, sous ce titre : *Heinrichs von Meissen des rauenlobes Leiche, Sprüche, Streitgedichte nd Lieder;* Quedlinbourg, 1843.

Alexandre Pey.

B.-J. Docen, *Münchener Aurora*, 1804. — Von der agen, *Museum fuer altd. Literatur und Kunst, et innesinger*, t. IV.—Gruber, *Allgemeine Encyklopädie*, t. *Frauenlob*, par J. Zacher. — K. Gœdeke, *Das Mittalter*, 6. liv.

FRAUNHOFER (*Joseph* DE), célèbre opticien llemand, né à Straubing (Bavière), le 6 mars 1787, nort le 7 juin 1826. Son père exerçait l'état de itrier, et ne put donner à son fils qu'une bien nparfaite éducation; il lui faisait seulement fréuenter les écoles publiques aux heures où il ne occupait pas dans sa boutique. A peine sorti e l'enfance, Fraunhofer perdit, au mois d'août 799, ses parents, et fut obligé d'entrer en aprentissage chez Weichselberger, tailleur de erres et fabricant de glaces, qui ne lui permit ucune absence. A l'aide de quelques vieux vres, il s'instruisit tout seul, passant les nuits travailler. Un accident arrivé à la maison qu'il abitait donna un autre cours à ses travaux et sa destinée. Cette habitation s'étant écroulée 21 juillet 1801, Fraunhofer fut préservé miaculeusement de la catastrophe, qui écrasa les utres habitants. On entendit ses cris de dehors, t l'on entreprit de percer une galerie pour arver jusqu'à lui. L'électeur de Bavière, depuis oi Maximilien-Joseph, s'étant rendu sur les lieux, intéressa vivement à celui que menaçait un si rand danger; il encouragea les ouvriers, et près quatre heures d'un travail assidu, on parint à ce jeune homme, que l'on put arracher, uoique blessé, à cette sépulture vivante. Le oi, après avoir donné ordre de soigner Fraunofer, lui fit remettre 18 ducats, qui lui facilièrent ses premiers travaux en optique. En même emps le jeune apprenti reçut d'un autre protecteur, le conseiller privé Utzschneider, divers traiés de mathématiques qui le mirent en état de ompléter son instruction. Il profita du don du roi our racheter de son maître, qui le contrariait lans ses études, ses derniers six mois d'apprenissage; avec ce qui lui resta, il acheta une mahine à polir les lentilles. Mais ses recherches t ses expériences d'optique lui coûtaient toujours quelque argent, et il n'en gagnait point. Il hercha alors des ressources dans un art qu'il pprit tout seul, la gravure des cartes de visite. Ce travail l'aida pendant quelque temps; mais ientôt la guerre vint détruire ce moyen d'existence. Abandonnant alors ses livres, il ne consacra lus que le dimanche à l'étude, et s'occupa exclusivement à faire et à polir des glaces. Une grande abrique d'instruments de mathématiques s'étant levée par les soins de Reichenbach et du coneiller Utzschneider, Fraunhofer fut appelé dans et établissement pour calculer et polir les prenières lentilles d'une dimension un peu considérable qui sortirent de cette fabrique, et destinées pour l'observatoire de Bude. Peu de temps après, il fut mis à la tête de la partie optique. Bientôt, s'arrachant à une routine suivie par presque tous ses devanciers, il imagina et exécuta deux machines qui le mirent au premier rang des opticiens. Ces travaux furent assez productifs pour qu'il devînt propriétaire de ce même établissement où peu d'années auparavant il avait été reçu comme ouvrier.

Désormais familier avec les sciences physiques, mathématiques et astronomiques, Fraunhofer put songer à reculer les bornes du domaine de l'optique. Quelque temps avant d'entrer à l'établissement dioptrique de Bénédictbeurn, il avait écrit un mémoire sur l'aberration de la lumière hors de l'axe dans les télescopes à réflexion : selon lui, les miroirs hyperboliques devaient être préférés aux paraboliques, et il décrivait à cette occasion une machine de son invention destinée à polir les surfaces à segments paraboliques. Il résolut l'un des problèmes les plus difficiles de l'optique pratique, celui de donner le dernier poli, au degré demandé, sans faire perdre à la surface la forme voulue : à l'aide de sa machine, on donne ce poli et on corrige même les irrégularités commises dans la première opération. En 1811 Fraunhofer crut avoir trouvé le moyen de fondre du *flint-glass* de façon que le morceau du fond du creuset eût tout à fait le même pouvoir réfringent que le morceau pris à la superficie; mais s'il avait réussi une fois dans cette expérience, le hasard fut complice de l'expérimentateur; car après de nombreuses opérations, il ne put jamais atteindre la perfection première. Fraunhofer ne se rebuta pas; il continua au contraire ses travaux avec plus d'ardeur. Il fabriqua du *crown-glass*, cherchant à éviter les ondulations et les empreintes dont est entaché fort souvent celui qui est fabriqué en Angleterre.

Ce savant opticien, qui apportait tant d'exactitude et tant de soin dans toutes ses opérations, fut souvent trompé dans les résultats, et il acquit la conviction que dans la construction des objectifs achromatiques l'effet répond rarement au but proposé. Pour éviter l'inconvénient de ne pouvoir déterminer avec une exactitude suffisante des quantités qu'il faudrait connaître avec précision pour calculer les objectifs achromatiques, il adopta un procédé nouveau, au moyen duquel on ne néglige aucune quantité; il considéra la déviation non pas seulement pour des rayons venant d'un point situé *sur* l'axe, mais aussi pour des points situés *hors* de l'axe.

Fraunhofer se livra à un grand nombre d'expériences pour faire naître artificiellement une lumière homogène : il y parvint à l'aide de lampes et de prismes; il découvrit dans la couleur orange du spectre solaire une ligne fixe et claire dont il se servit pour détourner le pouvoir réfringent absolu. Il rechercha cette ligne claire dans l'orange du spectre, et il y découvrit un grand nombre

de lignes fixes et obscures. C'est par cette découverte qu'il rechercha avec le goniomètre le chemin de la lumière pour toutes les nuances de couleur. Il étudia particulièrement la diffraction de la lumière, et chercha à en établir les lois avec exactitude; par suite de ses expériences réitérées, il découvrit beaucoup de phénomènes variés résultant de l'action réciproque des rayons réfractés, et produisit un spectre parfaitement homogène sans le secours d'aucun prisme. Ce spectre, avec lequel on pouvait mesurer, en suivant la trace de la lumière, les angles de la déviation, était le résultat de fils fins, égaux et parfaitement parallèles; il contenait ces mêmes lignes fixes et obscures qu'il avait trouvées dans le spectre produit par un prisme. Après s'être assuré qu'on ne peut expliquer la théorie des nouvelles modifications découvertes par lui que par le principe des interférences du docteur Th. Young, il développa, d'après ce principe, une formule analytique générale pour les lois de la lumière.

Au nombre des instruments inventés et perfectionnés par Fraunhofer, on doit citer particulièrement un *héliomètre*, un *micromètre filaire répétiteur* à lampe, un *microscope achromatique*, un *micromètre annulaire* perfectionné, et surtout le grand *télescope parallactique* de Dorpat, dont un astronome célèbre, M. Struve, a donné la description sous le nom de *réfracteur géant*.

En 1823 Fraunhofer devint conservateur du cabinet de physique de l'académie de cette ville (1). Il était membre de plusieurs sociétés savantes. Il mourut après une longue maladie. Il repose à côté de Reichenbach, mort quelques jours avant lui, et son monument porte cette épitaphe : *Approximavit sidera*. [*Enc. des G. du M.*]

Utzschneider, *Umriss der Lebensgeschichte des Dr J. V. Fraunhofer*. — Meusel, *Gel. Teutschl.* — *Convers.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRAXINIS ou **DESFRENES** (*Nicolas*), connu aussi sous le nom de *Deleuze*, théologien belge, vivait au seizième siècle. Il était théologien de Louvain et chanoine de Saint-Pierre. Il fut chargé par les docteurs de Louvain de la révision de l'édition de la *Bible* par J. Le Febvre d'Étaples. On a encore de lui : *La Pérégrination spirituelle sur la Terre Sainte, comme en Jérusalem, en Bethléem, etc., composée en langue thyoise, par Pascha, et translatée*; Louvain, 1566, in-4°; — *Les Heures de Notre-Dame réformées, corrigées, et, par le commandement de Pie pape cinquième du nom, publiées, etc.*; *le tout translaté du latin en français*; 1577, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexikon.*

FRAYSSINOUS (*Denis-Luc*), prélat français, naquit d'un père cultivateur, le 9 mai 1765, à Curières (diocèse de Rodez), et mourut à Saint-Géniez, le 12 décembre 1841. Il étudia au collége de Rodez, et se fit ecclésiastique par choix. En 1784 il vint à Paris, et entra à la communauté de Laon dirigée par les prêtres de Saint-Sulpice. Il suivit en même temps au collége Louis-le-Grand les leçons de l'abbé Royou, rédacteur du *Journal de Monsieur*. Dès qu'il fut reçu maître ès arts, il commença son cours de théologie, et se préparait à la *licence*, qui conduisait aux honneurs ecclésiastiques, quand la révolution l'obligea de retourner dans le Rouergue. Il fut promu au sacerdoce en 1789. Lorsque la réaction thermidorienne eut rendu au culte catholique un peu de liberté, au moins dans les campagnes, l'abbé Frayssinous remplit avec zèle ses devoirs d'ecclésiastique. Plusieurs élèves de Saint-Sulpice s'étant réunis, en 1801, dans une maison de la rue du faubourg Saint-Jacques, il y professa la théologie dogmatique, et vers la même époque il fit dans l'église des Carmes des catéchismes raisonnés. Cette exposition des vérités de la religion chrétienne ayant eu un grand succès, il y substitua la forme de discours, et telle fut l'origine de ces *conférences* célèbres qui fondèrent sa réputation. La jeunesse des écoles et la haute société parisienne se pressaient dans l'enceinte de Saint-Sulpice; on aimait à entendre cette éloquence persuasive qui savait charmer les esprits et toucher les cœurs; et le *Génie du Christianisme* qui avait séduit, par ses descriptions poétiques, l'imagination de beaucoup de personnes, rendit la prédication de l'abbé Frayssinous plus facile et plus fructueuse. Ces conférences, qu'il faisait pendant les six premiers mois de chaque année, lui prenant beaucoup de temps, il quitta sa chaire de théologie. Le succès de ces instructions chrétiennes allait toujours croissant, quand survinrent les démêlés de Pie VII et de Napoléon qui firent suspendre, en 1809, l'enseignement de l'abbé Frayssinous, commencé en 1803. Pour atténuer un peu l'effet de cette mesure, de Fontanes, grand-maître de l'université, le nomma inspecteur de l'académie de Paris. Il était alors simple chanoine honoraire de Notre-Dame. Le fameux concile de Paris de 1811 n'ayant pas satisfait les vœux de l'empereur, la congrégation de Saint-Sulpice fut dispersée. Alors l'abbé Frayssinous, tout en conservant son titre d'inspecteur d'académie, se retira dans son pays, et ne revint à Paris qu'avec les Bourbons. Au mois d'octobre 1814, il reprit ses conférences de Saint-Sulpice, qui furent publiées après sa mort sous le titre de *Conférences et discours inédits*; Paris, in-8°. Elles eurent pour sujet les causes, les effets et les suites de la révolution française. L'orateur attaqua éloquemment les doctrines anti-religieuses du dix-huitième siècle; puis il reprit le cours de ses instructions chrétiennes. Pendant les Cent Jours sa voix ne se fit point entendre; mais il remonta dans sa chaire au mois de février 1816. Cette même année un

(1) L'établissement optique de Benédictbeurn, qui doit sa renommée à Fraunhofer, fut transféré à Munich en 1819.

ommission de l'instruction publique ayant été nstituée, l'abbé Frayssinous en fit partie ; mais e ton dogmatique de Royer-Collard lui déplut, t il se retira. Sur l'invitation de l'archevêque de Bordeaux, il alla prêcher dans cette ville pendant 'automne de 1816, et reparut ensuite à Saint-Sulpice. Le jour de la Pentecôte il fit dans la hapelle des Tuileries, en présence de Louis XVIII, n discours sur l'établissement de la religion hrétienne. L'usage de prononcer le 25 août de haque année le panégyrique de saint Louis ayant té rétabli en 1817, l'abbé Frayssinous fut dé-igné pour composer et réciter cette œuvre ora-oire. L'Académie Française se rendit en corps our l'entendre à Saint-Germain-l'Auxerrois. En 817 il prêcha l'Avent à la cour, et le lendemain e Noël il fut présenté au roi, qui lui dit : « Mon-ieur l'abbé, votre présence aujourd'hui ne m'est lus aussi agréable, puisqu'elle m'annonce la fin e votre station. » Le concordat de 1817 ayant rovoqué de vives controverses, l'abbé Frayssi-ous, dans le but de concilier les esprits, publia, n 1818 : *Les vrais Principes de l'Église gal-icane sur la puissance ecclésiastique, la pa-auté, les libertés gallicanes, la promotion es évêques, les trois concordats et les ap-els comme d'abus.* Le 26 mai 1818 il prononça Saint-Denis l'oraison funèbre du prince de ondé, et le mois de juin suivant, dans une de es conférences à Saint-Sulpice, il invita ses au-iteurs à lire le premier volume de l'*Essai sur 'indifférence en matière religieuse.* Peu de emps après l'abbé de Lamennais écrivait dans le *'onservateur* un article qui commence ainsi : Un orateur, l'abbé Frayssinous, semble être uscité par la Providence pour confondre l'incré-ulité, etc. » La commémoration solennelle de la élivrance d'Orléans par Jeanne Darc lui fournit occasion, en 1819, de montrer son talent ora-oire. Louvel venait de commettre son attentat uand l'abbé Frayssinous monta en chaire à aint-Sulpice; il sut parler des derniers mo-ents du duc de Berry avec une simplicité tou-hante. En 1821 il prononça le panégyrique de aint Vincent de Paul dans l'ancien séminaire de aint-Firmin, où des massacres avaient eu lieu n septembre 1792.

L'Académie Française jeta les yeux sur l'abbé rayssinous pour lui donner le fauteuil de Fonta-es, qui venait de mourir. Il n'était pas dépourvu e titres littéraires. Des articles de critique sortis e sa plume élégante avaient enrichi les colonnes u *Journal des Débats* et celles du *Spectateur rançais ;* il fut aussi un des premiers collabora-eurs de *L'Ami de la Religion.* Cependant, il dé-lina cette fois l'honneur qu'on lui faisait. Le car-inal de Périgord, qui mourut en 1821, lui avait onné des lettres de vicaire général honoraire et, omme dernier témoignage d'estime, sa croix pec-orale. Il prononça l'éloge funèbre de ce prince de 'Église ; il venait d'être nommé premier aumô-ier de Louis XVIII, quoiqu'il ne fût ni évêque ni d'une famille noble, conditions alors exigées pour remplir cette charge. Le 28 avril 1822 il prononça sa dernière conférence à Saint-Sulpice. En même temps Pie VII le nomma évêque d'Hermopolis *in partibus*, et Louis XVIII le fit grand-maître de l'université (1er juin 1823). Il commença l'exercice de ses fonctions épiscopales par donner la tonsure à M. de Ravignan, qui laissait la magis-trature pour se consacrer au service de l'Église. A la mort de l'abbé Sicard, l'Académie Fran-çaise songea de nouveau à s'adjoindre un homme revêtu des plus hautes dignités. Frayssinous ac-cepta le fauteuil qu'on lui présentait. La du-chesse de Berry assista à la séance de réception. Élevé par Louis XVIII à la pairie, avec le titre de comte, il devint, le 26 août 1824, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, et le 25 décembre de la même année il prononça dans l'église Saint-Denis l'orai-son funèbre de Louis XVIII. Sur les instances de ce monarque, il publia en 1823 ses conférences, sous le titre de *Défense du Christianisme.* De 1823 à 1843 quinze éditions parurent de cette apologie de la religion, qui fut traduite en anglais, en allemand, en espagnol, en italien. A ce mo-ment deux partis existaient dans l'Église, l'un, sous la conduite de l'abbé de Lamennais, soutenait la doctrine de l'ultramontanisme; l'autre, sans chef, se composait des tenants de l'ancienne Sor-bonne. Frayssinous, espérant rapprocher les par-tisans de ces deux opinions, fit paraître une se-conde édition de son livre intitulé : *Les vrais Principes de l'Église gallicane sur la puis-sance ecclésiastique.* Il fit peu de changements à celui qu'il avait publié huit années auparavant.

En 1827 de Villèle, voyant qu'il allait succomber sous les attaques passionnées d'une double oppo-sition, recourut à des élections générales, qui le renversèrent. Frayssinous avait désapprouvé cette mesure de son collègue. Les libéraux gagnaient chaque jour du terrain, et Charles X crut devoir, en formant le cabinet du 4 janvier 1828, retirer l'instruction publique au ministre des affaires ecclésiastiques, qui donna sa démis-sion au mois de mars suivant. Appelé par le roi pour avoir son avis sur les fameuses ordon-nances de 1830, qu'on préparait, il s'y montra tout à fait opposé. Charles X voulut demander pour lui au pape le chapeau de cardinal ; l'abbé Frayssinous ne se crut pas digne de la pour-pre. Lors du pillage des Tuileries pendant les journées de juillet 1830, l'appartement qu'il y occupait en qualité d'aumônier fut dévasté, et presque tous les objets qui s'y trouvaient dispa-rurent. Le nouveau pouvoir, par l'organe de M. Pasquier, lui proposa plusieurs dignités, qu'il ne voulut point accepter. Ici finit la carrière politique de Frayssinous. L'évêque d'Hermopolis fit alors un voyage à Rome, puis revint dans son pays; mais il n'y resta pas longtemps. Il venait d'être choisi pour précepteur du duc de Bordeaux, et il dut partir pour Prague, d'où il revint à

Paris en 1838. Sa santé devenant de jour en jour plus débile, il retourna dans le Rouergue, où il mourut. Le duc de Bordeaux fit élever un monument à la mémoire de son précepteur, auquel il avait voué une affection respectueuse.

A. R.

Vie de Mgr Frayssinous, par M. Henrion. — *L'Ami de la Religion*, passim. — *Biographie du Clergé contemporain.*

FREARD DU CASTEL (*Raoul-Adrien*), géomètre français, né à Bayeux, vers le commencement du dix-huitième siècle, mort le 16 mars 1766. On a de lui : *Éléments d'Euclide réduits à l'essentiel de ses principes;* Paris 1740, in-12; — *École du Jardinier fleuriste;* Paris, 1764, in-12.

Marc-Antoine Fréard, frère du précédent, mort en 1771, fut un des meilleurs prédicateurs de son époque.

Desessarts, *Siècles littéraires.*

FRÉART. *Voy.* Chambrai.

FRÉCULFE, historien français, né vers la fin du huitième siècle, mort vers 850. On croit qu'il fut moine de l'abbaye de Fulde, et l'on sait par lui-même qu'il eut pour maître Helisachar, depuis chancelier de l'empire. Il devint évêque de Lisieux en 823 ou 824. Il trouva son diocèse dans le plus triste état. L'ignorance surtout y était à son comble. La maison épiscopale ne contenait aucun livre, pas même l'Écriture Sainte. Dans ce pressant besoin, Fréculfe s'adressa à son ami Raban Maure, abbé de Fulde, qui lui envoya des commentaires sur les cinq livres de Moïse. A ces écrits Fréculfe ajouta un grand nombre d'autres ouvrages sur l'histoire sacrée et profane. En 824, il fut chargé d'une mission à Rome, et à son retour il assista au concile convoqué pour examiner la question des images. Dans le soulèvement général du clergé contre Louis le Débonnaire, il resta fidèle à ce prince, qui lui confia le soin de garder un des prélats rebelles, Ebbon, archevêque de Reims. Il assista encore à un concile provincial tenu en 849, et l'on croit qu'il mourut l'année suivante. On a de lui une *Chronique* en deux livres. Il l'entreprit à la sollicitation d'Hélisachar, et il l'acheva sur la demande de l'impératrice Judith. Il essaya de composer d'après les auteurs anciens, tant sacrés que profanes, une histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à la chute de l'empire romain : « Plan vaste et magnifique, dit l'*Histoire littéraire*, mais qui, outre des recherches presque infinies, une lecture prodigieuse et un travail immense, demandait encore et plus de goût et plus de critique qu'il n'y en avait au temps de Fréculfe. » La *Chronique* de Fréculfe n'est qu'une ébauche imparfaite, rédigée principalement d'après Josèphe, Eusèbe, saint Jérôme, et surtout saint Augustin. Cependant cet ouvrage, relativement au temps où il fut écrit, est remarquable, et annonce un esprit ferme et éclairé. La *Chronique* de Fréculfe (*Freculphi, episcopi Lexoviensis, Chronicorum Libri duo*) fut d'abord imprimée à Cologne, 1530, in-fol., réimprimée dans la même ville, en 1539. Jérôm Comelin en donna une édition à Heidelberg, 159 in-8°. On la trouve aussi dans la *Bibliothèqu des Pères* (t. IX, édit. de Cologne ; t. XI édit. de Lyon.)

Fabricius, *Bibliotheca Lat. med. et infim. Ætatis. Histoire littéraire de la France,* t. V.

FRÉDÉGAIRE, surnommé *le Scolastique* auteur présumé d'une chronique mérovingienn rédigée dans le septième siècle de l'ère chr tienne. Les bibliothèques possédèrent longtem les manuscrits de cette chronique sans que l savants pussent dire quel en était l'auteur, e quel lieu et en quel temps il vivait. Même au jourd'hui, que ces questions ont été souvent doctement débattues, aucune d'elles n'a reçu solution précise, et nous sommes encore rédui à leur égard à des conjectures qui, bien que gé néralement admises, ne sont cependant pas d preuves. Joseph Scaliger et Marquard Freh appelèrent les premiers du nom de Frédégai l'auteur de la chronique mérovingienne. Inve tèrent-ils ce nom, le trouvèrent-ils dans quelq manuscrit? Nous l'ignorons. Adrien de Valoi il est vrai, prétend l'avoir lu sur un manusc ancien; mais D. Ruinart l'a vainement cherc sur tous ceux qu'il a compulsés. Toujours est que, faute d'autre, le nom de Frédégaire e resté au chroniqueur.

Selon Adrien de Valois, Frédégaire serait or ginaire d'Avenches. Valois avait fait pour fix ce point d'immenses recherches, et cependa son opinion ne repose que sur de faibles fond ments. Mais on a de fortes raisons pour pens que Frédégaire vécut dans le royaume de Bou gogne : on voit en effet, en lisant sa chroniqu qu'il ne connaissait guère que l'histoire de Bou gogne; c'est de l'histoire de ce pays qu'il s'o cupe surtout, ce n'est qu'en passant qu parle de l'Austrasie ou de la Neustrie; c'es enfin, par les années du règne des rois de Bou gogne qu'il établit sa chronologie. Il nous para à peu près certain que Frédégaire écrivit ve le milieu du septième siècle : sa chronique arri jusqu'à l'an 641; l'auteur y parle même de fai appartenant aux années 656 et 658, et se repré sente lui-même comme contemporain des évé nements qu'il rapporte. Voilà à peu près tout c qu'on peut dire sur la personne de Frédégaire si Frédégaire est véritablement le nom du chro niqueur.

Cet auteur fit dans la composition de so œuvre ce qu'avait fait avant lui Grégoire d Tours. Il remonta jusqu'à la création, compos des extraits de toutes les chroniques dont il pu avoir connaissance, abrégea Grégoire de Tour lui-même, et forma ainsi une vaste introductio à sa chronique originale des événements de so temps; du moins les savants ont cru pouvoi attribuer à la même main les différents morceau dont nous parlons. L'abrégé de Grégoire d

ours et la chronique originale ont seuls aujourhui de l'intérêt pour nous (1).

L'abrégé répond seulement aux six premiers rres de l'*Histoire des Francs*, dont les quatre rniers paraissent avoir été inconnus à Frédéire. Cet abrégé s'écarte quelquefois de l'oriaal, et c'est là ce qui lui donne quelque prix : l'explique, le modifie, y ajoute même des ts de peu d'importance, il est vrai, peu auentiques si l'on veut, mais qui cependant ne nt pas tout à fait indignes de fixer l'attention la critique.

La chronique qui dans plusieurs manuscrits trouve jointe à l'Histoire de Grégoire de urs, dont elle forme alors le dernier livre, le seul monument où nous puissions étudier istoire contemporaine; si la chronique de Frégaire nous manquait, une nuit à peu près mplète séparerait Grégoire de Tours des hisiens de Charlemagne (2); et en disant la ronique, nous entendons aussi parler des *ntinuations* qui en ont été faites en différents mps, et qui mènent le lecteur jusqu'à l'avément de Charlemagne au trône. On peut croire effet que sans la chronique les *continuams* n'eussent probablement jamais existé. Du ste, il faut dire avec M. Guizot qu'il y a une stance immense entre Grégoire de Tours et édégaire, que de l'historien au chroniqueur barbarie a fait d'immenses progrès. « L'imaation de l'écrivain est froide et morne; aucun gret ne lui échappe; aucune dévastation, aune souffrance publique n'arrête un moment pensée. Il est clair que les barbares ont tout spersé, tout envahi, qu'ils occupent même un and nombre d'évêchés, et qu'au milieu de ce ossier désordre quelques moines s'appliquent uls à étudier les sciences sacrées et à conserver souvenir de ce qui se passe autour d'eux. »

La *Chronique* de Frédégaire a été d'abord nprimée en forme d'appendice aux œuvres de int Grégoire de Tours, sous ce titre : *Fredeirii scholastici Chronicon quod ille, jubente hildebrando comite, Pipini regis patruo, ripsit;* Bâle, 1568, 1610, in-8°. Les quatrième cinquième livres ont été insérés dans les *Scripres rerum Francicarum* de Freher; dans les *riptores coætanei* de Duchesne, dans le *Reteil des Historiens de France* par D. Bouiet, et, plus récemment, dans la Collection de troniqueurs latins traduits par M. Guizot, sous titre de *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France.* [J. GUADET, *Encyc. des G. du M.*]

Adrien de Valois, *Gesta Francorum*, l. XV. — Fabricius, *Bibliotheca med. et infim. Ætatis.* — Dom Ruinart, *Préface* de son édition de *Grégoire de Tours* et de *Frédégaire;* Paris, 1699, in-fol. — Vertot, *Histoire de l'Acad. des Inscriptions*, t. Ier, p. 305. — *Histoire littéraire de la France*, t. III. — Guizot, *Notice sur Frédégaire*, en tête de sa traduction.

FRÉDÉGISE ou **FRIDUGISE**, écrivain d'origine anglaise, né dans la seconde moitié du neuvième siècle, mort en 834. Il fut, à ce que l'on croit, élevé à l'école d'York. Alcuin, son maître, le conduisit en France. Frédégise obtint divers emplois à la cour de Charlemagne. Il succéda à Alcuin dans la dignité d'abbé de Saint-Martin. Il fut aussi pourvu des abbayes de Saint-Bertin et de Cormery, et devint chancelier de Louis le Débonnaire. On a de lui : *Epistola de Nihilo et tenebris*, dans les *Miscellanea* de Baluze, t. Ier. Cet opuscule est divisé en deux parties : dans la première l'auteur essaye de prouver que le néant est quelque chose de réel; dans la seconde, il soutient que les ténèbres sont une substance corporelle. Il démontre cette double thèse par des citations tirées de la *Bible* et par des subtilités sophistiques dans le goût du temps. D'après l'*Histoire littéraire*, « le style est ce qu'il y a de meilleur. Il est pur, clair et même coulant malgré les épines de la philosophie. » Frédégise écrivit contre Agobard; cet ouvrage, aujourd'hui perdu, ne nous est connu que par la réponse d'Agobard. On y voit que Frédégise, en prétendant relever les erreurs d'Agobard, en avait commis lui-même d'assez graves. Cet écrivain composa aussi des poésies; on lui attribue généralement la description de Cormery, insérée parmi les poëmes d'Alcuin.

Histoire littéraire de la France, t. IV.

FRÉDÉGONDE, reine des Francs, naquit vers 545, et mourut en 596. Sa naissance est très-obscure; on croit qu'elle vit le jour dans un village et que ses parents étaient de pauvres paysans. Ce qu'il y a de positif, c'est que Chilpéric Ier, roi de Neustrie ou de Soissons, qui figure comme neuvième roi des Francs dans la table des monarques de la race mérovingienne, remarqua particulièrement Frédégonde parmi les suivantes de la reine Audovère, sa première femme légitime. L'impression que ses charmes et son esprit produisirent sur le cœur de Chilpéric n'aurait peut-être été qu'éphémère, si une ambition persévérante et audacieuse n'eût envahi l'âme de Frédégonde. A peine fut-elle devenue la maîtresse du roi qu'elle chercha les moyens d'écarter l'obstacle qui l'empêchait de s'asseoir sur le trône à côté de son amant. Pour rompre le mariage qui liait Chilpéric à Audovère, Frédégonde eut recours à un stratagème. Elle leur fit tenir à tous deux un enfant sur les fonts baptismaux; cet acte établissant entre le roi et la reine une affinité spirituelle qui, d'après les idées religieuses du temps, entachait d'inceste

(1) La *Chronique* de Frédégaire est divisée en cinq livres, ont les trois premiers ne sont qu'une compilation des troniques de Jules Africain, Eusèbe, saint Jérôme et acc; le quatrième est un abrégé des six premiers livres l'Histoire de Grégoire de Tours, et le cinquième renrme la continuation de cette histoire jusqu'à l'année 641. uatre écrivains anonymes ont fait des additions à l'ouage de Frédégaire, et l'ont continué jusqu'à l'année 768.

(2) Les autres monuments de l'histoire mérovingienne sont guère que des copies de Frédégaire et de ses ontinuateurs.

leur union conjugale, Chilpéric se trouva obligé de répudier Audovère.

Frédégonde ne recueillit pas d'abord le fruit de ses intrigues; avant qu'elle eût eu le temps et l'adresse de décider Chilpéric à la faire passer de sa situation de concubine au rang de reine, ce prince céda aux conseils de son frère Sigebert, roi d'Austrasie, qui l'engageait à prendre, à son exemple, une épouse d'un sang royal. Galeswinthe, fille du roi des Visigoths, vint occuper la place d'Audovère. Comme la nouvelle reine était sœur de Brunehaut, femme de Sigebert, Frédégonde attribua cet événement aux suggestions de la reine d'Austrasie, et voua une haine mortelle aux deux princesses. Après le mariage du monarque franc avec Galeswinthe, Frédégonde, qui n'avait pas quitté la cour, sut conserver et même augmenter son ascendant sur Chilpéric. Selon toutes probabilités, et nonobstant le témoignage contraire des larmes hypocrites du prince, ce fut avec l'assentiment de ce prince que Frédégonde se débarrassa de sa seconde rivale, plus tragiquement que de la première. Un matin de l'année 565, Galeswinthe fut trouvée morte dans son lit. Les historiens qui rapportent ce fait présument que Frédégonde avait étranglé de ses propres mains la princesse; quelques-uns, cependant, admettent, comme possible, le renvoi de Galeswinthe dans sa famille; mais cette hypothèse manque de fondement. Cet affront ou ce meurtre justifie l'inimitié que Brunehaut conçut à son tour pour Frédégonde, qui en cette même année devint l'épouse du roi de Neustrie. Ce troisième mariage de Chilpéric fut la source de calamités et de malheurs innombrables, dont ses sujets, ceux de ses frères, ses enfants du premier lit, toute sa famille enfin et lui-même furent successivement les victimes. L'ambition de Frédégonde, excitée plutôt que satisfaite par le succès, devint féroce. Tout ce qui y faisait obstacle devait être brisé. La guerre avec le roi d'Austrasie éclata d'abord; les avantages remportés à plusieurs reprises par l'armée de Sigebert sur celle de Chilpéric occasionnèrent des trêves, que le roi de Neustrie violait chaque fois qu'il croyait le moment opportun pour s'emparer des États de son frère. Enfin celui-ci, irrité de ces hostilités perpétuelles, livra à Chilpéric, en 575, une bataille sanglante, et le poursuivit jusque sous les murs de Tournay, dans laquelle le monarque vaincu s'était réfugié. Sa perte n'en paraissait pas moins assurée; mais Frédégonde, qui avait accompagné son mari dans sa fuite, le sauva par un fratricide. Elle détermina deux jeunes gens nés au pays de Térouanne, et qu'elle voyait sensibles au malheur de Chilpéric, à se rendre au domaine royal de Vitry pour y assassiner Sigebert : sous le prétexte de lui faire des propositions de paix, ils pénétrèrent dans sa tente, et le poignardèrent. Ce crime jeta l'effroi et mit le désordre dans l'armée austrasienne; Chilpéric marcha droit sur Paris, que lui Sigebert se disputaient depuis la mort de le frère aîné Caribert. Brunehaut se trouvait da cette ville, où elle attendait avec impatien l'arrivée de son époux triomphant. Faite pı sonnière par Chilpéric, elle se vit traitée avec u clémence que Frédégonde ne pouvait appro ver, mais à laquelle toutefois une crainte s perstitieuse l'empêcha de s'opposer : Bruneha avait pris asile dans la cathédrale de Paris, d' elle n'était sortie que sur la promesse de s beau-frère qu'on n'attenterait pas à sa vie.] veuve de Sigebert fut envoyée à Rouen. Là e connut Mérovée, fils de Chilpéric et d'Audovèr il devint amoureux d'elle, et l'épousa sans consentement du roi. Frédégonde se réjouit i térieurement d'une imprudence grâce à laque elle espérait pouvoir perdre à la fois deux o jets de sa haine; car elle abhorrait le fils de première épouse de son mari à l'égal de la sœ de Galeswinthe. Elle alluma la colère de Chilp ric contre les deux amants, devenus secrèteme époux. Elle prêta à Mérovée de grands desseir auxquels il ne songeait guère, ceux entre autr de détrôner son père et de régner sur la Gar avec la femme à laquelle il venait de s'unir.] roi, furieux, se rendit à Rouen; Bruneha ayant encore recouru, avec Mérovée, à l'invi lable asile d'une église, ils en sortirent to deux, la reine sur les réclamations des se gneurs austrasiens, qui la demandaient pour sı veiller l'éducation de son fils, le prince po être enfermé dans un monastère. Deux ou trı ans après, s'étant évadé, il erra quelque tem de ville en ville, et un jour des traîtres pay par Frédégonde, l'ayant surpris et assiégé da une maison où il s'était retiré avec son frè d'armes Gaïlen, il conjura ce denier de l'eı pêcher de tomber aux mains de ses ennemis de lui donner la mort. Gaïlen obéit, et Chilpéı venu en grande hâte pour s'emparer de son l ne trouva qu'un cadavre.

Ce n'était pas tant comme époux de son e nemie, la reine Brunehaut, que comme hériti du trône de Neustrie, que Frédégonde av poursuivi de sa vengeance Mérovée : Clovis, ég lement fils d'Audovère et de Chilpéric, av les mêmes droits à la succession de leur pèr l'heure de sa mort ne pouvait tarder de sonn Trois ans environ après l'assassinat de Mérové une maladie épidémique enleva à peu de d tance les uns des autres les trois fils de Fréd gonde et de Chilpéric; l'aîné avait déjà treize quatorze ans. En cette circonstance, le cœur marbre de la reine se laissa amollir par la do leur maternelle. « Voilà que nous perdons n « enfants, dit-elle à Chilpéric. Ce sont les larm « des pauvres, ce sont les gémissements de « veuve et de l'orphelin qui les tuent. Croye « moi : brûlons tous les édits injustes que no « avons rendus pour lever les taxes, et conte « tons-nous des revenus qui ont suffi à votre pèr

Les édits furent effectivement retirés; mais ette sorte d'expiation ne coûtait rien aux pasions haineuses de Frédégonde; son malheur nême lui fournit de nouveaux moyens pour les atisfaire. Des courtisans, empressés de plaire à ·ur souveraine ou peut-être des calomniateurs chetés par elle, affirmèrent que le frère de férovée, avec ses partisans, était l'auteur de la nort des enfants de Frédégonde. Celle-ci aussitôt accusa Clovis devant le roi d'avoir fait érir les jeunes princes par des maléfices. La rédulité et la faiblesse de Chilpéric abandonnèent à la fureur de la reine le fils d'Audovère t ses complices supposés. Ces derniers expirèent dans les tourments; Clovis fut secrètement oignardé au château de Noizy, où il était emprionné; et l'on répandit le bruit que lui-même vait mis fin à ses jours, afin d'échapper au upplice dû à son crime. La cruauté de Frédéonde s'exerça ensuite sur la mère et la sœur de férovée; elle les accusa d'avoir aidé le prince accomplir son forfait. Audovère fut étranglée ans le cloître où on l'avait confinée; sa fille, asine, fut déshonorée par les satellites, et sur ordre de la reine, afin qu'elle ne pût trouver n époux d'un rang assez élevé pour donner des engeurs à sa famille, inutile infamie, puisu'aussitôt après la malheureuse princesse fut tée dans un couvent.

Depuis 581, qu'eurent lieu ces dernières atroités de Frédégonde, jusqu'en 584, des discordes icessantes, qu'avivait toujours la méchanceté e l'épouse de Chilpéric, entretinrent la guerre ntre ce prince, son frère Gontran et leur neveu hildebert. Ces deux derniers rois venaient de e liguer contre Chilpéric, lorsque la mort soudaine de ce monarque donna un nouvel aspect la situation générale. Un soir, dans la forêt e Bondy, dont une des extrémités touchait au alais de plaisance de Chelles, Chilpéric tombe, nortellement frappé par une main inconnue. Le neurtrier ou plutôt les meurtriers s'enfuirent n criant: « Trahison! le roi vient d'être tué par des émissaires de la reine Brunehaut! » pouvantée par cet assassinat, la suite royale aissa ceux qui l'avaient commis s'échapper, eut-être parce que chacun soupçonnait que la éritable coupable n'était pas la reine d'Austraie. Le soupçon se changea en certitude quand n sut que le matin du jour de l'assassinat de hilpéric, ce prince, avant de partir pour la hasse, était entré dans l'appartement de sa emme, en ce moment occupée à sa toilette. ans se retourner pour voir qui s'approchait, rédégonde, persuadée que le roi était déjà arti, répondit à une familiarité de son mari ar des paroles très-libres auxquelles elle mêla e nom de Landry (1), de manière que Chilpéric e put douter qu'elle croyait les adresser à ce jeune seigneur. Néanmoins, il garda le silence, et la reine s'étant retournée, reconnut avec effroi sa méprise. Sans témoigner son ressentiment autrement que par la sombre expression de sa physionomie, Chilpéric était sorti de la chambre de sa femme, et avait passé toute la journée à chasser dans la forêt. Pendant son absence, Frédégonde se concerta avec Landry pour parer le coup qui les menaçait tous deux. Le danger était imminent; déjà le roi avait été averti par un bruit que d'abord le comte de Tours, puis l'évêque Grégoire avaient propagé, des liaisons adultères de la reine avec un autre amant que Landry, il est vrai; mais quoique le comte et l'évêque de Tours se fussent ensuite rétractés, ce bruit avait laissé des traces dans l'esprit de Chilpéric. La mort de l'époux offensé fut résolue entre Frédégonde et Landry. Ce crime exécuté, la reine jugea bien à l'expression de tous les visages autour d'elle qu'on le lui attribuait. Son fils Clotaire, âgé seulement de quelques mois, et qui toutefois aurait pu, en sa qualité de successeur de Chilpéric, lui servir de sauve-garde, était loin d'elle, dans un château où le feu roi le faisait élever. Le voisinage de l'armée austrasienne, qui venait de s'emparer de Meaux, aggravait sa situation, que la réunion de Gontran avec son neveu Childebert allait rendre encore plus critique. Mais Frédégonde était habile. Elle gagna promptement Paris, se renferma dans l'asile de la cathédrale, et de là écrivit au roi de Bourgogne, qu'elle parvint à intéresser à son sort. Gontran se détacha du parti de Childebert, et vint au secours de sa belle-sœur à temps pour s'opposer à l'entrée dans Paris du roi d'Austrasie et de Brunehaut, et il fit proclamer roi de Neustrie le petit Clotaire. Frédégonde, pour se disculper de l'assassinat de son mari aux yeux de Gontran, lui désigna comme étant le vrai coupable un chambellan du feu roi; ce seigneur lui était particulièrement odieux, et elle eut la satisfaction de se justifier et de se venger. Elle employa la même calomnie pour perdre tous les officiers du palais, domestiques ou autres, qui l'avaient tacitement accusée du meurtre de Chilpéric, soit par leur morne silence, soit par leur abandon précipité. Le grand nombre des victimes que Frédégonde immolait ainsi pour établir sa propre innocence donna de l'inquiétude à son protecteur; il crut nécessaire, pour sa sûreté personnelle et pour celle de Clotaire, de former un conseil au jeune roi et de reléguer sa mère dans un château situé à la jonction de l'Eure et de la Seine. Cette méfiance et surtout la privation de son autorité et de sa liberté irritèrent la reine. Du fond de sa retraite elle ne cessa de conspirer contre Gontran, sans réussir cependant dans ses tentatives contre sa vie. Mais le roi de Bourgogne, voulant à son tour se venger, éleva des doutes sur la naissance royale de son neveu et pupille. Frédégonde re-

(1) Après la mort de Chilpéric, Landry devint maire du palais de Neustrie.

poussa ces allégations en jurant et en faisant jurer par trois cents témoins nobles, dont trois évêques, quelques-uns disent cent témoins, plus trois prélats, que Clotaire était *né sous la couverture du mariage*. Ce serment dissipa tous les soupçons, sans cependant donner à la mère du jeune prince, ordinairement si audacieuse, la hardiesse d'assister au baptême de Clotaire. Le roi de Bourgogne mourut peu après cette cérémonie religieuse, dans laquelle il remplit le rôle de parrain de son neveu.

Ces derniers événements s'étaient passés vers 594; depuis la mort de Gontran, la guerre avec l'Austrasie occupa presque constamment Frédégonde. Son animosité contre Brunehaut ne devait s'éteindre qu'avec la vie de cette princesse ou avec la sienne propre. D'ailleurs, lors même que Frédégonde n'aurait pas été poussée par son ministre à faire la guerre au roi d'Austrasie, Childebert, celui-ci l'y eût forcée par ses agressions contre Clotaire, auquel il voulait enlever ses États. La mère du jeune roi de Neustrie rassembla des troupes, se mit en personne à leur tête, livra à Childebert, près de Droissy, une bataille qu'elle gagna, et rentra triomphante dans Soissons. Le roi d'Austrasie étant mort peu de temps après, les soupçons d'un empoisonnement se portèrent presque également sur sa mère et sur la veuve de Chilpéric. Le fait est que la vie de Frédégonde pourrait se résumer en une table chronologique d'assassinats par le fer ou par le poison. Souvent, en les commettant, elle joignait la dérision à la cruauté. Ainsi un jour, à Tournay, elle invita à un festin trois chefs militaires qui troublaient la ville par leurs dissensions et qu'elle prétendit vouloir concilier définitivement en sa présence. Quand ils furent assis à table les uns à côté des autres, trois hommes, ayant chacun une hache d'armes, se placèrent derrière eux, et d'un seul coup leur tranchèrent à tous la tête au même moment. Une autre fois, après avoir fait poignarder dans le chœur de son église, l'évêque de Rouen, Prétextat, auquel elle n'avait point pardonné d'avoir uni Brunehaut et Mérovée, comme ce prélat ne mourut pas immédiatement de ses blessures, elle alla le visiter accompagnée des ducs Ansowald et Beppolen : « Il est triste pour nous ainsi que pour le reste de ton peuple, dit-elle d'un ton hypocrite au prélat, qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice proportionné à son crime. » « Eh! qui a frappé ce coup, répondit le vieillard, qui n'était pas dupe de cette comédie, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume? » (Aug. Thierry, *Récits mérovingiens*.)

Brunehaut ayant voulu continuer la guerre malgré la défaite et la mort de son fils, Frédégonde la força à la paix en remportant une nouvelle victoire et en s'emparant de Paris. Deu[x] ans après, elle mourut, de maladie.

Camille Lebrun.

Paul Diacre, *livre IV*. — Grégoire de Tours, *livr[e] VI et VII*. — Mézeray, *Histoire de France*. — Au[g.] Thierry, *Récits mérov.* — Michelet, *Hist. de Fr.* — Ch[a]teaubriand, *Etudes hist.* — Sismondi, *Hist. des Fr.* Henri Martin, *Hist. de Fr.*

FRÉDÉRIC, FREDERICUS, FRIEDRICH, nom commun à un grand nombre de prince[s], la plupart allemands, classés ci-dessous par o[r]dre alphabétique des pays sur lesquels ils o[nt] régné.

Les Frédéric non souverains se trouvent [à] la suite des autres, et les vivants à la fin.

I. Frédéric *empereurs d'Allemagne*.

FRÉDÉRIC Ier, dit *Barbe-Rousse* (1), emp[e]reur d'Allemagne, naquit en 1121, dans le châte[au] de Veitsberg, près de Ravensburg, suivant les un[s], ou, d'après les autres, à *Waiblingen*, dans la va[l]lée de la Rems, d'où serait venu aux partisans [de] sa cause le nom de *gibelins*, et mourut le 10 ju[in] 1190. Fils du duc Frédéric le Borgne, de Souab[e] et petit-fils de l'empereur Henri IV, il succéd[a] à son père dans la possession de ce duché [en] 1147, et en 1149 il épousa Adélaïde, fille [de] Théobald, margrave de Vohbourg, dont pl[us] tard, en 1153, il se fit divorcer, sous prétexte [de] parenté. Mieux élevé et plus instruit qu'on [ne] l'était ordinairement de son temps, ce prin[ce] prit part dès sa jeunesse aux affaires pub[li]ques, fit en Bavière une heureuse campag[ne] contre le comte de Wolfarthausen, le battit [et] renvoya ses prisonniers sans rançon; puis [il] força à la soumission le puissant duc Conrad [de] Zæhringen. Aussi, après la mort de son onc[le] Conrad III, en 1152 (5 mars), obtint-il sa[ns] contestation la dignité impériale. Peu après, [il] se fit couronner à Aix-la Chapelle par Arnol[d], archevêque de Cologne. On espérait beauco[up] de ce choix pour la tranquillité future de l'All[e]magne. Frédéric réunissait en lui les deux par[tis] qui la divisaient : les gibelins d'abord, par [sa] famille, et les guelfes, par sa mère, Judith, fi[lle] de Henri le Noir et princesse de Bavière. [En] effet, bien que le règne de ce prince n'ait [été] qu'une longue suite de guerres, les événemen[ts] ont prouvé qu'il fut toujours dominé par d[es] vues de conciliation. Pénétré de l'importan[ce] politique de la papauté au temps où il vivai[t], Frédéric songea d'abord à se mettre bien av[ec] le pape. Il eut à cet effet à Constance une co[n]férence avec Eugène III, dans laquelle il lui pr[o]mit de le protéger contre les violences des R[o]mains que dirigeait Arnaud de Brescia, et l'assu[ra] de son obéissance. A la diète de Mersebour[g] il essaya, mais en vain, de réconcilier Hen[ri] le Lion et Albert l'Ours, qui se disputaie[nt] l'héritage de la maison de Winzenbourg et

(1) Les Italiens le surnommèrent Barbe-Rousse (*Bar[ba] Rossa*), à cause de la couleur de sa barbe, d'un blond p[lus] rougeâtre que ses cheveux.

'lœtzkau. Il y jugea aussi les différends des prin-:es de Danemark Suénon et Canut V; enfin, il lirigea son attention sur les affaires ecclé-iastiques, confirma dans l'archevêché de Mag-lebourg Wichmann, évêque de Zeiz, et, re-loutant quelques difficultés, il l'envoya lui-nême à Rome chercher le pallium, que lui donna inastase IV, successeur d'Eugène III. A la liète de Ratisbonne, qui se tint quelque temps près, il se fit couronner, et fut sur le point de aire une expédition en Hongrie, afin de la sou-nettre à l'Empire. L'opposition des princes dé-oua ce projet. Mais ce qu'il y avait de plus lifficile à terminer, c'étaient les affaires de Henri e Lion, mécontent d'avoir perdu la Bavière, ont le vieil Henri, margrave d'Autriche, sur-ommé *Ja so mir Gott* (1), avait été mis en pos-ession. Les diètes tenues à cet effet à Worms, latisbonne et Spire furent sans résultat, parce ue Henri d'Autriche ne s'y présenta pas. Enfin, la diète de Goslar (1154), on adjugea à Henri e Lion le duché en litige, dont son père avait té dépouillé par l'empereur Conrad. Aux diètes e Würtzbourg et de Constance, Frédéric, dont influence croissait chaque jour, et qui se posait éjà comme l'arbitre de l'Allemagne et de l'Ita-e, reçut les députés d'Eugène III, le prince de Capoue et plusieurs barons de la Pouille, exilés omme ce dernier après la révolution de Naples, t deux citoyens de Lodi, qui vinrent implorer on secours contre les Milanais.

Les affaires intérieures de l'Allemagne étant peu près arrangées, Frédéric put, en 1154, partir pour l'Italie. Il y trouva la Lombardie n armes; Milan menaçait Lodi et venait d'at-aquer Pavie et Crémone. Arrivé au delà des nonts, le chef de l'Empire commença par y aire acte de souveraineté, et ouvrit, selon l'an-ique usage, à Roncaglia, les comices du oyaume. Après la conquête de plusieurs villes lu Milanais, Frédéric mit, le 13 février 1155, e siége devant Tortone, dont il ne put se rendre naître qu'après deux mois de la plus vigoureuse ésistance. Il se fit ensuite couronner à Pavie, e 17 avril, dans l'église de Saint-Michel, puis s'avança subitement vers Rome. En chemin il se saisit d'Arnauld de Brescia, alors réfugié en Tos-cane. Le pape Adrien IV, qui venait de succé-ler à Anastase IV, se détermina à aller lui-même le recevoir à Viterbe. Une réconcilia-tion eut lieu; Frédéric livra Arnauld de Brescia, qui fut brûlé vif, et le pape, en témoignage de reconnaissance, le couronna empereur dans l'é-glise de Saint-Pierre, le 18 juin 1155, après que es Allemands, maîtres des ponts, eurent inter-cepté toute communication avec la ville. Frédéric se retira ensuite dans son camp avec ses sol-dats; les Romains l'attaquèrent avec fureur : Frédéric, avec le secours de Henri le Lion, les rejeta de l'autre côté du Tibre. L'affaiblissement de son armée et les affaires d'Allemagne le dé-cidèrent alors à repasser les monts et à se re-fuser aux instances des barons de la Pouille, qui, réfugiés auprès de lui, le pressaient de porter la guerre dans les États du roi de Sicile. Mais auparavant il détruisit Spolète, dont les habi-tants, non contents de lui refuser les sommes qu'ils devaient lui payer, avaient mis en prison son ambassadeur; il donna ce pays en fief au prince de la Pouille, et châtia sévèrement ceux de Vérone qui avaient voulu détruire son armée par trahison. De retour en Allemagne, il s'atta-cha avant tout à mettre un terme aux guerres privées qui désolaient l'Empire. Il descendit en-suite le Rhin, le purgea de tous les repaires de brigands qui (sous le titre de *burgraves*) in-festaient ses bords, et abolit des péages oné-reux au commerce et illégalement établis. Des affaires bien plus sérieuses, celles de Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière, n'étaient pas terminées. A la diète de Ratisbonne, en 1155 et 1156, l'empereur lui confirma ce dernier fief, déclara le margraviat d'Autriche indépendant et immédiat de l'Empire, et en fit, en faveur de Henri *Ja so mir Gott*, un duché héré-ditaire dans la branche masculine aussi bien que dans la branche féminine. Il sévit ensuite contre plusieurs princes de l'Empire coupables de brigandages; et à Worms, ou suivant d'au-tres à Spire, il condamna le comte palatin Her-mann et quelques autres à la peine ignomi-nieuse de porter un chien pendant un mille. En 1157, Frédéric fit la guerre avec succès au roi de Pologne, Boleslaf; érigea la Bohême en royaume, et alla ensuite recevoir, à la diète de Besançon, l'hommage du royaume de Bourgogne, du chef de sa seconde femme, Béatrix, fille unique et héritière de Renaud III, comte de ce pays.

Bientôt de nouveaux démêlés avec le pape rappelèrent sur l'Italie l'attention de l'empereur. Le pontife, contrairement aux traités, avait fait une paix particulière avec le roi Guillaume de Sicile, à Bénévent, pendant l'été de 1156. Frédé-ric en fut mécontent. La captivité de l'archevêque suédois Eskyl, que quelques seigneurs allemands avaient arrêté et pillé, envenima encore la querelle. Frédéric reprochait en outre au pape de n'avoir pas, suivant sa promesse, détruit le tableau qui représentait *Lothaire demandant à genoux la couronne à Innocent II*. Une deuxième expédi-tion en Italie fut donc résolue. Pendant que l'ar-mée se rassemblait à Augsbourg, au mois de juin 1158, Frédéric reçut du pape une lettre fort amicale, dans laquelle celui-ci protestait de son dévouement. Frédéric accepta cette seconde ré-conciliation, et ne se mit pas moins en marche vers la Lombardie, après s'être fait précéder du comte palatin Othon de Wittelsbach et de son chancelier Reinaud. Après s'être emparé de Brescia, il marcha sur Milan, qu'il soumit. A la Saint-Martin 1158 il tint de nouveau, à Ronca-

(1) Parce qu'il avait l'habitude de toujours se servir de :ette locution allemande, qui signifie : *Ah, oui, que Dieu* me soit en aide).

glia, la diète du royaume d'Italie. Il y reçut la soumission de toutes les villes, se fit payer des tributs, et institua pour juger les causes privées des podestats, magistrats nouveaux élus par lui, et qui devaient combattre la démocratie, représentée par les consuls. Avec l'assistance des quatre jurisconsultes les plus célèbres de toute l'Italie, il promulgua un code de lois sur la justice, les droits religieux, les fiefs et les guerres privées. L'empereur se trouvait alors au plus haut point de sa puissance; il mit son nom avant celui du pape, et donna au duc guelfe de Bavière l'investiture de la Toscane, du duché de Spolète et de la Sardaigne. Mais il méconnut les obligations du traité qu'il avait conclu avec les Milanais, et les força, ainsi que les habitants de Crème, à courir aux armes. Crème fut brûlée, Milan fut soumise; plus tard, en 1162, cette dernière ville fut détruite de fond en comble. Le pape, de son côté, éleva des contestations au sujet de l'investiture : la querelle s'envenima de nouveau, et le pontife allait recourir à l'excommunication, quand la mort l'enleva (1er septembre 1159). Après Adrien IV, il y eut deux papes, Victor IV et Alexandre III : le premier ayant été confirmé par l'empereur au concile de Pavie (4 février 1160), son compétiteur, déclaré schismatique, fut obligé de s'enfuir en France.

Après avoir châtié toutes les villes lombardes rebelles à son autorité, levé sur elles des rançons, apaisé tous les différends et mis ordre aux affaires ecclésiastiques, l'empereur retourna en Allemagne, où l'appelaient surtout les troubles qui affligeaient Mayence. En 1162, on le trouve à la diète de Besançon, conférant à Waldemar l'investiture des royaumes de Suède, de Danemark et de Norvège, prenant sous sa protection l'archevêque de Lyon, et donnant en fief au comte Raymond de Provence une partie du royaume d'Arles. L'année suivante, il assembla la diète à Mayence, et fit sévèrement expier à ses habitants l'assassinat de leur archevêque Arnold. Mais les commissaires impériaux se faisaient tellement détester en Italie que l'on commençait à craindre un soulèvement. Aussi, dans l'automne de 1163, Frédéric fut obligé d'y retourner. Lorsque Victor IV mourut (20 avril 1164), Frédéric hésitait à reconnaître Alexandre III ou à faire élire un nouveau pape; mais le parti gibelin, sans attendre sa décision, élut Gui de Crème, qui prit le nom de Pascal III. Frédéric se vit dans la nécessité de le confirmer. Inquiet et mécontent à la fois de la situation dans laquelle il avait trouvé la péninsule italique, il retourna en Allemagne, dans l'automne de l'année 1164, pour y lever une armée; car la ligue lombarde, qui venait de se constituer, gagnait tous les jours de nouveaux alliés. En Allemagne la présence de l'empereur n'était pas moins nécessaire, pour mettre fin aux guerres particulières. Il tint, en 1165, une diète à Würtzbourg, à laquelle assistèrent les envoyés du roi d'Angleterre, et où il fit reconnaître Pascal III comm le véritable pontife; puis le 29 décembre de même année il se rendit à Aix-la-Chapelle, c il fit canoniser Charlemagne par le pape.

En 1167, il repartit de nouveau pour l'Itali Une ligue venait de se former entre Crémon Bergame, Brescia, Ferrare, Mantoue, et que ques autres villes; Frédéric battit les Romain entra dans Rome au milieu de l'épouvante g nérale, et s'y fit couronner. Mais la peste, q décima son armée, le força à retourner enco en Allemagne, où il arriva au commencement l'année 1168. Après tant de fatigues, il ne lui f pas possible de prendre le repos dont il ava besoin. Il apaisa les différends des princes et d évêques de Saxe, qui durent enfin se soumettre duc Henri le Lion. En vertu de la toute-puissan impériale, il nomma Baudouin archevêque Brême, et en même temps se mit en possessio de l'héritage de son cousin Frédéric de Rothe bourg. L'année suivante, il fit couronner son fi Henri roi des Romains, et partagea ses Éta entre ses fils : Frédéric et Conrad eurent Souabe et d'autres possessions récemment a quises, Othon la Bourgogne, Philippe quelqu domaines de la couronne. En 1173, à la diète Ratisbonne, l'empereur priva de son titre Ladi laf, roi de Bohême, pour avoir pris le parti pape Alexandre III, et força le roi de Polog à plus de dépendance et de fidélité. Non co tent de cet exemple, il déposa aussi l'année d' près, pour avoir embrassé le parti d'Alexa dre III, Adelbert, archevêque de Salzbourg, ensuite se fit de nouveau prêter serment p Henri le Lion et par les états de Bavière.

Dans l'automne de l'année 1174, il entreprit u quatrième expédition dans cette Italie qu'on po vait vaincre, mais non soumettre. Son lieutena Christian, archevêque de Mayence, venait d'êt forcé à lever le siége d'Ancône. Lui-même débu par assiéger la forteresse d'Alexandrie nouvell ment construite, mais il fut obligé d'abandonn cette entreprise. Sur ces entrefaites la mésintel gence éclata entre lui et Henri le Lion. Ce derni avait demandé Goslar et quelques autres ville qu'on ne voulut pas lui donner: il prit alors le pa de se retirer. Bien que l'armée impériale fût trè affaiblie par cette retraite, Frédéric n'en attaq pas moins les Milanais; mais il fut battu à L gnano, le 29 mai 1176. La caisse militaire et to les objets de prix tombèrent au pouvoir des e nemis. Les galères impériales ayant été pris par les Vénitiens, Frédéric fit à Venise sa pa avec Alexandre III, le 23 juillet 1177; il le r connut pour pape légitime, et celui-ci accor à l'empereur, en retour, la jouissance pour quin ans de l'héritage de la comtesse Mathilde. L'a tipape Calixte III échangea la tiare contre u abbaye. Une trêve de six ans fut conclue av les Lombards et de quinze avec le royaum de Sicile. Ainsi les fruits de tant de victoir furent perdus. L'empereur, après avoir quit

talie, se fit couronner à Arles roi de Bourgo-ıe; le 30 juillet 1178, il tint à Besançon une diète ı il mit ordre aux affaires du royaume, et re-urna en Allemagne, impatient de punir la dé-ction de Henri le Lion. Trois fois sommé inuti-ment de comparaître, Henri fut condamné à 000 marcs d'argent d'amende, déclaré déchu tous ses droits et mis au ban de l'Empire ur crime de lèse-majesté. Le légat du pape, ; rois de France et d'Angleterre firent seuls s représentations en sa faveur; mais le par-ge eut lieu. Othon de Wittelsbach eut la Ba-re; le duc Bernard d'Ascanie, la Saxe; Albert, d'Albert l'Ours, Anhalt; l'évêque de Colo-, une partie de la Westphalie, sous le titre de ché; les voisins, le reste. Henri le Lion, qui conservait ainsi que le Brunswick et le Lü-oourg, courut aux armes; mais il fut vaincu, dit tous ses États, et se soumit. Le Brunswick assuré à ses enfants, à condition que lui-même ilerait pour sept ans en Angleterre. Les ères du pape, des rois de France et d'Angle-e, et du comte de Flandre, firent réduire à s ans la durée de son bannissement.

lors expirait la trêve de six ans conclue avec lie, et l'on était inquiet de savoir si les hos-és recommenceraient ou si la trêve serait ngée en une paix durable. Après les confé-ces de Plaisance, en mars 1183, fut conclue, 5 juin de la même année, la célèbre paix de istance, dont les conditions furent longtemps base du droit public en Italie. Frédéric put s tourner tranquillement ses regards vers lemagne. Après avoir apaisé quelques guerres désolaient encore le nord, il convoqua la e de Mayence, en 1184, y donna des fêtes t les historiens du temps nous racontent avec sir l'incroyable magnificence, fit encore une couronner roi des Romains son fils Henri, artit pour l'Italie, où l'appelaient ses démêlés c le nouveau pape, Luce III. Par le traité du février 1185, il s'allia contre lui avec les anais, ses anciens ennemis. Un an après, Fré-ic maria son fils Henri à Constance, héritière oyaume de Sicile; elle avait alors trente-et-un . Le couronnement se fit en grande pompe, à an, le 27 janvier 1186, dans l'église de Saint-broise. Le pape Urbain III, successeur de e III, mécontent de cet accroissement de ssance que prenait la maison de Souabe, tait tout en œuvre pour lui susciter des en-is. L'empereur retourna en Allemagne, et voqua aussitôt la diète à Worms, où il se gnit amèrement de la conduite du pape. A e époque le bruit se répandit que Saladin ait de s'emparer de Jérusalem : le nouveau e Clément III, successeur de Grégoire VIII, rêcher une croisade. En 1189, à la diète de yence, cédant au mouvement de son siècle, t enthousiasme à la fois religieux et militaire t il était possédé, Frédéric prit la croix. Après ir réglé les affaires d'Allemagne, et confié l'empire à son fils Henri, il partit de Ratisbonne au mois de mars 1189, et se dirigea sur Constantinople avec une armée de 100,000 hommes. Son fils Frédéric, duc de Souabe, commandait l'avant-garde. Les croisés arrivèrent à Philippopolis, métropole de la Macédoine, en septembre, et y prirent leurs quartiers d'hiver. Par un traité conclu à Andrinople l'empereur grec Isaac l'Ange s'engagea à leur fournir des vaisseaux pour traverser l'Hellespont. Frédéric effectua ce passage au printemps de 1190, et traversa les campagnes de l'ancienne Lydie. Malgré quelques succès, son armée eut beaucoup à souffrir de la famine et des attaques des Turcs. Il remporta devant Iconium une grande victoire, et prit possession de cette ville, où les croisés trouvèrent des vivres en abondance. Il marcha ensuite contre Séleucie. Le dimanche 10 juin, l'armée arriva devant cette place, au bord du fleuve Saleph (l'ancien Cydnus). Là, tandis que les croisés se reposaient de leurs fatigues, l'empereur se jeta dans le fleuve, soit pour s'y baigner, soit pour le traverser à la nage. Mais les forces lui manquèrent, et il se noya. Selon la tradition, deux comtes de Hallermund et soixante-trois personnes périrent en voulant le sauver. Il fut enterré à la nouvelle Tyr.

Frédéric Barbe-Rousse, aussi brave que sage et éclairé, fut assurément l'un des plus grands hommes de son siècle. Ses nombreuses expéditions lui laissèrent encore le temps de s'occuper des lettres et des arts. Il avait nommé pour son historiographe son cousin Othon de Freisingen et avait fait bâtir le palais de Gelnhausen dans la Wettéravie. Son incroyable activité lui permettait de songer à tous les intérêts. Nous avons encore des règlements de lui où il défend d'abattre les vignes et les arbres fruitiers. Il connaissait plusieurs langues, et, dans son château de Hohenstaufen, il s'entourait, pendant ses loisirs, de maîtres et de *minnesinger*. [De La Nourais, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit*, t. II. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. II. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*. — Funk, *Gemælde aus dem Zeitalter der Kreuzzüge*, t. II. — Ammermüller, *Die Hohenstaufen oder Ursprung und Geschichte der schwæbischen Herzöge und Kaiser aus diesem Hause*, etc.; Gmünd, 1815.

FRÉDÉRIC II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Henri VI et de Constance de Sicile, naquit à Jesi, dans la marche d'Ancône, le 26 décembre (vieux style) 1194, et mourut le 13 octobre 1250, au château de Fiorentino. Le long règne de ce prince reflète en quelque sorte tout l'esprit du treizième siècle, le plus fort de la lutte entre la papauté et le pouvoir temporel. Pour juger sainement cette époque, comme en général tout le moyen âge, il faut se garder d'y transporter les préoccupations du présent, et tenir soigneusement compte des chaînons intermédiaires qui rattachent la continuité du temps à celle de l'espèce humaine. Jugé au point de vue exclusif de nos idées modernes, le moyen âge est

une des périodes les plus tristes et les plus stériles à la fois de l'histoire : la paix y est une exception, la guerre l'état permanent, le droit dans la force brutale, la justice dans l'espoir d'un miracle, jugement de Dieu. Rien en effet n'est plus affligeant que le souvenir de ces siècles où les hommes, à peine délivrés du fléau des barbares, n'allaient au tombeau du Christ que pour verser du sang, et n'en revenaient que pour recommencer à se battre pour quelques portions de territoire ou à s'entre-égorger, au nom d'une religion toute de charité, pour des dogmes mystiques, aussi incompris qu'incompréhensibles. Il n'y a rien d'exagéré dans le récit de ces luttes affreuses des orthodoxes contre les hérétiques, des suzerains contre leurs vassaux, de familles contre familles, de villes contre villes ; les burgraves, les chevaliers, les barons se retranchaient dans leurs châteaux forts, vrais nids d'aigles, d'où ils commettaient impunément leurs actes de brigandage et d'atrocité : ces bandits, bardés de fer, quand ils n'avaient pas de passants à détrousser, se faisaient un jeu de dévaster les champs, de détruire les semailles sous le pied des chevaux lourdement enharnachés, d'incendier les moissons et de réduire aux abois le pauvre cultivateur, dont la tête était estimée moins haut que celle de la bête de la forêt du seigneur. Les hommes d'armes, *milites*, seuls comptaient pour quelque chose : ils étaient connus, *cognoscibiles*, d'où, le mot de *nobles;* les villains, ceux qui, par le travail de leurs mains, nourrissaient les guerriers, ne comptaient pour rien dans la vie sociale.

Frédéric avait trois ans à la mort de son père. Il se trouvait confié aux soins de la duchesse de Spolète, tandis que les princes qui avaient juré fidélité aux Hohenstaufen, dont cet enfant représentait la lignée directe, étaient allés pour la plupart guerroyer en Terre Sainte. L'implacable rivalité à peine assoupie des guelfes et des gibelins, des partisans du pape et des partisans de l'empereur, pouvait se réveiller au premier moment. En Allemagne, les affaires étaient très-embrouillées; plusieurs compétiteurs se présentaient pour l'Empire. En Sicile, l'impératrice Constance avait bien de la peine à conserver à son fils son royaume héréditaire. Des oncles du jeune prince il n'y en avait plus qu'un seul en vie, le duc Philippe de Souabe, et encore celui-là était-il tout absorbé dans ses démêlés avec son voisin, le duc de Zæhringen.

Telle était la situation générale que Henri VI laissa à son fils. La mort du vieux pape Célestin III (8 janvier 1198) suivit de près celle de l'empereur. Le cardinal Lothaire, Italien de naissance, qui dans sa jeunesse avait été témoin de l'impitoyable destruction de Milan par le grand-père de Frédéric II, fut élu par le conclave, et prit le nom d'Innocent III. Au règne de ce pape et de ses successeurs se liera désormais fatalement la destinée du petit-fils de Barbe-Rousse.

Innocent III, élevé en partie à Rome et à Pa
était résolu à continuer l'œuvre de Grégoire V
Pour donner plus d'éclat au pouvoir spirituel
voulut agrandir sa puissance temporelle, le
trimoine de saint Pierre, alors fort diminué.
domaines de la comtesse Mathilde se trouva
entre les mains de Philippe de Hohenstauf
duc de Souabe; les gibelins s'étaient emp
de la plupart des terres données au saint-s
par Pépin le Bref, et Henri VI avait confér
fief à ses chevaliers allemands des biens si
aux portes de Rome, tandis que lui-même a
toujours refusé de reconnaître la suzeraineté
minale du pape sur le royaume de Sicile.
Italiens, qui se déchiraient entre eux, détesta
toute domination étrangère. Les Hohenstau
dont la haute fortune était odieuse à beauc
et enviée par tous, n'étaient plus redoutés de
que leur chef n'était qu'un enfant.

Tous ces éléments de discorde tendaient
cesse à se développer dans de plus larges
portions.

L'administration civile de Rome dépendait
préfet aux ordres de l'empereur. Le lenden
de son avénement, Innocent III manda de
lui le préfet impérial, le délia du sermen
fidélité prêté à son maître, et lui fit jurer ob
sance au saint-siége. Le préfet obéit, et
exemple fut suivi par beaucoup de feudata
allemands établis à Rome ou aux environs. M
ward, duc de Ravenne, sénéchal de Henri
osa seul tenir tête au pape; mais après une a
de lutte, il fut contraint de se réfugier en Si
Ce début heureux porta le pape à redoubler
fort pour rentrer dans l'héritage de la comt
Mathilde, occupé par Philippe duc de Tos
et de Souabe, et de se faire reconnaître con
suzerain de la Sicile. Philippe jeta un cri d'alar
en invitant, par lettres, tous les princes de l'A
magne à se réunir à Haguenau pour délibére
le sort de l'Empire. Il les exhorta à rester fi
à la maison des Hohenstaufen et à se grou
autour de son neveu, le jeune Frédéric, déjà
roi des Romains du vivant de Henri VI.
voyant que ses paroles trouvaient peu d'éch
que les assemblées d'Andernach et de Colo
comme celle de Haguenau, n'avaient contri
qu'à diviser les princes, tous également ambiti
et cupides, il intrigua, pour son propre com
afin de se faire élire empereur ou roi d'Allema
deux titres alors également recherchés pa
nombreux compétiteurs. Othon de Brunsw
le guelfe, et Philippe, le gibelin, se firent en m
temps couronner rois : une lutte acharnée é
entre les deux rivaux et leurs partis. (*Voy.*
LIPPE et OTHON.)

Innocent III ne perdit pas de vue les év
ments qui se passaient en Allemagne : il n'
que le moment propice pour y faire interv
son autorité. La déférence de l'impératrice C
tance pour le saint-siége le rendit un mon
indécis sur le parti à prendre dans cette lu

ı veuve de Henri VI avait demandé humblement our son fils au pape l'investiture du royaume de icile, et en même temps elle le priait de lui serir de tuteur et de père. Le pape accepta, à la ondition que le royaume de Sicile, le duché de ı Pouille, et la principauté de Capoue seraient econnus comme relevant désormais, de droit et e fait, du saint-siége, et que divers priviléges, idis accordés par Adrien IV et Célestin III aux ois Guillaume I et II, seraient abolis. Constance éda, et peu de temps après la signature de cet cte (1), elle mourut (le 27 nov. 1198), laissant garde de son fils à quelques ecclésiastiques. e jeune orphelin tomba entièrement sous la tule du pape. Celui-ci délégua à cet effet le duc Aquila, et écrivit au jeune roi une lettre où il console par ces mots : « L'orphelin trouvera e nouveau un père dans le souverain pontife une mère dans l'Église (2).

Le moment de faire intervenir l'autorité du aint-siége dans les troubles de l'Allemagne était enu. Dans un bref mémorable, adressé (en janer 1201) à tous les princes ecclésiastiques et éculiers, Innocent III établit que « l'empire roain appartient en dernier ressort au siége aposolique, parce qu'il a été transféré dans ce but e la Grèce en Occident; que le saint-siége a péré cette translation dans l'intérêt d'une meileure défense; enfin, parce que l'empereur reçoit on élévation du souverain pontife par l'imposion des mains : c'est le successeur de saint Pierre ui le bénit, le couronne et lui confère l'empire ». uant aux rois, cause de tant de désordres, « il ut, ajoutait-il, considérer trois choses : ce qui st admissible, convenable, et salutaire. Appliuant cette règle à Frédéric, tout parle pour i : les princes lui ont spontanément prêté serient de fidélité du vivant de son père; puis il erait à la fois inconvenant et non salutaire d'exure de l'empire le pupille du siége apostolique; ar il serait à craindre que l'enfant ainsi déshété, une fois devenu homme, ne montrât pas u souverain pontife le respect nécessaire, etc. »

Laissons là les troubles suscités par Philippe t Othon, ainsi que par les puissants archevêques e Cologne et de Mayence, pour ne suivre que a vie du pupille du saint-siége. Après la mort de hilippe (en 1209), le jeune Frédéric, roi de icile, fut le seul rejeton mâle des Hohenstaufen. es princes allemands paraissaient l'avoir oublié, onnant libre carrière à toutes leurs dissensions. ébarrassé de son antagoniste, qui périt assasiné, Othon resta seul maître du champ de bataille, et parvint à se faire couronner empereur sous le nom d'*Othon IV*. Mais il se brouilla bientôt avec le pape, et fut frappé de l'anathème de l'Église. Le pupille du saint-père avait alors dix-sept ans; rien n'avait été négligé à son éducation : il avait appris sous les plus habiles maîtres les lettres et les sciences; il savait le latin, le grec, l'arabe et l'allemand, et il conserva toute sa vie pour la musique le goût qu'il avait contracté dans sa jeunesse. Frédéric, en un mot, était le prince le plus instruit dans toute la chrétienté, et il le devait aux soins de son tuteur, qui venait de le marier à Costanzia, fille du roi Alfonse II, d'Aragon.

Le jeune roi de Sicile, aux cheveux blonds, indice de sa race, fut invité à visiter le pays de ses ancêtres. Son sort allait dépendre de ce voyage. Il partit de Palerme le 18 mars 1212, le dimanche des Rameaux, débarqua à Gaète, et passa quelque temps à Rome, dans l'intimité du saint-père. Milan lui ferma ses portes, et cherchait à lui barrer le passage les armes à la main; c'est ce qui le fit se diriger sur Gênes, d'où il traversa, presqu'en fugitif, le Montferrat, et parvint à Crémone; de là il fut escorté par les marquis d'Este et de Bonifacio, qui lui firent descendre l'Adige; puis, continuant sa route à travers les montagnes sauvages de la Rhétique, il atteignit Coire, et fut bien accueilli par le riche abbé de Saint-Gall, qui le mit en état de gagner la ville de Constance avec soixante cavaliers. Trois heures après arriva avec deux cents chevaux devant la même ville Othon IV, son féroce rival, l'assassin de son oncle. Les portes lui furent fermées; l'assaillant fut vigoureusement repoussé et contraint à la retraite (1). Dès ce moment Frédéric vit grossir le nombre de ses compagnons, et dans sa marche victorieuse sur Bâle il se trouva bientôt à la tête d'une petite armée. Parmi les princes qui se rangèrent alors sous sa bannière, on remarque le comte Rodolphe de Habsbourg, l'aïeul de ce Rodolphe qui, soixante ans plus tard, fut le fondateur de la plus puissante maison de l'Allemagne. A Bâle, il se conduisit déjà en empereur : il confirma au roi de Bohême la dignité royale, l'affranchit de toutes redevances envers l'Empire, le dégagea de l'obligation de se rendre à d'autres diètes impériales qu'à celles de Nüremberg, de Bamberg et de Mersebourg, et lui conféra le droit d'investir les évêques de Prague et d'Olmütz, le tout sous deux conditions : qu'il solliciterait l'investiture auprès de l'empereur, et qu'il fournirait 300 cavaliers pour le voyage du couronnement à Rome. Les villes et les bourgs étaient déchirés par des factions belliqueuses, sans compter les bandits et les faux monnayeurs. Quand il passait dans une cité, c'était pour y ordonner la paix. Cet ordre était exécuté en sa présence; mais dès qu'il était parti, les scènes de désordre recommençaient (2).

(1) On lit dans la bulle d'investiture : « *Cum autem tu, li rex*, ad legitimam ætatem perveneris, nobis et suc-essoribus nostris ac Ecclesiæ Romanæ fidelitatem et *gium hominium* exhiberes; censum vero sexcent. *squitorum* (monnaie d'or) de Apulia et Calabria, 400 vero e massia vel equivalens in auro vel argento vos ac hæedes vestros statuistis Ecclesiæ Romanæ soluturos, etc. » uillard-Bréholles, *Hist. diplom. Frederici II*, t. I, p. 1, . 18.

(2) *Hist. diplom. Fred. II*, t. I, part. I.

(1) Conrad Ursperg, *Chronic.*, p. 243.

(2) Godefroi de Cologne, *Chron.*, p. 352.

Beaucoup de princes et de seigneurs eurent à se louer de la bienveillance de Frédéric (1). Les donations, les concessions et confirmations qu'il accorda à tous les solliciteurs qui se présentaient à lui, pendant son voyage à travers l'Allemagne méridionale, sont innombrables. Nous avons aujourd'hui d'incontestables preuves, dans l'*Historia diplomatica Frederici Secundi*, bel et grand ouvrage que M. Huillard-Bréholles a publié sous les auspices de M. le duc de Luynes.

De Bâle, Frédéric descendit le Rhin. A Brissach, Othon essaya de le surprendre; mais les bourgeois, soulevés, assommèrent ses soldats à coups de massue. La fortune souriait décidément au jeune prince, qui, par ses manières polies et obligeantes, acheva de gagner tous les cœurs : son affabilité, sa distinction dans le langage, son maintien modeste et noble à la fois, son esprit cultivé contrastaient singulièrement avec la rudesse, l'ignorance, et l'orgueil brutal de son antagoniste et de la plupart des princes allemands. Dans toutes les places où il passait, il fut salué comme souverain. Sur la frontière de la France, à Vaucouleurs (*Vallis-Color* des chroniqueurs), il eut une entrevue avec Louis, fils du roi Philippe-Auguste : il y conclut une alliance avec ce roi contre Othon, « le ci-devant empereur », et contre le roi Jean d'Angleterre, oncle d'Othon. Frédéric entra ensuite à Mayence; il y tint une diète brillante, où beaucoup de princes lui renouvelèrent leur serment de fidélité. Il en tint une autre l'année suivante, en 1213, dans la même ville. Là parurent aussi le landgrave Hermann de Thuringe et le roi de Bohême. Ce fut pendant cette diète qu'arrivèrent les 20,000 marcs d'argent que le roi de France avait promis comme gage de la nouvelle alliance. Lorsque le chancelier demanda à Frédéric où il fallait déposer cet argent, « Distribuez-le aux princes de l'Empire, » répondit Frédéric. Le bruit de cet acte de royale munificence se propagea rapidement dans toute l'Allemagne : la défection devint grande dans le camp d'Othon IV, qui se retira dans ses domaines héréditaires, et ne survécut pas longtemps à la perte de la bataille de Bovines (*voy.* PHILIPPE-AUGUSTE).

Dans l'impuissance de vaincre son rival par les armes, Othon chercha de l'atteindre par d'autres moyens : il fit répandre le bruit que Frédéric n'était pas le fils d'Henri VI, mais un enfant supposé (2), et suggérait en même temps qu'il serait honteux pour les princes d'éle[ver] sur l'antique trône de la Germanie un adol[es]cent étranger, fruit d'une supercherie (1). M[ais] ni la haine ni la calomnie ne prévalurent con[tre] la fortune de Frédéric, qui d'ailleurs était c[om]blé de toutes les bénédictions de l'Église. C[on]tinuant son voyage, il franchit la Moselle, et re[çut] la soumission du duc de Brabant, beau-p[ère] d'Othon IV, du duc de Limbourg, du comte [de] Juliers, et d'autres seigneurs, qui éprouvèr[ent] l'effet de ses libéralités. Le 1er juillet 12[..] il adressa au saint-père une lettre, revêtue d'[une] bulle d'or, avec cette formule : *Fridericus, [Dei] gratia et sedis apostolicæ rex Romanoru[m] semper augustus*. Dans cette lettre, il prom[et]tait au pape, aussitôt qu'il aurait posé sur [sa] tête la couronne impériale, de ne plus s'intit[uler] roi de Sicile, de recevoir ce royaume comme [un] fief du saint-siége et d'entreprendre une ex[pé]dition en Terre Sainte. Le 25 juillet Frédé[ric] fit son entrée à Aix-la-Chapelle, et fut couro[nné] roi d'Allemagne, par le légat pontifical, Siegfr[ied] de Mayence, au milieu de la pompe la plus [so]lennelle et en présence d'un grand nombre [de] princes, tant séculiers que spirituels. Cet acte [fut] marqué par un pieux souvenir payé à un gra[nd] prince; il remit le corps de Charlemagne, extr[ait] de son tombeau par Frédéric Barbe-Rouss[e,] dans un magnifique sarcophage, plaqué d['or] et d'argent, que l'on voit encore aujourd'h[ui] dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle (2). A [la] même occasion, le Palatinat du Rhin fut tra[ns]féré au duc de Bavière, pour le récompen[ser] de ses services, et l'archevêque de Trèves ré[ta]blit le service divin à Cologne, frappée d'int[er]dit depuis dix-sept mois pour s'être mont[rée] fidèle à l'empereur rival de Frédéric. Les év[é]nements marchaient vite : le 10 juillet mour[ut] Innocent III, et dix-huit mois après Othon le suivit dans la tombe; avec ce prince s'éteig[nit] la lutte séculaire des guelfes et des gibelins. D[e] ce moment la vie de Frédéric II entra dans u[ne] nouvelle phase.

Roi d'Allemagne à vingt-quatre ans, en a[t]tendant le diadème impérial, Frédéric II poss[é]dait dans le pays de ses ancêtres de beaux d[o]maines; si par sa race il tenait de la Germani[e,] par la culture de son intelligence, par son e[s]prit, par son caractère, il relevait tout enti[er] de l'Italie. C'étaient dans le même homme de[ux] natures différentes, qui, si elles ne se contr[a]riaient pas, devaient se compléter. Voilà le secr[et] de sa supériorité sur tous ses contemporain[s] tant d'en deçà qu'au delà des monts.

Innocent III eut pour successeur Honorius II[I]. Le premier acte de ce pape fut de rappeler

(1) Entre autres donations, il confirma celle que son échanson (*pincerna*), Rudolphe de Fariola, avait faite d'une forêt située dans la Thuringe (*silvulam propre villam Thanbach*), aux frères de l'ordre Teutonique de Saint-Jean de Jérusalem. Les témoins de cet acte étaient l'archevêque de Magdebourg, le roi de Bohême, le margrave de Misnie, Günther, comte de Kevernburg, et Rudolphe d'Alsted, fondateur de Rudolstadt. (Extrait des archives de Dresde, n° 185; dans Huillard-Bréholles, *Hist. diplom.*, trad. II, t. I, p. I, p. 301.)

(2) Ce bruit était principalement fondé sur l'âge de sa mère, l'impératrice Constance, qui passait pour avoir environ soixante ans à l'époque de la naissance de Frédéric : *sexagenaria credebatur*, dit Albert de Stade (*Chron* ad ann. 1220).

(1) Les chroniqueurs guelfes le disent *puerulum ph[i]sici aut molinarii aut accipitrarii* (*Chron. ined. in Bi[]blioth. Vatic.*, n° 7260; Huillard-Bréholles, *Hist. diplom. Fred. II*, t. I, p. I).

(2) Bœhmer, *Fontes*, t. II, p. 384.

dléric sa promesse d'entreprendre une croi-le. Le moment était mal choisi : l'Allema- était encore en feu, le comte palatin tenait au roi, et la ville de Brunswick, où était mort ion IV, refusait de lui livrer les joyaux de la ronne impériale. « Je reconnais volontiers, ondit Frédéric (au commencement de 1219), nérite d'une croisade : j'y ai travaillé et j'y aillerai encore; que le saint-père daigne seu-ent me soutenir dans la poursuite de l'œuvre : onner, sous peine d'excommunication, à tous x qui ont pris la croix, princes et prélats, de nettre en route avant le milieu de l'année; clamer, pendant que moi-même je serai ab-, l'injonction à chacun de prêcher obéissance es lieutenants; prononcer l'excommunication re le comte palatin Henri et la ville de Bruns-, s'ils ne me livrent pas les joyaux de la cou-ie. » Honorius expédia immédiatement les es demandés; il accorda même à Frédéric urnement de son départ jusqu'à la Saint-Mi-. Tant d'indulgence embarrassa le prince : il a passer plus de trois mois avant d'en remer-le pape; en même temps il s'élevait contre qui avaient fait courir le bruit qu'il songeait re élire son fils, Henri, roi des Romains, pour ir sur la même tête la couronne d'Allemagne elle de Sicile; et il termina sa lettre en priant iblement le saint-père de lui permettre d'a-ner la croisade jusqu'au printemps de l'année chaine. Le pape lui répondit, le 1er octobre, un ton très-amical : « Vois, mon fils bien : deux époques t'avaient été fixées, et toutes passées. Quel avantage a produit ce retard? sont les vaisseaux, les galères, équipés par ta citude? Cependant, nous voulons bien prendre onsidération les empêchements que tu as qués pour ton excuse et t'accorder encore fois le délai demandé. » Ces bonnes dispo-ns encouragèrent Frédéric à solliciter du la jouissance viagère de la souveraineté Sicile réunie à l'Empire et au royaume d'Al-gne. Sur la désapprobation d'Honorius III, léric retira sa demande, mais pour en luire aussitôt une autre, qui consistait à lui er le royaume de la Sicile, au moins comme de l'Église, dans le cas où son fils Henri derait sans postérité. Flatté d'un langage ectueux et soumis, le pape souscrivit à cette ande. Frédéric en affecta, en termes chaleu-, la plus vive reconnaissance; puis il ajouta, uise de *post-scriptum*, qu'il ne désespérait encore, dans une conférence verbale, d'obte-lu saint-père la souveraineté de la Sicile et éunion avec l'Empire et le royaume d'Alle-ne; il essaya même de faire ressortir les im-ses avantages qui en résulteraient pour sa ie mère, l'Église.

ependant, le troisième délai accordé pour la sade allait expirer. Un mois avant ce terme, éric, en février 1220, écrivit au pape, se plaindre de la négligence des princes allemands à faire leurs préparatifs. « Nous les avions, disait-il, réunis dans une diète à Nuremberg pour recevoir leur engagement à partir pour la Terre Sainte; mais ils n'y mettent aucun empressement, ils n'ont pas même encore songé au nécessaire. Quant à nous, nous sommes tout prêt à partir. Mais ne serait-il pas à craindre que, nous une fois parti, les autres ne restassent? Nous avons donc résolu, sauf l'approbation du saint-siége, de faire d'abord aller en avant nos frères les croisés, et de les suivre après. C'est pourquoi il serait peut-être urgent de laisser passer encore quelques jours au delà du terme prescrit Dieu nous est témoin que nous parlons avec sincérité et que nous travaillons en Allemagne pour l'honneur et les intérêts de l'Église. » Le pape ne put s'empêcher de louer ce zèle; mais il ne se dissimulait pas son inquiétude. « Celui qui aime, répondit-il, craint également. Il n'est donc pas étonnant que le retard de l'expédition en Terre Sainte nous inspire de la crainte pour toi et pour nous-même : pour toi, parce qu'à force d'ajournements tu pourrais bien attirer sur toi la colère du Tout-Puissant, pour nous, parce que nous paraîtrions négliger la cause du premier de tous les pontifes, de celui qui s'est offert lui-même en holocauste à Dieu le Père, pour le salut du peuple, sur l'autel de la croix. » Tout en signifiant cet avertissement, il recula encore une fois le jour du départ, mais seulement de six semaines, au 1er mai 1220. « Ceins tes reins de l'épée, disait-il en terminant son appel; ceins-toi, et sois puissant dans l'humilité; ceins-toi, et ne t'endors point, afin qu'après l'expiration de ce troisième terme tu ne t'attires point la redoutable peine de l'excommunication (1). »

Aussitôt après la réception de cette lettre, Frédéric envoya à Rome l'abbé de Fulda, pour prévenir le pape qu'il se rendrait dans la Terre Sainte à travers l'Italie; et pendant son passage dans ce pays il espérait se voir couronner empereur par les mains du saint-père. L'abbé de Fulda était aussi porteur d'une lettre du roi, adressée au sénat et au peuple. Dans cette lettre, après des protestations réitérées de soumission filiale à l'Église et au saint-siége, Frédéric annonçait sa prochaine arrivée à Rome : il s'enorgueillissait de son éducation, toute italienne, que n'avaient connue ni appréciée ses barbares prédécesseurs. Cette épître royale, qui contrastait singulièrement avec les lettres de ses aïeux, produisit sur le peuple romain l'effet calculé : elle fut lue publiquement au capitole, et, au milieu d'un enthousiasme inexprimable, le peuple romain y répondit dans les termes les plus exagérés. Dans l'impossibilité de châtier un fils si désobéissant, mais si respectueux envers

(1) « *Festina, festina; noli diutius exspectare : non dormias, ne in termino jam tertio laqueum, quod absit, excommunicationis incurras.* » (Dans Huillard-Bréholles, *Hist. diplom. Fred. II.*)

l'Église et si aimé des turbulents Romains, le pape n'eut rien de mieux à faire que de presser l'arrivée du roi, « pour goûter la joie de lui conférer la couronne impériale ». Il ne se montra pas même éloigné de renvoyer jusqu'à l'automne la croisade si souvent ajournée.

Mais voici un acte de Frédéric qui mit le pape dans un embarras bien plus grand encore.

Pendant qu'on préparait à Rome de magnifiques fêtes, Frédéric fit, dans une diète à Francfort, élire solennellement roi des Romains et successeur à l'Empire son fils Henri, déjà héritier du royaume de Sicile, enfant de neuf ans, qui était venu en Allemagne avec sa mère. Ce fut une violation flagrante de la parole donnée au pape; pour atténuer ses torts, Frédéric lui exposait lui-même les détails de ce qui s'était passé : « Nous avions convoqué, dit-il dans sa lettre, chef-d'œuvre de diplomatie, une diète générale à Francfort, afin de prendre congé des princes, suivant les usages de l'Empire (*pro licentiandis principibus*, *juxta morem Imperii*) (1), et nous rapprocher ensuite de vos pieds, selon vos ordres. A cette assemblée parurent aussi l'archevêque de Mayence et le landgrave de Thuringe, depuis longtemps hostiles l'un à l'autre. Comme tous deux s'étaient fait suivre d'une nombreuse escorte, la guerre éclata entre eux. Les princes présents en signalèrent le danger; poussés par le désir de le conjurer, ils demandèrent que la difficulté leur fût soumise, et jurèrent de ne point quitter Francfort avant que l'accommodement ne fût conclu et confirmé par nous. Mais ils travaillèrent en vain à rétablir la concorde; la querelle s'envenima, et prit de grandes proportions, menaçant tout l'Empire. Dans ces circonstances, les princes, ceux-là même qui s'étaient d'abord opposés à l'élévation de notre fils, l'élurent pour roi en notre absence. Quand ce choix nous fut connu, nous refusâmes de l'approuver, parce qu'il s'était fait à notre insu et contrairement à vos ordres, et nous demandâmes, dans le cas où nous le reconnaîtrions, que chacun des princes signât son vote et mît son cachet au bas de sa signature, et que votre sainteté approuvât elle-même l'élection. »

Il se peut que Henri ait été élu roi pendant l'absence du père; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que celui-ci avait préparé de longue main l'élection du fils, et que pour l'assurer il n'avait reculé devant aucun sacrifice. Ce qui le prouve, c'est un acte rédigé à Francfort, le 26 avril 1220, et qui nous a été conservé (2). Dans cet acte, Frédéric accorde aux princes spirituels, qui apparemment avaient montré le plus de résistance, les plus beaux priviléges : « En considération de la fidélité, y est-il dit, avec laquelle nos princes ecclésiastiques nous ont assisté jusque ici, en nous élevant à l'Empire et tout récemment en

(1) Godefr. Monach., ad an. 1220.

(1) Luden, *Histoire d'Allemagne*, liv. XXVI, ch. II.

accueillant et en élisant à l'unanimité notre
Henri comme leur roi et seigneur, nous pens
que ceux qui nous ont secondé et affermi c
vent être secondés et affermis par nous. C
pourquoi nous voulons remédier par quelq
dispositions législatives aux abus sur lesq
ils ont élevé des plaintes. D'abord nous pron
tons de ne lever désormais aucun droit su
succession d'un prince spirituel, et de ne
souffrir qu'un laïc y prétende. De plus, n
n'accorderons plus que de nouveaux droits so
levés, que de nouvelles monnaies soient frap
à leur insu et sans leur volonté dans leurs
maines et dans leurs diocèses. Si des hom
attachés à ces princes par une servitude q
conque s'éloignent de leur obéissance, nou
voulons pas les accueillir dans nos villes....
un prince ecclésiastique appelle en justice u
ses vassaux et qu'une sentence lui retire le
nous en prenons possession au profit du
prince. Si, au contraire, la vacance d'un fief
prononcée contre un prince spirituel, jamais r
ne prendrons possession dudit fief, si nou
pouvons l'obtenir de son bon vouloir et d
générosité. Si un prince spirituel frappe q
qu'un d'interdit, nous éviterons l'excommu
et nous ne souffrirons pas qu'il paraisse en ju
avant qu'il n'ait été relevé; et comme le gl
temporel doit soutenir le glaive spirituel
ban de l'Empire suivra l'excommunicatio
elle n'est pas révoquée dans les six semaine
Des châteaux et des villes ne doivent pas
fondés sur un territoire ecclésiastique, sous
texte de patronat, ni sous tout autre. Les
teaux et les villes qui auraient été déjà ét
contre la volonté du seigneur spirituel doi
être détruits par la puissance royale », etc.,

Ces concessions, faites aux archevêque
Mayence, de Cologne, de Trèves, à ces puiss
princes de l'Église qui étaient en même te
« des ouvriers dans la vigne du Seigneur »,
vaient complétement désarmer le pape vis-
Frédéric. Comment pouvait-il frapper celu
s'était ainsi attaché tout le clergé de l'Allema
Il garda donc le silence. Cependant Frédéric
laissé passer encore une fois le jour fixé pou
croisade. Pour tranquilliser le saint-père, Fr
ric lui écrivit : « L'élévation de notre fils ne p
rait vous paraître une chose grave qu'à raiso
vos craintes sur la réunion du royaume de S
avec l'Empire; mais l'Église, notre mère, n'a
lement à craindre cette réunion : nous ten
au contraire à la séparation absolue. Aussitô
nous serons auprès de vous, très-saint-père
ordres et vos désirs seront remplis en toutes
ses. Enfin, nous nous conduirons envers le
apostolique de manière que notre mère l'É
se réjouisse avec raison d'avoir élevé un te
fant. » — Honorius affecta de croire à la
cérité de ces paroles, et pardonna.

Au mois de septembre 1220, Frédéric q
l'Allemagne, qu'il n'avait jamais beaucoup a

qu'il ne revit plus pendant quinze ans. Il franchit les Alpes, non plus comme il était venu, en fugitif, mais en triomphateur, escorté des prélats et des princes de l'Empire. Les Lombards lui prêtèrent serment de fidélité; il se montrait bienveillant pour les villes qu'il traversait, les confirmait dans leurs priviléges et leur en accordait de nouveaux. A l'approche du moment solennel du couronnement, le pape fit ses conditions : il demanda à Frédéric de nouvelles concessions et des ordonnances qui devaient avoir force de loi et être « valables pour tout l'avenir ».

Parmi ces ordonnances on remarque les suivantes, comme particulièrement empreintes de l'esprit du temps : « Tous les hérétiques des deux sexes, sans exception, doivent être à jamais flétris et mis au ban de l'Empire; leurs biens doivent être confisqués, pour ne jamais leur être restitués. Celui qui encourt le soupçon d'hérésie, et qui ne démontre pas son innocence au moyen des preuves exigées par l'Église, sera traité par tous comme déchu de son honneur et mis au ban de l'Empire. Toutes les autorités doivent jurer publiquement d'employer de bonne foi toutes leurs forces pour expulser des pays de leur juridiction tous ceux qui auraient été signalés par l'Église comme hérétiques; sinon, elles seront déchues, et leurs jugements seront nuls et de nul effet. Si un seigneur laïque, averti par l'Église, néglige de purger son pays de l'hérésie, au bout d'un an il sera libre aux orthodoxes de se saisir de ses domaines, et ils en resteront en paisible possession après l'expulsion des hérétiques, sous la réserve toutefois du suzerain. En outre, tous ceux qui prêtent secours aux hérétiques, les accueillent, les défendent ou les favorisent, doivent être mis au ban de l'Empire; et si quelqu'un de ces hommes reste un an sous l'excommunication de l'Église sans donner satisfaction, il doit être flétri, et n'est plus admissible à aucune fonction publique, à aucune assemblée; il est incapable de porter témoignage, de tester ou de transmettre un héritage. » Ces ordonnances, si favorables au pouvoir de l'Église, témoignent à la fois de l'esprit du temps et des préoccupations du souverain pontife : le sang des Albigeois coulait à flots, et l'ordre de Saint-Dominique, récemment fondé, avait pour but l'extirpation des hérétiques par le fer et le feu.

Ce ne fut qu'après la confirmation solennellement réitérée de ces ordonnances comme « lois publiques valables pour tout l'avenir » que Frédéric reçut des mains d'Honorius III la couronne impériale, le 22 novembre 1220, jour de la Sainte-Cécile. Cet événement fut l'occasion des fêtes les plus splendides pour les Romains, demandant à grands cris, comme leurs ancêtres (c'était leur seule ressemblance avec ceux-là), *panem et circenses.* Avant de quitter Rome pour regagner la Sicile, l'empereur Frédéric obtint encore du pape un ajournement de la croisade, et cet ajournement, il sut, par une suite d'artifices, le faire renouveler pendant sept ans, jusqu'à la mort d'Honorius. Dans cet intervalle, il administrait avec sagesse son royaume héréditaire, se souciait peu de l'Allemagne, qu'il faisait gouverner par son fils Henri, et abandonnait ses frères croisés à leur destin. C'était un prince philosophe que Frédéric II; Dante le regarde comme l'Auguste de son siècle, tout en le plaçant, dans son *Enfer,* parmi les hétérodoxes ou incrédules, à côté du cardinal Ubaldini.

Honorius, doux et craintif, n'osa pas se brouiller ouvertement avec l'empereur, qui se tenait si près de Rome. Ce n'était pas que celui-ci eût renoncé à son expédition tant de fois promise : il déploya, au contraire, beaucoup d'activité, faisant d'immenses préparatifs par terre et par mer, et aux injonctions qu'il recevait il ne cessait de répondre que sa présence en Europe était plus nécessaire que son absence pour stimuler le zèle des retardataires. Il fit en effet partir de nombreuses troupes sur de nombreux navires. En 1223, il s'engagea même, par un serment solennel, à se mettre en route dans un terme de deux ans, et à se soumettre sans murmurer, en cas de non-exécution, à l'anathème de l'Église. En 1225, après la mort de l'impératrice Costanzia, il épousa Yolande, fille du roi Jean de Jérusalem, et prit dès lors le titre de *roi de Jérusalem;* mais, malgré son serment, il ne partit pas encore pour la Terre Sainte. Heureusement pour Frédéric, les troubles du nord de l'Allemagne, agités par les hérétiques stedingers, l'établissement des tribunaux vehmiques, les querelles des villes libres, jalouses de leurs priviléges, avec les seigneurs suzerains, enfin le rapport de Herman de Salza, grand-maître de l'ordre Teutonique, menacé par les Polonais et les Prussiens idolâtres, toutes ces circonstances réunies déterminèrent le saint-père à souscrire avec douleur à un dernier délai. Sa défiance s'accrut lorsqu'il vit Frédéric convoquer, au commencement de 1226, une diète à Crémone, sous prétexte de délibérer sur les affaires de l'Empire et sur l'expédition en Palestine. A la suite de quelques troubles excités à Milan, Frédéric crut le moment venu pour réaliser enfin le projet de son grand-père, la soumission des villes libres de la Lombardie. Averties de ce projet, celles-ci renouvelèrent l'ancienne ligue lombarde, relevèrent leurs fortifications, et coupèrent toute communication avec le roi Henri, qui devait joindre l'armée impériale. Ces mesures furent si promptement exécutées que le père et le fils, avant toute tentative sérieuse de leur part, se virent contraints à une honteuse retraite : Henri eut de la peine à regagner l'Allemagne, et Frédéric retourna en Sicile, protestant de la pureté de ses vues, et suppliant le pape de décider entre lui et le peuple lombard. La sentence était facile à prévoir : le pape, sans prendre parti pour l'empereur, ne condamna pas les Lombards, et laissa les choses au même état.

Le 18 mars 1227 mourut Honorius III. Il eut pour successeur le cardinal Ugolino, de la même famille qu'Innocent III. Ugolino, connu désormais sous le nom de Grégoire IX, avait plusieurs fois figuré comme légat dans les troubles de l'Allemagne, et s'était trouvé souvent en contact avec l'empereur. A la nouvelle de l'avénement du nouveau pape, Frédéric s'embarqua enfin pour la Terre Sainte, avec une multitude de croisés allemands, italiens, français et anglais. Mais après trois jours de navigation il revint, et fit manquer toute l'expédition. Il essaya d'abord d'apaiser Grégoire IX, en prétextant une maladie. Mais celui-ci fulmina contre l'empereur la terrible excommunication qu'Honorius n'avait pour ainsi dire montrée que de loin. Il ne s'en tint pas là : répétant l'anathème, il écrivit à toute la chrétienté pour signaler l'astûce avec laquelle ce monarque avait amusé et trompé jusque alors les souverains pontifes. Frédéric entra dans une grande colère, d'autant plus que les griefs articulés contre lui étaient fondés et qu'il voyait échouer les artifices qui lui avaient si bien réussi auprès d'Honorius III. Il se laissa emporter à une défense violente, adressée au pape, aux cardinaux, et la fit répandre dans tout l'Empire. Voici des passages de cette fameuse apologie : « Les pontifes et pharisiens ont tenu conseil contre le prince, l'empereur des Romains. Que ferons-nous, disent-ils, si cet homme triomphe? Si nous le laissons faire, il finira par emporter tout notre avoir ; il louera la vigne du seigneur à d'autres cultivateurs, il nous jugera sans procès et nous exterminera. Veillons donc, et coupons le mal par la racine..... Ce Père des pères, qui se dit le serviteur des serviteurs de Dieu (*servus servorum Dei*), mettant de côté toute justice, s'est changé en un aspic, n'écoutant rien de ce que lui dit le prince des Romains : comme une pierre lancée par la fronde, il fulmine sa mauvaise parole (*verbum malum*), et, rejetant toute voie de la paix, il s'écrie : « Ce que j'ai écrit est écrit. » Mais toi, qui te dis le vicaire de Jésus-Christ et le successeur de Pierre, l'humble pêcheur, pourquoi donc, enflammé de fureur, repousses-tu cette paix pour laquelle le roi de nous tous a pris la forme d'un homme soumis? Répète-moi, je te prie, la première parole du Seigneur, lorsque, ressuscité des morts, il apparut à ses disciples : ce Maître des maîtres ne leur disait pas : Prenez les armes et le bouclier, la flèche et le glaive; il leur disait: *Que la paix soit avec vous*.... La paix et l'amour, voilà ce qu'il avait principalement recommandé à ceux qui devaient propager sa parole. Donc, si tu te vantes d'être le vicaire du Christ et le successeur de Pierre, commence d'abord par ne point t'écarter complétement du sentier de l'Apôtre (*ergo, si Christi vicarium et Petri te asseris successorem, a Christi prorsus et Petri tramite non discedas*). A la voix du Christ, Pierre quitta tout ce qu'il possédait, n'aspirant qu'au trésor de la céleste patrie. Mais toi, qui possèdes déjà tant, tu cherches toujou à dévorer et engloutir (*quæris semper qu devores et diglutias*) tout ce qui se présent tu ne seras tranquille que lorsque le monde e tier y aura passé. Eh quoi! comme pasteur l'Église, tu prêches, sur l'ordre du Christ, pauvreté, et tu cherches à accumuler des mo ceaux d'or?... Pleure, Église, notre mère, pleur le pasteur de ton troupeau est changé en loup.. Va, tu n'as rien de commun avec celui qui disa à ses disciples : Heureux les pauvres d'esprit. T n'amasses sur la terre que des biens terrestre ton royaume tout entier n'est que de ce mond Les trésors de l'Église, tu les emploies rareme ou jamais à l'usage des pauvres. Tu as fait con truire à Anagni un palais somptueux, une rés dence royale, oubliant que Pierre ne posséda qu'un filet de pêcheur.... Rentre dans ton âm et ne t'oppose plus au prince défenseur de religion... L'Apôtre a dit : Tout pouvoir vient d Dieu, et quiconque résiste au pouvoir contred la volonté divine. Reçois donc dans le giron c l'Église ton fils, qui demande grâce sans êt coupable; sinon, comme un lion endormi, il s réveillera fort et terrible; par son seul rugissement il chassera de la terre les taureaux gras, arborant le drapeau de la justice, il dirigera l'Église, arrachant les cornes à l'orgueil (1). »

Cette lettre contient peut-être ce qui a été écr de plus fort contre la cour de Rome au treizièm siècle. Mais si Frédéric y malmène le pape, ne réussit point à se justifier lui-même. C'est c qu'il avait sans doute parfaitement senti, lor qu'il essaya de faire de sa cause celle de tous le rois en suscitant contre le saint-siége tout l pouvoir temporel. La question ainsi habilemer déplacée devait amener une conflagration un verselle.

« L'Église romaine, écrivit-il au roi d'Angleterre, est dévorée de tous les feux de l'avarice; sa cupidité est si manifeste que les bien ecclésiastiques ne suffisent plus à ses désirs elle ne fera pas de difficulté de déshériter le empereurs, les rois, les princes, et de les rendr ses tributaires. Considère l'exemple de ton père le roi Jean : l'Église romaine l'avait tenu sou l'excommunication jusqu'à ce qu'elle lui eût imposé tribut à lui et à ses États. Que tous, e général, prennent pour exemple le comte d Toulouse et beaucoup d'autres princes, dont ell cherche à retenir sous l'interdit les terres et le personnes, jusqu'à ce qu'elle les réduise à un servitude semblable. Je passe sous silence le simonies, les exactions multipliées et inouïes que les Romains exercent sans relâche sur le gens d'église, leurs usures, tant manifestes qu secrètes dont l'énormité, jusque alors inconnue, infecte l'univers : ce sont d'insatiables sangsues, à la parole plus mielleuse que le miel et plus coulante que l'huile.... Ils envoient çà et là des

(1) Pierre des Vignes, *Epist.*, p. 87-93; Bâle, 1566.

·gats avec pouvoir d'excommunier, de sus-·ndre, de punir; chargés, non point de semer parole de Dieu et de la faire fructifier, mais extorquer de l'argent, de recueillir et de mois-·onner ce qu'ils n'ont nullement semé. » Enfin, ·ns sa lettre adressée à tous les princes, il con-·uait par ce vers d'Horace :

Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet (1).

·rédéric avait à son service des Sarrasins ou ·ercenaires arabes. Ceux-ci étaient hors des ·teintes de l'excommunication et ne craignaient ·s d'obéir à un chef excommunié : il employa ·onc cette redoutable troupe, effroi des chré-·ens, à marcher sur Rome, pour attaquer le ·ape au sanctuaire de sa puissance, en même ·mps qu'il fit soulever le peuple romain. Gré-·ire IX fut chassé de la ville le jour de Pâques, poursuivi jusqu'à son château de Viterbe. ·pendant, malgré le succès de cet audacieux ·up de main, l'empereur sentit que l'anathème ·l'Église était d'un poids accablant, et qu'avec ·ute la force de ses armées il lutterait en vain ·ntre l'esprit du siècle. Il se décida donc, la même ·nnée (1228), à partir pour la Terre Sainte, et dé-·rqua à Acre le jour de Noël. Le clergé et les ha-·tants du pays vinrent au-devant de lui. « Mais, ·chant que l'empereur était excommunié, ils ne ·oulurent pas communiquer avec lui, ni en lui ·onnant le baiser, ni en s'asseyant à sa table, et ·us l'engagèrent à donner satisfaction au pape à rentrer dans le giron de l'Église (2). » Alors ·rédéric, s'adressant à toute l'armée, se plaignit ·u souverain pontife et de la sentence qui le ·appait. Puis il marcha sur Jaffa, et entama ·s négociations avec le soudan d'Égypte : ·s deux princes s'envoyèrent des présents, ap-·rirent à s'estimer, et parvinrent bientôt à s'en-·ndre. Il en résulta un traité qui mit, sans ·oup férir, Jérusalem et une partie des environs ·u pouvoir des chrétiens, à la condition que les ·usulmans, pour lesquels Jérusalem était aussi ·ne ville sainte, pourraient y aller librement ·xercer leur culte. Cette tolérance scandalisa les ·oines et surtout les templiers, au point qu'ils ·herchèrent à faire assassiner l'empereur (3); ils en instruisaient aussi le pape, qui maintint l'ex-communication, déclara Frédéric déchu de la sou-veraineté et fit envahir la Sicile par Jean de Brienne, ancien roi de Jérusalem. Dans la bulle procla-mant la déchéance de l'empereur, Grégoire IX lui reprochait, entre autres, d'être entré étant excommunié dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem; là de s'être couronné de sa propre main devant le maître autel, de s'être assis ainsi couronné dans la chaire du patriarche, et d'avoir prêché devant le peuple, en accusant l'Église ro-maine d'injustice, de cupidité et de simonie avec emportement et force invectives. Le pape ajou-tait : « L'ex-empereur a donné dans son palais à Acre un repas à des Sarrasins, et il a fait venir des courtisanes chrétiennes pour danser et jouer devant eux. On assure même qu'il y eut en cette occasion de honteuses débauches. Il paraît clai-rement résulter de ses actes extérieurs qu'il pré-fère la loi des Sarrasins à notre foi; car en plu-sieurs occasions il a imité les pratiques de leur culte. Dans le traité, ou *mosapha*, passé entre lui et le soudan, il a été stipulé que lui, Frédéric, ai-derait le soudan contre tous les hommes chré-tiens et sarrasins, et que le soudan en ferait autant de son côté, etc. (1). »

On accusait aussi Frédéric d'avoir eu des conférences philosophiques avec l'émir de Jéru-salem, d'avoir plaisanté sur la stérilité du sol de la Palestine, en ayant l'impiété de dire que si Jéhovah eût connu le royaume de Naples, il n'aurait pas choisi la Palestine pour l'héritage de son peuple chéri (2).

Après un séjour de huit mois en Palestine, l'empereur, abreuvé de dégoûts, quitta cette terre, ayant bien moins à se louer de la bonne foi des chrétiens que de celle des musulmans qu'il était appelé à combattre. De retour en Sicile, il par-vint bientôt à réunir des troupes fort supérieures à celles du pape, qui était faiblement appuyé. Mais ses efforts se bornèrent à obliger Gré-goire IX de lever l'excommunication; et, après une entrevue où l'un et l'autre se prodiguaient des éloges réciproques, la paix fut momentané-

(1) *Chronique* de Matthieu Paris, ad ann. 1228.

(2) *Ibid.*

(3) Voici comment ce détail est raconté par Matthieu ·aris (ad ann. 1229) : « Les templiers et les hospitaliers ·rent savoir perfidement et traîtreusement au soudan de ·abylone que l'empereur se proposait de se rendre au ·euve où le Christ avait été baptisé par Jean-Baptiste; ·u'il devait y aller à pied, en habits de laine, accompa-·né de peu de monde et en secret, pour adorer humble-·ent en ce lieu les traces du Christ et de son précur-·eur, qui n'a été effacé en grandeur par aucun des fils ·e femmes; et que lui, le soudan, pourrait en cet en-·roit prendre ou tuer l'empereur, à son choix. Le soudan ·yant reçu cet avis et ayant remarqué en outre que la ·ettre était scellée d'un sceau qui lui était connu, détesta ·a perfidie, l'envie et la trahison des chrétiens, et prin-·ipalement des gens qui portaient l'habit religieux et le ·igne de la croix : il fit venir deux de ses plus secrets et ·lus prudents conseillers, leur fit part de l'avis qu'on lui ·vait donné, leur montra la lettre, à laquelle le sceau ·ppendait encore, et leur dit : « Voilà la fidélité des chré-tiens! » A la vue de cette lettre, ses conseillers lui ré-pondirent, après mûre et longue délibération : « Sei-gneur, une paix à l'amiable a été conclue des deux côtés : la violer serait chose honteuse; mais, à la confusion de tous les chrétiens, envoyez cette lettre avec le sceau qui y est attaché à l'empereur lui-même. Vous vous en ferez un grand ami, car ce n'est pas un petit service. » Le soudan accéda à leur conseil; il envoya ladite lettre à l'empereur, et lui fit part de toute la trame dont nous avons parlé. Tandis que ces choses se passaient, l'empe-reur, averti déjà par des éclaireurs très-habiles et très-actifs, hésitait dans son premier dessein, ne pouvant cependant croire qu'une pareille méchanceté eût été ourdie par des religieux. Au moment où il était dans cette anxiété, le messager du soudan vint le trouver, et lui apporta ladite lettre, qui ne pouvait plus laisser de doute sur la trahison. L'empereur, se réjouissant d'avoir échappé aux piéges qui lui étaient tendus, dissimula prudemment son ressentiment jusqu'à l'heure de la ven-geance, et fit préparer tout ce qui était nécessaire pour opérer son retour dans ses États. »

(1) *Chroniq.* de Matth. Paris, ad ann. 1229.

(2) Villani, VI, 1.

ment rétablie. L'empereur n'avait pas renoncé à ses projets sur la Lombardie ; et pour réussir, il devait d'abord s'assurer le concours des princes allemands. Dans ce but, il convoqua une diète à Ravenne, le 1er novembre 1231. Cette diète réveilla toute la défiance des Lombards, qui ne se laissaient ni gagner par les caresses ni intimider par les menaces de l'empereur. Celui-ci retourna donc tout désappointé dans ses États, après avoir eu à Aquilée une entrevue avec son fils, Henri, roi d'Allemagne : ils ne s'étaient pas revus depuis douze ans, et se quittèrent assez mécontents l'un de l'autre, probablement parce que l'empereur n'avait pas trouvé dans le roi Henri la soumission qu'un père est en droit d'attendre d'un fils. Aussi dès ce moment songeait-il à le remplacer par Conrad, qu'il avait eu de Yolande, sa seconde femme. Henri, devinant les intentions de Frédéric, se prépara à la résistance, et noua même, dit-on, des intelligences avec les Lombards. Mais dans la lutte qu'il entreprit contre son père il fut abandonné de tous les princes d'Allemagne et même du pape.

Frédéric partit pour l'Allemagne, en mars 1235 : il déposa dans la diète de Worms son fils (*voy.* Henri VII), pour le remplacer par Conrad, enfant de neuf ans (*voy.* Conrad IV), et épousa la sœur de Henri III, roi d'Angleterre, Isabelle, qui avait débarqué à Anvers le 15 mai. Dans une diète convoquée la même année 1235, à Mayence, où il déploya beaucoup de pompe et de magnificence, il trancha les derniers débats entre la maison guelfe et gibeline par la création du duché de Brunswick et de Lunebourg, dont il investit la descendance masculine et féminine d'Othon IV. Dans une autre diète, tenue le 1er novembre suivant, il racheta, pour 10,000 marcs d'argent, au roi de Bohême, les droits que celui-ci avait acquis sur les biens des Hohenstaufen en Souabe, par son mariage avec une fille de Philippe, oncle de l'empereur. En 1236, il attaqua avec une forte armée le duc Frédéric d'Autriche, qui, faisant cause commune avec les bourgeois et les paysans, avait chassé de ses États les nobles et les évêques. Cette lutte se termina promptement par la soumission du duc : le vainqueur déclara Vienne, qui commençait dès lors à prendre de l'importance, ville impériale, détacha la Styrie de l'Autriche, et l'incorpora aux États de Conrad, roi d'Allemagne, qu'il fit reconnaître par les princes électeurs comme son successeur à l'empire.

Après l'accomplissement de ces actes, Frédéric II tourna, en 1237, toutes ses forces contre les Lombards, qui à la nouvelle de la déposition du roi Henri avaient rétabli leur ligue, et contre lesquels il avait vainement sollicité du pape l'excommunication. Il franchit les Alpes, surprit la ville de Vicence, qu'il détruisit, s'empara de Mantoue, et défit les Lombards à la journée de Corte-Nuova. Les Milanais perdirent dans cette
bataille leur arche sainte, le fameux *carociu*
l'empereur l'envoya à Rome, pour y être exp
au Capitole. Terrifiées par cette défaite, la p
part des villes de la Lombardie se soumirent
1238, et la guerre aurait été terminée si
vainqueur avait accordé aux villes de Milan
de Brescia l'amnistie qu'elles lui demandaie
mais il voulut qu'elles se rendissent à disc
tion, et les poussa à se battre en désespérées

Fort alarmé de ces événements, Grégoire I
qui avait toujours regardé la Lombardie com
une digue opposée aux empiétements de l'e
pire, conclut une étroite alliance avec les Vé
tiens, et fulmina contre Frédéric II une nouv
bulle d'excommunication, sous prétexte que
armées avaient pillé des églises, maltraité
prêtres, ravagé les domaines du saint-siége,
que l'empereur lui-même avait été un scand
pour les fidèles, en proférant à la diète
Francfort des blasphèmes contre Jésus-Chri

C'est sans doute a raison de tous ces gri
formulés contre Frédéric II qu'on lui attrib
plus tard le livre chimérique, *De tribus Imp*
toribus, également attribué à Averroès, à Pier
des Vignes, à Alphonse X, de Castille, à Bo
cace, à l'Arétin, à Machiavel, à Érasme, à D
let, etc. (1). Ce qui avait sans doute don
lieu à cette fiction, c'est un passage de l'enc
clique papale où Frédéric est traité de *prin*
de pestilence, pour avoir dit, sur la dénonci
tion d'un abbé attaché à sa cour, « que le mon
avait été séduit par trois imposteurs, Moïs
Jésus-Christ et Mahomet, et qu'il faut être f
pour croire que Dieu, créateur et tout-puissa
soit né d'une vierge (2) ».

Frédéric II nia énergiquement d'avoir jam
tenu de pareils propos ; et à son tour, par
plume de son chancelier Pierre des Vignes,
publia un manifeste qu'il fit afficher aux port
de Rome et envoyer à tous les princes de l'E
rope. Il accusa le pape et ses partisans de n'
voir inventé et répandu contre lui de telles calo
nies qu'afin de le perdre de réputation dans l'espi
des peuples : *Falsus Christi vicarius fabul*
suis vos dixisse... tribus seductoribus mu
dum esse deceptum : quod absit de labiis no
tris processisse, cum manifeste confiteamu
unicum Dei Filium Jesum Christum, etc. (3

Il porta en même temps la guerre dans l

(1) *Voy.* Prosper Marchand, *Dictionnaire historiqu* à l'article *Impostoribus* (*De tribus*).

(2) Voici les paroles textuelles de la bulle : *Sed qu minus bene ab aliquibus credi possit, quod se verb illaqueaverit oris, probationes in fidei victoriam su paratæ ; quia ista princeps pestilentiæ, a tribus bar toribus, ut ejus verbi utamur, scilicet Christo Jes Moyse, et Mahometo, totum mundum fuisse dece tum ; et duobus eorum in gloria mortuis, ipsum J sum indignum suspensum, manifeste proponens. I super, dilucida voce affirmare, vel potius menti præ sumpsit, quod omnes fatui, qui credunt nasci virgine Deum, qui creavit naturam et omnia, potuiss* (Epistola Gregori ad Principes et Prælatos ; data Later ni, 12 calend. jun. 1239.)

(3) Pierre des Vignes, *Epist.* XXXI, lib. I.

nts du pape, et prit d'assaut Spolète, pendant que ses généraux investissaient les places de la Lombardie. Grégoire IX fit alors prêcher la croisade contre l'empereur, et monta lui-même en chaire pour inspirer à toute la chrétienté les sentiments de haine et de vengeance qui l'animaient. Une armée de croisés accourut à la voix du souverain pontife; mais l'empereur se porta rapidement au-devant d'elle, et la dispersa; puis il s'empara de presque tous les États du saint-siége, et s'avança jusque sous les murs de Rome. Se modérant au milieu de ces succès, il engagea son beau-frère, Richard de Cornouailles, à porter des propositions d'accommodement à Grégoire IX. Mais celui-ci les rejeta avec hauteur, proclama, par une nouvelle bulle, la vacance du trône impérial, et exhorta les princes d'Allemagne à procéder immédiatement à une autre élection. Mais cette fois ni cette exhortation, ni l'anathème fulminé contre l'empereur, ni les discours des légats ne produisirent aucun effet. Les princes-électeurs répondirent au souverain pontife qu'ils ne trouvaient rien à blâmer dans la conduite de Frédéric; que si les papes avaient le droit de couronner les empereurs, ils n'avaient pas celui de les déposer. Rebuté de ce côté-là, Grégoire IX s'adressa au roi de France, et offrit (en 1239) la couronne impériale à Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis. « Que le fils chéri de l'Église, écrit-il à saint Louis, que tout le baronnage de France, sachent que nous avons condamné et renversé du faîte impérial le dit empereur Frédéric, et que nous avons choisi pour mettre à sa place le comte Robert. Ne différez donc en aucune façon d'accepter à bras ouverts une dignité qui est offerte si volontiers et pour l'obtention de laquelle nous verserons abondamment nos trésors; car les crimes dudit Frédéric, crimes dont le monde a connaissance, l'ont condamné irrévocablement. »

Le roi de France, après avoir tenu conseil, répondit à la proposition en ces termes, rapportés dans la *Chronique* de Matthieu Paris (année 1239): « D'où viennent au pape cet orgueil et cette audace téméraire de déshériter et de renverser du faîte impérial un prince qui est tel qu'il n'a point son supérieur ni même son pareil parmi les chrétiens, un prince qui même n'a point été convaincu, ni par autrui ni par ses propres aveux, des crimes qu'on lui reproche? En supposant que ses torts exigeassent sa déposition, il n'y aurait qu'un concile général qui pût le détrôner légitimement. Quant aux excès dont on l'accuse, il ne faut pas ajouter foi à ses ennemis : et il est avéré que le pape est son ennemi capital. Non-seulement il nous a paru innocent jusque ici, mais encore il a été pour nous un bon voisin; nous ne voyons en lui rien de fâcheux, ni sous le rapport de la fidélité séculière, ni sous celui de la foi catholique. Ce que nous avons bien, c'est qu'il a combattu fidèlement pour notre Seigneur Jésus-Christ, s'exposant avec intrépidité aux périls de la mer et de la guerre. Or, nous ne trouvons pas tant de religion chez le pape, lui qui a cherché à confondre pendant son absence et à supplanter méchamment celui qu'il devait soutenir et protéger pendant qu'il combattait pour Dieu. Nous ne voulons pas nous jeter de gaieté de cœur dans de si grands périls, ni attaquer ledit Frédéric, qui est si puissant, que tant de royaumes soutiendraient contre nous, et à qui la justice de sa cause prêterait secours. Qu'importe aux Romains que nous versions largement tout notre sang, pourvu que nous soyons les instruments de leur colère? Si par nous ou par d'autres le pape triomphe de Frédéric, il foulera aux pieds tous les princes du monde, et lèvera les cornes de la jactance et de l'orgueil, puisqu'il aura réussi à renverser le grand empereur Frédéric. Toutefois, pour ne point paraître avoir reçu un vain ordre papal, quoiqu'il soit constant qu'il nous vient de l'Église romaine bien plutôt par haine pour l'empereur que par amour pour nous, nous enverrons de notre part des messagers prudents à l'empereur; ils s'enquerront soigneusement de lui, relativement aux opinions qu'il professe sur la foi catholique, et ils nous en donneront avis : s'ils ne trouvent en lui rien que de bien pensé, pourquoi doit-on lui chercher querelle? Mais s'il n'en est pas ainsi, nous le poursuivrons jusqu'à la mort, de même que nous poursuivrions le pape lui-même, ou tout homme, quel qu'il fût, qui penserait mal de Dieu. »

Les ambassadeurs de la cour de Rome se retirèrent confus et consternés. Grégoire recourut alors au moyen qui avait presque toujours réussi à ses prédécesseurs : il convoqua un concile général, pour y faire approuver les foudres de l'Église. Mais les navires génois qui transportaient en Italie les cardinaux et prélats étrangers obéissant à l'appel du pape furent capturés par le roi de Sardaigne, Entius, fils naturel et amiral de Frédéric; les Pères du concile convoqué furent conduits prisonniers à Naples, où l'empereur mit aussitôt en liberté ceux qui étaient sujets du roi de France. A cette nouvelle foudroyante, le pape fut frappé d'apoplexie; avant de mourir, il fit, dit-on, répandre le bruit que l'empereur avait appelé à son aide les hordes de Tartares qui ravageaient alors la Hongrie, la Pologne et la Silésie. C'était là une odieuse calomnie : singuliers auxiliaires que ceux contre lesquels Frédéric II s'empressa d'envoyer une armée sous les ordres de son fils, et contre lesquels il sollicita avec instance une croisade de tous les princes chrétiens! Dans sa lettre au roi d'Angleterre, il disait : « Nous avons souvent requis votre excellence royale ainsi que les autres princes chrétiens, les sollicitant et les avertissant avec instance; afin que la concorde régnât entre ceux qui siègent sur le tribunal de la puissance que les dissensions qui trop souvent

font tort à la république du Christ fussent apaisées; qu'ils se levassent avec allégresse pour arrêter les progrès de cette race qui est venue dernièrement se jeter sur nous, etc. (1) »

Grégoire IX eut pour successeur Célestin IV, qui ne vécut que peu de jours. Le saint-siége demeura alors vacant pendant dix-huit mois; le sacré collége se refusa de procéder à une nouvelle élection, parce que plusieurs de ses membres étaient encore retenus dans les prisons de l'empereur. Frédéric leur rendit à tous la liberté, par considération pour le roi de France. Enfin, tout le monde regardait l'élection du pape Innocent IV (en 1243) comme un gage certain du rétablissement de la paix, car le cardinal Fiesque (Innocent IV) passait pour un ami de Frédéric II. L'empereur seul ne s'y trompa point : il désespérait de sa réconciliation avec la cour de Rome, parcequ'il en connaissait à fond les maximes. Il renouvela néanmoins les propositions d'accommodement qu'il avait déjà faites à Grégoire IX. Mais le nouveau pape exigea comme conditions préliminaires de l'absolution demandée la restitution de toutes les conquêtes que Frédéric II avait faites sur les États de l'Église et une soumission complète au jugement qu'il prononcerait entre ce prince et les villes de la Lombardie. L'empereur rejeta ces conditions, et les hostilités recommencèrent avec fureur. Innocent IV s'enfuit secrètement de Rome, et se retira à Gênes; et comme le roi de France et le roi d'Aragon lui refusèrent l'asile qu'il leur demandait, il se rendit à Lyon, qui n'obéissait alors, depuis la décadence du royaume d'Arles, qu'à ses archevêques. Dans cette ville il proclama, en 1245, la déchéance de l'empereur, en renouvelant contre lui l'anathème, avec ordre de lire la bulle d'excommunication dans toutes les églises de l'Europe. Ce fut à cette occasion qu'un curé de Paris s'écria, un jour de fête, en s'adressant à ses paroissiens : « Écoutez, vous tous tant que vous êtes : j'ai reçu l'ordre de prononcer contre l'empereur Frédéric sentence solennelle d'excommunication, à la lueur des cierges et au son des cloches. Je n'ignore pas qu'il existe entre lui et le pape de graves dissensions et une haine implacable, sans que j'en connaisse les motifs. Ce que je sais fort bien, c'est que l'un est injuste envers l'autre. De quel côté sont les torts? Voilà ce que je ne sais pas. Mais, aussi loin que s'étend mon pouvoir, j'excommunie et déclare excommunié l'un des deux, à savoir, celui qui est injuste envers l'autre, et j'absous celui qui souffre une injustice si funeste à la chrétienté tout entière (2). » — Ces paroles se répandirent de bouche en bouche, et parvinrent aux oreilles des deux antagonistes. L'empereur, se croyant *le juste* ainsi désigné, envoya au curé de magnifiques présents en le comblant d'éloges; le pape le fit sévèrement réprimander : il pensait sans do tout le contraire de l'empereur.

En 1245, Frédéric tint une diète générale Vérone, où il fit connaître aux princes d'Al magne et aux princes d'Italie, restés fidèles, conditions que le pape lui voulait imposer com base de la paix. Ces conditions furent rejet par toute l'assemblée, qui loua unanimement conduite, à la fois ferme et sage, du chef de l'E pire. Après ce vote solennel, Frédéric II se lui-même la couronne impériale sur la tête, p indiquer par là la nullité de la déposition p noncée contre lui. De son côté, Innocent IV c voqua un concile général à Lyon. L'empereu envoya son chancelier Pierre des Vignes, l'évêq de Strasbourg, le grand-maître de l'ordre T tonique, et Thadée de Suessa, jurisconsulte lèbre, pour y faire plaider sa cause. Lui-mê s'avança jusqu'à Turin, pour suivre de plus p les délibérations du concile. Innocent IV, s' geant alors en dénonciateur, renouvela con Frédéric la série d'accusations déjà connues; députés de l'empereur y répondirent avec é quence. Mais le pape, sans s'arrêter aux paro des défenseurs de Frédéric, et sans consul même la majorité du concile, réitéra, avec appareil effrayant, les sentences de déposit et d'excommunication, relevant tous les suj de Frédéric II de leur serment de fidélité, donnant aux électeurs d'élire un autre empere et se réservant de disposer ultérieurement royaume même de Sicile.

D'accord avec les princes qui refusaient pape toute qualité pour déposer les empereu Frédéric II protesta énergiquement contre forme et le fond de sa condamnation, dans quelle le pape avait été à la fois accusateur juge. Le roi de France, frappé de l'irrégular de cette procédure et des conséquences qui po vaient en résulter pour la puissance temporel joignit vainement ses efforts à ceux des prin d'Allemagne pour réconcilier le pape avec l'e pereur. Les légats du souverain pontife, assis des docteurs ecclésiastiques, des archevêques Mayence, de Trèves et de Cologne, offrirent couronne impériale à Henri Raspon, landgra de Thuringe, que Frédéric II avait nommé s vicaire général en Allemagne. Raspon accept battit Conrad IV, qui lui opposait de la rési tance, et parvint à s'emparer de Francfort. M là se bornèrent ses succès. Repoussé success vement d'Ulm et d'Aix-la-Chapelle, Raspon se fugia dans la forêt de la Thuringe, où il mourut d suites de ses blessures. Délivré de ce rival, F déric II fit, par l'intermédiaire du roi de Franc renouveler ses propositions de paix : il dema dait pour toute condition de pouvoir résign l'Empire en faveur de son fils Conrad IV, promettait d'employer le reste de sa vie à fai la guerre aux infidèles. Mais le pape demeu inflexible. Dans sa haine opiniâtre, il offrit couronne tour à tour à Richard duc de Co

(1) Matth. Paris, *Chronique*, ad an. 1241.
(2) Matth. Paris, ad an. 1245.

ouailles, au duc de Brabant, au comte de ueldre, au roi de Norvège. Mais de toutes parts il 'essuya que d'humiliants refus. Seul, le jeune omte Guillaume de Hollande (il avait à peine ingt ans) se laissa éblouir par les promesses du gat Pierre Capuce : il se fit couronner à Aix--Chapelle par l'archevêque de Cologne, et ousa la fille d'Othon, duc de Brunswick. Le i Conrad IV empêcha Guillaume et son parti pénétrer dans les provinces de la haute Allemagne, en même temps que l'empereur contiiait à soumettre les villes rebelles de l'Italie. royaume d'Arles, le reconnaissant pour son ince légitime, lui préparait de puissants seurs, et déjà le pape, ne se croyant plus en reté à Lyon, demandait un asile au roi d'Anterre, lorsque la mort vint tout à coup arrê-l'empereur, à l'âge de cinquante-six ans, au lieu de ses succès. Il mourut presque subiteent, d'un flux de ventre : on le suppose avoir empoisonné par son fils naturel, Mainfroy. Il ait institué, par testament, Conrad IV son ritier universel. Telle fut la fin d'un prince qui ec saint Louis résume tout le treizième siècle.

On attribue à Frédéric II un livre de chasse : *arte venandi cum avibus, cum Manfredi gis additionibus*; imprimé à Augsbourg, 1596, 18, et une *Série de Questions philosophiques*, ressées à des docteurs chrétiens et musulmans, bliée sur des manuscrits arabes par M. Amari; ris, 1854. F. H.

Matthieu Paris, *Chronique*. — Pierre des Vignes, *Episæ*; Bâle, 1566. — Baluze, *Miscellanea*, lib. I; Paris, 8. — *Chronique* de Godefroy le Moine; dans *Germaarum Rerum Scriptores aliquot*, t. I (ex Biblioth. heri); Francf., 1624. — Raumer, *Histoire des Hohenufen*. — Luden, *Histoire d'Allemagne*. — Hœfler, *iser Friedrich II*; Munich, 1844, in-8°. — *Historia lomatica Friderici Secundi, sive constitutiones, vilegia, mandata*, etc., collegit J.-L.-A. Huillard-Brélles, auspiciis et sumptibus H. de Albertis de Luynes; ris, 1853 et suiv.

FRÉDÉRIC III, dit le Pacifique, vingt-neuème empereur d'Allemagne et d'Autriche, cinième du nom comme archiduc, fils d'Ernest, c de Styrie, né à Inspruck, le 21 septembre 1415, ort le 19 août 1493. Sa famille gouvernait la yrie, la Carinthie et la Carniole; car les branes Albertine et Léopoldine, dont les possessions vinrent plus tard à lui et à ses descendants, réaient alors sur le Tyrol et la Basse-Autriche. En 35, il prit, avec son frère Albert le Dissipateur, gouvernement de l'archiduché ainsi que la tule de ses cousins Sigismond de Tyrol et Lalas le Posthume, duc de Basse-Autriche et roi Hongrie et de Bohême. Ce prince aimait la ix et le repos; il s'adonnait à l'astrologie, à l'alimie, à la botanique, avait l'esprit vif et intelent; mais en même temps il était dépourvu de es politiques, son caractère était sans force et is fermeté; et pour son malheur, il vécut dans temps qui réclamait des souverains beaucoup nergie et d'activité. Sous son règne les Turcs nquirent Constantinople; l'occident de l'Europe organisa. Le pouvoir royal s'établissait partout sur les ruines de la féodalité; les conciles de Constance et de Bâle ébranlaient la puissance pontificale; la Bohême était saccagée par les guerres des hussites; de grandes découvertes maritimes allaient changer la face des empires; l'imprimerie venait d'être inventée, et les Grecs fugitifs ravivaient en Europe le goût des sciences et des lettres. Dans l'Allemagne elle-même, partagée entre beaucoup de maîtres, on commençait à ne plus employer le droit du plus fort et à sentir le besoin d'une législation plus pacifique et plus rationnelle. Frédéric, appelé, en 1440, au trône d'Allemagne, qu'il accepta après onze semaines d'hésitation, comprenait peu les grands intérêts de son époque, et son apathie était telle qu'au commencement de son règne, dans une guerre qu'il eut avec son frère Albert, il fut menacé de perdre ses États héréditaires. Lorsque, dans l'été de 1442, il se rendit à Aix-la-Chapelle pour s'y faire couronner, il ne sut pas se prononcer entre les deux papes. Le jour même de son couronnement, il fit un traité d'alliance avec Zurich, l'ancienne ennemie de sa maison, et l'année suivante la Confédération suisse déclara la guerre à l'Autriche et à sa nouvelle alliée. Les Zurichois furent battus dans deux rencontres, et Frédéric, retenu par les troubles que venait de susciter contre lui son frère Albert ainsi que par l'état de fermentation constante où étaient la Bohême et la Hongrie, ne put leur porter du secours. Lors du concordat de Vienne (17 février 1448), qui fut longtemps nommé *le concordat d'Aschaffenbourg*, parce qu'on a cru jusqu'à une époque récente que c'était dans cette ville qu'il avait été signé, sa nonchalance donna à Æneas Sylvius, qui était à la fois secrétaire intime du pape et de l'empereur, une facile occasion de faire restituer à Nicolas V tous les droits que le concile de Bâle avait enlevés ou disputés à la papauté. La couronne impériale, qu'il alla chercher à Rome avec celle de Lombardie, en 1452, et son mariage avec Éléonore de Portugal, ne purent lui donner ni plus de force ni plus de consistance politique. Il fit un moment preuve de courage personnel à Viterbe, mais bientôt après il retomba dans son apathie accoutumée. Il acheta la paix pour 4,000 florins d'or à un chevalier du nom de Pancrace de Galitch, qui s'était fait le chef d'une bande de brigands, et il soignait ses plantes tandis que les Turcs menaçaient ses États. Il se tint dans une égale tranquillité lorsque après l'extinction de la branche masculine des Visconti, l'usurpateur Sforza les remplaça à Milan. Il montra toujours la même indécision quand il voulut rentrer en possession des biens de la couronne enlevés à l'Autriche; il s'immisça dans les affaires des cantons dissidents de la Suisse; mais, trop faible et abandonné de l'Empire, il appela de France, sous le commandement du dauphin, une nuée d'étrangers, appartenant presque tous au parti des Armagnacs, et qui, après avoir, en 1444, à Saint-Jacques, sur la

Birs, vaincu les confédérés, tourna en partie ses armes contre l'Allemagne et l'Autriche. Les affaires de Hongrie lui causèrent encore plus d'embarras. La diète de Hongrie reconnut pour roi Ladislas le Posthume, encore enfant, et confia la régence à Huniade Corvin. Celui-ci demanda aussitôt à Frédéric la remise de Ladislas et de la couronne de Hongrie. Sur son refus, il ravagea la Styrie, la Carinthie et l'Autriche, et mit même le siége devant Vienne, en 1442. Une invasion des Turcs sur les frontières de la Hongrie délivra momentanément Frédéric de ce redoutable ennemi. Mais dix ans plus tard la Hongrie et l'Autriche redemandèrent Ladislas, et Frédéric céda. Il garda la Basse-Autriche; l'Autriche-Supérieure échut à Albert, une partie de la Carinthie à Sigismond de Tyrol; Vienne devait être possédée en commun. Pendant qu'il s'occupait à faire renouveler son titre d'archiduc pour assurer aux princes d'Autriche la préséance sur tous les princes allemands, il eut le déplaisir de voir que, malgré ses prétentions sur la Bohême et la Hongrie, on lui préféra, dans le premier de ces deux pays, Georges Podiebrad, dans le second, après la mort prématurée du jeune Ladislas, Matthias Corvin. Lorsque après la prise de Constantinople par les Turcs, le pape voulut faire prêcher contre eux une croisade générale, Frédéric indiqua pour l'année suivante une diète à Ratisbonne, mais se garda bien d'y paraître en personne : il s'y fit représenter par Æneas Sylvius. Les princes de l'Empire, voyant sa mollesse, parlèrent même un moment de se réunir pour le déposer. Quelque temps après, en 1462, son frère Albert fit révolter Vienne contre lui, et il ne dut alors son salut qu'à son adversaire Georges Podiebrad. Frédéric déclara qu'il s'ensevelirait sous les ruines de la ville plutôt que de céder à des sujets mutinés. On ne sait combien de temps auraient duré ces courageuses résolutions, si, en 1463, la mort de son frère Albert ne l'eût tiré d'embarras. En 1469, il laissa les Turcs s'avancer presque sans résistance jusqu'en Carniole, et en 1475 presque jusqu'à Salzbourg, et vit tranquillement les princes de Saxe se faire la guerre entre eux, sans se mêler de leurs débats. Les rois de Bohême et de Hongrie, qu'il excitait l'un contre l'autre, tournèrent leurs armes contre lui. Matthias le réduisit à une telle extrémité qu'il lui restait à peine une seule ville dans ses États héréditaires. Frédéric songea, mais en vain, à réunir contre son ennemi les forces de l'Empire; le duc Albert de Saxe, qu'il était parvenu à gagner, arriva même trop tard pour sauver la résidence de l'empereur, dont Matthias venait de s'emparer. Enfin, un arrangement fut conclu, le 22 novembre 1487. Plus heureux à une autre extrémité de l'Allemagne, il vit, en 1477, son fils Maximilien obtenir, avec la main de Marie, fille de Charles le Téméraire, la souveraineté des Pays-Bas. Il se remit en possession de l'Autriche; mais à la mort de Matthias Corvin (4 avril 1490) il dut abandonner la Hongrie à Ladislas de Bohêm Enfin, après tant de plans avortés, il mouru d'une indigestion de melon, à l'âge de soixant dix-huit ans, après un règne de cinquante-quatr en laissant à son fils Maximilien le soin de ré liser son anagramme inscrite sur ses livres et s palais : *a, e, i, o, u,* qu'il traduisait par : *Au triæ est imperare orbi universo.* Il fut enter dans l'église de Saint-Étienne à Vienne. Da les diètes, il se borna à faire quelques lois s les guerres privées et à rendre un édit d'auta plus inutile pour l'amélioration des monnai dans l'Empire que lui-même, ainsi que son frè battait une mauvaise monnaie, connue alors so le nom de *schinderlinge.* Il engagea les vil de Souabe à former une confédération avec noblesse immédiate de cette province, pour su veiller et maintenir la paix publique. Cette lig eut d'excellents résultats. Frédéric avait proj la création d'un tribunal de la chambre impéri que son fils établit en 1495.

Conversations-Lexikon. — De la Nourais, *Encyc. G. du M.* — C.-A. Menzel, *Die Geschichte der De chen;* Breslau, 1823, vol. VII et VIII. — Luden, *Histo d'Allemagne.*

II. FRÉDÉRIC *rois de Danemark.*

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemark et de N vège, né en 1471, mort le 10 avril 1533. Il é fils de Christian Ier, frère du roi Jean (*Ha* et oncle de Christian II. Élu depuis 1490 de Holstein (Segeberg), le Slesvig étant é à son frère Jean, il fut appelé, en 1522, au tr de Danemark par la noblesse révoltée, qui a proclamé la déchéance de Christian II. Frédé hésita d'abord à accepter la royauté, craign les forces, encore considérables, de Christi mais lorsque celui-ci eut quitté le Danem pour aller solliciter le secours de son beau-fr Charles-Quint, il céda aux vœux d'une fact peu nombreuse mais puissante. Proclamé roi une diète assemblée à Viborg, il octroya clergé et à la noblesse des priviléges beauc plus étendus que ceux accordés par les *capitu tions* (1) de ses prédécesseurs. Il promit prélats de combattre de toutes ses forces l'hér de Luther, d'en poursuivre rigoureusement sectateurs, et reconnut aux nobles le droit de ridiction locale et celui d'*insurrection* si le éludait la capitulation. Il s'assura ensuite l liance des Lubeckois, en leur accordant des pr léges commerciaux que le roi déchu leur avait fusés; et par le concours d'un habile général, J Rantzau, il réussit à dompter le parti de Ch tian II dans les îles et à Copenhague, qui sou opiniâtrément un siége de huit mois. La Norv se soumit alors à Frédéric, qui, par une *capi lation* particulière, reconnut à ce pays le d

(1) Espèce de charte ou de constitution que signa les monarques danois en montant sur le trône, et engageait le prince envers l'aristocratie. Le nom da *Haandfæstning* signifie : pacte qui lie les mains au

le libre élection comme il se pratiquait en Danemark. Cependant, le peuple restait hostile au nouveau gouvernement, et Jean Rantzau eut grande peine à vaincre une armée nombreuse de mécontents organisée en Scanie et commandée par l'amiral de Christian II, Soeren Norbye. Celui-ci continua quelque temps une guerre de partisans; par ordre de son maître, il alla en Russie demander secours au czar Wasilius; mais il fut jeté dans une prison d'État, d'où il ne sortit que par l'intercession de Charles-Quint (1). Par la médiation des Lubeckois, une réconciliation eut lieu en 1524 entre Gustave Wasa de Suède et Frédéric Ier, qui abandonna ses prétentions sur le royaume. Contrairement aux obligations de son acte d'élection, Frédéric favorisa le luthéranisme, qui faisait de grands progrès en Danemark, surtout à cause des abus et de la conduite peu édifiante du clergé catholique. Dans cette circonstance, le roi fut secondé par la noblesse, avide de se partager les biens ecclésiastiques. Herman Tast, qui, en 1522-1525, prêchait la réforme dans les duchés de Slesvig et de Holstein, fut protégé par un décret de tolérance; le Nouveau Testament, traduit pour la première fois en danois par Hans Mikkelsen, compagnon d'exil de Christian II, et imprimé à Anvers en 1524, fut promptement répandu dans le pays. Deux hommes de talent, Hans Tausen et Jœrgen Sadolin, venus de Wittemberg, propagèrent avec succès la nouvelle doctrine en Jutland, malgré la résistance des évêques. En Scanie un homme du peuple, Hans Mortensen *Toendebinder* (le Tonnelier), fit de nombreux prosélytes; la plupart des couvents furent changés en hôpitaux; et dans l'assemblée des états généraux à Odensé, en 1527, le clergé catholique, pressé par le roi et la noblesse, dut, pour conserver ses priviléges, consentir à un compromis, laissant à chacun la liberté de professer telle religion qu'il lui conviendrait. Les personnes des deux sexes engagées dans les ordres religieux furent autorisées à quitter les couvents et même à contracter mariage. La célèbre diète d'Augsbourg se préparait alors (1530) : les prélats danois sollicitèrent du roi la convocation des états à Copenhague, afin que les deux partis y pussent discuter leur doctrine et voir leur cause jugée. On avait appelé un docteur allemand, Stagefyhr, pour soutenir les catholiques; mais les plaidoiries de part et d'autre, quoique très-vives, n'eurent pour résultat que d'obtenir du roi la promesse de protéger également les deux cultes, en attendant un synode général. Quelques circonstances contribuèrent à enlever tout prestige au catholicisme. L'évêque de Fionie, Jens Andersen *Beldenak* (le Chauve), par des injures proférées en pleine assemblée contre le roi, s'attira une condamnation flétrissante; en même temps l'évêque de Viborg, Jœrgen Friis, fut excommunié par le pape, qui perdit ainsi un puissant défenseur. La tentative faite par Christian II (*voyez* ce nom) pour reprendre la couronne, en 1531, fut déjouée par une ruse peu digne; mais Frédéric ne jouit pas longtemps de son triomphe : il mourut deux ans après à Gottorp, en Slesvig, château dont il faisait souvent sa résidence.

P.-L. Möller (de Copenhague).

C.-T. Engelstoft, *Herredagen i Kjobenhavn* 1530, (theolog. Tidskrift, 1837). — Olivarius, *Vita Pauli Eliæ;* Hafniæ, 1741. — P. Roen, *Johan Tausens Liv og Levnetshistorie;* Copenh., 1757. — C. H. Kalkar, *Actstykker til Danmarks Hist. i Reformationstiden;* Odense, 1845. — Handelmann, *Die letzten Zeiten Hansischer Übermacht im Scandinavischen Norden;* Kiel, 1853. — J. J. Altmeyer, *Histoire des Relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le seizième siècle*, etc.; Bruxelles, 1840.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark et de Norvège, fils de Christian III, né en 1534, mort le 4 avril 1588. Élu successeur à l'âge de deux ans, en 1536, et proclamé à l'assemblée des états à Copenhague en 1542, il monta sur le trône en 1559. Une partie du Holstein, la Ditmarsie, ayant su jusque-là garder son indépendance, l'oncle de Frédéric II, le duc Adolphe, forma le projet de s'en emparer. Mais le roi, averti à temps, prévint les desseins du duc et bientôt, sous le prétexte de venger de vieux griefs, une armée de vingt mille hommes, commandée par le vieux Jean Rantzau, envahit la petite république des Ditmarses, qui, après une courte mais héroïque défense, virent leur pays partagé entre le roi, le duc Adolphe et son frère. Frédéric se fit couronner en 1559, et signa la *capitulation* habituelle. Quelques années plus tard une guerre éclata avec la Suède. Eric XIV, successeur de Gustave Vasa, s'offensa des trois couronnes figurées sur l'écusson danois. Il commença les hostilités contre le prince Magnus, frère de Frédéric, à qui celui-ci avait donné la Courlande et l'île d'Œsel. Magnus, nommé roi de Livonie par le czar Iwan II Wasiliewitch, dont il avait épousé la fille, se vit abandonné par son beau-père lorsque la possession de la Livonie eut amené la guerre entre la Suède, la Russie, la Pologne et les chevaliers du Glaive. Frédéric II prit parti pour son frère, et attaqua la Suède en 1563. Sur mer, les avantages furent d'abord partagés; les Suédois perdirent même dans une bataille *Le Sans-Pareil*, le plus colossal vaisseau qui jusque là eût été armé : il portait, dit-on, 225 pièces de canons; mais une tempête violente détruisit près de Gothland une grande partie de la flotte danoise, et fit périr 7,000 hommes. Sur terre le sort favorisa les Danois : le général allemand Gunther de Schwartzbourg, ayant été renvoyé comme incapable, le vaillant Daniel Rantzau prit le commandement, et remporta une victoire éclatante près Svarteraa, le 20 octobre 1565. Les deux années suivantes furent marquées par une série de succès, et Rantzau pénétra jusqu'au cœur de la Suède, et en 1568, surpris par le froid et la di-

(1) Soeren Norbye; ce dangereux adversaire de Frédéric Ier, entra ensuite au service de l'empereur, et fut tué au siége de Florence, en 1530

sette, il opéra une retraite qui le rendit encore plus célèbre que ses victoires. La Suède était épuisée; Éric XIV ayant été détrôné, son frère Jean demanda la paix, qui, après de longues négociations, fut conclue, à Stettin, en 1570. La Suède paya les frais de la guerre; la question de Livonie fut soumise à l'arbitrage de l'empereur d'Allemagne; les prétentions de la Suède sur la Norvège, la Scanie, etc., celles du Danemark sur la Suède furent mutuellement abandonnées, et de part et d'autre on continua de porter les trois couronnes dans l'écusson. Une circonstance qui contribua beaucoup à l'heureuse issue de la guerre fut le rappel du ministre des finances, Peder Oxe, exilé sous Christian III. Homme d'État habile et savant honorable, il apporta de l'étranger de nombreuses et utiles idées pour la culture et l'économie domestique. Le péage du Sund, perçu depuis le douzième siècle et payé quelquefois en denrées qui variaient de cours, fut élevé et perçu seulement en espèces. Les Lubeckois s'en plaignirent à l'empereur. Le roi de Danemark répondit à cette réclamation en frappant d'une contribution spéciale le pavillon de Lubeck. Le commerce danois était alors en pleine voie de prospérité, se développant au préjudice des villes anséatiques. Frédéric II en prit l'occasion de promulguer un nouveau code maritime (1561), et Hambourg, qui prétendait à un monopole commercial sur les bouches de l'Elbe, dut payer une contribution de 100,000 écus. Les duchés, source continuelle de discordes intestines, furent de nouveau partagés entre les deux oncles du roi et son frère puîné Hans. Toutefois, par le traité d'Odensé, le Slesvig fut déclaré fief héréditaire de la couronne de Danemark. Frédéric II protégea constamment l'université et l'enseignement public. Sous son règne vivait le célèbre astronome Tycho-Brahé, qui eut une influence si heureuse sur la culture des sciences, l'industrie et les arts mécaniques en Danemark. Il fonda des teintureries, des imprimeries, des forges, des papeteries, et enseigna à de nombreux disciples les mathématiques, la navigation et les sciences naturelles. Le roi lui accorda une forte pension, et lui fit don, en 1576, de l'île de Hveen. Tycho y fit élever un château et un observatoire. Mais après la mort de Frédéric II, il se forma contre Tycho une sorte de conspiration des savants, et des nobles envieux le forcèrent par des vexations incessantes à chercher un asile près de l'empereur Rodophe II (voy. Tycho-Brahé).

Sous Frédéric II le savant Anders Sœrensen Vedel opposa une digue aux empiétements de la langue allemande, en traduisant en danois la Chronique latine de Saxo Grammaticus et en publiant les chants nationaux les plus populaires au moyen âge. Mais le protestantisme, imposé au pays par l'influence allemande, exerça une censure fâcheuse sur les lettres et les sciences. Les étrangers qui venaient s'établir en Danemark durent subir un examen religieux et prêt serment sur vingt-cinq articles de foi, sou peine de mort et de confiscation. Les calvinist ne furent pas exempts de cette mesure arb traire. La réputation d'orthodoxie luthérienne d Frédéric II le fit souvent rechercher par les A lemands comme médiateur dans leurs querell religieuses; il brûla de ses propres mains un livr *Formula Concordiæ*, que son auteur, Jaco Andreæ, théologien allemand, voulait introdui en Danemark, et prononça la peine de mo contre les imprimeurs. Pendant que le roi se pa sionnait ainsi pour des questions de controvers le peuple continuait à être opprimé par une no blesse cupide et insolente.

P.-L. Möller (de Copenhague).

P.-H. Resen, *Frederik II krönike*; Copenhague, 1680. Tegel, *Erici XIV Historia*; Stockholm, 1745. — *Corres pondance de Charles Dantzai, ministre de France à l cour de Danemark; dépêches* 1575-1586); Stockholm. Christianus Cilicius (Henri Rantzau), *Belli Ditmarsi gesti* 1559 *vera Descriptio*; Bâle, 1570. — Stoud-Plato *Norges Skjæbne i densyvaarige nordiske Krig* (la Nor vége pendant la guerre de Frédéric II); Christiania, 1808. J.-A. Fibiger, *Daniel Rantzau, sa Biographie*; Copenh 1838. — P. Pedersen, *Tycho Brahes Levnet*; Copenh., 183 — C.-F. Wegener, *Om Anders Sörensen Vedel*; Copenh 1846.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemark et de Nor vège, fils de Christian IV, né en 1609, mort e 1670. Ce ne fut que deux mois après la mort d son père (1648) que Frédéric fut élu roi par les états généraux. Ulfeldt et trois autres sénateur qui formaient le conseil de régence avaient, dit on, favorisé un fils naturel de Christian IV Frédéric, par une *capitulation* encore plus dur que celles de ses prédécesseurs, fut obligé d partager le pouvoir royal avec le sénat. Il n pouvait ni disposer des grands emplois de l'État, ni battre monnaie, ni faire la guerre, ni voyager hors du pays sans le consentement du sénat. Ulfeldt, qui avait épousé une fille naturelle de Christian IV, exerça pendant quelques années, à titre de *majordome*, un pouvoir presque royal. Envoyé en Hollande, il négocia une alliance entre le Danemark et ce pays, qui obtint le privilége de s'acquitter du péage du Sund par une somme annuelle. Le roi fit beaucoup d'améliorations à l'intérieur; il réorganisa l'administration des postes, et fonda la ville de Frédéricia, qui fut fortifiée et gratifiée de grands priviléges commerciaux. Ulfeldt ou plutôt sa femme, d'un esprit distingué, s'étant attiré la jalousie de la reine Sophie-Amélie, un nommé Walter trama un complot contre ce grand seigneur, qu'il fit accuser par une fille de vie douteuse, nommée Dina Vinhofer, d'avoir eu le projet d'empoisonner le roi. Dina, convaincue de calomnie, fut mise à mort; mais Walter n'ayant été condamné qu'à l'exil, Ulfeldt crut voir dans ce jugement une menace contre sa puissance; il quitta brusquement avec sa famille le Danemark, pour se rendre à la cour de la Suède. Accueilli avec distinction par la reine Christine et son successeur, Charles X,

feldt engagea celui-ci à faire la guerre au Danemark. Mais Charles aima mieux tourner ses armes contre la Pologne. Le sénat danois, comptant sur les promesses d'alliance du Brandebourg, de Hollande et de l'empereur, crut le moment propice pour attaquer la Suède. Malgré le mauvais état de ses finances et de ses armées, en 1657 le Danemark commença la guerre en s'emparant du duché de Holstein-Gottorp, appartenant au beau-père du roi de Suède. Charles X quitta subitement la Pologne, arriva avec une armée à Hambourg, et fut en peu de temps maître de la péninsule cimbrique. Charnetzsky, général polonais, envoyé au secours des Danois avec 10,000 cavaliers, se retira sans coup férir, ébloui des succès de Charles X. Ulfeldt, qui accompagnait le vainqueur comme conseiller intime, essaya pourtant en vain de persuader aux Jutlandais de reconnaître la souveraineté de Charles. La flotte suédoise ayant été battue par l'amiral danois Bjelke, Charles se vit forcé d'attendre l'hiver; il put alors passer sur la glace avec toute son armée le passage du petit Belt (1); cet acte de témérité ne lui coûta qu'un régiment d'infanterie et deux compagnies de cavaliers, qui furent engloutis. Ayant dispersé les forces qui défendaient la Fionie, il passa rapidement le grand Belt, et se trouva en février 1658 devant Copenhague. Une panique s'empara des habitants, et croyant la résistance inutile, ils demandèrent la paix à tout prix. Les plénipotentiaires danois eurent l'humiliation d'en débattre les conditions avec leur compatriote Ulfeldt; les négociations aboutirent à Roskild (26 février 1658): le Danemark céda à la Suède les provinces de Scanie, Halland, Bleking, Drontheim, Bornholm, plus douze vaisseaux de ligne et [illegible]00 hommes de cavalerie. Le duc de Gottorp fut dégagé de ses obligations féodales et reconnu souverain. Après la signature du traité, Frédéric reçut pendant trois jours son ennemi au château de Frederiksborg, et le roi vainqueur, sûr de la loyauté du vaincu, s'y rendit avec une suite peu nombreuse. Cependant, cinq mois après, Charles X rompit le traité. Il débarqua près de Korsoër, et annonça ouvertement le projet de conquérir le Danemark. Frédéric III, indigné, le provoqua en duel; mais le roi de Suède refusa le cartel, en le renvoyant au champ de bataille. Il se porta alors rapidement sur Copenhague; en même temps le duc de Gottorp ouvrit les hostilités dans les duchés. Le courage des Danois se réveilla; toute la population de Copenhague travailla à réparer les fortifications; le roi jura de mourir ou de vaincre « dans son nid »; il accorda aux bourgeois de la capitale des priviléges égaux à ceux des nobles et à la ville les droits de port libre. Charles X, arrivé le 11 août sous les remparts de Copenhague, y trouva une résistance inattendue: il dut se contenter de cerner la ville et de repousser des sorties énergiques. Le château fort de Kronborg tomba par surprise au pouvoir des Suédois; mais la république de Hollande, intéressée à ce que la Suède ne possédât pas les deux côtes du Sund, envoya une flotte, sous les ordres de l'amiral Opdam (*voy.* ce nom), au secours du Danemark. Opdam arriva dans le Sund le 29 octobre 1658, et força le passage, en repoussant l'amiral suédois, Wrangel, dans une terrible bataille, où six amiraux des deux nations furent tués ou blessés; il put faire entrer 2,000 hommes et une grande quantité de provisions dans Copenhague, où les vivres étaient dévenus fort rares. En même temps les habitants de l'île de Bornholm se révoltèrent contre l'occupation suédoise, et chassèrent leur garnison; les Norvégiens de Drontheim firent de même, et une armée alliée de 30,000 Polonais, Brandebourgeois et Impériaux, ayant chassé les Suédois des duchés et du Jutland, la position de Charles X devint critique. Il se décida alors dans la nuit du 10 au 11 février 1659 à livrer assaut: il fit prendre à ses soldats des chemises blanches par-dessus leurs habits, pour cacher leur approche sur la neige; mais ce stratagème fut découvert, et les assaillants furent repoussés avec de grandes pertes. Le roi Frédéric, pendant tout le siége, déploya une admirable activité, et se montra toujours au plus fort du danger, donnant des ordres et animant ses soldats. La Sélande et les autres îles se soulevèrent, et l'amiral hollandais Ruyter ayant transporté des troupes en Fionie, les Danois remportèrent, le 14 novembre 1659, une victoire décisive, près de Nyborg. Charles X, découragé, retourna en Suède, où il mourut de chagrin. En Norvège les Suédois furent défaits par les habitants de Frederikshal; mais malgré ces avantages la nouvelle paix (conclue à Copenhague, le 27 mai 1660), négociée par la Hollande, l'Angleterre et la France, laissa à la Suède les provinces déjà cédées et formant la côte orientale du Sund.

Le Danemark se trouvait épuisé; le désordre était partout, le trésor ne pouvait payer l'armée, et l'ordre des nobles, jusque là souverain dans le royaume, refusant toujours de contribuer aux besoins publics, fut l'objet d'une animosité générale. A l'assemblée des états, que le roi, malgré l'opposition du sénat, parvint à convoquer, le 8 septembre, à Copenhague, la bourgeoisie, le clergé et les communes prirent une allure menaçante, qui fit craindre un conflit violent. En délibérant sur les moyens propres à réparer les malheurs de la patrie, on rédigea une nouvelle constitution: comme la monarchie absolue était établie dans d'autres pays de l'Europe, les chefs du parti de la réforme, l'évêque Svané, le président de Copenhague, Nansen, et le commandant de la garde nationale, Thuresen, proposèrent la succession héréditaire dans la famille

(1) L'ambassadeur français, le chevalier de Terlon, qui accompagna le roi suédois, le plus souvent dans le même traîneau, nous a laissé dans ses Mémoires un récit de ce passage téméraire, qui n'a jamais été depuis tenté par aucune armée.

royale, s'appuyant sur la popularité qu'avait acquise Frédéric par son courage dans la dernière guerre. Soutenus par quelques membres de la noblesse, et surtout par l'habile homme d'État Hannibal Sehested, ils firent des ouvertures au roi, qui, lié par la *capitulation* jurée, n'osa ostensiblement accueillir leurs projets; mais en secret, entraîné par la reine, il les favorisa. La noblesse essaya d'abord d'imposer à l'assemblée par de grandes menaces, et offrit quelques légères concessions; mais le parti libéral, une fois la lutte engagée, l'emporta dans les discussions par l'énergie et l'éloquence de l'évêque Svané. On demanda, outre le participation des nobles aux impositions extraordinaires, la reddition à la couronne des domaines dont la noblesse s'était emparée; l'abolition des monopoles, la libération des serfs, une administration économique et contrôlée, l'admission des bourgeois aux emplois publics, l'autonomie des communes, une milice nationale en place de l'armée stipendiée, enfin le consentement de tous les états à toute mesure d'intérêt général. Ces propositions furent rejetées par la noblesse. Excités par la résistance, Svané et Nansen rédigèrent l'acte par lequel la couronne, jusque là élective, fut déclarée transmissible même aux filles. Approuvé à l'unanimité par le clergé et la bourgeoisie, cet acte fut repoussé par les nobles, et présenté sans leur signature au roi, qui promit sa médiation. Les portes de Copenhague furent fermées, pour empêcher les seigneurs de prendre la fuite; la garde nationale prit possession de la ville, et sous cette pression le sénat et les députés de la noblesse signèrent l'acte et prêtèrent avec les autres états solennellement serment et hommage au roi héréditaire, le 18 octobre 1660. Le coup d'État était accompli; mais il restait à déterminer le mode du gouvernement à venir. W. Lange, membre de l'université, proposa une constitution à la mode anglaise, qui stipulait les mêmes priviléges pour le clergé, la bourgeoisie et la noblesse; mais ce projet fut combattu par Svané et Nansen. Le roi de son côté ne resta pas inactif; il fit accepter un comité constitutif, composé de huit nobles et de douze députés des autres ordres, choisis parmi ses partisans. L'ancienne capitulation fut annulée, et, entraîné par Svané, le comité sollicita le roi de régler lui-même la forme du gouvernement.

Un nouveau serment fut prêté au roi le 14 novembre; on y vit pour la première fois une députation de paysans, qui présentèrent, à cette occasion, une pétition pour améliorer leur sort; leurs plaintes ne furent plus écoutées. Les nobles, complétement découragés par la réaction naissante, signèrent avec le clergé et la bourgeoisie la déclaration du 10 janvier 1661, accordant au roi l'hérédité du trône, la souveraineté absolue, et le droit de fixer le mode de gouvernement, déclaration qui fut dans l'année également promulguée en Norvège et aux îles d'Island et de Fœroë. Dès lors toutes les affaires

de l'État furent partagées entre six *colléges* o
bureaux d'expédition chargés de l'examen préa
lable : bourgeois et nobles y étaient égalemen
admis; le conseil intime du roi remplaçait le
colléges pour les délibérations importantes, sys
tème ingénieux, qui a été conservé avec peu d
modifications jusqu'en 1848. L'assemblée de
états existait toujours comme arbitre suprême
mais pour la forme : depuis lors elle ne fut d
fait convoquée que par la nouvelle institution d
1831-1834.

Le roi imposa les nobles, et reprit les domaine
usurpés, de sorte que l'état des finances se trouv
promptement amélioré. Le commerce fut pui
samment protégé, la bibliothèque royale fondée
la flotte réorganisée et augmentée par les soi
de l'amiral Kort Adelaër. Après cette organisa
tion du pouvoir souverain, le roi voulut en fixe
l'esprit par un acte authentique. Schumache
secrétaire intime de Frédéric, et célèbre depu
sous le nom de Griffenfeldt, fut chargé d'expose
la doctrine de la nouvelle royauté dans un do
cument remarquable, intitulé *Lex regia*, con
tre-signé en 1665 par Frédéric III, gardé
secret jusqu'au sacre de Christian V, et im
primé seulement en 1709. Le système de
monarchie absolue, de la royauté de droit divi
les conditions de régence et toutes les que
tions de succession y sont développées av
sagacité et clarté. Une réforme de la législati
entière fut réalisée en 1669. Frédéric III eut
1666 un différend avec le duc de Gottorp, Chri
tian-Albert, sur l'interprétation de la souvera
neté de celui-ci; une guerre avec les Anglai
qui avaient attaqué des navires hollandais da
un port norvégien, se termina bientôt par
paix de Breda (1667). Frédéric mourut génér
lement estimé pour sa fermeté et sa droitu
On lui a reproché la crédulité avec laquelle
accueillit un alchimiste italien, Burris (ou Borr
et la dureté qu'il mit à persécuter Ulfeldt et su
tout son épouse Éléonore-Christine, qui souff
vingt-deux ans en prison. Ce dernier acte cepe
dant était la faute de la reine Sophie-Améli
à l'ascendant de laquelle le roi cédait trop so
vent; elle fit de la cour une colonie alleman
où la langue du pays était à peine connue,
le prince royal fut longtemps sans savoir
danois.

P. L. Möller (de Copenhague).

L. Holberg et G.-L. Baden, *Danmarks Riges Histor* Copenhague, 1732 et 1829-1832. — Suhm, *Nye Samling* 1-3. — R. Nyerup, *Efterretninger om Kong Frederic I* Copenh., 1817. — Chevalier de Terlon, *Mémoires dep l'année* 1656 *jusqu'en* 1661; Paris, 1681. — Rogert Manl *History of the Wars in Denmark*, 1657-1660; Lond., 16 — Spittler, *Geschichte der dänischen Revolution* 1660; Berlin, 1796. — Estrup, *Bidrag til Kundskab Frankrigs, Danmarks og Sverigs politiske Forho* 1663-1689 (Des rapports politiques entre la France, Danemark et la Suède); Copenh., 1823. — J. Möl *Biskop Suanes Levnet*. — Molbech, *Ulfeldts Lev* (Nythistor. Tidskrift, IV.) — Rohmann, *Souverainetet Indforelset Danmark*, Odensé, 1840. — P. W. Beck *Samlinger til Danmarks Historie under Frederik I* Copenh., 1847. — Allen, *Haandbog*, etc.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemark et de Norvège, né le 12 octobre 1671, mort le 12 octobre 1730. Monté sur le trône à la mort de son père, Christian V (1699), il eut à continuer une guerre contre le duc de Slesvig-Gottorp, soutenu par son beau-frère, le roi de Suède Charles XII, par l'Angleterre et la Hollande. Frédéric de son côté s'u-it au czar Pierre le Grand et au roi Auguste de saxe et de Pologne : déjà il s'était rendu maître lu Slesvig, lorsque la présence dans le Sund l'une flotte anglo-hollandaise et la descente de Charles XII à la tête de 12,000 hommes sur les côtes de la Sélande, obligèrent le Danemark, délaissé par ses alliés, à conclure la paix de Travendal, le 18 août 1700, traité qui, en diminuant l'autorité royale dans le Slesvig, changea la dé-endance féodale du duc presque en souverai-eté. Dès lors le roi fixa son attention sur une ouvelle organisation de la défense militaire et ur le développement des forces intérieures de on pays. A cet effet il supprima en 1702 le ser-age auquel étaient encore soumis les paysans des es de Sélande, de Lolland, de Falster, etc. (1). n 1708 il fit un voyage en Italie, visita Venise t Florence, qui lui inspirèrent le goût des arts (2). son retour, ayant appris la défaite de Char-s XII à Pultava, il visita à Dresde le roi Au-uste, et renouvela avec lui l'alliance pour ire la guerre à la Suède, alliance à laquelle associa la Russie. Quelques offenses faites u pavillon danois et des menaces prononcées ar Charles XII servirent de prétextes. Une rmée danoise de 16,000 hommes, sous les or-res de Reventlow, fit, vers la fin de 1709, une escente en Scanie, et se rendit maîtresse de cette rovince; mais l'habile général suédois Magnus tenbock improvisa une armée, et repoussa les anois, qui après une défaite complète (le 10 ıars 1710), près Helsingborg, se rembarquèrent; ne épidémie contagieuse (peut-être le choléra), ui ravagea la Sélande et la Scanie, arrêta une ouvelle expédition. Les Danois n'eurent pas lus de succès sur les côtes de la Baltique : ils emparèrent d'abord des possessions allemandes e la Suède; mais là aussi ils furent vaincus par tenbock, dans la bataille sanglante de Gadebusch 20 décembre 1712), perdue par la trahison un corps allié de Saxons. Frédéric IV, qui ommandait en personne, laissa 6,000 hommes ır le champ de bataille, et son artillerie tomba ıx mains de l'ennemi. Entouré du régiment tlandais de Viborg, qui fut presque détruit, défendit le terrain jusqu'à ce que toute chance ıt disparu. Stenbock alors envahit le Hol-ein, brûla Altona, leva des contributions, et ouva un allié dans le duc de Slesvig, qui était de nouveau en querelle avec le gouvernement du roi pour une cause futile (1). Cependant Frédéric réorganisa rapidement une belle armée, et pressa à son tour Stenbock, qui, réduit par la famine à Tonning, se rendit prisonnier avec 11,000 hommes (mai 1713). Frédéric IV réunit alors le fief de Gottorp à la partie royale du Slesvig. Le retour de Charles XII, qui vint se renfermer (1714) dans la forteresse de Stralsund, resserra l'alliance du Danemark, de la Pologne et de la Russie, renforcée par la Prusse et l'Angleterre. Une flotte suédoise fut dispersée par les Danois, et Stralsund fut pris par les forces alliées (décembre 1715). Charles XII ordonna de nouvelles levées en Suède, et alla transporter la guerre en Norvège, où il trouva la mort devant Frédérikshall. En 1716 Pierre le Grand avait conduit en personne une armée à Copenhague, pour entreprendre avec Frédéric IV la conquête de la Suède; mais comme, dans la crainte de l'avenir, Frédéric refusa au czar le port de guerre suédois de Carlskrona, leur alliance se refroidit, et le czar entama des négociations secrètes avec Charles XII pour soumettre le Danemark; la mort du monarque suédois amena la médiation de la France et de l'Angleterre. La paix fut conclue à Frederiksborg, le 3 juillet 1720. La Suède dut céder les principautés de Brême et de Verden (conquises par les Danois pendant la guerre et vendues à l'électeur de Hanovre pour un million de rixdalers); elle paya 600,000 rixd. pour frais de guerre, et fut soumise au péage du Sund, dont elle avait été exempte depuis 1645, de sorte que ce droit, souvent éludé par d'autres nations se servant du pavillon suédois, s'éleva rapidement à 400,000 rixdalers au lieu de 70 à 80,000. Enfin, et ce fut l'avantage le plus sérieux, la Suède, qui avait élu successeur au trône le duc de Holstein Adolphe-Frédéric, s'engagea à reconnaître l'acquisition que Frédéric IV avait faite de la partie ducale du Slesvig et la réincorporation de cette province à la monarchie danoise. Le 4 septembre 1721 le roi prit possession de ce pays. Cependant Charles-Frédéric, l'ancien duc de Gottorp, s'étant retiré dans ses possessions en Holstein, avait épousé Anna, fille de Pierre le Grand, et continuait de susciter des révoltes contre le roi de Danemark; mais à cette époque la flotte danoise était assez forte pour tenir en respect la Russie : cette puissance ratifia en 1732 avec l'Autriche l'acte par lequel la France et l'Angleterre avaient antérieurement garanti la possession du Slesvig à la couronne de Danemark. En 1725 le comté de Rantzau fut aussi réuni à la monarchie, par suite d'un meurtre dont le dernier comte fut victime, et dont son frère cadet se trouva complice. Après la mort de la reine Louise, en 1721, Frédéric épousa une noble danoise, qu'il avait long-

(1) Cette mesure libérale fut en partie paralysée par ıe nouvelle organisation de la milice, qui attacha à la èbe les hommes valides de quatorze à trente-cinq ans.

(2) Ce goût, dont il donna plus tard des preuves, jus-'alors rare dans le Nord, fut, dit-on, surtout déve-ppé par sa liaison avec la comtesse de Velo, belle et iritueIle Italienne, qui lui inspira une passion sérieuse.

(1) Le duc voulait que son nom et ses titres fussent mis sur les actes publics en aussi gros caractères que les titres du roi.

temps aimée, Anna-Sophie de Reventlow, fille du grand-chancelier. Cette mésalliance scandalisa la pruderie de la cour, et lorsque le roi mourut, à Odensé, à la suite d'une hydropisie, la reine Anna-Sophie fut indignement persécutée et exilée au fond d'une province, sans égard pour ses excellentes qualités.

Frédéric IV s'était voué constamment aux améliorations intérieures; il apporta quelques soulagements dans le traitement des paysans, réforma l'administration de la justice, l'université, les finances; réorganisa les forces militaires, et protégea le commerce. Il fit élever des batteries pour la défense du port de Copenhague; il établit des académies pour les officiers de l'armée et de la marine. Selon l'usage du temps, il loua à la France et à l'Autriche des corps d'armée, qui se distinguèrent dans la guerre de la succession espagnole et contre les Turcs. Il établit un département spécial pour le commerce, une assurance maritime et une compagnie *pour le commerce en Groenland;* il favorisa les expéditions des deux Egede (*voyez* ce nom) dans ce pays pour propager le christianisme; il créa l'enseignement régulier de la jeunesse des campagnes, et établit à Copenhague un asile pour les orphelins. Malgré des constructions considérables et son goût pour les arts, malgré l'incendie qui en 1728 consuma les deux tiers de Copenhague (1), il laissa les finances dans un état si florissant, que l'actif du trésor dépassa de beaucoup les dépenses publiques. P.-L. MÖLLER.

A. Hoier, *Kœnig Friderich IV glorwürdigstes Leben;* Tondern, 1829. — Riegels, *Udkast til Fjerde Frederiks Historie;* Copenhague, 1795-1799. — A. Bussæus, *Histor. Dagregister over kong Frederik 4;* Copenhague, 1770. — J. Möller, *Frederik IV Privat Historie* (Skand. Litteratur selskabs Skriffer, t. 23). — Lacombe de Vrigny, *Relation d'un Voyage fait en Danemark en* 1702; Rotterdam, 1706. — *Nordalbingische Studien*, 2, 1845. — C.-P. Rothe, *Tordenskjolds Levnet;* Copenhague, 1747-1750. — N.-M. Petersen, *Hans Egedes Levnet;* Copenhague, 1839.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemark et de Norvège, fils de Christian VI, né en 1722, mort le 14 janvier 1766. Ce roi, qui monta sur le trône en 1746, à la mort de son père, inaugura son règne par un profond changement dans les mœurs de la nation. A la rigide austérité, à la sombre bigoterie de son père, succéda la libre allure et l'esprit philosophique de l'époque. Le théâtre national de Holberg, fermé sous Christian VI, fut rouvert. Frédéric fut le premier roi danois qui combattit l'envahissement de l'élément germanique, en favorisant l'influence française dans les mœurs et dans les lettres. Sous ses auspices un mouvement considérable se déclara rapidement dans les arts, dans les sciences et dans l'industrie, et tout annonça un règne glorieux et paisible. Un traité fut conclu en 1750 avec la Suède, qui renouvela sa renonciation à tout droit sur le Sl vig; plus tard cette alliance fut fortifiée par mariage de Sophie-Madeleine, fille de Frédéric avec le fils d'Adolphe-Frédéric, roi de Suède, d puis Gustave III. Entouré de conseillers éclair tels que Schulin, J.-L. Holstein, H. Stampe A.-G. Moltke, Frédéric sut garder une sage ne tralité pendant les guerres qui ravageaient moitié de l'Europe; la grande préoccupation Frédéric V était le commerce maritime et l'indu trie indigène. Des traités particuliers avec États Barbaresques lui permirent de donner commerce danois dans la Méditerranée un dév loppement jusque alors inconnu. La Compagn des Indes déploya une activité considérable. L privilèges des anciennes maîtrises furent réform dans un esprit libéral, en même temps que larges subventions furent accordées à l'indust indigène. Des talents remarquables se produi rent dans l'histoire, les sciences et les belle lettres; des sociétés savantes se formèrent Danemark et en Norvège; le roi fonda le jard botanique et un magnifique hôpital, devenu e suite l'école pratique de médecine, une académ des beaux-arts (1754) d'après le modèle de ce de Paris; il abolit la censure pour tous les écr qui traitaient d'économie politique et rurale; fit venir de l'étranger des artistes et des savan distingués, tels que les naturalistes Kratze stein et Œder (l'auteur de la *Flora Danica*), l Français Mallet (historien) et Reverdil (é nome), le pédagogue Basedow, et le poëte Klop stock, qui fut pensionnaire royal et put achev en Danemark sa *Messiade*. Sur la propositi du premier conseiller Bernstorff, le roi envo une expédition de savants, dirigée par Niebuh en Égypte et en Arabie, pour y explorer les an quités, la langue et la nature du pays. L'idée qu' eut d'appeler à grands frais une colonie d'All mands pour cultiver les bruyères de Jutland n'e pas de succès, mais tourna pourtant à la gloi du règne de Frédéric V, en introduisant la cu ture des pommes de terre, innovation d'abord a sez mal accueillie et qui est devenue dans la sui un bienfait public. Le seul fait qui troubla u instant le progrès civilisateur du règne de Fr déric V fut un différend avec la Russie. A la mo de l'impératrice Élisabeth, en 1762, le duc de Ho stein, Charles-Pierre-Ulrich, fils de Charles-Fr déric, monté sur le trône des czars, sous le no de Pierre III, exigea du Danemark la cession d Slesvig. A un refus positif il répondit par menace de détrôner le roi Frédéric et de déport toute la famille royale à Tranquebar, dans l'Ind orientale. Une formidable armée russe occu le Meklembourg et s'approcha des frontières da noises. Le Danemark fit des efforts désespérés une flotte de trente-six vaisseaux sillonna la Ba tique, et l'armée fut portée à 71,000 hommes, do l'avant-garde, commandée par le comte de Sain Germain, général français, appelé au moment d danger, se préparait à tenir tête aux Russe

(1) La belle bibliothèque de l'université, qui contenait plus de 20,000 rares manuscrits, dont plusieurs uniques, fut entièrement détruite par le feu ainsi que les instruments de physique et d'astronomie de Tycho-Brahé.

ais la veille de la bataille arriva la nouvelle de mort violente de Pierre III, et Catherine II, i lui succéda, exprima des sentiments tout posés. Les armées se retirèrent sans en être nues aux mains, et la paix fut promptement nclue (1767). La Russie renonça à toute préten n sur le Slesvig, et céda sa partie du Holstein échange des principautés d'Oldenbourg et de lmenhorst, qui furent données à un cadet de naison de Holstein. Le Danemark, de son côté, andonna à la maison de Holstein-Gottorp le ocèse de Lubeck, et reconnut, contre une in-nnité d'un million de rixdalers, l'indépendance la ville de Hambourg. Les préparatifs pour si grande guerre avaient épuisé les finances; lésordre fut augmenté par la cour, qui voulait aliser de luxe et de magnificence avec celle France. Malgré de nouveaux impôts, à la rt de Frédéric V la dette publique s'élevait 0,000,000 de rixdalers.

Frédéric V se fit généralement aimer, par la iceur et la bienveillance de son caractère; mais goût pour les plaisirs et sa disposition à s'y ndonner sans mesure abrégèrent sa vie, qui 'ut que de quarante-trois ans. Il avait épousé première noce Louise, fille du roi Georges II ngleterre, mère de Christian VII, et après la rt de celle-ci, en 1751, il épousa Julienne-rie de Brunsvick, qui fut mère du prince héré-iire Frédéric et grand'-mère de Christian VIII.

P.-L. Möller (de Copenhague).

-K. Hoest, *Mærkværdigheder i Kong Frederiks Lev- og Regjering* (Choses mémorables du règne de Frédé- V); Copenhague, 1820. — G.-L. Baden, *Frederiks jerings Aarbog* (Annales du règne de Frédéric V); enh., 1832. — Asseburg, *Denkwürdigkeiten*; Berlin, . — Graf Lynar, *Hinterlassene Staatsschriften*; ibourg, 1793-1797. — H.-P. Sturz, *Leben des Gra- J.-H.-E. Bernstorff*; Leipzig, 1777.

FRÉDÉRIC VI, roi de Danemark et de Nor-e, fils unique de Christian VII et de la reine oline-Mathilde, né à Copenhague, le 28 jan- 1768, mort le 3 décembre 1839. Pendant enfance eurent lieu les trois révolutions de r (*voyez* Christian VII) qui amenèrent la te successive des trois ministres J.-H.-E. nstorff, Struensée et Guldberg. L'éducation jeune prince fut négligée; mais il y remédia son intelligence naturelle, par une grande neté de caractère et par un esprit d'observa- peu commun. A peine arrivé à l'âge de seize , il prépara habilement le coup d'État qui ren-sa le ministère Guldberg (1784) et le porta même à la tête des affaires. A dater de cette que, il tint les rênes du gouvernement pen-t cinquante-cinq ans, d'abord comme prince-ent au nom de son père, affecté d'une aliéna- mentale intermittente, et à partir de 1808 me roi. Les nombreuses et radicales ré-nes qui pendant les vingt-quatre années de remière période furent exécutées sous ses oices firent de cette époque une des plus ieuses et plus prospères de l'histoire danoise. L'instruction publique fut organisée dans un sens très-libéral, les israélites émancipés, et la traite des nègres abolie (1792). L'économie rurale subit une régénération complète, par l'abolition du servage de la glèbe, de la juridiction seigneuriale, de la corvée indéterminée, etc.; les forces du sol furent considérablement augmentées, et un développement jusque alors inconnu fut donné à l'agriculture et à la marine marchande, principales richesses du pays. Cet état de prospérité cessa un instant, lorsque le Danemark se vit obligé d'adopter la neutralité armée convenue entre la Prusse, la Suède et la Russie. Mais la mort du czar Paul I[er] et la grande bataille livrée dans la rade de Copenhague, le 2 avril 1801, ayant amené la dissolution de cette alliance, le commerce du Danemark s'étendit de nouveau dans toutes les parties du monde, de sorte que l'Angleterre elle-même tira ses denrées coloniales du Danemark. Le système continental de Napoléon I[er], que la paix de Tilsit (9 juillet 1807) rendit obligatoire pour tous les États du continent, mit fin à cette florissante période. L'Angleterre, sans attendre que le Danemark se fût prononcé, le jugeant trop faible pour maintenir son indépendance, attaqua à l'improviste Copenhague par terre et par mer; à la suite d'un bombardement désastreux pour la ville, les Anglais s'emparèrent de la flotte danoise, qui se trouvait désarmée dans le port, et pillèrent tous les arsenaux (septembre 1807). Malgré cet attentat, l'Angleterre ne déclara la guerre qu'en novembre. Monté sur le trône à la mort de son père, le 13 mars 1808, Frédéric VI, entraîné depuis longtemps vers Napoléon par une admiration sans bornes, forma alors une alliance intime avec l'empereur, qui envoya en Danemark un corps auxiliaire composé de Français et d'Espagnols, sous le commandement du général Bernadotte.

Mais le commerce danois était complétement ruiné avant que la guerre fût déclarée; les Anglais avaient pris aux Danois plus de six cents navires marchands sur toutes les mers. Enfin, en février 1809, Gustave IV, roi de Suède, à l'instigation des Anglais, déclara aussi la guerre au Danemark. Sans se décourager, Frédéric VI créa une flotte de chaloupes canonnières et de bâtiments légers; tout ce qui restait de navires marchands prit des lettres de marque et courut sus aux Anglais, dont le commerce dans la Baltique fut presque anéanti. Le roi organisa deux armées : l'une se réunit en Sélande, au corps de Bernadotte pour attaquer la Suède méridionale; l'autre, en Norvège, commandé par le prince Christian-Auguste d'Augustenbourg, gouverneur de ce pays, devait pénétrer par le côté ouest. Bernadotte fut arrêté par les croisières anglaises, par la désertion du corps espagnol de La Romana et peut-être aussi par quelques considérations particulières; de son côté le gouverneur de Norvège retarda l'exécution des ordres du roi jusqu'à ce que l'aristocratie suédoise eût détrôné Gus-

tave IV. Élu à la place du monarque déchu, le prince Christian-Auguste d'Augustenbourg amena la paix entre les deux pays, le 10 décembre 1809, sans perte ni avantage d'aucun côté. Mais bientôt après Christian-Auguste fut frappé de mort subite (1810). Les Suédois s'accordèrent à nommer prince royal le maréchal Bernadotte, qui prit le nom de Charles-Jean, et adopta sur-le-champ l'idée d'arracher le royaume de Norvège au Danemark. L'empereur de Russie Alexandre I[er], menacé d'une attaque de Napoléon, pour s'assurer la neutralité de la Suède, promit, par un traité secret conclu à Abo (octobre 1812) avec le prince Charles-Jean, de l'aider à conquérir la Norvège en échange de la cession définitive de la Finlande. Les désastres de l'armée française en Russie semblaient favoriser la réalisation de ce plan, et déjà au printemps de 1813 la Russie et la Suède proposèrent à Frédéric VI son admission dans la grande ligue contre Napoléon, à la condition qu'il céderait la Norvège. Frédéric VI n'hésita pas à rejeter cette proposition, et au moment où les autres monarques se détachaient l'un après l'autre de l'empereur, seul le roi de Danemark, cédant à un élan généreux, se lia franchement au sort de Napoléon, et déclara la guerre à tous les ennemis de la France. La bataille de Leipzig mit fin à la puissance de Napoléon en Allemagne, et l'empêcha de soutenir le Danemark. Le prince royal de Suède (Bernadotte) traversa l'Elbe à la tête d'une armée de Russes, d'Allemands et de Suédois, fort supérieure en nombre aux troupes danoises, qui, après une résistance opiniâtre dans le Holstein, notamment à la bataille de Sehestedt, furent forcées de se retirer. Frédéric dut souscrire à la paix que la coalition lui imposa, à Kiel, le 14 janvier 1814, et céda à la Suède le royaume de Norvège en échange de la partie suédoise de la Poméranie; l'Angleterre lui enleva en même temps l'île de Helgoland. Un peu plus tard la paix fut conclue avec la Russie à Hanovre et avec la Prusse à Berlin, sans pertes directes; mais aucune nation n'avait payé si cher sa fidélité à la France (1). La Sainte-Alliance, ayant inauguré son œuvre par le démembrement du Danemark, ouvrit le congrès de Vienne; Frédéric VI y assista, et n'obtint d'autre dédommagement que d'échanger la Poméranie suédoise contre le duché de Lauenbourg, d'une moindre étendue, il est vrai, mais limitrophe du Holstein. C'est cette modique compensation qui inspira au roi cette réplique bien connue, adressée à ses puissants confrères, qui, charmés de son esprit et de sa bonhomie, lui disaient au moment de son départ : « Votre majesté emporte tous les cœurs. — Peut-être bien, messieurs, mais assurément pas u[ne] seule âme. »

(1) La Norvège tenta de se constituer en État indépendant, et proclama roi son nouveau gouverneur, le prince Christian-Frédéric (depuis Christian VIII); mais celui-ci se vit obligé d'abdiquer dans le courant de l'année (octobre 1814).

Les vingt-cinq dernières années du règne [de] Frédéric VI furent employées à réparer l[es] plaies immenses faites au pays par la guerr[e]. Tout menaçait ruine : le commerce était d[é]truit, une banqueroute d'État avait eu lieu [en] 1813. La paix amena une baisse extraordinai[re] sur le prix des denrées, et la propriété fonciè[re] demeura jusqu'en 1826 presque sans vale[ur]. L'État dut contracter des emprunts aux cond[i]tions les plus onéreuses. Ces malheurs donn[è]rent un nouvel essor à l'activité du roi. [La] banque établie en 1813, au nom de l'État, f[ut] transformée (1818) en institution nationale; [les] agriculteurs furent secourus par des prêts d'a[r]gent et par la faculté de payer leurs impôts [en] denrées. Peu à peu la situation s'améliora; l'o[r]dre revint dans les finances, et la confian[ce] dans les affaires; mais ce ne fut que de 1820 [à] 1830 que Copenhague vit se relever ses é[di]fices détruits par le bombardement anglais. [La] révolution parisienne de 1830, dont les eff[ets] se firent sentir dans toute l'Europe, fit naî[tre] aussi en Danemark des idées constitutionnell[es]. Frédéric VI crut devoir céder à l'élan popula[ire] en instituant des états provinciaux dans la m[o]narchie, ce qui eut lieu le 15 mai 1834. [Ces] états n'avaient d'abord que le vote consultat[if]; mais bientôt ils demandèrent une réforme ra[di]cale de l'ancien mécanisme gouvernemental; [en] même temps les idées libérales soulevées a[u-]delà de l'Elbe pénétraient dans les provin[ces] méridionales du Danemark. L'agitation prit [un] caractère national, et la collision ne fut retar[dée] que par le respect qu'inspirait le vieux roi; [qui,] malgré ou peut-être à cause de ses malheu[rs,] Frédéric VI jouit jusqu'à sa mort d'une r[are] popularité.

P. L. Möller (de Copenhague).

Documents particuliers.

* **FRÉDÉRIC VII**, roi de Danemark, duc [de] Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg, [fils] unique de Christian VIII et de Charlotte-Fré[dé]rique de Meklenbourg-Schwerin, né à Copenh[a]gue, au château d'Amalienbourg, le 6 octo[bre] 1808. Séparé de bonne heure de sa mère (*vo[y.]* Christian VIII), qui alla résider en Italie[,] de son père, qui était en Norvège, le je[une] prince fut élevé d'abord au château d'Oden[se,] puis à Copenhague. De retour en 1828 d['un] voyage de deux ans, pendant lequel il visita l'[Al]lemagne, la France, la Suisse (où il acheva [ses] études, à Genève) et l'Italie, il épousa sa cousi[ne,] fille cadette de Frédéric VI, Wilhelmine, act[uel]lement duchesse de Holstein-Glücksbourg. T[out] en s'initiant aux affaires d'État, le prince é[tu]diait avec prédilection les antiquités et l'hist[oire] nationale, ou employait son temps à des ex[er]cices militaires, tant sur terre que sur mer[.] [A] l'exemple de Christian IV, il apprit à fond l['art] de la navigation, et avait un navire de guerr[e]

son service particulier. En 1834 il explora toute la mer du Nord, toucha à l'Écosse et visita l'Islande, où aucun de ses ancêtres n'avait paru. Il résida ensuite au centre du royaume, en qualité de commandant supérieur de la forteresse de Frédéricia, qu'il quitta en décembre 1839, pour le gouvernement de Fionie, dans lequel il succéda à son père, appelé au trône. En 1841, son premier mariage ayant été dissous, il amena en Fionie sa nouvelle épouse, une princesse de Mecklenbourg-Strelitz. Dans cette paisible existence, le prince, également abordable pour toutes les classes du peuple, fit naître cette popularité sympathique qui depuis ne lui fit jamais défaut dans les circonstances les plus difficiles. C'est dès cette époque aussi qu'il se déclara franchement en faveur du système libéral et national, et qu'il recommanda de bonne heure, mais en vain, des mesures énergiques pour conjurer l'orage que le parti allemand, soutenu par les princes de la maison d'Augustenbourg et par l'ordre équestre du Holstein, préparait dans les duchés, c'est ainsi qu'en 1842 il s'opposa inutilement à la nomination du prince d'Augustenbourg (Noer) au gouvernement civil et militaire des deux duchés, déjà vivement agités. Ainsi désappointé, le prince Frédéric dut se borner à l'étude du pays et du peuple et aux distractions de ses excursions maritimes, jusqu'au jour (20 janvier 1848), où la mort de son père l'appela au trône.

Christian VIII avait laissé un projet de charte constitutionelle, qui à force d'impartialité devait peut-être également déplaire aux Danois et aux Allemands de la monarchie. Néanmoins, par piété envers la mémoire de son père, Frédéric VII la fit promulguer dans la première huitaine de son avénement, et la presse en était encore à la discuter, quand arriva de Paris la nouvelle de la révolution de Février, dont le contre-coup ne se fit pas attendre à Vienne, à Berlin et ailleurs. Le parti allemand des duchés (dont il faut toutefois excepter le Lauenbourg, qui ne prit aucune part à l'insurrection avant qu'il y fût forcé par le gouvernement provisoire de Francfort), crut le moment venu pour détacher de la couronne de Danemark non-seulement le Holstein, mais l'antique province danoise de Slesvig. Le 18 mars une insurrection fut organisée à Rendsbourg, et les conjurés envoyèrent en même temps au roi une députation chargée de demander l'incorporation du Slesvig à l'Allemagne, en d'autres termes, la dissolution de la monarchie. Pour contrebalancer l'effet de cette députation, les citoyens de Copenhague se présentèrent en grand nombre au palais, pour solliciter un ministère plus national. Le roi avait été au-devant de leurs vœux; sur la proposition de ses nouveaux conseillers, présidés par le plus populaire des anciens ministres, A. W. Moltke, le roi, repoussant énergiquement toute idée de séparation des provinces de la monarchie, offrit aux députés de Holstein le partage plein et entier des libertés constitutionnelles garanties au Danemark proprement dit. La réponse, qui devança même le retour de la députation, fut l'installation d'un gouvernement insurrectionnel (le 24 mars) à Kiel, et un appel aux armes du peuple et des soldats, que l'on trompa par ce singulier sophisme, que « pour défendre le duc de Holstein il fallait le combattre en qualité de roi de Danemark ». Le prince de Noer s'empara par surprise de la forteresse de Rendsbourg, et vit accourir sous ses drapeaux des bandes mercenaires de tous les points de l'Allemagne.

Frédéric VII fit convoquer par le suffrage universel une assemblée constituante pour discuter les bases de la nouvelle constitution, en même temps qu'une armée, rapidement organisée, marchait à la rencontre des insurgés, déjà maîtres d'une partie du Slesvig. Le 5 avril le roi passa en revue son armée, peu nombreuse, mais pleine d'élan patriotique; quatre jours après, près de Flensbourg, elle battit et dispersa complétement les troupes insurgées, conduites par le prince d'Augustenbourg (Noer). Tout aurait été fini si la Prusse, cédant aux rêves de conquête de la jeune Allemagne, n'eût inopinément envoyé par le chemin de fer une armée considérable, qui, remplaçant le corps déjà détruit, repoussa dans la bataille opiniâtre de Slesvig (le 23 avril) les forces, trop inégales, du Danemark, et pénétra jusqu'en Jutland. Les Danois eurent dans le courant de l'été quelques succès sur les côtes du Slesvig, qu'ils dominaient par leur marine. La Prusse avait après coup obtenu de la diète de Francfort la sanction de son invasion; mais, voyant son commerce anéanti par le blocus de ses ports, et pressée par les instances des autres puissances, elle conclut, le 26 août 1848, la trêve de Malmoë, négociée par la médiation de la Suède. Le 23 octobre l'assemblée constituante se réunit à Copenhague, et rédigea une nouvelle charte pour les îles, le Jutland et le Slesvig, charte que le roi sanctionna le 5 juin 1849 comme loi fondamentale du royaume de Danemark. Malheureusement l'absence de toute autorité centrale reconnue en Allemagne rendait les négociations avec la Confédération Germanique presque impossibles, et malgré les bons offices de la France, de l'Angleterre et de la Russie, une nouvelle campagne devint inévitable. Les Danois perdirent le 5 avril 1849 deux beaux vaisseaux, qui, s'étant hasardés dans la baie d'Eckernfoerde, y échouèrent sous le feu ennemi. Les Prussiens et autres troupes allemandes envahirent de nouveau le pays, et le général Wrangel, pénétrant jusqu'en Jutland, y leva une contribution de deux millions d'écus; mais le lendemain de la publication de son décret, il se retira subitement, à la suite d'une note russe, laissant le corps holsteinois faire seul le siége de Frédéricia, où s'était renfermée une partie de l'armée danoise. Les Danois ayant

reçu des enforts par mer, firent, le 6 juillet, une sortie victorieuse, qui eut pour effet la dispersion totale des insurgés, la prise de toute leur artillerie et de deux mille prisonniers. Peu de jours après, un armistice et des préliminaires de paix furent signés à Berlin. Un corps norvégo-suédois occupa la partie septentrionale du Slesvig, et une commission prusso-danoise fut installée pour administrer provisoirement ce duché. Enfin, après de longues négociations, la paix entre la Prusse et la Confédération Germanique d'une part, et le Danemark de l'autre, fut signée à Berlin, le 2 juillet 1850. Ce traité laissait au Danemark la liberté de combattre l'armée holsteinoise, qui, entièrement réorganisée et commandée par des officiers prussiens, refusait de reconnaître la paix. La troisième campagne s'ouvrit sur la plaine d'Idsted, entre Flensbourg et la ville de Slesvig, où se livra, les 24 et 25 juillet 1850, une bataille acharnée, qui se termina par la défaite complète des insurgés, commandés par le général prussien Willisen. Le 2 août les grandes puissances signèrent à Londres un protocole qui garantissait l'intégrité de la monarchie danoise. De Rendsbourg, où les débris de leur armée s'étaient réfugiés, les Holsteinois tentèrent encore deux attaques infructueuses contre les ailes de l'armée danoise; mais l'assaut désastreux de Frédérikstadt, le 4 octobre, ayant achevé la démoralisation de ses soldats, le gouvernement insurrectionnel se soumit, le 11 janvier 1851, à un commissaire envoyé par la Confédération, et qui effectua le licenciement des troupes holsteinoises. Les Danois gardèrent la ligne de l'Eider, formant la frontière du Slesvig, et le Holstein, comme faisant partie de la Confédération Germanique, fut occupé par un corps composé d'Autrichiens et de Prussiens; mais plus tard, ces derniers ayant dû se retirer devant l'antipathie hautement exprimée de la population, les Autrichiens demeurèrent seuls.

Alors se présenta la difficulté de réorganiser les provinces dévastées par la guerre et de leur faire adopter pleinement la forme politique de tout le royaume. Cette difficulté fut encore aggravée par l'intervention diplomatique de l'Angleterre et de l'Autriche et par la divergence des opinions qui se manifestaient parmi les partis de l'intérieur. Ainsi, un parti nombreux, dit *des Scandinaves*, voulait, au lieu d'une fusion avec les provinces allemandes, sacrifier le Holstein pour former une union ou confédération avec la Suède et la Norvège. Après plusieurs changements partiels dans le conseil des ministres, le roi forma le ministère de janvier 1852, présidé par le ministre de l'extérieur, M. Bluhme (*voyez* ce nom), qui publia un projet de fusion totale pour les diverses parties de l'État. Le 18 février 1852 les Autrichiens évacuèrent le Holstein, qui fut rendu à l'autorité du roi. Le 8 mai les grandes puissances, complétant le protocole de l'année précédente, signèrent à Londres un traité q en cas de l'extinction d'héritiers mâles dan maison régnante, réglait la succession de r nière à satisfaire le Holstein et le Lauenbou soumis à la loi salique, dont les principes sont pas adoptés dans la loi de succession noise (*Lex regia*). On désigna comme suc seur à la monarchie, après le prince Ferdina oncle du roi, le prince Christian de Glücksbou époux de la princesse Louise de Hesse, cous du roi, à laquelle, après la renonciation de frère, en vertu de l'ancienne loi, la success était dévolue. Cet arrangement, soumis le 4 tobre à la diète danoise sous forme de mess royal, fut facilement adopté; mais l'abolition l'ancienne *Lex regia*, proposée en même ten par le ministère, rencontra une opposition de dée, qui amena (13 janvier 1853) la dissolut de la deuxième chambre (le *folksthing*). l seconde diète, sortie de nouvelles électio ayant voté dans le sens de sa devancière, également dissoute (avril 1853). Deux minist se retirèrent à la suite de cette mesure, e cabinet se reconstitua (21 avril), sous la pr dence de M. Œrsted, le célèbre jurisconsu Alors le ministère s'allia au parti dit des *amis* *paysans*, fortement représenté dans la deuxiè chambre, résultat d'une troisième élection, et diète ainsi composée forma la majorité suffisa pour adopter (24 juin) le message de la succ sion sans restriction. Resta encore le problè des modifications nécessaires à la charte d juin 1849, pour que celle-ci pût s'appliquer à monarchie dans sa totalité, notamment aux chés de Holstein et de Lauenbourg. Mais ic ministère rencontra une forte résistance d la même diète, convoquée en octobre 1853 soutenue cette fois plus que jamais par l'opin publique. Le roi, que l'on supposait person lement sympathique aux vœux populaires, h tant à congédier ses conseillers, difficile remplacer, la diète, qu'on n'osait plus dissoud fut prorogée (juillet 1854), et le ministère p mulgua une constitution générale, renferm la représentation de la monarchie intégrale d un *conseil d'État* supérieur, dont vingt memb sur quatre-vingts devaient être nommés par le r La diète, qui se réunit le 20 octobre 1854, co nua la lutte contre le ministère, et menaça de mettre en accusation. En même temps, pend un voyage que le roi fit en Holstein en compag de quelques-uns de ses ministres, le gouvern de Pinneberg, M. de Scheele, se rendit à Berli à son retour à Copenhague, tout le minist dit de janvier reçut sa démission (12 décem 1854), et un nouveau cabinet, composé en p tie de personnages plus populaires, se constit provisoirement, sous la présidence de M. Scheele, ensuite de Bang. Les citoyens de C penhague en furent si contents qu'ils vinre en procession solennelle devant le château, e primer leur satisfaction par une sérénade.

même projet d'une constitution générale, laissant subsister la charte de 1849 pour le royaume, et des états provinciaux dans les duchés, légèrement modifié par le nouveau ministère, fut adopté par la diète danoise dans l'été de 1855 et octroyé aux duchés après la sanction royale. Il s'agit maintenant de faire fonctionner cette machine assez compliquée : la représentation de la monarchie intégrale, qui au moment où nous écrivons (juin 1856) vient de clore sa première session, semble gagner du terrain, et malgré des discussions assez vives sur la demande des députés holsteinois de renvoyer la constitution unitaire à la révision des états des duchés, l'esprit de conciliation semble avoir prédominé.

A la naissance de la grande lutte entre l'occident et la Russie, Frédéric VII avait conclu avec la Suède une alliance de neutralité, reconnue promptement par les puissances belligérantes. Dans le but avoué d'exercer la police des côtes, quelques armements extraordinaires furent jugés indispensables dans le courant de l'an 1854. Le ministère Œrsted, voulant éviter les inconvénients d'une discussion publique, et usant de la liberté d'action que lui laissa le vote ajourné de la constitution définitive, se crut fondé en droit de conseiller au roi l'autorisation de ces armements sans demander l'approbation préalable de la diète danoise assemblée, qui représentait seulement une fraction (trois cinquièmes) de la monarchie. Cet organe des provinces purement danoises y vit un empiétement sur ses priviléges ; il ne tint aucun compte de la double position des ministres et du roi, dans une monarchie encore absolue pour les deux cinquièmes (les duchés). L'opinion publique s'émut; le peuple crut voir dans ces armements une démonstration contre les puissances occidentales, qui possédaient toutes ses sympathies, et, sous la pression du parti scandinave, la mise en accusation du ministère Œrsted fut décrétée. Le procès aboutit à l'acquittement des accusés (mars 1856). Dans tous ces conflits, augmentés encore par la question du péage du Sund, Frédéric VII a su conserver intactes les sympathies de son peuple, sans distinction de classes. Il doit ce résultat à son esprit de conciliation, à sa loyauté et à la simplicité de ses manières, conformes aux mœurs du pays. Sa vie privée est sans faste, et sa cour, presque patriarcale, ne présente que les agréments d'une élégante habitation particulière. Son mariage avec la princesse de Meklenbourg ayant été cassé quelques années avant son avénement au trône, il épousa de la main gauche, en 1850, la comtesse Louise de Danner (*voy.* ce nom). Son entourage habituel se compose principalement d'amis de sa jeunesse. En dehors des affaires du gouvernement, ses goûts de prédilection sont pour la vie du foyer, la chasse, l'histoire et les antiquités du pays; Il vient de faire un brillant accueil au prince Napoléon, de retour de son voyage dans le Nord. P.-L. Möller (de Copenhague).

Documents particuliers.

III. Frédéric *électeurs palatins.*

FRÉDÉRIC Ier, *le Victorieux* et suivant ses ennemis *le Méchant,* fils de Louis III, le Barbu, électeur palatin du Rhin, né le 1er août 1425, mort le 12 décembre 1476. Lors du décès de son père, en 1439, il hérita d'une partie du Palatinat, qu'il abandonna ensuite à son frère aîné, Louis IV. A la mort de ce prince, en 1449, Frédéric Ier fut chargé de la tutelle de son neveu Philippe, âgé de treize mois, et de l'administration de l'électorat. Il s'acquitta de ce double mandat malgré l'opposition de l'empereur Frédéric III, de l'électeur de Mayence et de quelques autres princes. En 1452, à la suite des actes d'hostilité commis par les comtes de Lutzelstein, il les assiégea dans leur château, dont il s'empara ainsi que du reste du comté, possédé depuis par la maison palatine. En 1460 il battit, dans la plaine de Pfeddersheim, une ligue de princes ayant à leur tête l'empereur Frédéric III. L'un de ses ennemis les plus opiniâtres fut Louis dit *le Noir*, duc de Deux-Ponts. Secondé par le comte de Linange, ce prince dévasta le Palatinat; mais, repoussés plusieurs fois et poursuivis à leur tour, les confédérés durent se soumettre. En 1461 il défit, entre Manheim et Heidelberg, une nouvelle ligue, suscitée par le pape Pie II à l'occasion de l'attachement de l'électeur à la cause d'un prélat excommunié, Didier d'Isenbourg, archevêque de Mayence. Frédéric fêta, dit-on, cette victoire, par un grand repas, auquel il fit assister les prisonniers et où tout fut servi avec abondance, excepté le pain, qui fit complétement défaut. Comme les convives s'étonnaient de cette lacune, Frédéric leur répondit « qu'il était juste de faire éprouver le manque de pain à ceux qui venaient de ravager les campagnes, brûler les granges et les greniers, détruire les moulins et réduire les laboureurs à la mendicité ». Il ne relâcha ensuite les captifs que moyennant une rançon considérable. En dernier lieu, l'empereur tenta de le déposséder de l'électorat pour le rendre à Philippe; mais Frédéric parvint à s'y maintenir jusqu'à sa mort.

Kramer, *Gesch. des Kurfürsten Friedrich I von der Pfalz.* — *Art. de vérif. les dates.* — Trithème, *Res gestæ Friderici Palatini ;* Heidelberg, 1602, in-4°. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRÉDÉRIC II, dit *le Sage*, électeur palatin, né le 12 décembre 1482, mort à Alzei, le 26 février 1556. Il fut élevé à la cour de Philippe, archiduc d'Autriche. En 1519 il dirigea l'ambassade chargée d'annoncer à Charles d'Autriche son élection à l'Empire ; en 1529, lors de la levée du siége de Vienne par les Turcs, il commanda l'armée de l'empereur, et en 1544 il succéda à son frère Louis dans la dignité d'électeur, au détriment des enfants de son frère Robert. Cette exclusion des héritiers naturels s'explique par cette

circonstance, que Otton-Henri, appelé le premier à la succession électorale, était protestant. En 1545 Frédéric II, conseillé par Mélanchthon, embrassa le culte de Luther, abolit la messe dans ses États, et entra dans la ligue de Smalkalde. Il secourut Ulric, duc de Wurtemberg, en 1547, et signa le formulaire dit *de l'intérim* en 1548. Plus tard Frédéric se retira de la ligue, et se réconcilia avec Charles-Quint. Il avait épousé en 1532 Dorothée, fille de Christian II, roi de Danemark.

Michaelis, *Geschichte der Kurhaeuser*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Art de vérifier les dates.* — Parens, *Historia Bavarico-Palatina*. — Leodius, *Annales de Vita et rebus gestis illustrissimi principis Frederici II, electoris Palatini.*

FRÉDÉRIC III, surnommé *le Pieux*, électeur palatin, fils de Jean II, duc de Simmern, né en 1515, mort le 26 octobre 1576. Il fut élevé en Lorraine, sous les yeux de l'évêque de Liége, Erhard de La Marck, et plus tard, dans les Pays-Bas, à la cour de Charles-Quint. Mais sa femme, Marie, fille du margrave Casimir de Brandebourg-Anspach, le détermina à se convertir à la religion évangélique. Jeune encore, il se distingua dans la guerre contre les Turcs. En 1557, il succéda à son père dans la souveraineté du pays de Simmern, qu'il abandonna à son frère Georges à son avénement à l'électorat en 1559. Il laissa de même aux princes de Deux-Ponts une partie du comté de Spanheim. Frédéric prit part aux controverses religieuses, si nombreuses et si violentes à cette époque, et d'abord il chercha à mettre la paix entre Tileman Hesshusius et Guillaume Clebitz, divisés sur la question de la communion; et naturellement il n'y réussit point. Cédant alors aux conseils de théologiens éminents, tels que Mélanchthon, il interdit aux deux adversaires l'entrée de l'école supérieure de Heidelberg. Personnellement, Frédéric ne croyait pas à la présence réelle. En 1561 il assista, à Naumberg, à une conférence de théologiens évangéliques. Comme la plupart des assistants, quoiqu'il différât sur la question de la communion, il adhéra à la Confession d'Augsbourg. Il tenait surtout à ne point paraître partisan de Calvin et de Zwingle. En 1562 il assista à l'élection de Maximilien II à l'Empire. Voulant ensuite adopter un guide religieux, il confia à des théologiens de Heidelberg, tels que Boquinus, Tremellius, Ursinus et Olevianus, la rédaction d'un catéchisme tiré des Saintes Écritures et des livres canoniques. Ce catéchisme fut ensuite introduit en Hollande et dans la plupart des églises réformées et écoles, en même temps qu'on le traduisit dans les langues grecque, hollandaise et hébraïque. Mêlé à toutes les discussions religieuses, Frédéric eut des adversaires non-seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les luthériens, qui lui reprochaient de s'écarter de la Confession d'Augsbourg. Appelé à s'expliquer à ce sujet devant l'empereur Maximilien II, en présence des membres de la diète, il comparut à Augsbourg au sein de cette assemblée, tout d'abord il déclara qu'il appuierait sur l'Écriture la justification de sa doctrine. Sa Bible apportée avec la Confession d'Augsbourg, par son fils Jean-Casimir, qu'il appelait le porteur de ses armes spirituelles, servit de base à sa discussion. Il protesta de son dévouement à l'empereur, pour lequel il verserait, disait-il, tout son sang à l'occasion; mais ici, continua-t-il, ce n'e[st] plus d'une pauvre chair qu'il est question, ma[is] du sort de l'âme, c'est-à-dire d'une affaire [où] l'on ne peut reconnaître qu'un seul maître, [le] roi des rois. » Cette attitude digne et ferme [de] Frédéric fit sur les assistants une profonde impression. L'un des princes présents, l'électeur Auguste de Saxe, lui adressa même ces paroles remarquables : « Fritz, tu as plus de piété que nous tous. » Le margrave Charles de Bade intervint à son tour, en déclarant qu'il convena[it] de ne plus inquiéter Frédéric sur ses conviction[s]. Avant de prendre congé de la diète, l'électeur palatin en interpela les membres pour savo[ir] s'ils avaient encore des griefs à lui proposer. U[n] silence unanime fut l'unique réponse.

C'était l'époque des agitations religieuses: d'une controverse Frédéric retombait dans un autre. En 1573 il reçut la visite de Henri [de] France, devenu roi de Pologne, et se renda[nt] dans ce pays. Dans la salle de réception se trouvaient les portraits de plusieurs huguenots célèbres, notamment l'amiral Coligny. Frédéri[c] le montra à Henri, et s'éleva avec véhémen[ce] contre les auteurs de la Saint-Barthélemy. Précédemment, en 1568, il avait envoyé au secou[rs] des huguenots de France un corps de troupe[s] commandé par son fils Jean-Casimir. Il secon[da] de même ses coreligionnaires des Pays-Bas, [et] leur envoya des auxiliaires ayant pour chef so[n] autre fils Christophe, qui fut tué au comb[at] de Moken, dans le pays de Clèves. En 15[7.] Frédéric renvoya de nouveau en France so[n] fils Jean-Casimir. Le sort de la communion [à] laquelle il appartenait le préoccupa jusqu'à s[a] mort. « J'ai fait pour l'Église, disait-il, à son prédicateur, Daniel Tossenus, tout ce qu'il m'a é[té] possible de faire; mais j'ai peu réussi. Dieu n'abandonnera pas son Église orpheline. » Avant d[e] mourir, il composa une profession de foi, publiée depuis sous ce titre : *Confessio fidei illustrissimi principis ac domini D. Frederici III*, publiée en 1577 par les soins de Jean-Casimir.

Parens, *Hist. Bavar.-Palat.* — Ersch et Gruber, *All. Enc.* — Bouquen, *Oratio de Vit. et Morib. Frederici II[I]*.

FRÉDÉRIC IV, surnommé *le Juste*, électeu[r] palatin, né en 1574, mort en 1610. Il était fils d[e] Louis VI, et reçut dans la maison maternelle s[a] première éducation. A la mort de son père, e[n] 1583, il fut placé sous la tutelle de son oncle Jean Casimir, qui lui fit inculquer les principes de l'Église réformée. A la mort de ce tuteur, en 1592 quoique non encore majeur, Frédéric refusa d[e] subir une autre tutelle, que voulait lui imposer l

margrave Richard. En conséquence, il prit les rênes du gouvernement.

En 1594, lors de la diète de Ratisbonne, Frédéric reçut l'investiture impériale. En 1606 il se rendit dans le haut Palatinat, où il rétablit la paix publique, troublée par des querelles de religion. Dans la même année, il jeta les fondements de la ville de Manheim, à laquelle il fit annexer un château, qu'il nomma Friedrischbourg. Manheim prit un rapide accroissement, grâce surtout à cette circonstance que les protestants fugitifs des Pays-Bas y vinrent chercher un asile. Les États de Frédéric furent agrandis, à la mort de Jean-Casimir, son oncle, par l'annexion de Lautern et de Neustadt sur la Hardt. En 1610, peu de temps avant sa mort, il organisa à Hall en Souabe, entre les États protestants l'Union qui le plaça à sa tête. Frédéric eut un autre mérite, celui de protéger avec zèle les sciences.

Michaelis, *Geschichte der Kurhaeuser*, II. — Parens, *Hist. Bavar.-Palat.*

FRÉDÉRIC V, fils aîné du précédent, électeur palatin, roi de Bohême, né le 16 août 1596, mort le 29 novembre 1632. Après avoir reçu sa première éducation sous les yeux de sa mère, la princesse Louise-Julienne de Nassau-Orange, il fut envoyé, en 1605, à Sedan, à la cour de son oncle, le duc Henri de Bouillon. Toutefois, il s'absenta de Sedan pendant une année, et revint ensuite pour faire ses études académiques. Il eut des maîtres renommés, tels que Achaz de Dohna pour la politique, Henri Alting pour la théologie; il fut surtout dirigé par Meinhard de Schoenberg, en français *Schomberg*, père du célèbre maréchal. Agé de quatorze ans, à la mort de Frédéric IV, le 9 septembre 1610, il fut placé, ainsi que son frère Louis-Philippe, sous la tutelle de Jean II de Deux-Ponts, qui trois ans plus tard remit à son pupille les rênes du gouvernement, ne se réservant que la direction de la politique extérieure. A dater du mois d'août 1614 Frédéric exerça la plénitude du pouvoir. L'année précédente, il avait épousé Élisabeth, fille de Jacques I[er], roi d'Angleterre. L'un et l'autre aimaient le faste et la dépense. Frédéric devint à son tour le chef de l'Union protestante, fondée par son père, en 1608. Déjà lié avec l'Angleterre, il réussit encore à conclure, au mois de mai 1615, dans l'intérêt de l'Union protestante, un traité d'alliance avec les Provinces-Unies. Ce traité fut suivi de négociations avec la France, le Danemark et la Suède, dans le but de s'opposer à la ligue catholique. Chef considéré de l'Union évangélique, il parvint à faire cesser les troubles dont les villes de Brunswick, Francfort et Worms étaient le théâtre. Vers la même époque, l'évêque de Spire ayant fait construire à Udenheim, appelé depuis Philippsbourg, une forteresse qui pouvait entraver le droit de passage appartenant à l'électeur et inquiéter les États protestants, Frédéric, secondé par le margrave de Bade-Dourlach, surprit la place au mois de juin 1618, et fit raser les fortifications récemment élevées.

Telle était la haute position de Frédéric à la mort de l'empereur Matthias (20 mars 1619) et à l'époque où la Bohême venait de se soulever contre l'Empire. Le 26 août 1619 les états de ce pays donnèrent leurs suffrages pour l'Empire à l'électeur palatin, tandis qu'il se vit entraîner lui-même à voter pour l'archiduc Ferdinand, que soutenaient la Bavière, le pape et l'Espagne, et dont l'élection à l'Empire fut consommée le 28 du même mois. La Bohême refusa en ce qui la concernait de ratifier ce choix, qu'elle déclara de nul effet. La royauté fut offerte à Frédéric; de sa décision à cet égard devait dépendre la paix ou la guerre. Son acceptation le mettait en effet tout d'abord aux prises avec l'empereur et les catholiques. L'électeur de Saxe, Maximilien, duc de Bavière, sa mère elle-même lui conseillèrent le refus. Parmi ceux qui penchèrent pour l'acceptation, on doit citer Maurice d'Orange, le prince d'Anhalt, Bethlen-Gabor de Transylvanie, enfin le précepteur Schoenberg. Frédéric hésita longtemps; il en référa à l'Union protestante, convoquée par lui à Rottenbourg, et dont les avis à ce sujet se trouvèrent partagés. Enfin, il se décida pour l'acceptation. On a prétendu à tort que sa femme avait entraîné cette résolution; quant à sa mère, elle le conjura les larmes aux yeux de renoncer à cette couronne, et au moment du départ de Frédéric pour Prague elle s'écria prophétiquement : « Voici que le Palatinat va se perdre en Bohême ». Il entra dans la capitale de la Bohême le 31 octobre, et le 4 novembre il fut couronné roi avec la plus grande pompe. Mais les Bohémiens n'étaient pas en état de soutenir la lutte contre Ferdinand. Le nouveau roi se tourna d'abord vers l'Union protestante, et il se rencontra avec les membres de cette ligue à Nuremberg le mois suivant. Cette assemblée, devant laquelle se présenta un agent de l'empereur, qu'elle accueillit parfaitement, ne décida rien. A son retour à Prague, Frédéric y reçut les envoyés de Jacques d'Angleterre, son beau-père, chargé de le dissuader d'accepter le titre de roi de Bohême. Cependant, Frédéric ne se découragea pas d'abord; il se livra à des jouissances diverses, danses, festins, courses sur la glace. D'autre part, le pays était en proie à une sorte d'anarchie, et Frédéric n'était guère capable de rétablir l'ordre. L'Allemagne ne lui était pas non plus bien favorable : en Silésie on restreignit ses droits sur les biens ecclésiastiques et sur ceux des corporations religieuses. Les états de Bohême étaient mieux disposés sans doute; mais leurs ressources étaient bornées, et les généraux qui devaient soutenir la cause protestante étaient désunis. Le 29 janvier l'empereur cassa l'élection de Frédéric. Vers la même époque le roi de Bohême fut mis au ban de l'Empire par les cours de Vienne et de Munich, et il fut décidé que la Bavière serait mise en possession du Palatinat. Il ne resta à Frédéric que le faible appui de la

Saxe; l'Union protestante elle-même se laissa lier les mains par le traité d'Ulm en date du 3 juillet 1620. Bientôt les troupes de la ligue impériale marchèrent contre la Bohême, et les Espagnols s'engagèrent dans le bas Palatinat. Dans l'intervalle, Frédéric s'était fait reconnaître en Moravie, et le 24 février à Breslau, par les états de Silésie. Puis il porta un édit en faveur des réformés de cette ville. A son retour en Bohême, il se trouva aux prises avec de nouvelles difficultés, soit à raison des réformes à introduire dans l'Église, soit à raison des impôts que réclamaient les circonstances. Les états assemblés à Prague votèrent pour quelque temps des charges nouvelles; puis ils déclarèrent le prince Henri-Frédéric apte à succéder à la couronne de Bohême; enfin, ils confirmèrent la confédération organisée à Presbourg le 15 janvier 1620, et dans laquelle entrèrent la Hongrie, la Transylvanie, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la basse et la haute Autriche. En même temps la confédération invitait le roi à obtenir, s'il le pouvait, l'accession d'autres États, particulièrement des Pays-Bas. On négocia même avec la Turquie, au grand scandale des luthériens fervents; mais cette négociation n'aboutit point.

Les envoyés de l'empereur parvinrent aussi à enlever à Frédéric l'alliance de Bethlen-Gabor. Quant à l'empereur Ferdinand II, il déploya plus d'activité que Frédéric et ses alliés. Le 8 septembre 1620, Ferdinand et ceux qui s'étaient ligués avec lui marchèrent sur Prague, et le 8 novembre suivant fut livrée une bataille qui eut pour résultat le renversement de la royauté éphémère du roi de Bohême. Le lendemain Frédéric fuyait de Prague à Breslau, avec sa femme, alors enceinte, et le reste de sa famille. Le 17 il arriva à Breslau, où le suivirent le prince Christian d'Anhalt, le duc Jean-Ernest de Saxe-Weimar, le comte Georges-Frédéric de Hohenlohe, le chancelier bohémien Guillaume de Ruppa, le conseiller Camerarius et quelques autres personnages. Le roi fugitif convoqua et ouvrit le 2 décembre les états de Silésie, au sein desquels il exprima l'espoir de son prochain rétablissement sur le trône de Bohême. Les états lui promirent leur concours mais bientôt, abandonné par les Silésiens et les Moraves, il passa, le 3 janvier 1621, de Breslau dans la Marche, où l'avait précédé sa femme. Son beau-frère, Georges-Guillaume de Brandebourg, zélé protestant, fût venu à son secours si la population de ses États n'eût été violemment opposée au calvinisme.

De ce jour datent les nombreuses pérégrinations de Frédéric, qui durèrent jusqu'à sa mort. Son premier voyage ne fut pas heureux; à Segeberg il vit le roi Christian IV de Danemark, qui l'accueillit avec des reproches et ne lui promit du secours que s'il renonçait à la Bohême. L'électeur n'insista point; il continua ses excursions, et alla rejoindre en Hollande *l'électrice* sa femme, qui s'y était rendue ap avoir fait ses couches à Kustrin. Ils se fixèr l'un et l'autre dans la petite ville de Rhen Frédéric se rendit aussi à La Haye; pend son séjour en Hollande, il chercha à stimu ses alliés, à s'en créer de nouveaux; vains forts! Il s'adressa à la Saxe, où l'on se moc de sa menace d'appeler à son aide les Turcs les Tartares, si l'on ne lui faisait recouvrer Bohême. Enfin, il en appela à l'Angleterr mais les efforts de médiation de son beau-p en sa faveur ne furent rien moins que série et efficaces. Cependant, Prague s'était rendu l'ennemi. A part Manheim, Lautern, Heid berg et Frankenthal, tout le bas Palatinat tom aux mains du commandant de l'armée espagno Spinola, qui dès le mois d'août 1620 était ve des Pays-Bas en Allemagne avec 25,000 ho mes. La province fut ensuite occupée par Go salve de Cordoue. La lutte continua de mê quelque temps entre les généraux de Frédé ou les chefs auxiliaires, tels que l'Anglais Beer et les généraux de l'empereur. A s tour, l'Union protestante se dispersa, surtout d puis qu'elle apprit que Frédéric avait été nouveau mis au ban de l'Empire.

En 1622 Frédéric se rendit à Paris, dans dessein d'obtenir le concours du roi Louis XI ayant échoué dans cette démarche, il retourna p la Lorraine en Allemagne. A Bitche un incid faillit l'arrêter. Ayant rencontré un corps d'I périaux, il ne fut pas reconnu; mais on l bligea de boire à la santé et au succès de F dinand. Arrivé à Landau, au camp de Mar feld, il y trouva ce général en pourparlers av l'ennemi, qui tentait de l'attirer à la cause e pagnole. La présence de Frédéric ramena Man feld au devoir. Malheureusement les succès q ce dernier remporta encore ne purent rétab les affaires de l'électeur-palatin. A la mort Jacques I[er], son beau-père, Frédéric espéra concours plus efficace de la part de son bea frère Charles I[er]. Ce roi fit en effet quelques te tatives, dont les circonstances, le mauvais vo loir des alliés pour la même cause annihilère les effets. Enfin, Frédéric fonda ses espéranc sur les victoires de Gustave-Adolphe, roi Suède, qu'il accompagna dans ses campagne et qui lui promit souvent de le rétablir da ses États. La bataille de Lutzen, dans laque Gustave-Adolphe trouva la mort avant d'av pu réaliser ses desseins pour Frédéric, détrui pour toujours les espérances de ce dernier, do le trépas suivit de près celui du héros suédo

Ce prince laissa, entre autres enfants, d'Élis beth d'Angleterre : Charles-Louis, électeur p latin; Robert ou Rupert, amiral et géné d'Angleterre; Édouard, mari de la célèbre pri cesse palatine Anne de Gonzague; Élisabeth, a besse, et Sophie, électrice d'Hanovre. Le prin Rupert et la princesse Élisabeth cultivèrent l sciences avec succès. (*Voyez* leurs articles.)

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Art de vérif. les dates.* — Lipowski, *Friedrich V Churfürst von der Pfalz und Koenig von Boehmen.*

IV. FRÉDÉRIC *rois de Prusse.*

FRÉDÉRIC Ier, roi de Prusse, troisième du nom comme électeur de Brandebourg et duc souverain de Prusse, né en 1657, à Kœnigsberg, mort le 25 février 1713. La mort de son frère aîné semblait lui assurer l'héritage de son père, le grand-électeur (*voy.* FRÉDÉRIC-GUILLAUME). Cependant la mésintelligence qui régnait entre le prince Frédéric et sa belle-mère irrita contre lui son père, qui voulut le déshériter; les ministres de l'électeur parvinrent cependant à lui faire modifier son testament en ce sens que Frédéric fut désigné pour être son successeur dans la dignité électorale, tandis que ses frères devaient recevoir en partage toutes les terres qui ne faisaient pas partie de l'électorat. Mais aussitôt après la mort du grand-électeur, en 1688, Frédéric, sûr de l'appui de l'Autriche, déclara son testament non valable, prit possession de tous les pays qu'il avait réunis sous son autorité, et donna à ses frères consanguins des emplois et des apanages. Dès qu'il se vit à la tête des affaires, l'électeur Frédéric III envoya 6,000 hommes au secours du prince Guillaume d'Orange, qui se préparait alors à son expédition en Angleterre. D'un autre côté, 20,000 de ses soldats rejoignirent l'armée impériale en 1689, et se portèrent avec elle dans le Palatinat, ravagé par les Français. En 1691, il entra dans l'alliance conclue par l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande contre la France, et envoya dans les Pays-Bas 15,000 hommes, dont Guillaume, devenu roi d'Angleterre, prit le commandement en chef. Il secourut ensuite l'empereur dans sa guerre contre les Turcs, en lui fournissant une somme de 150,000 écus, indépendamment d'un corps de 6,000 hommes, qui se distingua, de 1691 à 1697, aux batailles de Salankemen, de Belgrade et de Zentha. A la paix de Ryswick, en 1697, toutes les stipulations des traités de Westphalie et de Saint-Germain relatives au Brandebourg furent confirmées. En 1695 Frédéric avait restitué à l'Autriche le cercle de Schwiebus, mais sans renoncer aux prétentions de sa famille sur les quatre principautés silésiennes. L'Autriche lui remboursa 250,000 thalers que l'électeur avait dépensés dans ce cercle, et lui donna, comme indemnité, l'expectative de la Frise orientale et du comté de Limbourg, qui furent effectivement réunis tous deux par la suite au royaume de Prusse. Lorsque l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste Ier monta sur le trône de Pologne, en 1697, Frédéric acheta de lui la charge héréditaire de vidame du chapitre de Quedlinburg, la prévôté de Nordhausen et le bailliage de Petersberg, près de Halle. Il conclut un pacte de confraternité avec les maisons de Hohenzollern-Hechingen et Sigmaringen. En 1703 il prit possession de la ville d'Elbing, qui avait déjà été hypothéquée au grand-électeur pour la somme de 400,000 écus, qu'on ne lui avait jamais remboursés. Cependant, l'avénement de l'électeur de Saxe au trône de Pologne et de Guillaume d'Orange à celui d'Angleterre fit naître en lui le désir d'être roi à son tour. Il demanda donc à l'empereur d'ériger en royaume la Prusse ducale, le seul État qu'il possédât alors en toute souveraineté; l'empereur y consentit, mais aux conditions suivantes : l'électeur s'engagerait à faire à l'Autriche l'abandon des sommes qu'il lui avait prêtées; à entretenir à ses frais un corps de 10,000 hommes pendant tout le temps que durerait la guerre de la succession d'Espagne; à voter comme l'empereur dans toutes les affaires concernant l'Empire; dans les élections futures, à ne donner sa voix qu'à un prince autrichien; enfin, à ne se soustraire à aucune des obligations imposées aux autres membres de l'Empire.

L'adhésion à ces conditions arriva le 16 novembre 1700, et le 18 janvier suivant Frédéric se fit couronner avec l'électrice à Kœnigsberg, après avoir fondé la veille l'ordre de l'Aigle Noir. Il fut reconnu en qualité de roi de Prusse par tous les souverains de l'Europe, à l'exception du pape, des rois de France et de Pologne, et du grand-maître de l'ordre Teutonique.

Frédéric se montra le fidèle allié de l'Autriche pendant la guerre de la succession d'Espagne, et entretint 20,000 hommes sur le Rhin et 6,000 en Italie. Les Prussiens combattirent sous les ordres du prince Léopold de Dessau sur le haut et le bas Rhin, à Hochstædt, à Turin et en Belgique, et leur roi mourut avant la conclusion de la paix d'Utrecht, qui mit fin à cette guerre.

Après la mort de Guillaume III d'Orange, Frédéric, en qualité de petit-fils du prince d'Orange Frédéric-Henri, avait réuni à ses États les comtés de Meurs et de Lingen. Comme duc de Clèves, il s'était emparé de la Gueldre lors de l'extinction de la dynastie de Habsbourg en Espagne; car Charles-Quint, dans le seizième siècle, en avait dépouillé le duc de Clèves Guillaume, que les états de la Gueldre avaient choisi pour souverain. En 1707, les états des principautés de Neufchâtel et de Valengin l'élurent pour leur prince, après l'extinction de la famille de Longueville. Il acheta la même année, du comte de Solms-Braunfels, le comté de Tecklenburg, en Westphalie, au prix de 300,000 thalers, et le joignit à celui de Lingen. Frédéric Ier fut marié trois fois. Il eut pour première femme Élisabeth-Henriette de Hesse-Cassel. Après sa mort, il épousa, en 1684, Sophie-Charlotte, sœur de Georges Ier de Hanovre, qui monta plus tard sur le trône d'Angleterre. Cette princesse fit de la cour de Berlin, tant qu'elle vécut, le rendez-vous des savants et des artistes. Elle mourut en 1705, après avoir donné le jour à Frédéric-Guil-

laume Ier. Ayant épousé en troisièmes noces une princesse de Mecklembourg, qui tomba en démence, Frédéric se vit forcé de divorcer avec elle. Frédéric Ier fut le fondateur de l'université de Halle, en 1694, et de l'Académie des beaux-arts de Berlin en 1699. Il agrandit Berlin de toute la Friedrichsstadt, bâtit Charlottenbourg, en l'honneur de sa seconde femme, et établit, en 1705, le tribunal d'appel suprême. Frédéric le Grand l'a blâmé de son amour excessif pour le faste et de sa prodigalité sans bornes envers ses favoris. Il lui a reproché aussi d'avoir acheté la dignité royale à des conditions humiliantes. Mais si l'on est en droit de l'accuser de plusieurs fautes et de nombreuses faiblesses, on ne peut au moins lui refuser un cœur excellent, non plus que le mérite d'avoir fait jouir ses sujets des bienfaits de la paix au milieu des circonstances les plus difficiles. [*Encyclop. des G. d. M.*]

Frédéric II, *Histoire de la Maison de Brandebourg*. — Stenzel, *Geschichte des Preussischen Staats*.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse, fils du précédent, né en 1688, mort le 31 mars 1740. Il fut élevé sous la surveillance d'une mère éclairée, la princesse Sophie-Charlotte de Hanovre, et par une Française, la spirituelle Mme de Rocoules, qui se fit connaître plus tard sous le nom de Marthe Duval, mais qui ne réussit jamais à prendre quelque ascendant sur lui. Son caractère se forma à l'école de son grand-père, l'électeur de Hanovre Ernest-Auguste, homme froidement sévère et économe à l'excès; la simplicité de sa cour, d'où était bannie toute étiquette, convenait mieux au jeune prince que le cérémonial et le faste de celle de son père. A son retour à Berlin, il passa sous la direction du général de Dohna, qui lui communiqua quelques-unes des qualités dont il était lui-même doué : une remarquable activité, unie à un grand amour de l'ordre. De leur côté, le margrave Philippe et le prince d'Anhalt, généraux de Frédéric Ier, développèrent dans le jeune prince son goût prédominant pour les exercices militaires et sa passion pour les grenadiers à formes athlétiques, sans parvenir cependant à en faire un capitaine.

En 1706, Frédéric-Guillaume épousa la princesse de Hanovre Sophie-Dorothée, fille de Georges Ier. Ce fut le 25 février 1713 qu'il monta sur le trône, et son premier soin fut de mettre des bornes au luxe qui avait régné à la cour de son père. Il diminua le nombre et les appointements des employés, congédia la garde suisse, et fit des économies plus minutieuses encore; c'est ainsi qu'il ne laissa qu'un trompette dans la musique de sa chapelle, supprima le spectacle de la cour, etc. Le roi ne fit preuve de magnificence que lors de la célébration des funérailles de son père. En revanche, il s'occupa de la réorganisation des finances, de l'amélioration du régime judiciaire, enfin de la bonne composition de l'armée. Il est juste d'ajouter qu'il ne s'arrêtait pas à la dépense quand il s'agissait du bien-être matériel du pays. C'est ainsi qu'il consacra des sommes considérables aux progrès de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des manufactures. Pour repeupler les provinces prussiennes, dévastées par la guerre et les épidémies, il ouvrit un asile aux émigrants de Salzbourg et aux Polonais dissidents, bannis de leur pays. On lui dut aussi la fondation d'utiles institutions, telles que La Charité, le *Collegium medico chirurgicum*, la maison des orphelins à Potsdam, la création d'écoles de village. Grâce à son économie financière, il se trouva en état dès 1713 de prêter au czar de Russie une somme de 400,000 thalers pour mettre ce souverain à même de poursuivre la guerre contre la Suède. Bientôt il fit monter les revenus de l'État à 7,400,000 thalers, et trouva moyen cependant d'avoir sur pied une armée de 80,000 hommes. On se fera une idée de la rigueur excessive avec laquelle Frédéric-Guillaume traitait le manque d'ordre dans l'administration, par ce seul fait qu'il condamna à mort et fit immédiatement exécuter le collecteur général des impôts dans le pays de Hesse, pour un déficit de 4,000 thalers dont ce fonctionnaire ne put rendre compte. La juridiction, saisie de cette affaire, demandait qu'on infligeât au prévenu quatre années de prison; mais le roi écrivit en marge la peine capitale. Plus tard il fut reconnu qu'il n'y avait pas eu malversation, mais simple erreur de calcul. Il ne fut pas moins sévère pour les délits particuliers; et par exemple il statua que le serviteur qui aurait volé à son maître plus de trois thalers serait pendu devant la porte de ce dernier. Frédéric-Guillaume ne se fit pas moins redouter dans son intérieur. Sa femme et ses enfants étaient souvent exposés à ses accès de colère. A l'occasion il corrigeait sa fille à coups de bâton, et quant au prince Frédéric, son fils, le courroux paternel à son égard faillit atteindre au tragique (*voy.* FRÉDÉRIC LE GRAND). Cependant, il posa les bases de la grandeur future de ce prince, en lui laissant, avec une armée parfaitement disciplinée, une épargne de neuf millions de thalers.

Frédéric-Guillaume Ier aimait la chasse, les théâtres de marionnettes et les soirées sans apprêt. On y buvait de la bière, on y fumait; il appelait cela son *collége tabagique*. Ses intimes, témoin Gundling, ne se distinguaient guère par leur délicatesse, et néanmoins ils avaient beaucoup d'empire sur lui. Frédéric-Guillaume Ier était antipathique aux Français et à leurs idées. Parfois, il eut des goûts singulièrement excentriques, celui par exemple d'avoir dans son armée des hommes de la plus haute taille, qu'il payait fort cher.

A l'extérieur la politique de Frédéric-Guillaume Ier fut loin d'être empreinte de la même

énergie. Souverain de la Prusse, il ne sut pas prendre vis-à-vis de l'Autriche et de l'Empire une attitude digne de lui. Cependant, sous son règne les États prussiens acquirent un certain accroissement.

A la paix d'Utrecht, en 1713, la France et l'Espagne le reconnurent comme roi de Prusse et prince souverain de Neufchâtel et de Valengin; la possession de la Gueldre lui fut assurée par le même traité, en échange de la principauté de Nassau-Orange. Il réunit la même année à sa couronne le comté de Limbourg, dont l'expectative avait été assurée à son père par l'empereur. Les Russes et les Saxons ayant voulu, après la capitulation du général suédois Steenbock, à Tœnningue, s'emparer de la Poméranie suédoise, l'administrateur de Holstein-Gottorp et le comte de Welling, gouverneur général de la Poméranie suédoise, signèrent, au mois de juin 1713, un contrat de séquestre avec le roi de Prusse, qui occupa Stettin et Wismar pour les empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. Frédéric-Guillaume avait l'intention d'offrir sa médiation pour pacifier le Nord, lorsque Charles XII, arrivé de Turquie à Stralsund, refusa de ratifier la convention conclue par le comte de Welling et redemanda Stettin à la Prusse, en refusant de lui rembourser les 400,000 thalers payés aux Russes et aux Saxons pour frais de guerre. Le roi de Prusse se trouva de la sorte forcé de s'allier, en 1715, avec la Russie, la Saxe et le Danemark contre la Suède, et son général Léopold de Dessau s'empara de l'île de Rügen et de Stralsund. A la mort de Charles XII, la Prusse obtint, par le traité de paix de Stockholm (21 janvier 1720), toute la Poméranie citérieure jusqu'à la Peene, Stettin, et les îles d'Usedom et de Wollin, moyennant une indemnité de deux millions de thalers, qu'elle paya à la Suède.

Lors de l'avénement de Georges II au trône d'Angleterre, Frédéric-Guillaume était entré dans l'alliance formée à Hanovre par l'Angleterre et la Hollande; mais l'ambassadeur d'Autriche, le comte de Seckendorf, sut l'en détacher et l'amener à conclure avec l'empereur le traité de Wusterhausen, le 12 octobre 1726, traité par lequel il reconnaissait la pragmatique-sanction et s'engageait à envoyer un corps de 19,000 hommes au secours de l'Autriche en cas d'attaque.

Lorsque éclata la guerre de la succession de Pologne, en 1733, et que le roi Stanislas Leszinski fut obligé de fuir devant son compétiteur, Auguste II, Frédéric-Guillaume le reçut avec distinction à Kœnigsberg, ce qui excita le mécontentement des cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, alliées des Saxons. Cependant, lorsque la France déclara la guerre à l'Autriche, il n'en fournit pas moins à cette dernière puissance un corps auxiliaire de 10,000 hommes, qui alla rejoindre les Impériaux sur le Rhin. Le roi lui-même et le prince royal restèrent quelque temps au quartier général de l'armée autrichienne; mais l'âge avancé et la circonspection du prince Eugène, chargé du commandement en chef, furent cause qu'il ne se passa sur le Rhin aucun événement important jusqu'à la conclusion de la paix, qui fut signée à Vienne en 1735.

Ce fut sous le règne de Frédéric-Guillaume Ier que les places de Magdebourg, Stettin, Wesel et Memel furent fortifiées. Outre le prince royal, qui lui succéda, il laissa trois autres fils : Auguste-Guillaume, père de Frédéric-Guillaume II, Henri, né en 1726, mort en 1802, et Ferdinand, né en 1730, mort en 1813. Il eut aussi six filles, la margrave de Bayreuth (Wilhelmine), la margrave d'Anspach, la duchesse de Brunswick, la margrave de Brandebourg-Schavedt, la reine de Suède Louise-Ulrique, mère de Gustave III, et la princesse Amélie, morte en 1787.

Frédéric-Guillaume comprit le sens profond de ce vieux proverbe : *L'ordre est frère de l'économie*. Être roi, dans la vraie signification du mot, imprimer à toutes les forces, à tous les instincts du peuple une direction vers un but grand et noble, était au-dessus de ses capacités; paraître roi, comme son père, ne se montrer qu'entouré d'une vaine pompe et laisser à des ministres tout-puissants le soin des affaires, répugnait à son caractère : il voulut être au milieu de son peuple un véritable père de famille. Le grand-électeur avait jeté les fondements de l'indépendance de sa dynastie; Frédéric Ier avait répandu sur elle un éclat encore inconnu : Frédéric-Guillaume posa les bases de sa force intérieure. Il apprit au peuple à être actif, sobre, laborieux, économe. Son premier principe de politique fut son amour de la justice; la diplomatie lui était odieuse, et il détestait jusqu'à l'ombre de la chicane; sous le rapport de la religion, il était d'une orthodoxie rigoureuse, croyant sans examen et sans opinion personnelle. Il n'était ami des sciences et des arts qu'autant qu'il en apercevait sur-le-champ l'utilité pratique. Liberté et justice, telle était sa devise; mais à ce grand principe il ajoutait celui d'une obéissance absolue. Au fond du cœur c'était presqu'un républicain, et plus d'une fois il eut envie d'abdiquer et d'aller terminer ses jours en Hollande comme un simple particulier. « S'il est vrai, dit en parlant de lui Frédéric le Grand, que l'on doive l'ombre du chêne à la force du gland qui en a renfermé le germe, tout le monde avouera qu'on doit chercher dans la vie laborieuse de ce prince, dans sa sage économie, la source du bonheur dont jouit la maison royale. »

Morgenstern, *Ueber Friedrich Wilhelm I*; Brunswick, 1793. — Foerster, *Geschichte Friedrich Wilhelm's I*, 1834-35. — *Conversat.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRÉDÉRIC II, dit *le grand*, roi de Prusse, fils du précédent et de Sophie-Dorothée, né à Berlin, le 24 janvier 1712, mort à Potsdam, le 17 août 1786. Les premières années de sa jeunesse furent

soumises à la dure discipline d'une éducation qui avait pour objet unique de le préparer à l'état militaire. Son père voulait faire de lui un soldat. Frédéric commença par haïr une profession dont on lui enseignait les devoirs avec une minutieuse rigueur. Son inclination le portait plutôt vers l'étude des lettres : il en avait appris les premiers éléments de sa gouvernante, madame de Rocoules, réfugiée française. Un précepteur de la même nation, Du Han, développa en lui ce goût pour les œuvres de l'esprit et particulièrement pour la littérature française. Sophie-Dorothée favorisait cette culture intellectuelle du jeune prince. Frédéric-Guillaume n'y voyait au contraire qu'une dangereuse imitation des mœurs et des idées d'un autre peuple. Il disait de son fils : « Ce n'est qu'un petit-maître, un bel esprit français, qui gâtera toute ma besogne. » Frédéric ne faisait rien pour diminuer cette aversion. Il ne cachait pas sa préférence pour sa mère ; il répugnait à porter l'uniforme militaire ; il suivait les modes françaises, et s'habillait avec une recherche dont plus tard il se corrigea trop. Des raisons politiques s'ajoutèrent à ces motifs de brouille entre le père et le fils. Sophie-Dorothée avait en tête de marier son fils aîné et sa fille aux enfants de Georges II et de faire une alliance étroite avec l'Angleterre. Frédéric-Guillaume et Georges II se détestaient réciproquement, et les agents autrichiens n'eurent pas de peine à soulever contre cette intrigue l'humeur irritable de Guillaume. Un favori du roi, M. de Grumkow, et le comte de Seckendorf, ministre de l'empereur à Berlin, mirent leur politique à perdre le prince royal et à le faire déshériter. Guillaume avait porté ses préférences sur son second fils ; il voulut contraindre l'aîné d'abdiquer ses droits à la couronne, mais il rencontra dans ce petit-maître, qu'il méprisait, une résistance inflexible : « Déclarez-moi publiquement bâtard, lui dit un jour son fils, et je cède le trône à mon frère. » Les emportements de Guillaume allèrent jusqu'aux derniers outrages, comme on le voit par cette lettre du prince royal à sa mère : « Je suis dans le dernier désespoir ; le roi a entièrement oublié que je suis son fils, et m'a traité comme le dernier de tous les hommes. J'entrois ce matin dans sa chambre, comme à mon ordinaire ; dès qu'il m'a vu, il m'a sauté au collet en me frappant avec sa canne de la façon du monde la plus cruelle ; je tachois en vain de me défendre ; il étoit dans un si terrible emportement qu'il ne se possédoit plus, et ce n'a été qu'à force de lassitude qu'il a fini. » Une autre fois son père voulut l'étrangler avec les cordons de ses rideaux. Ces atroces traitements décidèrent le jeune Frédéric à s'enfuir et à chercher un refuge auprès de son oncle maternel Georges II. Il ne mit dans le secret de cette entreprise que sa sœur Frédérica et deux de ses amis, les lieutenants Katt et Keith. Il fut convenu qu'il s'enfuirait de Wesel, où il devait accompagner son père. Des indiscrétions de Katt trahirent c projet, et au moment de l'exécuter, Frédéri fut arrêté. Il avait alors dix-huit ans. On l conduisit d'abord à Mittenwalde, dans le Bran debourg, puis à la citadelle de Custrin, où il fu retenu dans la plus sévère captivité. Un de se complices, Keith, échappa aux poursuites par l fuite, erra dans toute l'Europe, et ne revint e Prusse qu'après l'avénement de Frédéric, qui n lui témoigna pas grande reconnaissance. Katt moins heureux, fut arrêté, et eut la tête tranchée Frédéric-Guillaume voulut que son fils assista au supplice. Le jeune prince supporta cet hor rible spectacle avec un courage qu'on a appel quelquefois de l'insensibilité. Frédéric-Guillaum avait aussi l'intention de faire tomber la tête d prince royal : il l'avait fait condamner à mort, e on le disait décidé à ordonner l'exécution de ce arrêt. Le comte de Seckendorf, ministre de l'em pereur, intervint au nom de son maître, et déclar que la diète seule pouvait juger un prince d l'Empire. Frédéric-Guillaume céda, par politique Le prince royal obtint son pardon à des condi tions humiliantes, et on lui rendit une demi liberté. Il continua de résider à Custrin, et i siégea à la chambre des domaines comme l plus jeune membre. Cet emploi secondaire eu l'avantage de le familiariser avec l'administra tion. Il ne lui fut permis de reparaître à la cou qu'à l'occasion du mariage de sa sœur Frédé rica avec le prince héréditaire de Baireuth. E 1733 il suivit le contingent prussien qui alla re joindre, sous les murs de Philisbourg, l'armé impériale commandée par le prince Eugène. Mais suivant Guibert, « cette campagne où le princ Eugène ne lui fit voir ni rien d'instructif, ni rie de grand, ne le réconcilia pas avec le métier de armes ». Le moment était proche où il allai pouvoir se livrer en toute liberté à ses goût littéraires.

La même année il fut contraint d'épouser un nièce de l'empereur, Élisabeth-Christine de Bruns wick ; mais s'il accepta le titre d'époux, il e rejeta les devoirs, par une résolution difficile expliquer et dont il ne se départit jamais. A pein entré le soir de son mariage dans la chambre d la jeune princesse, il en sortit pour n'y plu rentrer, et ne la revit qu'à de longs intervalles bornant leur commerce à une visite par an et des relations épistolaires, toujours marquées d confiance, de respect et d'égards. Le roi Frédéric-Guillaume donna à la princesse Élisabeth-Christine le palais de Schönhausen, tandis qu Frédéric reçut en apanage le comté de Ruppin A partir de 1734 il vécut dans ce comté, au château de Rheinsberg, étranger à la politiqu et presque uniquement occupé de belles-lettre et de musique. Il rassembla autour de lui de hommes d'esprit et de savoir, tels que Bielefeld, Chuzot, Suhm, Fouqué, Knobelsdorf, Keiserling, Stitte, Jordan, deux compositeurs distingués, Graun et Benda, et le peintre Pesne. Fré-

éric, écrivant à un membre alors absent de ette société, M. de Suhm, a peint en ces termes ı vie qu'il menait au château de Rheinsberg : Nous sommes, dit-il, une quinzaine d'amis reti-és ici, qui goûtons les plaisirs de l'amitié et les ouceurs du repos. Les occupations y sont de eux sortes, les agréables, et les utiles; je ompte au rang des utiles l'étude de la philoso-ıie, de l'histoire et des langues; les agréables ont la musique, les tragédies et les comédies ıe nous représentons, les mascarades et les ca-eaux que nous donnons. Les occupations sé-euses ont cependant toujours la prérogative : passer devant les autres, et j'ose vous dire ıe nous ne faisons qu'un usage raisonnable des aisirs. » Sous la direction du même M. de ıhm, le plus cher et le plus distingué de ses ııs, il s'initia à la philosophie de Wolf, et il ouva dans l'étude de cette métaphysique abs-uite un exercice salutaire pour sa pensée. Mais voyait plutôt dans la philosophie une gym-stique utile et un noble amusement qu'une ence positive, procédant d'après des don-es sûres et arrivant à des résultats certains. « Il me semble, écrit-il à M. de Suhm, le 16 no-mbre 1736, que je vous revois au coin de ın feu, que je vous entends m'entretenir réablement sur des sujets que nous ne com-enons pas trop tous deux, et qui cependant ennent un air de vraisemblance dans votre uche. Wolf dit sans contredit de belles et nnes choses, mais on peut pourtant le com-ttre; et dès que nous remontons aux premiers ncipes, il ne nous reste qu'à avouer notre orance. Nous vivons trop peu pour devenir t habiles; de plus, nous n'avons pas assez de pacité pour approfondir les matières, et d'ail-rs il y a des objets qu'il semble que le Créa-ır ait reculés afin que nous ne puissions les maître que faiblement. » Aussi tout en étu-nt la philosophie et en admirant Wolf, Fré-ic préférait la littérature et Voltaire, qui en it le plus brillant représentant. Les relations re le prince de Prusse et le poëte commen-ent en 1736. Voltaire, alors retiré à Cirey, rès de Mme du Châtelet, reçut de Frédéric e lettre de compliments enthousiastes, ou itôt « une véritable déclaration passionnée (1) ». ıns un langage encore bien gauche et bien in-rect, le jeune prince exprimait une admira-ı sans mesure pour celui qu'il appelait « le s grand homme de la France et un mortel qui honneur à la parole ». On pense bien que ltaire rendit compliments pour compliments. 'entendre, Frédéric fait des vers comme Ca-e du temps de César; il joue de la flûte comme émaque : c'est *Auguste-Frédéric-Virgile*. A flatteries outrées, Frédéric eut le bon goût répondre : « Je ne suis, je vous assure, ni espèce ni un candidat de grand homme; je ne suis qu'un simple individu, qui n'est connu que d'une partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. » « Je ne suis grand par rien, écrit-il dans une autre lettre. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. » Cette correspondance avec le plus illustre des littérateurs français excita l'émulation du jeune prince, qui s'efforça chaque jour davantage de devenir un excellent écrivain. Il y réussit pour la prose. Il fut moins heureux pour les vers; et quoiqu'il en ait composé toute sa vie, il n'en a jamais fait que de médiocres; les meilleurs sont à peine passables. Frédéric ne se faisait pas il-lusion sur cette faiblesse, qui allait presque jus-qu'au ridicule. « J'ai le malheur, écrivait-il, d'aimer les vers, et d'en faire souvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter et rebu-terait toute personne raisonnable est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : Petit malheureux ! tu n'as pu réussir jusqu'à présent, courage ! » Ainsi, tout en se reconnaissant mau-vais poëte, Frédéric n'en persista pas moins à faire des vers. Rimer était pour lui un plaisir dont il n'eut jamais la force de se priver. On peut lui reprocher cette manie, mais il ne faut pas aller jusqu'à dire, avec M. Macaulay, que Frédéric était un composé de Mithridate et de Trissotin (1). A côté de ces délassements plus ou moins ingénieux, Frédéric trouvait du temps pour les études les plus sérieuses, les plus dignes d'un futur roi. « Pour ce qui me regarde, écrit-il, 15 novembre 1737, j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les con-naissances qui me sont nécessaires, pour m'ac-quitter dignement de toutes les choses qui peu-vent devenir de mon ressort; enfin, je travaille à me rendre meilleur et à me remplir l'esprit de tout ce que l'antiquité et les temps modernes nous fournissent de plus illustres exemples. » « Quant à mon esprit, dit-il dans une lettre du 21 mars 1738, je voudrais, s'il se peut, en faire une terre bien fertile et ensemencée de toutes sortes de bonnes choses, afin qu'elles puissent germer à temps et porter les fruits qu'on en peut attendre. »

Le jeune prince semblait alors se proposer pour modèle le roi-philosophe conçu par Platon et réalisé jusqu'à un certain point par Trajan et Marc-Aurèle. Il voulut donner au monde un gage de ses sentiments en réfutant *Le Prince* de Machiavel. Le publiciste Florentin avait prétendu qu'un souverain n'est pas soumis à la morale qui oblige les particuliers, et qu'il peut se per-mettre tous les actes utiles à son but, pourvu

) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 146.

(1) Frédéric, dans une lettre à Maupertuis (16 janvier 1748), se donne ce nom à lui-même. « En qualité de votre Trissotin, je dois vous répéter ces beaux vers, etc. »

que ce but soit le bien public. Frédéric pense que cette théorie est la justification de tous les attentats, et il la repousse avec horreur; il croit que ce qui est criminel chez un particulier ne saurait être légitime chez un souverain, et que l'iniquité est aussi condamnable chez l'un que chez l'autre. Ces idées n'étaient pas neuves, mais venant d'un prince royal elles semblèrent admirables. Voltaire exprima un enthousiasme sans bornes; il annonça le retour du règne des Antonins (*Redeunt saturnia regna*), et il publia l'ouvrage de son royal disciple. L'*Anti-Machiavel, ou essai de critique sur* Le Prince *de Machiavel*, parut à La Haye, en 1740, l'année même de l'avénement de Frédéric.

Frédéric-Guillaume mourut le 31 mai 1740. Il laissait à son fils un État en bon ordre et quatre-vingt mille hommes de troupes robustes et bien exercées. Il est très-curieux de voir dans la correspondance de Frédéric quels furent les sentiments de ce philosophe littérateur monté sur le trône. Sans rien sacrifier de ses goûts d'artiste et de poëte, il sut être un roi très-laborieux. « Adieu, dit-il dans une lettre à Jordan; je vais écrire au roi de France, composer un solo, faire des vers à Voltaire, changer les règlements de l'armée, et faire encore cent autres choses de cette espèce. » Tout en se piquant d'être philosophe, il se souciait peu du rôle d'un roi débonnaire. Sa première pensée fut « qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'État ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, et que dans un changement de règne il est plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur ». Il comprit aussi qu'il avait beaucoup à faire pour placer la Prusse au rang qu'elle pouvait occuper en Europe : « Frédéric Ier, dit-il, en érigeant la Prusse en royaume, avait par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité, qui devait fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avait laissée à ses descendants était, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une espèce d'hermaphrodite, qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à décider cet être, et ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageaient. »

En attendant avec impatience le moment de s'illustrer et d'agrandir ses États, Frédéric fit une excursion dans le comté de Clèves, que la Prusse possédait dans les Pays-Bas. Il en profita pour faire payer, sous un assez mauvais prétexte, une forte somme d'argent au prince-évêque de Liége (1), pour voir Voltaire, qui vint le saluer au château de Meurs sur Meuse, et pour visiter Strasbourg, dont le maréchal de Broglie lui : les honneurs. A son retour, il put écrire à Jo dan : « J'ai vu deux choses qui m'ont toujou beaucoup tenu à cœur, savoir, Voltaire et d troupes françaises. »

L'empereur Charles VI mourut le 20 octob 1740, laissant à sa fille Marie-Thérèse un i mense héritage, que l'électeur de Bavière, l'éle teur de Saxe, le roi d'Espagne revendiquaie presque entièrement. La France soutint c diverses prétentions qui devaient amener le d membrement des États de la maison d'Autrich Pour résister à tant d'ennemis, Marie-Thérè n'avait que l'appui lointain de l'Angleterre. Fr déric saisit cette occasion de faire valoir s droits sur les quatre duchés silésiens de Jæger dorf, Liegnitz, Brieg et Wohlau. Avant de prend les armes, il demanda la basse Silésie à Mari Thérèse, lui promettant son alliance à ce pri Marie-Thérèse repoussa cette proposition. Alo Frédéric se décida à donner le signal de l'attaq contre la maison d'Autriche. Sur le point partir pour envahir la Silésie, il reçut l'amba sadeur français : « Je vais, je crois, jouer vot jeu, lui dit-il; si les as me viennent, nous pa tagerons. » Il arriva devant Breslau à l'impr viste, et occupa cette capitale sans coup féri en décembre 1740; ses généraux, de leur cô gagnaient du terrain dans ce pays, peuplé protestants. Il tint bloquées pendant l'hiver l forteresses qu'il n'avait pu prendre, et rentra campagne dès la fin de février, avec quaran neuf mille hommes d'infanterie et treize mi chevaux. Il posta en outre un corps d'obser tion vers le Hanovre, pour surveiller les de seins du roi Georges II. L'Autriche envoya con les Prussiens le maréchal de Neipperg, q s'avança de la Moravie sur Breslau, en che chant à couper l'ennemi dans sa marche; Fr déric le prévint, le rencontra près de Molwi le 10 avril 1741, et surprit les Autrichiens par brusque apparition. L'aile droite des Prussie n'en fût pas moins culbutée, le désordre gag de proche en proche, et fut tel que le roi s'él gna à toute bride du champ de bataille. M trois bataillons d'infanterie prussienne arrêtèr l'ennemi, tandis que le maréchal de Schweri plus heureux à l'aile gauche, forçait les Aut chiens à la retraite.

Le début de Frédéric le Grand ne fut pas h roïque, comme on le voit; il eut peu de par la victoire de Molwitz. Cette bataille eut grands résultats : elle entraîna la France, q le 5 juillet 1741, fit alliance avec Frédéric. traité changea les vues de l'Autriche : en p sence d'une coalition formidable, elle prit parti d'en détacher le roi de Prusse par un gra sacrifice, et lui promit la cession de la Silés Frédéric, séduit, consentit, le 9 octobre 1741 une trêve secrète, et l'Autriche put diriger forces sur la Bohême, envahie par les França Cette conduite de Frédéric à l'égard de la Fra

(1) A propos de ce démêlé, Voltaire, chargé de rédiger un manifeste pour Frédéric, disait plaisamment « qu'il ne lui était pas possible de croire qu'un roi avec lequel il soupait et qui l'appelait son ami pût avoir tort ».

et de ses alliés peut étonner de la part de l'homme qui avait réfuté Machiavel. Mais le jeune souverain s'était déjà affranchi de bien des scrupules; il croyait d'ailleurs avoir à se plaindre de la cour de Versailles : la France lui avait laissé voir sur le partage des dépouilles de l'Autriche des vues qui ne cadraient nullement avec les siennes; il soupçonna le cabinet de Versailles de négocier à Vienne à ses dépens (1), et il s'entendit avec l'Autriche, afin de ne pas être pris au dépourvu. Les parties contractantes se promettaient un secret inviolable sur cette convention, qui deviendrait nulle si elle était révélée. L'Autriche garda le secret, et laissa deviner aux Saxons, aux Bavarois et à la diète de Francfort l'accord qu'elle avait fait avec la Prusse. Frédéric en prit prétexte pour rompre la trêve. Il envahit la Moravie, et lança son avant-garde jusqu'à Vienne; mais ses alliés lui firent défaut et déconcertèrent son projet. Il se replia alors sur la Bohême, où Charles de Lorraine le joignit avec trente mille hommes, et l'attaqua près de Czaslau, le 17 mai 1742. La victoire resta aux Prussiens; elle coûta six ou sept mille hommes aux Autrichiens, et arrêta court leurs opérations. Marie-Thérèse s'humilia, et offrit à Frédéric un nouveau traité qui lui cédait enfin la Silésie entière. Ce traité fut signé à Berlin, avec la garantie de l'Angleterre, le 28 juillet 1742. « Songez à vous; ma partie est gagnée », dit Frédéric au comte de Belle-Isle, en lui annonçant qu'il avait fait la paix. »

Le traité de Berlin ne pacifia pas l'Europe; mais l'inaction de Frédéric avait profité à l'Autriche. Délivrée de ce côté, aidée par l'Angleterre, la Hollande et la Savoie, Marie-Thérèse enleva à la France et à son protégé, l'électeur de Bavière, devenu empereur, leurs derniers campements en Allemagne; ses troupes étaient prêtes à fondre sur l'Alsace. Frédéric suivait d'un regard inquiet ces succès croissants de l'Autriche; une dépêche de Vienne à Londres, qu'il intercepta, donna beaucoup à penser au conquérant de la Silésie. La France, pressée par la ligue autrichienne, cherchait toujours à renouer son alliance avec lui; les négociations furent reprises, et un traité fut signé à Francfort, le 22 mai 1744 (2). Frédéric entra en campagne deux mois après, sous prétexte que l'Autriche attaquait l'indépendance des États allemands. Soixante-dix

(1) On lit dans les *Souvenirs de Thiébault*, t. IV, que Frédéric communiqua à M. de Belle-Isle une dépêche où le cardinal de Fleury offrait à l'Autriche d'abandonner le roi de Prusse si l'on voulait faire la paix avec la France aux conditions indiquées dans la dépêche. M. de Belle-Isle sortit furieux en répétant plusieurs fois : « Ah! le b..... de prêtre ! » On n'a pas tout à fait éclairci ces mystères de chancellerie; si Frédéric était peu scrupuleux, le cardinal Fleury voulait la paix et n'était peut-être pas très-scrupuleux non plus sur les moyens de l'obtenir.

(2) *Traité d'union confédérale* entre la France, l'empereur, le roi de Prusse, le roi de Suède et l'électeur palatin.

mille hommes, partagés en trois corps, envahirent de trois côtés la Bohême et se concentrèrent devant Prague, le 2 septembre; la ville se rendit après quelques jours de tranchée. Le prince Charles de Lorraine, qui avait pénétré en Alsace, repassa le Rhin à cette nouvelle, et accourut en Bohême. Menacé par quatre-vingt mille hommes, trompé par l'impéritie et la mauvaise foi de ses alliés, qui ne firent rien pour le secourir, Frédéric sortit de Prague, et se replia sur la Silésie. Sa retraite fut désastreuse; dans ces montagnes de Bohême, il trouva toutes les populations debout, partout les paysans catholiques le harcelèrent avec fureur. Frédéric s'est jugé lui-même sévèrement : après avoir parlé avec admiration de son adversaire, le maréchal de Traun : « Quant au roi, ajoute-t-il, aucun général ne commit plus de fautes dans la campagne (1) ». Il mit tout en œuvre pour les réparer; mais la mort de l'empereur Charles VII, le 18 janvier 1745, et la défaite des Bavarois à Pfaffenhofen, engagèrent le jeune électeur de Bavière Maximilien-Joseph à faire la paix avec Marie-Thérèse, et l'union de Francfort fut dissoute. D'un autre côté, l'Angleterre, l'Autriche, la Hollande et la Saxe conclurent une étroite alliance à Varsovie, le 8 janvier 1745, et la Saxe, par une convention spéciale, du 18 mai 1745, s'engagea à fournir à l'Autriche une armée auxiliaire. Frédéric, assailli de tous côtés, demandait à la France une réelle et prompte diversion. Les campagnes de Louis XV sur l'Escaut, la victoire de Fontenoy étaient, disait-il, aussi peu efficaces pour lui qu'une bataille gagnée au bord du Scamandre ou la prise de Pékin. Il n'avait à compter que sur lui-même. Quatre-vingt-dix mille Autrichiens et Saxons avaient fait irruption dans la haute Silésie; Frédéric accourut avec cinquante mille hommes, et manœuvra de façon à tomber à l'improviste sur l'ennemi; le 4 juin 1745, il l'atteignit auprès de Friedberg, après une marche de nuit exécutée dans le plus grand silence, et le foudroya au point du jour. « Ce « fut, dit le comte Guibert, une de ces batailles « de grand maître, où le général fait tout plier « devant lui, qui sont gagnées dès le début et « presque sans contestation, parce qu'il ne reste « pas à l'ennemi déconcerté la possibilité de ré« tablir le désordre. » « Jamais l'emploi des troupes, dit encore Jomini, ne présenta une plus exacte application des principes. » L'armée autrichienne y perdit seize mille hommes, soixante canons et soixante-douze drapeaux. Frédéric écrivit à Louis XV : « Je viens d'acquitter en Silésie la lettre de change que votre majesté a tirée sur moi à Fontenoy. » Réduit à vingt-six mille hommes, par le besoin de couvrir ses places et d'assurer ses convois, Frédéric pénétra

(1) On lit encore dans une lettre de Frédéric au maréchal de Saxe, 3 novembre 1746 : « Dans les premières années que j'ai pris le commandement de mes troupes, j'étais pour les pointes; mais tant d'ennemis que j'ai vus arriver m'en ont désabusé. Ce sont les pointes qui m'ont fait manquer ma campagne de 1744, etc. »

en Bohême; il y fut atteint par le prince Charles de Lorraine, le 30 septembre, auprès du village de Sorr. Celui-ci n'avait pas moins de soixante mille hommes, et croyait bien que le roi de Prusse ne l'attendrait pas; il fit ses dispositions pour une simple affaire d'arrière-garde; Frédéric le devina, et fit volte-face tout à coup; il se déploya sous le canon ennemi, par une conversion difficile, et, après une journée des plus acharnées, il culbuta l'armée autrichienne dans les ravins. Après avoir campé cinq jours sur le champ de bataille, par *honneur*, dit-il, il se retira en Silésie; ses victoires ne l'enivraient pas, il en calculait froidement les suites; on a vu qu'il se défiait des *pointes* et que sa prévision laissait peu de choses au hasard. Il rentra à Berlin, laissant le gros de ses troupes en Silésie, et traita en secret avec l'Angleterre; car la cour de Versailles ne lui inspirait aucune confiance.

Pendant cette négociation, il ne cessa pas de combattre : les armées autrichiennes et saxonnes, espérant le surprendre à la faveur de l'hiver, envahirent la Prusse. Prévenu à temps, Frédéric mit la ville en défense, envoya sa famille et ses archives à Stettin, rassembla ses troupes, et courut au-devant de l'ennemi; en quelques jours il déconcerta les mouvements du prince Charles de Lorraine, et le battit en plusieurs rencontres. « J'ai frappé mon coup en Lusace, écrivit-il à son général le prince d'Anhalt, frappez le vôtre à Leipzig: nous nous reverrons à Dresde.» Le prince d'Anhalt répondit à cette lettre de Frédéric en battant les Saxons à Kesselsdorf, le 15 décembre. Le roi de Prusse entra dans Dresde trois jours plus tard, et le 25 la paix fut conclue sur les bases du traité de Berlin. La Silésie et le comté de Glatz furent formellement cédés à Frédéric, qui promit de donner sa voix à François I[er], époux de Marie-Thérèse, pour l'élection impériale. Ainsi finit la seconde guerre de Silésie. La Prusse avait eu peu de charges à supporter, et elle gagnait un territoire considérable. « Pour moi, écrivait Frédéric, le 3 janvier 1746, je revois ma patrie avec le même embonpoint qu'elle avait avant la guerre. Personne n'a souffert, plusieurs ont gagné, très-peu ont péri. J'ai vidé mes tonnes d'or; mais j'ai placé mon argent à un intérêt raisonnable, et peut-être suis-je encore le moins gueux des rois. » Les dix ans de paix qui suivirent placèrent la Prusse à un niveau de prospérité que ses voisins envièrent. Manufactures, industries naturalisées, marais desséchés, nouvelles villes bâties, landes sablonneuses plantées ou cultivées, toutes ces choses se multiplièrent sous la main de Frédéric. Il fonda plutôt qu'il n'améliora tout un système de gouvernement et d'administration. Il vit ses revenus grossir tous les ans, sans aggraver les charges de ses sujets. Sa politique lui fit une loi d'avoir toujours dans ses caisses de quoi suffire aux frais de trois campagnes. La législation, les tribunaux avaient besoin de réformes; il compila, avec son chancelier Cocceii le *Code Frédéricien*, qui, malgré de graves im perfections, fut un véritable progrès pour l Prusse. Il donna une vie nouvelle à l'Académi de Berlin, qui avait été fort négligée sous so prédécesseur. Maupertuis, placé à la tête de c corps savant, le dirigea avec beaucoup de zèle Enfin, Frédéric eut le plaisir d'attirer Voltair en Prusse, en 1750, et il crut l'y fixer par u traitement splendide. D'autres étrangers, Alga rotti, d'Argens, Lamettrie eurent aussi par aux faveurs du roi, et furent admis dans so intimité; les soupers de Potsdam devinren fameux. A quelques pas de ces casernes, où le soldats de Frédéric obéissaient à une disci pline de fer, les convives du roi s'abandonnaien à toutes les libertés de l'esprit et de la philoso phie. Frédéric n'avait pas moins de part qu'eu tous à ces joûtes hardies de la parole : il maniai le français avec facilité; c'était sa langue favo rite. La seule autorité dont le roi ne se départi pas dans ces réunions, c'était le droit despotiqu de l'ironie et du sarcasme; il y était fort encli et n'en épargnait pas les traits à ses convives; o en usait de même librement avec lui, et il sou frait la réplique de la meilleure grâce. Il arriv cependant que la discorde s'attabla aussi dan ce cénacle philosophique : la guerre éclata autou de Frédéric. Voltaire faisait des jaloux. « M. d Maupertuis, écrivait-il, prend mes dimension avec son quart de cercle; on dit qu'il entre u peu d'envie dans ses problèmes. » En voular ramener la paix parmi eux, Frédéric se brouill lui-même avec Voltaire, en 1753, et les particula rités de leur rupture firent peu d'honneur à to deux (*voy.* MAUPERTUIS et VOLTAIRE).

Cette paix si bien employée touchait à se terme. Le traité d'Aix-la-Chapelle ne devait êtr qu'une trêve : l'Angleterre convoitait l'empi des mers; l'Autriche n'avait pas acquiescé de bo cœur à la perte de la Silésie. La guerre qui e 1755 éclata entre la France et l'Angleterre rem en question ce qu'avait décidé le traité d'Aix-l Chapelle. Dès le printemps de 1755 la Franc et l'Autriche se rapprochèrent intimement, e l'on discuta secrètement le traité de Versaille Bernis fut le principal agent de ce traité, q changea complétement la politique traditionnell de la France et unit à la maison d'Autriche s plus anciens et ses plus implacables ennemi Cette alliance était dirigée évidemment contre l Prusse. On a prétendu que l'abbé Bernis, en s'e faisant l'instigateur, avait voulu se venger d Frédéric, qui avait dit dans une épître au com Gotter :

> Je n'ai pas tout dépeint, la matière est immense,
> Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.

Une des plus grandes guerres des temps mo dernes, allumée par le dépit d'un rimeur, e une chose assez piquante pour qu'on l'ait sou vent répétée sans examiner si elle était vraie.

est reconnu aujourd'hui que Bernis fit au contraire des objections à cette alliance, et que s'il céda, ce fut par complaisance pour Mme de Pompadour, à laquelle il devait tout et dont il fut en cette occasion le docile instrument. Ainsi, ce ne fut point une raillerie de Frédéric qui attira sur la Prusse la guerre de *Sept Ans;* il faut en chercher la cause dans des motifs plus sérieux. Le Hanovre, possession continentale du roi d'Angleterre, était exposé à l'invasion française. Pour le mettre à l'abri, Georges II fit des traités avec le landgrave de Hesse-Cassel et le roi de Prusse. Ce dernier, sur la promesse de recevoir des subsides considérables, et persuadé d'ailleurs du mauvais vouloir de la cour de Versailles, rompit brusquement son alliance avec la France. Cette rupture hâta les négociations entre le cabinet français et Marie-Thérèse. On jeta les bases d'une alliance offensive et défensive spécialement dirigée contre la Prusse. La Saxe et la Russie y accédèrent. Le secret de cette coalition fut, dit-on, livré au roi de Prusse par un employé de la chancellerie saxonne. Les puissances alliées étaient d'ailleurs forcées de faire des préparatifs qui trahissaient leurs intentions. Frédéric prit rapidement son parti. Il était prêt, ses ennemis ne l'étaient pas. Il résolut de frapper sur la Saxe et l'Autriche des coups terribles, qui dissoudraient peut-être la coalition avant qu'elle fût entièrement formée. Son armée, dont l'effectif était de cent soixante mille hommes, comptait au moins cent vingt mille soldats sous les armes, bien disciplinés, très-mobiles, endurcis à la fatigue. Il employa vingt mille hommes en divers corps d'observation sur la Vistule, en Poméranie et sur le bas Elbe. Il réunit à Nachod, sous le maréchal Schwerin, une armée de trente-cinq mille hommes, et de Francfort-sur-l'Oder, de Magdebourg et de Wittemberg, il lança sur la Saxe trois corps d'armée formant soixante-quatre mille hommes. Le mouvement commença le 30 août 1756. Dresde fut pris sans coup férir, et les dix-huit mille hommes qui composaient l'armée saxonne se réfugièrent dans le camp de Pirna. Frédéric au lieu d'enlever immédiatement cette position la fit investir par une partie de son armée, et avec l'autre il pénétra en Bohême, où une armée autrichienne se rassemblait sous les ordres du maréchal Brown. Une rencontre eut lieu le 1er octobre à Lowositz. La bataille fut indécise. Les Prussiens perdirent un peu plus de monde que les Autrichiens, mais ils les forcèrent à renoncer au projet de secourir l'armée saxonne, qui capitula le 14 et fut incorporée dans l'armée prussienne. Celle-ci prit ses quartiers d'hiver en Saxe et en Silésie. Frédéric, quoique vainqueur, n'avait pas obtenu le résultat désiré. Loin de dissoudre la coalition, l'invasion de la Saxe l'avait resserrée. Le conseil aulique déclara le roi de Prusse perturbateur de la paix publique, et ordonna à tous les princes et membres de l'Empire de quitter son service. La diète leva une armée en faveur de la Saxe. La Suède suivit la politique de la France; mais ces deux puissances mirent, ainsi que la Russie, très-peu d'activité dans leurs préparatifs, et elles ne parurent sur le théâtre de la guerre que dans la seconde partie de la campagne de 1757. Frédéric n'eut d'abord affaire qu'aux Autrichiens. Il rentra en Bohême au mois d'avril, et le 5 mai il battit complétement, sous les murs de Prague, l'armée ennemie commandée par le prince Charles de Lorraine. Ce général, qui avait perdu seize mille hommes, deux cents pièces de canon, et le premier de ses lieutenants, le maréchal Brown, blessé mortellement, qui se voyait de plus coupé de sa droite s'enfuyant en désordre sur Boehmisch-Brod, s'enferma dans Prague, où il fut investi par les Prussiens. Le maréchal Daun, qui s'avançait vers Prague pour opérer sa jonction avec le prince Charles, recueillit les débris de la droite autrichienne, et recula de Boehmisch-Brod à Kollin, où il prit une forte position. On a reproché à Frédéric d'avoir commis une grande faute en ne se contentant pas de bloquer avec une partie de ses forces le prince Charles dans Prague, tandis que lui-même aurait marché avec le reste sur le maréchal Daun. Mais le roi de Prusse avait perdu au moins douze mille hommes à la bataille de Prague, et il espérait enlever cette place. Il en fit le siége; mais après six semaines, assez mal employées, il dut courir en toute hâte avec une trentaine de mille hommes au-devant de Daun, qui devenait dangereux pour les assiégeants. Le 18 juin il essaya de le débusquer de la forte position de Kollin, échoua après plusieurs attaques acharnées, et se retira avec une perte de quinze mille hommes et de presque toute son artillerie. Le 19, il leva le siége de Prague, et rentra précipitamment en Saxe. Les généraux autrichiens le poursuivirent avec beaucoup de lenteur. Frédéric n'ayant pu dans les deux mois qui suivirent les amener à une bataille, et voyant sa présence nécessaire ailleurs, laissa le commandement de l'armée au prince de Bevern, et le 24 août il se mit en marche avec un détachement de seize bataillons et de trente escadrons pour se porter sur la Saale. Sa position semblait presque désespérée. Les quatre-vingt mille Français de l'armée de Hanovre, débarrassés des Anglais par la victoire d'Hastenbeck (26 juillet), menaçaient Magdebourg; le prince de Soubise manœuvrait sur la Saale avec vingt-cinq mille Français et vingt-cinq mille hommes des contingents de l'Empire; soixante mille Russes, sous le maréchal Apraxin, franchissaient les frontières de Prusse, et quatre-vingt mille Autrichiens agissaient en Silésie. Ces diverses armées, en convergeant les unes avec les autres, devaient infailliblement envelopper et écraser Frédéric. Ce prince se crut perdu; il songea au suicide, comme à une suprême ressource contre l'humiliation de la défaite; mais son génie et surtout les fautes de ses ennemis le sauvèrent. Le ma-

réchal Apraxin prit Memel, et remporta à Gross-Jægerndorf, le 31 août, une victoire éclatante, après laquelle il opéra sa retraite et prit ses quartiers d'hiver. Le duc de Richelieu conclut le 8 septembre la convention de Kloster-Zeven, et au lieu d'agir contre Magdebourg ou Berlin, il perdit son temps à surveiller l'armée anglaise, qu'il aurait dû prendre. Le prince de Soubise, dont l'armée était composée pour moitié des contingents allemands, « le corps le plus mal, le plus ridiculement organisé qu'on ait jamais vu, » dit Schoell, manœuvra longtemps de manière à éviter une bataille; mais enfin, enhardi par la pointe du général Laddick, qui, avec un corps de partisans autrichiens, avait mis Berlin à contribution le 16 octobre, il attaqua Frédéric à Rosbach, le 5 novembre, et tenta même une manœuvre hardie pour le tourner. Le roi de Prusse surprit l'armée franco-allemande dans ce mouvement, l'enfonça par des charges réitérées de cavalerie et par le feu d'une nombreuse artillerie, et la rejeta dans le plus grand désordre au delà des montagnes de la Thuringe. Les Prussiens, qui n'eurent que six bataillons d'engagés et trois cents hommes hors de combat, prirent sept mille hommes, vingt-sept drapeaux et un grand nombre de pièces de canon. Tiré d'embarras de ce côté, le roi de Prusse courut en Silésie, où de graves événements rendaient sa présence indispensable. Le prince Charles ayant marché sur Breslau, le duc de Bevern voulut couvrir cette place, et fut complétement battu le 22 novembre. Les Autrichiens s'emparèrent de Breslau et de douze mille Prussiens. Les débris de l'armée prussienne, commandés par Ziethen (Bevern avait été fait prisonnier), firent leur jonction avec le corps d'armée de Frédéric, le 3 décembre. Ces forces réunies ne faisaient pas quarante mille hommes, et l'armée autrichienne en comptait au moins soixante-dix mille. Frédéric avait absolument besoin d'une victoire; il l'obtint par une admirable manœuvre, restée célèbre dans les fastes de la guerre, et qui allait donner naissance à tout un système militaire. L'armée autrichienne était campée à Leuthen, sur la rive droite de la Schweidnitz. Les Prussiens, protégés dans leur mouvement par des brouillards et des collines, filèrent devant le front de l'ennemi en lui dérobant leur marche, et se portèrent à son extrême gauche, qu'ils enfoncèrent. Cette défaite partielle força toute l'armée autrichienne à se retirer derrière la Schweidnitz avec une perte de treize mille hommes et de cent cinquante canons. Les Prussiens ne perdirent que deux mille hommes. Le prince de Lorraine évacua Breslau, où il laissa vingt mille malades ou blessés, qui tombèrent au pouvoir du vainqueur, et se retira en toute hâte en Bohême. De part et d'autre les armées entrèrent en quartiers d'hiver. Telle fut cette célèbre bataille de Leuthen, qui, suivant Napoléon, « est un chef-d'œuvre de mouvements, de manœuvres et de résolution; seule elle suffirait pour immortaliser Frédéric et lui donner rang parm les plus grands généraux ».

La campagne de 1757 avait été pour la Pruss plus glorieuse que décisive. Frédéric n'avait n un ennemi de moins ni un allié de plus L'Angleterre lui fournit un subside de 670,00 livres sterling, et refusa de ratifier la conventio de Kloster-Zeven. La campagne de 1758 s'ou vrit par un échec des Français, que le duc d Brunswick rejeta au delà du Rhin. Les hostilité ne commencèrent sérieusement qu'au prin temps. Le roi de Prusse agit avec trois armées la plus considérable, qu'il commandait en per sonne, entra en Moravie : la deuxième, sous le ordres du prince Henri, son frère, garda la Saxe la troisième, commandée par le général Dohna défendait la vieille Prusse contre les Russes Quant aux deux armées françaises, commandée par le maréchal de Contades et le prince d Soubise, elles devaient être contenues par l'ar mée d'Angleterre, du Brunswick et de la Hess sous les ordres du prince Ferdinand de Bruns wick. Frédéric perdit plusieurs mois à faire l siége d'Olmütz, le leva le 1er juillet, rentr en Silésie au mois d'août, et laissant son armé au margrave Charles, il partit avec dix-huit ba taillons et trente-cinq escadrons pour se port contre les Russes, qui assiégeaient Custrin. cette nouvelle Fermor, qui avait rempla Apraxin, leva le siége et s'établit à Zorndo avec 54,000 hommes. Le 25 août, Frédéric, à l tête de 25,000 hommes, essaya de l'en délog par une manœuvre semblable à celle de Le then. Elle lui réussit moins bien, et il cour de grands dangers; heureusement la cavaler prussienne, commandée par Seidlitz, arrêta l'i fanterie russe. La perte fut énorme de part d'autre; celle des Russes fut supérieure, et i perdirent de plus soixante pièces de canon. Fe mor rentra en Russie; Frédéric repartit pour Saxe le 2 septembre, et Dohna, après avoir su veillé la retraite des Russes, termina sa cam pagne en rejetant les Suédois dans Stralsund. retour en Silésie, Frédéric livra à Daun la sanglan bataille de Hohenkirch, le 14 octobre; il perd 10,000 hommes, plusieurs de ses généraux, parr lesquels le maréchal Keith. Daun ne sut p profiter de sa victoire, et après avoir inutileme tenté de prendre Dresde, il cantonna ses troup en Bohême et en Moravie, laissant le roi de Prus libre d'hiverner en Saxe et en Silésie. L'anné 1758 avait amené d'immenses et inutiles eff sions de sang; la campagne de 1759 ne deva être guère plus décisive.

L'armée française du Mein, où le duc de Br glie avait succédé au prince de Soubise, d buta par le brillant succès de Bergen, le 30 avi 1759, et fit sa jonction avec l'armée du Rh le 3 juin. Les forces françaises, réunies sous l ordres du maréchal de Contades, conquirent Westphalie, éprouvèrent devant Minden 1er août un échec assez grave, et se retirère

derrière le Weser. Frédéric n'eut rien à craindre de ce côté. Les Russes, qui en 1757 et 1758 n'avaient fait que des promenades militaires, se préparaient à faire une campagne active. D'après le plan concerté entre les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, leurs armées devaient se réunir sur l'Oder, et opérer en masse; mais l'armée russe ne pouvait y arriver qu'en juillet. Les mois d'avril, de mai, de juin, de juillet, se passèrent en manœuvres secondaires. Le 23 juillet l'armée russe, commandée par Soltikof, battit le général prussien Wedel à Züllichau, et le 3 août elle donna la main au général autrichien Laudon. Le roi de Prusse, accourant pour empêcher la jonction, attaqua les Russes à Kunersdorf le 13 août. Le combat fut terrible; Frédéric perdit le champ de bataille, eut la moitié de ses troupes hors de combat, et laissa cent soixante-cinq pièces de canon au pouvoir des Russes. Pendant que la principale armée prussienne se brisait contre l'infanterie russe, la Saxe, défendue seulement par quelques garnisons, était envahie par l'armée des Cercles, qui s'empara de Leipzig le 6 août, de Torgau le 8, de Wittemberg le 20, de Dresde le 3 septembre. Daun, qui jusque là était resté inactif, chercha enfin à se rapprocher des Russes; mais il perdit son temps en manœuvres, et les Russes, impatientés, se retirèrent sur la Vistule le 24 octobre. Daun, de son côté, recula vers la Bohême. Frédéric essaya de lui couper la retraite en envoyant le général Finck sur Maxen avec dix-huit mille hommes; mais il eut le tort grave de ne pas soutenir ce mouvement aventureux et mal conçu. Le général Finck fut enveloppé et fait prisonnier avec tout son corps d'armée. Après ce succès, les Autrichiens prirent leurs quartiers d'hiver à Dresde, en face des Prussiens, fort affaiblis mais encore imposants.

Dans la campagne de 1760, les Français remportèrent des avantages assez brillants, mais aucun qui fût décisif, et, se contentant d'occuper la Hesse, Gœttingue et une partie de la Westphalie, ils ne menacèrent pas sérieusement la Prusse. Frédéric, qui avait à peine cent mille hommes, en forma trois armées, une en Saxe, sous ses ordres immédiats, une autre en Silésie, sous le prince Henri, une autre enfin à Landshut, sous les ordres de Lamotte-Fouquet. Celui-ci, retenu malgré lui dans cette position par les ordres du roi, fut cerné par Laudon, et posa les armes le 23 juillet avec 10,000 hommes. Le général autrichien profita de ce succès pour enlever Glatz le 25 juillet, et investir Breslau le 31. A cette nouvelle Frédéric, qui avait entrepris le siége de Dresde le 12 juillet et qui avait été forcé de le lever le 29, accourut au secours de la Silésie, serré de près par l'armée de Daun, menacé en tête par celle de Laudon, et redoutant de plus une armée de soixante mille Russes. Il échappa à Daun, culbuta Laudon dans la Katzbach, le 15 août, et fit sa jonction avec le prince Henri sous les murs de Breslau. Pendant qu'il réparait son armée, épuisée par les fatigues, les privations, les désertions, Totleben, successeur de Soltikof, se porta sur Berlin, où il entra le 3 octobre et où il fut rejoint par le général autrichien Lascy. Tous deux l'évacuèrent, dans la crainte d'être tournés par Frédéric, qui accourait au secours de sa capitale. Les Russes et les Autrichiens, voulant garder le pays qu'ils venaient de conquérir, résolurent d'hiverner les uns sur l'Oder, les autres à Torgau. Ce parti était si dangereux pour la Prusse que le roi, voulant l'empêcher à tout prix, attaqua Daun à Torgau, le 3 novembre. La bataille, complétement perdue dans la journée pour les Prussiens, fut rétablie le soir par l'arrivée du général Ziethen. La perte fut très-grande de part et d'autre. Daun évacua Torgau, et se retira derrière l'Elbe. Le 11 décembre les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver, en vertu d'une convention qui donna au roi toute la Saxe, à l'exception de Dresde et de ses environs. Cette campagne finit comme les précédentes, sans rien décider. Les coalisés résolurent d'en finir dans la campagne suivante. La cour de Versailles mit sur pied cent soixante mille hommes, auxquels le duc de Brunswick n'avait à opposer que quatre-vingt mille hommes. Heureusement pour la Prusse, cette grande armée était commandée par le prince de Soubise, dont la conduite dans la campagne de 1761 fut, au jugement de Napoléon, « le maximum de l'ineptie et de l'incapacité ». Mais si les Français, grâce à l'impéritie de leurs chefs, ne comptaient pour rien, c'était assez des Autrichiens et des Russes pour écraser l'armée prussienne. Frédéric était parvenu à rassembler cent dix mille hommes; mais ses vieilles troupes et ses meilleurs généraux étaient morts. Les trois armées austro-russes s'élevaient à deux cent mille hommes. En face de ces forces écrasantes Frédéric ne crut pas qu'il fût possible de tenter de grandes manœuvres. On lui a reproché cette inaction. D'après Napoléon, « il avait tout à gagner à ouvrir la campagne dès le mois d'avril et à opérer contre Daun avec toutes ses forces réunies; il aurait pu le battre, l'écraser, le rejeter en Bohême, assiéger et prendre Dresde. Il pouvait être maître de Dresde à la fin d'avril, et se porter en Silésie pour s'opposer à la jonction des Russes avec Laudon. » Frédéric ne fit rien de tout cela. Il ne se mit en mouvement que vers la fin de juin, et il manœuvra de manière à empêcher cette jonction; mais lui-même se trouva engagé entre les deux armées ennemies, et malgré la force de sa position à Buntzelwitz, il aurait été certainement défait et pris, si, sourd à toutes les instances de Laudon, le général russe Butturlin ne s'était refusé absolument à une attaque contre les Prussiens. Sauvé par la mésintelligence de ses ennemis, Frédéric se retira dans Breslau, tandis que Laudon enlevait le 30 septembre Schweidnitz et que les Russes prenaient Colberg le 19 décembre. Ces pertes, la perspective de nouveaux et inévitables désastres, je-

tèrent Frédéric dans un profond découragement. Il passa les mois de décembre et de janvier dans Breslau, triste, solitaire, renfermé chez lui, n'allant pas même à la parade. Redoutant de tomber vivant entre les mains des coalisés, il portait toujours du poison sur lui. Le hasard le sauva. Son implacable ennemie, Élisabeth de Russie, mourut le 5 janvier 1762, et eut pour successeur Pierre III, qui se hâta de faire la paix et même une alliance avec le roi de Prusse, dont il était l'admirateur enthousiaste. Vingt-quatre mille Russes auxiliaires, commandés par Czernischef, vinrent joindre l'armée prussienne de Silésie. L'Autriche, dont les finances étaient épuisees, licencia vingt mille hommes de troupes légères. Les Français, toujours commandés par Soubise, ne parvinrent pas même à garder Cassel, et ils allaient être chassés de la Hesse lorsqu'ils apprirent, le 7 novembre 1762, que la paix avait été signée à Fontainebleau entre la France et l'Angleterre. La France cessait d'être partie belligérante, et l'Autriche restait seule contre Frédéric. Ce prince, que Czernischef avait rejoint le 1er juillet, menaça la Moravie, et essaya d'amener Daun à une bataille, que celui-ci évita prudemment. Quoique Czernischef l'eût quitté le 18 juillet, à la nouvelle de la catastrophe de Pierre III, le roi resta assez fort pour investir Schweidnitz le 4 août. Daun n'osa pas tenter une bataille pour sauver cette place. qui capitula le 8 octobre. Quelques jours après, le 30 octobre, le prince Henri battit l'armée des Cercles à Freyberg. Le 24 novembre Frédéric signa une convention pour assurer les quartiers d'hiver des deux armées; mais comme l'armistice ne comprenait pas les princes de l'Empire, le général prussien Kleist les mit à contribution.

Le 20 février 1763, la paix fut conclue entre Marie-Thérèse et le roi de Prusse, au château d'Hubertsbourg, près de Dresde. Frédéric garda la Silésie, et promit de donner sa voix à Joseph fils de Marie-Thérèse dans l'élection impériale. L'électeur de Saxe rentra dans ses États, sans recevoir d'indemnité. Ainsi après sept ans de batailles qui avaient coûté d'immenses sacrifices en hommes et en argent, la paix rétablit les choses telles qu'elles étaient avant la guerre, sans qu'un seul village se trouvât avoir changé de maître. Frédéric sortit de la lutte avec la gloire d'avoir résisté seul à trois grandes puissances. « On reproche à ce grand capitaine, dit Napoléon, 1° de n'avoir pas su profiter comme il le devait de l'initiative qu'il a eue en 1756; 2° de n'avoir pas frappé de grands coups pendant le printemps des cinq années suivantes, où les Russes étaient éloignés du champ d'opérations; 3° les fautes qui entraînèrent les désastres de Hohenkirch, de Maxen et de Landshut; 4° les mauvaises directions données à ses deux invasions de la Bohême et à celle de la Moravie. Mais ces fautes sont éclipsées par les grandes actions, les belles manœuvres, les résolutions hardies, qui lui ont valu de sortir victorieux d'une lutte aussi disproportionnée. Il a été grand surtout dans les moments les plus critiques : c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son caractère; mais tout prouve qu'il n'eût pas résisté une campagne à la France, à l'Autriche, et à la Russie, si ces puissances eussent agi de bonne foi; qu'il n'eût pas pu faire deux campagnes contre l'Autriche et la Russie, si le cabinet de Saint-Pétersbourg avait permis que ses armées hivernassent sur le champ d'opérations. Le merveilleux de la guerre de Sept Ans disparaît donc. Mais ce qui est réel justifie cette réputation dont a joui l'armée prussienne pendant les cinquante dernières années du siècle passé, et consolide au lieu d'ébranler la grande réputation militaire de Frédéric. »

Si la guerre de Sept Ans servit à la gloire de Frédéric et de la Prusse, ce pays en sortit dans le plus triste état. « On ne peut se représenter cet état, dit Frédéric lui-même, que sous l'image d'un homme criblé de blessures, affaibli par la perte de son sang et près de succomber sous le poids de ses souffrances. La noblesse était dans un état d'épuisement total, le petit peuple ruiné, nombre de villages brûlés, beaucoup de villes détruites. Une anarchie complète avait bouleversé tout l'ordre de la police et du gouvernement. En un mot, la désolation était générale. L'armée ne se trouvait pas dans une meilleure situation. Dix-sept batailles avaient fait périr la fleur des officiers et des soldats. Les régiments étaient délabrés et composés en partie de déserteurs ou de prisonniers. L'ordre avait disparu, et la discipline était relâchée au point que nos vieux corps d'infanterie ne valaient pas mieux qu'une nouvelle milice. » A tant de maux il fallait de prompts remèdes. Frédéric ouvrit ses magasins, et fournit à ses sujets les grains qui manquaient pour la semence. Il distribua des chevaux aux cultivateurs. En quelques mois il releva 4,500 maisons dans les villages ruinés; en deux ans il n'en rebâtit pas moins de 14,500. La Silésie fut exemptée de toute taxe pour six ans, la nouvelle Marche et la Poméranie pour deux ans. Il créa en faveur de la noblesse une espèce de banque de crédit foncier, dont les résultats furent excellents. Le bien-être revint, et la population s'augmenta d'un tiers. Tout en ayant l'intention sincère de faire prospérer l'industrie et le commerce, le roi prit plus d'une fois des mesures qui devaient avoir un effet contraire. Il altéra ses monnaies, forma un trésor considérable, qui enleva beaucoup de capitaux à la circulation, s'assura le monopole des péages, des forêts, des postes aux chevaux, des fabriques, gêna le commerce et les mutations de propriétés. On lui reproche aussi d'avoir entretenu une armée de deux cent mille hommes trop forte pour la population de la Prusse. Mais de grands efforts étaient nécessaires pour maintenir ce royaume à la hauteur où il était placé

Frédéric n'avait pas d'ailleurs renoncé à l'agrandir encore. Il suivait d'un œil inquiet et jaloux les progrès de la tsarine Catherine, qui avait fait de la Pologne une puissance vassale. Frédéric aurait pu empêcher cette usurpation ; il aima mieux en profiter. Le prince Henri de Prusse, dans un séjour qu'il fit à Saint-Pétersbourg, mit en avant un projet de détacher de la Pologne au profit de la Prusse les provinces dites Prusse royale. La tsarine s'y montra disposée, et le prince rapporta à son frère cette adhésion. Cette transaction pouvait causer une guerre générale. Catherine et Frédéric se cherchèrent des complices ; ils en trouvèrent un dans l'Autriche. Marie-Thérèse se fit beaucoup prier, soit qu'elle eût réellement des scrupules, soit qu'elle voulût seulement une part plus forte. Après un an de négociations secrètes, les trois puissances se mirent d'accord. Le 18 septembre 1772, elles firent paraître une déclaration annonçant qu'elles étaient décidées à prendre les mesures les plus justes et les plus efficaces pour rétablir en Pologne l'ordre et la tranquillité et asseoir sur des bases plus solides la constitution et les libertés de la nation. Ces moyens consistaient à s'emparer d'une partie du territoire polonais. Sans attendre ni réponse ni acte de cession, les souverains alliés prirent possession des provinces polonaises. Frédéric II s'appropria la Prusse royale, moins Dantzig et Thorn, et une portion de la Grande Pologne jusqu'au Notetz, en tout six cent trente milles carrés et 416,000 habitants. La Russie et l'Autriche eurent des parts bien plus considérables encore. Par l'acte de partage, les trois puissances renonçaient formellement pour l'avenir à toutes prétentions passées ou présentes sur la Pologne. On sait comment cette promesse a été tenue depuis.

En 1778, la mort du duc de Bavière, qui ne laissait pas d'enfants, fut sur le point de rallumer la guerre en Allemagne. L'empereur Joseph élevait des prétentions à cet héritage ; le duc de Deux-Ponts en avait de plus fondées, et Frédéric les soutint. Voyant que ses remontrances ne faisaient aucun effet sur la cour de Vienne, il s'allia avec la Saxe, et entra en Bohême avec cent vingt mille hommes. Joseph défendit cette province avec des forces à peu près égales, commandées par Laudon et Lascy. Cette guerre, qui se passa tout entière en manœuvres, fut terminée au mois de mai 1779, par le traité de Teschen, qui assura la Bavière au duc de Deux-Ponts, et les principautés de Franconie à la Prusse. Joseph, devenu maître des États autrichiens, par la mort de sa mère, Marie-Thérèse, espéra obtenir par des négociations ce qu'il n'avait pu saisir par les armes. Il proposa à l'électeur de Bavière de céder ses États à l'Autriche et de recevoir en échange les Pays-Bas avec le titre de roi. Cette proposition alarma Frédéric. Non content de faire les plus vives remontrances à ce sujet auprès des cabinets de Saint-Pétersbourg et de Versailles, il organisa une confédération (*Fürstenbund*) des princes germaniques, formée par le roi de Prusse, les électeurs de Saxe et de Brunswick-Lunebourg, les ducs de Saxe-Weimar et Gotha, ceux de Deux-Ponts et de Mecklembourg, la maison de Hesse, l'évêque d'Osnabruck, les princes d'Anhalt, le margrave de Bade et l'archevêque de Mayence. Cette confédération, dont la durée fut éphémère, mais qui eut pour résultat de forcer Joseph à renoncer à ses projets, parut le chef-d'œuvre de la politique de Frédéric ; elle en fut le dernier acte. Il mourut l'année suivante, dans sa résidence favorite de Sans-Souci, à l'âge de soixante-quinze ans, et dans la quarante-septième année de son règne, laissant à son neveu Frédéric-Guillaume II un royaume agrandi de plus d'un tiers, avec un trésor de 250 millions de francs et une armée de deux cent mille hommes.

Frédéric fut le plus grand capitaine de son siècle, et il est resté une des figures les plus remarquables et les plus originales de l'histoire. Il n'eut point les qualités éclatantes qui signalent le génie, mais il y suppléa à force d'intelligence et de volonté. Il pensait « qu'un bon esprit est susceptible de toutes sortes de formes ; qu'il apporte des dispositions à tout ce qu'il veut entreprendre. Il est tel qu'un Protée, qui change sans peine de formes, et qui paraît réellement l'objet qu'il représente ». Comprenant parfaitement ses devoirs de souverain, il les remplit sans faste, sans ostentation, avec une activité calme et continue. Il voulut être un grand roi, un grand capitaine, et il fut l'un et l'autre. Si dans ses transactions diplomatiques, il ne fit pas toujours passer la bonne foi avant l'intérêt, s'il se montra en politique plutôt l'élève que le contradicteur de Machiavel, il faut reconnaître qu'il n'eut d'autre mobile dans sa conduite que la grandeur de son pays. Il porta dans le gouvernement les habitudes inflexibles de la vie militaire ; il s'y montra despotique, mais il n'y fut ni injuste ni cruel. Comme homme, il eut à côté de défauts choquants des qualités aimables ; la simplicité, l'absence de morgue, l'affabilité même. Ses lettres prouvent qu'il fut sensible à l'amitié, bien qu'il ait écrit ces lignes : « Nous autres princes, nous avons tous l'âme intéressée, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent notre profit. » On a reproché avec raison à Frédéric de s'être montré en philosophie le disciple trop fidèle de Voltaire, d'avoir répété avec complaisance ses sarcasmes irréligieux, d'avoir affiché pour le christianisme un mépris grossier, indigne d'un homme de sens et surtout d'un roi. En rivalisant d'impiété avec les encyclopédistes français, Frédéric obéissait plutôt peut-être à un entraînement littéraire qu'à une conviction intime, et un pasteur protestant, M. Henry de Berlin, a pu dire sans trop de paradoxe : « Frédéric voulait la loi et la religion

avec toute la puissance de son génie : c'était à la surface de son âme seulement qu'il plaisantait sur des sujets qui ne lui paraissaient pas tenir au fond des choses, et dans la pensée que ces plaisanteries n'arriveraient jamais à la connaissance du public. Il s'abandonnait à un mauvais ton de société ; le fond de son âme était sérieux, il aimait la solitude et la méditation. » Ce jugement, un peu trop flatteur, n'est point faux, et Frédéric valait mieux que la réputation qu'il s'est faite par ses railleries impitoyables et quelquefois cyniques. Enfin, il est un dernier mérite, qu'on ne peut lui contester, c'est la sincérité. Dans le récit de sa vie, il n'a point exalté ses exploits, rabaissé ceux des autres; il n'a point gardé pour lui l'honneur des victoires et laissé à ses lieutenants la honte des défaites; il n'a pas cherché à faire illusion à la postérité par un grand étalage de plans, de projets, de combinaisons, etc. : il raconte tout simplement les faits. Lui sont-ils favorables, il ne s'attribue que la moindre part du succès, rendant à ses soldats ce qui appartient à ses soldats, et au hasard ce qui appartient au hasard. Lui sont-ils défavorables, il constate ses fautes avec une froide impartialité. En tout il ne s'est pas plus épargné qu'il n'a épargné les autres, et la postérité peut accepter le jugement qu'il a porté sur lui-même.

Frédéric ne fut pas seulement un roi, il fut aussi un littérateur. Nous avons déjà dit qu'en vers il n'arriva jamais qu'à être un poëte médiocre ; mais en prose, surtout dans sa correspondance et son histoire, il atteignit à une véritable supériorité, et ne parut pas très-inférieur à Voltaire. M. Sainte-Beuve l'a défini « un écrivain du plus grand caractère, dont la trempe n'est qu'à lui, mais qui par l'habitude et le tour de la pensée tient à la fois de Polybe, de Lucrèce et de Bayle ». Les ouvrages de Frédéric sont très-nombreux. Quelques-uns parurent du vivant de l'auteur, soit à part, soit dans le recueil intitulé : *Œuvres diverses du Philosophe de Sans-Souci;* Berlin, 1750, 1752, 2 vol. in-18 (tirés à très-peu d'exemplaires, et destinés seulement aux amis du roi); réimprimés à Paris, 1762, 2 vol. in-18; et à Potsdam, 1770-1771, 3 vol. in-4°, à petit nombre. Après la mort de Frédéric il a été publié plusieurs collections de ses *Œuvres*. La première, publiée à Berlin, 1788, contient 19 vol. in-8°, auxquels on ajouta 6 vol. de suppléments; Cologne, 1789. On en donna une édition plus complète; Berlin, Potsdam, 1805, 24 vol., et avec les suppléments, 30 vol. Le gouvernement prussien a commencé en 1846 une édition monumentale des œuvres de Frédéric, qui n'aura pas moins de 30 volumes in-4°. A côté de cette édition il s'en publie une, plus accessible et d'un usage plus commode : Berlin, in-8°; elle est arrivée au 28e vol. A. M. R.

Guibert, *Éloge du Roi de Prusse.* — Le prince de Ligne, *Mémoires sur le roi de Prusse Frédéric le Grand.* — Grimoard, *Tableau historique et militaire de la vie et du règne de Frédéric le Grand.* — Mirabeau, *De la Monarchie Prussienne sous Frédéric le Grand.* — Laveaux, *Vie de Frédéric II, roi de Prusse.* — Formey, *Souvenirs d'un Citoyen.* — Thiébault, *Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric le Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles et ses amis littérateurs et philosophes.* — Napoléon, *Précis de la Guerre de Sept Ans*, dans ses *Mémoires*, t. V. — Jomini, *Histoire critique et militaire des Guerres de Frédéric II.* — Paganel, *Histoire de Frédéric le Grand.* — Bucquoy, *Leben und Ende Friedrichs des Grossen;* Halle, 1788-1790, 8 vol. in-8°. — Preuss, *Friedrich der Grosse ;* Berlin, 1832-1834, 9 vol. in-8°. — Lord Dover, *Life of Friederick II ;* Londres, 1840, 2 vol. in-8°. — Thomas Campbell, *Frederick the Great and his times ;* Londres, 1843, 4 vol. in-8°. — Archenholz, *Guerre de Sept Ans.*

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, neveu de Frédéric le Grand, auquel il succéda, naquit le 25 septembre 1744, et mourut le 16 décembre 1797. Son père, Auguste-Guillaume, second fils de Frédéric-Guillaume Ier, avait commandé avec peu de bonheur, en 1757, un corps d'armée prussien en Bohême et en Lusace, et était mort en 1758. Bientôt après, Frédéric-Guillaume avait été déclaré prince royal par Frédéric II; mais, entraîné par un amour excessif du plaisir, il n'avait pas tardé à se livrer à un genre de vie qui avait déplu à son oncle et avait jeté de la froideur entre eux pendant de longues années. Toutefois, Frédéric II témoigna sa satisfaction de la conduite de son neveu pendant la guerre de la succession de Bavière, en 1778, où il avait donné des preuves de bravoure à Neustædtel, en Silésie. Aussi, dès la première entrevue avec le prince, Frédéric l'embrassa-t-il en lui disant : « Vous n'êtes plus seulement mon neveu, mais mon fils. » La première femme de Frédéric-Guillaume avait été une princesse de Brunswick, Élisabeth-Christine-Ulrique : il se fit divorcer d'avec elle, en 1769, pour épouser la princesse Louise de Hesse-Darmstadt, qui lui survécut, et mourut en 1805.

Le règne de Frédéric-Guillaume II commença sous d'heureux auspices. Le pays était honoré au dehors; au dedans, l'administration avait de la vigueur. L'armée était pleine d'ardeur, et les coffres de l'État étaient loin d'être vides. Mais ce que Frédéric le Grand n'avait pu transmettre à son successeur, c'était son génie. La Prusse n'était en guerre avec aucune puissance étrangère, et la politique de Frédéric II en avait presque fait dans les dernières années de la vie de ce prince, relativement à l'influence qu'elle exerçait, l'arbitre dans les affaires de l'Europe. Mais les fautes politiques du nouveau roi lui firent bientôt perdre tout crédit auprès des cabinets étrangers; le trésor amassé par son prédécesseur fut dissipé en folles prodigalités ou dans des guerres inutiles, en sorte qu'à la mort de ce roi la Prusse avait une dette de dix-huit millions.

Les patriotes hollandais ou le parti anti-orangiste ne voulant pas reconnaître de stathoudérat héréditaire, et ayant insulté l'épouse du stathou-

ler, sœur de Frédéric-Guillaume II, qu'ils arrêèrent et firent ramener à Nimègue (30 juin 1787), lors d'un voyage dirigé vers La Haye, ce souverain fit entrer en Hollande, en 1787, une armée sous les ordres du duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, le même qui publia plus tard le fameux manifeste contre la France. C'était la première fois, depuis son avénement au trône, que le roi se mêlait des affaires de l'étranger. Les Prussiens s'avancèrent sans opposition jusqu'à Amsterdam, et rétablirent l'ancienne forme de gouvernement. Le 15 avril 1788 fut conclue à La Haye une alliance offensive et défensive entre la Prusse, l'Angleterre et la Hollande.

Dans la guerre entre la Suède et la Russie, en 1788, Frédéric-Guillaume II, de concert avec l'Angleterre, empêcha le Danemark de pousser plus loin ses agressions contre la Suède. Jaloux des progrès de la Russie et de l'Autriche dans la guerre de Turquie, il conclut avec la Porte, en 1790, un traité par lequel il lui garantit l'intégrité de ses possessions. Cette démarche irrita l'Autriche, qui rassembla une armée en Bohême, tandis que Frédéric-Guillaume, de son côté, concentrait ses troupes en Silésie. Léopold II cependant recula devant une guerre avec la Prusse, et promit, par la convention conclue à Reichenbach, le 27 juillet 1790, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, de rendre à la Turquie toutes ses conquêtes, à l'exception du cercle d'Aluta. Ces stipulations servirent de base à la paix de Szistowe entre l'Autriche et la Porte. Quelques difficultés soulevées par cette convention furent aplanies par Léopold II et Frédéric-Guillaume dans leur entrevue de Pillnitz, au mois d'août 1791. C'étaient les événements qui se passaient en France qui avaient donné lieu à cette entrevue, dont le but était de resserrer l'alliance des deux puissances.

Ici commence le triste rôle que Frédéric-Guillaume II joua vis-à-vis de la Pologne. Une partie de la noblesse polonaise, ayant à sa tête le roi Stanislas Poniatowski, méditait des changements dans la constitution et se proposait de rendre le trône héréditaire dans la maison de Saxe. Pour s'assurer un appui à l'étranger, ce parti conclut avec la Prusse un traité par lequel cette dernière puissance reconnaissait l'indivisibilité du royaume de Pologne et lui promettait une armée auxiliaire de 40,000 fantassins et de 4,000 chevaux, dans le cas où quelque souverain voulût s'immiscer dans ses affaires intérieures. Mais Catherine II, après avoir fait la paix avec la Porte, profita du moment où l'Autriche et la Prusse étaient engagées dans la guerre contre la France, à laquelle elle n'avait pris aucune part, pour mettre Frédéric-Guillaume dans l'alternative ou de défendre la Pologne contre la Russie, comme il s'y était engagé, ou de s'unir à elle pour s'en partager une seconde fois les débris. Aussitôt le roi changea de langage. En guerre avec la France et effrayé des principes que l'on proclamait dans ce pays, il désavoua sa participation à la constitution polonaise du 3 mai 1791. La Prusse fit entrer, au mois de janvier 1793, dans la Grande-Pologne, un corps de troupes sous les ordres de Mœllendorf, qui occupa un territoire de 1,100 milles carrés avec 1,200,000 habitants, y compris Dantzig et Thorn. Ce pays fut réuni à la Prusse, sous le nom de Prusse méridionale, et la constitution prussienne y fut introduite. La diète de Grodno dut légitimer ces nouvelles usurpations des deux puissances voisines; mais au mois d'avril 1794 le peuple polonais, prenant enfin des résolutions énergiques pour reconquérir son indépendance, se souleva. Kosciuszko et Madalinski le commandaient. Le foyer de l'insurrection était à Cracovie; Varsovie y prit part, et expulsa ses oppresseurs. Les Russes et les Prussiens furent battus à plusieurs reprises. Cependant Kosciuszko finit par être pris par le général russe Fersen, le 10 octobre, et Praga fut détruite par Souvarof, le 4 novembre 1794. Ce qui restait du royaume de Pologne disparut de la carte par suite d'un troisième partage entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, en 1795; partage inique, mais qui ajouta un territoire considérable à la monarchie prussienne.

La convention de Pillnitz avait eu pour résultat le traité de Berlin, signé le 7 février 1792, entre la Prusse et l'Autriche: ces deux puissances s'engagèrent à maintenir intacte la constitution de l'Empire, à combattre la révolution française et à établir une constitution libre en Pologne. On vient de voir comment Frédéric-Guillaume remplit cette dernière clause; mais il eut affaire à un ennemi plus énergique dans la guerre qu'il commença contre la France. Dans ce pays, on était encore dans le doute si la Prusse prendrait une part active à la guerre résolue à Pillnitz, lorsque ce fut elle qui la commença. Dès le mois de juin 1792, Frédéric-Guillaume fit marcher sur le Rhin une armée de 50,000 hommes. Il ne tarda pas à l'aller rejoindre avec le prince royal. Après deux années d'opérations militaires, auxquelles les troupes prussiennes prirent peu de part, la Prusse signa, le 5 avril 1795, avec la république française le traité de Bâle, par lequel elle abandonna à cette dernière toutes ses possessions sur la rive gauche du Rhin. L'Allemagne du nord fut déclarée neutre, et l'on convint d'une ligne de démarcation.

Frédéric-Guillaume réunit à sa couronne les deux principautés d'Anspach et de Baireuth, qui furent cédées à la branche électorale de la maison de Hohenzollern, le 2 décembre 1791, par le margrave Christian-Frédéric-Charles-Alexandre, dernier rejeton de la branche de Franconie, moyennant une rente annuelle de 500,000 florins. Ce fut à cette occasion que le roi rétablit l'ordre de l'Aigle-Rouge. La Prusse doit à Frédéric-Guillaume II un code intitulé: *Allgemeines Preussisches Landrecht* (Droit

commun provincial de la Prusse). Ce code s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Frédéric-Guillaume III introduisit, pendant son règne, quelques changements dans l'administration intérieure. La régie, d'après le système français, établie par Frédéric II fut supprimée; plusieurs ordonnances utiles furent rendues. Mais la tolérance éclairée du grand Frédéric reçut une funeste atteinte de l'édit de religion et de différentes autres mesures prises dans le même esprit. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Conversat.-Lex.* — Mirabeau, *Hist. secr. de la Cour de Berlin.* — Ségur, *Hist. des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II.* — Schmidt, *Abriss der Lebens-und Regierungsgeschichte Friedrich Wilheims II*, etc.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, fils aîné du précédent et de la princesse Louise de Hesse-Darmstadt, né le 3 août 1770, mort le 7 juin 1840. Sa mère dirigea sa première éducation, de concert avec son grand-oncle Frédéric II. Son premier gouverneur fut le comte Charles-Adolphe de Brühl. Cette éducation ne fut pas exclusivement militaire : on chercha même, dès l'enfance du jeune prince, à le mettre en contact avec toutes les classes de la société. Au mois d'août 1791, il accompagna son père à Dresde, en qualité de prince royal, et y fit connaissance avec l'archiduc François, qui y avait accompagné l'empereur, son père. Lorsque la Prusse et l'Autriche déclarèrent la guerre à la France, au mois de juin 1792, Frédéric-Guillaume, avec tous les autres princes de la famille royale, suivit son père à l'armée du Rhin, placée sous le commandement du duc de Brunswick, et y trouva différentes occasions de faire preuve de sang-froid et d'intrépidité. Ce fut pendant cette campagne qu'il vit, à Francfort-sur-le-Mein, la princesse Louise, fille du duc Charles de Mecklembourg-Strelitz : il l'épousa, le 24 décembre 1793. Ce ne fut là ni un mariage politique ni un arrangement de famille, mais l'œuvre d'une mutuelle affection. Lorsque Frédéric-Guillaume III succéda à son père, le 16 novembre 1797, il résolut de visiter avec la reine, au printemps suivant, les principales villes de la Prusse, pour recevoir leur serment de fidélité. Des favoris des deux sexes s'étaient emparés du pouvoir souverain dans les dernières années du règne de son père, et en avaient indignement abusé; plusieurs des institutions les plus utiles de Frédéric II avaient été détruites. La nation tournait avec espoir ses regards vers Frédéric-Guillaume III, qui promettait de marcher sur les traces de son grand-oncle, et qui ne trompa pas effectivement la confiance publique dès qu'il eut pris les rênes du gouvernement. L'édit de religion fut aussitôt rapporté; la censure fut organisée conformément à l'esprit du siècle; la ferme du tabac, qui pesait sur le peuple, se vit retirer son privilége, et le cours de la justice cessa d'être entravé par des ordres de cabinet arbitraires. Voici le langage que fit entendre le nouveau roi : « La raison et la philosophie doivent être les compagnes i séparables de la religion; il n'est pas besoin loi coërcitive pour conserver pure la vraie rel gion. » Le monarque se hâta d'éloigner de personne plusieurs individus qui sous le règ précédent avaient soulevé contre eux le jus mécontentement de la nation, et de les remplac à la tête des affaires par des hommes d'une c pacité et d'une probité reconnues. On vit alo pour la première fois un roi rendre compte ses sujets des motifs de sa conduite. Frédéri Guillaume introduisit dans le gouvernement u sage économie, d'autant plus nécessaire que désordre des finances était extrême et que dette s'élevait à 22 millions de thalers; il donna lui-même l'exemple à sa cour, où régn rent bientôt l'ordre et la ponctualité. Le cou royal présentait le spectacle d'un bonheur d mestique bien rare sur le trône.

Lorsque les puissances européennes reco mencèrent les hostilités contre la France, Prusse resta fidèle au traité de Bâle du 17 m 1795, et observa la neutralité. Frédéric-Gu laume profita de la paix pour développer l'i truction et la culture intellectuelle dans s anciennes et ses nouvelles provinces, et po établir surtout le bien-être de ces dernières s des bases plus solides. Il avait été décidé p le traité de Bâle que les troupes françaises co tinueraient à occuper les provinces prussienn situées sur la rive gauche du Rhin, la Gueld Meurs et une partie de Clèves; les puissan contractantes avaient remis à la conclusion la paix générale avec l'Empire d'Allemagne statuer définitivement sur le sort de ces pa La paix ayant été signée à Lunéville le 9 févr 1801, et toute la rive gauche du Rhin ayant cédée à la France, la Prusse reçut en dédo magement, en 1803, par décision de la dépu tion de l'Empire, la partie orientale de l'évê de Münster, les principautés de Hildesheim, Paderborn, d'Eichsfeld, Erfurt avec son ter toire, Untergleichen, Treffurt, Dorla, les vil libres de Goslar, Mülhausen et Nordhausen, chapitres de Quedlinbourg, d'Essen, de W den, d'Elten, l'abbaye de Herford et la prév de Kappenberg, c'est-à-dire un accroissem de territoire d'environ 180 milles carrés géog phiques, avec plus de 400,000 habitants. La p part de ces pays sont fertiles et parfaitem cultivés; ils lui apportaient en outre un surcr de revenus de plus de deux millions de flori Un échange conclu avec la Bavière arrondit principautés de la Franconie et ajouta à la n narchie prussienne un territoire d'à peu p 8 milles carrés. Frédéric-Guillaume III se voy dès lors à la tête d'un État dont la populat s'élevait déjà à dix millions d'habitants.

Il continua à garder la neutralité en 1805 l de la troisième coalition contre la France, forn par l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. l démonstrations de la Russie contre la Pru

l'engagèrent à concentrer des troupes en Silésie et sur la Vistule; mais la marche inattendue d'une armée franco-bavaroise à travers le territoire neutre d'Anspach et la présence de l'empereur Alexandre à Berlin changèrent les dispositions du roi, qui entra dans la coalition, le 3 novembre 1805, sous certaines conditions, et fit aussitôt marcher une armée vers la Franconie, tout en offrant sa médiation aux parties belligérantes. La paix fut conclue entre la France et l'Autriche, après la bataille d'Austerlitz. Quelques jours auparavant, le 15 décembre 1805, le comte de Haugwitz avait signé à Vienne les préliminaires de la paix entre la France et la Prusse. Les deux puissances se garantirent réciproquement l'intégrité de leur territoire; la Prusse céda Anspach à la Bavière, Clèves et Neufchâtel à la France, et reçut en échange tout l'électorat de Hanovre. La Prusse en prit possession le 1er avril 1806; mais cette acquisition donna lieu, le 20 avril, à un manifeste de l'Angleterre, qui ne tarda pas à être suivi d'une déclaration de guerre formelle. Les Suédois, qui s'étaient engagés à couvrir le duché de Lauenbourg pour prix des subsides qu'ils recevaient de la même puissance, se trouvèrent aussi mêlés dans la lutte. Cependant, dès le mois d'août suivant, une espèce de réconciliation s'opéra entre elle et la Prusse.

Des conférences relatives à la paix s'étant ouvertes entre la France, l'Angleterre et la Russie, la Prusse se crut menacée, surtout dans sa nouvelle possession du Hanovre, et ses craintes, accrues par l'établissement de la Confédération du Rhin, se firent jour dans des notes diplomatiques auxquelles le gouvernement impérial ne fit pas un bon accueil. Frédéric-Guillaume III avait conçu l'idée de former dans le nord de l'Allemagne une confédération semblable à celle que Napoléon avait fondée dans le midi, et qui aurait embrassé tous les États non mentionnés dans l'acte constitutif de la Confédération du Rhin. Il exigea du cabinet des Tuileries qu'il ne s'opposât pas à l'exécution de ce plan, et l'invita de retirer ses troupes de l'Allemagne, où elles occupaient encore différentes positions malgré les traités. Afin de donner plus de poids à sa demande, il fit en même temps, de concert avec la Saxe, son alliée forcée, tous les préparatifs nécessaires pour entrer en campagne. L'armée française, de son côté, se mit en mouvement contre l'Allemagne, et les hostilités commencèrent sur la Saale le 9 octobre 1806. Le lendemain l'avant-garde prussienne dut battre en retraite sur Saalfeld, où le prince Louis de Prusse fut tué, et le 14 les batailles d'Iéna et d'Auerstædt décidèrent du sort de l'armée prussienne ainsi que des pays situés entre le Weser et l'Elbe. Les forteresses les plus importantes n'opposèrent pas la moindre résistance, et dès le 27 Napoléon fit son entrée à Berlin. Affligé de ces revers inattendus, et qui dissipèrent le prestige qui jusque là était resté attaché au nom prussien, que Frédéric II avait rendu si glorieux, abandonné de l'Autriche, affaibli encore par l'insurrection inévitable des provinces polonaises, Frédéric-Guillaume se retira à l'extrême frontière de son royaume, rallia son armée à Memel, et punit avec une juste sévérité ceux qui avaient lâchement oublié leurs devoirs envers la patrie. De concert avec l'empereur de Russie, qui en cette occasion se montra fidèle allié, il essaya de défendre la Prusse orientale contre l'invasion des ennemis; mais les batailles d'Eylau et de Friedland amenèrent forcément la paix de Tilsitt, qui fut signée le 9 juillet 1807. Le roi de Prusse se vit contraint d'abandonner des provinces qui depuis des siècles avaient fait partie du patrimoine de sa famille. La moitié de son royaume, bien plus, la moitié la mieux cultivée et la plus industrieuse, fut perdue pour lui. Il ne lui resta que le Brandebourg et la Poméranie, la Prusse orientale et la Silésie. Un sujet de douleur encore plus amère, ce fut d'avoir à supporter longtemps l'occupation francaise, même dans la portion de ses États que le vainqueur avait daigné lui laisser. Berlin ne fut évacué qu'au mois de décembre 1808, et le roi ne retourna dans sa capitale qu'à la fin de 1809.

De ce moment Frédéric-Guillaume, secondé par la reine Louise, s'appliqua avec une ardeur infatigable à fermer les plaies que la guerre avait faites à son pays et à réorganiser ses États. L'armée, réduite à 42,000 hommes par la volonté du vainqueur, fut soumise à de nouveaux règlements. Une nouvelle constitution civile fut promulguée et la marche des affaires publiques déterminée d'une manière certaine. Le 9 octobre 1807 avait déjà paru l'édit mémorable qui abolissait la servitude héréditaire; le 19 novembre 1808 fut publiée, sous le nom de règlement municipal (*Stadtverordnung*), une ordonnance pour la représentation des villes par députés dans les affaires d'un intérêt général pour la commune. L'aliénation des domaines de la couronne, ordonnée le 6 novembre 1809, fut une mesure non moins importante et non moins féconde en bons résultats; en revanche, le 30 octobre 1810, les biens des couvents et les autres propriétés ecclésiastiques furent déclarés appartenir à l'État. L'instruction publique fut réorganisée sur des bases très-libérales, malgré les circonstances critiques; l'université de Berlin fut fondée en 1809, et celle de Francfort-sur-l'Oder fut transférée en 1810 à Breslau, où elle reçut de nouveaux règlements, plus conformes à l'esprit du siècle.

En décembre 1808, avant de retourner dans sa capitale, Frédéric-Guillaume s'était rendu avec la reine à Saint-Pétersbourg, pour resserrer les liens d'amitié qui l'unissaient à l'empereur Alexandre. Après un séjour de quelques semaines dans la capitale de la Russie, il était retourné à Kœnigsberg, et il n'avait fait son entrée à

Berlin que le 23 décembre 1809. Cependant, la joie qu'il éprouva de se retrouver au milieu de son peuple fut bientôt troublée de la manière la plus cruelle, par la mort inopinée de la reine, le 19 juillet 1810. Frédéric-Guillaume ne se laissa pas abattre par ce malheur; il continua ses efforts pour fermer les plaies qu'avait laissées la guerre et pour ramener le bien-être dans l'intérieur de ses États. Il apporta différentes modifications à l'administration civile, à l'administration judiciaire, au système monétaire et aux lois relatives à l'agriculture. Un édit du 30 octobre 1810 supprima le bailliage de Brandebourg, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, la grande-maîtrise de l'ordre Teutonique et ses commanderies, dont tous les biens furent réunis au domaine public. Cette suppression fut ensuite confirmée par l'acte du 23 janvier 1811; le 23 mai 1812, le roi fonda, pour remplacer les anciens ordres de chevalerie, un ordre nouveau, sous la dénomination d'*Ordre royal de Saint-Jean de Prusse*, dont il se déclara le protecteur.

Soumis par l'empereur des Français, à qui, après la bataille de Wagram, l'empereur d'Autriche avait donné sa fille en mariage, Frédéric-Guillaume III s'inclina devant le destin, et se résigna. Le 24 février 1812, il conclut à Paris avec la France une alliance offensive et défensive; et lorsque, au mois de juin suivant, la guerre éclata entre la Russie et la France, il envoya à Napoléon un corps auxiliaire de 30,000 hommes, qui forma, avec le dixième corps d'armée, l'aile gauche de la grande armée, sous les ordres du maréchal Macdonald, et fut chargé du siége de Riga. Lors de la funeste retraite de Russie, les Prussiens durent aussi se retirer devant les Russes; mais le général York, qui les commandait, sauva sa division en signant, le 30 décembre 1812, avec le général russe Diebitsch, une convention en vertu de laquelle le corps auxiliaire prussien fut déclaré neutre et se sépara de l'armée française. Frédéric-Guillaume fut obligé de blâmer d'abord la conduite de son général; mais quand il eut transporté sa résidence à Breslau, le 22 janvier 1813, il se hâta de lui témoigner toute sa satisfaction dans un ordre du jour, et mit un second corps de troupes sous ses ordres. L'heure de la délivrance avait sonné pour la Prusse, et l'espoir de relever enfin la patrie, abattue par le héros du siècle, exaltait le courage de ses enfants. Les proclamations royales des 3 et 9 février, et du 17 mars 1813, appelèrent le peuple aux armes. L'enthousiasme ne connut plus de bornes, et l'on vit accourir sous les drapeaux non-seulement des jeunes gens, mais des hommes sur le concours actif desquels on n'avait plus droit de compter. Toutes les classes de la société rivalisèrent de zèle; c'était à qui s'imposerait le plus de sacrifices. Cet élan national, joint aux préparatifs que le gouvernement avait faits en secret, permit de mettre promptement sur pied une armée nombreuse e aguerrie.

Les troupes françaises n'avaient évacué Berli que dans la nuit du 3 au 4 mars, et les Russe y étaient entrés bientôt après. Le 15 mars l'empereur Alexandre passa par Breslau, où le ro de Prusse était encore. Le 20 on annonça l signature d'un traité conclu entre eux à Kalisch le 28 février; mais on en tint les articles secrets. Les deux monarques s'unirent intimement. Le 27 le général Krusemark remit a cabinet des Tuileries la déclaration de guerr de la Prusse. Deux armées prussiennes, l'un formée en Silésie et commandée par Blücher l'autre sous les ordres d'York, qui avait fait s jonction à Berlin avec le général russe Wittgenstein, entrèrent aussitôt en Saxe. Frédéric-Guillaume III retourna le 24 à Berlin, o il nomma des gouverneurs civil et militaire abolit le système continental, et fonda, pou cette guerre seulement, l'ordre de la *Croix d Fer*.

Outre les armées régulières, on organisa l plus promptement possible le *landwehr* et l *landsturm*, qui rendirent d'importants services plus tard, lorsque les Français se retournèrent contre la Silésie et le Brandebourg. La présence du roi, qui voulut partager les périls e les fatigues de son armée, vint doubler le courage des soldats, à l'héroïsme desquels on doi rendre justice. Lutzen, Bautzen, Haynau, Kulm Grossbeeren, Dennewitz, la Katzbach, les environs de Wartenburg, Leipzig, etc., furent témoins des exploits par lesquels la levée e masse et surtout la jeunesse des université prirent leur revanche des sanglantes défaite d'Iéna et d'Auerstædt. Les Prussiens se distinguèrent aussi au passage du Rhin, effectué l 1er janvier 1814, à la bataille de Laon, remporté le 9 mars, et à l'affaire de Montmartre, le 30 où ils firent des pertes considérables. « L'armé de Silésie, dit Blücher à la fin de son rappor daté de Paris, 4 avril 1814, après une campagn de sept mois et demi, pendant laquelle elle a livré six grandes batailles, huit actions et d'innombrables combats, a fait plus de 48,000 prisonniers et conquis 432 canons. »

Dans la campagne de 1813 et 1814, Frédéric-Guillaume donna plusieurs preuves de courage personnel, comme à Kulm, le 30 aoû 1813, près de la Fère-Champenoise, le 25 mar 1814; et il contribua puissamment par sa fermeté et son sang-froid après les journées d Montmirail, le 14 février, et de Montereau le 18, à assurer le triomphe final des alliés. Déj ils avaient résolu de battre en retraite sur Chaumont, et il est à peu près certain que le mouvement se serait continué jusqu'au delà du Rhi et que la puissance de Napoléon se serait raffermie, si Frédéric-Guillaume n'eût réussi à faire partager sa confiance aux généraux : a lieu de reculer, les armées s'avancèrent su

'aris, qui ne tarda pas à se rendre, le 30 mars.

Frédéric-Guillaume récompensa libéralement :s hommes qui avaient mis à exécution ses lans et défendu ses droits. Il éleva à la dignité e prince l'habile chancelier Hardenberg, qui ans des temps difficiles avait tenu le gouver-ail de l'État, et l'intrépide maréchal Blücher. e souvenir des guerriers morts dans la lutte it consacré plus tard par des monuments pu-lics, à Kulm, sur le Kreutzberg près de Ber-n, etc.

Frédéric-Guillaume resta à Paris jusqu'à la onclusion de la paix, et se rendit ensuite, au ois de juin 1814, à Londres avec l'empereur lexandre. Le 7 août suivant il fit son entrée iomphale à Berlin, et partit bientôt pour ienne, où il demeura jusqu'à la fin du con-ès. Les traités de Vienne et quelques traités rticuliers lui rendirent à peu près tout ce i'il avait perdu à la paix de Tilsitt. Lorsque apoléon rentra en France, au mois de mars 1815, édéric-Guillaume se coalisa avec l'Autriche, Russie et l'Angleterre, et dès le 18 juin s armées prussiennes assurèrent, par leur ar-vée inattendue sur le champ de bataille, la vic-ire jusque alors incertaine et bientôt décisive Waterloo.

Frédéric-Guillaume ne retourna dans sa capi-le que le 19 octobre, et trois jours après il lébra le jubilé de l'avénement au trône de la mille de Hohenzollern, qui régnait sur la Prusse puis quatre cents ans. Depuis cette époque ne cessa de s'occuper des moyens d'ac-roître la prospérité de ses États; il témoigna rtout une sollicitude toute particulière pour religion et les écoles. En politique, ses efforts nstants ont tendu à maintenir la paix et à af-rmir l'ordre légal; mais il ne remplit qu'im-arfaitement l'engagement qu'il avait pris d'in-oduire en Prusse le système représentatif. Le tablissement des états provinciaux n'apporta u'une très-légère modification au pouvoir ab-olu, qu'il exerça, il est vrai, avec sagesse et révoyance, mais sans avoir assuré à la nation s garanties pour l'avenir, dont tous les peuples nt de nos jours senti le besoin. Il s'associa ussi (avec trop d'abandon peut-être et aux épens de la suprématie que des tendances plus nstitutionnelles et moins favorables à la Rus-e lui auraient fait prendre en Allemagne) à outes les mesures illibérales adoptées par la diète ermanique, effrayée de l'effervescence popu-ire. Mais, en revanche, il habitua les Prussiens compter sur sa justice inflexible, sur sa pro-onde moralité et sur ses sentiments vraiment aternels. Il augmenta même considérablement ascendant de la Prusse sur l'Allemagne, grâce u *Zollverein* (association de douanes), qu'il onda, et qui prépare à certains égards l'unité olitique que l'avenir semble réserver à cette ontrée. Après la révolution française de juillet 830, Frédéric-Guillaume III imposa silence aux légitimistes prussiens et aux partisans de la guerre; ses efforts contribuèrent puissamment à maintenir la paix européenne, compromise par les dispositions belliqueuses de la Russie et par l'insurrection nationale de Pologne; et il fut l'un des premiers à reconnaître le roi des Français Louis-Philippe, dont il accueillit depuis amicalement les fils à Berlin. — Le 9 novembre 1824 Frédéric-Guillaume III conclut avec la comtesse Augusta de Harrach, née le 30 août 1800, et qu'il nomma comtesse de Hohenzollern et princesse de Liegnitz, un mariage morganatique, auquel il dut le bonheur de ses vieux jours. La princesse de Liegnitz embrassa en 1826 la religion protestante, qui était celle de son royal époux. Malgré son pieux attachement pour le culte de ses pères, Frédéric-Guillaume III ne fut pas moins paternel pour ses sujets catholiques de la Pologne et de l'Allemagne occidentale que pour ceux qui professaient avec lui la même religion. Pourtant des cris de réprobation s'élevèrent contre lui depuis la fin de 1837, année où éclatèrent les démêlés de son gouvernement avec le nouvel archevêque de Cologne, baron Droste de Vischering, et ces dissensions furent encore envenimées par la résistance non moins décidée de l'archevêque de Posen (Poznân), Martin de Dunin, aux volontés du chef de l'État.

Les enfants issus de son premier mariage sont : 1° le prince royal, depuis roi *Frédéric-Guillaume IV*; 2° le prince *Guillaume*, né le 22 mars 1797, époux de la princesse Auguste de Saxe-Weimar; 3° la princesse *Charlotte-Louise*, née le 13 juillet 1798, veuve de l'empereur de Russie Nicolas, et qui lors de son mariage prit le nom d'Alexandra Fœdorovna; 4° le prince *Charles*, né le 29 juin 1801, époux de la princesse Marie de Saxe-Weimar, sœur de la princesse Auguste; 5° la princesse *Alexandrine*, née le 23 février 1803, épouse du grand-duc Paul-Frédéric de Mecklenbourg-Schwerin, et par conséquent belle-sœur de la duchesse d'Orléans; 6° la princesse *Louise*, née le 1er février 1808, qui a épousé le prince Frédéric (*voy.* ce nom) des Pays-Bas; enfin, 7° le prince *Albert*, né le 4 octobre 1809, dont la femme, la princesse Marie des Pays-Bas, appartient à cette même famille de Nassau-Orange, depuis si longtemps unie à la Prusse par les liens de la plus étroite parenté. (J.-H. SCHNITZLER, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde.*)

Conversations-Lexikon. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Thiers, *Hist. de la Rév. fr.* — Le même, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Leutsch, *Gesch. des preuss. Staats unter Wilhelm III.* — Hense, *Friedrich Wilhelm III*, etc.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, roi de Prusse, né le 15 octobre 1795. Comme tous les princes de sa famille, il entra fort jeune dans la carrière militaire, où il eut pour guides deux officiers généraux distingués, Scharnhorst et Knesebeck. Cependant, pour mieux le former à l'art de régner, le roi Frédéric-Guillaume III lui fit donner

aussi des leçons de philosophie, de droit et d'économie publique, par les professeurs les plus distingués de l'université de Berlin, entre autres Ancillon, Ritter et Savigny. Frédéric-Guillaume se distingua par une grande affabilité et par un amour éclairé des beaux-arts. Il encouragea plusieurs artistes distingués, et fit restaurer dans le goût du moyen âge le magnifique château de Marienbourg, ancien siége des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, ainsi que le petit château de Stolzenfels, auprès du Rhin. D'autres entreprises relatives aux beaux-arts trouvèrent dans ce prince un appui éclairé : aussi son voyage sur le Rhin, en 1833, donna-t-il lieu à une foule d'hommages de la part des artistes. A la suite de ce voyage, le prince fit déposer dans un sarcophage au village de Castel, sur la Sarre, où une vieille chapelle fut mise à sa disposition, les restes de Jean de Bohême, tué à la bataille de Crécy au quatorzième siècle; ces dépouilles, enterrées autrefois à Luxembourg, avaient passé entre les mains d'un industriel.

Jeune encore, il accompagna son père dans les guerres de 1813, 1814 et 1815, et vint avec les alliés à Paris. On assure que la vue des objets d'art réunis dans cette capitale ainsi qu'un voyage en Italie contribuèrent beaucoup à développer en lui le goût du beau. En 1823, il épousa Élisabeth-Ludovique, fille de Maximilien Ier, roi de Bavière, née le 13 novembre 1801. Ce mariage est resté sans enfants. Celui de sa sœur avec l'empereur Nicolas de Russie le conduisit plusieurs fois dans cet empire, où il contracta avec son beau-frère une étroite amitié. Depuis, appelé par son père au conseil de guerre ainsi qu'au conseil d'État, il fit preuve d'indépendance et de hautes lumières. On cite de lui beaucoup de mots heureux, qui témoignent de la vivacité de son esprit. A son avénement au trône, il débuta (7 juin 1840), comme tous les pouvoirs nouveaux, par des mesures d'indulgence et de modération, la publication d'une amnistie, le rétablissement du professeur Arndt (*voy.* ce nom) dans sa chaire, la rentrée d'Eichorn et Boyen au ministère d'où ils avaient été éloignés, le rappel des frères Grimm, la protection accordée aux célébrités littéraires et artistiques, Schelling, Tieck, Rückert, Cornelius, Mendelssohn-Bartoldy et autres. Le nouveau roi se réconcilia avec la cour de Rome, laissa une certaine liberté à la presse, et donna une utile extension aux états provinciaux. La suite du règne ne répondit pas à ce début. Frédéric-Guillaume IV, d'un caractère à la fois enthousiaste et irrésolu, voulait que ses États ne dussent qu'à lui leur prospérité. De là l'ajournement prolongé de la constitution promise par son père en 1815; de là les attributions restreintes accordées aux états généraux de 1847. « Je ne veux pas, disait-il, lors de l'ouverture de cette assemblée, qu'il y ait un parchemin entre mon peuple et moi. » La révolution de 1848 le força à descendre dans la rue et à se découvrir devant les cadavres des insurgés qui ébranlaient son trône : *Manet al mente repostum.* La constitution du 31 janvi 1850, basée sur le projet du 5 décembre 1848, f jurée par Frédéric-Guillaume IV; mais depu elle a subi de profonds changements. Lors du co flit qui s'éleva entre la Russie et la Turquie, d'où sortit enfin la guerre de Crimée, le gouve nement de Frédéric-Guillaume IV fit tous s efforts pour empêcher l'Autriche de s'associer la politique de la France et de l'Angleter Dans cette conjoncture, la Prusse refléta le c ractère de son roi, l'irrésolution. Néanmoin elle a été appelée par les autres puissances ré nies en congrès à Paris, en mars 1856, à sign le traité du 30 du même mois, qui a mis fin à ce guerre mémorable.

Frédéric-Guillaume IV a été l'objet de de tentatives d'assassinat, la première fois le juillet 1847, de la part de l'ex-bourgmest Tschech; et la seconde fois, le 22 mai 1850, de part d'un soldat congédié appelé Sefeloge. [*En des G. du M.*, avec add.]

Lesur, *Ann. hist. univ.*, 1840 et ann. suiv. — *Conversa Lex.* — St.-René Taillandier, *Rev. des Deux Mond* 1er juillet 1856. — *Men of the Time.*

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I et **II**, rois de Sa *Voy.* AUGUSTE.

IV. FRÉDÉRIC *rois de Sicile.*

FRÉDÉRIC (Ier) ROGER. *Voy.* FRÉDÉRIC I empereur d'Allemagne.

FRÉDÉRIC II, roi de Sicile et d'Aragon, en 1272, mort près de Palerme, le 25 juin 13 Il était le troisième fils de don Pèdre III, r d'Aragon, et de Constance de Souabe, fille Mainfroy. Le 15 janvier 1296, il se fit élire Catane roi de Sicile, comme successeur de s frère Jayme ou Jacques, appelé au trône d'Ar gon. Vainement celui-ci, qui venait de céder s droits sur la Sicile à Charles II d'Anjou, roi Naples (*Charles le Boiteux*), et de prend pour épouse Blanche, fille de ce prince, eng gea-t-il son frère à reconnaître les traités, F déric répondit qu'il ne pouvait se démettre sa avoir consulté les Siciliens. Il fit la même répon au pape Boniface VIII, et passant outre, il se couronner à Palerme, le 25 mars suivant. domination des Français était devenue tellem odieuse dans l'île entière que le prince aragon fut acclamé sans opposition et put réunir forces nécessaires pour tenter de conquérir États de terre ferme. Il descendit à Reggio, bravant l'anathème pontifical, battit le comte Montfort et ses Angevins devant La Roque-I périale, s'empara de Squillazzo, Cantasar Cortone, San-Severio, Aussano, Lecce, Otra et d'autres villes importantes, tandis que s amiraux, Roger de Loria, Blase d'Allagon et Je de Procida, remportaient de nombreux avantag sur mer. Jayme déclara la guerre à son frère, réunit ses forces à celles du pape et de Char d'Anjou. Il rappela tous les Aragonais de Sici Jean de Procida et Roger de Loria vinrent

ranger sous ses drapeaux, et lui-même fit une descente en Sicile sur la fin d'août 1299. Il prit Melazzo et quelques autres places; mais il échoua devant Syracuse, vaillamment défendue par Jean de Chiaramonte. Les Messinois s'emparèrent de seize bâtiments aragonais et de leur commandant, Jean de Loria, neveu de Roger. Jayme fit une lémarche personnelle auprès de son frère pour avoir ses galères et son amiral, promettant de ne plus remettre le pied en Sicile; mais Frédéric fut nexorable, et fit trancher la tête à Loria et à acques de La Roche.

En juin 1299, Charles d'Anjou, ayant pour aliés le roi Jayme d'Aragon et le pape, tenta un ffort suprême. Les Siciliens vinrent à la rencone de la flotte ennemie, commandée par Robert, luc de Calabre, et Philippe, prince de Tarente, ls du roi de Naples; un combat terrible s'engagea rès du cap Orlando (4 juin). Les Siciliens perdient vingt-deux galères et plus de six mille homies. Roger de Loria vengea la mort de son neveu n faisant massacrer les principaux prisonniers iessinois. Frédéric n'échappa au désastre qu'à orce de rames. Cette défaite ne le découragea as, et tandis que ses ennemis le croyaient anéanti, battait et faisait prisonnier le prince de Taente à Falconara. Dans cette affaire, Frédéric it blessé au visage et à la main. En 1300, la uerre continua activement; les Florentins enoyèrent à Charles un secours considérable, ous la conduite de Renier de Buon del Monte; rédéric reçut aussi un renfort important que s Dorie et les Spinole, chefs gibelins de Gênes, ui amenèrent en personne. Les Français tombèrent dans une embûche devant Gallerano, et n grand nombre d'entre eux furent tués; leur hef, le comte de Brienne, fut fait prisonnier. a même année, les Siciliens éprouvèrent un rrible échec (14 juin 1300). Leur amiral, Conado Doria, dévastait les côtes de Naples avec ingt-sept galères; Roger de Loria se mit à sa oursuite avec quarante-huit bâtiments, le joinit devant l'île de Ponza, écrasa sa flotte, le t prisonnier ainsi que Jean Chiaramonte et un rand nombre d'autres nobles siciliens. La peste avagea les armées des deux partis, et amena une rêve forcée. Sur ces entrefaites, quelques méconents français et siciliens tramèrent une conspiraon contre la vie de Frédéric. Cette conspiration it découverte par la sœur de lait de ce prince; ietro de Catalagirone, chef des conjurés, fut seul uni de mort. Le roi se contenta de bannir les omplices. Loria fut accusé d'avoir été l'instigaeur de ce complot. En avril 1302, Charles, comte e Valois, prince français et gendre du roi de aples, accompagné de ses beaux-frères, Robert, uc de Calabre, et Raymond-Bérenger, fit une desente en Sicile, et réduisit quelques villes; mais rédéric tourna la guerre en longueur, évita les atailles et multiplia les escarmouches; la genarmerie française ayant perdu la plus grande artie de ses chevaux par la fatigue et l'épidémie, Charles accepta la paix. Il fut convenu que Frédéric épouserait Éléonore, troisième fille de Charles d'Anjou, et conserverait sa vie durant le royaume de Sicile, à la condition qu'à sa mort ce royaume reviendrait à Charles ou à ses descendants, moyennant toutefois une indemnité de cent mille onces d'or payée aux héritiers de Frédéric. Ce dernier dut abandonner toutes les places qu'il possédait en terre ferme, et chaque parti rendit ses prisonniers. Boniface VIII ne voulut ratifier ce traité que sur l'engagement de Frédéric de payer au saint-siége un cens annuel de quinze mille florins d'or.

Frédéric prit alors le titre de *roi de Trinacrie*, et célébra ses noces avec Éléonore d'Anjou à Messine (mai 1302). Ne sachant que faire des auxiliaires, au nombre de dix-huit mille, qu'il avait pris à ses gages, il fit faire une expédition dans le Péloponnèse, et conquit, après plusieurs victoires sur les Grecs et les Turcs, les duchés de Patras et d'Athènes. En 1312, Frédéric, voulant se venger du roi de Naples, Robert, successeur de Charles II, conclut un traité avec l'empereur Henri VII, les Génois et les Pisans, et en août 1313 il s'empara de Reggio et de plusieurs autres places maritimes. En même temps il reprit le titre de roi de Sicile, et fit reconnaître son fils aîné, Pierre, pour son successeur. Robert, pris d'abord à l'improviste, rassembla bientôt une flotte et une armée considérables, et, en juillet 1314, vint ravager à son tour la Sicile. Une trêve fut conclue le 17 décembre; elle dura environ une année, puis la guerre recommença avec fureur des deux côtés. Le pape Jean XXII intervint alors, et exigea des deux rivaux une suspension d'armes de trois années. Frédéric refusa d'abord; puis, menacé d'excommunication, il céda (24 juin 1317), mais il n'attendit pas l'expiration de la trêve (25 décembre 1320) pour reprendre les armes, et manquant d'argent, il fit main-basse sur les revenus ecclésiastiques. Cette fois l'interdit fut prononcé contre la Sicile, et dura autant que la guerre, qui ne se termina qu'en 1338, après la mort de Frédéric. Durant ces dix-sept années ce ne fut qu'un échange de ravages mutuels, de places prises et reprises, sans aucune action d'éclat. Les Sarrasins en profitèrent pour enlever aux Siciliens l'île de Gerbes. Malgré son épuisement, Frédéric refusa constamment la paix. « C'était, dit Muratori, un prince très-courageux et d'un grand sens; fort aimé de ses sujets, il put avec de faibles ressources maintenir l'indépendance de la Sicile contre les papes, les Français et les Aragonais. » Il fut véritablement le fondateur de la nationalité sicilienne (1).

Frédéric II eut pour enfants 1° Pierre II, qui lui succéda; 2° Roger-Mainfroy; 3° Guillaume, mort le 22 août 1338; 4° Jean, qui de 1342 à avril 1348, époque à laquelle il mourut, de la peste,

(1) Frédéric est le créateur des armoiries que porte encore la Sicile : quatre pals de gueules, flanqués d'argent, à deux aigles de sable.

fut régent pendant la minorité du roi Louis, son neveu (fils de Pierre II); 5° Constance, qui épousa (1318) Henri II, roi de Chypre, et se remaria (1329) à Livon III, roi d'Arménie; 6° Élisabeth, mariée (1328) à Étienne, second fils de l'empereur Louis de Bavière; 7° Catherine, abbesse des claristes à Messine; 8° Marguerite, religieuse.

Niccolo Speciala, *Historia sui temporis*, liv. IV, c. IV. liv. V, c. XIII. — Giannone, *Storia del Regno di Napoli* — Villani, *Istoria*. — Burigny, *Histoire générale de Sicile*; La Haye, 1745, 2 vol. in 4°. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Mariana, *Historia de Rebus Hispaniæ*. — Thomaso Fazelli, *De Rebus Siculis*.

FRÉDÉRIC III, dit *le Simple*, roi de Sicile, né en 1341, mort le 27 juillet 1377. Il était le cinquième enfant de Pierre II et d'Élisabeth de Carinthie, et succéda, le 16 octobre 1355 (1), sous la régence d'Euphémie, sa sœur, religieuse clariste, à son frère Louis. Le royaume était alors en grande confusion. Louis était mort à dix-sept ans, et durant son règne sa mère et Jeanne reine de Naples avaient lutté d'intrigues, de séditions, de massacres pour se nuire mutuellement. Les gouvernements, livrés à des femmes, à des enfants, étaient naturellement tombés aux mains des favoris. Les seigneurs siciliens étaient partagés entre la maison de Naples et celle d'Aragon. Louis de Tarente, ayant épousé Jeanne, dont il venait d'assassiner le mari (André de Hongrie), continua vigoureusement la conquête de la Sicile. Le 24 décembre 1356, il fit son entrée dans Messine, et assiégea Catane par terre et par mer. Euphémie et Frédéric, voyant leurs affaires désespérées, s'adressèrent à leur sœur Léonore, femme de don Pèdre IV, dit *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, offrant de lui assurer la survivance du royaume s'ils recevaient un secours de l'Aragon. Pèdre IV s'en tint à de vaines promesses; les Siciliens alors firent un effort suprême : leur flotte, sous les ordres d'Artale d'Aragon, détruisit celle des Napolitains; l'armée de ceux-ci, commandée par le grand-sénéchal Acciajoli, fut alors forcée de débloquer Catane, et harcelée dans sa retraite, elle fut presque dispersée. Louis et Jeanne repassèrent dans leur royaume, menacé par les Hongrois. Acciajoli soutint encore la guerre; mais abandonné par les Chiaramonti (1357) et la plupart des familles puissantes insulaires, il fut obligé d'évacuer la Sicile (1362); cependant, la paix ne fut réellement conclue qu'en 1371, et ratifiée par le pape Grégoire XI le 31 mars 1373 seulement. Les principaux articles étaient : Frédéric devait aller à Rome faire hommage au pape; il reconnaissait tenir son royaume en fief de la reine Jeanne, qui se réservait le titre de reine de Sicile, tandis qu'il prendrait celui de *roi de Trinacrie*; il s'engageait en outre à payer à Jeanne quinze mille florins d'or, à titre de cens annuel. Moyennant une autre somme, Grégoire XI leva les censures pontificales, et se contenta de recevoir l'hommage-lige entre les mains de l'évêque d[e] Sarlat, délégué à Messine à cet effet, et le mêm[e] jour, 17 janvier 1374, Frédéric III épousa [en] secondes noces Antoinette de Tarente, fille [de] François de Baux, comte du Monte-Canose, d[uc] d'Andria, et de Marguerite, sœur de Louis [de] Tarente. Antoinette ne fit que paraître sur [le] trône : quelques jours après son mariage, le vai[s]seau qui la ramenait à Messine avec le roi s[on] époux fut assailli par le comte Rubi, seigne[ur] messinois disgracié. La reine fut tellement e[f]frayée de cette attaque imprévue, qu'elle se jeta [à] la mer pour se sauver. Elle mourut des suites [de] cet accident, le 23 janvier 1374. Frédéric, l'ann[ée] suivante, fut sacré par l'évêque de Sarlat; [il] pensait à se remarier, pour la troisième foi[s,] lorsqu'il mourut. « Ce prince, dit de Burign[y,] n'était proprement roi que de nom. Les vill[es] et les grands le méprisaient impunément; [on] peut juger jusqu'où allait l'insolence des se[i]gneurs, sur le fait suivant. En 1371, le comte Fra[n]çois de Vintimilla chassa le gouverneur de Tr[a]pani, et donna le commandement de cette pla[ce] importante à Gui, son propre frère. Frédéric t[é]moigna son mécontentement de ne pas avoir é[té] consulté dans cette occurrence. Gui en parut [si] outré qu'il osa porter un coup de poignard [au] roi. La blessure heureusement ne fut pas mo[r]telle, parce que le roi para en partie le cou[p]. Cet attentat resta impuni, à cause de la faibles[se] du gouvernement, qui fit donner au roi Frédé[ric] le surnom de *Simple*. » Il laissa de sa premiè[re] femme, Costanza d'Aragon, Maria, qui lui su[c]céda. Quelques historiens lui donnent une aut[re] fille du même lit, Élizabeth, femme d'Étien[ne] dit l'*Agrafé*, duc de Bavière.

(1) Selon Villani, ce ne fut qu'en novembre que Louis mourut; t. VII, c. 72.

Villani, *Historia*. — Mariana, *Historia de Rebus H[is]paniæ*. — Burigny, *Histoire générale de Sicile*. [—] Muratori, *Annali d'Italia*, t. VIII. — Mariana.

V. FRÉDÉRIC *rois de Suède*.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Suède, né à Cassel, 1676, mort en 1751. Fils du landgrave de Hes[se-] Cassel, il commanda les troupes hollandais[es] dans la guerre de la succession d'Espagne. [En] 1715, il épousa Ulrique-Éléonore, sœur de Ch[ar]les XII, roi de Suède, et entra au service de ce[tte] puissance en qualité de généralissime. Après [la] mort de Charles XII, Ulrique-Éléonore mon[ta] sur le trône; mais elle le céda bientôt à s[on] mari, qui fut proclamé roi le 26 mars 1720. Fr[é]déric, héritant d'un royaume désolé par la guer[re,] se hâta de faire, au prix de grands sacrifices, [la] paix avec les nombreux ennemis que l'ambition [de] Charles XII avait armés contre la Suède. Déjà, [par] le traité du 20 novembre 1719, les duchés [de] Brême et de Verden avaient été cédés à l'électe[ur] de Hanovre moyennant un million d'écus. [Le] 21 janvier 1720, la paix faite avec Frédér[ic-] Guillaume, roi de Prusse, lui abandonna la f[or]teresse de Stettin et une partie de la Pom[é]ranie. Il ne restait plus à combattre que [la] Russie. Les terribles ravages du général Aprax[in]

ır les côtes de la Suède, décidèrent Frédéric à ıbir le traité de Nystadt, 10 septembre 1721. a Suède perdit pour toujours les belles pro.nces de Livonie, d'Esthonie, d'Ingrie, et une ırtie de la Finlande et de la Carélie. Pendant s vingt années de paix qui suivirent, Frédéric efforça de réparer les finances détruites par s longues guerres de Charles XII; il n'y réussit ıe très-imparfaitement; et ne pouvant payer s principaux fonctionnaires, il les laissa recevoir de l'argent de la France et de la Russie. Il forma ainsi deux partis, celui des *bonnets* celui des *chapeaux*, tous deux placés à la lde de l'étranger. Dans le principe, les *bonnets* étaient vendus à la Russie, les *chapeaux* a France, et la politique de la Suède se réglait r les sommes que ces deux puissances payaient 'un et à l'autre de ces deux partis. En 1735, parti français prit le dessus, et en 1738 il nporta une victoire complète, par la retraite comte de Horn; il en profita pour pousser la ède à déclarer la guerre à la Russie. Les stilités commencèrent le 4 août 1741. Les édois furent battus à Willmanstrand, le 3 ptembre 1741; l'année suivante leur armée laissa cerner à Helsingfors, et fut obligée de rendre. Malgré cet échec, Frédéric ne perdit e quelques forteresses peu importantes, et il tint de l'impératrice Élisabeth une paix assez antageuse, à condition de laisser son trône à olphe-Frédéric de Holstein. Ce traité, signé à o, en 1743, fut le dernier fait remarquable du gne de Frédéric. Ce prince avait en 1732 fondé Stockholm une académie, dont Linné fut le emier président. Le monument le plus durable son règne est le code civil publié en 1736, encore en vigueur aujourd'hui.

ieyer, *Histoire de Suède*, traduct. de M. de Lundeld. — Le Bas, *Suède*, dans l'*Univers pittoresque*.

VI. FRÉDÉRIC *landgraves de Thuringe.*

FRÉDÉRIC, dit *le Mordu* (*mit der gebissenen ange*), surnommé aussi *le Joyeux* (*der Freuge*), fils d'Albert, landgrave de Thuringe, et Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II, quit en 1256, et mourut à Eisenach, le 17 nombre 1324. Cette princesse ayant appris qu'Alrt, entraîné par sa passion pour Cunégonde Eisenberg, avait conçu le projet de se défaire lle secrètement, échappa à la mort par une ompte fuite. C'est au moment de se séparer son fils que Marguerite, en proie à la plus e douleur, aurait mordu le jeune Frédéric à joue, et cette morsure, dont il garda la cicace, donna lieu au surnom qu'il porta. Mais isieurs auteurs nient ce fait. Albert, n'écoutant e la voix de la passion, voulut exclure ses deux du trône et assurer la couronne de Thuge à Apitz, qu'il avait eu de Cunégonde Eisenberg. Alors plusieurs de ses vassaux emıssèrent la cause des princes légitimes. Il s'en ivit, en 1281, une guerre sanglante. Frédéric, ınt tombé au pouvoir de son père, passa un an au château de la Wartbourg, ce qui l'empêcha de suivre l'invitation des Italiens et de faire valoir les prétentions qu'il avait sur Naples et la Sicile en qualité de petit-fils de l'empereur Frédéric II. Enfin quelques-uns de ses partisans l'enlevèrent de sa prison. L'oncle de Frédéric, Didier le Sage, margrave de Misnie et de Lusace, étant venu à mourir, en 1282, ainsi que son seul héritier, une nouvelle guerre éclata au sujet de sa succession entre Albert et ses fils. Albert, fait prisonnier à son tour, ne dut sa liberté qu'à l'intervention de l'empereur Rodolphe. N'ayant pu parvenir à susciter des ennemis à ses fils, Albert, pour s'en venger, céda toute la Thuringe au successeur de Rodolphe, Adolphe de Nassau, moyennant la somme de 62,000 marcs d'argent. En 1294, Adolphe entra en Thuringe, la ravagea, et continua ses dévastations en Misnie jusqu'à l'année de sa mort. Il fut tué en 1298, à une bataille dans les environs de Worms, par Albert d'Autriche, élu empereur à sa place. Ce nouvel empereur, loin de renoncer aux prétentions de son devancier, s'empara d'Eisenach et de quelques autres villes; mais les jeunes princes, Frédéric et son frère Diezmann, marchèrent à sa rencontre, et l'armée impériale essuya une défaite complète, le 31 mai 1307, près de Lucka, dans la principauté d'Altenbourg. L'empereur se vit forcé d'abandonner ses projets sur la Thuringe; car bientôt le soulèvement des Suisses contre la maison d'Autriche l'appela sur le Rhin, et l'on sait qu'il tomba sous le poignard de son neveu, Jean de Souabe, en 1308. Eisenach, qui avait suivi le parti de l'empereur, ouvrit aussitôt ses portes à Frédéric; et son frère Diezmann ayant été assassiné à Leipzig, dans l'église de Saint-Thomas, Frédéric réunit sous son pouvoir toutes les possessions de son père, la Misnie, la Lusace, la Thuringe, avec les villes impériales d'Altenbourg, de Chemnitz et de Zwickau, dont il s'était emparé pour s'indemniser des frais de la guerre. En 1312, Frédéric le Mordu soutint une guerre contre le margrave de Brandebourg, qui le fit prisonnier et qui ne lui rendit sa liberté qu'au prix de 32,000 marcs d'argent et de la cession de la basse Lusace. De retour dans ses États, Frédéric y rétablit l'ordre, détruisit plusieurs châteaux de burgraves qui se livraient au brigandage, et mourut à la suite d'une maladie de langueur, produite, dit-on, par l'impression qu'avait faite sur lui une espèce de mystère ou drame spirituel, *Les cinq Vierges sages et les cinq Vierges folles*. Il eut pour successeur son fils Frédéric dit *le Bon* ou *le Sérieux*.

Énc. des G. du M. — *Convers.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Luden, Pfister, etc., *Geschichte der Deutschen.* — *Art de vérifier les dates.*

FRÉDÉRIC II, *le Sérieux* ou *le Bon*, landgrave de Thuringe, fils de Frédéric le Mordu et d'Élisabeth d'Armberg, né en 1310, mort en 1349. Il succéda à son père dans le landgraviat

de Thuringe et le margraviat de Lusace et de Misnie. Ayant renvoyé à Jean de Luxembourg la fille de ce prince, à laquelle il avait été fiancé, il fut surpris à Gorlitz, dont Jean de Luxembourg s'empara, et défait en bataille rangée. Élu empereur en 1348, par les électeurs opposés à Charles IV, Frédéric refusa cette couronne, moyennant sept mille marcs que lui paya son compétiteur. Il obtint aussi l'investiture de ses fiefs, et l'empereur s'engagea à ne point prendre les armes contre les fils de son prédécesseur, beau-père de Frédéric.

Sagittarius, *Chronique de la Thuringe.*

FRÉDÉRIC III, *le Vaillant*, fils aîné de Frédéric le Sérieux, landgrave de Thuringe, né en 1330, mort en 1381. Il succéda à son père par indivis avec ses frères, Balthasar et Guillaume. Il recouvra par la voie des armes une partie du patrimoine paternel, engagée à des étrangers qui refusaient de s'en dessaisir. En 1357 il acquit le Voigtland et en 1367 la seigneurie de Landsberg. En 1361, Albert, duc de Brunswick, ayant refusé de se retirer de la Misnie, qu'il avait envahie, Frédéric fit à son tour irruption dans le Brunswick. Albert demanda la paix; mais quelques années plus tard il recommença les hostilités, surprit Frédéric dans une embuscade, et le fit prisonnier. Frédéric ne recouvra sa liberté que moyennant une rançon considérable. En 1372 il secourut le landgrave contre le même Albert. En 1376, à la suite du partage des domaines héréditaires entre lui et ses frères, il eut dans son lot la Misnie, Balthasar obtint la Thuringe, et Guillaume l'Osterland.

Art de vérifier les dates.

FRÉDÉRIC IV, *le Pacifique*, landgrave de Thuringe, fils de Balthasar, mort en 1439. En 1415 il assista au concile de Constance, où il se fit remarquer par son attirail somptueux. Le surnom qu'on lui donna prouve qu'il prit peu de part aux agitations de son époque. Après sa mort la Thuringe passa, à défaut d'héritier direct, à Frédéric II, électeur de Saxe, son proche parent.

Art de vérifier les dates.

VII. FRÉDÉRIC *roi de Wurtemberg.*

FRÉDÉRIC II ou **I**er (*Charles-Guillaume*), roi de Wurtemberg, fils du duc Frédéric-Eugène, né à Treptow, le 6 novembre 1754, mort le 30 octobre 1816. Il dut sa première éducation aux soins d'une mère éclairée, Sophie-Dorothée, fille du margrave de Brandenbourg-Schwedt. A l'issue de la guerre de Sept Ans, son père put à son tour s'occuper de l'instruction du jeune prince. Il fut d'abord élevé à la manière française, et cette direction imprimée à l'esprit de Frédéric fut favorisée par un séjour de quatre ans à Lausanne. Dès lors il prit le grand Frédéric pour modèle. Ainsi que ses frères (ils étaient sept), il entra au service de Prusse, et à l'époque de la guerre de la succession de Bavière il parvint au grade de général-major. A son retour d'Italie, où il avait accompag sa sœur et son beau-frère le grand-duc Paul Russie, il devint lieutenant général, puis gouverneur général de la Finlande russe. Il re nonça à ces fonctions en 1787, et vint demeur d'abord à Monrepos, près de Lausanne, ensu à Bodenheim, dans le voisinage de Mayence. se trouva à Versailles lors de la première a semblée nationale, et au mois de février 1790 établit sa résidence à Ludwigsbourg. En 179 époque de l'avénement de son père au duc du Wurtemberg, Frédéric, devenu hériti présomptif, résista en 1796 à l'invasion fra çaise; mais obligé de céder devant des forces s périeures en nombre, il se retira successiveme à Anspach, à Vienne et à Londres, où, en 1797, épousa en secondes noces la princesse angla Charlotte-Auguste-Mathilde (1). Devenu duc Wurtemberg à la mort de son père, le 23 déce bre 1797, il sut plus tard, au moyen de ses re tions avec les autres puissances, notamme l'Autriche et la Russie, se faire dédommager d pertes qu'il avait éprouvées sur la rive gauche Rhin, et obtenir le titre d'*électeur*, en 1803. D lors son unique pensée fut l'agrandissement de s États. En s'attachant à Napoléon et en accéda à la Confédération du Rhin, en même tem qu'il prit le titre de *roi* (1806), il se trouva possession d'un royaume indépendant. Afin pouvoir s'occuper sans entraves, et comm il l'entendait, des affaires du dehors, il su prima la constitution dont à son avénement avait doté le vieux Wurtemberg et qu'il av jurée. Il conclut divers traités avec la Bavi et Bade, au sujet de quelques-unes des poss sions qui venaient de lui échoir. Membre de Confédération du Rhin, il dut fournir, en ce qualité, un contingent de 12,000 hommes. S troupes, placées avec celles de la Bavière, so le commandement du prince Jérôme, depuis de Westphalie, se distinguèrent en maintes re contres, à Glogau, Breslau et Glatz. Ses lie avec la cour de France se resserrèrent enc par le mariage de sa fille Catherine avec frère de Napoléon. Appelé à l'entrevue d'E furt, au mois d'octobre 1808, il sut co prendre qu'il y figurait surtout pour ajoute l'éclat de la puissance impériale; néanmoins profita de la circonstance pour se ménag de nouveaux avantages, celui, par exemple, se faire dispenser de l'envoi de troupes en E pagne. Il s'y prit assez habilement pour faire accorder cette exemption. « L'empere d'Autriche, disait-il, n'a pas accepté l'invitati de venir à Erfurt; il y a donc sujet de se défier c'est-à-dire de ne point dégarnir l'Allemagne troupes dévouées à la France.

Frédéric prit une part active et personnelle la guerre de 1809 entre l'Autriche et la Fran

(1) Il avait épousé en premières noces, 1780, la pr cesse Auguste-Caroline-Frédérique-Louise de Brunswi Wolfenbuttel, morte en 1787.

remarqua particulièrement, durant cette npagne, la valeur des troupes wurtembergoises. Aussi le roi de Wurtemberg reçut-il de poléon, à son départ de l'Autriche, une noule promesse d'agrandissement, qu'il vit se réali lors de son voyage à Paris, à la fin de cette me année 1809. Malgré les mécontentements lui valait de la part de son peuple cet athement inaltérable à la politique de Napon, Frédéric persista dans cette voie tant que ra la fortune de l'empereur des Français. xpédition de Russie ne fut pas sans influence les destinées du Wurtemberg. Frédéric y ticipa par l'envoi d'un contingent considéle, dont un petit nombre seulement put rer la patrie. Mais le roi Frédéric avait foi dans oile de Napoléon : ses soldats combattirent à tzen, Bautzen et Jucterbogk. Déjà la Bavière 'Autriche avaient abandonné la cause de l'empeur, quand le roi de Wurtemberg tenait ene pour elle. On le vit châtier sévèrement ıx régiments de cavalerie qui, du champ de aille de Leipzig, avaient passé à l'ennemi. in, après la perte de cette bataille par les nçais, il fut le dernier à se détacher de l'alice de l'empereur Napoléon pour se rappror des alliés. Le traité de Fulde, en date du novembre 1813, ne lui assura que la gatie de ses États tels qu'ils se composaient rs. Bientôt il se rendit au quartier général alliés à Francfort, et fit définitivement cause nmune avec eux. Ses armées, commandées le prince royal, combattirent dès lors contre France, pour l'indépendance de l'Allemagne. es se firent particulièrement remarquer dans journées de Brienne et de Montereau. Cedant, à la suite de ces longues luttes, des oins nouveaux, surtout des besoins de lité, se faisaient sentir parmi les peuples. A r tour, les Wurtembergeois voulurent être ıvernés autrement que par l'absolutisme; déric avait désarmé le pays : on lui demanda rétablissement de la *landwehr* et du *landrm*. Au congrès de Vienne, où il se rendit uite, il ne fut pas peu surpris d'entendre ler de Confédération germanique, de rétasement de l'Empire allemand, de restitution certains droits à la noblesse et au peuple. Il nbattit vivement ce qu'il appelait des innoions, et différa jusqu'au 1er septembre 1815 accession à la Confédération germanique. venu à Stuttgard, il proposa une constitution les états, convoqués le 15 février 1815, rerent unanimement. Les états allèrent plus ı; ils réclamèrent le rétablissement de l'anne constitution ducale, avec les libertés que progrès des lumières rendait nécessaires; les positions des états irritèrent singulièrement prince qui s'était proposé pour modèle le nd Frédéric. Mais les temps étaient changés; allait tenir compte de l'esprit nouveau. Au our des états au mois d'octobre 1816, le roi de Wurtemberg soumit à leur sanction quatorze propositions nouvelles, conformes aux progrès accomplis et qui eurent du retentissement. Mais la mort surprit Frédéric dans le moment même où ces propositions étaient débattues entre les commissaires royaux et ceux des états.

On ne peut nier les qualités peu communes de Frédéric Ier, l'habileté qu'il déploya au milieu des nombreuses difficultés suscitées par les circonstances; mais on lui a justement reproché le goût d'un faste ruineux pour son peuple et une tendance au pouvoir absolu, en désaccord avec les droits et les mœurs du Wurtemberg. V. R.

Zeitgenossen; Leipzig, 1819. — Friedrich II *Kœnig von Wurtemberg; Biographische Skizze und Charakteristik*; Leipzig, 1817. — *Edinburgh Review*, 1818, n° 58. — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

VIII. Frédéric *ducs ou princes, la plupart non souverains.*

FRÉDÉRIC Ier, fils de Léopold *le Vertueux*, duc d'Autriche, surnommé *le Catholique*, naquit en 1174, et mourut le 11 août 1198. Il succéda à son père dans le duché d'Autriche, tandis que son frère Léopold entrait en possession de la Styrie. L'un des premiers actes de Frédéric Ier fut la restitution des sommes et otages affectés à la rançon de Richard *Cœur de Lion*. Toutefois, il n'accomplit pas spontanément cet acte de justice; il ne s'y décida qu'après avoir été l'objet des menaces d'Innocent III. En 1197 il se croisa avec d'autres princes; mais tous ne partirent pas en même temps pour la Terre Sainte; Frédéric passa d'abord en Italie, le 9 juillet de la même année. La discorde qui régnait parmi les croisés empêcha l'expédition de réussir; après l'imprudente levée du siége de Toron, au mois de février 1198, les croisés s'embarquèrent au mois de mars suivant, pour retourner dans leur patrie, les uns par la voie de Ptolémaïs, les autres par celle de Tyr. Frédéric lui-même faisait ses préparatifs de départ, quand il fut atteint d'une maladie mortelle. Il demanda d'être enseveli à Vienne, dans l'abbaye de Sainte-Croix. Walther von der Vogelweide parle de ce prince dans son poëme *Der in der Seele genas und in dem Leib erstarb* (Qui guérit dans son âme et périt dans son corps).

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRÉDÉRIC III, dit *le Beau*, archiduc d'Autriche, né en 1286, mort le 13 janvier 1330. Il était fils de l'empereur Albert Ier et d'Élisabeth de Carinthie. Albert avait placé son fils aîné, Rodolphe, sur le trône de Bohême. A la mort de ce jeune prince, il voulait que Frédéric le Beau lui succédât. Mais les états du pays, réunis à Prague, déclarèrent que désormais aucun prince autrichien ne régnerait en Bohême. L'empereur Albert se mit aussitôt en marche pour appuyer à main armée les droits de son fils. Il assiégea Prague, qui ne se rendit point, et dans l'hiver de l'an 1307 l'armée d'Albert opéra sa retraite.

Frédéric ne fut pas plus heureux en se portant candidat à l'Empire, en 1308. Fils aîné d'Albert Ier, il se croyait des droits légitimes à la couronne impériale. Mais il eut à lutter contre les intrigues de Clément V et les menées souterraines de l'archevêque Pierre de Mayence et de l'archevêque Baudouin de Trèves. Sa candidature fut soutenue par quatre électeurs, tandis que les six autres donnèrent leur voix à Louis de Bavière. Frédéric fut élu par ses partisans le 19 octobre 1314, à Sachensenhausen près de Francfort, et couronné en plein champ, suivant la coutume, par l'archevêque de Cologne, délégué à cet effet. De son côté, Louis, son compétiteur, fut élu dans les faubourgs de Francfort, puis couronné à Aix-la-Chapelle, le 26 novembre, par le prince-archevêque de Mayence. Louis avait pour lui le droit positif et la majorité. L'exemple de Francfort, qui avait pris parti pour lui, fut suivi par la plupart des autres villes impériales; l'Italie était partagée entre les deux compétiteurs : les guelfes se prononcèrent pour Frédéric, et les gibelins pour Louis, qui compta aussi parmi ses partisans les républiques suisses, naturellement ennemies de l'Autriche, en particulier Uri, Schwytz et Unterwald. Une bataille générale livrée près de Mühldorf entre les armées de Louis et de Frédéric, le 28 septembre 1322, eut pour résultat la défaite et la captivité de ce dernier. Il resta enfermé trois ans dans la forteresse de Trausnitz. En y entrant il dit en jouant sur le mot *Trausnitz :* « *Traue nicht* (Ne vous y fiez pas). Je ne serais pas ici, si je ne m'étais trop fié à mes forces ». Sa femme Élisabeth fut si sensible au triste sort de son mari, qu'elle perdit les yeux, tant elle versa de larmes. Cependant Louis se rendit enfin à Trausnitz, pour offrir à Frédéric la liberté aux conditions suivantes : de faire consentir ses frères à rendre toutes les terres relevant de l'Empire et de se reconstituer prisonnier dans le cas où ils s'y refuseraient; quant à lui personnellement, il devait renoncer à toutes prétentions à la couronne impériale et livrer les titres sur lesquels elles pouvaient être fondées. Frédéric promit trop en ce qui concernait ses frères; car l'un d'eux, le plus belliqueux, Léopold, se montra indigné en apprenant le traité conclu avec Louis, et résolut de défendre par les armes, comme il le fit bientôt, ce qu'il croyait être son droit. Frédéric se présenta alors loyalement à l'empereur, avec offre de rentrer dans sa captivité. Louis ne se montra pas moins magnanime : il embrassa Frédéric, l'admit à sa table, et coucha, dit-on, avec lui dans le même lit. Enfin, ayant été obligé de passer en Brandenbourg, il conféra à Frédéric le gouvernement de la Bavière. La résistance de Léopold porta les deux contractants à modifier leurs conventions; mais elles ne furent pas ratifiées par les autres princes de l'Empire, et le pape lui-même y mit de l'opposition. Léopold prit enfin le parti des armes, et guerroya jusqu'à sa mort, en 1326, suivie quatre ans plus tard de celle de Frédéric. Uhland puisé dans la liaison de ce prince avec Lo de Bavière le sujet d'un de ses poëmes; Schill a également chanté cette partie de l'histoi d'Allemagne dans son œuvre poétique intitul *TeutscheTreue* (La Loyauté allemande).

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRÉDÉRIC V, *l'Ancien*, surnommé *Mit d leeren Tasche* (A la bourse vide), duc d'Autric mort à Inspruck, le 24 juin 1436. Il était le qu trième et le plus jeune fils de Léopold l'Ancien. 1404, Frédéric vint à Weil au secours de l'ab Cuno de Saint-Gall, en lutte alors avec Appenze Il l'appuya d'autant plus volontiers que les ha tants d'Appenzell avaient surpris le pays de Th govie. De leur côté, les citoyens d'Appenz avaient pour allié le comte Rodolphe de Werd berg, à qui Frédéric avait enlevé le Rheinth Saint-Gall même prit parti contre l'ab Le résultat des hostilités, prolongées quelq temps, fut favorable à Frédéric, qui recou le Rheinthal et ne poursuivit pas davantage habitants d'Appenzell, parce qu'il venait d' prendre qu'un autre ennemi, Henri de Ratt berg, avait suscité contre lui le duc de Baviè Cet Henri de Rattenberg, appelé aussi *Ch tare*, était un seigneur, fier des vingt-qua châteaux qu'il possédait dans le Tyrol, et tenait en petite estime le duc Frédéric. Celui ne l'ignorait pas; mais il sut se taire et dissimul Auprès du duc de Bavière, qu'il alla visiter, He insinua que c'était de ce duché, et non de l'A triche, que suivant le droit germanique dev relever le Tyrol; en même temps il promett au duc de le seconder à l'occasion. Le Tyrol en effet l'objet d'une entreprise de plusie princes, et notamment des fils du duc Jean Munich; mais après plusieurs engagements décisifs, l'évêque de Passau et d'autres seigne ménagèrent entre la Bavière et l'Autriche armistice qui devait durer deux ans et expi à la Saint-Martin de l'an 1410. Ce jour-là p cisément Frédéric fit enlever et conduire lieu sûr Henri de Rattenberg. Interrogé sur causes de son inimitié contre Frédéric, Henri pondit qu'il n'avait fait que suivre les cons d'autres seigneurs voisins. Cette révélation coûta la vie; car les seigneurs ainsi dénoncés firent empoisonner. Frédéric s'empara alors terres laissées par Henri. En 1411, il décla à propos d'une question de frontières, la gue à la ville de Bâle. Un traité de cinquante mit fin à ce conflit. Mais les hostilités reco mencèrent en 1412 entre l'Autriche et la Baviè Les Bavarois ayant eu le dessous, le Étienne consentit à la paix, qui dura j qu'à sa mort. Comme tous les princes d'alo Frédéric, entouré de voisins turbulents, n' guère de repos. Cependant le fils d'Étien Louis le Barbu, maintint vis-à-vis de Frédé le traité conclu avec son père. Depuis, Louis le duc d'Autriche restèrent sincèrement alli

u vivant de son beau-père, Robert, roi des omains, Frédéric occupa une assez haute situa-on dans l'Empire. Mais les choses changèrent à ıvénement de Sigismond. Tout d'abord les ›ux princes éprouvèrent l'un pour l'autre un ·and éloignement. Frédéric était jaloux de la ıissance de Sigismond, qu'irritait l'orgueil du ·emier. Cette irritation ne fit que s'accroî-e, lorsque, le 15 octobre 1414, Frédéric se nommer capitaine général des troupes ro-aines par Jean XXIII, qui se rendait par le rol au concile de Constance, et en retour il pro-it au pape de le protéger contre les décisions du ncile si elles lui étaient hostiles. Frédéric s'a-nçait vers Constance, quand il fut invité par le i des Romains à se présenter devant lui dans cette lle pour y recevoir l'investiture féodale. Frédéric refusa, attendu, disait-il, que c'était l'un des iviléges des ducs d'Autriche de ne remplir e dans leur pays cette formalité. Sigismond nonça ce refus aux membres du concile. Toute-s, arrivé à Constance, Frédéric alla rendre roi des Romains l'hommage voulu (4 février 15). Sigismond, informé ensuite que le duc Autriche voulait favoriser la fuite du pape, le sévèrement avertir qu'il devait s'en garder. quoi Frédéric répondit qu'il ne se souciait ni Balthasar Cossa ni de son argent. Il était bien ai cependant qu'il concertait avec Jean XXIII fuite de ce pontife. Au jour fixé, pour détour-r les soupçons, Frédéric annonça un tournoi, 20 mars 1415, tout Constance courait à ce ectacle, pendant que le pape, déguisé en valet courrier de grand seigneur, galopait vers le vire que Frédéric avait eu soin de mettre à disposition.

Tout d'abord le duc d'Autriche dut songer à propre sûreté. Le tournoi durait encore quand chercha un asile dans la maison d'un juif, d'où fit prévenir de sa retraite son oncle, le comte an de Lupfen. Celui-ci, qui se doutait de quel-ıe fâcheuse aventure, lui envoya dire que s'il ait fait sans lui quelque mauvais coup, il ouvait aussi bien sans lui le mener à fin. Un s serviteurs de Frédéric, Jean de Diessenho-ı, après lui avoir adressé des reproches, le fit onter à cheval, et, suivi d'un seul domestique, chevaucha avec lui à la poursuite du pape rs Schaffhouse, qui faisait partie des domaines ı duc. Cette démarche compromit davantage core le duc, malgré la déclaration contenue ns une lettre écrite de Schaffhouse par le pe, le 21 mars, que Frédéric avait absolu-ent ignoré sa fuite. Ce jour-là même, Sigis-ond dénonça au concile la conduite de Frédéric, ıi fut mandé devant cette assemblée. Il ne se ésenta point. Alors le roi des Romains le mit ban de l'Empire, et délia du serment de fidé-é tous les sujets du duc. De son côté le concile communia Frédéric. Ces mesures furent bientôt ivies d'effet. C'était parmi les princes, villes ou igneurs, dépendant ou alliés de Frédéric, à qui se hâterait de rompre avec lui ou de secouer le joug. Plus de quatre cents villes se détachèrent de Frédéric; son propre beau-frère, le palatin Louis, lui prit plusieurs places en Alsace; enfin, la Confédération suisse rompit la paix mémorable dont la durée devait être de cinquante ans. Il ne lui restait qu'un allié, c'était Louis le Barbu d'Ingolstadt. Ce prince intercéda pour lui auprès de Sigismond, qui répondit que tout larcin devait être suivi de restitution. Il demanda alors pour Frédéric un sauf-conduit, et se porta fort de lui faire ramener le pape à Constance. Revenu auprès de Frédéric à Fribourg, il se détermina à rentrer avec lui à Constance, ce qui eut lieu le 30 avril 1415. Le 5 mai, en présence de plusieurs représentants des pays étrangers et des envoyés de Venise, Milan et autres villes, Frédéric, de son côté, s'engagea envers Sigismond à faire revenir le pape, et en même temps implora son pardon. Le roi lui tendit la main, lui promit l'oubli du passé; puis, se tournant vers les envoyés des villes italiennes : « Seigneurs de l'Italie, dit-il, vous avez toujours cru que les ducs d'Autriche étaient les plus puissants princes en la terre de Germanie. Vous saurez maintenant que je leur suis supérieur, ainsi qu'aux autres princes, villes et seigneurs. » Frédéric n'était pas au bout des exigences de Sigismond. On dressa un acte en vertu duquel le duc d'Autriche s'engageait à faire prêter au roi des Romains un serment de fidélité par les habitants de l'Alsace, du Brisgau, de la Souabe et du Tyrol; puis il consentait à rester en ôtage à Constance jusqu'au retour du pape. Seulement il fit promettre à Sigismond que l'on respecterait la personne et les biens de Jean XXIII et de ceux qui l'accompagneraient. C'étaient de faibles garanties que cette demande d'un prince tombé si bas et cette promesse de Sigismond. On sait que Jean XXIII fut en effet livré au roi des Romains. S'il en faut croire un chroniqueur, Vitus ou Veit Arenpech, le roi des Romains fit détenir Frédéric en 1415, dans un château fort, sur le Rhin, d'où cependant le duc d'Autriche parvint à s'échapper, en 1416. Il eut à lutter de nouveau contre la cupidité de Sigismond, qui lui fit éprouver des pertes telles qu'on lui donna le surnom de *Friedel mit der leeren Tasche* (Frédéric A la Bourse vide). Les spoliations dont il fut l'objet de la part de son ennemi lui firent accabler ses sujets d'impôts. Cependant, le 17 février 1425, une réconciliation intervint entre le roi des Romains et Frédéric, qui mourut à Inspruck.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Art de vérifier les dates.*

* **FRÉDÉRIC-GUILLAUME**, prince électoral et co-régent de Hesse-Cassel, né le 20 août 1802, à Hanau, est le fils unique de Guillaume II, électeur de Hesse, et d'Auguste-Frédérique-Chrétienne, fille du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II. Il eut pour précepteur, depuis 1815, M. Suabedissen, maintenant professeur à l'uni-

versité de Marbourg, et qui alors l'accompagna à cette université et à celle de Leipzig. Lors des troubles domestiques survenus par suite de la liaison de l'électeur avec la comtesse de Reichenbach, Frédéric-Guillaume se retira avec l'électrice sa mère, d'abord à Bonn, ensuite à Fulda. Il était de retour à Cassel lorsque éclata le soulèvement du mois de septembre 1830. Populaire par l'oppression sous laquelle l'avait tenu son père, il se présenta, le 15 septembre, aux bourgeois révoltés, et ses promesses contribuèrent beaucoup à éviter une collision. Peu de temps après, il fut envoyé par l'électeur à Hanau, où le mécontentement provoqué par la loi des douanes avait excité de graves désordres. Le prince électoral promit au peuple assemblé que cette loi odieuse serait rapportée et qu'une constitution lui serait octroyée. Ces assurances disposèrent tellement les esprits en sa faveur que la tranquillité ne tarda pas à se rétablir. Blessé des manifestations dont il était l'objet, l'électeur se décida à quitter Cassel bientôt après la promulgation de la nouvelle constitution, et alla s'établir à Hanau, au mois d'avril 1831. En vain la bourgeoisie et les états le prièrent-ils de revenir dans sa résidence : il se montra inflexible, et le 30 septembre 1831 il déclara à l'assemblée des états qu'il avait nommé co-régent le prince électoral. Le prince fit son entrée à Cassel le 7 du mois d'octobre; il fut suivi par sa femme, divorcée d'avec son premier mari, le lieutenant Lehmann, et devenue comtesse de Schaumbourg. A peine en possession de l'autorité, Frédéric-Guillaume diminua le nombre de ses serviteurs et sembla rechercher d'abord la faveur populaire; mais bientôt toute sa sollicitude se dirigea sur l'armée. Les espérances qu'on avait mises en lui s'évanouirent, et dès lors son gouvernement fut constamment en désaccord avec les états, qui défendaient la constitution contre son ministre favori, Hassenpflug. Bientôt, en 1850, il eut recours aux actes les plus arbitraires. Son peuple lui opposa d'abord une résistance légale; Frédéric passa alors la frontière, et alla solliciter l'intervention de la diète germanique. Son appel fut entendu; des garnisaires autrichiens et bavarois furent envoyés dans la Hesse. Chaque famille dut recevoir plusieurs de ces hôtes étrangers. Des magistrats furent arrachés de leur siége pour être jetés dans les cachots A la mort de son père (20 novembre 1847) Frédéric-Guillaume tenta encore de s'affranchir de la constitution; mais il n'y réussit pas, et les événements de 1848 le portèrent à suivre une marche nouvelle. Il promit de réaliser les vœux du peuple, et nomma le ministère Éverard, choisi parmi les principaux membres de l'opposition. Le 22 février 1850, le danger étant passé, l'électeur renvoya ce cabinet, et rappela le ministre Hassenpflug. Le 22 août de la même année l'électeur demanda aux états de voter l'impôt sans présentation préalable de budget. L'assemblée accorda les impôts indirects; mais elle refusa formellement les contributions d[irectes]. Les états furent alors dissous et la lev[ée] de l'impôt décrétée malgré le vote des chambre[s]. Le 7 septembre l'électorat fut mis en état [de] siége ; néanmoins, le pays resta calme. Le 1[.] du même mois, l'électeur et Hassenpflug qui[t]tèrent Cassel pour se rendre à Wilhelmsba[d] où ils établirent le siége du gouvernement. L[es] choses restèrent en cet état jusqu'en décembr[e]. Toutes ces mesures ayant été sanctionnées p[ar] la diète, il s'en suivit (grâce à l'influence du prin[ce] de Schwarzenberg, opposé en cette occasion [à] la Prusse) l'envoi de troupes autrichiennes [et] bavaroises pour faire exécuter ces mesure[s]. Le pays en souffrit beaucoup. En même tem[ps] la constitution de 1831 fut rapportée et remplac[ée] par une charte octroyée. [*Enc. des G. du M*[.] avec addit.]

Lesur, *Ann. hist. univ.*, 1830 et années suiv.— *Conve[r]sat.-Lex.* — *Men of the Time.* — Saint-René Tailla[n]dier, *L'Allemagne et le Congrès de Paris* (*Rev. d[es] Deux Mondes*, juillet, 1856).

* **FRÉDÉRIC** (*Guillaume-Charles*), prin[ce] des Pays-Bas, fils puîné du roi Guillaume I[er] [et] de la reine Wilhelmine, sœur du roi de Prus[se] Frédéric-Guillaume III, naquit le 28 février 179[.]. Il partagea avec son frère le prince d'Orange l'ex[il] et les destinées de son père après la révolutio[n] gallo-batave et pendant la durée de l'empi[re] français. Instruit sous les yeux de son père, Fr[é]déric perfectionna ses études à Berlin, où l'hist[o]rien Niebuhr fut son maître. La chute de l'empi[re] français ayant rouvert les frontières de la Ho[l]lande à l'héritier de l'ancien stathoudérat d[es] Provinces-Unies, et le congrès de Vienne l'aya[nt] déclaré roi des Pays-Bas, Frédéric reçut le tit[re] de prince des Pays-Bas, et son père lui accor[da] peu à peu une part dans les affaires du gouve[r]nement. Il se maria en 1825, avec la princess[e] Louise de Prusse. Nommé administrateur gén[é]ral du département de la guerre et amiral, il [fit] preuve de talent, de zèle et d'activité, et se [fit] aimer pour sa douceur et son affabilité. [Ce] prince devint le favori de l'armée, à laquelle [il] donnait l'exemple d'une ponctualité rigoureu[se] dans l'accomplissement de ses devoirs, et qu['il] anima d'un esprit tout nouveau. Simple et faci[le] à aborder, il se concilia la faveur du peuple, [et] consacra aux arts et aux sciences tous le[s] loisirs que lui laissaient les affaires. Il ent[ra] dans des sociétés savantes, soutint ou recom[]manda les littérateurs et les artistes, et s'attach[a] surtout à répandre les lumières dans les pr[o]vinces les moins éclairées. Il ne mérita pas moi[ns] du pays comme président de la loge maçonniq[ue] nationale, qui, sous le patronage de la famil[le] royale, exerça une influence salutaire sur l'in[s]truction du peuple. La dissolution des corp[s] suisses, en 1828, est attribuée particulièreme[nt] au prince Frédéric et au général Evans : sur le[ur] demande, le roi fit ce sacrifice au sentiment n[a]tional des Hollandais. Pendant la révolution bel[ge] en septembre 1830, il fut envoyé d'abord à A[n]

vers conjointement avec son frère, le prince d'Orange, et puis à Bruxelles, où il arriva à la tête de l'armée hollandaise, forte seulement de 5,000 hommes; mais les mesures qu'il adopta n'eurent point de succès, à cause de la répugnance du prince à recourir aux moyens extrêmes, que les instructions réitérées qui lui venaient de La Haye lui défendaient d'ailleurs d'employer. Invité par une notable partie des habitants, qui redoutaient l'anarchie, à faire son entrée dans la ville, il se rendit à cet appel après s'être fait précéder d'une proclamation qui promettait l'oubli du passé. Mais le parti de la révolution engagea la bataille. Après une lutte qui se prolongea du 23 au 26 septembre dans la nuit, Fréderic et l'armée qu'il commandait opérèrent leur retraite. A son retour à La Haye, on lui proposa d'organiser une nouvelle armée. Il s'acquitta activement de cette mission, comme le prouve la courte campagne de 1831, signalée par l'entrée en Belgique d'une armée parfaitement équipée. L'intervention de la France put seule mettre fin à la lutte engagée. Depuis la renonciation de son père à la royauté, Frédéric vit retiré au sein de sa famille, et uniquement occupé de la culture des arts. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Conversat. Lex. der Gegenwart. — *Conversat.-Lex.* — Louis Blanc, *Hist. de dix ans.* — Lesur, *Ann. hist. univ.*, 1830. — De Beaumont-Vassy, *Hist. des États europ.* (*Belgique*).

FRÉDÉRIC-AUGUSTE, électeur de Saxe. *Voy.* AUGUSTE II et III, rois de Pologne.

FRÉDÉRIC, margrave de BADE. *Voy.* BADE.

FRÉDÉRIC I et II, dit *aux dents de Fer. Voy.* BRANDEBOURG.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. *Voy.* BRUNSWICK-ŒLS.

FRÉDÉRIC-ULRIC. *Voy.* BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL.

FRÉDÉRIC I et II marquis de Mantoue. *Voy.* GONZAGUE.

FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN, roi de Suède. *Voy.* ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC-HENRI, prince d'Orange. *Voy.* NASSAU.

FRÉDÉRIC I et II ducs de Saxe-Gotha. *Voy.* JEAN-FRÉDÉRIC.

X. FRÉDÉRIC *artistes, militaires,* etc.

FRÉDÉRIC (*Gaspard-David*), peintre allemand, né à Greifswald, le 5 septembre 1774, mort le 7 mai 1840. Il étudia la peinture à Copenhague en 1794 et à Dresde en 1798. Il dessina d'abord à la *sepia*, et plus tard il se décida à peindre quelques tableaux à l'huile. Un *Paysage d'hiver* de grande dimension, et un *Cimetière* où se voient les ruines d'une chapelle lui valurent en 1811 son admission à l'Académie de Berlin. En 1815 il fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts de Dresde. Outre les ouvrages mentionnés, on cite comme les plus remarquables son tableau d'autel pour l'église de Teschen en Bohême. Les œuvres de Frédéric ont de l'originalité; elles respirent surtout un vif sentiment de la nature.

Conversat.-Lex. — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.*

FRÉDÉRIC (Le colonel), officier corse, fils de Théodore qui porta le titre de roi de Corse, né vers 1730, mort le 1er février 1797. Après la chute de son père, il entra au service du duc de Wurtemberg, qui le nomma colonel. Envoyé en Angleterre en 1791, comme agent de ce duc, il fut admis dans la familiarité du prince de Galles, qui le chargea d'aller négocier pour lui un emprunt à Anvers. Le roi d'Angleterre ayant désapprouvé cette démarche, le prince de Galles crut devoir désavouer Frédéric, et l'accueillit fort mal à son retour en Angleterre. Frédéric, abandonné du prince, tomba dans une affreuse misère, et se tua d'un coup de pistolet, sous le portail de l'abbaye de Westminster. Il avait composé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Corse*; 1768, in-8°; — *Description de la Corse*; 1798, in-8°.

Arnault et Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.*

FREDERICI (*Christophe - Conrad - Guillaume*), jurisconsulte allemand, né à Hildesheim, en 1722, mort à Greifswald, le 1er janvier 1769. On a de lui : *Apparatus Juris canonico-pontificio ecclesiastici*; Gotha, 1759, 2 vol. in-8°; — *Abhandlung von dem Muenzwesen im Roemischen Reiche* (Traité de la question des Monnaies dans l'Empire Romain); Breslau, 1762, in-8°; — *De area ædibus exustis obligata*; Leipzig, 1762; — *Einleitung in die Kriegswissenschaft ans dem Natur-und Voelkerrecht* (Introduction à la science de la guerre, d'après le droit de la nature et des gens); Breslau, 1763, 1764, in-8°.

Adelung, suppl. à Jœcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRÉDÉRICK-LEMAISTRE. *Voy.* LEMAISTRE.

* **FRÉDÉRUNE**, deuxième femme de Charles le Simple, roi de France, morte le 10 février 917. Elle succéda à une princesse dont le nom est inconnu, qui fut mère de Gisèle ou Esisle, femme de Rollon ou Raoul, premier duc de Normandie (1), et qui fut très-probablement la première épouse de Charles le Simple, quoique plusieurs auteurs l'appellent simplement concubine, mais à tort; car la main d'une bâtarde n'aurait pu servir de fondement sérieux à une alliance aussi importante que le traité conclu entre le roi de France et le chef des Normands pour mettre fin aux incursions de ces peuples.

Frédérune était sœur de Beuves, évêque de Châlons-sur-Marne, et probablement d'une noble extraction. Son mariage fut célébré en 907

(1) M. Théodore Licquet s'est efforcé de prouver que Giselle fut mariée à Godefroid, chef normand, et non à Rollon, et qu'elle était fille de Lothaire et non de Charles le Simple. (*Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, tom. IV, p. 258.)

(18 avril), « par l'avis des états », suivant l'expression d'un historien, et non en 908, comme on l'a dit. Sa dot fut constituée par une charte signée au palais d'Attigny-sur-Aisne, en Champagne, publiée par le P. Labbe, et qui donne de curieux détails sur ce qu'était la dot d'une reine de France au dixième siècle. Elle fonda la chapelle de Saint-Clément dans l'église de Saint-Corneille à Compiègne. C'est à tort qu'on lui donne pour fille Gisèle, l'ordre des temps s'y oppose; car pour que cette filiation fût possible, il faudrait que Frédérune eût été mariée à l'âge de quatre ans. C'est également à tort qu'on fait naître pendant son mariage (915) Louis d'Outre-mer. Ce prince naquit en 920, et eut pour mère la troisième femme de Charles le Simple, Ogive.

Frédérune fut ensevelie à Saint-Remy de Reims, « sous le grand chandelier », dans une tombe dont il ne reste aucune trace. Elle avait régné dix ans. Son portrait et son caractère sont également inconnus. Elle n'eut que des filles, au nombre de quatre : Ermentrude, Frédérune, Hildegarde et Rotrude. Le sort de toutes ces princesses est demeuré obscur, comme la vie de leur mère. A. DE MARTONNE.

L. Legendre, *Histoire de France*, tome III, p. 100. — Dutillet, *Histoire de France*. — *Annales de Saint-Benoît*. tome III, p. 355. — P. Labbe, *Mélanges curieux*, p. 497.

***FRÉDOL** (*Bérenger* DE), dit *l'Ancien*, prélat français, né au château de la Vérune (1), vers 1250, mort le 13 juin 1323, à Avignon. Il fut successivement chanoine et sous-chantre de l'église de Béziers, abbé de Saint-Aphrodise dans la même ville, chanoine et archidiacre de Corbières dans l'église de Narbonne, chanoine d'Aix, clerc-domestique du pape Célestin V et enfin évêque de Béziers, sacré par le pape lui-même, le 28 octobre 1294. Versé dans l'étude du droit canonique, ce prélat fut chargé par Boniface VIII de la compilation du texte des Décrétales, et eut pour collaborateurs Guillaume de Mandagos, archevêque d'Embrun, et un autre docteur, appelé Richard de Sienne. Le roi Philippe le Bel lui confia plusieurs missions importantes. Il fut un des trois évêques députés par le clergé de France au pape Boniface pour lui représenter de vive voix la désolation et les désordres que ses prétentions occasionnaient dans le royaume, la nécessité d'y mettre fin, l'assurance même que le clergé ne se séparerait jamais des intérêts de son roi et qu'il se conformerait toujours aux libertés de l'Église gallicane. Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, ayant été élu pape, le 5 juin 1305, sous le nom de Clément V, comprit Bérenger de Frédol dans la première promotion de cardinaux qu'il fit, à Lyon, le 15 décembre suivant, et lui donna le titre des saints Nérée et Achillée. Le souverain pontife l'employa dans les affaires importantes qui signalèrent son règne, notamment pour informer contre les templiers, et ce fut Bérenger de Frédol qui en 130[illegible] décida Philippe le Bel à remettre la poursuite de cette procédure aux mains de la puissance ecclésiastique. L'année suivante, Clément V le nomma à l'évêché de Tusculum et à la charge de grand-pénitencier de l'Église romaine. Frédol a laissé divers ouvrages de droit canonique, entre autres un commentaire (*Oculus*) sur la *Somme* de droit du cardinal d'Ostie; Bâle, 1573; — un traité sur l'excommunication; — *Inventarium Juris canonici*; — *Inventarium Speculi judicialis*, abrégé de l'un des ouvrages les plus remarquables de son compatriote Guillaume Durand, évêque de Mende, et quelques autres écrits qui du temps de Baluze se trouvaient dans la bibliothèque de Colbert.

H. FISQUET (de Montpellier).

Gallia christiana, tome VI. — Ughelli, *Italia sacra* — Tritheim, *De Script. eccles.*

(1) C'est à tort que l'abbé Feller indique Benne, au diocèse d'Avignon, comme le lieu de naissance de Frédol.

FRÉGEVILLE (*Charles-Louis-Joseph*, marquis DE), général français, né au château de Frégeville, près Castres, le 1er novembre 1765, mort à Paris, en avril 1841. Il n'avait que douze ans lorsqu'il rejoignit, sur les côtes de Bretagne, le régiment des dragons-Condé, comme cadet. Il fut nommé sous-lieutenant le 11 juillet 1779. En 1781 il acheta une compagnie, et employa ses loisirs à voyager en Prusse et en Allemagne. De retour en France, il se mit à la tête de la garde nationale de Montpellier pour réprimer les troubles de Nîmes et de Beaucaire. Le 20 avril 1792 il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de Chamboran (2e hussards), et fit la campagne sous La Fayette. Son colonel, Lalzan, ayant passé à l'ennemi, avec une partie du régiment, Frégeville fut chargé de le remplacer et de réorganiser Chamboran. Il en fit un des plus braves corps de cavalerie des armées françaises, et se distingua à Grand-Pré, à Valmy, à Jemmapes, à Halle, à Bruxelles, à Tirlemont, etc. Lorsque Dumouriez abandonna la cause républicaine, il entraîna Frégeville dans sa conspiration; mais les événements se précipitèrent avec une telle rapidité que celui-ci n'eut pas le temps d'exécuter les ordres qu'il avait reçus de son supérieur, et se contenta d'anéantir les preuves de leur commune trahison. Dénoncé pour ce fait et mandé à Paris, il dut à la protection de Bouchotte et de Dampierre d'être renvoyé à son corps par le comité de salut public. Le 15 mai 1793 il fut nommé général de brigade commandant l'avant-garde de l'armée des Pyrénées orientales; après avoir remporté quelques avantages sur les Espagnols, il se laissa envelopper par des forces supérieures, et se rendit avec son état-major et 400 hommes. Il resta deux ans prisonnier; de retour à Montpellier, il parvint à calmer l'insurrection populaire (septembre 1796), et la ville reconnaissante le nomma (mars 1799) député de l'Hérault au Conseil des Cinq Cents. Au 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Frégeville joua un rôle très-actif en faveur de Bonaparte; il fut l'un des vingt-

cinq membres choisis par le Conseil des Cinq-Cents pour rédiger une nouvelle constitution. Placé au corps législatif lors de l'établissement du gouvernement consulaire, il y siégea plusieurs années. Le 28 mars 1800, il reçut, comme général de division, la mission d'organiser vingt-cinq régiments dans les environs de Paris. Ces troupes, promptement réunies, joignirent l'armée de Brune, et Frégeville se trouva au passage du Mincio et du Tagliamento. Il fut ensuite successivement commandant de la 9e division militaire, commandant en chef de la cavalerie de l'armée du roi Joseph et gouverneur des Calabres. Il fut compris dans la première nomination des commandeurs de la Légion d'Honneur, en 1804. Après la paix de Tilsitt (1807), il tomba dans la disgrâce de l'empereur, et resta sans emploi jusqu'au retour des Bourbons, qui le créèrent chevalier de Saint-Louis (8 juillet 1814), grand-officier de la Légion d'Honneur (27 décembre suivant). Pendant les Cent Jours, Napoléon lui confia la cavalerie du 2e corps d'observation des Pyrénées orientales. A la seconde restauration ce commandement lui fut ôté; mais Gouvion Saint-Cyr lui donna aussitôt l'inspection générale de l'armée de la Loire. Frégeville eut à lutter contre les projets du duc d'Angoulême (1) et de son chef d'état-major, le duc de Damas; l'armée fut désorganisée, et Frégeville, mis en disponibilité, fut en 1833 admis définitivement à la retraite. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, côté ouest.

Le marquis de Frégeville avait inspiré une passion très-vive à la baronne de Krudener, la fameuse illuminée à qui appartient l'idée de la *Sainte-Alliance*.

Biographie moderne (édit. de 1806). — Arnault, Jay, etc.; *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Galerie historique des Contemporains*. — G. Mullié, *Biographie des Célébrités militaires*.

FRÉGEVILLE (De). *Voy.* Gau.

FREGOSI, nom d'une des quatre grandes familles plébéiennes (2) de Gênes. Elle tenait le parti guelfe, et fut presque constamment en rivalité avec la famille des Adorni. Fertile en hommes remarquables, ses membres jouèrent un rôle dans tous les principaux événements de leur république. Les principaux furent :

FREGOSO-CAMPO (*Domenico*), riche marchand; il fit apparaître pour la première fois le nom de sa famille sur la scène historique en 1370. Il avait une certaine influence dans le parti guelfe : il en profita pour susciter une émeute contre le doge Gabriele Adorno, assiégea le palais ducal, le 13 août 1371, et s'empara d'Adorno, qu'il emprisonna à Voltaggio, et se fit proclamer à sa place. L'année suivante, il eut à déjouer une conspiration des gibelins. Il s'empara du château de Rocca-Tagliata, appartenant aux Fieschi, et qui servait d'asile aux conjurés. Il fit mettre à mort deux des principaux mécontents, et chassa les autres du territoire génois. La même année il envoya Tomaso Miachio avec six galères purger l'île de Malte et le port de Mazaria (Sicile) des pirates qui y faisaient leur retraite. Le succès fut complet. En 1373, au couronnement de Pierre II, roi de Chypre, une dispute de préséance s'étant élevée entre les Génois et les Vénitiens, elle fut décidée en faveur des derniers. Les Génois résolurent de s'emparer par la force du rang qu'ils croyaient leur être dû. Arrêtés et trouvés munis d'armes cachées, huit d'entre eux furent, par les ordres du roi, précipités immédiatement par les fenêtres du château. Une sentence de proscription fut aussitôt prononcée contre la nation génoise, et, rapporte Foglietta, tous ceux qui se trouvèrent dans l'île furent impitoyablement massacrés et leurs propriétés confisquées. Un seul, blessé au visage, échappa au carnage, et en alla porter la nouvelle dans sa patrie. Gênes entière frémit d'indignation, et résolut une vengeance immédiate. Elle envoya aussitôt Damiano Cattaneo avec sept galères ravager les côtes de Chypre. Pietro Fregoso, frère du doge, le suivit bientôt avec trente-six galères, et une quantité de bâtiments de transport portant quatorze mille combattants. En quelques jours, il fit la conquête de l'île. Fregoso se contenta de faire décapiter trois des seigneurs qui avaient été les principaux instigateurs du massacre : ce furent Ciulf, Henri de Gibel, et Jean de Graville. Le reste des vaincus fut traité avec une grande modération; néanmoins, le doge exigea la cession de Famagouste, un tribut annuel de quarante mille écus d'or, et 4,102,400 florins pour les frais de guerre (1). Jacques de Lusignan, oncle du roi, les fils du prince d'Antioche et quelques autres seigneurs cypriotes furent conservés en otage. Un autre sujet de querelle amena bientôt une rupture ouverte entre Gênes et Venise. Les Génois avaient placé sur le trône de Constantinople Andronic Paléologue à la place de Jean, son père. Les Vénitiens soutinrent ce dernier. Chacun des compétiteurs fit don de l'île de Ténédos à ses alliés. Les Vénitiens firent diligence, s'emparèrent de l'île, et la fortifièrent. Domenico Fregoso protesta, et forma une grande ligue contre Venise. Il attira dans son parti le roi de Hongrie, le duc d'Autriche, la reine de Naples et Francesco Carrara, tyran de Padoue. Ses

(1) On prétendait alors que le duc d'Angoulême avait l'intention de former un royaume indépendant, sous le nom d'*Occitanie*. Il aurait cherché dans ce but à se faire des partisans parmi les militaires de l'armée de la Loire.

(2) Les trois autres étaient les Adorni, les Montaldi et les Guarci ou Guani.

(1) Serra estime le florin d'or de cette époque à 12 francs 50 de notre monnaie actuelle, ce qui élèverait les frais de guerre à 51,280,000 fr. et le tribut annuel à 500,000 fr. M. Daru trouve ces sommes excessives; mais elles sont d'accord avec les documents laissés par Carlo Speroni, et donnent une idée de la prospérité des Cypriotes. Il n'est pas prouvé au surplus que ces derniers aient acquitté ces indemnités, car les Génois, qui devaient occuper Famagouste jusqu'à l'extinction de leur créance, conservèrent cette place plus de cent ans.

adversaires s'unirent à Bernabo Visconti, seigneur de Venise, et à Pierre II, roi de Chypre. Le début de la campagne ne fut pas heureux pour les Génois ; le marquis de Caretto leur enleva Noli, Castel-Franco et Albenga, et leur flotte fut repoussée devant Ténédos. Le peuple, excité par des ambitieux, s'en prit à son prince, et, oubliant un gouvernement de huit années de bonheur et de sagesse, l'attaqua dans son palais, le déposa et le jeta dans un cachot (1378). Sa famille fut bannie à perpétuité, et Antoniotto Adorno fut élu à sa place ; mais après quelques heures de pouvoir, il dut céder la place à Nicolo Guarco. A. DE L.

Daniele Chinazzo, *Guerra di Chiozza*, 711. — Georgio Stella, *Annales Genuenses*, 1104. — And. Gattaro, *Ist. Padovan.* — Foglietta, *Historia Genuensis*, liv. VIII, p. 459. — Muratori, *Script. Ital.*, XVII, 244. — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, l. V, p. 339-342. — *Anecdotes des Republiques*, Ire part., p. 95. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. VI, p. 8-11.

FREGOSO (*Pietro*), doge de Gênes, frère du précédent, vivait en 1393. Il se distingua comme habile capitaine et bon négociateur. Gênes lui dut la prompte conquête de Chypre (1373) et l'avantageux traité qui la suivit. Durant plus d'une année que Fregoso domina sur l'île, sa modération et sa probité le firent aimer des vaincus ; et lorsqu'il revint à Gênes, en mai 1375, il fut reçu en triomphe par les grands ordres de l'État, qui lui décernèrent les titres de *Vengeur de la patrie et de l'honneur du nom génois*. On lui accorda, ainsi qu'à son fils Orlando, une exemption à vie de tous les impôts et de plus une récompense de dix mille florins d'or. On institua aussi des fêtes pour perpétuer la mémoire d'une expédition si glorieuse pour la république. En octobre 1376, lorsque le pape Grégoire XI s'arrêta à Gênes, il voulut loger chez le pacificateur de Chypre. Cependant, deux années plus tard, lorsque le peuple se révolta contre Domenico Fregoso, Pietro partagea le sort de son frère, et comme lui fut jeté dans un obscur cachot. Il parvint à s'échapper, et quitta le territoire génois ; il fut rappelé quelques années après. En 1391 il se désista de ses chances au dogat en faveur de son neveu Jacopo. Cependant, le 15 juillet 1393, il fut élu au suprême pouvoir ; mais deux heures après les partisans de Clemente Promontorio le déposèrent. Pietro brilla autant par ses qualités publiques que par son éloquence et son amour des lettres. Il laissa cinq fils (*Orlando*, *Tomaso*, *Spinetta*, *Abramo*, et *Gianbatista*), qui jouèrent des rôles importants dans les affaires publiques. A. DE L.

Daniele Chinazzo, *Guerra di Chiozza*, 711. — Georgio Stella, *Annales Genuenses*, 1104. — And. Gattaro, *Ist. Padovan.* — Foglietta, *Historia Genuensis*, liv. VIII, p. 459. — Muratori, *Script. Ital.*, XVII, 244. — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, liv. V, p. 339-342. — *Anecdoctes des Républiques*, Ire part., p. 95. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. VI.

FREGOSO (*Jacopo*), doge de Gênes, fils de Domenico et neveu de Pietro, vivait en 1392. Le 3 août 1390, Antoniotto Adorno ayant abandonné le dogat, Jacopo Fregoso fut élevé à cette dignité. C'était un homme d'un esprit doux e[t] tranquille, studieux, et qui manquait de l'énergi[e] propre au rôle qu'on lui confiait. Pietro Frego[so] avait prévenu son neveu que si Adorno remettai[t] le pied dans Gênes il n'y aurait qu'à lui céder l[a] place. Ce que le vieil amiral avait prévu arriva. L'année suivante, Adorno demanda à être admi[s] dans la ville en qualité de citoyen : on le lui refusa. Quelques jours après (6 avril 1391), à la tête d[e] huit cents hommes, il se présenta devant Gênes et fit signifier à Jacopo de vider le palais ; celui-c[i] obéit aussitôt, et remercia le marquis de Carett[o] de Final et les chefs des troupes qui étaient venu[s] lui offrir leurs services. A peine enlevait-il se[s] derniers meubles, qu'Adorno s'installa comm[e] s'il n'eût jamais quitté le pouvoir. Il retint Fre[]goso à dîner, et lui dit en souriant. « C'est vou[s] qui avez fait préparer ce repas, il est juste qu[e] vous en preniez votre part. Ce soir, vous sou[]perez chez vous : vous vous retirerez de bonn[e] heure pour avoir le temps de donner vos ordres. » En effet, après le repas, il le reconduisit honora[]blement dans son palais. Jacopo passa philoso[]phiquement le reste de ses jours dans la retrait[e] et l'étude. A. DE L.

Sansovino, *Delle Famiglie illust. d'Italia*. — Ubert Foglietta, *Historia Genuensis*, lib. IX, p. 495. — *Anecdotes des Républiques*, Ire part., p. 106. — Le chevalie[r] de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, liv. V, p. 402. — Vin[]cens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. III, p. 74. — Sis[]mondi, *Histoire des Républiques italiennes*, chap. L[]

FREGOSO (*Orlando*), fils aîné de Pietro, mas[]sacré en 1412. Il passa sa jeunesse à Rome, e[t] ne rentra dans sa patrie qu'en 1411 ; il la trouv[a] soumise à Teodero II, marquis de Montferrat. Il feignit de reprendre le chemin de Rome, e[t] n'alla pas plus loin que Chiavari, où il rassem[]bla secrètement environ quatre cents hommes. Il marcha sans bruit vers Gênes, s'y introduisi[t] nuitamment, et s'empara du couvent Saint-Mi[]chel, et au matin attaqua le palais ducal ; mai[s] ses partisans n'eurent pas le temps de répondr[e] à son appel, et il fut vigoureusement repouss[é] par Comardo de Caretto, lieutenant gouverneu[r] pour Teodoro. Une suspension d'armes suivit c[e] combat. Il fut décidé qu'Orlando sortirait immé[]diatement de la ville. Il s'embarqua aussitôt su[r] une galère, qui, battue par la tempête, se réfugi[a] dans le port de Savone. La populace, passionné[e] pour le nouveau souverain de Gênes, se jeta su[r] les Fregosi, et massacra Orlando. A. DE L.

Vincens, *Histoire de Gênes*, tom. II, p. 184.

FREGOSO (*Tomaso*), doge de Gênes, frèr[e] du précédent et deuxième fils de Pietro, mor[t] vers 1450. Quoiqu'il eût appuyé la tentative de so[n] frère Orlando, il jouissait de beaucoup de con[]sidération et de crédit. Dès l'élection de Giorgi[o] Adorno (27 mars 1413), il eût posé victorieuse[]ment sa candidature, s'il n'avait craint de com[]promettre sa popularité. Il parut acquiescer à la nomination de son rival, et attendit. Il affecta de défendre Adorno contre Batista Montaldo, (du 9 décembre 1414 au 9 mars 1415). Il inter-

vint comme pacificateur, fut placé avec Giacomo Giustiniano à la tète du gouvernement intérimaire, et lorsque Barnabo Guano (ou Guarco) fut élu (29 mars 1415), il attendit encore. Il capta même la confiance du nouveau doge, honnête jurisconsulte, qui le mit à la tête des troupes chargées de réduire quelques bourgs révoltés. Au lieu d'accomplir sa mission, sûr de ses soldats, Fregoso s'entendit, pour cette fois, avec les Adorni, et le 29 juin 1415 les deux partis réunis attaquèrent le palais ducal. Après une vaine défense, Guano fut forcé de fuir (1er juillet), et d'une voix unanime Tomaso Fregoso fut porté au pouvoir. « Quoique le peuple soit souvent aveugle ou injuste dans ses affections et choisisse presque toujours ses maîtres au hasard, dit Foglietta, ce hasard fit que Tomaso Fregoso justifia et mérita l'affection de ses concitoyens. Il fit oublier, par l'usage de son autorité, les voies par lesquelles il était parvenu au pouvoir. » Dans l'intérieur, il ranima l'esprit public et l'émulation; il paya 60,000 ducats de dettes, et libéra l'important revenu de la gabelle; il entreprit les plus utiles travaux, et fit creuser une vaste darse pour servir de port aux galères. Le commerce reprit son activité, les bâtiments génois couvrirent la Méditerranée, l'Océan, et s'aventurèrent jusque dans les régions les plus lointaines. Tomaso Fregoso fournit une flotte aux Français qui voulaient enlever Honfleur aux Anglais. Les Génois, mal secondés, furent fort maltraités dans cette expédition. Pour ce fait, il leur fallut soutenir une guerre maritime de quatre années, au bout de laquelle Fregoso consentit à payer 6,000 livres sterling d'indemnité aux citoyens de Londres. Cette somme représentait la valeur du tort que les corsaires génois avaient fait au commerce britannique. Sur ces entrefaites (1419), une coalition redoutable se forma contre Fregoso. Visconti, les marquis de Montferrat et de Carreto se déclarèrent protecteurs des bannis génois. Ceux-ci appartenaient aux trois grandes familles plébéiennes, les Adorni, les Guarci, et les Montaldi. Teramo Adorno fut proclamé doge *extra muros* et s'avança sur Gênes. Tomaso résista avec vigueur et intelligence; mais fut forcé de céder à Visconti Gavi, Voltaggio et Bolzaneto; Teramo Adorno s'adjugea Caprieta et Cajolo; Giangiacomo, marquis de Montferrat, se fit donner plusieurs châteaux, et le marquis de Caretto retint celui de la Pietra. La république perdit ainsi tout ce qu'elle possédait au delà des monts, et Fregoso, à bout de ressources, dut vendre Livourne aux Florentins pour 120,000 ducats (1,225,000 francs). Tomaso eut ensuite à défendre la Corse contre les entreprises d'Alfonse V, dit *le Sage*, roi d'Aragon (1420), et la révolte de Vincentello d'Istria. Il y envoya une flotte sous le commandement de l'un de ses frères, Abramo Fregoso, qui, trahi par quelques Corses qui l'accompagnaient, fut d'abord forcé à la retraite; mais il fut secouru à temps par Gianbatista Fregoso, son autre frère; Vincentello et les Aragonais ne tardèrent pas être contraints d'évacuer la Corse. Un autre ennemi redoutable attaquait Tomaso Fregoso; c'était Filippo-Maria, duc de Milan, qui envahit le territoire génois de deux points à la fois. Guido Torrelli entra dans les vallées à la tête d'une armée que vinrent grossir les Adorni, les Montaldi, les Spinole, les Fieschi, et tous les mécontents génois. D'un autre côté, le célèbre Carmagnola (*voy.* ce nom) marcha droit sur Gênes, que bloquait en même temps une flotte catalane. Tomaso tenta sur mer un effort suprême; mais Gianbatista s'étant laissé battre et prendre, la position du doge devint désespérée. Il assembla alors le grand conseil, et se déclara hors d'état de soutenir son gouvernement sans avoir recours à des mesures extra-légales qui lui répugnaient. Il se démit donc de ses fonctions, et engagea ses concitoyens à se soumettre au duc de Milan. Cet avis fut suivi; Filippo-Maria se montra reconnaissant. Il accorda à l'ancien doge la seigneurie de Sarzane et le remboursement de 33,000 florins avancés pour le service public; Spinetta Fregoso reçut aussi 12,000 florins en rendant Savone.

En 1425, Tomaso, voyant le duc de Milan occupé par ses guerres contre les Vénitiens, les Florentins et les Aragonais, tenta une diversion en Ligurie; il se présenta devant Gênes à la tête de vingt-quatre galères catalanes, mais le peuple rejeta avec indignation son ancien doge se présentant sur une flotte étrangère. Fregoso s'empara néanmoins du château de Porto-Fino, et, s'unissant aux Fieschi, il occupa le pays depuis Chiavari jusqu'à Recco. Compris dans le traité de paix général de 1426, durant dix années il attendit à Sarzane l'occasion de reprendre le pouvoir. Ce jour arriva enfin. Le 27 décembre 1435, les Génois de toutes classes et de toutes factions se soulevèrent ensemble, massacrèrent le gouverneur milanais, Pacino Olzati, chassèrent la garnison, rasèrent les forteresses élevées par Filippo-Maria et élirent Isnardo Guarco pour doge. Mais ce nouveau chef, vieillard septuagénaire, ne régna que sept jours. Fregoso prétendit avoir conservé ses droits; il n'avait fait, disait-il, que céder à la force; il congédia Guarco sans coup férir, et se fit reconnaître sans opposition. L'année suivante Filippo-Maria séduisit Gianbatista Fregoso, et le porta à supplanter son frère. Celui-ci en effet se fit proclamer. Mais Tomaso marcha contre lui, et le força de se rendre. On pressa Tomaso de livrer l'usurpateur à la rigueur des lois, et Gianbatista ne craignit pas de déclarer lui-même que s'il avait été victorieux, « une prison perpétuelle ne lui aurait pas semblé suffisante pour se délivrer de son frère ». Tomaso répondit noblement : « L'ambition qui t'a séduit peut t'égarer encore; mais j'aime mieux risquer d'en être la victime que d'assurer mon autorité au prix de ton sang ».

Peu après il confia même à Gianbatista le commandement d'une flotte envoyée au secours de René d'Anjou, qui revendiquait le royaume de Naples. Cette guerre fut glorieuse, mais sans résultat. Les Fregosi étaient alors munis de tous les commandements, et quoique *Niccolo* Fregoso, neveu du doge, se fût distingué particulièrement à la prise du Castel-novo de Naples, les Génois imputèrent au doge et à sa famille l'insuccès de la campagne. Gianbatista Fregoso étant mort sur ces entrefaites, son frère crut devoir lui faire des funérailles d'une magnificence souveraine; le peuple y vit une insulte à la misère publique, et soulevé par Gianluigi Fieschi, demanda au doge de se démettre. Tomaso refusa énergiquement; mais bientôt assiégé et fait prisonnier dans son palais (nuit du 15 décembre 1442), il fut exilé dans sa seigneurie de Sarrane. En 1450, les Génois ayant déposé Luigi Fregoso, pressèrent Tomaso de remonter encore sur le trône ducal; il refusa : « Ma course, dit-il, est finie »; mais il conseilla « à ses bien aimés concitoyens » de choisir à sa place son neveu Pietro Fregoso : l'avis du vieux doge fut suivi. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'esprit qui guida ce conseil. « Ainsi finit la carrière politique de ce grand personnage, dont l'ambition, dit avec justice M. Émile Vincens, n'avait été ni sans noblesse ni sans vertu. » A. de L.

Jacobi Bracelli, *De Hispano Bello*, l. IV, 1, 3. — Pietro Bizarro, *Senatus Populique Genuensis Historia*, XI, 253. — Bart. Facto, *De Vita, Rebusque gestis Alphonsi V, regis*, etc., lib. IV, p. 65. — Uberto Foglietta, *Genuensis Historia*, l. X, p. 588. — Nic. Macchiavelli, *Ist. Fior.*, t. V, p. 99. — Giov. Stella, *Annal. Genuens.* — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. I, liv. V, p. 339-342. — *Anecdotes des Républiques*, Ire part., p. 122-135. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VIII, IX et X. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, p. 184-233.

FREGOSO (*Janus*), doge de Gênes, neveu du précédent et fils aîné de Gianbatista, mort à la fin de 1448. Par l'exclusion des familles patriciennes du pouvoir souverain, la lutte pour le dogat se trouvait restreinte entre les principales familles plébéiennes ou plutôt entre deux seulement, les Fregosi et les Adorni. Barnabo Adorno venait de forcer son parent Rafaelo Adorno à abdiquer (14 janvier 1447), lorsque, quelques jours après son installation (30 janvier), une galère entra de nuit dans le port de Gênes. Janus et Luigi Fregoso en descendirent avec quatre-vingt-cinq hommes déterminés. Ils marchèrent au palais, et après un rapide combat, mais acharné, où presque tous les assaillants furent atteints, Adorno fut chassé, et Janus Fregoso prit sa place. Il n'eut pas d'autres électeurs que ses compagnons couverts de sang. Il mourut après deux ans d'un règne, remarquable seulement par une guerre contre Galeotto Caretto, marquis de Final. A. de L.

Uberto Foglietta, *Hist. Genuens*, liv. X, p. 601. — P. Bizarro, *Hist. Genuens.* — Agost. Giustiniani, *Annali di Genova*, l. V, fol. 204. — Enguerrand de Monstrelet, *Chroniques*, t. III, p. 3. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. X, ch. LXXVI, p. 63-64. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. IV, p. 237.

FREGOSO (*Luigi*), doge de Gênes, frère du précédent et second fils de Batista, vivait en 1480. Il succéda à son frère, et termina heureusement la guerre contre le marquis de Final. Cependant sa faiblesse mécontenta le peuple, qui le déposa après un règne de moins de deux ans. Luigi se prétendit alors créancier de la république d'une somme de 90,000 ducats pour dépenses publiques faites de ses deniers, et poursuivit rigoureusement le payement de cette créance; il contribua ainsi à la chute de son frère Pietro. Le 8 juillet 1461, il se joignit à son dernier frère, l'archevêque de Gênes, Paolo Fregoso, et tous deux chassèrent les Adorni et les Français; d'un commun accord, ils firent proclamer doge Spinetta Fregoso, leur cousin; mais six jours plus tard Luigi reprit le pouvoir sans contestation. Il gouvernait paisiblement, lorsque, le 14 mai 1462, Paolo l'attaqua à l'improviste, et se proclama doge. A l'éloignement profond que chacun manifesta pour un prélat qui violait ainsi le repos public et les lois, Paolo reconnut que l'heure de la tyrannie n'était pas encore sonnée; et avant qu'un mois fût écoulé, il se démit volontairement du pouvoir, en faveur de quatre recteurs de la république, pris dans la classe des artisans. Cette invasion de la classe inférieure dans le gouvernement effraya les autres castes de citoyens, qui le 8 juin réinstallèrent Luigi dans le palais ducal. Six mois après, Paolo, secondé par une bande de sicaires à sa solde, enleva Luigi, le fit conduire devant le Castelletto. Il y fit élever une potence, et déclara qu'il allait faire pendre le doge si les portes ne lui étaient ouvertes. Luigi engagea la forteresse à capituler pour sauver sa vie. Il ne reparut plus sur la scène politique que le 26 novembre 1478, où les Fregosi ayant encore une fois chassé les Adorni, Luigi fut nommé commandant militaire de Gênes. Selon quelques historiens, Luigi était un homme doux et juste, mais faible, qui chercha toujours à rétablir le calme et l'empire des lois dans sa patrie; selon d'autres, il était ambitieux, cupide et sans talents. A. de L.

Uberto Foglietta, *Hist. Genuens*, liv. X, p. 601. — P. Bizarro, *Hist. Genuens.* — Agost. Giustiniani, *Annali di Genova*, l. V, fol. 204. — Enguerrand de Monstrelet, *Chroniques*, t. III, p. 3. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. X, ch. LXXVI, p. 63-64. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, chap. IV, p. 237.

FREGOSO (*Pietro*), doge de Gênes, frère des précédents, et troisième fils de Battista, tué le 14 septembre 1459. Il se signala dès sa jeunesse par son audace et ses violences. Il servit d'abord d'instrument au duc de Milan, qui lui donna la seigneurie de Gavi. De là Pietro fit des excursions, désola les campagnes, et, suivant les historiens du temps, fut, à proprement parler, voleur de grand chemin. C'était au surplus le *dolce far niente* des plus célèbres condottieri de l'époque; c'était même leur seul moyen d'entretenir les bandits qu'ils avaient à leurs gages,

alors que quelque prince ambitieux ne soudoyait pas leurs services. Pietro fut imprudent; il pilla plusieurs convois destinés au gouvernement français. Des réclamations énergiques ne se firent pas attendre; la république génoise tint compte des déprédations de son concitoyen, mais le déclara *ladro*, ennemi public, et le bannit ignominieusement. Lorsque son frère aîné, Janus, eut surpris le pouvoir, Pietro fut rappelé et nommé commandant de Gênes. Peut-être fut-il l'auteur secret du mouvement qui expulsa son frère Luigi, et peut-être encore ne fut-ce que pour se venger de l'ingratitude de ses concitoyens que le vieux doge Tomaso Fregoso résigna pour lui le pouvoir suprême. Toujours est-il que trois cent soixante-dix-sept suffrages l'élevèrent au dogat (8 décembre 1450); quelques électeurs protestèrent. Pietro crut devoir leur imposer silence : on trouva un matin sur la place publique le patricien Galeotto Mari vêtu de sa toge et pendu sans forme de procès. Une inscription brève attachée aux pieds du cadavre portait ces mots : « Il a dit ce qu'il ne devait pas dire. » Il est rare que la violence s'allie avec la force. Odieux à l'intérieur et toujours obligé de réprimer des mouvements insurrectionnels, Pietro fut faible à l'extérieur. Il laissa s'accomplir presque sans opposition l'un des plus grands faits de l'histoire moderne, la conquête de Constantinople par les Ottomans (1453). Certainement cette perte frappait la chrétienté entière, mais Gênes particulièrement; car cette république perdit alors sa belle colonie de Péra, ce faubourg de la capitale grecque, si riche et si redoutable aux empereurs d'Orient. Galata subit le même sort (voy. GIUSTINIANI [*Giovanni*] et MAHOMET II). Désespérant de pouvoir défendre les possessions génoises de la Crimée, Pietro céda à la banque de Saint-Georges Caffa (Théodosie) et les autres comptoirs de la mer Noire. Il céda à la même compagnie la Corse, alors attaquée par Alfonse, roi d'Aragon, et n'offrit qu'une faible résistance aux Français qui occupèrent Asti et Final. Toujours préoccupé de ses ennemis intérieurs, il résolut de les anéantir d'un seul coup; il feignit de s'éloigner de Gênes, mais il y rentra furtivement, et se cacha dans la citadelle avec de nombreux partisans (28 juillet 1455). Les mécontents ne manquèrent pas de s'insurger; les Adorni et les partisans du roi d'Aragon descendirent dans les rues, et se portèrent vers le palais ducal. Pietro attendit que tous ses ennemis, encouragés par le peu de résistance, se fussent découverts, et tandis qu'ils assiégeaient le palais, il fit une brusque sortie, les prit en flanc et par derrière, en fit un horrible massacre, chassa hors de la ville les débris des vaincus, et fit mettre à mort ses principaux prisonniers. Ce triomphe exaspéra le roi d'Aragon, qui jura l'extermination des Frégosi : en effet, pendant plusieurs années il fit aux Génois une guerre sans pitié, et Pietro dut reconnaître son impuissance à défendre sa patrie. « Mon ennemi ne sera jamais mon maître ! » s'écria-t-il alors, et il offrit la souveraineté de Gênes au roi de France, Charles VII. Quoique celui-ci eût déjà été joué par les Frégosi, en 1457, il accepta les propositions de Pietro, et envoya aussitôt Jean d'Anjou, duc de Calabre, prendre possession du gouvernement (11 mai 1458). L'ancien doge, dont l'habileté et la valeur étaient reconnues, fut maintenu comme lieutenant général. Il rendit de grands services aux Français, et empêcha le triomphe des Aragonais. Mais Alfonse d'Aragon étant mort, ainsi que les deux puissants chefs des Adorni (Rafaelo et Barnabo), Pietro se retira dans ses seigneuries de Novi et de Voltaggio : il s'occupa alors de chasser les Français, dont l'alliance ne lui était plus utile. Il réclama d'abord les sommes qui lui étaient dues par la république. Les Français ne pouvant payer immédiatement, ne trouvèrent rien de mieux que de bannir à perpétuité les Fregosi. Pietro rechercha l'alliance de Francesco Sforza, duc de Milan, et celle de Ferdinand, fils naturel d'Alfonse et son successeur au royaume de Naples. Il fit aussi trêve avec les chefs des grandes familles génoises; réunissant tous les ennemis de la domination française, il vint chaque jour et chaque nuit assaillir les postes de Jean de Calabre. Celui-ci, à force de prudence et d'activité, déjoua les plans de son adversaire; il trouva même moyen de lui enlever, par d'heureux coups de main, Porto-Fino, Chiavari et quelques autres places. Fregoso, désappointé, se retira à Novi. Le duc de Calabre prépara aussitôt une attaque sur Naples. Ferdinand, effrayé, envoya des subsides à Fregoso, en l'invitant à tout risquer pour chasser les Français. Pietro attendit le départ de la flotte franco-génoise pour attaquer la ville, dans la nuit du 13 au 14 septembre. Il escalada les murs à la tête d'un petit nombre de soldats déterminés, égorgea les factionnaires, brisa une porte, fit entrer ses adhérents aux cris de *Fregosi et Aragon*, et s'établit sur la colline della Pietra-Minuta. Jean de Calabre, sans se laisser surprendre, rassembla ses compatriotes, jeta du monde dans la citadelle, et vint présenter la bataille aux assaillants. En même temps il appela les Adorni aux armes contre leurs rivaux. Au lever du jour un combat terrible s'engagea. Moins nombreux, mais mieux postés, les Français se maintinrent : Pietro, furieux de cette résistance, prit un détachement de soldats d'élite, et vint attaquer la porte San-Tomaso, afin de prendre les Français à dos; mais il rencontra sur ce point Louis de la Vallée (ou Valier), qui, avec une poignée de Provençaux, le repoussa vigoureusement. Longeant alors la seconde enceinte, Pietro atteignit la poterne, dite *des Vaches*, et, laissant une partie de son monde pour la garder, s'élança dans la ville avec le reste. Ses hommes tombèrent ou lâchèrent pied der-

rière lui. La poterne fut reprise, et bientôt il se trouva avec trois cavaliers fidèles, courant dans les rues de Gênes, comme un lion rugissant renfermé dans une bergerie. Il pressait son cheval de l'éperon, et, cherchant une issue, frappait de l'épée, à droite et à gauche. Mais partout où il se présentait il trouvait les portes fermées; une grêle de pierres et de traits lui furent lancés de toutes parts; Giovanni de Cozza, son ennemi particulier, s'était acharné à sa poursuite, et dans cette fuite désespérée, l'atteignit deux fois sur la tête avec une *mazza* (massue, bâton ferré). Pietro tomba enfin, devant le prétoire, et fut percé de nombreux coups. Relevé par quelques Français, il mourut au bout de peu d'heures, sans avoir pu proférer une parole. « Telle fut, dit Foglietta, la fin tragique et méritée de ce citoyen, intrépide, factieux, audacieux à l'excès, digne d'éloge à plusieurs égards, aussi brave défenseur que dangereux ennemi de sa patrie, pour laquelle il combattait moins que pour lui-même. » Alfred DE LACAZE.

Uberto Foglietta, *Hist. Genuens.*, lib. X et XI. — Pietro Bizarro, *Hist. Genuensis*, liv. XII et XIII. — Agostino Giustiniani, *Annali di Genova*, fol. 203, 213. — Enguerrand de Monstrelet, *Chron.*, vol. III. — Raynal, *Ann. eccles.*, t. XVIII, § 36, p. 444. — Le chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. II. — *Anecdotes des Républiques*, Ire partie, p. 135. — Vincens, *Hist. de Gênes*, t. II, chap. I à IV. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. IX.

FREGOSO (*Gianbatista II*), doge de Gênes, fils de Piétro et neveu du précédent, vivait en 1509. Il passa sa jeunesse à Novi, et eut pour précepteur Raimondo de Soncino. Il hérita du caractère turbulent de son père, sans pourtant en avoir l'énergie. En 1478, excité par le duc de Milan, il prit les armes, s'empara des forteresses du Castelletto et de Lucoli, que les garnisons milanaises lui livrèrent sans coup férir, et essaya d'entrer dans l'intérieur de Gênes. Repoussé par les Adorni, éternels ennemis de sa famille, il ne se découragea pas, et par l'intermédiaire de Giovanni Doria, gagna Ibletto Fiesco, chef d'une des grandes familles patriciennes. Celui-ci, moyennant six mille ducats et la cession de Lucoli, introduisit les Fregosi dans Gênes (26 novembre); Gianbatista fut proclamé doge. Le premier acte de sa puissance fut d'envoyer des ambassadeurs au pape Sixte IV et de lui jurer obéissance, démarche qui mécontenta vivement le roi de France Louis XI. Le nouveau doge trouva un adversaire redoutable dans son oncle, le cardinal-archevêque Paolo Fregoso; ce prélat répandit le bruit que son neveu était en négociation avec l'empereur Frédéric III, afin de lui livrer sa patrie et la gouverner ensuite à titre de fief. Gianbatista était peu aimé. Son orgueil, sa sévérité avaient indisposé beaucoup de monde contre lui: les accusations de Paolo trouvèrent donc des crédules. Le cardinal, un matin, fit prier son neveu de venir voir au palais archiépiscopal les principaux membres des factions Fregosi et Dorie. Lazaro Doria lui signifia qu'il cédât sur-le-champ sa place à son oncle; celui-ci demanda en outre la remise du Castelleto et de toutes les places de guerre. Battista, se voyant entouré d'ennemis, signa tout ce qu'on voulut; mais comme Paolo craignait encore la présence de son rival, il le fit déporter immédiatement dans le Frioul. Battista conspira plusieurs fois contre son indigne parent, mais sans succès. En août 1488, stimulé par Ibletto et Gianluigi Fieschi, il n'hésita pas à s'allier avec les Adorni, pour se venger de la perfidie de Paolo, et se montra l'un des plus acharnés à sa chute. Il l'eut même tué de ses propres mains si Paolo Doria, coupant le chemin à Battista, n'eût donné le temps au cardinal de se jeter dans le Castelleto.

Battista se flattait alors de reprendre le dogat, dont il avait été violemment chassé et qu'il regardait encore comme sa propriété; mais il avait compté sans ses nouveaux alliés. Invité à une conférence nocturne chez Agostino Adorno, il fut saisi par les partisans de celui-ci, réunis aux Fieschi. On lui exposa la nécessité politique qui exigeait son éloignement immédiat. Au point du jour il fut remis entre les mains de Giovanni Grimaldi, un ami commun, qui le conduisit d'abord à Monaco, puis à Antibes, où il résidait auparavant. Plus tard il vint habiter Lyon. Il renonça alors aux projets ambitieux pour se livrer tout entier aux belles-lettres et à l'étude. Entre autres ouvrages qui furent le fruit de sa retraite, on a de lui : *Anteros*, *sive De Amore*; Milan, 1496, in-4°, ouvrage très-rare, traduit en français par Thomas Sibillet, sous ce titre: *Deux livres du Contr'amour de messire Batiste Fregose; ou Dialogues de Baptiste et Platière contre les folles amours*; Paris, 1581, in-4°. Le Platière dont il est question ici se nommait Piateiro. Il était gentilhomme milanais et ami de Battista, qui de Lyon lui adressait ses vers; — *Recueils de Dits et Faits mémorables*, traduit de l'italien en latin par Camillo Ghilini sous ce titre: *De Dictis Factisque memorabilibus*, etc.; Milan, 1509, in-fol. (édition très-recherchée). Batista Fregoso a dédié son ouvrage à son fils Pietro; il y fait en plusieurs endroits une peinture affreuse de son oncle le cardinal Paolo; il n'est point de vice, point de crime qu'il ne lui impute, et ce qu'il y a de plus affreux pour l'humanité, c'est que son livre ne paraît pas dénué de vérité. Cet ouvrage eut un grand succès; il fut réimprimé à Anvers, à Bâle, 1515, in-fol., et dans le *Sylloge exemplorum*, 1536, in-fol.; à Paris, 1602, in-8°, avec des notes de Juste Gaillard, avocat au parlement; enfin, à Cologne, 1604, in-8°. Un fragment, sous le titre *De Fœminis quæ doctrina excelluerunt*, en a été aussi inséré par Ravisius Textor, dans son *De claris Mulieribus*; — *Vita de Martino V, summo pontifice*, et des *Rime* : on ignore si ces dernières œuvres ont été imprimées.

Anton. Galli, *De Rebus Genuens.*, lib. II, p. 296-300. — Uberto Foglietta, lib. XI, p. 655. — P. Bizarro, lib. XV.

366. — Barth. Senarega, *Comment. de Rebus Genuens.*, p. 614. — Ghilini, *Teatro de' Letterati.* — Soprani et Giustiniani, *Scrittori della Liguria.* — Vossius, *De Historicis latinis.* — Le Chevalier de Mailly, *Histoire de Gênes*, t. II, liv. VIII, p. 104-114. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. XI, p. 276. — Émile Vincens, *Hist. de Gênes*, t. II.

FREGOSO (*Tomasino*), parent des précédents, vivait en 1487. En 1477 il souleva contre sa patrie une partie de la Corse, et s'empara de Biguglia. Il fut battu par Ambrosio Langeschi, et réduit à se réfugier à Milan, où le duc Giovanni Galeas le reçut avec bienveillance, comptant ainsi avoir pour appui sa puissante famille. En 1478 Tomasino rentra à Gênes, lors de l'avénement au dogat de son parent Gianbatista. Comme tous les membres de cette maison plébéienne, il se fit remarquer par sa violence; se prétendant insulté par un Lomellini, il le fit assassiner. L'oppression des Fregosi ayant lassé une fois de plus la majorité des Génois, en 1487, un conseil spécial de dix citoyens fut institué, sous le nom de *baillie*, pour réprimer les désordres causés par le parti dominant. Cette dictature prit un parti vigoureux : elle fit arrêter Tomasino, et le fit écrouer à Lerici. Le cardinal doge Paolo Fregoso et son bâtard Fregosino prirent le parti du coupable. Angelo Grimaldi, qui avait le plus librement opiné contre Tomasino, fut assassiné par des serviteurs de Fregosino, et le prisonnier fut mis en liberté par la trahison de ses gardiens. Il s'enfuit en Corse, où il excita de nouveaux soulèvements. La baillie y envoya des forces commandées par des capitaines français ; avec ce secours on reprit Lecca, et Tomasino dut encore prendre la fuite. Il mourut peu après.

Anecdotes génoises et corses, 1re partie, n° 143. — Émile Vincens, *Hist. de Gênes*, II, 308.

FREGOSO (*Janus II*), doge de Gênes, vivait en 1514. Il avait pris du service en Romagne. Excité par le pape Jules II, il s'unit aux Dorie, et, soutenu par les Suisses et les Vénitiens, il essaya en 1519 de soulever Gênes contre la domination du roi Louis XII. Les confédérés se réunirent dans la Lunégiane, s'emparèrent de la Spezzia et s'avancèrent jusqu'à Recco ; mais ils se retirèrent devant les Adorni, qu'appuyait une flotte française. Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse. Une troisième fois Janus essaya une descente nocturne; mais, maltraité par ses concitoyens, fidèles à la France, il n'eut que le temps de se rembarquer. Aidé de son frère Ottaviano, de l'évêque de Vintimilla, Alessandro Fregoso, second fils du fameux cardinal Paolo, et digne en tous points de son père, Janus, en 1512, s'avança jusqu'à Chiavari avec un fort détachement, et somma les magistrats de Gênes de lui remettre la ville; le peuple voulait pendre son héraut : ils n'en furent empêchés que par l'intervention de ses magistrats. Cependant, par une lâcheté inexplicable, le gouverneur, François de Rochechouart, abandonna la ville et se sauva dans le fort de la Lanterne. Les Génois, abandonnés de la sorte, ouvrirent leurs portes à leur nouveau maître; mais Janus trouva un compétiteur dans son cousin, Pietro Fregoso, fils de Gianbatista II; néanmoins, la majorité des suffrages acclama le premier, qui fut reconnu le 29 juin 1512. La première nécessité qu'éprouva Janus fut de désintéresser le souverain pontife; il ramassa de l'argent de tous côtés, et lui paya douze mille écus d'or. Il s'empara ensuite du Castelletto, mais il bloqua vainement le fort de la Lanterne. En 1513, voyant une flotte française s'avancer, tandis que les Adorni et les Fieschi descendaient dans le Polcerera, Janus prit le parti de la retraite, et, s'embarquant avec Fregosino, se retira à la Spezza. Poursuivi par les Français, il fit volte-face, et leur enleva deux galères; en même temps on apprit la perte de la bataille de Novarre. Les Français se replièrent de toutes parts, et leurs partisans durent évacuer Gênes. Janus se rapprocha aussitôt de la ville pour reprendre le pouvoir (17 juin); mais les Génois, lui préferant son frère Ottaviano, Janus se retira à Savone, d'où il préparait une restauration, lorsque son frère l'expulsa de cette ville. Il ne joua plus depuis lors qu'un rôle secondaire.

Foglietta, lib. IX, p. 709. — Le chevalier de Mailly, *Hist. de Gênes*, t. II, liv. IX, p. 174.

* **FREGOSO** (*Cesare*), diplomate génois, fils aîné de Janus II, assassiné sur le Pô, le 2 juillet 1541. Il fut élevé en France à la cour de François Ier, qui le fit lui-même chevalier, lui accorda les ordres royaux et lui confia une compagnie de gens d'armes. Tout dévoué au monarque français, il promit, en 1528, de remettre Gênes sous la seigneurie de France dans un délai de deux mois, à la condition d'un secours de trois mille fantassins et de cent chevaux. En cas de réussite, il n'y aurait ni pillage ni violence; Cesare devait être gouverneur pour le roi de France de Gênes et de Savone. François Ier lui garantissait 60 lances entretenues et 6,600 écus de pension pour lui et sa famille (1). La paix faite entre la France et Charles-Quint mit à néant ce traité. En 1538 François Ier essaya de nouveau le dévouement et l'adresse de Cesare; il l'envoya à Venise, avec un plein pouvoir pour traiter avec la république vénitienne, tandis qu'un Espagnol, Antonio Rincon, allait à Constantinople proposer une alliance offensive et défensive au sultan Suléiman II. Malgré les avertissements de du Bellay qui, le 1er juillet 1541, vint trouver les deux plénipotentiaires à minuit à Rivoli et les engagea à se mettre sous la garde d'Ercolo Visconti, Rincon, qui était obèse, détermina Fregoso à s'embarquer sur le Pô. Ils partirent à la nuit tombante, le 2 juillet, dans deux bateaux ayant chacun quatre rameurs. Le lendemain, vers midi, comme ils n'étaient

(1) On voit dans les lettres de l'Arétin que Cesare Fregoso avait envoyé à ce littérateur un bonnet garni de diamants et une médaille d'or. Ces riches cadeaux ne pouvaient provenir que des prodigalités du roi de France.

plus qu'à trois milles de l'embouchure du Tésin, et à la même distance de Pavie, le bateau que montaient Fregoso et Rincon fut accosté par deux barques chargées de gens armés : les deux envoyés furent assassinés et leurs bateliers enfermés dans les cachots du château de Pavie. L'autre bateau, qui portait les hommes de leur suite, eut le temps de venir s'échouer sur la rive, et les passagers s'échappèrent dans les bois. Le lâche assassinat de Fregoso et de Rincon était l'œuvre de don Alonzo d'Avallos, marquis del Guasto, gouverneur espagnol du Milanais, qui, formellement accusé par du Bellay, essaya vainement de s'en défendre. Mais les assassins ne profitèrent pas de leur crime; à la sollicitation de Langey, les diplomates français n'avaient conservé aucun papier; peut-être même n'en existait-il pas. Cependant Charles-Quint, pour ne pas perdre le fruit de cet odieux attentat au droit des gens, fit publier que des pêcheurs avaient trouvé dans le Pô les hardes et les cassettes des ambassadeurs assassinés par des voleurs. Dans ces cassettes il prétendit avoir trouvé des instructions secrètes dont il fit répandre des copies dans toute l'Europe comme ayant été collationnées sur les originaux, que ne pouvaient pas montrer les diplomates allemands ou espagnols(1). François I[er], pour venger la mort de ses deux agents, fit arrêter à Lyon l'archevêque de Valence, Georges d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, et déclara qu'il le garderait comme otage jusqu'à ce que les assassins de Fregoso fussent châtiés. Charles répondit que si la mission de Fregoso eût été avouable, il eût traversé la Lombardie publiquement, et en se plaçant sous le caractère sacré d'ambassadeur, et non de nuit et furtivement. Une guerre terrible suivit ce meurtre, qui ne fut qu'un prétexte, le roi et l'empereur désirant également d'en venir aux mains. A. de L.

Du Bellay, *Mémoires*, t. XX, liv. VIII et IX, p. 309. — Varillas, *Hist. Franc.*, I, l. IX, p. 403-409. — Muratori, *Annali d'Italia*, l. XIV, 327. — Paolo Grovio, *Historia*, l. XL, p. 477. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, art. *François Ier*. — Ferreras, *Hist. gén. d'Espagne*, t. IX, p. 226. — Sismondi, *Histoire des Français*, XVII, p. 99-101. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, p. 454.

FREGOSO (*Agostino*), gouverneur de Gênes, fils de Luigi, vivait en 1488. En 1480 il s'empara par surprise de Sarzane, ville que son père avait cédée à la république florentine plusieurs années auparavant et que les Génois considéraient comme le boulevard de leur pays. Une guerre suivit cet acte de mauvaise foi. Agostino se trouvant trop faible pour défendre sa conquête, la céda à la banque de Saint-Georges. En 1488 il fut, selon M. E. Vincens, gouverneur de Gênes pour Ludovico Sforza, duc de Milan; mais son pouvoir dut être de courte durée, car la plupart des historiens ne font mention à cette époque que de Paolo-Agostino Adorno. Agostino Fregoso avait épousé Gentille de Montefeltre, nièce de Guidobaldo, duc d'Urbin.

Scipione Ammirato, *Istorie fiorentine*, lib. XXIV, p. 143-163. — Nic. Macchiavelli, *Istor.*, lib. VIII, p. 428-431. — J.-M. Bruto, *Florentinæ Historiæ*, liv. VIII, p. 198. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. XI, p. 217. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, p. 310-375.

FREGOSO (*Ottaviano*), doge de Gênes, fils du précédent (1), mort en 1522. Il était parent du côté maternel de Francesco-Maria della Rovera d'Urbin, neveu du pape Jules II, et par là était le candidat préféré du souverain pontife. Son alliance avec les Rovère lui procura celle du célèbre Andrea Doria (*voy.* ce nom), autrefois tuteur du duc d'Urbin. Il essaya plusieurs fois, mais inutilement, de soulever le peuple génois en sa faveur: ses conspirations furent déjouées. En 1511, soutenu par Marc-Antonio Colonna et une flotte vénitienne, il unit ses efforts à ceux de Janus pour chasser les Français. Après plusieurs tentatives infructueuses, la couardise du gouverneur français assura le triomphe des Fregosi, et Janus fut proclamé doge sans coup férir. Mais chassé plus tard par les Adorni, réunis aux Français, lors de la retraite de ces derniers, le peuple génois préféra Ottaviano, qui prit la couronne ducale le 18 juin 1513. Le nouveau doge fut d'abord obligé de payer quatre-vingt mille ducats au vice-roi de Naples et à ses Espagnols, pour l'aide qu'il en avait reçue durant la guerre. Il assiégea ensuite le fort de la Lanterne, qui se rendit, par voie de capitulation (26 août 1514), en payant vingt-deux mille écus, dus pour solde à la garnison française. Ottaviano s'empressa de faire raser ce fort, constamment menaçant pour les Génois. Il chassa ensuite Janus de Savone, et fit ainsi cesser les conspirations que celui-ci tramait sans cesse. Le temps était venu où les petits États de l'Italie allaient suivre la fortune des grandes puissances qui l'avaient choisie pour champ de bataille. En 1515, une ligue s'étant formée contre François I[er] (*voy.* ce nom) entre l'empereur, l'Espagne, les Suisses, le duc de Milan et le pape, Ottaviano fut invité à se joindre à ces princes. Mais, par haine pour le duc de Milan, il préféra passer un traité avec le roi de France, et lui remit la souveraineté de Gênes, stipulant « qu'il serait fait gouverneur au nom du roi; qu'il disposerait de toutes les places de l'État; que François I[er] lui fournirait une garde de cent hommes d'armes, lui donnerait le collier de l'ordre de Saint-Michel, plus une pension de six mille écus d'or, et une autre de quatre mille à son frère Federigo Fregoso, archevêque de Salerne. Le traité s'accomplit loya-

(1) Dans les instructions supposées de Fregoso, François I[er] proposait au sénat de Venise le partage du duché de Milan.

(1) Quelques historiens le font frère de Janus et second fils de l'ancien doge Tomaso. D'autres lui donnent pour père Agostino Fregoso; cette dernière version nous semble la plus probable.

lement de part et d'autre, et les Génois, leur doge en tête, vinrent rendre hommage à Milan au vainqueur de Marignan. Content jusque là de la domination française, qui seule sous Louis XII avait été assez forte pour leur donner la tranquillité, les Génois secondèrent François Ier de leurs vaisseaux et de leur argent. Mais après les revers de celui-ci, ils se trouvèrent seuls à lutter contre les nombreux ennemis de la France, qui réveillèrent en même temps la haine implacable des Adorni contre les Fregosi. Ottaviano repoussa plusieurs débarquements, et reprit même Chiavari, dont Geronimo Adorno s'était emparé. Cependant, en mai 1522, sans secours de François Ier, assiégé par une armée impériale de vingt mille hommes, commandée par Prosper Colonna et l'habile marquis de Peschiera, il dut céder aux vœux de ses concitoyens, fort maltraités par l'artillerie ennemie. Il entra en pourparlers; mais durant les conférences (30 mai) les bandes espagnoles de Peschiera assaillirent les brèches dégarnies, et, malgré l'héroïque défense de Nicolo et de Felipo Fregoso, se répandirent dans la ville, qu'elles saccagèrent. Les victimes furent nombreuses et le butin immense, car Gênes était alors une des plus riches villes de l'Europe. Ottaviano, retenu par une attaque de goutte, ne voulut pas suivre son frère, l'archevêque de Salerne, qui, malgré ses blessures, se défendit jusqu'au port, et se jetant dans les galères d'Andrea Doria, gagna heureusement Marseille. Le gouverneur royal voulut subir le sort de la ville qui lui avait été confiée, et demeura dans son palais. Il se rendit au marquis de Peschiera; mais sa captivité ne fut pas longue (1): il mourut peu de jours après, suivant les uns de la goutte remontée, accident causé par le chagrin de la ruine de sa patrie; suivant d'autres, du poison que lui administrèrent ses ennemis, craignant son influence et son attachement pour la France.

Quoi qu'il en soit, il fut sincèrement regretté de ses concitoyens; sa fermeté et sa sagesse avaient fait cesser les troubles qui agitaient sa patrie depuis longtemps; son gouvernement fut doux et modéré. Par ses soins, Gênes fut enrichie de monuments et son port agrandi; contrairement aux mœurs du temps, il fut constamment généreux pour ses ennemis. La mort d'Ottaviano entraîna la ruine de sa famille, qui depuis lors ne reparut plus au pouvoir.

A. de L.

Uberto Foglietta, *Hist. Genuens.*, l. XII, p. 201-726. — Paul Jove, *Historia sui temporis*, l. XII, 201-217; l. XV, p. 292-330. — Pietro Bizarro, *Hist. Genuensis*, l. XVIII, XIX, p. 445-453. — Fr. Guicciardini, t. II, l. XII, p. 76, 87; liv. XIV, p. 233. — Fr. Beaucaire, *Rerum Gallicarum Comment.*, l. XI, p. 323; l. XV, p. 439. — Agostino Giustiniani, *Annali di Geneva*, l. VI, fol. 275. — Galeas Cabella, *De Bello Mediolanensi*, lib. II, fol. 23. — Martin du Bellay, *Mémoires*, l. IV, p. 232. — Georg. von Frundsberg, *Kriegsthaten*, l. II, p. 36. — Arnold Ferron, *De Rebus Gallicis*, l. VII, p. 133. — *Anecdotes des Républiques*, Ire partie, p. 154-157. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, 375-404. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. XIV, p. 336; XV, 35.

(1) Selon les uns il fut envoyé à Naples, où il mourut quelques mois après; selon d'autres encore, il fut mis en liberté moyennant quinze mille ducats.

FREGOSO (*Federigo*), prélat et littérateur génois, frère du précédent, mort à Gubio, le 22 juillet 1541. Il fut élevé à la cour de son oncle maternel Guido Baldo, duc d'Urbin, qui lui fit donner, en 1507, l'archevêché de Salerne par le pape Jules II. Depuis il fut ambassadeur de la république de Gênes près le pape Léon X. Il assista son frère dans ses diverses tentatives pour s'emparer du dogat; et lorsque Ottaviano y eut enfin réussi (1513), il resta près de lui, et l'aida dans les soins du gouvernement. Cortogoli, célèbre corsaire tunisien, ravageait avec vingt galères les côtes génoises, et enleva en quelques semaines dix-huit navires chargés de grains et de marchandises. La république résolut de mettre un terme à ses déprédations; elle arma une escadre, dont le commandement fut confié à Federigo (1). L'archevêque surprit Cortogoli dans le port de Biserte, le fit prisonnier, et anéantit sa flotte; il croisa ensuite devant Tunis, et fit une descente dans l'île de Gerbes, détruisant et brûlant tous les corsaires qu'il put atteindre. Il revint dans sa patrie couvert de gloire et riche de butin (2). Lors du siége de Gênes par les Espagnols et les troupes papales, Federigo déploya autant de talent que de valeur dans la défense de la place; il reçut plusieurs blessures. Les Espagnols ayant surpris la ville pendant qu'on parlementait, Federigo se jeta dans un esquif, d'où, voulant passer sur un bâtiment français, il tomba dans la mer, et faillit se noyer. Il se retira en France, où François Ier le reçut avec honneur et lui donna l'abbaye de Sainte-Benigne de Dijon. Il s'y consacra à l'étude des langues grecque et hébraïque. De retour en Italie (1529), il fut nommé évêque de Gubio; le pape Paul III le créa, en 1539, prêtre-cardinal du titre de Saint-Jean-et-Saint-Paul. Par sa charité et ses vertus chrétiennes, ce prélat avait mérité les beaux surnoms de *père des pauvres* et de *refuge des malheureux*. Sadolet en prononça l'oraison funèbre à Carpentras. On a de Federigo Fregoso: *Parafrasi sopra il* Pater noster *in terza rima:* Tiraboschi fait un grand éloge de ces poésies; — *Trattato dell' Orazione*; Venise, 1542, in-8°, et 1543, in-12; — *Meditazioni sopra i Salmi* CXXX *e* CXLV. — *Orazione a' Genovesi*; — *Epistole*, dans les recueils de Bembo, Cortese et Sadolet.

A. de L.

(1) Le célèbre Andrea Doria commandait deux galères sous les ordres de Fregoso.

(2) L'Arioste a célébré cette victoire de Federigo dans son *Orlando*:

Qui de la Istoria mia che non sia vera
Federico Fulgoso è il dubbio alquanto,
Che con l'armata avendo la riviera
Di Barberia trascorsa in ogni canto
Capitò quivi, etc.

(Cap. XLII, st. 20.)

Sarti, *De Epist. Eugub.*, p. 216. — Bembo, *Epist. fam.*, lib. IV, epist. XXIII, XXV, XXVII. — Baldassar Castiglione, *Lett.*, t. II, p. 321. — Uberto Foglietta, *Historia Genuens.*, l. XII, p. 723. — Sadolet, *Epist. famil.*, vol. I, p. 230-363. — Francesco Guicciardini, *Storia della Italia*, t. II, lib. XIV, p. 233. — Antoine Aubery, *Histoire générale des Cardinaux.* — Ferdinando Ughelli, *Italia sacra.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 407-414. — *Anecdotes des Républiques*, I[re] partie, p. 156. — Émile Vincens, *Histoire de Gênes*, t. II, p. 375-403.

FREGOSO (*Antonio*), surnommé *Fileremo* (Ami de la Solitude), poëte génois, parent des précédents, mort vers 1515. Il vécut longtemps à la cour de Ludovico Sforza, dit *le Maure*, duc de Milan, et y brillait par son esprit et sa valeur. Lorsque son protecteur eut été fait prisonnier par les Français, Fregoso se retira dans une villa nommée Colterano, à cinq lieues de Milan, et y vécut dans une telle retraite qu'il mérita le surnom de *Fileremo*. Il eut des admirateurs, non-seulement pendant sa vie, mais longtemps après sa mort, et l'Arioste lui-même a consigné dans son *Orlando* le cas qu'il faisait de son ami Fregoso. On cite de ce poëte : *Riso di Democrito e Pianto d'Eraclito;* Milan, 1506 et 1515, in-4°; Venise, 1511 et 1514, in-8°. Cet ouvrage a été souvent réimprimé. Il est daté de Colterano, 15 novembre 1505, et est dédié à Jofredo Carlo, président du sénat de Milan. Il est divisé en trente *Capitoli*, rimés en tercets; il a pour sujets : les ridicules, les passions, les folies, les vices et les crimes des hommes, qui y sont traités tour à tour avec enjouement et tristesse : Michel d'Amboise en a fait une traduction en vers français; Paris, 1547; — *Contenzione di Pluto ed Iro;* Milan, 1507, poëme moral, en 41 octaves, et dédié au même. Il n'a pas été réimprimé, et est aujourd'hui fort rare; — *Cerva bianca* (la Biche blanche); publié par Domenico della Piazza, secrétaire de l'auteur; Milan, 1510, in-4°, et 1512, in-8°; Ancône, 1516, in-4°; Venise, 1516 et 1521, in-8°; souvent réimprimé. C'est un poëme moral et amoureux, en sept chants et en octaves. La fiction en est assez ingénieuse, mais l'exécution est faible et médiocre. — *Selve;* Milan, 1525, in-4°, et Venise, in-8° : c'est un recueil de sept petits poëmes sur divers sujets; les uns sont en *terza rima*, les autres en octaves.

Angelo Calogiera, *Raccolta di Opuscoli scientifici e filologici*, t. XLVIII. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. II, part. II, p. 175. — Crescimbeni, *Istoria della Volgar Poesia.* — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. III, p. 547.

FREGOSO (*Paolo*), doge de Venise, frère du précédent et quatrième fils de Batista, mort à Rome, le 2 mars 1498. Il montra dès sa jeunesse des penchants décidés pour la violence et la débauche; son frère Pietro, qui craignait son ambition, le décida à suivre la carrière ecclésiastique, et le fit nommer archevêque de Gênes, en 1452. Paolo ne profita de cette position élevée que pour exciter sans cesse de nouveaux troubles dans sa patrie. Il acheta de nombreux partisans parmi la populace, et le 9 mars 1461 entra dans Gênes à la tête d'une troupe tumultueuse de paysa[ns] gagnés de la même façon. Louis de La Vallé[e], gouverneur français, se retira sans combat da[ns] le Castelletto, sûr que les Génois ne sauraie[nt] pas jouir paisiblement de leur triomphe. En e[f]fet, dès le jour même Prospero Adorno attaqu[a] les Fregosi. L'adroit Paolo, sur le point d'êt[re] expulsé, transigea avec son rival et le reconn[ut] pour doge. Tous deux assiégèrent La Vallée, q[ui] se défendit vigoureusement. Les Génois reco[u]rurent à François Sforza, duc de Milan, qui le[ur] fournit mille soldats et de l'argent. Voyant la m[é]sintelligence renaître entre les Adorni et l[es] Fregosi, le duc appela Paolo près de lui. Cepe[n]dant, le roi de France, Charles VII, envoya cont[re] Gênes un corps d'armée de six mille hommes; le roi René d'Anjou appuya cette force par d[ix] galères, qu'il conduisit en personne. Savone ou[]vrit ses portes avec joie aux Français, qui s'em[]parèrent ensuite de Varagine, et arrivèrent e[n] même temps que la flotte provençale deva[nt] Gênes. Sforza mit aussitôt de nouveaux renfor[ts] à la disposition des Génois, et renvoya Paol[o] défendre sa patrie. « Meilleur guerrier que bo[n] prélat, dit de Mailly, Fregoso, qui endossait plu[s] souvent la cuirasse que la chape et mania mieux l'épée que la crosse, fut chargé de la dé[]fense extérieure de Gênes. » Il prit une bonn[e] position, sur le revers de la Polsevera. Attaqué le 17 juillet, les Génois plièrent presque san[s] combattre, et les Français s'emparèrent des pre[]mières collines retranchées; mais accablés pa[r] la chaleur et le poids de leurs armes, ils n'avan[]çaient plus que difficilement dans un terrain es[]carpé, défendu par des ennemis armés à la lé[]gère et constamment rafraîchis. En même temps Paolo fit répandre le bruit que Uberto Brando[]lini arrivait de Milan avec un corps considé[]rable; il fit paraître sur les hauteurs un certai[n] nombre de paysans qui semblaient devoir tour[]ner les Français, tandis que lui-même se jetai[t] dans la mêlée avec les meilleurs hommes d'arme[s] milanais tenus en réserve jusque là. Les Génoi[s] reprirent courage, et assaillirent de toutes part[s] leurs ennemis. Le combat fut long et sanglant; les Français, craignant d'être coupés, reculèren[t] d'abord en bon ordre, puis tournèrent le dos. Poursuivis jusqu'au rivage, ils essayèrent d[e] gagner la flotte provençale à la nage. René, qu[i] de sa galère voyait la déroute, aurait pu aisémen[t] les recueillir, et conserver ainsi un moyen d[e] revanche; mais irrité de voir des troupes fran[]çaises lâcher pied, il fit gagner le large à ses bâtiments, criant aux fuyards « que des lâches étaient indignes de vivre ». Les Génois en massacrèrent deux mille cinq cents; les autres furent faits prisonniers ou se noyèrent. Paolo, après cette grande victoire, s'avança triomphalement vers Gênes; mais, à sa grande in[]dignation, il s'en vit fermer les portes par ordre du doge. Prospero Adorno craignait avec raison l'influence de Fregoso victorieux. Ses précautions

...urent vaines : Paolo se jeta dans une barque ...vec son frère Pandolfo, et, déguisés tous deux, ils ...ntrèrent dans la ville. Ils rallièrent aussitôt leurs ...artisans, et soutenus par les Dorie engagèrent ...n combat contre les Adorni. Ces derniers furent ...aincus, et le doge échappa difficilement avec un ...etit nombre des siens. Paolo fit aussitôt élire ...pinetto Fregoso, son cousin ; mais l'ancien doge ...uigi Fregoso (voir l'article colon. 760), auquel ...a Vallée avait remis le Castelletto, revendiqua ...es droits. Une longue lutte s'engagea entre les ...eux frères ; tour à tour Luigi et Paolo prirent ...t quittèrent le pouvoir. Enfin, vers le commen...ement de l'année 1463, Paolo prit le dessus, et ...btint du pape Pie II la consécration de son ...surpation. Le saint-père le relevait en même ...emps des censures prononcées contre lui, et ...exemptait de l'observation des lois ecclésias...iques qui défendaient aux ministres de Dieu de ...e mêler des affaires temporelles. La bulle papale ...st un curieux document, dans lequel l'esprit de ...'Église se retrouve en entier. Pie II y fait jus...ement remarquer, dit M. Émile Vincens, que les ...énois réclament le gouvernement de leur pas...eur par confiance pour la théocratie, et que le ...igne archevêque se sacrifie pour le progrès de ...a juridiction sacerdotale. Cependant, on y trouve ...le bons enseignements : « Voyez bien ce que ...ous faites, dit le saint-père ; de grands devoirs ...ous sont imposés. Si vous n'empêchez toute ...iolence, si vous ne veillez à la paix et à la sécu...ité, si vous ne vous contenez vous-même et vos ...dhérents avec le sentiment du juste et de l'hon...nêteté, vous serez chassé avec honte pour vous et ...réjudice pour la dignité ecclésiastique. Pensez ...que le gouvernement d'un prêtre et celui d'un ...aïque n'ont pas les mêmes lois. La puissance ...sacerdotale doit être paternelle et clémente, ...sans ombre de tyrannie. Les hommes supportent dans un prince séculier ce qui dans l'ecclésiastique est odieux. Les fautes légères et sans conséquence de l'un sont dans l'autre des péchés irrémissibles et des crimes énormes ; car le pasteur, dont la vie est destinée à servir de modèle à ceux au-dessus desquels il est élevé, ne doit pas seulement s'abstenir de mauvaises actions, mais de la moindre apparence du mal. Si donc vous acceptez le rang de doge dans l'intérêt du bien public, et non pour satisfaire vos passions, nous vous octroyons notre bénédiction. » Ces sages conseils ne firent nulle impression sur Paolo, qui, croyant n'avoir plus rien à craindre, commença à se montrer à découvert, « se livrant sans honte aux plus affreux excès, foulant aux pieds les mœurs, les lois divines et humaines » . L'autorité des magistrats fut suspendue ; l'archevêque-doge, toujours accompagné d'une foule de brigands et de meurtriers, courait nuit et jour les rues de Gênes, violant, pillant, massacrant et assouvissant impunément sa fureur et sa vengeance. Ses courtisans commettaient à son exemple mille atrocités. Un grand nombre de Génois s'expatrièrent, pour préserver leurs femmes, leur vie et leur fortune. On eût dit que la ville avait été prise d'assaut. Paolo s'était associé un homme non moins violent que lui ; c'était Ibletto Fiesco (*voyez* ce nom). Les villes entre les deux Rivières, lassées de cette tyrannie, arborèrent les étendards de Sforza, duc de Milan. Ce prince s'aboucha avec Prospero Adorno, Spineta Fregoso, Jacobo Fiesco, Paolo Doria, Geronimo Spinola, et gagna Ibletto lui-même ; il envoya alors Jacopo de Vimercato à la tête d'une armée qui, grossie de tous les mécontents génois, vint se présenter devant Gênes. L'archevêque, abandonné de la plupart de ses satellites, craignit de tomber entre les mains de ses ennemis ; il jeta cinq cents hommes dévoués dans le Castelletto, dont il confia la garde à Pandolfo, son frère, et à Bartolomea, veuve de son autre frère Pietro ; puis, s'emparant de quatre navires (13 avril 1464), il se mit à faire la course sur tous les vaisseaux génois et à ravager les côtes de sa patrie. On arma pour le combattre ; après diverses rencontres meurtrières, il dut se retirer sur les côtes de Sicile. Francesco Spinola l'y poursuivit. Paolo descendit dans ses embarcations, gagna la terre, et échappa ainsi au gibet. Ses bâtiments, abandonnés, furent ramenés à Gênes. Durant ce temps Bartolomea Fregoso, gagnée par une somme de quatorze mille écus d'or et la restitution de Novi, livra le Castelletto (23 mai) au duc de Milan, qui fut reconnu unanimement pour souverain. Paolo se retira à Rome, d'où il ne cessa de surveiller l'occasion de reprendre le dogat ; il crut l'avoir trouvée en 1477, après l'assassinat du duc Galeas-Maria Sforza, et fit accepter ses services par ses compatriotes pour défendre les environs de Gênes contre les Milanais. Malgré le talent et le courage qu'il déploya en cette occasion, il ne put résister aux efforts combinés de Prospero Adorno et de la faction milanaise. Il regagna Rome, d'où il continua ses intrigues. En mars 1480, le pape Sixte IV le fit prêtre-cardinal du titre de Sainte-Anastasie, et l'année suivante il lui confia le commandement d'une flotte de vingt-quatre galères, destinée à agir contre les Turcs, déjà maîtres d'une partie de l'Italie méridionale. La mort de Mahomet II arriva à propos, et au bout de quelques mois les Turcs restituèrent Otrante, Tarente et quelques autres villes du littoral napolitain. Le cardinal-archevêque prit alors le chemin de son diocèse, et vint étaler sa pourpre et sa gloire devant ses compatriotes. Son neveu Gianbatista Fregoso gouvernait alors ; mais il était peu aimé : Paolo ne fit pas beaucoup de façons pour s'en débarrasser. Le 25 novembre 1483, le doge étant venu le visiter, il le fit arrêter dans le palais archiépiscopal, le contraignit à signer une abdication, la remise des forteresses, et le fit déporter à Fréjus. Doge pour la troisième fois, Paolo ne fut ni plus sage ni plus modéré que dans ses précédentes adminis-

trations. Un de ses bâtards, Fregosino, se fit surtout remarquer par ses vices et son insolence, sûr d'ailleurs de l'impunité. En 1484 la guerre éclata entre les Florentins et les Génois : il s'agissait des villes de Pietra-Santa et de Sarzane, que Laurent de Médicis revendiquait. La trahison des chefs génois amena le triomphe de leurs ennemis. Les Génois, fatigués d'un despotisme sans gloire, demandèrent l'institution d'une baillie composée de dix magistrats chargés de veiller aux affaires publiques. Le doge ne put empêcher cette dictature, qui réduisait son pouvoir à une vaine représentation. Il résolut alors de vendre sa patrie à Louisi le More (duc de Milan), à la fille duquel il venait de marier Fregosino, et fit assassiner Angelo Grimaldi et Tobbio Lomellini, deux des décemvirs les plus opposés à l'asservissement de Gênes. Ce crime ne fit qu'accélérer l'insurrection générale. Ibletto et Gianluigi Fieschi se mirent à la tête des conjurés; ils furent rejoints par les Adorni et par Gianbatista Fregoso, jaloux de se venger de l'oncle qui l'avait traîtreusement dépossédé. Paolo n'eut que le temps de se sauver dans la citadelle, où il fut immédiatement assiégé. Le cruel prélat avec son artillerie incendia une partie de la ville. Les assiégeants, découragés, invoquèrent l'intervention du roi Charles VIII ; mais tandis que celui ci préparait un secours efficace, Ludovic Sforza entra sur le territoire de la république, et ayant réuni les chefs des divers partis, obtint que les Génois reconnaîtraient pour seigneur son neveu Giovanni Galeas, qu'Agostino Adorno serait gouverneur pour le duc, que le cardinal Paolo abdiquerait le dogat, remettrait ses places fortes aux Milanais, et qu'il ne se mêlerait plus que des affaires spirituelles de son archevêché, moyennant une pension annuelle de six mille écus d'or. Paolo aima mieux s'exiler de sa patrie, et s'embarqua pour Rome. Une violente tempête engloutit une de ses galères, et ce ne fut qu'après mille dangers qu'il arriva à Civita-Vecchia. Il vécut quelque temps dans l'intimité du pape Borgia (Alexandre VI), son digne émule; en 1494, il se réconcilia avec Ibletto Fiesco, et ces deux turbulents vieillards vinrent jeter l'ancre dans le golfe de la Spezzia, à la tête d'une puissante flotte aragonaise et napolitaine; mais ils furent repoussés par les partisans de Gianluigi Fiesco et deux mille Suisses envoyés par le duc d'Orléans (depuis Louis XII). Paolo s'était emparé de Vintimille; il en fut chassé peu après. Ce fut son dernier effort. Réduit à l'impuissance de nuire, il ne survécut pas longtemps à sa défaite. Tour à tour capitaine, archevêque, doge, pirate, prince de l'Église, doge encore, usurpateur du siége ducal sur son frère et son neveu, il fut le plus dissolu des prêtres, le plus hardi et le plus intrigant des chefs d'État; vindicatif, fourbe, cruel, il fut le fléau de sa patrie, alors que ses talents et sa bravoure eussent pu en faire le soutien.

A. DE L.

Giovanni Simonetta, *His...*, lib. XXVIII, p. 720-754. — Uberto Foglietta, *Hist. Genuens.*, l. XI, 613-658. — Bizarro, *Hist. S. P. A. Genuens*, lib. XIII, 304-315; IV, 31 — *Cronica di Bologna*, t. XVIII, p. 736. — A. Giustiniani *Annali di Genova*, t. V, fol. 215-219. — Bernardo Cori *Hist. Milanesi*, t. VI, 955. — Raynald, *Annales Eccle* 1462, § 51, t. XIX, p. 123. — *Commentar. Pii papæ I* lib. XI, p. 292. — Le chevalier de Mailly, *Hist. de Gêne* t. II, lib. VIII, p. 40-114. — Sismondi, *Hist. des Répu bliques italiennes*, t. X et XI. — Émile Vincens, *Hist. d Gênes*, t. II, p. 268-322.

FREHER (*Marquard*), historien allemand né à Augsbourg, le 26 juillet 1565, mort à Nuremberg, le 13 mai 1614. Il était fils d'un sénateur de la ville d'Augsbourg. Après avoir étudi les lettres et la philosophie dans sa ville natale il alla suivre le cours de droit de Cujas Bourges, et il s'y fit recevoir licencié. De retour en Allemagne, il devint le conseiller de Jea Casimir, prince palatin, et il se lia avec quelques-uns des plus savants hommes de so temps, entre autres J. Léunclave, Fred. Sylburge, Jér. Commelin, Janus Gruter et Jann Dousa. En 1596, il fut nommé professeur de droit l'université de Heidelberg; mais les affaires importantes dont le chargea l'électeur Frédéric IV ne lui permettant pas de remplir cett place avec assiduité, il s'en démit en 1598. Le même électeur le fit vice-président du consei d'Heidelberg, et l'employa à diverses négociations auprès du roi de Pologne, des électeur de Mayence et de Cologne et des évêques de Spire et de Worms. Ces divers emplois n'empêchèrent point Freher de travailler à l'histoire du Palatinat, qu'il avait entreprise par ordre de l'électeur, et de composer plusieurs ouvrages qu annoncent une grande érudition. D'après Nicéron, « Freher était un homme sage, prudent, d'un esprit subtil, quoique la grosseur de son corps semblât ne rien promettre de cette dernière qualité. Son érudition profonde était jointe à une grande modestie, et il a exprimé ses véritables sentiments quand il a dit dans un de ses ouvrages :

Sum memor ipse mei, atque satis mea frivola novi.

Il aimait la peinture, et y réussissait assez bien. Il s'était fait un cabinet d'antiques, de médailles, et d'autres choses semblables, dont il savait connaître le mérite et la bonté. » Nicéron cite de lui quarante-neuf ouvrages, et sa liste n'est pas complète. Les plus importants de ces ouvrages sont : *Juris Græco-Romani, tam canonici quam civilis, Tomi duo, ex variis monumentis Europæ et Asiæ eruti, græce et latine ex versione Joannis Leunclavii. Edente Marquardo Frehero, cum auctuario, chronologia juris, et præfatione*; Francfort, 1596, 2 vol. in-fol; — *Origines Palatinæ*; Heidelberg, 1599, in-fol. : on trouve dans cet ouvrage, outre l'origine des peuples du Palatinat, une description curieuse et exacte des antiquités d'Heidelberg et du voisinage; — *De Feudis, constitutio Caroli Crassi imperatoris, edita et exposita commentario Marquardi Fre-*

ieri, Gulielmi Forneri et Antonii Contri; Hanovre, 1599, in-8°; — *Germanicarum Rerum Scriptores aliquot insignes, de gestis a Carolo Magno ad Carolum V imperatorem, collecti et illustrati notis, glossariis et indicibus*; Hanau, 3 vol. in-fol. Freher avait l'intention de donner un quatrième volume; mais la mort en empêcha. Il avait mis en tête de cette collection une *Notice des Historiens d'Allemagne*, sous ce titre : *Directorium in omnes fere quos superstites habemus chronologos, annalium scriptores, et historicos potissimum Romani Germanicique Imperii*. Cette pièce a été revue et augmentée par Jean-David Kœler, professeur d'histoire à Altorf, qui la fit imprimer sous le titre de *De præcipuis Scriptoribus historiæ Germaniæ*; Nuremberg, 1720, in-4°; — *Johannis Trithemii Opera historica, a Marq. Frehero collecta*; Francfort, 1601, 2 vol. in-fol.; — *Rerum Bohemicarum Scriptores aliquot antiqui, qui de gentis origine et progressu, regum gestis, Hussitarum etiam historia scripserunt, collecti et editi per Marq. Freherum*; Hanau, 1602, in-fol.; — *Rerum. Moscovitarum Auctores aliquot*; Francfort, 1600, in-fol.; — *De Re Monetaria veterum Romanorum et hodierni apud Germanos Imperii Libri duo*; Ladebourg, 1605, in-4°; — *Constantini Magni imperatoris Donatio Sylvestro papæ, integre edita latine, cum versione græca duplici Theodori Balsamonis et Matthæi Blastaris*; Heidelberg, 1610, in-4°; — *Commentarius de secretis judiciis olim in Westphalia aliisque Germaniæ partibus usitatis, postea abolitis. Accedit Joannis De Francfordia Tractatus contra Feymeros, seu scabinos occulti judicii, ab eodem Frehero editus*; Heidelberg, 1610, in-4°; — *Corpus Francicæ historiæ, veteris et sinceræ, in quo prisci ejus scriptores, hactenus miris modis in omnibus editionibus depravati et confuse editi, nunc tandem serio emendati et pro ordine temporum dispositi*; Hanau, 1613, in-fol.; — *Commentarius ad Aureæ Bullæ caput VII*; Heidelberg, 1615, in-4°; — *Parergon seu novarum observationum et verisimilium libri duo*; Nuremberg, 1262, in-4°.

Un autre FREHER, portant également le prénom de *Marquard*, se distingua comme jurisconsulte. Né à Augsbourg, en 1542, mort en 1601, il contribua puissamment à mettre dans un meilleur ordre le code municipal de Nuremberg.

Melchior Adam, *Vitæ Jurisconsultorum*. — Paul Freher, *Theatrum Virorum doctorum*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXI.

FREHER (*Paul*), médecin et biographe allemand, né à Nuremberg, en 1611, mort dans la même ville, le 27 avril 1682. Il fit ses premières études à Genève, et, après avoir beaucoup voyagé, il fut reçu docteur à Altdorf, et se fit agréger au collége des médecins de Nuremberg. Il n'est guère connu que par un grand ouvrage biographique, qui fut publié après sa mort par son neveu Charles-Joachim Freher. Cet ouvrage est intitulé : *Theatrum Virorum eruditione clarorum a sæculis aliquot ad hæc usque tempora florentium*; Nuremberg, 1688, in-fol. Ce livre contient deux mille huit cent cinquante articles biographiques, fort incomplets, et treize cents portraits d'une ressemblance douteuse ou tout à fait imaginaires. Il est devenu rare, parce que la perte des cuivres a empêché d'en faire une seconde édition. On a encore de Freher : *Dissertatio de Febre tertiana intermittente*; Altdorf, 1639, in-4°.

Éloy, *Dict. historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

FREHER (*Charles-Joachim*), médecin allemand, neveu du précédent, né à Nuremberg, le 29 août 1655, mort dans la même ville, le 6 novembre 1690. Il se fit recevoir docteur à Bâle et agréger au collége des médecins de sa ville natale. On a de lui une thèse *De Melancholia hypochondriaca*; Bâle, 1677, in-4°. Il est surtout connu par la publication du *Theatrum Eruditorum* de son oncle.

Biog. médicale.

* **FREIBERG** (*Henri* DE), minnesinger allemand, vivait vers l'an 1300; il était né, selon toute probabilité à Freiberg en Saxe, et passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Wenceslas II, roi de Bohême, qui, poëte lui-même, accueillait gracieusement les poëtes. Il composa un poëme sur la sainte Croix (822 vers, manuscrit de Vienne, n° 2885), et une pièce de 360 vers en l'honneur de Jean de Michelsperg, qui, lors de son voyage en France, s'était distingué dans plusieurs tournois (imprimée d'après le manuscrit d'Heidelberg, Germ. II, p. 93). Mais son principal mérite est d'avoir continué le *Tristan* de Godefroy de Strasbourg, en se maintenant presque à la hauteur de ce célèbre minnesinger : il a du naturel, de la grâce et de la vivacité; ses récits sont attachants et ses descriptions élégantes et pittoresques. Ce dernier poëme a été plusieurs fois imprimé : Ch.-H. Müller, *Sammlung*, Berlin, 1782-1783; V. D. Hagen, *Gottfrieds v. Strassb. Werke*, Breslau, 1823; E. v. Groote, Berlin, 1821; H.-E. Masmann, Leipzig, 1823. K. Gædeke a publié quelques fragments de *Tristan*, dans sa sixième livraison *Das Mittelalter*, Hanover, 1854; et V. D. Hagen a recueilli dans le quatrième volume de ses *Minnesinger*, p. 613, à peu près tous les renseignements qu'il est possible de se procurer sur H. de Freiberg. Alexandre PEY.

Gædeke, *Das Mittelalter*. — Hagen.

* **FREIDUNK** (*Bernard*), poëte et moraliste allemand, vivait au commencement du treizième siècle; il accompagna en Syrie l'empereur Frédéric II, et ce fut loin de sa patrie qu'il composa un poëme didactique auquel il donna

le titre de *Bescheidenheit* (Discrétion ou Modestie), et dans lequel, au milieu de beaucoup de proverbes, de sentences morales, de récits, on trouve de sages conseils adressés aux quatre ordres dont s'occupe l'auteur, c'est-à-dire le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et les paysans. Le tout comprend 4,838 petits vers, iambes de quatre pieds, et passe avec raison comme un précieux monument de l'ancien idiome germanique. Imprimé à Strasbourg en 1508, cet ouvrage reparut à Augsbourg en 1513, à Francfort en 1567; une rédaction un peu différente avait été mise au jour à Worms en 1538; un érudit distingué, W. Grimm, a remis en lumière à Gœttingue, en 1834, ce vieux texte un peu oublié. Vers la fin du quatorzième siècle, Walter von Engen l'avait fait passer en vers latins, en l'abrégeant; un autre extrait parut sous le titre de *Proverbia eloquentis Freydunkii*. G. B.

Jördens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaiten*, t. I, p. 565-572. — Hayen, *Museum*, t. I, et *Altdeustche Gedichte*, t. I. — Eschemburg, *Denkmater*, p. 83-118. — G. Duplessis, *Bibliographie paremiologique*, p. 320.

FREIESLEBEN (*Christian-Henri*), jurisconsulte allemand, né à Glaucha, le 6 juin 1696, mort le 23 juin 1741. Il étudia le droit à Leipzig, et vint s'établir en 1716, à Altenbourg, où il devint, en 1721, avocat de la principauté. Plus tard, il fit des cours de droit et de philosophie à Leipzig, tout en se livrant à la pratique de la jurisprudence. En 1730 il fut appelé à remplir une chaire de droit à Altorf. En 1738 il fut nommé conseiller à Brandenbourg-Culmbach, et en 1741 assesseur du tribunal de la principauté d'Onolzbach. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertatio philologica de emendatione eruditionis et prudentia circa eam*; Leipzig, 1722, in-4°; — *Dissertatio juridica de difficultate Jurisprudentiæ hodiernæ*, etc.; Erfurt, 1722, in-4°; — *De Jurisprudentia axiomatica vera et falsa*; Leipzig, 1723, in-4°; — *Einleitung zur buergerlichen deutschen Rechtsgelahrtheit* (Introduction à l'Étude du Droit civil allemand); Leipzig, 1726, in-4°; — *Dissertatio de Jure fisci Landsassiorum*; Leipzig, 1726, in-4°; — *Volumen Decisionum et Responsorum*; Nuremberg, 1734, in-4°; — *Dissertatio de interpretatione statutorum ex jure communi*; Altorf, 1735, in-4°.

Will, *Nürn. Gel. Lex.*

FREIESLEBEN (*Godefroi-Christian*), polygraphe saxon, né à Altenbourg, en 1716, mort le 24 juin 1774. Il fut conseiller et bibliothécaire du duché de Saxe-Gotha. Ses principaux ouvrages sont: *Falschheit der neuen Propheten* (Fausseté des nouveaux Prophètes); Altenbourg, 1751-1758; — Une traduction du *Micromégas* de Voltaire; Dresde 1751; — *Maximes de Morale, tirées des poésies d'Horace*; Gotha, 1759; — *Nachlese zu Gottscheds Vorrath zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst* (Docum. relatifs à l'histoire de la poésie dramatique en Allemagne); Leipzig, 1760, in-8°.

Meusel, *Gel. Deutschl.*

FREIESLEBEN (*Christophe-Henri*), surnommé *Ferromontanus*, jurisconsulte allemand, mort en 1733. Il fut docteur en droit de la cour de Saxe-Gotha à Altenbourg. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertatio de difficultate jurisprudentiæ hodiernæ ex retentis in Stat monarchico doctrinis quæ ad statum republicæ aristocratico-democraticæ aptat erant, oriunda*; — *De Jure fisci Landsassiorum*; — *De Ludis*; — *De Habitu Philosophi tribonianæ in Institutis*; — *Corpus Juris academicum*.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FREIGE (*Jean-Thomas*), jurisconsulte allemand, natif de Fribourg en Brisgau, mort le 1 janvier 1583. Partisan de la philosophie de Ramus, il se trouva exposé par ce motif à des ennuis de toutes natures. Il résolut alors d'abandonner l'étude, pour embrasser une profession manuelle, et se rendit à Bâle pour s'y faire correcteur d'imprimerie; mais dans cette ville comme ailleurs, il ne rencontra que des déceptions. On a de lui: *Quæstiones geometricæ logicæ, ethicæ, physicæ, œconomicæ et politicæ*; 1579, in-8°; — *Synopsis Historiæ*; — *Synopsis Pandectarum*; — *Historia de Bello Africano*; — *Tabulæ in Virgilium*; — *Logica Jurisconsultorum*; — *Notæ in omnes Ciceronis Orationes*; — *Quæstiones Justinianeæ*; — *Vita Petri Rami*; 1581, in-8°; — *Grammatica Græca*; 1581, in-8°.

Adam, *Vit. Erudit.*

FREILAS (*Alonzo* DE), médecin espagnol, né à Jaen, vivait en 1606. Il passa plusieurs années à Tolède, où il pratiqua son art avec une certaine réputation. On a de lui: *Conocimiento curacion y preservacion de la peste*; — *Tratado del arte de descontagiar las ropas de seda, telas de oro y plata, tapicerias, y otras cosas*; — *Si los melancolicos pueden saber lo que está por venir con la fuerza de la imaginacion*; ces trois opuscules ont été réunis, et publiés à Jaen, 1606, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Hispana*, III, p. 2.

FREILE (*Juan-Diaz*), historien espagnol, vivait en 1556. Il habita longtemps l'Amérique espagnole: il a publié une histoire du Pérou sous ce titre: *Sumario compendioso de las quentas de plata y oro que en los reynos del Peru son necesarias á los mercaderes*; Mexico, 1556, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Hispana*, II, p. 683.

* **FREILIGRATH** (*Ferdinand*), poëte allemand, né à Detmold, le 17 juin 1810. Son père était instituteur; privé de sa mère à l'âge de sept ans, il se forma en quelque sorte par lui-même. Son père s'étant remarié, le jeune Freiligrath fut envoyé à dix ans au gymnase de sa ville natale, où il fit de rapides progrès. Destiné au commerce, par suite de l'intention manifesté

par un oncle maternel, établi à Édimbourg, de l'adopter, il commença en 1825 son apprentissage commercial à Sœst, en Westphalie, où il séjourna jusqu'en 1831, consacrant tous ses loisirs à la poésie. Il avait perdu son père en 1829, et bientôt après il avait appris que son oncle d'Édimbourg n'était plus en état de réaliser les bonnes intentions qu'il avait annoncées à son sujet. Il se rendit alors à Amsterdam, où il entra et demeura pendant six ans chez un changeur. Le séjour de la Hollande eut une influence marquée sur le talent du jeune poëte; tout en se livrant aux opérations commerciales, il trouvait le temps de décrire en beaux vers les scènes maritimes qu'il avait sous les yeux. Deux autres poëtes, Gustave Schwab et Chamisso, l'introduisirent dans le monde littéraire, de telle sorte que, revenu en Allemagne, il s'y trouva déjà renommé pour ses productions. De 1837 à 1839, il fut occupé dans une maison de commerce à Barmen. Marié en 1841, il passa une année à Darmstadt et deux autres années à Saint-Goar. C'est alors que, sur la demande d'Alexandre de Humboldt et du chancelier de Müller, il obtint du roi de Prusse une pension. Deux ans plus tard il renonça à cette faveur, parce que ses sentiments politiques ne se trouvaient plus d'accord avec la marche du gouvernement, ainsi qu'il l'explique lui-même dans un recueil politique qu'il fit paraître alors, et dont la publication l'obligea de quitter l'Allemagne en 1844. Il se retira d'abord en Belgique, ensuite en Suisse. En 1846 il vint à Londres, et y entra dans une maison de commerce. Il se disposait à s'embarquer pour l'Amérique, où l'appelait un autre poëte, Longfellow, quand survinrent les événements de mars 1848, qui le décidèrent à retourner en Allemagne. Venu à Dusseldorf, il s'y mit à la tête du parti démocratique. Traduit en justice pour son poëme intitulé : *Die Todten an die Lebenden* (Les Morts aux Vivants), il fut, après deux mois de prévention, acquitté par le jury, convoqué pour la première fois en Prusse. Il se rendit ensuite à Cologne, pour y prendre la direction de la *Neue rheinische Zeitung* (Nouvelle Gazette rhénane); mais poursuivi de nouveau, il retourna en 1849 à Londres, qu'il n'a plus quitté depuis. Comme poëte, Freiligrath a de l'éclat, de l'imagination. Il a un vif sentiment de la nature; peut-être manque-t-il d'étendue et de profondeur. Comme traducteur, il a de l'exactitude, et se montre pénétré des beautés de son original. On a de lui : *Gedichte* (Poésies); 1838; — *Rheinisches Odeon* (l'Odéon rhénan); Coblentz, 1839, en collaboration avec Hub et Schnezler; — *Rheinisches Jahrbuch* (Annuaire rhénan); Cologne, 1840 et 1841, avec Simrock et Mazerath; — *Das romantische Westfalen* (La Westphalie romantique); 1842, avec Duller; — *Gedicht zum besten des Kœlner Doms* (Poëme au profit de la cathédrale de Cologne); Darmstadt, 1842; — *Karl Immermann, Blætter der Erinnerung an ihm* (Charles Immermann, pages de souvenir à son adresse); Stuttgard, 1842; — *Glaubensbekenntniss* (Profession de foi); Mayence, 1844, publiée à la suite d'une controverse littéraire avec Herwegh : cet ouvrage préluda à ses poésies politiques; — *Ça ira! Sechs Gedichte* (Ça ira! six poëmes); Herisau, 1846; — *Neuere politische und sociale Gedichte* (Nouvelles Poésies politiques et sociales); Cologne, 1849. Les principales traductions de Freiligrath sont : *Oden*; 1836, traduites de V. Hugo; — *Dæmmerungs Gesænge* (Chants du Crépuscule); Stuttgard, 1836, traduits du même. V. R.

Conversat.-Lexikon. — Men of the Time.

FREIND (*Jean*), célèbre médecin anglais, naquit en 1675, à Croton, petite ville du comté de Northampton, où son père était ministre de la religion anglicane, et mourut le 26 juillet 1728. Ses études, commencées à Westminster et terminées à Oxford, furent marquées par de brillants succès littéraires. Néanmoins, Freind embrassa la carrière médicale, pour laquelle il avait toujours manifesté une vocation prononcée. A peine revêtu du simple grade de bachelier en médecine, il se faisait déjà connaître par un traité sur la menstruation et les maladies qui s'y rattachent : ouvrage qui, bien qu'entaché des hypothèses alors en vogue, promettait à la littérature médicale un écrivain distingué. C'était en 1703 : Freind avait alors vingt-huit ans. Un an plus tard, l'université d'Oxford lui fournissait l'occasion de montrer du talent, sous un nouveau jour, en l'appelant à professer la chimie, dont il avait fait une étude approfondie. En 1705 le comte de Péterborough le décidait à le suivre en Espagne en qualité de médecin des armées. A l'issue d'une double campagne, Freind voulut, avant de retourner en Angleterre, visiter Rome, où deux illustres praticiens, Baglivi et Lancisi lui firent le plus brillant accueil. En 1712 la Société royale de Londres, alors présidée par le grand Newton, l'appela dans son sein. La variété et l'étendue de ses connaissances, non-seulement en médecine, mais dans la plupart des sciences et dans les langues anciennes, devait en faire un des membres les plus actifs de cette illustre compagnie. Dans la même année nous le trouvons avec l'armée anglaise en Flandre, où il ne demeura que peu de mois. Revenu à Londres depuis la conclusion de la paix, il s'y livra exclusivement à l'étude et à la pratique de la médecine. Mais enlevé quelques années plus tard par la politique à ses utiles travaux, et envoyé en 1723 à la chambre des communes par le suffrage de ses concitoyens, il s'y fit remarquer par une opposition très-vive. Accusé d'avoir pris part aux menées d'Atterbury en faveur du prétendant, il fut enfermé en même temps que l'évêque de Rochester dans la Tour de Londres. Freind conserva dans ces circonstances critiques toute la

sérénité de son esprit, et il mit à profit les loisirs forcés de sa captivité pour jeter le plan de son histoire de la médecine, le meilleur de ses ouvrages. C'est alors qu'un homme qu'il avait toujours rencontré sur un terrain opposé au sien, en politique comme en médecine, Mead, que cette conduite honore, obtint, grâce à de pressantes démarches, son élargissement, puis son acquittement définitif; noble exemple en ces temps d'intolérance politique et religieuse. Georges II, qui, monté sur le trône en 1727, avait eu précédemment recours à Freind dans les maladies de ses enfants, ne fut pas moins généreux ou, si l'on veut, moins habile; ne se souvenant que des talents du praticien, il nomma premier médecin de la reine l'homme que des travaux justement estimés et une pratique aussi heureuse qu'étendue désignaient à sa confiance. Mais l'illustre archiâtre ne devait pas jouir longtemps de cette haute position. Épuisé de fatigues et de travaux, il succomba en quelques jours à une fièvre ardente, à l'âge de cinquante-trois ans. Sa mort fut un deuil public; il jouissait en Angleterre d'une autorité égale à celle des anciens. L'aménité de ses mœurs, un talent de parole rare dans sa profession, la réserve pleine de dignité dont il avait toujours fait preuve, même au milieu de la polémique suscitée par quelques-uns de ses ouvrages, lui avaient concilié l'estime et l'affection générales. Bien que Freind ne fût pas sans fortune, car il laissait, entre autres dispositions testamentaires inspirées par l'amour de la science, une somme de 1,000 livres sterling pour la fondation d'une chaire d'anatomie à Oxford, le roi, par un sentiment de gratitude non moins honorable pour lui-même que pour celui qui en était l'objet, voulut se réserver le soin d'assurer l'avenir de sa veuve et de son fils.

A l'époque où écrivait Freind, les progrès des sciences mathématiques, de la mécanique et de la physique expérimentale avaient fait croire à la possibilité de ramener les phénomènes de l'économie à des formules algébriques. Cette illusion, partagée par les meilleurs esprits, avait donné naissance à l'*école iatro-mécanique.* Freind, qu'une connaissance approfondie des mathématiques devait naturellement y faire incliner, embrassa avec ardeur un système qui peut compter avec orgueil parmi ses adeptes les Borelli, les Baglivi, les Senac, les Boërhaave, les Boissier de Sauvages, et il en fit une première application dans l'*Emménologie.* Sa théorie de la menstruation est entièrement mécanique; la statique et l'hydraulique lui en fournissent les bases. La position verticale, la prétendue dilatation de l'aorte chez les femmes, et la pléthore locale lui en expliquent les causes. Il admet même, au moins dans certains cas, la déchirure des capillaires de l'utérus. Quant à la contractilité organique, il n'en tient aucun compte. La résistance des vaisseaux et la lenteur du sang lui expliquent la diminution de cette évacuation; le relâchement de ces mêmes vaisseaux et la raréfaction de ce liquide occasionnent, selon lui, son excès. Les indications thérapeutiques découlent de ces vues hypothétiques, qui tiennent malheureusement dans ce traité la place de l'observation, et conduisent l'auteur à méconnaître l'utilité de la saignée dans quelques aménorrhées et ménorrhagies. Cependant, abstraction faite de la multiplicité des remèdes encore en usage dans ce temps, sa pratique vaut mieux que sa théorie. Freind relate à la fin de ce traité les expériences auxquelles il s'était livré sur des chiens, pour connaître l'action que les emménagogues ont sur le sang en circulation ou sorti des vaisseaux. Bien qu'il n'y ait aucune conclusion rigoureuse à tirer de là quant aux applications cliniques, ces expériences, qui ont eu récemment des imitateurs, mais à un autre point de vue, prouvent que le rôle du sang dans les maladies ainsi que l'action des substances médicinales sur ce fluide n'avaient pas échappé à ce perspicace observateur, nonobstant ses théories solidistes et son éloignement pour la chimiâtrie. — Le seul ouvrage de Freind que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit, c'est son *Histoire de la Médecine*, ouvrage qui fait suite à celui de Daniel Leclerc, et qui, supérieur à ce dernier sous le rapport du style et de la mise en œuvre, ne lui est pas sensiblement inférieur pour l'érudition : ce qui est déjà un assez bel éloge. Les derniers médecins grecs y sont surtout traités avec soin. Sans doute l'époque arabique a été depuis cette époque mieux étudiée et appréciée; le moyen âge n'y est qu'ébauché; et quant au plan général de l'ouvrage, on y regrette l'absence d'aperçus généraux et de vues philosophiques qu'on exigerait aujourd'hui d'un ouvrage de ce genre. C'est moins un tableau des évolutions de la science et des lois auxquelles elles se rattachent, qu'une galerie où vous voyez passer devant vos yeux une suite de noms plus ou moins célèbres. Mais il faut se reporter à l'époque où Freind écrivait, et surtout ne pas oublier qu'il avait eu spécialement pour but, ainsi que le titre même de son livre l'indique, les choses qui ont principalement trait à la pratique et ce qui appartient à chaque auteur dans l'histoire et le traitement des maladies.

Les principaux ouvrages de Freind sont : *Emmenologia, in qua fluxus muliebris menstrui phænomena, periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicas exiguntur*; Oxford, 1703, in-8°, plusieurs édit.; trad. en français par J. Devaux, Paris, 1730, in-12; — *Prælectiones Chymicæ, in quibus omnes fere operationes chymiæ ad vera principia et ipsius naturæ leges rediguntur*; Oxford, 1709, in-8°; plusieurs éditions. Dans cet ouvrage, dédié à Newton, l'auteur cherche à ramener tous les phénomènes chimiques aux lois de l'attraction. Il s'étend longuement sur les modifications que les corps éprouvent par l'action du feu. C'est la

substance de ses leçons, révisée par lui, à l'université d'Oxford; — *Hippocratis De Morbis popularibus liber primus et tertius; his accommodavit novem de febribus commentarios;* Londres, 1717, in-4°; travail où, à l'exemple de ses émules, Freind veut tout voir dans l'auteur qu'il commente, même ce qui n'y est pas, et dans lequel on trouve, à côté d'aperçus judicieux, beaucoup d'hypothèses subtiles en harmonie avec les idées de l'auteur. L'opinion qu'il y émet, en s'appuyant sur l'autorité de Rhazès, de l'utilité des purgatifs dans la fièvre secondaire, des varioles confluentes, suscita une polémique assez longue entre ses amis et ses adversaires; — *The History of Physic, from the time of Galen to the beginning of the sixteenth century, chiefly with regard to pratice* (L'histoire de la Médecine depuis le temps de Galien jusqu'au commencement du seizième siècle, principalement en ce qui concerne la pratique). Cette histoire est divisée en trois parties : la première traite des médecins grecs depuis Galien, la deuxième des Arabes, la troisième des auteurs latins dans les temps modernes; Londres, tome I, 1725; tome II, 1726, in-8°; trad. en latin par Wigan, Londres, 1734, 2 vol. in-12; en français par Coulet, Leyde, 1727, 3 vol. in-12. Une autre traduction française, par B***, a été publiée et augmentée d'une préface par Senac; Paris, 1728, in-4°. Cet ouvrage donna lieu à une polémique très-vive, en raison des critiques que Freind, qui commençait son livre au point où D. Leclerc avait fini le sien, adressait au plan laissé par son prédécesseur pour la continuation de son livre, et aux erreurs de chronologie qu'il y relevait. — Les œuvres médicales de Freind ont été publiées en latin par Wigan, sous le titre de : *J. Freind Opera omnia Medica;* Naples, 1730, in-4°; elles ont eu plusieurs éditions, dont quelques-unes contiennent la vie de l'auteur par Wigan.

Freind eut un frère, nommé *Robert*, né en 1667, mort en 1751, qui entra dans les ordres et composa diverses poésies latines et anglaises, insérées dans la collection de Nichols.

Dr C. Saucerotte.

Biographia Britannica. — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FREINSHEIM, en latin Freinshemius (*Jean*), philologue allemand, né à Ulm, en décembre 1608, mort à Heidelberg, le 31 août 1660. Il appartenait à une excellente famille; rien ne fut négligé pour son éducation. D'abord il étudia le droit à Marbourg, d'où il passa à Giessen, se livrant aussi à l'étude de la philosophie. A Strasbourg, il gagna l'affection de Matthieu Bernegger, professeur d'histoire, célèbre à cette époque. Freinsheim était fort spirituel, et l'on citait souvent ses reparties : cela lui valut le surnom de *Apophthegmaticus* (le Sentencieux ou l'homme aux vives répliques). Un jour, Bernegger lui mit entre les mains un Florus, en le priant d'y faire des notes : peu d'heures après, l'étudiant le lui rendit enrichi de corrections auxquelles personne n'avait songé. Outre les langues anciennes, Freinsheim s'était approprié la plupart des langues vivantes : il fit un voyage en France, et demeura trois ans à Paris avec le célèbre Michel Marescot. A la recommandation de cet ami puissant, il fut reçu secrétaire royal des archives à Metz. En 1637 il revint à Strasbourg, où il épousa la fille de Bernegger; ces deux savants entreprirent alors d'immenses travaux philologiques. La reine Christine appela Freinsheim à l'université d'Upsal, où il professa la politique et l'histoire. Après y être resté de 1642 à 1647, il vint à Stockholm en qualité d'historiographe et de bibliothécaire. Logé au palais de Christine, il y vivait dans la société de Descartes, de Grotius, de Saumaise, de Bochart, de Vossius, etc. La reine étudiait le grec avec lui. Cependant, le climat de la Suède ne convenait pas à la santé de Freinsheim : l'électeur palatin l'appela à Heidelberg, en le nommant professeur honoraire et conseiller électoral. Il jouit peu de temps de cette position, et mourut à l'âge de cinquante-et-un ans.

Avant de parler de ses travaux historiques, qui lui ont acquis une gloire impérissable, nous rappellerons qu'il avait composé un poëme allemand sur le duc Bernard de Weimar; cette production est tout à fait oubliée. Ses *Suppléments* de Tite-Live et de Quinte-Curce sont une œuvre de patience, de conscience et de talent. On sait que ce fut de sa part un essai de combler les lacunes produites dans les manuscrits de ces auteurs par les ravages du temps. Il commença par ceux de Quinte-Curce; ceux de Tite-Live l'ont élevé encore plus haut : il en donna le commencement à Stockholm, en 1649, avec une épître dédicatoire à la reine Christine. L'édition de Strasbourg de 1654 contient soixante livres. Doujat en acheta trente-cinq, qui étaient entre les mains des héritiers. Freinsheim imite avec assez de bonheur le style de Tite-Live. Suivant Rollin il avait réussi à consoler le public de la perte du grand historien, autant que cela était possible. Freinsheim a publié une édition de Florus, des remarques sur Tacite, les fables de Phèdre et quelques dissertations recueillies sous le titre de : *Orationes cum quibusdam declamationibus;* Strasbourg, 1662, in-12. [P. de Golbery, *Encyc. des G. d. M.*]

Jöcher, avec suppl. d'Adelung. — Sax, *Onomast.*

FREIRE ou **FREYRE DE ANDRADE** (*Gomez*), général portugais, né à Lisbonne, le 19 décembre 1636, mort le 3 janvier 1702. Il était neveu du fameux historien Jacintho Freire de Andrade, et servit dans l'artillerie. Nommé capitaine général du Maranhao et du Pará, il occupa ce poste important depuis mai 1685 jusqu'en juin 1687. Il est pour le nord du Brésil ce que fut son homonyme et son parent pour le sud. Sa biographie, qui a acquis les dimensions d'un

livre d'histoire, a paru sous ce titre : *Vida de Gomes Freyre de Andrada, general de Artelharia do reyno do Algarve, governador e capitão general de Maranhão, Pará e Rio das Amazonas, no Estado do Brazil, composta per* Fr. Domingos Teixeyra, *eremita de Santo-Agostinho, offerecida as memorias de Jacintho Freyre de Andrada*; 1ª parte; Lisbonne, 1724, pet. in-8°. La seconde partie, publiée après la mort de l'auteur, en 1727, par L. da Sylva de Aguiar, est également en un petit volume pet. in-8°. Cet ouvrage fournit de précieux renseignements touchant le soulèvement de Beckman, que l'on peut considérer comme la première tentative des Brésiliens pour constituer leur indépendance; il renferme aussi des documents sur les premiers différends qui ont eu lieu entre la France et le Portugal relativement aux terres du cap du Nord.

F. D.

Bernardo Pereira de Berredo, *Annaes historicos do Estado do Maranhão*, 1re édit., in-fol.; 2e édit., Maranhão, 1849, in-8°. — Warden, *Art de vérifier les dates*.

FREIRE DE ANDRADE (*Gomez*), général et homme d'État portugais, né vers 1685, mort le 1er janvier 1763. Il fit ses études à Coïmbre, entra au service, et donna des preuves éclatantes de courage en 1707, lors des guerres avec l'Espagne. En 1712, malgré sa jeunesse, il fut investi d'un commandement supérieur, et lors de la cessation des hostilités, employé à des négociations difficiles. Le 8 mai 1733, il fut élevé au poste de gouverneur de Rio-de-Janeiro, et chargé en 1735 d'administrer la riche province intérieure connue sous le nom de Minas Geraes. L'un de ses premiers actes fut de faire construire un édifice pour sa résidence et celle de ses successeurs, et le palais impérial fut terminé par ses ordres, en 1743. D'autres édifices utiles vinrent embellir Rio-Janeiro; tels furent le bel aqueduc de la Carioca et la fontaine de la place des Carmes. Ce fut également sous son administration, en 1744, que les richesses du district diamantin de Paracatu ayant été signalées au gouvernement par le guardà-mor J.-R. Froes, il en organisa l'exploitation. En 1748, la population des immenses districts de Goyaz, Cuyaba et Matto-Crosso ayant augmenté, Freire de Andrade fut chargé de l'administration des deux capitaineries que l'on venait d'y fonder, et l'on peut dire, sans exagération, qu'il commandait alors à un territoire plus vaste qu'aucun royaume de d'Europe. Gomez Freire était non-seulement un homme de guerre rempli de bravoure, un administrateur habile, mais aussi un ami des lettres. Ce fut à l'époque de son gouvernement que fut fondée la première académie du Brésil, le 13 janvier 1752, sous le titre d'*Academia dos Selectos*, société à laquelle on dut bientôt la première imprimerie connue dans le vaste territoire de l'Amérique portugaise.

L'énergique habileté de Gomez Freire était malheureusement destinée à se développer sur un théâtre moins pacifique. Depuis l'année 175 de nouvelles discussions sur la ligne des limite s'étaient élevées entre les cours de Madrid e de Lisbonne; on avait espéré y mettre fin pa l'échange de la colonie du Sacramento contr certaines aldées indiennes du Paraguay; mai des difficultés que l'on n'avait pas pu prévoir e Europe, et dans lesquelles se trouvait mêlée l Compagnie des Jésuites, rendirent ce trait inexécutable. Après d'innombrables pourparlers Gomez Freire se mit à la tête des forces don il pouvait disposer, et marchait sur le terri toire des Sept Missions. Dès la fin de juille 1734 il était à Rio-Grande; le 28 du mêm mois, il passa le Rio Pardo, et les hostili tés commencèrent immédiatement. Tout s borna d'abord à des escarmouches peu impor tantes, jusqu'à l'année 1755, époque à laquell les Jésuites revêtirent d'une sorte de comman dement nominal le corrégidor indien de la Con ceição, Nicolao Languiru, connu sous le non de Nicolas Ier, simple automate au moyen du quel les religieux dominateurs des aldées in diennes prétendaient couvrir leur adroite poli tique (1). Un talent incontestable présida à l campagne décisive qui s'ouvrit en 1756, et du rant laquelle Gomez Freire garda le comman dement en personne; mais les ruines des Sep Missions, qui couvrent aujourd'hui un vast territoire, que l'on n'a pas su repeupler, feron toujours regretter l'éclatant succès qu'elle obtint alors. La véritable *guerre des Missions* ne dura en réalité que six mois, depuis le 17 janvier 1756 jusqu'au milieu de juillet de cette même année. Gomez Freire de Andrade, récompensé de ses services par le titre de comte de Bobadella, accomplit encore de nombreux travaux, et fit surtout vers le sud plusieurs voyages fructueux pour le Brésil. Il était à Rio-de-Janeiro, lorsqu'il apprit la perte de la colonie du Sacramento (octobre 1762), que le marquis de Ceballos venait d'enlever au Portugal; il en conçut un tel chagrin, qu'il mourut quelques mois après. Gomez Freire est le héros du poëme célèbre de Basileo da Gama intitulé : *O Uraguay*.

Ferdinand DENIS.

Southey, *History of Brazil*, chap. 39. — Vicomte de S. Leopoldo : *Annaes do Rio-Grande*, t. I, ch. III, p. 46 et suiv. — *O Ostensor, jornal literario* (on y trouve un portrait du comte de Bobadella). — Adolfo de Varnhagen, *Epicos Brasileiros*; 1845, in-32. — Abreu e Lima, *Synopsis ou deducção chronologica*; Pernambuco, 1845, in-8°.

FREIRE (Le P. *Francisco-Jozé*), historien et philologue portugais, né à Lisbonne, en 1713, mort en 1773. Cet écrivain, plus connu sous son nom

(1) C'est à tort que Wilcocke, dans le livre intitulé *History of the Vice-Royalty of Buenos-Ayres*, Londres, 1807, affirme que ce roi Nicolas Ier était un certain frère Nicolas de Leuco, jésuite jouissant d'une grande autorité dans ces régions. On aura à ce sujet de bons renseignements dans l'ouvrage suivant : *Storia di Nicolò Primo, re del Paraguay, e imperator de' Mamaluchi*; traduzione dal Frances; S. Paulo nel Brasile, si vende a Venezia, da Francesco Pitteri.

de membre de l'Académie des Arcades, *Candido Lusitano*, fit des études excellentes, et devint gentilhomme du premier patriarche de l'église métropolitaine portugaise. Plus tard il se rattacha à la congrégation de Saint-Philippe de Neri. L'un des membres les plus célèbres et les plus zélés de l'association littéraire qui, fondée en 1757, prenait le nom d'*Academia des Arcades*, il contribua puissamment, par la solidité de ses écrits, et en même temps par la pureté de son style, au rétablissement des lettres en Portugal. José Freire se croyait appelé à faire une révolution dans la poésie, comme il en avait opéré pour ainsi dire une dans la prose; cet honneur était réservé à d'autres qu'à lui, bien qu'il eût traduit l'Art poétique d'Horace. Ses vers sont oubliés, mais ses autres ouvrages sont consultés avec fruit (1). Ses idées de réforme, si bien motivées par le goût détestable de l'époque où il vivait, lui inspirèrent son premier ouvrage, intitulé : *Maximas sobre a Arte Oratoria*; et il préluda à ses curieuses biographies par un traité qui parut peu de temps avant la fondation de l'Académie des Arcades : *Methodo breve e facil para estudar a historia portugueza, formado em umas taboas chronologicas dos reis, rainhas e principes de Portugal, filhos illegetimos, duques e duquezas de Bragança e seus filhos*; Lisbonne, 1748, in-4°. Mais son livre le plus populaire, celui qui aujourdhui encore jouit d'une réputation incontestée, parut lorsqu'il était déjà connu comme critique. Contre l'usage du temps, il lui donna le titre le plus simple : *Vida do Infant D. Henrique, por Candido Lusitano*; Lisbonne, 1758, in-fol., portr. Ce titre a été amplifié par l'abbé de Cournand, lorsqu'il fit imprimer sa version anonyme : il le changea pour celui de *Vie de l'infant Dom Henri de Portugal, auteur des premières découvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes, ouvrage trad. du portugais* (sans nom d'auteur); à Lisbonne, et se trouve à Paris, 1781, 2 vol. in-12. Le pseudonyme avait apparemment effrayé l'abbé; il ne nomma pas même Candido Lusitano, dans le discours préliminaire où il prétendait suppléer à certaines omissions de l'auteur, « tout en rendant justice à ses talents et à la bonté de ses vues ». Le livre traduit par l'abbé de Cournand se répandit partout; mais le nom de Freire resta complétement inconnu en France, malgré son mérite incontestable, et peut-être même à cause des qualités qu'on met au premier rang dans cet ouvrage (la concision et la sobriété dans les détails). Il s'en faut bien cependant qu'il réponde aux besoins de notre époque. Lorsqu'il parut, Gomez Eannez de Azurara, qui avait guidé Barros, se trouvait complétement effacé du souvenir des historiens, et c'était à lui seul que l'auteur d'une vie de l'infant Dom Henrique eût pu emprunter de justes notions sur l'homme éminent qu'il voulait mettre en relief. Enfin, la noble figure de l'infant don Pedro d'Alfarrobeira, celui qui était régent du royaume sous la minorité d'Alphonse V, et sans le concours duquel D. Henrique n'eût pu agir, se trouve complétement effacée dans cette biographie. On n'y a pas même donné les lettres que l'infant écrivit à son père, et que nous possédons à la Bibliothèque impériale de Paris. Il n'est pas jusqu'au portrait apocryphe, gravé sur les indications de l'éditeur, qui ne fasse éprouver le regret qu'on ait ignoré l'existence de cette effigie si caractéristique due à un disciple de Van Eyck, et que reproduit Azurara. L'œuvre de Jozé Freire n'en est pas moins un livre estimable, qui vit aux yeux des Portugais par le style.

On a encore de cet écrivain : *Memorias das principaes providencias, que se derão no terremoto que padeceu a côrte de Lisboa no anno de* 1755; Lisbonne, 1758, in-fol. Ce gros volume parut trois ans après le fameux tremblement de terre, sous le pseudonyme d'*Amador Patricio*, et il a été attribué par plusieurs écrivains au marquis de Pombal, qui en avait peut-être ordonné la publication, mais qui n'écrivit jamais avec cette élégance. Jozé Freire a été du reste un auteur très-fécond, et l'on trouvera la liste complète de ses écrits dans le prologue dont M. Rivara, le savant archiviste d'Evora, a fait précéder les *Réflexions sur la Langue Portugaise*, ouvrage posthume de l'auteur de la vie de D. Henrique, publ. en 1842, par la Société de la Propagation des Connaissances utiles fondée à Lisbonne. Ferdinand DENIS.

Pinto de Souza, *Bibliotheca historica*. — *O Panorama*, ann. 1840. — César de Figanière, *Bibliographia historica*. — Sylvestre Ribeiro, *Resenha de uma historia litteraria*.

FREIRE D'ANDRADE (*Gomez*), général portugais, né à Vienne, en Autriche, le 27 janvier 1752 (1), fusillé le 18 octobre 1817. Son père était ambassadeur de Portugal en Autriche lorsqu'il naquit. Il embrassa de très-bonne heure la vie militaire, et il servit d'abord avec le grade de cadet dans le 13e régiment d'infanterie portugaise; de là il passa dans la marine avec le grade de lieutenant de vaisseau. Ce fut alors qu'il obtint de la reine dona Maria I^{a} la permission de prendre du service dans l'armée russe. La guerre venait d'éclater entre Catherine II et la Turquie; Freire de Andrade se comporta avec une valeur peu commune au siége d'Ockzakoff. Ce fut lui qui alla planter l'étendard russe sur les murs de cette ville; cet exploit et sa belle conduite au siége d'Ismaïl lui valurent les éloges publics de Souwarow. Après la campagne, Catherine II lui

(1) Particulièrement son *Diccionario poetico*, publ. toujours sous le pseudonyme de *Candido Lusitano*, au moment des réformes tentées par les Arcades.

(1) Nous adoptons ici la date produite au-dessous du portrait gravé d'après D. A. de Sequeira; la *Biographie étrangère* le fait naître en 1762. Nous rectifions également la véritable orthographe du nom, d'après la signature autographe du général.

remit elle-même une épée d'honneur et la décoration de l'ordre de Saint-Georges ; il avait été nommé précédemment colonel, et ce fut avec ce grade qu'il rentra en Portugal. De 1792 à 1794, il commanda le 4e de ligne, et fit les campagnes de Catalogne et du Roussillon; à la paix il fut nommé maréchal de camp, puis lieutenant général. Durant l'année 1800, et à l'époque où la mésintelligence éclata entre l'Espagne et le Portugal, il commanda dans le Minho; mais il reçut un échec devant Monterey, dont il avait tenté de s'emparer. Freire d'Andrade s'était lié avec le marquis d'Alorna; en 1808, il partagea la fortune militaire de ce général et ses sympathies pour la France. Il fit partie du corps organisé par Junot, et assista au premier siége de Saragosse, puis il passa en France; sa connaissance parfaite de la Russie fut utilisée alors : il fit la campagne de 1812. Nommé gouverneur de Dresde, il commandait encore cette place en 1813, lorsque le maréchal Gouvion-Saint-Cyr consentit à capituler. Freire demeura prisonnier, mais dès 1814 il rentra en France. Avant le retour de Napoléon en 1815, il quitta Paris, et retourna en Portugal, où il possédait des biens considérables. Il se vit bientôt mêlé à de graves événements politiques et en quelques mois compromis de la manière la plus déplorable. Le maréchal Beresford, entre les mains duquel se trouvait alors le pouvoir militaire, le fit arrêter et juger. L'auteur de la vie de Jean VI contient sur la fin de ce général des détails qui prouvent avec quelle légèreté cruelle on procéda dans les accusations portées contre lui. « Une conspiration avait été découverte, dit-il, dont le but incertain était ou de rendre le Portugal indépendant de la cour de Rio-de-Janeiro, ou, ce que diverses circonstances rendent encore plus vraisemblable, d'affranchir le pays de la domination anglaise ; il en résulta l'arrestation d'un grand nombre de conjurés, parmi lesquels il n'y avait de distingués que le général G. Freire d'Andrade et le baron d'Eben, officier hanovrien qui du service d'Angleterre avait passé à celui de Portugal... Onze furent exécutés sur la place de Sainte-Anne. Après une procédure secrète, le général Freire fut fusillé sur le glacis du fort Saint-Julien et le baron d'Eben renvoyé du service du pays. » Trois ans après cette déplorable exécution, la mémoire de Freyre fut réhabilitée, et en 1820, après un mur examen des pièces qui constituaient cette étrange procédure, il fut déclaré solennellement que le prétendu complot qui avait envoyé cet excellent officier à la mort ne reposait sur aucun fondement. Freire d'Andrade est auteur d'un livre qui jouit encore de quelque crédit dans la Péninsule ; il est intitulé : *Ensaio sobre o methodo de organizar o exercito em Portugal ;* Lisbonne, 1807, in-8° ; l'on affirme qu'il a été d'un grand secours aux officiers anglais chargés de résister aux forces de la France sous le commandement de Junot et de Soult. F. D.

Histoire de Jean VI, roi de Portugal, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en 1826 ; Paris, 1827, in-8° (il est dit que ce travail, composé sur des documents authentiques, fait partie du 1er cahier des *Annales biographiques*). — Ad. Balbi, *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve comparé aux autres États de l'Europe ;* Paris, 1822, in-8°, t. II. — J.-M. de Souza-Monteiro, *Historia de Portugal, desde o reinado da senhora dona Maria la ate a convenção d'Evora-Monte ;* Lisbonne, 1838, 2 vol. in-12.

FREIRE DE ANDRADE (*Bernardim*), général portugais, né à Lisbonne, vers 1764, massacré à Braga, en 1809. Il fit, comme volontaire, sous les drapeaux français, la campagne du Roussillon, en 1793. De retour dans sa patrie, il obtint successivement les grades de colonel d'infanterie et de maréchal de camp. Lors du licenciement de l'armée portugaise, en 1808, il réunit 5 à 6,000 hommes, et après s'être concerté avec le général anglais Arthur Wellesley (depuis lord Wellington), contribua au succès de la bataille de Vimiero (21 août 1808). Freire de Andrade refusa de reconnaître la convention de Cintra (30 août), qui fut la conséquence de l'échec éprouvé par les Français, et continua d'agir hostilement contre ceux-ci. En mars 1809, le maréchal Soult reprit l'offensive en Portugal. Freire perdit successivement les défilés de Venda-Nova et le pont de Ruivães. Ses soldats s'ameutèrent alors contre lui, et l'accusèrent de leurs désastres; arrêté dans un village voisin de Braga, il fut amené dans cette ville. Blessé d'un coup d'épée, il se réfugia dans une maison; mais poursuivi par les séditieux, il tomba bientôt frappé de plusieurs balles; son aide de camp, Villasboas. et dix autres officiers d'état-major partagèrent son sort. Sa veuve, dona Isabel, demanda la réhabilitation de la mémoire des victimes. Un conseil de guerre fut tenu à Viana-do-Minho (9 juillet 1809), et, après une scrupuleuse enquête, rendit le 18 novembre suivant une sentence qui flétrissait les meurtriers. F. D.

Jozé-Ant. de Carcalho e Oliveira, *Revista universal Lisbonense,* ann. 1850. — Chaumeil de Stella et Aug. de Santeül, *Essai sur l'histoire du Portugal depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la mort de D. Pèdre IV ;* Paris, 1839, t. II. — Le général Foy, *Histoire des Guerres de la Péninsule.*

* **FREIRE DE CARVALHO** (*Francisco*), littérateur portugais, né vers la fin du dix-huitième siècle. Il était chanoine de la cathédrale archiépiscopale et métropolitaine de l'Estramadure; il occupa vers 1846 la chaire d'éloquence et de littérature classique au Lycée national de Lisbonne. Ami du célèbre Correa da Serra, il avait entrepris, dès l'année 1814, des travaux sérieux sur l'histoire littéraire de son pays ; c'est seulement après trente ans d'études qu'il a publié un essai sous ce titre : *Primeiro Ensaio sobre a historia litteraria de Portugal, desde a sua mas remota origem até o presente tempo; seguido de differentes opusculos, que servem para sua maior illustracão ; offerecido aos amadores da litteratura portuguesa ;* Lisbonne, 1845, in-8°. Ce travail, cons-

ciencieusement élaboré, est divisé en huit périodes. La première remonte aux âges antiques, et arrive jusqu'à l'invasion des Goths; la dernière prend l'Essai littéraire à l'année 1720, où fut fondée l'Académie d'Histoire, et va jusqu'à nos jours (1). M. Freire de Carvalho a rendu encore un autre service aux lettres, en publiant une excellente édition critique des *Lusiades;* elle a paru sous ce titre : *Os Lusiadas de Luiz de Camoens, nova edicão, feita de baixo das vistas da mais accurada critica, em presença das duas edições primordiaes e das posteriores de maior credito e reputação; seguida de annotações criticas historicas e mythologicas;* Lisbonne, 1843, petit in-12. Pour la correction du texte, le savant éditeur a su mettre à profit les remarques si judicieuses de Mablin. Il les a fondues habilement avec celles qu'une révision attentive du poëte lui a suggérées. F. DENIS.

Documents particuliers.

* **FREIRE DE CARVALHO** (*Librato*), écrivain portugais contemporain, a publié il y a quelques années un ouvrage politique fort important et utile à consulter, sur les derniers événements du règne de dona Maria II : *Memorias com o titulo de Annaes para a historia do tempo que durou a usurpação de Dom Miguel;* Lisbonne, 1831-1843, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage trouve son complément dans un autre volume du même auteur : *Ensaio politico sobre as causas que prepa- rão a usurpação do Infante D. Miguel;* 2e édit., Lisbonne, 1842, in-8°. Ferdinand DENIS.

Documents particuliers.

FREIRE. *Voy.* ANDRADA et FREYRE.

FREITAG. *Voy.* FREYTAG.

FRÉJUS (*Roland* DE), voyageur français, né à Marseille, vivait en 1670. Il pratiquait le commerce sur une vaste échelle, et principalement avec l'Afrique. Il comprit l'importance d'établir des relations avec le Maroc et le Fezzan, et sollicita une mission du gouvernement français. Des lettres royales lui furent accordées à l'effet de traiter avec les princes de la partie nord-ouest de l'Afrique. Fréjus traversa l'Espagne, s'embarqua à Almeria, et atterrit peu après à l'île d'Albuzama. De là il envoya demander un sauf-conduit au chérif de Tafilet, Mouley-Arxid, qui venait de conquérir les royaumes de Fez et de Maroc. Sa demande lui fut accordée. Fréjus, accompagné seulement de cinq personnes, se mit en marche et, après avoir traversé des déserts et des sables brûlants, après avoir couru de nombreux dangers, arriva à la cour de Mouley-Arxid, qui le reçut avec une grande distinction. Ce monarque était alors en guerre contre l'alcaïde Gaïland, que soutenaient les Anglais. Dès sa seconde audience, Fréjus présenta à Mouley les lettres de Louis XIV, et moyennant des promesses de secours obtint les assurances les plus positives en faveur du commerce français. De retour en France, il publia une relation de son voyage, et informa la cour du résultat de ses démarches. Sans le démentir ouvertement, le ministère ne crut pas devoir accorder les secours promis par son envoyé, et Fréjus, ayant exécuté un second voyage à Tafilet, se vit traiter comme un imposteur, et reçut l'ordre de sortir des États de Mouley-Arxid. Mouette a induit Moréri en erreur au sujet de la réalité de la mission de Fréjus, et les biographes postérieurs, copiant Moréri à l'envi, ont tous qualifié Fréjus « de faux ambassadeur, de fourbe, etc. » Il eût suffi pour s'assurer du contraire de lire sa *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie, par ordre de Sa Majesté, en l'année* 1666, *vers le roi de Tafilète, Muley-Arxid, pour l'établissement du commerce dans toute l'étendue du royaume de Fez et de toutes ses autres conquêtes;* Paris, Clousier, avec privilége du roi, 1670, in-12. Il est probable que les auteurs que nous relevons n'avaient pas connu cet ouvrage; car si Fréjus avait pris des titres faux auprès du chérif, serait-il venu en France publier sa fraude, et le gouvernement eût-il consenti à devenir son complice en le laissant impunément se vanter de son imposture? Alfred DE LACAZE.

G. Mouette, *Histoire de Tafilet.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — *Histoire des hommes illustres de Provence.* — F. Hoefer, *Empire de Maroc*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 238.

FRELLON (*Jean* et *François*), imprimeurs à Lyon, de 1530 à 1570. Ils se sont fait une haute réputation dans le monde savant pour la correction et la beauté de leurs éditions, qui ont été successivement revues par Louis Saurius et par Michel Servet. On regarde comme leur chef-d'œuvre le *Nouveau Testament* donné à Lyon, 1533, in-12.

Il y a eu un autre FRELLON (*Paul*), imprimeur à Lyon, et un FRELLON (*Jean*), imprimeur à Paris, qu'il ne faut pas confondre avec les précédents, dont ils étaient contemporains.

Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. I, p. 366. — Maittaire, *Annales typographici.*

FREMANGER (***), homme politique français, mort en 1807. Il était avant la révolution huissier à Senonches, et remplissait déjà des fonctions municipales lorsqu'il fut élu à Dreux, le 2 septembre 1792, député à la Convention. Il devint l'un des membres influents de la société des Jacobins. Il vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis. Chargé pendant quelque temps des approvisionnements de la ville de Paris, il s'acquitta avec zèle de cette mission. En 1794 il fut suspecté de modérantisme par les Jacobins. Il se justifia, mais ne fut maintenu qu'après un scrutin épuratoire. Le 2 prairial an IV (21 mai 1795), Fremanger fut arrêté par les sectionnaires du quartier Montreuil, insulté et frappé; mais, dégagé par quelques bons

(1) On a sur les mêmes matières, par le même auteur, un ouvrage moins considérable; ce sont les *Liçoes elementares de Poetica nacional; seguidas de um breve ensaio sobre a critica literario;* Lisbonne, in-8°.

citoyens, il fut reconduit sous escorte au Palais-National. Envoyé en mission au Havre (août 1795), il sut, avec l'aide du général Huet, maintenir l'ordre dans la ville, et déjoua plusieurs tentatives incendiaires des Anglais. Sa mission finit avec la Convention. Le 7 brumaire an IV (29 octobre 1795), il fut nommé messager d'État au Conseil des Cinq Cents, et remplit les mêmes fonctions auprès du corps législatif jusqu'à sa mort. R—R.

Labalte, *Liste des Électeurs du département d'Eure-et-Loir nommés en exécution de la loi du 29 mai 1791*, p. 5; Chartres, 1791, in-4°. — Réimpression du *Moniteur* t. XV, p. 173, 222, 254; t. XXIV, p. 528; t. XXVI, p. 7 et 350. — *Correspondance inédite du général Huet, commandant les départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure.* — *Biographie moderne;* Paris, 1806. — *Petite Biographie Conventionnelle.* — Arnault, A. Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — *Documents particuliers.*

FREMAU (*Jean*), trouvère français, né à Lille, vivait au treizième siècle. Le nom est diversement écrit Fremau, Frumau et Frumiau. Il fut couronné dans les *puys* de Lille pour une chanson d'amour, qui existe encore. On trouve aussi dans les manuscrits deux pièces du même genre qui portent son nom. Ces trois chansons ont été publiées par M. Arthur Dinaux, qui pense que Jean Fremau fut couronné roi des ménestrels, et que c'est lui qu'on nomme ailleurs *le roi de Lille*.

Arthur Dinaux, *Trouv. de la France et du Tourn.*, t. II, p. 279-286, 367-368. — *Histoire littéraire de France*, t. XXIII.

FREMENTEL (*Jacques* DU), jurisconsulte français, né à Tours, le 22 mars 1698, mort dans la même ville, le 10 juillet 1777. Il était avocat au présidial de Tours. On a de lui : *Commentaire sur la Coutume de Tours;* 1786, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage fut publié par son fils.

Desessarts, *Les Siècles littéraires.*

FREMENTEL (*Jacques* DU), historiographe français, né à Tours, le 28 janvier 1728, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il était chanoine de Saint-Martin de Tours, et membre de la Société d'Agriculture de cette ville. On a de lui : *Almanach historique et géographique de la Touraine;* 1758 et années suivantes; — *Tableau général et historique de la Maison de Brossard;* 1765, in-4°.

France littéraire de 1769. — Desessarts, *Les Siècles littéraires.*

FREMIN DE MORAS (*Jean-Christophe*), panégyriste français, né à Metz, le 21 juillet 1666, mort le 20 mars 1748. Il était fils de Guillaume Fremin, président à mortier au parlement de la même ville. Il était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Antoine, et passait pour un homme très-éloquent. On a de lui l'*Oraison funèbre de M. de Coislin, évêque de Metz*, prononcée le 27 février 1721, dans l'église cathédrale de cette ville; Metz, 1733, in-4°. E. BÉGIN.

Feu Baltus, *Annales de Metz*, in-4°, p. 29. — *Essai philologique sur la Typogr. à Metz*, p. 116.

FRÉMIN (*René*), sculpteur français, né à Paris, en 1673, mort en 1744. Cet artiste passa en Espagne une partie de sa vie; il y dirigea l'Académie de Madrid, et obtint le titre de premier sculpteur du roi d'Espagne, Philippe V, qui voulait avoir à Saint-Ildefonse des jardins et des appartements à l'imitation de ceux de Versailles. Frémin exécuta alors les bustes en marbre de *Philippe V*, de *la reine*, de *Louis Ier*, leur fils, et de *son épouse*, enfin un très-grand nombre de statues et de groupes représentant des sujets mythologiques. L'élégance et la facilité se remarquent généralement dans les compositions de cet artiste; mais ses figures manquent de grâce et de simplicité. Parmi les ouvrages qu'il exécuta à Paris, les plus connus étaient la statue de *La Samaritaine* à la fontaine du Pont Neuf, un grand bas-relief représentant *La Prudence* et *La Tempérance*, dans la chapelle de Noailles à Notre-Dame, enfin la statue de *Sainte Sylvie*, mère de saint Grégoire le Grand, dans la chapelle de ce saint aux Invalides. E. B—N.

De Fontenai, *Dictionnaire des Artistes.* — Saugrain *Les Curiosités de Paris*, p. 11, 305.

FRÉMINET, et non pas **FRIMINET** (1) (*Martin* DE), peintre français, né à Paris, en 1567, mort à Fontainebleau, le 16 juin 1619. Il fut d'abord élève de son père, artiste assez médiocre, « que l'on n'occupait, rapporte Clarac qu'à faire des canevas pour des tapisseries et qui cependant, par ses conseils, avait formé de bons peintres, entre autres Du Breuil ». Fréminet étudia aussi sous Jean Cousin; il quitta ce grand maître pour passer en Italie. L'étude des chefs-d'œuvre de Michel-Ange fut sa principale occupation. Sous cette puissante inspiration, il devint bon dessinateur, habile anatomiste, et mérita la réputation d'un des plus habiles peintres de l'époque. Durant quinze années, il parcourut les principales villes de l'Italie. De retour en France, il fut nommé, en 1603 premier peintre de Henri IV. Ce monarque le chargea de toutes les peintures dont il voulait décorer avec une grande richesse d'ornementation la chapelle de Fontainebleau. Fréminet se mit à l'œuvre en 1608, et n'acheva ses travaux qu'en 1615. Ils se composent principalement de trente-six tableaux à l'huile et sur plâtre; vingt-deux d'entre eux représentent des patriarches et les principaux chefs des Hébreux; quatorze autres offrent des traits de la vie de Jésus-Christ. Fréminet avait épousé Françoise de Hoëg, fille de Jean de Hoëg, peintre du roi. Il fut enterré dans l'abbaye de Barbeaux, près Fontainebleau, pour l'église de laquelle il avait fait plusieurs tableaux. Fréminet a été surnommé *le Michel-Ange français*. Cet honneur lui est mérité par l'énergie de son pinceau et la vigueur de son dessin, mais peut-être a-t-il abusé de sa science en donnant à ses personnages des attitudes forcées, où le jeu saillant des muscles fatigue l'œil du spectateur et attriste son sentiment. Tout ce

(1) Comme l'écrit de Piles.

admirant la vigueur de ses expressions, on cherche la vérité de ses poses. Un coloris dur, austère, vient encore éloigner des œuvres de Fréminet. A. DE L.

Abbé Guilbert, *Histoire de Fontainebleau*, t. I, p. 58-60. — André Félibien, *Entretiens sur la Vie et les Ouvrages des plus excellents Peintres*, etc., t. III, p. 313. — De Piles, *Abrégé de la Vie des Peintres*. — Saugrain, *Les Curiositez de Paris et de ses environs*, p. 391. — Dennecourt, *Guide du Voyageur à Fontainebleau*.

FRÉMINVILLE (*Edme* DE LA POIX DE), jurisconsulte français, né à Verdun (Bourgogne), en 1680, mort à Lyon, le 14 novembre 1773. Fils du lieutenant général au bailliage de Verdun, il étudia le droit, et devint bailli des villes et marquisat de La Palisse, et commissaire aux droits seigneuriaux. Il était surtout versé dans les matières féodales. Ses principaux ouvrages sont : *La Pratique universelle pour la rénovation des terriers et des droits seigneuriaux*; Paris, 1746-1748, 2 vol. in-4°; 2e édit., ibid., 1752-1757, 5 vol. in-4° (dédié au prince Constantin de Rohan); — *Dictionnaire ou Traité de la Police générale des villes, bourgs, paroisses et seigneuries de la campagne*; Paris, 1758, in-4°; — *Traité général du gouvernement des biens et affaires des communautés d'habitants des villes, bourgs, villages et paroisses du royaume*; Paris, 1760, in-4°. Ce volume contient l'opuscule publié en 1687, par le prince de Conti, sous ce titre : *Les Devoirs des seigneurs dans leurs terres, suivant les ordonnances de France*; — *Traité historique de l'origine et nature des dixmes, et des biens possédés par les ecclésiastiques en franche aumône, et de leurs charges*, par E. D. L. P. D. F.; Paris, 1762, in-12; — *Les vrais Principes des Fiefs, en forme de Dictionnaire*; Paris, 1769, 2 vol. in-4°. E. REGNARD.

Camus, *Bibliothèque choisie des Livres de Droit*. — Quérard, *La France littéraire*.

FREMIOT ou FREMYOT (*André*), prélat français, né à Dijon, le 26 août 1573, mort à Paris, le 13 mai 1641. Fils d'un président au parlement, il étudia la jurisprudence à Padoue, sous Pancirole, et fut reçu conseiller au parlement de Dijon. Il entra ensuite dans les ordres, et devint abbé de Saint-Étienne en 1595, archevêque de Bourges en 1603. Henri IV demanda, dit-on, pour lui le chapeau de cardinal, sans pouvoir l'obtenir, et Louis XIII l'envoya ambassadeur à Rome. Ayant résigné son archevêché, il se retira à Paris, où il mourut. Il fut inhumé dans le couvent des religieuses de la Visitation, dont sa sœur, Mme de Chantal, était la fondatrice. On a de lui : *Remontrance faite dans l'assemblée du clergé en* 1608; Paris, in-8°; — *Ordonnances ecclésiastiques et statuts synodaux, faits en* 1608; Bourges, in-8°; — *Discours des marques de l'Église*; Paris, 1610, in-8°; — *Discours de la Constance à la reine régente*; Bourges, 1611, in-8°; — *Épître consolatoire à Louise de Lorraine sur la mort de Paris de Guise, son frère*; 1615, in-8°; — *Remontrances du Clergé de France, lorsqu'il fut aux états de* 1614, dans le premier *Recueil général des Affaires du Clergé*; Paris, 1638, in-8°.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FRÉMONT (Dom *Charles*), réformateur de l'ordre de Grammont, né à Tours, en 1610, mort à Thiers (Auvergne), en 1689. Il entra à l'âge de dix-huit ans dans l'ordre de Grammont, et conçut l'idée de ramener les moines de cet ordre à la rigueur de leur règle primitive. Son projet rencontra de grands obstacles du côté de ses supérieurs; mais il les surmonta, par la protection du cardinal de Richelieu. Il réussit à rétablir l'ancienne discipline non-seulement dans la maison de Thiers en Auvergne, que les habitants de cette ville fondèrent pour lui en 1650, mais encore dans six ou sept autres maisons qui appartenaient auparavant à l'ordre et qui étaient presque entièrement ruinées. Le pieux réformateur mourut après avoir, pendant trente ans, gouverné le couvent de Thiers. On a de lui : *La Vie, la Mort et les Miracles de saint Étienne, confesseur, fondateur de l'ordre de Grammont, dit vulgairement des Bons Hommes*; Dijon, 1647, in-8°.

Le P. Héliot, *Hist. des Ordres monastiques*, t. VII, ch. 55.

FRÉMONT D'ABLANCOURT (*Nicolas*), historien français, né à Paris, vers 1625, mort à La Haye, vers 1694. Neveu de Perrot d'Ablancourt, il fut élevé par ce littérateur. Turenne, qui le protégeait, le fit nommer ambassadeur de Portugal en 1663, et plus tard, président à Strasbourg. Il revint ensuite à Paris, où, suivant Bayle, « il vécut tranquillement dans la lecture des bons livres et dans le commerce des gens d'esprit, jusqu'à ce que le dernier coup des persécuteurs l'obligea à chercher la liberté de conscience dans les pays étrangers ». Il alla s'établir à Groningue, où il obtint la protection du prince et de la princesse d'Orange. Il fut même gratifié d'une pension, avec le titre d'historiographe. « C'était, dit Bayle, un homme de mérite, fort zélé pour la religion protestante. Il savait une infinité de choses qui sont bonnes à débiter dans une conversation, et il les débitait de fort bonne grâce. » On a de lui : *Nouveau Dictionnaire des Rimes* (anonyme); Paris, 1648, in-8°; — *Dialogues de la Santé* (anonyme); Amsterdam, 1684, in-12; — *M. Perrot d'Ablancourt vengé, ou Amelot de La Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*; Amsterdam, 1686, in-12; — *Mémoires concernant l'histoire de Portugal depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, *avec les révolutions arrivées pendant ce temps-là à la cour de Lisbonne*; Paris, 1701, in-12; — *Dialogue des lettres de l'alphabet, où l'usage et la grammaire parlent*; — *Supplément de l'histoire véritable*. Ces deux opuscules ont été insérés à la

fin de la traduction de Lucien par Perrot d'Ablancourt.

Eug. et Em. Haag, *La France protestante.*

* **FREMONT** (*Jean-Charles*), voyageur et homme politique américain, né dans la Caroline du sud, en janvier 1813. Son père était un gentilhomme français, et sa mère originaire de la Virginie. Privé de son père à l'âge de quatre ans, il reçut cependant une assez bonne éducation; à dix-sept ans il prit ses degrés à l'université de Charleston. Dès lors il employa ses talents à venir en aide à sa mère et à ses frères. De l'étude des mathématiques, il passa dans le génie civil, et fut employé à la levée du plan du Mississipi. De là il se rendit à Washington pour y dresser la carte du pays. Nommé ensuite lieutenant du génie, il se proposa de pénétrer dans les Montagnes Rocheuses. Son plan fut approuvé par le ministre de la guerre, et en 1842 il explora avec une poignée d'hommes le passage méridional de ces montagnes. Non-seulement il fixa exactement la situation de ce passage ou défilé, par où l'on se rend maintenant en Californie, mais encore il en fit connaître la géographie, la géologie, la botanique et la météorologie. Son rapport sur ce voyage, ayant été imprimé par ordre du sénat, fut traduit dans plusieurs langues étrangères, et Fremont fut dès lors considéré comme un bienfaiteur du pays. Cependant, il ne s'en tint pas à ce premier résultat, et projeta une autre expédition vers l'Orégon; il s'avança par une nouvelle voie vers les Montagnes Rocheuses, gravit les sommets du versant méridional, descendit vers le Grand-Lac Salé, et étudia la contrée dans toute son étendue. Il combina ses recherches avec celles de Wilkes. Il avait découvert une route pour aller dans la Colombie, mais il voulut s'en frayer une autre. Dès le commencement de l'hiver, n'ayant que peu de vivres, et seulement vingt-cinq hommes, il se dirigea de nouveau vers les Montagnes Rocheuses. Ainsi commença cette expédition qui dura neuf mois, pendant lesquels il fit 417 milles dans les neiges, et dont le résultat fut une première connaissance exacte de la haute Californie, de la Sierra Nevada, et des plaines Saint-Joachim du Sacramento. Au mois d'août 1844, il retourna à Washington, où il s'occupa à publier la relation de son voyage, tout en projetant une nouvelle expédition, qu'il entreprit en effet presque aussitôt. Après la conquête de la Californie, à laquelle il prit part, il fut victime de la jalousie de deux officiers américains, qui lui firent retirer par une cour martiale sa commission de commandant. Le président des États-Unis lui offrit, il est vrai, de le réintégrer; mais Fremont ne demandait que justice, et point de faveur. Ainsi cessèrent ses relations avec le gouvernement, et il vécut dès lors dans la retraite.

De cette même Californie où il avait été en explorateur et en conquérant, il fut ramené prisonnier. C'est alors qu'il résolut de rétablir son honneur dans le pays même où il avait été méconnu, et d'ajouter à ses importantes découvertes celle d'un passage vers San-Francisco. Se dirigeant vers les contrées occidentales avec trente-trois hommes et cent trente-trois mulets, il s'avança de nouveau vers l'Océan pacifique. Arrivé à la Sierra San-Juan, il y vit périr par le froid un tiers de ses compagnons et tous ses mulets. Lui-même, dénué de tout, gagna à grand'peine Santa-Fé. Les sauvages qui connaissaient Fremont l'aidèrent à continuer ses explorations; il traversa alors le pays des Apalaches renommés pour leur cruauté, chassa devant lui ou combattit d'autres tribus indiennes; enfin, après trois cents jours de voyage, il déboucha de Santa-Fé sur les rives du Sacramento. Les Californiens cassèrent le jugement qui lui avait fait perdre son emploi. Fremont fut élu représentant du district d'Or, et siégea en qualité de sénateur au Congrès de 1850 à 1851. Il est aujourd'hui (1856) l'un des candidats à la présidence des États-Unis. V. Rosenwald.

Men of the Time. — Pierer, *Universal Lexik.*, Suppl. Altenbourg, 1856. — *Cycl. of Americ. Literat.*

* **FRÉMY** (*Arnould*), littérateur français, né le 17 juillet 1809. Après avoir été reçu docteur à la faculté des lettres de Paris, en 1842, il fut nommé professeur suppléant de littérature française à Lyon, puis destitué comme auteur d'ouvrages qui ne s'accordaient pas avec la gravité de ses fonctions. Il rentra dans le haut enseignement en 1847, devint professeur suppléant à la faculté de Strasbourg, et se démit de ses fonctions en 1848. Depuis il se voua uniquement à la culture des lettres. M. Frémy a pris part à la rédaction d'un grand nombre de journaux et recueils, parmi lesquels la *Revue de Paris*, la *Revue britannique*, la *Revue indépendante*, *Le Siècle*, *Le Peuple*, *Le Corsaire*, enfin *Le Charivari*, auquel il concourt encore actuellement avec une verve qui n'exclut ni le savoir ni l'élégance. On a en outre de lui : *Les Deux Anges;* Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Elfride;* Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Une Fée de Salon;* Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *La Chasse aux Fantômes;* Paris, 1838, in-8°; — *Les Femmes proscrites;* Paris, 1840; — *Physiologie du Rentier de Paris et de la province;* Paris, 1841, in-32; — *Des Variations du style français au dix-septième siècle;* Paris, 1843. Dans cet ouvrage, qui fit le sujet de sa thèse pour le doctorat, M. Frémy se montra sagement partisan des écrivains classiques; — *Le Journal d'une jeune Fille;* — *Quid in libris M. Terentii Varronis de Re Rustica ad litteras attineat;* Paris, 1843, in-8°; — *Les Maîtresses parisiennes;* — *Le Loup dans la Bergerie*, comédie représentée à l'Odéon, en 1853. V. R.

Documents particuliers. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine.*

* **FRÉMY** (*Edmond*), chimiste français, né en février 1814. Il dut son éducation chimique à son

père, ami de M. le baron Thenard et longtemps professeur de chimie à l'école de Saint-Cyr. Dès l'âge de quinze ans, M. Frémy avait déjà fait un grand nombre d'expériences et de préparations chimiques. A dix-sept ans il entra dans le laboratoire de M. Pelouze à l'École Polytechnique; il trouva dans cet illustre savant un maître éclairé et plus tard un ami dévoué. En 1835 M. Frémy publia ses premiers *Mémoires* en même temps qu'il faisait déjà des cours dans les écoles de commerce, puis à l'école centrale. Nommé successivement préparateur de M. Pelouze au Collége de France, répétiteur du même professeur à l'École Polytechnique et suppléant de M. Gay-Lussac au Muséum d'Histoire naturelle, il reçut en 1842 la croix de la Légion d'Honneur. Vers la même époque, il épousa M[lle] Boutron-Charlard, fille d'un pharmacien distingué de Paris. M. Frémy occupe aujourd'hui la chaire de M. Pelouze à l'École Polytechnique et celle de Gay-Lussac au Muséum d'Histoire naturelle. On a de lui trois ouvrages remarquables, faits en collaboration avec M. Pelouze, et qui chacun ont eu plusieurs éditions : *Traité de Chimie générale* ; 6 vol.; — *Abrégé de Chimie*; — *Chimie élémentaire*. Parmi les nombreux *Mémoires* publiés par M. Frémy dans les *Annales de Chimie*, de 1835 à 1856, on doit citer : *Recherches sur un acide retiré des marrons d'Inde* (acide esculique). — *Sur la Distillation des matières organiques neutres avec la chaux*; — *Sur la Composition chimique du Cerveau*; — *Sur la Saponification sulfurique*; — *Sur les Baumes*; — *Sur les Modifications que la chaleur fait éprouver aux acides tartrique et paratartrique*; — *Sur la Fermentation lactique* (avec M. Boutron); — *Sur la Pectine et les Matières gélatineuses des fruits*; — *Sur une nouvelle classe d'acides formés de soufre, d'azote, d'oxygène et d'hydrogène*, nommés par l'auteur *acides sulfazotés*; — *Sur les Hydrates*; — *Sur l'Acide ferrique*; — *Sur l'Acide stannique*; — *Sur l'Acide antimonique*; — *Sur l'Acide aurique*; — *Sur l'Osmium*; — *Sur le Rhodium*; — *Sur une nouvelle classe de sulfures décomposables immédiatement par l'eau* (sulfures de silicium, de bore, d'aluminium, de magnésium); — *Sur une série de nouveaux sels de cobalt dans lesquels les bases sont formées par du cobalt, de l'azote, de l'hydrogène et de l'oxygène*; — *Sur les Fluorures*; — *Sur la Composition générale des Os pris dans toute la série animale*; — *Sur la Composition générale des Œufs* (avec M. Valenciennes); — *Sur la Composition générale des Muscles des différents animaux* (avec le même); — *Nouveau travail sur la Maturation des Fruits* (avec M. Decaisne); — *Recherches sur le Pollen* (avec M. Cloëz); — *Sur les Matières colorantes des Fleurs* (avec M. Cloëz); — *Sur les Silicates*, etc. M. Frémy est un des chimistes les plus exacts et les plus consciencieux de notre époque. Il est, depuis 1858, de l'Institut.

Documents particuliers.

FRENAND. *Voyez* FERNAND.

FRENCH (*Jean*), médecin anglais, né vers 1616, à Broughton (comté d'Oxford), mort à Boulogne-sur-Mer, en 1657. Il fut élevé à l'université d'Oxford. Avant d'avoir terminé ses cours, il prit du service dans l'armée parlementaire : Fairfax le nomma médecin en chef. Il suivit ensuite avec le même titre l'armée anglaise à Boulogne, où il mourut. On a de lui : *Art of Distillation, or a treatise of the choicest spagyrical preparations, experiments and curiosities, performed by way of distillation; as also the London Distiller, exactly and truly shewing the way to draw all sorts of spirits and strong waters*; Londres, 1651, in-4°; — *The Yorkshire Spaw, or a treatise of four famous medicinal wells : viz the spaw, or vitrioline well; the strinking, or sulphur well; the dropping, or petrifying well; and St. Magnus well, near Knaresborow, in Yorkshire; together with the causes, virtues, and use thereof*; Londres, 1652, in-12.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Gough, *Topography*. — Chalmers, *New general biographical Dictionary*.

FRENCH (*Nicolas*), controversiste irlandais, né à Wexford, dans le comté de ce nom, en 1604, mort le 23 août 1678. Il fut curé de Wexford pendant les années de troubles qui précédèrent la chute de Charles I[er]. Les succès de Cromwell le décidèrent à passer en Espagne, où il devint suffragant de l'archevêque de Santiago. Il alla en 1666 remplir les mêmes fonctions auprès de l'évêque de Gand. On a de lui : *L'Iphigénie ensanglantée, ou justification de la conduite des Irlandais catholiques pendant les guerres des Cromwelliens*; 1647, in-8°; — *Relation du règlement ou plutôt de la vente d'Irlande, par lequel l'honnête acquéreur anglais est lésé, l'ancien propriétaire ruiné, la foi publique violée, au grand désavantage de l'Église et du gouvernement des Anglais*; Louvain, 1668, in-4°; — *La Chute déplorable d'André Sall, religieux apostat, ou reproches que l'auteur fait à son ami, pour avoir embrassé les trente-neuf articles de la Confession anglicane*; 1674, in-8°; — *L'Infidèle déserteur d'hommes fidèles et d'amis véritables*; Paris, 1676, in-12.

Fanner, *Biblioth. Hib. Scot.*

FRENCH (*Pierre*), missionnaire irlandais, né à Gallway, dans la première partie du seizième siècle, mort en 1693. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il passa en Espagne, et de là dans les Indes occidentales. Il prêcha pendant trente ans l'Évangile aux Indiens du Mexique et des contrées voisines. De retour dans son pays, il continua sa propagande catholique.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FRÉNICLE (*Nicolas*), poëte français, né à Paris, en 1600, mort en 1661. Il fut, le 28 juin 1627, reçu conseiller général à la cour des monnaies, dont il mourut le doyen; mais la principale occupation de sa vie fut la galanterie et la poésie: on jugera son mérite d'après ces vers, qu'il adressait en réponse à une épître de François Ogier (*voy.* ce nom).

J'ai regret d'avouer que tes vers sont flatteurs,
En me plaçant au rang des plus fameux auteurs.
De moi je sçai ma force, et quel est l'avantage
Que te donne sur moi ton plus petit ouvrage.
Mais comme pour les vers je te cède le prix,
Dedans l'empire aussi de la belle Cypris,
Ami, certes il faut que tu quittes la place.
Sylvie à ton sujet paraît toute de glace,
Et tu sais bien qu'Isis brûle d'amour pour moi.

Frénicle était grand ami de Colletet et de Chapelain. Ce dernier disait : « Frénicle écrit purement, et par ses ouvrages en vers il a fait voir une veine aisée, mais sans fond et sans élévation. » Desforges Maillard a dit depuis : « On trouve de l'esprit et du feu dans les œuvres de Frénicle, des grâces et de la douceur dans ses églogues; mais il est diffus, inégal, et néglige souvent l'exactitude et la pureté de l'expression. » On a de Frénicle : *Premières Œuvres poétiques;* Paris, 1625, in-8°. Ce volume renferme trente-six élégies, des stances, des odes, des sonnets et des rondeaux; une seconde édition, augmentée, fut publiée en 1629; Paris, in-8°; — *Palémon*, fable bocagère et pastorale, en cinq actes et en vers, avec des chœurs; Paris, 1632, in-8°. C'est une imitation du *Pastor Fido* de Guarini; — *Niobé*, tragédie, en cinq actes et en vers; ibid. (non représentée); — *Les Entretiens des illustres Bergers,* suivis de *La Fidèle Bergère*, comédie pastorale en cinq actes, et du *Trépas de René-Michel de La Roche-Maillet*, pièce en vers; Paris, 1634, in-8°; — *Jésus-Christ crucifié*, poëme; Paris, 1636, in-12; — *Hymne de la Vierge;* Paris, 1641, in-4°; — *Paraphrase des Psaumes de David*, en vers français; Paris, 1641, in-4°; — *Hymne de saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux;* sans date, in-4° : il travaillait assidûment à la composition d'un poëme sur la conversion de Clovis lorsqu'il mourut.

Gouget, *Bibliothèque française,* t. XVII, p. 225. — Paul Desforges-Maillard, *OEuvres.* — Moréri, *Le Grand Dictionnaire universel.*

FRÉNICLE DE BESSY (*Bernard*), mathématicien français, frère du précédent, né à Paris, vers 1605, mort en 1675. Conseiller à la cour des monnaies, il consacra les loisirs que lui laissait sa charge à des recherches sur les nombres, et s'acquit la réputation de premier arithméticien de son époque. Il inventa ou retrouva une méthode en partie connue des anciens, mais oubliée ou dédaignée des savants du dix-septième siècle. Au moyen de cette méthode et d'une rare aptitude pour le calcul, Frénicle parvint à résoudre rapidement les problèmes numériques les plus compliqués. « J'avoue ingénument, écrivait Fermat à ce sujet, que j'admire le génie de M. Frénicle, qui sans algèbre pousse si avant dans la connaissance des nombres; et ce que j'y trouve de plus excellent consiste dans la vitesse de ses opérations. » Descartes, de son côté, a dit dans une lettre au P. Mersenne : « Son arithmétique doit être excellente, puisqu'elle conduit à une chose où l'analyse a bien de la peine à parvenir. » Cette arithmétique particulière, qui paraissait si précieuse à Fermat et à Descartes, et dont le secret n'a pu être découvert dans les papiers de l'auteur, paraît avoir été un simple tâtonnement, très-ingénieux et peu différent du *crible* d'Ératosthène. Elle consiste à reconnaître par les conditions du problème quels sont les caractères des nombres auxquels ces conditions peuvent convenir, et quels sont les caractères qui sont incompatibles avec elles. Il ne s'agit après cela que de rejeter tous les nombres qui ont ces derniers caractères et tous ceux qui n'ont pas les premiers, ce qui n'en laisse plus qu'une petite quantité à examiner. Frénicle trouva quelques propositions générales qui diminuaient beaucoup la longueur du tâtonnement, et dont les plus difficiles ont été démontrées rigoureusement par Euler et Lagrange. Il trouva aussi le moyen de déduire d'une solution donnée toutes les solutions possibles. Cette méthode a été nommée *Méthode des exclusions*, parce qu'au lieu de chercher directement le nombre demandé parmi une infinité d'autres, on exclut tous ceux qui ne répondent pas aux conditions du problème. Les combinaisons numériques connues sous le nom de *carrés magiques* attirèrent aussi l'attention de Frénicle. Il découvrit non-seulement de nouvelles règles pour les carrés impairs; mais il en donna aussi pour les pairs, et il enseigna à les varier d'une multitude de manières. Ainsi pour le *carré magique* dont la racine est 4, on n'avait trouvé que 16 arrangements différents; Frénicle trouva le moyen de le disposer de 880 façons. Il ajouta même à la difficulté de ces carrés en demandant qu'ils fussent tels qu'en les dépouillant successivement de leurs bandes extérieures, ils restassent toujours magiques, et il construisit lui-même des carrés de ce genre. Ces combinaisons, dont le plus grand mérite est la difficulté vaincue, peuvent sembler futiles; mais on ne peut en dire autant des problèmes indéterminés sur les nombres. Comme l'a remarqué Condorcet, « plusieurs questions importantes dans l'analyse des équations dépendent de transformations que les problèmes sur les nombres peuvent seuls enseigner à trouver. » On a de Frénicle : *Méthode pour trouver la solution des problèmes par exclusions;* — *Traité des Triangles rectangles en nombre;* — *Abrégé des Combinaisons;* — *Traité des Carrés magiques.* Ces ouvrages ont été recueillis par Lahire, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. V. Plusieurs des lettres de Frénicle ont été imprimées avec celles de Descartes on en trouve

quelques-unes dans le *Commercium epistolicum de quæstionibus quibusdam mathematicis*; Oxford, 1658, in-4°. Frénicle avait aussi composé un *Traité des Nombres premiers* et un *Traité des Nombres polygones*. Ces deux ouvrages n'ont jamais été publiés.

Baillet, *Vie de Descartes*, 1re part. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Condorcet, *Éloge de Frénicle*, dans le t. II de ses *OEuvres*; edit. de 1847. — Desessarts, *Siècles littéraires*.

FRENZEL (*M.-Jean*), dit *l'Ancien*, chroniqueur allemand, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Päpistliche Inquisition und gueldnes Vliess der Rœmischen Kirche* (Inquisition pontificale et Toison d'or de l'Église romaine); Leipzig, 1582; — *Rœmische Kirchen Historie* (Histoire de l'Église romaine, etc.); ibid., 1602, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelert.-Lex.*

FRENZEL (*Jean*), dit *le Jeune*, poëte allemand, né à Annaberg, le 8 mai 1609, mort le 24 avril 1674. Il fut vicaire à Magdebourg, chanoine à Zeitz, enfin professeur de poésie à Leipzig. Il excellait dans le sonnet et l'anagramme. On raconte de lui qu'au moment de composer une épigramme son enthousiasme devenait tel, qu'il se roulait sur le sol.

Neumeister, *De Poetis Germanis seculi XVII.*

FRENZEL (*Joachim*), en latin **FRANCELIUS**, médecin allemand, né à Camentz, en 1611 (Haute-Lusace), mort à Groningue, le 27 mars 1669. Il fit ses études à Gœrlitz, et commença la médecine en 1632, à Franequer; mais, pressé par la gêne, il accepta une place de précepteur particulier; en 1647, il conduisit ses élèves en France, et y séjourna deux ans. Après les avoir ramenés en Hollande, il passa en Italie, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue. De retour dans les Pays-Bas, il fut nommé médecin communal de Grave-sur-Meuse. En 1651, il fut appelé à Leyde pour y remplir la chaire de médecine et d'anatomie, qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Exercitationes anatomicæ in historiam Mesenterii*; Franequer, 1660, in-4°.

Biographie médicale.

FRENZEL (*Michel*), théologien allemand, né en 1633, mort le 25 juin 1706. Ministre à Postwitz dans la Haute-Lusace, il s'occupa beaucoup de la vulgarisation de la langue wende. On a de lui : *Die Evangelisten Matthæus und Marcus in die wendische Sprache uebersetzt* (Les Évangélistes Marc et Matthieu, traduits en langue wende); Bautzen, 1670, in-12; — *Lutheri Catechismus in das Wendische uebersetzt* (Le Catéchisme de Luther, traduit en langue wende); ibid., 1693, in-8°; — *Die Evangelia und die Episteln in das Wendische uebersetzt* (Les Évangiles et les Épîtres traduits en langue wende); ibid., 1695, in-8°; — *Das Neue Testament in die Oberlausitzisch-wendische Sprache uebersetzt* (Le Nouveau Testament, traduit dans la langue wende de la Lusace-Supérieure); Zittau, 1706, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRENZEL (*Abraham*), fils de Michel, polygraphe allemand, mort en 1713. Il fut prédicateur de Schœnau, puis à Postwitz, près de Bautzen. On a de lui : *Nomenclatura Lusatiæ, seu de originibus linguæ sorabicæ lib. I et II*; Bautzen, 1693; — *Medicina Lingua pro iis tantummodo qui contra origines Sarabicas nuper disputarunt*; ibid., 1694, in-fol.; — *De Diis Soraborum*; dans les *Scriptores Rer. Lusat.*; — *Historia Populi ac Rituum Superioris Lusatiæ*, ouvrage resté manuscrit.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lex.*

FRÈRE (*Georges*), général français, né en 1764, à Montréal (Languedoc), mort le 16 février 1826. Il entra au service en 1791, et mérita, deux ans après, le commandement du 2e bataillon de son département. Il se distingua ensuite aux deux armées des Pyrénées et à celle d'Italie. Pendant les campagnes qui précédèrent le traité de Campo-Formio, il fut blessé aux redoutes de Sezia et au combat de Bassano, où son régiment, la 4e demi-brigrade de ligne, se précipita sur les pièces qui défendaient le pont de la Brenta, les enleva, passa le pont, et pénétra dans la ville malgré la résistance opiniâtre des bataillons de grenadiers, élite de l'armée autrichienne. Frère, alors chef de bataillon, reçut les éloges de Bonaparte, qui le nomma colonel. Il passa à l'armée de l'ouest, puis en Hollande, et ensuite à l'armée du Rhin, qu'il quitta pour venir commander un régiment dans la garde des consuls. Promu, le 12 septembre 1802, au grade de général de brigade, il fit partie du corps d'armée qui s'empara du Hanovre en 1803. En Autriche, en Prusse et en Pologne, dans les campagnes de 1804 à 1807, il fut cité avec distinction dans les bulletins de la grande armée. A Lubeck, il entra un des premiers dans cette ville. Dans la campagne de Pologne, il fut chargé du passage important du pont de Spanden, sur la Passarge. Sept fois la droite des Russes, forte de 10,000 hommes, marcha sur les retranchements, et sept fois elle en fut repoussée par le général, qui n'avait avec lui que le 27e régiment d'infanterie légère et quatre pièces de canon (5 juin 1807). Frère reçut l'année suivante le titre de comte de l'empire, la croix de commandant de la Légion d'Honneur, le grade de général de division et un commandement en Espagne. Le 7 juin, il emporta Ségovie de vive force; et après avoir pris part au siége de Saragosse en qualité de chef d'état-major de Lannes, il retourna avec le maréchal en Autriche, où la guerre s'était rallumée, donna dans cette campagne de nouvelles preuves de valeur et de talent, et fut grièvement blessé à Wagram. De retour dans la Péninsule, il se signala encore aux siéges de Tortose et de Tarragone, revint en France en 1813, et fut alors appelé au com-

mandement de la 13e division militaire (Rennes), et ensuite à celui de la 16e (Lille). Son commandement lui fut enlevé sous la seconde restauration.

Le Bas, *Diction. encyc. de la France.* — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains.* — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VII, XI, XIII.

FRERÉS (*Théodore*), peintre hollandais, né à Enckhuysen (Hollande septentrionale), en 1643, mort en mer, en 1693. Il appartenait à une famille ancienne et riche, et devint peintre par goût. Il fit en amateur le voyage de Rome, et revint dans sa patrie plutôt avec la réputation d'un homme de bonne compagnie qu'avec celle d'un habile artiste. Cependant il se fit remarquer tout d'abord par quelques décorations intérieures, entre autres celle du salon de van Roëters, d'Amsterdam. Il fut aussi chargé d'ornementer l'hôtel de ville d'Enckhuysen; il en achevait les tableaux à Amsterdam, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui ne lui permit pas de les terminer. Les médecins lui conseillèrent d'aller prendre l'air natal; mais il mourut dans la traversée. « Il avait du génie, dit Descamps; son dessin est élégant et plein de finesse, mais il n'excella pas dans le coloris; ses ouvrages sont estimés, et l'on garde avec soin ses dessins dans les portefeuilles les plus curieux. »

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, t. II, 282.

FRÉRET (*Nicolas*), célèbre érudit français, né à Paris, le 15 février 1688, mort dans la même ville, le 8 mars 1749. Il eut pour maîtres Rollin et le P. Desmolets. Dès l'enfance il donna tous ses moments à la lecture, et dirigea ses études sur tous les points des connaissances humaines. Il était déjà un érudit à l'âge où l'on est encore écolier. Jamais vocation ne fut plus précoce et plus irrésistible. Son père, procureur au parlement, le destinait au barreau. Fréret consentit à étudier la jurisprudence, et plaida même deux causes; mais il ne poussa pas plus loin la condescendance aux désirs de son père, et il quitta le barreau pour s'occuper exclusivement des grands travaux qui devaient absorber sa vie entière. Il n'avait pas encore vingt ans, et il s'était déjà familiarisé avec les mathématiques, la physique, l'astronomie, la jurisprudence, la philosophie, les langues de l'Orient et de l'Occident, l'histoire de tous les peuples et de tous les temps. Un savoir aussi étonnant ne pouvait passer inaperçu. En 1707, au rapport de Bougainville, quelques membres de l'Académie des Inscriptions et Médailles, ne se trouvant pas assez libres au sein de la compagnie pour se communiquer leurs idées, prirent l'habitude de se réunir chez un haut personnage (1), et d'y discuter les points les plus difficiles de l'histoire ecclésiastique et civile, de la chronologie et de la géographie. Fréret, admis à l'âge de dix-neuf ans dans cette société savante, y lut neuf mémoires relatifs à la religion grecque, au culte de Bacchus et de Cérès, de Cybèle et d'Apollon. Il s'y lia d'amitié avec le comte de Boulainvilliers, et ne put que gagner au contact de cet esprit libre et original, alors occupé de recherches sur les premiers siècles de l'histoire de France. Il y fit aussi la connaissance de l'abbé Sévin, qui le présenta à l'abbé Bignon. Ces amitiés facilitèrent au jeune Fréret l'entrée de l'Académie des Inscriptions; il y fut reçu à l'unanimité, en qualité d'élève, le 20 mars 1714, et sans avoir fait les visites d'usage. Il était alors d'habitude que les nouveaux élus payassent leur bien-venue par une lecture en séance publique. Fréret proposa une « *Histoire de l'origine des Français*, dans un système tout différent de celui de Mézeray et du père Daniel. » Ce sujet fut accepté. La lecture, retardée on ne sait pourquoi, n'eut lieu que le 11 novembre. Cette dissertation, où « l'origine de la monarchie était traitée, dit Galland (1), d'une tout autre manière et plus vraisemblablement que n'avaient fait tous nos historiens avant lui, fut écoutée avec une grande attention et avec un applaudissement universel. » L'abbé Vertot protesta seul contre l'assentiment de l'Académie et du public, et dans la séance du 11 décembre il accusa Fréret d'avoir copié le P. Jourdant; Fréret se disculpa sans peine. Alors l'abbé « se scandalisa, et traita M. Fréret rudement ». Il demanda ensuite à lire un mémoire sur l'origine des Français. « On le lui accorda *amore pacis*. Comme M. l'abbé de Vertot tenait une autre route que M. Fréret, M. Fréret eut la satisfaction de voir que la compagnie prit son parti contre l'emportement hors de propos de l'abbé. » Vertot lut son mémoire le 18 décembre, et le 26 du même mois Fréret fut enfermé à la Bastille, « sans qu'on en sût le sujet », dit Galland. Ce motif n'est pas encore bien connu. Cependant on croit généralement que le jeune académicien fut arrêté à cause de son *Mémoire* et sur la dénonciation de l'abbé Vertot. Ce fameux mémoire, qu'on n'osa pas insérer dans le recueil de l'Académie, et qui ne fut imprimé qu'en 1796, tranchait pour la première fois, d'une manière aussi exacte que hardie, la question si controversée de l'origine des Francs. Les conclusions de cet admirable travail peuvent se réduire à trois : « Les Francs sont une ligue formée au troisième siècle entre plusieurs peuples de la basse Germanie, les mêmes à peu près qui du temps de César composaient la ligue des Sicambres. Il n'y a pas lieu de rechercher la descendance des Francs, ni les traces de leur prétendue migration, puisque ce n'était point une race distincte ou une nation nouvelle parmi les Germains. Le nom de Franc

(1) Bougainville ne nomme pas ce haut personnage; qui d'après Walckenaër était le duc de Noailles.

(1) *Journal inédit de Galland*, dans la *Nouvelle Revue encycl.*, t. III. Galland, membre de l'Académie, assista à tout le débat entre Fréret et Vertot. Son témoignage s'accorde parfaitement avec les registres de l'Académie.

ne veut point dire *libre;* cette signification, étrangère aux langues du Nord, est moderne pour elles; on ne trouve rien qui s'y rapporte dans les documents originaux des quatrième, cinquième et sixième siècles. *Frek, frak, frenk, franc, vrang,* selon les différents dialectes germaniques, répond au mot latin *ferox,* dont il a tous les sens favorables et défavorables, fier, intrépide, orgueilleux, cruel. » « Ces propositions, qui aujourd'hui sont des axiomes historiques, dit Augustin Thierry, renversèrent du même coup et les systèmes qui cherchaient le berceau d'une nation franke soit en Grèce, soit en Germanie, antérieurement au troisième siècle, et celui qui érigeait les Franks, sur l'interprétation de leur nom, en hommes libres par excellence et en libérateurs de la Gaule... L'établissement successif des diverses tribus conquérantes; les déplacements graduels de la frontière romaine, les traités des Franks et les relations de leurs rois avec l'empire, la distinction des guerres nationales faites par toutes les tribus confédérées, et des courses d'aventure entreprises par de simples bandes, tous ces points obscurs ou délicats de l'histoire de la Gaule au quatrième et au cinquième siècle étaient pour la première fois reconnus et abordés franchement.... Si cet homme de génie, ajoute le même historien, eût rencontré de son temps la liberté du nôtre, la science de nos origines sociales, de nos vieilles mœurs, de nos institutions aurait avancé d'un siècle. » On s'étonne aujourd'hui que cet admirable mémoire ait motivé les rigueurs du pouvoir. Cependant, la lettre de cachet, signée par le chancelier Voysin, laisse peu de doute à cet égard. « On me l'a aussi dénoncé, dit le chancelier, comme ayant pris des mesures pour faire imprimer clandestinement, et sans permission, un livre qu'il a composé contre l'*Histoire de France* de Daniel. » Ce livre est évidemment le mémoire où plusieurs opinions de Daniel sont réfutées. Quant au dénonciateur, tous les biographes de Fréret (M. Walckenaër excepté) prétendent que c'est Vertot. La lettre de cachet articule un autre grief contre Fréret, c'est « qu'il est attaché au parti janséniste ».

La captivité de Fréret ne fut ni rigoureuse ni de longue durée. On lui envoya tous les papiers, tous les manuscrits, tous les livres qu'il demanda. Les procès-verbaux de sa détention constatent qu'il composa à la Bastille une grammaire chinoise. Lui-même nous apprend qu'il « profita d'une solitude de six mois dont rien ne pouvait troubler la tranquillité pour relire les principaux auteurs grecs et latins. » Il paraît que le prisonnier s'exagérait un peu la durée de sa captivité, car il est dit dans les procès-verbaux de la Bastille qu'il en sortit le 31 mars 1715 (1). Il ne serait donc resté en prison que quatre mois et cinq jours. Fréret rendu à la liberté reprit sa place à l'Académie. Il cessa momentanément d'en faire partie le 7 janvier 1716, lorsque la classe des élèves fut supprimée; mais dès le 14 janvier il y rentra comme associé, et il se voua tout entier à cette compagnie. Ses occupations académiques ne furent pas même interrompues dans les années de 1720-1723, pendant lesquelles il présida à l'éducation des fils du duc de Noailles. Pour faire marcher ensemble ses devoirs de précepteur avec ses travaux d'érudit, il dérobait au sommeil le plus de temps possible. Il se tenait éveillé en prenant du café quatre ou cinq fois par jour. Ce régime lui causa une maladie nerveuse qui le condamna à une réclusion absolue. Le travail avait seul la puissance de le distraire d'un mal causé par l'excès du travail. Économe de son temps jusqu'à la parcimonie, il s'abstenait ordinairement des séances académiques, et il ne sortait de sa laborieuse solitude que pour communiquer à ses confrères ses profondes investigations, et pour en soumettre les résultats à l'épreuve de la discussion. Il ne faut pas s'étonner que le nombre de ses travaux soit immense. Walckenaër, qui en a dressé le catalogue, a dit avec raison. « Ce catalogue appartient tout entier à l'histoire de l'Académie, puisqu'il nous montre un académicien apparaissant sans cesse, pour toutes les branches de l'érudition, dans la longue série des Mémoires que l'Académie a mis au jour, forçant tous les secrétaires perpétuels qui lui ont succédé à s'occuper de lui, sans qu'après un siècle écoulé ils aient encore épuisé la source des richesses que son savoir a produites. » Il serait impossible de donner ici l'analyse même la plus succincte des mémoires de Fréret; il suffira d'indiquer rapidement ce qu'il a fait pour le progrès de chacune des branches qui composent la science si étendue et si complexe de la critique historique. Chronologiste, géographe, philosophe, mythologiste, philologue, Fréret, en faisant marcher de front toutes ces connaissances, les éclaira l'une par l'autre. En chronologie, s'il n'aboutit pas toujours à des résultats incontestables, il eut du moins le mérite d'indiquer la véritable méthode. Il apporta une critique sévère dans l'examen des témoignages sur lesquels repose la science des temps, ne confondant pas les documents originaux et les récits postérieurs et séparant avec soin les traditions historiques des légendes fabuleuses. Parmi les documents originaux, il donna la première place à la Bible; et il prouva qu'il n'était pas impossible de concilier les livres saints avec les historiens profanes. Il n'hésita pas à déclarer chimérique la très-haute antiquité que les Égyptiens, les Chinois, et quelques autres peuples de l'Orient s'attribuaient ou qu'on leur attribuait sur la foi de témoignages faux ou mal interprétés; mais il rejeta aussi les limites trop étroites dans lesquelles Newton avait prétendu renfermer les annales de l'antiquité. La polémique qui s'é-

(1) Delort, *Détention des Philosophes,* t. II. — M. Champollion-Figeac fixe au 28 juin 1715 la délivrance de Fréret; mais il ne cite pas de preuves à l'appui de cette date.

leva à ce sujet entre le grand astronome anglais et l'érudit français fut toute à l'avantage de ce dernier; et la réputation de Fréret ne laissa rien subsister de l'édifice, plus ingénieux que solide, construit par Newton.

Les recherches de Fréret sur la géographie ancienne ne sont pas moins remarquables que ses travaux chronologiques. Voici comment elles ont été appréciées par un juge très-compétent. Walckenaër, parlant des *Observations sur la géographie ancienne* a dit : « Ce mémoire de Fréret, comme tous ceux qu'il a composés sur de grands sujets, est surtout remarquable par le plan d'ensemble et l'enchaînement des idées. Toujours une dialectique vigoureuse est mise par lui au service d'une immense érudition, qui se montre pourtant sobre et resserrée dans l'emploi de ses richesses; toujours il est habile à discerner les points culminants du terrain où il se place; il l'embrasse tout entier de son vaste regard, et il le parcourt rapidement jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Mais les difficultés que présente la géographie ancienne ne peuvent être vaincues que par les progrès de la géographie moderne; et du temps de Fréret ces progrès étaient encore très-imparfaits. Peu d'observations astronomiques avaient été faites; aucun des grands États de l'Europe n'avait encore été levé topographiquement par les procédés certains de la géodésie; les bases mathématiques manquaient à toutes les cartes que l'on publiait. » Pour suppléer aux secours qui lui faisaient défaut, Fréret multiplia les efforts. On trouva parmi ses papiers treize cent cinquante-sept cartes, toutes de sa main, concernant la Gaule, l'Italie, la Grèce, l'Arménie, la Perse, etc. Il ne cessa de prêter l'appui de sa vaste érudition à son ami l'habile géographe Guillaume Delisle.

Dans l'étude de la mythologie, Fréret fit preuve du savoir étendu, du sens profond, de la vigoureuse dialectique qui le caractérisent. Il repoussa nettement l'absurde système qui ramène toutes les fables religieuses à des faits historiques. Dans une excellente analyse des éléments divers dont se compose la mythologie, il assigna à l'élément historique la place secondaire qui lui appartient. Sans doute il eut le tort de croire que les Grecs avaient emprunté la plupart de leurs divinités aux Égyptiens et aux Phéniciens. Il est probable, au contraire, qu'à part quelques importations étrangères, le polythéisme grec fut une création originale, spontanée, du génie hellénique. Malgré cette opinion contestable, Fréret en se prononçant contre l'*évhémérisme* donnait un excellent exemple, qui s'il eût été suivi aurait épargné à l'érudition française bien des erreurs. Fréret ne borna pas ses investigations à la mythologie grecque, il les étendit aux religions des Celtes et des Germains et jusqu'à celles des peuples les plus éloignés, les Indiens et les Chinois. Malheureusement il n'eut à sa disposition que des documents peu nombreux et insuffisants. Tout était encore à faire sur ces difficiles sujets. Fréret eut du moins le mérite d'ouvrir la voie et d'indiquer la véritable méthode. La science des langues, qui lui était d'un secours indispensable pour ces recherches, fut pour lui plutôt un instrument qu'un objet spécial d'étude. Il fit exception pour le chinois, langue alors ignorée, dont il s'efforça de pénétrer et d'expliquer les mystérieuses obscurités. Il avait été conduit à cette étude par le désir de faire concorder la chronologie chinoise avec les résultats de ses recherches sur la chronologie des peuples d'Occident. Il se proposait même, à l'âge de vingt-quatre ans, de faire dans ce but un voyage en Chine. Sa famille eut beaucoup de peine à l'en détourner, et elle n'y aurait pas réussi si l'abbé Sévin ne l'eût mis en relation avec un Chinois lettré, nommé Arcadio-Hoang, que M. de Lyonne, évêque de Rosalie, avait amené en France en 1712. Fréret a exposé méthodiquement ses peines infinies pour amener Hoang à lui dévoiler un secret dont celui-ci ne se rendait pas bien compte lui-même. Ce secret, qu'il découvrit enfin par un prodige de sagacité, c'est que les quatre-vingt mille caractères de l'écriture chinoise sont le résultat des combinaisons diverses de deux cent quatorze clefs ou racines seulement, formées elles-mêmes de trois signes uniques et primitifs, la ligne droite, la ligne courbe et le point. Fréret en était là de l'étude du chinois lorsqu'il fut envoyé à la Bastille. Dès lors Hoang fut remis à Fourmont, et avec lui toutes les ébauches de grammaire, de vocabulaire et de traductions, auxquelles Fréret avait pris part. Cependant lorsque celui-ci, dans une dissertation lue en 1718 et publiée en 1728, eut exposé sa découverte, Fourmont, qui sans rien dire avait largement profité de ses travaux, l'accusa de plagiat. L'Académie, qui eut à se prononcer à ce sujet, donna raison sur tous les points à Fréret, et ordonna à Fourmont d'être plus circonspect à l'avenir. Fréret peut donc être regardé comme le créateur des études sinologiques en France; on pourrait le considérer aussi comme l'un des créateurs de la philologie comparée; il avait composé trente vocabulaires, afin de rapporter tous les idiomes connus à quelques langues mères. En général Fréret, esprit vigoureux, aimant avant tout ce qui était clair, précis, nettement tranché et solidement établi, avait une tendance peut-être excessive à chercher à travers les diversités de détail un principe unique auquel il rattachât tout le reste. Il tâchait de ramener à la grammaire générale les formes particulières des langues, comme il s'efforçait de ramener toutes les cosmogonies anciennes et tous les systèmes des philosophes à une idée primitive sur la formation de l'univers.

Ces profondes et sombres études où Fréret s'enfonçait pour y porter la lumière ne l'empêchaient pas de connaître parfaitement l'histoire et la littérature modernes. On raconte qu'un Russe, qui se croyait fort savant dans l'histoire

de son pays, fut très-étonné en conversant avec Fréret de voir que celui-ci en savait plus que lui sur cette matière. D'après Bougainville, « tous les ouvrages dramatiques anciens et modernes, français, italiens, anglais, espagnols étaient présents à la mémoire de Fréret; il faisait sur-le-champ l'analyse d'une pièce de Lopes de Vega, comme il aurait fait celle d'une tragédie de Corneille; et l'on était surpris d'entendre raconter les anecdotes littéraires et politiques du temps par un homme que les Grecs, les Romains, les Celtes, les Péruviens auraient pris pour leur compatriote et leur contemporain ». Un si prodigieux savoir n'avait pu s'acquérir qu'au prix d'une solitude presque claustrale et d'un travail sans relâche. Malgré tout le temps qu'il donnait à l'étude, Fréret n'en trouva pas assez soit pour publier ses propres ouvrages, soit pour remplir ses devoirs de secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, charge dont il avait été revêtu le 8 janvier 1743. Il interrompit la publication des *Mémoires de l'Académie*, et légua à ses successeurs un énorme arriéré. Il songeait à réparer cette négligence lorsque, épuisé par le travail, il mourut, à soixante-et-un ans. « Si c'est vivre que de penser, a dit Bougainville, personne n'a vécu plus longtemps que lui : comme les ouvrages de Fréret n'ont jamais été recueillis complétement, que beaucoup sont inédits, et que les autres sont dispersés dans les *Mémoires* ou dans l'*Histoire de l'Académie*, nous en donnerons la liste. Nous suivrons l'ordre des matières; ces ouvrages sont :

Critique et Histoire générale. — *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves* (*Mém. de l'Acad.*, t. VI); — *Vues générales sur l'origine et sur le mélange des anciennes nations et sur la manière d'en étudier l'histoire* (*Hist. de l'Acad.*, t. XVIII); — *Les Prodiges rapportés par les anciens* (*Mém. de l'Ac.*, t. IV).

Chronologie. — *Traduction d'un abrégé de l'ouvrage de Newton sur la chronologie, suivi des observations générales sur la chronologie de Newton* (dans l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, t. VII, 1725); — *Défense de la chronologie fondée sur les monuments de l'histoire ancienne, contre le système chronologique de M. Newton;* Paris, 1758, in-4°, avec une longue et intéressante préface de Bougainville; — *La Durée des générations dans les familles royales* (*Hist. de l'Ac.*, t. XIV); — *Essai sur la chronologie de l'Écriture Sainte* (*Hist. de l'Ac.*, t. XXIII); — *L'année et le temps précis de la mort d'Hérode le Grand* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXI); — *Remarques sur le canon astronomique qui se trouve dans les manuscrits de Théon d'Alexandrie* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXVII); — *Époque astronomique de la conception de Romulus, de sa naissance, de la fondation de Rome, de sa dédicace et de la mort de Romulus* (manuscrit de l'Institut); — *Des Caractères astronomiques et astrologiques joints par les anciens, à la date de la fondation de Rome* (man. de l'Ins.); — *Époque de l'ancienne inscription grecque apportée de Tripoli dans la Provence, et placée dans le cabinet de M. Le Bret* (*Mém. de l'Acad.*, t. XXI); — *Supplément à ce Mémoire* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXI); — *Lettre au sujet d'une dissertation sur Hérodote et Ctésias* (*Mémoires du P. Desmolets*, t. Ier); — *Années employées à Babylone avant et depuis la conquête de cette ville par Alexandre* (*Mém. de l'Ac.*, t. XVI); — *L'Ancienne année des Perses, l'intercalation qui leur est propre, et l'usage qu'on en peut faire pour déterminer quelques dates de leur histoire* (*Mém. de l'Ac.*, t. XVI); — *L'Année arménienne, ou suite d'observations sur l'année des Perses* (*Mém. de l'Ac.*, t. XIX); — *Quelques points du technique de la chronologie grecque, considérée en général* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Plusieurs époques de la chronique de Paris* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXVI); — *L'Ère des Grecs de Syrie, nommée plus ordinairement l'ère des Séleucides* (*Mém. de l'Ac.*, t. XVI); — *Date de la bataille de Platée* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Réflexions sur l'opinion dans laquelle on prétend que Jules César, lors de la réformation de l'année romaine, n'a fait autre chose qu'adapter à cette année la forme de celle qui était adoptée depuis deux cent quatre-vingts ans, dans l'usage civil, par les Grecs* (*Mém. de l'Ac.*, t. XVI); — *La Forme de l'année employée par les Bithyniens sous la domination romaine* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *L'Année vague cappadocienne* (*Mém. de l'Ac.*, t. XIX); — *La Chronologie de l'histoire de Lydie* (*Mém. de l'Ac.*, t. V); — *Observations sur la généalogie de Pythagore, et sur l'usage chronologique qu'on en a tiré pour déterminer l'époque de la prise de Troie* (*Mém. de l'Ac.*, t. XIV); — *Sur le calendrier romain et sur la nature de l'ancienne année romaine* (man. de l'Inst.); — *Du Cycle des Romains* (man. de l'Inst.); — *De l'Antiquité et de la certitude de la chronologie chinoise* (*Mém. de l'Ac.*, t. X); — *Éclaircissements sur les Mémoires de l'Ant. et de la cert. de la chr. chin.* (*Mém. de l'Ac.*, t. XV); — *Suite du traité concernant la Cert. et l'ant. de la chr. chin.* (*Mém. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Recherches sur les traditions religieuses et philosophiques des Indiens, pour servir de préliminaire à l'examen de leur chronologie* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Chronologie et histoire des Assyriens de Ninive* (*Mém. de l'Ac.*, t. V); — *Additions sur la chronologie égyptienne* (*Mém. de l'Ac.*, t. XLVII); — *Remarques sur la chronologie* (dans l'*Essai sur les hiéroglyphes égyptiens*, traduites de l'anglais de Warburton, par Léo-

nard de Malpeires; Paris, 1744, 2 vol. in-12.

Géographie. — *Les Mesures longues des anciens* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXIV); — *Rapport des mesures grecques et des mesures romaines* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXIV); — *Comparaison des mesures itinéraires romaines avec celles qui ont été prises géométriquement par MM. de Cassini dans une partie de la France* (*Hist. de l'Ac.*, t. XIV); — *De la Table itinéraire publiée par Velser sous le nom de Table de Peutinger* (*Hist. de l'Ac.*, t. XIV); — *Supplément à la notice précédente* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Colonnes itinéraires de la France, où les distances sont marquées par le mot* leugæ (*Hist. de l'Ac.*, t. VII); — *Observations générales sur la géographie ancienne* (*Mém. de l'Ac.*, nouvelle série, t. XVI); — *Sur l'Antiquité des premières éruptions du Vésuve, prouvée, d'après Bianchini, par l'histoire naturelle de ce volcan*; *Accroissement ou élévation du sol de l'Égypte* (*Mém. de l'Acad.*, t. XVI); — *Situation du pays des Hyperboréens* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Les Cimmériens, et particulièrement la partie de cette nation qui habitait au nord du Danube et à l'occident du Pont-Euxin* (*Mém. de l'Ac.*, t. XIX); — *Sur le peu d'accord des observations faites jusqu'à présent pour déterminer la latitude* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Observations sur quelques points de l'ancienne géographie* (man. de l'inst.). Ces observations sont une réfutation des attaques dirigées par de La Barre contre Guillaume Delisle au sujet de la route de Sardes à Suze et du cours de l'Halys, de l'Euphrate, de l'Araxes, du Phase. « Ce mémoire, dit Sainte-Croix, ne peut être réimprimé, parce que ce que Fréret a voulu prouver est aujourd'hui reconnu vrai, et ne souffre plus aucun doute »; — *Observations sur la Cyropédie de Xénophon* (*Mém. de l'Ac.*, t. IV et VII); — *Observations sur la situation de quelques peuples de la Belgique, et sur la position de quelques places de ce pays lors de sa conquête par les Romains* (*Mém. de l'Ac.*, t. XLVII); — *Lettres sur les ouvrages de Delisle, premier géographe du roi* (dans le *Mercure* de mars 1726).

Religions. — *Observations sur les fêtes religieuses de l'année persane, et en particulier sur celle de Mithra, tant chez les Persans que chez les Romains* (*Mém. de l'Ac.*, t. XVI); — *Réflexions générales sur la nature de la religion des Grecs, et sur l'idée qu'on doit se former de leur mythologie* (*Hist. de l'Ac.*, t. XXIII); — *Recherches sur le culte de Bacchus parmi les Grecs* (*Mém. de l'Ac.*, t. XIII); — *La Nature du culte rendu en Grèce aux héros, et particulièrement à Esculape* (*Hist. de l'Ac.*, t. XXI); — *Histoire des Cyclopes, des Dactyles, des Telchines, des Curètes et Corybantes, et des Cabires* (*Hist. de l'Ac.*, t. XXIII et XXVII); — *Les Fondements historiques de la fable de Bellérophon et la manière de l'expliquer* (*Hist. de l'Ac.*, t. VII; *Mém.*, t. VII); — *Observations sur les recueils de prédictions écrites qui portaient le nom de Musée, de Bacis et de la Sibylle* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXIII); — *Observations sur les oracles rendus par les âmes des morts* (*Mém.*, t. XXIII); — *Observations sur la religion des Gaulois et sur celle des Germains* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXIV); — *Étymologie du mot druide* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVII); — *La Nature et les dogmes les plus connus de la religion gauloise* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *L'Usage des sacrifices humains établi chez les différentes nations et particulièrement chez les Gaulois* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Recherches sur le dieu Hercule Endovellicus et sur quelques autres antiquités ibériques* (*Hist. de l'Ac.*, t. III); — *Les Assassins de Perse* (*Mém.*, t. XVII).

Philosophie. — *Réflexions générales sur l'étendue de la philosophie ancienne* (*Mém. de l'Ac.*, t. XVIII); — *En quel temps le philosophe Pythagore a vécu* (*Mém. de l'Ac.*, t. XIV); — *Réflexions sur un ancien phénomène céleste du temps d'Ogygès* (*Mém. de l'Ac.*, t. X).

Archéologie. — *De l'Ancienneté et de l'origine de l'art de l'équitation dans la Grèce* (*Mém. de l'Ac.*, t. VII); — *Observations sur le mot* Barritus *ou* Barditus, *dont il est parlé dans Tacite* (*Hist. de l'Ac.*, t. XXIII); — *Remarques sur la bataille donnée à Thymbrée, contre les armées de Crésus et de Cyrus* (*Mém. de l'Ac.*, t. VI); *Le Jeu des Échecs* (*Recueil de l'Acad.*, t. V).

Philologie. — *Principes généraux de l'écriture, et, en particulier, fondement de l'écriture chinoise* (*Mém. de l'Ac.*, t. VI); — *La Poésie des Chinois* (*Hist. de l'Ac.*, t. III).

Histoire. — *L'Expédition de Trajan dans les Indes, supposée par Eutrope et par Sextus Rufus* (*Hist. de l'Ac.*, t. XXI); — *Observations sur l'histoire des Amazones* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXI); — *L'Origine et l'ancienne histoire des premiers temps de la Grèce* (*Hist. de l'Ac.*, t. XXI); — *Les deux premiers Déluges ou inondations d'Ogygès et de Deucalion* (*Mém. de l'Ac.*, t. XXIII); — *Observations générales sur l'origine et sur l'ancienne histoire des premiers habitants de la Grèce* (*Mém. de l'Ac.*, t. XLVII); — *Observations sur les causes et sur quelques circonstances de la mort de Socrate* (*Mém.*, t. XLVII); — *L'Origine et l'ancienne histoire des différents peuples d'Italie* (*Hist. de l'Ac.*, t. XVIII); — *Extrait de l'histoire imprimée de Moïse de Chorène* (man. de l'Inst.); — *Observations sur les Mérovingiens* (*Mém. de l'Ac.*, t. XX); — *Recherches historiques sur les mœurs et le gouvernement des Français dans les divers

temps de la monarchie : De l'origine des Francs et de leur établissement dans les Gaules (dans les t. V et VI de l'éd. de 1796); — *Des Etats généraux* (man. de l'Inst.); — *États généraux et particuliers, assemblées du clergé, de la noblesse* (man. de l'Inst.); — *Chronique de Monstrelet* (man. de l'Inst.); — *Mémoire sur les Pairs de France, contre les Présidents à mortier* (man. de l'Inst.).

NOTICES HISTORIQUES SUR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE : De Joseph Bimart, baron de La Bastie (*Rec. de l'Ac.*, t. XVI); — Du cardinal Fleury (*id.*); — De l'abbé Bignon (*id.*); — De Chambors (*id.*); — De l'abbé de Rothelin (t. XVIII); — De l'abbé Gédoyn (*id.*); — Du marquis de Caumont (*id.*); — De Fourmont l'aîné (*id.*); — De l'abbé Mongault (*id.*); — De l'abbé Souchay (*id.*); — De Burette (t. XXI); — De Valois (*id.*); — De Mandajors (*id.*).

On a encore de Fréret : *Sanson*, tragi-comédie, traduite de l'italien de Riccoboni, dans le *Nouveau Théâtre italien*; Paris, 1717, in-12; — *Mérope*, tragédie, traduite de l'italien de Scipion Maffei; Paris, 1728, in-8°.

Les *Œuvres* de Fréret furent recueillies par Leclerc de Septchênes, sous le titre de *Œuvres complètes, nouv. édit., considérablement augmentée de plusieurs ouvrages inédits*; Paris, 1796-99, 20 vol. pet. in-12. Malgré son titre, cette édition, d'ailleurs très-incorrecte, renferme à peine la moitié des ouvrages de Fréret. Elle ne contient de neuf que le *Mémoire sur l'origine des Francs*. Enfin, l'éditeur a eu le tort d'admettre plusieurs ouvrages irréligieux, faussement attribués à Fréret. M. Champollion-Figeac entreprit une édition véritablement complète des *Œuvres* de Fréret. Elle devait être augmentée de plusieurs mémoires inédits, et accompagnée de notes et d'éclaircissements par Abel de Rémusat, de Chézy, Champollion jeune, et l'éditeur. Le 1er volume seul a paru; Paris, F. Didot, 1825, in-8°. On ne saurait trop regretter que les encouragements du gouvernement et du public aient manqué à cette publication, qui eût été un monument élevé à la mémoire du plus grand critique historique français.

Les manuscrits de Fréret, après avoir appartenu à Bougainville, Foncemagne, Barthélemy, Sainte-Croix et Dacier, se trouvent aujourd'hui en grande partie à la bibliothèque de l'Institut. Il reste à parler de plusieurs ouvrages imprimés à tort sous le nom de Fréret, ce sont : *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*; sans indication de lieu, 1766, in-8°. Cet ouvrage, attribué plus tard, et non moins faussement, à Levesque de Burigny, appartient à d'Holbach et à Naigeon (1); — *Lettre de Thrasybule à Leucippe*; Londres (sans date, vers 1768, in-12). Il n'est pas d'ouvrage qu'on ait attribué à Fréret avec plus de persistance; cependant, Voltaire avait dit dans sa lettre à Damilaville, 24 novembre 1765 : « Ce n'est pas le style de Fréret; mais n'importe d'où vienne la lumière, pourvu qu'elle éclaire. »

Walckenaër a prouvé que la *Lettre de Thrasybule* était l'œuvre collective de d'Holbach, de Naigeon, de Lagrange. Quant à quelques autres opuscules irréligieux également attribués à Fréret, nous ne les mentionnerons même pas, l'imposture étant aujourd'hui généralement reconnue. Ces divers ouvrages apocryphes ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres philosophiques*; Londres, 1776, 3 vol. in-8°; Paris, 1792, 4 vol. in-8°.

LÉO JOUBERT.

Bougainville, *Éloge de Fréret*. — Sainte-Croix, dans le *Magasin encyclopédique*, 2e année, t. V. — Champollion-Figeac, *Vie de Fréret*, en tête de ses *OEuvres*. — Walkenaër, *Examen critique des ouvrages composés par Fréret*.

FRÉRON (*Élie-Catherine*), critique français, né à Quimper, en 1719, mort à Paris, le 10 mars 1776. Il était à un degré éloigné parent de Malherbe. Il fit de bonnes études, chez les jésuites, au collége de Louis-le-Grand, et avant l'âge de vingt ans il parut digne de professer à côté de ses maîtres. Malgré ce succès, il ne tarda pas à quitter les jésuites. La cause de cette brusque séparation, qui ne fut pas une rupture et ne devint jamais de la haine, est restée douteuse. Voltaire a dit en parlant de Fréron,

De Loyola chassé pour ses fredaines.

Mais ces « fredaines », qu'il ne spécifie pas, semblent une supposition gratuite de sa haine. L'esprit satirique et l'humeur batailleuse de Fréron le portaient naturellement à s'émanciper du collége et à se produire dans le monde. Il s'y présenta d'abord, dit-on, sous le costume d'abbé, dans l'espérance sans doute d'obtenir un bénéfice; puis cet espoir ne se réalisant pas, il laissa la soutane, et se fit journaliste, sous les auspices de Desfontaines. Tout en assistant de sa plume le vieux critique dans quelques publications périodiques, il ne s'interdit pas les excursions sur le terrain, moins accessible, de la poésie. A l'occasion de la bataille de Fontenoy, il composa une ode, qui parut supérieure au poëme de Voltaire sur le même sujet.

Ce début éclatant inspira de la confiance à Fréron, sans lui faire illusion. Se sentant surtout propre à la critique, il eut le bon goût de ne pas l'abandonner; seulement, plus sûr de ses forces, il fit du journalisme pour son compte, et publia ses *Lettres de la comtesse de* ***. Cette

(1) D'Holbach et Naigeon, qui avaient la monomanie de l'impiété, mais qui craignaient de se compromettre, publièrent leurs déclamations contre le christianisme et la Providence sous les noms de morts, illustres ou recommandables, tels que Fréret, Du Marsais, Mirabaud. Cette fraude, qui trompait le public, ne trompait pas les autres adeptes de la secte philosophique. *Consult.* Diderot, *Mémoires, correspondances et ouvrages inédits*, t. II, p. 390. Voltaire, parlant de l'*Examen critique*, a dit dans sa lettre à d'Alembert du 31 décembre 1768 : « Je sais très-bien quel est l'auteur du livre attribué à Fréret, et je lui garde une fidélité inviolable. »

feuille fut supprimée en 1749, mais il la reprit sous le titre, peu différent, de *Lettres sur quelques écrits du temps*, journal qu'il continua jusqu'en 1754. Ces lettres, où Fréron montrait du bon sens non dénué de finesse, et ne prodiguait pas l'injure, comme il le fit plus tard, eurent beaucoup de succès. La reine de France, Marie Lecszinska, les estimait, et son père, le roi Stanislas, tout ami qu'il était de Voltaire et des philosophes, protégea ouvertement Fréron. Celui-ci, enhardi par ces hautes protections, fonda l'*Année littéraire* en 1754; et malgré les clameurs du parti philosophique, les tracasseries de la censure, et même quelques persécutions du pouvoir, il continua cette publication jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans. Il lui fallut du courage pour fournir une aussi longue carrière à travers tant d'obstacles. Adversaire déclaré de tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait aux doctrines encyclopédiques, il attaqua surtout chez Voltaire les sarcasmes irréligieux. Plus d'une fois il loua son talent poétique et son esprit; mais ces hommages sont rares, et les attaques reviennent presque à chaque numéro. Voltaire était très-sensible à la critique. « Un mot de ses adversaires, dit Mme de Graffigny, le met ce qui s'appelle au désespoir. C'est la seule chose qui l'occupe et qui le noye dans l'amertume. » On comprend qu'avec ce caractère il fut mis hors de lui par la critique souvent déloyale de Fréron et poussé aux représailles les plus violentes. Il serait trop long de suivre dans tous ses détails cette querelle indéfiniment prolongée. Nous n'en signalerons que le premier éclat, en 1752, et, en 1760, le plus célèbre épisode, la représentation de *L'Écossaise*.

En 1752 Voltaire se trouvait à Berlin, lorsque Fréron traça dans ses *Lettres sur quelques écrits du temps* le portrait suivant d'un écrivain qu'il ne nommait pas, mais qu'il était facile de reconnaître au signalement. « S'il y avait parmi nous, disait-il, un auteur qui aimât passionnément la gloire, et qui se trompât souvent sur les moyens de l'acquérir; sublime dans quelques-uns de ses écrits, rampant dans toutes ses actions; quelquefois heureux à peindre les grandes passions, toujours occupé de petites, qui sans cesse recommandât l'union et l'égalité entre les gens de lettres, et qui, ambitionnant la souveraineté du Parnasse, ne souffrît pas plus que le Turc qu'aucun de ses frères partageât son trône; dont la plume ne respirât que la candeur et la probité, et qui sans cesse tendît des piéges à la bonne foi; qui changeât de dogmes suivant les temps et les lieux, indépendant à Londres, catholique à Paris, dévot en Austrasie, tolérant en Allemagne; si, dis-je, la patrie avait produit un écrivain de ce caractère, je suis persuadé qu'en faveur de ses talents on ferait grâce aux travers de son esprit et aux vices de son cœur. » Cet article fit scandale parmi les amis de Voltaire, et Mme Denis, sa nièce, obtint de M. de Malesherbes, directeur de la librairie, la suppression ou du moins la suspension de la feuille de Fréron. Cette colère, qui semblait attester la ressemblance du portrait anonyme, prêta à rire, et donna lieu à l'épigramme suivante :

La larme à l'œil, la nièce d'Arouet
Se complaignait au surveillant Malsherbe
Que l'écrivain neveu du grand Malherbe
Sur notre épique osât lever le fouet.
Souffrirez-vous, disait-elle à l'édile,
Que chaque mois ce critique enragé
Sur mon pauvre oncle à tout propos distille
Le fiel piquant dont son cœur est gorgé.
— Mais, dit le chef de notre librairie,
Notre Aristarque a peint de fantaisie
Ce monstre en l'air que vous réalisez.
— Ce monstre en l'air? Votre erreur est extrême,
Reprend la nièce, eh, monseigneur, lisez :
Ce monstre-là, c'est mon oncle lui-même.

La lutte ainsi engagée ne cessa plus. Voltaire, qui avait le mérite de n'être pas l'agresseur, se donna le tort de pousser la vivacité de ses répliques jusqu'aux dernières limites de l'invective. Non content d'accabler son ennemi d'injures que réprouvent à la fois le bon goût et l'équité, il résolut de le livrer en plein théâtre à la risée du public. Le gouvernement autorisa cette vengeance, renouvelée d'Aristophane, et *L'Écossaise* fut jouée le 26 juillet 1760. A l'intrigue, assez vulgaire, de cette espèce de drame, Voltaire avait rattaché un personnage envieux et vil, louant et calomniant à prix d'argent, toujours prêt à se vendre, lui et sa feuille, au plus offrant, espion de plus et délateur. Ce personnage, auquel on prodigue les noms de fripon, d'impudent, de coquin, et bien d'autres encore, s'appelait *Frélon* dans la pièce imprimée, *Wasp* (mot en anglais qui signifie guêpe) sur la scène, et tout le monde savait qu'il désignait Fréron. Celui-ci soutint bravement l'attaque. Il assista aux deux premières représentations de *L'Écossaise*. Il rit ou eut l'air de rire avec les autres spectateurs. Il fit plus, il rendit de la pièce un compte piquant, ironique, dans lequel il se vengeait sans gros mots et répondait aux injures par des traits d'esprit. Ce compte-rendu de *L'Écossaise* est sans contredit la meilleure page de Fréron. Mais le critique n'était pas à bout d'accidents. Une lettre qu'il inséra dans l'*Année littéraire*, et qui touchait à la misère des provinces en ces temps désastreux de la guerre de Sept Ans, le fit enfermer pour quelques jours au For-l'Évêque. Cet injuste emprisonnement ne désarma point Voltaire, qui demanda si ce n'était pas par erreur qu'on avait conduit Fréron au For-l'Évêque, lorsque sa place était naturellement marquée à Bicêtre. Fréron était désormais au-dessus de pareilles plaisanteries. La vaillante polémique qu'il venait de soutenir contre Voltaire l'avait rendu décidément un personnage considérable en littérature, et son ennemi constatait cette importance en renouvelant sans cesse ses attaques. Fréron vit peu à peu se rattacher à lui toute une

école de rimeurs, parmi lesquels on s'étonne de rencontrer un véritable poëte, Gilbert. Ce succès se perdit dans le triomphe, chaque jour plus éclatant, du parti philosophique. Fréron ne se découragea pas, mais succomba à la lutte. Quelques jours avant sa mort, ses ennemis obtinrent du garde des sceaux Miromesnil la suspension de l'*Année littéraire*. Cette décision causa, dit-on, ou du moins hâta la fin du critique, et ce zélé défenseur des idées monarchiques et religieuses mourut frappé par le pouvoir.

Dans l'histoire littéraire du dix-huitième siècle, Fréron est inséparable de Voltaire, et il doit l'immortalité bien moins à son propre mérite qu'aux invectives de son ennemi. Il eut plus de caractère que d'esprit, et joua un rôle supérieur à son talent. Les ouvrages qui nous restent de lui ne justifient pas sa réputation. On n'y trouve ni savoir ni originalité, et si on en excepte l'*Année littéraire* (1), ils sont oubliés aujourd'hui; en voici les titres : *Histoire de Marie Stuart, reine d'Écosse et de France* (avec l'abbé de Marsy); Londres (Paris), 1742, 2 vol. in-12; — *Lettre à M. l'abbé Guyot Desfontaines sur son ode intitulée :* La Convalescence du roi; Paris, 1744, in-4°; — *Ode sur la bataille de Fontenoy;* 1745, in-4°; — *Lettres de Mme la comtesse ***, sur quelques écrits modernes;* Genève (Paris), 1746, in-12; — *Les vrais Plaisirs, ou les amours de Vénus et d'Adonis*, traduit de l'italien de Marini (avec le duc d'Estouville); Paphos (Paris), 1748, in-12; — *Réponse du public à l'auteur d'A*cajou; Londres (Paris), 1751, in-12; — *Lettres sur quelques écrits de ce temps* (avec l'abbé de La Porte); Londres et Paris, 1752-54, 13 vol. in-12; — *Opuscules de M. F., contenant des critiques de quelques ouvrages littéraires;* Amsterdam (Paris), 1753, 3 vol. in-12; — *Description du catafalque exécuté pour le service de la feue reine d'Espagne;* 1761, in-4°; — *Description du mausolée érigé dans l'église de Saint-Denis pour les obsèques de M. le duc de Bourgogne;* 1761, in-12; — *Histoire de l'empire d'Allemagne, et principalement de ses révolutions depuis son établissement par Charlemagne jusqu'à nos jours;* Paris, 1771, 8 vol. in-12. Outre les journaux qu'il rédigea en chef, Fréron travailla activement aux *Observations sur les écrits modernes* de Desfontaines (1735 et années suivantes); aux *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, du même (1745-46), au *Journal étranger* (1754 et années suivantes).

Léo JOUBERT.

Grimm, *Correspond. littér.* — Desessarts, *Siècles littér.* — Ch. Nisard, *Les Ennemis de Voltaire.*

FRÉRON (*Louis-Stanislas*), homme politique français, fils du précédent, né à Paris, en 1765, mort à Saint-Domingue, en 1802. Il était par sa mère neveu de l'abbé Royou, eut pour parrain le roi Stanislas, beau-père de Louis XV, et pour protectrice madame Adélaïde, fille de ce dernier prince. Aussi, quoiqu'il n'eût guère plus de dix ans à l'époque de la mort de son père, le privilége de l'*Année littéraire* lui fut continué, et il en jouit jusqu'en 1790; mais il ne prit que fort peu de part à la rédaction, qui appartint presque en entier à son oncle Royou et à l'abbé Geoffroy, devenu célèbre depuis par sa collaboration au *Journal des Débats*. Impatient de tout frein, emporté par des passions fougueuses et par des opinions exaltées, Fréron, qui avait eu pour condisciples les deux Robespierre et Camille Desmoulins au collége de Louis le Grand, se jeta avec exagération dans le parti révolutionnaire. Dès le mois de décembre 1789, il fit paraître, sous le pseudonyme de *Martel*, une feuille intitulée *L'Orateur du Peuple*, dont la tendance anarchique fut à peine dépassée par *L'Ami du Peuple* de Marat. Nous citerons, comme spécimen du style de l'auteur et de l'esprit du journal, le passage suivant, relatif à la fuite de Louis XVI (juin 1791) : « S'il est vrai que les Autrichiens aient passé la Meuse et que le sang français ruisselle sur les frontières, Louis XVI doit perdre la tête sur un échafaud, et la reine doit, *comme Frédégonde* (au lieu de Brunehaut), être traînée dans les rues de Paris à la queue d'un cheval entier. » C'était le jour même du retour du roi captif que Fréron exprimait cet exécrable vœu; et quelques jours plus tard il figurait, au Champ-de-Mars, parmi les plus ardents provocateurs de la déchéance. Compris dans les poursuites qui obligèrent plusieurs d'entre eux à se cacher ou à sortir de Paris (*voy.* DANTON), Fréron reparut aux approches du mois d'août, et il fut du nombre de ceux qui ce jour-là s'attribuèrent les fonctions de membres de la commune de Paris. Il fut bientôt élu député à la Convention. Voici en quels termes il exprima son vote dans le procès du roi : « J'ai poursuivi le tyran jusque dans son palais, j'ai demandé sa mort, il y a deux ans, dans des écrits imprimés qui m'ont valu les poignards de La Fayette. Je vote pour la mort. »

Fréron ne joua dans la Convention qu'un rôle assez insignifiant jusque après le 31 mai. Commissaire auprès de l'armée d'Italie en septembre 1793, il fut, au commencement d'octobre, envoyé avec Barras à Marseille pour faire rentrer sous l'autorité de la Convention cette ville, insurgée contre ses décrets. L'assassinat juridique des plus notables habitants, la confiscation de leurs biens, la démolition des plus beaux monuments publics, tels furent les traits principaux de la mission de Fréron et Barras à Marseille. Dans leur ardeur révolutionnaire, ils poussèrent le délire jusqu'à vouloir priver de son nom la cité dont ils avaient résolu la ruine, et plusieurs actes de leur proconsulat furent da-

(1) La collection complète de l'*Année littéraire*, depuis 1754 jusqu'à 1790, forme 290 vol. in-12

tés de la ville *Sans-Nom*. La Convention cependant ne sanctionna point cette odieuse extravagance, et Marseille conserva son nom et ses murailles. Bientôt Robespierre jeune, Ricord et Salicetti, adjoints à Barras et à Fréron, vinrent encore attiser leurs fureurs. Le 25 septembre, la trahison ayant livré Toulon aux Anglais, la vengeance de cet attentat fut confiée au zèle des cinq députés montagnards. L'histoire a enregistré les détails du siége de Toulon, berceau de la gloire militaire de Bonaparte et sanglant théâtre d'atrocités révolutionnaires. On peut juger de la part que Fréron y prit par les traits suivants de sa correspondance avec Moïse Bayle, député des Bouches-du-Rhône : « Il y a déjà huit cents Toulonnais de fusillés;... les fusillades sont ici à l'ordre du jour; la mortalité est parmi les amis de Louis XVII... Fusillades jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de traîtres ! » Destructeur par inclination, Fréron voulait que Toulon fût rasé jusque dans ses fondements; mais heureusement le comité de salut public ne fut pas encore cette fois de son avis. Son retour à Marseille (18 décembre 1793) fut signalé par la chute de quatre cents têtes. C'est à de pareils titres que celui de *sauveur du midi* lui fut décerné par la société des Jacobins, en dépit de l'opposition d'Hébert, qui le traitait d'*aristocrate* et de *muscadin*.

Au mois de mars 1794, un ordre de rappel du comité de salut public mit fin à la mission de Fréron. Il faisait partie du club des Cordeliers, et était lié à la faction de Danton et de Camille Desmoulins, que Robespierre se disposait à abattre. Après la mort de ses amis, Fréron se trouva au nombre des députés mis en état de suspicion par le parti robespierriste, et sur la tête desquels le fer de la guillotine resta suspendu jusqu'au 9 thermidor. Aussi Barras et Fréron figurèrent-ils en première ligne dans cette mémorable journée. Ils dirigèrent la force armée contre l'hôtel de ville, devenu le quartier général de Robespierre et de ses partisans. De là le nom de *thermidoriens*, donné à ces deux députés, ainsi qu'à Tallien, Rovère, Bourdon de l'Oise et à quelques autres qui avaient le plus contribué à la chute des jacobins. Tous devinrent d'ardents provocateurs de la réaction qui alors s'opéra contre le système révolutionnaire, mais aucun d'eux ne s'y avança aussi loin que Fréron. Il débuta par proposer, mais en vain, la démolition de l'hôtel de ville, ce repaire de conjurés où il avait siégé le 10 août et qu'il avait emporté sans coup férir le 9 thermidor. Le 14 de ce même mois il demanda la mise en accusation de Fouquier-Tinville (*voy.* ce nom). « Tout Paris, s'écria-t-il, demande son supplice; je demande contre lui le décret d'accusation, et que ce monstre aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est enivré. » Plus tard, et immédiatement après le supplice de Fouquier et consorts (7 mai 1795), Fréron proposa l'abolition du gouvernement révolutionnaire et la suppression du tribunal. *L'Orateur du Peuple*, cette feuille qui si long temps avait appelé la proscription sur tous ceu qui étaient suspects d'aristocratie, devint l journal officiel des victimes de la terreur (1) Les jacobins y furent chaque jour mis à l'index à la place des royalistes. Ce fut sous le patro nage de Fréron et de son collaborateur Martain ville qu'eut lieu la clôture de la salle des Jaco bins, aux accents du *Réveil du Peuple*, et pa les mains de ceux qui, autrefois traités par Fréro de *muscadins*, se glorifiaient maintenant d'êtr appelés *la jeunesse dorée de Fréron*.

Les mouvements anarchiques du 12 germin et du 1[er] prairial an III vinrent échouer contr la résistance des thermidoriens. Au 1[er] prairial le député Féraud paya de sa vie la fatale res semblance de nom qui le fit prendre pour cel dont les insurgés voulaient faire leur victime Le lendemain, Fréron marcha avec Barras contr le faubourg Saint-Antoine, le réduisit, et, selo son usage, voulut le livrer aux flammes. Ma aux approches du 13 vendémiaire, chez tou deux l'esprit de réaction recula devant la voca tion révolutionnaire. Placés à la tête des force conventionnelles, ils en donnèrent la direction l'ancien capitaine du siége de Toulon, au gén ral Bonaparte, dont la France entendit alors l nom pour la seconde fois. A dater de cette ép que, Fréron resta fidèle à la cause de la rév lution, mais de jour en jour il vit décroître so influence. Non compris dans les réélections q replacèrent les deux tiers de la Convention dan les conseils établis par la constitution de l'an I il fut, au mois de novembre 1795, envoyé dan les départements du midi en qualité de commis saire du Directoire exécutif. On sait de quell terribles représailles le 9 thermidor avait ouve le cours sur les bords du Rhône et sur les riv de la Méditerranée. A Marseille et à Tarasco surtout, les vengeurs des victimes avaient égal les fureurs des bourreaux. Sans doute il éta urgent d'y mettre un terme; mais quel étrang missionnaire de paix, pour un pareil pays, qu l'ex-conventionnel dont tous les pas y avaie laissé des traces de sang! Aussi son arrivé relevant l'espoir des terroristes abattus, ne fi elle qu'exaspérer l'indignation de leurs adve saires. Dans cette mission, le ton despotique le faste scandaleux du satrape remplacèrent l brutale insolence du proconsul; il remit en plac les anciens agents de la terreur, destitua l membres des autorités réactionnaires, et d nonça tous ceux de ses ex-collègues qui depu le 9 thermidor avaient été envoyés dans l midi. Il s'ensuivit entre eux et lui une polémiqu de brochures où les récriminations les plus viv furent échangées. Fréron engagea la lutte e

(1) Dussault, qui s'acquit depuis une réputation a *Journal des Débats*, prenait alors une part active à l rédaction de *L'Orateur du Peuple;* on lui attribue e presque totalité le t. VIII de ce recueil.

publiant son *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les malheurs du midi*, avec des pièces justificatives (Paris, 1796, in-8°; réimprimé en 1824). Durand-Maillane (1) et Olivier Gérente firent paraître des réfutations, où ils convainquirent Fréron de mensonge sur les faits les plus essentiels; mais il fut surtout écrasé par l'écrit intitulé *Isnard à Fréron* (an IV [1796] in-8°).

Sous le régime de la constitution de l'an III les colonies envoyaient des députés au corps législatif. Répudié par la France, Fréron parvint à se faire élire au Conseil des Cinq-Cents par l'assemblée de la Guyane; mais les deux Conseils refusèrent de valider cette élection : alors il disparut sans retour de la scène politique. Quand la révolution du 18 brumaire eut porté le général Bonaparte à la tête du gouvernement, Fréron, qui avait longtemps vécu dans son intimité, eut assez de peine à en obtenir une place médiocre dans l'administration des hospices. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne devînt son beau-frère. Une étroite liaison existait entre lui et la seconde sœur du consul, la belle Pauline; cette liaison était sur le point de recevoir le sceau du mariage, quand une première dame Fréron vint en personne revendiquer ses droits. Le général Leclerc prit auprès de Pauline la place du bigame d'intention, et en 1802 l'époux et l'ex-prétendant allèrent mourir en même temps à Saint-Domingue, Leclerc comme général en chef de l'expédition destinée à soumettre l'île, et Fréron comme titulaire d'une modeste sous-préfecture au delà des mers. On assure que sa mort fut accompagnée de sentiments de repentir sur les fautes de sa vie.

Outre le *Mémoire* déjà cité, Fréron a laissé un ouvrage intitulé : *Réflexions sur les hôpitaux et particulièrement ceux de Paris, et l'établissement d'un mont-de-piété;* 1800, in-8°. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Encyclop. des G. du M.*]

Moniteur universel, an 1791, n° 205. — An 1er (1793), n° 43, 59, 256; an II, n°s 51, 103, 171, 274, 312, 318, 351; an III, n°s 5, 24, 44, 103, 163, 195, 234, 255, 356; an IV, 15, 37, 84, 333; an V, 56, 66; an VI, 22; an VII, 346. — *Petite Biographie Conventionnelle.* — *Biographie des Contemporains.* — Thiers, *Histoire de la Révolution.* — Lamartine, *Histoire des Girondins.*

(1) *Réponse au Mémoire de Fréron, sur le midi;* 1796 in-8°.

* **FRÉROT** (*Nicolas*), jurisconsulte français, né à Gallardon, au commencement du dix-septième siècle. On ignore l'époque de sa mort. Il était avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Paratitla seu Synopsis Juris canonici, opera Nicolaï Frérot, Carnotensis jureconsulti et in suprema Gallorum curia advocati;* Paris, MDCLVIII, in-8°, — *Notes sur la Coutume de Chartres;* 1604, in-4°. Ces notes, en français, ne sont que des commentaires d'une nouvelle édition de l'ouvrage de Gilles Tulloue ayant pour titre : *Ægidii Tvlli Carnvtani in Leges quasdam Carnvtvm mvnicipales Commentarii. Ad clarissimum virum Joannem a Poncherio, apud regem libellos agentem;* Paris, 1560; — *Les Basiliques, ou Conférence des Constitutions des empereurs avec les Ordonnances de nos rois;* 1611, in-fol.

DOUBLET DE BOIS-THIBAULT.

Statistique d'Eure-et-Loir, p. 191. — Don Liron, *Bibl. chartraine.* — Doyen, *Histoire de la ville de Chartres*, I, p. 405.

FRESCHOT (*Casimir*), historien français vivait au commencement du dix-huitième siècle. Né en France, de parents protestants, il se réfugia en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, et vécut des produits de sa plume. On lui attribue de nombreux ouvrages, dont on trouvera la liste dans Barbier et dans Quérard. Les plus authentiques sont : *Histoire abrégée de la ville et province d'Utrecht;* Utrecht, 1713, in-8°; — *Actes, Mémoires et autres pièces concernant la paix d'Utrecht;* Utrecht, 1714-1715, 6 vol. in-12; — *Histoire du Congrès et de la Paix d'Utrecht, comme aussi de celle de Rastadt et de Bade;* 1716, in-12; — *Histoire amoureuse et badine du Congrès, et de la Paix d'Utrecht;* Utrecht, 1716, in-12.

Barbier, *Dictionnaire des Anonymes.* — Quérard, *France littéraire.*

FRESCHOT (*Augustin*), historien allemand, du commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Infulæ Pragensis Ornamenta, seu vitæ episcoporum et archiepiscoporum Pragensium;* Nuremberg, 1716, in-fol.; — *Ducum et Regum Bohemiæ Coronæ seu Vitæ;* Nuremberg, 1717, in-fol.

Erber, *Notitia regni Bohemiæ.*

FRESCOBALDI (*Geronimo*), célèbre organiste et compositeur italien de la première moitié du dix-septième siècle, naquit à Ferrare. Les biographes ne s'accordent ni sur l'année de sa naissance ni sur celle de sa mort. Selon l'opinion la plus vraisemblable, il aurait vu le jour en 1587 ou 1588, et serait mort à Rome, vers 1654. Frescobaldi eut pour maître de musique Alexandre Milleville, habile organiste, né comme lui à Ferrare, sous la direction duquel ses heureuses dispositions naturelles se développèrent rapidement. Il se rendit ensuite dans les Pays-Bas, et y séjourna plusieurs années. Ce fut pendant ce voyage qu'il publia son premier ouvrage, consistant en un livre de madrigaux à cinq voix, dont l'épître dédicatoire à Guido Bentivoglio, archevêque de Rhodes, est datée d'Anvers le 11 juin 1608. Dans la même année il alla à Milan. On ignore s'il resta longtemps en cette ville, mais en 1614 on le retrouve à Rome, où sa réputation le fit choisir comme organiste de Saint-Pierre du Vatican. Il avait alors vingt-cinq ou vingt-six ans, et telle était déjà sa renommée que plus de trente mille personnes, dit-on, se réunirent dans l'église la première fois qu'il s'y fit entendre. Frescobaldi fut en effet le plus habile et le plus savant organiste de son temps; ses ou-

vrages justifient pleinement les éloges qui lui furent donnés par ses contemporains. Il est cité par quelques auteurs comme le premier Italien qui ait joué des fugues sur l'orgue; cependant, les pièces d'orgue d'Andrea Gabrieli et de son neveu Giovanni Gabrieli, qui ont précédé Frescobaldi, contiennent des fugues à 3 et 4 parties, avec cette différence toutefois que les fugues d'Andrea Gabrieli sont écrites d'après la tonalité du plain-chant, qui prévalait à cette époque, tandis que la plupart des fugues de Frescobaldi sont basées sur le système de la tonalité moderne, et qu'il emploie les modulations auxquelles ce système avait donné naissance. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'harmonie gracieuse et piquante qui distingue les canzoni, les caprices et les toccates de ce musicien, genre de pièces où il a déployé toutes les ressources de sa féconde imagination. Frescobaldi sacrifiait ainsi au style instrumental; mais dans ses *Magnificat,* dans ses hymnes et dans ses antiennes, il s'est conformé à l'ancienne tonalité, si noble, si grave et si admirable dans la musique religieuse. — Voici les principales productions de ce musicien : *Primo libro di Madrigali a cinque voci;* Anvers, 1608, in-4°; — *Il primo libro, Fantasie a due, tre e quatro;* Milan, 1608, in-4°; — *Ricercari e Canzoni francesi, fatti sopra diversi oblighi in partitura;* Rome, 1615, in-fol.; — *Toccate e Partite d'intavolatura di cimbalo;* Rome, 1615, in-fol.; — *Il secondo libro di toccate, canzoni, verso d'inni, magnificat, gagliarde, correnti ed altre partite d'intavolatura di cembalo ed organo;* Rome, 1616, in-fol.; — *Capricci sopra diversi sogetti;* Rome, 1624, in-fol.; — *Il primo Libro delle Canzoni a* 1, 2, 3, 4 *voci, per sonare, o per cantare con ogni sorte di stromenti;* Rome, 1628, in-4°; — *In partitum, il secondo libro delle canzoni a* 1, 2, 3, 4 *voci;* — *Il primo libro, Arie musicali;* Florence, 1630; — *Fiori musicali di toccate, kyrie, canzoni, capricci et ricercari in partitura per sonatori con basso per organo;* Rome, 1635. — Frescobaldi a écrit en outre des motets pour une, deux, trois et quatre voix.

D. Denne-Baron.

Hawkins, *History of the Science and Practice of Music.* — Gerber, *Historisch-biographisches Lexicon der Tonkünstler.* — Le même, *Neues historisch-biographisches Lexicon der Tonkünstler.* — Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **FRESCOBALDI** (*Lionardo di Nicolò*), voyageur florentin, vivait encore au commencement du quinzième siècle de l'ère chrétienne. Parti de Florence avec deux compagnons de voyage, le 10 août 1384, il alla s'embarquer à Venise, prit terre à l'île de Zante, à Modon, à Coron, et aborda à Alexandrie le 26 septembre. Après avoir visité le Caire, il se rendit au mont Sinaï par le désert, puis à Jérusalem, d'où il fit diverses excursions à la mer Morte, à Bethléem, à Jericho. Il continua son voyage par Naplouse, Sébaste, Nazareth, Safad, Damas, Tripoli et Beirout, où il s'embarqua pour retourner à Venise, en mai 1385. Rentré dans sa patrie, Frescobaldi remplit diverses fonctions honorables, et fut envoyé comme ambassadeur à Rome, en 1398. Il se distingua au siége que Pise soutint contre Florence de 1405 à 1406. On a de lui la relation de son voyage, publiée par Guillaume Manzi, sous le titre de *Viaggio di Lionardo di Nicolò Frescobaldi, Fiorentino, in Egitto e in Terra Santa*, Rome, 1818, in-8°. On en trouve une analyse à la tête du t. I de *Ibn Batoutah*, publié et traduit par MM. de Frémery et Sanguinetti; Paris 1853, in-8°. Cet ouvrage, malgré un grand nombre d'erreurs historiques, géographiques et ethnographiques, renferme quelques détails curieux sur les productions, le commerce, les usages des habitants et l'état des pays que le voyageur a visités.

E. Beauvois.

Manzi, préf. de *Viaggio.* — *Bibliotheca Italiana,* 1818 t. XI, p. 1.

FRESENIUS (*Jean-Philippe*), théologien allemand, né à Niederwiesen, le 22 octobre 1705, mort le 4 juillet 1761. Fils d'un prédicateur, il entra dans la même carrière. Il fit d'abord de pénibles études à Strasbourg, où il séjourna longtemps, réduit en quelque sorte au pain et à l'eau. En 1727, il succéda à son père dans les fonctions pastorales que ce dernier remplissait à Niederwiesen. Bientôt après il dut chercher à Darmstadt un asile contre les persécutions des catholiques. Puis il fut nommé second prédicateur à Giessen. En 1736 il passa à Darmstadt, en qualité de diacre de cour, et en 1742 il devint successivement professeur agrégé, définiteur et second prédicateur de la ville. Enfin, il fut appelé à remplir les fonctions pastorales à Francfort-sur-le-Mein, où il devint *senior* (doyen) en 1748. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de justificatione;* Strasbourg, 1725, in-4°; — *Nachricht von der jüdischen Proselyten-Anstalt zu Darmstadt* (Mémoire sur l'établissement des prosélytes juifs de Darmstadt); Darmstadt, 1738, in-fol. — *Bewaehrte Nachrichten von Herrenhuthischen Sachen* (Mémoires sur des affaires relatives aux Hernhuttes); ibid., 1746-1751, in-8°.

Strieder, *Hess. Gel. Gesch.*

* **FRESLON** (*Alexandre*), avocat français ancien magistrat, ancien ministre, est né à La Flèche (Sarthe), le 11 mai 1808. Il fit son droit à Paris, et alla, en 1829, exercer la profession d'avocat à Angers. Dès le 19 juillet de cette année, un procès lui fut intenté pour avoir pris part à une manifestation politique. Il plaida lui-même sa cause, et obtint son acquittement. A la suite de la révolution de 1830, il fut nommé premier substitut à Angers, quoiqu'il eût à peine vingt-deux ans; mais la marche du nouveau gouvernement le porta à donner sa démission en 1832. Il reprit sa place au barreau, où il se

fit une position brillante. En 1839 il fonda *Le Précurseur de l'Ouest*, organe du parti radical. Ayant dénoncé, en 1846, un fait qui s'était passé dans le conseil municipal, il fut poursuivi et condamné à 100 francs d'amende après avoir épuisé tous les degrés de juridiction. A la révolution de février 1848, il devint procureur général à la cour d'appel d'Angers, et le département de Maine-et-Loire le choisit presque aussitôt pour représentant à l'Assemblée constituante. Dès les premières séances, il s'opposa au serment individuel à la république qu'un membre proposait, serment que l'acclamation générale rendait inutile selon lui. Quand M. Louis Blanc demanda un ministère du progrès et du travail, proposition qui fut suivie de celle d'une enquête sur le sort des travailleurs par M. Wolowski, M. Freslon, qui déclara être le fils d'un ouvrier, repoussa toutes ces motions en disant que l'assemblée manquerait à son devoir si elle ne s'occupait pas du sort des classes laborieuses, mais qu'elle ne devait rien faire en dehors de ce que la science avait rendu pratique. Il soutint ensuite que les maires devaient être pris parmi les membres élus des conseils municipaux, et demanda qu'on élevât à 4,000 francs par mois le traitement des ministres, priant l'assemblée de rétribuer convenablement les fonctionnaires, afin, disait-il, qu'il ne fût pas nécessaire d'être riche pour occuper les emplois publics. Le 13 octobre 1848, le chef du pouvoir exécutif le nomma ministre de l'instruction publique et des cultes, à la place de M. Achille de Vaulabelle. M. Freslon rappela aussitôt aux recteurs les rapports hebdomadaires qu'ils doivent faire au ministre; il interdit à tout membre de l'université d'assister aux banquets patriotiques; régla les lectures publiques du soir; écrivit aux archevêques et évêques à l'occasion de la promulgation de la constitution, et demanda des crédits supplémentaires pour traitements et indemnités au clergé. Le 20 décembre il fut remplacé par M. de Falloux. Non réélu à l'Assemblée législative en 1849, il fut nommé, le 24 août, avocat général à la cour de cassation; mais en 1851 il reprit ses fonctions d'avocat, et se fit inscrire au barreau de Paris.

L. Louvet.

Biogr. des neuf cents Représ. à l'Ass. constituante.

FRESIA. *Voy.* Oglianico.

FRESNAYE (*Jean, Vauquelin* de La). *Voy.* Vauquelin.

* **FRESNE** (*Simon* de), poëte d'origine normande, né en Angleterre, vers la fin du douzième siècle; il fut chanoine d'Hereford, et il composa une assez grande quantité de vers latins, qui offrent aujourd'hui fort peu d'intérêt; ce qui est plus digne d'attention, c'est un petit poëme français de 1600 vers environ, dans lequel il a imité le célèbre ouvrage de Boëce *De la Consolation*. Cette composition ne manque pas de mérite; l'auteur retrace avec intérêt toutes les vicissitudes de la fortune; il émet des principes d'une pure morale d'une sage philosophie; il fait preuve quelquefois de connaissances alors peu communes. Son style, d'une grande clarté, offre des images poétiques. G. B.

Fabricius, *Biblioth. Lat. mediæ ætatis*, t. VI, p. 522. — Bâle, *Script. Britan.*, t. I, p. 235. — Leyser, *Historia Poetica medii ævi*, p. 760. — Tanner, *Biblioth. Brit. Hibern.*, p. 52. — De La Rue, *Bardes, Jongleurs et Trouvères*, t. II, p. 329. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 822. — Lefranc, *Littérature française du moyen âge*, p. 390.

FRESNE (*Ebaudy* de), économiste français, né à Langres, le 4 juin 1743, mort à Vesoul, le 15 juin 1815. Il visita divers pays de l'Europe, et particulièrement l'Angleterre, et recueillit dans ses voyages beaucoup d'observations relatives à l'économie politique. On a de lui: *Traité d'Agriculture, considérée tant en elle-même que dans ses rapports d'économie, avec les preuves tirées de la comparaison de l'agriculture, du commerce et de la navigation*; Vesoul, 1788, 3 vol. in-8°; — *Plan de restauration et de libération, fondé sur les principes de la législation et de l'économie politique, proposé aux États généraux*; Vesoul, 1789, in-8°.

Diction. d'Économie politique. — Desessarts, *Siècles littéraires*.

FRESNE. *Voy.* Dufresne, Trichet et Du Cange.

FRESNEL (*Augustin-Jean*), physicien français, né à Broglie (Eure), le 10 mai 1788, mort à Ville-d'Avray, près Paris, le 14 juillet 1827. Son père, qui était architecte, se retira pendant les années orageuses de la révolution dans une petite campagne auprès de Caen. Là, avec sa femme, Augustine Mérimée, il s'occupa de l'éducation de ses quatre enfants. Augustin montra peu de dispositions pour les langues et en général pour toutes les études qui exigent de la mémoire. En revanche on remarqua chez lui beaucoup de goût et d'aptitude pour les recherches expérimentales. Ses frères, émerveillés de ses petites inventions, l'avaient surnommé l'homme de génie, tandis que les étrangers le prenaient pour un enfant borné et de peu d'espérance. A treize ans Fresnel quitta la campagne pour aller continuer ses études à l'école centrale de Caen. Là, sous l'habile direction de Quesnot, professeur de mathématiques, il fit des progrès assez rapides pour pouvoir entrer à l'École Polytechnique trois ans plus tard. Malgré la faiblesse de sa santé, il y occupa une place distinguée. En quittant l'École Polytechnique, il entra à l'École des Ponts et Chaussées, d'où il sortit avec le titre d'ingénieur. Il fut envoyé en cette qualité d'abord dans le département de la Vendée, puis dans celui de la Drôme, où il resta jusqu'au mois de mars 1815. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, il alla offrir ses services au chef d'état-major de l'armée royaliste du midi. Cette preuve de dévouement à la cause des Bourbons lui valut pendant les Cent Jours d'être destitué et placé sous la surveillance de la haute police. Il

revint en Normandie, et consacra à de grandes recherches physico-mathématiques les loisirs que lui faisait sa destitution. Depuis quelque temps déjà, il s'occupait de la lumière; mais la lettre suivante prouve combien sur ce point il était encore peu avancé. Il écrivait le 28 décembre 1814 : « Je ne sais ce qu'on entend par la polarisation de la lumière; priez M. Mérimée, mon oncle, de m'envoyer les ouvrages dans lesquels je pourrai l'apprendre. » Moins d'un an plus tard, il avait fait faire à cette partie de la physique d'immenses progrès. A l'époque où Fresnel commença à s'en occuper, les savants admettaient généralement, d'après Newton, que la lumière est due à l'émission des molécules lumineuses du corps éclairant. Le jeune physicien rejeta cette hypothèse, comme contraire aux faits observés, et revint au système de Descartes. Il crut, avec ce philosophe, que la lumière se propage à la manière du son, par les vibrations d'un fluide extrêmement subtil répandu dans l'espace. Ce que Descartes avait avancé, Fresnel le démontra par une série d'expériences et de calculs qui le placèrent au premier rang des physiciens de son temps. Sa réintégration dans sa place d'ingénieur, et son envoi dans le département de l'Ille-et-Vilaine ne le détournèrent pas de ces recherches, grâce aux congés multipliés que lui accorda le comte Molé, directeur général des ponts et chaussées. Parmi les nombreux phénomènes que présente la lumière, il en est deux qui attirèrent particulièrement son attention, savoir la diffraction et les interférences. Grimaldi, Hook et plus récemment Thomas Young, s'étaient occupés avec succès de ce dernier point; Fresnel, qui ne connaissait pas leurs découvertes, les renouvela de génie, et les dépassa. L'analyse patiente du phénomène des franges colorées que présente l'ombre des corps éclairés par un faisceau lumineux très-mince le conduisit à déterminer avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusque là les lois de la lumière. Les circonstances de la formation et de la disparition des franges intérieures de l'ombre lui démontrèrent le principe des interférences, ou de l'influence réciproque des ondes lumineuses. Ce dernier phénomène, inexplicable par l'hypothèse de l'émission, confirme au contraire la théorie des ondulations. Les admirables résultats des recherches de Fresnel furent exposés par lui dans un mémoire que l'Académie des Sciences couronna en 1819. Ses travaux le mirent en relations avec Arago, et bientôt une amitié intime unit les deux illustres savants. Ils s'occupèrent à déterminer quelle est l'action que les rayons polarisés exercent les uns sur les autres, et leurs découvertes, consignées dans un mémoire publié en commun, furent une nouvelle et éclatante confirmation de la théorie des ondulations. L'ensemble des travaux de Fresnel sur la lumière eut pour effet d'établir fortement cette théorie. Le jeune physicien s'en servit pour expliquer tous les phénomènes de la lumière qui avaient donné lieu aux hypothèses les plus compliquées et les plus contradictoires, pour rectifier et généraliser plusieurs lois déjà connues, et pour en constater d'autres, restées inaperçues. La théorie des ondulations souleva quelques objections de la part de Poisson et de Laplace; mais Fresnel n'en fut pas moins élu à l'unanimité membre de l'Académie des Sciences, en 1823. Il faisait déjà partie de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève. En 1825, la Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. La même Société lui décerna, en 1827, la médaille d'or fondée par Rumford pour les plus belles découvertes sur les théories de la lumière et de la chaleur. Peu de jours après avoir reçu cette récompense, Fresnel mourut, d'une maladie de poitrine.

Nous avons exposé les théories de Fresnel; il nous reste à indiquer l'admirable application qu'il en fit pour la construction des phares. M. Becquey, qui avait succédé en 1817 au comte Molé comme directeur général des ponts et chaussées, appela sur ce point l'attention du jeune physicien. Jusque là on employait généralement dans l'éclairage des phares des réflecteurs métalliques qui présentaient les plus graves inconvénients. Fresnel imagina de substituer à ces réflecteurs des lentilles de verre disposées de manière à réfracter horizontalement les rayons lumineux partant de leur foyer. Ce résultat ne pouvait être obtenu qu'au moyen de lentilles assez grandes pour embrasser, sans être trop rapprochées du foyer, un cône lumineux très ouvert. Buffon avait déja proposé des lentilles à échelon. L'exécution en était très-difficile. Fresnel y réussit en faisant fabriquer séparément, et en plusieurs morceaux, chacun des anneaux concentriques d'une même lentille. Il put ainsi obtenir des grandes lentilles de $0^m, 76^c$ en carré et de $0^m, 92^c$ de longueur focale. Huit lentilles de même dimension formèrent la partie principale de l'appareil d'éclairage d'un phare. Ce système avait l'immense avantage de transmettre les neuf dixièmes des rayons incidents, tandis que les réflecteurs n'en renvoient que la moitié; mais en dirigeant le faisceau lumineux sur un seul point, il laissait forcément dans l'obscurité tout le reste de l'espace. Fresnel remédia à cet inconvénient en imprimant à son appareil un mouvement de rotation. De cette manière à quelque point de l'horizon que soit placé l'observateur, il aperçoit les éclats et les éclipses de l'appareil dioptrique se succédant à intervalles égaux, combinaison très-heureuse, qui ne permet pas de confondre la lumière d'un phare avec celle de tout autre feu allumé sur la côte. M. de Chabrol, préfet de la Seine, pensa que le système lenticulaire pourrait, avec quelques modifications, s'appliquer à l'éclairage des quais. Fresnel, sur la demande du préfet, imagina un appareil catadioptrique, qu'il s'occupait de perfectionner à l'époque de sa mort. On a de Fres-

nel divers mémoires et notes sur la diffraction, la polarisation, la double réfraction dans les *Annales de Physique et de Chimie*, de 1816 à 1825, dans le *Bulletin de la Société Philomatique*, 1822-1824. Les *Mémoires de l'Académie des Sciences* contiennent un *Mémoire* de Fresnel *Sur la diffraction de la lumière*, t. V, 1826, et un *Mémoire sur la double réfraction*, t. VII, 1827.

Duleau, *Notice sur Fresnel*; dans la *Revue encyc*,. t. XXXIX. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*. — Arago, *Éloge de Fresnel*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* et dans les *Œuvres complètes* d'Arago, t. I.

FRESNOY. *Voy.* Du Fresnoy et Lenglet.

FRESNY (Du). *Voy.* Du Fresny.

* **FRESSE-MONTVAL** (*Henri-François-Marcel-Alphonse*), homme de lettres français, né à Perpignan, en 1795. Il fit ses humanités à Paris, au petit séminaire de ce diocèse, et se voua à la carrière de l'enseignement libre. Il a professé gratuitement à l'Institut historique et à l'Athénée impérial de Paris. Un de ses principaux ouvrages, sa *Traduction en vers des Œuvres complètes de Pindare*, a obtenu de l'Académie Française une médaille d'or, en 1851. Elle fut imprimée accompagnée de la *Vie* de ce poëte et de *Remarques*, en 1854. On a, en outre, de lui : *Angélino, ou le bandit sicilien*, 3 vol. in-12; Paris, 1829; — *L'Orphelin et l'Usurpateur*; 2 vol. in-8°, Paris, 1834; — *Jules-Joseph, pensée intime*; 2 vol. in-8°, Paris, 1835; — *La France illustrée par ses Marins*; 2 vol. in-12, Paris, 1830; — *La France illustrée par ses Rois*; 1 vol. in-12, Paris, 1831; — *La France illustrée par ses Guerriers*; 2 vol. in-12, Paris, 1832; — *Traité de la Narration*; Paris, 1834, 2 vol. in-18; — *Manuel de la Composition française*; Paris, 1835, 2 vol. in-12; — *Manuel de la Composition latine*; Paris, 1837, 2 vol. in-12; — *Manuel de l'Art épistolaire*; Paris, 2e édit., 1847, 2 vol. in-12; — *Manuel de Littérature*; Paris, 1843, in-12; — *Manuel de Lecture*; Paris, 1855, in-18; — *Cours de Lectures morales*; Paris, 1855, in-12; — *Œuvres complètes d'Hésiode, traduction en vers, avec le texte en regard, accompagnées de la biographie de ce poëte, de prolégomènes et de notes*; Paris, 1843; in-18; — *Cours élémentaire d'Histoire, de Géographie*, etc.; Paris, 1855, et plusieurs articles insérés dans divers recueils ou journaux, tels que le *Dictionnaire de la Conversation*; la *Biographie générale*, etc. C. B—u.

Biographie des Hommes du Jour, t. II, p. 300. — *Journal de la Librairie*. — *Continuat. de la France litt.*

FRESSINET (Le baron *Philibert*), général français, né à Marcigny (Bourgogne), en 1769, mort en 1821. Il embrassa de bonne heure l'état militaire, et fut employé en 1797 en Allemagne et en Suisse, comme adjudant général; il fit ensuite avec distinction la campagne de 1799 en Italie. Les services qu'il rendit dans la Valteline et sa conduite à la bataille de Taufers lui valurent le grade de général de brigade. Après avoir secondé Championnet en Piémont, et donné de nouvelles preuves de courage et d'habileté à Castelletto, à Montanera, près de Côme, sur les hauteurs d'Albizola, près de Savone, et à Gênes, au passage du Mincio, et sur les bords du Tagliamento, il partit, en 1802, avec l'expédition chargée de reconquérir Saint-Domingue. Arrivé dans cette colonie, où, en 1791, Christophe et Toussaint-Louverture l'avaient connu comme chef de bataillon dans le régiment génois, il reçut la mission de conclure avec eux la négociation qui amena leur soumission. Néanmoins, Leclerc le renvoya en Europe, soit pour des motifs mal connus, soit parce que Fressinet avait désapprouvé hautement l'arrestation de Toussaint-Louverture. A son retour en France, il fut exilé, et ne reprit du service que cinq ans après. Il obtint en 1812 un commandement dans le 14e corps d'armée, joignit le prince Eugène sur les frontières de la Pologne, et contribua puissamment à sauver l'armée lors de la défection des Prussiens. Le 15 avril de l'année suivante, il remporta un avantage signalé en avant de Magdebourg, à la droite de l'Elbe, et parvint, après plusieurs combats glorieux, à opérer la jonction de l'armée du vice-roi avec celle de Napoléon. A la bataille de Lutzen on le vit, à la tête d'une poignée d'hommes, enlever aux grenadiers russes le village d'Erschdorf. Dès lors cessa la prévention défavorable de Napoléon contre cet officier, qui reçut à la fois le grade de général de division, le titre de baron, la décoration de commandant de la Légion d'Honneur, quoiqu'il ne fût pas encore légionnaire, et celle de commandeur de l'ordre de Wurtzbourg. Fressinet se distingua de nouveau au passage de l'Elbe, à Bautzen et à Leipzig. En 1814, il rejoignit l'armée d'Italie, et fut honorablement mentionné dans les bulletins pour sa conduite sur le haut Mincio. Pendant les Cent Jours, il remplit des missions à Rouen et à Toulouse, commanda la 10e division militaire, et organisa la 26e cohorte active. Ce fut lui qui en 1815 rédigea l'adresse énergique envoyée par l'armée sous Paris à la chambre des représentants; les désastres de Mont-Saint-Jean ne l'avaient pas fait désespérer du salut de la France, et il savait tout ce qu'on pouvait attendre du dévouement d'une armée nationale. Aussi vit-il avec indignation la capitale abandonnée presque sans défense aux armées étrangères. L'ordonnance du 24 juillet et la loi du 18 janvier 1816 le bannirent de France. Alors il se retira à Bruxelles, où il partagea les persécutions dirigées contre les Français réfugiés.

C'est là qu'il publia, dans la première effervescence de son ressentiment, une brochure intitulée : *Appel aux générations présentes et futures, sur la convention de Paris, faite le 3 juillet* 1815; Genève (Belgique); 1817, in-12,

réimprimé clandestinement en France en 1820, sans date, in-8°. Il alla bientôt chercher en Amérique une existence plus heureuse; mais après un an de séjour à Buenos-Ayres, il vint à Rio-Janeiro, et y eut bientôt connaissance de l'ordonnance du roi qui le rappelait en France. Au lieu de la paix qu'il venait chercher dans sa patrie, il trouva des fers. Arrêté à Paris en 1820 (3 juin), « comme prévenu d'être suspect », il fut enfermé pendant six semaines à la Conciergerie. Une maladie de langueur l'enleva.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Rabbe, Boisjolin, *Biographie univ. et port. des Contemporains.*

FRET (*Louis-Joseph*), historien français, né en 1800, au bourg de Bretonnelles, près de Mortagne (Orne), mort le 4 novembre 1843. Il était curé de Champs (Orne), et membre de la Société des Antiquaires de Normandie et de celle d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. De 1837 à 1842, il publia chaque année un almanach des départements du Perche, sous ce titre : *Le Diseur de Vérités*, de 1838 à 1840; — les *Antiquités et Chroniques percheronnes, ou recherches sur l'histoire civile, religieuse, monumentale, politique et littéraire de l'ancienne province du Perche et pays limitrophes*, 3 vol. in-8°; il en a donné une 2e édit., en 1842, 3 vol. in-8°. On a aussi de lui un *Dictionnaire des Légendes des Saints, ou table géographique des anciennes provinces, villes, bourgs, fleuves, montagnes et autres lieux qui se trouvent mentionnés dans les légendes, canons des conciles et martyrologes des provinces de France, en latin et en français*, etc.; 1839, in-8°; réimprimé en 1842, in-8°. Quoique Fret ait donné cet ouvrage sous son nom seul, il avoue, dans sa préface, qu'en visitant un jour la boutique d'un bouquiniste il avait découvert « un vieux petit livre sans nom « d'auteur, et portant une date plus que séculaire, « qui lui a donné l'idée de son dictionnaire, en y « ajoutant le produit de ses recherches historiques. » Ce livre est la *Géographie des Légendes*, publiée en 1737, sans nom d'auteur, mais que le privilége indique avoir été composé par Charles Jouannaux. GUYOT DE FÈRE.

MM. de La Sicotière, Poulet et Malassis, *Description du départ. de l'Orne*; 1845.

FRÉTEAU DE SAINT-JUST (*Emmanuel-Marie-Michel-Philippe*), magistrat français, né en 1745, mort le 14 juin 1794. Dès l'âge de vingt ans il succéda au parlement à M. de Barentin, et se déclara avec ses collègues contre le chancelier Maupeou. Dans l'affaire du collier, il se prononça en faveur du cardinal de Rohan, et en 1787 il seconda les résistances parlementaires. Lors de la séance royale destinée à l'enregistrement des édits présentés par Brienne, Frétau, s'adressant directement au roi, formula son opinion en ces termes : « Sire, l'a« mour de la nation pour la race auguste des « rois, et notamment pour la personne de « votre majesté, n'est point affaibli; mais tout « s'use, et les plus belles institutions ne sont « point à l'abri des atteintes du temps. Est« il donc étonnant qu'après tant de siècles les « ressorts du gouvernement se soient altérés, et « qu'ils aient besoin d'être raffermis sur leurs « antiques fondements? etc. » Une lettre de cachet fut la réponse à ces avis ou plutôt à ces remontrances un peu altières. Emprisonné dans la citadelle de Doullens, puis exilé, Fréteau de Saint-Just ne revint siéger au parlement qu'en septembre 1788. Élu l'année suivante, par la noblesse des bailliages de Melun et de Moret, député aux états généraux, il se réunit à la minorité de la noblesse qui fit cause commune avec le tiers état, et concourut activement aux travaux de l'assemblée. Son aptitude à traiter les questions de tous genres lui valut l'estime de ses plus éminents collègues; Mirabeau, dans sa *Correspondance avec le comte de Lamark* et dans quelques-uns de ses discours, ne fait pas difficulté de démentir par de sérieux éloges ses épigrammes bien connues sur la facilité de parole de l'homme qu'il avait d'abord surnommé la *commère Fréteau*. Élu deux fois président de l'Assemblée constituante, Fréteau de Saint-Just remplissait ces fonctions à l'époque où le siége du gouvernement fut transféré à Paris. Il essaya de concilier l'esprit de réforme avec le respect qu'il croyait dû à la royauté, et défendit les institutions, qu'il avait voulu seulement rajeunir. Le corps électoral de Paris fit figurer en première ligne le nom de Fréteau sur la liste des juges appelés à composer les nouveaux tribunaux de la capitale. Le 10 août Fréteau, sincèrement attaché à la monarchie constitutionnelle et à la personne du roi, donna sa démission de président du tribunal du premier arrondissement, et se retira à sa terre de Vaux le Pény. Il y vivait depuis près de deux années lorsque le club révolutionnaire de Melun vint s'établir dans l'église de la commune, sous la présidence d'un ancien curé, devenu missionnaire de la terreur. Dès la première séance, Fréteau réfuta les doctrines de cet homme, qui déversait le mépris sur la religion dont il avait été le ministre : « Je ne me dissimule pas, dit-il au sor« tir de la séance, le danger auquel je viens de « m'exposer; mais je me suis souvenu que la « confirmation m'avait fait soldat de Jésus« Christ, et je n'ai pas hésité à sacrifier ma vie « pour défendre la gloire de mon maître. » En effet, quelques jours plus tard, il dut comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Acquitté une première fois, et cependant retenu en prison « par mesure de sûreté générale », il fut jugé de nouveau sur les mêmes chefs d'accusation, et condamné à mort le 14 juin 1794 : son exécution fut immédiate.

Mémoires de Bailly, de Ferrières, de Besenval, de Bouillé, etc. — Droz, *Histoire du Règne de Louis XVI*. — Thiers, *Histoire de la Révolution.* — Sismondi, *Histoire des Français.* — *Correspondance* de Mirabeau avec le comte de La Marck.

FRÉTEAU DE PÉNY (*Emmanuel-Jean-Baptiste*, baron), fils du précédent, né en 1775, mort le 9 juillet 1855. Admis quelques mois après la mort de son père à l'École Polytechnique, récemment fondée sous le nom d'École centrale des Travaux publics, il entra ensuite comme élève sous-lieutenant à l'école d'artillerie de Châlons. L'année suivante, la commission d'organisation des armées le nomma adjoint à l'adjudant général Cambis, employé à l'armée de l'intérieur, sous le commandement du général Menou, auprès duquel il remplit les fonctions d'aide de camp lors de l'insurrection du 12 vendémiaire. Condamné à mort par contumace à la suite de cette affaire, il se cacha jusqu'à 1803. Sa condamnation se trouvant annulée, sinon judiciairement, au moins de fait, il obtint la place de substitut du commissaire du gouvernement consulaire, et se familiarisa sans peine avec ses nouveaux devoirs; son zèle le fit nommer avocat général près la cour impériale, et lors de leur première entrée les Bourbons le conservèrent à ce titre près la cour de cassation; il sut se maintenir durant les Cent Jours, mais Louis XVIII crut devoir le destituer en août 1815. Fréteau n'obtint sa réintégration que trois ans plus tard. En 1824, dans l'affaire du journal *L'Aristarque*, ayant émis des conclusions contraires aux volontés ministérielles, il fut encore congédié. Il attendit deux ans un nouveau ministère pour reprendre ses fonctions. Nommé, après 1830, à la cour de cassation et pair de France, il remplit pendant dix-huit années ces hautes fonctions.

Les Notabilités contemporaines (Paris, 1844). — Lesur, *Annuaire historique. univ.*, 1824-1830. — *Documents particuliers.*

* **FRETELLUS**, écrivain du douzième siècle. Tout ce qu'on sait sur son compte se réduit à ce qu'il nous apprend lui-même : *genuit Pontica tellus*; il était archidiacre d'Antioche lorsque la Syrie était au pouvoir des croisés, et composa, vers l'an 1125, un ouvrage important pour la connaissance de la Palestine à cette époque : *Liber locorum sanctorum terræ Jerusalem*; il n'a été publié que de courts fragments de cet écrit. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. II, p. 610.— Bandini, *Catalogus Cod. latin. bibl. Laurentianæ*, t. III, p. 278. — Sybel, *Zur Kritik der Quellen und der Literatur der Kreuzzüge*, 1841, p. 5.

FRETON (*Louis*), sieur de SERVAS, un des capitaines protestants qui jouèrent un rôle important dans les guerres de religion du commencement du dix-septième siècle, né à Calvisson (Gard), vers 1575, mort à Lézan, le 28 août 1625. Doué d'une grande énergie de caractère et d'une remarquable finesse d'esprit, il prit une part active aux discussions politiques et religieuses de son temps, soit comme chef militaire, soit comme négociateur. Il serait difficile de trouver une vie plus agitée que la sienne. Il porta les armes successivement sous Châtillon, Lesdiguières, le duc de Savoie, Soubise et Rohan. De 1600 à 1620, il prit part, en Hollande, en Italie, en France, à la plupart des siéges et des batailles de cette époque. De 1620 à 1625, il ne s'occupa plus que des intérêts des protestants français, qu'il avait d'ailleurs défendus déjà les armes à la main. Envoyé par le bas Languedoc à l'assemblée politique de La Rochelle, il fut, à deux reprises différentes, appelé à la présider. A la conclusion de la paix, il retourna dans son pays natal, et employa ses loisirs à écrire sous le titre de *Commentaires* des mémoires sur sa vie et sur les diverses affaires auxquelles il avait pris part de 1600 à 1620. Ce petit écrit a été publié par Ménard et le marquis d'Aubais dans le 2e volume de leur *Recueil de pièces fugitives pour servir à l'histoire de France.* La guerre s'étant rallumée en 1625, il se hâta de se joindre à Rohan, qui l'employa en qualité de maréchal de camp. Dans la nuit du 5 au 6 juillet de cette année, il s'empara de la ville de Sommières; mais attaqué par des forces supérieures, et réduit à une retraite précipitée, il reçut une blessure dont il mourut le mois suivant. Michel NICOLAS.

MM. Haag, *La France protestante.* — Michel Nicolas, *Hist. littér. de Nîmes*, t. I.

FREUDENBERGER (*Uriel*), polygraphe suisse, né à Berne, en 1712, mort en 1770. Il fut prédicateur à Ligerz, dans le pays de Berne, et inspecteur de l'église de Munsterthal. On a de lui : *Beschreibung des im Bisthum Basel gelegenen Münsterthales* (Description du Munsterthal, dans le diocèse de Bâle); 1758, in-8°; — *Guillaume Tell, fable danoise*, anonyme; en français et en allemand, 1760, in-8°; — *Al. L. de Wattenwyl, Geschichte des Helvetischen Bundes* (Al. L. de Wattenwyl, Histoire de la ligue helvétique), traduit du français; Heilbronn, 1768, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FREUDENBERGER (*Sigismond*), peintre et graveur suisse, né à Berne, en 1745, mort en 1801. Il eut pour premier maître Handmann, et en 1765 il se rendit avec Zingg à Paris, où il fit connaissance de Wille, Hallé, Boucher, Greuze et Roslin. Revenu dans son pays, il peignit d'abord des portraits à l'huile et au pastel; il fit ensuite des tableaux de genre dans la manière de Lancret et de Watteau. En dernier lieu, il s'attacha à reproduire par la gravure des scènes de la vie helvétique. On reproche à ses figures une certaine affectation imitée de la manière française. En revanche, Freudenberger a de la noblesse et son dessin est correct. On cite parmi ses œuvres : *Le Retour du Faucheur; — La Balanceuse; — Le Départ du Soldat suisse; — Le Retour du Soldat suisse; — La Toilette champêtre; — La Propreté villageoise; — Les Chanteuses du mois de mai; — La petite Fête imprévue; — La Fileuse villageoise; — La Dévideuse rustique; — Le Villageois content; — Les Soins maternels; — La Visite au Châlet; — Le Retour du Marché;*

— *Le Repas rustique*; — *L'Hospitalité suisse*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

FREUNDWEILER (*Henri*), peintre suisse, né à Zurich, en 1755, mort en 1795. Il eut pour premier maître l'habile paysagiste Wuest, qui eût voulu lui inspirer le goût de sa spécialité; mais l'élève préférait la peinture de genre. Ses premiers essais furent un tableau comique à la manière d'Hogarth, et une *Jeune fille occupée à coudre*. Cependant, il peignit aussi quelques paysages et reproduisit des *Vues de la Suisse*. Ses compositions ont du naturel; mais le dessin n'en est pas toujours correct. Ses tableaux d'histoire, œuvres de sa maturité, suppléent au manque de dessin par l'habile ordonnance du sujet. On y remarque aussi un coloris vif et plein de goût. Parmi ses tableaux appartenant à ce genre on cite : *Les Femmes et les Filles de Zurich, en habits de guerriers, trompant ainsi le duc Albert d'Autriche*; — *L'Exécution de Waldmann à Zurich*; — *Les Suisses sous Jean d'Hallwyl, priant au moment de la bataille de Morat*. Son tableau : *La Sollicitude d'une Mère dans l'éternité* a été gravé par Eichler.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

* **FREUND** (*Guillaume*), philologue allemand, né à Kempen (province de Posen), en 1806. Il fit, à dater de 1825, ses études philosophiques et philologiques à Breslau et à Berlin. En 1828 il établit dans la première de ces deux villes une école israélite, et devint ensuite professeur au gymnase Élisabeth de Berlin. En 1848 il fut attaché en la même qualité au gymnase d'Hirschberg; mais comme dans ce pays sa religion ne lui permettait d'espérer qu'une position provisoire, il s'établit à Londres en 1851. On a de lui : *Gesammtwœrterbuch der lateinischen Sprache* (Dictionnaire général de la Langue Latine); Leipzig, 1834-45, 4 vol.; Breslau, 1844. Cet important et savant ouvrage vient d'être édité en français par MM. Firmin Didot; — *Lat.-deutsch und deutsch-lat.-griech.-Schulwœrterbuch* (Vocabulaire-Latin-Allemand et Allemand-Latin-Grec à l'usage des écoles); Berlin, 1848; — une édition de la harangue de Cicéron *pro Milone*; Breslau, 1838; — *Schul-Bibliothek des Griech. und Rœm. Alterthums* (Bibliothèque scolaire des Antiquités grecques et romaines); Berlin, 1846, 2 vol.

Pierer, *Universal-Lexik.* (Suppl.); Altenbourg, 1856.

FREUX (*André* DES), en latin **FRUSIUS**, théologien et philologue français, né à Chartres, au commencement du seizième siècle, mort à Rome, le 25 octobre 1556. Il entra dans les ordres, et obtint la cure de Thiverval. Il se rendit à Rome pour entendre les prédications de saint Ignace, et entra dans l'ordre des Jésuites en 1541. Après avoir fait un nouveau cours de théologie à Padoue et avoir été quelque temps le secrétaire de saint Ignace, il contribua à la fondation de divers colléges de son ordre dans des villes de l'Italie et de la Sicile. Lui-même enseigna le grec à Messine. A l'époque de sa mort, il était recteur du collége allemand à Rome. Alegambe fait le plus pompeux éloge de des Freux, « qui, dit-il, au jugement de saint Ignace, était très-semblable à un ange. Il connaissait parfaitement les trois principales langues, le latin, le grec et l'hébreu, savait la médecine, la jurisprudence, la théologie, les mathématiques, était un excellent musicien, un éminent orateur, un très-grand poëte, etc. » On a de lui : *Exercitia spiritualia sancti Ignatii*, traduits de l'espagnol en latin. Alegambe dit que l'ouvrage parut peu avant la mort du traducteur, mais il n'indique pas la date de la publication; — *Opuscula duo; De Verborum et Rerum Copia; Summa Latinæ Syntaxeos*; Rome, 1556, in-12. Ce sont deux petits traités en vers à l'usage des écoles; — *Assertiones theologicæ*; Rome, 1554; — *Martialis Epigrammata*; Rome, 1558, in-8°. C'est une édition expurgée de Martial; — *Epigrammata in hæreticos*; Cologne, 1582, in-12.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

* **FREUX** (*René* DES), parent du précédent, controversiste français, vivait au milieu du seizième siècle. Docteur en théologie de la faculté de Paris, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Il fit ses vœux dans l'abbaye de Coulombs, près Nogent-le-Roi (Eure-et-Loir). Il écrivit surtout contre le calvinisme. On a de lui : *Briève Réponse aux exécrables articles contre la fausse messe écrits par un auteur inconnu et publiés à la foire de Guibray en* 1560, *faite en latin par René des Freux, par lui traduite en françois*; Paris, 1561, in-8°; — *Conférences de René des Freux et des ministres*; in-8°; — *Les Marques et Enseignes pour connaître la vraie Église de J.-C. d'avec la fausse, que les hérétiques se forgent*, divisées en deux livres; Paris, 1564, in-8°. DOUBLET DE BOIS-THIBAULT.

Dom Liron, *Bibl. gén. des Auteurs de France*, p. 153. — Hérisson, *Biog. Chart.* (manusc.), t. I.

FRÉVAL (*Claude-François* DE). *Voy.* GUILLEMEAU.

FRÉVIER (*Charles-Joseph*), théologien français, né à Rouen, en 1689, mort vers 1770. Entré jeune dans la Société de Jésus, il n'est connu que par la discussion qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux, à propos d'un ouvrage posthume de Bellarmin. En rendant compte de cet ouvrage, dans le *Journal de Trévoux*, le P. Berthier établit que, d'après Bellarmin et même le cardinal Pallavicini, le concile de Trente, en déclarant la *Vulgate* authentique, n'avait pas prétendu qu'elle fût exempte de fautes. Le P. Frévier trouva cette opinion dangereuse, et il l'attaqua dans un ouvrage intitulé : *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec qui nous restent; Théologie de Bellarmin, son Apologie contre l'écrit annoncé dans le* Journal de

Trévoux, *article* 85, *juillet* 1750 ; Rome, 1753, in-12.

France littéraire (supplément, année 1778). — Feller, *Biographie universelle* (édit. de Weiss).

FREY (*Jean-Cécile*), en latin *Janus Cæcilius*, médecin et philologue suisse, né à Kaiserstuhl, vers 1580, mort à Paris, le 1er août 1631. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il se rendit à Paris, et y obtint au concours la chaire de philosophie du collége Montaigu. Si on l'en croit, il introduisit le premier en Europe l'usage de faire soutenir en grec des thèses de philosophie. Ses fonctions de professeur ne l'empêchèrent pas d'étudier la médecine; et comme il était fort pauvre, il sollicita et obtint la permission de prendre gratuitement ses grades. Il eut ensuite le titre de médecin de la reine mère Marie de Médicis, ce qui ne l'empêcha pas de mourir à l'hôpital. Tous les ouvrages de Frey ont été réunis par Jean Balesdens dans les deux recueils suivants : *Jani Cæcilii Frey Opera quæ reperiri potuerunt, in unum corpus collecta*; Paris, 1645, in-8° ; — *Jani Cæcilii Frey Opuscula varia nunquam edita*; Paris, 1646, in-8°. Des nombreux opuscules contenus dans ces deux volumes, les moins insignifiants sont : *Admiranda Galliarum compendio indicata*; Paris, 1628, in-12 ; — *Via ad divas scientias artesque, linguarum notitiam, sermones extemporaneos, nova et expeditissima*; Paris, 1628, in-16 ; — *Philosophia Druidarum* (composé en 1625); — *Cribrum Philosophorum qui Aristotelem superiore et hac ætate oppugnarunt*, composé en 1628. Balesdens avait l'intention de recueillir dans un troisième volume les poésies de Frey; mais il n'exécuta pas ce projet. « Ces pièces de vers, dit Nicéron, n'ont rien que de méprisable, parce qu'il ne s'est attaché qu'à la bagatelle de cet art, comme aux anagrammes, aux échos et autres choses semblables qu'on a appelées avec raison *difficiles nugæ*. » Une seule de ces bagatelles poétiques a quelque valeur ; c'est un poëme macaronique intitulé : *Recitus veritabilis super terribili esmeuta paysanorum de Ruellio*; sans date, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXIX. — Wedekind, *Diatribe de Jani Cæcilii Freii Philosophia Druidum, ejusque vita et opusculis*; Gœttingue, 1760.

FREY (*Jean-Louis*), théologien et philologue suisse, né à Bâle, en 1682, mort dans cette ville, en 1759. Il montra dès son enfance une aptitude extraordinaire, et à dix ans la langue hébraïque lui était déjà familière. Il s'adonna avec la même ardeur à l'étude de la philosophie et des mathématiques, et après s'être perfectionné dans l'hébreu, sous la direction du savant Jacques Buxtorf, il apprit le chaldéen, le syriaque et l'arabe. En 1703 il fut reçu ministre de l'Évangile, et pour ajouter encore à ses connaissances, il parcourut l'Europe, se liant partout avec les hommes les plus distingués. De retour à Bâle, il y fit des cours de théologie, de philologie, d'hébreu, et ensuite de persan et d'arabe. En 1711, il fut appelé à Berne comme professeur d'histoire et de théologie, et obtint plus tard la chaire d'exégèse biblique, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Beaucoup d'érudits se sont fait remarquer par une variété de connaissances égale et quelquefois supérieure à celle que possédait J.-L. Frey ; mais il en est peu auxquels il ait été donné d'y joindre au même degré l'esprit de critique qui éclaire la science. Frey légua en mourant une somme assez considérable, pour accroître la bibliothèque du collége supérieur de Bâle et pour faire donner des leçons particulières de théologie et de philologie aux étudiants. Il y joignit le don de sa propre bibliothèque, composée de plus de 8,000 volumes. On a de lui : *Dissertatio de natura humana*; Bâle, 1699. — *Disputatio in qua Mohammedis de Jesu-Christo sententia expenditur*; Bâle, 1703 ; — *De Conjungendo studio linguarum orientalium cum studio linguæ græcæ*; 1705. — *De Officio Doctoris christiani dissertationes IV*; 1711-1715; — *Excerpta ex commentario manuscripto R. Aharonis, hebraice et latine, cum notis*; Amsterdam, 1705 ; — une édition corrigée et augmentée du *Thesaurus ecclesiasticus* de Suicer ; Amsterdam, 1728, 2 vol. in-fol.; — une édition des *Opuscula* de J. Grynæus, avec une notice sur ce savant. — Frey a aussi rédigé beaucoup de notes pour l'édition des *Patres apostolici*, imprimée à Bâle en 1742. Al. B.

Athenæ Rauricæ, sive catalogus professorum academiæ Basileensis. — J.-Chr. Beck, *De Vita et meritis philologi et theologi incomparabilis J.-L. Frey*; Bâle, 1760.

FREY (*Jean-Jacques*), graveur suisse, né à Lucerne, en 1681, mort à Rome, en 1752. Élève de Westerhout, il fit le voyage d'Italie pour se fortifier dans la science du dessin et pour former son goût par l'étude de l'antique. Il se fixa à Rome, et se rendit célèbre par ses gravures. Il excellait à conserver l'esprit, le caractère et la touche particulière de l'original. Le recueil des estampes de Frey forme 2 vol. in-fol. Les plus connues sont : *Le Char de l'Aurore* d'après le Guide ; — *L'Enlèvement d'Europe*, d'après l'Albane ; — *Saint Charles Borromée*, d'après Cortone ; — une *Sainte Famille* et une *Assomption* d'après T. Maratte, et l'*In conspectu angelorum*, qui passe pour son chef-d'œuvre.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de Luigi de Angelis, t. X.

FREY. *Voy.* NEUVILLE.

***FREYBERGER** (*Sigismond*), publiciste allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Germania perturbata et restaurata*; Francfort-sur-le-Mein, 1650-1658, in-4° ; — *Tractat von hœchsten Staatssachen der Kœnige und Potentaten in Europa* (Traité des principales Affaires d'État des Rois et potentats en Europe); ibid., 1656,

in-12; — *Continuata Recreatio mensalis historico-politica;* ibid., 1656, in-12; — *Voellige Erzæhlung vom Aufnehmen und Abgang des Christenthums*, etc. (Relation complète de la grandeur et de la décadence du Christianisme, etc.); ibid., 1671, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FREYBERGER (Le P. *Udalric*), théologien et philosophe allemand, de l'ordre des Bénédictins. Il professa la philosophie à Salzbourg en 1643, et la théologie en 1651. On a de lui : *Logica in pugno exposita pugnæ;* Salzbourg, 1644, in-4°; — *Disputatio de Motis;* ibid., 1645, in-4°; — *De Cœlo;* ibid., 1645, in-4°; — *De ortu et interitu;* ibid., 1645, in-4°; — *De Anima in genere et in specie;* ibid., 1645, in-4°; — *De Obligatione Legum in foro conscientiæ;* ibid., 1654, in-4°.

Hist. univ. Salisb.

FREYCINET (*Louis-Claude* DESAULSES DE), navigateur français, né le 7 août 1779, à Montélimart, mort le 18 août 1842, à sa terre de Freycinet, près Loriol (Drôme). Sa vie fut presque inséparable de celle de son frère *Henri-Louis*, né le 31 déc. 1777, mort le 21 mars 1840. Louis Claude entra en 1793 dans la marine, comme aspirant de troisième classe. Il avait navigué depuis quarante mois sur les mêmes vaisseaux que son frère *Henri-Louis*, et avait pris part avec lui (13, 14 mars et 13 juillet 1795), à trois combats généraux, lorsqu'ils furent promus au grade d'enseigne. Les deux frères continuèrent d'être embarqués ensemble successivement sur quatre vaisseaux différents, puis sur la goëlette *La Biche*, dont Henri eut le commandement, et sur laquelle ils soutinrent, au mois de mars 1800, un engagement contre un cutter anglais. Au mois de juillet suivant, ils s'embarquèrent, Louis sur *Le Naturaliste*, Henri sur *Le Géographe*, navires composant l'expédition chargée, sous le commandement du capitaine Baudin, de reconnaître la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Partie du Havre le 19 octobre 1800, l'expédition reconnut, le 27 mai suivant, la terre de Leuwin, point où commencèrent les opérations hydrographiques, auxquelles Louis et Henri de Freycinet prirent une part active. Après avoir découvert la *Baie du Géographe* et décrit la *Baie des Chiens marins*, *Le Naturaliste*, qui s'était séparé du *Géographe*, le rejoignit à Timor, où les deux frères furent nommés lieutenants de vaisseau. Le 13 janvier 1802 commencèrent les nombreuses explorations de la Terre de Van-Diemen, explorations dont les plus importants résultats en ce qui concerne Louis furent la découverte du *port Montbazin* et la reconnaissance du port Dalrymple, dans le détroit de Bass. Quant à Henri, remontant la Rivière du Nord plusieurs milles au delà du point où s'était terminée la reconnaissance de d'Entrecasteaux, il trouva le port Frédéric-Hendrick dans la position relative que lui avait assignée Tasman, releva avec grand soin une partie de la côte, et employa ensuite quarante jours à faire la géographie d'une partie de la *Terre Napoléon*, aujourd'hui *Côte du Sud-ouest*, et *Terre de Flinders* (*voy.* FLINDERS), sur les cartes anglaises.

Après une relâche de cinq mois à Port-Jackson, relâche nécessitée par le scorbut et les rigueurs de l'hiver austral, qui produisirent une grande mortalité parmi les équipages, il fut résolu que *Le Naturaliste* serait renvoyé en France et qu'il porterait les collections d'histoire naturelle rassemblées depuis le commencement de la campagne, ainsi que les cartes et les mémoires alors rédigés. *Le Naturaliste* appareilla bientôt pour la France; il fut remplacé par la petite goélette de 30 tonneaux *La Casuarina*, dont Louis prit le commandement pendant que Henri restait comme second sur *Le Géographe*. Chargé de tracer la topographie des îles Hunter, au nord-ouest de la Terre de Van-Diemen, Louis, aidé de l'ingénieur-géographe Boullanger, accomplit ce travail en dix-neuf jours, malgré les orages dont il fut continuellement assailli. Par suite de cette connaissance, la géographie du littoral de la Terre de Van-Diemen se trouva complétée par les soins des Français, qui avaient déjà exécuté des travaux à l'extrémité sud, à la côte ouest et au nord de cette terre. *La Casuarina* se dirigea ensuite sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, et, grâce à son faible tirant d'eau, elle explora les deux grands golfes qui s'enfoncent dans la *Terre Napoléon*. Louis ne devait employer que vingt jours à faire cette intéressante exploration, et le capitaine Baudin, pour s'assurer qu'il n'outrepasserait pas ses ordres, ne lui avait permis d'emporter que pour un mois d'eau, après lui avoir signifié que si à l'époque fixée (31 janvier 1803) il n'était pas revenu à l'île *Decrès*, lieu de rendez-vous convenu, *Le Géographe* ne l'attendrait pas et continuerait ses opérations le long de la côte, en se rendant aux îles Saint-François, dont la géographie n'était point terminée. Le 29, quoiqu'il lui restât quelques points à voir en dehors et dans le sud au *port de Champagny*, comme le terme assigné à son retour approchait, qu'il avait trente lieues à faire pour rejoindre *Le Géographe*, et que sa provision d'eau était presque épuisée, il chercha à gagner l'île *Decrès;* mais, retardé par les calmes et les vents contraires, il n'y arriva que le 1er février. Le *Géographe* était déjà sous voiles. Pendant plusieurs heures, les deux navires furent en vue, mais à toutes les manœuvres que fit Freycinet pour que *Le Géographe* rejoignît *La Casuarina* ou fût rejoint par elle, Baudin répondit par des mouvements n'attestant que trop son inexplicable résolution d'empêcher toute jonction entre les deux navires. La nuit ayant consommé leur séparation, Freycinet se décida à faire route pour le port du Roi-Georges à l'extrémité ouest de la Terre de Nuyts. Les motifs de cette détermina-

tion étaient impérieux. La franche-ferrure de son gouvernail était cassée, il ne lui restait d'eau que pour quatre jours, et il avait trois cents lieues à faire pour atteindre le seul point de la côte où il pût s'en procurer. La perte de *La Casuarina* semblait imminente; cependant, poussée vent arrière par une forte brise, durant six jours consécutifs, elle atteignit le port du Roi-Georges, mais dans un tel état d'avarie qu'il fallut l'échouer sur la plage. Quelques bouteilles d'eau seulement restaient à bord. Cinq jours après, *La Casuarina* était ralliée par *Le Géographe*. Pendant la séparation des deux navires, Henri de Freycinet et l'astronome Bernier avaient complété les opérations géographiques commencées à la côte sud-ouest de la terre *Napoléon*. Chargé ensuite de refaire, avec Faure et Ransonnet, la carte anglaise du port du Roi-Georges, Louis de Freycinet eut pour lot spécial la révision du havre de *la Princesse*, dont le fond se trouvait encombré par d'immenses bancs de sable qui en interdisaient l'approche aux embarcations. Freycinet fit à pied le tour des plus petites anses et dressa de ce havre un plan d'une rare perfection. Ce travail terminé, les deux navires explorèrent les terres de Nuyts, de Leuwin, d'Edels et de Witt, dont *Le Naturaliste* n'avait pu voir qu'un très-petit nombre de points en 1801. On examina ensuite l'archipel étendu qui avoisine la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande; et quand on fut parvenu, le 24 avril 1803, à l'île *Cassini*, où s'étaient terminés les relèvements de l'année précédente, *La Casuarina* fut envoyée pour reconnaître quelques *pros* malais, aperçus au milieu des *îles de l'Institut*. Freycinet profita de sa navigation entre ces îles pour en faire la géographie, qui, toutefois, fut imparfaite, le temps dont il pouvait disposer étant très-limité. Revenu au mouillage de l'île *Cassini*, il fit voile avec *Le Géographe* pour Timor, entra le 6 mai dans la rade de Coupang, où son frère Henri fit avec Bernier des observations astronomiques, et, s'avançant ensuite vers l'est, il reconnut l'extrémité ouest de l'île de Rottie et les îlots avoisinants. Parvenus de nouveau sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, les deux navires eurent à y lutter pendant trente-quatre jours contre les vents et la mousson, qui les portèrent considérablement dans l'ouest; la situation des équipages, ou ravagés par la dyssenterie, ou épuisés par de longues privations, l'absence complète de médicaments et la disette de vivres, déterminèrent le capitaine Baudin à faire voile pour l'Ile de France, où les deux navires arrivèrent, dans le courant d'août, à douze jours l'un de l'autre. *La Casuarina* fut désarmée, et Louis passa avec son équipage sur *Le Géographe*, qui le ramena à Lorient, le 25 mars 1804. Louis fut ensuite embarqué pendant quelque temps sur le brick *Le Voltigeur*, placé sous les ordres de son frère, qui lui-même commandait *Le Phaéton*. Mais le délabrement de sa santé l'ayant contraint de demander un congé, il vint à Paris, en septembre 1805, et fut attaché au dépôt général des cartes et plans de la marine, avec mission de retracer les travaux hydrographiques auxquels son frère et lui venaient de prendre part. Il s'en occupait, lorsque la mort de Péron vint interrompre la publication de la partie historique de l'expédition que le ministre de l'intérieur avait confiée à ce savant naturaliste. Cette importante relation resta inachevée pendant plusieurs années, malgré les démarches réitérées de Louis de Freycinet et de Lesueur, ami intime de Péron et légataire de ses manuscrits. Mais lorsque le premier eut fait paraître ses trente-deux cartes et le texte qui en contient l'explication, il fut chargé de terminer la partie confiée à Péron, et que ce dernier avait corrigée jusqu'à la fin du 30e chapitre. En suivant autant que possible le plan adopté par Péron, son continuateur fut pourtant obligé de le modifier dans l'usage qu'il fit des matériaux laissés par ce savant, qu'il a pleinement justifié ainsi que lui-même (*préface du IIe vol.*) des inculpations du capitaine anglais Flinders (*voy.* ce nom et BAUDIN).

Les dernières parties du *Voyage aux Terres Australes* venaient de paraître lorsque le gouvernement forma le projet d'une nouvelle expédition, ayant pour but principal de rechercher la figure du globe, d'étudier les éléments du magnétisme terrestre ainsi que certains phénomènes météorologiques, et de recueillir pour les musées tous les échantillons des trois règnes qui paraîtraient offrir quelque intérêt. La géographie, sans être exclue, n'occupait pourtant qu'un rang secondaire dans l'ordre des travaux à exécuter. Louis de Freycinet, qui était capitaine de frégate depuis le 3 juillet 1811, obtint le commandement de la corvette de 20 canons *L'Uranie*, affectée à cette expédition. Dans son état-major se trouvait M. Duperrey (*voy.* ce nom), qui s'est fait une si belle et si juste réputation par ses travaux sur le magnétisme terrestre; Jacques Arago était embarqué comme dessinateur; et MM. Quoy, Gaimard et Gaudichaud remplissaient les fonctions d'officiers de santé naturalistes. Partie de Toulon, le 17 septembre 1817, *L'Uranie* laissa tomber l'ancre le 6 décembre dans la baie de Rio-Janeiro, où pendant deux mois Louis de Freycinet et ses officiers firent d'intéressantes observations du pendule et des boussoles. Deux relâches, l'une au Cap de Bonne-Espérance (7 mars, 5 avril 1818), l'autre à l'Ile de France (5 mai, 16 juillet), furent employées à des travaux analogues, d'autant plus importants, les premiers surtout, qu'ils étaient directement comparables à ceux de La Caille. Après avoir séjourné fort peu de temps à l'île Bourbon, Freycinet fit voile pour la *Baie des Chiens marins*, qu'il atteignit le 12 septembre. Il se trouvait alors devant l'île *Dirck-Hartighs*, qu'il avait explorée en 1801. Lors de l'expédition du capi-

taine Baudin, il restait encore une lacune importante à remplir dans la partie orientale du havre *Hamelin*. Après que M. Duperrey eut complété ce travail, autant que le permit la violence des vents, *L'Uranie* se dirigea vers Timor, où elle arriva le 8 octobre. Les observations de toutes espèces que fit Freycinet, soit à Coupang, chef-lieu des établissements hollandais dans cette île, soit dans les autres établissements du littoral, lui procurèrent sur l'origine, les mœurs et la langue des peuplades du grand archipel d'Asie des documents qui, complétés par ceux qu'il se procura plus tard en France et en Angleterre, jettent un grand intérêt sur le récit de son expédition. Parti de Timor le 27 novembre, il visita successivement *Waigiou*, *Rawack*, *Boni* et *Manouaran*, appartenant au groupe des Papous. Les vingt jours que *L'Uranie* resta dans ces parages furent employés à des observations de géographie, de physique et d'histoire naturelle. Parvenu le 17 mars 1819 dans la baie d'Umata, de l'île de Guam, la principale des Mariannes, l'expédition s'y livra pendant trois mois à des opérations dont le nombre et l'importance démontrent de quel zèle étaient animés les officiers et les naturalistes. Freycinet y recueillit une masse considérable de matériaux sur l'histoire ancienne et moderne des Mariannes, leur topographie, l'industrie, la langue et les mœurs de leurs habitants. Des travaux de même nature se firent au mois d'août suivant aux îles Sandwich. Entré le 7 octobre 1819 dans l'hémisphère sud, Freycinet détermina le 19 la position des *îles du Danger*, et deux jours après, étant à l'est des *îles des Navigateurs*, il découvrit un îlot qu'il nomma *Rose*, du nom de sa femme (1). Plus tard, il rectifia la position de l'île Pyltstaart et des îles Howe, qu'il vit à peu de distance les unes des autres, et il mouilla le 18 novembre sur la rade de Sidney. Une maison fut aussitôt louée au sommet de Bunkers-hill, et l'on y installa un observatoire, où se firent des expériences sur la pesanteur et le magnétisme terrestre, pendant que MM. Quoy, Gaudichaud et Pellion allaient faire au delà des Montagnes-Bleues une excursion dont profita l'histoire naturelle, et que Freycinet faisait une ample récolte d'observations sur la colonie pénitentiaire de Port-Jackson, par lui baptisée du nom de *Terre classique de la friponnerie*. Réunies aux observations qu'il avait faites lors de son premier passage dans les mêmes lieux et aux informations puisées dans des documents publiés ou inédits, elles lui ont permis de faire du régime pénitentiaire en Australie une histoire complète, où il émet des vues susceptibles bien souvent d'être prises en considération par nos législateurs européens. Considérant sa mission comme accomplie, le commandant de *L'Uranie* fit mettre à la voile le 25 décembre 1819 pour retourner en France. La corvette avait doublé le cap Horn et venait de laisser tomber l'ancre, le 7 février 1820, dans la *Baie du Bon-Succès*, où les embarcations allaient être mises à la mer pour satisfaire à l'impatience des observateurs, quand un ouragan obligea à couper le câble de *L'Uranie* et la laisser aller à sec de voiles pendant deux jours. Lorsque la tempête fut apaisée, il restait à choisir, vu l'importance des observations du pendule dans les hautes latitudes australes, entre le retour à la Terre de Feu, dont on était déjà assez éloigné, et un relâche aux îles Malouines : c'est ce dernier parti qu'adopta Freycinet. Arrivée le 14 février à l'entrée de la *Baie française*, par une belle mer et une brise agréable qui lui faisait filer cinq milles à l'heure, la corvette, contre toute prévision, fut arrêtée tout à coup par un choc violent sur une roche sous marine d'une largeur moindre que le navire. On parvint bien à la dégager; mais la violence du choc y avait déterminé une telle voie d'eau (35 pouces), que toutes les pompes manœuvrées par l'équipage et les officiers ne purent la franchir, et que, pour sauver les hommes et les travaux de l'expédition, il fallut se résigner à échouer, ce qui eut lieu, à trois heures de la nuit, sur une longue plage de sable. Les journaux et les autres papiers furent immédiatement mis en sûreté. On sauva généralement tous les travaux de physique, d'astronomie, d'hydrographie, d'anthropologie, de linguistique et les notes sur l'histoire naturelle; mais des 4,175 espèces de plantes recueillies pendant la campagne, 2,500 furent submergées (*voy.* GAUDICHAUD). Un camp fut établi à terre. La pêche et la chasse fournirent seules à la nourriture des naufragés qui travaillèrent à réparer les avaries de la corvette; mais le 28 février il fut unanimement reconnu qu'il fallait renoncer à tout espoir de remettre *L'Uranie* à flot. L'idée qui se présenta naturellement fut d'exhausser et de ponter la chaloupe, et de l'envoyer à Monte-Video, distant de 350 lieues, avec un petit nombre d'hommes déterminés, pour y fréter un navire capable de recevoir et de transporter le personnel et le matériel de l'expédition. On se mit résolu-

(1) Rose-Marie Pinon, née le 29 septembre 1794, à Saint-Julien-de-Sault (Yonne), morte à Paris, le 7 mai 1832. Elle s'était mariée le 6 juin 1814 au capitaine Louis de Freycinet. Quoique d'un caractère doux et timide, elle ne se laissa pas détourner par son mari de la résolution qu'elle avait prise de le suivre dans son voyage sur *L'Uranie*, où elle s'embarqua sous des habits d'homme. Ce ne fut qu'après la relâche de Sainte-Croix de Ténériffe (octobre 1817) qu'elle reprit les vêtements de son sexe. Elle se concilia l'estime et l'admiration non-seulement des officiers de *L'Uranie*, mais encore de tous les étrangers, qui à l'arrivée de la corvette dans une relâche organisaient des fêtes en l'honneur de la femme assez courageuse pour affronter les périls de la mer, par dévouement à son mari. Ces périls elle les supporta héroïquement lors du naufrage de *L'Uranie*. Lors du naufrage dans la Baie française, débarquée la dernière avec le commandant, elle lui prodigua, pendant huit jours qu'il fut dangereusement malade, des soins couronnés d'un plein succès. Moins heureuse en 1832, elle succomba à une atteinte du choléra, au chevet de son mari, qu'elle réussit à arracher au terrible fléau.

ment à préparer ce faible esquif, sur lequel MM. Duperrey et Quoy demandèrent les premiers à s'embarquer, et le 18 mars tout était prêt pour son départ, fixé au surlendemain, quand, le 19 au matin, on aperçut à l'entrée de la baie le sloop *Le Pinguin*, appartenant au navire américain le *Général Knox*, occupé à la pêche des phoques. Cet incident fit suspendre le départ de *L'Espérance :* c'était le nom donné à l'esquif que devait commander M. Duperrey. Un officier, M. Dubaut, fut expédié à l'île West-Point, où était le capitaine du *Général Knox*, pour traiter avec lui des secours à donner aux Français. M. Dubaut n'était pas revenu de West-Point que, le 28 mars, un autre navire américain, le *Mercury*, capitaine John Galvin, mouillait dans la Baie française, où une voie d'eau considérable l'avait contraint de chercher un refuge. Louis de Freycinet offrit immédiatement au capitaine Galvin, pour réparer ses avaries, les secours en matériaux et en hommes dont il pouvait disposer, ajoutant que si ses charpentiers réussissaient à radouber le *Mercury*, et que si lui-même ne pouvait s'arranger avec le capitaine du *Général Knox*, il lui demanderait de le transporter lui, ses compagnons et leurs bagages, à Rio-Janeiro. Galvin trouva ces propositions raisonnables, et il en témoigna même sa reconnaissance; mais quinze jours après, quand le *Mercury* eut été remis en état de reprendre la mer et que le capitaine Orne, du *Général Knox*, revenu avec M. Dubaut, eut fait connaître ses exigences (276,930 fr. pour conduire les Français à Rio-Janeiro), Galvin, oublieux du service qui venait de lui être rendu et auquel il devait le salut de son propre navire, se fit un point d'honneur d'imiter la cupidité de son compatriote; et après des pourparlers animés entre lui et Freycinet, ce dernier dut se résigner à contracter l'obligation de payer pour le transport seulement du personnel et du matériel de *L'Uranie* la somme de 97,740 francs si le *Mercury* les conduisait à Rio-Janeiro, et celle de 54,300 francs si quelque accident de mer l'obligeait à gagner Buenos-Ayres. Ce contrat fut modifié le 4 mai 1820, jour où Galvin vendit le *Mercury* à Freycinet, pour une somme de 97,200 fr., comprenant le fret du transport jusqu'à Monte-Video, où l'on arriva quatre jours après. Ce navire, que le commandant français nomma *La Physicienne*, appareilla le 7 juin pour Rio-Janeiro, où, pendant un séjour de trois mois, nos navigateurs répétèrent les observations diverses qu'ils y avaient faites à leur premier passage. Ayant remis à la voile pour France, l'expédition arriva au Havre le 13 novembre 1820, après une navigation de trois ans un mois vingt-six jours, pendant laquelle elle avait parcouru 18,862 lieues marines, équivalant à 23,577 lieues moyennes de France. Peu de jours après, Freycinet déposait au secrétariat de l'Académie des Sciences les manuscrits de l'expédition, formant 31 vol. in-4°. De leur côté, MM. Quoy, Gaimard et Gaudichaud dotaient le Muséum de 25 espèces de mammifères (4 nouvelles); 313 d'oiseaux (45 nouv.); 45 de reptiles (30 nouv.); 164 de poissons et d'un grand nombre de mollusques, d'annélides, de polypes, etc. L'entomologie, la botanique et la géologie n'étaient pas moins favorisées.

Traduit, le 16 décembre 1820, devant un conseil de guerre pour y répondre, conformément aux lois militaires, de la perte de *L'Uranie*, Louis de Freycinet fut non-seulement acquitté à l'unanimité, mais félicité de la conduite qu'il avait tenue dans le naufrage. Peu de jours après (30 décembre), il fut reçu en audience particulière par Louis XVIII qui lui dit en le congédiant : « Vous êtes entré ici capitaine de frégate, vous en sortirez capitaine de vaisseau. Mais ne m'en remerciez point; dites-moi ce que Jean Bart répondit à Louis XIV, qui venait de le faire chef d'escadre : *Sire, vous avez bien fait !* »

Depuis l'arrivée de *La Physicienne*, Freycinet se consacra presque exclusivement à la rédaction de son voyage, rédaction que des scrupules honorables rendirent fort lente. Craignant de ne jamais faire assez bien, il contrôlait sans cesse ses travaux par ceux des autres, en vue de mettre au niveau des connaissances acquises les diverses parties de son œuvre. Des trois qui restaient à paraître lorsqu'il succomba à un anévrisme au cœur, deux (*Magnétisme* et *Minéralogie*), terminées par ses soins, ont été publiées; mais il n'en a pas été ainsi du volume traitant des langues de l'Océanie, de celle des Mariannes en particulier (1).

L'ouvrage de Louis de Freycinet a pour titre : *Voyage autour du Monde, entrepris par ordre du roi, exécuté sur les corvettes de S. M.* L'Uranie *et* La Pysicienne, *pendant les années* 1817, 1818, 1819, 1820, *publié par M. Louis de Freycinet ;* Paris, 1824-1844, 13 vol. in-4° et 4 atlas in-fol., contenant 350 cartes ou planches, savoir : *Partie historique*, par L. de Freycinet, composée de 2 tomes de texte, reliés en 5 volumes, et d'un atlas de 112 pl. par J. Arago, A. Pellion, etc.; — *Navigation et Hydrographie*, par le même,

(1) « Cependant, dit M. de La Roquette, si ce volume était terminé, ce serait peut-être celui qui ferait le plus d'honneur à la mémoire de Freycinet et qui aurait le plus d'utilité réelle, surtout dans les circonstances actuelles, puisqu'il doit contenir, outre des collections plus ou moins riches de mots et de phrases recueillis avec soin chez les différentes peuplades de l'Océanie et de la Polynésie, un dictionnaire raisonné et complet de la langue parlée par les tribus de l'archipel des Mariannes. Ce fut à Guam, dans les archives du gouvernement local, qu'il avait eu la permission de visiter, que Freycinet eut le bonheur de découvrir un manuscrit vermoulu *espagnol-mariannais*, dont il se fit céder la possession. Dû aux patients travaux des anciens missionnaires espagnols, ce manuscrit, d'autant plus précieux que l'exemplaire est unique, forme trois volumes, offrant un ensemble d'environ 2,400 pages, remplies de mots, de locutions et de phrases dont tous les éléments ont été disséqués et analysés. C'est le principal document employé par Louis de Freycinet pour son travail sur les langues des peuples qu'il a visités. »

1 vol. de texte et un atlas de 22 cartes ou plans; — *Observations du pendule*, par le même; in-4°; — *Magnétisme terrestre et météorologie*, 2 vol. in-4° par le même, terminés par ses neveux, MM. Louis-René de Freycinet et Félix Lamothe; — *Botanique*, par Charles Gaudichaud; 1 vol. in-4°, et atlas de 120 pl.; — *Zoologie*, par Quoy et Gaimard; 1 vol. in-4° et atlas de 96 pl., la plupart coloriées; — *Voyage de découvertes aux Terres Australes, exécuté par ordre de S. M. l'empereur et roi, sur les corvettes* Le Géographe, Le Naturaliste *et la goélette* La Casuarina, *pendant les années* 1800, 1801, 1802, 1803 *et* 1804, etc.; *partie historique*, rédigée en partie par F. Péron et continuée par Louis de Freycinet; Paris, Imp. impér. et roy., 1807, 1816, 2 vol. in-4° de texte et atlas petit in-fol., par Lesueur et Petit; — *Navigation et Géographie*, par Louis de Freycinet; Paris, Imp. roy., 1815, in-4° de texte, et *Atlas* de 32 cartes in-fol., publié en 1812; 2e édit., revue, corrigée et augmentée, Paris, 1824, 4 vol. in-8° et *Atlas* de 68 pl. in-fol., dont 27 coloriées, par Lesueur et Petit. De Freycinet a laissé en manuscrit des *Recherches sur les eaux d'Aix* (*en Provence*), des *Mémoires*, soit dans les *Annales maritimes*, soit dans les recueils des diverses sociétés dont il était membre, et de nombreux rapports à l'Académie des Sciences, qui le chargea spécialement de rédiger les instructions concernant la navigation et l'hydrographie pour les *Voyages* d'exploration de *La Bonite*, de *L'Astrolabe* et de *La Zélée*, et pour la commission scientifique de l'Algérie. P. Levot.

Voyage aux Mers australes. — *Voyage de* L'Uranie *et de* La Physicienne. — *Rapport de M. Arago* (t. Ier de ce voyage). — *Annales maritimes et coloniales.* — *Notices historiques sur MM. Henri et Louis de Freycinet*, par M. de La Roquette (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e série, t. 20, p. 501-539).

FREYDANK. *Voy.* Freidank.

FREYER (*Jérôme*), humaniste allemand, né à Gantkau, le 22 juillet 1675, mort le 24 septembre 1747. En 1697 il visita l'université de Halle, puis il fut appelé à professer à l'institut pédagogique, où il remplit bientôt les fonctions d'inspecteur. On a de lui : *Fasciculus Poematum Græcorum, ex optimis antiqui et recentioris ævi poetis collectus;* Halle, 1710, in-8°; — *Programmata Latino-Germanica, cum additamento Miscellaneorum variorum;* ibid., 1737, in-8°; — *Erster Abriss der Geographie* (Premier Abrégé de Géographie); ibid., 1741; — *Zweyter und dritter Abriss der Geographie* (Deuxième et troisième Abrégé de Géographie); ibid., 1747, in-8°; — *Colloquia Terentiana;* ibid., 1758, in-8°; — *Vorbereitung zur Universalhistorie* (Préparation à l'histoire universelle); Halle, 1763, in-8°, continuée jusque alors par Niemeyer; — *Næhere Einleitung zur Universalhistorie* (Introduction résumée à l'histoire universelle), continuée par Niemeyer; ibid., 1764, in-8°.

Adelung, *Suppl. à Jöcher*, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

FREYLINGHAUSEN (*Jean-Anastase*), théologien allemand, né à Gandersheim, le 2 décembre 1670, mort le 12 février 1739. Son père, négociant considéré, et sa mère, fille d'un prédicateur, lui donnèrent une première et pieuse instruction; puis à douze ans il entra à l'école d'Eimbeck, tenue par le pasteur Polenius, qui l'appliqua surtout à la lecture de l'Écriture Sainte. En 1689 Freylinghausen se rendit à l'université d'Iéna, où il commença, et en 1692 à Halle, où il continua ses études philosophiques et théologiques. En 1694 il suppléa à Halle, dans la prédication, son maître et ami Franke, si connu par sa fondation de la maison des Orphelins de cette ville. Il seconda ce philanthrope, dont il épousa ensuite la fille. Sa position, assez précaire jusque alors, s'améliora, et en 1723 il fut nommé sous-directeur de la maison des orphelins. C'est vers cette époque qu'il fit paraître son utile ouvrage intitulé : *Grundlegung der Theologie* (Fondement de la Théologie), suivi du *Compendium der christlichen Lehre* (Compendium de la Doctrine chrétienne), publié en dernier lieu à Halle, 1734. Il basait sur la Bible toute sa théologie, et combattait énergiquement les doctrines qui émanaient d'une autre source. Freylinghausen perfectionna le rituel ecclésiastique, en y introduisant des cantiques nouveaux. La collection qu'il rassembla contient des cantiques de sa composition. Elle est intitulée : *Geistliches Gesangbuch, den Kern alter und neuer Lieder wie auch die noten unbekannter Melodien in sich enthaltend* (Livre spirituel de Cantiques, renfermant la substance des chants anciens et nouveaux et la notation de mélodies inconnues); Halle, 1741.

A la mort de Franke, Freylinghausen fut chargé, avec Théophile Franke, de la direction de la maison des Orphelins et de l'institut pédagogique qui en dépend. Il entretint avec le roi Frédéric-Guillaume Ier une correspondance conservée aux archives de la maison des Orphelins, et qui avait pour objet diverses matières relatives au culte. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Einleitung zum heilsamen Gebrauch des Leidens Christi*, etc. (Introduction à l'usage salutaire de la Passion du Christ, etc.); Halle, 1725; — *Betrachtungen von der Gnade des Neuen Testaments* (Observations au sujet de la grâce du Nouveau Testament), 1728; — *Busspredigten* (Prédications de la Pénitence), 1734; — *Katechismuspredigten* (Prédications sur le Catéchisme); 1734.

Dœring, *Die Gelehrten Theologen Teutschlands.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FREYLINGHAUSEN (*Théophile-Anastase*), fils du précédent, théologien allemand, né en 1719, mort en 1785. Il professa la théologie à Halle, et fut directeur de la maison des Orphelins de cette ville. On a de lui : *Disputatio de conjonctionis christianorum natura*; 1742,

in-4°; — *Memoria Negriana, hoc est Sal. Negri Damasceni vita*, etc.; 1764, in-4°; — *Neuere Geschichte der evangelischen Missions-Anstalten in Ostindien* (Nouvelle Histoire des Missions évangéliques dans les Indes orientales); 1770; — *Nachrichten von einigen evangelischen Gemeinden in Amerika* (Nouvelles de quelques Communautés évangéliques en Amérique).

Meusel, *Gel. Deutschl.*

FREYMON (*Jean-Wolfgang*), jurisconsulte bavarois, natif d'Oberhausen, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia et fut reçu docteur à Ingolstadt. Il devint ensuite successivement assesseur du tribunal de la chambre impériale et conseiller. Il remplit aussi des missions auprès des princes de Saxe et de Brandebourg. On a de lui : *Enchiridion LL. CC. ex principiis contractuum, ultimarum voluntatum et judiciorum materiis congestum;* Francfort; — *Schematismorum de Processu Libri duo;* Ingolstadt, 1579; — *Observationum juridicarum Crepundia;* Munich, 1576, in-8°; — *Elenchus omnium scriptorum qui in jure, tam civili quam canonico,* etc., *claruerunt, nomina et monumenta complectens;* Francfort, 1574 et 1579, in-4°; — *Symphonia Juris utriusque chronologica;* Francfort, 1574, in-fol. C'est le meilleur ouvrage de Freymon.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FREYRE (Don *Manoel*), général espagnol, né en 1765, à Osuña (Andalousie), d'une famille noble, mort vers le commencement de 1834. Entré dès l'enfance, comme cadet, au collége militaire de cavalerie d'Ocaña, il s'y fit remarquer par son application. Il débuta à l'armée comme lieutenant, dans un régiment de hussards espagnols, avec lequel il fit ses premières armes dans la guerre contre la France de 1793 à 1795. Dans l'intervalle de paix qui suivit le traité de Bâle, il obtint son avancement, de grade en grade, jusqu'à celui de lieutenant-colonel du même régiment de hussards. Devenu colonel du régiment de Madrid (cavalerie de ligne) à l'ouverture de la campagne de 1808, il commença, comme chef de ce corps, à prendre une part active à la lutte que son pays soutenait contre les armées de Napoléon. Lorsque, après la bataille de Talavera (juillet 1809), les Français, pour forcer les lignes espagnoles, poussèrent une attaque vers le gué de l'Arzobispo, ce fut à Freyre que le duc d'Albuquerque s'en remit du soin de contenir sur ce point l'effort de l'ennemi; et en effet, par l'opiniâtreté de sa défense, l'intrépide colonel réussit à couvrir la retraite du corps d'armée de Cuesta. Sa conduite ne fut pas moins honorable, quoique avec un succès fort différent, à la mémorable bataille d'Ocaña (novembre 1809), où il commandait divers corps réunis de cavalerie, dont les efforts multipliés ne servirent qu'à vendre plus chèrement la victoire. A cette bataille dont le succès fut dû aux dispositions habiles du général Mortier, et qui, en ouvrant aux Français le passage des Asturies et de la Galice, donna lieu, peu après, au siége de Badajoz, les Espagnols, qui comptaient 50,000 combattants, n'en perdirent pas moins de 30,000.

Ce fut en ses mains que, lors de son départ pour Cadix, le général Blake remit le commandement de l'armée du centre, dont alors déjà Freyre commandait la cavalerie; et il se trouva ainsi, à diverses reprises, commander en chef ce corps d'armée, notamment pendant sa lutte habile contre le général Sébastiani dans les provinces de Murcie et de Grenade (1811). Il était alors, depuis peu de temps, maréchal de camp. Par une juste appréciation de ses ressources, Freyre s'en tint toujours à de simples engagements d'avant-postes, préférant un succès moins brillant, mais certain, aux hasards d'une bataille où tous les avantages de la tactique eussent été nécessairement du côté de l'ennemi. Quand, par le résultat de la bataille de Salamanque (juillet 1812), les forces espagnoles se trouvèrent refoulées sur l'Èbre, la réorganisation de divers corps d'armée fit perdre à Freyre le commandement en chef; il sut toutefois s'honorer au second rang. Freyre s'étant rendu maître (derniers jours d'août 1813) des hauteurs d'Irun et de Saint-Martial, facilita ainsi aux Anglais l'abord de Saint-Sébastien, que les Français durent abandonner. Dans le bulletin officiel de cette expédition, le duc de Wellington fit une très-glorieuse part du succès au général Freyre, qui, bientôt après, remplaça Castaños dans le commandement en chef des corps espagnols faisant partie des forces aux ordres de Wellington dans le nord de la Péninsule. Au passage de la Bidassoa, qu'il opéra à la tête de ses troupes le 7 octobre 1813, conjointement avec le général Graham, Freyre fit encore preuve d'autant de sang-froid que d'intrépidité; il tourna les redoutes des Français, et s'en rendit maître malgré l'extrême vigueur de la défense. Il continua de prendre la même part aux différentes actions qui rendirent l'armée anglo-espagnole maîtresse du Béarn; le 7 novembre il occupait le village d'Ascain près de Saint-Pé, alors que, par une résistance héroïque, le général Harispe tint un moment le duc de Wellington en échec. Celui-ci envoya à Freyre (janvier 1814) l'ordre de rapprocher ses cantonnements d'Irun, afin d'être prêt à se mettre en mouvement quand l'aile gauche de l'armée anglaise aurait passé l'Adour. Ce passage ayant eu lieu après la bataille d'Orthez (25 février), Freyre se porta en avant, et arriva à temps pour commencer l'attaque à la bataille de Toulouse (14 avril 1814). D'abord repoussé, il se reforma sous le feu même des Français, et, appuyant aussitôt le mouvement de Wellington, qui se portait par le flanc sur les redoutes, il y arriva en même temps que les Anglais. Toute l'armée put le voir, l'un des pre-

miers, sur la brèche d'une des redoutes, que prudemment il s'occupa tout d'abord à faire raser.

Ferdinand VII, rétabli sur le trône, trouva dans Freyre un sujet fidèle, mais résolu aussi à ne point sacrifier aux faveurs de cour les principes de toute sa vie.

Le portefeuille de la guerre lui fut offert après la démission de Ballesteros, il le refusa; peu de temps après, il refusa pareillement le commandement en chef de l'expédition destinée à replacer les colonies d'Amérique sous le joug de la métropole. Il se contenta du titre de commandant de la brigade des carabiniers, le plus beau corps de l'armée espagnole. En 1820 il fut appelé au commandement des forces que le gouvernement rassemblait en hâte pour réprimer l'insurrection de l'île de Léon. Freyre espérait ménager le sang espagnol dans cette lutte engagée entre les partis extrêmes. Si cet espoir ne se réalisa pas, il fit du moins preuve de sagesse et de générosité. Sans doute il y eut à l'égard des chefs de l'insurrection violation de la foi promise; mais cette trahison, œuvre de la camarilla, atteignait tout le premier le général Freyre lui-même, qui exposa sa propre tête en protégeant les parlementaires du parti insurrectionnel. Depuis ces événements jusqu'à sa mort, Manoel Freyre vécut dans la retraite. [P. DE CHAMROBERT, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Toreno, *Guerra, levantamiento y revolucion de España.* — Louis Jullian, *Précis historique des principaux événements qui ont amené la révolution d'Espagne;* Paris, 1821, in-8°. — *Defension del general D. Manoel Freyre;* Madrid, 1820.

FREYRE. *Voyez* FREIRE.

FREYTAG (*Arnold*), médecin allemand, né à Emmerich (duché de Clèves), vers 1560, mort en 1614. D'après Valère André et Foppens, il fut professeur de médecine à l'université de Groningue; mais c'est une erreur, puisque la fondation de cette université est postérieure à la mort de Freytag. On ne sait guère rien de la vie de ce médecin, sinon qu'il devint en 1589 professeur à Helmstædt, et qu'il quitta bientôt cette place. On a de lui : *Mythologia ethica;* Anvers, 1579, in-4°; — *Balthasaris Pisanelli De Esculentorum Potulentorumque Facultatibus, Liber unus, ex italico in latinum conversus;* Herborn, 1593, in-12; — *Philippi Mornæi De Veritate Religionis christianæ Liber;* Herborn, 1602, in-12; — *Medicina Animæ, seu ars moriendi, ex idiomate etrusco in latinum conversa;* Brême, 1614, in-12.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XV.

FREYTAG (*Jean*), médecin allemand, né à Nieder-Wesel (duché de Clèves), en 1581, mort à Groningue, le 8 février 1641. Ses parents, qui étaient protestants, furent forcés de se réfugier à Osnabruck. Il commença ses études dans cette ville, les continua à Cologne et à Wesel, et les acheva à Helmstædt. S'étant décidé à embrasser la profession de médecin, il reçut les leçons de Henri Meibomius, dont il éleva le fils. Il obtint en 1604 une chaire de médecine, et la remplit pendant quatre ans. Au bout de ce temps, il se fit recevoir docteur, et passa à la cour du prince-évêque d'Osnabruck, qui le nomma son premier médecin. Il demeura vingt-trois ans à la cour d'Osnabruck, et fut congédié, en 1631, pour n'avoir pas voulu abjurer le protestantisme. Les comtes de Nassau et de Bentheim lui procurèrent à l'université de Groningue une chaire de médecine, qu'il occupa avec éclat jusqu'à sa mort. Partisan outré de la secte chimique et de la philosophie d'Aristote, Freytag ne fit pas toujours un usage judicieux de son grand savoir; il combattit à outrance les doctrines de Descartes. Ses principaux ouvrages sont : *Poemata juvenilia;* Francfort, 1616, in-4°; — *Noctes Medicæ, sive de abusu medicinæ tractatus;* Francfort, 1616, in-4°; — *Dissertatio Calidi innati, essentiam juxta veteris medicinæ et philosophiæ decreta explicans, opposita neotericorum et novatorum paradoxis;* Groningue, 1632, in-8°; — *Detectio et solida refutatio novæ sectæ Sennerto-Paracelsicæ, qua antiqua veritatis oracula et Aristotelicæ et Galenicæ doctrinæ fundamenta convellere moliuntur;* Amsterdam, 1636, in-12.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XV. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

FREYTAG (*Jean*), médecin allemand, né à Perleberg, le 25 mars 1587, mort à Ratisbonne, le 24 septembre 1654. Il étudia la médecine à Francfort, à Vienne et à Bâle. A son retour d'un voyage en Italie, où il fut reçu docteur, il exerça avec succès la médecine à Ratisbonne. On a de lui : *Kurzer Bericht von der Melancholia hypochondriaca*, etc. (Court Traité de la Mélancolie hypocondriaque, etc.); Augsbourg, 1678, in-12.

Biographie médicale.

FREYTAG (*Frédéric-Gotthilf*), érudit allemand, né à Burkhardtsdorf, le 18 novembre 1687, mort le 9 juillet 1761. De Meissen, où il commença ses études, il se rendit à Leipzig pour s'y adonner à la théologie. Plus tard il devint assesseur à la faculté de philosophie de cette ville. En 1722 il fut nommé professeur de troisième à l'école de Pforta, ce qui lui permit de se livrer à ses travaux de prédilection. Le 6 novembre 1731 il succéda à Schreber, en qualité de recteur du même établissement d'instruction. Il apportait dans ces fonctions une grande connaissance des langues classiques et des principales langues modernes. Il n'était pas moins versé dans l'histoire des lettres. Sa méthode d'enseignement était excellente, comme en témoigne l'un de ses élèves les plus renommés, Jean-Auguste Ernesti, dans son ouvrage intitulé : *Narratio de Gesnero.* (Opusc. orat., p. 466, éd. de Leyde). Il a peu écrit. On a de lui : *De sudario S. Veronicæ in templo Portensi de-*

picto; Naumbourg, 1726, in-4°; — *De diis deabusque* κουροτρόφοις *ex antiquitate græca;* 1743; — *Hymni Portenses;* Naumbourg, 1744.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FREYTAG (*Frédéric-Gotthilf*), fils du précédent, né à Pforta, en 1723, mort à Naumbourg, le 14 février 1776. Il travailla d'abord sous la direction de son père, puis il se rendit à Leipzig pour étudier le droit. Après l'obtention de ses grades, il devint bourgmestre de Naumbourg. Freytag fut renommé pour ses connaissances bibliographiques. On a de lui : *Rhinoceros veterum scriptorum monumentis descriptus;* Leipzig, 1747, in-8°; — *Analecta literaria de libris rarioribus;* ibid., 1751, in-8°; — *Conspectus Oratorum et Rhetorum Græcorum quibus statuæ honoris caussa positæ fuerunt;* Leipzig, 1765, in-8°; — *Nachrichten von seltenen und merkwuerdigen Buechern* (Mémoire sur des livres rares et remarquables); Gotha, 1776, gr. in-8°; — De nombreuses *Dissertations*, dans plusieurs recueils académiques; — Des traductions d'ouvrages français, tels que *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost.

Hirsching, *Hist.-liter. Handb.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FREYTAG (*Jean-Henri*), médecin allemand, né à Tennstædt, le 21 juin 1751, mort le 4 janvier 1820. Il étudia la médecine à l'université de Leipzig. A l'issue de ses épreuves académiques, il fut nommé médecin de la ville à Chemnitz. Ses connaissances et son habileté lui créèrent une clientèle qui ne lui laissa guère le temps de publier des ouvrages importants. On a de lui : *Glandulæ thyroideæ partim meliceridis speciem referentis Exstirpatio;* Leipzig, 1778, in-4°; — *Beschreibung einer von ihm erfundenen Maschine, mit welcher noethigenfalls ein einziger Wundarzt, alle selbst schwere und veralterte Verrenkungen des Oberarms und Achselgelenks, leichter fuer den Kranken, minder schmerzhaft und ueberhaupt zweckmæssiger als bisher einrichten kann* (Description d'une machine de l'invention de Freytag, au moyen de laquelle un seul chirurgien peut, au besoin, remettre les plus graves et les plus invétérées luxations du coude et de l'épaule, légèrement, avec moins de douleur pour le malade et de la manière la plus efficace); Chemnitz, 1810.

Meusel, *Gel. Teutschl.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FREYTAG (*François-Xavier-Jacob*, comte), général français, né à Marckolsheim, en Alsace, le 22 septembre 1749, mort à Strasbourg, le 2 février 1817. Il entra au service 1767, comme sous-lieutenant dans le régiment de La Marck, et fit les campagnes de Corse de 1768 à 1770, et celles des Indes orientales de 1782 à 1784. Major au commencement de la révolution, il s'éleva rapidement jusqu'au grade de général de division. Il fit en cette qualité les campagnes d'Italie et d'Allemagne. Il obtint en 1801 sa retraite, s'établit à Vandœuvre, et refusa sous l'empire de se laisser porter candidat au corps législatif. En 1814, lors de l'invasion des troupes alliées en France, il offrit ses services au maréchal Ney, qui le nomma gouverneur de Nancy. En 1815, pendant les Cent Jours, il commanda la garde nationale de la même ville. Par ordonnance du 27 mars 1816, il fut nommé prévôt à la cour prévôtale du département du Bas-Rhin. Il mourut dans l'exercice de ces fonctions.

Courcelles, *Diction. histor. et biog. des Généraux français.*

***FREYTAG** (*Georges-Guillaume*), orientaliste allemand, né à Lunebourg, le 19 septembre 1788. Après avoir étudié, à l'université de Gœttingue, la théologie, la philologie et l'hébreu, il y obtint en 1811 une place de répétiteur, dont il se démit en 1813, par haine contre la domination française. Retourné en Prusse, il fut nommé bibliothécaire adjoint à Kœnigsberg, puis aumônier d'un régiment qui fut envoyé à Paris en 1815. Il profita du congé qu'il obtint à la paix pour rester à Paris et suivre les cours de Sylvestre de Sacy. Bientôt il renonça à ses fonctions d'aumônier, obtint une pension du gouvernement prussien, et reprit, désormais sans distraction, l'étude des langues arabe, persane et turque. Depuis 1819 il occupa la chaire de professeur de langues orientales à l'université de Bonn. Il est membre associé de la Société Asiatique de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Allemagne. On a de lui : *Carmen Arabicum, perpetuo commentario et versione iambica germanica;* Gœttingue, 1814, in-8°; — *Selecta ex Historia Halebi*, texte arabe, traduction latine et notes; Paris et Strasbourg, 1819, in-8°; — *Regierung des Saad Aldaulah zu Aleppo* (Règne de Saad-ed-Daulah à Alep), texte arabe et traduction allemande; Bonn, 1820, in-4°. Ces deux fragments sont tirés de l'Histoire d'Alep, par Kemal-ed-din-Omar-Ben-Ahmed. Le premier s'étend de 16 à 336 de l'hégire, le second de 356 à 381 (965 à 991); — *Caab ben-Sohair Carmen in laudem Muhammedis dictum*, avec un poëme de Motennebi et un fragment du *Hamasa*, texte arabe et traduction; Bonn, 1822, et Halle, 1823, in-4°; — *Locmani Fabulæ et plura loca ex codicibus maximam partem historicis selecta*, texte arabe; Bonn, 1823, in-8°; — *Hamasæ Carmina, cum Tebrisii scholiis integris*, recueil de poésies arabes par Abou-Temmam, t. I, Bonn, 1828, texte; t. II, 1847-52, in-4°, traduction latine; — *Darstellung der arabischen Verskunst* (Exposition de la Prosodie arabe) contenant, avec les remarques de l'auteur, un poëme didactique sur ce sujet par Djemale-ed-din, texte et traduction; Bonn, 1830, in-8°; — *Lexicon Arabico-Latinum*, avec un index latin-arabe; Halle, 1830-1837, 4 vol. in-4°; abrégé, en un vol., Halle, 1837, in-4°; — *Fakihet al-Kholefa, sive fructus imperatorum et jocatio ingeniosorum*, par Achmed ben-Mohammed,

surnommé Ibn-Arabschah; t. I, Bonn, 1832, texte arabe; t. II, 1852, in-4°, traduction; — *Chrestomathia Arabica, grammatica, historica;* Bonn, 1834, in-8°; — *Arabum Proverbia*, texte et traduction; Bonn, 1838-1842, 3 vol. in-8°. E. Beauvois.

Rabbe, *Biog. des Contemp.* — *Conversations-Lexicon.* — De Sacy, art. dans le *Journ. des Sav.*, 1820 à 1824; 1830-31,-34-35. — *Journ. Asiat.* de Paris, 1827, I, 1848; II, 1853, II.

FRÉZIER (*Amédée-François*), ingénieur et navigateur savoyard, né à Chambéry, en 1682, mort à Brest, le 14 octobre 1773. Il appartenait à une famille d'Angleterre, nommée *Fraizer* ou *Frazer*, que les troubles de ce pays obligèrent à s'en éloigner à la fin du seizième siècle. L'un des membres de cette famille vint en France, et s'y fit naturaliser sous le nom de Frézier; l'autre se réfugia en Savoie, en 1599. Accueilli avec distinction par Charles-Emmanuel Ier, il fut élevé par ce prince à un poste supérieur dans la magistrature, et chargé de rédiger pour sa nouvelle patrie un ouvrage de législation dont le roi se montra satisfait et reconnaissant. C'est de lui que descendait Amédée-François. Ce dernier se fit remarquer dès sa jeunesse par sa facilité à apprendre les langues, et alla achever son éducation à Paris, où pendant trois ans il suivit un cours de théologie, complément obligé des hautes études du temps. A la même époque, il écoutait au Collége royal les leçons de Lahire, et au collége Mazarin celles de Varignon. Sous la direction de ces deux savants, il composa un petit *Traité de Navigation* et des *Éléments d'Astronomie*, qui le préparèrent à ses futurs travaux. Son éducation terminée, il fit un voyage en Italie, où il puisa cet amour et cette intelligence du beau attestés, dans la suite, par ses écrits sur les beaux-arts.

A son retour en France, en 1702, le duc de Charost lui offrit une lieutenance dans le régiment d'infanterie dont il était colonel. Frézier y servit jusqu'en 1707, qu'il obtint d'entrer dans le corps du génie. Cette mutation était justifiée par la publication qu'il avait faite, l'année précédente, de son *Traité des Feux d'Artifice*, ouvrage dont la pensée première lui avait été suggérée, dès l'âge de quinze ans, par un feu d'artifice qu'il avait vu, en 1697, à l'occasion de la paix de Ryswick. Depuis ce moment il n'avait eu qu'une idée fixe, celle de composer un ouvrage qui enseignât les moyens théoriques de confectionner les pièces d'artifice. Ses loisirs de garnison favorisèrent l'exécution de son projet. Il ne trouva sur cette matière que quelques indications éparses dans les traités de Malthus et Hanzelet sur les feux d'artifice pour la guerre, et dans les *Récréations mathématiques* de Henrion. *Le Grand Art de l'Artillerie* de Casimir Siemenowicz, malgré sa prolixité et ses inutiles digressions, lui offrit aussi d'utiles enseignements. C'est à l'aide de ces matériaux, si divers et si confus, mais plus encore au moyen de fréquents entretiens avec les artificiers pratiques, qu'il fit un livre que Ruggieri n'a pas hésité, de nos jours, et malgré les progrès de la pyrotechnie, à qualifier de savant. Dès que le *Traité des Feux d'Artifice* parut, il fut adopté pour l'instruction des élèves de La Fère, et son auteur fut envoyé à Saint-Malo, où s'exécutaient des travaux pour l'agrandissement de cette ville. Garangeau, sous les ordres duquel il fut placé, rendit si bon compte de son zèle et de ses connaissances que Le Peletier de Souzy le chargea, en 1711, d'aller au Pérou et au Chili prendre connaissance de l'état de ces colonies espagnoles sous le rapport des moyens de défense à y établir pour les préserver de toute invasion. Parti de Saint-Malo une première fois, le 23 novembre 1711, sur *Le Saint-Joseph*, navire de 350 tonneaux, Frézier, après vingt-sept jours de la plus dangereuse navigation, fut contraint de rentrer au port, et ce ne fut que le 6 janvier 1712 qu'il put remettre à la voile. Il revint à Marseille le 17 août 1714.

Élargissant le cercle de sa mission, il la rendit très-fructueuse pour la géographie. Il rectifia la position et la topographie de plusieurs points importants de la côte des Patagons, jusqu'à lui très-mal placés sur les cartes. Il fit aussi une bonne reconnaissance du détroit de Lemaire et de la Terre des États. Il donna d'utiles renseignements sur le mouillage au port Maurice, sur celui de la baie du Bon-Succès, doubla le cap Horn, et, revenant vers le nord, reconnut la partie occidentale de la Terre de Feu, depuis les îles Malouines jusqu'aux côtes du Grand Océan, et rectifia la position de l'île de Diego-Ramirer. Il alla ensuite mouiller à La Conception, but de son voyage. Pendant son séjour au Chili, et lors de son retour en France, il fit un grand nombre de recherches et d'observations relatives à la géographie de l'Amérique méridionale, dont il a dressé la première bonne carte. La botanique lui dut aussi quelques observations et l'importation en France de certaines plantes. De ce nombre fut la grosse fraise connue sous le nom de *fraise du Chili*. Quelques pieds qu'il en remit à Bernard de Jussieu furent naturalisés et propagés par les soins de ce savant. Frézier ne négligea ni la physique ni la minéralogie. La variété, le gisement et l'exploitation des mines du Pérou lui suggérèrent des remarques dont le temps n'a pas démenti la justesse. D'intéressantes digressions sur les causes et les effets des tremblements de terre dans ce pays, sur la diversité des saisons dans les plaines ou sur les Cordillères, sur les animaux propres au Pérou; des détails, enfin, sur la forme du gouvernement, les mœurs et les usages du pays, contribuent, avec une description exacte du Chili, à jeter sur sa relation un grand intérêt. Publiée en 1716 et immédiatement reproduite par les étrangers, qui lui accordèrent des éloges unanimes, cette relation trouva en France un contradicteur pas-

sionné, le P. Feuillée (*voyez* ce nom), auteur lui-même d'un ouvrage sur les parages visités par Frézier. Feuillée accusait Frézier d'avoir abusé de la communication confidentielle qu'il lui avait faite du plan et des dessins de son ouvrage avant sa publication. Frézier prouva qu'il n'avait jamais eu qu'une conversation d'une heure au plus avec le P. Feuillée, et qu'il avait eu connaissance de son ouvrage uniquement par la publication qui en avait été faite deux ans avant celle du *Voyage à la mer du Sud*. Les autres reproches s'adressaient au savant. Le P. Feuillée imputait à son adversaire des erreurs en histoire naturelle et en géographie. La forme de l'attaque en faisait une diatribe des plus acerbes; la réponse de Frézier ne se fit pas attendre. Prenant corps à corps son adversaire, il démontra que, grâce à ses études antérieures et à l'emploi de meilleurs instruments, ses travaux hydographiques avaient une supériorité incontestable sur ceux du P. Feuillée. Juste envers son antagoniste, Frézier se plut à proclamer ses connaissances, et reconnut sans difficulté qu'ayant parlé de la botanique en homme qui n'en avait pas fait une étude approfondie, il avait bien pu commettre quelques erreurs. Vrai et impartial, le jugement que Frézier a lui-même porté de ce débat a été confirmé par les hommes les plus aptes à prononcer. Meilleur géographe que le P. Feuillée, il lui est inférieur comme botaniste.

Lorsque la publication du *Voyage à la mer du Sud* fut terminée, Frézier, redemandé par Garangeau, fut envoyé de nouveau à Saint-Malo et chargé, pendant trois campagnes, de la conduite des travaux du château du Taureau, près Morlaix. Nommé ingénieur en chef en 1719, et envoyé en cette qualité à Saint-Domingue, il s'occupa dès son arrivée de mettre cette colonie en état de défense. En 1721 il dressa le plan de la ville de Saint-Louis, dont l'exécution lui fut confiée. En 1724, le comte de Champmeslin, alors en mission à Saint-Domingue, le chargea de lever la carte du débouquement de Krooked, dont on n'avait qu'une connaissance très-imparfaite, ce qui empêchait les navires français de le fréquenter, au détriment de la durée de leur route, ainsi augmentée d'un cinquième. Les opérations auxquelles il se livra durèrent quinze jours. A son retour au petit Goave, il remit au comte de Champmeslin un journal de sa navigation et plusieurs cartes, dont l'une, gravée la même année, indiquait le résultat de son exploration. Elle a été fondue dans la carte générale qu'il a dressée de Saint-Domingue et des parages circonvoisins.

Lors de son départ pour Saint-Domingue, la durée de sa mission avait été fixée à deux ans. Ce terme étant expiré, et le climat de la colonie étant très-contraire à sa santé, il demanda instamment son rappel. Mais les sollicitations des administrateurs de la colonie l'emportèrent sur les siennes auprès du marquis d'Asfeld, lequel, appréciant les services essentiels que Frézier rendait à Saint-Domingue, sacrifia l'intérêt personnel de cet ingénieur à l'intérêt public. Après sept années de résidence, dont chacune fut marquée par des maladies qui mirent périodiquement sa vie en danger, Frézier obtint enfin de revenir en France, et prit passage, le 22 décembre 1725, sur *Le Saint-François*, commandé par le capitaine de Beaumont-Beauharnais, qui lui confia le soin de guider le vaisseau dans le débouquement de Krooked. Frézier ayant débarqué dans la nuit, quoique les vents fussent contraires, ce succès augmenta la réputation de sa carte, et désormais on en fit usage pour débouquer ailleurs que par les Caïques, lorsque les navires partaient de Léogane ou du petit Goave pour revenir en France.

En 1728, Frézier obtint la croix de Saint-Louis, et fut envoyé avec le titre d'ingénieur en chef et la commission de capitaine à Philipsbourg, puis ensuite à Landau, où il fit exécuter vingt-six pièces de fortification. Ces travaux, comme ceux qu'il avait dirigés à Saint-Domingue, lui avaient plus d'une fois donné l'occasion de reconnaître que la connaissance théorique de la coupe des pierres, indispensable aux architectes, l'était également aux ingénieurs, obligés d'employer souvent des ouvriers peu experts dans l'appareillage. Ces remarques lui suggérèrent l'idée de composer sur cette matière un ouvrage où la théorie et la pratique fussent exposées parallèlement. Peu d'années auparavant, Larue, architecte à Alençon, avait écrit sur la coupe des pierres; mais, comme le P. Deran, qu'il avait trop fidèlement reproduit, il n'avait eu en vue que les ouvriers. Frézier se proposa un autre but; il voulut travailler pour les ingénieurs et pour les architectes. Son livre est le plus savant et le plus complet qui ait été écrit sur ce sujet. Aux heureuses applications qu'il sut y faire de la géométrie à l'architecture, on reconnut le théoricien dont la pratique attentive et intelligente avait consolidé le jugement. Sa préférence pour la synthèse s'y décèle à chaque page. En effet, bien que familier avec l'analyse, il était peu partisan du calcul infinitésimal. Il atteignit son but; mais peut-être le dépassa-t-il en surchargeant son livre de néologismes superflus, qui lui ont été reprochés avec quelque raison. C'est ainsi qu'il donne à la coupe des pierres le nom de *tomotechnie*, celui de *tomomorphie* aux figures des sections, celui de *tomographie* à leur description, ceux d'*épipédographie* et de *gonographie* à ce qu'on appelle *développement* et *description des angles*. Chez lui, le plan est *ichnographie*, l'élévation *orthographie*, etc., etc. Cette exubérance d'érudition, fatigante pour les savants eux-mêmes, interdisait aux hommes pratiques l'usage du *Traité de la Coupe des Pierres*. Frézier le reconnut, et fit pour eux un abrégé de son grand ouvrage,

qu'il résuma avec clarté et précision, et qu'il eut le bon esprit de dégager de tout appareil scientifique inopportun.

Frézier était encore à Landau lorsqu'il fut nommé, le 9 décembre 1739, directeur des fortifications de Bretagne. Pendant les vingt-quatre ans qu'il dirigea à Brest le service général des fortifications de la Bretagne, il exécuta divers ouvrages militaires pour les places de Nantes, du Port-Louis, de Concarneau, Morlaix, Saint-Malo. Les archives municipales de Brest prouvent aussi que Frézier ne resta pas étranger aux travaux que les faibles ressources du temps permirent d'y exécuter. Des plans d'abreuvoirs, de fontaines, de lavoirs, de rues (l'une porte son nom) attestent qu'il s'occupa activement des moyens de satisfaire aux besoins les plus urgents de la ville. Il décora l'église Saint-Louis de Brest du seul travail un peu artistique qu'on y remarque, la gloire et le baldaquin du maître autel, supportés par quatre colonnes d'ordre corinthien transportées d'Athènes à Brest. Ce baldaquin se recommande par sa grâce et sa légèreté.

Compris au nombre des membres honoraires de l'Académie royale de la Marine, lors de sa fondation, en 1752, et maintenu quand elle fut rétablie en 1769, Frézier, déjà très-âgé (quatre-vingt-sept ans), soumit à cette société les mémoires suivants : *Mémoire concernant deux passages dans les îles Lucayes, dont l'un est appelé parmi nous débouquement anglais ou de Krook-Island, sous le vent de l'île Krooked, l'autre au vent (c'est-à-dire à l'est) de la même, et sous le vent de l'île Samana,* suivi d'un *Extrait du journal de la navigation d'un vaisseau de La Rochelle, commandé par le sieur Amelot, en* 1725, *concernant un nouveau débouquement qu'il a découvert à l'ouest de l'île Samana et à l'est de celle de Krooked* (man. de 17 p., in-fol. avec la carte, aussi man., dressée en 1724); — *Réflexions lues à l'Académie, le* 12 *octobre* 1753, *sur divers ouvrages qui traitent de la beauté réelle et constante dans les édifices, et de ce qui peut la constituer* (*Mercure*, juillet 1754); — *Examen* (avec de Courcelles) *d'un mémoire concernant la purification des eaux troubles ou malsaines, afin de rendre potables celles qui ne le sont pas, même l'eau de mer* (7 p. in-fol.).

Outre ces Mémoires, les principaux ouvrages de Frézier sont : *Traité des Feux d'Artifice pour le spectacle, où l'on voit :* 1° La manière de préparer les matières qui entrent dans la composition des feux d'artifice; 2° la méthode de se servir de ces matières pour faire : *a.* les feux qui ont leur effet en l'air, *b.* ceux qui se consument sur la terre, *c.* ceux qui flottent sur l'eau; 3° enfin, où l'on donne une idée de la conduite des feux d'artifice; Paris, 1706 in-12, 8 pl. Frézier avait oublié « cet amusement de sa jeunesse », lorsqu'une édition subreptice de son ouvrage, publiée à La Haye, 1741, in-8°, le détermina à le rééditer sous ce titre : *Traité des Feux d'Artifice pour le spectacle; nouv. édit., toute changée, et considérablement augmentée;* Paris, 1747, in-8°, 12 pl.; — *Relation du Voyage de la mer du Sud aux côtes du Chily et du Pérou, fait pendant les années* 1712, 1713, 1714, avec pl.; Paris, 1714, in-4°; 2e édition, avec une *Réponse à la préface critique du livre intitulé : Journal des Observations physiques, mathématiques et botaniques du R. P. Feuillée contre la relation du Voyage de la mer du Sud, et une chronologie des vice-rois du Pérou,* etc., pl.; Paris, Didot, 1732, in-4°. Une édition française parut en 1717, à Amsterdam, 2 vol. in-12; deux éditions allemandes furent publiées à Hambourg, la première en 1718, un vol. in-8°; la seconde, en 1749, avec fig. et un supplément tiré du voyage d'Anson. Deux traductions hollandaises furent éditées dans le format in-4°, à Amsterdam, en 1718 et 1727. Les Anglais avaient pris les devants en publiant ce voyage avec un supplément d'Edmond Halley et une relation des jésuites du Paraguay, sous ce titre : *A Voyage to the South sea and long the coast Chili and Peru, in the years* 1712, 1713 *and* 1714, *and particularly describing the genious and constitution of inhabitants East- and West-Indians; their customs and manners; their natural history, mines, commodities, trafik with Europa, etc., by M. Frezier,* etc., pl.; Londres, 1717, in-4°; — *Traité de Stéréotomie, ou la théorie et la pratique de la coupe des pierres et des bois, pour la construction des voûtes et autres parties des bâtiments civils et militaires;* Strasbourg, 1738; Paris, 1754 et 1769; 3 vol. in-4°, avec 114 pl.; — *Éléments de Stéréotomie à l'usage de l'architecture, pour la coupe des pierres;* Paris, 1759, 1760, 2 vol. in-8°, fig : c'est un abrégé de l'ouvrage cité plus haut; — *Dissertation historique et critique sur les ordres d'architecture;* Strasbourg, 1738, et Paris, 1769, in-4°; — *Lettre concernant les tremblements de Lima,* et quelques autres morceaux insérés dans le *Journal de Verdun;* — des *Remarques sur le* Traité de toute l'Architecture *de Cordemoy* (dans le *Journal de Trévoux*), septembre, 1709, p. 1618-1640; — *Lettre à M. D. L. R. concernant les observations de M. Leblanc sur l'architecture des églises anciennes et modernes* (*Mercure de France* de 1734); — *Réponse aux Observations de M. Walter, auteur du Voyage autour du Monde.* Cette lettre est relative à la détermination de quelques longitudes de l'Amérique méridionale indiquées dans le voyage d'Anson, rédigé par Robins sous le nom de Walter, chapelain de l'amiral. A ce voyage était jointe une carte de l'Amérique méridionale, destinée à rectifier ce qu'avait de défectueux la carte d'Halley, notamment en

ce qui concerne la variation de l'aimant, celle de Frézier, et même celle, bien préférable aux deux précédentes, selon Robins, qu'avait levée, en 1670, le chevalier Marlborough, envoyé par Charles II à la mer du Sud pour y établir des relations de commerce entre les Anglais et les indigènes du Chili. La réponse de Frézier est une réfutation des assertions de Robins. P. LEVOT.

Archives de l'Académie royale de la Marine et de la ville de Brest. — Documents inédits. — Bellin, *Description des découvertes du nord de Saint-Dominque.*

FREZZA (*Jean-Jérôme*), graveur italien, né à Caremonde, près de Tivoli, vers 1660, mort vers 1730. Il étudia la gravure à Rome, sous Arnold de Westerhout, et acquit une égale habileté à l'eau-forte et au burin. Il a exécuté d'après les plus grands maîtres italiens beaucoup d'estampes, dont les principales sont : *La santissima Vergine*, d'après L. Carrache; — *La Zurgara, ossia il Riposo in Egitto*, d'après le Corrége; — *La Venuta dello Spirito-Santo*, d'après le Guide.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les *additions* de l'abbé Luigi de Angelis, t. X.

FREZZI (*Frédéric*), poëte italien, né vers le milieu du quatorzième siècle, à Foligno, mort à Constance, en 1416. Il entra dans l'ordre des Dominicains, devint évêque de Foligno en 1403, et mourut pendant la tenue du concile de Constance. Il composa un poëme remarquable, intitulé : *Il Quatriregio del Decurso della Vita humana.* Le premier règne de la vie humaine est celui de Cupidon; le second, celui de Satan; le troisième, celui des Vices; et le quatrième, celui de Minerve, ou de la Vertu. Ce poëme fut imprimé à Pérouse, 1481, in-fol.; cette édition est rare et recherchée. La seconde édition est de Milan, 1488, in-fol.; la dernière et la meilleure édition est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4°, avec les observations d'Angelo-Guglielmo Artegiani.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I[er], p. 758.

FRIANT (*Louis*, comte), général français, né à Villers-Morlancourt (Picardie), le 18 septembre 1758, mort à sa terre de Gaillonnet, près Meulan (Seine-et-Oise), le 24 juin 1829. Il s'engagea dans les gardes françaises en 1781. Il y devint sous-officier instructeur, et acheta son congé en 1787. La révolution lui fit reprendre les armes; il entra en 1789 comme sous-officier dans les troupes dites du centre à Paris. Adjudant major du bataillon de l'Arsenal, il conduisit à l'armée de la Moselle, en 1793, un bataillon de volontaires parisiens, en qualité de lieutenant-colonel. Il se distingua à Kaiserslautern, aux lignes de Wissembourg, devant Landau, et obtint le grade de colonel. Il se fit encore remarquer à Fleurus, commanda l'avant-garde de Championnet, et devint général de brigade en 1794. Il passa alors sous les ordres de Kléber, et coopéra au siége de Maëstricht. Entré le premier à Luxembourg, il reçut le commandement de la province de ce nom, poste qu'il ne garda pas longtemps. Après avoir pris part au passage du Rhin à Neuwied, sous les ordres de Marceau, il se trouva au siége d'Ehrenbreitstein. Vers la fin de 1796, il se rendit à l'armée d'Italie, dans la division du général Bernadotte, donna des preuves d'intrépidité au passage du Tagliamento et à la prise de Gradisca; plus tard il sut contenir à Laybach un corps de Hongrois jusqu'à ce que la paix fût signée. Bientôt il suivit Desaix en Égypte. Débarqué l'un des premiers, il combattit à Damanhour, à Chébréis, devant les Pyramides, à Sédiman et à Samanhout. A Souhama, où il commandait en chef, il vole à son arrière-garde, attaquée par les Arabes, les taille en pièces; ceux qui échappent sont culbutés dans le Nil, l'aga est fait prisonnier, et Caïffa tombe au pouvoir des Français (23 mars 1799). De Syout les Arabes sont rejetés dans le désert, où Friant harcelle et poursuit Mourad-Bey pendant trente-neuf jours. Ses services lui valurent le grade de général de division. Quand Bonaparte quitta l'Orient, Friant remplaça Desaix dans le commandement de la haute Égypte. A la bataille d'Héliopolis, il commandait la droite de l'armée. Après avoir concouru à la prise de Belbéis, il fut envoyé au Caire, alors en insurrection; n'ayant avec lui que cinq bataillons, il n'obtint d'abord que des avantages insuffisants; mais quand des forces nouvelles furent arrivées, il conduisit en personne deux des principales attaques contre cette ville. Kléber lui donna le titre de lieutenant du général en chef et le commandement de plusieurs provinces réunies en arrondissement. A la mort de Kléber, Menou confia au général Friant les provinces de Behiré, d'Alexandrie et de Rosette. Portant alors son attention sur l'assainissement d'Alexandrie, il parvint à neutraliser le fléau qui ravageait si souvent cette cité. Les Anglais s'étant présentés sur la plage d'Aboukir, Friant voulut s'opposer à leur débarquement : il n'avait que 1,500 hommes; il ne céda pourtant le terrain que pied à pied. Il se retira sur les hauteurs d'Alexandrie pour couvrir cette ville, et dut bientôt s'enfermer dans la place, dont il conserva le commandement jusqu'au départ de la flotte française.

Débarqué à Marseille avec les débris de l'armée d'Orient, il fut nommé inspecteur général d'infanterie, fonctions qu'il remplit pendant deux ans et qu'il ne quitta que pour aller prendre le commandement d'une division du camp de Boulogne, d'où il partit pour l'Allemagne. Il arriva à Austerlitz quatre heures seulement avant le commencement de la bataille. Sa division empêcha l'ennemi de déboucher du village de Sokolnitz, dont elle s'empara enfin à la baïonnette. Friant, qui avait eu plusieurs chevaux tués sous lui, reçut le grand-cordon de la Légion d'Honneur. Il se distingua encore à la bataille d'Iéna, et eut une part importante à la victoire d'Eylau, où il fut blessé. En 1808, il fut créé comte de

l'empire. Il fit des prodiges de valeur à Eckmühl. Pendant trois jours, à la tête de 8,000 hommes, il eut à en combattre 30,000, et parvint à les vaincre. A Wagram, Friant emporta les retranchements de la fameuse tour carrée, et ses mouvements décidèrent la victoire. En 1811, l'empereur le nomma commandant des grenadiers à pied de la garde. Dans la campagne de Russie, à la tête d'une division du premier corps, il contribua à la prise de Smolensk, et s'empara du village de Seminskoï, dans la journée de la Moskowa. A cette bataille il reçut deux blessures, qui ne lui permirent de rejoindre l'armée que pendant l'armistice de Dresde. Il se trouvait au combat livré devant cette capitale, et il commandait la 4e division de la jeune garde à Hanau, le 30 octobre 1813. L'année suivante, il se fit remarquer à Champ-Aubert. Le 3 mars sa division poursuivit les Prussiens au nord de la Marne, que Napoléon venait de franchir. Elle combattit encore à Craonne, et prit part aux dernières opérations de cette belle et malheureuse campagne.

Ayant adhéré à la déchéance de l'empereur, Friant fut nommé chevalier de Saint-Louis le 2 juin 1814, et envoyé à Metz avec le commandement des grenadiers royaux. Le 2 juin 1815 il fut appelé par Napoléon à la chambre des pairs, qui siégea pendant les Cent Jours. Il reparut à Fleurus et à Waterloo, où il fut encore blessé en chargeant à la tête d'une division de la garde. Il fut mis à la retraite le 4 septembre 1815, après le second retour des Bourbons. Il se retira alors à Gaillonnet, où la mort vint le frapper quatorze ans plus tard. L. LOUVET.

Biogr univ. et port. des Contemporains. — *Encyc. des Gens du Monde.* — *Dictionnaire de la Conversation*, suppl. à la 1re édition. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Lardier, *Histoire biographique de la Chambre des Pairs.* — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

** **FRIANT** (*Jean-François*, comte), officier supérieur français, fils du précédent, est né à Paris, le 12 juin 1790. Il fit les dernières campagnes de l'empire, et quitta l'armée sous la Restauration. En 1830, Louis-Philippe le nomma général de brigade de la garde nationale de la Seine, le choisit pour aide-de-camp, et le créa commandeur de la Légion d'Honneur en 1832. A la mort du comte de Lobau, il commanda en chef, par intérim, la garde nationale de Paris jusqu'au retour du général Jacqueminot. Après la révolution de Février, le comte Friant retourna auprès du roi exilé, et nous le trouvons portant le cercueil de Louis-Philippe à Claremont, en septembre 1850. L. LOUVET.

Dict. de la Conversat.

FRIAS (Ducs DE). *Voyez* VELASCO.

FRIAZIN (*Jean*), artiste et diplomate russe, d'origine vénitienne, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Venu à la cour du czar Iwan III, il fut chargé par ce prince, à qui le pape Paul II offrait de le marier avec la princesse Sophie Paléologue (1469), d'aller négocier cette union à Rome. En 1472 il reçut la mission d'amener en Russie la princesse fiancée le 10 juin avec Iwan, qu'il représentait. Le czar récompensa mal son envoyé, qu'il fit jeter dans les fers à Colomna. Il paraît qu'à son retour en Russie il avait gardé des lettres et des présents que le doge de Venise l'avait chargé de remettre au khan des Tartares pour l'engager à faire la guerre aux Turcs; et c'est cette infidélité qui, révélée à Iwan, aurait valu à Friazin le courroux de ce souverain.

Karamzine, *Hist. de Russie.*

* **FRIBOIS** (1) ou **FIRBOIS** (*Noël* DE), chroniqueur français, né vers 1400, mort après 1458. Noël de Fribois fut d'abord notaire et secrétaire du roi Charles VII. Il apparaît en cette qualité dans un acte authentique daté de 1425 (2). Il fut en la même qualité l'un des signataires de la pragmatique sanction promulguée à Bourges en 1438 (3). Attaché au conseil privé ainsi qu'à la personne du prince, Noël de Fribois le suivit pendant tout le cours de son règne. On retrouve le nom de Fribois au bas de divers actes ou diplômes émanés de Charles VII, en divers lieux et sous diverses dates (4). Noël de Fribois, vers 1458, composa une chronique de France. On lit dans un compte de l'argenterie, commençant au 1er octobre 1458 et finissant au dernier septembre 1459, ce qui suit : « A maître Noël de Fribois, conseiller du roi, qui lui avoit présenté et donné, au mois de juin, un livre intitulé et appelé *L'Abrégé des chroniques de France*, avecques autres choses singulières dedans contenues jusques au temps du père (5) du roy nostre dit seigneur, pour ce (6) 70 livres un sou 8 deniers tournois. » Cet exemplaire de dédicace, d'après le même compte, était couvert de velours cramoisi, garni de fermoirs d'argent doré, aux armes de France. Un autre document cité par le P. Anselme nous apprend qu'en 1459, le même Noël de Fribois était employé par le roi comme historiographe, et jouissait à ce titre d'une pension de 300 livres sur les finances de Normandie (7). Les auteurs de *l'Histoire généalogique de la Maison de France* semblent, en outre, avoir eu connaissance de la chronique même composée par cet auteur. Ils mentionnent en effet à l'article de Marie de Luxembourg, deuxième femme de Charles le Bel, un prince né avant terme, à Issoudun, en 1324, « qui mourut », disent-ils,

(1) On trouve aussi *Fierbois, Tribois* et autres variantes.

(2) Collection manuscrite de Legrand, volume 6, fol. 6, verso.

(3) *Ordonnances des rois de France*, tom. XIII et XIV, à la table des noms d'hommes.

(4) Ibid.

(5) Charles VI, qui régna de 1380 à 1422.

(6) Registre n° 51, fol. 97, à la direction générale des Archives.

(7) Anselme et Dufourny, *Histoir. gén. de la Maison de France*, grande édition, tome Ier, page 117.

« après son baptême, *selon Noël Fribois* », Montfaucon, Fontette et l'auteur du *Dictionnaire*, Migne, qui ont copié Montfaucon, signalent une « chronique manuscrite de maître Noël de Fribois. Cette chronique finit, disent-ils, en 1327, et se trouve dans la bibliothèque du Vatican, sous le n° 808 (1). » A. V. DE V.

Catalogue raisonné des Manuscrits conservés dans la bibliothèque de la ville et république de Genève, par Jean Senebier, etc.; Genève, 1779, in-8°, pages 356 à 359. — *Journal général de l'Instruction publique*, du 19 avril 1856, page 196, et 14 mai suivant, pages 239-240. — *Athenæum français*, 1856, pages 343, 364 et 384.

FRIBURGER. *Voy.* GERING.

FRICCIUS. *Voy.* FRICK.

FRICHE. *Voy.* DUFRISCHE.

FRICK (*Melchior*), en latin **FRICCIUS**, médecin allemand, vivait au dix-septième siècle. On ne sait rien de sa vie; comme médecin, il est connu pour avoir particulièrement recommandé en médecine l'usage des poisons tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On a de lui : *Historia et consultatio medica pro podagrico;* Ulm, 1684, in-4°; — *Dissertatio medica de Peste, seu nova methodus cognoscendi et curandi pestem;* Ulm, 1684, in-12; — *Icon Podagræ, repræsentans morbi podagrici historiam, causas, prognosin et curationem;* Ulm, 1693, in-12; — *De Colica scorbutica;* Ulm, 1696, in-12; — *Paradoxa Medica, in quibus plurima curiosa contra communes medicorum opiniones pertractantur;* Ulm, 1699, in-12; — *Tractatus medicus de Virtute Venenorum medica;* Ulm, 1693, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — Van der Linden, *De Script. med.*

FRICK (*Jean*), théologien allemand, né à Ulm, le 30 décembre 1670, mort le 2 mars 1739. En 1689, il alla continuer à l'université de Leipzig ses études, commencées au gymnase de sa ville natale. Il s'appliqua surtout à la théologie, tout en ne négligeant point les lettres. C'est ainsi qu'il participa de bonne heure à la rédaction des *Acta Eruditorum.* En 1698 il fut nommé archidiacre d'Ilmenau, par le duc Guillaume-Ernest de Weimar. Le mauvais état de sa santé ne lui ayant pas permis d'exercer ses fonctions, il fut nommé plus tard, après sa guérison, pasteur à Pfuhl. En 1701 il passa à Munster en qualité de prédicateur; en 1712 il fut appelé à une chaire de théologie, et en 1728 il devint scolarque. Il était orateur distingué autant que théologien instruit. Ses principaux ouvrages sont : *Grund der Wahrheit von dem grossen Hauptunterschiede der evangelischen und roemisch-catholischen Religion* (Ce qu'il y a au fond de vrai dans la différence capitale entre les religions évangélique et catholique romaine); 1707; — *Britannia rectius de Lutheranis edocta, seu de fide Lutheranorum in romanam minime prona, et de orto apud Britannos e libello Helmstadiensi scandalo epistolica diatribe scripta;* Ulm, 1709, in-4°; — *Inclementia Clementis examinata, hoc est Bulla Clementis papæ XI adversus P. Quesnelli Observationes*, etc., *protrusa cum fulmine, nunc gemina dissertatione discussa;* Ulm, 1714; — *Die bulla Unigenitus, oder Clementis XI Constitution wider die Anmerkungen des Pater Quesnel zum Neuen-Testament, mit vielen Stellen der heiligen Schrift und der alten Vaeter beleuchtet* (La bulle *Unigenitus*, ou la Constitution de Clément XI contre les Observations du père Quesnel sur le Nouveau Testament, éclairée par de nombreux passages de l'Écriture Sainte et des anciens Pères); 1714. Ouvrage qui se rattache au précédent, et auquel le père Bernard Désirant répondit par son *Augustinus vindicatus;* — *Dissertatio solemnis de culpa schismatis protestantibus immerito imputata, in Jubilæo II evangelico habita;* Ulm, 1717, in-4°; — *Zozimus in Clemente XI redivivus;* Ulm, 1719, in-4°; — Περὶ τοῦ Λόγου, *sive de Verbo æterno Dei Filio, ad prooemium Evangelii Joannis;* Ulm, 1725, in-4°; — *De Cura Ecclesiæ veteris circa Canonem S. Scripturæ et ad conservandam codicum puritatem;* Ulm, 1728, in-4°.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRICK (*Jean-Georges*), fils du précédent, érudit allemand, né le 7 octobre 1703, mort le 17 avril 1739. Il étudia à Ulm, sous la direction de son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. En 1722, il alla à Iéna, puis à Altorf, pour compléter dans ces deux villes ses connaissances. Il devint ensuite pasteur à Pfuhl en 1731, puis diacre en 1737. Ses ouvrages sont : *De initiis eruditionis apud Romanos*; Altenbourg, 1728, in-4°; — *De studii poetici cum philosophia conjunctione;* Ulm, 1731, in-4°; — *De Druidis occidentalium populorum philosophis;* ibid., 1731, in-4°.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

(1) On connaît aujourd'hui deux manuscrits de la chronique de Fribois. Le premier, qui porte le n° 829 de la Vaticane, fonds de la reine Christine à Rome, pourrait être le même que le manuscrit signalé par Montfaucon. Cet exemplaire paraît être également identique à celui qui fut offert au roi en 1459. Il commence à la *destruction de Troye*, et s'arrête à 1383. On y trouve en outre sous forme d'*addenda* « aucunes choses notables et singulières, dignes de mémoire, etc. ». Ce sont des remarques morales ou politiques sur diverses particularités appartenant à l'histoire. (Extrait d'une notice rédigée d'après ce manuscrit, à Rome, vers 1850, et communiquée par M. H. Cocheris.) Le second manuscrit est un in-folio sur vélin, qui se conserve à la bibliothèque de Genève, sous le n° 83. Cet exemplaire est beaucoup plus beau et plus étendu que le précédent. Il a été continué par une ou plusieurs mains jusqu'aux premières années de Charles VIII, qui monta sur le trône en 1483. Ce manuscrit, enrichi de fort belles miniatures, a été décrit par Senebier dans son catalogue de Genève. Le règne de Charles VIII, d'après une notice récente qui nous est communiquée par M. Gaullieur (de Genève), se réduit, dans ce manuscrit, à un abrégé de quelques lignes. La chronique de Fribois n'est elle-même, dans son ensemble, qu'un abrégé très-succinct des faits historiques, présentés en vue des intérêts et des desseins politiques du roi de France Charles VII. A. V. DE V.

FRICK (*Albert*), frère de Jean-Georges, théologien allemand, né à Ulm, le 18 septembre 1714, mort le 30 mai 1776. Il étudia et devint maître ès arts à Leipzig, où il obtint ensuite le titre d'assesseur à la faculté de philosophie. Revenu plus tard à Ulm, il y fut nommé professeur de poésie au gymnase. En 1743 il devint ministre à Jungingen; en 1744 il retourna dans sa ville natale pour y remplir les fonctions de bibliothécaire. En même temps il fut appelé à une chaire de morale. En 1751 il passa à un emploi de prédicateur à Munster, et en 1768 il fut nommé proto-bibliothécaire. On l'estimait pour ses profondes connaissances en théologie et en philosophie. On a de lui : *Historia traditionum ex monumentis Ecclesiæ christianæ;* Ulm, 1740; — *Stromata nonnulla ad rem poeticam spectantia;* ibid., 1741, in-4°; — *Stromata poetica, decas altera, de eo quod in poemate pulchrum est;* ibid., 1747, in-4°; — *De Natura et constitutione Theologiæ catecheticæ;* ibid., 1761-64, in-4°.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRICK (*Élie*), frère de Jean et oncle des précédents, théologien allemand, né à Ulm, le 2 novembre 1673, mort le 7 février 1751. Il fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, et les continua à l'université de Leipzig, où il trouva en Carpzow un protecteur éclairé. C'est à Iéna qu'il compléta son éducation. Revenu à Ulm en 1704, il devint dans la même année pasteur à Bœhringen, et en 1708 à Bermaringen. En 1712 il fut nommé prédicateur à Ulm, et en 1729 professeur de théologie catéchétique au gymnase de la même ville. En 1739 il joignit aux titres qu'il avait déjà celui de proto-bibliothécaire. On a de lui : *De Studio pacis et benevolentiæ omnium erga omnes;* 1704; — *Diss. I et II de cura veterum circa hæreses;* Ulm, 1704 et 1736; suivi de son traité de *Catechisatione veteris et recentioris Ecclesiæ;* — *Hellleuchtende Wahrheit der Lehre vom heiligen Abendmahl*, etc. (Claire Vérité de la doctrine de la sainte Communion, etc.; Ulm, 1725.

Schmersahl, *Nachrichten von juengst verstorbenen Gelehrten*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRIDERICI (*Valentin*), philologue allemand, né à Smalkalde, le 28 avril 1630, mort le 23 avril 1702. Ses parents, assez peu fortunés, lui firent d'abord apprendre l'état de coutelier; plus tard il vint étudier à Leipzig. Après avoir été ensuite assesseur à la faculté de philosophie, il fut nommé, à soixante ans, professeur de langue hébraïque. Friderici légua les fonds nécessaires pour l'institution d'une caisse de secours en faveur des veuves de professeur de la faculte de philosophie à laquelle il appartenait. Ses principaux ouvrages sont : *De Pietate ex lumine naturæ cognoscibili;* — *Shapah achad, vel collectio phrasium e veteri Testamento descriptarum;* Leipzig, 1663, in-4°; — *Responsio Andreæ Goldbach de filia vocis;* ibid., 1670, in-4°; — *Responsio Erdmanni de idea seu causa exemplari;* ibid., 1673, in-4°; — *De capillamentis, vulgo Perruecken;* ibid., 1673.

Gœtze, *Elog. præcip. aliq. doctor.*

FRIDERICI (*Jérémie*), théologien allemand, né à Leipzig, en 1696, mort le 6 septembre 1766. Il étudia à Leipzig, y devint maître ès arts, catéchiste et prédicateur. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Hosea propheta et vaticinio ejus;* Leipzig, 1715, in-4°; — *Disputatio de Daniele ejusque vaticinio;* ibid., 1718; — *De Zacharia ejusque vaticinio;* ibid., 1718, in-4°; — *Disp. I et II de Studio gentium, speciatim Græcorum veterum in patria tuenda religione;* ibid., 1719, in-4°; — *De Ezechia propheta ejusque vaticinio;* ibid., 1719, in-4°; — *Index homileticus;* ibid., 1720, in-4°; — *De Bibliotheca compendiosa exegetico-homiletica, Schediasma;* ibid., 1720, in-4°; — *Disp. de receptis hypothesibus iisque erroneis, seu Scripturæ interpreti maxime noxiis;* ibid., 1729, in-4°; — *De Sutoribus fanaticis Commentatio;* ib., 1730, in-4°; — *Sixtini Amaniæ Parænesis de excitandis SS. linguarum studiis*, etc.; ibid., 1730, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRIDERICI. *Voy.* FRÉDÉRIC.

FRIDZERI. *Voy.* FRIXER.

FRIEDEL (*Adrien-Chrétien*), traducteur français, d'origine allemande, né à Berlin, le 31 mars 1753, mort à Paris, le 8 décembre 1786. Ses ouvrages sont : *Le Page*, comédie traduite d'Engel; 1781, in-8°; — *La Piété filiale*, comédie traduite du même; Paris, 1781, in-8°; — *Nouveau Théâtre allemand, ou recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne;* 1782-85, 12 vol. in-8°. Ce recueil a été publié avec la collaboration de Bonneville à partir du 7[e] vol. Le premier volume est précédé d'une *Histoire abrégée du théâtre allemand;* — *Tables pour faciliter l'étude de la langue allemande.*

Quérard, *La France littéraire.*

* **FRIEDENREICH** ou **FRIEDERICH** (*Zacharie*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut reçu docteur en droit à Bâle en 1609, et devint conseiller du Palatinat de Neubourg. On a de lui : *Liber Politicorum;* Strasbourg, 1609, in-12; — *Synopsis controversiæ de tutela et administratione electorali Palatina;* Cologne, 1613, in-4°; — *Epigrammatum Libri III;* Leipzig, 1636, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

* **FRIEDERICH** (*André*), sculpteur français, né le 17 janvier 1798, à Ribeauvillé (Haut-Rhin). Son père était sculpteur sur bois et sur pierre, et le jeune Friederich suivit la même carrière. Il fit ses classes à Rouffach, et en 1813 il vint à Strasbourg pour travailler chez des sculpteurs. Son apprentissage étant terminé, il se rendit à Vienne en Autriche, pour se perfectionner, et y

suivit le cours d'anatomie pour les artistes du statuaire Fischer. Après neuf mois de séjour dans cette ville, il alla à Prague, où il ne resta que quelques mois, parce qu'il n'y trouva pas les moyens nécessaires pour se perfectionner dans son art. Il passa à Dresde, où il se lia avec Bœttiger, qui donnait un excellent cours d'archéologie et d'allégorie, que Friederich suivit avec assiduité; il prit en même temps des leçons de dessin linéaire, d'optique, de perspective, etc. Le comte Vitzthum d'Eckstett, directeur général de l'Académie de Dresde et maréchal de la cour, avait pris Friederich en affection, et lorsque après trois années d'études constantes notre jeune statuaire voulut aller à Berlin, le comte Vitzthum d'Eckstett le recommanda particulièrement au célèbre Schadow. Friederich devint son élève, et fit sous sa direction un bas-relief en marbre pour Kœnigsberg et un autre bas-relief pour un *monument élevé à la mémoire de la comtesse de Blankensée,* à Cracovie. Ces travaux ayant parfaitement réussi, Schadow recommanda Friederich au gouvernement prussien, et le ministre de la guerre le chargea immédiatement de restaurer les statues du palais de l'arsenal, lesquelles formaient des groupes en pierre de 12 à 15 pieds de hauteur. Il reçut en même temps pour le même établissement la commande d'un groupe représentant *La Victoire,* assise dans un char, et qui mesurait 22 pieds de hauteur, sur 16 de longueur. Deux ans après, Friederich se rendit à Paris, et entra dans l'atelier de Bosio; il ne put toutefois y travailler que pendant un an, des affaires de famille l'ayant rappelé à Rouffach, où son père s'était établi depuis 1810. Désireux de voyager encore, il contracta un engagement avec des fabriques de carton-pierre, et entreprit pour elles une tournée en Hollande, en Allemagne, en Suisse et dans le midi de la France; il rompit alors son engagement, et se dirigea vers Rome. C'était en 1824; sa traversée de Toulon à Civita-Vecchia fut des plus pénibles : elle dura sept semaines. Le bateau qu'il montait, battu par les vents, dut relâcher en Sardaigne, en Corse et à l'île d'Elbe. Friederich arriva enfin à sa destination, et fut parfaitement accueilli à Rome par le célèbre sculpteur Thorwaldsen, avec lequel il avait déjà fait connaissance à Berlin. Il mit à profit, autant qu'il était en lui, le séjour de treize mois qu'il fit à Rome; puis il passa trois mois à Naples, et revint en France s'établir définitivement à Strasbourg (31 octobre 1826). Depuis, Friederich n'a cessé de cultiver avec zèle, et souvent avec un désintéressement remarquable, l'art auquel il s'était voué, et dans lequel il a obtenu de brillants succès.

Voici la série chronologique des principaux travaux qu'il a exécutés : en 1827, pour l'église Saint-Louis de Strasbourg, un bas-relief en marbre représentant le *Baptême de Clovis* et un groupe en stuc de *Saint Florent et de Bathilde, fille de Dagobert,* dans le moment où celle-ci rend grâce à saint Florent de lui avoir rendu l'ouïe et la parole; — en 1828, pour le gouvernement français, le monument de *Turenne*, en granit, avec son médaillon, ses armes et autres ornements, d'une échelle colossale, monument élevé à Saltzbach, petite ville du duché de Bade, près de laquelle fut tué Turenne; — Une figure de *Femme à genoux, la tête appuyée contre une urne,* monument funéraire qui parut à l'exposition du Louvre en 1834; — en 1839, pour une fontaine de Saverne, *Une licorne* de la grandeur d'un cheval; — en 1840, le *monument, avec portrait et trophée du poëte lyrique Herber*; — la statue de *Boll*, *archevêque de Fribourg* en Brisgau, mort en 1836, statue en pierre, de grandeur colossale, qui est placée dans la cathédrale de cette ville; — Pour l'église de Guebwiller (Haut-Rhin), un groupe en stuc, représentant *La Vierge et le Christ* : le corps du Sauveur est à terre, sa tête est appuyée sur le genou de la Vierge; derrière lui s'élève une croix de 5 mèt. de hauteur; — En 1840, la statue de *l'évêque Werner de Habsbourg*, fondateur d'une partie de la cathédrale de Strasbourg, statue qui a 2 mèt. 75 c. de hauteur; — Une figure de jeune fille, représentant *La Journée,* un genou en terre, tenant de la main droite un calendrier et de l'autre une couronne d'épines, emblème des peines de chaque jour; — en 1842, le *Monument érigé à Erwin, architecte* de la tour de la cathédrale de Strasbourg, sur une colline de la petite ville de Steinbach (grand-duché de Bade), où cet architecte est né; M. Friederich fit don à la ville de ce monument, au pied duquel, lors de l'inauguration, le grand-duc Léopold lui remit la décoration du Lion d'Or de Zähringen; — La statue de *l'archevêque Danin,* en pierre de Wasselone, de 2 m. 70 c. de hauteur, pour la cathédrale de Posen, en Pologne, et un buste du même prélat pour la cathédrale de Gnesen en Pologne; — *Une Mère et son enfant endormi*, groupe en marbre, exposé à Paris, au salon de 1842; — *Une Mère tenant son enfant sur ses genoux*, les regards levés vers le ciel et semblant invoquer Dieu pour cet enfant (à Gengenbach, grand-duché de Bade); — *Le Fossoyeur,* indiquant le dernier chemin de l'homme, figure colossale en pierre, don fait par l'auteur à la ville de Baden-Baden et placé au cimetière de cette ville; — un monument pour le cimetière Sainte-Hélène, à Strasbourg, avec une statue représentant cette ville; — *L'amiral anglais Francis Drake*, importateur de la pomme de terre en Europe, statue colossale, don fait à la ville d'Offenbach (grand-duché de Bade); — Statue colossale de *Jean de Hültz*, de Cologne, qui a terminé la flèche de Strasbourg, en 1439, donnée par l'auteur à la ville de Strasbourg; — *Monument funéraire* en l'honneur *du grand-duc Léopold de Bade*, représentant son buste, que couronne la ville d'Achern, figurée par une jeune fille; — Un haut-relief de

2 m. 15 c. représentant *L'Atelier d'Erwin*, acheté pour le musée de Strasbourg; — Le plan plastique du *Chœur de la cathédrale de Strasbourg*. — Enfin, divers *monuments funéraires*, dans les cimetières de Strasbourg et des environs. M. Friederich a entrepris une publication intitulée : *La Cathédrale de Strasbourg et ses détails*, ouvrage dont il n'a paru que la première livraison, contenant 16 planches. GUYOT DE FÈRE et G. SILBERMANN (de Strasbourg).

Biog. des Artistes français. — Renseignements particuliers.

FRIEDLAND (Duc DE), général allemand. *Voy.* WALLENSTEIN.

FRIES (*Jean*), érudit suisse, né à Greifensée, en 1505, mort le 28 janvier 1565. Issu de parents pauvres, il reçut cependant une première et assez bonne instruction à l'école de Zurich, où Pellican s'intéressa à ses progrès. Il trouva ensuite un autre protecteur dans le réformateur Zwingli, qui, en 1527, lui fit obtenir une de ces subventions qui avaient pour objet d'encourager les études, et dont les fonds étaient pris sur les biens ecclésiastiques. Fries eut pour condisciple Conrad Gessner, si connu depuis comme naturaliste. En 1533, l'un et l'autre furent envoyés en France, aux frais de l'État, pour y continuer leurs études. Seulement, comme la somme affectée à ce voyage était insuffisante, ils séjournèrent une année à Bourges, y donnèrent des répétitions, puis ils se rendirent à Paris, où Fries demeura jusqu'en 1536. En même temps il s'y fit conférer le grade de maître. Venu ensuite à Bâle, il y donna des leçons de grec et de latin. Rappelé à Zurich, il entra dans les ordres, et fut nommé en 1537 professeur de langue latine à l'école de cette ville, où il obtint le droit de bourgeoisie. En 1545 il fit, avec deux élèves confiés à ses soins, le voyage d'Italie. Pendant son séjour à Venise, il y acquit de nombreux manuscrits hébreux. A son retour à Zurich, et rendu à ses fonctions dans l'enseignement, il s'appliqua à imprimer à l'étude des langues orientales une vigoureuse impulsion. Fries était aussi musicien et même compositeur. On lui doit des *chants d'église*, des *mélodies à 4 voix* pour les Odes d'Horace. Son amitié avec Conrad Gessner ne put être rompue que par la mort. L'ouvrage le plus important de Jean Fries est le *Dictionarium Latino-Germanicum*, 1541, qu'il publia à l'aide du Dictionnaire Latin de Robert-Estienne et la collaboration de l'un de ses confrères, Pierre Cholin. Le succès de cet ouvrage le porta à publier un nouveau dictionnaire plus étendu; Zurich, 1556, in-fol. suivi de nombreuses éditions. Ses autres œuvres importantes sont : *Hesiodi Opera et Dies, cum brevibus schol. Jac. Ceporini per Joh. Frisium auct.*; Zurich, 1548; — *Synopsis Isagoges Musicæ, cui accesserunt omnia Horatii carminum genera*; ibid., 1552, in-4° · — *Ceporini Compendium Grammaticæ, opera Joh. Frisii castigatum et auctum*; ibid., 1560; — *Principia latine loquendi scribendique, seu selecta ex Ciceronis epistolis*; ibid., 1562; — des traductions en allemand de l'*Opus de corrupti Sermonis Emendatione* de Mathurin Cordier; 1537; — du *Carmen de Moribus et Civilitate Puerorum* de Jean Sulpice, 1562.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRIES (*Jean-Jacques*), fils du précédent, bibliographe suisse, né à Zurich, en 1547, mort le 10 décembre 1611. Il étudia à Zurich, à Genève, et visita quelques universités allemandes et françaises. Il devint professeur de théologie à Zurich en 1576. On a de lui : *Bibliotheca collecta a Conrado Gesnero et amplificata per Joh.-Jac. Frisium*; Zurich, 1583, in-fol.; — *Bibliotheca Philosophorum classicorum chronologica*; ibid., 1592, in-4°.; — *Bibliotheca Patrum minor., ab anno Christi* L *ad annum* MCXL; ibid., 1592, in-8°. Les ouvrages précédents se trouvent aussi dans le *Chronicon Chronicorum* de Grüter; — *Orationes de Officio vitæ Ministrorum Ecclesiæ et de eorumdem concordia*; ibid., 1593, in-4°.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRIES (*Jean-Conrad*), peintre suisse, né en 1617, mort en 1693. Il apprit le portrait à l'école de Saint-Hoffmann. Quelques-unes de ses productions dans ce genre ont été reproduites par la gravure. Fries fut membre du sénat de Zurich.

Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lexic.*

FRIES (*Jean-Gaspard*), mathématicien suisse, natif de Zurich, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Évolutions de Cavalerie*; 1696, in-8°, en allemand; — *Idea Arithmeticæ Mercatorum*; 1703, in-8°; — *Traité d'Arithmétique*; 1703, in-8°, en allem.

Chaudon et Delandine, *Nouv. Dict. hist.*

FRIES (*Jean*), publiciste suisse, né à Zurich, en 1728, mort à Londres, le 15 août 1756. Il fut secrétaire du prince de Nassau-Weilbourg. On a de lui : *Historisch-politischen Discurs von der Klage, dass die alte Eintracht unter den Eidgenossen durch die Verschiedenheit der Religion aufgehober worden* (Discours historico-politique au sujet de la plainte que l'antique concorde entre les confédérés aurait été détruite par suite de la différence de religion); Bâle, 1752, in-4°, et dans les *Simlers Sammlungen* (Recueils de Simler).

Haller, *Hist. Helv.*

FRIES (*Jacques-Frédéric*), philosophe allemand, né à Barby, le 23 août 1773, mort le 10 août 1843. Il entra en 1778 à l'école des frères Moraves de sa ville natale, et il fit dans leur communauté ses études théologiques. En 1795 il se rendit à Leipzig, puis à Iéna pour s'y livrer à la philosophie. En 1797 il entreprit une

éducation particulière à Zofingen. Revenu en 1800 à Iéna, il obtint l'autorisation d'y faire des cours. En 1803 et 1804 il visita l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. En 1805 il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques élémentaires à Heidelberg, d'où en 1816 il passa à Iéna, en qualité de professeur de physique générale. Ses opinions démocratiques lui firent perdre momentanément, en 1824 sa position dans l'enseignement. Cependant, il y rentra par les fonctions de professeur de physique et de mathématiques, qu'il garda jusqu'à sa mort.

La doctrine philosophique de Fries procéda d'abord de celle de Kant, puis elle se rapprocha du système de Jacobi, suivant lequel les vérités éternelles se révèlent en nous par le sentiment et l'intuition. Sur ce qu'on pourrait appeler, suivant l'expression de Kant, la *métaphysique de la physique*, ses idées s'éloignent peu de celles de ce grand philosophe. En ce qui concerne la morale, les principes qu'il proclame font de lui un digne disciple de l'auteur de la *Critique de la Raison pure*. En métaphysique la base de la doctrine philosophique de Fries est une certitude subjective. Le sujet qui *connaît* ne peut chercher de terme de comparaison qu'en lui-même; il ne peut donc rechercher si ses idées s'accordent avec quelque chose en dehors de lui. L'échelle qu'il établit dans la connaissance entre *savoir*, *croire* et *pressentir*, montre en Fries le disciple de Jacobi : l'homme *sait*, par l'intuition des sens et les notions qui naissent de l'entendement; il *croit* à *l'essence éternelle* des choses de pure raison; et dans le sentiment il *pressent* que les choses existent en elles-mêmes. Les ouvrages de Fries sont : *Philosophische Rechtslehre, oder Kritik aller positiven Gesetzgebung* (Théorie philosophique du Droit, ou critique de toute législation positive); Iéna, 1803; — *System der Philosophie, als evidente Wissenschaft* (Système de la Philosophie, comme science évidente); Leipzig, 1804; — *Neue oder anthropologische Kritik der Vernunft* (Critique nouvelle ou anthropologique de la raison); Heidelberg, 1807, 3 vol.; — *System der Logik* (Système de la Logique); ibid., 1811; — *Vom deutschen Bund und deutscher Staatsverfassung* (De la Confédération allemande et de l'organisation politique de ce pays); ibid., 1816; — *Handbuch der praktischen Philosophie* (Manuel de la Philosophie pratique); Leipzig, 1837-42; — *Handbuch der psychischen Anthropologie* (Manuel de l'Anthropologie psychique); Iéna, 1820-21; — *Mathematische Naturphilosophie* (Philosophie naturelle mathématique); ibid., 1822; — *Julius und Evagoras*, roman philosophique; ibid., 1822; — *System der Metaphysik* (Système de Métaphysique); ibid., 1824; — *Geschichte der Philosophie* (Histoire de la Philosophie) Halle, 1837-40; — *Versuch einer Kritik der Principien der Wahrscheinlichkeitsrechnung* (Essai d'une critique des principes du calcul des probabilités); Brunswick, 1842.

Conversat.-Lex. — Dict. des Sc. phil.

* **FRIES** (*Ernest*), paysagiste allemand, né à Heidelberg, le 22 juin 1801, mort à Carlsruhe, le 11 octobre 1833. Il eut pour premier maître de dessin Rottmann le père; plus tard il se forma à l'école du paysagiste Wallis. De Darmstadt, où il fit ses études théoriques, sous Moller, il vint à l'académie de Munich; et quoique âgé seulement de dix-sept ans, il se fit déjà connaître comme dessinateur. Pour se perfectionner à l'école de la nature, il visita le Tyrol, la Suisse et une grande partie de l'Allemagne. De 1823 à 1827, il séjourna en Italie. Revenu en Allemagne, il s'arrêta quelques années à Munich; en 1831, il se rendit à Carlsruhe, où il devint peintre de la cour. Fries est l'un des peintres qui ont le mieux compris la nature. Ses tableaux inspirent la méditation autant qu'ils attirent le regard. Son pinceau a de la vigueur et du coloris. On l'a regardé avec raison comme un imitateur de Poussin. Fries a fourni des dessins pour les *Vues du Rhin*, *du Necker et de la Moselle*, publiées à Heidelberg par Engelmann.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex. — Conversat.-Lexik.*

** **FRIES** (*Bernard*), frère du précédent, peintre allemand, né à Heidelberg, le 16 mai 1820. Après avoir reçu les premiers principes de l'art à l'école du peintre Coopmann, à Carlsruhe, il alla, de 1835 à 1837, compléter ses études à l'académie de Munich, et en 1838 il se rendit à Rome, où pendant plusieurs années il vécut au sein des chefs-d'œuvre. Il visita ensuite les principaux musées de l'Europe; en même temps il s'occupa de philosophie et d'esthétique. En 1848 il prit une part active aux mouvements religieux et politiques de l'époque, ce qui lui valut en 1852 son bannissement de la Bavière. Ses nombreux voyages ne l'empêchèrent pas de peindre beaucoup de tableaux de paysages et autres. Deux de ses productions exposées à Milan en 1846 attirèrent particulièrement l'attention des amateurs.

Conversat.-Lex.

** **FRIES** (*Élias*), botaniste suédois, né le 15 août 1794. Après avoir étudié à Lund, il y devint démonstrateur de botanique en 1820. En 1834 il fut appelé à la chaire d'économie pratique à Upsal, qu'il remplit en 1851 en même temps que celle de botanique, à laquelle elle fut réunie alors. Fries est estimé en Suède, non-seulement comme botaniste, mais comme orateur. En 1844-1845 et en 1847-1848, il représenta l'université d'Upsal à la diète. Devenu directeur du museum et du jardin botanique de l'université, il a beaucoup contribué à l'amélioration de ces établissements. On a de lui : *Observationes Mycologicæ;* Copenhague, 1815-1818,

2 vol.; — *Flora Hallandica*; Lund, 1817; — *Systema Mycologicum*; Greifswald, 1821-1829, et *Suppl.*, 1830; — *Systema orbis vegetabilis*; Lund, 1825; — *Elenchus Fungorum*; Greifswald, 1828, 2 vol.; — *Notitiæ Floræ Sueciæ*; Lund, 1828, 2e éd. A cet ouvrage se rattache le suivant: *Mantissa*; Lund et Upsal, 1832-1848; — *Flora Scanica*; Upsal, 1835; — *Schedulæ criticæ*; Lund, 1824-1831, pour servir d'explication à ses *Lichenes exsiccati*, en 14 cahiers; — *Lichenographia Europæa reformata*; Lund et Greifswald, 1831; — *Epicrisis Systematis Mycologici*; Upsal et Lund, 1836; — *Herbarium normale*; Upsal, 1847; — *Summa Vegetabilium Scandinaviæ*; Upsal, 1846-1848.

Conversat.-Lexik.

FRIESE (*Tilemann*), numismate allemand, natif de Nordheim, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. De 1582 à 1592, il fut bourgmestre de Gœttingue. On a de lui: *Muenz-Spiegel, das ist ein new und wohl aufgefuehrter Bericht von der Muentz* (Le Miroir des Monnaies, c'est-à-dire compte-rendu complet et nouveau de la monnaie), etc.; Francfort, 1592, in-4°. Ouvrage devenu rare.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRIESE ou **FRISIUS** (*Christophe*), jurisconsulte allemand, né à Wernigerode, le 27 juin 1669, mort le 7 juin 1722. Il étudia à Erfurt, Iéna et Halle, fut avocat à Magdebourg en 1694, assesseur à l'échevinat en 1705, commissaire des monnaies en 1707, enfin directeur du tribunal de Pétersberg. Il laissa: *Jus domaniale, ex celeberrimorum jurisconsultorum præsertim Germanorum, tractatibus desumtum*; Halle, 1705, 2 vol. in-fol.

Dreyhaupt, *Saalkreis.* — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRIESE ou **FRIES** (*Martin*), théologien jutlandais, né à Riepen, en 1688, mort le 15 août 1750. Il étudia la théologie à l'université de Copenhague, où il eut d'habiles maîtres, tels que Wandalin, Masius et Lintrup. Son professeur d'hébreu fut l'ex-rabbin Jean Steenbuch. En 1712 Friese fut nommé maître en philosophie, et en 1717 il devint prédicateur de campagne et confesseur dans la maison du comte Danneskiold Laurwig. En 1719 il fut appelé à la chaire de troisième professeur de théologie à Kiel. Il fit alors des leçons sur les Épîtres de saint Paul, et particulièrement sur l'Épître aux Romains. Il expliqua aussi les petits prophètes, tels que Osée, Joel et Amos. En même temps il ouvrit des conférences sous le titre de *Collegium thetico-polemicum, speciatim anti-socinianum*, et sous le titre de *Collegium dogmatico-polemicum*; enfin, il interpréta l'ouvrage de Rambach intitulé *Hermeneutica sacra* et d'autres écrits théologiques. En 1723 il alla explorer les richesses bibliographiques de Nuremberg et de Wolfenbuttel. En 1725 il fut nommé second professeur titulaire de théologie, et presque en même temps pro-chancelier (*Prokanzler*). Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Profondément versé dans les matières théologiques, Friese aimait beaucoup la controverse; mais il n'y portait pas toujours un esprit conciliant. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertationes III de erroribus pictorum contra historiam sacram*; Copenhague, 1703-1705, in-4°; — *Schediasma de cærimonia* τοῦ ἐκτινάσσειν τὸν κονίορτον *ad Matth.*, 10, 14; Copenhague, 1706, in-4°; — *Dissertatio de* δοκιμασία *exhortationis Irenicæ, ad unionem inter Evangelicos et reformatos procurandam hodie factæ*; Kiel, 1722 et 1733; — *Fundamenta Theologiæ theticæ, selectioribus dictis probantibus, eorumque, ubi opus est, exegesi et observationibus præcipuis instructa*; Hambourg, 1724; — *Demonstratio exegetica de nonnullis valde notatu dignis modis quibus V. T. in Novum adlegatur, pariterque de græca 70 interpretum versione*, etc.; Hambourg, 1730, in-4°; — *Dissertatio de usu et abusu Græcorum in primis scriptorum in illustrandis N. T. vocabulis et dicendi modis*; Kiel, 1733.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRIESE (*Frédéric*), jurisconsulte allemand, mort le 7 juillet 1741. Reçu docteur en droit à Leipzig, il devint ensuite avocat du tribunal supérieur, et doyen de la Faculté. On a de lui: *Disputatio de Præjudicio Debitoris ex scientia cessionis ad L. 3 cod. de novat. et de legat.*; Leipzig, 1699, in-4°; — *Disputatio de bonorum possessione, unde vir et uxor*; ibid., 1715, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRIGIMELICA (*François*), médecin italien, né à Padoue, en 1491, mort dans la même ville, le 1er avril 1559. Nommé professeur de médecine à l'université de Padoue en 1519, il enseigna cette science avec beaucoup de succès. Le pape Jules III l'appela à Rome, et lui donna le titre de son premier médecin. Après la mort de ce pontife, il revint à Padoue reprendre sa chaire, qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. Ses ouvrages furent publiés après sa mort. Ils sont peu importants; en voici les titres: *Pathologia parva, in qua methodus Galeni practica explicatur*; Iéna, 1640, in-8°; — *De Balneis metallicis artificiose parandis Liber posthumus novi argumenti, ex bibliotheca Johannis Rhodii*; Padoue, 1659, in-8°; — *Tractatus de Morbo Gallico et lucubratiuncula adversus defluvium pilorum*; dans la collection de Luisini *De Morbo Gallico*.

Frigimelica (*Jérôme*), autre médecin, de la même famille que le précédent, né en 1611, mort en 1683, fut aussi professeur de médecine à l'université de Padoue.

On cite encore un autre Frigimelica (*Antoine* ou *Jérôme*), auteur des premiers oratorios publiés en Italie.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biog. médicale.* — *Dizionario istorico* (éd. de Basano).

FRIIS ou **FRIESS** (*Jean*), publiciste danois, né le 20 février 1494, mort en 1570. Il étudia à l'université de Copenhague et à Cologne. A son retour dans sa patrie, il devint chancelier de l'université. A Wittemberg, où il se rendit ensuite, il connut Luther et Mélanchthon. On a de lui : *Disputatio ethica de Virtute heroica;* Cologne, 1514, in-4°.

Neyrup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lex.*

FRIIS (*André*), théologien danois, natif de Fladstrup, mort en 1526. Il fut premier professeur, puis recteur à l'université de Copenhague. On a de lui : *Missale Havniense;* Copenhague, 1510, in-fol.; — *Diurnale Rœskildense;* Paris, 1511, in-12.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lex.*

FRIIS (*Georges-Pierre*), théologien et poëte danois, né le 2 janvier 1684, mort en 1740. Il étudia au collége de Valkendorf, et remplit ensuite des fonctions pastorales en Sélande. On a de lui: *Theses philosophicæ;* 1709 et 1711; — *De Quanti in infinitum Divisibilitate;* 1710; — *Vulgus superstitiosus;* 1713; — un recueil d'œuvres poétiques, publié par son fils, sous ce titre : *Poetiske Skrifter;* Copenhague, 1752.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Literatur-Lex.*

FRIIS (*Christian-Lodberg*), médecin danois, né le 3 août 1699, mort en 1773. En 1734 il fut nommé médecin de la maison des Orphelins de Copenhague, et médecin municipal (*Stadtphysicus*). En 1739 il devint professeur agrégé de médecine, et professeur titulaire en 1747. En 1773 Friis fut nommé conseiller d'État. Ses principaux ouvrages sont : *De Motu Sanguinis intestino;* 1719; — *De Morbis Infantum;* 1725; — *De Morbis Senum;* 1739; — *De Morbis Puerorum;* 1748; — *De Mercurii usu interno;* 1750; — *De Crisi Morborum Puerilium;* 1757 et 1759; — *De iis qui pro mortuis habiti sunt, cum tamen postea vitæ redditi sunt;* 1764.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Literatur-Lex.*

FRIMONT (*Jean-Philippe*, d'abord baron, puis comte DE), prince d'ANTRODOCCO, général autrichien, né en Belgique, en 1756, d'une famille française, mort à Vienne, le 26 décembre 1831. Il entra d'abord au service de la France, émigra en 1791, et combattit sous les ordres du prince de Condé. Après la dissolution du corps de ce prince, il entra, avec le régiment des chasseurs de Bussy, dont il était colonel, au service de l'Autriche. Successivement promu jusqu'au grade de feld-maréchal-lieutenant, on lui donna à la fin de la campagne de 1812 le commandement en chef du corps auxiliaire d'Autrichiens envoyé en Pologne. Pendant les campagnes de 1813 et de 1814, contre la France, le baron de Frimont commanda le cinquième corps d'armée autrichien, et après le combat de Montereau (18 février), le général de Wrède lui confia le commandement de la cavalerie bavaro-autrichienne, avec laquelle il réussit à repousser les attaques françaises et à préserver l'armée alliée d'une déroute complète. En 1815, nommé commandant en chef des troupes autrichiennes dans la haute Italie, il prépara l'expédition contre Murat, que Bianchi, à qui fut confié, à la fin d'avril, le commandement de l'armée contre Naples, exécuta en six semaines, les Napolitains n'ayant tenu pied nulle part. Dans cet intervalle, le général Frimont, réunit entre Casal-Maggiore et Piadena une armée de 60,000 hommes, qu'il divisa en deux corps. Il envoya la division la plus forte, sous les ordres du général Radevojewicz, par le Simplon, dans le Valais, l'autre, sous le général Bubna, par le Mont-Cenis et la Savoie, sur le Rhône. Il s'empara de cette manière des défilés de Saint-Maurice avant que le maréchal Suchet eût eu le temps d'occuper Montmélian. Les Français furent forcés d'évacuer la Savoie; les Autrichiens prirent d'assaut le fort de l'Écluse, et passèrent le Rhône. Le 9 juin Grenoble se rendit; le 10 la tête de pont de Mâcon fut enlevée, et le 11 Frimont occupa Lyon, que le duc d'Albuféra, instruit des événements de Paris, n'osa défendre, quoiqu'il y eût un camp fortifié près de la ville (1). Dans l'intervalle, le général Osasca, qui commandait 12,000 Piémontais, sous les ordres de Frimont, avait conclu le 9 juillet, à Nice, un armistice avec le maréchal Brune. Frimont envoya alors une partie de son armée, par Châlons et Salins, à Besançon, pour renforcer l'armée du haut Rhin. Après la capitulation de Paris, l'armée autrichienne, commandée par Frimont, dont le quartier général était à Dijon, forma une partie de l'armée d'occupation, et resta en France jusqu'en 1818. En 1821, Frimont, chargé d'exécuter les décrets du congrès de Laybach, marcha, à la tête de 52,000 hommes, contre Naples, pour y étouffer l'insurrection libérale. Il fit passer à ses troupes le Pô le 6 et le 7 février, entra le 24 à Naples, pendant que le général Walmoden occupait la Sicile, et rétablit en peu de temps l'ancien ordre de choses. Le roi Ferdinand Ier, reconnaissant, lui conféra le titre de prince d'Antrodocco et le gratifia d'une somme de 220,000 ducats italiens. Après la mort du comte

(1) Le 1er juillet 1815, Frimont adressa aux Français la proclamation suivante : « L'homme qui, foulant aux pieds les traités, s'était ressaisi de l'autorité souveraine, vient encore une fois d'en abandonner les rênes. Il livre, au moment du danger, la France à l'Europe, qu'il a provoquée; mais l'Europe n'est point l'ennemie de la France. Elle ne veut, pour sa propre sûreté, qu'y voir établir un gouvernement dont les maximes soient de nature à garantir la foi des traités. Nous arrivons comme des protecteurs pour appuyer les vœux que la nation manifestera. Je n'userai de mes forces que là où je trouverai de la résistance. Vos armées ne doivent point en opposer. Elles ont eu trop de gloire pour le bonheur de la France et pour le repos de l'Europe; elles peuvent, sans y porter atteinte, céder aujourd'hui à la supériorité des forces que la politique a coalisées contre la France. Ne vous laissez pas entraîner à un sentiment généreux dans son principe, mais inutile, puisque l'indépendance de votre pays n'est pas menacée. L'Europe en a fait la déclaration : elle sera fidèle à ses promesses, etc. »

de Bubna, Frimont obtint le commandement général de la Lombardie, et résida à Milan; plus tard, il fut nommé président du conseil de guerre de la cour à Vienne, et y mourut, du choléra.

Conversations-Lexikon. — Biographie étrangère. — Galerie historique des Contemporains.

FRIOUL (Duc de). *Voyez* Duroc.

FRIRION (*Joseph-Matthias*, baron), général français, né à Vendière (Lorraine), le 24 février 1752, mort à Pont-à-Mousson, le 12 mai 1821. Il entra comme soldat au régiment d'Artois infanterie en 1768, et obtint une commission de capitaine en 1788. Dans les premières affaires qui eurent lieu sur les bords du Rhin, il se fit remarquer par sa bravoure, et fut nommé adjudant général en 1794. Après la retraite des lignes de Wissembourg, il remplit les fonctions de sous-chef à l'état-major général, et le ministre de la guerre l'appela près de lui à Paris, en 1799. Le zèle qu'il déploya dans ses nouvelles fonctions le firent nommer général de brigade et inspecteur aux revues. Après avoir été employé en cette qualité à l'armée du Rhin, dans la 3e division militaire, aux camps de Bruges et de Saint-Omer, il fut nommé intendant dans le pays de Munster, dans les royaumes de Wurtemberg, de Saxe et de Bavière. A son retour en France, il fut créé baron et nommé inspecteur en chef aux revues. Mis à la retraite en 1815, il se retira à Pont-à-Mousson. L. Louvet.

Biogr. univ. et port. des Contemporains.

FRIRION (*François-Nicolas*, baron), général français, neveu du précédent, né à Vandières (Lorraine), le 7 février 1766, mort à l'hôtel des Invalides de Paris, le 25 septembre 1840, avait à peine seize ans lorsqu'il s'engagea comme simple soldat. Il avait passé par tous les grades inférieurs lorsqu'il fut nommé chef de bataillon en 1794. La discipline qu'il sut maintenir parmi ses soldats dans la campagne de 1796, en Allemagne, lui valut le grade d'adjudant général. C'est en cette qualité qu'il servit à l'armée d'Helvétie, où il se distingua particulièrement à la prise de Sion (1798). Il fut ensuite envoyé en Italie sous les ordres du général Schérer. Rappelé à l'armée du Rhin en 1799, il remplit les fonctions de sous-chef de l'état-major général. Moreau le nomma général de brigade sur le champ de bataille de Hohenlinden. Pendant l'armistice qui suivit cette journée, Fririon eut le gouvernement de Salzbourg. A la paix de 1801, il reçut le commandement du département du Bas-Rhin. Lors de la création de la Légion d'Honneur, il obtint le grade de commandant de cet ordre. Quand les hostilités recommencèrent, en 1805, il dut se rendre à l'armée d'Italie sous les ordres du maréchal Masséna. La bataille d'Austerlitz ayant ramené la paix, il fut appelé à commander la place de Venise. En 1806, à la tête d'une brigade de la division Boudet, il se fit remarquer aux siéges de Colberg et de Stralsund, et surtout en s'emparant du fort de l'île de Danholm, qu'il importait de posséder avant d'attaquer l'île de Rugen. Quelque temps après, il fut mis à la tête d'un corps d'Espagnols campé dans l'île de Sélande. Lorsqu'on exigea de ces troupes un serment au nouveau roi d'Espagne, elles se révoltèrent, et vinrent attaquer le général Fririon dans le palais du roi à Rœskilde. Plusieurs officiers y perdirent la vie, et le général n'échappa que grâce à un costume d'officier suédois qu'il revêtit. Le roi de Danemark lui conféra alors la grande-croix de son ordre de Danebrog, et Fririon vint reprendre le commandement de sa brigade française à la grande armée.

A la bataille d'Essling, Fririon fut chargé de couvrir ce village. Il parvint à arrêter la cavalerie ennemie et à la repousser. Bientôt Fririon fut nommé chef de l'état-major général du corps commandé par Masséna. Dans ce nouveau poste, il se distingua au passage du Danube, à la bataille de Wagram, au combat de Hollabrunn, et couronna tous ces faits militaires par une action d'éclat au pont de Znaïm, où avec deux pelotons il arrêta une colonne autrichienne jusqu'au moment où Masséna vint le délivrer à la tête d'un régiment de cavalerie. Le 31 juillet 1809, il fut promu au grade de général de division, et créé baron le 31 janvier 1810. Il alla ensuite en Portugal comme chef d'état-major du maréchal Masséna. Il suivit les opérations de cette armée jusqu'à Naval-Moral, où le duc de Raguse, qui avait succédé au prince d'Essling, lui accorda un congé pour venir rétablir sa santé en France.

Nommé inspecteur général d'armes de la 1re division militaire, Fririon remplissait encore ces fonctions à la première restauration. Louis XVIII le fit commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Plus tard Fririon fut encore employé comme inspecteur général d'infanterie, et il fit partie de plusieurs comités au ministère de la guerre. Le 1er mai 1821 il reçut la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur. Le 28 avril 1832 Louis-Philippe l'appela au commandement de l'hôtel des Invalides, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Le général Fririon a publié un *Essai sur les moyens de faciliter l'étude du grec et du latin, d'après un procédé nouveau;* Paris, 1826, in-8°, réimprimé la même année; — un *Journal historique de la campagne de Portugal entreprise par les Français sous les ordres du maréchal Masséna, prince d'Essling, du* 15 *septembre* 1810 *au* 2 *mai* 1811; Paris, 1841, in-8°, avec carte, extrait du *Spectateur militaire;* et dans le tome IV du même *Spectateur militaire* une *Relation de l'insurrection des troupes espagnoles détachées dans l'île de Seeland en* 1808.

Son fils, *Jules-Joseph*, baron Fririon, né vers 1800, entra dans l'armée en 1823, devint chef de bataillon en 1840, lieutenant-colonel en 1846, et commanda comme colonel l'état de siége dans les Basses-Alpes en 1852. Nommé général

de brigade, il fut envoyé en 1854 à l'armée d'Italie, où il commande une brigade d'infanterie de l'armée d'occupation. L. LOUVET.

Biogr. univ. et port. des Contemporains. — Encyclop. des Gens du Monde. — Le Bas, *Diction. encycl. de la France.* — Quérard, *La France littéraire. — Docum. partic.*

* **FRIRION** (*Joseph-François*, baron), général français, frère de François-Nicolas Fririon, né à Pont-à-Mousson (Lorraine), le 12 septembre 1771, mort à Strasbourg, le 2 mai 1849. Il entra au service en 1791, devint sous-lieutenant la même année, lieutenant l'année suivante, et se trouva aux premières affaires qui eurent lieu sur les bords du Rhin en 1793. Élu capitaine en 1794, il se distingua au siége de Kehl; il fit ensuite la campagne d'Italie; puis, adjoint à l'état-major de Moreau, il fut nommé chef de bataillon par ce général sur le champ de bataille de Mœskirch. Major en 1803, colonel en 1807, il fit partie de la grande armée, et fut blessé d'un coup de biscaïen à la bataille de Friedland, où périt son jeune frère. Il obtint alors le titre de baron. En 1808, il partit pour l'Espagne. Il y battit Morillo à Caracedo, se maintint à Lugo, et prit part aux combats de San-Muñoz, de Banovares, de Tamames et d'Alba de Tormes. Son régiment passa à l'armée de Portugal en 1810, et se distingua aux siéges et à la prise de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida ainsi qu'à la bataille de Busaco. L'armée étant rentrée en Espagne, Fririon se fit remarquer dans plusieurs affaires, et après la bataille de Fuentès de Onoro (5 mai 1811), où il fut blessé au bras et où il perdit un jeune parent, le lieutenant Fririon, il fut élevé au grade de général de brigade. On le retrouve à la bataille des Arapiles; et à la bataille de Vittoria, il couvrit avec succès la retraite de l'armée. Rentré en France, il battit les Anglais à Gorospile, et le général Foy ayant été blessé à la bataille d'Orthès, Fririon prit le commandement de la division, et se maintint quelques heures dans sa position. Il combattit ensuite à Vic-de-Bigorre et à la bataille de Toulouse. Après la restauration, il rentra dans ses foyers, et reçut de Louis XVIII la croix de Saint-Louis. Appelé en 1815 à l'armée du Rhin, il trouva encore l'occasion de se distinguer devant Strasbourg, dans la journée du 28 juin. Mis à la retraite à la seconde restauration, il fut rappelé à l'activité en 1830, après la révolution de Juillet, et commanda successivement les départements de l'Allier, de la Haute-Saône et du Bas-Rhin. Remis définitivement à la retraite en 1833, il passa le reste de ses jours à Strasbourg. L. LOUVET.

Biogr. univ. et port. des Contemporains. — Le Bas, *Diction. encycl. de la France.* — C. Mullié, *Biogr. des Célébrités militaires des armées de terre et de mer depuis* 1789 *jusqu'à* 1850.

FRISCH (*Jean-Léonard*), théologien, naturaliste et philologue allemand, né à Sulzbach, le 19 mars 1666, mort le 21 mars 1743. Il reçut sa première instruction sous les yeux d'un aïeul, helléniste distingué, et suivit son père, nommé administrateur à Schnabelwied. En 1680, il vint étudier au gymnase de Nuremberg, où il se fit une ressource de son talent pour le chant. C'est ainsi qu'il put continuer ses études à Altorf en 1683, et à Iéna en 1686. Venu à Strasbourg en 1688, il y donna des leçons d'allemand aux étudiants. Deux ans plus tard il voulut faire un voyage en France; mais les événements de la guerre le firent revenir sur ses pas. Il arriva par la Suisse et la Bavière à Nuremberg, où il refusa un emploi d'adjoint d'un prédicateur, pour ne pas nuire à un candidat plus âgé. Alors commença pour lui une vie d'aventures qui dura huit ans et lui fit faire de nombreuses expériences. De Vienne, où il se rendit en 1691, il passa en Hongrie, où il fut appelé à remplacer, à Neusohl, le vieux ministre évangélique Élias Breithorn. Cette position ne fut rien moins qu'avantageuse pour lui. Le service divin se faisait dans une grange, et Frisch, ayant devant lui un auditoire dont le plus grand nombre parlait latin, dut prêcher en cette langue. De plus, la communauté était loin de mener une vie régulière et chrétienne; Frisch crut bien faire en tonnant contre le désordre et en engageant ses paroissiens à se mieux conduire. On lui fit un crime de son zèle; il fut traité de piétiste, et contraint de se réfugier sur le territoire ottoman. C'était l'époque où l'armée turque s'avançait sur la rive droite du Danube à la rencontre de l'armée impériale, descendue de Péterwardein et qui la défit le 19 août 1691. Frisch s'était enrôlé dans un corps franc, et avait pris l'uniforme de dragon. En 1693 il se rendit par Venise à Nuremberg, et s'arrêta sur le domaine du baron de Wilke de Bodenhausen-Oberdachsbach, dont il dirigea habilement la culture. Deux ans plus tard, il fut chargé par le baron d'administrer la terre d'Arnstein dans l'Eichsfeld. En 1696 il entra chez un seigneur de Hartenfels, et en 1697 il devint précepteur d'un comte d'Erbach. En 1698 il se rendit par Mayence et Cologne en Hollande, où il dut travailler de ses mains pour vivre. Venu ensuite par Hambourg à Berlin, il songea à s'y faire une ressource des leçons particulières. La connaissance qu'il fit alors de Spener lui valut un emploi de sous-directeur au gymnase de Berlin. En 1706 il devint membre de la Société des Sciences, sur la recommandation de Leibnitz, à qui il avait appris le russe. En 1708 il fut nommé co-recteur et en 1726 recteur du gymnase. Il remplit ces fonctions depuis le 2 avril 1727. Frisch ne fut pas seulement versé dans la connaissance des langues étrangères, il montra aussi beaucoup d'aptitude pour les sciences naturelles. C'est à lui que quelques auteurs attribuent la découverte du *bleu de Prusse*. Il s'occupa aussi de séricicultur; les mûriers qu'il planta sur les remparts de Berlin lui produisirent environ cent livres de soie. Quant à ses ouvrages, ceux qui sont relatifs aux sciences sont : *Beschreibung von allerley Insecten in*

Teutschland, etc. (Description de toutes sortes d'Insectes en Allemagne, etc.), en cahiers parus de 1720 à 1738; — *Vorstellung der Voegel in Teutschland und beyläufig auch einiger fremden, mit ihren natuerlichen Farben* etc. (Peinture des Oiseaux de l'Allemagne et de quelques oiseaux étrangers avec leurs couleurs naturelles); 1733-1765, avec le concours de son fils Ferdinand-Helfreich, et continué par son autre fils Jodocus-Léopold. L'ouvrage est accompagné de 254 planches gravées sur cuivre et de 307 figures. Ses travaux de linguistique sont : *Nouveau Dictionnaire des Passagers, français-allemand et allemand-français*; Leipzig, 1712; — *Specimen Lexici Germanici*; 1723; — *Origo Characteris Slavonici vulgo dicti Cyrillici, paucis generatim monstrata, ortus vero et progressus characteris vulgo dicti Glagolitici, pluribus sigillatim descriptus*; 1727; — *Historia Linguæ Slavonicæ*; 1727; — *Historiæ Linguæ Slavonicæ Continuatio, continens historiam Dialecti Venedicæ meridionalis*; 1729; — *Continuatio IV, sive caput quartum de Dialecto Bohemica*; 1734; — *Historiæ Linguæ Slavonicæ continuatio V, sive caput VI de Lingua Polonica*; 1736; — *De primis in Germania typis editis Lexicis Germanicis*; 1739; — *Teutsch-Lateinisches Woerterbuch* (Dictionnaire Latin-Allemand); 1741, 2 v. in-4°; — *Liber symbolicus Russorum*, etc.; Francfort et Leipzig, 1727, in-4°.

Jean-Jacques Wippel, *Das Leben des weiland beruehmten Rectors an dem Gymnasio zum grauen Kloster in Berlin, Joh. Leonh. Frisch.* — Dietrich, *Berlinische Closter und Schul-Historie.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRISCH (*Jodocus-Léopold*), théologien et naturaliste allemand, fils du précédent, né à Berlin, le 29 octobre 1714, mort à Grüneberg, en 1787. Comme son père, il aima les sciences naturelles, dont il mena de front l'étude avec celle de la théologie. Frisch fut pasteur à Cottwitz, à Schweidnitz, enfin à Grüneberg. Ses principaux ouvrages sont : *Gruendliche Untersuchungen und Erklaerungen goettlicher Träume, so in der heiligen Schrift angezeigt, nebst der Untersuchung natuerlicher Träume* (Recherches exactes sur les songes divins, tels qu'ils sont indiqués dans l'Écriture Sainte, avec un examen des songes naturels); Sorau, 1745; — *Die Welt im Feuer* (Le Monde dans les flammes); ibid., 1746, in-4°; — *Musei Hoffmanniani Petrefacta et Lapides*; Halle, 1741, in-4°; — *Untersuchung natuerlicher Dinge* (Étude de choses naturelles); 1772; — *Das Natursystem der vierfuessigen Thiere in Tabellen* (L'Histoire naturelle des Quadrupèdes en tableaux); Glogau, 1774, in-4°; — *Von dem Nutzen und Schaden der vierfuessigen Thiere* (De l'Utilité et du Dommage que causent les Quadrupèdes); Bunzlau, 1776; — *Von den Ursachen der Vielerlei Bildungen und Groessen der Hunde* (Des Causes de la diversité de caractère et grosseur des Chiens); dans le recueil intitulé : *Le Naturaliste.*

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRISCH (*Jean-Léonard*), philosophe allemand, né à Berlin, le 3 octobre 1737, mort le 11 février 1795. Il fut co-recteur de l'école urbaine de Gruenberg, et publia des ouvrages estimés. On a de lui : *Die Bildung des Herzens der Jugend* (Culture du Cœur de la Jeunesse); Zullichau, 1770; — *Entscheidende Gruende* (Principes décisifs); Breslau, 1781. Cet ouvrage avait pour objet la réfutation du système de la philosophie de Steinbart. Frisch fit paraître en outre plusieurs articles dans les recueils périodiques de la Silésie.

Meusel, *Lexik. der vom Jahre* 1750-1800 *verstorbenen teutschen Schriftsteller.*

FRISCHE (Dom *Jacques* DU), philologue et théologien français, né en 1640, à Séez (Normandie), mort à Paris, le 15 mai 1693. Après avoir achevé ses études, il entra dans la congrégation des Bénédictins, et professa quelque temps la rhétorique à l'abbaye de Tyron. Ses supérieurs l'appelèrent ensuite à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il passa le reste de sa vie, occupé à de grands et savants travaux sur les Pères de l'Église. Il composa avec dom Hugues Vaillant, sur les *Mémoires* de Tillemont, la *Vie de saint Augustin*, insérée dans le XIIIe volume des œuvres de ce Père. Du Frische donna aussi avec Nicolas Lenourry la meilleure édition qui existe des œuvres de saint Ambroise; elle est intitulée : *Sancti Ambrosii, Mediolanensis episcopi, Opera, ad manuscriptos codices, nec non ad editiones veteres, emendata, studio et labore monachorum Sancti-Benedictini ex congregatione Sancti-Mauri*; Paris, 1686 et 1690, 2 vol. in-fol. Dom du Frische, à l'époque de sa mort, préparait une nouvelle édition de saint Grégoire de Nazianze.

Pinson, *Éloge de dom du Frische*; Paris, 1694.

FRISCHLIN (*Nicodème*, comte), philologue allemand, né à Balingen, le 22 septembre 1547, mort à Urach, le 29 novembre 1590. Après avoir fait ses études à Tubingue, il y professa successivement les belles-lettres et les mathématiques. En 1571 il alla à l'académie d'Esslingen présider les concours de philosophie. Vers la même époque, il récita sa comédie de *Rébecca* devant l'empereur Rodolphe, qui lui décerna la couronne poétique et le titre de comte-palatin. Ce fut le terme des prospérités de Frischlin; il s'était fait beaucoup d'ennemis par son esprit, naturellement satirique et violent. Ne se croyant plus en sûreté dans le Wurtemberg, il accepta la direction d'une école à Laybach, et s'y rendit avec sa famille en 1582. Il s'y ennuya, et revint au bout de deux ans à Tubingue; mais il n'y fit pas un long séjour. On l'accusa d'avoir violé une servante après l'avoir enivrée; il ne nia pas son crime, et réclama seulement le bénéfice de la prescription. On n'eut point d'égard à cette raison, et il dut quitter la

ville pour échapper à une poursuite criminelle. Il se retira à Francfort, d'où il passa successivement à Wittemberg, à Brunswick, à Marbourg, à Spire et enfin à Mayence. Il espérait se fixer dans cette dernière ville, et y faire imprimer ses ouvrages; mais comme les fonds lui manquaient, il écrivit au duc de Wurtemberg pour lui demander des secours. Il éprouva un refus, et en accusa certaines personnes, auxquelles il écrivit des lettres injurieuses. Cette imprudence fut cause de sa perte. Il fut arrêté à Mayence sur la demande du duc, et conduit dans une prison de Wurtemberg, où il resta enfermé pendant quelque temps. On le transféra ensuite au château d'Urach, le 17 avril 1590. Il sollicita inutilement son élargissement. Voyant toutes ses demandes rejetées, il tenta de s'évader. Il coupa les draps et les couvertures de son lit par bandes, qu'il lia les unes aux autres, et attacha aux barreaux de sa fenêtre. Il se glissa ensuite le long de cette espèce de corde; mais le poids de son corps ayant fait rompre ces bandes, il tomba sur des rochers et s'y brisa le crâne. Il avait alors quarante-trois ans. Malgré cette mort prématurée et les continuelles agitations de sa vie, il composa un grand nombre d'ouvrages. Nicéron en a donné la liste; nous ne citerons que les principaux, savoir : *Quæstionum Grammaticarum Libri VIII;* Venise, 1584, in-8° ; — *De Astronomicæ Artis, cum doctrina cœlesti et naturali philosophia congruentia, libri V;* Francfort, 1586, in-8°; — *Operum Poeticorum Pars Scenica, in qua sunt comœdiæ sex*, Rebecca, Susanna, Hildegardis Magna, Julius redivivus, Priscianus vapulans, Helvetio-Germani; *tragœdiæ duæ*, Venus, Dido; Strasbourg, 1589, in-8°; — *Poematum Pars Epica;* Strasbourg, 1598, in-8°; — *Operum poeticorum Pars Elegiaca;* Strasbourg, 1601, in-8°; — *Facetiæ selectiores;* Strasbourg, 1603, in-12; — *Orationes insigniores aliquot;* Strasbourg, 1605, in-8°.

FRISCHLIN (*Jacques*), frère du précédent, publia la *Vie* de celui-ci, sous le titre de *Nicodemus Frischlinus redivivus;* Strasbourg, 1599, in-8°.

G. Pflueger, *Vie de Frischlin*, en tête des *Orationes*. — Melchior Adam, *Vitæ Philosophorum*. — Freher, *Theatrum Virorum doctorum*, t. II. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. IX. — Lange, *Frischlinus, vita, fama, scriptis et vitæ exitu memorabilis;* Brunswick, 1727.

FRISCHMUTH (*Jean*), théologien et orientaliste, né en 1619, à Wertheim, mort à Iéna, en 1687. Il fut professeur d'hébreu dans cette ville. A la connaissance de cette langue il joignait celle de l'arabe, qu'il avait étudiée sous Hackspan. On a de lui soixante dissertations philologiques, bibliques et théologiques et quelques autres ouvrages. Les plus remarquables de ses dissertations sont : *De Pontificum Hebræorum Vestitu sacro;* — *De Sacrificiis;* — *De Decimis;* — *De Pontificatu Mosis, contra Nihusium;* — *De græca LXX Interpret. versione;* — *De Meditatione Mortis et Memoria clarissimorum quorumdam in re sacra et litteraria Virorum.* Al. B.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

FRISI (*Paul*), mathématicien italien, né à Milan, en 1727, mort dans la même ville, en 1784. Il fit ses études chez les Barnabites, dont il prit l'habit, à l'âge de seize ans. Envoyé à Casal, dans le Montferrat, pour y professer la philosophie, il s'attira par son humeur difficile des tracasseries et des dégoûts qui le décidèrent à abandonner cet emploi. Il passa à Novarre en qualité de prédicateur, puis occupa la chaire de philosophie dans un collége de son ordre à Milan. En 1755 il devint professeur de morale et de métaphysique à l'université de Padoue; mais il se distingua surtout par son savoir en physique et en mathématiques. Après avoir professé ces deux sciences à l'université de Milan, il parcourut la France, l'Angleterre, la Hollande, et se lia avec les plus célèbres mathématiciens de ces pays. A son retour il résolut de vivre dans la retraite; mais les perpétuelles polémiques où l'engageait son caractère tranchant et opiniâtre lui laissèrent peu de tranquillité. Frisi était membre des principales académies de l'Europe; il reçut des bienfaits de Marie-Thérèse, de Catherine II et de Joseph II. Ses principaux ouvrages sont : *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis Terræ;* Milan, 1751; — *Saggio della morale Filosofia;* Lugano, 1753; — *Nova Electricitatis Theoria;* Milan, 1755; — *Dissertatio de Motu diurno Terræ;* Pise, 1758; — un grand nombre de *Dissertations*, formant deux volumes, imprimés à Lucques, en 1759 et 1761, et parmi lesquelles on distingue celle qui est intitulée : *De Atmosphæra cœlestium corporum*, qui obtint en 1758 le prix de l'Académie des Sciences de Paris, et la dissertation *De Inæqualitate Motus Planetarum omnium*, pour laquelle il eut en 1760 un accessit à la même académie; — *Piano dei lavori da farsi per liberare, e assicurare dalle acque le provincie di Bologna, di Ferrara, di Ravenna, con varie annotazioni e riflessioni;* Lucques, 1762; — *Del Modo di regolare i fiumi e i torrenti, principalmente del Bolognese e della Romagna, libri tre;* Lucca, 1762; Florence, 1770; — *Cosmographia physica et mathematica;* Milan, 1774, 2 vol. in-4°; — *Opuscoli filosofici;* Milan, 1781.

Paul Frisi avait quatre frères; *Antoine* FRISI, médecin, botaniste et chimiste, mort sans laisser d'ouvrages; *Antoine-François*, auteur *Delle Antichità Monzezi;* Milan, 1794, 3 vol. in-4°; Louis, qui fut chanoine de Milan; et Philippe, podestat de Ravenne et auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertatio de imperio et juridictione J.-C. dom. Philippi Frisii ex regiis jusdicentibus in dominio Mediolani;* Milan, 1777, in-8°.

Le comte Verri, *Memorie appartenenti alla vita*

ed agli studj del signor don Paolo Frisi; Milan, 1787, in-4°.

FRISIUS. *Voy.* Fries, Friese et Gemma.

FRISNER (*André*), typographe allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fit ses études et fut reçu maître ès arts à Leipzig. De 1474 à 1478, il travailla chez l'imprimeur Sensenchmidt à Nuremberg, qu'il seconda dans la publication de plusieurs ouvrages, parmi lesquels l'*Historia Lombardica fratris Jacobi de Voragine*; Nuremberg, 1476. Il établit à son tour une belle imprimerie en 1488, et la transféra ensuite à Leipzig, où il devint en même temps professeur de théologie, et plus tard recteur de l'université. De Leipzig il se rendit à Rome, où il fut attaché à la personne du pape Jules II, sous le titre de *papæ et sedis apostolicæ primarius ordinarius*. C'est à Rome qu'il fit son testament : il laissa aux Dominicains de Leipzig son imprimerie.

Will, *Nuernb.-Gel. Lex.*

FRISON (*André-Joseph*), homme politique français, né en 1766, mort près Charleroy, vers 1827. Il se fit remarquer par son exaltation révolutionnaire dès 1790, et reçut le surnom de *Marat de la Belgique*. En 1795, dit la *Biographie moderne* (Theoph. Korn, Paris, 1806), répétée par Michaud jeune dans la *Biographie universelle*, l'assemblée électorale des Deux-Nèthes était composée de cinquante membres; les élections de la majorité ayant déplu à sept d'entre eux, ils opérèrent une scission, et nommèrent Frison, à la pluralité de quatre voix sur trois. Le corps législatif valida en mai la nomination faite par la majorité; mais après la journée du 4 septembre, le Directoire la cassa, et appela Frison au Conseil des Cinq-Cents, et son collègue Beerembroëk à celui des Anciens. Le 24 septembre 1798, il fut nommé secrétaire. Le 9 janvier 1799, il vota pour que les naufragés à Calais fussent envoyés devant une commission militaire et jugés comme émigrés. Lors de la crise du 30 prairial (19 juin 1799), il cita contre le Directoire des faits relatifs à la Belgique, pour établir la preuve des détentions arbitraires. Le 10 juillet, il dénonça le secrétaire Lagarde comme dilapidateur, au sujet de la propriété des journaux *Le Rédacteur* et *Le Défenseur de la Patrie*. Membre de la Société des Jacobins du Manège, il en fut nommé *notateur*; il vota ensuite pour déclarer la patrie en danger, et finit par dire qu'il craignait que quelques diplomates ne voulussent faire danser la *périgourdine* à la République. C'était une allusion aux menées de Talleyrand. Lors du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), il s'opposa de toutes ses forces au coup d'État de Bonaparte. Après le triomphe de celui-ci, il fut exclu du corps législatif et porté le 15 octobre suivant sur la liste des individus qui devaient être mis en détention dans le département de la Charente-Inférieure; mais cette mesure ne fut pas exécutée. Depuis cette époque, établi maître de forges à Lodelinsart près Charleroy, il refusa différents emplois, et se tua en tombant de cheval.

Moniteur universel, an VI, nos 100, 293 ; VII, 6, 138, 292, 361 ; VIII, 200, 254.

***FRISOVITZ** (*Balthazar*), jurisconsulte hongrois, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Successione ab intestato*; Francfort-sur-l'Oder, 1624, in-4°; — *Orationes tres de Inclinatione Principum*; ibid., in-4° ; — Συμβούλευσις, *seu Consultatio an principi imperium auspicanti conducat gravamina, et onera subditis flagitantibus sub persona Reohab*; ibid., 1625, in-4°; — *Oratio de Virtute Principis*; ibid., 1625; — *Oratio de Clementiæ et Justitiæ Temperamento*; ibid., 1626, in-4°; — *Gymnasma Argentoratense de præcipuis requisitis consiliarii*; Strasbourg, 1627, in-12.

Horanyi, *Memor. Hung.*

***FRISSARD** (*Pierre-François*), ingénieur français, né à Paris, le 27 juillet 1787, mort le 2 septembre 1854. Après de bonnes études au lycée Napoléon, il fut admis en 1806 à l'École Polytechnique, et en 1808 à celle des Ponts et Chaussées. De 1808 à 1813, il fut employé successivement au canal d'Arles, au port de Bouc, et au canal de Saint-Vit à Besançon. A Marseille, il étudia le nivellement des marais d'Arles et de La Camargue; à Rennes il dirigea les travaux d'Ille et Rance; à Mons il exécuta d'importants ouvrages hydrauliques. En 1813 il fut employé comme lieutenant du génie aux constructions militaires d'Anvers, jusqu'en 1814, où on le chargea des voies de communication du département du Jura. En 1815 on lui confia les travaux de défense des défilés du mont Jura. En 1819 il fut appelé à diriger les travaux du port de Fécamp. Pendant les six années (1819 à 1824) qu'il passa dans ce port, il se livra à des études approfondies sur l'amélioration de la navigation de la basse Seine, et fit exécuter des travaux considérables pour mettre Étretat et Fécamp à l'abri des inondations. A partir de 1828 il dirigea les constructions des ports de Saint-Valéry en Caux et de Dieppe, et érigea dans cette dernière ville les salles de spectacle et de concerts. Le 1er mai 1828 appelé au Havre, il consacra sept années à l'amélioration, à l'agrandissement du port de cette ville, dont il construisit aussi l'élégante salle de bals et de concerts. A la suite de ces importants travaux, il fut promu au grade d'ingénieur de première classe. En 1838 il coopéra à la construction du chemin de fer de Paris à Rouen; en 1839 il fut chargé comme ingénieur directeur des travaux du département de la Nièvre. En 1844 il fut nommé inspecteur divisionnaire des chemins de fer, en 1845 professeur à l'École des Ponts et Chaussées et officier de la Légion d'Honneur, enfin, en 1850 inspecteur général. Appelé la même année à faire partie du comité de l'Al-

gérie, il fut chargé par le ministre de la guerre d'une mission en Afrique. En 1851 le gouvernement l'envoya étudier l'Exposition de Londres. En 1854 il fut président de la commission des ports de refuge; et le 24 août de la même année il envoya au ministère un travail précieux sur les ports anciens et modernes. Quelques jours après il mourut, du choléra. Frissard a laissé de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire du Havre*, accompagnée de nombreuses planches; — *Voyage en Angleterre;* 1836; — *Événements de l'Histoire de France*, précédés d'un *Coup d'œil rapide sur l'origine des rentes;* — *Histoire des Ports de la Manche;* — *Coup d'œil sur les principaux Ports de France;* — *Comparaison de quelques Ports anciens et modernes;* — *Histoire de Dieppe*, terminée peu de temps avant la mort de l'auteur.

E. B—N.

Marcellin, *Biographie de P.-F. Frissard, Journal de l'Institut historique*, 1855. — Lecadre, *Notice biographie sur Frissard;* Havre, 1855.

* **FRITIGERN**, roi des Goths, vivait de 373 à 393. Il disputa contre Athanaric les débris de la succession d'Hermanaric (*voy.* ce nom), qui périt sous les coups des Huns. Isidore d'Espagne dit que Fritigern fut défait par son rival, aidé de l'empereur Valens. Paul Diacre rapporte au contraire que Fritigern, converti à l'arianisme par Ulphilas (*voy.* ce nom), obtint de Valens, son coréligionnaire, des secours à l'aide desquels il vainquit Athanaric. Ce dernier, fidèle au paganisme, n'en serait pas moins resté assez puissant pour persécuter ceux des siens qui se laissaient convertir à l'arianisme. Affaiblis par leurs propres divisions et toujours pressés par les Huns, les Goths se séparèrent. Les Wisigoths, devenus ariens, passèrent le Danube, et obtinrent de l'empereur grec la permission de s'établir dans la petite Mésie. Là Fritigern eut à détourner les atteintes de ses perfides hôtes, qui, non contents de détruire les sujets par la famine, attentaient à la vie des chefs par des embûches. Les gouverneurs grecs ne leur fournissaient, au prix de l'or, qu'une petite quantité de bœufs et de brebis qu'ils complétaient par de la chair de chien et d'autres animaux immondes, morts de maladie. Fritigern, de même qu'Alathéus et Safrach, qui partageaient avec lui le commandement, renouvela ses réclamations. Lupicinus, général romain, feignant de l'écouter favorablement, invita le régule des Goths à un festin. Fritigern, sans défiance, alla au banquet avec une suite peu nombreuse. Mais, pendant qu'il était à table, ainsi que les principaux officiers de son escorte, il entendit tout à coup les cris de ses compatriotes que l'on égorgeait dans le prétoire. Il sortit l'épée à la main, et mit en fuite les assassins. Il excita ensuite ses soldats à tourner leurs armes contre les Romains. Après le massacre de Lupicinus et de Maximus, les Visigoths s'étendirent sur la partie nord du Danube et s'avancèrent jusqu'à Andrinople, où ils défirent l'empereur Valens. Ce prince périt à la suite de cette bataille (378), qui livra aux vainqueurs la Thrace et la Dacie. Contenus par Théodose, ils profitèrent de la maladie de cet empereur pour se jeter sur la Thessalie, l'Épire et l'Achaïe, tandis qu'Alathéus et Safrach, suivis du reste des Goths, se retiraient en Pannonie. Fritigern conclut avec l'empereur Gratien un traité de paix, qui fut maintenu par Théodose. Il mourut peu après, et fut remplacé par Athanaric.

V. Marty.

Isidore de Séville, *Chronicon Regum Gothorum; diversarum gentium historiæ antiquæ Scriptores tres.* — Paul Diacre, *Historiæ miscelluneæ.* — Jornandès, *De Rebus Geticis*, cap. XXVI. — Rodéric de Tolède, *Hispan. gestarum Chronicon.*

FRITH ou **FRYTH** (*Jean*), réformateur anglais, né à Sevenoaks (comté de Kent), dans la seconde moitié du quinzième siècle, brûlé en 1533. Il fit ses études aux universités de Cambridge et d'Oxford. Il se lia avec Tyndal, embrassa les principes de la réformation, et fut emprisonné. Mis en liberté en 1528, il fit quelques voyages. A son retour il redoubla de zèle pour la propagation de sa doctrine, et fut brûlé à Smithfield. Ce martyr de la foi protestante a laissé contre le papisme plusieurs traités recueillis avec ceux de Tyndal et de Barnes; Londres, 1573, in-fol.

Fox, *Acts and Monuments.* — Burnet, *Reformation.* — Clark, *Eccles. History.* — Fuller, *Abel redivivus.* — Tanner, *Bibliotheca.*

FRITSCH (*Ahasverus*), polygraphe allemand, né à Mœcheln, le 16 décembre 1629, mort le 9 septembre 1701. Ayant vu dévaster, par suite des malheurs de la guerre, la demeure paternelle, il quitta sa ville natale, et vint, en 1643, à Halle, où pendant six ans il vécut de répétitions et de copies de manuscrits. Puis, à l'aide de ses seules ressources, il se rendit à Iéna, pour y étudier la jurisprudence, et fut reçu docteur en 1651. Revenu à Halle, il y subsista par les écrits qu'il publia, c'est-à-dire assez péniblement. Ses affaires prirent une autre face quand, en 1657, il fut nommé lecteur du comte Albert-Antoine de Rudolstadt. Il devint archiviste de la principauté de Schwarzbourg en 1659, et conseiller de cour et de justice en 1661. En 1687 il fut appelé aux fonctions de chancelier, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il composa de nombreux ouvrages de droit et de piété, dont les principaux sont : *Opuscula Juris publici et privati;* Nuremberg, 1690, in-fol. Publié plus tard par Griebner, sous cet autre titre : *Opuscula varia ad Jus publicum, ecclesiasticum, civile, feudale, nec non historiam, politicam et morum doctrinam spectantia;* Leipzig, 1731-32, 2 vol., in-fol.; — *Catalogus Scriptorum suorum, tam sacrorum quam profanorum, latinorum.* Un recueil des petits écrits de Fritsch a été publié par Spiller de Mitterberg; Cobourg, 1792

Baur, *Neues hist.— Biogr. liter. Hand Woerterbuch.*

FRITSCH (*Sigismond*), polygraphe allemand, né à Lengfeld, le 17 décembre 1710, mort le 30 mars 1776. Après avoir complété a l'université de Wittemberg ses études, commencées dans sa ville natale et à Meissen, il fit des cours de philosophie. De 1740 à 1770, il devint successivement diacre à Mitweyda, archi-diacre et premier pasteur. On a de lui : *Disputatio de antiquioribus litterarum Statoribus ac Mæcenatibus ;* Wittemberg, 1736, in-4° ; — *Disputatio de recentioribus litterarum Statoribus et Mæcenatibus ;* ibid., 1736, in-4° ; — *Disputatio de ecclesiæ ministro a patrono solo minime de officio removendo ;* ibid., 1739, in-4° ; — *Kurze historische Nachricht von dem vor hundert Jahren publicirten Westphaelischen Frieden* (Courte Relation historique de la Paix de Westphalie, proclamée il y a cent ans) ; ibid., 1748, in-8° ; — *Schediasma de antiquo civili ut et gamico* ἀνυποθησίας *ritu ;* ibid., 1751, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FRITZ (Le P. *Samuel*), missionnaire allemand, né en 1650, mort à Xeberos, en 1730 (1). Il était originaire de la Bohême, et fut choisi par le P. Lucero pour porter la foi chrétienne chez les Indiens Omaguas de l'Amérique méridionale. Il s'enfonça dans le désert, visita les tribus, et s'assura que non-seulement sept mille Indiens vivaient dans les îles du Marañon, mais qu'on en pouvait compter davantage encore sur le continent. Le P. Fritz travailla d'abord à les réunir en terre ferme et à les rassembler sur la rive principale du fleuve. A partir de l'embouchure du Napo, jusqu'à celle du Rio-Negro, c'est-à-dire dans un espace évalué à 250 lieues, il se porta sur tous les points où il jugeait sa présence nécessaire, et il se mit en mesure de réaliser ses projets. Pour la première fois on vit réunis aux *Omaguas* les nations des *Yurimaguas, Huros, Hanomas, Aisuaris* et *Ticunas*. L'esprit demeure confondu lorsqu'on voit qu'en moins de quelques mois ces six tribus formaient quarante missions, dans lesquelles on prêchait l'Évangile. Dès 1688 ces établissements improvisés offraient un chiffre de quarante mille Indiens formant une population active et paisible, qui se composait presque autant de néophytes que de catéchumènes ; il y régnait un ordre admirable, et les quarante réductions se subdivisaient pour ainsi dire en six provinces, ayant chacune leur capitale.

Après de tels travaux, il n'était pas surprenant que le P. Fritz ressentît cruellement le résultat des fatigues de tous genres qu'il avait endurées. Au commencement de 1689 il tomba gravement malade, et craignant de succomber avant d'avoir eu le temps d'atteindre les hautes missions, il se rendit sur le territoire portugais, dans le but d'obtenir quelques secours au Pará : l'occasion était des plus opportunes pour se procurer des notions géographiques sur le bas Maranhao, afin de compléter la carte qu'il avait commencée ; ce travail porta ombrage au gouverneur du Pará. Le P. Fritz fut retenu prisonnier à Belem. Désolé de se voir arrêté ainsi loin de ses néophytes, le missionnaire s'adressa au roi de Portugal lui-même, pour recouvrer sa liberté ; la réponse ne se fit pas attendre : dès 1690 le gouverneur du Pará reçut l'ordre de mettre en liberté le P. Fritz, et même de lui offrir un riche ornement au nom de Sa Majesté Très-Fidèle. Il lui était enjoint également de donner une escorte au père Fritz pour l'accompagner jusqu'aux bouches du Napo. Le père Fritz ne fut nullement la dupe de ces courtoisies intéressées, l'escorte militaire qui devait remonter le grand fleuve avec lui lui paraissait un luxe superflu, sur le but de laquelle il ne se méprenait point, et il résolut de se rendre à Lima, pour se plaindre directement au vice-roi, qui représentait l'Espagne. Il ne put effectuer son projet qu'au commencement de 1692 : soit que le vice-roi ne crût pas à des projets d'invasion dont le P. Fritz se montrait préoccupé, soit qu'il n'eût pas à sa disposition les moyens de s'y opposer, il n'écouta point le missionnaire et ne pourvut à rien de ce qu'on lui demandait. Cette indifférence amena la ruine totale de la mission chez les Omaguas.

Le père Fritz n'en retourna pas moins vers ses néophytes ; il ne fit pas un long séjour sur les bords du Napo. Heureusement pour lui, il avait quitté la mission dès 1710, pour remplacer le supérieur de son ordre, au moment où l'événement qu'il avait tant redouté allait s'accomplir. A cette époque les guerres de la succession qui divisaient en Europe les deux couronnes parururent être un motif suffisant aux Portugais du Pará pour faire une irruption dans le haut Amazone. Quinze cents Européens unis à quatre mille Indiens remontèrent le fleuve sur une flotte immense de pirogues, d'igaratés, de canots, de toutes dimensions et vinrent jusqu'aux bouches du Napo ruiner l'œuvre du père Fritz. En vain le P. J.-B. Sanna s'opposa-t-il de tout son pouvoir à cette agression. Plus de vingt mille prisonniers indiens furent emmenés au Pará, et le missionnaire qui les dirigeait se vit contraint de les suivre sur le bas Amazone pour échapper aux horreurs de la famine ; vingt-deux mille néophytes avaient fui les anciens établissements et regagné leurs forêts.

Accablé de chagrin, le père Fritz réclama avec énergie auprès du pouvoir séculier ; il porta ses plaintes jusques à Quito et à Lima ; mais ses demandes furent toujours écartées ; jamais il ne put voir rétablir les villages indiens, dont la fondation lui avait coûté tant d'efforts. Devenu octogénaire, le pauvre missionnaire ne put se décider à abandonner ses forêts : il se réfugia au village de Xeberos près de la Laguna et y mourut.

(1) Ces deux dates rectifient celles de la *Biographie universelle*, qui fait naître le P. Samuel Fritz en 1653 et le fait mourir en 1728. F. D.

Le père Samuel Fritz avait toutes les qualités du voyageur et du fondateur de colonie; il dessinait, entendait l'architecture, et pouvait au besoin se passer de certains ouvriers qu'on rencontre rarement dans le désert. La Condamine en a mentionné les travaux géographiques. La grande carte de Fritz du fleuve des Amazones a conservé longtemps de la renommée; mais le savant missionaire n'avait pas à sa disposition des instruments assez précis pour que son œuvre eût une exactitude rigoureuse. Le premier tirage est fort rare. On le trouve à la Bibliothèque impériale de Paris, sous ce titre : *El gran rio Marañon ó Amazonas, con la Mission de la Compañia de Jesu, geograficamente delineado por el P. Samuel Fritz, missionero continuo en este rio. P. J. de N. Societatis Jesu, quondam in hoc Marañone missionarius, sculpebat Quiti, anno* 1707. *A la catolica y real Magestad del Rey Nº Sr Dn Felipe V. La Provincia de Quito de la Compa de Jesus ofrece y dedica en eterno reconocimiento este Mapa del gran rio Marañon, como á su soberano patrono y mantenedor, por mano de su real audiencia de Quito.* Cette carte, de très-grande dimension, a été reproduite en partie dans les *Lettres édifiantes* (t. XII, 1re édit.; t. VIII de la 2e); l'original est presque introuvable; les travaux de Smith, de Castelnau, d'Herndon, de Gaetano Osculati, et de M. Carey empêchent qu'on ne regrette l'excessive rareté de cet ancien monument géographique.

Ferd. DENIS.

D. Juan de Velasco, *Historia del Reyno de Quito*; Quito, 1841, pet. in-4°. — La Condamine, *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*; Paris, 1751, in-4°.

*FRITZSCHE (*Christian-Frédéric*), théologien allemand, né à Nauendorf, le 17 août 1776, mort à Zurich, le 19 octobre 1850. Il étudia à l'école des orphelins de Halle, et s'appliqua ensuite à Leipzig à la théologie. Pasteur à Steinbach depuis 1799, il devint surintendant (évêque protestant) à Dobrilugk en 1809, professeur titulaire de théologie à Halle en 1830, et en 1833 on lui confia la censure des ouvrages de théologie. Outre des articles, brochures et travaux de circonstance, dont un grand nombre ont été recueillis dans les *Fritzschiorum Opuscula academica*, Leipzig, 1838, publiés par lui-même et deux de ses fils, on a de lui : *Vorlesungen ueber das Abendmahl* etc. (Lectures sur la Communion, etc.;) — *De Anamartesia Jesu Christi*; Halle, 1835-37; — *De Revelationis Notione biblica*; Leipzig, 1828.

Conversat.-Lex.

*FRITZSCHE (*Charles-Frédéric-Auguste*), fils aîné de Christian-Frédéric, théologien allemand, né à Steinbach, le 16 décembre 1801, mort le 6 décembre 1846. Il étudia d'abord dans la maison paternelle, et plus tard à l'université de Leipzig, où il fut nommé professeur agrégé, en 1825. En 1826 il passa à Rostock en qualité de professeur titulaire de théologie. Appelé au même titre, à Giessen en 1841, il mourut dans ces fonctions, peu d'années après. Outre des dissertations exégétiques, dont quelques-unes sont imprimées dans les *Fritzschiorum Opuscula academica*, on a de lui : *De nonnullis secundæ Pauli ad Corinthios Epistolæ Locis*; Leipzig, 1824; — *Commentare zum Matthæus* (Commentaires sur saint Matthieu); Leipzig, 1826; — *Commentare zum Marcus* (Commentaires sur saint Marc); Leipzig, 1830; — *Commentar ueber den Rœmerbrief* (Commentaire sur l'Épître aux Romains); Halle, 1843-46; — *De Conformatione Novi Testamenti critica, quam C. Lachmannus edidit*; Giessen, 1841.

Conversat.-Lex.

*FRITZSCHE (*François-Volkmar*), deuxième fils de Christian-Frédéric, philologue et critique allemand, né à Steinbach, le 26 janvier 1806. Après avoir reçu de son père sa première instruction, il étudia au gymnase de Luckau, et plus tard à Leipzig, sous Beck et Hermann. Il quitta cette ville en 1828, pour se rendre à Rostock, où il continua les importants travaux philologiques qu'il avait commencés à Leipzig. Ses ouvrages sont : une édition de l'*Alexandre, Demonax, Gallus*, etc., de Lucien; — *Quæstiones Lucianeæ*; Leipzig, 1826; — *Commentationes de Atticismo et Orthographia Luciani*; Rostock, 1828; — *Dialogi Deorum*; Leipzig, 1829; — *Quæstiones Aristophaneæ*; Leipzig, 1835; — Une édition des *Thesmophoriazusæ*; Leipzig, 1838, et des *Ranæ* d'Aristophane; Zurich, 1845. Ces deux publications témoignent d'une grande connaissance de la comédie grecque; — *De Monodiis Euripideis*; Rostock, 1843; — *De Dœtalensibus atque Babyloniis Aristophanis*; Leipzig, 1831; — *De Carmine Aristophanis mystico*; Rostock, 1841.

Conversat.-Lex.

*FRITZSCHE (*Otto-Fridolin*), *le jeune*, théologien allemand, né à Dobrilugk, le 23 septembre 1812. Il puisa son instruction d'abord chez son père; puis à la maison des orphelins de Halle, ville où il étudia ensuite la théologie. En 1842 il devint professeur titulaire à Zurich. Fritzsche est depuis 1844 bibliothécaire en chef de la bibliothèque centrale de Zurich. On a de lui: *De Theodori Mopsuestani Vita et Scriptis*; Halle, 1836; — *Confessio Helvetica posterior*; Zurich, 1839; — Une édition de *Lactance*; Leipzig, 1842-44, 2 vol.; — Une traduction allemande du *Livre d'Esther*; Zurich, 1848. Fritzsche collabora à l'ouvrage de W. Grimm intitulé : *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zu den Apokryphen des Alten. Testaments* (Manuel abrégé et exégétique des Apocryphes de l'Ancien Testament). Fritzsche en composa la première livraison, contenant : le 3e liv. d'Esdras; les additions au livre d'Esther et Daniel, la Prière de Manassé, le Livre de Baruch et l'Épître de Jérémie; Leipzig, 1851.

Fritzschiorum Opuscula academica. — *Convers.-Lex.*

FRITZE (*Jean-Théophile*), médecin allemand, né à Magdebourg, le 9 janvier 1740, mort le 11 avril 1793. Il étudia d'abord la théologie, qu'il abandonna pour la médecine. Il suivit dès lors les cours de l'université de Halle, y fut reçu docteur, voyagea pour compléter son instruction, et vint exercer la médecine successivement à Magdebourg et à Halberstadt en 1771. En 1778 il devint médecin de l'état-major de l'armée prussienne, dans la guerre pour la succession de Bavière. Au rétablissement de la paix, Fritz fut nommé médecin de la ville d'Halberstadt, et en 1786 inspecteur général des hôpitaux du royaume. Il quitta ce poste pour la place de médecin du prince de Stolberg Wernigerode, puis vint s'établir définitivement à Halberstadt. On a de lui : *Dissertatio de secretione lactis muliebris, et præcipuis ab ea pendentibus morbis;* Halle, 1764, in-4°; — *Das Koenigl. Preussische Feldlazareth*, etc. (Le Lazareth royal prussien, etc.); Leipzig, 1780, in-8°, anonyme; ouvrage où l'auteur signale les vices de l'administration des hôpitaux prussiens durant la campagne de 1778; — *Medizinische Annalen fuer Aerzte und Gesundheitsliebende* (Annales médicales destinées aux médecins et à ceux qui tiennent à la santé); Leipzig, 1781, in-8°; — *Charlatanerie und Menschenopfer* (Charlatanerie et sacrifices humains, etc.); Leipzig, 1782, in-8°.

Biographie médicale.

* **FRITZLAR** (*Herbort von*), minnessinger, vivait à la cour de Hermann, landgrave de Thuringe, au commencement du treizième siècle. Sur l'invitation de ce prince, il composa un poëme intitulé *Liet von Troye*, d'après Dictys de Crète et Darès le Phrygien, ou plutôt d'après le *Roman de Troyes* de Benoît de Sainte-More (manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 7535, Cangé). L'ouvrage d'Herbort de Fritzlar, écrit dans le dialecte de la basse Allemagne, a été publié, sur le manuscrit d'Heidelberg, n° 368, par G.-K. Frommann; Quedlinburg et Leipzig, 1837.

Alexandre Pey.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRIXER (*Alexandre-Marie-Antoine*), dit FRIZIERI, compositeur de musique italien, né à Vérone, le 16 janvier 1741, mort à Anvers, en 1823. Frappé de cécité à l'âge d'un an, il n'en montra pas moins dès sa plus tendre enfance d'étonnantes dispositions pour la musique; il apprit en peu de temps à jouer des instruments les plus difficiles, et devint organiste à Vicence, où il passa trois ans. Il vint ensuite en France, passa deux ans à Paris, et finit par s'établir à Strasbourg, où il composa deux opéras en trois actes. Revenu à Paris en 1770, le maître aveugle donna à la Comédie-Italienne deux opéras : *Les Deux Miliciens*, et *Les Souliers mordorés, ou les cordonniers allemands.* Dégoûté des tracasseries de coulisses, Frizieri accepta les propositions du comte de Châteaugiron, qui lui offrait un asile dans ses terres en Bretagne. Frizieri passa douze années auprès de son Mécène, ne faisant que quelques excursions à Paris. Aux premiers éclats de la révolution, il voulut se fixer à Nantes; mais la guerre de la Vendée le chassa bientôt de cette ville, et le fit revenir à Paris. Là il fonda, près du Palais-Royal, en 1798, une Société Philharmonique, qui fut plus tard transportée dans l'ancien magasin de l'Opéra, rue Saint-Nicaise. Mais deux ans après, en 1800, il fut ruiné par l'explosion de la machine infernale, et se retira à Anvers, où il ouvrit un magasin de musique. C'est là qu'il mourut.

G. Vitali.

Enciclopedia popolare Torinese. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *Biographie universelle et portative des Contemporains.*

FRIZON (*Pierre*), historien et théologien français, né dans le diocèse de Reims, dans la seconde moitié du seizième siècle, mort au mois de juillet 1650 ou 1651. Il fut jésuite pendant quelque temps, et professa dans les colléges de cette Société. Il la quitta pour entrer dans l'université de Paris, où il se fit recevoir docteur en 1623. Il fut admis en 1624 au collége de Navarre, et en devint grand-maître en 1635. On a de lui : *La sainte Bible françoise, traduite par les théologiens de l'université de Louvain, avec des sommaires extraits des Annales du cardinal Baronius, et les moyens pour discerner les bibles françoises catholiques d'avec les huguenotes;* Paris, 1621, in-fol.; — *Gallia purpurata;* Paris, 1629, in-fol. C'est une histoire des papes et des cardinaux français. L'auteur, dans une nouvelle édition, publiée en 1638, y ajouta l'histoire des grands-aumôniers.

Lannoi, *Histoire du Collége de Navarre*, t. II, pag. 833. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FRIZON (*Léonard*), poëte latin moderne, né à Périgueux, en 1628, mort à Bordeaux, le 22 mars 1700. Il entra dans la Société de Jésus, et professa la rhétorique et l'Écriture Sainte. Il composa un très-grand nombre de poésies latines, qui, après avoir été imprimées séparément, furent recueillies sous le titre de *Opera poetica, libri XXIV, cum orationibus panegyricis III;* Paris, 1675, 2 vol. in-8°. L'édition de Bordeaux, 1689, 2 vol. in-12, est plus complète.

Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, p. 115; t. III, p. 317, et t. V, pag. 403. — Al. et Aug. de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jesus.*

FRIZON (Le P. *Nicolas*), historien français, né à Reims, vivait au dix-huitième siècle. Il fit partie la Compagnie de Jésus. On a de lui : *La Vie de Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus;* Nancy, 1706, in-8°; — *Vie du cardinal Bellarmin, de la Compagnie de Jésus;* Nancy, 1708, in-4°; — *Histoire d'Éléonore d'Autriche, mère du duc Léopold Ier, et épouse du duc Charles V;* Nancy, 1725, in-8°; — *Vie de Sigisbert, roi d'Austrasie;* Nancy, 1725, in-8°; — *Vie de la mère Élisabeth de*

Ramfaing, institutrice des religieuses du Refuge de Nancy; Avignon, 1735, in-8°.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

FRIZZI (*Antonio*), historien et poëte italien, né à Ferrare, en 1736, mort dans la même ville, le 28 septembre 1800. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il s'adonna particulièrement à la jurisprudence, et se fit recevoir notaire, en 1759. Il fut nommé secrétaire de l'administration municipale en 1781, et garda cette place jusqu'à l'occupation de Ferrare par les Français. On a de lui : *La Salameide;* Venise, 1773 : c'est un poëme badin sur une préparation culinaire; — *Memorie storiche della nobilissima Famiglia Bevilacqua;* Parme, 1779, in-4°; — *Guida de' Forestieri per Ferrara;* 1787; — *Memorie per la storia di Ferrara;* 1791-1809, 5 vol. in-4° : c'est l'histoire du duché de Ferrare depuis son origine jusqu'à son incorporation au saint-siége.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. IV.

* **FRIULANO** (*Niccolò*), peintre de l'école vénitienne, florissait au commencement du quatorzième siècle. Il avait peint à fresque toute la façade de la principale église de Gemona, bourg du Frioul. On voit encore quelques restes de ces peintures, et au-dessous de l'une d'elles, représentant le martyre d'un saint, on lit : MCCCXXX *magister Nicolaus pictor me fecit.* On attribue aussi à cet ancien maître, mais sans preuve, une grande fresque de la cathédrale de Venzone, représentant la consécration de cette église. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

FROBEN (*Jean*), célèbre imprimeur suisse, d'origine allemande, né à Hammelbourg (Franconie), en 1460, mort en octobre 1527. Il fit ses études à l'université de Bâle, et c'est à Bâle que ses compatriotes franconiens, Jean et Adam Petri, tous deux imprimeurs, lui firent connaître un autre typographe renommé, Jean Amerbach, chez lequel il entra en qualité de correcteur. En 1490 Froben obtint le droit de bourgeoisie à Bâle, et dès 1491 on voit sortir de ses presses une *Biblia integra, summata, distincta, superemendata*, 1491, en petits et beaux caractères gothiques; puis un ouvrage de Jean de Lapierre, ce savant prieur de la Sorbonne à Paris, où il avait introduit l'imprimerie; cet ouvrage est intitulé : *Joannis de Lapide Resolutorium dubiorum circa celebrationem missæ occurrentium;* 1492. Froben donna ensuite une édition du *Decretum Gratiani;* 1493, in-4°.

A dater de 1494 Froben imprima tantôt seul, tantôt en société avec Jean Petri. En 1500 il publia, en société avec Jean Amerbach, une nouvelle édition du *Decretum Gratiani*, in-4°, et en 1502 les trois imprimeurs se réunirent pour la publication de la *Biblia lat. cum postill. Nic. de Lyra*, 6 vol. in-fol. D'autres entreprises furent exécutées, soit par les trois imprimeurs réunis, soit par Froben et Jean Petri. En 1506 *les Œuvres de saint Augustin*, en 9 vol. in-fol., furent imprimées par Amerbach, Jean Petri et J. Froben.

Le dernier ouvrage portant les noms des trois associés est une réimpression du *Decretum Gratiani;* 1512, gr. in-fol.

Jean Froben introduisit le premier en Allemagne la lettre aldine ou italique; c'est dans ce caractère que furent imprimés les *Adagia* d'Érasme; 1513, in-fol. Des rapports commencèrent alors à s'établir entre l'imprimeur et le philosophe, qui vint à Bâle l'année suivante, attiré par la grande réputation dont jouissait Froben. Le savant Lachner, beau-père de Froben, alla au-devant d'Érasme, et lui offrit l'hospitalité. En 1516 parut chez Froben le *Nouveau Testament* d'Érasme, (in-fol.), imprimé pour la première fois dans la langue originale, avec la traduction latine et des commentaires d'Érasme. Cette belle édition est dédiée au pape Léon X; en tête est une préface de Froben, où il dit qu'il n'a rien épargné pour l'exécution de cet ouvrage, si utile aux chrétiens, et que c'est à sa prière que le savant et pieux théologien Œcolampade, si versé dans les langues hébraïque, grecque et latine, a bien voulu consacrer tous ses soins à la correction des épreuves, secondé en cela par Érasme. Un privilége de quatre ans fut accordé par l'empereur Maximilien à Froben pour l'impression du Nouveau Testament en grec. — Sa grande édition *des Œuvres de saint Jérôme*, 9 vol. in-fol., mérita cet éloge d'Érasme : *Intra triginta annos nullum opus excusum typis pari fide, pari cura, pari impendio.* Érasme, après plusieurs voyages, se fixa, en 1521, à Bâle; il y demeura d'abord chez Froben, ensuite dans sa propre maison. C'est à dater de cette époque et de son intimité avec Érasme que Froben déploya la plus grande activité; depuis lors jusqu'à sa mort il publia plus de trois cents ouvrages, grands ou petits, qui occupèrent sept presses. Le papier qu'il employa est bon, les titres soignés, les caractères bien nets, et la correction parfaite; il corrigeait lui-même ou s'en remettait de ce soin à Lachner, à Wolfgang Musculus ou à Jean Œcolampade. Ce dernier nous dit qu'il admirait comment Érasme, qui à lui seul occupait continuellement trois presses chez Froben, trouvait le temps de comparer les manuscrits grecs et latins, de consulter les écrits anciens et modernes et de corriger même les épreuves de ses propres ouvrages. Cet exemple fut, dit-il, un stimulant pour lui, qui le décida à persévérer dans la rude tâche de correcteur.

Les dessins des titres de Froben sont dûs à Holbein, et les gravures à Ursus Graff. Les dépenses de Froben ne furent pas toujours couvertes par la vente des produits, surtout après le succès des ouvrages de Luther, dont Érasme avait dissuadé son ami d'imprimer les écrits. Les publications de Froben furent souvent contrefaites, comme on le voit par certains passages des ouvrages d'Érasme. Cet illustre savant procura à Froben plusieurs priviléges impériaux,

qui ne le mirent pas toujours à l'abri des contrefaçons dans les pays voisins. Érasme rapporte que les pirates étaient à l'affût pour obtenir frauduleusement des épreuves des ouvrages qu'imprimait Froben, et qui, réimprimés aussitôt, se vendaient à vil prix, tandis que Froben en était pour ses frais de révision, de correction et d'acquisition de manuscrits originaux. Dans une lettre écrite de Fribourg à Jean Herwagen (9 août 1531), Érasme dit en parlant de Froben : *Ita factum est ut rem literariam magis auxerit quam familiarem, suisque hæredibus plus honestæ famæ reliquerit quam pecuniæ.* « Ses soins profitèrent plus aux lettres qu'à sa fortune, et il laissa à ses héritiers une belle et honorable renommée, mais peu d'argent. »

Froben mourut d'une chute qu'il fit du haut d'un escalier.

Les lettres d'Érasme témoignent de la douleur que lui fit éprouver la perte de son ami. Il fit en son honneur des épitaphes en grec et en latin, et reporta sur sa famille l'affection qu'il avait vouée à Froben. Le plus jeune fils de Froben fut son filleul. L'ami d'Érasme ne fut pas seulement un grand typographe; il fut vénéré pour ses vertus de famille. Sa veuve, Gertrude Lachner, se remaria avec l'imprimeur Herwagen; sa fille *Justine* épousa aussi un typographe.

Froben eut pour emblême un bâton surmonté d'une colombe; deux serpents enroulés autour du bâton dressent leur tête vers la colombe; à chacun des quatre côtés est une devise, en hébreu, en grec et en latin. Les deux en grec disent : Soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Celle en latin : *Prudens simplicitas, amorque recti.*

Son fils *Jérôme* et son gendre *Episcopius* lui succédèrent; les ouvrages sortis de leurs presses ne sont point indignes de la célèbre imprimerie de Froben. A. FIRMIN-DIDOT.

Escher, dans Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.* — Sax, *Onomast. litter.*, III, 8, et *Analect.* — Pantaléon, *Prosopographia.* — Maittaire, *Ann. Typog.*, I. — Baillet, *Jugem.*

FROBEN. *Voy.* FORSTER.

FROBERGER (*Jean-Jacques*), musicien allemand, né à Halle (Saxe), en 1637, mort à Mayence, en 1695. Il était fils d'un chantre. Ses dispositions musicales frappèrent l'ambassadeur de Suède, qui le conduisit à Vienne et le présenta à l'empereur Ferdinand III. Ce prince l'envoya à Rome étudier sous Frescobaldi. A son retour en Allemagne, il fut nommé organiste de la cour. Le désir d'étendre sa réputation lui fit entreprendre un voyage en Angleterre. Il eut le malheur d'être dépouillé par des brigands. S'étant échappé de leurs mains, il continua sa route; mais il fut pris en mer par des pirates. Il leur échappa aussi, et arriva à Londres dans l'état de dénûment le plus complet. Il fut forcé d'accepter pour vivre l'emploi de souffleur de l'organiste de la cour. Froberger, réduit à ces humbles fonctions, trouva enfin une occasion de révéler son talent et d'attirer sur lui l'attention du roi Charles II, qui le combla de faveurs. Au bout de quelques années, il revint à Vienne; mais il y trouva des envieux, qui l'empêchèrent d'arriver jusqu'à l'empereur. Blessé de cette disgrâce, il demanda sa retraite, et alla habiter Mayence, où il passa ses dernières années. Après sa mort on recueillit quelques-unes de ses compositions, et on les fit paraître sous le titre de : *Diverse curiose e rarissime partite di toccate, ricercate, caprici e fantasie*, etc.; Mayence, 1695, in-fol.; — *Diverse ingeniosissime, rarissime et non mai piu viste curiose partite de toccate, canzoni, ricercate, alemande, correnti*, etc.; Mayence, 1714, in-fol. D'après Fétis, Froberger fut, comme claveciniste et organiste, le premier talent de son époque. « Le style de cet artiste est sévère, dit le même auteur, et appartient plus au goût d'harmonie de l'école allemande de Kerl et de quelques autres anciens organistes qu'à celui de son maître Frescobaldi, dont il n'a ni l'élégance ni la clarté. »

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.*

FROBES (*Jean-Nicolas*), mathématicien allemand, né à Goslar, le 11 janvier 1701, mort le 11 septembre 1756. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et les continua à l'université d'Helmstædt, où il s'adonna particulièrement à la philosophie. Il étudia aussi la physique et les mathématiques. Revenu en 1725 à Goslar, il aborda avec succès l'enseignement. Il retourna à Helmstædt en 1726, et s'y fit recevoir maître ès arts. Devenu ensuite répétiteur, il fit sur la philosophie des leçons qui eurent un certain retentissement. Nommé professeur agrégé en 1735, il ouvrit ses leçons par un discours intitulé : *De Prudentia physica et mathematica;* Helmstædt, 1735, in-4°. En 1740 il fut nommé professeur titulaire de logique et de métaphysique. A la mort du professeur Rodolphe-Christian Wagner, Frobes devint professeur de physique et de mathématiques. En 1751 il se démit de ses fonctions de professeur de logique et de métaphysique, en faveur de Lodtmann. On trouve dans Meusel une liste complète des ouvrages de Frobes, dont les principaux sont : *Brevis ac dilucida Systematis Wolfii Delineatio*, etc.; Helmstædt, 1734; — *Arteficiorum algebraicorum elementis analyseos finitorum Wolfianis comprehensorum Delineatio*, etc.; Helmstædt, 1734; — *Oratio de præclaris recentiorum philosophorum in logicam et metaphysicam meritis;* Helmstædt, 1740, in-4°; — *Encyclopædia mathematica memorialis;* Helmstædt, 1743-1746; — *Christiani Wolfii Philosophia rationalis, sive logica in compendium redacta, cum observationibus atque indice seu lexico logico et bibliographia logica singulari;* Helmstædt, 1746, in-4°; — *Brevis ac dilucida scriptorum atque argumentorum quibus numinis divini existentia comprobatur Recensio*, etc.;

Helmstædt, 1746, in-4°; — *Bibliographiæ selenographorum exegeticæ et criticæ Specimen*, I-VI; 1748-1753, in-4°; — *Historica et dogmatica Canonici trigonometrici Dilucidatio;* Helmstædt, 1750, in-4°; — *Historica et dogmatica ad Mathesin Introductio*, etc.; Helmstædt, 1750, in-4°; — *Rudimenta Biographiæ mathematicæ*, sectio I-III; Helmstædt, 1751-1755, in-4°; — *Polyhistor heliographicus sive solaris;* Helmstædt, 1755, in-4°.

Strodtmann, *Neues Gelehrtes Europa.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FROBISHER (Sir *Martin*), célèbre navigateur anglais, né à Doncaster (Yorkshire), mort à Plymouth, en novembre 1594. Il était d'une famille peu fortunée, entra fort jeune dans la marine, et se distingua bientôt dans cette carrière par son audace et son habileté. A cette époque on commentait beaucoup les cartes d'Abraham Œrtell (*Ortelius*), qui, tracées d'après les données des Vénitiens Zeni, faisaient supposer un passage au Nord-Ouest pour communiquer d'Occident en Orient. Un moine espagnol racontait qu'il était venu de Mexico en Allemagne par ce passage, et ce récit avait fortement préoccupé quelques hommes d'intelligence. Sir Humphrey Gilbert et Richard Wills, entre autres, par leurs écrits, contribuèrent à entraîner l'opinion générale. L'échec éprouvé par Richard Chancelor et Étienne Burough (1555-1556), en cherchant une route au nord-est, loin d'émousser les espérances, les avaient toutes dirigées vers l'ouest. Frobisher eut la gloire d'être un des plus énergiques promoteurs de la recherche par cette nouvelle voie et de l'entreprendre le premier. Durant quinze années, il proposa vainement à divers armateurs de lui procurer les moyens d'accomplir son voyage. Il trouva enfin un protecteur dans Dudley, comte de Warwick, favori de la reine Élisabeth. Avec cet aide et celui de quelques autres seigneurs, Frobisher acheta et équipa deux barques à voiles du port de vingt tonneaux et une pinasse de dix tonneaux. Ce fut avec des moyens de navigation aussi frêles qu'il mit à la voile de Deptford, le 8 juin 1576. Arrivé à la hauteur des îles Shetland, il fit route à l'ouest, et le 11 juillet, par 61° de latitude boréale, reconnut la partie méridionale du Groënland, qu'il supposa être le Friesland de Zeno (*voy.* ce nom). Arrêté par les glaces, il se dirigea au sud-ouest, parut le 28 en vue du Labrador, longea la côte du continent sans pouvoir y aborder, et ayant remis le cap au nord dépassa le détroit d'Hudson. Le 31 juillet, il côtoya de nouvelles terres (les îles Savage et de La Résolution), et le 11 août entra par 63° 8' lat. nord dans un détroit auquel il donna son nom (1). Les îles Metaincog ou de *Hall* le séparaient alors du détroit de Cumberland. Il s'avança l'espace de cinquante lieues jusqu'à une pointe sur laquelle il descendit et qu'il nomma *cap Elizabeth.* Il prit possession de ce pays au nom de l'Angleterre. Il eut plusieurs fois des relations avec les indigènes, et le portrait qu'il en trace s'accorde en tous points avec celui que les navigateurs modernes font des Esquimaux (1). Dans cette relâche les Anglais perdirent cinq de leurs camarades, qui ne reparurent plus. En revanche, ils s'emparèrent d'un naturel, qu'ils ramenèrent de vive force en Angleterre. Le froid augmentant rapidement, Frobisher se décida au retour, et après avoir failli être englouti plusieurs fois par les tempêtes, il descendit à Harwich le 2 octobre. Il rapportait peu de renseignements scientifiques et même géographiques sur les contrées qu'il venait d'explorer; néanmoins, il fut salué des plus flatteuses acclamations: il faut dire qu'il montrait une grosse et pesante pierre d'un noir brillant, découverte par son collègue le capitaine Christophe Hall, dans une île à laquelle il laissa son nom. Cette pierre, soumise à l'analyse des chimistes et des affineurs anglais, fut déclarée contenir de nombreuses parcelles d'or natif. Ce résultat décida une nouvelle expédition, et trois navires furent de nouveau mis sous les ordres de Frobisher. Parti le 26 mai 1577, il s'éleva jusqu'aux Orcades, qu'il quitta le 7 juin. Se dirigeant alors en droite ligne vers l'ouest, il constata l'existence de plusieurs courants allant du sud-ouest au nord-est. Le 4 juillet, il revit le Friesland. Après le soixantième degré de latitude, il se trouva au milieu d'innombrables montagnes de glaces, dont quelques-unes tiraient soixante-dix et quatre-vingts brasses d'eau et avaient un demi-mille de circonférence. Il remarqua que cette glace n'était pas salée, et il en conclut qu'elle devait se former non dans la mer elle-même, mais à l'embouchure des fleuves, ou près des terres voisines du pôle (2). Frobisher se hâta de gagner le détroit qu'il avait découvert la campagne précédente, et surtout *Hall Island*, où avait été ramassée la précieuse pierre aurifère. Les glaces flottantes arrêtèrent les bâtiments à une grande distance des terres.

(1) Quelques géographes l'ont appelé improprement *entrée de Lunley*. Le *détroit de Frobisher* a 55 lieues de long, sur 8 lieues de largeur moyenne.

(1) « Visage large, peau basanée, nez aplati, cheveux noirs et longs, yeux obliques, pommettes saillantes et tatouées de raies bleues. Hommes et femmes étaient vêtus de peaux de veau marin. »

(2) Cent quatre-vingt-quatorze ans plus tard, Cook (*voy.* ce nom) mit à profit cette découverte; mais la conclusion de Frobisher est reconnue aujourd'hui inexacte, « Nairne, dit M. Frédéric Lacroix, a démontré le premier, en 1776, qu'à 27° 1/2, les molécules douces de la mer se gelaient en laissant à l'état liquide une eau salée très-chargée. Barentz, à la Nouvelle Zemble, et d'autres navigateurs dans des localités différentes, notamment dans les mers situées près du Kamtchatska; ont remarqué que la mer se gelait quelquefois subitement de l'épaisseur de plusieurs pouces et que cette couche de glace fournissait une eau très-potable. Au commencement de l'hiver l'eau de la mer se gèle d'elle-même; cette couche cristallisée se rompt sous l'effort des tempêtes et des hautes marées; les fragments poussés les uns sur les autres se soudent, et forment ainsi des masses qui sans cesse baignées par la mer s'augmentent de plus en plus et deviennent de véritables montagnes. »

Une partie des équipages descendit dans les chaloupes, et, avec des peines inouïes, gagna l'île. Elle était hérissée de montagnes nues, sur les flancs desquelles on trouva beaucoup de pierres semblables à la première. Pleins de joie, les Anglais élevèrent une colonne sur le pic le plus élevé, qui reçut le nom de *Warwick-Mount*. Des actions de grâces furent célébrées avec solennité et deux cents tonneaux furent remplis de pierres noires et portés à bord. Frobisher s'avança encore une trentaine de lieues dans le détroit; il mouilla sur une petite île qu'il nomma *Smith's Island*, et y recueillit de nouvelles pierres, qui paraissaient contenir de l'argent. Un tombeau qu'il rencontra sur une autre île lui fit connaître que les naturels enterraient avec les morts les ustensiles et armes dont ils s'étaient servis durant leur vie. Ces sauvages voyageaient sur des traîneaux menés par des chiens; ils guérissaient leurs blessures en léchant soigneusement leurs plaies. Frobisher ne put réussir à en prendre qu'un seul, qu'il emmena comme une preuve vivante de son voyage. Le froid et les neiges augmentant, il renonça à chercher le passage pour cette fois; il avait d'ailleurs hâte de mettre en sûreté les trésors qu'il croyait rapporter; le 23 août il fit voile vers l'Angleterre; battu par une furieuse tempête, il fut séparé de ses conserves : il arriva cependant dans sa patrie vers la fin de septembre.

C'est à peine s'il resta quelques mois à Londres : ses pierres furent reconnues réellement aurifères; mais les savants n'en déterminèrent pas d'une manière certaine le rendement. Les Anglais crurent avoir découvert un Pérou septentrional : Elisabeth, prompte, comme la plupart des femmes, à saisir le côté merveilleux des choses, résolut d'exploiter en grand l'Eldorado de Frobisher, auquel elle donna le nom de *Meta incognita*. Une flotte de quinze navires fut organisée; elle emportait cent colons des deux sexes destinés à féconder l'île de Hall et les parages environnants. Frobisher eut cette fois pour second l'habile capitaine Edward Fenton (*voy.* ce nom) : ils appareillèrent d'Harwick le 31 mai 1578. Le 20 juin ils découvrirent une terre qu'ils crurent être le Friesland occidental; ils en prirent possession, et la surnommèrent *Western-England*. Quand la flotte se présenta à l'entrée du détroit de Frobisher, elle le trouva encombré de glaces flottantes. Un bâtiment fut frappé avec une telle violence, qu'il s'entr'ouvrit et coula sur le champ. Pour surcroît de malheur, la plupart des matériaux nécessaires à l'établissement des colons se trouvaient à bord de ce navire. Tandis que Frobisher cherchait un moyen de pénétrer dans le détroit et de s'y mettre à l'abri, une tempête effroyable éclata et dispersa la flotte. Pendant plusieurs jours, chaque capitaine vogua à l'aventure dans une mer inconnue. Ignorant la position des côtes, aveuglés par la neige, perdus dans la brume, ils ne pouvaient éviter le choc incessant des glaçons qui déchiraient les flancs de leur navire. Frobisher lui-même s'égara, et après avoir péniblement rallié son escadre, moins deux navires, qui avaient été portés sur d'autres parages (*voy.* Best [*Georges*]), il longea la côte nord-ouest du Groënland, et s'avança vers le nord (1), jusqu'à la *baie de la Comtesse Warwick* (Countess-Warwick bay). Il croyait avoir embouqué le détroit qu'il avait déjà deux fois visité; revenu de son erreur, il s'occupa activement de faire réparer ses vaisseaux, et employa à cet effet le reste des bois de charpente destinés aux colons. Durant ce temps, il explora les côtes, y reconnut une grande quantité d'îles et de nombreux canaux; mais il n'y a pas d'apparence qu'il soit parvenu jusqu'à la mer de Baffin. Il crut reconnaître sur les montagnes environnantes des pierres semblables à celles recueillies dans l'île de Hall, et cinq cents barriques en furent comblées. Reconnaissant que tout établissement était impossible dans les conditions où il se trouvait et ayant déjà perdu quarante hommes de ses équipages, il donna le signal du départ le 31 août. Les tempêtes, les dangers, les privations de toutes espèces accompagnèrent les malheureux chercheurs d'or jusque dans leur patrie; mais leur déception fut au comble lorsque cette fois les expérimentateurs déclarèrent que les pierres amenées de si loin et à si grands frais n'étaient que des blocs bons tout au plus à paver les rues de Londres. La reine renonça dès lors à encourager des expéditions aussi onéreuses; néanmoins, elle accorda à Frobisher un commandement dans la marine britannique.

En septembre 1585, des négociants anglais ayant armé une flotte de vingt-trois bâtiments destinée à croiser dans les Indes contre les Espagnols, Frobisher fut choisi pour vice-amiral sous les ordres du célèbre Francis Drake (2). Après avoir visité les Antilles, la Floride et la Virginie, cet armement rentra à Portsmouth le 18 juin 1586. Frobisher dans cette campagne augmenta sa réputation et sa fortune. En 1588 il commandait *Triumph*, l'un des trois plus grands vaisseaux des flottes anglaises, et se distingua dans le combat livré (26 juillet) à la fameuse *Armada* espagnole. L'amiral Howard, témoin de son courage, le créa chevalier pendant l'action. En 1590 Frobisher commanda en second, sous Walter Raleigh, une escadre de diversion dirigée sur les côtes d'Espagne, tandis que lord Borrough attendait aux Açores les galions d'Amérique. En 1594, Élisabeth ayant accordé des secours à Henri IV (de France) contre les Espagnols, Frobisher, à la tête de dix vaisseaux, fut chargé de protéger les côtes de Bretagne et de Normandie. Informé que les Espagnols venaient de s'emparer du fort de Crozon (ou Gro-

(1) Frobisher longeait alors la côte orientale du détroit auquel Davis (*voy.*) a plus tard donné son nom.

(2) On trouve les détails de cette expédition à notre article Drake, t. XIV, col. 734-735

don) en Bretagne et que le chevalier de Norris cherchait à le reprendre, il résolut d'aider les partisans du roi de France. Il débarqua quelques troupes à Brest, se joignit aux Français, et, malgré une balle qu'il reçut dans la cuisse, il enleva la place d'assaut (7 novembre). Il ramena son escadre à Portsmouth, mais sa blessure s'étant envenimée, il mourut peu après. C'était, disent les historiens de son temps, un homme dur et violent, brave, fidèle, homme de tête, de talent et d'expérience. Ses voyages eurent seulement l'intérêt pour but, et la science n'y eut aucune part; cependant, il eut la gloire d'ouvrir la voie aux hardis navigateurs qui successivement arrivèrent à trouver le passage tant cherché.

Le journal du premier voyage de Frobisher a été rédigé par Christophe Hall, celui du second par Denis Settle, et celui du troisième par Thomas Ellis. Ces documents ont été réunis et coordonnés par Georges Best, qui accompagna Frobisher dans ses trois expéditions, et publiés dans le t. III de la *Collection of Voyages* d'Hackluyt, et dans le recueil français des *Voyages au Nord*.

Alfred DE LACAZE.

Freigius, *Historia Navigationis Martini Forbisseri*; Hambourg, 1675. — *Heroologia Anglica*. — Reinhold Forster, *History of Voyages and Discoveries in the North*. — De Larey, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 293-544. — Dalrymple, *Historical Collection of Voyages*. — Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 188-191. — Rose, *New Biographical Dictionary*. — Ferdinand Denis, *Le Génie de la Navigation*, p. 37. — *Penny Cyclopedia* — Stow, *Annales*. — *Biog. Brit.* — William Smith *Collection choisie des Voyages autour du Monde, Introduction* par Aug. Duponchel, p. 46.

FROCHOT (*Nicolas-Thérèse-Benoist*, comte), administrateur français, né en 1757, à Aignay-le-Duc (Bourgogne), mort en 1828. Son père était avocat à Dijon. Lorsque Louis XVI convoqua les états généraux, Frochot était notaire et prévôt royal à Aignay. Jeune, d'une capacité reconnue, d'un esprit vif et libéral, il fut chargé de rédiger les cahiers du tiers et élu député pour le bailliage de la montagne. Au milieu des partis, il sut conserver son indépendance, son franc parler et son libre vote. Mirabeau ne tarda pas à l'apprécier. La publication des papiers du comte de La Marck éclaire d'un jour nouveau les négociations de Mirabeau et de la cour : Frochot les ignorait et les ignora toujours. En cela il fut la dupe de son éloquent ami. Les services que le jeune député rendait au grand orateur, soit par ses conseils, soit par ses travaux, furent si bien appréciés que Mirabeau le nomma son exécuteur testamentaire. Au moment suprême, il fit appeler le comte de La Marck : « Je vous lègue mon ami « Frochot, dit-il; il ne veut rien recevoir de moi : « vous voyez son tendre attachement : il mérite « le vôtre. »

Frochot resta fidèle à cette grande mémoire. Aussi le 20 septembre 1791 parut-il à la barre de l'Assemblée, et défendant son ami des soupçons de vénalité qui pesaient sur lui, il demanda et obtint que les frais de ses funérailles fussent payés par le trésor public. Les soins de la liquidation de la succession de Mirabeau ne l'empêchèrent pas de prendre une part active aux derniers travaux de l'Assemblée constituante. Le 28 février 1791 il parla contre les banalités; le 31 août il prononça un discours très-remarqué sur la réforme de la constitution. L'Assemblée constituante dissoute, Frochot retourna à Aignay-le-Duc, et fut élu juge de paix. Mais 1793 approchait : accusé de royalisme, il fut arrêté. Le courage de Mme Frochot retarda la sentence de mort; la chute de Robespierre le sauva. Frochot sortit de prison pour entrer dans l'administration du département de la Côte-d'Or; un différend s'étant élevé entre le ministre de l'intérieur et cette administration, il donna sa démission, et retourna à Aignay.

Ce fut avec une véritable joie que Frochot accueillit le gouvernement du 18 brumaire. Nommé député au corps législatif, il fut en mars 1800 appelé à la préfecture de la Seine, qu'il administra de 1800 à 1812. Grâce à une persévérance infatigable, à une scrupuleuse impartialité, au goût, à la passion du bien public, à une idée nette et saine des principes économiques, il replaça tous les services publics sur leurs véritables bases. Les écoles, les hospices, les prisons, les octrois, le mont-de-piété, les secours à domicile, furent tour à tour l'objet de ses études et de ses soins; et pendant qu'il ramenait par d'innombrables règlements l'ordre dans toutes les branches de l'administration, Paris sortait de ses ruines : les églises s'élevaient, les places étaient agrandies, les marchés s'établissaient et de nouveaux ponts reliaient les deux rives de la Seine. Honoré de la confiance de Napoléon et de l'affection du peuple, il avait été nommé conseiller d'État, comte, et grand-officier de la Légion d'Honneur.

Frochot, après douze ans de services, paraissait à l'abri des caprices de la fortune. Le 22 octobre 1812, par un coup de main audacieux, le général Mallet, aidé de quelques chefs militaires, trompés par lui, fait occuper divers points de Paris, en annonçant la mort de l'empereur. L'ordre est donné de préparer une salle à l'hôtel de ville pour les séances d'un gouvernement provisoire. Frochot, revenant de la campagne, se trouble, et fait exécuter cet ordre, toutefois avec lenteur. Mais bientôt la vérité est reconnue : Mallet et ses complices improvisés sont arrêtés, et les autorités de Paris reprennent leurs pouvoirs. A son retour de Russie, Napoléon fut fort irrité contre l'étourderie de Frochot, qui n'avait pas pensé au roi de Rome. L'empereur consulta les sections du conseil d'État sur le parti à prendre à son égard. Deux sections conclurent à sa mise en jugement; les autres rappelèrent ses services avec intérêt, et leurs délibérations étaient empreintes de bienveillance envers lui. Mais Napoléon ne céda pas à une conspiration de courtisans; il crut une mesure de sévérité nécessaire, et destitua le préfet de la Seine

(23 décembre). Entré pauvre au pouvoir, Frochot en sortit pauvre : il supporta sa disgrâce avec courage, et se retira en Bourgogne. Les événements de 1814 auraient pu lui fournir l'occasion de se rallier, comme tant d'autres, à la cause des Bourbons; mais il resta fidèle à celui qui l'avait sacrifié. Au retour de l'île d'Elbe, l'empereur le fit appeler, et le pria d'accepter l'administration des Bouches-du-Rhône, où les royalistes étaient menaçants. Frochot partit, et sut par sa fermeté et sa douceur comprimer les réactions qui devaient bientôt après ensanglanter Marseille. La chute de l'empereur termina sa carrière. Frochot reprit le chemin de sa retraite, et se mit à cultiver ses champs. En 1814 le conseil général de la Seine, rendant hommage à l'intégrité de cet habile administrateur, vota en sa faveur une pension de 15,000 francs sur les fonds de la ville de Paris. Ce vote reçut l'approbation de Louis XVIII. Après les Cent Jours Frochot continua de jouir d'une partie de cette pension. Il mourut à sa ferme d'Etufs.

L. P.

Lucas Montigny, *Mémoires de Mirabeau*. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*. — *Manuscrits inédits de Frochot*. — *Docum. partic.*

FRŒBEL (*Charles-Poppo*), érudit allemand, né à Oberweisbach (village de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt), le 2 novembre 1786, mort le 15 mars 1824. Il dut à son père, le théologien Jean-Jacques Frœbel, homme éclairé lui-même, sa première instruction. A dix ans il alla étudier quelque temps à Eisfeld, et plus tard, en 1797, il fut placé sous la direction de son frère aîné, pasteur à Eiba. En 1800 il entra au gymnase de Rudolstadt, et en 1805 il se rendit à l'université d'Iéna. Il mena de front alors la théologie et les lettres anciennes. Reçu docteur en philosophie en 1807, il aborda avec assez de succès la chaire, comme prédicateur. Il avait les qualités du genre : la force, la clarté et la facilité. Au mois d'octobre de cette même année il devint suppléant (*collaborator*) au gymnase de Rudolstadt, et plus tard professeur de troisième. Dès lors il s'occupa activement de ses travaux d'érudition, en particulier de son auteur favori, Salluste. Mais les exigences de sa position de professeur entravaient ses efforts. Il se démit alors de ses fonctions dans l'enseignement, et en 1815 il acquit à Rudolstadt une imprimerie gérée aujourd'hui avec distinction par son fils, fondateur du journal de l'émigration des Allemands pour l'Amérique (*Auswanderungs-Blatt*). Frœbel chercha à donner à cet établissement la plus féconde impulsion, en s'appliquant surtout à marcher sur les traces de ses plus glorieux devanciers, les Alde, les Estienne, les Elzevier, les Baskerville, les Bodoni, les Didot. Il réussit dans cette louable entreprise. Les ouvrages sortis de ses presses se faisaient remarquer par l'élégance des types, la solidité du papier et l'irréprochabilité de l'impression. On peut citer dans le nombre de ces productions de Frœbel son édition des poëtes latins modernes (*Recentiorum Poetarum selecta Carmina*); Rudolstadt, 1821-1823. Frœbel réussissait d'autant mieux à ces travaux, qu'il était profondément versé dans les langues anciennes et modernes. Cette érudition le mit souvent à même de faire d'utiles additions aux ouvrages qu'il avait à imprimer, ou de leur faire subir les corrections nécessaires. Il paya de sa santé, de sa vie, le soin qu'il apporta à ses éditions d'auteurs latins et français. Frœbel savait presque toutes les langues européennes. On a de lui : *Sallustius' Catilina, uebersetzt von Dr C.-P. Frœbel* (Le Catilina de Salluste, traduit par le Dr C.-P. Frœbel); Rudolstadt, 1821. Son édition des poëtes latins modernes, intitulée : *Recentiorum Poetarum selecta Carmina;* Rudolstadt, 1821-1823, 4 vol., est ainsi distribuée : vol. I, *Jo. Secundi Basia; Jo. Oweni epigrammata.* Vol. II : *Hieron. Vidæ Schacchi Ludus; C. Barlæi Virgo androphoros.* Vol. III : *Jac. Castii Patriarch. bigamos, cui H. Grotii Historiam Jonæ junxit; Jo. Secundi Sylvæ.* Vol. IV : *Eobani Hessi Venus triumphans; Gev. Buchanani Varia.*

V. R.

Meusel, *Gel. Teutschl.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRŒBEL (*Frédéric*), pédagogue allemand, né à Oberweissbach (village de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt), en 1782, mort en 1852, à Marienthal. Destiné aux études économiques par son père, il s'appliqua de bonne heure aux mathématiques, à l'histoire naturelle et à la physique. Plus tard il alla compléter ses connaissances à l'université d'Iéna. La mort de son père l'obligea à accepter les fonctions de secrétaire d'un gentilhomme, et en 1803 il devint professeur à l'institut d'éducation de Francfort. Dès lors il se voua à l'enseignement, et prit pour modèle Pestalozzi, dont il put d'autant mieux suivre les traces que de 1808 à 1810 il professa à Yverdun, dans l'établissement de ce maître. Pour se perfectionner encore, Frœbel visita ensuite successivement les universités de Gœttingue et de Berlin. Dans cette dernière ville, il prit de l'emploi à l'institution Plamann, dirigée d'après les principes de Pestalozzi. Lors de la guerre de l'indépendance de l'Allemagne, en 1813 et 1814, Frœbel s'enrôla dans le corps de Lützow, avec lequel il fit les campagnes d'alors. Après le rétablissement de la paix il fut nommé inspecteur du musée minéralogique de Berlin; en 1816 il se démit de ces fonctions, pour fonder à Griesheim une maison d'éducation, qu'il transféra en 1817 à Keilhau et que des maîtres éprouvés, tels que Michaelis, Schœnbein et Herzog, mirent en évidence. Frœbel a bien mérité de l'enseignement et de la philanthropie par sa sollicitude pour l'enfance, dont il a su gouverner les jeux de manière à en faire profiter leur intelligence. C'est à lui qu'on doit la fondation des *Kindergaerten* (Jardins d'Enfants), dont le premier fut planté à Blanken-

bourg, près de la forêt de Thuringe. Ses ouvrages résument ses idées sur l'éducation. On a de lui : *Die Menschenerziehung* (L'Éducation de l'Homme); Keilhau, 1826; — *Kommt last uns unsern Kindern leben* (Venez, vivons pour nos enfants); Blankenbourg, 1844 : cet ouvrage a eu beaucoup de succès.

Conversat.-Lex. — Pierer, *Universal Lexikon*, suppl.; Altenbourg, 1856.

* **FRŒBEL** (*Jules*), publiciste allemand, neveu du précédent, né à Griesheim, près Stadtilm (principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt), en 1806. De 1815 à 1817, il étudia au gymnase de Rudolstadt, d'où il passa, en 1824, à la maison d'éducation dirigée à Keilhau par son oncle. Dans la même année, il vint à Stuttgard, où il aida son ancien maître, Michaelis, à lever le plan topographique de la forêt Noire. En 1825 il se rendit à Munich, où il écrivit, pour la maison Cotta, des ouvrages de géographie et de littérature. A Weimar, en 1828, il travailla pour l'établissement géographique. Il visita ensuite Iéna et Berlin, où il fut mis en relation avec A. de Humboldt. En 1833 il fut appelé à Zurich pour y professer la géographie, l'histoire naturelle et l'histoire proprement dite à l'École d'Industrie. Devenu citoyen de cette ville, en 1838, il prit parti, lors des mouvements politiques de 1839, pour l'opposition radicale. Il se montra même plus avancé que les membres de cette opposition dans son Journal *Le Républicain suisse*. En 1844 il renonça à ses fonctions dans l'enseignement, pour ne s'occuper que de la direction d'une maison de librairie, fondée par lui quelques années auparavant sous le titre de *Comptoir littéraire*, et qu'il consacra surtout à la mise en vente d'une quantité considérable d'écrits démocratiques, répandus de là en Allemagne, où le plus grand nombre furent prohibés. En 1845, venu dans ce pays par suite de ses affaires de commerce, il se vit interdire le territoire prussien. Il vécut alors à Dresde, jusqu'à la révolution de février 1848. Au mois d'octobre de la même année, il se rendit à Vienne avec Robert Blum. Arrêté à la suite de l'occupation de cette ville par les troupes impériales, il fut traduit devant un conseil de guerre, qui l'acquitta. De la Suisse, où il retourna ensuite, il passa à New-York, et y fonda, avec son ancien collègue, Zitz, de Mayence, un bureau de commission et d'expédition. Il n'a plus quitté New-York que pour se rendre momentanément à Nicaragua, sur l'appel d'une société de jonction des mers Atlantique et Pacifique. Outre de nombreuses brochures, on a de Frœbel : *Reise in die weniger bekannten Theile auf der Nordseite der Penninischen Alpen* (Voyages dans les parties peu connues du versant septentrional des Alpes pennines); Berlin, 1840; — *System der socialen Politik* (Système de Politique sociale); — *Die Republikaner* (Les Républicains), drame historique; 1848; — *Briefe ueber die Wiener October-Revolution* (Lettres sur la Révolution d'octobre à Vienne); Francfort, 1849.

Conversat.-Lexik.

FRŒLICH (*David*), géographe et mathématicien hongrois, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia les mathématiques et la médecine, et fut nommé mathématicien impérial pour le royaume de Hongrie par l'empereur Ferdinand III. On a de lui : *Medulla Geographiæ practicæ;* Barthfeld, 1639; — *Der uralte Deutsch-ungarisch-zipserisch-und siebenbuergische Landsmann* (Le Paysan allemand hongrois-zypsico-transylvain primitif); Leutschau, 1641, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FRŒLICH (*Érasme*), numismate allemand, né à Graez (Styrie), le 20 octobre 1700, mort à Vienne, le 7 juillet 1758. En 1716 il entra dans les ordres, puis il étudia à Vienne, où il professa ensuite. Il s'appliqua surtout aux mathématiques, à l'histoire et à la numismatique. En 1746, il devint bibliothécaire, puis professeur d'histoire et d'antiquités au collége Thérèse à Vienne. On a de lui : *Utilitas Rei Nummariæ veteris;* Vienne, 1733, in-8°; — *Appendicula ad Numos augustorum et cæsarum ab urbibus græce loquentibus cusos quos Vaillantius collegerat;* ibid., 1734, in-8°; — *Dissertatio de Numis Monetariorum veterum culpa vitiosis;* ibid., 1736, in-8°; — *Quatuor Tentamina in Re Numaria vetere;* ibid., 1737, in-4°; — *Animadversiones in quosdam Numos veteres urbium;* ibid., 1738, in-8°; — *Dialogus de Figura Telluris;* Vienne, 1743, in-8°; — *Appendiculæ duæ ad Numos augustorum et cæsarum;* Vienne, 1744, in-8°; — *Optica Colorum R. P. Castel latinitate donata;* ibid., 1744, in-8°; — *Annales compendiarii Regum et Rerum Syriæ, Numis veteribus illustrati;* ibid., 1744, in-fol.; — *De Fontibus historiæ Syriæ in libris Maccabæorum prolusio;* Vienne, 1746, in-4°; — *Introductio facilis in Mathesin;* ibid., 1746, in-8°; — *Dubia de Minnisari aliorumque Armeniæ Regum Numis;* ibid., 1754, in-4°; — *Diplomatarium Garstense emendatum, auctum ex collect. Sigism. Pusch;* ibid., 1754, in-4°; — *Accessio nova ad Numismata regum veterum anecdota;* ibid., 1755, in-4°; — *Diplomataria sacra ducatus Styriæ, e collect. Sigism. Pusch;* ibid., 1755, in-4°; — *Specimen Archontologiæ Carinthiæ;* ibid., 1758, in-4°; — *Notitia elementaris Numismatum antiquorum;* ibid., 1758, in-4°; — *De Familia Vaballathi, Numis illustrata;* ibid., 1762, in-4° (posthume).

Hirsching, *Hist. literar. Handb.*

* **FRŒHLICH** (*Abraham-Emmanuel*), poëte suisse, né à Brugg, le 1er février 1796. Il est depuis 1835 prédicateur à Aarau, et professeur à l'école de cette ville. Il a écrit des poëmes épiques, des fables et des élégies. Il a de l'originalité, de la fraîcheur, et parfois un grain de

satire assez bien appliqué. On a de lui : *Fabeln*; Aarau, 1825; — *Das Evangelium S. Johannes in Liedern* (L'Évangile de saint Jean en cantiques); Leipzig, 1835; — *Elegien an Wiege und Sarg* (Les Élégies du berceau et de la tombe); Leipzig, 1835; — *Ueber den Kirchengesang der Protestanten* (Du Chant d'église chez les protestants); Zurich, 1846; — *Trostlieder* (Chants de Consolation); Zurich, 1851.

Conversat.-Lexik.

* **FRŒREISEN** (*Jean-Léonard*), théologien strasbourgeois, né à Brau-Schwickersheim, le 9 mai 1694, mort le 13 janvier 1761. Il commença ses études à Strasbourg, les continua à Giessen et à Iéna, et, revenu dans la première de ces localités, il professa au collége Guillaume, et fut en même temps prédicateur. A la mort de Pfeffing, en 1724, il devint professeur de théologie; en 1731 il fut nommé chanoine, enfin prédicateur à l'Église-Neuve en 1741. On a de lui : *De Ostracismo*; Strasbourg, 1711, in-4°; — *De infelici Divitis felicitate*; Giessen, in-4°; — *Disputationes VIII de præjudiciis in studiis historicis evitandis*; Iéna, 1716, in-4°; — *De Characteribus veræ Reformationis*; ibid., 1717, in-4°; — *De Charlataneria Theologorum*; Strasbourg, 1735, in-4°; — *Disputatio sistens præcipua momenta articulorum Schmalcaldicorum*; ibid., 1737, in-4°; — *De misero Ecclesiæ Augustanæ Confessionis permultis in locis Statu*; Strasbourg, 1743, in-4° : cet ouvrage causa quelque scandale, et fut prohibé; mais les catholiques le traduisirent et le propagèrent; — *Meletema Theologicum*, etc.; ibid., 1754, in-4°.

Moser, *Jetztleb. Theol.* — Strodtmann, *Jetztleb. Gelehrt.*

FROES (Le P. *Luiz*), missionnaire portugais, né à Beja (Alentejo), en 1528, mort à Nangazaqui, le 8 juillet 1597. Il entra dans la congrégation de Jésus, fut destiné aux missions, et suivit le P. Barzeo, dans son voyage aux Indes, en 1548. Froes acquit bientôt, à Goa, une grande réputation par son zèle, son savoir et son intelligence. Après une mission d'une année à Malacca, il revint à Goa, et en 1563 fut envoyé au Japon : ses succès évangéliques l'y suivirent. En 1565 il avait déjà baptisé une soixantaine de *bonzes* (prêtres japonais) à Omura; mais ce fut surtout à Miaco qu'il fit le plus de prosélytes, quoiqu'il eût pour adversaire infatigable un bonze surnommé par les chrétiens *Nequijo Xanina* (l'Antéchrist de Japon). Cet ennemi suscita au P. Froes de cruelles persécutions de la part des autorités japonaises, qui crurent voir un agent politique sous la robe de l'apôtre catholique. Il fut même exilé à Sacoy, où il continua ses fructueuses prédications. En 1569, le *daï deaï seogun* (1) (grand général de la couronne) Nobunanga lui permit le séjour de Miaco, et l'admit même à soutenir en sa présence une discussion théologique contre les bonzes. Le père Froes demeura victorieux; mais pour éviter les piéges de ses rivaux, il jugea convenable d'aller porter la parole divine dans la province de Bungo. De retour à Miaco, en 1581, Nobunanga lui permit de professer son culte publiquement, et lui accorda même le droit d'élever une église; mais ce haut personnage ayant été massacré avec plusieurs de ses fils, Fide-Josi (*voy.* ce nom), qui lui succéda, se déclara contre les chrétiens, et le P. Froes fut obligé de se réfugier à Nangazaqui, où il mourut. Il a publié un livre fort curieux, qui donne l'histoire de cette période : *Carta do Padre Lvis Froes, da Companhia de Jesvs, em a qual da Relação das grandes guerras, alterações e mudanças que oune nos reinhos do Japão e da cruel perseguição que o rey universal aleuanto contra os Padres da Companhia e contra a christiandade, ajuntou-se tambem outra do Padre Organtino, da mesma companhia, que escreveo das partes do Miaco*; 1589, in-8°. Ce livre rarissime a été réimprimé à Coïmbre, par Antonio da Barreira; mais Barbosa Machado semble avoir ignoré l'existence de la seconde édition. La lettre du P. Froes a été introduite dans la *Segonda Parte das Cartas de Japão*. Les autres ouvrages du P. L. Froes sont : *Relaçaon da Embaixada do rei da China ao emperador do Japam*, traduite en italien par le P. Mercati; Rome, 1599, in-8°; — *Relaçaon da morte de 26 crucificados*, trad. en latin par le P. Claudius Aquavivam, sous ce titre : *de Gloriosa Morte 26 cruxificorum pro Christo in Japonia die V februarii anni 1597, sub Taico Sama* (1) *rege*; Mayence, 1599, in-4°; trad. en français par le P. Bordes, Paris, 1604, in-4°; et en italien par le P. Gasparo Spittili, Rome, 1599, 1609, in-8°; — *Historia do Japam*, restée en manuscrit. Don Theotonio de Bragança, archevêque d'Evora, fit réunir les lettres du P. Froes, au nombre de treize, et les fit imprimer dans la *Colleçam de Cartas dos Jesuitas da China e Japam*; Evora, 1598, 2 vol. in-fol.; elles ont été traduites en français, Lyon, 1601, in-8°. F. D. et A. DE L.

Bernhard Varen, *Descriptio Regni Japoniæ et Siam*, lib. I, cap. IV. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — César de Figanière, *Bibliographia historica.* — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. III, p. 43, III. — Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, p. 310. — Sotwel, *Bibliotheca Societatis Jesu.* — Augustin et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus*, 1re série, p. 321.

* **FROES PERIM** (*Damião* DE), historien portugais, natif de Lisbonne, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On n'a sur lui que les renseignements biographiques les plus vagues; quelques bibliographes disent qu'il n'a fait que prêter son nom à l'ouvrage, bien connu, qu'on lui attribue généralement, et que son frère, F. João de S. Pedro, qui appartenait à

(1) C'était alors le personnage le plus important de l'empire après le *daïro* (empereur).

(1) *Taico Sama* est le surnom de Fide-Josi (*voy.*).

l'ordre des Hiéronymites, est le véritable auteur de ce livre. Il est intitulé : *Theatro heroino-abecedario historico, e catalogo das mulheres illustres em armas, letras, acções heroicas e artes liberaes;* Lisbonne 1736, I[er] tom., in-fol.; tom. II, 1740, in-fol. Ce livre curieux présente les biographies par ordre alphabétique; il ne s'en tient pas aux femmes portugaises, et il remonte même jusqu'au déluge pour celles de l'antiquité; on trouve à la fin une indication des sources. Ces deux volumes sont pour ainsi dire introuvables en France. F. D.

Pinto de Souza, *Bibliotheca historica.* — César de Figanière, *Bibliographia historica,* in-8°. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

FROGER (*François*), voyageur et ingénieur français, né en 1676, vivait encore en 1715. Il obtint en 1694, malgré son jeune âge, d'être placé en qualité d'ingénieur de l'État sur l'escadre commandée par le capitaine de Gennes (1). Cette expédition, composée de six bâtiments, armés en guerre, devait côtoyer les côtes d'Afrique, gagner celles du Brésil et pénétrer dans la mer du Sud par le détroit de Magellan; son but était surtout de nuire aux Anglais. L'escadre mit à la voile de La Rochelle le 3 janvier 1695, et se dirigea vers les côtes de la Sénégambie; elle y prit et rasa le fort James (2). Se dirigeant ensuite à l'ouest, les Français vinrent mouiller à Rio-Janeiro. Le 13 février 1696, ils embouquèrent le détroit de Magellan, et jetèrent l'ancre dans la baie de *Boucault*, entre les deux Angosturas. Ils atterrirent ensuite dans une autre baie (à deux lieues nord-est du cap Froward), qui reçut le nom de *Baie française.* Une rivière qui y verse ses eaux fut baptisée rivière de *Gennes.* L'escadre fut retenue dans le détroit par des vents contraires jusqu'au mois d'avril; elle eut à y souffrir d'un froid excessif. N'ayant pu s'avancer plus loin que le port Gallant et commençant à manquer de vivres, le commandant vira de bord le 5 avril, et rentra le 11 dans l'océan Atlantique. Il côtoya l'Amérique, et fit des vivres à San-Salvador (Brésil); il toucha ensuite à Cayenne, à la Martinique, et après avoir croisé quelque temps dans les Antilles, où il fit beaucoup de tort au commerce anglais, il regagna son port de partance le 21 avril 1697. Froger se fit l'historiographe de l'expédition, et publia : *Relation d'un Voyage fait en* 1695-1697 *aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles, par une escadre des vaisseaux du roi commandée par M. de Gennes;* Paris, 1698 et 1700; Amsterdam, 1699, 1702, 1715, in-12, avec cartes et gravures. Cette relation, dont les cartes et gravures ont été exécutées d'après les dessins de l'auteur, est encore appréciée, à cause de son exactitude. A. DE LACAZE.

(1) On trouvera les détails de cette expédition à l'art. GENNES (De).

(2) Situé dans une petite île du même nom, à 14 lieues de l'embouchure de la Gambie.

Walkenaër, *Histoire des Voyages,* t. III, p. 312-317. — Amédée Tardieu, *Sénégambie,* dans l'*Univers pittoresque* (*Afrique*, t. III, p. 127).

FROGER (*Louis-Joseph*), homme politique français, né à Bessé (Maine), en 1752, mort à Vendôme, le 8 mars 1821. Il fut en 1792 député à la Convention nationale par le département de la Sarthe. Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Plus tard il fut envoyé en mission dans les environs de Paris pour assurer la libre circulation des subsistances. Le 1[er] germinal an III (20 mars 1795), il fit un rapport détaillé sur les troubles qui agitaient Montdidier, et chercha à démontrer que la disette n'était qu'un prétexte exploité par les partis royaliste et terroriste pour entraver la marche de la république. Il ramena bientôt l'ordre par sa fermeté et sa modération. Dans la séance du 7 thermidor an III (25 juillet 1795) il appuya la proposition de Saint-Martin (de l'Ardèche), et demanda que les directeurs fussent choisis par les assemblées électorales sur une liste de candidats présentés par le corps législatif. Le 22 fructidor suivant (8 septembre) il donna sa démission, mais elle ne fut point acceptée. Il fut élu membre du Conseil des Cinq-Cents, et le 21 prairial an IV (9 juin 1796) il se plaignit de ce que la police du Directoire avait lancé un mandat contre lui et violé son domicile. Sa plainte, appuyée par Dumolard, fut prise en considération. Le 21 messidor suivant (9 juillet), il demanda que la peine de mort fût prononcée contre les distributeurs clandestins de poudre. Le 30 pluviôse an V (18 février 1797), Froger donna sa démission, et depuis cette époque il vécut dans la retraite.

Moniteur universel, an III, n° 184, 313, 356; an IV, 267, 296; an V, 155. — *Petite Biographie Conventionnelle.* — *Biographie moderne* (édit. de 1806).

FROIDMONT ou **FROIMONT** (*Libert*), en latin **FROMONDUS**, théologien liégeois, né en 1587, à Haccourt, mort à Louvain, en 1653. Il enseigna la philosophie et la théologie à Louvain, et fut nommé en 1633 doyen du chapitre de Saint-Pierre dans cette ville. Froidmont joignait à un savoir philologique et théologique assez étendu quelques connaissances scientifiques. Il obtint l'estime de Descartes; cependant, il eut le tort de défendre, contre le ministre protestant Philippe Lænsberg, le système de Ptolémée sur l'immobilité de la Terre et du mouvement du Soleil. Froidmont était aussi lié d'amitié avec Jansenius, et il fut un des deux théologiens auxquels ce dernier confia en mourant le soin de revoir son fameux *Augustinus.* Le meilleur ouvrage de Froidmont est un *Commentaire des Actes des Apôtres;* Paris, 1670, 2 vol. in-fol. On cite encore de lui : *Anti-Aristarchus, sive de orbe Terræ immobili, adversus Philippum Lansbergium;* Anvers, 1631, in-4°; — *Vesta, sive Anti-Aristarchi vindex, contra Jacobum Lansbergium et copernicanos;* Anvers, 1633, in-4°; — *Brevis Anatomia Hominis;* Louvain, 1641, in-4°; — *Vincentii Lenis Theriaca, ad-*

versus Petavium et Ricardum; Paris, 1648, in-4°.

Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise.*

FROIDOUR (*Louis* DE), administrateur et silviculteur français, né en Languedoc, dans la première partie du dix-septième siècle, mort en 1685. Lieutenant général au bailliage de La Fère, il fut envoyé dans les généralités de Toulouse, de Bordeaux et de Montauban, pour visiter toutes les forêts de ces pays et indiquer les meilleurs moyens de les aménager. On a de lui : *Instruction pour la vente des bois du roi;* Toulouse, 1668, in-8° ; — *Règlement concernant les forêts du pays de Bigorre;* Toulouse, 1685, in-8°; — *Lettre à M. Barillon, contenant la relation et la description des travaux qui se font en Languedoc pour la communication des deux mers;* Toulouse, 1671, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

FROÏLA Ier, roi d'Espagne ou plutôt des Asturies, né en 722, mort en 768. Il succéda en 757 à son père Alphonse le Catholique. Le royaume fondé par Pélage s'étendait depuis la Cantabrie jusqu'à l'extrémité de la Galice. Froïla, l'aîné des quatre fils d'Alfonse, fut, malgré son caractère rude et féroce, élu pour lui succéder. Il continua la guerre acharnée que son père avait faite aux Arabes, et remporta divers avantages. Les chroniqueurs parlent d'une grande victoire remportée sur les Maures, mais la date en est incertaine. L'émir Abd-el-Rahman résolut de mettre un terme aux ravages des chrétiens. En 766 ses troupes envahirent les Asturies, la Galice et la Biscaye, et forcèrent Froïla à demander la paix. Les Espagnols en cessant de faire la guerre aux musulmans se la firent entre eux. Froïla combattit les Galiciens et les Basques, qui refusaient de reconnaître son autorité. Il étendit même ses prétentions jusque sur Pampelune, que les chrétiens venaient de reprendre sur les Maures. Mais les vainqueurs de Pampelune refusèrent de se soumettre à Froïla, et aimèrent mieux restituer cette ville à Abd-el-Rahman. Froïla se fit détester par ses cruautés, et tua un de ses frères, nommé Bimaran; il fut tué à son tour par ses sujets soulevés. Il eut pour successeur Aurelio, le dernier des fils légitimes d'Alfonse le Catholique, et laissa un fils, Alfonse, qui devint roi des Asturies.

Mariana, *Historia de Rebus Hispaniæ.*

FROÏLA II, roi des Asturies, né vers 845, mort en 875. Prince du sang royal et comte de Galice, il aspira à la couronne après la mort d'Ordoño. Il s'avança jusqu'à Oviedo à la tête des troupes de son gouvernement. Alfonse, fils d'Ordoño, qui n'avait aucune force à lui opposer, prit la fuite, et Froïla fut sans opposition proclamé roi d'Oviedo. Mais après un règne de courte durée, l'usurpateur fut tué par les seigneurs qui avaient élu Alfonse.

Ferreras, *Historia de España.*

FROÏLA III, roi d'Oviedo et de Léon, mort en 924. Fils d'Alfonse le Grand, il obtint en 910 la souveraineté d'Oviedo, avec le titre de roi. En 923 il succéda à son frère Ordoño sur le trône de Léon, et ne l'occupa que pendant quatorze mois. Il le remplit d'actes de cruauté. Il mourut de la lèpre, et on regarda cette horrible maladie comme un châtiment de Dieu. Son règne fut surtout remarquable par la révolte de la Castille, qui se constitua en État indépendant, sous le gouvernement de chefs appelés *juges.*

Charles Romey, *Histoire d'Espagne.* — Rosseew-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne.*

FROISSARD-BROISSIA (*Jean-Ignace* DE), philanthrope français, né à Dôle, vers 1620, mort à Besançon, en 1694. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de l'abbaye de Charlieu et de plusieurs autres bénéfices. Devenu chanoine de Besançon, il fut député en 1680 à Rome pour y défendre, auprès du pape Innocent XI, quelques intérêts de son chapitre. Il réussit dans sa mission, et le souverain pontife le mit au nombre de ses camériers. De retour à Besançon, Froissard-Broissia fut nommé grand-chantre de la cathédrale. Il se fit remarquer constamment par sa charité : en 1689, il fonda de ses propres fonds une maison dite *des Orphelins de Dôle,* destinée à l'éducation gratuite de dix-huit jeunes Francs-Comtois; plus tard un des parents du fondateur ajouta à cet établissement sept nouvelles bourses. La fondation charitable de Froissard-Broissia existe encore dans ses conditions primitives.

Clerc, *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté.* — Dunod de Charnage, *Histoire du Comté de Bourgogne.*

FROISSARD DE BROISSIA (*Charles*), missionnaire français, neveu du précédent, mort près de Péking, le 18 octobre 1704. Il entra dans la congrégation des Jésuites, et fut envoyé dans les missions de la Chine. Il y fonda six nouvelles stations catholiques, entre autres celle de King-to-Tching, à laquelle il sut donner un certain développement. Il prit une grande part à la vive querelle engagée entre les jésuites et les dominicains : elle roulait sur l'interprétation de quelques mots chinois et sur l'esprit dans lequel le peuple du Céleste Empire accomplissait certaines cérémonies. Il s'agissait de savoir 1° si par les mots *thian* et *chang-ti* les Chinois n'entendaient que *le ciel matériel*, ou s'ils entendaient *le Seigneur du ciel;* 2° si les cérémonies faites par les Chinois en l'honneur de leurs ancêtres ou de leur philosophe national Khoung-Tseu (Confucius) étaient des observances religieuses ou des pratiques civiles et politiques. Froissard de Broissia et ses collègues, qui avaient plus d'esprit, et dès lors plus de tolérance que les dominicains, résolvaient ces deux graves questions dans le sens le plus favorable à leur vue, en interprétant les deux mots chinois par *Seigneur du ciel*, et en considérant le culte des ancêtres et les honneurs rendus à Khoung-

Tseu comme des pratiques louables et nullement opposées aux dogmes catholiques. Considérant que l'intention régit le fait (*voyez* ESCOBAR), ils n'eurent aucun scrupule de se servir des deux termes chinois *thian* et *chang-ti* pour désigner le Dieu des chrétiens, et permirent aux néophytes chinois de continuer leurs pratiques, pourvu toutefois qu'ils se soumissent au baptême, acceptassent le nom de chrétiens et reconnussent la suprématie de leurs rénovateurs. Ils firent ainsi de nombreuses et faciles conversions. Les dominicains, presque tous Portugais et peu lettrés, furent moins accommodants. La dispute s'envenima, et les deux ordres en référèrent à l'empereur Khang-Hi. « L'empereur, rapporte le P. Charles Le Gobien (1), envoya aux Pères jésuites quelques officiers de son palais, qui leur dirent les choses du monde les plus affligeantes; car après avoir fait cent railleries de la religion, qu'ils accompagnaient de grands éclats de rire, ils dirent à peu près ce que le *Livre de la Sagesse* met dans la bouche des impies : — « C'est bien à nous à nous mêler des intérêts des dieux! ne sont-ils pas assez puissants pour vider leurs querelles s'ils en ont? Ils se moquent bien de nos vains efforts et des peines inutiles que nous nous donnons pour eux. Croyez-nous, votre Dieu et Fo ne se mettent guère en peine de ce qui se passe ici-bas; contents d'être là-haut et d'y jouir en paix et à leur aise de leur divinité, ils ne font nulle attention à nos affaires, qui ne les regardent pas. » — Cependant, le jeune empereur tartare donna raison aux interprétations des jésuites. Les dominicains en appelèrent alors au pape Clément XI, qui décida en faveur de leur orthodoxie. La querelle se ranima plus vive que jamais en Chine. Ces dissentiments inspirèrent aux mandarins lettrés et à l'empereur lui-même des sentiments peu favorables pour la doctrine nouvelle : ils ne s'expliquaient pas ces rivalités entre missionnaires venant prêcher la même foi chez des peuples étrangers. « Comment voulez-vous, répondaient-ils aux jésuites et à leurs adversaires, que nous ajoutions foi à ce que vous nous prêchez comme la vérité, lorsque vous-mêmes vous ne vous accordez pas entre vous? » Froissard ne vit pas la fin de ce schisme; jeune encore, il mourut d'une fièvre maligne. Il n'a laissé que quelques fragments imparfaits de traductions des principaux livres chinois.

Alfred DE LACAZE.

Le P. d'Entrecolles, *Lettre au marquis de Broissia*, insérée dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, t. XVIII, p. 56. — Le P. Charles Le Gobien, *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*; Paris, 1698, in-12. — De Mailla, *Histoire générale de la Chine*, traduite de Mezzabarba, t. XI. — G. Pauthier, *Chine*, dans l'*Univers pittoresque*.

FROISSART (*Jean*), célèbre chroniqueur français, né à Valenciennes, en 1337 (2), mort à Chimay, vers 1410. Bien qu'il nous ait appris les plus petites circonstances de sa vie, il n'a rien dit de sa famille. On peut seulement conjecturer, d'après quelques-uns de ses vers, que son père, nommé Thomas, était peintre d'armoiries. Il fut dès son enfance destiné à l'église. Ses penchants semblaient cependant l'éloigner de la carrière ecclésiastique; lui-même avoue naïvement que sa jeunesse fut très-dissipée, et l'âge mûr ne changea point ses goûts :

En mon jouvent, dit-il, tous tels estoie
Que trop volontiers m'esbutoie;
Et tel que fui, encor le sui.....
Tres que n'avoie que douze ans
Estoie forment goulousans
De vesir danses et carolles,
D'oïr menestrels et parolles
Qui s'apertiennent à déduit,
Et de ma nature introduit
D'amer par amour tous ceauls
Qui aiment et chiens et oiseauls;
Et quant on me mist à l'escole
Où les ignorans on escole,
Il y avoit de pucelettes
Qui de mon temps èrent jonettes.....
Et me sembloit à voir enquerre
Grand proëce à leur grâce acquerre.....
Et lors devisoie à part mi :
Quand revendra le temps por mi
Que par amor porai amer.....

Et dans un autre endroit :

Et si destoupe mes oreilles,
Quand j'oi vin verser de bouteilles,
Car au boire prens grand plaisir.
Aussi fais en beaux draps vestir,
En viande fresche et nouvelle.
Violettes en leurs saisons,
Et roses blanches et vermeilles
Voi volontiers, car c'est raisons....

Cette confession est explicite. On voit que la chasse, la musique, les joyeuses assemblées, les danses, la parure, la bonne chère, le vin et les dames tinrent de bonne heure une grande place dans la vie de Froissart. Mais il trouva aussi du temps pour l'étude; d'ailleurs son esprit, vif, curieux, inquiet, toujours en quête de beaux faits d'armes et d'amusants récits, sa mémoire prodigieuse, le dispensaient des longues recherches de l'érudition. Il devait être non l'historien grave, mais l'amusant et poétique chroniqueur de son temps. Chez lui la passion d'écouter et de faire des récits fut aussi précoce que le goût des plaisirs. Il n'avait pas vingt ans lorsque, à la prière « de son cher seigneur et maître messire Robert de Namur, chevalier seigneur de Beaufort », il entreprit d'écrire l'histoire des guerres de son temps, particulièrement de celles qui suivirent la bataille de Poitiers. Lorsqu'il eut achevé la première partie de sa *Chronique* (1326-1340), qu'il avait « fondée et ordonnée sur celles qu'avait jadis faites et rassemblées vénérable homme et discret seigneur monseigneur Jehan Le Bel (1) », il partit pour

(1) Page 114.

(2) Et non en 1333. La date 1337, qui paraît contredite par un seul passage de la *Chronique* (l. III, c. 70), est fondée sur plusieurs passages, soit de la *Chronique*, soit des *Poésies* de Froissart.

(1) Les *Chroniques* de Jehan Le Bel, chanoine de Saint-Lambert de Liége, ont été récemment découvertes et publiées par M. Polain, archiviste de la province de Liége

l'Angleterre, et alla l'offrir à la reine Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, laquelle « liement et doucement la reçut de lui, et lui en fit grand profit ». Un autre motif, si on l'en croit, amenait encore Froissart en Angleterre; c'était le désir de se soustraire par les voyages à des chagrins amoureux. Tout jeune il s'éprit d'une noble demoiselle. Cette passion dura dix ans dans toute sa force, et se ranima même à un âge avancé, « malgré sa tête chenue et ses cheveux blancs ». Comme Froissart n'a parlé de cet amour que dans ses poésies, on pourrait n'y voir qu'une fiction; mais sa passion est peinte avec tant de vivacité et parfois de naturel qu'on ne peut guère en contester la réalité. Le poëte, qui se croyait payé de retour, apprit tout à coup que sa dame allait se marier. Il en conçut un tel désespoir qu'il en fut malade pendant plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager pour se distraire et pour rétablir sa santé. Quoique très-bien reçu en Angleterre, il n'y resta pas longtemps. La reine Philippa de Hainaut, ayant connu de lui par un *virelai* la cause de son mal, lui conseilla de retourner dans sa patrie, à condition qu'il reviendrait en Angleterre. Il revint en effet l'année suivante, en 1362, et fut nommé clerc de la chapelle de la reine, car au milieu de son intrigue amoureuse il était entré dans les ordres. Philippe de Hainaut le prit aussi pour son écrivain (ou secrétaire), et se plut à lui faire composer des poésies d'amour. Lui-même a peint avec sa vivacité ordinaire les obligations qu'il eut à sa noble protectrice, qui « le fit et créa », et aux dépens de laquelle, « je cherchoie, dit-il, la plus grande partie de la chrétienté, voir que à chercher fait ». C'est à bon droit que Froissart se vante d'avoir « cherché la plus grande partie de la chrétienté ». Vers 1364, il se rendit en Écosse, et passa plusieurs jours chez les Douglas. Il suivit le prince de Galles à Bordeaux en 1366, et y fut témoin de la naissance de Richard, fils de ce prince. Il voulait accompagner celui-ci dans son expédition d'Espagne contre Henri de Transtamare; mais il n'alla pas plus loin que Dax, où il reçut du prince l'ordre de retourner en Angleterre. En 1368, il passa en Italie à la suite de Lionel, duc de Clarence, et assista, avec Chaucer et Pétrarque, aux fêtes qui furent données à Milan, à l'occasion du mariage de ce prince avec la fille de Galeas Visconti. Il visita ensuite la Savoie, Bologne, Ferrare, Rome, et traversa l'Allemagne pour revenir en Flandre. Pendant son voyage, Philippe de Hainaut étant morte, en 1369, il renonça à retourner en Angleterre, et se fixa en Flandre, où il fut pourvu de la cure de Lestines. Mais la vie sédentaire d'un prêtre de campagne ne convenait pas à l'humeur aventureuse de Froissart, et il se remit à courir le monde, « tant pour sa plaisance accomplir et voir les merveilles de ce monde, comme pour enquerre les aventures et les armes, lesquelles il escripsoie dans sa chronique ». Il s'attacha en qualité de clerc et presbytérien (secrétaire et aumônier) à Wenceslas de Luxembourg, duc de Brabant. Wenceslas était poëte lui-même. Il fit faire un recueil de ses chansons, de ses rondeaux et de ses virelais par Froissart, qui joignant quelques pièces de lui à celles du prince en forma une espèce de roman, sous le titre de *Meliadus, ou le chevalier au soleil d'or*. Wenceslas mourut en 1384, et ne vit pas la fin de cet ouvrage. Froissart passa alors au service de Guy de Châtillon, comte de Blois, sire d'Avesnes, de Chimay, de Beaumont. Ce prince, libéral et ami des lettres, l'engagea à continuer sa *Chronique*, et lui fournit les moyens d'en rassembler les matériaux, c'est-à-dire lui donna de quoi voyager encore. « Il mit grande entente, dit le chroniqueur, à ce que je, Jean Froissart, voulsisse dicter et ordonner cette histoire; et moult lui coûta de ses deniers, car on ne peut faire si grand fait que ce ne soit à peine et à grand coûtage. » Après diverses excursions en Touraine (1385), dans le Blaisois et le Berry (1387 et 1387), il eut l'idée d'entreprendre un plus long voyage. « Considérai en moi-même, dit-il, que nulle espérance n'étoit que aucuns faits d'armes se fissent en parties de Picardie et de Flandre, puisque paix y étoit, et point ne voulois être oiseux; car je savois bien que au temps à venir et quand je serai mort, sera cette haute et noble histoire en grand cours, et y prendront tous nobles et vaillants hommes plaisance et exemple de bien faire; et entrementes que j'avois, Dieu merci, sens, mémoire et bonne souvenance de toutes les choses passées, engin clair et aigu pour concevoir tous les faits dont je pourois être informé touchants à ma principale matière, âge, corps et membres pour souffrir peine, me avisai que je ne voulois me séjourner de non poursuivre ma matière; et pour savoir la vérité de lointaines besoignes sans que j'envoyasse aucune autre personne en lieu de moi, pris voie et achaison raisonnable d'aller devers haut prince et redouté seigneur Gaston, comte de Foix et de Berne (Béarn). »

Il partit en effet, à cheval, avec des lettres de recommandation de son seigneur, de la part duquel il était d'ailleurs chargé de remettre au prince auteur du *Livre des Chasses* quatre levriers, nommés Tristan, Hector, Brun et Rollant. Il fit rencontre à Pamiers d'un bon chevalier, messire Espaing de Lyon, qui avait fait toutes les guerres du temps et traité les grandes affaires des princes. Ils se mirent à voyager de concert, messire Espaing racontant à son compagnon ce qu'il savait de l'histoire des lieux où ils passaient, et Froissart ayant bien soin « de chevaucher de lez-lui pour ouïr sa parole ». Chaque soir ils s'arrêtaient dans des hôtels, où ils vidaient « des flacons pleins de blanc vin

(1850). *Voy.* les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, t. XIX, n° 4.

aussi bon que le bon chanoine en avoit point bu de sa vie ; » puis, « après boire, » sitôt que le chevalier était las de conter, notre chroniqueur « escripsoie la substance de ses récits, pour en avoir mieux la mémoire au temps à venir, car il n'est si juste retentive que c'est d'escripture.... » Et tant « travellèrent, tant chevauchèrent ainsi, que, par grâce de Dieu, sans péril et sans dommage, ils vinrent au châtel du comte de Foix, à Ortais, en l'an de grâce 1388 ». Le comte Gaston Phœbus, informé de l'arrivée du voyageur, l'envoya chercher chez un de ses écuyers où il logeait, et lui dit d'un air riant qu'il le connaissait bien, quoiqu'il ne l'eût jamais vu, mais qu'il avait ouï parler de lui, et le retint de son hôtel, c'est-à-dire le défraya à ses dépens pendant plus de trois mois. Froissart quitta Orthez au mois de mars 1389, avec Jeanne de Boulogne, nièce de Gaston, laquelle allait en Auvergne épouser le duc de Berry. Il passa par Avignon, où on lui vola sa bourse, et il composa sur cet accident le *Dict du Florin*. Il assista à toutes les fêtes du mariage, qui fut célébré dans la nuit de la Pentecôte à Riom en Auvergne, et composa une pastourelle pour le lendemain des noces. Il se rendit ensuite à Paris avec les sires de La Rivière et de La Trémouille, et alla passer quinze jours au château de Crèvecœur, chez le baron de Couci. Il fit aussi une excursion au château de Schoenhoven, en Hollande, pour visiter son patron le comte de Blois, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver à Paris huit jours avant l'entrée d'Isabeau de Bavière, le 22 août 1389. L'année suivante on le voit successivement dans le Languedoc, puis encore à Paris et à Valenciennes ; de là à Bruges, à L'Écluse dans la Zélande, enfin à Chimay. Tant de voyages avaient fourni d'amples documents à Froissart. Il les mit en œuvre, et reprit la rédaction de sa *Chronique*. Lui-même a rendu compte avec beaucoup de grâce et de vivacité de la manière dont cette œuvre fut composée. « Or, considérez, dit-il, entre vous qui me lisez ou me lirez, où m'avez lu, ou orrez lire, comment je puis avoir su ni rassemblé tant de faits desquels je traite et propose en tant de parties. Et pour vous informer de la vérité, je commençai jeune, dès l'âge de vingt ans ; et si suis venu au monde avec les faits et les aventures ; et si y ai toujours pris grand plaisance plus que à toute autre chose ; et si m'a Dieu donné tant de grâce que je ai été bien de toutes les parties, et des hôtels des rois, et par espécial de l'hôtel du roi Édouard d'Angleterre et de la noble reine sa femme, madame Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, dame d'Irlande et d'Aquitaine, à laquelle en ma jeunesse je fus clerc, et la servois de beaux dicts et traités amoureux : et pour l'amour du service de la noble et vaillante dame à qui j'étois, tous les autres seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, me aimoient, oyoient et voyoient volontiers, et me faisoient grand profit. Ainsi, au titre de la bonne dame et à ses coutages et aux coutages des hauts seigneurs en mon temps, je cherchoie la plus grande partie de la chrétienté ; et partout où je venois, je faisois enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avoient été en faits d'armes et qui proprement en savoient parler, et aussi à aucuns hérauts de crédence, pour vérifier et justifier toutes matières. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière, et le gentil comte de Blois dessus nommé, y a rendu grand'peine ; et tant comme je vivrai par la grâce de Dieu je la continuerai ; car comme plus y suis et plus y laboure, et plus me plaît ; car ainsi comme le gentil chevalier et écuyer qui aime les armes, et en persévérant et continuant il s'y nourrit parfait, ainsi en labourant et ouvrant sur cette matière je m'habilite et délecte. »

Depuis quatre ans Froissart n'avait pas quitté son pays natal : c'était un bien long repos pour son humeur vagabonde. La conclusion des trêves de Lolinghen, en 1394, lui fournit une nouvelle occasion de voyager. L'envie lui prit de revoir le pays où, « de son jeune temps, il avoit été si bien de toutes parties auprès de sa bonne reine, madame Philippe de Hainaut ». Il s'embarqua pour l'Angleterre dans les premiers jours de juillet 1394, et alla offrir le recueil de ses poésies à ce roi Richard qu'il avait vu naître à Bordeaux vingt-huit ans plus tôt. Voici en quels termes il raconte lui-même l'accueil qu'il reçut de ce prince : « ..... Et voulut voir le roi le livre que j'avois apporté. Si le vit en sa chambre, car tout pourvu je l'avois, et lui mis sus son lit. Il l'ouvrit et regarda dedans, et lui plut grandement, et plaire lui devoit, car il étoit enluminé, écrit et historié, et couvert de vermeil velours à dix cloux d'argent dorés d'or, et roses d'or au milieu, et à deux grands fermaulx dorés et richement ouvrés au milieu de rosiers d'or. Donc me demanda le roi de quoi il traitoit, et je lui dis : *D'amours !* De celle réponse fut-il tout réjoui ; et regarda dedans le livre en plusieurs lieux et y legy, car moult bien parloit et lisoit françois.... et me fit très-bonne chère, pour la cause de ce que de ma jeunesse j'avois été clerc et familier au noble roi Édouard, son tayan, et à madame Philippe de Hainaut, sa taye ; et fus un quart d'an en son hôtel ; et quand je me départis de lui, ce fut à Windsore. A prendre congé, il me fit par un chevalier donner un gobelet d'argent doré, pesant deux marcs largement, et dedans cent nobles, *dont je valus mieux depuis tout mon vivant*. Et suis moult tenu à prier pour lui. »

Trois ans après, en 1397, mourut le comte de Blois, « si endetté, dit le chroniqueur, et de si petite ordonnance, que le sien, rentes et revenus, ne purent fournir ses dettes. Dieu en ait l'âme de lui ! Ce fut mon seigneur et mon maître, et un seigneur honorable et de grand' recommandation. »

Froissart se retira alors à Chimay, où il mourut. Quelques biographes l'ont fait vivre jusqu'en 1420, opinion qui ne paraît pas fondée. Il est sûr qu'il vivait encore en 1400, puisqu'il rapporte dans son histoire des événements de cette année. Mais on n'a aucune raison pour le faire mourir à cette date. M. Buchon, d'après des témoignages dignes de foi, a placé sa mort en 1410. « Son corps, dit une chronique manuscrite de Chimay, y fut ensépulturé en la collégiale, en la chapelle où sont présentement les fonts baptismaux. Après sa mort, on fit beaucoup de vers à sa louange. »

En racontant la vie de Froissart, nous avons fait connaître le caractère de son ouvrage; ce n'est pas une histoire sérieuse, à la fois impartiale et nationale, telle que l'a écrite le religieux de Saint-Denis (1), c'est un tableau brillant et superficiel du quatorzième siècle. L'auteur, toujours au service de quelque haut baron, semble à peine se douter qu'il existe une autre classe que la noblesse. Il est indifférent aux souffrances du peuple, et réserve ses complaisants récits pour les combats et les fêtes des seigneurs. Il prend également ses héros en Angleterre et en France, mais toujours parmi les nobles, et il ne leur demande que du courage, de la libéralité, l'amour des lettres, fort disposé d'ailleurs à leur pardonner tous les excès. En un mot, une moralité élevée manque tout à fait à ces charmantes peintures, et à ce point de vue Froissart ne saurait soutenir la comparaison avec Villehardouin et Joinville. Il a écrit dès le début de sa chronique : « Ains que je la commence, je requiers au Sauveur de tout le monde, qui de néant créa toutes choses, qu'il veuille aussi créer et mettre en moy sens et entendement si vertueux que ce livre que j'ai commencé je le puisse continuer et persévérer en telle manière que tous ceux et celles qui le liront, verront et orront, y puissent prendre *ébatement et plaisance.* » Ce but d'*ébatement* et de *plaisance* que se proposait Froissart, il l'a parfaitement atteint. Pour le charme du récit, la vivacité pittoresque des descriptions, la richesse du coloris, et cette naïveté piquante qui donne à tout un air de nouveauté, ses *Chroniques* n'ont pas d'égales dans la littérature française.

La première édition de Froissart parut sous le titre de *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de Bretagne, de Gascongne, Flandres et lieux d'alentour;* Paris, chez Antoine Vérard, sans date, 4 vol. in-fol. gothique. Cette édition fut réimprimée à Paris, 1505, 1514, 1518, 1530. Denys Sauvage en donna une édition, « revue et corrigée sur divers exemplaires et suivant de bons auteurs »; Lyon, 1559-1561, in-fol.; réimprimée à Paris, 1573, 1574, 1576. Toutes ces éditions sont incomplètes et incorrectes. Dacier en entreprit une nouvelle, et y consacra plus de dix ans; il n'avait encore fait imprimer que les soixante-dix-neuf premières feuilles du tome Ier in-fol. lorsque la révolution interrompit son travail, qui, bien des années après, fut repris par M. Buchon. Ce savant donna son édition à Paris, 1824, 15 vol. in-8°; il la réimprima avec d'importantes améliorations, sous ce titre : *Les Chroniques de sire Jean Froissart, qui traitent des merveilleuses entreprises, nobles aventures et faits d'armes advenus en son temps en France, Angleterre, Bretaigne, Bourgogne, Écosse, Espaigne, Portingal, et ès autres, nouvellement revues et augmentées d'après les manuscrits, avec notes, éclaircissements, tables et glossaire;* Paris, 1835-1836, 3 vol. in-8°, dans le *Panthéon littéraire.*

M. Buchon a recueilli dans son édition les *Poésies* (1) dans lesquelles Froissart parle de lui-même; il a donné aussi de curieux détails sur les manuscrits de Froissart, en particulier sur ceux de Cambray et de Valenciennes. M. Jean Yanoski a publié un volume d'extraits de Froissart; Paris, 1846, in-12. M. Léon Lacabane prépare, depuis plusieurs années, une nouvelle édition de Froissart. Ce travail offre des difficultés d'autant plus grandes que l'orthographe de la langue française à l'époque du chroniqueur était très-incertaine. « On parle souvent des *beaux* manuscrits de Froissard, dit M. O. Leroy, dans une lettre inédite : le savant linguiste qui le rééditera cherchera, lui, où sont les *bons* (2), ceux où les règles suivies sous saint Louis, retrouvées par Raynouard pour les désinences des substantifs, et par nous pour celles des noms propres, sont observées; elles le sont peu fidèlement, car à l'époque de confusion où Froissard écrivait, où rien n'était fixé en France, la langue flottait, ainsi que tout le reste, et nous ne connaissons pas de manuscrits de cette époque sans fautes grossières. Celui de Valenciennes est un des plus anciens. Dans ce

(1) *Chronique du religieux de Saint-Denis*, texte et traduction par Bellaguet; Paris, 1840, in-4°.

(1) Les poésies de Froissart n'ont jamais été publiées complétement; il en existe plusieurs manuscrits, deux entre autres à la Bibliothèque impériale. Sans avoir une grande valeur littéraire, elles sont très-curieuses pour la biographie de l'auteur, et peignent à merveille cet esprit inquiet et impressionnable. S'il passe promptement d'une idée à une autre, et si son esprit est aussi mobile que son corps, il nous en fait l'aveu, en se comparant à une horloge, dans une longue pièce de vers assez lourde, mais que le *Journal des Savants* (juillet 1783) n'a pas dédaigné de citer à propos des progrès de l'horlogerie. Il y a pourtant dans les vers de Froissart, qu'ont réimprimés les *Archives du Nord*, une idée bien ingénieuse, dont a profité M. O. Leroy, dans son *Irrésolu.* Ces vers :

Oui, mais ce balancier, qui, ne s'arrêtant point,
Vient, va, revient sans cesse, et reste au même point...

sont un résumé spirituel d'une longue tirade de Froissart.

(2) Des nombreux manuscrits, le plus connu est celui de Rhediger, conservé dans la bibliothèque de Breslau. Cet exemplaire fut écrit par David Aubert, en 1468, pour Antoine, fils de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et surnommé le *grand Bastard de Bourgogne.*

que Buchon en a imprimé à la fin de son édition de 1835, cet estimable éditeur s'est trop peu occupé des variantes de la diction, si utiles pourtant à l'histoire de notre langue. Pourquoi, par exemple, Froissard écrit-il tantôt *Li Biaux marescaus*, *sénescaus;* et tantôt *Le bel mareşcal*, *sénescal*, comme on écrit aussi *Bodiaus* et *Bodel?* C'est qu'on empruntait cet *s* nominatif et ce changement de désinence à la déclinaison latine où se trouvent les mots qui frappaient le plus les chrétiens : *Dominus*, *Deus*, *Christus*, *Agnus*, *Angelus*, *Sanctus*, etc. Des cantons entiers du département du Nord obéissent encore à cette règle, et se servent de mots qu'on retrouve au reste dans ce qu'on a nommé les patois de l'Europe latine. Des deux dialectes dont s'est servi Froissart, l'un devait, comme plus doux que l'autre et plus insinuant, prédominer un jour en France. On l'a nommé *rouchi français*, parce que les gens qui s'en servent encore disent, au lieu d'*ici*, et de *ci*, *ichi* et *chi*. Ces deux dialectes se trouvant en présence, surtout dans le Hainaut, comme pour redoubler l'irrésolution de Froissart, il écrit tantôt qu'il est natif de la Francheville de *Valenchiennes*, tantôt de la *Frankeville de Valentiennes*. Et c'est dans son manuscrit autographe perdu, dont Aimé Leroy et M. Dinaux ont cité, d'après d'Oultreman, une phrase, que se trouve ainsi ortographié le mot *franke*. C'est le roman rustique, opposé au *rouchi*, pour lequel Froissart inclinait, mais en gardant une balance assez égale, surtout quand il écrit, par exemple : *le comte-marescaus :* il y a là deux régimes, deux époques, ou une étrange irrésolution. Froissart est-il bien sûr de son nom? nous le trouvons écrit, tantôt avec un *t* final, tantôt avec un *d*, et, dans le manuscrit de Cambray, avec un *s :* « Je Froissars.... contre le coens Loys (*le comte Louis*).. » Espérons que notre chroniqueur se sera fixé, et que si l'on ne retrouve pas son dernier manuscrit, son éditeur saura choisir, dans tous ceux qu'on possède, les leçons qui se rapprochent le plus des règles établies bien avant saint Louis, et qu'a retrouvées Raynouard (Extrait d'un travail inédit de M. Onésime Leroy). » — Sur cette question de linguistique, on peut consulter M. Onésime Leroy, *Études sur les Mystères dramatiques et sur les manuscrits de Gerson;* Paris, 1837, in-8°; — *Histoire comparée du Théâtre et des Mœurs, continuation des Études sur les Mystères;* Paris, 1844; — Rigollet et Cayrol, *Dissertation sur un manuscrit de Froissart de la bibliothèque d'Amiens;* 1840, in-8°; — Archives du Nord, 1834.

La *Chronique* de Froissart a été abrégée en français par Belleforest, sous le titre de *Recueil diligent et profitable;* Paris, 1572, in-16. Sleidan en avait déjà donné en latin (Paris, 1537, in-8°) un abrégé assez infidèle, qui a été traduit en anglais par P. Golding; Londres, 1608, in-4°. La chronique entière fut traduite par Bourchier, lord Berners; Londres, 1525, 2 vol. in-fol.; réimprimée à Londres, 1812, 2 vol. in-4°. Walter Scott pense que pour la naïveté du style et la vivacité du coloris, cette antique version est préférable à la traduction, bien plus exacte et plus savante, publiée par Thomas Johnes, sous le titre de *Sir John Froissarts Chronicles of England, France, and the adjoining countries, from the latter part of the reign of Edward II to the coronation of Henri IV.... with variations and additions from many celebrated manuscripts* (At the Hafod Press) (1), 1803-1805, 4 vol. in-4°. On vient de lui élever une statue à Valenciennes. L. J.

Froissart, *Chroniques*, l. III, 70; IV, 1; *Poésies* (*L'Espinette amoureuse; Le Buisson de Jonece*). — Lacurne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de Froissart;* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. X, XIII, XIV. (Les *Mémoires* de Lacurne de Sainte-Palaye ont été traduits en anglais par Th. Johnes; Londres, 1801, in-8°; Hafod, 1810, in-4°.) — Aimé Leroy et Arthur Dinaux, *Archives du nord de la France, hommes et choses*, t. II, p. 308. — *Lettres* d'Aimé Leroy et N. Regnaud, et *Notice* d'Arthur Dinaux sur Froissart; Valenciennes, jan. 1834. — Villemain, *Cours de Littérature française, moyen-âge;* XVIIe leçon, pages 149 et suiv. — Béquet, *Froissart;* dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1832. — Walter Scott, *Froissart*, dans l'*Edinburgh Review*, jan. 1805. — D. Nisard, *Histoire de la Littérature française*, t. I, p. 83. — Mérimée et Wallon, *Discours prononcés lors de l'inauguration de la statue de Froissart à Valenciennes*, *le* 21 *sept.* 1856.

FROLAND (*Louis*), seigneur DES PORTES ET D'AUNAY, jurisconsulte français, mort au château des Portes, le 11 février 1746. D'abord avocat à Rouen, il vint s'établir à Paris, se fit inscrire au tableau des avocats au parlement de cette ville, et fut élu bâtonnier en 1734. Il plaida pour le contrôleur général Law, dont il reçut cent mille francs en billets de banque pour les honoraires d'une cause. Il passa les dernières années de sa vie à sa terre des Portes, en Normandie, et s'y occupa de travaux de jurisprudence restés inédits, entre autres d'une nouvelle édition du *Commentaire* de Henri Basnage sur la coutume de Normandie. Il avait donné, plusieurs années avant sa mort, sa nombreuse bibliothèque à l'ordre des avocats au parlement de Rouen. Ses ouvrages imprimés ont pour titres : *Mémoires concernant le comté-pairie d'Eu et ses usages prétendus locaux, avec les arrêts du parlement de Paris qui les ont condamnés;* Paris, 1722 et 1729, in-4°; — *Mémoires concernant l'observation du sénatus-consulte Welléïen dans le duché de Normandie;* Paris, 1729, in-4°; — *Mémoire sur la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie;* Paris, 1729, in-4°; — *Mémoires concernant la nature et la qualité des statuts;* Paris, 1729, 2 vol. in-4°; — *Recueil d'arrêts de règlement et autres arrêts notables donnés au parlement de Normandie, d'autres arrêts*

(1) Hafod était le nom du superbe château de Th. Johnes, qui y avait établi une imprimerie à son usage.

rendus au parlement de Paris, au grand conseil, etc.; Paris, 1740, in-4°. Il a publié comme éditeur: *Mémoires concernant le droit de tiers et danger sur les bois de la province de Normandie, par L. Gréard, avec preuves, notes et observations de L. Froland;* Rouen, 1737, in-4°. Froland était neveu de Gréard.

E. Regnard.

Moréri, *Grand Dictionnaire hist.* — Blanchard, *Liste des Avocats au Parl. de Paris*, manuscrit de la Bibl. des avocats à la cour de cassation.

FROMAGE (*Pierre*), missionnaire et orientaliste français, né à Laon, le 12 mai 1678, mort en Syrie, le 10 ou le 23 décembre 1740. Il entra au noviciat des jésuites à Nancy, le 3 novembre 1693. Après avoir enseigné les humanités, il demanda à prêcher l'Évangile dans le Levant. Il débarqua en Égypte, et y demeura plusieurs années. Il fut ensuite envoyé en Syrie, où il passa le reste de sa vie, surtout à Alep. Il y était devenu supérieur de son ordre et avait créé dans l'Anti-Liban une imprimerie, dans le monastère de Saint-Jean-Baptiste ou de Chovaïr, près d'Antura. On comprend les difficultés que dut surmonter le P. Fromage pour fonder un tel établissement dans un pays qui était alors encore peu connu. Il fit venir les caractères et les ustensiles d'Italie; il recruta des ouvriers dans toutes les contrées de l'Europe, principalement parmi les membres de son ordre, et réussit à publier un grand nombre d'ouvrages en diverses langues, surtout en arabe. Il assista le 15 octobre 1736 au grand synode des Maronites tenu à Tripoli de Syrie, et y prononça un discours d'ouverture. Voici la liste de ses ouvrages : tous sont en arabe et presque tous des traductions ou du moins des imitations : *Explication de l'Évangile, c'est-à-dire de l'histoire et de la doctrine de N. S. J.-C.;* — *L'Aimable Jésus*, trad. du P. Jean-Eusèbe Nieremberg; — *De la Dévotion à la sainte Vierge*, trad. du même; Rome, 1765, in-12; — les *Histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament*, traduction des figures de la Bible; — *Introduction à la vie dévote*, trad. de saint François de Sales, t. III, in-8°; — *Méditations du P. Louis de Ponce;* t. III, in-4°; — *Histoire du Schisme des Grecs et du Concile de Florence;* — *Les Marques de la vraie Religion*, trad. de Léonard Lessius; — *Abrégé des Controverses*, trad. du *Manuale Controversiarum* (Rome, 1750), de Martin Becan; — *La Dévotion au sacré cœur de Jésus;* — *Du Sacerdoce et de l'Épiscopat*, par Louis du Pont; — *Réfutation du livre d'un moine grec sur la forme de la consécration;* — *Les Exercices spirituels de saint Ignace*, trad. du P. François Nepveu; — *Le Combat spirituel*, trad. du français (Paris, 1688, in-24) du P. Jean Brignon; — Les *Vies des Saints pour toute l'année*, 2 vol. in-fol.; — *Abrégé de Théologie*, trad. des quatre volumes in-12 intitulés *Theologia Seminarii Pictaviensis;* — *La Différence du temps et de l'éternité*, trad. de l'espagnol du P. J.-E. Nieremberg; — *Le Pédagogue chrétien*, trad. du français du P. J. Brignon; — *Méthode pour converser avec Dieu*, trad. du français (Paris, 1684, in-16) du P. Michel Boutauld; — *Le Catéchisme de Paris;* — *Instruction du Chrétien;* Marhanna, 1738, in-4° (trad. de l'italien de l'*Il Cristiano istruito* du P. Segneri; Florence, 1686, 3 vol. in-4°); — *Règles, Constitutions, Règlements, Coutumier de l'ordre de la Visitation;* — *La Vie de saint François de Sales*, in-8°, trad. du français de Jacques Marsollier; — *La Vie de madame de Chantal*, trad. du français du même; — *Lettre au P. Le Camus, procureur des Missions du Levant.* Cette *Lettre*, datée de Tripoli de Syrie, le 15 octobre 1736, contient l'histoire d'un synode des Maronites et le discours que le P. Fromage prononça à l'ouverture de ce synode: elle a été insérée dans le t. VIII des *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant.*

Moréri, *Grand Dictionnaire universel.*

FROMAGE DES FEUGRÈS (*Charles-Michel-François*), vétérinaire français, né à Sainte-Marguerite de Viette, près Lisieux, le 31 décembre 1770, mort pendant la retraite de Moscou en 1812. Il fit de bonnes études dans sa ville natale, et y professa ensuite la philosophie depuis 1791 jusqu'en 1793; il fut reçu à l'école normale en 1794, puis à l'école d'Alfort, et y obtint en 1801 une chaire, qu'il occupa pendant quatre ans. Il entra ensuite comme vétérinaire dans la gendarmerie d'élite de la garde impériale; il fit les campagnes d'Allemagne, et se fit recevoir docteur en médecine à Leipzig. On a de lui : *Tableau synoptique et physiologique de la vie considérée dans l'homme et dans les animaux domestiques;* Paris, 1801, in-8°; — *Des Lois sur la garantie des animaux* (avec Philippe Chabert); Paris, 1804, in-8°; — *Des Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile, en améliorant le sort de ceux qui l'exercent*, etc.; (avec le même), ibid.; — *D'une Altération du Lait de Vache désignée sous le nom de* lait bleu (avec le même); Paris, 1805, in-8°; — *De la Garantie dans le Commerce des Animaux;* ibid.; — *Importance de l'Amélioration et de la Multiplication des chevaux en France;* ibid.; — *Traité élémentaire et pratique sur l'Engraissement des animaux domestiques;* ibid.; — *Correspondance sur la Conservation et l'Amélioration des Animaux domestiques, ou observations nouvelles sur les moyens les plus avantageux de les employer*, etc.; Paris, 1810-1811, 4 vol. in-12, avec fig.; — *Mémoire sur l'avantage et les moyens de disposer d'une manière salubre les bâtiments, les fumiers, les égouts et l'abreuvoir d'une ferme;* Paris, 1811, in-8°. Il a en outre fourni un grand nombre d'articles au *Cours complet*

d'Agriculture de Rozier (Paris, 1809, 7 vol. in-8°, avec 2 portraits et 30 planches), à l'*Abrégé* de ce *Cours* en 6 vol. in-8°, et à divers journaux et revues traitant de l'hippiatrique.

Querard, *La France littéraire.* — Rabbe, etc., *Biographie portative des Contemporains.*

FROMAGEAU (*Germain*), casuiste français, né vers 1640, mort à Paris, le 7 octobre 1705. Il se fit recevoir docteur de Sorbonne, et s'occupa particulièrement de la décision des cas de conscience qui étaient soumis à la faculté de théologie. Il succéda dans cet emploi à Lamet. Les décisions de ces deux docteurs ont été recueillies sous le titre de *Résolutions de cas de conscience touchant la morale et la discipline de l'Église;* Paris, 1714, in-8°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

FROMAGEOT (*Jean-Baptiste*), canoniste français, né à Dijon, le 10 septembre 1724, mort le 14 août 1753. Il fut professeur de droit à l'université de Dijon. On a de lui plusieurs dissertations sur des sujets de jurisprudence. Son principal ouvrage est intitulé : *Les Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints;* Dijon, 1753, in-12.

Journal des Savants de 1754, pag. 179. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

FROMENT (*François-Marie*, baron), homme politique et publiciste français, né à Nîmes, le 9 juillet 1756, mort à Paris, le 22 septembre 1825. Il se fit recevoir avocat, et était receveur du clergé et des domaines du roi lorsque éclata la révolution. La suppression de ses charges et ses relations de famille le décidèrent à se faire l'antagoniste des idées nouvelles. Il se rendit à Turin en décembre 1789, s'entendit avec le comte d'Artois (depuis Charles X), et reçut avec le brevet de commandant la mission d'insurger le Languedoc. Dès lors il ne cessa d'intriguer en faveur des Bourbons et de répandre des brochures incendiaires. Il fut le principal rédacteur de la requête présentée à l'Assemblée nationale par les catholiques demandant le maintien du pouvoir absolu et l'oppression des protestants. Ceux-ci, à bout de provocations, se réunirent en armes, et quoique moins nombreux que leurs adversaires, ils les attaquèrent le 13 juin 1790. Les catholiques, surpris, perdirent plus de huit cents des leurs; Froment vit tomber un de ses frères et gagna à grand'peine Aigues-Mortes, puis Nice. Il rejoignit alors le comte d'Artois, qui, pour le dédommager, lui octroya des lettres de noblesse, ratifiées bientôt après par Louis XVIII, qui le nomma dès 1793 secrétaire de son cabinet. Froment se rendit à Coblentz, où il reçut diverses missions secrètes pour Naples et pour l'Espagne. En septembre 1795 il revint à Vérone, près de Louis XVIII, et en repartit bientôt pour intriguer en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Il demeura dans ce dernier pays jusqu'en 1814, vivant d'une modique pension que lui accordait la cour britannique. Rentré en France, il réclama vainement son grade de commandant et sa charge de secrétaire du cabinet du roi. Durant les Cent Jours Froment se réfugia en Espagne; il rentra en 1816, et après avoir adressé des suppliques inutiles à tous les pouvoirs, il attaqua le comte d'Artois en remboursement des sommes prêtées durant l'émigration et des frais importants que lui avaient occasionnés les différentes missions dont il avait été chargé. Une fin de non recevoir repoussa son instance. Après bien des démarches, l'ancien agent intime des princes reçut une pension alimentaire de sept cents francs. C'est avec ce modeste secours qu'il prolongea sa vie, dans un état voisin de la misère.

On a de Froment : *Mémoire historique et politique, contenant la relation du massacre des catholiques de Nîmes, en juin* 1790, et *Réflexions sur les événements qui l'ont amené;* Monaco, Nîmes, Lyon; ce document, fort curieux, est aujourd'hui très-rare; — *Observations sur la Russie*, *relatives à la Révolution de France et à la balance politique de l'Europe*, présentées au roi Louis XVIII, à Vérone, le 23 septembre 1795; octobre 1815; et réimprimées dans l'ouvrage suivant; — *Recueil de divers écrits relatifs à la Révolution;* Paris, 1816, in-8°; ce volume, outre les *Observations sur la Russie,* contient un *Précis de mes opérations pour la défense de la religion et de la royauté pendant le cours de la Révolution*; ce *Précis* s'arrête à 1795; — *Lettre à M. le marquis de Foucault*, *colonel du génie*, *secrétaire de la commission des anciens officiers;* Paris, 1817, in-8°. C'était une réfutation du rapport qui refusait à Froment le titre de colonel et la croix de Saint-Louis; — *Réponse de M. Froment, secrétaire du cabinet du roi, à deux lettres des* 15 *avril et* 6 *août* 1817, *de M. le maréchal duc de Feltre, ministre et secrétaire d'État au département de la Guerre*, 10 août 1817, et Paris, 1819, in-8°; — *Lettre à M. le marquis Dessoles, président du conseil des ministres*, signalant l'influence étrangère dans le gouvernement français; document resté intéressant pour l'histoire de la Restauration; — *Procès de M. Froment contre S. A. R. Monsieur, frère du roi, relativement aux missions politiques données par ce prince pendant son émigration*, avec les *Pièces officielles* et suivi d'une *Consultation d'avocats*, d'une *Requête* et d'un *Factum;* Paris, 1823, in-8°. — Froment est en outre auteur de nombreuses brochures politiques et de circonstance aujourd'hui oubliées. On lui attribue sans preuves : *Idées militaires sur la composition des régiments d'infanterie et sur la formation des bataillons;* 1790, in-8°.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

* **FROMENT** (*Charles*), publiciste français, né à Douriers, près Abbeville, le 13 janvier

1797, mort à Vazemmes, près de Lille, le 22 juin 1846. Partisan dévoué des princes de la maison d'Orange, il continua, après la révolution belge de 1830, à soutenir leur cause avec une extrême vivacité, ce qui le fit expulser de la Belgique. On a de lui un grand nombre d'articles dans *Le Messager de Gand* et *L'Hermite;* — un recueil de *Poésies diverses;* Bruxelles, 1826, 2 vol. in-12; — *Études sur la Révolution belge;* Gand, 1835, in-8°. Jean Paul FABER.

Messager de Gand, de 1825 à 1841; Bruxelles.

*FROMENT-MEURICE (*N...*), orfèvre français, né à Paris, le 31 décembre 1802, mort dans cette ville, en février 1855. Fils d'un fabricant d'orfévrerie, il fut destiné à la même profession; dès ses plus jeunes années, il montra une vive aptitude pour les travaux d'art; il apprit à modeler et à ciseler, et ses études portèrent particulièrement sur le dessin et la sculpture. Encore enfant lorsque son père mourut, l'établissement que celui-ci avait fondé passa dans les mains d'un orfèvre appelé Meurice, qui épousa plus tard sa mère. Lui ayant succédé vere 1832, il ajouta à son nom celui de son beau-père; et c'est sous ces deux noms, devenus inséparables, qu'il s'est fait connaître. Avant de passer maître, il travailla comme ouvrier, et fit preuve, dans toutes les branches de son art, d'une habileté peu commune. Aux Expositions de l'industrie, à Paris en 1839, 1844, 1849, à Londres en 1851, il se fit remarquer par des produits admirables de goût et de fini; plusieurs de ses pièces furent citées comme des chefs-d'œuvre dignes des maîtres les plus célèbres. Il obtint constamment dans ces grands concours les premières récompenses honorifiques. On lui doit d'avoir régénéré l'orfévrerie moderne ainsi que la joaillerie et la bijouterie en atteignant dans leur fabrication les dernières limites du progrès et de la perfection, au point de vue de l'art comme de l'industrie. Il avait reçu la croix d'Honneur pour sa belle conduite pendant le choléra de 1832, et avait le titre d'orfèvre-joaillier de la ville de Paris. M. CH.

Rapports officiels des Expositions de l'industrie, années 1839, 1844, 1849. — *Rapport* de l'*Exposition universelle de Londres*, 1851. — Th. Gautier, *La Presse*, 17 juin 1844, 31 juillet 1849, 5 avril 1855. — Ferdinand de Lasteyrie, *Le Siècle*, 27 mars 1855. — J. Janin, *L'Artiste*, 2e série, t. III, 1839. — *Le Mois de mai 1851 à Londres.* — *Revue contemporaine*, 28 février 1855. — *Froment-Meurice*, broch. in-8°; Paris, 1855.

FROMENTEAU. *Voy.* FROUMENTEAU.

FROMENTIÈRES (*Jean-Louis* DE), théologien français, né à Saint-Denis-de-Gastines (Maine), en 1632, mort à Aire (Gascogne), en décembre 1684. Il fit ses premières études chez les PP. de l'Oratoire du Mans, qui l'envoyèrent ensuite à Paris, au séminaire de Saint-Magloire, où il eut pour maître le P. Senault. Il avait une véritable vocation pour la chaire. Dès qu'il y parut, il se fit applaudir; on loua surtout ses oraisons funèbres. Pour récompenser cet éclatant mérite, le roi nomma l'abbé de Fromentières évêque d'Aire, dans la province d'Auch, le 14 janvier 1673. Il fut consacré la même année, le 1er octobre, par François de Harlay, archevêque de Paris. On l'entendit encore plusieurs fois à Paris, notamment en l'année 1674, où il prêcha devant la duchesse de La Vallière prenant le voile des pénitentes. Une collection complète de tous ses ouvrages fut publiée, suivant M. Peignot, en 1684, en six volumes in-12. Mais cette indication est fautive, car nous n'avons pu retrouver l'édition désignée par M. Peignot, et nous apprenons d'ailleurs que Fromentières, mourant en cette année 1684, demandait qu'on mît au feu tous ses discours. On a de lui : *Œuvres meslées;* Paris, 1690, in-8° : — *Carême de mess. Jean-Louis de Fromentières;* Paris, 1696, trois vol. in-8°. B. H.

B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. III.

*FROMMANN (*Erhard-André*), jurisconsulte allemand, né à Wiesenfeld, le 8 novembre 1772, mort à Kloster-Bergen, le 1er octobre 1774. Après avoir étudié à Cobourg et à Altorf, il devint prédicateur à Walbeuern et six ans plus tard à Garnstadt. En 1756 il fut appelé à professer les langues grecque et orientales au gymnase de Cobourg, dont il fut nommé directeur en 1761. En 1767 il passa en la même qualité à Kloster-Bergen, où il mourut. On a de lui : *Disputatio de Cultu Deorum;* Altorf, 1745, in-4°; — *Philosophemata quædam R. Mosis Maimonidis, cum recentiorum quorundam sententiis collata;* ibid., 1745, in-4°; — *De Hermeneuta veteris Ecclesiæ;* ibid., 1747, in-4°; — *Disputatio de Syntaxi Linguæ et præcipue Ebraicæ;* ibid., 1747, in-4°; — *De opinata Sanctitate Linguæ Ebraicæ, secunda errorum matre;* Cobourg, 1756, in4°; — *De Sacris Judæorum Libris idolorum imaginibus olim fœdatis;* ibid., 1759, in-4°; — *De Ritu fœderum faciendorum apud veteres;* ibid., 1760, in-4°; — *De Ecclesiæ christianæ Reformatione Judæis utili;* ibid., 1761, in-4°; — *De Maximiliani I in rem litterariam meritis;* ibid., 1761, in-4°; — *De Fœminis quibusdam quæ Evangelii veritatem tempore reformationis sacrorum scriptis defenderunt;* ibid., 1764, in-4°; — *Musei Casimiriani Fasciculus I;* ibid, 1771, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

FROMMENT ou **FROMENT** (*Antoine*), un des réformateurs de Genève, né dans le Val de Trièves, près de Grenoble, en 1510, mort à Genève, vers 1585. Disciple de Farel, il passa avec lui en Suisse, et contribua à propager la réforme dans quelques-unes des petites villes qui appartiennent actuellement aux cantons de Neuchâtel et de Vaud. Quand, en 1532, Farel fut obligé de sortir de Genève, il engagea vivement Fromment à aller continuer son œuvre dans cette ville. C'était une tâche difficile pour un homme encore si jeune; Froment le comprit, et résista d'abord aux pressantes sollicitations de son maître; il se rendit cependant, et il arriva à Genève le

3 novembre. Il y trouva les protestants encore fort intimidés des mesures qui avaient été prises contre eux; personne ne voulut le soutenir ouvertement. Il eut alors recours à un moyen qui déjà avait ailleurs réussi à Farel : il s'annonça comme maître d'école. Il fit apposer sur les murs une affiche ainsi conçue : « Il est venu un « homme en cette ville qui veult enseigner à « lire et écrire en français dans un mois à tous « ceulx et celles qui voudront venir, petits et « grands, hommes et femmes, mesme à ceulx « qui ne furent jamais en eschole; et si dans le « dit mois ne savent lire et escrire, ne demande « rien de sa peine. Lequel trouveront en la grande « salle de Boitel, près du Molard, à l'enseigne « de la Croix d'Or, et l'y guérit beaucoup de ma« ladies pour néant ». Cette annonce lui attira aussitôt une foule d'écoliers des deux sexes et de tous les âges. Il profita de ce concours pour enseigner les principes de la réforme. Bientôt la foule se porta à ses instructions. Le 1er janvier 1533, l'affluence fut telle qu'il ne put parvenir lui-même à entrer dans la salle; on le porta, malgré sa résistance, sur la place du Molard, et là, monté sur un banc, il prêcha avec une grande vivacité contre les pratiques de l'Église catholique. Le parti catholique, informé sur-le-champ de cette audace, prit les armes, et marcha sur l'assemblée du Molard. Fromment, entraîné par ses partisans, et soustrait pendant quelques jours aux recherches actives du conseil, fut enfin obligé de passer dans le pays de Vaud. Il retourna l'année suivante à Genève, accompagné d'un ministre français, nommé Alexandre Dumoulin; mais cette fois encore il ne put pas y rester longtemps. Assistant un jour dans la cathédrale à un sermon du dominicain Furbity, qui défiait les protestants de répondre à ses arguments en faveur du dogme de la transsubstantiation, Fromment se leva, fit signe de la main qu'il voulait prendre la parole, et il se mit à réfuter le discours du prédicateur. Celui-ci resta muet de surprise; mais les chanoines donnèrent le signal du tumulte. Fromment réussit à se sauver; son compagnon, qui avait commencé aussi à haranguer la foule, fut saisi et jeté en prison. La nuit même tous les deux furent chassés de la ville par arrêt du conseil. Ils se rendirent directement à Berne, avec Baudichon, bourgeois de Genève, qui était à la tête du parti protestant, et après avoir imploré et obtenu l'intervention du gouvernement de ce canton en faveur des réformés, ils revinrent à Genève, accompagnés de Farel, chargé spécialement par la seigneurie de Berne de défendre la cause de la réforme. Ils furent suivis, quelques jours après, des députés de ce canton qui avaient la mission de poursuivre Furbity et de soutenir Farel et Fromment. A partir de ce moment la réforme ne rencontra plus à Genève d'obstacle sérieux.

En 1537 Fromment fut nommé pasteur du quartier de Saint-Gervais. Il en remplit les fonctions jusqu'en 1552. A cette époque il fut déposé du ministère évangélique, par suite de l'inconduite de sa femme, dont la sévère discipline de l'église réformée le rendait responsable. Le 31 décembre de cette année, il se fit recevoir notaire. Le 2 février de l'année suivante, il obtint le droit de bourgeoisie, et en 1559 il entra dans le conseil des deux cents. Cependant, pour se consoler de la conduite irrégulière de sa femme, il s'était livré à la dissipation. Ses désordres devinrent bientôt un sujet de scandale public, au milieu d'une population qui poussait le rigorisme jusqu'aux dernières limites. Censuré en vain à plusieurs reprises, il fut enfin, en 1562, mis en prison, condamné comme pécheur scandaleux, destitué de sa charge de notaire, et banni de la ville. Il passa dix ans à l'étranger. En 1572 il obtint la permission de rentrer à Genève, et deux ans plus tard il fut rétabli dans ses fonctions de notaire.

Fromment aida Bonivard dans la rédaction de ses chroniques. Il en fit plus tard un sommaire qui est resté inédit et dont le manuscrit est à la bibliothèque de Genève, tandis qu'une partie de l'ouvrage de Bonivard a été publiée (Genève 1825).

Pour compléter ces chroniques, qui s'arrêtent au commencement du mouvement produit par la réforme, Fromment composa une histoire de la réformation à Genève. Cet ouvrage, resté longtemps inédit, vient d'être imprimé par les soins de M. Gustave Revilliod, sous ce titre : *Les Actes et les Gestes merveilleux de la cité de Genève, nouvellement convertie à l'Evangille, faictz du temps de la réformation et comment ils l'ont receue, rédigez par escript en forme de chroniques, annales ou hystoires commençant l'an* 1532, *par Anthoine Fromment*; Genève, 1854, Fromment avait sollicité plusieurs fois du conseil de guerre la permission de publier ce livre, qui contient des renseignements du plus grand intérêt; mais la seigneurie, dans la crainte de blesser messieurs de Berne et de Fribourg, s'y opposa constamment; c'est donc après sa mort que M. G. Revilliod en a publié le manuscrit autographe, déposé aux archives de Genève. Il n'avait fait imprimer de son vivant qu'un opuscule assez peu important, sous ce titre : *Deux Épîtres préparatoires aux histoires et actes de Genève*; Genève, 1554, petit in-12 : l'une de ces lettres est dédiée au sénat et l'autre est adressée à tout le peuple de Genève. Enfin, on trouve dans l'appendice du t. III de l'*Histoire de la Réformation en Suisse* par Ruchat un long extrait du discours (sur Matth., VII, 15 et 16) qu'il prononça le 1er janvier 1533 sur la place du Molard.

Michel NICOLAS.

Senebier, *Hist. littér. de Genève*. — MM. Haag, *La France protest*. — Notice sur Anthoine Fromment par M. Gustave Revilliod, en tête de l'édition des *Actes et Gestes merveilleux*, etc

FROMOND (*Jean-Claude*), physicien italien, né à Crémone, le 4 février 1703, mort à Pise, le 29 avril 1795. Il entra à l'âge de quinze ans dans un couvent de Camaldules à Ravenne, et prit alors le nom de Jean-Claude à la place de celui de *Jules-César* qu'il avait reçu à son baptême. Il montra beaucoup de goût pour les sciences et fort peu pour la philosophie d'Aristote, qui était encore à la mode dans quelques universités italiennes. Cette aversion pour le système péripatéticien choqua ses supérieurs, qui le reléguèrent au couvent de Fonte-Avellana, dans le diocèse de Gubbio. Fromond y passa trois ans. Ses dispositions pour les sciences furent remarquées, et on l'envoya à l'université de Pise. Là, sous la direction de Guido Grandi, il fit de si rapides progrès que son maître, nommé visitateur général de son ordre et forcé d'aller s'établir à Faenza, le chargea d'occuper provisoirement sa chaire. Il fut quelques années plus tard nommé professeur de logique et ensuite de philosophie. Pendant vingt ans il occupa ces deux chaires avec éclat. De bons ouvrages de lui, sur des points importants de physique et de physiologie, lui firent une grande réputation, et l'Académie des Sciences de Paris le nomma son associé en 1758. On a de lui : *Lettera al sig. Orazio S...., in cui si esamina il taglio della macchia di Viareggio;* Pise, 1739, in-8° ; — *Due Lettere sopra l'ottica del P. Castel.* Ces deux lettres, destinées à défendre la théorie de Newton contre les attaques du P. Castel, furent insérées sans nom d'auteur par Lami dans les *Novelle letterarie di Firenze*, année 1741 ; — *Risposta apologetica ad una lettera filosofica sopra il commercio degli olii navigati procedenti da luoghi appestati;* Lucques, 1745, in-8°. Cet ouvrage, le plus important de ceux de Fromond, eut un grand succès et valut à l'auteur une lettre très-flatteuse de la part du pape Benoît XIV ; — *Lettere di riconciliazione del P. D. Claudio Fromond, professore nell' università di Pisa, e del signor D. Giovanni Gentili, medico della sanità di Livorno;* Florence, 1746, in-8° ; — *Nova et generalis introductio ad philosophiam;* Venise, 1748, in-8° ; — *Della fluidità de' Corpi;* Livourne, 1754, in-4° ; — *Examen in præcipua Mechanicæ Principia;* Pise, 1758 ; — *De Ratione philosophica qua instrumenta mechanica generatim conferunt potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis;* Pise, 1759.

Bianchi, *Elogio storico del P. D. Giovanni Claudio Fromond;* Crémone, 1781, in-4°. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VI.

FROMONT. *Voy.* FROIDMOND.

FRONDEVILLE (*Thomas-Louis-César-Lambert*, marquis DE), homme politique et publiciste français, né à Lisieux, en 1756, mort à Paris, le 13 juin 1816. Par les secours d'un oncle maternel, il put faire de bonnes études et se faire recevoir avocat à Rouen. Devenu conseiller au parlement de cette ville, il acheta une charge de président à mortier (celle de M. de Bec-Thomas). En 1789, il fut élu député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Rouen, et montra le zèle le plus ardent pour le maintien de l'ancien système. Le 11 novembre 1789, il défendit avec chaleur la chambre des vacations de la cour souveraine dont il faisait partie. Cette chambre était accusée de résistance aux décrets de l'Assemblée nationale. L'adresse et l'éloquence de Frondeville ne purent la faire innocenter. Il prêta aussi inutilement sa voix au parlement de Rouen et à celui de Rennes (9 janvier 1790), attaqués et frappés pour la même cause. Lorsque, le 4 mars suivant, Alexandre de Lameth s'éleva contre la résistance des parlements aux progrès de la liberté, Frondeville demanda la suppression de toutes les chambres de vacations, afin de les délivrer des persécutions qu'elles éprouvaient. Le 8 août, il parla en faveur de Bonne-Savardin, arrêté comme conspirateur, et s'éleva contre la tyrannie du comité des recherches. Le 20 du même mois, il demanda la mise en liberté de l'abbé Perrotin de Barmond, arrêté, selon lui, illégalement au moment où il gagnait la frontière, « lorsque, ajouta-t-il, depuis dix mois les assassins de nos princes parcourent librement l'enceinte de cette capitale ; ils sont peut-être assis parmi nous ! » Censuré aussitôt par l'assemblée, il fit paraître un écrit avec cette épigraphe : *Dat veniam corvis, vexat censura columbas,* dans lequel il déclarait s'honorer de la censure qui lui avait été infligée. Le 21, sur la proposition de Goupil, il fut condamné à huit jours d'arrêt chez lui, malgré l'énergique défense de Faucigny (*voy.* ce nom). Le 31 août il fit paraître dans le *Moniteur* (p. 1006) une lettre sur les motifs qui avaient déterminé l'assemblée à le condamner. Le 25 mai 1791, il s'opposa à la réunion d'Avignon à la France, et fut un des signataires des protestations des 12 et 15 septembre de la même année. Voyant son opposition inutile, il émigra en Angleterre, où il se maria. Après le 18 brumaire, il rentra en France, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons. Il obtint alors la préfecture de l'Allier, et suivit Louis XVIII dans sa fuite en Belgique (mars 1815). Lors de la seconde restauration, de Frondeville fut nommé conseiller d'État honoraire et pair de France ; mais il mourut quelques semaines après sa nomination. On a de lui : *De la conspiration qui a obligé Louis XVIII de quitter son royaume, et publication d'une pièce inédite découverte en* 1787, *dans une loge de francs-maçons à Venise;* Paris, 1820, in-8°.

Moniteur universel, an 1789, n°s 45, 89 ; an 1790, n°s 11, 65, 232, 234, 243 ; an 1791, n° 145. — *Biographie moderne* (édit. de 1806). — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *La France littéraire.*

FRONSAC (Ducs DE). *Voy.* RICHELIEU.

FRONSBERG (*Léonard* DE), appelé aussi **FRONSBERGER** ou **FRONSPERGER**, ingé-

nieur allemand, né en 1452, mort à Trente, le 20 août 1526. Il entra de bonne heure dans le service militaire, et obtint bientôt la faveur de l'empereur Maximilien. Général en 1512, il fit les campagnes de Hongrie et des Pays-Bas; en 1525, il assista à la bataille de Pavie. Il a publié : *Vom Geschuetz und Feuerwerk* (Des Armes à feu et des feux d'artifice); Francfort, 1557; — *Kriegsbuch Kaiserlicher Kriegsrechten und Ordnungen von Geschuetz und Feuerwerk* (Manuel militaire des ordonnances et droits impériaux sur les armes à feu et les feux d'artifice); ibid., 1564, 3 vol. in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FRONDSPERG. *Voy.* FRUNDSBERG.

FRONTEAU (*Jean*), archéologue et controversiste français, né à Angers, en 1614, mort le 17 avril 1662. Après avoir fait d'excellentes études dans sa ville natale, il prit l'habit de chanoine régulier dans l'abbaye de Toussaint à Angers. Appelé à Paris en 1634, il fut chargé de professer d'abord la philosophie puis la théologie à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et s'en acquitta à la satisfaction de ses supérieurs, qui lui conférèrent l'office de chancelier dans l'université de Paris. Ses opinions, suspectes de jansénisme, le firent exiler dans le diocèse d'Angers en 1661. Cette disgrâce ne fut pas de longue durée. Il fut rappelé à Paris et pourvu d'un bon prieuré, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée peu après. Le P. Fronteau était très-instruit et parlait avec facilité. Il savait neuf langues; mais il ne faisait pas toujours de ses connaissances un usage très-judicieux. « Il savait, dit Dupin, unir dans ses ouvrages le profane avec l'ecclésiastique, et égayait toujours sa matière par quelques passages des Pères et des auteurs grecs et latins, ou par quelques traits curieux de l'histoire. Il ne s'attachait pas à traiter les matières à fond, mais à faire de nouvelles découvertes, à donner des remarques curieuses, et à fournir des idées et des conjectures toutes neuves et d'un tour nouveau. » Le P. Fronteau commença à former la bibliothèque Sainte-Geneviève. On a de lui : *Summa totius Philosophiæ, e D. Thomæ Aquinatis doctrina;* Paris, 1640, in-fol.; — *Thomas a Kempis vindicatus;* Paris, 1641, in-8°. Le P. Fronteau composa cet ouvrage pour restituer à Thomas a Kempis l'*Imitation*, que les Bénédictins avaient fait imprimer sous le nom d'un abbé de leur ordre, appelé Jean Gersen. Ce fut l'occasion d'une violente polémique, et même d'un procès dans lequel figurèrent les chanoines réguliers, les bénédictins, Gabriel Naudé, le P. Quatremaires, etc. Fronteau publia encore à ce sujet deux ouvrages, dont on trouve les titres dans Nicéron; — *Ivonis Carnutensis Opera omnia;* Paris, 1647, in-fol.; — *Dissertatio philologica de virginitate honorata, erudita, adornata, fœcunda;* Paris, 1651, in-4°; — *Antitheses Augustini et Calvini;* Paris, 1651, in-16; — *Kalendarium Romanum nongentis annis antiquius;* Paris, 1652, in-8°; — *Epistola in qua de jure episcoporum in ecclesias suarum urbium disseritur;* Paris, 1659, in-4°; — Φιλοτησίας *veterum. Epistola in qua ritus antiqui sese in compotationibus salutandi tractantur, et ad illustrandam divinæ Eucharistiæ institutionem multa afferuntur;* Paris, 1660, in-4°. Ces deux lettres et huit autres du même auteur ont été recueillies sous le titre de *Epistolæ selectæ;* Liége, 1674, in-16.

Lallemant, *Vie de Fronteau*, dans le recueil intitulé : *Joannis Frontonis Memoria disertis per amicos virosque clarissimos encomiis celebrata;* Paris, 1663, in-4°. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXI. — Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques* (dix-septième siècle).

FRONTIN (*Sextus Julius Frontinus*), administrateur et écrivain militaire romain, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Préteur urbain sous Vespasien en 70, il céda sa place à Domitien. On croit qu'il fut un des consuls suppléants en 74. L'année suivante il succéda à Cerealis comme gouverneur de la Bretagne, s'empara du pays des Silures, et maintint sans échec la domination romaine dans ces contrées barbares jusqu'à l'arrivée d'Agricola, en 78. Sous le troisième consulat de Nerva, en 97, il fut nommé intendant des eaux (*curator aquarum*), place qui n'était donnée qu'à des personnes du plus haut rang. Il obtint aussi la dignité d'augure, et comme il eut pour successeur dans cette charge Pline le jeune, vers 106, on suppose qu'il mourut cette année même ou l'année précédente. Une épigramme de Martial nous apprend qu'il fut deux fois consul; mais comme son nom manque dans les *Fastes*, il est impossible d'indiquer les dates de ses consulats. Cependant le gouvernement de Bretagne qui lui fut confié en 75, prouve qu'à cette époque il avait déjà été consul.

On a de lui un petit traité de l'art militaire, intitulé *Stratagematicon libri IV*, ou, en observant la distinction établie par l'auteur, *Stratagematicon Libri III; Strategicon Liber unus.* C'est un recueil des paroles et actions des plus célèbres capitaines de l'antiquité. Les anecdotes du premier livre ont rapport aux divers incidents qui peuvent précéder une bataille; celles du deuxième livre se rapportent à la bataille elle-même; celles du troisième concernent l'art de faire ou de lever les siéges. Les *Strategica* traitent de la discipline militaire et des devoirs du général. Le style des *Stratagematica* n'a rien de remarquable. On y trouve des anecdotes curieuses, mais dont la véracité est suspecte, parce que l'auteur manque de critique. Divers indices font croire que Frontin rédigea cet ouvrage vers 84, peu d'années après son retour de Bretagne. Ainsi il donne à Domitien le surnom de *Germanicus*, il fait de fréquentes allusions à la guerre de Germanie, arrivée à cette époque, et ne parle ni de la guerre de Dacie ni d'aucun événement postérieur à 84.

Il nous reste encore de Frontin, sous ce titre :

De Aquæductibus urbis Romæ Libri II, un traité composé après 97, puisque l'auteur y parle de sa dignité d'intendant des eaux. Cet ouvrage, écrit du style simple qui convient à une œuvre didactique, est d'une grande utilité pour la connaissance de l'architecture ancienne.

Frontin nous apprend dans la préface de ses *Stratagematica* qu'il avait écrit un essai *De Scientia militari*, et Élien cite du même auteur des recherches *Sur la tactique du temps d'Homère*. Ces deux ouvrages sont perdus.

L'édition princeps des *Stratagematica* fut publiée par Euch. Silber; Rome, 1487, in-4°. Les meilleures éditions sont celle de F. Oudendorp, Leyde, 1731, in-8°, réimprimée avec des additions et des corrections par Con. Oudendorp, Leyde, 1799, in-8°; et celle de Schwebel, Leipzig, 1772, in-8°. Ce traité a été traduit en anglais, sous le titre de *Stratagems, Sleyghtes and Policies of warre, gathered together by S.-Julius Frontinus, and translated into english by Rycharde Morysine;* Londres, 1539, in-8°, dédié à Henri VIII. Un anonyme en a donné une autre traduction, dans la même langue (Londres, 1686, in-12), en y ajoutant : *A new Collection of the most noted Stratagems and brave exploits of modern generals; with a short account of the weapons offensive and defensive, and engines commonly used in war.* En allemand on a les traductions de Schöffer, Mayence, 1582, in-fol.; de Motschidler, Wittemberg, 1540, in-8°; de Tacius, Ingolstadt, 1542, in-fol., avec Végèce, réimprimée à Francfort, 1578, in-fol.; et de Kind, Leipzig, 1750, in-8°, avec Polyen. Les *Stratagematica* ont été traduits en français par Remy Rousseau, vers 1514; par Volkir, Paris, 1536, avec Vegèce; par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1664, in-4°; par un anonyme, Paris, 1772, in-8°; — en italien, par François Lucio Durantino; Venise, 1537, in-8°; par Com. de Trino, Venise, 1561, in-8°; par Alov. de Tortis, Venise, 1543, in-8°; par Ant. Gandino, Venise, 1574, in-4°; — en espagnol, par Didac. Guillen de Avila, Salamanque, 1516, in-4°. La plupart des traductions que nous venons de citer appartiennent au seizième siècle, et prouvent combien étaient recherchés alors les traités des anciens sur la tactique.

L'édition princeps du traité *De Aquæductibus*, in-fol., sans date, a été imprimée à Rome, par Herolt, vers 1490. La meilleure édition est celle de Polenus; Padoue, 1722, in-4°. On peut y ajouter pour l'intelligence du texte, le *Commentaire sur les Aqueducs de Rome*, par J. Rondelet; Paris, 1820, in-4°, avec atlas in-fol., et *Addition au Commentaire de S.-J. Frontin sur les Aqueducs de Rome*, par Rondelet, 1821, in-4°. Les deux ouvrages de Frontin ont été publiés avec les notes des anciens commentateurs par Keuchen; Amsterdam, 1661, in-8°. Les *Stratagematica* se trouvent dans les diverses collections des *Veteres de Re Militari Scriptores*, dont la plus complète a été publiée par Scriverius; Leyde, 1607, in-4°. Le traité *De Aquæductibus* a été inséré dans le *Thesaurus Antiquitatum Romanarum* de Grævius.

Dans le recueil des *Agrimensores* (1) ou *Rei Agrariæ Auctores*, on rencontre divers fragments attribués à Frontin. Cette collection a été faite avec si peu de soin, elle nous est parvenue dans un tel état de désordre, qu'il est très-difficile de faire la part de chacun des auteurs qui y ont contribué. Le premier de ces fragments traite des mesures de longueur et des figures géométriques; il porte à tort le titre de *De Agrorum Qualitate*, qui conviendrait mieux au fragment suivant. Il n'appartient point à Frontin; le principal manuscrit des *Agrimensores*, le *Codex arcerianus* l'attribue à Balbus, auteur d'un traité *De Asse*, inséré dans les collections des *Lois antérieures à Justinien*. Un court mais intéressant passage sur les différentes espèces de champs (*ager assignatus, ager mensura comprehensus, ager arcifinius*) est emprunté à Frontin, et devrait porter le titre donné au fragment précédent. On trouve ensuite des extraits courts et tronqués des *Controversiæ Agrorum* au nombre de quinze, écrites par Frontin et aujourd'hui perdues. Ces extraits sont suivis de commentaires portant les noms de Aggenus Urbicus et de Simplicius. Ce Simplicius est une méprise de copiste (2), et Aggenus paraît être le seul auteur de ces commentaires confus, mal écrits et dont le principal mérite est de contenir des passages originaux de Frontin et d'Hygin. Le même Aggenus a fourni au recueil des *Agrimensores* un commentaire (*Diazographus*) sur les écrits de Frontin *De Limitibus* et *De Controversiis*. Le traité *De Coloniis*, généralement publié sous le nom de Frontin, ne peut lui appartenir, du moins sous sa forme actuelle, puisqu'il y est question des empereurs Antonin et Commode. On peut, il est vrai, faire disparaître cette impossibilité chronologique en supposant avec Polenus que l'auteur des *Stratagèmes* et le Frontin des *Agrimensores* sont deux auteurs différents. Il reste un fragment donné sans nom d'auteur sous le titre de *Fragmentum Agrarium de Limitibus;* un manuscrit l'attribue à Hygin, un autre à Frontin, et cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable.

(1) Les *Agrimensores* avaient pour fonctions de mesurer et de partager les champs assignés aux colons. Ils devaient connaître non-seulement la géométrie, mais aussi le droit; car dans toutes les contestations relatives aux propriétés rurales ils exerçaient un pouvoir judiciaire. Ils formaient sous l'empire une classe nombreuse et respectée. Théodose le jeune leur donna le titre de *spectabiles*.

(2) On lit à la fin de la première partie du commentaire d'Aggenus les mots suivants : « Satis, ut puto, dilucide genera controversiarum exposui : nam et simplicius enarrare conditiones earum existimavi, quo facilius ad intellectum pertinerent. » Un copiste ou un lecteur inattentif aura pris l'adverbe *simplicius* pour un nom propre et donné à la seconde partie du commentaire d'Aggenus le titre de *Liber Simplicii*.

Les traités que nous venons d'énumérer, et qui forment la partie la plus importante des *Agrimensores*, ne sont pas seulement très-utiles pour la connaissance du droit romain, ils ont encore un grand intérêt au point de vue de l'histoire générale des peuples latins. C'est l'opinion de Niebuhr, qui a fait un fréquent usage de ce recueil et qui en a parlé avec éloquence. La forme tronquée, mutilée, souvent peu intelligible des fragments qu'il contient, loin de le rebuter, avait pour lui « cette sorte de charme qui s'attache, dit-il, à tout ce qui est mystérieux et difficile ».

Les fragments de Frontin relatifs à la *Res Agraria* ont été insérés dans le *Codex theodosianus* de Sichard, Bâle, 1528, in-fol.; dans les éditions de Frontin par P. Scriver, Leyde, 1607, in-4°, et par R. Keuchen, Amsterdam, 1661, in-8°; et dans les recueils suivants des *Agrimensores : De Agrorum Conditionibus apud Turnebum ;* Paris, 1555, in-4°; — *Auctores Finium regundorum, cum Nic. Rigaltii observ.;* Paris, 1614, in-4°; — *Rei Agrariæ Auctores, cura Wilh. Gœsii;* Amsterdam, 1674, in-4°. M. Giraud en a donné quelques-uns dans ses *Rei Agrariæ Scriptorum nobiliorum Reliquiæ ;* Paris, 1843. Mais la première édition véritablement complète et critique des *Agrimensores* a été publiée sous le titre de *Gromatici veteres: Die Schriften der römischen Feldmesser, herausgegeben und erläutert von F. Blume, K. Lachmann und A. Rudorff;* Berlin, 1848-1852, 2 vol. in-8°. Léo JOUBERT.

Tacite, *Hist.*, IV, 38; *Agric.*, 17. — Pline, *Epist.*, IV, 8; X, 8. — Martial, X, 4, 8. — Élien, *Tact.*, I. — Vegèce, II, 3. — Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. IV de la traduction de M. de Golbéry. — Blume, dans le *Rheinisches Museum für Jurisprudenz.*, vol. V, p. 367-373 ; vol. VII, p. 138-148. — Walter, *Gesch. des Röm. Rechts*, p. 784-788, édit. de 1840. — Böcking, *Institutionen*, vol. I, p. 325-331. — Rudorff, dans le *Zeitschrift* de Savigny, vol. X, p. 344-437. — Zeiss, dans le *Zeitsch. für die Alterth. Wissensch.;* Darmstadt, 1840. — Schoell, *Histoire de la Littérature romaine*, vol. II, p. 454; vol. III, p. 227. — Giraud, *Recherches sur le Droit de Propriété*, vol. Ier, p. 97. — Dureau de La Malle, *Économie politique des Romains*, vol. I, p. 66, 179. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

FRONTON (*Jules*), officier romain, vivait vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. Il était préfet des gardes de nuit (*vigilum*) en 68, à l'avénement de Galba, qui le destitua. Il fut sans doute réintégré dans sa place par Othon, et servit sous ce prince en qualité de tribun dans la campagne contre Cecina, général de Vitellius. Son frère Julius Gratus était préfet du camp dans l'armée de Cecina. Les soldats d'Othon, soupçonnant Fronton de trahison, le jetèrent dans les fers. Par une coïncidence singulière, son frère, pour le même motif, essuya un semblable traitement de la part des soldats de Cecina.

Tacite, *Hist.*, I, 20; II, 26.

FRONTON (*Catius*), orateur latin, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Contemporain de Vespasien, il défendit d'abord Bassus, puis Varenus. D'après Pline, il occupait une place éminente parmi les orateurs du temps. C'est peut-être le même Fronton qui, au rapport de Pline, possédait la maison du poëte Horace.

Pline, *Epist.*, IV, 9; VI, 13.

FRONTON (*M. Cornelius*), célèbre rhéteur latin, né à Cirta, colonie romaine de la Numidie, vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, mort vers 170. Sa famille était originaire d'Italie, et avait dû s'établir à Cirta sous la dictature de J. César, lorsque des concessions de terre furent accordées aux compagnons de P. Sittius. Fronton reçut dans sa patrie une première et fort incomplète éducation; car lorsqu'à l'âge de vingt-deux ans il se rendit à Rome, il avait à peine commencé l'étude des auteurs anciens, bien qu'il eût eu pour maîtres Denys le subtil (ὁ λεπτός) et Athénodote. Il arriva à Rome sous le règne d'Adrien. Il acquit très-vite une grande réputation comme avocat et comme professeur d'éloquence. Sa société et ses leçons furent recherchées des jeunes gens du plus haut rang. Le palais impérial lui fut ouvert, et il y occupa à peu près la place que Pline le jeune avait remplie auprès de Trajan. Chargé de l'éducation du jeune Marcus Annius Verus, depuis Marc-Aurèle, et devenu plus tard précepteur de Lucius Commodus, qui prit avec l'empire le nom de Lucius Verus, il s'acquitta avec éclat de cette double tâche, et en fut magnifiquement récompensé. Il devint sénateur, consul en 143, proconsul d'Asie en 148. Il déclina cette dernière dignité, sous un prétexte de santé. Avec les gains de sa profession et grâce aux libéralités de la famille impériale, il amassa une fortune considérable, qui lui permit d'acquérir les célèbres jardins de Mécène, d'acheter des villas dans diverses contrées de l'Italie et d'ériger à ses frais des bains splendides. Cette fortune et ces dignités, s'ajoutant au talent et à la réputation, firent à Fronton une des existences les plus considérables de son temps. Lorsque la faiblesse de sa santé le força de cesser son enseignement public, il vit tout ce que Rome avait de plus éminent se réunir autour du lit ou la goutte le retenait, et écouter avec délices ses entretiens sur la littérature et l'art oratoire. Il fit école : une secte d'orateurs s'éleva sous le nom de *Frontiniani*. A l'exemple de leur maître, ils évitaient soigneusement la diction poétique et l'exagération pompeuse de l'école grecque; ils affectaient dans les pensées une sévère simplicité, et dans le style une pureté scrupuleuse qui allait jusqu'à rejeter les mots non autorisés par d'anciens modèles.

La gloire de Fronton lui survécut. Marc-Aurèle lui fit élever une statue. Un de ses petits-fils, M. Aufidius Fronton, dut à son illustre parenté d'être élevé au consulat en 199. Enfin, les écrivains du troisième et du quatrième siècle le désignent généralement par le surnom d'*Orateur*, titre longtemps réservé au seul Cicéron.

Cette gloire, bien qu'on pût la regarder comme fort exagérée, échappait au contrôle de la postérité. Il ne restait de Fronton qu'un petit traité, intitulé *De Differentiis Verborum*, et trois courts fragments conservés par Aulu-Gelle et d'autres grammairiens latins; c'était trop peu pour asseoir un jugement. Mais en 1814 Angelo Maï, en examinant un palimpseste de la Bibliothèque Ambrosienne, lequel avait appartenu au célèbre monastère de Saint-Colomban à Bobbio, trouva que ce palimpseste, contenant une traduction d'une partie des actes du premier concile de Chalcédoine, se composait d'anciens manuscrits de Symmaque, d'un vieux commentateur sur Cicéron, de Pline le jeune et surtout de Fronton. S'attachant à ce dernier, il parvint à lire, sous l'écriture qui couvrait le palimpseste, une partie de l'ouvrage original. Ce déchiffrement lui fournit, outre des opuscules peu étendus, un grand nombre de lettres échangées entre Fronton et des correspondants dont les principaux sont: Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, L. Verus; il publia le tout à Milan, 1815, 2 vol. in-8°. La découverte ne devait pas s'arrêter là. Maï, appelé à la bibliothèque du Vatican, y découvrit une autre partie des actes du même concile de Chalcédoine. C'était encore un palimpseste, finissant à peu près à l'endroit où commençait le manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne, écrit évidemment à la même époque et par la même main; il avait appartenu aussi au monastère de Saint-Colomban, et formait sans aucun doute la première partie du palimpseste dont on a parlé plus haut. Cette découverte fournit cent lettres nouvelles, un peu plus lisibles que les premières. Maï les ajouta à l'édition de Fronton qu'il donna à Rome en 1823. Les espérances qu'avait fait naître la découverte des ouvrages de Fronton furent complétement déçues. Il n'est peut-être pas d'œuvre de l'antiquité qui, dans un aussi grand nombre de pages, renferme aussi peu de passages instructifs ou agréables. La forme de ces lettres est tout à fait insignifiante, et ne déguise en rien la nullité du fond. Le nom de Marc-Aurèle donne seul quelque attrait à de courts billets roulant presque toujours sur de vulgaires incidents de la vie domestique. Tout ce qui nous reste de Fronton a été rassemblé par Maï dans son édition de 1823; en voici le contenu: *Epistolarum ad Marcum Cæsarem Libri V*. Ce recueil des lettres à Marc-Aurèle en contient cent ving-deux: soixante-cinq de Marc-Aurèle à Fronton; cinquante-quatre de Fronton à Marc-Aurèle; deux en grec de Fronton à Domitia Calvilla, mère de Marc-Aurèle; un fragment de lettre en grec à un inconnu, et une petite composition en grec, qui est plutôt un essai à la manière de Lysias et de Platon qu'une lettre proprement dite. Le cinquième livre consiste en cinquante-neuf billets, dont beaucoup n'ont pas plus de deux ou trois lignes; — *Epistolarum ad Antoninum imperatorem Libri II*: ces deux livres contiennent dix-huit lettres, huit de Marc-Aurèle, devenu empereur, à Fronton, et dix de Fronton à l'empereur; — *Epistolæ ad Verum*. Ces lettres, au nombre de deux, sont probablement adressées à Marc-Aurèle, qui à l'époque de son adoption était connu sous le nom de Marcus Annius Verus; — *Epistolarum ad Verum imperatorem Liber*, contenant treize lettres, six de Verus à Fronton, sept de Fronton à Verus; — *De Bello Parthico*: cette lettre fut adressée à Marc-Aurèle après la défaite que les Romains essuyèrent en Asie avant l'expédition de L. Verus; — *De Feriis Alsiensibus*; quatre lettres sur les fêtes de la ville d'Alsium: deux sont de Marc-Aurèle à Fronton, et deux de Fronton à Marc-Aurèle; — *De Nepote amisso*: court billet de condoléance de Marc-Aurèle à Fronton sur la perte de son petit-fils; Fronton y répond avec moins de brièveté que d'habitude; — *Arion*: petite composition de rhétorique sur la légende d'Arion; — *De Eloquentia*: fragment adressé à Marc-Aurèle; — *De Orationibus*: deux lettres adressées à Antonin Augustin, c'est-à-dire encore à Marc-Aurèle; — *Epistolæ ad Antoninum Pium*, recueil comprenant en tout neuf lettres: une d'Antonin le Pieux à Fronton, quatre de Fronton à Antonin, une de Fronton à Marc-Aurèle, une de Marc-Aurèle à Fronton, et enfin deux lettres dont les suscriptions sont douteuses; — *Epistolarum ad amicos Libri II*, comprenant trente-sept lettres, toutes écrites par Fronton, excepté une lettre d'Appien l'historien: elle est en grec aussi bien que la réponse de Fronton; — *Principia Historiæ*, fragment tronqué, dans lequel on trouve une comparaison des campagnes de Trajan et de Verus; — *Laudes Fumi et Pulveris*; — *Laudes Negligentiæ*, deux bagatelles qui ont la prétention d'être plaisantes et n'offrent aucun agrément; — *Fragmenta*, fragments recueillis à d'autres sources que les palimpsestes; — *De Differentiis Verborum*, petit traité grammatical sans valeur.

Les ouvrages retrouvés de Fronton ne font guère regretter ceux qui sont perdus, sans doute pour toujours; parmi ces derniers: on cite des *Discours*, un *Panégyrique d'Antonin le Pieux*, un *Remercîment* au même empereur qui l'avait élevé au consulat, une *Déclamation contre Pelops*, une *Invective contre les chrétiens*, des *Commentaires sur Cicéron*; un traité *De Re Rustica*; des *Propos de table*, etc.

L'édition princeps de Milan a été réimprimée textuellement à Francfort, en 1816, et reproduite avec de nombreuses corrections et des commentaires, par Niebuhr, Buttmann et Heindorf; Berlin, 1816, in-8°. Tous les fragments retrouvés de Fronton ont été traduits en français par Armand Cassan; Paris, 1830, 2 vol. in-8°, avec le texte latin en regard. Le traité *De Differentiis Verborum*, imprimé pour la première fois dans les *Grammatici illustres XII*; Paris, 1516, in-fol., a été inséré dans les *Auctores Linguæ Latinæ* de Denys Godefroy; Genève, 1595, 1602, 1622, in-4°, et dans *Grammaticæ*

Latinæ Auctores antiqui, de Putsch; Hanau, 1605, in-4°. Léo JOUBERT.

Préfaces de Ang. Maï et de Niebuhr (on y trouve l'indication de toutes les autorités anciennes relatives à Fronton). — Eichstædt, *Corn. Frontonis Operum nuper in lucem protractorum Notitia et Specimen*; Iéna, 1816, in-fol. — Roth, *Bemerkungen über die Schriften des Marc. Corn. Fronton und über das Zeitalter der Antonine*; Nuremberg, 1817, in-4°.

FRONTON *d'Émèse*, rhéteur grec, oncle de Longin, vivait dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Il enseigna la rhétorique à Athènes, et écrivit plusieurs discours, sous le règne d'Alexandre Sévère. On trouve dans l'*Anthologie grecque* deux épigrammes de lui sur des points de grammaire.

Suidas, au mot Φρόντων Ἐμισηνός. — Brunck, *Analecta*, vol. II, p. 347. — Jacobs, *Anthol. Græc.*, vol. III, p. 56, vol. XIII, p. 938.

FRONTON DU DUC. *Voy.* DUC.

FRORIEP (*Just-Frédéric*), orientaliste et théologien allemand, né à Lubeck, le 1er juin 1745, et mort le 26 janvier 1800. Après avoir fait de fortes études philologiques, philosophiques et théologiques, il fut nommé prédicateur du temple de l'université de Leipzig, et obtint, en 1771, la chaire de théologie dans cette même université. L'université d'Erfurt l'appela ensuite pour l'enseignement des langues orientales, et en 1781 il devint surintendant et premier pasteur du temple de Buckeburg. Destitué en 1792, il resta sans emploi pendant quatre ans, et fut nommé prédicateur dans la ville de Wetzlar, où il s'était retiré. Ses principaux ouvrages sont : *De Utilitate Linguæ Arabicæ in defendendis nonnullis locis Sanctarum Scripturarum*; Leipzig, 1767, in-4°; — *Arabische Bibliothek* (Bibliothèque arabe); Francfort et Leipzig, t. Ier; — *Dissertatio de emendenda Lutheri versione Bibliæ*; Erfurt, 1778; — *Bibliothek der theologischen Wissenschaften* (Bibliothèque des connaissances théologiques); 2 vol., renfermant chacun six parties; Lemgo, 1771-1787; — *Discours sur les dogmes les plus importants de la religion chrétienne*; 2 vol. in-8°; Erfurt, 1773-1775. Al. B.

Meusel, *Lexicon der vom Jahre*, 1750-1800, *verstorbenen teutschen Schriftsteller*. — R. Dœring, *Die gelehrten Theologen Teutschlands*.

* **FROSINI** (*Donato*), architecte italien, né à Pistoie (Toscane), florissait dans la première moitié du dix-septième siècle. L'église de *Santa-Maria della Neve* de Pistoie fut construite sous sa direction, de 1608 à 1616.

Il eut un fils nommé *Francesco*, qui devint successivement évêque de Pistoie et archevêque de Pise. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja*.

FROSSARD (*Benjamin-Sigismond*), théologien protestant et traducteur français, d'origine suisse, né à Nyon (canton de Vaud), en 1754, mort à Montauban, le 3 janvier 1830. Après avoir terminé ses études à Genève, il fut appelé comme pasteur à Lyon, et il y continua ses fonctions jusqu'au siége de cette ville, en 1793. Lors de l'établissement des écoles centrales, il fut nommé professeur de morale à celle de Clermont-Ferrand. En 1802 il travailla à la rédaction des articles organiques du culte réformé. En 1809 il fut chargé d'organiser une faculté de théologie à Montauban, et il en devint le doyen. Révoqué de cette place en 1815, il garda sa chaire de morale et d'éloquence à la faculté de Montauban. On a de lui : *La cause des Esclaves nègres et des habitants de la Guinée portée au tribunal de la raison, de la politique et de la religion*; Paris, 1788, 2 vol. in-8°; — une traduction française des *Sermons* de Hugh Blair; Lyon, 1782, 3 vol. in-8°; — *Le Christianisme des Gens du Monde, mis en opposition avec le véritable christianisme*; Montauban, 1821, 2 vol. in-8°, traduit de Wilberforce.

Eug. et Em. Haag, *La France protestante*.

FROTHAIRE, évêque de Toul, né dans la seconde moitié du huitième siècle, mort le 22 mai 848. Il fut élevé au monastère de Gorze, et devint abbé de St.-Èvre à Toul. Il fut élu évêque de cette ville en 804 ou en 813. Pendant la révolte de Bernard, il se montra fidèle à la cause de Louis le Débonnaire, et prit une part importante à divers conciles qui jugèrent les évêques rebelles. On a de lui trente-et-une lettres, dont vingt-et-une seulement lui appartiennent. Elles ont été publiées par André Duchesne, dans ses *Historiæ Francorum Scriptores*, t. II.

Histoire littéraire de France, t. V.

* **FROTIN**, plus connu sous le nom de **FORTIN** (*Jean*), astronome français, né à Paris, le 31 janvier 1719, mort en 1796. Il fut professeur d'hydrographie à Brest, et soumit à l'Académie royale de la Marine, dont il était membre, un *Précis de l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, arrivé le 3 juin 1769*, in-fol.; — *Mémoire sur le Baromètre marin*, contenant la description de cet instrument avec une instruction pour le régler et l'indication des moyens à employer par les pilotes pour dresser les tables d'observations.

Il ne doit pas être confondu avec *Jean* FORTIN, ingénieur mécanicien de Paris, auquel on doit la publication de l'*Atlas céleste de Flamsteed, l'usage du planétaire ou sphère mouvante de Copernic*, et divers instruments astronomiques. P. LEVOT.

Archives de l'Académie royale de la marine. — Lalande, *Bibliographie astronomique*.

FROTTÉ (*Louis* DE), gentilhomme normand et général des armées royalistes, né en 1755, fusillé en 1800. Il servait dans l'infanterie lorsque la révolution éclata; il prit alors le parti d'émigrer. Mais ne trouvant pas l'occasion qu'il recherchait avidement de se signaler pour la cause qui avait ses sympathies, il se fit charger à Londres par Puisaye de soulever la Normandie. Venu sur la côte de Saint-Malo en 1795 avec le

titre de colonel, il se battit contre les troupes républicaines, et parvint à gagner la Normandie. Plein de valeur et animé du désir de se faire un nom, il refusa, lors des conférences de la Mabilais (1er avril 1795), de souscrire au traité que voulait conclure Cormatin. Revenu en Normandie pour y rallumer le feu de l'insurrection, il établit une correspondance avec Jersey par les îles Marcou, et chercha à combiner ses opérations avec les partisans de la même cause dans le Maine. La troupe qu'il commandait était peu nombreuse alors, et n'était pas encore habituée à la guerre. Toutefois, actif et résolu, il remporta plusieurs avantages sur les républicains. Il vit s'accroître le nombre de ses partisans, et put continuer de correspondre avec l'Angleterre, d'où plusieurs émigrés vinrent se placer sous ses ordres. Les hostilités entre les royalistes et les républicains ayant recommencé, en juillet 1795, il s'avança dans le Maine, où il prit Mayenne. Après avoir ramené Picot en Normandie, il cherchait à se concerter avec les autres chefs, quand l'affaire de Quiberon vint tout arrêter. Attaqué le 15 novembre par la garnison de Mortain, qu'il fit reculer, il livra aux flammes le poste de Tilleul, d'où, après avoir forcé les républicains à se retirer, il s'avança dans la basse Normandie; ayant opéré aux environs de Mayenne sa jonction avec Scépeaux et Rochecotte, il marcha avec eux contre les républicains, qu'il battit d'abord, mais qui, revenus à la charge, eurent l'avantage sur les royalistes. Les trois chefs se séparèrent ensuite. Avec les subsides qu'il reçut d'Angleterre, Frotté organisa la compagnie dite des *gentilshommes de la couronne*, et continua de harceler les républicains. C'est alors que de son quartier général, établi dans la forêt d'Halouze, il marcha avec 1,500 hommes contre la ville de Tinchebray, qu'il attaqua bravement, mais sans succès. Le sang-froid, l'intrépidité dont il fit preuve, lui gagna de nouveaux partisans. Ailleurs, en Vendée, en Bretagne et dans le Maine, la cause royale était loin d'avoir le même succès. Hoche réduisait tout; bientôt il menaça la Bretagne et la Normandie. Forcé de céder le terrain au général victorieux, mais ne voulant pas entendre parler de soumission, Frotté retourna au Angleterre. Il revint en Normandie au mois de septembre 1799, attaqua Vire, s'empara de plusieurs localités, qu'il perdit bientôt après, et réussit à délivrer plusieurs royalistes prisonniers, parmi lesquels sa mère. L'expédition qu'il fit ensuite dans le département de la Manche ne fut heureuse qu'au début : il était alors à la tête de forces assez considérables, 11,000 hommes environ. Le 18 brumaire changea la face des choses, les ouvertures de paix étaient écoutées par les autres chefs. Frotté critiqua vivement dans une de ses proclamations le coup d'État de Bonaparte. Aux conférences de Montfaucon il se prononça pour la continuation de la guerre; puis il s'avança sur la route d'Alençon, dans le but d'attirer à lui les insurgés du Maine, et livra les combats de Mortagne, de Chaux et du Mesle pendant que son lieutenant se portait sur Évreux. Mais l'abandon de son parti, l'infériorité des forces qu'il avait sous ses ordres le décidèrent, le 28 janvier 1800, à annoncer au général Guidal sa soumission. Mais en même temps il paraît qu'il écrivit à un de ses amis une lettre qui fut interceptée, et dans laquelle il déclarait qu'il fallait consentir à tout, hors au désarmement Arrêté et traduit devant une commission militaire siégeant à Verneuil, il fut condamné à être fusillé. Il subit sa peine avec le plus grand courage.

Biographie mod. — Billard de Veaux, *Mémoires.* — Muret, *Hist. des Guerres de l'Ouest.*

FROULLAY-TESSÉ (*Charles-Louis*). *Voy.* TESSÉ.

FROUMENTEAU ou **FROMENTEAU**, pseudonyme sous lequel s'est caché un publiciste protestant du seizième siècle. Ce publiciste inconnu publia sous le nom de Froumenteau et sous le titre de : *Le Secret des Finances de France*, etc., un relevé des recettes et des dépenses sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III, avec une statistique très-curieuse des excès de tous genres commis pendant les guerres de religion. On a attribué cet ouvrage à Nicolas Barnaud du Crest, qui occupait une haute position dans le parti des réformés. On a également attribué à Barnaud deux autres ouvrages, qui ont avec le précédent un grand air de ressemblance; savoir : *Le Cabinet du Roy de France, dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur*; 1582, in-8° ; — *Le Miroir des Français ;* en 1582. MM. Eug. et Em. Haag, qui ont étudié cette question avec soin, pensent qu'il n'est pas exact d'identifier Barnaud avec Froumenteau, et d'attribuer à ce dernier les deux ouvrages que nous venons de citer. Nous n'avons donc à nous occuper que du *Secret des Finances*. Cet ouvrage est divisé en trois livres, qui portent chacun un titre spécial avec une pagination différente. Nous donnerons ces titres *in extenso,* parce qu'ils tiennent lieu d'une analyse du *Secret des Finances : Le Secret des Finances de France, découvert et réparti en trois livres par N. Froumenteau, et maintenant publié pour ouvrir les moyens légitimes et nécessaires de payer les dettes du roy, descharger ses sujets des subsides imposez depuis trente-un ans, et recouvrer tous les deniers prins à sa majesté*; 1581, 3 part. en 1 vol. pet. in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur; — *Estat au vray des deniers ordinaires et extraordinaires, levez tant du domaine du Roy que sur ses sujets et gens des trois estats de son royaume, ensemble des charges et dépenses sur ce faites, depuis l'avénement à la couronne de feu Henri deuxième, jusques au dernier de décembre* 1581; *Temps et règne de Henri troisième, par la grâce de Dieu roy de*

France et de Pologne, lequel estat a été dressé pour et afin qu'il plaise à Sa Majesté le voir, et considérer qu'il est contable à Dieu du grand désordre, excès et confusion tenu au maniement et dispensation de ses finances, selon qu'il sera très-aisé de cognoistre par cedit estat. D'après Froumenteau, dans cette période de trente-et-un ans, les recettes se seraient élevées à la somme de 1,453,000,000 de livres, et les dépenses n'auraient pas dépassé 926,206,000 livres. D'où résulterait un excédant d'un peu plus de 526 millions. Et cependant, dit-il, les caisses sont « vuides et épuisées ». — *Le second livre du Secret des Finances de France, présentant par le menu l'estat de tous les deniers tirez des archeveschez, diocèses, seneschausseez, bailliages, élections, prevostez et chastellenies de la haute et basse Normandie, du pays Chartrain, de l'Isle de France, Brie, Beauvoisis, Picardie, Champagne, pays Messin, Beausse, Anjou, Touraine, Poictou, haute et basse Bretagne, Berry, Nivernois, Sainctonge, Limosin, Périgord, Angoulmois, Auvergne, Lyonnois, Masconnois et Bourgongne. Plus, il monstre le nombre des archeveschez, éveschez, parroisses, maisons, fiefs et arrière-fiefs; le roolle des ecclésiastiques, nobles, roturiers, soldats françois et étrangers massacrez et occis durant les troubles; le nombre des femmes et des filles violées, des villages et maisons bruslées esdites provinces. Semblablement il représente l'état des deniers qui ont été livrez du temps du roi Louis XII, ensemble le revenu du temporel que les ecclésiastiques y possèdent;* — *Le troisième livre du Secret des Finances en France, présentant par le menu l'estat de tous les deniers tirez des archeveschez, seneschausseez, bailliages, élections, prevostez et chastellenies de Guyenne, Gascongne, Quercy, Languedoc, Dauphiné, Provence et autres provinces circonvoisines. Plus il montre,* etc. [comme au 2e livre]. Ces deux livres sont, comme les titres l'indiquent, une statistique des misères de la France. L'auteur affirme que 765,200 hommes ont péri en France dans les guerres de religion, jusqu'en 1581; que 12,300 femmes ou filles ont été violées (chiffre partiel; la plupart des diocèses n'ayant pas fourni d'état); que 128,256 maisons ont été brûlées ou détruites. « Cet estat final, s'écrie l'auteur, est une litière sur laquelle sont étendus et morts plus de braves et excellents hommes que ne perdirent oncques ses prédécesseurs (de Henri III) : avec la quarte part d'iceux il pouvait conquérir tout le reste de l'Europe. Sur cette litière, la fleur de la noblesse gist renversée... Mais ce qui rend la litière fort triste et déplorable, c'est qu'elle est regardée et contemplée de trois millions et tant de personnes, tous appauvris, ruinez et détruits; ce sont ceux auxquels on a fait payer cette somme immense de 4 milliards 750 millions de livres; ce sont ceux qui sont journellement travaillez de tailles, subsides et imposts; ce sont ceux qui sont oppressez et tyrannisez, tant de noblesse qu'autres gens de guerre; ce sont ceux qui portent et souffrent les concussions et pilleries des ministres de justice; bref, ce sont ceux qui n'en peuvent plus, sinon de tendre les mains au ciel et requérir ce bon Dieu d'y pourvoir, puisque ainsi est qu'ils sont si inhumainement abandonnez. »

Froumenteau prétend avoir dressé sa statistique sur la demande des états de Blois. On ignore où il a puisé ses renseignements, et il est difficile d'en garantir la parfaite exactitude. Cependant, l'auteur semble sincère et les détails très-précis qu'il donne inspirent la confiance. Son ouvrage fut très-utile. Le dénombrement de tant de misères et d'infamies inspirait le désir de les faire cesser, et le tableau de la sanglante anarchie du règne de Henri III préparait la ferme et régulière administration de Henri IV.

Dictionnaire de l'Économie politique. — Eug. et Em. Haag, *La France protestante*, t. II.

FROVA (*Joseph*), historiographe piémontais, vivait au dix-huitième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-André de Verceil, et devint historiographe de sa congrégation. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie à Rome, il revint dans sa ville natale, et consacra le reste de sa vie à des travaux sur l'histoire ecclésiastique et sur les antiquités de Verceil. Il prit part à la polémique soulevée en 1760, à propos de l'auteur de l'*Imitation*, et se prononça pour Thomas a Kempis contre un prétendu Gersen de Verceil, que les Bénédictins mettaient en avant sans pouvoir même prouver son existence. On trouve plusieurs lettres de Frova dans les neuf dissertations publiées à ce sujet par Eusèbe Amort. On a encore de Frova : *De sacris Imaginibus*; Venise, 1750, in-12; — *Vita et Gesta Gualæ Bicchieri, card., collecta a Philadelpho Libyco*; Milan, 1767, in-8°.

Denina, *Piemontesi illustri.*

FROWDE (*Philippe*), poëte dramatique anglais, né vers 1680, mort à Londres, le 19 décembre 1738. Ami et protégé d'Addison, qu'il avait connu à l'université d'Oxford, il contribua, par d'élégantes pièces de vers latins, au recueil que celui-ci publia sous le titre de *Musæ Anglicanæ*. On a encore de lui : *Fall of Saguntum*; 1727, in-8°; — *Philotas*; 1731, in-8°. Ces deux tragédies eurent très-peu de succès. Encore l'auteur se plaint-il, dans la dédicace de son *Philotas* à lord Chesterfield, que cette pièce lui ait rapporté plus de louanges que d'argent, et il cite les mots de Juvenal : *Laudatur et alget.*

Biographia dramatica. — Cibber, *Lives.*

FRUELA. *Voy.* FROILA.

* **FRUEND** (*Hans*), historien suisse, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il était greffier public à Schwyz, et il écrivit une histoire des guerres de son temps, dont il n'a été imprimé que des extraits. G. B.

Haller, *Bibliothek der Schweiz. Geschichte*, t. IV, p. 162.

FRUGONI (*Carlo-Innocente*), poëte italien, né à Gênes, le 21 novembre 1692, mort à Parme, le 20 décembre 1768. Voici ce que ce poëte italien a écrit lui-même sur son compte à Fabbroni : « Né d'une des meilleures familles de Gênes, mis dans un collége à dix ans, je fus affublé à quinze ans d'un capuchon de moine, sans être appelé le moins du monde à cette vocation par celui qui choisit les siens et les soutient dans la voie qu'il leur a fait prendre. A seize ans je prononçai, à contre-cœur, des vœux redoutables, et fis la joie de mes frères par une renonciation forcée et mal comprise aux biens de ce monde. Je fus mauvais religieux, parce que je l'étais malgré moi-même. Je serais mort de tristesse et de rage dans un état aussi contraire à mes goûts, si la sérénissime maison Farnèse ne m'eût abrité à l'ombre de ses ailes. Le cardinal Bentivoglio eut pitié de ma misère, exposa au pape (Clément XII) mes angoisses : ce pontife adorable me fit séculier, et allégea en grande partie le poids de mon malheur. Néanmoins, je n'ai pu tirer des griffes d'un mien neveu ma part dans la succession de mon père, qui se monte à 30,000 livr. de Gênes, et le coquin me verrait pendre qu'il ne me donnerait pas un sou. » Nous n'ajouterons que quelques dates et quelques faits à cette piquante autobiographie. Frugoni, que l'on avait mis dans les ordres pour que sa part de la fortune paternelle revînt à ses deux frères, fit son noviciat dans le collége somasque de Gênes, et prononça ses vœux dans celui de Novi. Il professa successivement, de 1716 à 1724, les belles-lettres à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, à Modène; partout il se fit remarquer par la brillante facilité de son esprit. Le cardinal Bentivoglio, qui pour sa traduction de Stace profita des conseils et peut-être du talent de Frugoni, l'introduisit à la petite cour de Parme. Frugoni y vécut fort heureux, jusqu'à la mort du duc Antoine, le dernier des Farnèse, en 1731. L'arrivée d'un nouveau duc de Parme, d'abord peu favorable à Frugoni, puis de longues guerres qui firent passer Parme sous des dominations différentes, troublèrent l'existence du poëte. Il aurait même beaucoup souffert de la gêne s'il n'avait trouvé de généreux patrons dans le comte San-Vitali, le comte Algarotti, et l'ambassadeur d'Angleterre Holderness. Enfin, la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, amena pour Frugoni de meilleurs jours. L'infant Philippe, qui prit l'année suivante possession du duché de Parme, appela auprès de lui le poëte, qui vécut dès lors dans une heureuse tranquillité. Il parvint même à recouvrer une partie de l'héritage paternel. Les juges génois auxquels il adressa des suppliques en vers ne résistèrent pas à son éloquence, et lui adjugèrent une somme de mille sequins. Ce procès fut le dernier événement notable de la vie de Frugoni. Sa vieillesse fut consacrée à des compositions poétiques, qui étaient un amusement pour son esprit facile. Sa santé robuste semblait lui promettre une très-longue vie; et lorsqu'un endurcissement d'artères l'enleva, à l'âge de soixante-seize ans, sa mort parut prématurée. Frugoni, on le voit, était un de ces *abbati* chez qui, comme on l'a dit de l'abbé de Gondy, la soutane ne tenait à rien. Homme d'esprit et de plaisir (1), poëte lauréat à la suite de la petite cour des Farnèse, puis de l'infant don Philippe à Parme, il s'est néanmoins montré beaucoup trop modeste, dans la même lettre citée plus haut en se contentant du titre de versificateur. Frugoni fut un des restaurateurs de la poésie lyrique au dix-huitième siècle. Du reste, il est peu de genres dans lesquels il ne se soit essayé : *canzoni*, sonnets, odes, poëmes, drames, etc., on trouve de tout dans le recueil de ses œuvres, imprimé à Parme en 1779, en 9 vol. in-8°, par les soins du comte Gaston Rezzonico della Torre, qui a mis en tête une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Les œuvres choisies de Frugoni ont paru à Brescia, 1782, 4 vol. in-8°.

Cerati, *Elogio de C.-I. Frugoni*, dans les *Elogj Italiani*; Venise, 1782, t. III. — Fabroni, *Elogj d'illustri Italiani*; Pise, 1786, in-8°, t. I. — Corniani, *Secoli della Letter. ital.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VII.

FRUITIERS (*Philippe*). *Voy.* FRUYTIERS.

FRUMENCE ou **FRUMENTIUS** (Saint), apôtre du christianisme dans l'Abyssinie, vivait au quatrième siècle. Il naquit à Tyr, et fut élevé par Meropius, son parent, qui, dit-on, se livrait en même temps à la philosophie et au commerce. Frumence était jeune encore lorsqu'il fit, avec son frère ou son parent Édesse ou Edessius, un voyage dans la mer des Indes, sous la conduite de Meropius. Le vaisseau relâcha dans un port d'Abyssinie pour y faire le commerce ou peut-être à la suite d'une tempête. Tout l'équipage fut massacré, à l'exception des deux jeunes gens, qui furent conduits au roi, dont Frumence devint le ministre d'État et Édesse l'échanson. Ce prince étant mort, la reine, qui gouvernait au nom de son fils, leur continua sa faveur. Frumence profita de l'autorité dont il jouissait pour favoriser les marchands européens qui visitaient les côtes d'Éthiopie, et leur accorda l'autorisation de célébrer les cérémonies de leur religion. Il s'occupa en même temps de jeter les semences de la foi chrétienne parmi les Abyssins, qui en avaient déjà quelques notions, suivant la chronique d'Axoum, où on lit : « Les deux jeunes Tyriens virent avec étonnement que les Éthiopiens croyaient en Jésus-Christ et adoraient la sainte Trinité, et que les femmes portaient une croix sur leur tête, bien que l'Évangile ne leur eût été prêché par aucun apôtre. » Mais cette vague connaissance du christianisme, dont on attribue, à tort ou à raison, l'initiative

(1) Il avoue lui-même qu'il était adonné à deux petits vices (*vizietti*), l'amour et le jeu.

à l'Éthiopien baptisé par le diacre Philippe, n'avait qu'un rôle sans importance dans le pays, puisque les Abyssins étaient encore idolâtres. Frumence, voyant le terrain suffisamment préparé, obtint l'autorisation de faire un voyage dans sa patrie, et se rendit dans sa ville natale, d'où il partit pour Alexandrie. Arrivé dans cette grande cité, il fit part au patriarche Athanase des succès qu'il avait obtenus en Éthiopie, et l'engagea à envoyer un évêque dans cette contrée. Un synode, rassemblé dans ce but, lui conféra à lui-même cette dignité. Frumentius retourna à Axoum, et obtint une foule de conversions. Il fit bâtir des églises, ordonna des prêtres et des diacres, et parvint à gagner à la cause du Christ les deux jeunes princes qui gouvernaient conjointement l'empire, et dont le zèle et l'exemple entraînèrent une grande partie de la nation, comme on le voit dans la liturgie éthiopienne imprimée à Rome à la suite du Nouveau Testament éthiopien. Le passage suivant d'un poëte abyssin n'est pas sans importance au sujet de l'œuvre collective des deux monarques et de Frumence : « Salut, dit le poëte, aux princes *Abreham* et *Atzbeham*, qui occupèrent le même trône et vécurent dans une parfaite amitié. Leur bouche annonça l'Évangile de Jésus-Christ aux anciens hommes qui marchaient dans les voies des préceptes mosaïques et leurs mains lui bâtirent des temples. » Ces deux frères sont aussi nommés *Abra* et *Azba*. On trouve dans les œuvres de saint Athanase une lettre que leur adressa l'empereur Constance pour les engager à renoncer à la religion orthodoxe et à embrasser l'arianisme, et dans ce document ils sont appelés *Aeizana* et *Saiazana*. Or ces deux noms sont ceux des deux Abyssins qui, après leurs victoires sur les Bedjas, firent graver l'inscription grecque d'Axoum, découverte par Salt, et dont la date se rapporte à l'an 330. A cette époque les deux princes étaient encore païens, puisque l'un d'eux y prend le titre de « roi des rois, fils de Mars, le dieu invincible ». La chronique d'Axoum fixe en effet à l'an 333 leur conversion. Cette inscription jette un jour nouveau sur l'histoire de Frumentius. On ignore l'époque à laquelle mourut cet apôtre ; on suppose que ce fut vers 360. Al. B.

Ludolf, *Historia Æthiopica.* — Bruce, *Voyage à la recherche des sources du Nil.* — Salt, *Voyage en Abyssinie.* — A. Noël Desvergers, *Abyssinie ;* dans l'*Univers pittoresque.* — *Acta Sanctorum.*

FRUNDSBERG (*Georges* DE), général allemand, né à Mindelheim, le 24 septembre 1475, mort dans la même ville, le 20 octobre 1528. D'une famille où la valeur était héréditaire, Frundsberg entra d'abord dans la ligue souabe, dirigée contre le duc Albert ; puis il se fit remarquer par ses talents stratégiques, lors des guerres de Maximilien I[er] avec les Suisses. Dès 1504 on le voit renommé pour la valeur qu'il avait déployée dans les armées impériales, et en 1525, lors de la journée de Pavie, Frundsberg fit preuve d'autant de talent que de courage. En 1526 il renforça avec 12,000 Allemands, recrutés à ses frais, l'armée avec laquelle le duc de Bourbon vint prendre Rome. Plus tard il dirigea contre Ulrich de Wurtemberg l'infanterie de la ligue souabe ; puis il servit dans les Pays-Bas sous Philibert d'Orange. Guidées par lui, ses troupes ne le cédèrent aux Suisses ni pour la valeur ni pour la tenue. Lors d'une révolte d'un de ses régiments en marche sur Ferrare, révolte causée par suite d'une solde arriérée, il fut frappé d'un coup de sang et transporté dans un château du voisinage, « Voilà, dit-il à un ami, dans quel état m'ont mis les hasards de la guerre. Trois choses nous devraient éloigner de cette sanglante carrière : le ravage et l'oppression portés au sein des populations innocentes, l'indiscipline des gens de guerre, enfin l'ingratitude des princes qui élèvent les serviteurs peu méritants et laissent les plus dignes sans récompense. » Lors de la diète de Worms et de la comparution de Luther au sein de cette assemblée, Frundsberg fut frappé de la calme physionomie de l'auteur de la réformation. « Moinillon, moinillon, lui dit-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, tu entreprends là une expédition à laquelle ni moi ni aucun autre capitaine n'aurions jamais osé songer. Qu'importe? si tu es convaincu et sûr de ton affaire, que Dieu te soit en aide ; il ne t'abandonnera pas ».

Barthold, *Georg. von Frundsberg oder das deutsche Kriegshandwerk zur Zeit der Reformation.*

FRUNDSBERG (*Gaspard* DE), fils du précédent, mort en 1536. En 1530 il prit parti avec son armée pour le pape contre les Florentins, qui venaient de chasser les Médicis. Il assista au siége de Florence ; bientôt il s'ennuya de guerroyer avec et pour le pape ; il se rendit alors par Inspruck à Augsbourg, où Charles V vint présider la Diète. En 1531 il rentra de nouveau en campagne ; c'était à l'époque de l'invasion de la Hongrie par Soliman. L'empereur prit lui-même le commandement de l'armée, et Frundsberg, en sa qualité de général expérimenté, fit partie du conseil de guerre. Après quelques années de paix, Frundsberg dut rentrer en campagne ; c'était à l'occasion des prétentions de François sur le duché de Milan. Il se rendit avec empressement à l'appel de Charles-Quint, et passa en Italie. Malheureusement une fièvre survint et l'obligea de revenir en Allemagne, où il mourut bientôt après.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FRUSIUS. *Voy.* FREUX (*André* DE).

FRUYTIERS (*Philippe*), peintre flamand, né à Anvers, vivait en 1650. La vie de cet artiste est peu connue ; on ignore même quel fut son maître. « Il quitta, dit Descamps, la peinture à l'huile pour peindre en miniature et à la gouache ; il a excellé en ce genre, et a peut-être surpassé pour le dessin tous ceux qui ont peint dans sa manière. Il composait bien et facilement ;

ses airs de têtes sont gracieux, ses draperies amples et remplies de bon goût. Il fut très-estimé par Rubens, et peignit ce grand maître et toute sa famille. Ce tableau est regardé par Weyermans comme un chef-d'œuvre. »

Descamps, *Vie des Peintres flamands*, t. II, p. 126. — Campo Weyermans, *Vie des Peintres hollandais*. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

FRYDANK. *Voy.* FREYDANK.

FRYE (*Thomas*), peintre irlandais, né en 1710, mort à Londres, le 2 avril 1762. Il vint de bonne heure à Londres, et s'y distingua comme peintre de portraits à l'huile, au crayon et en miniature. Il ne se borna pas à la peinture, et introduisit le premier en Angleterre la fabrication de la porcelaine, dont il dirigea pendant quinze ans une manufacture à Bow. La chaleur des fourneaux ayant gravement altéré sa santé, il se retira dans le pays de Galles, où il se rétablit. Il revint ensuite à Londres, et reprit son ancienne profession en y joignant la gravure à l'eau-forte. Il reste de lui un grand nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de *Frédéric, prince de Galles*, et du célèbre *chanteur Leveridge*.

Edwards, *Painters*. — Strutt, *Dictionary*. — *Gentleman's Magazine*, vol. XXXIV.

FRYGEDANK. *Voy.* FREYDANK.

FRYTH. *Voy.* FRITH.

* **FRYXELL** (*Anders*), historien suédois, né en 1795, dans la province d'Upland. Son père, qui était préfet, l'envoya étudier à l'université d'Upsal, où il remporta le prix d'honneur de philosophie. D'abord maître d'étude, il fut nommé en 1822 recteur à l'école de Marie, à Stockholm, et l'année suivante proviseur de la même école. Il fut appelé en 1826 à faire partie du comité de surveillance de l'instruction publique. En 1834 il fit un voyage en Allemagne et en Pologne, dans le but de chercher les documents relatifs à l'histoire de la Suède que l'évêque Brask avait emportés en Pologne, sous Gustave Ier. Malheureusement les archives les plus précieuses de la Pologne avaient été depuis longtemps transportées en Russie, et il ne put parvenir à se procurer ces documents. Mais il rapporta de Vienne et de Copenhague diverses pièces importantes, telles qu'une collection de dépêches diplomatiques expédiées pendant l'intervalle de 1660 à 1697 par les envoyés du roi de Danemark et de l'empereur à Stockholm. A son retour en Suède, M. Fryxhell en fit l'objet d'une publication en 4 vol. in-4°. Ses *Essais sur l'histoire de Suède*, Stockholm, 10 vol., 1823-1848, lui firent une réputation populaire. Il a publié aussi plusieurs ouvrages pour l'enseignement. Vers 1835 il fut nommé à la cure de Sunne, dans la province de Vermeland. Il est membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Stokholm, depuis 1834. GUYOT DE FÈRE.

Renseignements particuliers.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

